REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

DIRECTEUR :
ANGELO DE GUBERNATIS

RÉDACTEUR EN CHEF :
AUGUSTE FANTONI

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — Ire LIVRAISON

25 Septembre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne***, la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie***, ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne***, l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie***, à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill): pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises***, VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie***, librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce***, librairie Wilberg; pour la ***République Argentine***, librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay***, librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie***, librairie Perez à Bogota.

A ***Paris***, on reçoit les abonnements chez les principaux libraires, et spécialement à la librairie Durand Pedone Lauriel (13, rue Soufflot), à la librairie **Paul Ollendorff** (28bis rue de Richelieu) et à la librairie Étrangère, veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A ***Genève*** on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale*.

REVUE

INTERNATIONALE

TOME HUITIÈME

(Deuxième année)

REVUE

INTERNATIONALE

TOME HUITIÈME

(Deuxième année)

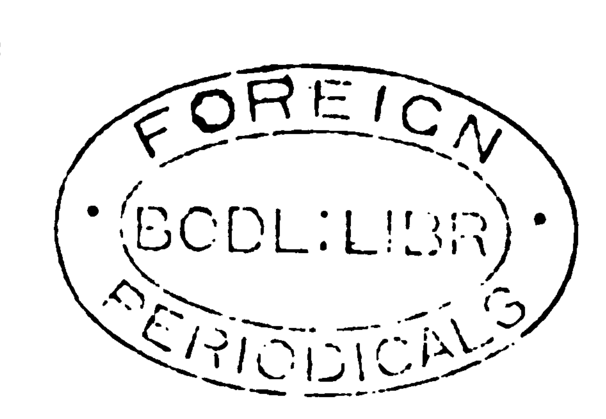
REVUE

INTERNATIONALE

Directeur
ANGELO DE GUBERNATIS

Rédacteur en chef
AUGUSTE FANTONI

Deuxième Année — Tome Huitième



FLORENCE
Direction, Rédaction et Administration:
Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio

1885.

Florence, J. Pellas, Impr. de la *Revue Internationale*.

TERENZIO MAMIANI

ET SON ŒUVRE

Le grand homme dont le nom surmonte ces lignes nous raconte[1] que, se trouvant un jour en villégiature près de Florence, il reçut de la contemplation de la nature extérieure une de ces impressions ineffaçables qui déterminent ou confirment le sens d'une vie tout entière.

C'était par une belle nuit de printemps; l'œil rêveur du philosophe qui, du haut de la terrasse d'une villa, errait vaguement d'un point à l'autre de l'horizon enchanté fut tout à coup exclusivement attiré par un des points saillants du panorama. C'était une petite église de campagne dont le clocher projetait une ombre pâle sur la lumineuse blancheur du cimetière adjacent, aiguille semblant marquer l'heure nocturne sur le cadran de ceux qui ne la comptent plus.

« La belle nuit, mais pour ceux-là qui dorment le sommeil de mort sa beauté sera toujours muette ! Comme la nature se joue de nous et comme je dois lui paraître ridicule, avec tous les soins que j'apporte à noircir pour la presse ces quelques pauvres feuilles de papier, qui empliront quelques milles carrés de leurs bourdonnements d'un jour ! »

Ainsi pensait le savant; et ses lèvres allaient murmurer, avec le désespoir de l'effort qui se sent stérilisé dans sa source, le mot fatal de Chrysostome, *ta panta mataiotês*, quand une voix inté-

---

[1] *Confessions métaphysiques.*

rieure s'éleva en lui, l'accusant de se laisser dicter par l'amour-propre cette sentence sur la vanité des choses.

« Console-toi! La vérité et la science ont été le but de ta vie; tu ne les a point cultivées pour une satisfaction égoïste, mais pour accroître aux yeux des étrangers la réputation de ta patrie. Voilà ce qui est immortel dans ces feuilles de papier dont la destinée éphémère te troublait tout à l'heure; voilà ce qui fera de ta tombe, non pas la cible des ironies de la nature, mais l'objet de son respect; car à la colonne d'encens dont le bien emprunte la forme pour monter vers Dieu tu auras mêlé ta part d'impérissable fumée et de parfum éternel. »

Terenzio Mamiani était de ceux qui peuvent descendre dans la tombe avec la consolation suprême de n'y point descendre tout entiers. Dans les quelques pages que nous allons consacrer à sa mémoire et à son œuvre, nous ne nous flattons pas du vain espoir de faire revivre dans tout son éclat cette grande figure aux multiples auréoles. Nous essayerons seulement d'en définir suffisamment les traits généraux pour que les parties essentielles de la doctrine de ce grand homme, les côtés marquants de son influence dans sa patrie et à l'étranger, les enseignements supérieurs que son exemple peut nous fournir soient mis en lumière dans cette étude sommaire.

I.

Mais avant d'entreprendre l'analyse de l'œuvre, exquissons rapidement la vie de l'homme. Le comte Terenzio Mamiani della Rovere naquit en 1800, à Pesaro, d'une famille où était héréditaire la lutte contre le pouvoir temporel des papes.[1] Le canon de Marengo, à la

---

[1] La famille Mamiani tenait son titre *della Rovere* de François-Marie II, duc d'Urbin, qui le lui avait accordé en récompense des services rendus par un de ses membres à la cause de l'indépendance du duché, menacé, dès le début du XVIIme siècle, d'incorporation aux États de l'Église.

voix duquel l'Italie se réveillait après trois siècles, salua son berceau. L'influence bienfaisante du cardinal Gonsalvi sur la Romagne contribua à l'éducation libérale du jeune Mamiani que renforça encore la réaction provoquée, à l'avènement de Léon XII, par le gouvernement adversaire de tout progrès du cardinal Rivarola. D'ailleurs l'étudiant lut de bonne heure entre les lignes tourmentées de l'histoire du premier quart de notre siècle qu'écrivirent sous ses yeux le glaive d'un conquérant et tant de petites épées après lui. Au seuil de sa carrière, il put en mesurer l'étendue. L'Autriche à expulser ; la France à considérer comme l'institutrice transitoire et la complice nécessaire de l'indépendance italienne ; le pouvoir pontifical à utiliser en le transformant ; une monarchie nationale à fonder : le comte Mamiani dut embrasser vite les lignes principales de ce programme et entrer jeune dans la légion de ces hommes qui, en face du legs des grands Italiens de tous les âges — l'affranchissement de la patrie — se sentirent tous à la fois des âmes d'exécuteurs testamentaires.

Ces hommes, il les connut à Florence (1825) où dans le cabinet de lecture fondé par J.-P. Vieusseux — ce nid de patriotes, — sa parole fit écho à celle des Capponi et des Tabarrini et où sa collaboration fut précieuse à l'*Antologia ;* à Turin où il fut, deux ans durant, professeur au collège militaire ; à Rome où il fréquenta assidûment les salons de la marquise Sacrati et de Mme Cornelia Martinetti, rendez-vous des personnalités littéraires et libérales les plus illustres du temps.

Quand éclata l'insurrection de l'Émilie et de la Romagne contre le pontificat de Grégoire XVI, en février 1834, l'éclat que répandait déjà son nom désigna le comte Mamiani aux suffrages de ses concitoyens.

Le 26 de ce mois il fut élu par les représentants du mouvement qui avaient organisé un pouvoir législatif, exécutif et judiciaire, en qualité de ministre de l'intérieur. Le 21 mars, l'Autriche intervenait. Forcés de se réfugier à Ancône, les membres du gouvernement provisoire étaient en pourparlers avec le légat du pape, le cardinal Benvenuti, quand les Autrichiens occupèrent la ville. Seul entre tous ses collègues, Mamiani avait refusé de signer la capitulation. Capturés dans une tentative de fuite vers Corfou, les membres de l'ex-gouvernement furent

conduits à Venise et ne dûrent leur liberté, neuf mois après, qu'à l'intervention de la France.

Mamiani partit immédiatement pour Paris, où il se mit en relation avec tout ce que l'Italie y comptait d'illustres exilés: Leopardi, Gioberti, Mazzini. Dès lors, il ne cessa de conspirer pour la rédemption de sa patrie. Mais, à l'inverse de la plupart de ses compatriotes, il conspira seul, loin des sectaires dont, en 1839, dans son opuscule, *Nostro parere intorno alle cose italiane,* il flétrissait, comme funestes à la cause qu'ils prétendaient servir, les machinations ténébreuses et les fantastiques projets. Le premier de tous les Italiens, il proclama clairement, à la face du soleil et non à l'ombre des conventicules, la nécessité de la libération de la patrie et traça à ses compatriotes la série des préceptes dont l'application publique et privée les pouvait seule rendre dignes du titre de citoyens d'un pays libre. Collaborateur de l'*Exilé* et de l'*Europe littéraire,* où ces idées sainement patriotiques inspiraient les articles en faveur de la cause italienne, il publia durant un séjour à Paris ses *Idylles* et *Hymnes* (1840); un premier ouvrage philosophique, *Rinnovamento dell' antica filosofia italiana;* son traité *de l'ontologie et de la méthode;* ses *Dialogues de science première.*

Les sympathies françaises ne lui faisaient pas défaut; et, parmi ses connaissances les plus intimes se trouvait M. Ancelot, le célèbre académicien.

Exclu de l'amnistie par Grégoire XVI, il avait refusé celle de Pie IX. Cependant quand, *motu proprio,* le nouveau pape l'eut autorisé à revoir sa terre natale, il revint sur sa décision première. Des démonstrations, des banquets accueillirent sa rentrée à Rome. Désigné dès lors par l'opinion publique au choix de Pie IX, il fit partie du ministère libéral (3 mai 1848). Mais son désaccord avec le souverain pontife ne tarda pas à éclater sur deux points principaux. Partisan convaincu des idées de Gioberti sur le rôle désormais tout spirituel qui incombait aux papes il donna, le 4 juin, devant le conseil et les députés réunis, à cette opinion la forme euphémique suivante: *Le pontife prie, bénit et pardonne.* Pie IX ne se méprit pas sur la portée de cette déclaration et, dans sa réponse à l'adresse des députés, réclama pour lui le droit « de lier et de délier, » c'est-à-dire de gouverner. Cet antagonisme entre le pape et son ministre devint

complet quand, les Autrichiens victorieux étant sous les murs de Milan, Pie IX ne modifia pas sa déclaration du 29 avril, à savoir « qu'il n'entrait pas dans ses desseins de faire la guerre à l'Autriche. » Le 3 août, Mamiani, désillusionné sur la possibilité d'une conciliation à laquelle il ne pouvait d'autre part sacrifier la fermeté de ses principes, donna sa démission et ne consentit à revenir au pouvoir que le jour où, le stylet divinisé des assassins du comte Rossi ayant remplacé sur l'écusson romain ces clefs de Saint-Pierre que Pie IX se hâtait d'emporter à Gaëte, il se sentit seul de taille à lutter contre la démagogie déchaînée. Aussi opposé aux intempérances des clubs triomphants qu'il l'avait été aux vues temporelles et à la politique contradictoire de Pie IX, il se retira, en règle avec le devoir accompli jusqu'au bout, quand la proclamation de la république et de la déchéance des papes eut renversé ses projets de gouvernement loyalement constitutionnel.

Une loi communale, l'institution du conseil d'État, le système décimal: voilà ce que lui devait la république romaine. Descendu du pouvoir, il ne lui ménagea ni ses conseils ni ses critiques; et dans l'*Epoca* il combattit vigoureusement les républicains qui sacrifiaient la cause de la patrie à l'égoïsme de leurs principes en se montrant hostiles au projet de confédération italienne, sous l'égide de la royauté piémontaise, mis en avant par lui et Gioberti.

Au lieu des Piémontais, ce furent les Français qui vinrent; mais ils vinrent aussi au lieu des Autrichiens; et quoique Mamiani se refusât absolument à coopérer à une restauration par les armes étrangères d'un pouvoir dont il reconnaissait l'inopportunité, il dut dans son for intérieur reconnnaître que de deux maux, entre lesquels il n'y avait plus le choix, l'intervention française qui « attristait les citoyens pour consoler les dévots » était encore le moindre. Cependant, invariable dans ses principes, il attaqua le nouveau Gouvernement dans la *Speranza dell'Epoca*, avec une vigueur telle qu'ordre lui fut donné de quitter Rome. Il se rendit à Gênes où l'homme qui, trois ans auparavant, avait donné l'idée de couronner de feux, à la même heure, tous les sommets de l'apennin, en souvenir de l'expulsion des Autrichiens de cette ville, reçut un accueil enthousiaste. Son premier soin fut d'y fonder une académie philosophique; et la propagande féconde

de doctrines nationales dont il y fut le promoteur lui valut en 1856 la patente de nationalité sarde et un siége à la Chambre subalpine où il se rangea, après le traité de Paris, du côté de Cavour contre Solaro et Brofferio. L'hégémonie piémontaise n'eut pas, dans ce parlement héroïque, d'apôtre plus ardent; et des applaudissements couvrirent la voix de l'orateur philosophe quand il prononça ces paroles célèbres: « Les choses en sont arrivées à tel point que la royale maison de Savoie doit ou reculer ou exercer avec franchise et vigueur le droit légitime de domination que lui ont assigné et la bonne fortune de l'Italie et la visible main de Dieu! » On l'entendit aussi tonner contre la cruelle politique du Gouvernement de Naples et se prononcer en 1858 pour l'opportunité d'une alliance avec Napoléon III. A ce propos, il rappela qu'il avait vu l'empereur, au temps où il n'était qu'un jeune exilé, se présenter au Gouvernement provisoire à Bologne pour s'enrôler dans les rangs des insurgés de la Romagne.

Nommé professeur de philosophie de l'histoire à l'université de Turin, il fit paraître en 1859 son ouvrage *Un nuovo diritto europeo*. La cause de l'Italie et, en général, celle de toutes les nations opprimées y était plaidée avec une telle éloquence et une telle science historique que M. de Cavour, aussitôt revenu du coup de Villafranca, se détermina à associer Mamiani à sa politique. Le 10 janvier 1860, il entra dans le *grand ministère* avec le portefeuille de l'instruction publique.

« Son amour immense pour la gloire scientifique de la nation » s'affirma notamment par un projet de fondation d'un *institut national italien des sciences et des lettres*, projet qui échoua à l'époque mais qui, repris plus tard, se traduisit par l'institution de l'*Accademia de' Lincei*. Remplacé en mars 1860 par M. de Sanctis, il fut nommé successivement en 1861 plénipotentiaire à Athènes, en 1864 sénateur du royaume, en 1865 ambassadeur à Berne, puis conseiller d'État.

L'accomplissement des destinées de l'Italie ne marqua pas l'heure du repos pour cet ouvrier laborieux et constant de l'indépendance nationale; il consacra à la consolidation de l'édifice toute l'ardeur qu'il avait employée à son édification, d'une âme que n'avaient énervée ni les années ni le triomphe. De 1870 à 1875, vice-président du Sénat et du conseil supérieur de

l'instruction publique, il déploya dans ces fonctions l'activité juvénile, dont il fit preuve aussi en qualité de président du congrès des savants à Palerme et, jusqu'à la fin de ses jours comme président de la section des sciences philosophiques et morales à l'Académie des Lincei; sans détriment de la propagande philosophique, toujours une en son développement, à laquelle il se livrait encore dans sa publication *La filosofia delle scuole italiane.*

Il corrigeait les épreuves de son grand ouvrage l'*Histoire de la Papauté durant les trois derniers siècles*, quand la maladie le surprit le 19 avril dernier. Le 21 mai, à trois heures cinquante minutes, la mort ravissait en lui un des rares hommes du siècle auxquels ne peut s'appliquer la maxime de Royer-Collard: « Les hommes ne sont ni si bons ni si méchants que leurs principes. »

La courte biographie qui précède vient de résumer l'homme; il fut un et il fut grand. Nous allons exposer les principes: ils sont uns et ils sont grands.

II.

« Quand de deux personnes qui conversent ensemble, la première ne comprend pas et la seconde ne comprend plus, c'est de la métaphysique. » Cette définition de Voltaire n'est point celle de la métaphysique, mais celle des métaphysiciens dont le langage barbare et hiéroglyphique a jeté du discrédit sur la science de l'absolu.

Ce reproche d'obscurité voulue ne peut être adressé à Mamiani dont la contemplation des vérités métaphysiques a inspiré toutes les œuvres, non-seulement sans que rien de ténébreux ne s'y mêle, mais en y faisant pénétrer un ensemble merveilleux de clarté et d'unité. Du premier coup il comprit la nécessité pour le penseur et pour le poète de penser en bloc et non par bribes, de construire un édifice unique et non de petites constructions éparpillées et sans lien commun. Et seules les vérités éternelles lui parurent assez solides pour former la magistrale

clef de voûte dont il avait besoin. Mais il fallait d'abord les dégager, dans leur lumineuse et irrésistible splendeur, d'une des formes de la connaissance ou de la conscience. Séduit par le système de Galluppi dont la philosophie de l'expérience corrigeait les excès de Locke et y tarissait la source des aberrations de Hume et de Berkeley, enthousiaste des doctrines scientifiques utilitaires de Romagnosi, Mamiani avait d'abord songé à donner la rigueur de la science aux premiers principes. Cette méthode pour la détermination de l'absolu fut développée par lui dans son ouvrage *Il rinnovamento dell'antica filosofia italiana*. Mais les critiques de l'abbé Rosmini firent réfléchir l'auteur qui, après s'être transitoirement arrêté à la philosophie de Reid, s'attacha définitivement à un éclectisme péripatético-platonicien, dont les *Confessions métaphysiques* furent l'expression.

C'était la réconciliation de Platon et d'Aristote ou plutôt leur fusion indispensable; car aux yeux de tout penseur ces deux grands esprits loin de se contredire, se sont réciproquement nécessaires « l'un commençant où finit le second et l'autre complétant et suppléant Platon ; » l'alliance de la méthode des faits et de la théorie des idées; l'union préconisée, depuis le XIVme siècle, par les plus belles intelligences italiennes, de la raison expérimentale et de la raison idéale. Cet éclectisme qui avait beaucoup de traits de ressemblance avec celui de V. Cousin, s'en séparait en ce que Mamiani faisait à la faculté mystique, dans la reconnaissance des principes absolus, une part supérieure à celle de la raison — théorie que n'admettait pas le philosophe français, comme conduisant aux errements de l'école d'Alexandrie. Armé d'une telle méthode, dont il n'était pas à craindre qu'il abusât sur l'exemple de Plotin, Mamiani s'élança sûrement à la conquête des vérités infinies; tout ce qui sortit de son cerveau fut créé à leur image et à leur ressemblance, il les prit pour lois et communes mesures de toutes choses; philosophie, morale, histoire, poésie, religion, politique, il assujettit tout au régime de ces idées éternelles.

Examinons successivement les cinq formes de l'absolu:

Le Vrai; — Le Bien; — Le Juste; — Le Beau; — Le Saint.

Dans l'exposition des principes de Mamiani sur leur substance

et leurs formes accidentelles apparaîtra la haute synthèse que son génie s'était faite de l'univers moral et physique et de son auteur.

LE VRAI.

« Je pense, donc je suis. » Le donc est de trop, ou bien il faut admettre avec M. Cousin qu'il n'est pas là pour le syllogisme mais pour la constatation d'un fait indéniable et que toute contradiction prouverait d'autant plus qu'elle serait plus vigoureuse. L'affirmation du moi est aussi la base du système philosophique de Mamiani ; et aussitôt il se sépare de la philosophie allemande de Kant, de Fichte, de Schelling et de Hégel, en réduisant les négations du premier sur le moi et le non-moi à leurs termes légitimes et en réfutant les paradoxes des autres sur la confusion du sujet et de l'objet, paradoxes qui font, dit-il, « de l'homme un Dieu en comédie, de la nature un animal monstrueux, de Dieu le réceptacle de toutes les contradictions. »

Du moi et de ses idées à l'existence extramentale desquelles il croit avec Platon et Malebranche, toute idée impliquant nécessairement l'existence réelle de son objet absolu, Mamiani remonte directement à Dieu. Tout le vrai, tout le bien, tout le beau, tout le juste, tout le saint se résument en Dieu, non pas comme dans une abstraction, mais comme dans un Être vivant, personnel dont l'attribut est l'action. Dieu, selon l'expression de Platon, est le grand Démiurge, le grand Opérateur.

La vie, qui vient de Dieu, est une opération. Pour contrôler par l'expérience cette définition à priori que Leibniz avait lui aussi tirée de ses considérations sur la monade, Mamiani se constitua un jour, d'une façon assez originale pour que nous la rapportions ici, *l'espion de la nature :* c'est son expression. Il rencontra une fois au cours de ses promenades aux environs de Turin, un pensionnat de jeunes filles. Les groupant autour de lui, il promit un prix consistant en un beau livre à celle qui

répondrait le mieux à la question suivante: « Es-tu vivante ou morte ?... » Naturellement, toutes se sentaient très vivantes. « Qu'est-ce alors que la vie ? » demandait le philosophe. « Ce que je fais. Un acte perpétuel. Un désir permanent, etc. » Dans toutes ces réponses des jeunes filles se retrouva l'idée d'opération. La nature prise sur le fait, avait corroboré les déductions du penseur.

Mais cette forme subtile de la vie, la vie animique de l'homme, est-elle transitoire et périssable ou permanente et immortelle ? Faut-il admettre, avec Büchner, l'auteur de *Force et matière*, livre où sont accumulés tous les arguments des modernes Démocrites, que la question d'âme est une question de cerveau, la question d'intelligence une question d'onces, et que *tout ce qui reste de l'impérieux César,* sert actuellement de bouche-trou à quelque tuyau de cheminée !... Mamiani après avoir montré le bon sens du genre humain faisant justice de cette doctrine des matérialistes, découvre dans chaque homme un composé de matière organisée, d'un principe végétatif, de l'âme. Le principe végétatif ne peut commander la matière organisée que pour quelque temps ; et l'âme ne peut se servir de cet instrument qu'avec une imperfection relative au degré d'appropriation de celui-ci. De sorte que, loin d'être la cause efficiente de la pensée, la matière organisée en est bien plutôt l'obstacle. La cendre de César n'est que l'outil abandonné par la partie spirituelle de César, au moment où le principe végétatif perdit sa domination sur lui, et l'obstacle, en quelque sorte, qui empêcha le grand homme de faire encore plus grand qu'il ne fit.

« Chaque monade, avait dit Leibniz, contient la loi de la continuation de la série de ces opérations. » Cette loi intrinsèque de la vie tendant continuellement à s'extérioriser, c'est le progrès dont le dessein est préconçu dans l'esprit de Dieu. Voilà un nouveau point de contact entre la doctrine du philosophe italien et celle du philosophe allemand : Mamiani, sans prononcer le mot, croit lui aussi à une sorte d'*harmonie préétablie.* Il n'en explique pas le mode de fonctionnement par l'action réciproque des monades dressées de toute éternité à se réfléchir l'une l'autre : il se contente de l'explication métaphysique que lui fournit la pensée de Vico : *Verare et facere idem esse.* Dieu est le vrai ; par conséquent il le fait.

En ce qui a trait à la vie animale, le plan divin est le progrès sous le régime de l'immutabilité des espèces ; il n'y a pas descendance ; ce qu'on a pris pour la preuve des théories évolutionnistes n'est que la preuve de l'unité générale des formes dans le cadre de la vie. D'ailleurs, si le système de Darwin peut suffire à tout expliquer, au point de vue plastique, il ne tient pas à cette question : que fait-on de l'âme ?

Le progrès des êtres moraux a pour principe leur tendance de retour vers la source d'où ils dérivent ; ce progrès est indéfini, comme infinie est la carrière qui les sépare du vrai, du bien, du beau, du juste, du saint absolus — de Dieu. Cette considération métaphysique est la seule dont on puisse s'étayer pour proclamer le progrès moral indéfini ; Vico a fait fausse route en voulant le démontrer par la méthode expérimentale, dans sa théorie des alternatives de relèvement et de décadence. Ces alternatives n'ont pas toujours existé ; que le progrès inconnu chez certains peuples, détruit irrémédiablement chez certains autres, alimenté chez d'autres par des cas fortuits, puisse parfaitement disparaître quelque jour de la surface de la terre, rien dans l'histoire ne saurait démentir cette supposition. C'est à l'origine de la vie rationnelle elle-même qu'il faut remonter pour poser la loi de l'évolution du progrès moral et pouvoir affirmer que « quand le genre humain sera incapable de progrès, le jour sera venu où toute l'espèce devra changer de séjour ou revêtir une enveloppe plus éthérée. »

En attendant, que nous apprend l'expérience sur le mode de transmission du progrès parmi les hommes ? Dieu n'a fait aucune nation dépositaire exclusive des ferments du progrès ; aucune ne s'est suffi pour arriver à un but glorieux et durable de civilisation ; il en est sur le nombre qui sont condamnées à de fatales décadences. Si pourtant, en comparant les temps nouveaux aux temps anciens, on constate que le niveau général du monde s'est élevé, c'est à un être complexe qu'il faut l'attribuer, à un être dont l'Esprit Divin a voulu que chacune des nations se reconnût partie intégrante et que le philosophe appelle *l'unité organique du monde des nations.* Cette collectivité inconsciente reprend pour son compte la toile de Pénélope que chacune des individualités qui la composent laisse échapper à son tour. C'est ainsi que le rêve de saint Augustin dans la

cité de Dieu devient une réalité et que la trace de Dieu dans l'histoire est l'arc-en-ciel des nations.

Tel est l'ensemble des vérités métaphysiques qui constituent, pour ainsi dire, chez Mamiani le pôle de ses pensées. Tout gravite autour d'elles dans ce vaste esprit.

LE BIEN.

Lorsque Kant se fut passé de Dieu dans la *raison critique*, il dut le réclamer comme le postulat de la *raison pratique ;* et lui qui n'avait pu prouver l'existence de Dieu par le jugement, c'est-à-dire par l'esprit, le prouva par beaucoup moins, par les passions, c'est-à-dire par la matière.

Cette contradiction nous explique la recommandation pressante que fait Mamiani à ses compatriotes, au début de ses *Confessions métaphysiques* de se méfier de la philosophie germanique. Qu'un Allemand ait l'anarchie dans le cerveau, cela ne l'empêche pas d'avoir un cœur sain et droit. Mais quel Latin pourrait nier Dieu dans l'ordre du vrai, sans le nier aussi et à plus forte raison en quelque sorte dans l'ordre du bien ?... Chez quel Latin le cœur et l'esprit sont-ils assez peu solidaires pour qu'ils puissent impunément se désavouer l'un l'autre ?

Dieu, principe du vrai, ne peut qu'être principe du bien ; et cependant avant de proclamer cela, il faut pour ainsi dire démontrer Dieu une seconde fois, à cause de l'existence du mal. Redoutable problème que Mamiani résout avec Aristote en voyant dans le bien suprême la cause finale de toutes choses et en chargeant la matière, obstacle de l'âme, comme nous l'avons vu, de toutes les imperfections de ce monde. D'ailleurs, du mélange du bien et du mal naît le plus souvent le bien. Prenons pour exemple l'évolution historique de ce bien que Gravina appelait *la cosa sacrosanta,* de la liberté. Le choc du monde grec et latin et du monde teutonique amalgama, dans un chaos d'où semblaient ne devoir sortir que des monstres, la corruption de l'un et la sauvagerie de l'autre. Mais tandis que la seconde se résolvait en féodalité, la première se transformait, sous la double in-

fluence d'un esprit municipal non encore éteint et du christianisme. De la lutte de ces éléments naquirent le clergé et le pouvoir absolu. Cependant, parallèlement au besoin de dominer, croissait le besoin de s'instruire et, avec ce dernier, le besoin de liberté. De sorte qu'après des siècles de collisions et de troubles, ce qu'il y avait de bon au sein des instincts de discussion de certaines races saxonnes et des institutions populaires des races latines triomphait.

Ormuzd aura donc le dessus dans la lutte contre Ahrimane. Mais l'homme, créature intelligente et responsable, doit l'aider de toutes ses forces et hâter ainsi l'accomplissement des desseins de Dieu. *Sustine et abstine:* la maxime stoïcienne n'exprime que la moitié des devoirs de l'homme qui doit vouloir pour son semblable tout le bien qu'il se souhaite à lui-même. Et tel est le point essentiel où l'éthique concorde avec la religion qui peut seule inspirer à l'homme cette forme supérieure du désir du bien.

LE JUSTE.

Dieu qui est le bien le veut. Le juste c'est le bien voulu par Dieu. Le juste sur terre s'appelle le droit.

Tout homme a le droit de faire le bien; il a donc droit au moyen de le faire, à la liberté. Mais tout homme a le devoir intérieur de faire le bien et, au point de vue social, le devoir extérieur de ne pas faire le mal. Dans ce dernier cas, la justice prend dans la loi suprême le droit de devenir la dispensatrice autorisée des biens et des maux, conformément au mérite et au démérite des œuvres. Cette doctrine fut exposée par Mamiani dans ses lettres sur l'*Origine du droit de punir*, à l'encontre des théories utilitaires dont un autre illustre italien, M. Mancini, prit la défense partielle, en lui reprochant de trop identifier la morale et le droit. Au fond, ces deux opinions étaient beaucoup moins contradictoires qu'elles ne le semblaient et elles se réconciliaient dans la maxime de Vico: que les lois civiles ont pour objet l'utile, *mais l'utile adéquat à l'éternelle mesure.*

De même que l'empirisme ne peut servir de base ni au droit civil ni au droit pénal, de même il faut le bannir des relations internationales qu'il gouverne depuis longtemps. Tel est le fondement du célèbre ouvrage : *Un nuovo diritto europeo*, où Mamiani appliquait à son concept de *l'unité organique des nations* dont les individus sont les États, les principes éternels de la justice.

Comme le droit de l'homme est la liberté, le droit des nations est l'indépendance.

Rien ne vaut contre ce droit, ni l'incorporation, à moins qu'elle n'ait lieu par un acte libre et spontané, ni l'intervention étrangère qui ne saurait en aucun cas être légitime, ni même la demande de protection que fait un peuple faible à un peuple fort, le premier ne pouvant consentir à être perpétuellement esclave et le second prétendre à être perpétuellement maître. Que si l'on demande à quel critérium on peut reconnaître l'existence de ce droit, la doctrine répond contre l'école historique qui a inventé la dosimétrie du succès par l'antiquité, que ce critérium est triple : le principe des nationalités, le principe de l'unité matérielle géographique, le principe qui domine les deux autres et tranche toutes les difficultés que peut soulever la fusion des races et la mauvaise délimitation des frontières, de *l'unité morale*. — « Par exemple, dit Mamiani, voulez-vous juger de la valeur des droits de la maison de Habsbourg sur le Milanais et la Vénétie ? Examinez les relations morales des Milanais et des Vénitiens vis-à-vis des Autrichiens ; et vous verrez vite de quel côté est le droit. Il en est de même des plaintes du peuple allemand au sujet de l'Alsace ; recherchez si le peuple d'Alsace partage ou non ces vues et vous trouverez que dans son âme règne et triomphe la patrie française ; nos principes vous dicteront la sentence. »

Ce principe de l'injustice qu'il y a pour un peuple à en condamner un autre à une double entité politique et morale découle, avec une rigueur géométrique, des considérations sur la vie rationnelle des nations comme servant de base à leur unité organique. Mamiani l'étend même, avec Grotius, au cas où le développement d'un peuple menacerait celui d'un autre, et en arrive à formuler cette maxime absolue : Tout peuple doit pouvoir vivre en sûreté auprès de plus puissant que lui.

Évidemment les diplomates font fi de cette maxime, les congrès la tournent; Mamiani le montre par la critique détaillée du congrès de Vienne. Tandis que la Prusse y proclamait la souveraineté du droit de conquête et que chacun se réclamait du droit historique ou le méconnaissait suivant ses intérêts, le prince de Talleyrand seul se montrait pénétré des principes de la justice internationale et faisait pour eux tout ce qui était en son pouvoir en demandant l'admission de tous les Gouvernements, grands et petits, aux travaux du congrès.

De ces prémisses découlait la légitimité, la nécessité de l'unification italienne, d'abord comme strictement juste, ensuite comme augmentant les chances de la constitution de l'équilibre international, par le groupement et l'harmonisation des races.

« Le génie latin, trop déprécié dans ces derniers temps, au profit du génie teutonique surfait plus qu'il n'est convenable, disait Mamiani dans une page de ses *Confessions* que nous nous plaisons à résumer comme complétant cette pensée du *Nuovo Diritto;* le génie latin pourra soutenir honorablement la comparaison avec le second, et chacun voit tout le bien qui peut dériver pour le progrès de la civilisation de cette incessante polarité spirituelle.

« La France ne peut réaliser à elle seule toutes les formes dont le génie latin est capable. Et de même que le génie teutonique se modifie et varie heureusement dans les races anglo-saxonnes et en cent populations germaniques, de même la France, l'Italie et l'Espagne doivent unir en un seul faisceau les diverses variétés de leurs qualités personnelles et de leurs magnanimes instincts. »

Si l'indépendance des nations vis-à-vis des pouvoirs matériels et la faculté de se grouper, pour la garantir, selon leurs affinités naturelles, est pour elles le plus sacré des droits, elles doivent jouir aussi vis-à-vis des pouvoirs spirituels d'une complète liberté d'action. La législation ecclésiastique ne saurait gouverner que les seules consciences qui s'y inféodent. « L'Église et l'État sont aussi séparés que possible dans leurs fonctions et dans leur autorité: mais aussi unis que possible d'esprit, d'intention et de zèle. » Telle est la formule que Mamiani propose pour la solution du problème des rapports de l'Église et de l'État. Nous reviendrons plus loin sur cette importante face des idées du grand philosophe.

« Je ne sais, disait Cavour, à quel degré de prospérité et de grandeur cette liberté tant idolâtrée des modernes peut conduire les nations ; mais ce que je sais très certainement, c'est que sans elle nous ne pouvons aujourd'hui aboutir à aucune conclusion. »

Cette maxime est le fondement de la théorie mamianienne des questions sociales exposée dans le livre *Delle questioni sociali dei proletari e del capitale*. A sa base se trouve le *droit de propriété*, origine légitime des aristocraties ; l'action équitable des gouvernants, indemne d'ailleurs de toute *statolatrie*, l'accroissement de la moralité et de l'instruction dans les classes inférieures corrigeront les résultats de tension produits entre celles-ci et les classes supérieures par l'application rigide de ce droit absolu et inconcussible. Quant à la démocratie, dernière expression de la liberté, elle sera contenue dans ses justes limites moins par des moyens arbitraires ou empiriques que par la conscience de son devoir, supérieur à son droit, d'investir de la souveraineté élective les meilleurs et les plus capables. Mamiani clôt son livre par une affirmation qu'on retrouve partout dans ses œuvres, à savoir que la raison seule ne nous saurait définir ni l'essence ni la loi du développement social ; protée insaisissable, se fuyant sans cesse lui-même, l'homme civilisé ne livre son secret qu'à notre faculté intuitive intime ; et la loi de son perfectionnement moral est la seule qui se dégage de ses métamorphoses, parce que seule elle est le produit de sa volonté libre.

LE BEAU.

« Le beau et le bien, dit Platon, se tiennent si étroitement dans les choses que, où l'un apparaît, l'autre n'est pas loin. » Cette sentence s'applique à toutes les idées éternelles dont le beau est la splendeur. Le beau, c'est Dieu se dévoilant au sein du vrai, du bien, du juste, du saint.

Voilà l'esthétique de Mamiani poète. S'il célèbre le beau dans le vrai, ce n'est point à la manière germanique. Sa lyre n'a pas d'écho pour l'*âme universelle*, ni d'accompagnement mys-

térieux pour la danse étrange du dieu Pan ; il ne croit ni au chêne auquel V. de Laprade donne pour sève la lymphe du grand tout, ni à la lune, hostie de Dieu, de Victor Hugo ; il chante Dieu, la nature, l'homme, mais chacun a sa strophe séparée, et leurs noms ne s'embrouillent pas plus sur ses lèvres que leurs concepts dans son esprit. Lisez son ode sur la *Cosmogonie :* c'est l'esprit de l'homme suivant le sillon de l'esprit de Dieu porté sur les eaux.

Le beau dans le bien lui a inspiré ses hymnes religieuses. Saint Elme, sainte Rosalie, sainte Cécile, saint Michel, auxquels il les adresse, ne sont pas dans ses vers de vaines images rêvées par la superstition, mais des créations idéales symbolisant le triomphe incarné des idées éternelles. Et si dans son vol sa muse vient à effleurer le démon du mal, elle se hâte de secouer ses ailes et de remonter d'un plus vigoureux essor vers la source infinie du bien :

. . . . Perchè disperi ?
Ripensa nel cuor pio
Che sopra noi, che sul creato è Dio !...

« Pourquoi désespérer ? Songe, dans la piété de ton cœur, qu'au-dessus de nous, qu'au-dessus du créé est Dieu. »

Voilà le mot du *Mystère ;* et l'*Oroboni* du poète se demandant pourquoi la rédemption de l'Italie exige des martyrs, n'en trouve qu'un semblable pour alléger ses fers.

De tous les accents lyriques de Mamiani, le beau dans le juste a sans contredit inspiré les plus sublimes. Car le souffle du patriote s'y mêle à celui du métaphysicien-poète, tout chargé des regrets de la grandeur passée, des amertumes du présent, des aspirations vers un avenir réparateur ; et les figures auxquelles il donne la vie sont d'un symbolisme puissant à travers lequel rayonne l'idée constante de la justice.

C'est *Boëce,* dernier représentant de la grandeur morale de Rome à la merci d'un roi barbare et s'écriant :

Gentil sangue latino, oh ! in qual ti vedi
Volto e fortuna !

C'est le *Tasse,* apostrophant du fond de son cachot le vieux Capitole

D'onor, di glorie e di memorie augusto,

à l'ombre duquel il eût voulu naître plusieurs siècles plus tôt.

C'est *Ausone*, le Job italien, objet de dérision pour les nations fortes et d'épreuves de la part du Seigneur, dont Mamiani entendait les fières réponses aux unes et les supplications résignées à l'adresse de l'autre, quand, le cœur ulcéré par les humiliations de sa patrie, il errait, lisant la Bible, dans les allées des cimetières de Paris.

C'est enfin *Romilda*, la noble jeune fille que le poète fiança dans l'*Hymne à Dieu* à l'*Alfred* de Berchet, le héros lombard frappé à mort à Legnano. Quand la jeune milanaise aperçut le corps de son fiancé dont l'âme était entrée « dans le ciel de Gédéon et de Mathathias.... les sourcils immobiles, comme absorbée dans une douloureuse vision, elle osa imprimer sur la virile poitrine et sur le front d'Alfred le premier baiser d'amour ; baiser funèbre, le dernier et le seul.... Depuis ce jour les jeunes vierges ses amies ne la revirent plus ; seulement, dans les jours de fête consacrés aux gloires de la patrie, elle se mêlait au peuple et prenait part avec lui à la célébration des pompes et des rites antiques, non pas affligée et muette, mais pensive d'amour.... Comme Alfred avait aimé, ainsi aima Romilda. »

Comment Mamiani traduisait le beau dans le saint, on peut le voir dans les deux hymnes sur la *religion antique* qui « brilla soudain comme une aurore dans la nuit sanglante et profonde du monde retourné au chaos et, irradiant ses feux immortels sur les esprits fatigués, fit reverdir la semence stérilisée des antiques vertus. »

On comprend l'influence que dut exercer sur les esprits italiens cette poésie profondément nationale et chrétienne qui puisait ses formes artistiques dans le legs fait par la Grèce au génie latin et transmis, de famille en famille, d'Horace à Prudence et de Raphaël à Canova. La Bible dictant, Homère et Callimaque écrivant pour que l'Italie interprétât : tel était l'idéal du poète ; quand en 1836 il félicita Auguste Barbier d'avoir comparé l'Italie à la jeune fille des Capulet sortant du tombeau, il pouvait se dire qu'il avait lui-même mis dans ses vers une des plus magiques formules de résurrection. Un des premiers à s'en apercevoir fut Charles-Albert. Le comte Solaro della Margherita, alors premier ministre piémontais, qui s'était d'abord étonné de l'ardeur qu'avait manifesté le roi à rappeler Mamiani

exilé et à lui offrir un passeport, vit un jour sur la table de Charles-Albert une revue italienne ouverte à la page où se lisait l'*Ausone*. « Je lus ces vers, disait plus tard l'ancien ministre, et je compris. »

LE SAINT.

L'histoire des religions offre quatre périodes. Dans la première l'homme croit, sans chercher à s'expliquer pourquoi; dans la seconde, sa foi tente de s'étayer sur son intelligence, *fides quærens intellectum ;* dans la troisième, il doute, l'intelligence essayé de saper la foi; dans la quatrième l'intelligence cherche à reconquérir la foi qu'elle a perdue, *intellectus quærens fidem.* Notre époque appartient à la quatrième période; le courant religieux est en stagnation; nombre d'esprits sont suspendus à des distances variables entre le doute et la foi. C'est à ceux-là que s'adresse le livre de Mamiani sur la *religion de l'avenir.*

Cette religion qu'il leur propose est-elle une religion proprement dite?... Oui, car elle a un objet absolu et personnel: le Dieu du vrai, du bien, du juste, du beau, le saint des saints. Oui, car elle s'adresse à une faculté humaine irréductible, à la raison, impérissable comme l'essence même de notre nature, la faculté mystique pourvue de l'instinct d'adoration; puissance de l'âme que l'on trouve en action à la base de toutes les religions, qui fait partie intégrante de l'*unité organique* des nations comme manifestation de la volonté suprême et dont ses aberrations elles-mêmes démontrent l'indestructible persistance dans la nature humaine: « Lucrèce adore les sens et la mémoire d'Épicure; les Parisiens la déesse Raison; Büchner la matière et les forces génératrices de l'univers, et Comte le progrès. »

Cette religion est-elle une religion positive? Oui; car de tous les sentiments, la foi est celui qui demande le plus à s'extérioriser; et la réverbération de Dieu commande la prière qui est efficace, subjectivement toujours, et objectivement toutes les fois qu'elle ne sollicite pas du tout-puissant une infraction aux lois

établies par lui et dont il prévit l'effet de toute éternité. L'intuition du *saint* a son culte, culte d'amour et de supplication éclairée, n'excluant pas la terreur dont Lucrèce et Vico ont senti l'influence déterminante sur l'origine première des religions. A qui pourrait-on reprocher de trembler devant l'infini?

Ne pas heurter la science et la raison; bannir le plus possible l'antropomorphisme; combattre les sens et l'égoïsme; favoriser l'esprit de sacrifice et la communication morale du bien; n'imposer aucune forme publique de culte à qui préfère l'instituer dans sa conscience; ennoblir le corps au lieu de l'avilir; ne stériliser dans aucune règle inerte les facultés morales et physiques de l'homme; servir de stimulant au perfectionnement de l'humanité; être inébranlable dans ses fondements, absolue et divine dans son origine, mais non cristallisée dans ses formes et pouvoir se développer parallèlement à l'évolution du progrès: voilà les caractères de la meilleure religion, de la religion sans laquelle rien de grand ne se fera plus à la surface de la terre. Au point de vue individuel, elle est la seule qui donne à l'âme un point d'appui suffisant; au point de vue social, elle peut seule réconcilier les classes supérieures et inférieures en fournissant aux premières le sentiment complet de leurs devoirs, en rendant aux secondes l'antique esprit de résignation.

Que le christianisme, pris dans toute la pureté de la doctrine évangélique, réponde en l'esprit de Mamiani à ces conditions de la meilleure religion et réalise le concept du *saint*, cela ne fait point de doute; mais il n'en est pas de même du catholicisme, tel qu'il est actuellement représenté par les institutions groupées autour de la papauté. La raison historique et philosophique s'en trouve exposée dans sa lettre à Domenico Berti *sur la Papauté* (1850) qui contient en germe la doctrine dont la *Storia del Papato* devait renfermer le complet enchaînement. [1]

La distinction du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique

---

[1] *La Storia del Papato nei tre ultimi secoli* vient de paraître (Milan, Treves). L'ouvrage qui, dans l'esprit de Mamiani devrait embrasser l'histoire de la papauté de Léon X à Léon XIII, s'arrête à Pie VII inclusivement. La mort a creusé cette regrettable lacune et supprimé ainsi la partie la plus intéressante et la plus originale

fut la règle de la papauté naissante, à tel point que le pape Gélase qualifiait d'inspiration du démon toute velléité de les confondre. Mais à mesure que la papauté grandit en prestige, elle rompit avec ces principes de prudence et de modestie ; et ce fut, il faut l'avouer, pour le plus grand bien du monde que d'Adrien Ier à Innocent III sa colossale puissance morale, quoique l'exercice n'en fût pas toujours conforme aux préceptes de l'Évangile, fit équilibre à toutes les puissances matérielles réunies. Cette « dictature en étole et en surplis » tint la barbarie en respect, permit au bien, au juste, à la science de se développer librement, contre-balança le droit féodal par les franchises ecclésiastiques, opposa sa gigantesque unité spirituelle aux fractionnements de la souveraineté teutonique. Quand l'empire théocratique fut tombé sous le gant de Nogaret, la papauté ne régna plus que sur les arts, mais ce fut magnifiquement ; et l'on pouvait beaucoup attendre encore d'une institution sous les auspices de laquelle, de Nicolas V à Sixte V, brillèrent toutes les formes du beau. Mais la réforme arriva qui marqua le principe de la décadence de cette grande autorité. Le dernier acte d'intervention efficace de la part des papes eut lieu sur la fin du Xme siècle au traité de Vervins. L'influence des légats fut nulle au traité de Westphalie ; Mazarin refusa au traité des Pyrénées les bons offices du Saint-Père ; à Utrecht on poussa le sans-façon vis-à-vis de lui jusqu'à disposer de certaines provinces de sa dépendance. Rome, cependant, ne se tint pas pour battue et, s'éloignant d'autant plus des véritables limites de la domi-

---

de l'ouvrage. Le philosophe jetant un coup d'œil rétrospectif sur les appréciations de l'ancien ministre de Pie IX, eût légué à la postérité un jugement sans appel sur ce pontificat. M. Geffroy, président de l'Académie des sciences morales et politiques de France, dont M. Mamiani était un associé étranger, dit dans la notice qu'il lui a consacrée : « Je me rappelle que me trouvant auprès de lui, au moment où l'on annonça la mort de Pie IX, dans l'après-midi du 7 février 1878, je le vis pâlir, se troubler et mal dissimuler quelques larmes. Il saluait au fond de son cœur, en lui rendant justice, la mémoire du pontife qu'il n'avait jamais cessé de vénérer et d'aimer. » Peut-être cette larme aura-t-elle son prix aux yeux de l'histoire. Tant que Pie IX s'appartint, il fut italien de cœur et d'âme : ce sera son honneur. Un pape, s'il n'est un colosse de génie, ne s'appartient pas longtemps : ce sera son excuse.

nation spirituelle qu'elle perdait plus de terrain sur le champ qui ne lui appartenait pas, elle fit de sa revanche sur le temporel l'objet exclusif de ses intrigues. Mais si les vrais intérêts de la religion étaient délaissés pour celles-ci, elles n'en rapportaient pas plus; au contraire, car l'État vers le milieu du siècle dernier réagit vigoureusement contre l'Église. On sait le reste.

Dans ce siècle-ci, ajoute Mamiani, de quelle grande impulsion morale les peuples sont-ils redevables aux papes? Que dire de leur gouvernement si haï et si méprisé que leurs sujets « préféreraient se donner au Russe et à l'Ottoman? » gouvernement qui a horreur de la science, des chemins de fer, des congrès, etc., de tout ce qui a rapport, de près ou de loin, nous ne dirons pas avec l'émancipation, mais avec le simple développement de l'esprit humain?

En un mot, Mamiani ne croit plus à la vertu du catholicisme comme pouvant remplir les fonctions de la *meilleure religion*, si son clergé ne devient *homo novus;* s'il ne s'accommode du domaine exclusif des cœurs et des esprits et ne consent à n'y exercer que la force de la persuasion; s'il ne devient pas le premier à donner la sainteté de l'exemple, en prêchant les grands principes religieux, et non à se retrancher derrière un funeste mandat, en imposant de puériles pratiques et des vertus stériles; si le principe électif populaire qui fut l'âme des premiers âges de l'Église ne vient pas revivifier ce grand corps; s'il est, enfin, un organisme pour lequel *mutare suona come annullarsi*, se transformer équivaut à s'annuler.

IV.

Telle est la doctrine générale de Terenzio Mamiani. La critique qui sait que rien d'humain n'est parfait et que Dieu a varié les modes d'orientation des esprits de façon qu'aucun d'eux ne puisse réfléchir la vérité tout entière, n'en reste pas moins, malgré toutes ces réserves d'adhésion complète, dans une admiration respectueuse en face de ce système grandiose, d'une architecture uniforme et d'une solidité métallique. A notre épo-

que où les opinions sont comme les montagnes de sable que le vent du désert roule les unes sur les autres, il fait bon rencontrer une de ces pyramides superbes dont le soleil dore chaque matin, au même endroit, l'immuable et fière masse. La philosophie de Mamiani est, en même temps que celle d'un grand esprit, la philosophie d'un grand caractère. Il n'appartient pas seulement à la race des éclaireurs — il n'en manque pas dans ce siècle, — mais à une race qui tend à disparaître chaque jour davantage, à la race des pilotes : sa constellation est toujours devant lui ; il avance, il avance sans cesse, à travers la houle des doutes et des appétits humains, le front illuminé par le scintillement des vérités éternelles. Peu de Latins ont aussi noblement réalisé le type de leur race : c'est le *tenax propositi vir* de Rome, transfiguré par l'irradiation de la Grèce. Il y a en lui l'âme virile des Publicola, des Caton, des Fabius, des Marcellus, des Scipion tempérée par celle de Virgile ; l'âme généreuse des grands papes de l'époque héroïque de l'Église, tempérée par l'esprit de l'Évangile ; puis l'âme à la fois ardente et pratique des vieux Florentins et des vieux Vénitiens du XVI[me] siècle, de Machiavel, de Paruta et de Paolo Sarpi et des Napolitains du siècle passé, tempérée par celles de Platon et de Vico.

Quel enseignement pour la France, l'Espagne, et surtout pour la papauté que la doctrine d'un tel homme ! Qu'elles tournent simultanément les yeux vers le Dieu que Mamiani leur montre ; quand du ciel elles reporteront leurs regards sur la terre, elles s'y trouveront unies.

Car elles auront lu dans les décrets d'en haut qu'elles composent une fraction une et indivisible de *l'unité organique des nations ;* qu'il est au faîte de leur état social des familles toutes désignées pour les guider, par un pacte commun, vers l'accomplissement commun de leurs destinées; que leur position à la surface de la terre les rend solidairement héritières de vastes régions qu'elles ne doivent pas se disputer, mais se partager ; et le monde reconnaîtra que leur association, loin d'avoir un caractère menaçant contre d'autres groupements accomplis ou à accomplir, est au contraire le contrepoids salutaire de ceux-ci et comme leur corollaire indispensable.

Quant à la papauté, elle se convaincra, pour élargir le mot de Gioberti, que l'union des races latines se fera « avec elle,

sans elle ou malgré elle. » Or, c'est avec la papauté qu'il vaut mille fois mieux que cette union se fasse, — sa puissance spirituelle est *le fondant* historique tout désigné à cet égard. Mais pour que l'Italie, la France et l'Espagne n'hésitent point à l'adopter, la papauté doit leur donner la seule garantie que ces nations lui demandent et qui ne coûtera rien à sa fierté ; car il ne saurait être pour elle d'humiliation à en revenir aux préceptes du Christ. Cette garantie est celle d'une renonciation complète à toute revendication temporelle, à tout exercice, direct ou latent, d'une autorité distincte de celle que les consciences voudront bien lui reconnaître. Il faudra que la papauté renonce à faire de la politique ; qu'elle ne se pose plus en puissance qu'une offre de restauration matérielle, d'où qu'elle vînt, pourrait corrompre ; qu'elle perde absolument ce caractère d'instrument à tout faire, également bon à protéger et à renverser le latinisme. Elle ne devra pas jouer en Italie, selon le mot de Machiavel, « le rôle d'une pierre entre les lèvres d'une blessure ; » son clergé ne devra pas compter parmi les agents dissolvants de l'Espagne ; son attitude, plus correcte vis-à-vis de la France, ne s'éloignera pas de cette modération désintéressée. Peut-être, comme semblait le faire remarquer dernièrement M. Bonghi, ne faudrait-il pour cette tâche qu'un Léon XIII ayant en lui une étincelle de l'âme de Grégoire VII, et s'inspirant, ajouterons-nous, de ces paroles de saint Thomas à l'un de ses prédécesseurs sur la chaire de Pierre : *Surge et ambula !...*

Toutes ces conditions réalisées, rien ne s'opposerait à ce que la race latine, s'appliquant énergiquement dans un avenir prochain le mot prophétique de Charles-Albert sur l'Italie, si magnifiquement commenté par Terenzio Mamiani dans son oraison funèbre de ce monarque, pût s'écrier à son tour : *Farò da me !*

LUC DE SAINT-OURS.

MARIANELA[1]

XVI.

La promesse.

Les jours suivants il ne se passa rien ; mais il en vint un marqué par un fait étonnant, merveilleux et d'une importance capitale. Teodoro Golfin, cet opérateur sublime entre les mains duquel le scalpel du chirurgien semblait être l'instrument du génie, avait entrepris la correction de l'une des œuvres les plus délicates de la nature. Intrépide et calme, armé de la science et de l'expérience, il était entré dans le monde merveilleux dont la construction est comme une réduction et un résumé de l'immense architecture de l'univers. Il fallait se placer en face des plus grands mystères de la vie, les sonder et rechercher les causes qui interdisaient aux yeux d'un homme la connaissance de la réalité visible.

Il était pour cela nécessaire d'agir avec précision et résolution, de déchirer un organe des plus délicats, la cornée ; de saisir et de retirer le cristallin en respectant la membrane hyaloïde et veillant à ne pas altérer l'humeur vitrée ; d'augmenter en pratiquant une section les dimensions de la pupille et de se rendre compte, soit par induction, soit au moyen de la catoptrique, de l'état de la chambre postérieure.

---

[1] Voir les livraisons du 10 et du 25 août et du 10 septembre.

Peu de paroles accompagnèrent cette audacieuse expédition dans l'intérieur d'un monde microscopique, entreprise non moins colossale que celle de la mesure de la distance des astres dans les infinis incommensurables de l'espace. Les membres de la famille qui assistaient à l'opération attendaient muets et pleins d'anxiété. Ils n'auraient pas été autrement, s'ils avaient attendu la résurrection d'un mort ou la création d'un nouveau monde. Mais les paroles de Golfin n'avaient aucune suite ; voici ce qu'il disait :

— Contractilité de la pupille.... rétine sensible.... état quelque peu pigmentaire.... système nerveux plein de vie.

Mais le phénomène par excellence, le fait, le fait irrécusable, la vision, où donc était-elle ?

— C'est ce que le temps nous apprendra, dit Teodoro en commençant la délicate opération du bandage. Patience.

Et, en prononçant ce mot, sa physionomie léonine ne laissait voir ni découragement ni confiance. Elle ne donnait pas plus d'espoir qu'elle n'en faisait perdre La science avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Il y avait là un simulacre de création comme bien d'autres qui sont la gloire et l'orgueil du dix-neuvième siècle. Devant une pareille audace, la nature, qui ne permet guère de surprendre ses secrets, restait muette et réservée.

Le patient fut séquestré avec la plus grande rigueur. Seul son père avait la permission de rester auprès de lui. Aucun membre de la famille ne pouvait le voir.

Nela allait quatre ou cinq fois par jour prendre des nouvelles du malade ; mais, ne franchissant pas le seuil, elle attendait en dehors la sortie de D. Manuel, de sa fille ou de quelqu'un de la maison. La señorita avait pris l'habitude de faire avec elle quelques tours de promenade, après lui avoir donné des nouvelles très détaillées et dépeint l'anxiété de toute la famille. Florentina voulut un jour que Marianela la conduisît chez elle; et elles descendirent ensemble à l'habitation de Centeno, dont l'intérieur ne causa pas un mince dégoût à la señorita, surtout lorsqu'elle eut vu les paniers qui servaient de chambre à l'orpheline.

— Il faut que Nela vienne le plus tôt possible vivre avec moi, dit Florentina en se hâtant de quitter ce bouge. Elle aura une chambre comme la mienne et se vêtira et se nourrira absolument comme moi.

Lorsque la señora de Centeno entendit ces paroles, elle resta stupéfaite, de même que Mariuca et Pepina, et la seule chose qui leur vint à l'esprit, fut que la pauvre orpheline abandonnée avait retrouvé son père qui était roi ou prince, comme cela arrive dans les contes de fée et dans les ballades.

Lorsqu'elles furent seules, Florentina dit à Maria :

— Demande nuit et jour à Dieu d'accorder à mon cher cousin le don que nous possédons et qui lui a été refusé. Dans quelle anxiété nous vivons ! En même temps que la vue lui sera donnée, nous viendront mille félicités et disparaîtront mille maux. J'ai fait à la Vierge une promesse sacrée : je lui ai promis, si elle donne la vue à mon cousin, de recueillir le pauvre le plus pauvre que je pourrai trouver, de lui donner tout ce qu'il faudra pour lui faire complètement oublier sa misère et de le rendre entièrement mon égal sous le rapport des commodités et du bien-être de la vie. Il ne suffit pas pour cela de le vêtir et de l'asseoir devant une table chargée de soupe et de viande ; il faut aussi lui donner ce qui vaut plus que tout le pain et tous les vêtements imaginables, c'est-à-dire, la considération, la dignité et un nom. Je donnerai cela à mon pauvre en lui inspirant le respect et l'estime de lui-même. Ce pauvre, je l'ai déjà choisi, Marianela, et mon pauvre c'est toi. Du fond de mon âme j'ai promis à la Sainte Vierge de faire de toi ma sœur, si elle rend la vue à mon cousin ; et tu seras chez moi au même titre que moi-même, tu seras ma sœur bien-aimée.

A ces mots la Vierge prit dans ses mains la tête de Nela et l'embrassa affectueusement sur le front.

Il est absolument impossible de peindre les sentiments divers qui agitaient Nela à cette heure décisive de sa vie. Une horreur instinctive l'éloignait de la maison d'Aldeacorba, horreur à laquelle se mêlait l'image de la señorita de Pénaguilas comme une figure entrevue dans un cauchemar ; en même temps des sentiments d'admiration et de sympathie pour cette même personne s'emparaient de plus en plus de son âme.... Parfois, elle s'imaginait avec une enfantine naïveté que Florentina était la Vierge Marie elle-même. De cette façon, elle arrivait à comprendre sa bonté ; elle se figurait le cœur de sa bienfaitrice comme un splendide paradis ouvert à tous et plein de pureté, d'amour, de charité, de pensées délicates et consolantes. Nela avait assez de rectitude de jugement pour comprendre et se

dire tout de suite qu'il lui serait impossible de haïr sa sœur improvisée. Comment l'abhorrer lorsqu'elle se sentait spontanément portée à l'aimer de toutes les forces de son âme? L'aversion et la répulsion étaient chez elle comme un sédiment qui, en fin de comptes, devait se décomposer et disparaître, mais dont les éléments ne devaient servir qu'à augmenter son admiration et son respect envers sa bienfaitrice. Mais si l'aversion disparaissait, il n'en était pas de même du sentiment qui l'avait fait naître, sentiment qui, ne pouvant ni prendre son entier développement ni se manifester avec l'exclusivisme autoritaire, propre de pareilles affections, produisit chez elle un affaissement moral doublé de la plus amère tristesse. On remarqua chez les Centeno qu'elle ne mangeait pas, qu'elle avait l'air plus indolent que de coutume, qu'elle demeurait durant de longues heures silencieuse et immobile comme une statue et que depuis bien longtemps elle ne chantait ni de jour ni de nuit. Son incapacité pour tout était devenue absolue à ce point que Tanasio l'ayant un matin envoyée chercher du tabac à la *Primera de Socartes,* elle s'assit sur le bord du chemin et y resta jusqu'à la nuit.

Huit jours après l'opération, comme elle était venue chez l'ingénieur en chef, Sofia lui dit :

— Tu peux te réjouir, Nela ! Ne sais-tu pas la nouvelle? On a aujourd'hui débandé les yeux à Pablo.... On prétend qu'il commence à voir, qu'il a déjà recouvré la vue.... Le chef d'atelier, Ulysse, qui sort d'ici vient de nous l'annoncer.... Teodoro n'est pas encore venu, mais Carlos y est allé ; nous saurons bientôt exactement ce qui en est.

Plus morte que vive en entendant cela, Nela croisa les mains et s'écria :

— Bénie soit la Sainte Vierge qui a fait ce miracle ! Car c'est elle, elle seule qui l'a fait.

— Tu t'en réjouis?... Je le crois bien ! Maintenant la señorita Florentina accomplira son vœu, dit Sofia d'un air goguenard. Tous mes compliments à la señora doña Nela.... Tu vois comme, au moment où ils y pensent le moins, Dieu se souvient des pauvres. C'est comme à la loterie.... Quel bon numéro tu as tiré, ma pauvre Nelilla !... Et il se peut encore que tu ne sois pas reconnaissante.... non, non, tu ne le seras pas.... Je n'ai ja-

mais découvert chez un pauvre le moindre sentiment de reconnaissance. Ils sont fiers, et plus on leur donne, plus ils voudraient avoir. Et tu sais, c'est déjà chose convenue que Pablo épousera sa cousine ; quel beau couple ! Ils sont vraiment faits l'un pour l'autre. Et elle n'est pas sotte la petite.... et quelle jolie figure elle a. Quel dommage que, bâtie comme elle l'est, elle s'habille si mal !... Non, non, vraiment, lorsque j'aurai besoin de quelque chose, je ne m'adresserai pas à la modiste de Santa Irene de Campo.

Carlos entra en ce moment. Sa figure rayonnait de joie.

— Victoire, victoire complète ! cria-t-il du seuil de la porte. Après Dieu, mon frère Teodoro.

— Est-ce bien vrai ?

— Autant que la lumière du jour.... Je ne voulais pas le croire.... Mais quel succès, Sofia ! Quel succès ! Il n'y a pas pour moi de plus grand bonheur au monde que celui que j'éprouve à être le frère de mon frère.... C'est le roi des hommes.... oui, je l'ai dit et je le répète : Après Dieu, Teodoro.

XVII.

Fugitive et soucieuse.

L'étonnante et réjouissante nouvelle fut bientôt connue à Socartes. On ne parlait pas d'autre chose devant les fours, dans les ateliers, près des machines à laver, sur le plan incliné, dans le fond des puits aussi bien que sur le sommet des pics, en plein air de même que dans les entrailles de la terre. Cette nouvelle était accompagnée de pas mal de commentaires du genre de ceux-ci : On a cru un moment à Aldeacorba que D. Francisco Pénaguilas était en train de perdre la raison ; D. Manuel Pénaguilas songe à célébrer cette heureuse réussite par un banquet offert à tous les travailleurs des mines ; le docteur Teodoro mérite que tous les aveugles présents et futurs enchâssent son image dans la prunelle de leurs yeux.

Nela n'osait pas aller à Aldeacorba. Une mystérieuse puissance l'en éloignait. Elle erra toute la journée dans les environs des mines, d'où elle regardait au loin la maison Pénaguilas qui lui semblait transformée. A la joie inexprimable qu'elle ressentait se mêlait une sorte de honte d'elle-même, de même qu'à l'exaltation d'une noble affection, l'insupportable irritation, il faut bien le dire, d'un amour-propre exagéré.

Elle trouva un apaisement aux troubles de son cœur dans la solitude, qui avait si grandement contribué à la formation de son caractère, et dans la contemplation des beautés de la nature qui d'une façon si extraordinaire lui facilitaient le moyen de communiquer ses pensées à la divinité. Les nuages du ciel et les fleurs de la terre faisaient sur son esprit l'effet que font sur d'autres la splendeur des autels, l'éloquence des orateurs sacrés et la lecture de subtiles conceptions mystiques. Se sachant seule dans la campagne, elle pensait et, sans même s'en douter, disait mentalement une foule de choses, sans soupconner que ce fussent des prières.

Elle disait, par exemple, en regardant Aldeacorba :

— Je n'y reviendrai plus.... Tout est fini pour moi.... A quoi suis-je bonne maintenant ?

Malgré son peu d'expérience, elle put alors s'apercevoir que le trouble qu'elle éprouvait provenait de ce qu'il lui était impossible de haïr personne. Elle se sentait, au contraire, portée à aimer tout le monde, amis ou ennemis, et de même que les chardons se changeaient miraculeusement en roses sous la main d'une martyre chrétienne, Nela voyait sa jalousie et sa colère se transformer doucement en admiration et reconnaissance. La seule chose qui ne se transformât pas en elle, c'était ce sentiment que nous avons plus haut qualifié de honte d'elle-même et qui la poussait à se mettre en dehors de tout ce qui pouvait ultérieurement se passer à Aldeacorba. C'était comme un aspect particulier du sentiment qui chez les êtres civilisés et instruits s'appelle amour-propre, bien que chez elle ce sentiment revêtît tous les caractères du mépris de soi-même ; mais comme celui-ci, qui tient une si large place dans la vie de l'homme civilisé, il prenait son origine dans la susceptibilité la plus pointilleuse. Si Marianela eût pu employer un certain langage, elle aurait dit :

— Ma dignité ne me permet pas d'accepter l'affreuse situation qui va m'être faite. Puisque le ciel m'a réservé cette humiliation, je la subirai ; mais je ne peux assister à mon détrônement. Que Dieu bénisse celle qui en vertu d'une loi naturelle va occuper ma place ; mais je ne me sens pas le courage d'aller moi-même l'y installer.

Ne pouvant exprimer ainsi sa pensée, elle la traduisait plus grossièrement de cette autre façon :

— Je ne retourne plus à Aldeacorba.... Je ne veux pas qu'il me voie.... Je fuirai avec Celipin, ou bien j'irai retrouver ma mère.... Maintenant je ne suis plus bonne à rien.

Mais pendant qu'elle parlait ainsi, il lui semblait bien triste de repousser la divine protection de cette Vierge céleste qui au moment le plus critique de son existence lui avait offert son appui. Voir se réaliser ce que si souvent, toute joyeuse, elle avait vu en songe et être obligée d'y renoncer ! S'entendre appeler par une voix affectueuse qui lui offrait l'amour d'une sœur, une magnifique demeure, la considération, un nom, le bien-être, et ne pouvoir, le cœur inondé de joie, d'espoir et de reconnaissance, répondre à cet appel !... Répousser la main divine qui la tirait de la sentine de la misère et de l'avilissement pour faire de la vagabonde une personne et l'élever du rang des animaux domestiques à celui des êtres les plus respectés et les plus aimés !...

— Ah ! s'écria-t-elle en déchirant de ses ongles sa poitrine, je ne peux pas.... je ne peux pas ! Pour rien au monde je ne me présenterai à Aldeacorba. O Sainte Vierge, ne m'abandonne pas.... O mère chérie, viens à mon secours !

A la nuit tombante, elle rentra chez elle. Sur la route elle rencontra Celipin tenant à la main un bâton au bout duquel il avait mis son bonnet.

— Nelilla, lui dit le jeune garçon, n'est-il pas vrai que c'est ainsi que se tient le señor D. Teodoro ? Je suis tout à l'heure passé près de la mare de Hinojales et me suis regardé dans l'eau. Corcholis !... Je suis demeuré stupéfait, car je me suis vu avec la figure même de D. Teodoro Golfin. Un de ces quatre matins nous allons devenir médecin de talent et homme de mérite.... J'ai déjà amassé la somme que je m'étais fixée. Tu verras si quelqu'un pourra en revendre au señor Celipin.

Nela passa encore trois jours à errer dans les environs des mines, suivant les bords escarpés du ruisseau ou s'enfermant dans les calmes solitudes du bois de Saldeoro. Elle passait, mais sans dormir, les nuits entre ses paniers. Durant la troisième, elle dit timidement à son compagnon :

— Pour quand est-ce, Celipin ?

Et Celipin répondit avec la gravité d'un notaire :

— Pour demain.

Aux premières lueurs du jour, les deux aventuriers se levèrent, et chacun s'en fut de son côté. Celipin retourna à son travail ; Nela alla faire une commission que lui donna la Señana pour la servante de l'ingénieur. En rentrant, elle trouva chez elle la señorita Florentina qui l'attendait, et resta à sa vue interdite et tremblante parce qu'elle devina, grâce à son instinctive perspicacité, ou, plutôt, grâce à ce que le vulgaire appelle un pressentiment, l'objet de cette visite.

— Nela, ma chère sœur, dit la señorita avec une affectueuse éloquence, que fais-tu donc ?... Pourquoi ne t'es-tu pas montrée tous ces jours derniers ?... Viens, Pablo désire te voir.... Ne sais-tu pas qu'il peut déjà dire : « Je désire voir telle chose ? » Ne sais-tu pas que mon cousin n'est plus aveugle ?

— Je le sais, dit Nela en prenant la main que lui offrait la señorita et en la couvrant de baisers.

— Nous allons aller le retrouver, et tout de suite. Il ne cesse de demander Nela. Il faut absolument que tu te trouves là aujourd'hui lorsque D. Teodoro lui ôtera le bandage. C'est la quatrième fois.... Le jour de la première épreuve.... quel jour ! Lorsque nous comprîmes que mon cousin était né à la lumière nous faillîmes mourir de joie. La première figure humaine qu'il vit, ce fut la mienne.... Allons.

Maria lâcha la main de la Sainte Vierge.

— Est-ce que tu avais oublié mon vœu ? ajouta celle-ci, ou bien, croyais-tu que c'était une plaisanterie ? Tiens, il me semble que je ne témoignerai jamais suffisamment à la Mère de Dieu ma reconnaissance pour l'incroyable faveur qu'elle nous a accordée.... Je voudrais qu'il n'y eût pas ces jours-ci dans tout l'univers une seule personne affligée ; je voudrais pouvoir faire part à tous de ma joie, en la répandant autour de moi comme les laboureurs répandent autour d'eux le grain

qu'ils sèment; je voudrais pouvoir entrer dans toutes les pauvres demeures et dire: « Vos peines sont finies, j'apporte ici des remèdes pour tous. » Mais cela ne m'est pas possible; cela n'est possible qu'à Dieu. Et puisque mes forces ne sont pas à la hauteur de ma bonne volonté, faisons bien, au moins, ce qu'il m'est donné de faire.... et que tout soit fini par là. Maintenant, quitte cette masure, dis adieu à tout ce qui t'a tenu compagnie dans ta misère et ta solitude, car je comprends, ma fille, qu'on puisse aussi aimer la misère.

Marianela ne dit adieu à rien, et comme la maison n'abritait alors aucun de ses sympathiques habitants, elle n'eut pas besoin de s'attarder à prendre congé d'eux. Florentina sortit tenant par la main celle que, mue par de nobles sentiments et une chrétienne ferveur, elle venait placer à ses côtés dans le cercle de la famille, et Nela se laissait conduire parce qu'elle se sentait incapable d'opposer la moindre résistance. Il lui semblait qu'une force surnaturelle l'entraînait, et qu'elle était irrésistiblement et fatalement conduite comme les âmes que les anges prennent dans leurs bras pour les porter au ciel.

Elles prirent ensemble ce même chemin de Hinojales où la vagabonde avait vu Florentina pour la première fois. Lorsqu'elles s'y furent engagées, la señorita dit à son amie:

— Pourquoi n'es-tu pas venue à la maison? Mon oncle dit que tu as une modestie et une délicatesse naturelle de sentiments qu'il est déplorable de n'avoir pas cultivées. Est-ce que c'est ce qui t'empêchait de venir réclamer ce que t'a valu la miséricorde de Dieu? Il n'y a pas de doute, et mon oncle a raison.... Comme il était ce jour-là, le pauvre homme.... Il disait que peu lui importait de mourir.... Tiens, regarde; j'ai encore les yeux rouges d'avoir tant pleuré. Et puis c'est qu'hier soir ni mon oncle, ni mon père, ni moi ne nous sommes couchés. Nous avons passé toute la nuit à faire des projets de famille et des châteaux en l'air.... Mais pourquoi ne parles-tu pas?... Pourquoi ne dis-tu rien? N'est-tu pas aussi joyeuse que je le suis moi-même?...

Nela regarda la señorita et opposa une faible résistance à la douce main qui la conduisait.

— Marche donc.... qu'as-tu, Nela? Tu me regardes d'une façon extraordinaire.

Il en était, en effet, ainsi; les yeux de la pauvre abandonnée errant égarés d'un objet à un autre prenaient une expression d'effroi quand ils se fixaient sur la Sainte Vierge.

— Pourquoi ta main tremble-t-elle? demanda la señorita. Es-tu malade? Tu es devenue plus pâle qu'une morte et tes dents claquent. Si tu es malade, je te soignerai moi-même. Dès aujourd'hui tu as quelqu'un qui s'intéresse à toi, et qui te caressera et t'aimera.... Et je ne serai pas la seule, car Pablo t'estime aussi.... il me l'a dit. Nous t'aimerons beaucoup tous les deux, car lui et moi ne serons plus qu'un.... Il désire te voir. Figure-toi si ce désir est vif chez un être qui n'a encore jamais vu.... Mais ce que tu ne saurais croire, c'est que, grâce à son intelligence peu commune et à son imagination qui, paraît-il, lui a par avance donné certaines idées que ne possèdent pas ordinairement les aveugles, il a su dès le premier moment distinguer les choses laides des jolies. Un bâton rouge de cire à cacheter lui a beaucoup plu, tandis qu'un morceau de charbon lui a paru horrible. Il a été émerveillé de la magnificence du ciel et a frissonné à la vue d'une grenouille. Tout ce qui est beau détermine en lui un enthousiasme qui tient du délire; tout ce qui est laid lui cause une sorte de répulsion, et il se met à trembler comme nous tremblons lorsque nous avons grand'peur. Je n'ai pas dû lui paraître trop mal, puisqu'en me voyant, il s'est écrié: « Ah! ma cousine, combien tu es belle! Béni soit le ciel qui m'a ouvert les yeux pour me permettre de te voir. »

Nela retira doucement sa main de celle de Florentina, lâcha tout à fait celle-ci et se laissa choir sur le sol comme un corps que la vie tout à coup abandonne. Se penchant alors sur elle, la señorita lui dit d'une voix affectueuse:

— Qu'as-tu?... pourquoi me regardes-tu ainsi?

L'orpheline attachait avec une terrible fixité son regard sur le visage de la Sainte Vierge; non pas avec une expression de haine, mais comme une sorte de douloureuse supplication ayant quelque chose du suprême regard du moribond demandant pardon à l'image de Dieu qu'il croit être Dieu lui-même.

— Señora, murmura Nela, je ne vous hais pas.... non, croyez-le bien, je ne vous hais pas.... Au contraire, je vous aime.... beaucoup.... je vous adore.

En prononçant ces mots, elle prit le bas de la robe de Florentina, le porta à ses lèvres brûlantes et le baisa avec ardeur.

— Et qui donc pourrait supposer que tu me hais? dit mademoiselle de Pénaguilas toute troublée. Je sais bien que tu m'aimes, que tu m'aimes beaucoup. Mais tu me fais peur.... lève-toi.

— Je vous aime beaucoup.... je vous adore, répéta Marianela en baisant les pieds de la señorita, mais, je ne peux pas, je ne peux pas !...

— Et que ne peux-tu pas? Lève-toi pour l'amour de Dieu.

Florentina étendit les bras vers elle pour la relever, mais sans avoir besoin d'aide, Nela se leva d'un bond, et se plaçant rapidement à une certaine distance, elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je ne peux pas, ma chère demoiselle, je ne peux pas.

— Mais qu'as-tu donc ?... Pour l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge, qu'as-tu ?

— Je ne puis aller là.

Et elle indiquait la maison d'Aldeacorba dont on apercevait au loin le toit entre les arbres.

— Pourquoi ?

— La Sainte Vierge le sait, répliqua Nela d'un ton décidé. Que la Sainte Vierge vous bénisse !

Puis, ayant fait une croix avec ses doigts, elle les baisa. C'était un serment qu'elle faisait. Florentina fit un pas vers elle. Marianela comprit cet élan de tendresse, se précipita vers la señorita, appuya sa tête sur son sein, et murmura en sanglotant :

— Pour l'amour de Dieu !... Embrassez-moi !

Florentina l'embrassa tendrement. S'éloignant d'elle, alors, d'un mouvement, ou pour mieux dire d'un bond tout à fait instinctif, la jeune fille ou la femme sauvage sauta par-dessus la plus proche clôture.... L'herbe semblait s'écarter pour lui livrer passage.

— Nela, Nela, ma sœur ! appela Florentina avec angoisse.

— Adieu, ma bien-aimée ! dit Nela en la regardant pour la dernière fois.

Et elle disparut derrière la haie. Florentina entendit le bruit de l'herbe comme le chasseur entend au loin le bruit des pas de la proie qui lui échappe. Puis tout se plongea dans le silence.

On n'entendit plus que le sourd monologue de la nature champêtre au milieu du jour, une sorte de bruit qui paraît être le murmure de nos propres pensées frémissant autour de nous sur tout ce qui nous environne. Florentina était stepéfaite, paralysée, muette, immobile et affligée comme une personne qui, au moment où elle s'y attend le moins, voit s'évanouir l'une des illusions les plus chèrement caressées de sa vie. Elle ne savait que penser de cet incident, et sa grande bonté, qui souvent mettait en défaut sa perspicacité, l'empêchait de s'en rendre logiquement compte.

Pas mal de temps après, elle était encore au même endroit, la tête inclinée sur sa poitrine, les joues rouges, et ses yeux d'un bleu céleste inondés de larmes, lorsque par hasard passa près d'elle Teodoro Golfin qui venait tranquillement d'Aldeacorba. Grand fut l'étonnement du docteur de rencontrer la señorita seule et avec cet intéressant appareil de tristesse et de désolation qui, loin de diminuer sa beauté, ne faisait que lui donner plus d'éclat.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant ? demanda-t-il avec le plus vif intérêt. Voyons, Florentina, que se passe-t-il ?

— Quelque chose d'affreux, señor D. Teodoro, répliqua la señorita de Pénaguilas, en essuyant ses larmes. Je suis en train de considérer les vilaines choses qu'il y a dans ce monde.

— Et quelles sont ces vilaines choses, señorita ?... Où vous êtes, peut-il y en avoir ?

— Des choses mauvaises, et parmi elles, il y en a une qui est la plus mauvaise de toutes.

— C'est ?...

— L'ingratitude, señor Golfin.

Et regardant par-dessus la clôture de ronces et de fougères, elle dit :

— C'est par là qu'elle s'est enfuie.

Elle se plaça sur le point le plus élevé du terrain pour arriver à voir plus loin.

— Je ne l'aperçois d'aucun côté.

— Ni moi non plus, s'écria en riant le docteur. Le señor D. Manuel m'a dit que vous vous livriez à la chasse aux papillons. Ces fripons-là sont effectivement bien ingrats de ne vouloir pas se laisser prendre par vous.

— Ce n'est pas cela.... Je vous dirai ce que c'est si vous allez du côté d'Aldeacorba.

— Je n'y vais pas, j'en viens, charmante señorita. Mais du moment que vous avez à me raconter quelque chose, quoi que ce puisse être, j'y retournerai avec plaisir. Retournons donc à Aldeacorba et dites-moi ce dont il s'agit : je suis tout oreilles.

XVIII.

Nela se décide à partir.

Nela erra toute la journée, et, le soir venu, elle fit le tour de la maison d'Aldeacorba, en s'en approchant le plus possible sans risquer d'être découverte. Dès qu'elle entendait un bruit de pas, elle s'éloignait au plus vite, comme un voleur. Elle descendit dans les profondeurs de la Terrible, dont alors l'effrayant aspect d'ancien cratère lui plaisait, et, après avoir erré au fond du cône en contemplant les géants de pierre qui s'y élevaient comme des personnages assemblés dans un cirque, elle grimpa sur l'un d'eux pour découvrir les lumières d'Aldeacorba. Elle les aperçut brillant au bord de la mine dans l'obscurité qui enveloppait la terre et le ciel. Après les avoir regardées comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle voyait des lumières, elle sortit de la Terrible et monta du côté de la Trascava. Avant d'y arriver elle entendit des pas, s'arrêta et vit bientôt dans le sentier s'avancer résolument le Sr Celipin. Il portait derrière le dos un petit paquet suspendu au bout d'un bâton posé sur son épaule, et son pas comme son air révélaient la ferme résolution de ne pas s'arrêter avant d'avoir mesuré avec ses jambes toute la circonférence de la terre.

— Celipe.... Où vas-tu ? lui demanda Nela en l'arrêtant.

— Nela.... Toi par ici ?... Nous te croyions chez la señorita Florentina en train de manger du matin au soir des jambons, des dindons, des perdrix, et de boire de la limonade sucrée

avec des azucarillos.[1] Que fais-tu ici ?

— Et toi, où vas-tu ?

— En voilà une question. As-tu besoin de me le demander alors que tu le sais ? répliqua l'enfant en montrant son paquet et son bâton. Tu sais bien que je vais beaucoup apprendre et gagner beaucoup d'argent. Ne t'ai-je pas dit que ce soir ?... Eh bien ! me voici plus gai qu'un pinson, bien que je sois un peu triste en pensant combien mon père et ma mère vont pleurer.... Écoute, Nela, la Sainte Vierge nous a favorisés cette nuit, car mon père et ma mère ont commencé à ronfler plus tôt que de coutume, et moi, qui avais déjà préparé mon paquet, je me suis hissé jusqu'à la petite fenêtre d'où j'ai sauté dehors.... Voyons, viens-tu ou ne viens-tu pas ?

— Eh bien ! je te suis, dit tout à coup Nela en saisissant le bras de l'intrépide voyageur.

— Nous prendrons le train, et nous irons avec le train jusqu'où nous pourrons, dit Celipin qu'enflammait un généreux enthousiasme. Puis, nous demanderons l'aumône jusqu'à ce que nous arrivions dans les Madrids du roi d'Espagne, et quand nous serons dans les Madrids du roi d'Espagne, tu te mettras au service dans une maison de comtes ou de marquis et moi dans une autre ; et ainsi, pendant que j'étudierai, tu pourras apprendre une foule de choses de bon ton. Corcholis ! De tout ce que j'apprendrai, je t'en enseignerai un peu, un tout petit peu, rien de plus, car les femmes n'ont pas besoin de savoir autant de choses que nous autres, messieurs les médecins.

Avant même que Celipin eût achevé de parler, ils s'étaient tous les deux mis en route, et marchaient aussi vite que s'ils eussent déjà aperçu les tours des Madrids du roi d'Espagne.

— Quittons la grand'route, dit Celipin, donnant à cette occasion des preuves d'un grand sens pratique, parce que si l'on nous voyait on nous mettrait la main dessus et nous serions rossés d'importance.

Mais Nela abandonna la main de son compagnon d'aventures, et s'asseyant sur une pierre murmura tristement :

— Je ne pars pas.

— Que tu es sotte, Nela ! Tu n'as pas comme moi un cœur

---

[1] Gâteaux de sucre roses ou blancs.

de la grandeur de ces rochers de la Terrible, dit Celipin d'un air fanfaron. Recorcholis ! De quoi as-tu donc peur ? Pourquoi ne viens-tu pas ?

— Moi.... pourquoi ?

— Ne sais-tu pas que D. Teodoro a dit que ceux qui sont élevés ici s'y changent en pierres ? Or, moi je ne veux pas devenir une pierre, non, non !

— Moi.... à quoi bon partirais-je ? dit Nela avec un amer découragement. C'est le moment pour toi ; pour moi il est trop tard.

Nela laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta un grand moment insensible à la séduisante verbosité du futur Hippocrate. En voyant qu'elle allait franchir les limites de cette terre où elle avait vécu et où sa mère dormait de l'éternel sommeil, elle se sentit comme arrachée de sa place naturelle. La beauté du pays, aux accidents duquel elle se sentait unie par une sorte de parenté ; la courte félicité qu'elle y avait goûtée ; la misère même, le souvenir de son ami et des charmantes heures de promenades faites avec lui dans le bois et du côté de la fontaine de Saldeoro ; les sentiments d'admiration ou de sympathie, d'amour ou de reconnaissance qui s'étaient fait jour dans son âme en présence de ces mêmes fleurs, de ces mêmes nuages, de ces arbres touffus, de ces rochers rougeâtres, et qu'elle avait comme associés à la beauté, au développement, à la durée de ces mêmes parties de la nature, étaient comme autant de racines morales dont la résistance, au moment de l'arrachement, lui causait la plus vive douleur.

— Je ne pars pas, répéta-t-elle.

Et Celipin parlait, parlait, parlait, comme si, ayant miraculeusement atteint le point extrême de sa carrière, il appartenait déjà à toutes les Académies présentes et futures.

— Alors, tu vas retourner à la maison, lui demanda-t-il, en voyant que son éloquence ne produisait pas plus d'effet que celle de ces centres officiels du savoir humain.

— Non.

— Tu vas à Aldeacorba ?

— Pas davantage.

— Ou bien au pays de la señorita Florentina ?

— Là non plus.

— Mais, alors, corcholis et recorcholis ! où donc vas-tu ?

Nela ne répondit pas. Elle continauait à regarder le sol avec épouvante, comme si elle y voyait les débris de la chose la plus belle et la plus précieuse du monde, venant d'y tomber et de s'y briser.

— Mais, puisqu'il en est ainsi, Nela, dit Celipin las de prêcher dans le désert, je te laisse et je pars, parce qu'on pourrait suivre ma trace.... Veux-tu que je te donne une piécette, dans le cas où tu pourrais en avoir besoin cette nuit?

— Non, Celipin, je ne veux rien.... Pars, tu deviendras un homme de mérite. Conserve-toi en bonne santé et n'oublie jamais ni Socartes ni tes parents.

Le voyageur sentit — chose tout à fait indigne d'un homme aussi sérieux et aussi respectable — des larmes venir à ses yeux ; mais étouffant cette intempestive émotion :

— Comment, dit-il, pourrais-je oublier Socartes? Il ne manquerait plus que cela. Je n'oublierai ni mes parents ni toi qui m'as fourni les moyens de m'en aller.... Adieu, Nelilla.... j'entends des pas.

Celipin saisit son bâton avec une décision qui prouvait combien son âme était trempée pour affronter les dangers de la vie. Mais son intrépidité n'eut cette fois pas lieu de se produire, car les pas qu'il entendait n'étaient autres que ceux d'un chien.

— C'est Choto, dit Nela toute tremblante.

— Adieu, murmura Celipin, en se remettant en marche.

Il disparut dans les ombres de la nuit.

La géologie venait de perdre une pierre, mais la société venait de gagner un homme.

Nela frissonna lorsqu'elle sentit les caresses de Choto. Après avoir bondi autour d'elle en grognant avec une telle expression que ses grognements auraient à la rigueur pu passer pour des paroles, le généreux animal se mit à courir dans la direction d'Aldeacorba. On eût pu croire qu'il suivait la piste d'un gibier quelconque ; mais à l'inverse de certains orateurs, le bon Choto parlait en aboyant.

Teodoro Golfin sortait à ce même moment de la maison Pénaguilas. Choto vint à lui, et lui dit en bondissant nous ne savons trop quoi. C'était comme une brusque interpellation lancée entre les essoufflements de la fatigue et les soupirs de l'affection. Gol-

fin qui savait pas mal de langues, mais ignorait la langue canine n'y prit pas garde. Choto tourna une quarantaine de fois autour de lui en laissant échapper de sa gueule écumante des cris qui ressemblant d'abord à des injures se changeaient en prières pour devenir ensuite des menaces. Teodoro s'arrêta alors pour examiner le quadrupède. Voyant qu'il était jusqu'à un certain point arrivé à se faire comprendre, Choto se mit à courir dans la direction opposée à celle que prenait Golfin. Celui-ci le suivit en murmurant :

— Allons donc de ce côté.

Choto retourna en arrière comme pour se bien assurer qu'il était suivi, puis il reprit sa course en avant et continua à s'éloigner. Arrivé à une centaine de mètres d'Aldeacorba, Golfin crut entendre une voix humaine dire :

— Que veux-tu, Choto ?

Il se figura tout de suite que la voix qu'il entendait était celle de Nela. Il s'arrêta, prêta l'oreille, se dissimula sous l'ombre d'un hêtre et ne tarda pas à apercevoir une forme humaine qui d'un pas lent s'éloignait du mur de pierre. L'ombre des ronces empêchait de la bien reconnaître. Il la suivit tout doucement à une certaine distance, en quittant le sentier et marchant sur le gazon pour ne pas faire du bruit. Indubitablement, c'était elle. Il la reconnut parfaitement lorsqu'elle passa dans une clairière où ni arbres ni ronces ne projetaient leur ombre sur le sol.

Nela marcha ensuite plus rapidement. Puis elle finit par courir. Golfin courut aussi. Après un bon moment de cette marche inégale, Nela s'assit sur une pierre. A ses pieds s'ouvrait, sombre et effrayante dans l'obscurité de la nuit, l'ouverture circulaire de la Trascava. Golfin attendit, puis s'approcha à pas de loup. Choto était en face de Nela, assis sur son derrière, les pattes de devant droites et la regardant comme un sphynx. Nela regardait en bas.... Tout à coup elle se mit à descendre rapidement, plutôt glissant que courant. Teodoro bondit comme un lion vers l'abîme en criant d'une voix de stentor :

— Nela ! Nela !

Il regarda et ne vit rien dans la ténébreuse ouverture. Cependant, il entendait les grognements de Choto qui courait autour du versant en décrivant des spirales comme s'il était

entraîné par un liquide s'engloutissant en tourbillon dans l'épouvantable gouffre. Teodoro essaya de descendre; il fit quelques pas avec précaution. Puis il cria de nouveau, et d'en bas une voix lui répondit:

— Señor....

— Monte tout de suite.

Il ne reçut pas de réponse.

— Monte, te dis-je.

Au bout d'un moment, la silhouette de la vagabonde se dessina vaguement dans l'endroit le plus profond où l'œil pouvait atteindre de l'horrible entonnoir. Choto, après avoir flairé l'ouverture du gouffre, remontait la Trascava en décrivant les mêmes spirales. Nela remontait aussi, mais très lentement. Un instant elle s'arrêta et on l'entendit dire de sa voix presque éteinte:

— Señor!

— Je te dis de monter.... Que fais-tu là?

Nela se remit à monter.

— Monte vite.... J'ai quelque chose à te dire.

— Quelque chose?

— Oui, j'ai à te dire quelque chose.

Nela monta encore et Teodoro ne crut avoir partie gagnée que lorsqu'il eut pu la saisir fortement par la main pour l'attirer à lui.

XIX.

Domestication.

Ils marchèrent l'un et l'autre un moment sans rien dire. Bien que savant, spirituel et loquace, Teodoro Golfin se sentait aussi gauche que Nela, fort ignorante d'elle-même et d'habitude très laconique. Elle le suivait sans résistance, et lui réglait son pas sur celui de la femme-enfant, comme un homme qui conduit un bambin à l'école. A un certain endroit du chemin où

se trouvaient trois énormes pierres blanchâtres et poussiéreuses qui ressemblaient à des ossements d'animaux gigantesques, le docteur s'assit et plaçant Nela debout devant lui, comme quelqu'un à qui l'on va demander compte de quelque grave escapade, il lui prit les deux mains et d'un ton sérieux lui demanda :

— Qu'allais-tu faire là ?

— Moi.... Où ?

— Là-bas. Tu comprends bien ce que je veux te dire. Réponds-moi franchement, comme on répond à un confesseur ou à son père.

— Je n'ai pas de père, répliqua Nela, avec un léger accent de révolte.

— C'est vrai ; mais figure-toi que je sois le tien, et réponds-moi. Qu'allais-tu faire là-bas ?

— Ma mère se trouve là, lui fut-il répondu d'un air farouche.

— Ta mère est morte. Ne sais-tu pas que ceux qui sont morts sont dans un autre monde ou ne sont nulle part ?

— Elle est là, affirma Nela avec résolution en tournant tristement les yeux vers le point indiqué.

— Et tu voulais aller la retrouver, n'est-il pas vrai ? C'est-à-dire, que tu voulais t'ôter la vie ?

— Oui, monsieur. C'est vrai.

— Et tu ne sais pas que ta mère a commis un grand crime en se donnant la mort et que tu en commettrais un non moins grand en l'imitant ? Ne t'a-t-on pas enseigné cela ?

— Je ne me souviens pas qu'on me l'ait enseigné. S'il me plaît de me tuer, qui pourrait m'en empêcher ?

— Mais toi-même, sans le secours de personne. Ne comprends-tu pas que Dieu ne saurait voir avec plaisir que nous nous ôtions la vie ?... Pauvre créature abandonnée à tes propres impressions, sans instruction ni religion, sans aucune influence affectueuse et désintéressée qui te guide, quelles idées te fais-tu donc de Dieu, de l'autre vie, de la mort ?... D'où as-tu tiré que ta mère est là ?... Appelles-tu ta mère un informe débris d'ossements inanimés ?... Crois-tu que du fond de ce gouffre ce qui reste d'elle continue à penser et à t'aimer ? Personnne ne t'a-t-il dit que, lorsque les âmes ont quitté le corps, elles ne reviennent plus l'habiter ? Ignores-tu, que les sépultures, quelle que soit leur forme, ne contiennent pas autre chose que poussière, décompo-

sition et désolation? Comment te représentes-tu Dieu? Est-ce comme un monsieur très sérieux qui se tient dans le ciel, les bras croisés, tout disposé à nous permettre de jouer avec notre vie, et de lui substituer les pensées, les raisonnements et les fantômes enfantés par notre propre imagination?... Ton maître, qui est si intelligent, ne t'a-t-il jamais parlé de ces choses-là?

— Si, il m'en a parlé; mais comme il ne m'en parlera plus....

— Mais.... « comme il ne t'en parlera plus, » tu attentes à ta vie. Dis-moi, petite folle, qu'espérais-tu gagner en te précipitant dans ce gouffre? Croyais-tu être mieux?

— Oui, monsieur.

— Comment?

— En n'éprouvant rien de ce que j'éprouve maintenant, mais des choses meilleures et en allant retrouver ma mère.

— Je vois que tu es encore plus folle que je ne l'avais cru, dit en riant Golfin. Maintenant tu vas être franche avec moi. M'en veux-tu?

— Non, monsieur, je n'en veux à personne, et encore moins à vous qui avez été si bon pour moi et qui avez donné la vue à mon maître.

— C'est bien, mais cela ne suffit pas. Non-seulement je désire que tu ne m'en veuilles pas, mais je veux que tu m'aimes, que tu aies confiance en moi et que tu me confies tes chagrins. Car tu as des chagrins, ma pauvre enfant; tu en as beaucoup et tu vas me les confier tous. Tu verras comme cela te fera du bien, et quel bon confesseur je suis.

Nela sourit tristement. Puis elle courba la tête et fléchissant les jambes tomba à genoux devant lui.

— Non, non, petite sotte, tu es mal de cette façon; viens ici et assieds-toi près de moi, dit affectueusement Golfin en l'asseyant à côté de lui sur la pierre. Je me figure que tu rageais de ne trouver personne à qui pouvoir dire tes secrets. N'est-il pas vrai? Et tu ne trouvais personne! Tu es en effet très seule, trop seule dans le monde.... Mais, voyons, Nela, dis-moi d'abord pourquoi.... fais bien attention.... pourquoi ou à propos de quoi t'est passée par la tête l'idée de t'ôter la vie?

Nela ne répondit pas.

— Il y a quelques jours je t'ai vue joyeuse et paraissant contente de vivre. Pourquoi du jour au lendemain es-tu devenue folle?...

— Je voulais aller retrouver ma mère, dit Nela après avoir un instant hésité. Je ne voulais pas vivre plus longtemps. Je ne suis bonne à rien. A quoi puis-je servir? Ne vaut-il pas mieux que je meure? Si Dieu ne me le permet pas, je mourrai moi-même de ma propre volonté.

— Cette idée que tu n'es bonne à rien, est pour toi la cause de beaucoup de maux, malheureuse créature! Maudit soit celui, où plutôt ceux qui te l'inspirèrent, car ce n'est pas là l'ouvrage d'un seul.... Tous sont également responsables de l'abandon, de la solitude et de l'ignorance dans lesquels tu as vécu. Tu prétends n'être bonne à rien. Dieu sait ce que tu aurais pu être si tu avais été dans d'autres mains! Tu es une toute petite personne délicate, très délicate, qui a peut-être une immense valeur, mais bonté du ciel! mettez donc une harpe entre des mains de rustre.... qu'en feront-elles? Elles la briseront.... Parce que ta faible constitution ne t'a pas permis de casser des pierres et de traîner de la terre comme ces brutes à forme humaine qui s'appellent Mariuca et Pepina, est-ce à dire que tu n'es bonne à rien? Est-ce que par hasard nous serions faits pour travailler comme les animaux? Ne possèdes-tu pas de l'intelligence, de la sensibilité, mille dons précieux que personne n'a su cultiver? Si, tu es bonne à quelque chose, et tu pourrais même être bonne à beaucoup de choses si tu tombais entre les mains de quelqu'un qui sût te conduire.

Profondément impressionnée par ces paroles qu'elle devinait plutôt qu'elle ne les comprenait, Nela fixait ses yeux sur le dur, intelligent et expressif visage de Teodoro Golfin. Son âme était pleine pour lui d'admiration et de reconnaissance.

— Mais, il n'y a pas en toi qu'un seul mystère, ajouta le « lion noir. » Une magnifique occasion de sortir de ton misérable abandon t'a été offerte, et tu l'as repoussée. Florentina, qui est un ange du bon Dieu, a voulu faire de toi une amie et une sœur; je ne connais pas d'exemples d'une bonté pareille.... et toi, qu'as-tu fait? Tu l'as fuie comme une sauvage.... Est-ce là de l'ingratitude ou un autre sentiment que nous ne comprenons pas?

— Non, non, non, répliqua Nela désolée, je ne suis pas ingrate. J'adore la señorita Florentina.... Il me semble qu'elle n'est pas de chair et d'os comme nous et que je ne mérite même pas de la regarder....

— Cela peut être vrai, ma fille, mais ta conduite à son égard ne signifie qu'une chose, c'est que tu es ingrate, très ingrate.

— Non, je ne suis pas ingrate, répéta Nela suffoquée par les sanglots. Je le craignais bien cela.... je le craignais bien.... Je supposais qu'on pourrait me croire ingrate, et c'est la seule chose qui m'ait attristée lorsque j'allais me tuer.... Je suis si bête que je n'ai su ni demander pardon de ma fuite à la señorita, ni lui rien expliquer....

— Je te réconcilierai avec la señorita.... je m'en charge, et si tu ne veux plus la voir je me charge de lui dire et de lui prouver que tu n'es pas une ingrate. Maintenant ouvre-moi ton cœur, dis-moi tout ce que tu éprouves et quelle était la cause de ton désespoir. Pour si grand que soit l'abandon dans lequel vit une créature humaine, pour si grandes que soient sa misère et sa solitude, elle ne s'ôte pas la vie si elle n'a pas un motif puissant de l'abhorrer.

— C'est justement ce que je pense.

— Et tu l'abhorres?...

Nela resta un moment silencieuse. Puis, croisant les bras, elle dit avec véhémence:

— Non, monsieur, je ne l'abhorre pas; au contraire, je la désire.

— Eh bien! tu allais la chercher à un bon endroit!

— Je crois qu'après qu'on est mort on a tout ce qu'on n'a pu posséder ici-bas.... Si cela n'était pas, pourquoi la mort nous appellerait-elle sans cesse? Je rêve souvent, et dans mes songes je vois heureuses toutes les personnes qui sont mortes.

— Et tu crois à tes songes?

— Oui, monsieur. Je regarde les arbres et les rochers que je suis habituée à voir depuis ma naissance, et dans leurs figure....

— Holà! holà!... Comment, les arbres et les pierres ont aussi une figure?

— Oui, monsieur. Pour moi, toutes les belles choses voient et parlent.... Voilà pourquoi lorsqu'elles m'ont dit: « Viens avec nous, meurs et tu vivras sans souffrir.... »

— Quelle singulière idée! murmura Golfin. Elle est païenne jusqu'au bout des ongles.

Et bientôt il ajouta à haute voix:

— Si tu désirais la vie, pourquoi n'acceptais-tu pas ce que t'offrait Florentina? Tu vois que j'en reviens à mon sujet.

— Parce que.... parce que.... parce que la señorita ne m'offrait pas autre chose que la mort, dit Nela avec énergie.

— Combien tu juges mal sa charité! Il y a des êtres si malheureux qu'ils préfèrent une vie vagabonde et misérable, à la dignité des personnes d'un ordre supérieur. Tu t'es habituée à la vie sauvage toujours en contact direct avec la nature, et tu prises davantage cette grossière liberté que la douce affection d'une famille. As-tu jamais été heureuse ici-bas?

— Je commençais à l'être....

— Et quand as-tu cessé de l'être?

Après un long silence, Nela répondit:

— Lorsque vous êtes arrivé.

— Moi?... Quels maux ai-je donc amenés?

— Aucun; vous n'avez avec vous amené que de grands biens.

— J'ai donné la vue à ton maître, dit Golfin en observant avec des yeux de physiologiste la physionomie de Nela. Ne m'en as-tu pas de la reconnaissance?

— Je vous en ai beaucoup, oui, monsieur, beucoup, beaucoup, répliqua-t-elle en fixant sur le docteur ses yeux pleins de larmes.

Sans cesser de l'observer et sans perdre le moindre symptôme facial capable de lui dévoiler ses sentiments, Golfin poursuivit:

— Ton maître m'a dit qu'il t'aimait beaucoup. Depuis qu'il a recouvré la vue comme lorsqu'il était aveugle, il n'a cessé de réclamer Nela. On voit qu'il n'y a pour lui au monde qu'une personne, Nela; que la lumière dont il lui est permis de jouir ne doit lui servir qu'à une chose, à voir Nela.

— A voir Nela!... Eh bien! il ne verra pas Nela!... Nela ne se laissera pas voir! s'écria-t-elle vivement.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle est trop laide.... On peut bien aimer la fille de la Canela lorsqu'on a les yeux fermés; mais lorsque les yeux s'ouvrent et qu'on voit la señorita Florentina, on ne peut plus aimer la pauvre et contrefaite Marianela.

— Qui sait?

— Cela n'est pas possible.... cela ne peut être.... affirma la vagabonde avec la plus grande énergie.

— C'est ton opinion, voilà tout.... Tu ne peux pas dire si tu plais à ton maître ou si tu ne lui plais pas avant d'avoir tenté l'épreuve. Je te conduirai chez lui....

— Je ne veux pas, non, non, je ne veux pas! cria-t-elle en se levant d'un bond et en se campant en face de Teodoro, qui fut frappé de sa fière attitude et de l'éclat de ses petits yeux noirs, marques non équivoques d'un caractère résolu.

— Calme-toi, et viens près de moi, lui dit-il avec douceur. Nous causerons.... Il est vrai que tu n'es pas excessivement jolie.... Mais il n'est peut-être pas sage de la part d'une jeune fille intelligente d'estimer si haut la beauté extérieure. Tu as, ma pauvre enfant, un amour-propre exagéré.

Mais sans tenir compte des observations du docteur, Nela, ferme dans son attitude comme elle l'était dans ses allégations, prononça solennellement cette sentence:

— Il ne doit pas y avoir de choses laides.... Aucune chose laide ne doit exister....

— Eh bien! ma chère fillette, si, nous tous qui sommes laids nous étions obligés de disparaître, la terre serait bien vite dépeuplée! Pauvre malheureuse petite folle! L'idée que tu viens de m'exprimer n'est pas nouvelle. Elle est venue à l'esprit de personnes qui vivaient il y a des siècles, de personnes ayant comme toi de l'imagination, vivant comme toi au milieu de la nature, et qui, comme toi étaient privées d'une certaine lumière qui ne te manque que par suite de l'ignorance et de l'abandon dans lesquels tu as vécu, mais qui leur manquait parce que de leur temps cette lumière n'était pas encore venue au monde.... Il importe que tu te défasses de ce préjugé; il faut que tu te mettes dans l'esprit qu'il y a une foule de dons plus estimables que celui de la beauté, dons de l'âme qui ne sont pas plus altérés par le temps qu'ils ne sont soumis aux caprices des yeux. Cherche-les en toi-même et tu les y découvriras. Il n'en sera pas de même d'eux que de ta beauté que jamais tu ne trouveras dans ton miroir pour autant que tu l'y cherches. Oui, cherche en toi ces dons précieux, cultive-les et quand tu les verras grandis et prêts à porter des fruits, ne crains plus rien; les angoisses que tu éprouves se calmeront. Alors tu t'accommoderas sans peine à la pénible situation dans laquelle tu te trouves, et élevant ton âme tu te pareras d'une beauté que n'admireront

peut-être pas les yeux, mais qui sera ta consolation et ton orgueil.

Ces paroles sensées ou ne furent pas comprises ou ne furent pas acceptées par Nela, qui se plaçant de nouveau près de Golfin l'observait attentivement. Ses tout petits yeux qui surpassaient les plus beaux en éloquence, semblaient dire: Mais dans quel but me racontez-vous tout cela, monsieur le pédant?

— Il y a ici, poursuivit Golfin qu'intéressait au plus haut point cette discussion à laquelle il donnait malgré lui le ton d'une thèse psychologique, il y a ici une question principale et c'est....

Nela, qui avait déjà deviné, se couvrit le visage de ses mains.

— Cela n'a rien d'étrange, et ce qui t'arrive est au contraire tout naturel. Tu es sentimentale, tu as de l'imagination. Vivant avec ton maître dans une innocente intimité, tu as joui comme lui de la vie libre et poétique de la nature. Il est intelligent comme pas un, et beau comme une statue. On dirait la beauté aveugle créée pour la satisfaction des gens qui ont des yeux. Outre cela, sa bonté d'âme et l'élévation de ses sentiments vous charment et vous captivent. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il t'ait charmée, toi qui es une enfant presque femme ou une femme qui semble être restée enfant.... Tu l'aimes beaucoup, n'est-il pas vrai? Tu l'aimes plus qu'aucune autre chose au monde?

— Oui, monsieur, oui, répondit la jeune fille en sanglotant.

— Tu ne peux supporter l'idée qu'il cesse de t'aimer?

— Non, monsieur, non.

— Il a murmuré à ton oreille des paroles d'amour et t'a fait des serments?...

— Oh! oui, oui, monsieur. Il m'a dit que je serais sa compagne durant toute sa vie, et je l'ai cru....

— Pourquoi cela ne serait-il pas vrai?...

— Il m'a dit qu'il ne pourrait vivre sans moi et que, même recouvrât-il la vue, il m'aimerait toujours beaucoup. J'étais heureuse, et je ne me préoccupais ni de ma laideur, ni de ma petite taille, ni de ma figure plus ou moins ridicule, parce qu'il ne pouvait me voir, et que du fond de son obscurité il me croyait jolie.... Mais depuis lors....

— Depuis.... murmura Golfin saisi de compassion. Je vois bien que tout ce qui est arrivé m'est imputable.

— Non, ce n'est pas votre faute.... car vous avez fait une

bonne action. Vous êtes très bon.... C'est un bien que vous ayez guéri ses yeux.... Je me dis à moi-même que c'est un bien.... mais après cela, je dois, moi, disparaître.... parce qu'autrement il verrait la señorita Florentina et il la comparerait avec moi.... et la señorita Florentina est belle comme les anges, tandis que moi.... me comparer à elle, cela reviendrait au même que de comparer au soleil un débris de miroir.... A quoi suis-je bonne? J'ai rêvé que je n'aurais pas dû naître. Pourquoi suis-je née?... Dieu a dû se tromper en me créant.... Il m'a donné une figure laide, un tout petit corps et un très grand cœur.... A quoi ce grand cœur me sert-il? A me causer des tourments, voilà tout! Ah! si je ne le mettais pas à la raison, c'est lui qui se chargerait de me faire haïr une foule de choses!... Mais la haine et moi n'allons pas ensemble; je ne sais pas ce que c'est que haïr, et avant de l'apprendre, je veux anéantir mon cœur, afin qu'il ne me tourmente plus.

— Ce qui te tourmente, c'est la jalousie, c'est la crainte de te voir humiliée. Hélas! ma pauvre Nela, grande est ta solitude. Ni la science, que tu ne possèdes pas, ni la famille, qui te manque, ni le travail, auquel tu n'as jamais été assujettie ne peuvent te sauver.... Mais, dis-moi, quels sentiments a fait naître en toi la protection que t'a offerte la señorita Florentina?...

— L'effroi!... la honte! s'écria timidement Nela en ouvrant démesurément ses petits yeux. Vivre avec eux, les voir à chaque instant.... car ils se marieront, mon cœur m'a dit qu'ils se marieraient et j'ai rêvé que je les voyais mariés!...

— Mais Florentina est très bonne; elle t'aimerait beaucoup....

— Je l'aime beaucoup aussi, mais non pas à Aldeacorba, dit la fille de la Canela avec une exaltation qui tenait du délire. Elle est venue m'enlever ce qui m'appartenait.... car il m'appartenait, oui, monsieur.... Florentina est comme la Vierge Marie.... je lui adresserais des prières; mais je ne veux pas qu'elle m'enlève ce qui m'appartient.... et elle me l'enlèvera, elle me l'a déjà enlevé.... Où vais-je maintenant, que suis-je, et à quoi suis-je bonne? J'ai tout perdu, tout, tout, et je veux aller rejoindre ma mère.

Nela fit quelques pas en avant; mais comme un fauve qui étend sa griffe, Golfin la retint fortement par le poignet. Et par la même occasion, il tâta le pouls agité de la vagabonde.

— Viens ici, lui dit-il. Dès ce moment, que tu le veuilles ou non, je te fais mon esclave. Tu m'appartiens et tu ne feras que ce que je voudrai. Pauvre créature, chez laquelle se trouvent une excessive sensibilité, une vive imagination, avec un mélange de candeur et de superstition, tu es une personne admirablement douée, mais en qui tout ce qu'il y a de bon se trouve altéré par l'état sauvage dans lequel tu as vécu, par l'abandon dans lequel on t'a laissée, et par le manque d'instruction, car tu manques de l'instruction la plus élémentaire! Oh! la jolie société que celle dans laquelle nous vivons, qui oublie à ce point ses devoirs et laisse se perdre ainsi l'un des plus précieux de ses membres!... Viens ici, tu ne me quitteras plus. Je te saisis, je te prends, c'est là le mot, je te prends au piège au milieu des bois, et je vais essayer sur toi, petite sauvage, un système d'éducation.... Nous verrons si je saurai tailler ce beau diamant.... Ah! que de choses tu ignores! Je te découvrirai un nouveau monde que tu portes en toi-même, je te montrerai mille étonnantes merveilles que jusqu'à ce jour tu n'as pas connues bien que tu aies de toutes une idée vague et confuse. Ne sens-tu pas dans ton âme.... comment dirai-je?... le germe, le bourgeon, la jeune pousse d'une vertu qui est la plus précieuse et la mère de toutes, l'humilité, une vertu qui fait que nous nous réjouissons extraordinairement, en voilà une chose qui doit te paraître bizarre! de nous trouver inférieurs à d'autres? Oui, que nous nous réjouissons de voir qu'il y a des êtres qui valent mieux que nous. Et l'abnégation, la comprends-tu? l'abnégation qui nous fait trouver du plaisir à nous sacrifier pour les autres, à nous faire petits pour que les autres soient grands? Eh bien! tu apprendras cela, tu apprendras à mettre la laideur aux pieds de la beauté, à voir avec calme et même avec joie les triomphes des autres, à charger de chaînes le grand cœur que tu as et à le faire ton esclave, pour qu'il n'éprouve plus ni envie ni dépit, pour qu'il aime tout le monde et qu'il aime surtout ceux qui t'ont fait souffrir.

Nous ne saurions affirmer que Nela comprît d'un bout à l'autre ce discours débité par Golfin avec tant de vivacité et d'entrain qu'il oublia un instant la personne à laquelle il s'adressait. Mais la vagabonde éprouvait comme une sorte d'étrange fascination et sentait les idées de l'orateur pénétrer doucement et se fixer

dans son âme. Elle paraissait subir la puissante et fatale influence qu'exerce sur une intelligence inférieure une intelligence supérieure. Triste et silencieuse elle appuya sa tête contre l'épaule de Teodoro.

— Allons-nous-en là-bas, dit-il tout à coup.

Nela se mit à trembler de tous ses membres. Golfin remarqua la sueur qui perlait de son front, le froid glacial de ses mains, la violence de son pouls, mais loin de renoncer à son idée à cause de cet abattement physique, il s'y attacha davantage et répéta :

— Allons, allons ; il fait froid ici.

Il prit la main de Nela. L'empire qu'elle avait sur elle-même était si grand que s'étant levée après lui, elle fit avec lui quelques pas. Puis, elle s'arrêta et tomba à genoux.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle épouvantée, je vous en supplie, ne m'y menez pas !

Elle était pâle, défaite et présentait tous les signes d'une effrayante altération physique et morale. Golfin la tira par le bras. Mais le corps sans vigueur de la vagabonde retombait inerte sur le sol. Il fallait agir avec elle comme avec un cadavre.

— Il y a quelques jours, dit Golfin, qu'ici même je te pris sur mes épaules, parce que tu ne pouvais marcher. Je ferai de même ce soir.

Il la prit dans ses bras. L'ardente respiration de la jeune fille-femme lui brûlait le visage. Elle était défaite, inerte et flétrie comme une fleur qu'on vient d'arracher du sol dans lequel sont restées ses racines.

En arrivant à la maison d'Aldeacorba, Golfin sentit que sa charge devenait moins pesante. Nela dressait la tête et levait les mains avec des gestes de désespoir, mais sans prononcer une parole.

Il entra. Tout était silencieux. Une servante vint le recevoir et sur la prière de Teodoro le conduisit sans faire de bruit à l'appartement de la señorita Florentina.

Celle-ci était seule, éclairée par une lumière agonisante, à genoux sur le sol et les bras appuyés sur le siège d'une chaise dans l'attitude recueillie d'une personne qui prie avec ferveur. Elle se troubla en voyant à une heure aussi indue un homme entrer chez elle, puis à son trouble succéda la frayeur lors-

qu'elle remarqua la charge que portait Golfin sur ses robustes épaules.

La surprise n'avait pas encore permis de prononcer une parole à la señorita de Pénaguilas, lorsque Teodoro déposant avec précaution sa charge sur le sofa lui dit :

— La voici, je vous l'apporte.... Ne vous semble-t-il pas que je ne suis pas trop mauvais chasseur de papillons ?

XX.

Le Nouveau Monde.

Lorsque Teodoro Golfin ôta pour la première fois à Pablo Pénaguilas le bandage qu'il lui avait mis, celui-ci poussa un cri d'effroi. Tous ses mouvements étaient des mouvements de recul. Il étendait les mains comme pour s'appuyer contre quelque chose et reculer plus facilement. L'espace éclairé était pour lui comme un immense abîme dans lequel il se sentait prêt à tomber. L'instinct de la conservation l'obligeait à fermer les yeux. Sur les instances de Teodoro, de son père et des autres personnes de la maison, qui étaient tous en proie à la plus vive anxiété, il regarda de nouveau, mais sa frayeur ne diminuait pas. Les images entrant en foule et tout à coup dans son cerveau lui livraient comme une sorte de brusque assaut, de façon qu'il se figurait se heurter contre toute sorte d'objets. Il lui semblait pouvoir toucher de la main les montagnes qu'il apercevait dans le lointain et croyait voir rapidement tomber sur ses yeux les personnes dont il était environné.

Teodoro Golfin observait tous ces phénomènes avec la plus profonde attention, ce cas de guérison d'une cécité congéniale étant le second qu'il voyait. Les autres assistants n'osaient pas manifester leur joie, tant la transformation subite des facultés optiques de l'heureux patient les étonnait et les confondait. Pablo éprouvait une joie qui tenait du délire. Son système ner-

veux et son imagination étaient excités à tel point que Teodoro jugea prudent de l'obliger à prendre du repos. Il lui dit en souriant :

— Vous avez suffisamment vu pour le moment. On ne passe pas de l'obscurité à la lumière, on ne pénètre pas dans les champs immenses où règne le soleil comme on entre dans un théâtre. La venue au jour est, comme toutes les naissances, accompagnée de pas mal de douleurs.

Plus tard, le jeune homme exprima si vivement son désir d'exercer de nouveau sa précieuse faculté de voir que Teodoro consentit à lui entr'ouvrir encore le monde visible.

— Tout mon être intime, dit Pablo en expliquant sa première impression, est comme inondé de beauté, d'une beauté qu'avant je ne soupçonnais pas. Quelles sont donc les choses qui d'abord pénétrèrent en moi et me remplirent d'effroi? L'idée de grandeur que je ne concevais qu'imparfaitement, m'apparut tout à coup claire et terrible comme si l'on m'eût arraché du sommet des montagnes les plus élevées pour me précipiter dans les plus profonds abîmes. Tout cela, bien que me glaçant d'effroi est beau et grandiose. Je tiens à éprouver de nouveau ces sensations extraordinaires. Cette extension de beauté qu'il m'a été donné de contempler m'a laissé anéanti ; c'était comme un monde majestueusement calme qui venait à moi et dans lequel je pénétrais. Émerveillé et plein de crainte, je voyais l'univers entier s'avancer.... Le ciel était un immense vide attentif.... je ne m'exprime pas bien.... un aspect d'une chose extraordinairement douée d'expression. Tout un assemblage de ciel et de montagnes m'observait et venait à moi.... mais avec une froide et sévère majesté. J'ai besoin de voir quelque chose de gracieux et d'affectueux.... Montrez-moi Nela.... Où est Nela?

A ce moment Golfin lui débandant de nouveau les yeux et s'aidant de lunettes habilement graduées le mettait doucement en communication avec la beauté visible.

— Bonté divine!... Est-ce Nela que je vois? s'écria Pablo saisi d'admiration.

— C'est ta cousine Florentina.

— Ah! dit le jeune homme tout confus. C'est ma cousine.... Je n'avais aucune idée d'une beauté pareille.... Béni soit le nouveau sens qui me permet de jouir de cette lumière divine. Ma

chère cousine, tu es comme une musique délicieuse; ce que je vois de toi me semble être la plus claire expression de l'harmonie.... Et Nela? Où est-elle?

— Tu auras tout le temps de la voir, répondit D. Francisco plein de joie. Maintenant repose-toi.

— Florentina, Florentina! répéta l'aveugle avec enthousiasme.... Qu'as-tu donc en toi pour que ton visage semble être l'image incarnée de Dieu même? Tu es au milieu d'une chose qui doit être le soleil. De ta figure sortent comme des rayons.... Je puis enfin me faire une idée de ce que sont les anges.... et ton corps, tes mains, tes cheveux vibrent en faisant naître en moi des sensations jusqu'à ce jour ignorées.... Mais qu'est-ce qui arrive?

— Les couleurs commencent à le fatiguer, dit tout bas Golfin. Peut-être les objets lui apparaissent-ils irisés.... Et puis, il ne possède pas encore bien l'adaptation de la vue à la distance.

— Je te vois à l'intérieur même de mes propres yeux, poursuivit Pablo. Tu te confonds avec ce que je pense, et ce que je vois de toi est pour moi comme un souvenir. Un souvenir de quoi?... Je n'ai rien vu jusqu'à présent.... Est-ce que j'aurais déjà vécu ailleurs avant de vivre ici? Je l'ignore.... mais ce que je sais, c'est que j'avais déjà vu tes yeux.... Et toi, père?... Où es-tu donc?... Ah! je te vois.... C'est toi.... Tu es la personnification de mon affection.... Eh bien! et mon oncle?... Tu lui ressemble beaucoup.... Et où donc est mon bienfaiteur Golfin?

— Le voici.... en face de son malade, dit en s'avançant Teodoro. Oui, me voici, moi plus laid que le péché lui-même.... Comme vous n'avez jamais encore vu ni des lions ni des chiens de Terre-Neuve, vous ne pouvez vous figurer mon genre de beauté.... On prétend que je ressemble à ces nobles animaux.

— Vous êtes tous d'excellentes personnes, répliqua Pablo avec la plus grande candeur, mais ma cousine a sur vous tous un immense avantage.... Et Nela?... pour l'amour de Dieu, qu'on m'amène ici Nela!

On lui répondit que son guide ne se trouvait pas là et qu'on ne pouvait pour le moment aller la chercher, ce qui lui causa une très vive contrariété. Chacun s'efforça de le calmer, puis comme un accès de fièvre était à craindre, on le coucha en l'engageant à dormir. Le lendemain il eut une très grande pro-

stration de forces, mais sa nature énergique triompha de tout. Ayant demandé qu'on lui montrât un verre d'eau, il dit en le voyant :

— Il me semble que je bois cette eau avec mes yeux.

Il s'exprima de la même façon relativement à d'autres objets qui faisaient sur son imagination l'impression la plus vive. Après s'être efforcé de remédier à l'aberration résultant de la courbure de ses yeux au moyen de verres optiques qu'il essaya les uns après les autres, Golfin commença à l'exercer à la comparaison et à la combinaison des couleurs, mais le vigoureux entendement du jeune homme tendait sans cesse à établir une distinction entre la laideur et la beauté. Ces deux idées étaient chez lui absolument distinctes et n'étaient en aucune façon modifiées par celle d'utilité ou même de bonté. Un papillon égaré qui en voltigeant entra dans sa chambre lui parut une chose ravissante. Un encrier lui semblait une chose horrible, bien que son oncle s'ingéniât à lui démontrer qu'il servait à contenir l'encre pour écrire.... l'encre pour écrire! Entre une gravure représentant le Christ et une autre représentant Galatée voguant sur une coquille entourée de tritons et de nymphes, il préféra cette dernière, ce qui scandalisa fort Florentina qui promit de lui apprendre à mettre les choses sacrées à cent coudées au-dessus des choses profanes. Il observait les figures avec la plus grande attention et le merveilleux accord des inflexions du langage avec les mouvements faciaux le remplissait d'étonnement. Lorsqu'il vit les servantes et les autres femmes d'Aldeacorba, il manifesta le déplaisir le plus vif, parce qu'elles étaient ou laides ou insignifiantes et que la beauté de sa cousine ôtait pour lui leur charme à toutes les autres femmes, ce qui ne le rendait pas moins désireux de les voir toutes. Sa curiosité était comme une fièvre intense que rien ne pouvait calmer. Son chagrin de ne pas voir Nela était de plus en plus grand, mais il n'en priait pas moins Florentina de ne pas cesser un moment de lui tenir compagnie.

Le troisième jour Golfin lui dit:

— Vous avez jusqu'à présent désiré connaître toutes les merveilles du monde visible. Il faut maintenant que vous vous contempliez vous-même.

On apporta un miroir dans lequel Pablo se regarda.

— Cet être là, c'est moi.... dit-il avec un fol enthousiasme. J'ai de la peine à le croire.... Et comment puis-je me trouver au milieu de cette eau solide et tranquille? Quelle admirable chose que le verre! Il me semble impossible que les hommes aient pu créer cette atmosphère de pierre.... Mais, ma foi, je ne suis pas laid.... N'est-il pas vrai, cousine? Et toi, lorsque tu te mires là-dedans es-tu aussi belle que tu l'es réellement?... Cela ne peut être.... Mire-toi dans l'azur des cieux, et tu verras là ton image. Tu te figureras voir les anges quand ils te regardent toi-même.

Lorsque, à la tombée de la nuit, Florentina lui prodiguait les attentions et les soins que tout malade exige, Pablo dit à celle-ci:

— Ma chère cousine, mon père m'a lu ce passage de notre histoire où il est question d'un homme nommé Christophe Colomb découvrant un nouveau monde, une terre qu'aucun Européen n'avait encore vue. Ce navigateur ouvrit les yeux du monde connu pour lui en montrer un plus beau. Cet homme, je ne peux pas le comparer à d'autres qu'à Teodoro Golfin, et l'Europe qu'à un grand aveugle dont l'Amérique et ses merveilles furent la lumière. Moi aussi j'ai découvert un nouveau monde. Tu es mon Amérique; tu es comme la première île fortunée sur laquelle le navigateur mit le pied. Il ne lui fut pas permis d'en voir l'intérieur et d'en admirer les forêts immenses et les fleuves.... Comme à lui, il ne me sera peut-être pas donné de voir ce qu'il y a de plus beau....

Il se plongea alors dans une profonde méditation, et demanda ensuite:

— Où donc est Nela?

— Je ne sais vraiment pas ce qu'a cette pauvre enfant, dit Florentina. Elle ne veut sans doute pas te voir.

— Elle est modeste et très timide, répliqua Pablo. Elle a peur de nous déranger tous. Je te dirai, entre nous, Florentina, que je l'aime beaucoup. Tu l'aimeras beaucoup aussi. Je désire ardemment voir cette aimable compagne et excellente amie.

— J'irai moi-même la chercher demain.

— Oui, oui, mais ne reste pas trop longtemps dehors. Lorsque je ne te vois pas, je me trouve bien seul.... Je me suis habitué à t'avoir près de moi, et les trois derniers jours me

paraissent trois siècles de bonheur.... Ne me dérobe pas même une minute.... Mon père me disait ce soir qu'après t'avoir vue, je ne dois plus avoir envie de voir aucune autre femme.

— Quelle sottise! dit en rougissant la señorita. Il y a d'autres femmes beaucoup plus belles que moi.

— Non, non, non; tout le monde dit que non, affirma énergiquement Pablo, en tournant la tête du côté de sa cousine, comme si à travers son bandage il eût voulu la voir encore. On me l'avait déjà dit, et je ne voulais pas le croire, mais depuis que j'ai conscience du monde visible et de ce qui est vraiment beau, je le crois, oui, je le crois. Tu es le type achevé de la beauté; il n'en existe pas, il ne peut pas en exister de plus parfait.... Donne-moi ta main.

Il l'étreignit avec passion entre les siennes.

— Je ris maintenant, poursuivit-il, de ma ridicule vanité d'aveugle, de ma sotte prétention d'apprécier sans la vue l'aspect des choses.... Je crois que je conserverai toute ma vie la merveilleuse impression qu'a fait sur moi la réalité.... La réalité! Celui qui ne la possède pas est un idiot.... Florentina, je n'étais qu'un idiot.

— Non, mon cher cousin, tu as toujours été et tu es très intelligent.... Mais ne surexcite pas maintenant ton imagination. Le moment de dormir s'approche. D. Teodoro a recommandé de ne pas te faire parler à cette heure parce que cela te tient éveillé.... Si tu ne te tais pas je m'en vais.

— Est-il déjà nuit?

— Oui, il est nuit.

— Eh bien! qu'il soit nuit ou qu'il soit jour, j'ai envie de parler, affirma Pablo très excité et ne pouvant tenir en place sur son lit où il reposait tout habillé. Cependant je me tairai, mais à une condition, c'est que tu ne t'en ailles pas, et que de temps en temps tu frappes avec ta main sur le lit, afin que je sache bien que tu es là.

— C'est bon, il sera fait selon tes désirs, répliqua Florentina, et voilà le premier signe de vie que je te donne, ajouta-t-elle en frappant sur le lit un petit coup.

— Lorsque je t'entends rire, il me semble respirer un air frais et parfumé et tous mes anciens sens se mettent à me représenter ta personne de diverses façons. Ton image est si bien

gravée dans mon cœur que même avec les yeux bandés je te vois très bien.

— As-tu fini de bavarder?... Sinon j'appelle D. Teodoro, dit gaiement la señorita.

— Non, reste tranquille.... Mais je ne peux me taire. Si je me taisais, tout ce que je pense, tout ce que je sens et tout ce que je vois à l'intérieur de mon cerveau me tourmenterait davantage.... Et tu veux que je dorme?... Dormir, Florentina! lorsque je t'ai là dans ma tête, où tu vas et tu viens de façon à me rendre fou.... Je souffre et je jouis en même temps à un point que je ne peux pas dire, car il n'y a pas de mots pour exprimer ce que j'éprouve. Je passe toute la nuit à causer avec toi et avec Nela.... Pauvre Nela, j'ai envie, une envie démesurée de la voir·

— J'irai moi-même la chercher demain matin.... Allons, c'est assez causé! Tais-toi maintenant, ou bien je m'en vais.

— Reste.... Je causerai avec moi-même.... Je vais répéter les choses que je te dis hier soir alors que nous étions seuls.... Je vais me rappeler ce que tu me dis....

— Moi?

— C'est-à-dire, ce que je me figurais entendre de ta bouche.... Silence, mademoiselle de Pénaguilas.... je cause avec mon imagination.

Le lendemain, lorsque Florentina se présenta devant son cousin, elle lui dit:

— Je t'amenais Mariquilla, mais elle m'a échappé. Quelle ingratitude!

— Et tu n'as pas couru après elle?

— Où?... Elle s'est dérobée à ma vue. Ce soir je sortirai de nouveau et je la chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

— Non, ne sors pas, dit vivement Pablo. Elle viendra, elle viendra d'elle-même.

— On la dirait folle.

— Sait-elle que j'y vois?

— Je le lui ai dit moi-même. Mais elle a sans doute perdu l'esprit. Elle prétendait que j'étais la Sainte Vierge et baisait le bas de ma robe.

— C'est que tu lui produis le même effet qu'à tout le monde. Nela est si bonne!... Pauvre enfant!... Il faut lui venir en aide; il faut la protéger, Florentina. N'est-ce pas ton avis?

— C'est une ingrate, dit Florentina tristement.

— Ah! ne crois pas cela. Nela ne peut être ingrate. Elle est très bonne.... Je l'estime beaucoup. Il faut qu'on la cherche, qu'on la trouve et qu'on me l'amène ici.

— J'irai.

— Toi, non, non pas toi, dit vivement Pablo en saisissant la main de sa cousine. Votre devoir, mademoiselle sans cervelle, est de me tenir compagnie. Si le señor Golfin ne vient pas bientôt m'enlever le bandeau et me mettre les lunettes, je me lèverai seul. Depuis hier je ne te vois pas, et cela est intolérable, absolument intolérable.... Est-ce que D. Teodoro est venu?

— Il est en bas avec ton père et le mien. Il ne tardera pas à monter. Un peu de patience: tu en as aussi peu qu'un écolier.

Pablo se mit sur son séant et comme s'il était pris de délire, s'écria:

— De la lumière! De la lumière! C'est une chose inique que de tenir ainsi les gens si longtemps dans l'obscurité. Il est impossible de vivre de cette façon.... Je me meurs. Il me faut mon pain quotidien, c'est-à-dire le fonctionnement de mes yeux.... Je ne t'ai pas vue de la journée, ma chère cousine, et j'ai une envie folle de te voir. Il faut à tout prix que je te voie. Vive la réalité!... Béni soit Dieu qui t'a créée, ravissante femme, résumé de toutes les beautés.... Et si après avoir créé la beauté, Dieu n'avait pas créé les cœurs, combien illogique serait son œuvre! De la lumière! De la lumière!

Teodoro monta et lui ouvrit les portes de la réalité en inondant son âme de bonheur. Le jeune homme fut ensuite plus calme. Il passa la journée à parler de choses et d'autres. Jusqu'à la nuit son attention ne se fixa pas de nouveau sur un point de sa vie qui semblait s'éloigner, diminuer et s'effacer comme les neiges à l'horizon pendant un jour serein. Paraissant alors se rappeler un fait ancien:

— Nela, demanda-t-il, n'a pas encore paru?

Florentina répondit que non, et ils causèrent d'autre chose.

Ce soir-là Pablo entendit tout à coup un bruit de voix dans la maison. Il crut distinguer celles de Teodoro Golfin, de Florentina et de son père. Puis il s'endormit et continua à être durant son sommeil poursuivi par les images de tout ce qu'il avait vu en même temps que par les fantômes que créait son

imagination. Son sommeil, d'abord paisible et profond, devint ensuite agité et pénible parce que dans les profondeurs de son âme comme dans une caverne récemment éclairée luttaient les beautés et les laideurs du monde plastique, éveillant des passions, enterrant des souvenirs et bouleversant tout son être. Le lendemain, comme le lui avait promis Golfin, il lui fut permis de se lever et de courir dans la maison.

B. PEREZ GALDÓS
(Traduction de JULIEN LUGOL).

(La fin à la prochaine livraison).

LES INSTITUTIONS DE LANGUE FRANÇAISE A GUERNESEY

Depuis six siècles que les destinées de la guerre et une longue série d'avatars ont détaché l'archipel de la Manche de la mère patrie normande pour en faire des communautés indépendantes sous le sceptre de l'Angleterre, le français est demeuré la langue officielle des îles. C'est un des côtés bien tranchés de l'existence politique et sociale des peuplades insulaires que leur inébranlable attachement aux coutumes et aux institutions autonomes qui leur ont assuré, à travers toutes les évolutions de l'histoire, une place à part dans le giron de la puissante monarchie anglaise. Un grand souffle d'individualisme et de particularisme a pénétré ces populations jalouses de leur indépendance et de leurs franchises ; elles sont restées ce qu'elles étaient avant leur séparation de la Normandie continentale, indifférentes aux secousses qui agitaient et bouleversaient toutes les contrées de l'Europe, vivant de leur vie propre, patriarcale et simple, comme laissées en dehors du mouvement universel par l'étroit bras de mer qui met une formidable barrière naturelle entre les îles et la France d'un côté, la Grande-Bretagne de l'autre. Le plus pur patriotisme n'a cessé de vibrer dans le cœur des Jersiais et des Guernesiais et les deux États libres de l'archipel normand ont toujours et à juste titre considéré la conservation de la langue française comme le plus solide rempart de leurs libertés, apanage sacré transmis et gardé intact de génération en génération. Tandis que le français s'épurait et changeait de forme sur le continent, il demeurait stationnaire dans

l'archipel et la langue qu'on y parle de nos jours est encore à peu de chose près celle de Robert Wace ou Vaice, le barde de « l'île de Gersni. » Les paysans guernesiais se servent d'un dialecte improprement appelé *guernesey french*, le français de Guernesey, qui a beaucoup d'analogie avec le vieux patois normand et des relations de parenté très étroites avec le wallon du pays de Liège. Cet idiome naïf possède un grand charme et ce n'est pas l'un des moindres étonnements du Français fraîchement débarqué sur ces rives que d'entendre les habitants de nos vertes campagnes s'exprimer en un jargon absolument semblable à celui du Cotentin, additionné d'un certain nombre de mots anglais introduits dans le langage primordial pour suppléer à la pénurie croissante d'un dialecte que, depuis plusieurs centaines d'années, aucun aliment nouveau n'est venu compléter et rajeunir. Tant de choses existent aujourd'hui qui n'existaient pas au XIIIme siècle, qu'il est devenu nécessaire d'emprunter à une langue étrangère les termes indispensables à l'expression de la pensée et, les îles n'ayant de rapports suivis qu'avec l'Angleterre, c'est de la langue anglaise que le patois guernesiais s'est tout naturellement vu forcé de devenir le tributaire. Tel qu'il est, cependant, nonobstant ce curieux mélange avec un langage tout différent au point de vue des règles grammaticales et syntaxiques, le guernesiais forme un idiome très riche ; il a sa littérature, ses poètes et ses écrivains, et les linguistes anglais ne dédaignent pas de l'étudier et d'en proclamer les beautés, en popularisant ses meilleures productions par des traductions qui trouvent leur écoulement dans le monde lettré de la Grande-Bretagne. C'est ainsi qu'un de nos écrivains les plus érudits et les plus consciencieux, M. John Linwood Pitts, a assumé la tâche d'adapter à la langue anglaise les œuvres les plus remarquables des poètes insulaires et il a surmonté, à force d'energie et de talent, les énormes difficultés de cette vaste entreprise. Deux séries des *Patois Poems*, traduction anglaise en regard du texte original, ont successivement paru, et le public anglais leur a fait un accueil de nature à engager le savant traducteur à continuer son travail, œuvre audacieuse, hérissée d'écueils, que lui seul pouvait avoir la témérité d'entreprendre et le courage de mener à bonne fin. Il est impossible de parler du patois guernesiais sans mentionner le grand poète national,

George Métivier, qui a fait pour l'idiome de son pays natal autant que Henri Conscience pour la langue flamande. Les travaux de M. Métivier ont appelé l'attention de l'Europe savante sur l'idiome de notre petit coin de terre perdu au sein des flots; ils ont été une véritable révélation et ils suffiraient à eux seuls à perpétuer notre dialecte, à l'empêcher de s'éteindre en se confondant peu à peu avec la langue anglaise qui empiète de jour en jour sur le patois de Guernesey et lui enlève petit à petit le terrain, déjà si restreint, que la loi naturelle semblait lui avoir réservé. Avant Métivier, le guernesiais n'était guère qu'un dialecte familier, parlé dans nos campagnes, dénué de toutes règles fixes; on n'avait pour l'écrire, ni guide ni boussole; chacun se faisait sa propre grammaire et l'ortographe phonétique s'imposait, avec les complications et les variations sans nombre qu'engendrait la multiplicité des prononciations. Il n'y avait rien d'uniforme, rien de stable; tel qui parlait très correctement le guernesiais à Torteval était incompris à Saint-Martin: le langage des habitants du Câtel, confié à la lettre moulée dans sa forme pittoresque et ingénue, devenait une énigme pour les paroissiens de Saint-Sauveur: c'était en un mot la confusion des langues et un gâchis comparable à celui de la tour de Babel. Métivier est venu, avec sa vaste érudition, régler et coordonner tout cela; il a remonté aux origines, fouillé sans se lasser dans les vieux manuscrits, et de l'ensemble de ses recherches a résulté le *Dictionnaire franco-normand*, ouvrage d'une importance incontestable, qui a placé d'emblée le guernesiais au nombre des idiomes reconnus et vivants. George Métivier était le descendant d'une famille française, que les persécutions religieuses amenèrent, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, à chercher un refuge sur la terre étrangère, en Hollande d'abord, à Guernesey ensuite. Né le 29 janvier 1790, il étudia la médecine à l'université d'Édimbourg; mais les opérations chirurgicales ne convenaient pas à cette nature poétique et après avoir infructueusement tenté de se livrer au commerce à Bristol, Métivier abandonna définitivement comptoir et scalpel pour la lyre, dont il tirait des accents émus, en poète de race et en artiste consommé. Il a abordé tous les genres avec un égal succès, depuis la chanson jusqu'à l'ode, la ballade et l'élégie; tantôt railleur et tantôt sévère, passant avec aisance du ton badin de l'épi-

gramme aux allures solennelles et sombres de la tragédie, il a rimaillé partout et sur tout ; sa muse facile se prêtait à toutes les formes de la poésie et sa plume alerte se jouait agréablement des aspérités souvent déconcertantes de ce vieux patois, démodé et appauvri, qu'il a ressuscité de ses cendres pour lui infuser un sang plus jeune et généreux, faire circuler une sève bienfaisante dans son tronc vermoulu, rendre à l'arbre négligé et dépouillé le vert branchage d'antan, lui inculquer des éléments vivifiants et faire de ce squelette branlant quelque chose de fort et de vigoureux, capable de défier les injures séculaires.

Outre son impérissable *Dictionnaire franco-normand*, Métivier a livré à la publicité plusieurs volumes, devenus très rares: les *Rimes Guernesiaises*, les *Fantaisies Guernesiaises*, et une excellente traduction française de *Proverbial Philosophy*, de son illustre compatriote, Martin-F. Tupper. On ferait une douzaine de tomes de ses travaux en prose, épars un peu partout, notamment dans la collection de la *Gazette officielle*, à laquelle il a collaboré avec assiduité durant la majeure partie de sa vie. Malheureusement beaucoup de ces études sont incomplètes et il est particulièrement à regretter que Métivier n'ait pas terminé ses *Souvenirs historiques de Guernesey et des autres îles de la Manche*, qui eussent jeté une vive lumière sur l'histoire de l'archipel enveloppée d'épaisses ténèbres. Il ne sera pas inutile d'ajouter que Métivier écrivait indifféremment en français, en guernesiais et en anglais ; il possédait du reste presque toutes les langues vivantes et parlait le grec comme Sophocle, le latin comme Horace et Virgile ; mais je ne veux retenir de l'œuvre de l'éminent écrivain que ses vers guernesiais et, si la gent poétique n'était de sa nature trop nerveuse et trop irritable pour recevoir un conseil amical sans y voir une critique, je dissuadrais à jamais nos auteurs d'interpréter leurs pensées dans un autre langage que leur vieil idiome national. On aura beau faire et beau dire ; en vain me citera-t-on des exceptions dont la rareté ne fait que confirmer la règle sur laquelle je fonde mon raisonnement ; s'il est possible et même facile à l'homme d'acquérir une connaissance assez approfondie de plusieurs langues pour s'en servir dans la conversation et la correspondance ordinaire, il est matériellement impossible de mener de front le travail littéraire dans des langages distincts et opposés. La

poésie est universelle, elle n'est pas inhérente à un idiome spécial ; pourtant elle nécessite une intimité si complète avec les arcanes de la langue, une familiarité si grande avec le tour de phrase, tant de délicatesse dans le choix des termes, tant d'exactitude dans la recherche du mot, de l'expression propre, presque toujours unique, qu'il est plus que téméraire de s'obstiner à versifier à la fois dans deux ou trois langues et c'est là, je le dis avec regret, l'écueil sur lequel viennent malencontreusement échouer nos auteurs guernesiais, qui pourraient faire d'admirables choses dans un patois dont ils sont saturés au point de devenir entièrement identifiés avec son essence et qui s'obstinent à perdre leur temps et leur encre en s'épuisant à mettre laborieusement au jour des conceptions françaises tourmentées, torturées, incorrectes, médiocres et incolores, quand elles ne sont pas mauvaises et parfois ridicules. Mais faites donc entendre raison à un poète, à un musicien! Je ne serais pas surpris que cette simple constatation, dénuée de tout esprit de dénigrement, de personnalité et de parti pris me valût une avalanche de vers français également défectueux du côté de la structure, de la rime et de l'hémistiche, et que ma pauvre et innocente prose ne fût ensevelie sous cette montagne de papier barbouillé par des parnassiens écumants et en délire. Mais ces considérations mesquines ne sauraient arrêter un écrivain soucieux de maintenir les droits de toute plume libre à émettre un jugement sévère et toutefois impartial, et je ne crains pas d'appliquer mes remarques génériques à Métivier lui-même, dont l'œuvre gagnerait énormément à être élaguée de nombreuses pièces en français qui ne sauraient que nuire à cet éminent auteur dans l'esprit de la postérité.

George Métivier est mort le 23 mars 1881, à l'âge de quatre-vingt-onze ans révolus et la vénération de ses compatriotes lui élèvera sans doute quelque jour un monument destiné à perpétuer parmi les Guernesiais, dans les temps à venir, la mémoire du plus illustre d'entre les écrivains de l'archipel de la Manche, du poète inspiré dont l'œuvre immortelle a plus fait pour la patrie insulaire et pour la langue sur laquelle reposent ses libres institutions que tous les discours stériles des politiciens et les travaux honorables, mais bien pâles, de ses prédécesseurs, obscurs satellites dont la lumière s'efface devant l'éclat majestueux

de l'astre qui règne en souverain maître sur la littérature guernesiaise. Il eut l'honneur de faire revivre cette littérature à l'une de ces époques symptomatiques de convulsion et de décadence où tout paraît remis en question, où les vieux souvenirs ternis disparaissent dans la marée montante d'une ère nouvelle, emportant dans sa trouée brutale, à l'horizon des âges, avec les abus du passé, les vénérables et consolants vestiges de coutumes antiques dont un pays tel que Guernesey ne saurait se dépouiller sans risquer de laisser échapper sans espoir de retour les libertés qui font sa gloire dans l'histoire et assurent son bonheur et sa sécurité dans l'essaim tumultueux des peuples.

Un éditeur intelligent, M. Thomas Mauger-Bichard, le propriétaire de la *Gazette officielle,* a fait œuvre de patriote en imprimant avec goût, en un beau volume de près de 400 pages, les poésies posthumes de Métivier ; il les a réunies et classées avec un soin presque filial, en y ajoutant en appendice un glossaire qui permet au lecteur français de comprendre les vers guernesiais sans trop d'efforts, et M. Henri de Monteyremar a écrit, sous forme de préface à ce beau livre, une intéressante notice historique sur la vie et les œuvres du barde guernesiais. Il nous faut complimenter M. Bichard et rendre hommage à son beau désintéressement, car c'est une triste spéculation que de publier un gros volume à Guernesey, au milieu d'une population essentiellement pastorale, qui s'occupe peu ou *point* de littérature; et c'est pousser le désintéressement jusqu'à l'abnégation et au sacrifice que d'éditer un livre en français et en guernesiais, dans une période spasmodique et critique où la langue officielle et les patois se voient en butte aux préventions les plus injustes et aux attaques les plus imméritées.

Le mouvement centralisateur qui, depuis trente années, a nivelé l'Europe, assujettissant sans pitié les provinces au joug des capitales, ôtant aux nationalités leur existence particulière pour les fondre dans un même creuset, abolissant les coutumes respectées par les siècles, détruisant les divergences de costume, de jargon, de vie et de mœurs pour modeler le continent tout entier sur un moule unique ; ce travail de sape de l'utile au détriment du pittoresque, qui, disons-le, a son bon et son mauvais côté et jette sur le monde le voile opaque et triste d'une uniformité grise, épouvantablement décevante pour les natures artistiques,

paraît vouloir englober enfin dans ses serres voraces nos petits îlots, restés si longtemps en dehors de cette rotation triomphante.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, ou, pour parler plus intelligiblement, à quelles causes faut-il attribuer l'éclipse soudaine de la langue française, qui, après avoir survécu six cents ans à la séparation de l'archipel de la Normandie, a vu tout à coup, en moins d'un demi siècle, son influence décroître au point que les trois quarts des habitants de la ville de Saint-Pierre-Port ne comprennent même plus le français et que la langue anglaise envahit les coins les plus reculés de nos campagnes et remplace déjà le patois dans la conversation, dans la plupart des circonstances rurales? Les raisons de cette situation, déplorable à tous égards, sont multiples et il nous a paru intéressant de les rechercher et d'exposer le mal dans toute son étendue, pour que les patriotes soucieux de l'autonomie de leur petit pays puissent s'unir en connaissance de cause et prendre des mesures efficaces pour conjurer la calamité et désarmer l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de leurs têtes. Le sujet est grave et digne d'accaparer l'attention de tous les penseurs qui voient avec regret les petits États libres disparaître l'un après l'autre de la carte d'Europe, tant de fois remaniée au cours de ce siècle. C'est une page importante et poignante de l'histoire de Guernesey que celle de la lutte d'une poignée de citoyens contre l'envahissement progressif d'un langage étranger dont l'intrusion prépondérante tend à anéantir des franchises chèrement achetées et énergiquement défendues, et à faire de Guernesey et de Jersey, nations indépendantes, de simples départements à la merci des fonctionnaires de la métropole.

J'ai parlé tout à l'heure, à propos de Métivier, de Henri Conscience et du mouvement flamand en Belgique. Les revendications des flamingants belges ont été entendues en haut lieu; la langue flamande est mise en ce moment sur le même pied que la langue française, elle est enseignée dans les écoles publiques et si le français est seul employé au Sénat et à la Chambre belge, du moins les lois et arrêtés sont publiés dans les deux langues et une traduction flamande des *Annales parlementaires* est imprimée par les soins du Gouvernement de concert avec

la version française. Mais, si nous nous reportons aux conditions toutes spéciales dans lesquelles se trouvaient les Flamands des Pays-Bas vis-à-vis de leurs adversaires et si nous les comparons à la situation de la population normande des îles, nous trouvons une notable différence, qui suffit à expliquer le succès des Flamands et la défaite des Normands de l'archipel. La littérature flamande, dans ses plus mauvais jours, a pu se ravitailler en Néerlande; des relations étroites et constantes ont sans cesse établi un lien solide entre les deux peuples de même souche que les événements de 1830 avaient politiquement séparés, et c'est dans cette union sympathique que le parti flamingant belge a puisé la force de résistance qui l'a conduit à la victoire finale. Au contraire les îles, géographiquement si rapprochées de la côte française que par un temps clair on distingue de Jersey à l'œil nu la flèche de la cathédrale de Coutances et que du sommet de Hauteville, à Guernesey, on voit le phare de la Hague projeter sa vive lumière sur les eaux tourmentées du ras d'Auregny, sont privées de leurs rapports intellectuels avec la France; et c'est un des côtés faibles de la politique française que d'avoir délaissé la population de race normande de l'archipel et de n'avoir pas entretenu dans les États autonomes de Jersey et de Guernesey un courant ininterrompu d'idées françaises, de ne pas s'être préoccupée un instant de contribuer à la conservation de la langue maternelle par l'échange des journaux et la diffusion des chefs-d'œuvre de la science et de la littérature.

Si, pendant six siècles, le français a pu surnager dans l'archipel avec les patois demeurés vivaces, c'est grâce à l'éloignement des îles de la Grande-Bretagne et à l'irrégularité et à la difficulté des communications avec la métropole. Dès que la vapeur a supprimé les distances en établissant des services rapides entre les ports anglais et les îles, c'en a été fait, irrévocablement, de la prépondérance de la langue française. Une forte immigration anglaise s'est abattue sur l'archipel; le négoce des ville de Saint-Hélier et de Saint-Pierre-Port est presque tout entier tombé entre les mains des nouveaux colons, qui ont fait souche dans les îles et dont les descendants sont devenus par l'établissement de leurs ancêtres des Guernesiais et des Jersiais, mais des Guernesiais et des Jersiais ne connaissant pas dix mots

de la langue française. Aux commerçants ont succédé les touristes, les petits rentiers que les agréments d'une existence paisible et peu dispendieuse et une répartition avantageuse de l'impôt ont engagé à se fixer dans l'archipel normand, de sorte que la population d'origine s'est trouvée de plus en plus refoulée dans les campagnes et que celles-ci sont à leur tour envahies par des fermiers anglais dont le nombre ira toujours s'augmentant, les industries agricoles étant ici florissantes et prospères. Or, voyez les résultats de cette immigration et les fâcheuses anomalies auxquelles elle a donné naissance. De par la loi et la coutume, le français est la langue officielle de Guernesey et de Jersey. Nos avocats étudient à Caen ou à Rennes; le style de la Cour est français, la procédure se fait en français, les États délibèrent en français, les lois sont rédigées et publiées en français et une bonne moitié de la population n'y peut rien comprendre. Naturellement, l'élément anglais s'est regimbé, a protesté et remué ciel et terre pour bannir la langue française des assemblées délibérantes et si les droits de suffrage n'étaient concédés de manière à assurer dans tous les cas la majorité à la représentation des campagnes, il y a beau temps que l'anglais serait devenu la langue officielle de Guernesey. D'importants empiétements se sont produits partout où les colons anglais devenus citoyens guernesiais se sont trouvés en nombre suffisant pour l'emporter sur leurs adversaires. L'administration municipale de la ville de Saint-Pierre-Port est tout entière anglicanisée; on ne parle que l'anglais dans les réunions des contribuables et des douzeniers de la ville, et qui eût pu l'empêcher? Dites donc aux citadins que la loi leur ordonne de délibérer en français; ils vous répondront avec infiniment de raison qu'il leur est impossible de discuter dans une langue que les plus lettrés bredouillent à faire pitié et dont les autres ne comprennent pas une traître syllabe. Dans ces conditions, l'élément anglais a beau jeu et la ville est totalement perdue pour le français. Déjà les connétables de Saint-Pierre-Port ont supprimé tous les vieux noms français des rues et les ont remplacés par des vocables anglais, avec une brutalité de vandales et d'iconoclastes, car les antiques appellations avaient l'avantage de commémorer des événements historiques et il eût été de bon goût de les conserver en y ajoutant une traduction littérale anglaise, pour la com-

modité des nouveaux habitants; mais il y avait guerre déclarée et les vainqueurs, laissant de côté tous ménagements, ont biffé le glorieux passé de Guernesey d'un trait de plume. L'enseignement est devenu tout à fait anglais ; dans les écoles supérieures et dans les écoles primaires de la ville, on enseigne le français si peu et si mal que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler et, chose plus étonnante, les institutions scolaires de la campagne ont pris la même voie et suivi le mouvement antifrançais, qui, en somme, est antiguernesiais et antinational. Il n'y a pas bien longtemps, à Saint-Samson, le second port de l'île, où s'est groupée dans les dernières années une agglomération de courtiers maritimes et de commerçants anglais, on a réussi à nommer connétable un homme assurément très honorable mais qui ne sait ni parler ni écrire le français. Jugez quelle est la position de ce fonctionnaire, dans un pays où le français est la langue officielle. Il a prêté devant la Cour le serment d'usage sans comprendre le texte dont le greffier lui donnait lecture; les devoirs de sa charge l'obligent à assister aux Chefs-Plaids dont les débats restent pour lui lettre morte; demain peut-être il sera forcé de dresser un rapport à la Cour, en français toujours, et il lui faudra recourir aux bons offices d'un secrétaire; enfin, il sera appelé à présider les réunions des chefs de famille de sa paroisse, à résumer les discussions en français, à recevoir les propositions en français, à opérer le recollement des votes en français, à transcrire les procès-verbaux en français, et tout cela sans avoir du français les notions les plus élémentaires. Ceci vous démontre à quel degré la situation est tendue et il ne m'étonnerait point qu'on usât de représailles, ce qui allumerait la guerre civile au sein de notre pacifique communauté.

Autre signe des temps: le service solennel et en quelque sorte officiel du dimanche, en français, à l'église paroissiale de notre minuscule capitale, a été supprimé et remplacé par un service en anglais, bien entendu à la demande des habitants, lisez des éclaireurs du parti anglais et de quelques gallophobes ardents que le nom seul de la France fait tressauter et rugir, comme si une poussée inattendue les avait lancés au milieu d'un buisson d'épines. Cette mesure religieuse a du reste soulevé d'énergiques protestations; elle a fait au recteur des ennemis jurés et irréconciliables, à la tête desquels se place M. Nicholas Fer-

guson, un orateur meetinguiste des plus virulents qui se trouve sur la brèche à chaque occasion et par principe, pour harceler le malheureux desservant de l'église. Il ne lui pardonnera jamais d'avoir supprimé le service français; il l'a promis et M. Ferguson est homme à tenir parole.

Cet ensemble de faits est caractéristique et il n'est pas difficile d'en tirer des déductions toutes naturelles et fort affligeantes; nous ne saurions nous dissimuler que le français soit mort et bien mort dans la partie urbaine de Guernesey et qu'il soit de plus en plus malade d'une affection qui deviendra chronique si l'on n'y remédie en toute hâte dans la partie rurale. Les enfants de la ville ne parlent ni n'entendent le français, pas même ceux qui fréquentent les écoles supérieures et je me rappellerai toujours la stupéfaction que me causa la réponse d'un adolescent à barbe naissante, élève du collège Élisabeth et prix de français, s'il vous plaît, à qui je demandais l'an dernier un renseignement en français très pur et dans une forme excessivement peu compliquée. Le jouvenceau me fit répéter la question et me déclara franchement n'y rien comprendre.

— Comment, me récriai-je, vous êtes élève du collège, vous venez d'obtenir une distinction pour la langue française et vous ne parlez pas tant soit peu le français!

— *Not much* (pas beaucoup), répliqua mon interlocuteur visiblement embarrassé; et il s'enfuit à toutes jambes, pour éviter une conversation dans une langue qui lui paraissait aussi étrangère que le mongol ou le mandchou.

Si nous portons nos investigations dans les paroisses rurales, nous découvrirons que la situation n'y est ni meilleure ni plus consolante. Dans la grande majorité des familles de fermiers, le père et la mère parlent encore l'anglais et le français, ou du moins le patois qui tient lieu de cette dernière langue, mais les enfants ne comprennent que l'anglais et, si vous en demandez la raison, on vous répondra que la faute est imputable au maître d'école, qui ne parle qu'anglais à ses élèves. Il n'est pas rare de constater chez des cultivateurs des villages les plus reculés que le grand-père et la grand'mère causent uniquement guernesiais et sont incapables de mettre en anglais dix mots les uns à la suite des autres, tandis que leurs petits enfants ne comprennent que l'anglais et c'est à peine si ces membres

d'une même famille parviennent à échanger leurs pensées dans un charabia qui n'appartient à aucun idiome civilisé.

La conclusion n'est pas difficile à tirer, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'en continuant de la sorte il suffit d'une génération de plus, c'est-à-dire de cinquante années, pour que la langue française ne soit plus ni comprise ni parlée à Guernesey, et que le nivellement soit accompli, que l'existence distincte et particulière de notre État libre soit reléguée dans les vieux souvenirs des âges passés et que l'île soit devenue une satrapie purement anglaise, régie directement par la métropole.

A l'heure actuelle, le français n'a que deux refuges, asiles sacrés et inviolables qui l'ont à travers les vicissitudes d'une lutte pénible et inégale protégé contre le déchaînement de la tourmente : le prêche et les cours de justice, la chaire et le prétoire. Et c'est un devoir de rendre à César ce qui appartient à César, et de proclamer hautement que les dissidents méthodistes ont plus fait à eux seuls que toutes les sectes réunies pour sauvegarder et maintenir la langue française ; leurs ministres se sont patriotiquement montrés inflexibles en s'opposant à l'empiétement de l'anglais par des fins de non-recevoir qui n'admettaient pas de réplique et c'est à cette noble émulation et au zèle des prédicateurs locaux wesleyens que nous devons d'entendre encore un peu le français résonner à nos oreilles dans les campagnes. Quant à la Cour, elle est aussi restée inébranlable, de même que les États ; pourtant il est avec le ciel des accommodements, et plusieurs fois des députés se sont plaints de ne pouvoir exprimer en français les vœux de leurs constituants et ont obtenu l'autorisation de parler anglais.

La législature était moins accommodante il y a quarante ans, témoin les curieux documents que j'ai découverts dans la collection des billets d'État de 1816 et qui me paraissent dignes de figurer, en leur qualité de pièces historiques, dans cette étude.

LA LANGUE FRANÇAISE

Je crois, Messieurs, devoir vous communiquer une correspondance qui a eu lieu par rapport à l'usage de la langue anglaise dans nos assemblées.

Guernesey, le 11 septembre 1846.

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous remettre le protêt de Monsieur Carré William Tupper, qu'il vous plaira soumettre aux États, à la prochaine assemblée.

Agréez, Monsieur, les salutations respectueuses.

SAUSMAREZ CAREY, P. LE LIÈVRE, jun. } Connétables.

H. A. CARRÉ, Lieutenant-Baillif
et Président des États, etc.

Carré W. Tupper, un des députés de la douzaine de la ville et paroisse de Saint-Pierre-Port, dans la séance des États de cette Ile, tenue le 21 août dernier, ayant ce jour informé la dite douzaine qu'il adressa la dite assemblée des États dans la langue anglaise (la langue dans laquelle tant lui que d'autres membres de la dite douzaine sont dans l'habitude d'exprimer leurs opinions dans les séances de la dite douzaine) et qu'il fut interrompu dans sa dite adresse, et que par une décision de la dite assemblée des États, il lui fut permis par faveur de finir sa dite adresse à la dite assemblée, mais qu'il fut aussi déclaré par la majorité de la dite assemblée qu'il ne serait plus permis à aucun membre des États d'adresser les dits États dans la langue anglaise. La douzaine, sensible que dans l'état actuel de la société, la langue anglaise est la langue du commerce, et de l'usage le plus général dans la dite ville et paroisse. Sensible qu'une grande partie de ses membres est dans l'incapacité de s'exprimer librement dans aucune autre langue. Sensible de l'importance d'une expression libre et facile des opinions et des sentiments de tout député envoyé aux dits États. Sensible, enfin, que les dits États ont sanctionnée l'usage de la langue anglaise dans leur assemblée, en permettant à un Magistrat de la Cour Royale de se servir constamment de dite langue, a déclaré acquiescer au protêt verbal du dit Carré W. Tupper contre la décision des États du 21 août dernier, et déclare autoriser Messieurs les Connétables de la dite paroisse à transmettre au Président des États cette présente délibération afin qu'il connaisse les sentiments de la dite douzaine à ce sujet, comme aussi à prendre toutes et telles mesures qu'ils trouveront nécessaires à ce sujet dans l'intérêt de la dite douzaine, bien entendu que telles mesures seraient préalablement soumises à la dite douzaine.

Guernesey, le 21 août 1846.

Guernesey, le 12 septembre 1846.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 11 courant et de la délibération de la douzaine de la ville et paroisse de Saint-Pierre-Port au sujet du protêt de M. Carré William Tupper contre l'usage exclusif de la langue française dans les États.

J'ai l'honneur, etc.

HILARY C. CARRÉ, Lieutenant-Baillif.

MM. SAUSMAREZ CAREY et P. LE LIÈVRE jun.,
Connétables de la ville et paroisse de Saint-Pierre-Port.

Guernesey, le 8 septembre 1846.

MONSIEUR,

La majorité de la douzaine centrale de Saint-Pierre-Port (alors présente) ayant protesté contre la décision des États du 21 août qui ne permet à aucun membre à l'avenir d'adresser cette assemblée en anglais, nous, soussignés, déclarons formellement notre différence de sentiment à cet égard, et vous prions, Monsieur, de vouloir bien exercer votre autorité et votre influence, afin d'empêcher un document si anti-national d'être enregistré sur les records des États.

Nous avons l'honneur, etc.

FRÉDÉRIC C. LUKIS, Doyen
FRANÇOIS DE PUTRON
H. D. G. AGNEW
JEAN MELLISH
HAVILLAND CAREY
ÉLIE THOMAS GUÉRIN
JEAN DE PUTRON
W. B. MOULLIN
BONAMY COLLINGS
ALFRED S. COLLINGS.

H. C. CARRÉ, Lieutenant-Baillif
et Président des États.

Guernesey, le 12 septembre 1846.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 8 courant, dans laquelle vous vous déclarez formellement d'un sentiment con-

traire à la majorité de la douzaine au sujet de son protêt contre l'usage exclusif de la langue française dans les États.

J'ai l'honneur, etc.

HILARY C. CARRÉ, Lieutenant-Baillif.

Vous voyez, Messieurs, que M. Carré W. Tupper a fait à la douzaine centrale un protêt verbal contre l'usage exclusif de la langue française dans les assemblées des États, que la douzaine, en acquiescant au dit protêt, a autorisé Messieurs les Connétables à transmettre au Président des États la délibération que je viens de vous présenter. Aucune autre douzaine ne s'est prononcée dans ce sens, et la douzaine même de la ville est tellement divisée dans son avis, que dix des douzeniers ont fait une représentation énergique contre la résolution de la majorité.

Dans ces circonstances, je crois que je dois m'abstenir de vous soumettre aucune proposition à ce sujet : d'autant plus je suis persuadé que dans l'exercice des pouvoirs que la constitution du pays leur a confiés, les États seront toujours dirigés par une saine discrétion et qu'ainsi le besoin d'un pareil changement ne se fera pas sentir.

La « saine discrétion » qu'invoquait le lieutenant-baillif dans le billet d'État était une porte entre-bâillée à l'immixtion de la langue anglaise dans les débats de la Chambre guernesiaise, et on a tenté depuis à différentes reprises de l'ouvrir toute grande. Il est vrai qu'il est bien difficile au président d'une assemblée de refuser la parole à un député qui déclare ne pas connaître suffisamment le français pour rendre sa pensée dans cette langue et les adversaires du langage officiel ont largement escompté cette situation scabreuse pour en tirer avantage ; mais il ne faut pas, dans les circonstances actuelles, céder d'une semelle; et les douzaines urbaines peuvent facilement éviter ces incidents contrariants et pénibles en ne déléguant aux sessions des États que des membres assez familiarisés avec le français pour se servir de cette langue.

Après avoir exposé le danger sous ses faces multiples, il me reste à démontrer que l'introduction de l'anglais et sa reconnaissance comme idiome officiel entraînerait infailliblement pour Guernesey la perte de son indépendance.

Loin de moi l'idée de prétendre que le pouvoir central ait

jamais eu l'intention de porter une main sacrilège sur les privilèges librement concédés par les souverains de la Grande-Bretagne aux communautés insulaires. L'Angleterre a d'autres chats à fouetter et elle laisse se gouverner à leur guise ces populations qui lui sont indissolublement attachées par les liens du cœur, plus puissants que les sujétions et les mesures coercitives; du moment que ses droits suzerains sont respectés, et personne n'a jamais songé à les contester, elle ne tient aucunement à s'immiscer dans l'administration intérieure de ces « trois ou quatre pots de fleurs dans une pièce d'eau; » c'est ainsi qu'un homme d'État anglais a malicieusement qualifié les îles de la Manche.

Le péril n'est pas de ce côté; il réside dans le sein de Guernesey même, parmi le groupe compact d'ambitieux et de factieux, avides de grasses sinécures, qui ne seraient pas fâchés d'occire la patrie, pour s'en partager ensuite les dépouilles. Tant que le français subsistera comme dialecte officiel, rien n'est à redouter et toutes les tentatives se briseront comme verre sur roche contre ce formidable rempart de l'indépendance des îles. Que le français vienne à naufrager complètement et les choses changeront de face. L'anglais une fois reconnu comme langage officiel et admis à la Cour et aux États, il deviendra inutile pour les aspirants au barreau de faire leur droit en France; le style judiciaire cessera d'être français et la coutume de Normandie, restée la base de la procédure, sera aussitôt délaissée et remplacée par la loi anglaise. Une réflexion surgira tout naturellement alors et c'est là-dessus que les adversaires de la langue française comptent pour arriver à leurs fins: du moment que nous plaidons en anglais, que nous étançonnons nos jugements sur la loi anglaise, ne serait-il pas préférable d'avoir des juges anglais, nommés par la Couronne? Rien de plus rationnel, assurément. De là à la suppression de la magistrature populaire élue il n'y a qu'un pas et, coûte que coûte, il faudrait, de gré ou de force, le franchir. Les partisans de la motion réclameraient l'envoi d'Angleterre de commissaires qui seraient forcés de reconnaître la solidité de leurs arguments et il leur serait aisé de mettre à néant l'opposition des patriotes en leur représentant qu'ils se sont mis en désaccord avec eux-mêmes et que, s'ils voulaient conserver leur orga-

nisme judiciaire, il fallait d'abord maintenir et la langue française et le droit normand qui en étaient les assises fondamentales. La Cour Royale formant l'élément constitutif et prépondérant des États de délibération, ceux-ci n'auraient plus de raison d'être, du moment que la Cour élue aurait cessé d'exister. Donc, suppression immédiate de la Chambre autonome et permission à Guernesey de se faire représenter au Parlement de Westminster. La consolation serait maigre et illusoire; la députation de l'île se trouverait perdue et noyée dans la Chambre des communes et sa voix n'aurait que peu de chances d'être écoutée, une circonscription électorale d'aussi peu d'importance que Guernesey étant sans contredit quantité négligeable pour les politiciens whigs ou tories. Voilà le péril, étalé dans toute sa nudité, sans exagération d'aucune sorte; Guernesey réduit au rang de comté subalterne, englouti dans la grande monarchie, englobé dans l'immense rouage administratif, tombé au niveau du plus misérable des bourgs pourris du royaume, privé de ses franchises, compris dans le rayon des douanes de la Grande-Bretagne, perdant à la fois son indépendance, son caractère de nation libre, la disposition de ses revenus et l'application des impôts aux travaux reconnus bénéficiables au pays, en un mot dénué de tous les éléments de liberté et de prospérité matérielle et morale qui lui ont assuré jusqu'ici une place honorable dans l'histoire, augmenté sa richesse publique et porté au plus haut degré les ressources de sa population, développées par le commerce et l'industrie.

Peut-être les détracteurs du français dans l'archipel ne se rendent-ils pas exactement compte de l'étendue et de la profondeur de l'abîme que creusent leurs menées; s'ils veulent se donner la peine de réfléchir, ils seront astreints à reconnaître que rien n'est chargé dans le tableau lugubre que nous venons d'esquisser à grands traits, et que les libertés des îles seront englouties dans un gouffre sans fond, le jour où la langue anglaise aura remplacé le français dans les sphères officielles. La situation est moins désespérée à Jersey où la résistance à l'anglicanisation est puissamment secondée par une colonie française assez nombreuse pour contre-balancer l'influence des résidents anglais; l'organisation politique de l'État de Jersey est au surplus beaucoup plus libérale que celle de Guernesey, le

peuple y est admis à participer plus directement aux affaires publiques, l'électorat est établi sur des bases plus larges et les institutions y sont mieux à l'abri d'une surprise et d'un coup de main. Des services réguliers par steamers mettent Jersey en rapports suivis avec la France; on vend énormément de journaux parisiens et de livres français à Saint-Hélier et chaque été ramène dans l'île des milliers de touristes du continent, dont la présence est un stimulant pour les amis de la France et le séjour une source de profits pour la population indigène, qui aurait ainsi mauvaise grâce à se montrer revêche et antipathique envers ceux qui concourent à sa fortune.

L'infériorité de Guernesey sous ce rapport ne sera pas éternelle; nous n'avions jusqu'ici de relations avec la Normandie inférieure et la Bretagne que par des voiliers, excellents il est vrai, mais peu alléchants pour les excursionnistes accessibles au mal de mer; pour remédier à cet état de choses, qui contribuait pour une large part à éloigner de notre île les promeneurs français, la compagnie de navigation et de remorquage de Guernesey vient d'inaugurer un service hebdomadaire par vapeurs sous le commandement de marins expérimentés, pour Granville et Saint-Malo. Il faut espérer que cette tentative sera couronnée de succès et que l'été prochain verra aborder sur nos plages bon nombre de ces touristes parisiens qu'exècrent tant nos gallophobes.

Maintenant que je viens d'exposer la plaie dans toute sa purulence, on est fondé à me demander le remède à appliquer, car il n'est si mauvais médecin qui n'ait sa panacée plus ou moins universelle à la disposition de ses patients et ce serait une piètre besogne que d'étaler les horreurs du mal sans indiquer les moyens de guérison.

Eh bien! je le dirai sans détour, il n'existe qu'un remède en l'occurrence, un seul, énergique, radical, capable d'extirper le cancer rongeur et, si l'on ne se résout à en faire usage dans un bref délai, si l'on recourt encore aux compromis et aux atermoiements, il sera trop tard, la gangrène aura fait son œuvre et la mort ne tardera pas à arriver et à faucher — Parque implacable — avec le peu qui reste du français, la constitution et les franchises plusieurs fois séculaires de Guernesey. Ce remède unique consiste à réformer sur-le-champ notre système d'ensei-

gnement, à lui donner pour base la langue française au lieu de la langue anglaise et à décréter en même temps l'instruction obligatoire.

Tout le mal vient en effet de ce que l'éducation publique pèche par les assises et les faits déplorables que nous sommes amené à constater ne sont que des conséquences directes et inévitables de cette anomalie incompréhensible et inexplicable, qui devrait sauter aux yeux de nos éducateurs: l'enseignement tout entier reposant sur l'anglais dans un pays de langue française.

Ceci explique parfaitement l'extinction du français; on comprend dès lors que les petits enfants des campagnes ne parlent presque plus le patois national. L'école fait son œuvre. On ne peut parler convenablement, correctement et avec facilité que la langue dans laquelle on pense; or, le système d'éducation adopté à Guernesey et à Jersey induit l'élève à penser en anglais, puisque c'est dans cette langue que les professeurs donnent leurs cours et expliquent leurs leçons et au bout d'un certain temps de cet exercice quotidiennement répété, on trouve à s'exprimer en anglais une telle aisance, en français des difficultés si rebutantes, que l'*utile dulci* fait abandonner le français. Voyez nos avocats, nos gens de lettres, nos hommes les plus savants; quoique connaissant le français, ils préfèrent toujours parler anglais et s'ils se décident à employer le français, leur conversation sera lente, gênée, émaillée de barbarismes et de solécismes. Pourquoi? Parce qu'ils commencent par penser en anglais et c'est de l'anglais qu'ils traduisent ensuite leur pensée en français. Cet état de choses anormal provient uniquement de la base de l'instruction, qui est anglaise, alors qu'elle devrait être essentiellement française, car il ne faut pas perdre de vue que c'est le français qui est la langue mère de la population normande des îles et non pas l'anglais, qui n'est qu'un idiome apporté après la conquête et par les conquérants. Nos éducateurs se mettent en désaccord avec les principes qu'ils ont mission de défendre en traitant le français dans les écoles comme une langue étrangère et c'est leur faute si l'anglais empiète et menace de faire disparaître complètement la vieille langue des Guernesiais.

Quelques esprits timorés pourraient appréhender qu'un sys-

tème d'éducation basé sur le français n'annihilât à son tour la langue anglaise, d'une nécessité absolue pour un peuple rattaché politiquement à la Grande-Bretagne et en relations journalières, pour les besoins commerciaux, avec l'Angleterre. Ce résultat n'est pas à redouter dans la situation de l'archipel; quoi que l'on puisse faire, la langue anglaise est si ancrée que rien ne saurait l'extirper, et elle demeurera forcément celle du négoce et des rapports usuels de la vie, c'est-à-dire qu'au changement proposé, l'anglais n'a rien à perdre et le français a tout à gagner. Quant aux Guernesiais, ils en bénéficieraient doublement, en apprenant à parler le français aussi purement qu'ils parlent l'anglais et les écoles supérieures des îles, reconstituées sur ce principe, deviendraient des pépinières d'hommes instruits et éclairés, pourvus des moyens de se frayer une route dans le monde de l'industrie et des affaires par la connaissance des deux langues les plus répandues du monde entier.

Il est presque superflu de s'appesantir sur des avantages aussi frappants et personne n'ignore qu'à côté des grandes et hautes considérations de patriotisme et de nationalité il est des motifs d'un ordre secondaire, mais d'une réelle puissance, qui militent en faveur du maintien de la langue française dans l'archipel de la Manche.

Les îles sont petites et ne présentent à leur population, dont la densité s'accroît d'année en année, qu'un champ d'activité fort restreint et des ressources limitées ; il est difficile à l'homme le plus intelligent de s'y créer une position au-dessus de l'*aurea mediocritas*, qui ne saurait satisfaire les ambitieux. Aussi trouve-t-on dans toutes les contrées des deux hémisphères des Guernesiais et des Jersiais commerçants, manufacturiers, professeurs, et s'ils ont réussi à se faire une carrière et à s'enrichir, c'est grâce à la langue française, dont la connaissance, si imparfaite fût-elle, était un atout énorme dans leur jeu et les faisait préférer à d'autres candidats moins favorisés sous ce rapport. Du côté moral aussi bien que du côté matériel, pour l'intêret comme pour l'honneur, il est donc indispensable de conserver le français dans les îles et c'est un crime de lèse-patriotisme que de demeurer indifférents et de concourir par un lâche platonisme au succès des ennemis de la langue française.

HENRI BOLAND.

(*La suite dans une prochaine livraison*).

L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

(SUITE)[1]

Tous ceux qui se souviennent de l'admirable parc, créé en quelques mois devant le palais de l'Exposition nationale belge de 1889, regrettent beaucoup le peu d'étendue donnée aux jardins par les organisateurs de l'Exposition universelle d'Anvers. Incontestablement, l'aspect de la façade et celui des autres constructions y eussent beaucoup gagné. J'ai dit que la variété et la coquetterie de l'ornementation et des édifices masquaient le défaut d'espace des jardins, et j'ai fait connaître comment leur étendue, déjà fort mince, a dû encore être réduite, à cause de l'extension imprévue des locaux. On peut y trouver avec raison des circonstances atténuantes en faveur des organisateurs ; mais ce qui, chez eux, est inexplicable, c'est le parti absolument effacé qu'ils ont tiré de l'Escaut. Ce superbe fleuve, devant Anvers, constitue une des plus majestueuses voies d'eau qui soient; il fait l'admiration de tous, la richesse de notre métropole commerciale, bien des peuples nous l'envient et les organisateurs de l'Exposition l'ont complètement relégué à l'arrière-plan. Ils auraient pu l'utiliser, dans des conditions infiniment meilleures comme on utilisa la Seine à l'Exposition de Paris de 1878; ils auraient pu le mettre largement à contribution, le faire valoir de toutes manières. Non, ils se sont contentés de réunir dans un coin du bassin de batelage l'exposition maritime, dont l'importance et l'intérêt se fussent énormément accrus dans un

[1] Voir la livraison du 25 août.

cadre plus vaste et plus incomparablement beau. Cela saute aux yeux, exposants et visiteurs, nationaux et étrangers, tout le monde en aura fait naturellement l'observation. Personne ne pourra donc m'en vouloir de cette anodine critique. D'ailleurs, on ne critique à bon droit que là où un succès brillant a mis quelques taches en évidence ; et nul ne révoquera plus en doute le très réel succès de l'Exposition d'Anvers.

Chose étrange, malgré le voisinage de l'opulent Escaut, la question de l'eau n'a pas été la moindre préoccupation des organisateurs de cette Exposition. Les ingénieurs ont eu, sous ce point de vue, de nombreuses difficultés à résoudre, et, de l'avis des spécialistes, ils en sont sortis à leur honneur. On se trouva dans la nécessité d'établir une distribution d'eau douce, qui ne se rencontrait pas en quantité suffisante aux abords de l'Exposition et qu'on devait aller chercher à divers endroits assez éloignés et d'un accès peu commode. En effet, les moteurs de la galerie des machines, dont quelques-uns ont une puissance particulière et qui sont en grande partie à condensation, réclamaient impérieusement le cube d'eau exigé par leur fonctionnement. Problème essentiel, car la consommation d'eau dans les galeries se chiffre par près de 1,000 mètres cubes par heure. De plus, quand les eaux amenées pour ce service et toutes celles remplissant un autre office sont devenues inutiles, il fallait prévoir les moyens de les évacuer à un niveau à l'abri de la marée du fleuve. A première vue, cela paraît l'*a*, *b*, *c* de la science, et cependant de grands obstacles ont dû être vaincus pour satisfaire à toutes les exigences. Les aqueducs dont la construction s'est ainsi imposée, comptent des milliers de mètres courants, et ils servent de base à un véritable réseau de tuyaux chargés de la conduite et de la distribution de la vapeur. Il y a plus de 600 mètres de tuyauteries de cette espèce ; on ne se figure pas les soins extrêmes qui ont dû présider aux installations d'un service aussi compliqué. L'inspection du plan du sous-sol de la galerie des machines, où les différentes canalisations décrivent d'innombrables méandres, demande une attention soutenue et donne une faible idée de la difficulté de ce travail. Une visite de ce sous-sol permet seule de concevoir avec quelque exactitude les efforts dépensés et les solutions pratiques ingénieuses de l'exécution. Il y a là tout un monde

souterrain, monde immobile et silencieux, faisant un singulier contraste avec celui qui s'agite fiévreusement au-dessus, dans la galerie même. Si inextricables que paraissent les mille conduits, courant sous vos pieds, tapissant les parois, suspendus à la voûte, croisés, superposés, bifurqués, chaque membre est un organe essentiel dont l'emplacement, le classement, l'isolement, la direction, la destination et la dispersion sont mathématiquement calculés.

Mais il est temps d'entrer dans quelques détails au sujet de la participation de l'Europe à l'Exposition.

L'affluence énorme des exposants — il y en a plus de 9,000 — et l'incroyable diversité des objets exposés, déroutent complètement le visiteur au début. Il ne sait que voir, comment localiser son examen, où s'arrêter ; c'est un kaléidoscope vertigineux. Cette variété hétérogène, sans lien apparent, donne un peu à l'Exposition l'aspect d'une foire internationale, foire grandiose, fort intéressante sans doute, mais dont les perspectives changeantes fatiguent outre mesure. C'est du reste un mal inévitable et nécessaire, auquel le visiteur doit se résigner. Les emménagements ne brillent pas tous par le style et la simplicité, mais comment l'empêcher? Les organisateurs ont abandonné au goût de chacun les installations particulières ; il est des exposants qui ont manqué de tact, d'autres dont l'ordonnance est quelque peu baroque. Faut-il s'en plaindre ? On aperçoit des arcs de triomphe faits de bouteilles, des tours construites en tonneaux, en pavés, en charbons, des dômes en flacons de parfum, des minarets en boîtes de conserves, des pyramides en bobines de fil, des flèches gothiques en boutons d'habits et de souliers, des campaniles en échantillons de laine, des voûtes échafaudées avec des caisses de biscuits, des tourillons de tabac, des arcades de chaussures, des colonnes faites de cannes et de parapluies, des pilastres formés de balles de diverse nature, une imitation de l'arc de l'Étoile de Paris, mesurant dix mètres de haut, en briquettes économiques ; c'est un amoncellement d'objets les plus disparates, une promiscuité de créations architectoniques, qui confond tous les ordres, toutes les époques, tous les pays. Au milieu d'un tel assemblage, il est aisé de comprendre que l'esprit se fatigue vite et que les yeux se troublent. Aussi est-il préférable de localiser ses visites, et les curieux

qui ne disposent pas d'un temps suffisant, au lieu de s'évertuer à tout voir, seront mieux inspirés s'ils se consacrent, après avoir rapidement parcouru les diverses galeries, aux installations qui les intéressent plus directement. Il y en a, au surplus, pour tous les goûts, depuis le charmant pavillon aux immenses glaces, serties dans de longues baguettes dorées, où se taillent les diamants d'après les procédés les plus perfectionnés et où des millions se trouvent entassés et se façonnent en polyèdres minuscules sous les yeux du spectateur ébloui, jusqu'aux modestes échoppes rustiques, où s'exercent les métiers les plus humbles, qui ne sont pas toujours les moins intéressants. Ce qui repose beaucoup aussi, après un trop long et trop consciencieux examen, c'est une station devant les bazars des diverses nations, où des indigènes, choisis parmi les plus beaux types, en costume national, vous offrent les produits de leur pays. L'observateur trouve ainsi matière à une étude de mœurs prise sur le vif, dont l'attrait m'a paru très réel pour tous. J'ai vu s'arrêter longuement devant ces installations internationales bien d'autres que des ethnographes, des anthropologues ou des linguistes. Dans un champ aussi vaste que celui de l'Exposition, ce serait tenter l'impossible de vouloir passer en revue tous les objets exposés ou même s'attacher à décrire les plus remarquables. Il faudrait des volumes pour cela. Je me bornerai donc à citer dans chaque section les produits qui m'ont le plus frappé, en me limitant de préférence aux expositions collectives. Eu égard à la place que la *Revue Internationale* peut accorder à un aperçu de ce genre, je ne saurais faire autre chose dans le vaste déploiement d'objets intéressants ou curieux au milieu desquels il convient de choisir, si ce n'est de distinguer des faits généraux, relevés par-ci par-là au moyen du plus saisissant des exemples entrevus.

Naturellement, c'est la Belgique qui occupe la plus grande place à l'Exposition. Dans la galerie des machines elle tient autant d'espace à elle seule que les quatre autres pays qui y figurent et qui sont l'Allemagne, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Comme superficie d'emplacement, après la Belgique vient la France. A la France succède la section italienne, dont la place n'excède guère pourtant celles occupées par l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche et les États-Unis. La Hollande se

range immédiatement après ces pays, et son territoire, à l'Exposition, égale à peu près celui de la Russie. Les autres nationalités suivent d'assez loin. La Belgique est représentée par 3,377 exposants, plus du tiers du nombre total. Pas une branche du commerce et de l'industrie belges qui n'ait tenu à faire voir et juger ses produits. Désirant sans doute récompenser cet empressement et mus peut-être par quelque sympathie secrète, les organisateurs ont placé la Belgique bien en vue, à droite du visiteur dès qu'il a franchi l'entrée principale. En pénétrant dans la section belge, le regard rencontre tout d'abord une industrie d'art, dont la restauration remonte maintenant à une trentaine d'années à peine, mais qui fut autrefois célèbre dans le pays : la fabrication des tapis de haute lisse. L'usage d'orner les monuments publics et les demeures particulières, dans les circonstances solennelles, de tapisseries, est très ancien aux Pays-Bas ; la fabrication des tapis y devint bientôt une industrie nationale, dont le développement surpassa de beaucoup celui des fabriques analogues qui s'établirent dans les contrées voisines. Les tapissiers flamands eurent une renommée universelle aux XVI[me] et XVII[me] siècle ; mais cet art si apprécié alors tomba peu à peu et finit par disparaître du sol belge. Depuis environ un quart de siècle, on s'est appliqué à faire revivre cette antique industrie nationale. L'entreprise était louable, quoique difficile et onéreuse. Après bien des sacrifices, deux maisons sont parvenues à une véritable résurrection de l'art flamand des tapisseries de haute lisse : ce sont la Manufacture de Malines, Braquenié et C[ie], et celle des Tapisseries de Flandre, établie à Ingelmunster. L'une et l'autre ont leurs produits à l'Exposition. La fabrique d'Ingelmunster expose un panneau : *Le roi Philippe-le-Bel reçoit les échevins de Bruges au château d'Ingelmunster et leur octroie une sauvegarde pour les reliques du Saint-Sang, en l'année 1297*. On ne peut se refuser d'y voir une œuvre pleine de mérites, dont la fermeté des lignes, la pureté du dessin, le groupement des personnages et leur caractère essentiellement flamand, constituent les qualités maîtresses. La Manufacture de Malines montre trois tapisseries, exécutées pour la salle des séances du Sénat belge, trois chefs-d'œuvre. Elles représentent : *L'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle chez Rubens ; Philippe-le-Bon recevant les am-*

bassadeurs d'Orient; Le baptême de Philippe van Arteveldc. La finesse des trames de ces tapisseries, le fini de leur exécution, la perfection harmonieuse des nuances, la netteté et la puissance du coloris en font de vrais tableaux. Pour arriver à cette illusion, il n'est même pas nécessaire de voir les tapisseries de loin, il suffit de se placer à la distance voulue par l'artiste. Les connaisseurs ne manqueront pas d'établir un parallèle entre les Gobelins du salon de Sèvres, qui fait partie de la section française, et les tapisseries flamandes d'Ingelmunster et de Malines, et plus d'un, j'en suis sûr, placera celles-ci au-dessus des produits de la manufacture nationale de France.

Il existe bien quelques analogies entre les tapis de haute lisse et les dentelles. En tout cas, ces dernières constituent un autre produit belge, où l'art et l'industrie ont une égale part, et qui se trouve aussi largement que luxueusement représentée à l'Exposition. Anciennement, la fabrication des dentelles était une industrie populaire. Dans certaines villes flamandes, des milliers d'ouvrières gagnaient leur vie par cette fabrication. On les voyait, les unes à peine sorties de l'enfance, les autres encore dans tout l'éclat et la vigueur de la jeunesse, d'autres enfin approchant de la vieillesse, mais à la main toujours alerte et sûre, assises tout le long du jour devant un carreau à dentelles, alignant et croisant sans relâche les fuseaux. En hiver, presque dans chaque maison d'artisan, derrière la vitre bien close, la pâle et placide figure de l'ouvrière apparaissait avec la clarté, et y était retenue par la tâche à accomplir jusqu'au déclin du soleil. Le soir venu, le carreau se posait près de l'âtre, sous la petite lampe à l'huile, devant laquelle était placée une carafe d'eau bien claire, bien fraîche, qui avivait l'éclat de la lumière, et le travail recommençait, se prolongeant parfois fort tard dans la nuit. En été, c'était à la fenêtre ouverte, ou dans la ruelle, rangées devant les portes, ou bien à l'ombre des petits jardinets, que s'installaient les actives dentellières. Charmant et dur métier, car souvent lui seul aidait à vivre de nombreuses familles. Que de fois me suis-je arrêté, au temps de ma jeunesse, près d'une de ces habitations sur le seuil desquelles les dentellières travaillaient aux premières heures du soir! On entendait de loin leur gai babil, fréquemment interrompu par une voix jeune et sonore qui s'élevait soudain et entonnait une de

ces complaintes flamandes, aux notes lentes et mélancoliques, dont le refrain était répété en chœur. Les voix graves des matrones faisaient la basse dans ces chants du foyer laborieux et le bruit des fuseaux leur servait d'accompagnement. Au sein de ces intérieurs paisibles, rien n'arrêtait le travail, ni le chant ni le rire, si nécessaires d'ailleurs pour en rompre l'excessive monotonie; l'ouvrière, pour ne point perdre de temps, ne quittait même son carreau qu'au moment du principal repas, les autres lui étaient servis sur sa chaise par les vieillards ou les enfants, non-valeurs dans le ménage. Le dimanche seul amenait une diversion à cette vie de labeur, dont aucune ne se plaignait et qu'assurément beaucoup d'anciennes ouvrières regrettent. Aujourd'hui, le métier de dentellière à domicile n'existe plus. Les communautés l'ont tué. C'est généralement dans les écoles dentellières, ou dans les associations religieuses, lesquelles emploient des enfants à la pénible et lucrative fabrication des dentelles, que s'exécutent maintenant ces légers et admirables tissus. L'Exposition en fait voir l'étonnante variété et l'incroyable richesse. Sous un ravissant pavillon s'étalent les points à l'aiguille, au fuseau et les points duchesse; les valenciennes, les dentelles de Brabant, de Bruxelles, de Bruges, de Malines, de Grammont, de Chantilly, etc., dont l'opulent fouillis est constamment entouré d'une foule de dames qui retiennent avec peine leurs cris d'admiration et d'envie.

De la dentelle de fil à la dentelle de fer il n'y a que des différences d'épaisseur et de.... solidité. La ferronnerie est encore un art national belge. Les modestes et habiles forgerons du moyen âge faisaient des prodiges avec leur marteau. Il n'est point nécessaire de le rappeler à Anvers, où, devant la cathédrale, se voit encore un puits d'un travail merveilleux, dont tous les ornements ont été faits au marteau, sans le secours de la lime, par le célèbre ferronnier Quentin Metsys, devenu plus tard un grand peintre, pour obtenir la main de la femme qu'il aimait et qui était la fille de Frans Floris, un maître flamand. Depuis cette époque lointaine, le travail artistique du fer est toujours resté en honneur dans nos provinces. L'Exposition montre les nombreuses applications de ce travail, la variété de forme et la perfection auxquelles un habile ouvrier peut atteindre en cette matière. Les coffrets à bijoux, les bouquets et les feuillages en

fer forgé, les rampes, les balcons, les balustrades, les garnitures de fenêtres et de portes qu'on y voit et dont les dessins réalisent toutes les fantaisies, sont de vrais prodiges dans leur genre. Certains de ces chefs-d'œuvre de ferronnerie sont renfermés dans des écrins, comme de vrais joyaux.

En parlant d'écrins, je trouve l'occasion de signaler la restauration, tentée par quelques industriels belges, d'un autre art national, celui de la reliure. Plusieurs maisons se sont imposé la tâche d'imiter les modèles de nos anciens maîtres relieurs. On ne saurait poursuivre un but plus utile et plus patriotique. La renaissance des procédés et des caractères qui ont fait la gloire de nos anciens imprimeurs et relieurs est, au surplus, un travail artistique des moins faciles. Les exposants de cette catégorie n'ont épargné aucun sacrifice pour y réussir ; ils veulent même faire mieux que leurs devanciers des siècles passés, ils s'appliquent, en imitant les réliures élégantes, décoratives et solides de ces derniers, à tenir compte des progrès des arts et du perfectionnement des procédés modernes.

De la reliure au livre il n'y a qu'un pas, et qui dit livre dit enseignement. L'enseignement à tous ses degrés tient une ample place dans la section belge. Depuis quelques années, on a beaucoup fait et défait sous ce rapport en Belgique ; on a surtout dépensé énormément d'argent. Il est fâcheux que des questions de parti soient venues se mêler aux importants problèmes de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse. Des capitaux considérables ont été consacrés en pure perte à des constructions et à des installations que des remaniements ultérieurs devaient rendre inutiles. Nul ne contestera cependant que les anciens systèmes laissaient beaucoup à désirer. Qui ne se souvient du local des écoles d'autrefois ? C'était une salle plus ou moins vaste, aux murs nus et blanchis, ayant pour tout mobilier un tableau noir, des pupitres et des bancs, tailladés et mal assujettis, faisant face à la chaire du maître, au-dessus de laquelle était suspendu un crucifix. Les seuls ornements qu'on y rencontrait parfois, étaient la statuette d'un saint ou d'une sainte et une carte géographique surannée quelconque. La chaire avait un aspect renfrogné et antipathique ; les bancs grossiers, mal équilibrés et sans dossier, portaient l'empreinte de plusieurs générations d'écoliers ; la salle, mal éclairée, sentait mauvais, à cause du défaut d'air

ou d'une ventilation défectueuse. Des réformes intelligentes ont changé tout cela. Non-seulement les programmes de l'enseignement ont été soigneusement revus, on les a simplifiés en élaguant les matières fastidieuses, on les a complétés en comblant les lacunes prouvées par l'expérience; mais on s'est attaché aussi à rendre les locaux riants et sains, à parler aux yeux en même temps qu'à l'esprit. L'enseignement intuitif est, en effet, le meilleur et le plus fécond de tous les enseignements. A l'Exposition, on remarque sans peine les résultats des méthodes nouvelles. D'abord, le local type qui s'y trouve installé est agréable et gai. Les pupitres sont soignés, bien disposés pour l'usage auquel ils doivent servir, commodes et proportionnés à la taille des élèves, de façon à ne pas exposer ceux-ci à devenir bossus ou à contracter une autre infirmité durant leur séjour à l'école. Les murs sont garnis de cartes et de gravures relatives à l'enseignement; l'élève peut y découvrir les objets dont on l'entretient, représentés sous une forme attrayante, synthétique, facile à comprendre et à retenir. On s'instruit par les yeux infiniment plus et avec une promptitude incomparablement plus grande que par les oreilles. La science devient ainsi de la pratique, et se fixe sans peine dans l'esprit. L'enfant auquel il est si difficile d'apprendre à raisonner, raisonne à son insu, réfléchit, compare; son intelligence se forme d'elle-même, et l'enseignement donné de cette manière n'est pas de ceux dont la mémoire est le seul appui: il est acquis pour la vie. Les tableaux qui ornent les murs des nouvelles écoles, montrent et développent toutes les connaissances en rapport avec la classe où ils se trouvent. C'est par eux que l'élève apprendra à connaître toutes les matières premières; qu'il suivra les différentes phases de leurs nombreuses transformations, s'initiera aux procédés industriels et comprendra l'utilité et l'emploi de toutes les choses qui constituent le domaine conquis par l'homme sur la nature. Combien un tel enseignement nous mène loin des notions vagues et abstruses qui composaient le bagage scientifique des collégiens d'il y a vingt ou trente années! C'est à donner envie à tout le monde, jeunes et vieux, de se mettre et remettre sur les bancs de l'école. L'enseignement pratique est appliqué aux écoles de filles comme aux écoles des garçons, et se poursuit en se développant et en se complétant depuis les classes primaires jusqu'à

et y compris l'enseignement supérieur. Les expositions scolaires nous renseignent sur tout cela à Anvers. Il importe aussi de remarquer que dans ce système le côté littéraire et moral de l'éducation n'est nullement négligé. Les cahiers des écoles exposantes sont là pour en faire foi. Le public peut les examiner et se convaincre de la valeur de l'instruction dans chacune d'elles.

Les méthodes nouvelles d'enseignement scientifique et littéraire peuvent s'appliquer aussi dans certaines limites à l'éducation professionnelle. L'enseignement des beaux-arts notamment peut en tirer de grands profits. La section belge comprend diverses collectivités d'exposants chez lesquels on peut se rendre compte des excellents résultats d'un pareil système. L'école de Saint-Luc, de Gand, fondée dans un but spécial, celui de produire des artistes chrétiens dans toutes les branches de l'art et de l'industrie artistique, a suivi avec succès la voie de l'enseignement pratique. Cette école forme des architectes, des constructeurs, des peintres, des sculpteurs, des décorateurs, des forgerons, des contremaîtres, des dessinateurs, etc. Son exposition comprend : la construction religieuse et la construction civile, la menuiserie, l'ébénisterie, la sculpture en bois et en pierre, la peinture artistique, la peinture décorative, la peinture sur porcelaine, l'orfèvrerie, la dinanderie, la ferronnerie, la reliure et la vitrerie. Tous ces métiers divers ont contribué à ériger une chapelle, une sacristie et un salon, qui sont autant de compartiments séparés où l'on retrouve, sous forme de meubles et de décors, ce que l'art national restauré a produit de plus parfait et de plus original. D'ailleurs les applications industrielles de l'art ont toujours brillé en Belgique d'un vif éclat. Lors de l'Exposition nationale belge de 1880, le grand succès, la plus puissante attraction fut le compartiment de l'art rétrospectif, qui occupait une des deux grandes ailes du palais construit pour cette exposition. Les richissimes dépôts de l'État et les principaux musées des villes avaient grandement contribué à la splendeur de l'exhibition de notre art rétrospectif. Cet exemple avait été suivi par la plupart des magnifiques et nombreuses collections particulières du pays, qui s'y trouvaient représentées par leurs objets les plus précieux. Il en était résulté une exposition unique dans son genre, d'une opulence inouïe, d'un intérêt sans

précédent, que les amateurs de toutes les parties du monde vinrent admirer. L'histoire du mobilier et des arts industriels de nos anciennes provinces s'y pouvait voir, suivre et étudier depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre siècle. Elle comprenait, entre les meubles et les objets d'art de toute nature, les costumes et leurs accessoires, les armes et armures, les manuscrits, les instruments de musique, les anciens imprimés, les gravures, etc. On avait cru d'abord organiser un compartiment analogue plus complet encore, s'il était possible, à l'Exposition universelle d'Anvers. La Belgique se serait efforcée de réunir les mêmes éléments, de faire mieux qu'en 1880, mais l'exposition étant internationale, elle ne pouvait, dans cet ordre d'idées, s'isoler des autres nations, ou devait les inviter toutes à se joindre à elle. Les difficultés d'une semblable entreprise, occasionnées, d'une part, par les locaux, qu'il eût été nécessaire dans ce cas d'agrandir encore considérablement; d'autre part, par les obstacles qui s'opposaient, pour les pays étrangers, à l'envoi hors de leurs frontières et parfois bien loin, de collections d'une inestimable valeur que les Gouvernements auraient dû emprunter aux musées publics ou particuliers de leur pays, ont malheureusement fait échouer le projet d'ouvrir une exposition rétrospective internationale. Un antiquaire de Bruxelles a cependant voulu profiter de l'Exposition d'Anvers pour montrer, à côté de celle-ci, de son initiative privée, une collection d'objets appartenant à l'art rétrospectif. C'est une idée heureuse et qui mérite le succès qu'elle obtient. Le pavillon où se trouve cette exposition particulière a 600 mètres carrés de superficie. On y voit, dans des salles dont le style est en rapport, les grands et petits meubles au complet de chaque époque. Après plusieurs intérieurs purement flamands de différents âges et qui sollicitent l'attention de tous par leur caractère original, on traverse des salles Louis XIII, Louis XIV, Louis XVI, garnies et ornées, avec un scrupule rigoureux et une minutie frappante, d'un mobilier aussi remarquablement conservé qu'authentique. On y trouve toutefois également des objets isolés. Je ne citerai que la reproduction partielle d'un chœur d'église en chêne sculpté, provenant de la fameuse collection du comte Hugo von Waldsbott Bassenheim. Cette œuvre admirable paraît avoir été exécutée par les chartreux du couvent de Buxheim (Bavière), au

commencement du XVIIIme siècle. Elle se compose de trente et une stalles merveilleusement ciselées.

Les arts se tiennent, je puis donc parler ici sans autre transition du compartiment belge de la musique, qui mérite une mention. Par la fabrication des pianos surtout, la Belgique peut rivaliser avec les principaux facteurs de l'Europe. Cette industrie belge a une production considérable et son marché s'étend jusqu'aux pays d'outre mer. Le chiffre de l'exportation annuelle atteint environ 4 millions de francs. Il n'est pour ainsi dire pas de ville belge de quelque importance qui n'ait un ou plusieurs facteurs de pianos. La musique au reste est en grand honneur dans nos provinces et le piano est devenu un instrument universel. On le trouve partout, dans les hôtels princiers comme dans l'arrière-boutique du plus modeste débitant. Il est entré dans nos mœurs: c'est l'accompagnateur obligé de nos plaisirs, le consolateur mélodieux de nos heures de tristesse et de solitude, l'interprète éloquent de nos impressions intimes; c'est quelque fois aussi, hélas! un instrument de supplice. Loin de moi cependant l'idée de médire du piano, j'en suis au contraire un fervent admirateur; mais je voudrais lui voir un peu moins de vulgarité et un peu plus de discrétion. Je voudrais rencontrer aussi chez beaucoup de ses innombrables adeptes un peu plus d'amour de l'art et de goût musical, un peu moins d'assurance et de prodigalité de leur savoir. De plus, ce qui me paraît déplorable, c'est la propension de certains facteurs à vouloir faire de leurs pianos plutôt des meubles de luxe que des instruments perfectionnés. Je n'ai aucune estime pour un piano chargé de sculptures, criblé d'incrustations ou dont les panneaux veulent être des miniatures; je crains toujours qu'un pareil instrument n'ait d'autre valeur et d'autre mérite que ceux de ses ornements. Je préfère à tout autre le piano dont la caisse simple se présente modestement et se prête à toutes les exigences instrumentales, n'apportant par ses prétentieux festons et ses inutiles astragales aucun obstacle à la sonorité. Sous ce rapport, les facteurs belges ont peut-être bien quelque chose à apprendre de leurs concurrents étrangers.

Que de choses n'y aurait-il pas à signaler encore, s'il m'était permis de m'étendre et si je n'avais hâte d'arriver à la galerie des machines, où la Belgique l'emporte incontestablement sur

les autres nations ! En passant, voici un pavillon de 120 mètres carrés et de 14 mètres de hauteur, dont chacune des huit faces consiste en une énorme vitrine de glace épaisse. C'est un aquarium, construit aux frais de la collectivité des pêcheurs d'Ostende, et où l'on voit frétiller tous les poissons, petits et grands, qu'on recueille sur nos côtes. Plus loin, en traversant le point central, sous le dôme, la vue est arrêtée par un monument bizarre que le commerce d'importation de la ville d'Anvers a élevé en guise de symbole de son trafic. Ce monument gigantesque occupe 100 mètres de superficie. Il constitue une agglomération de cinq tourelles de 15 mètres de hauteur, formées par des entassements de barriques, de sacs, de ballots contenant le riz, le café, le guano, le coton, etc., qu'Anvers achète sur les grands marchés d'outre mer et dont elle alimente la Belgique et une grande partie de l'Europe. Les espaces, laissés libres au milieu de ce singulier appareil de construction, sont remplis au moyen d'échantillons des produits importés. Le monument est décoré des armoiries de la ville d'Anvers et orné des drapeaux de toutes les nationalités d'où ces produits sont originaires. Le sommet est couronné par une statue allégorique, représentant l'Escaut affranchi. Toute cette accumulation d'objets hétéroclites étonne; elle est très pittoresque, mais peu gracieuse.

J'arrive maintenant à la galerie des machines, le grand succès de l'Exposition d'Anvers. S'il est malaisé de faire un choix au milieu de l'infinie variété d'objets qui compose la section belge, il est plus difficile encore d'être judicieusement éclectique dans une exhibition aussi importante et aussi remarquable que celle de ses machines. Ici cependant on rencontre une collectivité prépondérante, qu'on peut tirer hors pair sans faire de jaloux ni porter ombrage, parce qu'elle n'a point de rival: c'est la puissante Société Cockerill, de Seraing. Cette Société n'a pas dépensé moins de 150,000 francs pour toutes ses installations, lesquelles occupent un espace de 1,000 mètres carrés. Elle emploie 11,000 ouvriers dans son immense établissement et utilise journellement une force motrice moyenne de 15,000 chevaux-vapeur. Les modèles en relief et les plans des nombreuses usines de la Société et ceux de ses mines de Sorromostro (Espagne), qui figurent à l'Exposition, sont fort curieux et fort intéressants à examiner. On y distingue les diverses répartitions de la divi-

sion du travail dans les ateliers et chantiers Cockerill, avec leurs adaptations respectives, leur trame serrée de railways et de canalisations, sillonnée de locomotives et de bateaux, bordée de fours à coke et de fourneaux flamboyants, trouée par les houillères. Merveilleux paysage en vérité, que peut-être nul autre établissement industriel au monde ne pourrait offrir. La Société Cockerill peut fournir annuellement, outre les charbons, fers et aciers de tous genres: 100 locomotives, 70 machines à vapeur, 1,500 différentes constructions mécaniques, 10,000 mètres de ponts, plaques tournantes, charpentes et chaudières, 14 navires de mer et bateaux de rivière en fer ou en acier, des coupoles cuirassées, des canons en cuivre, bronze, etc., des presses et des grues à air comprimé et à vapeur. Les prélèvements statutaires sur les bénéfices, pour les amortissements durant ces vingt dernières années, se sont élevés à 25 millions de francs. Et tandis que la plupart des industries souffrent de la pénurie des commandes, le puissant établissement de Seraing suffit à peine aux siennes. La raison en est sans doute l'universelle renommée de cet établissement, ses relations étendues et par-dessus tout son excellente direction. La nombreuse flottille de navires dont la Société est propriétaire, ne facilite pas seulement le transport de ses produits, en réduisant les frais dans de fortes proportions, mais procure encore des retours avec charge assurée et crée des débouchés certains. Quand on possède les moyens financiers nécessaires pour le trafic sur une semblable échelle, rien n'est plus simple. Les machines exposées par la colossale Société belge sont nombreuses. Parmi elles, on remarque spécialement, à cause de ses exceptionnelles proportions, une machine soufflante, qui s'élève jusqu'aux combles de la galerie et qui est destinée à des hauts-fourneaux du midi de la Russie. Cette machine se trouve actionnée par un moteur à vapeur, situé dans la cour attenante à l'Exposition. Vrai colosse de fer et d'acier, elle fournit l'image palpable de la force brutale et de la puissance de la matière, au service de l'esprit de l'homme. On remarque aussi la machine du *Tchesma,* un navire de guerre de 9,920 tonneaux, en construction à Sébastopol, pour compte du Gouvernement russe. Ce cuirassé de premier rang sera actionné par deux machines pareilles, l'une à tribord et l'autre à babord, ayant ensemble une force indiquée

de 11,280 chevaux-vapeur. Elles sont du système Compound, à trois cylindres, dont l'un à haute pression, de 2 mètres 50 de diamètre. Elles commandent deux hélices en bronze d'un système nouveau, consistant dans la division de l'hélice en quatre pièces, boulonnées à un même corps, afin de pouvoir, en cas d'avarie, renouveler partiellement les parties atteintes. Ces machines ont été payées 3 millions 200 mille francs par le Gouvernement russe; elle peuvent fonctionner à volonté, soit ensemble, soit isolément, et ont été si admirablement conçues qu'elles paraissent devoir réaliser l'idéal du genre pour les constructions maritimes. Les ingénieurs-mécaniciens ne cessent de les étudier comme une merveille d'agencements, de complications savantes et de précision mathématique. Une autre machine exposée par la même Société est celle destinée à la *Princesse Joséphine*, un bateau à vapeur actuellement en construction à Hoboken, près d'Anvers, où est établi un chantier de la Société de Seraing. La *Princesse Joséphine* aura une force de 800 chevaux. C'est un navire de transport de 2,250 tonneaux, devant faire partie de la flotte de la Société. Dix navires et deux barges à vapeur ont déjà été construits pour le service de celle-ci. Elle a fixé à quinze le nombre des navires qui lui sont nécessaires en vue du transport régulier de ses approvisionnements de minerai et des expéditions, par voie d'eau, de ses produits. L'Exposition particulière de la Société Cockerill comprend encore deux locomotives monstres, destinées, l'une à la traction des trains express, l'autre à celle des trains de marchandises sur les lignes, au plan si diversement incliné, du Luxembourg: une machine d'extraction pour le charbonnage de Houssu, à Haine-Saint-Pierre (Hainaut), ayant deux cylindres conjugués qui permettent d'enlever à 1,000 mètres un poids de 5 à 6,000 kilogrammes; des canons rayés en acier, pouvant lutter avec ceux sortant de la célèbre usine allemande de Krupp, et construits pour le Maroc; ces canons sont présentés au public par une escouade d'ouvriers marocains, envoyés à Seraing par leur sultan, à l'effet d'y acquérir les connaissances indispensables à l'établissement d'une fonderie de canons dans leur pays; enfin, dans le jardin, le plus grand marteau-pilon existant dans l'univers — il ne pèse pas moins de 100,000 kilogrammes — destiné à la fonderie de canons de Terni (Italie). Une chose bien digne d'observation, c'est que

la Société Cockerill, malgré le capital considérable dépensé par elle pour ses installations à l'Exposition d'Anvers, a cependant découvert un ingénieux moyen d'y réaliser quelques économies. Sa machine soufflante produit de l'air comprimé pour le rôle qu'elle est appelée à remplir dans les hauts-fourneaux. Cet air constitue une force motrice notable, qui eût été perdue sans les ingénieurs de la Société, lesquels l'ont employé à actionner ses deux machines à vapeur et sa machine d'extraction, obtenant ainsi une très sérieuse réduction de la dépense en vapeur.

Ce sont les établissements De Nayer et Cie, de Willebroek (province d'Anvers) qui, au moyen de trois groupes de chaudières produisant 1,800 chevaux de force, fournissent l'action nécessaire à la plupart des moteurs de l'Exposition. La même firme expose une grande et magnifique fabrique de papier en pleine activité. Les curieux, toujours en grand nombre, peuvent y contempler les différentes transformations d'un bloc de bois, d'une botte de paille, d'un paquet de chiffons, se résolvant successivement en poussière, laquelle s'amalgame dans les cuves en bouillie, se métamorphose petit à petit dans un monde d'appareils et se montre en dernière analyse à l'état de papier, de nuances variées, que des machines spéciales découpent immédiatement et qu'une équipe de jeunes ouvrières convertissent aussitôt en belles feuilles, prêtes à recevoir notre écriture; d'autres feuilles sont instantanément pliées ou lignées et les enveloppes sont faites mécaniquement, de même que le triage et l'emballage; en un mot les machines achèvent toutes les opérations d'une papeterie au complet, sous les yeux du public, car la main de l'ouvrier n'intervient qu'à titre de guide. Les installations de la fabrique De Nayer sont réellement suprenantes et méritent certains détails techniques. On utilise dans cette fabrication soixante matières premières différentes propres à faire le papier, depuis le bois de sapin jusqu'aux tiges d'asperges en passant par la paille, les chiffons et la bagasse provenant de la canne à sucre passée au moulin. Il est facile, à l'Exposition, de se rendre compte de la diversité des pâtes obtenues avec chaque ingrédient spécial. Toutes les pâtes qui y figurent sont produites par des procédés chimiques constituant de la cellulose pure. Le bois mêlé à la pâte est le résultat de l'usure d'un bloc sur des meules tournant très vite et avec une grande force. Le liquide qu'on

y mêle s'écoule à travers deux épurateurs en tôles perforées, qui opèrent la séparation des parties imparfaitement moulues d'avec la pâte fine; cette dernière se réunit dans un réservoir, tandis que la grosse pâte est refoulée au moyen d'une pompe dans un appareil raffineur composé de deux meules; de là les pâtes moulues se dirigent de nouveau vers les épurateurs, où la même séparation se fait, de telle façon qu'il n'arrive dans le réservoir qu'une pâte d'une finesse constatée. Dans ce réservoir plonge un cylindre recouvert d'une toile métallique sur laquelle la pâte de bois vient se coller, l'eau qu'elle contient encore s'écoulant par l'intérieur. La pâte forme déjà alors une véritable feuille, constamment reprise par un feutre sans fin, pressant la toile métallique. A son tour le feutre est pressé par un rouleau en bois, se chargeant ainsi de la pâte. Celle-ci s'y applique d'une manière continue par la rotation des appareils, et quand elle est suffisamment épaisse, l'ouvrier la détache facilement sous forme de carton en feuilles. Ce produit est ensuite mélangé, en certaines proportions, avec les pâtes chimiques, pour la fabrication du papier d'impression ordinaire. En suivant la marche des machines, on saisit parfaitement les opérations successives. On voit l'effet des pompes, qui, par aspirations, enlèvent au papier une grande partie de l'eau, puis l'effet de la première presse, dite presse humide, parce que son action se produit sur la toile métallique, alors que le papier est encore très mouillé. Au sortir de cette presse, le papier, soutenu par des feutres, passe dans d'autres appareils qui ont pour but d'enlever, par pression, la quantité d'eau restant avant de procéder au séchage, lequel s'obtient par le passage du papier sur de grands cylindres remplis de vapeur. Enfin, le tout se termine par le dévidoir, rouleau en bois où le papier achevé s'enroule. Le public suit avec le plus vif intérêt, sur les machines, l'eau blanche qui y coule en tête, s'épaissit insensiblement par divers mélanges, se purifie dans de nombreuses manipulations, devient une pâte fine et ténue, se sèche et sort en définitive sous forme de papier. L'examen de ces opérations donne aux moins clairvoyants une notion de ce que la mécanique peut réaliser.

J'ai beaucoup admiré une machine qui, si elle n'a pas les dimensions des magnifiques engins exposés par la Société de Seraing, elle en a du moins toutes les perfections. C'est une

machine Corliss, construite dans les usines P. Van den Kerckhove de Gand et destinée à la grande filature De Brouckère, de Roulers (Flandre occidentale). Son type est si achevé, si savamment agencé que, malgré son extraordinaire puissance, le mouvement irrésistible et doux de ses énormes rouages et engrenages ne fait pas plus de bruit qu'une montre. Cette œuvre mécanique atteint les limites extrêmes de la perfection.

Il y a bien un mot à dire aussi des produits de la mécanique. Derrière l'exposition Cockerill s'élève un mur immense terminé par deux tours, dont l'aspect représente une courtine flanquée de ses bastions. C'est un monument singulier, composé d'un assemblage de poutrelles de toutes épaisseurs et de toutes dimensions, exposé par les *Forges de la Providence*, à Marchienne-au-Pont (Hainaut), un des établissements les plus considérables et les mieux outillés de la Belgique. La *Métallurgie de la Vieille-Montagne* (province de Liége), un autre de nos grands établissements industriels, s'est également mise en frais; elle a construit une véritable citadelle au moyen des produits de la calamine qu'elle exploite et qui est connue depuis le XVme siècle. Les connaisseurs ne se lassent pas d'admirer ce monument de zinc, dans lequel on s'est ingénié à faire valoir les multiples applications du métal malléable. Ce coin de l'Exposition paraît vraiment en être l'arsenal. Près de la citadelle dont je viens de parler se trouve tout un attirail guerrier: ce sont les envois de l'industrie armurière si florissante de Liége. Une longue série de vitrines renferment des fusils, carabines, rifles, pistolets, revolvers et autres armes de tous les modèles et de tous les systèmes. Au bas, s'alignent des canons perfectionnés, dont le brillant éclat et l'admirable achèvement éloignent par bonheur de l'esprit les visions horribles que leur vue pourrait évoquer.

A tout prendre, les industries de la paix méritent la préférence. Le syndicat des meuniers de la ville de Louvain expose un superbe moulin, qui fonctionne avec ardeur. Le visiteur voit s'accomplir toutes les opérations de la mouture du blé, lequel est réduit en farines diverses, instantanément et mécaniquement triées et classées suivant leur qualité. La farine est aussitôt panifiée, d'après les meilleurs systèmes, par une boulangerie dont les fours sont en activité constante, ce qui permet

à chacun d'apprécier tout à la fois la valeur de la mouture et l'habileté du boulanger. A côté de la boulangerie, la brasserie. Le défaut de cette dernière industrie eût constitué une regrettable lacune dans la section belge, car la bière est essentiellement un produit national. La fabrication de la bière est représentée par une brasserie modèle à trois étages, avec outillage complet, et par une suite de pavillons qui en sont l'accompagnement obligé et où s'étalent les produits de nos distilleries.

Comme je l'ai dit antérieurement, l'électricité a un rôle important dans la galerie des machines et y tient une large place. Le compartiment de la Société anonyme l'*Électrique*, de Bruxelles, s'y distingue. Entre autres appareils ingénieux et nouveaux, cette Société expose un système de globes à verre diffusant. Le soir, ce compartiment est éclairé à l'aide d'une batterie d'accumulateurs de 35 kilogrammes, qui en fait une installation éblouissante. A l'électricité encore appartient une machine des plus ingénieuses, c'est le télémarégraphe de M. Van Rysselberghe, électricien du ministère des chemins de fer, postes et télégraphes, qui a aussi imaginé avec un plein succès de faire servir les fils du réseau télégraphique pour les transmissions simultanées par téléphone. Le télémarégraphe sert à indiquer les heures des marées de toute la côte, ainsi que le point précis où en est le flux ou le reflux sur tous les points de la côte. Cette invention est un prodige d'ingéniosité et est appelée à rendre des services inappréciables. Le télémarégraphe fait partie des objets exposés dans le compartiment des ponts et chaussées; l'appareil est mû par l'électricité, il enregistre l'état des marées de dix en dix minutes. On ne saurait évidemment être renseigné d'une façon plus complète sur l'état de la mer le long des côtes d'un pays, si étendues soient elles.

Je serais injuste en passant sous silence une installation qui se rattache à la galerie des machines; elle constitue d'ailleurs une innovation heureuse et intéressante, sans précédent à aucune exposition antérieure. J'entends parler de la reproduction fidèle, exacte, authentique d'une mine de charbon, qui s'ouvre dans le sol d'une des galeries à six ou sept mètres de profondeur. Cette nouveauté est un sujet d'étude pour les uns, un objet de curiosité pour les autres. Elle se compose de deux puits, le premier formant puits d'extraction, le second puits de

retour d'air. Le public qui descend dans cet abîme artificiel peut s'identifier toutes les installations et l'outillage d'une houillère occupant 100 mètres de sous-sol. Il y a la réduction d'une galerie à travers banc, une vue de niveau dans la couche, au bout de laquelle se trouve la veine, une taille, des wagons, une cage, des chariots remplis de charbon, des câbles, une écurie avec des chevaux, une équipe de mineurs, qui font le simulacre de leur travail à la clarté de l'électricité et des lampes spéciales usitées dans les mines.

Il me resterait à parler de la participation de la Belgique à l'exposition maritime. Mais ici ma tâche est singulièrement simplifiée. En effet, si la section belge occupe une place brillante dans toutes les branches industrielles et commerciales, son exposition maritime reste fort en dessous de celle des nations avec lesquelles elle peut avantageusement entrer en lice pour d'autres choses. Au temps jadis, la Belgique possédait une marine nationale, des motifs d'économie l'ont fait supprimer. Actuellement, les navires de la Société Cockerill, ceux de la White Cross Line et les malles-postes de l'État sont les seuls navires vraiment belges. Tous les autres navires, ceux notamment qui composent notre imposante flotte commerciale, ne sont belges que de nom: les bâtiments et les équipages sont anglais ou allemands. Une telle situation est grosse de périls; en outre, elle est d'autant plus préjudiciable aux intérêts de notre commerce que l'extension sans cesse croissante de celui-ci peut un jour amener le défaut des éléments étrangers — toujours aléatoires — auxquels il a fallu recourir jusqu'ici, et qui dans un avenir peut-être pas très éloigné pourraient un jour devenir ses rivaux au lieu de rester ses auxiliaires. Quand il s'agit d'intérêts vitaux, toutes les hypothèses sont permises. Des considérations analogues ont ému le pays et les Chambres il y a quelque temps déjà. Le Gouvernement a été poussé à se préoccuper des améliorations à introduire dans notre école de navigation, qui n'a jamais cessé d'exister, mais qui fut longtemps laissée dans l'oubli et dont les rares élèves cherchaient forcément des emplois à l'étranger. La construction d'un *aviso* fut décidée; il était particulièrement destiné à la protection de nos pêcheurs dans la Mer du Nord, et devait être disposé et outillé de façon à réunir les conditions d'un véritable navire-école. Le modèle

de ce bâtiment se trouve à l'Exposition; il a été construit aux chantiers d'Hoboken, par la Société Cockerill. Il est en acier Bessemer; le pont supérieur, ainsi que les capots, claires-voies etc., sont en bois de teck. Sa longueur entre perpendiculaires est de 62 m. 24; sa largeur, de 9 m. 15; le creux sur quille, de 5 m. 20; le tirant d'eau moyen, de 3 m. 55. Il jauge 911 tonneaux; son déplacement en charge est de 1,121 tonneaux. Il est muni d'une machine Compound de 900 chevaux indiqués, actionnant une hélice en bronze de 3 m. 20 de diamètre. Sa vitesse prévue est de douze nœuds à l'heure (environ 6 mètres par seconde). L'étrave a une forme élancée et son arrière est rond. Celui-ci comprend les logements du commandant, des officiers, du médecin, un hôpital et une pharmacie. L'avant est emménagé pour y loger 12 aspirants, 80 mousses; 18 sous-officiers, mécaniciens et quartiers-maîtres et 20 hommes d'équipage. Il y a sur le pont, à l'avant une tengue et à l'arrière une dunette de service où se trouve la roue du gouvernail. Un grand rouffle central contient deux cuisines et sert d'entourage aux machines et aux chaudières. Un rouffle en teck, placé sur la passerelle, contient la roue auxiliaire du gouvernail à vapeur et le compas. Tous les derniers perfectionnements de la science navale ont été appliqués sur ce navire, au triple point de vue de la sécurité, du chauffage et de la ventilation. Tel est le bâtiment qui semble appelé à régénérer notre marine de commerce.

ANATOLE BAMPS.

(La suite dans une prochaine livraison).

LA MUSIQUE CHINOISE

La musique doit être considérée, à mon avis, comme un des éléments les plus importants de l'étude d'un peuple et, particulièrement, de ce qui concerne ses sentiments, ses inclinations, les formes d'idéal conçues par lui et vers lesquelles il aspire. Elle constitue en effet une manifestation spontanée et révélatrice de la faculté de création de l'esprit à laquelle ceux-là seuls qui comprennent ses secrètes virtualités peuvent donner une parfaite expression.

L'antique muraille qui, pendant tant de siècles, a séparé l'empire céleste du reste du monde, tombe en ruine sous les injures du temps dont aucune puissance intellectuelle ou guerrière ne saurait enrayer l'œuvre, lente mais continue, de transformation. A travers les crevasses de ce rempart, l'œil scrutateur de la science peut aujourd'hui épier la Chine. On a fait déjà beaucoup d'études sur les institutions, les lois, les croyances et les coutumes de ce peuple; mais la musique, peut-être précisément à cause de ce qu'il y a de tout intime dans sa nature, n'avait pu encore être analysée et appréciée à sa juste valeur. On n'avait à cet égard que de partiales et superficielles impressions, non pas une étude complexe et coordonnée. Un long séjour dans ce pays et de persévérantes recherches pouvaient seuls permettre cette entreprise à qui la voulait tenter. L'année passée (1884) M. A. Van Aalst, attaché au service des douanes impériales chinoises, a fait paraître, parmi les publications spéciales concernant ce département, un travail intéressant et consciencieux sur la musique chinoise.[1]

Je vais essayer de résumer cette œuvre remarquable dans les lignes suivantes qui me paraissent emprunter leur opportunité à l'importance, je dirai même à la nouveauté du sujet.

En Chine, comme chez tous les peuples, l'origine de la mu-

---

[1] *Chinese Music*, by J. A. Aalst Shanghai published at the statistical department of the inspectorate general of Customs and sold by Messers Kelly and Walsh Shanghai; Yokohama and Hong-Kong, London p. s. King and son Canada building, King street, Westminster S. W.

sique se perd dans l'époque mythologique; cependant on en fait remonter l'invention à Fou-tsi qui régnait, dit-on, l'an 2852 av. J.-C. Les Grecs et les Chinois attribuent à cet art une influence puissante sur les passions humaines; et Platon ainsi que Confucius l'ont considéré comme faisant partie intégrante de la constitution de l'état. Dans le concept chinois, la musique représente l'harmonie existant entre le ciel, la terre et l'homme. Sous l'empereur Houang-ti-tche qui régnait en 2697 av. J.-C., la musique sort du vague et de l'indéterminé, elle obéit à des lois fixes et constantes; elle prend pour base une note d'après laquelle se précisent les sons, elle acquiert de l'importance dans le gouvernement de la chose publique et devient un moyen d'amélioration populaire. Les empereurs eux-mêmes composaient des hymnes; l'un d'entre eux, dont l'auteur est Choun qui régnait en l'an 2255 av. J.-C., remplit Confucius d'une telle stupeur admirative qu'il fut trois mois, dit-on, à n'en pouvoir manger de viande.

La musique ancienne est louée par tous les philosophes chinois pour la douceur et l'harmonie des sons. Mais les livres qui la contenaient ont été perdus en même temps que ceux que fit brûler l'empereur Chi-Houang-ti (246 av. J.-C.) Sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.) qui remit en honneur les antiques doctrines des sages, la musique se releva, grâce à Chi dont la famille cultivait, depuis un temps immémorial, cet art qui ne rappelait alors que le son des cloches et le roulement des tambours. Sous les dynasties suivantes, la musique continua à être tenue en compte; on retrouva les anciens livres et les anciens instruments et on inventa de nouveaux systèmes.

Les premiers empereurs de l'actuelle dynastie et particulièrement Kang-hsi (1662-1722 ap. J.-C.) et Chen-loung (1736-1796 ap. J.-C.) se sont préoccupés du développement de la musique et ont institué dans ce but un département spécial au ministère des cérémonies! Mais comme tout est en décadence dans l'empire du milieu, cet art si noble est peu cultivé, il est l'apanage des courtisanes, des aveugles et des artistes mercenaires qui courent les noces et les funérailles.

Houang-ti est considéré comme l'inventeur du *lu*, instrument composé de douze tubes de bambou qui donne les douze demi-tons de l'octave. Comment les Chinois ont-ils trouvé ces douze demi-tons? Des fables l'expliquent, c'est-à-dire qu'on l'ignore. Tous ces tuyaux sont de même diamètre, leur longueur seule est différente; le premier est long d'un pied chinois, soit 25 centimètres et demi; le second a, en longueur, les deux tiers du premier; le troisième les quatre tiers du second; le quatrième les deux tiers du troisième; le cinquième les quatre tiers du quatrième, et ainsi de suite jusqu'au douzième. Les notes qu'on en tire correspondent à peu près aux suivantes: *do, sol, re, la, mi, si, fa dièse, do dièse, sol dièse, re dièse, la dièse, fa.* Ces tubes servent en quelque sorte de diapason musical; et dans les temps plus rapprochés des nôtres, on les a faits non-seulement de bambou mais encore de cuivre, de marbre, de jade.

Jusqu'à la dynastie des Yin (1300 av. J.-C.) les Chinois n'employérent que les cinq notes auxquelles ils donnaient le nom de *kung*, *chang*, *tchao*, *tcho*, *yu*, correspondant à *do*, *sol*, *re*, *la*, *mi*. Au commencement de la dynastie des Tcheu (1100 av. J.-C.) on adjoignit à ces notes le *si* et le *fa dièse* du sixième et du septième tuyau avec les noms respectifs de *pien-koung* et *pien-tchi*. La gamme entière était donc: *do*, *re*, *mi*, *fa dièse*, *sol*, *la*, *si*; et elle resta telle jusqu'au XIVme siècle de notre ère. A cette époque, les Mongols s'étant emparés de l'empire chinois y importèrent leur propre gamme avec les noms de leurs notes qui entrèrent rapidement dans le commun usage. Voici cette gamme et ces noms: *Ho*, *wau*, *yi*, *chang*, *keon*, *tahih*, *koung*, *fau*, *liou*, *iou*; ces notes correspondent à *do*, *re*, *mi*, *fa*, *fa dièse*, *sol*, *la*, *si*, *do*, *re*. La dynastie des Ming, qui le siècle suivant succèda à la dynastie mongole, enleva de cette gamme les notes qui produisaient les demi-tons. L'actuelle dynastie a remis en usage la gamme et les noms mongoliques, sauf le *fa dièse*, de façon que l'échelle musicale chinoise est aujourd'hui la suivante: *do*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *do*, *re*. Dans la pratique on n'emploie cependant que les cinq premières notes.

Les Chinois ne font usage ni de lignes ni de signes spéciaux conventionnels pour inscrire leurs notes et en indiquer la tonalité ou les modifications. Il n'y a de signes que les suivants: Les notes dont le son doit être accentué se trouvent dans l'écriture plus espacées que les autres; le repos, la fin d'un air sont indiqués par un intervalle plus grand; un, deux ou trois points mis à la droite d'une note montrent que sa valeur est supérieure à celle des autres. Ces signes eux-mêmes sont souvent oubliés dans l'écriture; et il est bien difficile d'exécuter un motif, sans audition préalable. Théoriquement, la mesure à quatre temps est la seule adoptée par les Chinois; mais dans la pratique, ils admettent aussi les trois temps. Chaque quatrième temps est indiqué par un petit cercle à droite du caractère ou de la note; les trois autres le sont par des points.

Très original et difficilement imitable est le mode d'émission de la voix dans le chant. Il semble que les sons partent du nez et la voix de la tête. Le chant, comme le son, est toujours à l'unisson.

On distingue la musique sacrée et la musique populaire; l'une s'emploie à la cour et dans les rites des fêtes publiques; l'autre dans les théâtres, à l'occasion des funérailles, noces, etc. Les cérémonies sacrées sont célébrées à des jours fixes de l'année et en général pendant la nuit dans le temple de Confucius, du ciel, de la terre, de l'agriculture, etc. L'empereur ou un prince du sang délégué par lui y assiste, et malgré la différence de lieu et de but, les cérémonies sont toutes célébrées avec les mêmes formalités.

L'auteur de l'ouvrage précité décrit la solennité en honneur de Confucius, le grand sage de la Chine, dans le temple qui lui est consacré, à Pékin. Dans tous les chefs-lieux de préfec-

ture et de sous-préfecture se trouve un temple dédié à Confucius où l'on fait des offrandes d'aliments, de boissons, d'étoffes, d'encens et autres objets.

L'empereur entre dans le temple par une porte spéciale, au son de la marche chinoise. Un moment après son entrée, la musique cesse et le fils du ciel s'avance, au milieu du plus profond silence, vers l'autel. Au dehors du temple se trouvent les instruments de pierre et les cloches, au dedans les chanteurs et les autres instruments musicaux. Tout cet ensemble est divisé en groupes, à la tête de chacun d'eux est un drapeau. Un coup de tambour donne le signal du commencement de la cérémonie. Les drapeaux s'élèvent et la musique entonne l'hymne à Confucius. Ce chant est composé de six strophes ; la première est une invocation à l'esprit de Confucius qui vient, croit-on, honorer la cérémonie de sa présence ; la seconde, la troisième et la quatrième strophe servent d'accompagnement aux offrandes que l'empereur fait à cet esprit, en s'agenouillant deux fois à la fin de chacune et en se frappant trois fois le front.

Durant l'offrande, les danseurs ou les mimes font avec le corps et les bras, pour réclamer une respectueuse attention, des mouvements pleins de gravité. La cinquième strophe retentit pendant la crémation des offrandes ; et l'esprit sort du temple aux accents de la sixième.

M. Van Aalst donne la notation musicale, transcrite d'après le système occidental, de la marche ainsi que de l'hymne dont il traduit en anglais le texte chinois. Diverses illustrations indiquent les mouvements et les poses des mimes. Voici la traduction française, exactement littérale, de la strophe qui renferme l'invocation à l'esprit de Confucius :

O grand Confucius !
Esprit omniprésent, préconscient,
Formant avec le ciel et la terre une Trinité,
Maître des siècles !
Que le bonheur soit égal à celui que symbolise la licorne !
Que les sons répondent à la douceur des cordes métalliques !
Que le soleil et la lune se découvrent entièrement !
Que le monde tout entier harmonise dans la joie !

L'auteur s'occupe aussi de la musique populaire et emprunte les paroles à une étude sur les chants lyriques chinois due à Stent et publiée dans le *Journal of the North China Branch of the Royal annals society.* [1]

Les instruments musicaux peuvent être divisés en deux catégories ; les uns servent aux cérémonies et fêtes sacrées, les autres aux fêtes populaires. Cette division ne me semble pourtant pas absolue ; car une simple différence en plus ou en moins d'ornementation suffit à faire passer un instrument de la seconde à la première catégorie ou vice versa, sa nature restant la même.

---

[1] Année 1870-72, page 93.

Les corps sonores employés par les Chinois sont au nombre de huit; à savoir, la pierre, le métal, la soie, le bambou, le bois, la calebasse et la terre. L'auteur décrit 47 instruments formés de ces corps divers et en donne souvent les figures. Pour ne pas citer en entier cette partie intéressante du travail de M. Van Aalst, je me bornerai à parler des instruments encore en usage en Chine.

Il paraît que les Chinois ont toujours eu des instruments en pierre. Le jade est la substance préférée, cependant on emploie plus communément une pierre calcaire d'un travail plus facile et de moindre prix.

Le *te-tching* ou *li-tching* a la forme d'une équerre dont les côtés ont l'un 57, l'autre 40 centimètres. La pierre qui a cette forme est suspendue à une sorte de trapèze fixe; elle donne une seule note et est employée dans les temples.

Le *pien-tching* est formé de seize équerres du même genre. Leurs bras ont tous la longueur de 34 et 46 centimètres. Elles ont des épaisseurs variables, pour permettre la diversité des sons; elles sont d'ailleurs, ainsi que le *li-tching*, suspendues à deux barres horizontales. Le nombre de ces équerres a changé d'une dynastie à l'autre; aujourd'hui il est exprimé par le chiffre ci-dessus. Cet instrument ne sert que dans les cérémonies et à la cour.

Il y a ensuite la flûte de pierre appelée *yu-ti* ou *yu-hsiao*, semblable à celle de bambou.

Les Chinois se servent aussi, comme instrument, d'une certaine coquille nommée Hai-lo de forme conique avec un trou au sommet.

Les cloches semblent être en usage depuis Huang-ti. L'alliage dont elles sont composées a six parties de cuivre et une d'étain. On en fabrique de toutes les formes et de toutes les dimensions et on s'en sert pour les cérémonies sacrées.

La grande cloche *Yung-tchung* a une hauteur de 1 mètre 15 cent.; le diamètre de sa base est de 72 cent. Quoiqu'on ne s'en serve plus, on peut encore la voir dans le temple de Confucius à Pékin où on la conserve.

Le *po-chung* correspond au *li-tching* ci-dessus décrit; c'est en effet une cloche conique suspendue à un trapèze fixe. Les dimensions sont les suivantes: hauteur, 92 cent., diamètre à la base, 57 cent.

Les instruments déjà énumérés ainsi que les autres composés des mêmes matières aujourd'hui hors d'usage mais rappelés par l'auteur, servent ou ont servi dans les grandes cérémonies à répondre aux instruments correspondants en pierre et à répéter le son produit par ceux-ci. Par conséquent où se trouvent les uns se trouvent aussi les autres, disposés seulement en un endroit différent de la salle.

Le *choun* vulgairement appelé *ching* a la forme d'un petit mortier qu'on frappe avec un rouleau de bois.

Le *tó* est une cloche ordinaire, avec un battant de métal, dont se servent aujourd'hui les prêtres bouddhistes.

Le *tó* a la forme d'un plat ou d'un plateau rond; son dia-

mètre varie de 5 à 50 cent. Suspendu à une corde, on le frappe avec un marteau de bois. C'est l'instrument le plus usuel, on le trouve partout.

L'arrivée des visiteurs dans un bureau public, la retraite militaire, les processions, le passage des magistrats dans les rues, les éclipses, les réunions sacrées dans les temples bouddhiques et jusqu'aux vendeurs ambulants: tout cela s'annonce à coups de *tò*. Les maisons européennes et spécialement les auberges se servent de cet instrument pour prévenir leurs hôtes que le déjeuner ou le dîner sont prêts.

Il y a un autre instrument dit *yün-lo*, composé de petits *lo*, d'épaisseurs diverses, disposés sur une carcasse de bois au moyen de fils de soie.

Les *po* sont semblables aux cymbales employées par les fanfares et dans les orchestres; ils proviennent de l'Inde et on s'en sert dans les théâtres.

Les *feng-ling*, sonnettes à vent, sont de petits grelots attachés aux toits des maisons et qui résonnent sous l'action du vent.

Le *hao-tung* est un instrument qui tantôt est en bois recouvert de cuivre, tantôt tout entier en cuivre. L'auteur le compare pour la forme à un télescope; mais on dirait plus justement qu'il ressemble à une de ces petites machines de bois à boucher les bouteilles. On s'en sert dans les funérailles, le son qu'il donne étant grave.

Le *la-pa* est une longue trompe dont la large ouverture est repliée vers l'embouchure en forme de *u*; c'est un instrument militaire. Il y a une autre espèce plus estimée de *la-pa* que l'on appelle *cha-chao*; on l'emploie dans les cortèges nuptiaux.

La soie semble le plus apprécié de tous les corps vibrants, à cause de l'antiquité et du nombre des instruments auxquels elle a donné origine.

Le *tchin* est l'instrument poétique par excellence; c'est celui de la musique galante. L'inventeur en fut, dit-on, Fu-hsi; et on lui attribue la vertu d'adoucir les mœurs, d'écarter les maux, etc. L'instrument moderne est semblable à l'antique, sauf que le nombre des cordes est aujourd'hui de sept au lieu de cinq. Ces cordes sont tendues sur une table de bois, pourvue à ses deux extrémités d'un rebord sur lequel elles reposent. Cet instrument est peu en usage, à cause des difficultés d'exécution.

Le *si*, antérieur par l'antiquité à l'empereur Houang-ti, ne diffère pas pour la forme du précédent; il a seulement 25 cordes. On en compte quatre espèces de dimensions distinctes; on en fait usage dans les cérémonies sacrées et à la cour.

La *pi-pa* est une sorte de mandoline à quatre cordes d'une longueur de 70 cent. et demi et d'une largeur de 25 cent. et demi. C'est un instrument très populaire dont on se sert pour accompagner la flûte.

Le *san-hsien* ou guitare à trois cordes se compose d'un cylindre fermé en peau de serpent, pourvu d'un manche.

Le *ynen-tchin*, ou guitare à lune, tire son nom de sa forme

large et ronde, munie d'un manche court. Il y en a aussi de forme octogonale.

Le *hu-tchin*, ou violon, est un cylindre dont la partie supérieure seule est couverte d'une peau à laquelle sont adaptées quatre cordes tendues de ce point à l'extrémité du manche. Les cordes de l'arc sont enfermées parmi les cordes du violon, de sorte qu'il est très difficile d'en toucher une sans toucher les autres.

Le *v-hsien* diffère du précédent seulement en ce qu'il a deux cordes au lieu de quatre. Cet instrument prend aussi d'autres noms, selon la forme qu'il revêt et la matière dont il est fait. On l'appelle *ha-hu* s'il est en bambou ; *li-chin* s'il est en cosse de noix de cacao. La bassesse de son prix en fait l'instrument des pauvres.

Le *yang-tchin*, ou harpe étrangère, est une table horizontale de forme rectangulaire, ovale ou trapézoïdale, sur laquelle sont disposés seize fils de soie, huit d'un côté et huit de l'autre. Les fils passent à travers deux rebords garnis de trous. Cet instrument doit avoir été connu en Italie, durant le siècle dernier, car je me souviens d'en avoir vu un, exactement semblable à celui que j'ai observé en Chine, dans le galetas d'une villa de la Toscane où il avait été oublié assurément depuis plus de cinquante ans. Je n'ai remarqué d'autre différence que dans la manière de tirer des sons de cet instrument : en Italie on se servait de deux dés de laiton dont la pointe affectait la forme d'une mitre ; en Chine on emploie deux languettes de bambou.

Les Chinois distinguent le bambou du bois, peut-être parce que la diversité des multiples usages auxquels il est employé lui donne une importance spéciale.

On attribue à l'empereur Choun (2255 av. J.-C.) l'invention d'une espèce de chalumeau composé de dix tubes de bambou reliés entre eux par de la soie. Le nombre de ces tubes a augmenté jusqu'à 24 ; aujourd'hui on en compte 16 ; ils sont disposés dans une cassette à laquelle on donne la forme d'un phénix aux ailes déployées, le son de cet instrument ayant, dit-on, une analogie avec le chant de cet oiseau fantastique.

Le *yuch* est une petite flûte à trois trous dont l'embouchure se trouve à une de ses extrémités ; d'abord elle était employée par les mimes ; ils en ont aujourd'hui une plus petite, semblable à une baguette.

Le *tchih* est une flûte, dont on joue transversalement, avec des trous dont le nombre varie de 6 à 10.

On croit que le *hsiao* a été inventé par Ych-tchung, qui vivait sous la dynastie des Han (206 av. J.-C. — 220 ap. J.-C.) Cet instrument a une longueur de 40 cent. ; il porte cinq trous dans la partie supérieure et cinq dans l'inférieure, en outre de celui de l'embouchure sis à l'extrémité. Autrefois on le fabriquait de jade, de marbre et même de cuivre. Depuis l'établissement de la dynastie mongole, il est du nombre des instruments rituels.

Le *ti-tsu* est la flûte la plus commune ; elle a huit trous dont l'un sert d'embouchure ; un autre est recouvert d'une membrane.

On le trouve partout où il y a de la musique. Autrefois, toutes les flûtes à embouchure transversale avaient le nom générique de *ti;* il y avait, par exemple, le *chang-ti,* flûte des bergers, d'après la traduction de l'auteur, ou flûte d'une tribu nomade de pasteurs appelée *chang* et qui, depuis des siècles, demeure à l'occident des provinces du Sse-tchinen et du Kan-souh; le *heng-ti,* ou flûte transversale; le *chang-ti* et le *tuan-ti,* c'est-à-dire la flûte longue et la flûte courte. Le *ti-tsou* est employé aussi dans la musique rituelle; mais dans ce cas son extrémité est ornée d'une tête et d'une queue de dragon et il prend le nom de *lonugati,* ce qui signifie précisément flûte du dragon.

Le *kouan-tsou* est un tube à neuf trous dont sept dessus et deux dessous; un petit roseau sert d'embouchure.

Le *so-na,* clarinette chinoise, est un tube muni d'une clochette de cuivre; il a huit trous dont sept dessus et un dessous; son embouchure est semblable à celle du hautbois. Il y a une autre espèce de *so-na* plus petit nommé *kai-ti.*

On ne sait à quelle époque le bois a été adopté comme corps sonore.

Le *tchou* est une boîte en bois dont les côtés supérieurs devraient mesurer 61 cent. et les côtés inférieurs 46 cent., chiffre exprimant aussi la hauteur. Au centre se trouve un marteau mobile lequel, à l'aide de la main qui peut pénétrer dans la caisse par une ouverture latérale, produit deux notes différentes, selon qu'il frappe à droite ou à gauche. Cet instrument s'emploie dans les cérémonies religieuses.

Le *you-he* a la forme d'un tigre posé sur une cassette rectangulaire; son épine dorsale est hérissée de 27 dents, comme une scie. L'artiste frappe trois coups sur la tête du tigre et, trois fois aussi passe la main sur le dos de l'animal pour annoncer la fin des strophes chantées au cours des cérémonies.

Les *pai-pan* sont une espèce de castagnettes ou de timbales en bois rouge, réunies par une corde de soie et frappées avec une planchette. Autrefois il y avait un instrument fabriqué avec douze de ces planchettes; on l'appelait *thoun-ton;* il est remplacé aujourd'hui par un autre nommé *chen-pan.*

Le *mon-yu,* ou poisson de bois, a la forme d'un crâne; les prêtres bouddhistes frappent dessus avec un marteau de bois, en récitant leurs prières.

Quoiqu'il semble que les Chinois aient employé la peau comme corps vibrant, il n'en est pas moins avéré que les tambours leur sont venus de l'Asie centrale.

Le *chin-kou* ou *ta-ching-kou* est un grand tambour du diamètre de 1 mètre 27 centimètres et demi.

Le *ying-kou* appelé autrefois *tcheu-kou* est un tambour placé verticalement sur un châssis de bois; on frappe avec deux baguettes sur la partie supérieure.

Le *tson-kou* ou *yeng-kou* est aussi un tambour, mais fiché sur un bâton qui le tient à une hauteur d'un mètre deux centimètres au-dessus du sol.

Le *po-fou* est un petit tambour placé sur une table et qui ne donne que trois notes.

Le *lao-kou* est un tambour traversé par un manche. Deux balles sont attachées avec une corde au corps du tambour dont elles viennent frapper l'extémité recouverte de peau, quand on le fait tourner à l'aide du manche. Dans les cérémonies, cet instrument à 25 cent. et demi de longueur et autant de diamètre. Les marchands ambulants en emploient un de dimensions plus restreintes pour annoncer leur passage dans la rue.

Le *fang-kou* est une espèce de cymbale placée sur un trépied. Outre ces instruments, les Chinois en ont d'analogues dont les dimensions sont variables.

Parmi les instruments de calebasse on cite le *chen*, qui symbolise le phénix. Le corps de cet instrument, en forme de vase, est fait avec une calebasse ou taillé dans le bois ; à la partie supérieure il y a des tubes de différentes longueurs, semblables à des tuyaux d'orgue. Mentionné dans le *Livre de l'histoire et de la poésie*, cet instrument est d'une haute antiquité. Il fatigue fort les exécutants. C'est peut-être le moins imparfait des instruments chinois. On raconte qu'un Russe fabricant d'orgues, ayant vu un *cheu*, s'en inspira pour introduire quelques améliorations dans les produits de son industrie.

Le *hsuan* est l'ocarina des Chinois. L'inventeur semble en avoir été Pao-hsi (2700 av. J.-C.) De forme conique, cet instrument est fabriqué d'argile ou de porcelaine cuite ; il a six trous, dont un en haut servant d'embouchure, trois dans la partie antérieure et deux dans la partie postérieure.

L'auteur, dans la conclusion de son docte travail sur la musique chinoise, dit qu'elle déplait aux étrangers, principalement parce qu'elle n'est pas faite pour eux, ensuite pour des raisons dépendantes de la simplicité et de l'imperfection soit du système, soit des instruments.

Cependant, telle qu'elle est, elle satisfait l'oreille des Chinois et réussit à exprimer leurs sentiments. Cette conclusion qui peut paraître un peu trop bienveillante et optimiste, amène une question d'un ordre plus général et plus compréhensif.

Pourquoi les Chinois n'ont-ils pas su améliorer, corriger leur système, perfectionner leurs instruments, et, tout en conservant leur goût musical, pourquoi n'ont-ils pas su trouver des accents et des sons s'adaptant mieux, comme les nôtres, à la manifestation des passions humaines ? En d'autres termes, pourquoi les Chinois se contentent-ils de leur musique, telle qu'elle est et la trouvent-ils capable de traduire leurs impressions ?

Les observations faites par M. Van Aalst, au cours de son travail, d'une part ; de l'autre, la connaissance de la nature du peuple chinois, suffisent, semble-t-il, à résoudre la question.

Dans la musique, comme dans toutes les choses qui réclament de l'invention et de l'ordre, les Chinois s'étudient constamment à reproduire l'harmonie universelle, telle qu'ils la conçoivent. Par exemple, ils emploient cinq notes, parce qu'elles représentent les cinq planètes (Mercure, Jupiter, Saturne, Vénus, Mars), les cinq points cardinaux (nord, est, sud, ouest, centre), les cinq couleurs (noir, violet, jaune, blanc, rouge) et les cinq éléments (bois, eau, terre, métal, feu). La longueur des tubes

qui donnent la mesure des sons se règle sur la proportion de 3 à 2 ; parce que 3 est l'emblème du ciel et 2 celui de la terre ; ces deux puissances harmonisent toujours entre elles et, par conséquent, tout ce qui est dans la proportion de 3 à 2 doit aussi harmoniser. D'où il suit que les notes correspondant à des sons différents de ceux que donne la dite proportion ne sauraient être admises, car elles représenteraient une infraction à l'ordre institué et aux rapports établis. L'esprit reste donc enfermé dans une prison étroite et sans issue. On en peut dire autant des instruments lesquels, s'ils sont employés dans les rites, ont pour la plupart un usage déterminé et restreint. Pourquoi les perfectionner ? Ils ne doivent donner qu'une note ou deux ; et ces notes ne sauraient varier, consacrées qu'elles sont par des siècles nombreux.

Mais, outre ces raisons d'ordre très secondaire, il en est une autre d'une importance bien plus considérable.

Quand les sentiments sont vifs et puissants et veulent s'extérioriser avec toute la force qui les alimente, l'esprit ne connaît pas de limites et sait trouver, pour pourvoir à ses besoins, de nouvelles formes et de nouveaux moyens.

La poésie et la musique parcourent les mêmes voies ; elles se suivent l'une l'autre. Si l'une peut s'élever aux hautes régions du beau, du bien, du vrai, l'autre rivalise avec elle. Les Chinois n'ont jamais eu une grande poésie, quoiqu'ils aient eu beaucoup trop de poètes. Mais jamais dans le sein du peuple ne germèrent ni sentiments grands et forts, ni hautes et sublimes conceptions d'idéal. Les poètes et la poésie n'exprimèrent donc jamais de nobles idées, celles-ci n'étant ni ne pouvant être comprises du peuple. Et la musique resta misérable, car il lui manqua une voie élevée à parcourir et un grand but à ambitionner.

Là où la foi, le patriotisme, l'amour sont ou des larves ou des commandements de la loi, et ne dérivent pas de sentiments vivement sentis et nourris, la poésie et la musique ne peuvent revêtir des formes vraiment grandioses et sublimes. Tel est, à ma manière de voir, le cas de la Chine ; telle est aussi la raison pour laquelle la musique chinoise manque d'attraits pour les peuples de l'occident.

LODOVICO NOCENTINI.

Chroniques et Correspondances

LETTRE DE PARIS

Paris, le 20 septembre 1885.

On peut vraiment dire que l'idée éducationnelle absorbe, possède la France contemporaine. La folie militaire est, quoi qu'on fasse, éteinte, et à l'heure qu'il est ce qui la remplace est la rage de savoir, ou plutôt, la rage de « recevoir de l'instruction, » car il y a là une plus grande nuance qu'on ne pense. Pour être affolé de savoir, il faut déjà savoir quelque chose, le mot veut presque toujours dire savoir *plus* — tandis qu'être enseigné, « recevoir de l'instruction » implique pour les très ignorants tout un monde de trésors inconnus; c'est comme qui dirait une puissance mystérieuse, une sorte de magie, l'égale de la Bourse, ou la Loterie, ou la Lampe d'Aladdin. La tradition du « bâton de maréchal » a perdu tout charme; cela coûte trop cher, pour une époque où l'on désire surtout payer bon marché ce que l'on obtient, et l'idée dominante des masses vulgaires c'est qu'on acquiert l'instruction sans peine et en tout cas sans danger. On est persuadé que l'éducation est une denrée que tout le monde peut acheter également, et dès que l'État vous la promet gratuitement, le récipient n'importe guère: tous les élèves doivent profiter de même, et la même dose d'instruction doit rendre facile d'arriver à tout. C'est surtout sur les mères que cela agit parmi le populaire. L'enfant aura « de l'éducation, » il sera préfet (!) pour sûr, premier ministre s'il veut; cela viendra, non pas de *sa* capacité à lui, mais de la « merveilleuse puissance de l'Orviétan! »

Pour le moment c'est la manie universelle, les mécomptes de ce côté-là ne viendront que dans quelques années, mais ils viendront comme tant d'autres, et les ouvriers et les paysans s'apercevront avec une surprise chagrine que les imbéciles demeurent imbéciles sous tous les régimes; seulement ils auront la ressource de dire que l'État leur a fourni une denrée frelatée parce qu'on ne la payait pas!

En attendant on a la fureur de l'école, et la foule court aux congrès d'instituteurs comme à une fête.

Jusqu'à un certain point cette grande assemblée du Hâvre, de la semaine passée, a offert de l'intérêt et témoigné d'un progrès réel, mais les deux défauts de notre temps s'y retrouvent

comme un peu partout: l'attente de biens impossibles d'un côté, et de l'autre l'absence de la sincérité et du courage nécessaires pour les proclamer tels.

Les instituteurs — insuffisamment payés certainement — réclament de l'État (toujours de l'État !) ce qui équivaut à l'assurance d'une vie passablement aisée, sans comprendre que les finances nationales n'y peuvent suffire et que de pareilles largesses sont incompatibles avec l'économie qui répond de la régularité des services publics, et du peu qui revient à chacun; et les autorités, loin d'exposer aux demandeurs les dures nécessités du Gouvernement dans un temps comme celui-ci, sourient à de dangereuses espérances, ne *refusent* jamais, et si elles ne font pas des promesses catégoriques encouragent du moins les illusions !

C'est partout le même spectacle: quand, il y a cent ans, on a changé les lois de succession en France, certains esprits prévoyants ont tout d'abord dit: « Il faudra voir comment cette égalité d'héritage et cette destruction de la liberté de tester du père, agiront sur les générations futures, » on n'a écouté personne et on a été entraîné par le désir de la popularité. Aujourd'hui, on en est à la troisième, ou même, en certains cas, à la quatrième génération, et il ne manque pas d'économistes politiques français qui dénoncent comme funeste le morcellement à outrance de la propriété. On annonce à ce propos la publication de la traduction d'un livre anglais qui a ému profondément et partout le public européen: le livre de lady Verney sur les *Paysans propriétaires* en France. Il est incontestable que, depuis Balzac, personne n'a porté le scalpel sur la vie rurale dans ce pays-ci comme lady Verney et elle a qualité pour le faire. Elle-même d'une supériorité reconnue, elle est femme d'un personnage marquant dans toutes les questions agricoles, économiques et sociales, d'un membre du Parlement dont les connaissances spéciales s'étendent (et cela sans parti pris aucun) bien au delà des Trois Royaumes. L'impression produite sur ce couple — exceptionnellement bien placé pour juger sainement — par les aspects *intimes* de la vie des paysans français presque partout et l'effet du morcellement sans pitié du sol dûment constaté ont eu pour résultat un livre digne de se ranger à côté des plus illustres, de ceux des Lavergue, des Leplay, des Laveleye et tant d'autres. Mais le nom de Balzac vient naturellement sous la plume, parce que lady Verney n'a pas seulement été frappée par le côté matériel ou pratique du tableau, le côté moral et intellectuel, le côté physiologique et psychologique l'ont préoccupée de même sorte qu'ils ont préoccupé l'auteur de la *Comédie humaine*, et elle raconte à ce propos le fait suivant: « Ce livre des *Paysans* nous fut donné par un Français singulièrement à même d'en apprécier le mérite et qui, vivant à la campagne, en tirant ses revenus, en parlait en connaissance de cause: il nous assura que c'était encore là le récit le plus absolument vrai qu'il connût des conditions morales du paysan français, et avec lui nous fûmes forcé de constater la justesse des peintures de Balzac, lequel, ne l'oublions pas, n'avait ni prédilections ni haines dans l'espèce, ne soutenait aucune théorie, ne servait aucune opinion

politique, mais reflétait ce qu'il voyait, et ne pouvait échapper à la confession du vrai. Or, quel est le vrai moral dans tout ceci ? L'asservissement des populations rurales par un labeur incessant dépassant les forces humaines ; la dégénérescence qui s'ensuit ; la vieillesse de la femme avant quarante ans ; la santé misérable des rares enfants ; l'absence de toute *relaxation* de l'esprit, de tout possible épanouissement naturel (nul *sursum corda* jamais !) et toute cette peine, cet abaissement, cette dégradation inévitable au profit de droits de propriété, au fond fictifs la moitié du temps, car toujours en réalité dépendants du bon plaisir de l'usurier ! Quelle part a le véritable progrès dans tout cela ? »

Cet ouvrage si curieux et si instructif a paru précisément en même temps avec les si remarquables articles de M. Belloc dans la *Revue des Deux Mondes* intitulés *Un département français*, dans chaque ligne desquels se confirmaient les dires de lady Verney, et — disons-le aussi — les terribles tableaux de d'il y a quarante ans de ce grand *voyant* nommé Honoré de Balzac.

Et à ce propos, le nom du romancier-chef de ce pays a été prononcé plus d'une fois depuis six mois à l'égard des crimes dont la fantastique horreur a saisi l'esprit public partout. On dit avec justesse que les crimes de ce temps-ci en France sont des crimes psychologiques. M. Claretie, il y a deux jours, dans le *Temps* disait que le *Mystère de Villemomble*, comme on l'appelle maintenant, est un pur mélodrame compliqué de haute fantaisie, et que la « Maison maudite » a sa véritable place sur le légendaire Boulevard du Crime.

Lorsqu'on a ouvert sur les lieux la première instruction du procès, les deux sœurs de la criminelle soupçonnée, Honorine et Sophie Mercier, demeurées libres, ont couru chercher des bannières de la Sainte Vierge et un goupillon trempé d'eau bénite, et, aspergeant à force les représentants de la justice, leur ont crié : « Excommuniés ! damnés !! » en les frappant de leurs drapeaux ni plus ni moins que si nous nous fussions trouvés en plein douzième siècle. « Hystériques ! » ont proclamé les médecins légaux. Oui, d'accord : hystériques tant que vous voudrez, mais de la graine de ces possédées-là vous en trouverez semée à pleines mains à travers les pages de l'illustre Tourangeau ; comme aussi chez le misérable Marchandon, moitié gibier de potence, moitié gommeux vous pourrez, en y cherchant bien, découvrir la parenté avec Lucien de Rubempré. Marchandon n'est qu'un Lucien de Rubempré de bas étage, complètement sorti de la fange et appartenant à une époque démocratique. Il n'a probablement jamais lu Balzac (c'est trop relevé, trop décent pour notre époque ! cela s'appelle bégueule !!) mais il en était peut-être tout de même malgré lui, parce que les personnages de la *Comédie humaine* ont vécu de la vraie vie, vivent encore et procréent. Byron l'a bien dit :

« Les êtres de l'esprit ne sont point d'argile ; essentiellement « immortels, ils créent et multiplient en nous une seconde exis- « tence.... »

Parmi les secrets que commencent à dévoiler les études de notre temps sur l'inconnu, l'insaisissable, cette reproduction des

types cérébraux en est une des plus curieuses et on finira prochainement par avoir peur de penser, crainte de voir sa propre conception se lever tout à coup devant soi comme le terrible « barbet noir » du docteur Faust! Ce sont les « choses d'entre ciel et terre » dont « ne se doute point notre philosophie, » et l'importance qu'elles prennent aujourd'hui n'est pas une des moindres caractéristiques de notre temps.

Pour en revenir aux crimes « psychologiques » de ce moment-ci, il est certain qu'ils sont d'une espèce fort singulière, et que l'idée de toujours les expliquer par un dérangement cérébral peut tenter les esprits trop analytiques et devenir un danger pour les gens raisonnables (s'il y en a), qui prétendent constituer la société et garder la vie sauve.

J'aurais dû, en signalant le livre de lady Verney, et en notant la tendance de plus d'un écrivain français à justifier tout ce qu'elle dit sur le morcellement du sol, j'aurais dû citer un travail de M. Henri Houssaye, paru dans le *Journal des Débats* il y a quelques jours et qui en même temps a trait à cette île de Guernesey sur laquelle vous avez donné à vos lecteurs une si intéressante étude :

« Un autre produit de l'archipel, dit M. Houssaye, ce sont « les enfants. *Grâce à la garantie du droit d'aînesse, on les* « *fabrique sans compter.* Un quincailler de High Street, à « Saint-Pierre-Port, ne sait pas le nombre de ses enfants. Il « compte sur ses doigts si on le questionne à ce sujet, et dit « tantôt dix-huit et tantôt vingt. Guernesey essaime dans l'uni- « vers. Le barbier ordinaire de M. Edouard Lockroy s'excusa « un jour d'arriver un peu tard, en disant qu'il venait de con- « duire au bateau son cinquième fils, qui s'embarquait pour la « Nouvelle-Zélande. M. Lockroy lui dit quelques paroles de con- « solation, usitées en pareille occurrence, et ajouta qu'il rever- « rait ce fils dans quelques années. — Ah ! monsieur, s'écria « le barbier, j'espère bien ne le revoir jamais, car s'il revenait « ici c'est qu'il aurait fait de mauvaises affaires. »

Ceci nous prouve que pour une bonne partie des économistes de ce pays-ci le livre de lady Verney, une fois traduit, ne fera que confirmer ce que l'expérience de trois quarts de siècle a commencé à apprendre.

La nation française étant singulièrement lente à s'assimiler ce qui lui vient du dehors, il était nécessaire peut-être qu'elle pût voir de ses propres yeux, acquérir à ses propres dépens les preuves des défauts d'une législation basée (surtout dans le principe) sur des hostilités de classe. Le mouvement actuel en est un, fort curieux à suivre, et ne tend pas à diminuer — mais au contraire — et il ne serait pas étonnant si, d'ici à dix ans par exemple, il n'y eût plus de penseurs français conseillant des modifications (voire même des entraves) apportées au morcellement implacable du sol, qu'il n'y a aujourd'hui des *Land-Reformers* à cette heure en Angleterre, menant la guerre à la grande propriété.

On est encore si absorbé par les questions plus immédiates de politique pure que les problèmes du genre de celui indiqué plus haut ne seront abordés que plus tard, mais ils le seront

immanquablement, car tout ce qui s'écrit témoigne de l'intérêt que le public serait bientôt prêt à y prendre. Qu'on le veuille ou non, les problèmes agraires touchent à tous les autres; témoin l'Irlande d'à présent, témoin Rome d'autrefois, temoin l'Italie de demain. Un peu plus tôt, un peu plus tard, la *façon* dont la terre est possédée et dont elle se transmet implique tout: la famille, la constitution de la société, mais surtout l'influence du prêt de l'argent et de l'usurier, d'où découlent forcément les lois réglant l'usure, et en fin de compte le rôle du crédit et de l'argent comptant dans chaque relation commerciale et dans l'État.

Ceci est si évident et d'une importance si majeure, que dans chaque programme politique, quelle qu'en soit la nuance de l'opinion, vous verrez qu'on évite d'en parler.

Deux discours dans ce moment priment tous les autres et avec raison: celui de M. Brisson et celui du ministre de l'intérieur M. Allain-Targé. Eh bien! tous deux, remarquables à tant de titres, tiennent loin la question de la propriété, tandis que les candidats électoraux de l'autre côté de la Manche ne parlent à vrai dire que de cela. La différence des deux communautés dans les mêmes circonstances, toutes deux aux bords d'élections législatives dans des conditions inconnues vaut la peine d'être étudiée.

Le discours de l'autre jour de M. Allain-Targé est une sorte d'événement sous plus d'un rapport. D'abord, l'attitude de l'homme lui-même est de tout point intéressante. M. Allain-Targé, le fidèle compagnon, et avec son ami M. Spuller, l'*alter ego* de tout temps de Gambetta, a été depuis l'année 1869 (avant la chute de l'empire) tenu pour un *avancé* de la nuance la plus prononcée, et cependant c'est un homme qui, ministre, a pu modifier ses manières de voir, et devenir *résolument gouvernemental* sans que qui que ce soit au monde suspecte ou affecte de suspecter son parfait désintéressement, sa sincérité inattaquable.

Naturellement, les nuances d'opinion sont ici tellement nombreuses, chaque nuance même se divise en tant de demi-teintes, que l'homme qui, pour le républicain conservateur est un *rouge* presque écarlate, est pour l'*Intransigeant* ou la *Lanterne* un monarchiste enragé: tandis que le « modéré » court risque d'être les deux à la fois! C'est même là ce qui dénote un « modéré » véritable, et pour rendre justice à M. Allain-Targé, son discours de l'autre soir est suffisamment attaqué des deux côtés pour lui concilier les adhésions des gens impartiaux et de bonne foi.

Ce qui est à remarquer dans son discours prononcé devant le public de Belleville, c'est le courage de proclamer que l'on s'opposera à ce qui n'est *pas* l'opinion de la majorité du pays, car il est de mode ici chez les radicaux et les *purs* de tenir la *majorité du pays* pour une immense masse d'imbéciles! Jamais le principe de toute supériorité renfermée uniquement dans « nous et nos amis » n'a été porté si loin que par les *extrêmes* de la gauche à l'heure actuelle — on n'admet plus rien en dehors des *extravagants*, et la preuve se trouve dans le second programme de M. Clémenceau, qui renie son premier manifeste et se range sous la bannière des « autonomistes » les plus exaltés!

Le président du conseil, comme nous avons vu, prend le contrepied de la lettre et ose dire hardiment qu'il suit et suivra ce que voudra la « majorité du pays » et qu'il s'aperçoit bien que la majorité du pays ne veut *pas* la séparation de l'Église et de l'État ni autres exagérations de la même famille. Or, devant les mêmes électeurs qui ont manqué d'assommer Gambetta il y a trois ans, M. Allain-Targé a nettement dit : « Là où ira mon ami Henri Brisson j'irai, et tout ce qu'il fera, je le ferai aussi » et — ne l'oublions jamais — c'est pour ces « hérésies- » là que les vrais *avancés* du corps électoral de Paris ont rayé de leurs listes et M. Brisson et M. Allain-Targé, et les ont frappés d'excommunication majeure.

Dans une situation aussi compliquée que l'est celle-ci, en France, dans ce moment, on saisit peut-être plus sûrement la vérité en ce qui touche aux individus, en notant par qui ils sont exclus que par qui ils sont adoptés ; or il n'y a là-dessus aucune hésitation : aucun *intransigeant,* quelle que soit sa nuance, qu'il soit un économiste ou un politique pur, aucun *intransigeant* ne pactise une minute avec le ministère actuel, et MM. Brisson et Allain-Targé leur sont surtout en horreur.

Le comte Beugnot dans ses *Mémoires* si amusants sur la restauration indique l'énorme importance qu'attachait le prince de Talleyrand aux « mots, » et il raconte qu'il en possedait lui-même une sorte de monopole ; presque tous (comme par exemple le fameux « Il n'y a qu'un Français de plus ! » et autres analogues) ayant eu lui, le comte Beugnot, pour inventeur. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que M. Allain-Targé devînt le faiseur de « mots » de notre quart d'heure. Il en a déjà deux sur la conscience et qui se sont *placés* avec une véritable opportunité : le premier eut trait à l'action de la police et de la gendarmerie lors de la protestation au Père La Chaise le 18 mars dernier. Le ministre posait en principe à la Chambre que lorsqu'on était obligé d'avoir recours à la force de répression il fallait le faire *fermement* et il dit : « Lorsqu'il *faut* employer la force, *bien qu'à regret....* » Les clameurs de la droite l'interrompirent. Il s'arrêta et d'un ton calme : « Vous ne regretteriez donc *pas* de faire couler le sang de vos concitoyens ? » dit-il d'un air qui imposa silence à tout le monde. Ces paroles firent grand effet et on les a beaucoup répétées depuis et ailleurs que dans les milieux républicains. Mais le nouveau mot a fait plus grande impression encore, car il fait plaisir partout, excepté chez les anarchistes. L'autre jour à Belleville M. Allain-Targé vint à vanter la liberté, comme le bien suprême sur lequel il n'était plus admis de tergiverser, lorsqu'un ultra-zélé s'écria qu'on la défendrait au besoin en « descendant dans la rue. » A ceci le ministre, regardant son auditoire en face, répliqua d'une voix vibrante :

« — Je ne permets à personne de *descendre dans la rue.* »

Cette parole est précisément à deux tranchants, car deux jours auparavant M. Clemenceau s'était permis à Draguignan de faire un discours en plein air, où au mépris de la loi, le public qui l'écoutait remplissait la grande place et empêchait la circulation. Or, on se demandait ce qu'*oserait* à cette

occasion le ministre de l'intérieur. Il a carrément soutenu la loi, réprimandé le maire de Draguignan et souligné ses actes par le mot du discours cité à Belleville.

Il y a une sérieuse importance pour le public modéré et respectueux de l'ordre et des convenances extérieures, à se rendre compte du régime sous lequel il vit à cette heure, et des desseins véritables qu'ont, vis-à-vis des exagérés de l'extrême gauche, les hommes qui se trouvent au pouvoir aujourd'hui.

Eh bien ! il ne serait peut-être pas inexact d'affirmer que jamais, depuis la proclamation de la république, l'ordre public ne s'est trouvé sous aussi bonne garde qu'à présent. Du reste s'il y a une certitude politique c'est l'impossibilité pour quiconque de provoquer un soulèvement ou ce qu'autrefois on nommait une *émeute* dans les carrefours de Paris. Le temps en est passé, la violence n'est plus dans l'atmosphère, on commence à reconnaître la puissance du bulletin de vote, et la tâche de maintenir l'ordre est relativement facile.

Maintenant, pour ce qui est de l'avenir, qui peut voir jamais une année devant lui ? Les probabilités sont pour une législature semblable à ce qui existe dans ce moment, mais les majorités les mieux conditionnées se détraquent, les gouvernements les plus solides se font défaut à eux-mêmes et se trahissent. Si, se sentant parfaitement établie, la république se permettait des fautes grossières, une confusion immense en résulterait, et de cette confusion que sortirait-il ? Sinon la guerre étrangère (*fort improbable*) une forme d'État se rapprochant le plus de celle qui existe — aucun pas en arrière pour sûr, — mais peut-être un régime constitutionnel et parlementaire, *si* parlementaire et *si* constitutionnel qu'on ne pourrait guère le nommer autrement que « la meilleure des républiques. »

L'avenir dépend entièrement du Gouvernement lui-même et des hommes qui en guideront les actes. La république française est commise à sa propre garde. Elle seule peut se mettre en péril.

FORTUNIO.

LETTRE D'AUTRICHE

Franzensbad (Bohême), le 15 septembre 1885.

Si cette fois-ci ma lettre ne vous est pas envoyée de Vienne, ce n'est pas uniquement parce que depuis six semaines je suis absent de la capitale. Même si j'y étais resté j'aurais eu peu de chose à vous annoncer, car Vienne même est absent, pour ainsi dire.

Non-seulement les sommités de la politique, de la science, de la littérature et de l'art, en un mot tout ce qu'on appelle la société l'ont abandonné, mais aussi une grande partie de la classe moyenne; tout ceux qui ont pu quitter leur emploi ou leurs affaires sont à la campagne, aux eaux ou en voyage. De tous

les corps représentatifs, la municipalité seule est restée à son poste, toujours occupée de ses éternels procès avec la société des tramways; ils lui ont cependant laissé le temps de décider que l'ancien ministre d'État, M. de Schmerling n'avait pas rendu assez de services à la ville pour être digne de l'honneur de voir une rue porter son nom. Nous ne savons pas si la municipalité pèserait aussi scrupuleusement les mérites d'un ministre actuel, mais nous serions néanmoins curieux d'apprendre quels sont les services rendus par Cobden et par Darwin à la ville de Vienne qui leur ont valu la faveur de donner leur nom à deux rues de la capitale. Du reste M. de Schmerling peut se consoler, la décision seule du conseil municipal ne suffit pas. En effet celui-ci avait résolu il y a deux ans de baptiser une rue du nom de Metastasio (qui durant un demi siècle avait habité Vienne), mais depuis lors, quoique bien des rues nouvelles aient été créées, on a l'air d'avoir oublié Metastasio.

L'on s'occupe beaucoup à Vienne de la *Hebung des Fremdverkehr*, c'est-à-dire d'augmenter le nombre des étrangers. L'on veut essayer d'en attirer le plus possible et surtout des étrangers opulents qui donnent à gagner aux hôtels, aux marchands, aux ouvriers. On a même fondé dans ce but une société, mais jusqu'à présent tous ses efforts n'ont point abouti. Les membres de cette société devraient bien se rendre à Berlin pour s'informer des raisons qui font que la vie y est, pour l'étranger, beaucoup meilleur marché qu'à Vienne. Cependant Berlin compte un plus grand nombre d'habitants et est devenue plus rapidement une ville universelle. Ils devraient apprendre aussi pourquoi Berlin possède un beau chemin de fer urbain à vapeur, tandis que chez nous on a parlé pendant des années d'en construire un semblable sans arriver à aucun résultat.

Mais maintenant que tout le monde est en voyage, qui a le temps de s'occuper de choses de ce genre? Ce ne sont pas seulement des personnes isolées, des familles, des sociétés qui voyagent, mais des corporations, des comités entiers. Les sociétés de gymnastique se rendent à Dresde, celles des tireurs à Innsbruck, la société masculine de chant viennoise se met en route pour Berlin. L'on se croit transporté aux temps de la migration des peuples en lisant: « Les Slaves partent pous Willehrad afin de célébrer le jubilé des saints Cyrille et Méthode, les Tchèques pour Vienne, les Français sous la direction de M. de Lesseps pour Pest. » Heureusement que ce ne sont point là les centaines de mille guerriers d'Attila et d'Alaric, mais simplement quelques centaines de personnes qui voyagent pour leur plaisir et trouvent un meilleur accueil en arrivant comme représentants d'un pays. Alors l'on boit, l'on mange, l'on chante, l'on porte des toasts à la fraternité des nations, ce qui n'empêche pas ces nations de se nuire mutuellement par toutes sortes de prohibitions, d'augmentations de droits de douane, de bannissements et autres procédés fraternels de ce genre et même, si leurs seigneurs et maîtres l'exigent, de se jeter les unes sur les autres avec sabres et canons.

Mais, répétons-le encore, ce ne sont pas seulement les sociétés bourgeoises et les corporations qui voyagent de droite et de

gauche et trinquent à la fraternité de leurs nations respectives, mais les souverains, même, et leurs ministres ne peuvent se soustraire à la mode générale. Il n'y a pas longtemps, notre empereur a visité à Gastein l'empereur d'Allemagne, puis il s'est rendu à Kremsier où il a rencontré le souverain de toutes les Russies. Un voile épais couvre encore le mystère des pourparlers de Skierniewice et voilà qu'une nouvelle énigme est offerte à la curiosité de nos hommes politiques. L'Europe jouit de la paix depuis la rencontre des trois empereurs, mais nous ne savons pas si c'est *parce que* ou *quoique*. Que nous donnera Kremsier? Il se rattache, malheureusement pour l'Autriche, de tristes souvenirs à cette ville. C'est là, qu'en l'année 1848, le premier *Reichstag* autrichien a tenu ses séances et qu'au moment où il avait presque fini d'édifier la nouvelle constitution libérale, il fut dissous tout à coup d'une manière aussi subite qu'inattendue. Alors commença ce gouvernement absolu et réactionnaire, des suites duquel l'Autriche souffre encore aujourd'hui — *absit omen*.

Nos journaux ont été remplis des détails des préparatifs faits à Kremsier pour recevoir l'hôte illustre qui devait habiter le palais de l'archevêque d'Olmütz. En 1848 tout le *Reichsrath* autrichien a pris place dans la salle à manger de cette demeure et nous apprenons maintenant que l'archevêque a fait vider ses écuries pour pouvoir y recevoir les cent cinquante chevaux de l'empereur. Quand le Christ entra à Jérusalem il n'avait qu'une ânesse, et les équipages impériaux n'auraient certainement point trouvé de place dans la crèche de Bethléem. Nos cléricaux se plaignent cependant toujours que l'Église est maltraitée en Autriche. L'archevêché d'Olmütz est pour le moment toutefois plus rétribué que le duché de Brunswick. Losque récemment je me trouvais dans ce dernier pays, j'appris que le nouveau duc ne recevrait, après la réduction des honoraires des employés de la cour et des frais d'entretien de celle-ci, qu'environ 50,000 marks (60,000 francs) par an pour son usage personnel. C'est très naturel qu'il ne se trouve que peu de candidats pour le siège ducal vacant. En attendant, le petit pays se gouverne parfaitement sans duc. Les tribunaux jugent, les marchands vendent, les paysans cultivent la terre, les théâtres jouent tous les jours et les pains d'épices sont fabriqués et consommés en aussi grande quantité que durant la vie et le gouvernement du duc défunt. Les Brunswickois vont se promener dans le parc du château et n'ont point l'air malheureux du tout de ce que le beau palais soit vide. Nous aimerions amener les hauts seigneurs du *Bundesrath* à réfléchir sérieusement s'il est bien prudent de laisser un peuple honnête si longtemps sans souverain. L'on s'habitue si bien à vivre sans duc et le mauvais exemple et si contagieux! Les voisins pourraient facilement avoir l'idée que, pareils aux habitants de Brunswick, ils seraient en état eux aussi de se passer de roi et de grand-duc.

Il y a eu un temps où le petit duché de Brunswick jouait un grand rôle et avait sa voix dans les questions de politique européenne; où le duc mariait une de ses petites-filles au fils du czar, l'autre au fils de l'empereur d'Allemagne, alors roi

d'Espagne et plus tard empereur d'Allemagne sous le nom de Charles VI. Le petit pays n'étant pourtant point riche, et les préparatifs du mariage, le trousseau de la princesse et son voyage à Vienne et en Espagne coûtant la somme (pour cette époque-là très considérable) de 150,000 thalers — un demi million de francs, — le duc s'en était fait assurer la restitution par sa petite-fille.

Mais en Autriche également, pendant la guerre de la succession d'Espagne, au commencement du siècle dernier, le manque d'argent chronique régnait déjà, et dans les lettres intimes, écrites par la jeune impératrice à sa mère, qui se trouvent dans les archives ducales, les plaintes sur la rareté de l'argent reviennent fréquemment. Mais à la cour impériale d'alors il y avait une chose qu'on désirait encore plus que l'argent, c'était un héritier mâle pour les vastes possessions de la maison de Habsbourg; et il est aisément compréhensible que ce fût aussi un des vœux les plus ardents de la jeune impératrice. Nous apprenons d'après ses lettres qu'elle espérait également que la naissance d'un prince mettrait fin à sa disette d'argent. « Mes « dettes, écrivait-elle en français — langue dont elle se servait « dans sa correspondance avec sa mère, — en tout sont cent « deux mille et quelque cent florins, ce qui m'embarrasse à la « vérité, ne sachant d'où les payer si ce n'est que Dieu me « donne un fils, car alors j'ai espérance d'avoir des Pays-Bas « et de Naples un présent en argent. »

L'impératrice n'eut point d'héritier mâle et ces dettes furent payées par le banquier juif Wertheimer qui lui prêta soixante mille florins.

Combien, peut-être, les destinées de l'Autriche, de l'Allemagne, qui sait même de l'Europe entière, auraient été changées, si l'empereur Charles VI avait laissé un fils et si Frédéric II de Prusse n'avait point eu de raison pour attaquer Marie-Thérèse, la fille de cette princesse de Brunswick? Mais qui peut dire si le roi Frédéric n'aurait pas trouvé un autre prétexte pour entrer en Silésie?

Une étude historique, due à la plume d'un jeune autrichien, et traitant de la politique austro-prussienne de cette époque, a paru il y a quelques semaines et c'est elle qui nous donne occasion de revenir encore une fois sur la question de savoir si et comment les hommes d'État autrichiens auraient pu prévenir la perte de la Silésie et l'agrandissement de la Prusse.

Sous le titre: *Autriche et Brandebourg, 1688-1700,* le Dr Alfred Francis Pribam, s'appuyant sur des recherches approfondies faites dans les archives de Vienne et de Berlin, publiait chez l'éditeur F. Tempsky de Prague une histoire des négociations entre les deux cours qui aboutirent au traité d'alliance du 16 novembre 1700 et à l'élévation de l'électeur de Brandebourg au rang de roi de Prusse. Ce fut réellement d'un prix bien exigu (l'envoi de quelques milliers d'hommes pour appuyer l'empereur dans sa guerre en Lombardie) que l'électeur paya sa couronne, et M. Pribam trouve nécessaire de défendre les hommes d'Etat autrichiens contre le reproche d'inhabileté.

« L'empereur pouvait-il se douter, dit-il, que les successeurs

« du nouveau roi seraient les rivaux de ses descendants, que « le petit-fils du nouveau roi de Prusse se mettrait en guerre « avec sa petite-fille, prendrait possession d'une des plus floris- « santes provinces de l'Autriche, que la couronne impériale, « qu'à deux reprises, au prix de mille efforts et dangers il était « parvenu à conserver à sa maison et qu'il croyait maintenant « lui être assurée pour toujours, ornerait un jour la tête d'un « Hohenzollern? Non. Celui qui se place au point de vue d'un « contemporain, et envisage froidement les choses, celui qui sait « combien l'appui du Brandebourg était nécessaire à l'empe- « reur, celui qui se rend compte de tout ce qui était en jeu à « ce moment, se gardera bien de faire à l'empereur un repro- « che de sa conduite, et, ce qui est plus, devra reconnaître que, « vu l'état des choses à la fin de l'année 1700, Léopold ne pouvait « agir autrement qu'il n'a fait. Quoique l'avenir lui ait donné tort, « il faut, si l'on veut être juste, porter un jugement favorable sur « lui et les hommes qui ont acquiescé aux désirs de l'électeur. »

Il n'y a pas grand'chose à reprendre à cette éloquente défense de l'empereur et de ses ministres faite par le jeune historien, et il aurait pu ajouter encore que l'on pouvait craindre grandement que l'électeur allemand repoussé par l'empereur ne s'adressât à la France, mais nous croyons cependant que cette justification était réellement superflue, car le titre de roi n'a pas rendu le Brandebourg plus fort qu'il ne l'était au fond. Frédéric II avec son génie, son armée habile et le trésor bien rempli laissé par son père aurait été comme électeur un tout aussi terrible adversaire pour Marie-Thérèse. Mais comment expliquer que la souveraine de la grande Autriche-Hongrie n'ait pas été à la hauteur de la petite Prusse? A cette question nous trouvons une réponse, non dans la couronne royale que le grand-père de Frédéric II se mit sur la tête avec l'assentiment du grand-père de Marie-Thérèse, mais dans une lettre que cette princesse, peu de semaines après la mort de son père, écrivait à sa grand'mère, la duchesse de Brunswick et que nous pouvons lire aussi dans les archives précitées. Le fille de l'empereur Charles VI n'écrit plus en français comme sa mère, mais simplement en allemand.

« Dieu m'a doublement punie, d'abord par la grande perte, se- « condement en me mettant en possession d'un gouvernement où « tout est dans un état déplorable, où il n'y a ni troupe ni argent, « aucune expérience et un ministère vieux, faible, désuni, qui « au lieu de faciliter les choses les rend plus difficiles encore. »

Mais lorsque nous nous demandons ce qui à la mort de Charles VI provoqua ce triste état de l'Autriche, nous en trouvons la cause dans la guerre inutile et malheureuse faite pour la couronne polonaise (1734-35), dans laquelle l'empereur perdit Naples et la Sicile, ainsi que dans la campagne plus malheureuse encore que quelques années plus tard il entreprit contre les Turcs, de concert avec la Russie, pour se dédommager, par la conquête de la Bosnie et de la Serbie, de ses pertes en Italie. L'histoire est une grande maîtresse qui sans se fatiguer répète souvent et à haute voix ses leçons et ses exemples. Si les peuples et les princes voulaient seulement l'écouter!

M. LANDAU.

CHRONIQUE POLITIQUE

Le différend hispano-allemand a été, un moment, une maladie aiguë dont le dénouement paraissait devoir être fatal ; il tourne aujourd'hui à la maladie de langueur dont la solution, quelle qu'elle soit, se fera peut-être attendre longtemps encore.

Les faits sont mieux connus aujourd'hui qu'il y a quinze jours. La canonnière allemande *Iltis* a arboré le drapeau allemand à l'île de Yap, en présence de deux ou trois bâtiments de guerre espagnols qui n'ont fait mine de protester d'aucune façon, soit qu'ils aient eu des ordres dans ce sens du gouverneur des Philippines, soit qu'ils ne se soient pas crus de force à mesurer leurs vieilles coques mal jointes au navire allemand, bien ponté et bien armé. Avant de hisser le pavillon allemand à l'île de Yap, l'*Iltis* avait pris possession de plusieurs îles des groupes Palaos, Gilbert, Marshall et Carolines.

Il a été démontré comme quoi il était absolument faux que le Gouvernement allemand ait, en 1875, nié l'intention d'occuper les Carolines, ainsi que l'affirmait l'Agence Fabra il y a quelques jours. L'Allemagne ne faisait dès lors qu'accentuer la protection des intérêts allemands aux Carolines et ne portait aucune atteinte aux droits, réels ou imaginaires, de l'Espagne sur ces îles.

Rappelons brièvement les faits. En 1874, le consul espagnol à Hong-Kong ayant essayé de procéder à des actes officiels relatifs aux îles Carolines, cette tentative avait été repoussée, avec les réserves d'usage, au moyen de notes des Gouvernements allemand et anglais, en mars 1875. Si le Gouvernement espagnol avait cru posséder des droits de souveraineté sur ces îles, il aurait dû les faire connaître et reconnaître à cette époque, en présence des explications fournies par les deux seuls Gouvernements intéressés. Au contraire, le Gouvernement madrilène prit connaissance des réserves faites sans y répondre, et par cela même reconnut le bien-fondé, avouant implicitement de ne pouvoir les réfuter. La chancellerie de l'empire n'a pas manqué de faire valoir ces raisons et d'autres, telles que les suivantes: Aucun fait, aucune démarche n'a pu, depuis 1875, faire admettre que l'Espagne eût l'intention d'exercer les droits de souveraineté, de les acquérir, ou de prendre pied sur ces îles en y fondant des établissements commerciaux ou autres. Aucune prise de possession n'a eu lieu, ou du moins n'a été officiellement notifiée, comme cela aurait dû être conformément aux traditions, ainsi qu'aux stipulations arrêtées par les puissances aux dernières conférences de Berlin. Le Gouvernement allemand était par conséquent en droit de considérer les îles Carolines comme indépendantes, ou comme n'appartenant à aucun maître, suivant les idées admises en Europe. Plusieurs faits

ne venaient-ils pas à l'appui de cette croyance? De nombreux établissements commerciaux allemands existent depuis longtemps aux Carolines, ce qui ne serait pas le cas si ces îles avaient fait partie du domaine colonial de l'Espagne où le commerce étranger doit constamment lutter avec des difficultés qui rendent complètement impossible la création d'établissements de ce genre. Les Allemands établis aux Carolines au prix de sacrifices considérables ont, à différentes reprises, demandé le protectorat de la mère patrie. Ils n'auraient pas fait de propositions de ce genre, ils ne se seraient même pas fixés aux Carolines s'ils eussent pu croire que ces îles pourraient être réclamées un jour par l'Espagne, et qu'eux mêmes seraient placés sous l'administration coloniale de ce royaume. En troisième lieu, une enquête officielle a établi qu'il n'y a, sur les territoires en question, outre les intérêts allemands prépondérants, que des intérêts anglais, mais aucunement des intérêts espagnols. Enfin il n'existait sur ces îles aucun signe matériel indiquant qu'une nation y exercàt les droits de souveraineté. Jusqu'au cours de l'année présente, aucune nation étrangère n'a exercé ou revendiqué, aux Carolines, l'exercice de ces droits, ni d'autres d'aucune sorte.

Le comte de Benomar ministre d'Espagne à Berlin s'étant réservé de fournir les preuves des titres de l'Espagne à la souveraineté des Carolines et ayant exprimé l'espoir que le Gouvernement impérial renoncerait à une action qui lèse les intérêts espagnols, le Gouvernement allemand s'est déclaré disposé à examiner les prétentions fondées, disait-on, sur les titres de propriété dont on lui a fait entrevoir la communication. Il est prêt à en faire l'objet de négociations amicales; et si ces négociations étaient impuissantes à amener une entente, à soumettre la décision du point de droit à l'arbitrage d'une puissance amie des deux parties intéressées.

Une autre question est venue, un moment, se greffer sur celle de la propriété des Carolines. Le drapeau et l'écusson allemands ont été insultés et foulés aux pieds, dans plusieurs villes d'Espagne et notamment à Madrid, par la population en délire. Cette question incidente, qui aurait pu devenir la question principale si l'Allemagne avait eu des intentions moins conciliantes, a été heureusement résolue. Le Gouvernement espagnol a réprimé les mouvements populaires, arrêté et poursuivi leurs auteurs, et donné à l'Allemagne la satisfaction demandée aussi complète que possible. Il ne reste donc actuellement à résoudre que la question de droit.

A cet égard, les arguments de la chancellerie allemande, reproduits plus haut n'ont pas tous la même valeur. On pourrait objecter, par exemple, que la portée des règles adoptées par la conférence de Berlin a été limitée à l'Afrique et n'a pas encore été étendue à l'Océanie; que la présence d'établissements allemands aux Carolines ne suffit pas à créer une présomption d'absence de gouvernement colonial d'une autre nation. Mais en totalité les arguments de l'Allemagne semblent destinés à prévaloir, et l'on ne saurait voir quels titres l'Espagne pourrait produire pour prouver une propriété qu'aucun fait ne confirme ni indique. En cela est peut-être le secret de la répugnance que

semble éprouver l'Espagne pour un arbitrage dont le Gouvernement impérial a, le premier, émis l'idée. Ce qui prouve d'ailleurs la confiance de M. de Bismarck dans la bonté de sa cause, c'est qu'il a pris l'opinion publique pour juge. Lui qui a professé jusqu'ici que la diplomatie a besoin d'un demi-jour discret, que la publication des papiers d'État est un mal, que les assemblées parlementaires et le public n'ont pas à s'ingérer dans les négociations, vient de publier dans le *Moniteur de l'Empire* la pièce principale du différend entre l'Allemagne et l'Espagne et il soumet la question à ce juge en dernier ressort, à cette « reine du monde » qui est l'*opinion*.

L'Angleterre a-t-elle eu l'idée, qu'on lui a attribuée, d'intervenir dans le différend hispano-allemand, en réitérant les affirmations contraires à la souveraineté de l'Espagne contenues dans la dépêche de l'année 1875 de lord Derby? La chose est peu vraisemblable si on la présente dans ces termes. Que l'on y change quelques traits, et la nouvelle peut avoir un fonds de vérité. Indirectement impliquée dans le débat par l'allusion de M. de Bismarck à la dépêche en question, l'Angleterre peut avoir déclaré au cabinet de Madrid que, sans entrer dans le différend actuel, elle ne retirait rien de ses vues sur la souveraineté des Carolines, sans pour cela s'opposer à un arbitrage. Ce qui a fait croire un moment à une démarche moins correcte de la part du Gouvernement anglais, à une intention moins amicale envers l'Espagne, c'est l'état de tension qui existe entre Madrid et Londres depuis la rupture du *modus vivendi* commercial de 1884. Cette rupture, qui était une concession accordée aux protestations et aux menaces du protectionnisme catalan, s'est compliquée des étranges procédés du ministre espagnol des affaires étrangères, qui ne s'est pas contenté de violer un engagement bilatéral solennellement ratifié, mais s'est efforcé de rejeter tantôt sur sir Robert Morier, ministre d'Angleterre à Madrid, tantôt sur le cabinet britannique la responsabilité de cette rupture. Le cabinet conservateur expagnol, qui est loin d'avoir été toujours habile, notamment avec l'Italie, paraît reconnaître ses torts envers l'Angleterre et semble disposé à renouer des négociations pour la conclusion d'un traité de commerce, tandis que le cabinet de Saint-James est décidé à ne rien accepter en dehors de la reprise pure et simple du *modus vivendi* dont l'Espagne a cru pouvoir faire si bon marché.

Pour en revenir aux Carolines, et épuiser pour aujourd'hui la matière, mentionnons le bruit d'une conférence que M. de Bismarck aurait l'intention de convoquer dans le but de régler une fois pour toutes les droits plus ou moins clairement définis de certaines puissances sur quelques îles de la mer des Indes et de l'Océan Pacifique. A défaut d'entente directe entre les cabinets de Berlin et de Madrid, la conférence permettrait peut-être d'arriver à une conclusion, car l'Espagne pourrait en accepter les décisions plus aisément que celles d'un arbitre ou que les bons offices d'une puissance médiatrice. Malheureusement le projet de conférence n'existe qu'à l'état d'ébauche, si tant est même qu'il existe. Et si maladie de langueur il y a,

tout porte à croire qu'elle traînera longtemps avant qu'on en ait trouvé le remède.

La lutte électorale se poursuit fiévreusement en France. Elle se corse, s'accentue, et confirme, à mesure que nous approchons du 4 octobre, le *motus in fine velocior*. Les programmes sont en présence: celui de l'Union républicaine contre celui de l'Union conservatrice. Les républicains modérés cherchent le concours de l'extrême gauche; les bonapartistes s'allient aux royalistes. On essaye d'éteindre les nuances et de faire prévaloir les couleurs. Les gradations du rose corail au rouge pourpre se fondent, comme celles du blanc de lys au blanc violet. On se débrouillera plus tard. Il est pourtant des nuances bon teint qui résistent: ce sont surtout les excentriques. Il en est d'autres qui ne se fondent qu'à contre-cœur; tel royaliste n'accepte le concours des bonapartistes que par haine des républicains. M. de Mun, catholique ultramontain, avant d'être royaliste, veut une société exclusivement chrétienne où la haute direction viendrait de l'Église et de ses ministres. M. Clémenceau demande la séparation immédiate de l'Église et de l'État. La sagesse, comme toujours, réside entre ces opinions si opposées. Nous ne saurions, pour notre compte, la voir ailleurs que dans les opinions exprimées par M. Jules Ferry à Lyon et à Bordeaux, et par MM. Brisson et Allain-Targé à Paris. Le parti de l'ordre, le parti du bon sens se rangera, nous l'espérons fermement, du côté des hommes qui tiennent au pays le langage de la raison. MM. Jules Ferry et Henri Brisson, dont M Allain-Targé s'est nettement déclaré solidaire, ont exprimé, chacun pour son compte, mais avec une grande analogie de vues, un programme sage, mesuré, en harmonie avec l'état actuel des esprits, tenant le compte qu'il faut des mœurs et des circonstances, prouvant que malgré leur différence d'origine, d'esprit et de tempérament, ils ont tous deux la connaissance des affaires et l'expérience du pouvoir, ainsi que beaucoup de tact politique et une notion fort exacte et fort juste de la situation. Ils se sont rencontrés dans les mêmes appréciations, formulées en termes presque identiques sur les nécessités présentes de la politique républicaine. C'est autour du programme qui ressort des discours prononcés par eux que devrait se grouper la grande majorité républicaine qui veut des réformes progressives et qui redoute avant tout de jeter le pays, par des mesures précipitées, dans une agitation qui serait voisine du trouble.

L'objet et la portée de la mission de sir Henry Drummond Wolff à Constantinople sont restés inconnus. Quelques conférences ont été tenues, quelques protocoles rédigés, mais rien n'en a transpiré et l'on est encore à se demander si la mission de l'envoyé britannique est aussi sérieuse qu'on l'avait pensé au prmier abord et que le fait de le savoir porteur d'un message de la reine pour le sultan pouvait le faire supposer. Il semble cependant que les intentions du député de Portsmouth étaient assez vagues et qu'il n'a pas réussi, par son action personnelle, à donner à sa mission un caractère plus déterminé. Accueilli d'abord par Abd-ul-Hamid avec cette courtoisie raffi-

née qui est dans les usages des Ottomans civilisés, il est, paraît-il, traité maintenant par de simples ministres avec un sans-gêne qui doit singulièrement le blesser, tout philosophe qu'il puisse être et quelle que soit l'indifférence qu'il affecte dans le monde.[1] Faute d'explication meilleure, on rattache aujourd'hui la mission du très honorable baronnet à des considérations de politique intérieure. La mission apparente dont il est investi, et dont il n'a pas eu l'habileté de tirer parti, serait, dit-on, une fiche de consolation donnée à sir H. D. Wolff pour n'avoir pas été compris dans les rangs du ministère ou même de l'administration. C'est là, nous semble-t-il, réduire à de bien modestes proportions une mission qui a été entourée de trop d'apparat pour n'avoir pas une portée plus sérieuse. Sir H. D. Wolff n'est peut-être pas appelé à aplanir toutes les difficultés; mais il est certainement de graves questions pendantes dont il pourra amener la solution. Somme toute, sa mission à Constantinople et au Caire, où il compte se rendre des bords du Bosphore, n'aura pas, selon toute apparence, la haute portée politique qui lui a été premièrement attribuée, mais de là à conclure qu'elle n'en ait aucune il y a trop loin.

Un incident qui n'est pas encore complètement vidé, mais dont on a lieu d'espérer une solution satisfaisante vient de montrer une fois de plus que le Gouvernement italien, tout en respectant les droits d'autrui, sait défendre ceux de ses sujets et que s'il préfère les démarches diplomatiques, il sait aussi agir lorsque besoin est avec énergie. Les journaux quotidiens se sont occupés de la question soulevée entre l'Italie et la Colombie par suite des agissements de l'État du Cauca. La version qui suit et qui nous vient de bonne source donnera une idée exacte des faits. Vers les premiers jours de février, un commerçant italien établi depuis longtemps à Cali, chef-lieu de l'État de Cauca (Colombie), voyait soudain tous ses biens confisqués et vendus, sous le prétexte très spécieux qu'il avait pris part à une récente tentative de révolte. La preuve de cette participation ne fut jamais fournie, et M. Cerruti (c'est le nom de l'Italien lésé) ne cessa de protester avec la dernière énergie contre l'imputation dont il était l'objet et contre les mesures arbitraires adoptées à son égard. Le Gouvernement italien prit, comme de raison, fait et cause pour son ressortissant et procéda avec mesure et fermeté à la fois. Il demanda au Gouvernement colombien de reconnaître en principe son obligation de rembourser M. Cerruti, et de lui payer les dommages-intérêts qui lui étaient bien dus, sauf à se mettre d'accord sur la somme et le mode de payement. Sur ces entrefaites, vers les derniers jours de juillet, un croiseur de la marine italienne, le *Flavio Gioia* se trouvant dans les eaux de Buonaventura, port du Cauca, à la disposition du chargé d'affaires d'Italie à Bógota, M. Cerruti

[1] He (Sir Henry Wolff) is a moral philosopher and reformer who presents to Society the front of an Epicurean indifferentist.... he as ever before him the image of his fatherland (*Society in London by a Foreign Resident*, 1885).

voulut se mettre en communication directe avec le commandant du croiseur. Il avait ses raisons pour cela, et les faits ne tardèrent point à le prouver. Car les autorités locales n'eurent rien de plus pressé que de l'arrêter dans l'intention de l'interner. Le commandant du *Flavio Gioia* réclama énergiquement la mise en liberté du prisonnier et prit en même temps des mesures de précaution pour empêcher que l'internement n'eût lieu. M. Cerruti fut relâché et se réfugia à bord du *Flavio Gioia.* Il lui reste encore à obtenir la réparation des outrages qui lui ont été infligés et le dédommagement des pertes essuyées. Il l'obtiendra certainement, car le Gouvernement central des États-Unis de Colombie semble avoir reconnu les torts du Gouvernement du Cauca et le Gouvernement italien est résolu à obtenir justice pleine et entière. Le retour du *Flavio Gioia* à Callao n'implique donc point un désistement des raisons de M. Cerruti. Le croiseur et venu se ravitailler dans un port ami. Il ne tardera pas à appareiller pour regagner les eaux colombiennes.

Rien de bien nouveau en Afrique. Cependant, à Massaouah la situation qui n'a jamais été aussi mauvaise que les pessimistes ont bien voulu la dépeindre, s'est améliorée sous le rapport de la santé des troupes. Le pire moment de notre occupation est évidemment passé. On ne saurait assez louer le ministère de la guerre de la loyauté avec laquelle il n'a cessé de porter à la connaissance du public l'état sanitaire de nos soldats d'Afrique, au risque de s'exposer par sa sincérité aux commentaires des journaux malveillants et d'opposition, toujours enclins à exagérer le mal et à fermer les yeux sur le bien. Il est de toute nécessité cependant que l'on profite de la saison moins chaude pour exécuter à Massaouah et dans ses environs immédiats les travaux les plus aptes à mettre, à l'avenir, notre petit corps d'occupation à l'abri des souffrances et des inconvénients évitables. Le soldat italien n'a pas, Dieu merci, les besoins du soldat anglais, ni même du troupier français. On ne doit pas moins chercher de rendre son sort aussi doux que possible, sans porter atteinte à l'esprit de sacrifice, d'abnégation, de résistance au mal comme au péril, qui distingue l'état militaire et contribue à lui donner le caractère de grandeur, de générosité et de dévouement auquel tiennent en grande partie le prestige qu'il exerce et le respect dont on l'entoure. Il faudrait notamment qu'en lui faisant prendre sa part des travaux à exécuter, on évitât au soldat les corvées trop fatigantes sous un climat énervant et qui n'est pas le sien, ainsi que les grosses besognes auxquelles les Anglais emploient des indigènes. Il y a là une question d'humanité qui a aussi une portée politique et morale. Le soldat est abaissé aux yeux de l'indigène s'il est employé à des travaux réservés, d'après les coutumes du pays, aux classes infimes et méprisées. Les peuples à demi barbares ne comprennent pas la noblesse du travail. Il faudrait aussi que l'on élevât pour l'été des casernes aux murs épais, d'autant préférables aux baraquements que ceux-ci le sont à la tente. Les édifices en maçonnerie ont l'avantage d'entretenir sous leurs voûtes une fraîcheur relative et de pouvoir, au besoin, dans un moment difficile, se transformer en autant de petites forteresses où une

poignée d'hommes bien armés et résolus peut opposer une sérieuse résistance à une multitude d'assiégeants. Il faudrait surtout construire sur les montagnes voisines, dont l'altitude atteint et dépasse quelquefois mille mètres, un *sanitorium* ou deux, pour les malades et les convalescents, et les relier, si possible, à Massaouah par un chemin que défendraient quelques *blockhaus* élevés aux points strategiques. Le temps est précieux: il faut l'utiliser sans retard. On fermera ainsi la bouche à la presse malveillante et l'on donnera satisfaction à une partie de l'opinion publique.

Le bruit se répand et s'affirme de l'occupation d'Ambado par la France. On parlait, il y a quelques jours, d'une prise de possession du même point par l'Angleterre. La vérité sera connue avant peu. Ambado est un petit port de mer du golfe de Tadjourah, situé en face de la localité de même nom, laquelle est aujourd'hui sous le protectorat de la France. Son mouillage, protégé contre les moussons S-O de l'Océan indien, paraît supérieur à ceux de Zeilah, de Tadjourah et d'Obock. Cette station n'est guère habitée que par quelques tribus nomades, dépendantes de l'oughaz des Somalis-Issas, et qui n'y résident avec leurs troupeaux que pendant la saison des pluies. On se flatte en France qu'Ambado puisse devenir, au détriment de Zeilah et de Jagallo, tête de ligne des caravanes pour l'Harrar et le Choa.

Il se poursuit, dans cette partie écartée de l'Afrique, une assez curieuse lutte d'influences. La politique anglaise, dans ce coin du pays somali, paraît être de fermer la route de l'Harrar à Zeilah, pour ouvrir au commerce celle de l'Harrar à Berberah. Les Guerris et les Haber-Arval, maîtres de la route de Berberah, tiendraient, croit-on, pour l'Angleterre. Les Somalis-Issas, maîtres de la route de Zeilah, jaloux de l'influence anglaise, prêteraient dès lors leur concours à la France.

Le gouvernement français, par l'organe de ses journaux officieux se défend d'avoir des visées sur l'Harrar. S'il était facile à une puissance européenne, disent-ils, de maintenir l'ordre dans cette région, les Anglais ne l'auraient-ils pas occupée après l'évacuation du territoire par les quatre mille soldats que l'Égypte y tenait en garnison? Vraisemblablement les indigènes sont peu désireux d'une intervention européenne et préfèrent à tout autre le gouvernement de l'émir Abdullah-Ali, fils de l'ancien émir qui gouvernait l'Harrar avant l'occupation égyptienne. Quant au demi million voté par les Chambres en faveur d'Obock, ajoutent les mêmes journaux, il ne servira à aucun dessein caché de politique coloniale; il est bien destiné à Obock même, à Obock seul, appelé à devenir un dépôt de charbon, un point de ravitaillement pour la marine française.

C'est au mieux, et l'on ne peut que prendre acte de ces déclarations d'absolu désintéressement de la France à l'endroit de l'Harrar. Ce qui n'empêche pas que ceux qui y ont intérêt feront bien de veiller au grain.

Une des raisons qu'aurait la France, d'après les officieux, pour ne pas monter dans cette nouvelle galère, c'est qu'elle a déjà trop de préoccupations extérieures. La raison est plausible,

aujourd'hui surtout que de nouvelles complications sont à prévoir à propos de l'Annam. Il s'est fait, dans ce royaume de l'extrême Orient, depuis deux ans environ, une effroyable consommation de souverains. Le roi qui vient d'être couronné à Hué se trouve être le cinquième successeur du roi Tu-Duc, mort le 17 juillet 1883. L'histoire des dynasties les plus fécondes en crimes, présente peu d'exemples d'une suite de faits aussi tragiques. Duc-Duc, le successeur légitime de Tu-Duc, ne régna que quelques jours. Le premier régent le fait déposer. Il meurt de faim dans une prison. La reine mère et les princes du sang appellent au trône Hiep-Hoa, frère cadet utérin de Tu-Duc. Hiep-Hoa manifeste des velléités d'indépendance contre ses terribles tuteurs Thuong et Thuyet: il disparaît, après quatre mois de règne, empoisonné ou étranglé par le premier régent Thuong. Le 2 décembre 1883, il est remplacé par le prince Mémeu, neveu de Tu-Duc et gendre de Thuong, qui prend le nom de Kien-Phuoc et meurt le 31 juillet 1884, *peut-être* de mort naturelle. Un de ses frères, Hung-Lich, enfant de quatorze ans est porté sur le trône et prend le nom de Ham-Nghi. Le général de Courcy vient de le faire remplacer par le prince Chanh-Mong, fils adoptif de Tu-Duc.

Cette mesure avait été précédée par la déportation de Thuong, ce sombre et sanguinaire Warwick annamite, à Poulo-Condores, îlot qui sert à la fois de pénitencier à la Cochinchine française et de lieu d'exil pour les condamnés politiques indigènes. Quant à Tuyet, il s'est enfui à Cam-Lo avec le jeune roi que la France vient de déposer, et de là dans les montagnes sauvages du Thanh-Hoa, où son pupille a dû le suivre, pendant que leurs partisans tiennent la campagne.

Quelle part faut-il faire aux circonstances actuelles dans cette série de crimes? C'est ce qu'il serait difficile d'établir, c'est ce que l'histoire ne saura peut-être jamais au juste. La question politique prime d'ailleurs, pour le moment, tout débat historique. La Chine serait, paraît-il, sur le point de protester contre la déposition de Ham-Nghi et la nomination du nouveau roi d'Annam. Le point de vue chinois est que, si le traité de Hué stipule que les relations diplomatiques de l'Annam auront lieu par l'intermédiaire des agents français, les relations entre l'Annam et la Chine ne doivent pas être considérées commes des relations diplomatiques, mais de vassal à souverain, et que le roi d'Annam ne saurait être valablement nommé sans l'assentiment préalable de la Chine. Les journaux chinois pensent en général que la reprise des hostilités entre la France et la Chine n'est pas absolument improbable. Il n'y a peut-être là qu'une appréciation pessimiste. On assure, d'un côté, que le Gouvernement français n'a eu connaissance d'aucune protestation de la part de l'empire du milieu, et aucun des princes couronnés depuis 1883 n'ayant eu le temps de demander ni de recevoir l'investiture de la Chine, on peut regarder comme assez improbable que cette puissance songe à rouvrir la question de sa suzeraineté sur l'Annam, en protestant contre la déposition d'un souverain dont elle n'a jamais eu à reconnaître l'avènement.

Au moment de clore notre chronique un nuage assez mena-

çant vient de se lever sur l'orizon politique. Nous avons nommé l'insurrection de la Roumélie et l'annexion de cette province turque à la Bulgarie. Des faits graves vont-ils se passer de nouveau en Orient? Les nouvelles de Sofia sembleraient le faire supposer. Une partie de l'œuvre du traité de Berlin du 13 juillet 1878 est sérieusement compromise. L'art. XIII établissait: « Il est formé au sud « des Balkans une province qui prendra le nom de *Roumélie* « *orientale,* et qui restera sous l'autorité politique et militaire « directe de S. M. S. le Sultan, dans des conditions d'autonomie « administrative. Elle aura un gouverneur chrétien. » L'art. XV ajoutait: « S. M. S. le Sultan aura le droit de pourvoir à la dé- « fense des frontières de terre et de mer de la province en « élevant des fortifications sur ces frontières et en y entrete- « nant des troupes. L'ordre intérieur est maintenu dans la Rou- « mélie orientale par une gendarmerie indigène assistée d'une « milice locale. Pour la composition de ces deux corps, dont les « officiers sont nommés par le Sultan, il sera tenu compte, sui- « vant les localités, de la religion des habitants. S. M. S. le Sul- « tan s'engage à ne point employer de troupes irrégulières « telles que bachi-bouzouks et circassiens dans les garnisons « des frontières. Les troupes régulières destinées à ce service ne « pourront, en aucun cas, être cantonnées chez l'habitant.... » A l'art XVI il est dit: « Le Gouverneur général aura le droit « d'appeler les troupes ottomanes dans les cas où la sécurité « intérieure ou extérieure de la province se trouverait mena- « cée. Dans l'éventualité prévue, la Sublime Porte devra donner « connaissance de cette décision, ainsi que des nécessités qui « se justifient, aux représentants des puissances à Constanti- « nople. »

Nous renvoyons, pour la constitution administrative et financière de la Roumélie au texte même du traité. Ce qu'on vient de lire suffit à montrer la situation toute spéciale, véritablement *sui generis*, et, nous pouvons ajouter, assez hybride créée à la Roumélie par le congrès de Berlin. Il ne pouvait s'agir que d'un règlement provisoire de la situation politique et territoriale de la péninsule des Balkans. Mais on aurait pu supposer que ce provisoire durerait plus longtemps.

Ce qui se produit, quoique prévu à une échéance plus ou moins lointaine, ne peut manquer d'émouvoir le monde politique. Plusieurs fois des aspirations en sens unitaire s'étaient produites en Bulgarie et en Roumélie. Plusieurs fois la présence de meneurs avait été constatée dans cette dernière province. Ces agitations avaient été réprimées ou s'étaient d'elles-mêmes éteintes comme un feu insuffisamment alimenté. Un nouveau brasier semble avoir été préparé et l'on n'aura pas manqué d'y accumuler tout le combustible possible. Comme quelqu'un ne manquera pas de souffler sur le feu, un incendie est à craindre. Qu'il ne devienne pas conflagration! C'est notre souhait le plus vif.

Mais déjà les notes diplomatiques ont commencé à se croiser en tous sens, et s'il faut en croire les symptômes il y a lieu d'espérer dans le maintien de la paix européenne.

***

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Les budgets des communes italiennes.

La direction générale de la statistique vient de publier un important volume sur les budgets des communes italiennes pour l'année 1884. Nous pensons que les lecteurs de la *Revue Internationale* trouveront quelque intérêt dans un court aperçu sur un sujet digne d'être étudié partout et plus particulièrement en Italie où les communes jouent dans la vie administrative et économique un rôle très important.

Aucun autre pays, croyons-nous, n'a une répartition de communes comme l'Italie où elles sont au nombre de 8,250 environ. En France, par exemple, on en compte plus de 36,000. De là une différence très notable dans la division de la population. En Italie il y a, il est vrai, 115 communes avec une population supérieure à 20,000 habitants, dont 10 avec plus de 100,000 habitants; mais en revanche il s'en trouve 271 avec une population de 10,000 à 20,000 habitants, 797 contenant de 5,000 à 10,000 habitants, et 484 de 4,000 à 5,000. Le nombre des communes au-dessous de 1,000 habitants est à peine de 2,000. Il peut donc être intéressant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les chiffres de ces administrations ainsi que sur la forme des budgets locaux.

Une circulaire ministérielle portant la date du 20 juillet 1885 prescrivait aux communes un système uniforme pour tous les budgets. D'après cette circulaire les recettes se divisent en recettes ordinaires et en recettes extraordinaires. Les recettes ordinaires comprennent: 1° les revenus du patrimoine; 2° les revenus divers; 3° les impôts et les droits; 4° les centimes additionnels; sous le titre de recettes extraordinaires on inscrit: le mouvement des capitaux, les emprunts, la vente d'immeubles, les subsides, et en général toutes les autres recettes de même genre non spécifiées parmi les recettes ordinaires. Sous un troisième titre sont inscrits les résidus actifs; tandis que le quatrième porte les virements et la comptabilité spéciale.

Quant aux dépenses, elles sont divisées en obligatoires et en facultatives. Les premières se divisent à leur tour en dépenses ordinaires et comprennent les charges patrimoniales, les dépenses pour l'administration, la police, l'hygiène, la sûreté publique, la justice, les travaux publics, l'instruction publique, la bienfaisance et les ser-

vices divers; et en dépenses extraordinaires portant les mêmes titres que les précédentes, plus les dépenses pour le mouvement des capitaux et pour le culte. Les dépenses facultatives enfin répètent les mêmes chapitres et embrassent ces dépenses qui ne sont prévues par aucune loi. Le passif est complété par les virements et les comptabilités spéciales comme l'actif.

Si nous examinons les budgets, en tenant compte seulement des recettes et des dépenses effectives, c'est-à-dire en faisant abstraction des virements, des comptabilités spéciales et du mouvement des capitaux, nous avons dans l'année 1883 les chiffres suivants pour l'ensemble des communes du royaume :

Recettes ordinaires effectives	Fr. 320,517,050	
» extraordinaires effectives .	» 26,523,353	
Total des recettes effectives.		Fr. 347,040,403
Dépenses obligatoires ordinaires . . .	» 233,103,981	
» » extraordinaires	» 84,589,534	
» facultatives.	» 61,951,449	
Total des dépenses effectives.		» 379,644,964
	Déficit. . . Fr.	32,604,561

A ce déficit on pourvoit, pour 14 millions et demi, avec des résidus actifs, et pour 18 millions avec le mouvement des capitaux, c'est-à-dire avec les emprunts et les ventes.

A vrai dire la situation financière des communes n'est pas des meilleures; mais si l'on observe que depuis 1875 les dépenses ordinaires se sont élevées de 214 à 233 millions; les dépenses extraordinaires de 111 à 135 millions et les dépenses facultatives de 56 à 61 millions, donnant ainsi une augmentation totale de 58 millions, on est forcé de se demander si vraiment les ressources ont manqué aux communes, ou si l'on a été beaucoup trop large dans les dépenses.

Il serait intéressant d'examiner avec soin la proportion entre les dépenses obligatoires et les dépenses facultatives, et pour les premières de comparer les dépenses ordinaires avec les dépenses extraordinaires. Mais si les données de la statistique permettent cette étude à un point de vue abstrait, elle manquerait totalement son but si l'on voulait en tirer des conséquences. Car la triple division des dépenses est effectivement marquée dans les tableaux des budgets, et les communes se conformant tant bien que mal aux prescriptions; mais on comprend facilement ce qu'une pareille notation peut offrir d'élasticité. Une analyse quelque peu approfondie et ayant pour but de chercher des éléments comparables entre eux nous conduirait beaucoup trop loin; d'ailleurs nous pensons avoir fait comprendre le principal; c'est-à-dire qu'une pareille répartition dans les chapitres des budgets communaux ne saurait présenter des situations dont la vérité soit facilement reconnaissable.

Les recettes des communes donnent une moyenne de 18 fr. 37 c. pour chaque habitant du royaume, mais effectivement cette moyenne varie suivant les régions. Le minimum de 11 fr. 59 c. par habitant est donné par la région des Calabres et le maximum par la province de Rome, où la répartition est de 58 fr. 49 c. par habitant.

Pour avoir une juste idée du développement des recettes il faut noter que pendant l'année 1862 — la province de Rome et la Vénétie ne faisant pas encore partie du royaume — on trouve marqué 264 millions de recettes, et qu'en 1883 ces recettes montent à 528 millions, dont 45 pour la Vénétie et 41 pour la province de Rome.

Les plus gros chiffres des recettes sont donnés par les centimes additionnels sur l'impôt foncier dont le total atteint 117 millions environ; et tout de suite après viennent les droits d'octroi des communes et les surtaxes au droit de consommation du Gouvernement, un total de 104 millions. Nous trouvons ensuite les seize autres catégories de droits et taxes que voici: Exploitation et patentes; voitures publiques; voitures privées; domestiques; loyers; taxe de famille ou *locatico*; bétail; animaux de trait et de selle; divers; photographies et enseignes; taxes scolaires; occupation du sol public; poids et mesures; location des bancs aux marchés; autorisations pour auberges, cafés, etc.; actes de l'état civil. Tous ces chapitres réunis ne donnent qu'une recette de 48 millions dans toutes les communes. Les revenus du patrimoine donnent 43 millions et les revenus divers à peu près 8 millions. En ajoutant à ces recettes les 26 millions de recettes extraordinaires, les 98 millions de virements et comptabilité spéciale, les 65 millions de mouvement des capitaux, on a le chiffre total de 510 millions de recettes.

Un mot sur les dépenses.

Les dépenses du patrimoine, c'est-à-dire intérêts, amortissements et droits se chiffrent par 54 millions et demi. L'administration absorbe 37 millions de dépenses ordinaires, 3 de dépenses extraordinaires, un million et demi de dépenses facultatives; soit un total de 41 millions et demi de dépenses pour l'administration. Pour la police et l'hygiène nous trouvons 43 millions de dépenses ordinaires, 6 millions et demi de dépenses extraordinaires et 7 millions de dépenses facultatives; c'est-à-dire un total de 56 millions. Les travaux publics absorbent près de 100 millions, dont 26. 5 de dépenses ordinaires, 18. 4 de dépenses extraordinaires et 54. 6 de dépenses facultatives; l'instruction publique un total de 54 millions; le culte 4 millions; la bienfaisance 20 millions; les dépenses diverses près de 38 millions.

On a de la sorte une dépense totale de 429 millions, qui monte à 528 millions si l'on y ajoute les 37 millions de virements et de comptabilité spéciale et qui produit, en la balançant avec le total des recettes, un déficit de 18 millions.

Puisque nous parlons statistique, il ne sera pas sans intérêt

de donner quelques renseignements sur la situation de nos banques d'émission. Le numéraire et la réserve des six institutions de crédit ayant le droit d'émission s'élevaient, le 30 juin dernier, à 483 millions, avec une augmentation de 16 millions sur le mois précédent. Le portefeuille donnait 556 millions avec une augmentation de plus de 100 millions et demi. Les avances étaient montées de 123 à 134 millions, et les comptes courants à 490 millions, marquant ainsi une augmentation de 23 millions. Voici maintenant la distribution du portefeuille dans les six banques :

Banque Nationale d'Italie. . .	343	millions
Banque de Naples	105	»
Banque Nationale Toscane . .	36	»
Banque Romaine.	34	»
Banque de Sicile.	32	»
Banque Toscane de Crédit . .	4	»

Le total de la circulation des six banques était de 1,175 millions, dont 255 millions de billets ci-devant *consorziali*, et 920 millions de billets émis par chaque institution. De ces derniers, 555 millions appartenaient à la Banque Nationale, 180 à la Banque de Naples, 66 à la Banque Nationale Toscane, 48 à la Banque Romaine, 46 à la Banque de Sicile et 15 à la Banque Toscane de Crédit.

Les 920 millions de billets se divisaient de la sorte :

Billets	de	25	francs	pour	39. 5	millions
»	de	50	»	»	130. 6	»
»	de	100	»	»	251. 8	»
»	de	200	»	»	41. 6	»
»	de	500	»	»	241. 1	»
»	de	1,000	»	»	271. 8	»

Nous avons tenu à noter tous ces chiffres parce qu'ils prouvent une augmentation considérable dans les opérations de crédit.

Paris, 15 septembre.

Les tentatives des vendeurs pour profiter du différend survenu entre l'Allemagne et l'Espagne ont absolument failli devant une résistance que rien n'a pu ébranler. L'impassibilité, pour ne pas dire l'optimisme, n'a cessé de dominer à la Bourse, et notre marché autrefois si mobile et si impressionnable donne maintenant la preuve d'un sang-froid qui permet de juger les événements sans trouble et de fort sage façon. Voilà pourquoi tous les efforts des baissiers ont si bien et si vite échoué. On aurait même dit qu'on se moquait des peureux, si grand était le calme dont on accueillait leurs efforts et leurs nouvelles plus ou moins fantaisistes. Le petit découvert qui a pu se former dans la quinzaine n'a pas duré longtemps et la

situation est redevenue la même. Les acheteurs continuent à avoir plus d'argent qu'ils n'en peuvent placer, et les vendeurs manquent de titres qu'ils ne savent plus où acheter. Les élections prochaines, voilà l'inconnue qui arrête le mouvement. Tout le monde attend, et dans l'attente les opérations et la spéculation sont suspendues.

Le 3 pour cent que nous avons laissé à 81. 50 est descendu à 81. 05, pour s'élever bientôt jusqu'à 81. 95, qui a été le plus haut cours de la semaine. Le 3 pour cent amortissable, qui était à 83. 10, a d'abord reculé jusqu'à 82. 70, mais il a vite remonté à 83. 50.

Il y a eu de nouveau une certaine animation dans le 4 1/2 qui depuis longtemps n'avait que des cours nominaux. De 108. 50 il est remonté à 109 fr. et nous le laissons à 109. 80.

Les obligations du Trésor ont atteint le cours assez haut de 508. 50, de 507 où elles étaient auparavant.

Les tendances du 5 pour cent italien sont restées excellentes, car il a progressé encore de 95. 42 à 95. 55 et en clôture à 95. 90.

Je vous ai déjà donné dans ma dernière correspondance le bilan de la Banque de France affiché le soir du 3 septembre. Cette semaine il n'y a donc que le bilan du 10, dont voici les différences :

		Augmentations
Avances totales sur nantissement . . .	Fr.	1,711,007
Escomptes et intérêts divers	»	399,989
		Diminutions
Encaisse métallique	Fr.	5,861,967
Portefeuille commercial.	»	76,618,860
Billets en circulation	»	2,659,510
Compte courant du Trésor	»	9,286,922
Comptes courants des particuliers . . .	»	11,840,735

Voilà donc une semaine peu satisfaisante, car ces diminutions dans le bilan de la Banque démontrent que le développement des transactions industrielles et commerciales tend à se restreindre de plus en plus. Le portefeuille qui diminue de 76 millions et demi, l'encaisse qui accuse aussi une diminution dépassant les 5 millions sont des chiffres fort décourageants.

Les bénéfices de la Banque pendant la dernière semaine se sont élevés à 399,989 fr., ce qui porte à 5,503,298 fr. le total des bénéfices réalisés depuis le commencement du 2me semestre 1885. Pour la période correspondante de 1884, le total des bénéfices s'élevait à 7,886,000 fr., ce qui donne pour l'année actuelle une diminution de plus de 2 millions de francs.

Londres, 14 septembre.

La situation de la Banque d'Angleterre le 9 septembre donnait les chiffres suivants :

Département de l'émission.

Pouvoir d'émission . . .	L. st. 37,723,520	Dette de l'État	L. st. 11,015,100
		Valeurs diverses. . . .	» 4,734,900
		Espèces or et argent . .	» 21,723,520
Total. . .	L. st. 37,723,520	Total . .	L. st. 37,473,520

Département de la Banque.

Capital	L. st. 14,553,000	Portefeuille de l'État . .	L. st. 15,125,604
Rest	» 3,745,233	Portefeuille des partic. .	» 22,675,430
Compte courant de l'État.	» 4,462,623	Réserve (notes)	» 12,971,195
Comptes cour. des partic .	» 28,803,554	Réserve (espèces) . . .	» 973,346
Valeurs à 7 jours . . .	» 181,165		
Total . .	L. st. 51,745,575	Total. . .	L. st. 51,745,575

Voici donc les différences :

		Augmentations
Compte courant de l'État.	L. st.	1,262,853
Portefeuille des particuliers	»	1,117,156
Traites à recouvrer	»	9,003
Rest	»	1,970

		Diminutions
Pouvoir d'émission.	L. st.	1,454,370
Circulation réelle	»	343,250
Comptes courants des particuliers. .	»	2,221,592
Portefeuille de l'État.	»	900,563
Encaisse totale.	»	1,507,609
Bank-notes de la réserve	»	1,111,120
Réserve totale	»	1,164,359

La proportion de la réserve aux engagements qui, la semaine dernière, était de 43. 92 pour cent, est cette semaine de 41. 69.

On affirmait ces derniers jours que les demandes d'espèces métalliques de l'Amérique et de l'Australie ont été assez vives, et que si elles continuent encore il y aura une hausse dans le taux d'escompte de la Banque. Pourtant je ne crois pas la chose probable, du moins pour le moment.

A la chambre de compensation des banquiers de Londres, la diminution d'affaires que j'avais déjà signalée dans ma dernière correspondance est en train de continuer.

En effet, dans la semaine du 3 au 9 septembre, on a eu un mouvement de 85,054,000 l. st. pendant que la semaine correspondante de 1884 avait donné un total de 91,298,000 l. st. Il y a donc eu une diminution de 6,244,000 l. st. pour l'année 1885.

Pas beaucoup de mouvement dans les Bourses ; mais les consolidés ont clôturé avec une grande fermeté ; tandis que les titres de la

Banque d'Angleterre continuaient à monter. Aussi les rentes française et italienne ont-elles retrouvé ces derniers jours les hauts cours de la semaine précédente. Le consolidé anglais que nous avons laissé à 100 $^1/_{16}$, après quelques oscillations est remonté à 100 $^1/_4$ environ, avec tendance à la hausse.

L'escompte est plus soutenu; au marché libre, les traites de banque à trois mois se negociaient à 1 $^3/_4$ pour cent, les traites de commerce sur premières valeurs à 2 pour cent. Le chèque sur Paris marque une hausse sensible; on le tient à 25 fr. 28 c. $^1/_2$.

Vienne, 15 septembre.

Voici la situation de la Banque austro-hongroise au 7 septembre: Augmentation dans tous les titres; l'encaisse métallique à 198,330,000 fl., augmentant de 200,000 fl.; le portefeuille de 2,600,000 fl. arrivant à 102,990,000 fl.; les avances s'élèvent à 25,150,000 fl. avec une augmentation de 290,000 fl.; la circulation à 335,730,000 fl., c'est-à-dire avec une augmentation de 1,030,000 fl.; les comptes courants de 85,330,000 à 85,430,000 fl.

Ici le marché a suivi sans vivacité le mouvement déjà très lent du marché de Berlin. Cela se comprend d'ailleurs, car notre immobilité dans les affaires rend nos Bourses incapables d'un effort sérieux soit dans un sens, soit dans l'autre.

On est ici un peu préoccupé des rapports commerciaux avec l'Allemagne. M. de Bismarck persiste dans la politique protectionniste et ne semble pas disposé à des concessions envers l'Autriche, malgré qu'il la comble de protestations d'amitié. A Pest, la devise: « ou union douanière avec l'Allemagne ou représailles, » rallie nombre d'adhérents. A Vienne toutefois on est plus calme, on hésite et on espère dans le temps.

Rome, 17 septembre.

Bien peu de nouvelles à donner sur nos marchés. Le calme et l'engourdissement ont dominé jusqu'ici et dominent encore. Il est vrai qu'on ne craint pas de réaction dans les cours; on est même persuadé que cette inaction si prolongée aura, à un moment donné, un réveil général et qu'il se vérifiera une reprise sur toutes les valeurs. Mais jusqu'à présent on ne sait pas, on ne prévoit même pas de quelle manière pourra se produire ce mouvement. On affirme que l'incertitude, voire la crainte qu'inspire le résultat des élections en France et en Angleterre sont la cause de cette situation; mais d'un autre côté on observe avec fondement que ce résultat, quel qu'il puisse être, ne saurait bouleverser de fond en comble la politique des deux puissances. Pourtant l'immobilité des marchés de Londres et de Paris, où les transactions sont sensiblement diminuées, ajoutent à l'inaction de notre marché une nouvelle cause de stagnation.

De Florence, de Gênes, de Milan, de Turin, on nous écrit que les opérations ont été en fort petit nombre et sans importance. Malgré cela, il faut reconnaître dans la fermeté des cours, si soutenus malgré le manque d'opérations, un signe évident de la confiance des Bourses en une reprise prochaine.

L'italien que nous avions laissé à 95. 70 a eu quelques moments de faiblesse et est descendu à 95. 40, mais la reprise a été assez vive et nous le laissons demandé à 96. 50. A Paris on le négociait à 95. 90, à Londres à 95, et à Berlin à 95. 70.

Le 3 pour cent à fléchi quelque peu, et de 62. 20 où nous l'avions laissé, il est descendu à 61. 80.

Quant aux Banques le mouvement n'a été vraiment sensible que pour les actions du Crédit Mobilier. Ces actions que nous avions laissées dans notre dernier bulletin à 880, sont descendues à 840 pour remonter seulement à 870. La Banque Nationale s'est maintenue entre 2,095 et 2,085; la Banque Toscane, un peu moins soutenue, est descendue de 1,125 à 1,122 et 1,118; la Banque Romaine s'est arrêtée dans son mouvement de hausse à 1,080; la Banque Générale, quoique recherchée, n'a pas bougé de 606 à 607.

Les titres des chemins de fer n'ont pas donné lieu à de grandes transactions. Les Méridionaux toujours dans les environs de 696; les Méditerranées plus soutenues entre 552 et 556.

Affaires nulles sur les titres du Crédit Foncier.

L'emprunt 3 pour cent de Florence, de 65. 50 a été poussé à 65. 80; celui de Naples toujours à 89. 80.

Les échanges sans mouvement. France à vue : 100. 50; Londres à trois mois : 25. 22.

P.-S. Les nouvelles de Roumélie ont produit quelques mouvements de baisse. Mais on voit clairement que personne ne craint des conséquences graves. Au fond, il n'y a à enregistrer dans les Bourses qu'un peu de fièvre dont le résultat est encore l'inaction.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

A. DE PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux critique*, deuxième série, Paris, Calmann Lévy, 1885. — JACK FRANK, *Hors du monde*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — CAMILLE SAINT-SAËNS, *Harmonie et mélodie*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — ERNEST D'HERVILLY, *Les Parisiens bizarres*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — J. ROBIOU, D. DELAUNAY, *Les institutions de l'ancienne Rome*, en deux volumes, Paris, librairie académique Didier, Émile Perrin, 1885. — FÉLIX NARJOUX, *Monsieur le député de Chavone*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. — F. OGERAEU, *Essai sur le système philosophique des Stoïciens*, Paris, Ancienne Librairie Germer Baillère et Cie, 1885. — GIRAUD-GODDE, *Les innovations du docteur Selestin*, Paris, Librairie Plon Nourrit et Cie, 1885. — Cte LÉON TOLSTOÏ, *Anna Karénine*, roman traduit du russe, en deux volumes, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1885. — FERNAND HUE, *Le Pétrole, son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays du monde*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1885. — CHARLES SIMOND, *L'Afghanistan, les Russes aux portes de l'Inde*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1885. — GEORGE DURUY, *Le Garde du corps*, Paris, Librairie Hachette, 1885. — J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, *Traduction des Traités des parties des animaux et de la marche des animaux d'Aristote*, en deux volumes, Paris, Librairie Hachette. 1885. — J. GRAND-CARTERET, *Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse*, avec préface de Champfleury et illustrations, Paris, Librairie Hinrichsen et Cie, 1885. — AUGUSTE BOULLIER, *Victor-Emmanuel et Mazzini, leurs négociations secrètes et leur politique, suivi de M. Bismarck et Mazzini*, d'après des documents nouveaux, Paris, Librairie Plon, 1885. — ALBERT GIGOT, *La Démocratie autoritaire aux États-Unis. Le général André Jackson*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — CHARLES EDMOND, *Le trésor du Guèbre*, Paris, Calmann Lévy. 1885. — ÉMILE BEAUSSIRE, *Les principes de la morale*, Paris, ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, 1885. — PHILIPPE DARYL, *Le monde chinois*, Paris, I. Hetzel et Cie, 1885.

ITALIE.

ADELE BUTTI, *Studio su Francesco d'Assisi*, Bologna, Società tipografica già compositori, 1885. — ADELE BUTTI, *Caterina da Siena e la donna nella vita pubblica*, Bologna, Società tipografica già compositori, 1885. — ALFREDO MELANI, *Pittura italiana*, in due volumi, Milano, Ulrico Hoepli, 1885. — J. GILBERT DE WINCKELS, *Vita di Ugo Foscolo con prefazione di Francesco Trevisan*, Verona, libreria H. F. Münster, 1885. — CESARE FORNERA, *His Dismontaduris, uso nuziale friulano, nozze Folchi-Trivellato*, tipografia di Marco Bardusco, 1885. — CLETTO ARRIGHI, *La Canaglia felice*, romanzo milanese, Roma, stabilimento tipografico italiano, 1885. —BRUNO SPERANI, *Nell'ingranaggio*, romanzo, Milano, Edoardo Sonzogno, 1885. — CARLO CARAFA DI NOIA, *Amore contrastato, amore fortunato*, Napoli, Fratelli Carluccio, 1885. — LUIGI ADRIANO MILANI, *Monumenti etruschi iconici d'uso cinerario illustrati per servire a una storia del ritratto in Etruria*, Firenze, 1885. — AVV. ATTILIO TADDEI, *Storia, legislazione e filosofia del diritto di famiglia*, Roma, Stabilimento tipografico di Edoardo Perino, 1885.

ALLEMAGNE.

Alice, Grand Duchess of Hesse, in two volumes, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1885. — *The journals of major gen. C. G. Gordon, at Kartoum*, in two volumes, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1885. — WILHELM ARENT, *Moderne Dichter-Charaktere*, Berlin, Selbstverlag des Herausgebers, 1885.

ANGLETERRE.

ROBERT FLINT, *Vico*, London, William Blackwood and Sons, 1884. — R. N. CUST, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trübner & Co, 1884.

AUTRICHE.

CARL FREIHERRN von Czoernig, *Die Alten Völker Oberitaliens*, Wien, Alfred Hölder, 1885.

ESPAGNE.

D. JOSÉ PELLA Y FORGAS, *Historia del Ampurdan*, Barcelona, 1885.

HONGRIE.

GÖRÖGHÜL ÉS MAGYARUL, *Anakreon*, Budapest, Franklin-Társulat, 1885.

INDE.

ROBERT SEWEL, *A sketch of the dynasties of southern India*, Madras, E. Keys, 1885.

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Historia da Republica romana*, en deux volumes, Lisboa, Livraria Bertrand, 1885.

SUISSE.

T. COMBE, *La fortune de Luc*, nouvelle jurassienne, Lausanne, Henri Mignot, 1885.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR :	RÉDACTEUR EN CHEF :
ANGELO DE GUBERNATIS	*AUGUSTE FANTONI*

Douzième année.

Livraison du 25 Septembre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: La suite de l'*Essai historique sur l'épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — La suite et fin de *Marianela*, roman de B. Perez Galdós, traduit par M. Julien Lugol, - *La princesse Marie-Antoinette de Toscane*, par M. J. de Fastenrath, — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins du baron A. Manno, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, — *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, — *La femme africaine*, par M. Ew. Paul, — *La jeunesse de Tourguéniev*, — *Le King John* de Shakspere, par Jane Brown, — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie française, — *Une histoire extraordinaire*, par M. E. M. Vacano, — *Danube, mon chien*, par W. Oswiecim, — La suite de *Frédéric Amiel*, par Berthe Vadier, — *L'œuvre de Victor Massé*, par Perdican, — *Les divertissements florentins à travers les âges*, par M. Luc de Saint-Ours, — *La villa de Phar-el-Tin*, par Mme Lydie Paschkow, — *Les institutions de langue française à Guernesey*, suite, par M. Henri Boland, — *L'Exposition universelle d'Anvers*, suite, par M. Anatole Bamps, — *Hallali*, par M. de Talgord, etc.

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une série d'articles dus à la plume d'un de ses collaborateurs les plus distingués.

M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés par le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau Monde, et visitera le Canada, les États-Unis, le Mexique, les îles Havaï, etc. Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses récits de voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la valeur que saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

Florence, Joseph Pellas, Impr. de la **Revue Internationale.**

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

Directeur:	Rédacteur en chef:
ANGELO DE GUBERNATIS	**AUGUSTE FANTONI**

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — IIme LIVRAISON

10 Octobre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne***, la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises. NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine***, librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay***, librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogota.

A ***Paris,*** on reçoit les abonnements chez les principaux libraires, et spécialement à la librairie Durand Pedone Lauriel (13, rue Soufflot), à la Librairie **Paul Ollendorff** (28bis rue de Richelieu) et à la librairie Étrangère, veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A ***Genève*** on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale*.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

TROISIÈME PARTIE.[1]

I.

En 1869, le professeur Amiel touchait à la cinquantaine, mais en dépit des fils d'argent qui déjà nuançaient sa chevelure il paraissait jeune. Sa démarche était encore gracieuse, son pas vif; il portait haut la tête, non point avec arrogance, mais de l'air de quelqu'un qui porte légèrement le poids des années et qui regarde la destinée en face. « N'avoir point l'air piteux » fut toujours son grand souci.

Il ne l'avait point, et cependant sa santé devenait bien délicate. Ses rhumes en se prolongeant avaient dégénéré en bronchite chronique. L'humidité, les brusques variations de température lui étaient fort nuisibles; par moments il toussait beaucoup et sa voix, sans pourtant cesser d'être agréable, avait pris ce timbre couvert qui est généralement l'indice des affections du larynx. De plus en plus obligé à de nombreuses précautions, il allait peu dans ce qu'on appelle le monde, mais il voyait toujours quelques amis et fréquentait quelques maisons où il trouvait des hommes distingués et des femmes qui ne l'étaient guère moins.

Marc Monnier qui en 1859 avait épousé une genevoise,

[1] Voir les livraisons du 25 juillet, du 25 août et du 10 septembre.

Mlle Hélène D***, et qui s'était établi à Genève en 1864, avait fondé des réunions du vendredi, dont sa charmante femme faisait les honneurs avec beaucoup de grâce ; on y causait littérature, on y jouait des scènes et parfois des pièces entières de Molière. Le professeur Amiel allait s'y égayer bien souvent et discuter art et poésie avec le brillant écrivain.

Quant à ses relations de famille, elles étaient toujours excellentes, mais peut-être un peu moins intimes qu'autrefois : ses sœurs absorbées de plus en plus dans leurs devoirs de maîtresses de maison avaient moins de temps à lui donner ; ses neveux avaient grandi, étaient des hommes ; l'un se vouait au commerce, l'autre étudiait la médecine à Paris ; il y avait d'ailleurs bien longtemps que, dans la crainte que leur père ne prît quelque ombrage de son influence, il avait renoncé à s'occuper d'eux. Nous avons dit qu'il avait peu de rapports de caractère avec le pasteur G*** ; il ne s'était guère lié davantage avec son nouveau beau-frère le docteur S***. « Ils s'appréciaient « et s'estimaient, nous écrit Mme Laure S***, mais il ne faut pas « oublier que l'un était un rêveur, chercheur de l'idéal, l'autre « le médecin oubliant tout pour ses malades, l'homme dur à « lui-même, toujours à son poste, prenant un peu en pitié tous « ceux qui fléchissent, hésitent, et n'ont pas un but clair et « défini vers lequel ils s'élancent tout droit. De là des façons « différentes de juger les choses ; mais mon frère admirait le « grand savoir, la droiture sévère du docteur ; celui-ci rendait « pleine justice à l'esprit cultivé, à la distinction de notre cher « poète, et je pense que s'ils avaient pu se mieux connaître « ils se seraient aimés davantage. »

Des relations de malade à médecin n'existaient pas non plus entre les deux hommes ; le professeur Amiel, toujours jaloux de sa liberté, avait pour principe qu'il ne faut pas choisir son médecin dans sa parenté, aussi, bien que le docteur S*** ait été pendant trente ans le plus célèbre des médecins de Genève, son beau-frère ne le consultait jamais.

Au reste il n'avait point de médecin en titre. Chaque année aux vacances il en consultait un nouveau et suivait docilement le traitement qu'on lui indiquait, sans pour cela obtenir grande amélioration au mal local dont il souffrait.

Avec tout cela il continuait à se dépenser généreusement au

profit des autres, et cette vie, que certains trouvaient indolente, était la plus active du monde. Il faisait partie de la Société du progrès des études, il était président de la Société de chant du conservatoire; il s'occupait avec un vif intérêt de l'Institut genevois dont il avait été un des membres fondateurs. Secrétaire, puis président de la section de littérature il apportait dans les séances sa grâce et sa bonne grâce, sa bienveillance et son enjouement. On peut dire qu'il en était l'âme. Il s'efforçait d'y attirer tous les talents, toutes les réputations et de maintenir entre les membres des relations cordiales ou courtoises. Dans sa thèse sur le *Mouvement littéraire dans la Suisse romande* il avait défini très ingénieusement ce mouvement: *un corps qui cherche une âme.* Les efforts de toute sa vie tendirent à lui donner cette âme, à susciter une littérature romande. Sous son influence l'Institut ouvrit un grand nombre de concours et des plus variés: poésie lyrique, fable, comédie, roman, histoire, critique littéraire, tour à tour la lice fut ouverte à tous les genres et sans exclusion de nationalité. L'Institut a, depuis 1848, couronné bien des œuvres intéressantes et encouragé bien des talents. Parmi les écrivains actuellement connus en Suisse il en est peu qui ne doivent quelque chose à l'Institut, et il n'en est aucun, nous ne croyons pas nous tromper, qui n'ait reçu de Frédéric Amiel encouragements ou félicitations. Lui que le succès avait si peu gâté, il était toujours prêt à se réjouir du succès des autres, et cela franchement, cordialement, sans l'ombre d'arrière-pensée.

Comme il n'y avait personne de plus abordable, il était bien souvent importuné par des débutants des deux sexes qui venaient lui demander des critiques pour recevoir des éloges. Il n'avait rien de la brusque franchise d'Alceste et savait envelopper sa critique de louange comme on enveloppe de confiture une drogue amère; mais l'amour-propre a le palais fin, il devine l'amertume à travers tous les sucres:

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

Que de fois les vanités bondissantes lui ont fait cette question! Eh bien, il ne se décourageait point pour cela, et à chaque occasion il donnait son opinion franchement, judicieusement, motivant toujours sa critique, indiquant le défaut, mais donnant

en même temps le moyen de l'effacer. Il se disait que parmi tous ces Orontes il ne serait pas impossible qu'il y eût un vrai poète à encourager, un talent modeste capable d'accepter une critique utile. Personne n'avait le sens littéraire plus fin. Marc Monnier qui s'y connaissait, lui soumettait chacune de ses œuvres et faisait sans balancer les retouches qui lui étaient indiquées. « Quel dommage, disait-il souvent, que cet homme « d'un goût si juste, si délicat, n'ait pas été à Paris pour y faire « de la critique littéraire ! » Il estimait aussi que Frédéric Amiel aurait pu devancer M. Fouillée pour la psychologie des nationalités, et qu'il était à jamais regrettable qu'il n'eût pas donné à la France un livre sur l'Allemagne qu'il connaissait si bien. Mais où eût-il trouvé le temps d'écrire ce livre ?

Ses cours continuaient à l'occuper plus que jamais ; il n'était pas de ces professeurs qui restent stationnaires ; comme il se tenait au courant de tout ce qui se publiait en allemand et en français dans les différentes branches de la philosophie, il avait sans cesse à remanier. Il avait un peu de mépris pour les intelligences qui se cristallisent sous telle ou telle forme géométrique ; il les comparait aux coléoptères enveloppés de leur cuirasse, et il regardait sa nature d'esprit comme un privilège ; il savait bien que ce privilège avait sa rançon, que la limitation est une force, que la carapace qui empêche certaines intelligences de s'étendre les protège, mais il éprouvait une satisfaction véritable à sentir qu'il était plutôt esprit dans le sens infini du mot qu'un esprit particulier et déterminé, et plutôt l'homme qu'un homme. Rien d'étonnant qu'un être ainsi fait eût surtout besoin de liberté ; et que tout ce qui ressemblait à une servitude lui fût antipathique ; il pouvait bien l'accepter par devoir, et nous avons vu avec quelle conscience il donnait ses leçons, mais sitôt que le devoir cessait, il avait hâte de retourner à l'espace, à l'indépendance. Un de ses amis disait de lui qu'il possédait la clé de la science, la clé des champs, la clé des cœurs ; sitôt les cours finis, les vacances arrivées, il jetait aux orties le bagage professoral, faisait table rase de son enseignement, mettait au clou la clé de la science et prenait la clé des champs, sans oublier la clé des cœurs. Oh ! celle-là, elle ne le quittait en aucun temps.

Nous avons dit qu'il employait ses vacances à quelque cure

de bains, mais il en passait une bonne partie dans un site de montagne: Le Salève, les Voirous, le Jura, les Alpes, surtout les Alpes vaudoises avaient sa visite. Clarens, Montreux, Gryon, Charnex le virent bien souvent. Ce dernier village au-dessus de Montreux lui était cher tout particulièrement.

Ce qui ajoutait pour lui au charme du paysage c'est qu'il retrouvait à Charnex la plupart de ses amis de Genève et que le côté féminin y dominait; il était l'âme de ce petit groupe où il se sentait compris, aimé, admiré; il pouvait y déployer toutes les grâces de son esprit, prodiguer les attentions aimables, organiser des jeux, arranger des promenades, des excursions, lire surtout quand il était en voix. C'était un charme de l'entendre, et nous avons quelquefois pensé que chez lui le lecteur avait un peu nui au poète. Il devait toujours trouver ses vers admirables car il les rendait tels par de savantes inflexions, et sa voix leur donnait tour à tour la grâce, l'harmonie, le relief et l'éclat qu'ils ne possédaient point toujours. « Lisez donc sans prestige, » lui disait quelqu'un, lorsqu'il s'agissait de vers à corriger. Lire sans prestige! cela lui était sinon impossible au moins bien difficile. Mais s'il lisait bien ses vers à lui, il lisait encore infiniment mieux ceux des autres; nous ne croyons pas que l'on connaisse vraiment La Fontaine ou Molière si l'on n'a pas eu la chance de les entendre lire par M. Legouvé ou par le professeur Amiel.

En 1870, quittant la montagne où il avait appris la déclaration de guerre, il alla revoir ses amis de Berlin, d'Heidelberg et parcourut les bords du Rhin qui selon toute apparence devaient être une fois de plus le théâtre du combat de la race latine et de la race germanique.

II.

Quelques jours passés à Clarens, à la fin de décembre, coupèrent cet hiver qui, tout rigoureux qu'il eût été, ne se passa pas trop mal pour le professeur Amiel; le printemps lui fut moins favo-

rable, aussi partit-il pour son bien-aimé Charnex, dans la première semaine de mai. Il nous écrivait le lendemain de son arrivée:

« Je suis depuis vingt-quatre heures établi dans ce ravissant « coin de terre, par le plus merveilleux temps du monde, mais « un peu honteux de traîner l'aile quand tout palpite d'espé- « rance et de félicité.

« Le fait est qu'au milieu des pommiers en fleurs, des orches- « tres ailés, des azurs du ciel et des eaux, du bouillonnement « joyeux des sèves et des sources, et de ce paysage admirable « un professeur enrhumé fait triste figure. Je fais positivement « tache dans cette nature épanouie et je me cache pour tousser. « Il est fort malaisé de s'habituer à un nouveau personnage. « Jusqu'ici comme Antée je n'avais qu'à frapper du pied la « nourrice des hommes, la terre vermeille, la montagne mère « de la force, et je recouvrais la vigueur. Maintenant Isis ne « répond plus même à mes câlineries filiales. Je dois me rési- « gner à la faiblesse endolorie. Cette promotion à rebours m'est « pénible et presque humiliante. Mais, comme l'espérance est la « dernière des lâchetés du cœur, je doute encore que l'ordre « du destin ne soit irrévocable. Du moins je m'accorde l'année « pour interpréter l'oracle et savoir si la santé est désormais « un souvenir ou peut redevenir une réalité. »

Ce séjour eut la meilleure influence sur l'esprit du malade; chez lui, comme chez toutes les natures nerveuses, une fois l'esprit égayé le corps allait bientôt mieux. Plus tard, au mois de juillet, il partit pour les bains d'Heustrich qu'on lui avait recommandés. Au début il s'y plut médiocrement.

« Magnifique est le temps, nous écrivait-il le 18 juillet; en « suis-je plus heureux pour cela? Pas trop. Ces eaux rendent « flasque et lourd. Je me sens l'esprit alangui et l'âme ennuyée. « Je regrette les hautes montagnes, où l'on a des ailes, et, en « dépit de nos bocages au bord de la Kander et de deux cents « baigneurs qui fourmillent autour de moi, je lutte contre le « vide et l'ennui; j'ai à me défendre d'une sourde impatience....

« Heustrich est droit au pied du Niesen, côté oriental, pres- « que à égale distance de Frütigen et de Thoune. Une haute « et fertile colline lui masque le lac de Thoune dont il n'est qu'à « une lieue (vol d'oiseau) et les eaux limoneuses de la Kander

« creusent un fossé entre nos bains et cette colline. La vue « n'est donc qu'une vue de couloir, avec un assez beau massif « alpestre à l'orient, celui de la Blümlis Alp.

« L'endroit n'est pas selon mes goûts dans cette saison. Nous « ne sommes pas en plaine, mais presque au niveau de la plaine; « loin de dominer quelque chose nous sommes dominés de par- « tout. La pyramide verte du Niesen nous surplombe presque.

« Ajoutez que je suis encore presque isolé.... »

Être isolé c'était toujours une grande contrariété pour cette nature aimante et sociable, mais avec la *clé* que nous savons, l'isolement ne durait jamais longtemps. Deux jours après cette première lettre nous en recevions une autre d'un ton tout différent, respirant l'entrain et la gaieté.

En somme pourtant les bains d'Heustrich lui firent peu de bien. Sa cure finie, il alla s'en reposer sous les ombrages de Charnex. C'est là que sonna son cinquantième anniversaire qu'il a célébré dans ce beau sonnet:

Sous l'arceau des noyers glisse un flot d'or joyeux,
La dernière vapeur se fond dans l'azur pâle;
Un vaste paysage apparaît à mes yeux:
Pics ardus, monts boisés, coteaux verts, lac d'opale.

C'est l'automne, et c'est l'heure où descendant les cieux
L'astre du jour revêt la pourpre occidentale;
La nature pourtant a l'air mystérieux
Que le gladiateur craignait chez la vestale.

Vallons, hameaux, bois sourds et vergers rougissants,
Rocs que baise l'aurore et que la brume enclave,
Rivages qui toujours me fûtes bienfaisants,

Votre aspect est divin, la journée est suave,
Septembre resplendit, mais je demeure grave....
C'est qu'aujourd'hui j'ai fait le compte de mes ans.[1]

Cette date ne pouvait manquer en effet de lui inspirer quelque mélancolie; il se sentait vieillir, il se sentait malade; l'incertitude surtout le tourmentait; il eût voulu savoir à quoi s'en

[1] *Jour à Jour*, page 133.

tenir. Il écrivit au docteur C....y de Bex. Après lui avoir expliqué en détail l'état de sa santé, il ajoutait:

« Répondez-moi comme à un autre médecin; je ne veux me « faire aucune illusion, et je désire seulement jouer correcte- « ment les cartes qui me restent en main d'après le calcul des « probabilités. Je ne veux ni faire le valétudinaire avant l'âge, « ni faire le téméraire sans nécessité. Être correct, voilà tout.

« Puis-je espérer encore une dizaine d'années de santé « moyenne et de travail utile? J'ai cinquante ans et je suis « délicat. »

« Avec une hygiène bien entendue, lui répondit le docteur, « je n'en doute pas. »

Malgré cette réponse rassurante, il n'en prit pas moins de graves mesures. Il fit son testament, et choisit le lieu de sa sépulture, le charmant cimetière de Clarens, où il aimait à promener ses pensées et qu'il appelait l'Oasis:

Calme Éden, parvis discret
Qui fleurit toute l'année,
D'une terre fortunée
O toi, l'amour et l'attrait;

Nid de verdure et de roses,
Près d'un lac, au pied des monts
Où l'essaim des papillons
Vibre sur les tombes closes;

Temple, où les saules pleureurs,
A flots dénouant leurs tresses,
Enveloppent de caresses
Le deuil aux longues pâleurs;

Champ du repos, frais asile,
Doux vestibule des cieux,
D'un sommeil religieux
Berçant la mort plus tranquille;

Sûr abri des cœurs souffrants,
A nous qu'excède la vie,
Combien ta paix fait envie
Cimetière de Clarens! [1]

---

[1] *Jour à Jour*, page 247.

Rentré en ville il céda aux sollicitations de ses amis qui rédoutaient de le voir passer encore un hiver tout seul dans sa bibliothèque de la rue Étienne Dumont, et il se mit en pension dans une famille du voisinage, rue Beauregard n° 1, où il avait une vaste chambre bien ensoleillée, d'où il voyait l'Athénée, la terrasse Eynard, les arbres des bastions et les deux Salèves.

Grâce à ces précautions l'hiver ne se passa point trop mal; il fournit son année académique sans trop de fatigue. Aux vacances de Pâques il alla, comme il faisait souvent, passer quelques jours à Mornex. Le temps malheureusement ne fut pas toujours beau et la société n'avait rien d'attrayant:

« La persévérance à Mornex est du côté du mavais temps. « Monté par la merveilleuse journée de mercredi, je n'ai plus « vu dès lors que du gris, et j'ai vécu dans les nuages. Froi- « dure terne, sentiers boueux, société nulle: deux dames (ne « parlant que de leur épagneul blanc, natif de Marseille) font « toute la table d'hôte et mêlent l'ennui à tous les plats. Voilà « toutes mes félicités.

« J'ai aussi broyé des pensées mélancoliques, et ce matin j'eusse « été hors d'état de vous écrire, tant j'étais bourré, encapu- « chonné et pétri de tristesse. Pourquoi? me direz-vous. Hé! qui « ne traîne après soi des regrets, des chagrins, des désirs trom- « pés, des espoirs déçus, et surtout, et surtout la honte d'être « si peu digne de sa tâche, si inférieur à son idéal, si dispro- « portionné à son rôle, si négligent dans son devoir?

« C'est toujours contre le dégoût de moi-même que j'ai à « lutter. Et la conscience me tourmente plus que l'imagination.

« Mais une bonne pensée m'est venue. Je me suis dit qu'une « lettre vous ferait plaisir et me voilà vous écrivant, ce qui « fait d'une pierre deux coups, car cela me réjouit et m'apaise. »

Ce fut aux bains d'Allevard que les médecins envoyèrent le professeur cette année-là. Comme il arrivait presque toujours, il fut très mécontent au début:

« Soignez-vous, amusez-vous, ne vous fatiguez pas, telles sont « les ordonnances de ma filleule.

« Me soigner! je ne fais que cela ici et avec conscience. Ces « opérations variées (douches de gorge, inhalation, bains, breu- « vages, gargarismes) qui font la navette entre la source et « les thermes dévorent bêtement cinq ou six heures par jour;

« avec deux forts repas d'une heure au moins et deux heures « de digestion, cela fait tout le jour, car on se couche avant « neuf heures du soir.

« M'amuser ! cela est difficile et la marée de l'ennui va mon- « tant, je vous l'avoue ; d'abord à cause du désœuvrement forcé, « ensuite faute de société à mon goût et de conversation at- « trayante ; puis le temps s'est mis à la pluie depuis deux ou « trois jours ; mais la vraie cause c'est encore le souci. Arrivé « dans un état de santé agréable, je me fais du mal ici.... »

Cette lettre découragée était du 1er août ; peu de jours après nous en recevions une d'un ton tout différent :

« Votre lettre m'a porté bonheur. Depuis lors j'ai vu partir « ennui, pesanteur et tristesse ; et le temps a eu beau devenir « piteux, cela ne m'a pas fait froncer le sourcil. Et pourtant « le traitement est ennuyeux, et une table où les vides quotidiens « ressemblent à la mortalité accélérée des époques de siège n'a « rien de réjouissant....

« Une bonne note en faveur d'Allevard, c'est la foule des « abbés et curés qui s'y trouvent ; évidemment tout ce qui « fatigue sa voix se donne rendez-vous ici, et les patients n'étant « ni des millionnaires ni des gandins, les eaux doivent être « efficaces. D'ailleurs j'ai vu quelques personnes qui ont été « étonnamment radoubées par les complaisances de cette naïade « assez revêche au premier abord. Ainsi je ne désespère pas « de lui arracher quelques bonnes grâces. »

Cette espérance ne se réalisa point, la nymphe d'Allevard fut inflexible, le professeur ne toussa ni plus ni moins qu'avant sa cure. Aussi l'année suivante, un peu dégoûté des eaux, se fit-il ordonner les bains de mer qui dans sa jeunesse lui avaient toujours été très favorables. Le désir de revoir la Hollande lui fit choisir la mer du Nord. Laissons-le nous raconter lui-même ce nouvel essai :

La Haye, 11 août 1873.

« Je suis depuis trente heures l'hôte du pasteur vallon de la « Haye, et par conséquent à une lieue de la plage de Schve- « ningen où je pense cet après-midi aller revóir l'Océan et

« prendre les arrangements nécessaires. L'Océan vous paraît « hospitalier et le bain chose archifacile. Erreurs des candides « montagnards des bords du Léman. Tout est rendu difficile « pour l'homme. Ici on ne peut avoir ni de l'air (les fenêtres « ne peuvent s'ouvrir que pour un mince filet), ni de l'eau « douce (il n'y a ni sources ni fontaines), ni de l'eau salée (se « baigner est chose très coûteuse et très embarrassante). Je ne « sais même si je réussirai à voir un poisson ou à faire le tri- « ton sans frais trop énormes.

« Vous parlerai-je de la Hollande? Non, mes impressions com- « mencent à peine et ne peuvent encore ni se classer ni se « définir. D'ailleurs il faut avoir l'esprit libre, le cœur gai et « le corps tranquille pour s'amuser aux descriptions. Or je suis « encore en l'air et même en souci; je suis encore fatigué de « quatre mauvaises nuits, énervé des épouvantables chaleurs « éprouvées en wagon (fourneaux chauffés tout le jour par le « soleil et remplis de la fumée *suyeuse* des locomotives); donc « l'imagination a peu d'entrain à déployer ses ailes.

« Mon voyage a été sans charme (un jour excepté sur le « Rhin en bateau). J'ai couché (je ne dis pas dormi) à Bâle, « Mayence, Cologne et Amsterdam avant d'arriver à la Haye, « et je n'ai trouvé un chrétien de connaissance qu'avant hier « dans la personne d'un pasteur neuchâtelois qui m'a creusé un « puits au désert et trouvé un rocher dans la marée.

« L'argent fond comme la neige, j'ai eu beaucoup de désagré- « ments et je me demande si toute l'entreprise n'est pas une « bévue médicale et pittoresque. Non, l'expérience est en cours « et ne doit pas être jugée avant son terme. Tous les déboires « sont une avance de fonds et ne comptent pas si le but final « est atteint.

« La morale de ces six jours est celle-ci: Il faut la robuste « santé de la jeunesse et le Pactole dans sa poche pour voyager « sans ennui. Depuis ma tournée d'Europe, les prix ont triplé « et quadruplé, et mon sommeil demande des ménagements que « les hôtels n'offrent plus. Un peu de silence et d'obscurité « entre onze heures du soir et six heures du matin est une « condition introuvable, et je n'ai dormi suivant les endroits « que quatre, trois ou deux heures par nuit et encore par mor- « ceaux. Cela m'exténue. De plus un pauvre diable de profes-

« seur ne peut subsister dans les hôtels aux prix actuels....
« Tout ce que la république me donne dans une année, suffirait
« à peine pour soixante-six jours à Amsterdam, sans accessoire
« quelconque de fiacres, théâtre, etc.... Combien d'articles à la
« *Bibliothèque Universelle* ne faudrait-il pas pour exister dans
« ce milieu dévorant où le Nabab seul se meut à l'aise?

« Autre contrariété. Usé par la chaleur pendant le voyage,
« je trouve la pluie à cette heure où le soleil serait si bien en
« place. J'avais même assez froid ce matin. Cette nouvelle tem-
« pérature, plus les vents coulis systématiques des maisons hol-
« landaises m'ont rengrégé mon petit rhume genevois. Bref, je
« suis peu satisfait et peu rassuré. »

Leyden, 6 septembre 1873.

« Me voici prisonnier. A deux pas du chemin de fer qui doit
« m'emmener à Haarlem est un restaurant. Il pleut; j'ai une
« heure libre, et le jardin-café, riche en fleurs et en poisson
« rouge, où je suis venu échouer pour ma famine et ma sur-
« prise ne m'ayant rien mis sous la dent, je tire mon encrier
« de poche comme arme défensive et distractive. La journée du
« reste a été pleine d'imprévu (presque tout de l'espèce désa-
« gréable), mais je tiens à cette heure un dédommagement et
« j'en use.

« Bonne petite-filleule, ma cure marine a fini en pointe. A
« mon dix-huitième bain je me suis refroidi et le médecin m'a
« renvoyé. Je tousse pas mal, et comme la pluie quotidienne me
« poursuit, je ne suis pas satisfait de l'état de votre parrain.
« Pourtant je ne veux pas quitter la Hollande sans l'avoir vue
« et je suis mon petit programme.

« J'ai vu Delft et Rotterdam, la Haye et Leyde. Ce soir je
« couche à Haarlem et je m'arrange à n'arriver dimanche que
« dans l'après-midi à Amsterdam pour ne pas déranger le pas-
« teur Gagnebui (neuchâtelois) qui compte me piloter un peu
« dans la grande cité.

« Je pense consacrer un jour et demi à Amsterdam et voir
« Utrecht mercredi. Si le temps reste à la pluie il me faudra
« peut-être renoncer à la Belgique par laquelle je comptais

« revenir en Suisse. Ce serait bien contrariant car on aime à « utiliser un voyage et à rapporter au moins quelques connais- « sances, surtout si le but hygiénique est manqué.

« Tous les jours du reste nous avons des éclaircies et des coups « de soleil, hier au soir un clair de lune superbe, et j'ai vu « aussi les paysages et les marines hollandaises sous tous leurs « aspects possibles.

« Vous parlerai-je maintenant de Delft la silencieuse, de « la Haye la diplomatique et l'élégante, de Rotterdam la com- « merciale et la boueuse, de Leyden la recueillie et la savante, « ou de la sablonneuse Schwenesigen? On n'en finirait pas et la « nuit vient.

« Vous raconterai-je les musées, les tableaux, les camées, les « antiquités, les raretés bibliographiques, les collections ethno- « graphiques, zoologiques, minéralogiques, etc.? Ce serait plus « long encore,

« Et les canaux, les pâturages, les barques, les canards, le « bétail, les moulins à vent. En ai-je vu, grands dieux! Et les « nuages de toute forme, et les ondées et les giboulées, quelle « collection! Mais tout cela, ce chaos, ce brouhaha, cette mêlée « d'images et d'impressions se prête mal à la correspondance; « il faudrait une miriade de photographies. Cet entassement de « fariboles ne m'aura pas été inutile pour comprendre l'art, « l'histoire, la littérature et les mœurs de ce peuple aquatique. « J'ai étudié un peu sa langue pour compléter l'incursion dans « sa vie et son génie....

« En somme il me semble que je n'ai pas tout à fait perdu « mon temps bien que mes espérances aient été déçues. »

Si la lettre de la Haye où le professeur exprime quelque regret des énormes dépenses auxquelles il se voit condamné faisait supposer qu'il était avare, ce serait une erreur; personne au contraire n'avait le cœur plus généreux et la main plus ouverte. Il donnait aussi libéralement son argent que ses conseils. Il avait de l'aisance sans être riche, et il faisait plus de bien que beaucoup de millionnaires. Il ne repoussait aucune requête, il n'éconduisait nul solliciteur, bien plus, vis-à-vis des timides, il allait au-devant de la demande, et avec quelle délicatesse, quelle grâce, quelle discrétion! Il suivait bien vraiment le précepte de l'Évangile et sa main gauche ignorait les bien-

faits de la droite. Mais en même temps il était, comme son père, sévèrement économe. Il vivait simplement, ne faisait guère de dépenses pour lui-même, sinon celle des livres. Ses comptes de librairie variaient de six à huit cents francs par année; avec des photographies de tableaux qu'il achetait de temps en temps, c'était tout. Mais combien il dépensait davantage en aumônes et en cadeaux !

« Je soigne bien ce que j'ai, disait-il, parce que si je venais « à perdre ma petite fortune je ne saurais la refaire. »

Nous trouvons sur un vieux livre de comptes ces lignes qu'il y écrivait en date du 4 juillet 1850:

« Conduire ses affaires, c'est jouer une partie d'échecs, l'enjeu « c'est tout ce qu'on possède ou gagne; le but, c'est tirer de « ces données tout le parti possible, en calculant juste et en « prévoyant.

« En prenant le calcul budgétaire de ce côté mathématique, « comme un problème à résoudre il m'intéressera et me piquera. »

Il y réussit, et pourtant que de mauvaises créances ! que d'argent prêté jamais revu! cinq mille francs ici, dix mille francs là, sans parler des plus petites sommes. Son économie eut raison de toutes ces pertes, son bien patrimonial avait été de soixante mille francs, vers la fin de sa vie il en possédait près de deux cent mille, et il n'avait fait cependant que de très minimes héritages.

III.

L'année 1874 marqua tout particulièrement dans la vie du professeur Amiel.

Depuis longtemps il avait à la joue droite un petit bouton suppurant qui insuffisamment cautérisé s'était étendu et avait pris une apparence granuleuse rougeâtre qui le faisait ressembler à la cicatrice d'une blessure. Les gens qui ne connaissaient point particulièrement le professeur, sachant qu'il avait étudié à Heidelberg, prenaient cela pour la marque d'un coup de rapière. Ce n'était point laid, mais voyant cette marque s'éten-

dre toujours quoique très insensiblement, il s'inquiétait et cette préoccupation jointe à celle que lui donnait sa gorge l'attrista beaucoup pendant l'hiver de 1873 à 1874; il y avait longtemps que ses amis ne l'avaient vu aussi abattu. Son journal et la poésie étaient toujours sa grande ressource; depuis la publication de la *Part du Rêve* il avait fait beaucoup de vers; ses tiroirs en étaient remplis. Quelques amis, de ceux qui savaient l'apprécier, le pressaient de leur donner encore un volume poétique. Il y pensait, et de temps en temps mettait à part les pièces qui lui paraissaient le plus intéressantes. Il en lut un jour quelques-unes dans une séance de l'Institut. Un très fin littérateur, M. Charles Ritter, professeur de latin au collège de Morges pendant plusieurs années, qui avait été de 1856 à 1858 au nombre des auditeurs du professeur Amiel, et qui goûtait infiniment ses volumes de poésie, lui exprima à l'issue de la séance une admiration qui lui alla d'autant plus au cœur qu'il était plus triste à ce moment, et de ce jour les rapports entre le poète et celui qui se disait modestement son disciple, rapports toujours affectueux, devinrent plus suivis et furent assez étroits pendant quelques mois. Tout le portefeuille poétique fut confié à M. Charles Ritter, et ses encouragements comme aussi ceux de son frère M. Eugène Ritter [1] furent pour beaucoup dans la décision que prit alors Amiel de publier un volume nouveau. Après avoir essayé un grand nombre de titres, il se décida à peu près pour celui de *Méandres*, qui lui semblait exprimer assez bien la marche de la muse à travers le labyrinthe de la sensation, du sentiment et de la pensée.

Au mois de juillet il se rendit à Bex où il consulta de nouveau le docteur C....y, qui après examen attentif, lui dit qu'il avait un tempérament d'homme de lettres, vulnérable et délicat, mais capable de longévité avec une hygiène bien entendue. Quant à l'affection de la joue, il reconnut un *épithélioma*, pour lequel tout traitement interne était inutile, et il inclinait pour l'ablation, tout en disant qu'elle ne pouvait être décidée que sur l'avis d'un chirurgien de premier ordre.

Celui-ci conseilla l'ablation; l'arrêt fut confirmé par trois autres chirurgiens, et il fut décidé que le professeur irait à

---

[1] Professeur de linguistique à l'Université.

Paris en octobre se confier aux soins du célèbre docteur Verneuil. Il alla attendre à Charnex le moment de son départ.

Charnex, 7 septembre 1874.

« Que n'êtes-vous ici, coloriste à l'œil ouvert, vous vous pâ-
« meriez devant nos couchants et nos aurores, car les monta-
« gnes sont d'améthyste, le lac de saphir, les pelouses d'éme-
« raude et la joaillerie des nuages est plus riche encore. Cette
« nature est paradisiaque, ce temps édénique. J'ai peine à vous
« sentir dans votre pénombre de la grand'rue, sous les ombrages
« roussis de la Treille ou des Bastions quand septembre se fait
« suave et magnifique. Il est vrai que vous avez les illumina-
« tions de la fantaisie et de la verve, et les satisfactions de la
« conscience qui valent les féeries des tristes épicuriens. C'est
« égal, j'aimerais bien partager avec vous.... »

13 septembre.

« Je passe mon temps à la fenêtre ou à la promenade quand
« il fait beau. Quand le ciel est sombre je feuillette les neuf
« cents brimborions rimés qui rôdent dans un coin de ma malle
« et j'essaye de m'y intéresser pour faire plaisir à ma filleule
« et à mon *discipulus* Charles Ritter....

« De santé je suis assez joliment et en tirant un voile sur
« l'avenir prochain, je réussis à m'amuser et à me distraire
« comme au bon temps. Je voudrais seulement que ma filleule
« pût aussi délecter ses yeux, reposer ses nerfs et faire aller
« ses pieds dans cette splendide nature. Ce serait juste et je ne
« vois pas pourquoi mon privilège n'est pas aussi le sien. Il est
« vrai que sa santé n'est pas, grâce au ciel, dans l'état de la
« mienne. Mais comme le dit le proverbe allemand :

Auf jedem Haüslein
Steht ein Kreuzlein.

« C'est la tradition humaine.... »

Dimanche, 10 heures du matin.

« Bel après-midi. Promenade ravissante dans la forêt du
« Cubly. Prodigieux coucher de soleil. Après souper on m'a fait

« lire du Béranger et du Sainte-Beuve. Pour la première fois « depuis six semaines j'étais en voix. Volupté devenue rare. « J'en use comme un sourd qui retrouve l'ouïe un beau soir. « Une force retrouvée est une surprise émouvante quand on « sait que ce n'est qu'un prêt temporaire et fugitif.... »

Cette insouciance, quand on songe à ce qui allait suivre, n'a-t-elle quelque chose tout à la fois d'héroïque et de charmant?

Au moment de partir pour Paris diverses circonstances le décidérent à subir l'opération à Lausanne.

Lausanne, 7 octobre (Pension Mansfeld).

« Chère filleule, on va m'ôter ce matin le vilain bobo de la « joue droite que la douceur n'a pu expulser ni la patience. « On dit l'opération sûre et j'aurai deux médecins, dont l'un « est un ami, pour y présider. De plus on me chloroformera.

« Soyez assurée, chère Berthe, que je n'ai négligé aucune « des précautions de la prudence; le reste est à la Providence « qui se réserve les résultats par droit de souveraineté. »

Le lendemain, 8 octobre, nous recevions ce petit billet, écrit au crayon:

« C'est fait, tout va bien, mais je ne puis ni parler, ni écrire, « ni me lever. Je suis bien soigné, ne vous inquiétez pas. »

Pendant quelques jours nous n'eûmes que des nouvelles indirectes. Enfin le 19 octobre, le cher malade nous écrivit une lettre assez longue:

« Le massacre du 7 se refait peu à peu. Des complications « ont traversé la convalescence, mais je prends le dessus gra- « duellement. A cette heure je puis lire, écrire, parler avec « modération, et je me lève pour douze heures. Ma photogra- « phie cependant vous effrayerait encore. Vous auriez sur ma « joue un beau spécimen d'autoplastie, c'est-à-dire de broderie « chirurgicale. Le chirurgien prétend que je ne serai pas dé- « figuré. Pour le moment, en dépit de douze jours de progrès « j'ai encore un masque de bois.... »

Le 30 octobre il nous donnait les détails suivants:

« Ma sœur G*** qui est venue me trouver le 26 m'a forte- « ment conseillé de prendre quelques mois de repos après cette

« violente étrillée. Mes deux docteurs sont du même sentiment.
« Il serait pour moi pénible et mal séant de me produire dans
« l'état où est mon visage, balafré, grimaçant, mal cicatrisé,
« sans parler de l'inconvénient du travail immédiat pour mon
« œil droit et pour mon cerveau encore débile. Bref, on me
« persuade d'aller me refaire doucettement quelque part tout
« en extirpant si possible mon irritation bronchique que cet
« épisode fâcheux a laissée telle quelle. La santé passant avant
« tout, il a bien fallu me rendre. Demain je vais donc adresser
« en lieu officiel une demande de congé sur l'ordre de la fa-
« culté . . . . »

Plus tard, le 4 novembre, il nous écrivait :

4 novembre.

« Les *Méandres* sont prêts sauf la dédicace. Je crois avoir
« trouvé moyen de leur donner de l'ordre et de l'unité. Ce
« n'était pas aisé avec ces trois cents brimborions égrenés.
« Quel dommage que je n'aie pas pu vous avoir une semaine
« à Clarens, nous aurions bien vite arrangé cela, et bien des
« scrupules de détail qui me restent auraient pu être enlevés.
« Mais fait-on jamais ce qu'on désire?....

« Comme vous le dites, la santé revient, je suis souvent gai
« mais pour la « beauté » bernique! et j'appelle beauté être
« seulement présentable et ne pas faire aboyer les chiens ou
« fuir les gens. »

Il craignait à tort de rester défiguré; lorsqu'il revint à Genève au milieu de novembre la cicatrice n'avait plus rien de désagréable à voir, et au printemps suivant elle était presque entièrement effacée.

Il s'était décidé pour la station d'Hyères; le froid commençait à se faire sentir; il fallait se hâter de gagner le midi. Le temps manquait pour la publication des *Méandres;* elle fut remise à plus tard.

Hyères, 8 décembre 1874 (Hôtel des Étrangers).

« Il est deux heures et demie du soir. Depuis ce matin mes
« deux larges croisées sont ouvertes embarquant le soleil et

« regardant la mer. Et cependant le vent du nord souffle; « même il rugissait cette nuit. Un grand ciel bleu, des avenues « de palmiers, un horizon de collines montueuses faisant à la « ville un cadre de verdure où l'olivier et le chêne-liège do- « minent, la vie en plein air, le bien-être, la lumière, la gaieté: « tels sont les revenants bons de la Provence d'où votre parrain « a le plaisir de vous écrire. Parti de Genève avec l'hiver et « la neige, il a retrouvé ici le paysage feuillu, les haies de « roses fleuries, les cousins et les mouches, c'est-à-dire le prin- « temps. Le palmier y mûrit ses régimes roux, l'oranger ses « fruits d'or et l'arbousier sa fraise pourpre. Cela réjouit les « yeux septentrionaux. Mon hôtel, à la lisière méridionale de « la ville, fait face à la riche plaine coupée de cultures et « frisée d'oliviers qui va expirer une lieue plus loin aux bords « des flots bleus du golfe qu'enferment des promontoires à droite « et à gauche, et que limitent au large les îles d'Or. Vingt- « cinq vaisseaux à deux ou trois mâts emplissaient ce matin « la nappe azurée qui est un peu trop loin cependant pour l'ef- « fet pittoresque....

« J'ai pour voisins de chambre un de vos collègues de la bi- « bliothèque Tallichet, M. Rodolphe Rey [1]....

« Ce valétudinaire déjà trois fois condamné à mort se sou- « tient et se maintient avec un succès tel, qu'il a chance de « rendre à d'autres qu'à mon pauvre ami Heim (dont j'ai été « visiter la tombe tout à l'heure) les honneurs funèbres. Il « tient à un fil, mais ce fil est d'acier à cinq bouts et portera « son homme longtemps....

« Mon hôtel ne tient qu'une vingtaine de pensionnaires, la « plupart français, mais rien qui mérite d'être noté.... Je trouve « les conversations vides, les têtes molles, les langues bruyantes, « les jambes paresseuses et les ressources minces. J'ai par- « couru un peu la ville et ses prochains environs, étudié son « histoire et la description de la vallée, joué aux dames et aux « échecs (avec des mazettes malheureusement) et pris la me- « sure de mes commençaux.... »

---

[1] Mort en 1882.

27 décembre.

« .... Que je vous raconte un peu les fredaines de la mai-
« son. M. Rodolphe Rey prétend qu'on a plus ri, dansé et
« tapagé ces quatre derniers jours que dans ses quatorze sé-
« jours réunis à Hyères. La cause est dans la gaieté entrepre-
« nante de deux personnes, un sexagénaire de Caen, joueur,
« galant, facétieux et gaillard, et une dame juive de Lyon qui
« est l'entrain personnifié. Depuis quelques jours le champagne,
« les sauteries et les folies se succèdent. La veille de Noël sapin
« allumé; j'ai pour ma part rapporté une trompette, un bébé
« de porcelaine et un bonnet phrygien. La main chaude, colin-
« maillard et les petits jeux sont même entrés en ligne....
« Votre vénérable parrain ne s'est pas refusé à rire avec les
« fous, mais hier il n'est resté qu'une heure dans le tourbillon.
« La toux l'a ramené dans sa chambre où le vacarme l'a privé
« de sommeil. Il batifolerait comme un autre, mais la gorge et
« les yeux le rappellent à l'ordre....

« Aujourd'hui, dimanche, la grande place de la rade était
« couverte de monde: carrousel à l'angle, musique municipale
« au centre, Hyérois et Hyéroises en foule, bon nombre d'étran-
« gers peuplaient ce corso provençal. Rencontré une frimousse
« de vieux corsaire et un sosie de M. Thiers. Promenade avec
« M. Cahen, notre virtuose israélite, un Lyonnais de vingt-quatre
« ans[1] qui repose ici ses nerfs. Tous les jours il nous donne
« du Mozart, Beethoven, Mendelssohn; il compose maintenant
« une chanson sur des paroles de moi. Sujet: la *Gentillesse*.
« (Hesse est le nom de cette maman juive qui met tout en
« tourbillon ici). »

5 janvier 1875 (2 heures après midi).

« Le croiriez-vous? il fait si beau et si chaud aujourd'hui et
« à cette heure qu'on se croirait en fin mai sur les bords du
« Léman. Il va sans dire que mes fenêtres sont ouvertes aux

[1] Ce jeune pianiste et compositeur de talent est mort en 1877.

« rayons de ce soleil de fête, et volontiers on se mettrait en
« bras de chemise pour écrire. Tout notre monde est en pro-
« menade et les parasols sont de la partie. La vue est lumi-
« neuse et tranquille. Une lieue de vergers nous sépare des
« flots bleus de la Méditerranée.

« Sur ma table est un verre d'eau de goudron, sur ma che-
« minée reposent le baume de totu et le sirop de bourgeons de
« sapins. C'est vous dire que malgré la beauté de la cage,
« l'oiseau est incommodé. Il a un rhume si violent qu'il en
« perd le sommeil et a déjà vu quatre fois le médecin. La ver-
« veine, la bourrache, le lierre terrestre, l'eucalyptus y ont
« perdu leur latin; la guimauve, la gomme, les pastilles n'ont
« pas été plus heureuses, c'est dépitant et attristant. L'enroue-
« ment et l'oppression ont résisté à la douceur et à la violence;
« nous essayons maintenant les révulsifs cutanés.... Une quinte
« âpre vient de m'interrompre et de me secouer comme hier,
« comme cette nuit. Je n'ai pas de chance. Arrivé ici un peu
« amaigri mais en bon état, je me détériore chaque jour.... Cela
« contrarie mes intentions de travail, mes projets de voyage
« et mes espérances de santé . . . .
« . . . .

« Je n'écris pas mais je lis. Ce qui m'a le plus intéressé cette
« année c'est le poème provençal de *Mireille*. Le lire en Pro-
« vence c'est mettre le portrait dans son cadre. L'auteur se
« nomme comme la bise du midi: Mistral. L'œuvre est belle.... »

8 janvier.

« Cela va mieux. Les âpres quintes de la toux ont cédé aux
« bourgeons de sapins et à la patience. Cette nuit a même été
« bonne, et je puis espérer redevenir maître de moi-même. La
« journée a été splendide. Il faisait même trop chaud (20° ce
« matin dans les chambres ouvertes). A un éblouissant soleil
« a succédé un grand clair de lune, et le vent du nord assai-
« nit cette température étonnante. Aussi l'entrain semble re-
« venir au gîte, et l'abattement musculaire de ces dernières
« semaines s'en aller avec le malaise.

« Le nouveau roman de Victor Cherbuliez (miss Rovel) en

« est à sa cinquième partie; je n'ai lu que la quatrième où il y « a crânement de verve, d'esprit et d'audace....

« Onze heures sonnent. Bonne nuit. Les paupières me cuisent. « A demain. »

Le 19 (10 heures du matin).

« Nuit médiocre; rechute; passablement toussé. Il ne faut « pas me glorifier trop vite et croire mes ailes bien collées.

« Temps magnifique. Vaste azur, inondation de soleil. La mer « reluit comme un bouclier. Bien entendu que je m'abrite der-« rière les murs; ces flèches d'Apollon me congestionnent....

« J'ai retranché Athènes[1] de mon programme, mais non pas « encore une excursion en Italie. Cependant celle-ci n'est « qu'une espérance, et subordonnée à la question de santé, cela « va sans dire....

« Je viens de lire deux romans de Miss Braddon (lady Lisle-« Rupert-Godwin); ces deux échantillons sont rebutants. Quel « genre déplorable! Le crime et la surprise, grossières ficel-« les. Fi!.... »

23 février.

« C'est encore moi, et c'est encore d'Hyères que je vous écris « après un long, bien long silence dont voici les raisons.

« Je comptais toujours sur un bien-être suffisant pour me « permettre le départ et le voyage. J'ai attendu, puis les con-« trariétés sont venues à la traverse: refroidissements, recru-« descence de rhume, retours de l'hiver; de là une certaine « langueur physique et morale et l'habitude de vivre à l'étour-« die pour oublier mes ennuis et échapper à moi-même. « Honteux de mon immobilité, j'ai laissé fuir les jours sans les « compter; et pour ne pas manquer votre réponse en écrivant « sous ma nouvelle adresse, j'ai sottement manqué vos lettres.

---

[1] Il avait eu quelque intention d'aller voir sa cousine Mlle Aménaïde Cavagnari, directrice de l'Arsakion, qui réclamait sa visite depuis longtemps.

« Il faut que cette situation biscornue finisse. J'y coupe court, « et si vous le permettez, je coupe au court avec les explica- « tions. J'ai hâte de passer à des choses plus intéressantes. Ne « me grondez pas trop d'ailleurs, car j'ai écouté votre conseil « en ne hasardant pas une fugue avant de me sentir plus « solide....

« Est-ce que depuis un mois la muse vous a visitée ou plu- « tôt lui avez-vous assigné rendez-vous et demandé collabora- « tion? Je sais que vous avez beaucoup d'occupations pressantes, « mais plus on est occupé plus on peut travailler, les oisifs seuls « n'ont le temps de rien.

« Malgré sa tranquillité relative, Hyères a aussi fêté le car- « naval par une foule de soirées dansantes. Notre hôtel a été « l'un des plus animés et des plus gais, et le champagne y a « coulé à flots bien des fois. J'ai fourni ma petite cotisation par « deux ou troix chansonnettes de circonstance, en enseignant « quelques jeux et en me montrant à quelques réunions. Pour- « tant mon irritation bronchique m'obligé à beaucoup de cir- « conspection et me fait remonter chaque jour de bonne heure « car la lumière du gaz me donne au bout de peu de temps des « quintes de toux.

« Pendant que nous parlons de santé, ma joue est convena- « ble, mais cette sensibilité funeste de la gorge n'a pas beaucoup « diminué. Ce climat très sec ne me semble pas être le meilleur « pour elle....

« J'ai fait dans les environs quelques jolies promenades. Chez « moi, j'ai lu quelques volumes, deux de Voltaire, un de Spen- « cer, relu pour la seconde fois *Consuelo*, pour la quatrième « *Mireille;* relu les deux tiers du Nouveau Testament. Les jour- « naux sont encore notre lecture la plus assidue; ensuite deux « périodiques, la *Revue des Deux Mondes* et la *Bibliothèque Uni-* « *verselle*. La conversation est une autre ressource très em- « ployée. On feuillette ainsi les caractères et on apprend inci- « demment mille choses.... »

14 mars.

« Jour de pluie. C'est rare ici, la cinquième fois en quatorze « semaines, tant ce climat est sec. Il fait gris, il fait triste et

« tous nos gens *s'entr'ennuient* à qui mieux mieux. Je les ai « plantés au salon pour éviter la contagion de l'exemple, et j'ai « tiré mon calepin de correspondance....

« Hier pour la première et unique fois été au petit théâtre « d'Hyères. Agar, de passage, donnait pour notre carême *Po-* « *lyeucte*. Elle a du talent, mais elle ne produit pas grand effet « sur qui a vu Rachel. Celle-ci était d'une dignité, d'une élé- « gance, d'une fierté de pose, de geste, de figure et de costume « qui ne laissait rien à désirer. Cependant elle avait parfois des « intonations un peu dures, notamment dans l'Émilie de *Cinna*. « Son amour avait un peu l'air vampire. Toute la société de « notre hôtel était à la représentation. Que de penséees fait « naître cette poésie, ce christianisme, ces mœurs, ce système « théâtral, ce mode de déclamation, ce sujet particulier, cet âge « de la langue! Dommage que vous ne soyez pas ici; quelle « interminable causerie aurait suivi cette représentation!

« J'ai lu ce temps trois gros volumes de philosophie dans « les heures disponibles. Mais en somme la vie est très gaspil- « lée dans les hôtels, avec le va-et-vient des visites, les repas « qui durent des heures, le tapage du piano, sans parler de « la poste qui est à vingt-cinq minutes de distance, des obli- « gations sociales, des journaux à lire, des causeries à bâtons « rompus, des promenades, du long sommeil. La correspondance « (puisqu'on est un contre huit ou dix) est également un item « important du voyageur.

« Aussi quand je me demande ce que j'ai fait de ces trois « mois, il me semble que je ne retrouve que des miettes. J'ai « fait connaissance d'un pays nouveau, d'une poésie nouvelle, « observé des caractères variés, des types nationaux divers, « pénétré dans une construction philosophique qui m'était en- « core étrangère (Herbert Spencer). A côté de cela feuilleté les « mœurs françaises et beaucoup causé. En outre on m'a exercé « aux échecs, aux dames, aux mots carrés, aux énigmes, aux « acrostiches, aux anagrammes, aux chansonnettes, et à pied « comme à cheval j'ai eu l'avantage dans ces diverses res- « cousses.... »

16 avril.

« C'est demain matin que je me mets en route pour Genève. « Je pense revenir à petites journées par Cannes, Nice, Gênes,

« Turin...
« Ceci n'est pas une lettre, c'est un bonjour amical et un avis de « déplacement; c'est aussi une espérance de prochain revoir. »

IV.

Quand le voyageur rentra à Genève vers la fin d'avril, il était assez souffrant et assez soucieux. Il ne pouvait rentrer à son ancienne pension de la Tacconnerie où toutes les chambres se trouvaient prises; il ne pouvait songer à s'installer dans sa bibliothèque; ses sœurs, malgré leur désir ne pouvaient ni l'une ni l'autre lui donner l'hospitalité. La maison où il devait passer les deux dernières années de sa vie lui fut alors offerte; la crainte de chagriner quelques amitiés ombrageuses la lui fit refuser; heureusement qu'il trouva bientôt une pension agréable au n° 9 de la rue Verdaine, chez Mme Th.... Il n'en eut pas moins quelques jours de véritable découragement. Ces lignes écrites sur une feuille volante retrouvée en 1881 lors du rangement de la bibliothèque en sont la preuve:

Genève 28 avril 1875. (Dans ma bibliothèque).

« Agitation, inflexibilité de l'esprit, évanouissement de la « mémoire; trouble, incertitude, inquiétude, désordre. Je ne su- « bordonne plus l'accessoire, tout m'apparaît sur le même plan, « dans la même pénombre. Je ne vois ni mon chemin, ni l'en- « semble de ma vie, ni seulement de ma semaine. Confusion, « trépidation, étourdissement, anxiété. Décousu. Besoin d'échap- « per à l'action. Épouvante. Honte.

« Il me semble que je ne suis plus rien, que je ne peux plus « rien, et que tout le bénéfice de mon demi siècle est perdu. « Incapacité, annulation.

« La faculté de résoudre et d'agir m'est devenue étrangère. « Je ne connais plus le vouloir.

« Rentrer dans le combat de la vie et des devoirs me semble « comme impossible. Je suis comme un moine dont on ferme le « couvent, comme un ermite qu'on rejette dans la cité humaine, « c'est-à-dire ahuri, dépaysé, tourmenté.

« Curieuse et douloureuse expérience. Défiance absolue de

« moi-même. Si tu ne sors de ce tourbillon tu es perdu. C'est « l'impuissance et plus tard la folie.

« Comment te délivrer de ce trouble? Comment reprendre le « gouvernement de toi-même? Comment retrouver la clarté, la « concentration, l'ordre? Comment redevenir homme? Comment « te régénérer, renaître ou plutôt ressusciter? Comment le bois « mort refleurira-t-il?

« Notre capacité vient de Dieu, dit l'apôtre (II, Cor. III, 5). « Demander à la source de tout bien la vue nette de son devoir, « l'amour de son devoir et la force de le remplir. »

La prière, on le voit, était son recours en tout temps. Ce n'est pas un Dieu sourd que celui à qui il s'adressait; il ne tardait pas à être exaucé; la force lui était rendue et la gaieté donnée par-dessus. Il reprit de l'entrain, de l'ardeur au travail et le regain de l'automne fut peut-être plus riche que ne l'avait été la floraison du printemps.

M. Eugène Secretan de Lausanne avait eu la très heureuse idée de publier, sous le titre de *Galerie suisse*, les biographies des hommes qui, à des titres divers, avaient illustré les vingt-deux cantons.

Il avait fait appel pour remplir son cadre aux principaux écrivains de la Suisse romande et les avait chargés chacun d'une ou plusieurs notices. Le professeur Amiel devait fournir celles de Mme de Staël, de Mme Necker de Saussure et du peintre Hornung. A son retour d'Hyères, se sentant d'abord fatigué, il demanda au directeur de l'entreprise de le décharger de ce travail, mais ses qualités bien connues de fine analyse, de délicatesse de nuances, de condensation surtout étaient trop précieuses dans une publication où le nombre des pages était fort limité, et où il s'agissait de faire entrer un grand nombre de faits et d'idées dans un très petit espace, pour qu'on renonçât à sa collaboration. Toutefois M. Secretan lui permit d'abandonner Mme Necker de Saussure, mais on lui laissa Mme de Staël et il fallut qu'il promît de la livrer au plus tard en septembre. Quant à la biographie du peintre Hornung, il fut convenu qu'il la fournirait seulement pour le troisième volume.

BERTHE VADIER.

(La fin à la prochaine livraison).

MARIANELA[1]

XXI.

Les yeux tuent.

L'appartement destiné à Florentina était le plus gai de la maison d'Aldeacorba. Personne ne l'avait habité depuis la mort de la señora de Pénaguilas, mais jugeant sa nièce digne d'y demeurer, D. Francisco avait arrangé la chambre avec le plus grand soin et l'avait ornée d'une foule d'objets élégants qu'on ne connaissait pas du vivant de sa femme. Le balcon donnait au midi sur le jardin, de sorte que la chambre était pendant le jour inondée de lumière et de parfums, en même temps qu'égayée par l'harmonieux gazouillis des oiseaux. Depuis les quelques jours qu'elle y demeurait, Florentina avait en quelque sorte donné à toute la maison le cachet de sa propre personne. Une foule de petites choses révélaient immédiatement le genre de femme qui se trouvait là, de même que le nid fait connaître l'oiseau. S'il y a des gens capables de faire d'un palais une écurie, il en est d'autres qui pour transformer une chaumière en palais n'ont besoin que d'y entrer.

Un jour, après un orage et la pluie qui avait duré toute la matinée, le ciel s'était éclairci et dans l'atmosphère humide était apparu un majestueux arc-en-ciel. Cet arc immense s'appuyait

[1] Voir les livraisons du 10 et du 25 août, et du 10 et du 25 septembre.

d'un côté sur les coteaux de Ficobriga, près de la mer, et de l'autre sur le bois de Saldeoro. Souverainement harmonieux dans sa simplicité, il était tel qu'on ne pourrait le comparer à rien, si ce n'est à la représentation absolue et essentielle de la forme. Un arc-en-ciel est comme un résumé ou pour mieux dire comme le commencement et la fin de tout ce qui se voit.

Florentina était chez elle occupée, non pas à enfiler des perles ou à broder de fins fils d'or des étoffes précieuses, mais à couper un vêtement sur des patrons faits de feuilles de l'*Imparcial* et autres journaux. Elle était sur le carreau dans une posture semblable à celle que prennent pour jouer les enfants les plus remuants, et tantôt s'asseyant sur ses talons, tantôt se mettant à genoux, elle ne laissait pas les ciseaux en repos. Tout près d'elle était une montagne de chiffons de laine, de percale, de madapolam et autres sortes de toile qu'elle avait le matin fait porter en toute hâte de Villamojada, et taillant par-ci, rognant par-là, la jeune affairée faisait des manches, des corsages et des jupes. Ce n'étaient pas des modèles de coupe et il ne fallait pas avoir une confiance exagérée dans la régularité des patrons qui étaient aussi l'œuvre de Florentina ; mais reconnaissant bien par où ils péchaient, elle pensait que dans cet art la bonne intention fait pardonner la mauvaise exécution. Son excellent père lui avait dit le matin en la voyant se mettre à la besogne :

— Mais, mon Dieu, Florentina, on dirait vraiment qu'il n'y a pas de couturières dans le monde. Je ne saurais te dire quelle déplorable impression j'éprouve à voir une demoiselle de bonne société se traîner ainsi sur le sol avec des ciseaux à la main.... Cela n'est pas bien. Tu sais que je n'aime pas à te voir confectionner tes propres chiffons, et tu veux que je sois content de te voir travailler pour habiller les autres ? A quoi servent donc les couturières, dis ?... A quoi servent donc les couturières ?

— Une ouvrière quelconque ferait cela bien mieux que moi, répondit en souriant Florentina, mais alors je ne le ferais pas, monsieur mon père, et je tiens précisément à le faire moi-même.

Cela dit, Florentina resta seule ; seule, non, car, au fond de l'alcôve, entre la garde-robe et le lit, se trouvaient un sofa de forme antique, et sur ce sofa deux couvertures superposées. De l'une des extrémités du sofa émergeait, entre deux coussins,

une tête languissamment penchée. Ses traits respiraient l'abattement et l'anémie. C'était évidemment une personne malade, et ce malade paraissait dormir. Son sommeil était une sorte d'inquiet assoupissement à chaque instant troublé par de violentes secousses nerveuses et de terreurs imaginaires. Cet état de surexcitation sembla cependant se calmer lorsque, vers midi, entra dans la chambre le père de Florentina accompagné de Teodoro Golfin.

Celui-ci s'approcha du sofa et examina attentivement la figure de Nela.

— Il semble que son sommeil est maintenant moins agité, dit-il. Ne faisons pas de bruit.

— Quel effet vous produit ma fille? lui demanda en riant D. Manuel. Ne voyez-vous pas le mal qu'elle se donne?... Voyons, señor D. Teodoro, soyez franc, n'ai-je pas raison de me fâcher? Est-il raisonnable de prendre de la peine lorsque rien ne vous y oblige? Que Florentina donne à son prochain ce qu'elle reçoit de moi pour sa toilette et ses menus plaisirs, passe encore, mais qu'elle s'occupe elle-même de choses indignes d'elle.... de choses indignes d'elle!...

— Laissez-la faire, répliqua Golfin, en regardant la señorita de Pénaguilas avec une certaine complaisance. Chacun de nous, señor D. Manuel, a sa façon particulière de s'offrir des menus plaisirs.

— Je ne m'oppose pas à ce qu'elle pousse la charité jusqu'au gaspillage, jusqu'à la ruine, dit D. Manuel en se promenant majestueusement de long en large dans la chambre, les mains dans ses poches. Mais n'y a-t-il pas de meilleures façons de faire la charité? Elle a voulu se montrer reconnaissante envers Dieu de la guérison de mon neveu.... il n'y a pas de mal à cela.... c'est très évangélique.... mais voyons.... mais voyons....

Il s'arrêta devant Nela pour l'honorer d'un de ses regards.

— N'eût-il pas été plus raisonnable, poursuivit-il, que, au lieu d'introduire chez nous cette pauvre enfant, ma fille eût organisé une de ces utiles solennités que la cour a mises à la mode, et dans lesquelles la fine fleur de la société sait convenablement manifester ses sentiments? Comment ne t'est-il pas venu à l'esprit d'organiser une loterie? Nous aurions pu faire prendre tous les billets à nos amis et amasser ainsi une belle somme qu'il t'eût été loisible d'envoyer aux établissements de

bienfaisance. Tu aurais pu réunir la meilleure société de Villamojada et des environs à celle de Santa Irene de Campo et en former des comités qui auraient recueilli des sommes importantes.... Cela ne t'allait pas? Tu aurais encore pu organiser une course de jeunes taureaux. Je me serais chargé de procurer les taureaux et les toréadors.... ou bien une représentation d'amateurs.... Tiens! Hier soir nous avons causé de tout cela, la señora doña Sofia et moi.... Apprends, apprends de cette dame ce que tu dois savoir. Les pauvres lui doivent je ne sais combien de choses. Et puis, n'y a-t-il pas une foule de familles qui vivent de l'institution des loteries? Et les acteurs comiques ne profitent-ils pas des représentations données? Va, les seuls pauvres qui existent ne sont pas ceux qui se trouvent dans les hospices. Sofia m'a dit que les bals masqués de l'hiver dernier ont produit des sommes énormes. Il est vrai qu'une grande partie de ces sommes ont été absorbées par la compagnie d'éclairage, par la location du théâtre, par les employés.... mais les pauvres n'en ont pas moins eu leur morceau de pain. Et si tu ne crois pas ce que je te dis, lis la statistique, mon enfant.... lis la statistique.

Florentina riait de tout cela et, ne trouvant pas de meilleure réponse, elle répéta à son père cette phrase de Teodoro Golfin :

— Chacun a sa façon particulière de s'offrir des menus plaisirs.

— Señor D. Teodoro, dit D. Manuel d'un ton solennel, convenez qu'il n'y a pas une autre personne comme ma fille.

— Vous avez raison, répliqua d'un ton bien marqué Teodoro en contemplant la jeune fille, il n'existe pas une autre personne comme Florentina.

— Malgré tous ses défauts, dit affectueusement le père, je l'aime plus que moi-même. Cette friponne-là vaut plus qu'elle ne pèse.... Mais, voyons! Qu'est-ce qui te plaît le mieux, Aldeacorba de Suso ou Santa Irene de Campo?

— Aldeacorba ne me déplaît pas.

— Ah! petite friponne.... je vois bien de quel côté souffle le vent.... C'est bien, c'est bien; je ne t'en veux pas. Savez-vous qu'à l'heure où je vous parle, mon frère est en train de faire un sermon à son fils? Affaires de famille. Il sortira de tout cela quelque chose de bon. Regardez donc, D. Teodoro, quelle

bonne mine à ma fille. Son teint semble avoir pris la nuance de toutes les roses de mai. Je vais voir ce que dit mon frère.... ce que dit mon frère.

L'excellent homme sortit. Teodoro s'approcha de Nela pour l'examiner de nouveau.

— A-t-elle dormi la nuit dernière ? demanda-t-il à Florentina.

— Peu. Je l'ai toute la nuit entendue soupirer et pleurer. Elle aura cette nuit un bon lit que j'ai envoyé chercher à Villamojada. Je le mettrai là dans cette chambre qui touche à la mienne.

— Pauvre Nela ! s'écria le médecin. Vous ne pouvez vous figurer quel intérêt m'inspire cette malheureuse créature. Certains individus pourraient en rire, mais nous ne sommes pas de pierre. Ce que nous faisons pour rendre digne d'elle-même cette pauvre enfant et améliorer sa condition, devrait être fait pour une partie, et assez importante, du genre humain. Il y a dans le monde des milliers d'êtres comme Nela. Qui les connaît ? Où se trouvent-ils ?... Ils sont perdus dans les déserts sociaux.... car la société a aussi ses déserts.... ils sont dans le fond des bourgs, dans la solitude des champs, dans les mines, dans les ateliers. Nous passons fréquemment tout près d'eux sans les voir.... Nous leur faisons l'aumône sans les connaître.... Nous ne fixons pas notre attention sur cette partie misérable de la société. Tout d'abord, je crus que la situation de Nela était un cas exceptionnel ; mais non, j'ai réfléchi, je me suis souvenu et j'ai reconnu que c'est un cas comme on en voit tous les jours. C'est un exemple entre mille, c'est un résultat de l'abandon où on laisse les êtres organisés pour le bien, pour le savoir, pour la vertu et qui les empêche de développer leurs facultés. Ils restent aveugles d'esprit, comme Pablo Pénaguilas restait aveugle de corps, bien que possédant virtuellement la faculté de voir.

Florentina, vivement impressionnée, semblait avoir compris les observations de Golfin.

— Tenez, ajouta-t-il. Telle que vous la voyez, elle possède une imagination brillante, une vive sensibilité ; elle est affectueuse et aime avec passion ; son âme a une aptitude merveilleuse à concevoir tout ce qui tient à l'âme ; mais elle est, en même temps, imbue des plus grossières superstitions ; ses

idées religieuses sont vagues, extraordinaires, extravagantes, ses idées morales n'ont d'autre guide que ses impressions naturelles. Elle n'a d'autre éducation que celle qu'elle s'est donnée, elle est comme une plante qui se féconde elle-même. Elle ne doit rien aux autres. Durant son enfance elle n'a entendu ni la plus simple leçon, ni un conseil affectueux, ni une prière. Elle prenait vaguement où elle pouvait des exemples qu'elle appliquait selon son caprice. Son critérium n'appartient qu'à elle. Douée d'imagination et de sensibilité et portée dès son plus bas âge à adorer quelque chose, elle a, comme les peuples primitifs, adoré la nature. Son idéal est naturaliste, — il est possible que vous ne compreniez pas très bien cela, ma chère Florentina, mais je vous l'expliquerai mieux une autre fois.

« Systématiquement, elle donne la préférence à la forme, à la beauté extérieure. Tout son être, toutes ses affections gravitent autour de cette idée. La suprématie de l'esprit et ses qualités les plus précieuses sont pour elle comme un monde confus, comme une terre à peine découverte sur laquelle on n'a eu que de vagues notions par quelque voyageur naufragé. La grande conquête évangélique, qui est une des plus glorieuses de l'esprit humain, n'est arrivée à son oreille que comme une rumeur.... elle en a une idée semblable à celle que les peuples asiatiques ont du savoir européen; et si vous ne comprenez pas encore bien cela, ma chère Florentina, je vous l'expliquerai mieux un peu plus tard....

« Mais elle est faite pour réaliser en peu de temps de très grands progrès qui l'élèveront à notre niveau. Qu'on fasse la lumière devant elle, et elle parcourra les siècles à pas de géant.... elle est très en retard, elle voit peu, mais dès qu'elle pourra voir elle marchera. Cette lumière, cette vue juste des choses, personne ne la lui a donnée jusqu'à présent, car étant donnée son ignorance de la réalité visible, Pablo Pénaguilas n'a contribué qu'à augmenter ses erreurs. Cet idéaliste exagéré et quelque peu fou n'était pas le maître qu'il fallait à un tel esprit. Ce qu'il n'a pu faire, nous le ferons; nous montrerons la vérité à cette pauvre créature, spécimen d'un autre âge égaré dans le nôtre; nous lui ferons connaître les dons de l'âme; nous l'élèverons au niveau de notre siècle; nous donnerons à son esprit la force qui lui manque, nous substituerons à son

naturalisme et à ses grossières superstitions une noble conscience chrétienne. C'est un admirable champ à cultiver que nous avons là, une nature primitive sur laquelle nous essayerons l'éducation des siècles ; nous ferons rapidement rouler sur elle le temps avec les nombreuses vérités découvertes ; nous créerons un nouvel être, car faire cela, ma chère Florentina, comprenez bien ma pensée, faire cela c'est tout à fait la même chose que créer un nouvel être, et si vous n'avez pas encore complètement compris, je vous l'expliquerai mieux dans une autre occasion. »

Bien qu'elle ne fût pas un puits de science, Florentina crut avoir compris quelque chose de ce que, dans son style original, venait de dire Golfin. Elle allait à son tour lui faire part de ses réflexions sur ce sujet, lorsque soudain Nela se réveilla. Ses yeux firent timidement le tour de la chambre en observant tout ce qui s'y trouvait, puis se fixèrent alternativement sur les deux personnes qui la contemplaient.

— Est-ce que tu as peur? lui demanda doucement Florentina.

— Non, señora, je n'ai pas peur, balbutia Nela. Vous êtes très bonne. Le señor D. Teodoro est très bon aussi.

— Ne te trouves-tu pas bien là? Que crains-tu?

Golfin prit une de ses mains.

— Parle franchement, lui dit-il, lequel de nous deux aimes-tu davantage, Florentina ou moi?

Nela ne répondit pas. Florentina et Golfin souriaient; mais elle restait sérieuse et sombre.

— Écoute ceci, petite sotte, poursuivit le docteur. Il faut maintenant que tu vives avec l'un de nous. Florentina reste ici; moi je m'en vais. Décide-toi pour l'un ou pour l'autre. Qui choisis-tu?

Marianela promena alternativement ses regards de l'un à l'autre sans répondre catégoriquement. Enfin elle les arrêta sur le visage de Golfin.

— Il me semble que je suis le préféré.... C'est une injustice que tu commets-là, Nela. Florentina va se fâcher.

La pauvre malade sourit alors, et étendant une de ses débiles mains vers la señorita de Pénaguilas, elle murmura:

— Je ne veux pas qu'elle se fâche.

Comme elle achevait sa phrase, Maria devint livide; elle al-

longea le cou, ses yeux semblèrent sortir de leurs orbites. Son oreille écoutait un bruit terrible.... Elle avait entendu des pas.

— Il vient! s'écria Golfin qu'inquiéta vivement la frayeur de sa malade.

— C'est lui, dit Florentina en s'éloignant du sofa et courant vers la porte.

C'était lui. Pablo avait poussé la porte et entrait lentement, marchant droit devant lui, comme il en avait contracté l'habitude pendant sa longue cécité. Il était tout souriant; débarrassés de leur bandeau, qu'il s'était ôté lui-même, ses yeux avaient un regard fixe. N'ayant pu encore s'accoutumer à les tourner de droite et de gauche, c'est à peine s'il apercevait les images latérales. On pouvait dire de lui, comme de bien des gens qui n'ont jamais été aveugles, que ses yeux ne voyaient que ce qui se trouvait devant eux.

— Ma chère cousine, dit-il en s'approchant d'elle, pourquoi n'es-tu pas venue me voir aujourd'hui? Je viens te chercher. Ton père m'a dit que tu étais en train de confectionner des vêtements pour les pauvres. C'est ce qui fait que je te pardonne.

Florentina ne sut que répondre. Elle était contrariée. Pablo n'avait aperçu ni le docteur ni Nela. Pour l'éloigner du sofa, Florentina s'était dirigée du côté du balcon et prenant avec elle quelques chiffons, s'était assise comme pour travailler. Le soleil resplendissant qui l'inondait de lumière, éclairait d'une façon splendide son côté gauche et donnait à son teint brun rosé une nuance ravissante. Sa beauté resplendissait alors comme la personnification de la lumière elle-même. Sa chevelure en désordre, ses vêtements négligemment attachés donnaient un suprême cachet d'élégance à cette délicieuse jeune fille dont la noble et chaste attitude laissait bien loin derrière elle les plus parfaites créations de l'art.

— Primito,[1] lui dit-elle en fronçant imperceptiblement le sourcil, D. Teodoro ne t'avait pas encore permis de quitter ton bandeau. Tu l'as quitté. Cela n'est pas bien.

— Il me le permettra plus tard, répliqua le jeune homme en souriant. Il ne m'arrivera rien de fâcheux. Je me trouve très bien. Et, en somme, s'il m'arrivait quelque chose, le mal ne se-

[1] Mon cher petit cousin.

rait pas bien grand. Il m'importe peu de redevenir aveugle maintenant que je t'ai vue.

— Ah! voilà qui serait joli!... dit Florentina d'un ton de reproche.

— Je me trouvais seul dans ma chambre; mon père était sorti après m'avoir parle de toi.... Tu dois déjà savoir à propos de quoi....

— Non, non, je l'ignore complètement, dit la jeune fille en fixant les yeux sur sa couture.

— Eh bien! si tu ne le sais pas, je le sais, moi.... Mon père a parfaitement raison. Il nous aime beaucoup l'un et l'autre.... Lorsqu'il fut sorti, j'ôtai mon bandeau et me mis à contempler la campagne.... Je vis un arc-en-ciel, et je restai saisi, muet d'admiration, en même temps que je me sentis plein d'une profonde ferveur religieuse.... Je ne sais pourquoi ce sublime spectacle, jusqu'à ce jour ignoré, m'a donné l'idée la plus parfaite que j'eusse pu rêver de l'harmonie de la création. Je ne sais pourquoi en contemplant l'harmonieux assemblage de ses couleurs, je pensais à toi.... Je ne sais pourquoi en voyant cet arc-en-ciel, je me suis dit: « J'ai déjà éprouvé quelque part une impression semblable.... » Et cette impression, ma chère Florentina, c'est celle que j'éprouvai lorsque je te vis pour la première fois. Mon cœur était à l'étroit dans ma poitrine; j'avais envie de pleurer.... j'ai pleuré beaucoup.... Les larmes m'ont un instant aveuglé. Je t'ai appelée et tu ne m'as pas répondu.... Lorsque mes yeux ont été de nouveau capables de te voir, l'arc-en-ciel avait disparu.... Je suis allé à ta recherche, croyant que tu étais au jardin.... je suis descendu, puis remonté et.... me voici.... Je te trouve si merveilleusement belle qu'il me semble que jusqu'à présent je ne t'ai jamais bien vue.... jamais, jusqu'à présent, parce que j'ai depuis eu le temps de comparer.... J'ai déjà vu beaucoup de femmes.... auprès de toi, elles sont toutes affreuses.... Il me semble difficile que tu aies pu exister pendant que j'étais aveugle.... Non, non, ce qui est vrai, c'est que tu es née au moment où le jour s'est fait en moi, et que ma pensée t'a créée à l'instant même où j'ai pris possession du monde visible.... On m'a dit qu'il n'existait aucune créature qui pût t'être comparée. Je ne voulais pas d'abord le croire, mais je le crois maintenant, je le crois comme je crois que la lumière existe.

En prononçant ces dernières paroles, il mit un genou en terre. Troublée et rougissante, Florentina cessa de s'occuper de sa couture.

— Mon cousin.... murmura-t-elle.... pour l'amour de Dieu!..

— Ma cousine, pour l'amour de Dieu! s'écria à son tour Pablo avec un naïf enthousiasme. Pourquoi donc es-tu si jolie?... Mon père a bien raison.... rien n'égale son bon sens et sa bonté.... Florentina, j'ai cru qu'il me serait impossible de t'aimer.... j'ai cru qu'il me serait possible d'aimer une autre femme plus que toi.... Quelle absurdité!... Grâce à Dieu, il y a de la logique dans mes affections.... Mon père, à qui j'ai confessé mes erreurs, m'a dit que j'aimais un monstre.... Je puis maintenant dire que j'idolâtre un ange. L'aveugle stupide a recouvré la vue et il rend enfin hommage à la véritable beauté.... mais je tremble.... ne me vois-tu pas trembler?... Je te vois et je ne désire maintenant pas autre chose que de pouvoir te saisir et t'enfermer dans mon cœur, en t'embrassant, en te pressant contre mon sein.... bien fort, très fort.

Pablo, qui avait mis ses deux genoux en terre s'embrassait lui-même.

— Je ne sais ce que j'éprouve, ajouta-t-il plein de trouble, la langue embarrassée et le visage pâle. Chaque jour je découvre un nouveau monde, Florentina. Après celui de la lumière en voici un autre. Est-il possible que tu puisses être à moi, toi si belle, si divine? Oh! ma cousine, ma chère cousine, mon épouse bien-aimée!

— On aurait pu croire qu'il allait tomber évanoui sur le sol. Florentina fit un geste comme pour se lever. Pablo saisit une de ses mains, et relevant la large manche qui le couvrait, il lui baisa passionnément le bras en comptant les baisers.

— Un.... deux.... trois.... quatre.... Je meurs!

— Tais-toi, tais-toi donc, dit Florentina en se mettant debout et en faisant lever son cousin. Monsieur le docteur, grondez-le.

Teodoro cria:

— Allons, jeune homme. Vite le bandeau sur les yeux.... et réintégrons notre chambre!

Pablo tout confus se tourna de ce côté. Lorsque son regard fut dans la direction voulue, il vit le docteur près du sofa de paille transformé en lit.

— Est-ce bien vous, señor Golfin? demanda-t-il en s'avançant en ligne droite.

— Me voici, répondit gravement Golfin. Je crois que vous devez remettre le bandeau et vous retirer dans votre appartement. Je vais vous y accompagner.

— Je me trouve très bien.... Cependant, j'obéirai.... mais avant, laissez-moi voir ceci.

Il examinait le lit et vit entre les couvertures une tête cadavéreuse d'aspect très désagréable. Il semblait, en effet, que le nez de Nela fût devenu plus pointu, ses yeux plus petits, sa bouche plus insignifiante, son teint plus tacheté, ses cheveux plus rares, son front plus étroit. Les paupières fermées, la respiration haletante, les lèvres livides, entr'ouvertes, la malheureuse semblait être arrivée au moment suprême qui précède la mort fatale.

— Ah! dit Pablo, mon oncle m'a dit que Florentina avait recueilli une pauvre fille.... Quelle admirable bonté!... Et toi, pauvre infortunée, réjouis-toi, tu es tombée entre les mains d'un ange.... Est-ce que tu es malade? Chez moi rien ne te manquera.... Ma cousine est la plus belle image de Dieu qu'on puisse rêver.... Cette pauvre enfant est très malade, n'est-il pas vrai, docteur?

— Oui, très malade, répondit Golfin, elle a besoin de rester seule et de ne pas entendre parler.

— Eh bien! je m'en vais.

Pablo étendit la main pour toucher cette tête qui lui paraissait la plus triste expression de la misère et de la souffrance humaines. Nela ouvrit alors les yeux et les fixa sur son maître. Il y avait dans son regard tant de tristesse et de douleur que Pablo se crut regardé du fond d'un sépulcre. Nela sortit ensuite d'entre les couvertures une main décharnée, terreuse et rude, et saisit l'une de celles du señorito de Pénaguilas qui à ce contact frissonna des pieds à la tête et poussa un cri dans lequel passa toute son âme.

Il y eut un moment de silence plein d'angoisse, un de ces moments qui précèdent les catastrophes morales comme pour les rendre plus solennelles.

D'une voix tremblante qui causa à tous une profonde émotion, Nela dit:

— Oui, « señorito mio, » c'est moi qui suis Nela.

Lentement et comme si elle soulevait un objet d'un poids énorme, elle porta à ses lèvres brûlantes la main du señorito sur laquelle elle déposa un baiser.... puis un second.... Au troisième, ses lèvres glissèrent inertes sur la peau du jeune homme. Un long silence se fit. Tous se turent, en regardant Nela. Pablo dit enfin:

— C'est toi.... c'est toi!

Puis, bien des choses lui vinrent à l'esprit, mais il ne put en exprimer aucune. Il eût fallu pour cela que, de même qu'il avait découvert deux nouveaux mondes, celui de la lumière et celui de l'amour par la forme, il découvrît un nouveau langage. Il ne put que regarder.... regarder et se rappeler le monde ténébreux dans lequel il avait vécu et dans les ténèbres duquel restaient ensevelies ses passions, ses idées et ses erreurs d'aveugle.

Florentina dont les yeux étaient pleins de larmes s'approcha pour examiner le visage de Nela, et Golfin, qui observait celle-ci à la fois comme homme et comme savant, prononça ces lugubres paroles:

— Il l'a tuée! Maudits soient ses yeux!

Puis, se tournant vers Pablo, il lui dit sévèrement:

— Retirez-vous.

— Mourir.... mourir ainsi sans la moindre raison.... cela ne peut être, s'écria Florentina avec angoisse, en posant sa main sur le front de Nela. Maria!... Marianela!...

Penchée sur elle, elle l'appela plusieurs fois, en la regardant comme de la margelle d'un puits on regarde et l'on appelle une personne qui, s'y étant laissé choir, surnage au milieu de l'eau profonde et noire.

— Elle ne répond pas, dit Pablo avec terreur.

Golfin qui suivait avec la plus grande attention le cours descendant de cette vie si près de s'éteindre, remarqua que le pouls battait encore.

Pablo se pencha soudain vers elle, approcha ses lèvres de l'oreille de la moribonde et cria:

— Nela, Nela! ma bien-aimée!

Celle-ci alors s'agita, ouvrit les yeux, ouvrit et ferma les mains, comme quelqu'un qui, inconsciemment, reviendrait de

très loin. Lorsqu'elle vit les regards de Pablo attentivement fixés sur elle, elle fit un mouvement qui était l'expression d'un sentiment de honte et d'effroi, et s'efforça de cacher son misérable visage ainsi qu'on cacherait un crime.

— Qu'a-t-elle donc? s'écria Florentina avec exaltation. D. Teodoro, vous n'êtes pas un homme si vous ne la sauvez pas.... Si vous ne la sauvez pas vous n'êtes qu'un charlatan.

Par excès de charité, la noble jeune fille en arrivait à être insolente.

— Nela! répéta douloureusement Pablo, non encore remis de l'effroi que lui avait causé la vue de son « lazarillo. » On dirait que tu as peur de moi. Que t'ai-je fait?...

La malade étendit les bras, prit la main de Florentina et la plaça sur sa poitrine; puis elle prit celle de Pablo, l'y plaça de même et les pressa faiblement. Ses yeux caves étaient fixés sur elle, mais son regard semblait venir du fond lointain de quelque trou ténébreux. On eût dit qu'elle regardait de l'intérieur d'un sombre puits qui d'instant en instant devenait plus profond. Sa respiration devint bientôt extrêmement pénible. Elle soupira plusieurs fois en pressant avec plus de force sur sa poitrine les mains des deux jeunes gens.

Teodoro mit toute la maison sens dessus-dessous: il appela, il cria, il envoya chercher des remèdes, fit apporter de puissants révulsifs, et essaya d'arrêter un moment cette vie qui s'en allait rapidement.

— Il est difficile, s'écria-t-il, bien difficile de retenir la goutte d'eau qui glisse de plus en plus vite sur la pente et n'est déjà plus qu'à deux doigts de l'Océan: mais je le tenterai.

Il renvoya tout le monde, excepté Florentina qui demeura avec lui dans la chambre. Hélas! Les révulsifs puissants, les excitants nerveux mordant le corps sans force pour stimuler la vie, firent bien se contracter les muscles de la pauvre malade; mais en dépit de tout cela elle s'en allait de plus en plus.

— C'est une cruauté, dit avec désespoir Teodoro en rejetant loin de lui la moutarde et les excitants, c'est une barbarie que de la torturer ainsi. Nous lançons sur la moribonde une meute de chiens affamés pour que la douleur de leurs morsures la fassent vivre quelques instants de plus. Au diable tout cela.

— N'y a-t-il donc plus d'espoir?

— C'est l'affaire de Dieu.

— Quelle est sa maladie?

— La mort, vociféra-t-il avec une certaine angoisse tenant du délire, qui ne convenait certes pas à un médecin.

— Mais quelle est la maladie qui la fait mourir?

— La mort.

— Je ne m'explique pas bien. Je veux dire de quoi....

— De la mort! Je ne sais si elle meurt de honte, de jalousie, de dépit, de chagrin, d'amour contrarié. C'est une étrange chose que la pathologie! Non, non, nous ne savons rien.... Nous ne savons que ce que tout le monde sait.

— Oh! ces médecins!

— Non, nous ne savons rien. Ce que nous connaissons est tout superficiel.

— Mais, sa maladie, quelle est-elle?

— C'est, sans doute, une méningite foudroyante.

— Et qu'est-ce que cela?

— Cela, c'est quelque chose.... c'est la mort!

— Est-il bien possible qu'une personne meure, sans que sa mort ait une cause, et presque sans qu'elle ait été malade?... Voyons, señor Golfin, qu'est-ce que c'est?...

— Croyez-vous donc que je le sache?

— Mais n'êtes-vous pas médecin?

— Médecin des yeux, mais non pas des passions.

— Des passions! s'écria-t-elle en s'adressant à l'agonisante. Quelles sont donc, pauvre créature, les passions qui te tuent?

— Demandez-le à votre fiancé....

Florentina resta stupéfaite et confondue. Pauvre enfant! murmura-t-elle en étouffant ses sanglots. La douleur morale peut-elle tuer ainsi?

— Lorsque je l'ai retirée de la Trascava, elle était déjà en proie à une fièvre épouvantable.

— Mais cela ne me dit rien. Non, cela ne suffit pas.

— Vous dites que cela ne suffit pas. Dieu et la nature disent que cela suffit.

— On dirait qu'elle a été frappée d'un coup de poignard.

— Rappelez-vous ce qu'ont vu il y a quelques instants ces yeux qui vont se fermer pour jamais. Considérez qu'elle était aimée par un aveugle qui ne l'est plus, et qui l'a vue.... oui,

qui l'a vue!... ce qui est quelque chose comme un assassinat....

— Oh! quel horrible mystère!

— Un mystère, non, non! s'écria presque avec effroi D. Teodoro, c'est l'horrible effondrement des illusions, le soudain assaut de la réalité, de cette niveleuse implacable qui s'est tout à coup interposée entre ces deux nobles natures.... Et c'est moi qui ai fait intervenir cette réalité, c'est moi, oui, c'est moi!

Oh! quel mystère! répéta Florentina qui ne se rendait pas bien compte de ses sentiments.

— Un mystère, non, non, dit de nouveau Golfin de plus en plus troublé, c'est la réalité pure, c'est la soudaine disparition de tout un monde d'illusions. La réalité a été pour lui une nouvelle vie, tandis qu'elle a été pour elle la douleur suprême, le dégoût de la vie, l'humiliation, la solitude, le néant, le désespoir, la jalousie.... la mort!

— Et tout cela pour....

— Pour deux yeux qui se sont ouverts à la lumière.... à la réalité!... Je ne peux renoncer à ce mot.... Il me semble le voir écrit dans mon cerveau en lettres de feu.

— Tout cela à cause de deux yeux.... Mais est-il possible que la douleur tue si vite?... presque sans même laisser le temps d'essayer un remède?...

— Je l'ignore, répondit Teodoro, troublé, confondu, atterré, en contemplant ce livre humain écrit en sombres caractères, dans lesquels la science ne pouvait arriver à déchiffrer la mystérieuse légende de la mort et de la vie.

— Vous l'ignorez! dit Florentina avec désespoir. Mais alors, pourquoi êtes-vous médecin?

— Je ne sais, je ne sais, je ne sais! s'écria Golfin en frappant de sa griffe de lion son crâne touffu. Ce que je sais, c'est que nous ne connaissons de la nature humaine que ce qui se passe à la surface. Señora, je suis un raccommodeur d'yeux, je ne suis rien de plus.

Puis, attachant les siens avec une attention soutenue sur cet être qui était en train de passer de vie à trépas, il s'écria plein d'amertume:

— Ame humaine, qu'es-tu donc?

Florentina fondit en larmes.

— L'âme, murmura-t-elle en se penchant sur la moribonde, elle s'est déjà envolée!

— Non! dit Teodoro qui avait mis sa main sur le cœur de Nela. Il y a encore ici quelque chose, mais c'est si peu qu'on dirait que l'âme a déjà disparu et qu'il n'est resté que ses soupirs.

— Mon Dieu!... s'écria mademoiselle de Pénaguilas, en commençant une prière.

— Oh! malheureuse âme! dit Golfin. Il est certain qu'elle était bien mal logée....

Ils l'examinèrent alors l'un et et l'autre de très près.

— Elle remue les lèvres, s'écria Florentina. Elle parle.

Les lèvres de Nela s'étaient, en effet, remuées. Elle avait murmuré deux ou trois mots.

— Qu'a-t-elle dit?

— Qu'a-t-elle dit?

Ni l'un ni l'autre n'avait pu le comprendre. Elle avait sans doute parlé la langue qu'entendent seuls ceux qui vivent de la vie éternelle.

Ses lèvres ne firent plus ensuite aucun mouvement. Elles restaient entr'ouvertes laissant voir entre elles une rangée de très petites dents. Teodoro se pencha vers Nela et dit avec conviction en déposant un baiser sur son front:

— Pauvre enfant, tu as bien fait de quitter ce monde.

Florentina fondant en larmes de nouveau, murmura d'une voix étouffée:

— Je m'étais proposé de la rendre heureuse, et elle n'a pas voulu l'être.

XXII.

Adieu.

Chose extraordinaire, inouïe! Nela qui n'avait jamais eu ni lit, ni habits, ni chaussures, ni aliments, ni considération, ni famille, ni rien qui lui appartînt, pas même un nom, eut un

magnifique tombeau qui fit bon nombre de jaloux parmi les vivants de Socartes. Cette magnificence posthume était la plus grande ironie qui se fût encore vue dans ce pays calaminifère. Poussant jusqu'au bout la générosité, la señorita Florentina voulut atténuer le regret qu'elle avait de n'avoir pas pu venir en aide à Nela durant sa vie, en se procurant la satisfaction d'honorer après sa mort ses dépouilles. Plus d'un positiviste endurci l'en a blâmée ; pour nous, au contraire, nous voyons dans ce fait inusité une preuve de plus de la délicatesse de son âme.

Avant qu'on ne la mît dans la bière, les curieux qui allèrent la voir — voilà qui est bien vraiment extraordinaire et inouï — la trouvèrent presque jolie. Ce fut la seule fois de sa vie qu'elle reçut des compliments.

Les funérailles se firent pompeusement et les gens d'église de Villamojada ouvrirent la bouche toute grande quand ils surent qu'on les payait pour chanter des répons à la fille de la Canela. Il était vraiment surprenant, phénoménal, que pour un être dont l'importance sociale n'avait guère été plus grande que celle d'un insecte, on allumât tant de cierges, on tendît tant de draps et l'on fît s'enrouer tant de chantres et de sacristains. Cela était si extraordinaire que ç'en frisait le ridicule. Pendant six mois on ne parla pas d'autre chose.

La surprise et... disons-le tout de suite, l'indignation de la population arrivèrent à leur comble quand ces braves gens virent venir par la grand'route deux grands chariots chargés d'énormes morceaux de pierre blanche et fine. Ah ! pour le coup c'était trop fort ! Il se passa dans l'esprit de la Señana quelque chose comme un effrayant renversement d'idées, un véritable cataclysme intellectuel, un bouleversement chaotique, en considérant que ces pierres blanches et fines étaient le tombeau de Nela. Si en présence de la Señana un bœuf se fût mis à voler ou son mari à faire un discours, son étonnement n'eût pas été plus grand.

On bouleversa, fouilla tous les registres paroissiaux de Villamojada ; il fallait absolument, après sa mort, donner un nom précis à celle qui s'en était passé durant sa vie. Cet indispensable extrait de naissance destiné à figurer dans les archives de la mort trouvé, la magnifique pierre sépulcrale qui s'élevait orgueilleusement au milieu des grossières croix du cimetière

d'Aldeacorba, reçut cette inscription gravée comme elle devait l'être :

R. I. P.
MARIA-MANUELA TELLEZ
QUE LE CIEL A RÉCLAMÉE
LE 12 OCTOBRE 186...

Une guirlande de fleurs artistement sculptée dans le marbre encadrait cette inscription.

Quelque temps après, alors que Florentina et Pablo Pénaguilas étaient déjà mariés et que.... (il faut bien l'avouer, parce que la vérité doit passer avant tout) personne à Aldeacorba de Suso ne se souvenait plus de Nela, quelques voyageurs étrangers du genre de ceux qu'on appelle ordinairement *touristes*, passant dans le pays virent le superbe mausolée érigé dans le cimetière par la piété religieuse et l'affection sublime d'une femme exemplaire. Transportés d'admiration et ne se donnant pas la peine de prendre de plus amples informations, ils inscrivirent sur leur carnet de voyage les observations suivantes que, sous le titre de *Sketches from Cantabria*, publia plus tard un journal anglais :

« Ce qu'il y a de plus remarquable à Aldeacorba, c'est le splen-
« dide mausolée élevé dans le cimetière sur la tombe d'une
« illustre jeune fille qui fut dans le pays célèbre par sa beauté.
« *Doña Mariquita-Manuela Tellez*, appartenant à l'une des
« plus nobles et des plus opulentes familles des Monts Cantabres,
« la famille Tellez-Giron y de Trastamara. Douée d'un carac-
« tère poétique et quelque peu fantasque, il lui prit fantaisie
« *(take a fancy)* de courir les chemins en pinçant de la gui-
« tare et chantant des poésies de Calderon. Pour cela faire
« elle se vêtit de guenilles afin de se mêler à la foule des
« mendiants, filous, *trovadores*, toréadors, moines, hidalgos,
« gitanes et *muleteros* composant dans les *kermesas* cette plèbe
« espagnole bigarrée, indépendante et pittoresque qui subsiste et
« subsistera toujours, en dépit des *rails* et des journaux qui ont
« commencé à s'introduire dans l'ouest de la péninsule. L'*abad*
« de Villamojada pleurait en nous parlant des caprices, des
« vertus et de la beauté de cette noble jeune fille qui savait se

« présenter dans les soirées, les fêtes et les *cañas*[1] de Madrid « et y garder le maintien le plus aristocratique. Le nombre « des beaux *romanceros*, sonnets et madrigaux composés par « tous les poètes espagnols en l'honneur de cette gentille da« moiselle est incalculable. »

Il me suffit de lire ce qui précède pour comprendre que les dignes *reporters* avaient eu des hallucinations. Je tâchai de découvrir la vérité, et de la vérité que je découvris il est résulté cette histoire.

B. Perez Galdós

(Traduction de Julien Lugol).

---

[1] Courses de cannes.

LES INSTITUTIONS DE LANGUE FRANÇAISE A GUERNESEY

(SUITE)[1]

Il s'est manifesté ces dernières années un réveil — maheureusement sujet à trop d'intermittences et de temps d'arrêt — parmi la petite pléiade des patriotes insulaires qui ont entrepris de se coaliser pour combattre le minotaure étranger. Une presse française courageuse et vaillante, quoique isolée et privée de point d'appui en dehors de son cercle étroit, a combattu le bon combat; la *Chronique* et la *Nouvelle chronique* à Jersey, la *Gazette officielle* et le *Bailliage* à Guernesey ont beaucoup contribué par d'incessantes escarmouches, à relever les énergies défaillantes et à enrayer le mouvement anglais. Mais c'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer et, si l'enseignement n'est pas promptement réformé sur des bases françaises, mieux vaut renoncer à une résistance sans espoir et déposer les armes, plutôt que de se consumer en efforts héroïques et inutiles, coups de sabre dans l'eau qui ne seront que du donquichottisme ridicule, tant que la législature et les comités d'éducation ne prendront pas les mesures nécessaires pour venir en aide à l'initiative privée. L'effort le plus considérable qui ait été fait à Guernesey pour donner une impulsion vigoureuse aux études françaises remonte à l'année 1867. Le 8 octobre, plusieurs jurés, des avocats, de notables commerçants, des propriétaires ruraux, réunis sous la présidence de messire Pierre Stafford Carey fondèrent la *Société guernesiaise*, et il fut prononcé à cette assemblée constitutive des discours réellement remarquables et dont certains

[1] Voir la livraison du 25 septembre.

passages méritent d'être conservés et serviront quelque jour à l'histoire contemporaine de Guernesey.

L'initiateur et le promoteur de la Societé guernesiaise était un patriote dans la plus belle acception de ce mot. M. Pierre Roussel s'est dévoué toute sa vie, avec un désintéressement sans pareil, à l'avancement intellectuel de ses concitoyens; il a été l'un des premiers à prevoir le péril qui résulterait pour la nationalité guernesiaise de la disparition de la langue française et à prémunir ses compatriotes contre le danger imminent; il a lutté avec une constance peu ordinaire et une rare énergie pour la défense des franchises insulaires, sans attendre d'autre récompense que celle qui découle pour l'honnête homme d'une conscience sereine et de l'accomplissement du devoir. M. Roussel était la bête noire du parti anglais, la cible de ses dédains et de ses sarcasmes; il le lui rendait avec usure et la lutte ne le rebutait point, si inégale et si douloureuse fût-elle; c'était un homme d'action que la résistance surexcitait, il préférait les obstacles aux victoires faciles et il trouvait, au détriment de son repos et de sa santé, le temps de mener de pair la direction de sérieuses transactions commerciales avec les affaires publiques. Pendant longtemps, il redigea à lui seul les trois quarts de la *Gazette;* et les typographes de ce journal sentent un frisson de malaise courir dans leurs veines au souvenir de cet écrivain dont la copie leur arrivait sur des bouts de papier de toute nuance et de toute dimension, car M. Roussel écrivait au petit bonheur, au hasard de l'inspiration, dans son lit, sur son comptoir, au milieu du chemin et il saisissait le premier chiffon venu, cornet graisseux de papier à chandelles, marge immaculée de journal, vieille enveloppe; sa petite écriture nerveuse et fine s'y promenait dans tous les sens, de droite à gauche, puis de gauche à droite, du haut en bas et du bas en haut; il commençait d'un côté de la feuille, la retournait machinalement dans l'absorbant travail de la pensée et coutinuait au verso sans s'en douter, puis revenait au recto sans s'en apercevoir, de sorte que les compositeurs auraient mieux aimé déchiffrer des hiéroglyphes que de travailler sur pareils manuscrits dont leur doyen, le bon et lettré papa Romeril, venait seul à bout. On peut affirmer que M. Roussel a été l'instigateur de tout ce qui s'est fait à Guernesey dans l'intention de corserver le français pen-

dant la dernière période cinquantenaire et il est à regretter que ce caractère viril et fortement trempé ait disparu sans laisser de congénères et d'émules aussi enthousiastes que leur chef dans la continuation de son œuvre.

Ce fut M. Pierre Roussel qui ouvrit la séance du 8 octobre 1867, qui décréta la constitution de la Société guernesiaise par une courte allocution, au cours de laquelle, en proposant que messire P. S. Carey prît le fauteuil de la présidence, l'infatigable lutteur dit avec des larmes dans la voix et une émotion qui se communiqua à tout l'auditoire: « Le jour que j'ai si longtemps espéré de voir est enfin arrivé, celui où une société se formerait afin de veiller à ce que le pays demeurât lui-même et ne devînt pas un coin de terre inconnu, perdu dans une grande masse, celui où ce serait la tâche de quelqu'un ou de quelque corps d'empêcher que tout ne courût au naufrage. Le déclin de la langue française ici provient de ce qu'il n'y a aucun contrepoids dans l'enseignement; les écoles publiques, celles du dimanche, en ville, n'ont pris aucune disposition pour l'enseigner; la petite école paroissiale a été laissée fermée; si on établit une *infant school*, on ne pense pas à l'enseignement simultané dans les deux langues, qui serait si facile et c'est par là pourtant qu'il eût fallu commencer. Notre œuvre sera lente; nous ne verrons pas de résultats pour des années; elle sera plus lente ou plus rapide, selon les moyens que la Société aura à sa disposition. Nous ne voulons rien changer; nous souhaitons seulement ceci, que toute la jeunesse puisse lire et écrire les deux langues, en ville comme à la campagne, et que notre passé ne se perde pas. »

Après cet exorde, M. le baillif P. S. Carey, que son grand âge a depuis engagé à se démettre de ses hautes fonctions, mais qui n'en demeure pas moins dans sa retraite l'un des plus fermes soutiens du parti particulariste et patriote, prit possession du fauteuil et prononça un discours si important au point de vue historique que nous devons, pour l'éclaircissement de notre thèse, en relever les passages les plus saillants. Je tiens à ne rien changer au texte recueilli dans les archives de la Société, et si quelques expressions sont impropres ou démodées, je prie le lecteur de se souvenir que nous sommes à Guernesey et de ne pas m'en rendre responsable.

« Messieurs, disait messire Carey, je suis bien aise de vous voir tous rassemblés pour l'inauguration de la Société guernesiaise. Nous avons vu des associations dans plusieurs parties du monde pour recueillir les connaissances locales, pour conserver l'esprit de la localité. C'est un des besoins de notre siècle. Tous les événements, tous les changements sociaux qui se sont opérés depuis un demi siècle, ont eu l'effet inattendu, en rapprochant les individus les uns des autres, de les rendre tous ressemblants et de diminuer l'originalité. C'est ce qui a été si bien expliqué par Stuart Mill dans son livre sur la *Liberté*. Tel est le cas des individus, tel est celui des communautés. En France, où les événements ont été poussés à leurs conséquences avec une logique plus rigoureuses qu'ailleurs, M. Haussmann me disait que, si un préfet allait d'un département à un autre, il ne changerait que de géographie. Le roi Louis-Philippe avait des vues centralisatrices ; pour lui un Français était un Français, rien d'autre. Louis-Napoléon a suivi une autre voie ; il ménage les instincts qui existent au cœur des populations. A Strasbourg, lors de la guerre d'Italie, il ne parla pas du Bas-Rhin ou du Haut-Rhin ; il parla de l'Alsace et des Alsaciens, sachant qu'outre le sentiment national il y a un sentiment local qui doit être encouragé.

« La même chose existe ici. Nous sommes heureux ; nous n'avons pas à créer, seulement à conserver. Il n'y a pas d'endroit où l'individualité soit aussi complète que dans cette île. Prenez une ville anglaise, son histoire est confondue avec celle du pays : si elle contient de grands événements, ils appartiennent à l'histoire générale de la nation, non à la localité. C'est ce qui fait que les histoires des localités anglaises offrent si peu d'intérêt.

« Ici, au contraire, tout est séparé. L'histoire de Guernesey est aussi distincte que celle d'un empire. Commençons au roi Jean ; cette distinction est causée par la rupture entre l'Angleterre et la Normandie. Lorsque nous étions unis à celle-ci, notre importance était très minime ; ce n'est que plus tard qu'elle s'est révélée. Même auparavant, sous Étienne, les pays étaient divisés. Étienne régnait en Angleterre ; Henri d'Anjou, depuis Henri II, avait cette île avec le duché. Ils étaient l'un contre l'autre.

« Un trait remarquable. Une des premières franchises concédées à cette île porte la marque de ce temps-là; c'est celle accordée aux habitants de ne pas être appelés en armes hors de l'île, sinon pour recouvrer le royaume d'Angleterre.

« Après la perte de la Normandie, il restait aux rois d'Angleterre une grande partie de la France jusqu'à la frontière d'Espagne; pendant ce temps-là les îles, prises dans leur ensemble, étaient à mi-chemin entre l'Angleterre et ses possessions en France. A supposer que ces possessions fussent ce que sont les Grandes Indes, nous en étions le Cap de Bonne-Espérance. Nous avions de fréquents rapports avec le Poitou et la Guyenne, dont l'histoire parle peu. Les historiens français n'aiment pas cette époque; les historiens anglais nous parlent seulement de la jalousie extrême qui régnait entre les seigneurs anglais et ceux d'outre-mer. On le voit dans l'histoire de Henri III; c'est sous son règne que furent expulsés d'Angleterre les Poitevins, un parti qui avait possédé le pouvoir pour bien des années. Il n'est guère probable qu'ils n'aient pas laissé de vestiges après eux; leurs restes sont dans le sang anglais, mais où? La même chose se produit à Guernesey; le nom de « Le Poitevin » y est aussi commun que celui de « Le Normand. » Plusieurs familles existent encore dans notre île, originaires du Poitou ou des rives de la Garonne.

« L'histoire est muette sur nos gouverneurs ou capitaines avant le roi Jean. Un des premiers dont elle fait mention fut d'Aubigny, l'amiral qui vainquit la flotte française près de Douvres, sous Henri III. Les capitaines des îles étaient des amiraux, des seigneurs pris parmi les sénéchaux du Poitou ou de la Guyenne, ou bien parmi les gardiens de la cour de Londres ou des cinq ports. Cela dura jusqu'à la fin du règne d'Édouard III; à ce moment il y a de grandes lacunes dans nos annales. On vint à nous perdre de vue. En effet plus tard ces îles étaient presque inconnues. J'ai ici un petit livre publié en 1696, dont l'auteur était membre de l'Académie française, et je trouve à la table des matières: « Ile d'Auregny, nouvellement découverte. »

« Depuis le commencement du siècle actuel, les communications avec l'Angleterre ont été plus fréquentes; nous nous sommes rapprochés: de là une perte d'originalité et d'individualisme, et je suis bien aise qu'il se manifeste un désir de conserver la langue du pays.

La langue française se recommande sous bien des rapports. D'abord l'avantage de parler deux langues est précieux et il serait possible de le perdre ; mais c'est là de l'éducation.

« Il y en a un autre, la conservation de l'individualisme, celui de maintenir la langue pour garder l'originalité du pays. C'est sous ce rapport que la Société est digne de l'attention des patriotes. Ceux qui l'ont fondée ont bien pensé et méritent tout succès. »

Les résolutions suivantes furent alors discutées et adoptées à l'unanimité des promoteurs présents :

1° Que les communications sociales et commerciales de plus en plus intimes avec l'Angleterre, si avantageuses sous d'autres rapports et qu'on doit cultiver assidûment, entraînent cependant le danger que la langue maternelle du pays ne vienne à disparaître avec le temps et aussi que, par la grande prépondérance donnée aux études anglaises, les habitants ne se trouvent privés à l'avenir des avantages que la faculté de parler deux langues leur procure, sans tenir compte de l'extinction des traditions, des sentiments et de l'histoire, qui constituent le charme et l'âme de la petite patrie ;

2° Que dans l'intention de concentrer les efforts individuels vers un but commun et défini, cette assemblée a résolu de se constituer en société, ayant pour objet de conserver et de cultiver la connaissance de la langue française dans l'île, d'essayer de rétablir un équilibre d'enseignement dans les deux langues et de chercher à propager des connaissances générales et utiles, par le moyen du français ; aussi de veiller à la conservation de l'histoire et des monuments locaux ;

3° Que la Société prend le titre de Société guernesiaise.

En appuyant la dernière motion, M. Thomas Guille, le fondateur de la bibliothèque qui portait son nom et qui est devenue la bibliothèque Guille-Allès, prononça ces belles paroles :

« Pour moi qui ai passé les deux tiers de ma vie sur un sol étranger, le nom de la patrie possède un charme que je ne puis décrire. A ce doux mot les plus tendres sentiments de ma nature se réveillent, les cordes les plus sensibles de mon âme sont émues et mon cœur s'épanouit comme si un rayon céleste venait à pénétrer ses plus secrets replis. Le nom de Guernesiais m'a toujours été cher ; je l'ai porté avec moi par-

tout où j'ai été ; il a été pour moi le meilleur des passeports, la plus excellente des recommandations, et je n'oublierai jamais que, si mes modestes entreprises à l'étranger ont été en quelque manière couronnées de succès, c'est surtout aux avantages que j'ai reçus dans mon pays natal, à ses deux langues particulièrement, et aux excellents principes inculqués sous le toit paternel que je dois la meilleure partie de ce succès.

« Je crois donc que, dans une entreprise comme celle-ci, qui a déjà reçu et qui doit encore recevoir le soutien de nos compatriotes exilés loin de nous, il est surtout essentiel que nous gardions le nom de la patrie en vue. Que ce nom soit notre alpha et notre oméga dans toutes nos réunions et dans tous nos travaux, qu'il soit notre enseigne et notre devise. Constamment accompagnés et dirigés par un si fidèle moniteur, il n'y aura pas de danger que, d'un côté, nous nous montrions ingrats envers notre histoire, nos traditions ou nos ancêtres, ou que, de l'autre, nous oubliions nos devoirs envers nos contemporains et envers la postérité. »

La Société guernesiaise était fondée sur des bases solides et définitives, et la date du 8 octobre 1867 est un jour mémorable dans l'histoire moderne de Guernesey.

Messire P. S. Carey, chevalier-baillif, accepta gracieusement le titre de patron de la Société ; M. le juré-justicier H. O. Carré fut promu à la présidence et M. Pierre Roussel au secrétariat. Il lui fut adjoint plus tard M. l'avocat Le Ber, mais nous devons à la vérité de dire que ce dernier considéra son poste comme purement honorifique et que M. Roussel fit toute la besogne.

La naissance de la Société fut accueillie dans l'île avec un grand élan d'enthousiasme ; les souscriptions et les adhésions affluèrent.

Aussitôt après la séance inaugurale, le Comité provisoire avait lancé un manifeste qui exposait dans ces termes les intentions des fondateurs :

« Guernesey, soumis depuis longtemps à des influences dont la force s'est singulièrement accrue de nos jours, en est venu au point que son existence distinctive, avec les avantages qui résultent, tend à s'effacer. Surtout depuis le commencement du présent siècle, l'élan de l'éducation a été principalement dirigé

vers l'enseignement de la langue anglaise, tandis qu'en ville, du moins, rien n'a été fait pour conserver un contre-poids d'instruction en français.

« Tellement, qu'on était arrivé à se demander si l'œuvre de la transformation allait s'accomplir, sans qu'aucun effort fût tenté pour protéger cette individualité qui nous est si chère ; — rien pour conserver ici à la langue française sa place au soleil à côté de sa sœur vigoureuse ; — si on laisserait disparaître le Guernesey historique et caractérisé qui a vécu mille ans et qui pourrait en vivre mille encore ; — si toutes les traditions, les coutumes, les expressions qui sont l'âme du pays tomberaient dans l'oubli sans qu'un de ses enfants levât un doigt pour empêcher la ruine de tout ce qui fait de nous une communauté à part, heureuse bien moins à cause de la fertilité et de la beauté du pays, que des institutions spéciales dont elle a depuis des siècles ressenti l'influence bienfaisante.

« Mais, tout sentiment à part, la question ne laisse pas de nous toucher de près. Il y va des intérêts actuels et permanents du pays ; il y va de nos intérêts personnels et de ceux de nos enfants.

« Le français est chez nous la langue officielle. Ici par conséquent, point de carrière ouverte à l'ambition de qui ne sait point le français. C'est là, d'un côté, *la sauvegarde de nos institutions ;* mais, de l'autre, c'est ce qui fait qu'un Guernesiais qui veut bien rester dans l'ignorance de cette langue, se prive par là du privilège de prendre une part active aux affaires publiques.

« Il y a plus : la connaissance du français, à part tout le reste, est un avantage précieux à celui qui la possède. Outre le vaste champ de la littérature française qu'elle lui ouvre, elle lui rend bien plus facile l'acquisition de toutes les langues d'origine latine, entre lesquelles, ajoutons-le, le français a cette prééminence qu'il s'est établi en Europe comme le principal intermédiaire de communication entre les hommes de nations différentes. Aussi, dans à peu près tous les pays civilisés, on se met à de grands frais pour en acquérir la connaissance, que l'on regarde comme le signe d'une éducation supérieure et comme une source de profit. En Angleterre, où maintenant tant d'emplois publics se donnent au concours (notre jeunesse, soit dit en passant, fournit bon

nombre de compétiteurs, et quelle honte pour un Guernesiais, si son fils allait faillir dans une pareille épreuve !), c'est une branche d'éducation qui tient un rang des plus élevés dans les examens qu'on fait subir aux candidats.

« Tandis qu'ici, dans cette ville qui est le foyer principal de l'activité intellectuelle du pays et d'où vient l'impulsion sociale qui ne saurait manquer d'influer fortement sur les habitudes de l'île entière ; — dans cette ville où le français existe naturellement à côté de l'anglais et se parle si souvent par la même bouche, on ne songe pas à perpétuer, encore moins à perfectionner un état de choses si favorable à la culture de l'esprit, si indispensable à la conservation de notre indépendance et de nos immunités locales, si profitable à tant d'égards à ceux qui ont su et qui sauraient en tirer parti ; — et dans combien de conditions et de circonstances différentes : — dans la jeunesse comme dans l'âge mûr, dans le commerce ou en voyage, tant ici qu'à l'étranger, soit qu'à la poursuite des honneurs ou de la fortune ils aient à lutter avec une foule d'ardents compétiteurs, soit qu'ils n'aient qu'à rechercher pour leur agrément ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans les jouissances intellectuelles.

« On s'étonnait, en considérant ces choses, de l'indifférence et de l'inertie de la génération actuelle ; on se demandait s'il fallait qu'elle laissât périr avec elle sa langue d'origine avec tous les avantages qui en proviennent, si personne ne se lèverait pour proclamer à ses compatriotes les tristes conséquences de leurs propres fautes et pour leur suggérer les moyens de prévenir, s'il était encore possible, une perte irréparable.

« A ces questions l'assemblée du 8 octobre a répondu, en se constituant expressément dans le but de corriger des tendances auxquelles le pays s'est laissé entraîner trop longtemps ; et son premier pas est de faire un appel à l'île entière, en l'invitant à concourir à l'œuvre qu'elle a inaugurée.

« Les fondateurs de l'association sont convaincus que le même concours de volontés qui a suffi pour créer des routes et des ports peut également, en prenant avantage des éléments encore existants, produire un peuple instruit et éclairé, relié avec son passé historique, et capable, par le moyen des deux langues, de communiquer avec la pensée générale du monde.

« L'association fondée sous le nom de *Société guernesiaise* aura pour but :

« 1° De conserver notre langue et de perpétuer nos institutions, d'encourager le réveil qui se manifeste dans ce but, ainsi que les projets pour répandre la connaissance du français parmi la jeunesse ;

« 2° De s'occuper de la conservation des souvenirs qui se rattachent à notre pays, de la protection des objets et des monuments qui pourraient servir à notre histoire, et de la collection des documents qui y ont trait ;

« 3° De montrer, par des conférences publiques en français les services que la science peut rendre à tous, de veiller au perfectionnement de notre système d'éducation publique, de récompenser l'assiduité des écoliers, d'encourager les efforts qui se feraient pour éclairer notre histoire et pour répandre parmi nous les connaissances utiles.

« On propose pour servir à réaliser ces idées : un cabinet de lecture, une bibliothèque française composée d'ouvrages soigneusement choisis ; des conférences et des lectures, tant en ville qu'à la campagne ; on aura aussi recours à la musique, au chant et aux concerts.

« L'objet du cabinet de lecture et de la bibliothèque serait de mettre à la portée de ceux dont l'éducation intellectuelle est encore imparfaite des livres bien choisis, qui leur seraient vraiment profitables, ainsi que d'ouvrir à ceux qui sont plus éclairés l'accès à une littérature que leurs ancêtres connaissaient intimement, mais à laquelle la génération actuelle est devenue presque étrangère.

« Quelques-uns s'étonneront peut-être que la Société guernesiaise s'occupe exclusivement de la langue française, comme si l'anglais n'était pas pour le moins aussi essentiel à tout Guernesiais. Mais c'est précisément parce que la nécessité de savoir l'anglais et même de le bien parler est universellement reconnue et se fait sentir à chaque instant, qu'il était inutile de s'en occuper. L'usage de l'anglais est devenu tellement habituel parmi ceux qui constituent la portion peut-être la plus nombreuse et certainement la plus influente de la communauté, qu'il n'a absolument rien à craindre de la rivalité de la langue française. C'est précisément parce qu'il menace de faire oublier le fran-

çais, dont il a déjà rendu l'usage moins familier et plus difficile, même à ceux qui le savent le mieux, que la Société guernesiaise s'est constituée ; non dans la vue d'entraver le progrès de l'anglais, projet aussi impraticable quo contraire aux intérêts du pays, mais uniquement pour empêcher que ce progrès inévitable ne nous prive d'un bien dont nous avons joui jusqu'ici si naturellement, que nous sommes venus à le regarder comme un héritage inaliénable, à tel point que nous avons de la peine à en apprécier la valeur et même à concevoir combien nous sommes en danger de le perdre. »

Ce manifeste, véritable cri de détresse et d'alarme, vibrant comme une sonnerie de clairons, devait avoir et eut en effet un retentissement inaccoutumé ; il réveilla pour un instant les patriotes plongés dans une torpeur mortelle et peu s'en fallut que plus d'un Guernesiais n'imitât, dans ses transports de néophyte, l'avocat Godfray, de Jersey, qui, recevant un jeune garçon qui lui adressa la parole en anglais, lui demanda à brûle-pourpoint, en fronçant les sourcils :

— Es-tu Jersiais ?

— *Yes, sir*, (oui monsieur) répondit le jeune homme toujours en anglais.

— Eh bien ! va chez toi et apprends la langue de ton pays. Quand tu la sauras tu reviendras.

Le poète Métivier fut nommé fondateur honoraire de la Société guernesiaise ; et de toutes les paroisses de l'île, la nouvelle institution reçut des encouragements. On ne tarda pas à se mettre à l'œuvre pour exécuter les divers points du programme. Un salon de lecture, ouvert aux Arcades Commerciales n° 25, de neuf heures du matin à neuf heures de soir, tenait à la disposition des adhérents l'*Indépendance Belge*, le *Journal des Débats*, l'*Illustration*, le *Monde Illustré*, la *Gazette du Village*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue des Cours littéraires*, la *Revue des Cours scientifiques*, la *Bibliothèque Universelle* de Genève, la *Revue Horticole*, le *Journal d'Agriculture pratique*, le *Journal des Instituteurs*, la *Chronique d'Agriculture et d'Horticulture*, le *Magasin Pittoresque*, l'*Ami de la Jeunesse* et le *Tour du Monde ;* dans une annexe spécialement réservée au beau sexe, les dames pouvaient venir lire, de dix heures du matin à six heures du soir, l'*Illustration*, le *Tour du Monde*,

la *Mode Illustrée*, le *Magasin des Demoiselles*, la *Joie du Foyer* et la *Boîte à ouvrage*. La bibliothèque, à laquelle s'était provisoirement réunie la bibliothèque Guille, dont il sera question plus tard, était ouverte de dix heures du matin à trois heures et demie de relevée et de sept à huit heures de soir, le samedi de dix heures du matin à cinq heures de l'après-dinée. Au début, tout alla à merveille ; on eût dit que quelque fée bienfaisante eût touché de sa baguette magique ces Guernesiais, d'ordinaire si indifférents et si assoupis ou qu'un physicien transcendant et fantastique leur eût insufflé, à l'instar du docteur Ox, de Jules Verne, un oxigène doué de vertus étonnantes. Beaucoup de conférences furent données en ville, à la salle Clifton et dans les paroisses rurales, devant de nombreux auditoires; plusieurs de ces discours eurent les honneurs de l'impression ; des sections de musique, chorales et instrumentales, s'organisèrent un peu partout et s'adjoignirent à la Société pour rehausser l'éclat de ses soirées; des professeurs distingués, tels que MM. Ildefonse Beghin, Maccabez et Sheppard donnèrent, sous les auspices de l'association, des cours de français pour l'un et l'autre sexe qui détournèrent un moment la jeunesse des plaisirs futiles et furent bien fréquentés ; enfin, des prix avaient été fondés et mis au concours entre les diverses écoles pour encourager l'étude de la langue française; il semblait que la semence germât paisiblement dans un terrain convenablement préparé et que la moisson fût proche, lorsque l'édifice si laborieusement édifié s'abattit comme château de cartes. M. Roussel était mort; il était l'âme de la Société, il lui communiquait sa rare vitalité, son indomptable et mâle énergie ; lui mort, il ne restait qu'un cadavre et, du jour au lendemain, le fruit de tant de luttes et de tant de travaux se trouva perdu et anéanti.

La Société guernesiaise existe bien encore de nom ; elle figure dans la liste des associations insulaires et son titre s'étale majestueusement en lettres d'or, au fronton de la bibliothèque Guille-Allès, avec sa devise : *Ingredere ut proficias*. Mais de fait la Société n'existe plus ; c'est un corps dont l'âme s'en est allée et que ses amis ne peuvent se résoudre à enterrer ; le comité ne s'est même plus réuni depuis quelques années et c'est une pitié que de voir des œuvres semblables s'en aller à vau-l'eau par la négligence et l'incurie de ceux qui ont mission de les maintenir et de les défendre.

Ah! c'est que l'enthousiasme à Guernesey n'est que feu de paille! Une indolence inexplicable règne parmi les insulaires; elle met à néant les meilleurs efforts et stérilise les travaux les plus dignes d'être encouragés. Où faut-il rechercher les causes primordiales de cette regrettable apathie, que d'aucuns prétendent due au courant du *Gulf-Stream* qui baigne nos côtes et sature l'île, le sol, les habitants, de cette atmosphère morte, humide et chaude, qui nous donne une végétation tropicale et permet à l'eucalyptus et à l'araucaria du Chili de croître en plein air, dans nos jardins, en spécimens d'une magnifique venue? Toujours est-il que l'étranger lui-même n'échappe pas à ce besoin de somnolence, et devient petit à petit aussi paresseux que les indigènes, recherchant après un court séjour dans Guernesey la quiétude, adorant le lit, sentant à chaque instant le sommeil s'appesantir sur ses paupières, plongé dans des rêves extatiques qui neutralisent le fonctionnement du cerveau, détendent les nerfs, rendent la vie purement contemplative et animale, presque pareille à celle des fumeurs d'opium ou des fakirs indous. Dormir! encore dormir! toujours dormir! tel est le rêve et telle devient la vie dans l'archipel, et Victor Hugo aurait pu appliquer à Guernesey le vers des *Contemplations*:

Jersey dort dans les flots, ces éternels grondeurs.

De toutes les institutions de langue française à Guernesey il ne reste aujourd'hui que la bibliothèque Guille-Allès. Elle seule a surnagé, elle seule a échappé au naufrage général, à la lente consomption qui a dévoré les autres; elle est l'œuvre admirable de deux patriotes devant lesquels tout vrai Guernesiais s'incline avec vénération et avec respect. Arbre vivace au tronc noueux et aux verts rameaux, c'est le centre autour duquel viennent se grouper toutes les résistances aux empiétements antinationaux et si l'indépendance guernesiaise ne succombe pas aux attaques furibondes de ses adversaires, si, frêle, sanglante et déchirée, la patrie insulaire demeure debout et fait face encore aux ennemis qui lui décochent leurs traits empoisonnés et la harcèlent de toutes parts, c'est grâce à ces deux hommes, à ces deux grands citoyens, MM. Thomas Guille et Frédéric Mansell Allès, qui sacrifient et leur vie et une belle fortune labo-

rieusement acquise par le travail à la défense des institutions libres de leur petit pays.

La plus étroite amitié, la plus complète affinité d'idées n'a cessé d'unir MM. Guille et Allès, et il n'y a cependant pas de contraste plus frappant que ces deux natures absolument dissemblables. De deux ans plus jeune que son ami et associé M. Guille, M. Allès a le tempérament vif et bouillant des méridionaux; il ne tient pas sur place, c'est le mouvement perpétuel, l'agitation permanente faite homme; son rire est large et son âme expansive, tandis que M. Guille, complètement américanisé, est bien le mortel le plus calme qu'on puisse imaginer. Je ne crois pas l'avoir jamais entendu rire; c'est à peine si ses lèvres s'effleurent d'un léger et fin sourire, plein de malice et de bonhomie, et c'est un sujet d'étonnement constant et toujours nouveau pour qui vit dans l'intimité de ces hommes de bien, que deux natures si opposées aient pu se marier, s'entendre et se comprendre au point que MM. Guille et Allès sentent le besoin de vivre toujours côte à côte et qu'à leur association commerciale a succédé une association intellectuelle que la mort seule peut rompre.

A quatorze ans, M. Guille s'expatrie avec M. Allès pour aller chercher fortune au delà de l'Atlantique; studieux, posé et réfléchi à l'âge où la plupart ne songent qu'à se distraire et à s'amuser, il se délassait d'un labeur ardu par des lectures instructives et attrayantes. Son intention de fonder une bibliothèque dans son pays natal remonte à l'année 1834. Il y avait deux ans que le jeune Guille était installé à New-York et il était devenu l'hôte et le client assidu d'une énorme bibliothèque fondée par la puissante corporation: *The General Society of mechanics and tradesmen.* Il avait puisé de si sérieux avantages dans la fréquentation de cette institution qu'il forma le projet de faire quelque chose de similaire à Guernesey, si jamais la fortune favorisait ses entreprises; et pas un instant, dans les fluctuations et les incidents multiples d'une vie agitée, M. Guille n'a perdu de vue cette résolution de son adolescence. D'emblée, malgré les moyens bien limités dont il disposait à cette époque il se mit à supprimer de son budget toute dépense superflue et à acquérir de ses petites économies accumulées des livres qui sont devenus le noyau de l'œuvre et qui figurent avec honneur,

comme de précieuses reliques, dans les rayons de la bibliothèque actuelle.

Le jeune Guille se gardait bien de divulguer ses vues à qui que ce fût; on l'eût taxé de présomption au lieu de l'encourager, et il nourrissait son idée au fond de lui-même et voyait avec une douce satisfaction, d'année en année, s'augmenter son fonds de librairie.

Enfin, petit bonhomme devint grand, Dieu lui prêtant vie; lorsqu'il eut atteint sa majorité, ses revenus s'étant accrus, il put consacrer une somme plus considérable à ses visées. Quelques années plus tard son patron lui donna ainsi qu'à M. F. M. Allès, une part dans les bénéfices de la maison, en récompense de leur zèle et de leur travail, qui avait aidé au développement des transactions de la firme commerciale. Le soleil luisait enfin; la récompense était venue et le rêve de M. Guille avait de plus en plus des chances de se réaliser, si bien qu'en 1869, au moment où il quitta New-York et les affaires pour revenir définitivement au pays natal, il débarqua à Guernesey avec une quantité de caisses solidement clouées et ficelées par-dessus le marché, dont le nombre et la dimension firent ouvrir des yeux démesurés aux bons indigènes.

On savait d'ores et déjà que le « petit Guille, » parti sans fortune de son île, avait brillamment réussi au Nouveau Monde et beaucoup de Guernesiais s'imaginèrent probablement que les fameuses caisses contenaient des monceaux d'or vierge ou des piles de dollars; mais quelques amis étaient dans le secret et ces heureux initiés n'ignoraient point que le bagage extraordinaire de leur compatriote était composé de plusieurs milliers de volumes, accumulés durant plus de trente ans, avec cette admirable constance que peut seule donner à l'homme un but précis et déterminé.

En effet, lors d'une visite à Guernesey, en 1851, M. Guille avait écrit divers articles dans la *Gazette officielle*, pour attirer l'attention publique sur la nécessité et l'importance de fonder des bibliothèques populaires dans les circonscriptions rurales. Il y avait alors à Guernesey une association de campagnards intelligents, acquis à la cause de l'instruction et du progrès, le *Farmer's Club* ou club des fermiers; les entrefilets émanés de la plume de M. Guille éveillèrent sa sollicitude et la Société

chargea son secrétaire, M. Nicholas Le Beir, de se mettre en rapport aver le collaborateur de la *Gazette* et lui décerna le titre de membre honoraire de la Société, faveur insigne que n'avaient pas dédaignée George Métivier et le grand chansonnier Béranger lui-même. Le club des fermiers possédait de précieux autographes de Béranger et d'illustrations de la science et de la littérature en France et en Angleterre; quand la Société s'est dissoute, ces pièces d'une réelle valeur et les archives sociales ont été vendues par quelque commissaire-priseur peu lettré sans doute au poids du papier et c'est en vain que M. Guille, qui se trouvait malheureusement aux États-Unis à ce moment, a cherché fort longtemps à les retrouver pour les déposer dans les archives de la bibliothèque; tout cela est disparu sans laisser de trace.

A la suite de sa nomination comme membre du *Farmer's Club*, M. Guille offrit gracieusement à la Société plusieurs centaines de volumes et une somme d'argent importante, à condition de fonder la bibliothèque, objet de ses rêves depuis tant d'années.

Mais on sait déjà par les précédents aperçus que les Guernesiais ont coutume de procéder aux innovations avec une sage lenteur et, quoique l'offre fût acceptée en principe, elle ne put être mise à exécution que quatre ans plus tard. M. Guille étant de nouveau revenu dans l'île en 1855, l'affaire revint sur le tapis et, cette fois, M. Pierre Roussel prit l'initiative d'une réunion qui se tint chez lui le 31 janvier 1856 et à laquelle assistaient sa vénérable mère, M. Guille, le juge Clucas, M. Nicholas Le Beir et M. Henry E. Marquand, alors rédacteur de la *Gazette*. M. Guille renouvela ses offres, qui furent agréées; l'assemblée décida de prendre des mesures immédiates pour former une bibliothèque, composée pour une moitié de livres français, pour l'autre moitié de livres anglais, à la portée de toutes les classes de la communauté et de lui donner le nom de son fondateur, c'est-à-dire de l'appeler bibliothèque Guille. De généreux patriotes s'intéressèrent à l'œuvre et envoyèrent au comité des dons qui lui permirent de ne pas lésiner et d'opérer sur une large échelle; des amis de M. Guille en Amérique, son associé M. Allès tout le premier, tinrent à honneur d'y souscrire et ces libéralités mirent les organisateurs à même d'acheter de nouveaux livres et de faire les dépenses d'installation

sur un pied modeste, mais suffisant. Cependant il était écrit que le caractère hésitant des Guernesiais serait une source d'incessantes contrariétés et il fallut une grosse année encore pour que la bibliothèque fût ouverte au public. Dans l'intention première du fondateur et des administrateurs, elle ne devait pas avoir de siége fixe et invariable; la collection de livres était divisée en quatre sections, pour l'usage gratuit des habitants des neuf paroisses de la campagne et de ceux de Saint-Pierre-Port, en dehors des barrières. Le dépôt pour Saint-Pierre-Port, la Forêt et Saint-Martin avait son local à la chambre de la société d'agriculture; celui des paroisses de Saint-Samson et du Valle à l'École de M. Stonelake, au Grand Pont; celui des paroisses de Sainte-Marie-du-Castel et de Saint-André chez M. D. Torodes aux Bourgs, et celui de Saint-Sauveur, de Saint-Pierre-du-Bois et de Torteval chez M. T. Corbin, aux Cambrées. Une cinquième et dernière section, la plus nombreuse, était spécialement réservée aux habitants de la partie urbaine de Saint-Pierre-Port en dedans des barrières. Il était expressément stipulé et convenu que les différentes sections échangeraient leurs livres entre elles, de manière à renouveler leur fonds; mais cette partie du programme fut délaissée en l'absence de M. Guille et, à son premier voyage en Europe en 1867, il eut le désappointement de constater que les livres, après avoir été lus et relus, dormaient paisiblement dans les casiers, sans que personne songeât à donner un aliment nouveau aux habitués des dépôts. Devant cette invincible apathie, il ne restait à M. Guille qu'à réunir le tout dans un local central, en ville, et c'est ce qu'il fit. On a vu qu'en la même année, M. Guille prit une part proéminente à la fondation de cette Société guernesiaise, dont je vous ai narré les brillants débuts. Le conseil de la Société demanda au fondateur de la bibliothèque populaire l'autorisation de se servir de la partie française de sa collection, en attendant que l'association nouvelle eût les moyens de s'en créer une de ses propres deniers. M. Guille maintenait, et les événements lui ont donné raison, qu'il serait préférable de ne pas exclure la littérature anglaise du salon de lecture et que le français avait tout à gagner à vivre en commun et en bonne confraternité avec l'anglais. Mais ce raisonnement n'était pas du goût des fondateurs de la Société guernesiaise, qui s'opposè-

rent énergiquement à introduire dans leur local aucun journal, aucune revue et aucun livre dans une langue autre que la langue française. Cet excès de chauvinisme était une imprudence; il donnait un semblant de fondement aux suggestions perfides des adversaires de la Société et éloignait de sa salle de lecture un contingent considérable de personnes qui eussent pris l'habitude de feuilleter les publications françaises, tout en fréquentant le local dans le but avoué de lire les journaux anglais. Cependant M. Guille, désespérant d'amener ses amis à partager ses idées larges, ne crut pas pouvoir leur refuser le service qu'ils réclamaient de son obligeance et un compromis intervint, aux termes duquel les livres français de la bibliothèque Guille passèrent aux mains de la Société guernesiaise à titre de prêt et avec faculté expresse pour le propriétaire de rentrer en possession de son fonds, dès qu'il le jugerait opportun.

Les résultats de l'ostracisme dont la Société avait voulu faire preuve à l'égard de l'anglais ne se firent pas attendre. Malgré que ses adhérents fussent nombreux et que ses travaux fussent suivis avec intérêt par la majeure partie de la population, la bibliothèque et la salle de lecture exclusivement françaises essuyèrent un *fiasco* complet et ses habitués se restreignirent à huit ou neuf personnes, dont deux ou trois seulement de nationalité guernesiaise.

Pendant ce temps, les ouvrages anglais réunis par M. Guille ne rendaient aucun service et risquaient de se voir rongés aux vers; voyant le fruit de ses labeurs compromis par une complaisance inutile et nuisible, M. Guille mit la Société en demeure de modifier ses prescriptions statutaires et la requit, en 1874, de lui remettre les ouvrages prêtés, pour qu'il pût les réunir au fonds anglais et rouvrir la bibliothèque sur ses bases primitives, à ses frais, dans un local spécial ou de l'autoriser à reconstituer l'établissement au siège de la Société, auquel cas il s'engagerait à y donner libre accès à tous les membres et de plus, à verser dans la caisse de la Société guernesiaise toutes les souscriptions provenant de sa bibliothèque.

Cette dernière proposition fut acceptée et M. Guille se mit à l'œuvre sans perdre une minute, s'assujettissant de son plein gré à un travail ardu et grossier de manouvrier, étiquetant lui-même ses livres, en opérant la distribution et la réception, te-

nant les registres et la comptabilité, tâche ingrate qui aurait rebuté tout autre homme que ce généreux philanthrope. Le nombre de lecteurs quintupla aussitôt et l'encaisse sociale se ressentit agréablement de ce succès, qui prouvait l'excellence des idées de M. Guille et réduisait à néant les objections de ses adversaires.

La demande était plus forte tout d'abord pour les ouvrages anglais que pour les français ; mais au bout de quelque temps, les choses changèrent de face, certains lecteurs qui avaient pris un livre français par pure curiosité, restèrent sous le charme de cette littérature, et il se trouva qu'on lisait en un mois à Guernesey plus d'ouvrages français qu'on n'en parcourait en un an sous le régime exclusif de la Société guernesiaise. Au bout de la première année de cette heureuse transformation, les recettes avaient augmenté de près de trois cents francs sur l'exercice précédent et bientôt le local se trouva trop restreint. Le catalogue de la bibliothèque, qui ne contenait que 1,500 volumes en 1874, en comprenait 6,000 sept ans après, en 1881, lorsque M. Guille se résolut à transférer le siège de son institution aux salles d'assemblée (*Assembly Rooms*) vaste construction appartenant aux États, qui consentirent à la louer par bail pour une longue période.

Dès cet instant, M. Guille avait ses coudées franches, sa bibliothèque était indépendante de toute attache avec la Société guernesiaise, qui allait, du reste, s'éteignant et dont le public commençait à ne plus même soupçonner l'existence.

On ne peut pas se faire une idée exacte de la force de caractère et de la ténacité inouïe dont M. Guille avait dû faire preuve pour maintenir son œuvre intacte et l'empêcher de dévier de son but à travers tant de combats et de vicissitudes.

Une grande source de consolation attendait au demeurant M. Guille, après tant de déboires et d'obstacles surmontés ; à l'heure même où il se disposait à transférer la bibliothèque dans son local définitif, il vit venir à lui son ancien associé d'Amérique, M. F. M. Allès, qui lui proposa de renouer la vieille association dans un but humanitaire et patriotique, ce qui fut accepté des deux mains, cela va sans dire, et le même succès qui avait couronné dans le Nouveau Monde les entreprises de la firme Guille-Allès paraît réservé à la bibliothèque Guille-Allès de Guernesey.

Elle se compose maintenant de près de 40,000 volumes anglais et français; 6,000 provenant de la bibliothèque Guille, des Arcades; 3,000 de la Société guernesiaise; 8,000 de la Société mécanique et littéraire; 1,000 de l'*Independent Club* et d'autres donateurs, les 22,000 restants des collections particulières de M. Guille et de M. Allès et des acquisitions des quatre dernières années. Il n'est pas un de ces ouvrages qui ne soit relié avec goût et la bibliothèque compte un grand nombre de publications de luxe richement illustrées et une collection unique, acquise à force d'argent, de patience, de voyages et de recherches, de livres sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des îles de la Manche.

En 1882 — la salle de lecture et la bibliothèque avaient été ouvertes le 2 janvier de cette année — MM. Guille et Allès, trouvant leurs vastes locaux déjà insuffisants, achetèrent des États pour neuf cents livres sterling, soit vingt-deux mille cinq cents francs, les bâtiments des *Assembly Rooms*, qu'ils tenaient à bail, et depuis architectes et maçons travaillent à l'agrandissement de l'immeuble, qui sera inauguré dans son intégrité au cours de l'année 1886. Alors, Guernesey sera doté, par la générosité de deux de ses enfants, d'une institution qui manque à beaucoup de cités de province, même des plus importantes au point de vue du chiffre de la population, et on peut déclarer haut et clair que la bibliothèque Guille-Allès donne à Guernesey la suprématie intellectuelle de l'archipel de la Manche.

Dans la distribution des annexes en construction, des salles sont réservées pour des cours publics et aussi pour cette Société guernesiaise, que MM. Guille et Allès espèrent bien sortir de sa longue léthargie et à laquelle ils sauront donner un élan durable et une robustesse nouvelle.

L'étage supérieur, sous les combles, est aménagé, avec ses larges fenêtres dans la toiture et ses cloisons nombreuses et mobiles, de manière à abriter le musée de peinture, d'histoire naturelle et d'objets se rattachant à l'histoire ou aux industries locales.

La bibliothèque aura coûté non loin de huit mille livres sterling — deux cent mille francs — contenant et contenu, et on a calculé qu'un capital inaliénable de trente mille livres — sept cent cinquante mille francs — sera nécessaire à la continuation

et au maintien de l'œuvre, après la mort des fondateurs. Ce n'est du reste un mystère pour personne à Guernesey que MM. Guille et Allès ont l'intention de laisser le gros de leur fortune à l'œuvre qui perpétuera leurs noms et les conservera à la vénération et à l'admiration des générations futures.

Les peuples ne sont pas toujours ingrats, quoi qu'en dise la sagesse des nations, et la reconnaissance publique a anticipé sur les louanges de la postérité ; elle est venue chercher dans l'ombre et le recueillement où ils se confinaient, pour se dérober à la gratitude de leurs concitoyens, ces deux nobles cœurs, ces deux illustres fils de Guernesey, et MM. Guille et Allès ont été le 17 décembre 1884 l'objet et les héros d'une manifestation populaire solennelle et émouvante, dans son cadre d'une grandeur et d'une simplicité vraiment antiques.

Un comité constitué à la demande générale des habitants le 4 février 1884, avait organisé une souscription publique à laquelle avaient tenu à contribuer toutes les paroisses de l'île et toutes les classes de la société, depuis l'humble travailleur des champs jusqu'au notable commerçant et au grand propriétaire; et la somme de deux cent vingt-sept livres sterling recueillie de cette façon avait été consacrée à l'achat des portraits de MM. Guille et Allès, dus au pinceau d'un artiste de talent, M. Frank Brooks.

Le 17 décembre le lieutenant-gouverneur Sarel représentant de la Reine à Guernesey, fit lui-même à la salle Saint-Julien la remise de ces portraits aux fondateurs de la bibliothèque au milieu d'acclamations retentissantes et d'une affluence de spectateurs inusitée dans notre pays.

M. Frédéric Mansell Allès tint à répondre en français aux compliments du gouverneur : « Je prierai V. E., dit l'honorable citoyen, de me permettre de me servir de la langue française ; car, non-seulement il se trouve dans ce nombreux auditoire venu de toutes les parties de l'île des personnes auxquelles notre vieil idiome national est plus familier que la langue anglaise, mais encore je tiens à montrer, de concert avec mon associé, que nous désirons encourager la conservation du français, ce langage si beau, si euphonique et si utile dans toutes les relations de la vie, parmi notre communauté. La bibliothèque dont nous sommes les fondateurs a pour but de favoriser

l'avancement moral et intellectuel du pays et de mettre à la portée de tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans les deux langues essentielles aux intérêts les plus solides et les plus précieux de la population. J'espère que les nombreux et excellents ouvrages français qui garnissent déjà les rayons de la bibliothèque et ceux que nous aurons soin d'y ajouter au fur et à mesure de la publication seront un puissant stimulant aux études françaises et qu'ils contribueront à rendre au langage officiel de notre île chérie la place qu'il avait autrefois dans l'instruction et la conversation de nos ancêtres. »

Aussi longtemps qu'elle sera défendue par de tels hommes la cause de la langue française n'est pas perdue sans retour. Tout l'espoir des patriotes guernesiais repose dans l'œuvre de MM. Guille et Allès. Si les fondateurs de la bibliothèque parviennent à arracher la génération actuelle à la coupable indifférence qui a, au cours de ce siècle, frappé de mort dans leur berceau les institutions françaises à Guernesey, si des éléments jeunes, forts et pleins de sève se groupent en un faisceau formidable autour des deux bienfaiteurs de l'île, une barrière infranchissable s'opposera à la marche victorieuse des ennemis de notre autonomie et de nos libertés, et leurs flots impuissants s'épuiseront en vains efforts contre pareille digue.

Mais il importe avant tout que le système d'enseignement soit réformé radicalement dans le sens français et que l'instruction soit rendue obligatoire au premier degré.

La nationalité guernesiaise, qui a surexisté plus de six siècles au détachement du pays de la Normandie, est-elle destinée à sombrer comme tant d'autres ou à surnager indépendante, au milieu de l'Europe transformée et nivelée ?

On ne sait. L'histoire est pleine de ces énigmes qui déroutent l'annaliste et déconcertent le penseur. On dirait qu'un fatalisme étrange préside aux destinées des peuples et se plaît à déjouer les prévisions les plus solides, à bouleverser et à détruire les calculs les mieux établis.

Il faut s'incliner devant les bizarreries des faits accomplis et répéter avec le philosophe : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Ce n'est pas là néanmoins un motif plausible de se désintéresser des luttes sacrées pour la patrie et pour la liberté ;

nous pouvons jusqu'à un certain point — barrière marquée aux volontés humaines — diriger les événements, et il est beau de lutter et de combattre sans trêve ni relâche, ne fût-ce que pour avoir à l'heure de la défaite inévitable la conviction d'avoir fait son devoir jusqu'au bout, sans hésitation et sans défaillance, ne fût-ce que pour conserver le respect des nations, les sympathies des autres peuples et pouvoir dire à l'instant suprême, comme François Ier après Pavie : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

HENRI BOLAND.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

(SUITE)[1]

Il est temps de passer à la section française. Elle occupe 20,000 mètres carrés, soit près d'un cinquième des 105,000 mètres de bâtiments couverts, sans compter son exposition coloniale, installée dans les jardins. Il y a environ 2,000 exposants français, c'est-à-dire presque le quart du nombre total. Le cabinet Ferry, alors au pouvoir, a voulu faire les choses grandement, et il a parfaitement réussi, c'est une justice à lui rendre. Après avoir obtenu des Chambres un subside de 600,000 francs, pour la participation de la France à l'Exposition d'Anvers, il a poussé la générosité jusqu'à fournir aux exposants de la république la collaboration de quarante matelots, appartenant pour la plupart à l'équipage de la *Bretagne*. Grâce à ce précieux concours, la section française s'est trouvée à peu près achevée alors que beaucoup de pays n'en étaient encore qu'aux préliminaires de leur installation. La section française s'est contentée, dans ses lignes générales, d'une ornementation très simple, qui laisse aux objets exposés le soin de charmer l'œil. Dès qu'on pénètre sur le territoire de la France à l'Exposition, on éprouve les effets d'une courtoisie pleine d'attraits: c'est, si je ne me trompe, le seul pays qui ait eu la gracieuse attention de faire placer partout des sièges et des bancs fort commodes et gratuits; en Belgique, il faut payer le droit et le plaisir de s'asseoir, cela est absurde. La courtoisie proverbiale de la France s'est, au

---

[1] Voir les livraisons du 25 août et du 25 septembre.

surplus, encore révélée officiellement lors de la solennité de l'inauguration. Quand, à cette occasion, les souverains belges entrèrent pour la première fois dans la section française, M. Lauth, directeur de la manufacture nationale de Sèvres, offrit à S. M. la reine Marie-Henriette, au nom de M. le président de la république, deux admirables vases, don vraiment royal, qui est provisoirement resté déposé à l'Exposition. Ces vases, faits d'une pâte nouvelle inventée par M. Lauth, ne sont point remarquables par leurs dimensions, mais par la perfection de leur exécution artistique. Ils sont de couleur bleu foncé, et sur leurs flancs se détachent en blanc et noir des groupes d'un dessin exquis, représentant l'industrie, le commerce, l'agriculture, les arts de la paix, harmonieusement confondus. Ce serait donc manquer de tact de ne pas commencer ma revue de la section française par les manufactures nationales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais qui occupent un salon spécial, une des attractions artistiques de l'Exposition. Une douzaine de grands vases trônent dans ce salon. L'art qui a rendu célèbre la manufacture de Sèvres, c'est la rare entente de la couleur, la finesse des tons, la recherche des nuances, la parfaite harmonie des gammes. Il semble, en effet, que les artistes de cette manufacture se soient spécialement consacrés à perfectionner les produits au point de vue exclusif du coloris et du dessin, et qu'ils aient dédaigné des études nouvelles relatives à la forme. Toutes les productions de Sèvres sont d'un galbe identique et se rappellent les unes les autres; de telle sorte que, même en faisant abstraction des couleurs et des pâtes, il est encore possible de reconnaître leur origine. Non pas que je veuille incriminer par là les profils de ces produits: ils sont irréprochables, mais leur ligne est trop uniformément gracieuse; sans délaisser la sévérité classique, je voudrais y rencontrer des courbes plus hardies et plus variées. Quant aux couleurs, elles sont inimitables. Aucune autre production céramique ne saurait même être comparée sous ce rapport à celle de Sèvres. Le blanc et le rose, le rouge et le bleu, le vert et le jaune se mêlent, se superposent, se confondent aux ors dans les produits de la manufacture nationale française, sans qu'il y ait jamais rien de choquant, sans nuisance ni déteinte mutuelle, avec une délicatesse de goût, une intensité de coloris et une sûreté d'exécution qui doit décourager les con-

currents les plus expérimentés. Le dessin aussi est toujours d'une parfaite correction. Les sujets d'après nature, fleurs et fruits, sont d'une scrupuleuse fidélité, et ceux empruntés à l'histoire ou à la mythologie d'une expression artistique magistrale. La manufacture de Sèvres a exposé, outre ses grands vases, de nombreux produits de plus petite dimension, statuettes, garnitures de cheminées, corbeilles, plats, assiettes, tasses, ayant tous les mêmes qualités précieuses.

Au-dessus des produits céramiques, les murs de ce salon français sont décorés de tapisseries des Gobelins et de Beauvais. Les Gobelins n'ont plus leur réputation à faire: elle est fort justement établie depuis longtemps. Cela dit, je n'éprouve aucune hésitation à ne point louer toutes les tapisseries — Aubusson, Beauvais, Gobelins — de la section française; il en est de fort belles, quelques-unes laissent à désirer, d'autres sont complètement manquées. Les sujets, d'ailleurs, ne sont pas toujours des mieux choisis. C'est ainsi que le tableau d'Ingres: l'*Apothéose d'Homère*, ne convenait guère pour une reproduction en tapisserie. Malgré les qualités incontestables de cette reproduction, l'œuvre est demeurée froide et compassée, dénuée de la vie et de l'ampleur que le pinceau du maître avait réussi à donner au modèle. On trouve cependant, parmi ces tapisseries, des paysages ravissants, remarquables à la fois par l'élégance du dessin et l'exactitude des nuances; on en trouve d'autres dont les scènes très animées sont d'une rare vérité de tons et d'une grande justesse de sentiment; mais beaucop manquent de souplesse et pèchent par la crudité des couleurs. Ce sont des tableaux qu'un malencontreux hasard a figés sur le métier.

Il importe néanmoins de le constater, la France excelle dans les arts décoratifs. L'industrie des bronzes en fournit encore un frappant exemple. Une énorme statue équestre domine cette partie de la section française, c'est celle du général Kléber, destinée à la façade de Saint-Cyr et modelée par Clesinger. Malgré son poids formidable, ce groupe équestre a été transporté d'un seul bloc à Anvers. Il y a aussi une œuvre célèbre de Gustave Doré. C'est un merveilleux vase, dont les larges flancs sont animés par un peuple de figures et sur lequel se jouent d'adorables petits anges au milieu des pampres et des grappes de raisins. Le magique crayon du regretté dessinateur

français n'a rien produit de plus gracieux, de plus achevé ni de plus délicatement artistique.

En général tous les commerces et toutes les industries de luxe sont brillamment représentés dans la section française. L'industrie du mobilier, par exemple, y a des produits exceptionnellement nombreux. Seulement, tous les visiteurs constateront une fâcheuse prédominance des meubles de décor, dont l'afféterie et le tape-à-l'œil sont les seuls avantages, et un abandon presque complet de ces vieux et solides modèles aux reliefs fortement accusés et si particulièrement artistiques qui composaient le mobilier de nos ancêtres. Je le sais, la mode aujourd'hui est aux bibelots et aux chinoiseries, mode funeste que le commerce est forcé de suivre, mais contre laquelle proteste le bon sens et qui appelle une réaction radicale. C'est un peu à cause de ce goût moderne que les cristaux, et spécialement la cristallerie de baccarat, les porcelaines, les faïences, les glaces, la fine quincaillerie en énormes quantités et de qualités diverses, occupent une si grande place dans le compartiment français.

Pour tout ce qui concerne les objets de toilette, la section française l'emporte également en variété, en nombre et peut-être aussi en beauté sur les autres expositions similaires. Les habillements d'hommes aussi bien que de femmes, la parfumerie, la bonneterie, les fils, les laines peignées ou cardées, les passementeries, les châles, les dentelles etc., remplissent de longues rangées de vitrines et des pavillons isolés devant lesquels les dames s'extasient. Les articles, ordinairement désignés sous le nom d' « articles de Paris, » les jouets et surtout les poupées, que des troupes d'enfants ne cessent de dévorer des yeux et qui font l'épouvantail des parents, sont représentés avec une abondance sans pareille. Les poupées ont même obtenu les honneurs d'un pavillon spécial, qui se distingue par son élégance et par les ravissants et luxueux atours de la population qu'il renferme, à laquelle ne s'intéresse pas seulement le petit monde de l'enfance, mais aussi les jeunes filles qui rougiraient de jouer à la poupée, et même les mamans. Je me suis demandé quelle pouvait être l'attraction qu'exerçait ce pavillon sur la plus belle moitié de notre espèce, et j'ai fini par conclure des conversations animées, entendues autour de cette exhibition, que ce sont les toilettes des poupées qui forment le sujet des

admirations enthousiastes des unes, des acerbes critiques des autres, des ardentes controverses de toutes.

Un certain nombre — une trentaine, je crois — de manufacturiers de Lyon ont organisé, à quelque distance des poupées, un salon spécial, qui le dispute aux plus opulents de l'Exposition. Les soieries, les satins, les velours, les peluches, les tulles qui s'y voient forment un chatoyant assemblage sur lequel les yeux s'arrêtent avec plaisir. Tous ces échantillons prouvent que l'industrie lyonnaise, au triple point de vue du tissu, de la teinte et du dessin, doit trouver bien peu de rivaux. Plus loin, les manufactures d'Elbœuf et de Rouen ont une exposition collective admirablement composée. Les draps dont elle comprend les spécimens réunissent, à première vue, tous les éléments de la perfection. Les fabriques de Verviers trouveront dans les fabricants de ces deux villes françaises de rudes concurrents.

Le groupe relatif à l'enseignement, à l'imprimerie et à la librairie est très complet et fort nombreux dans la section française. L'enseignement pratique et intuitif y tient une large place. Tous les visiteurs sont, entre autres, émerveillés par les résultats obtenus dans l'Institution nationale des jeunes aveugles, de Paris. Les travaux exécutés par ces déshérités de la nature et de la fortune tiennent du phénomène; il est bien peu d'ouvriers habiles, jouissant de tous les avantages que procure le don de la vue, qui sauraient y mettre plus d'adresse. Cette exposition spéciale comprend des ouvrages faits au tricot, au crochet, au tour; des travaux d'incrustation, d'ébénisterie, de menuiserie, de vannerie; des pianos, etc.

L'imprimerie, la librairie, la reliure, les illustrations, groupées dans le même compartiment français, y ont de nombreux spécimens fort remarquables, avec lesquels les autres nations exposantes auront quelque peine à concourir. Les photographies sur bristol, sur verre, sur soie de ce groupe méritent également une mention, ainsi que des vues sur émail exécutées avec un fini et une exactitude irréprochables. Les instruments de musique, qui font partie de la section française, sont exposés à proximité. Il y en a de tous genres, mais je me borne à signaler les pianos, qui brillent par le nombre et la valeur; ils portent les noms réputés d'Érard, Gaveau, Herz, etc. C'est la première de ces mai-

sons dont les instruments réunissent, à mon avis, le plus de qualités; il est toutefois à déplorer qu'elle ait voulu sacrifier au goût du jour, en exposant un piano de grand modèle chargé de dorures et de marqueteries.

Une longue série de loges vitrées renferme, dans la section française, les pâtes alimentaires, les conserves, les articles de confiserie et de chocolaterie, exposés par cette nation en plus grand nombre qu'aucune autre. A en juger par leur aspect appétissant, par la beauté et les promesses de leurs étiquettes, ces produits doivent stimuler à l'extrême les convoitises gourmandes des amateurs. La fabrication des chocolats spécialement paraît avoir atteint en France une prospérité exceptionnelle. Il y a un peu plus d'un demi siècle, ce pays produisait environ 200,000 kilogrammes de chocolat par an. Aujourd'hui, la production annuelle de la seule usine de Noisel s'élève à 12 millions de kilogrammes, et son chiffre d'affaires dépasse 40 millions de francs. Cette immense usine peut produire 40,000 kilogrammes de chocolat par jour. Elle a envoyé à l'Exposition d'Anvers, comme échantillon, une tablette qui pèse 150 kilos!

En face du grand escalier, conduisant à la galerie des machines, la Société industrielle et commerciale des métaux de Paris a installé de remarquables produits, disposés avec un goût prodigieux, malgré la nature des objets, un peu réfractaires à une ordonnance agréable pour la vue. Ce sont des rouleaux de cuivre jaune, des lingots d'étain, des cloches de laiton, des obusiers de bronze, des barres de cuivre rouge, ayant de 10 à 100 millimètres de diamètre, etc. Tous ces produits sont frottés, polis, étincelants et d'une qualité supérieure. Si peu souriante que paraisse cette exposition spéciale au public non connaisseur, elle est remarquable à tous égards et a coûté une somme fabuleuse, à cause du solide échafaudage qu'il a fallu construire pour étager des objets d'un poids si considérable. La chambre syndicale de plomberie et de couverture de la ville de Paris a également une exposition fort vantée de tous les spécimens d'emploi du zinc et d'autres produits métallurgiques. Un coquet pavillon en plomb et zinc, recouvert d'un toit pointu, à quatre pans treillagés, est compris dans cette exposition et attire à juste titre les regards des visiteurs.

La France est le seul pays qui semble vouloir disputer sé-

rieusement la palme à la Belgique, dans la galerie des machines. Les établissements Cail, de Grenelle-Paris, y ont une magnifique installation. La sphère d'activité de ces établissements est d'une infinie diversité. Leur exposition comporte des machines de tous genres, depuis la locomotive colossale — construite en vue des fortes tractions et suivant les derniers perfectionnements — jusqu'au simple moteur du modèle le plus réduit. La pièce capitale de cette exposition particulière est certainement le canon monstre, inventé par le colonel de Bange, de l'artillerie française, à la découverte duquel sont aussi dues les pièces de 80 et de 90 millimètres en usage dans cette artillerie. Son nouveau canon est appelé à prendre place au premier rang des modèles les plus perfectionnés de la grosse artillerie. Malgré toute la diligence apportée dans la construction de cette pièce, sa fabrication n'a pas duré moins d'une année entière, tant à Saint-Chamond, d'où proviennent les tubes et les frettes, qu'à l'usine Cail, où ont été exécutés le forage et l'usinage. Ce canon, en acier, est du calibre de 34 centimètres. Il pèse 37 $^1/_2$ tonnes — poids relativement faible — et mesure 11 mètres 20 de longueur. Il possède 144 rayures à pas progressifs, disposition qui a pour but de donner au projectile dans sa marche une vitesse accélératrice, tout en permettant aux gaz de la poudre de produire leur maximum d'effet. Le diamètre extérieur du canon est de $1^m,04$ à la culasse; son diamètre intérieur de 245 millimètres à la chambre à poudre. Aux tourillons, il mesure $0^m,94$, et $0^m,50$ seulement à la bouche. Le projectile est d'un poids qui varie de 420 à 600 kilogrammes, suivant le mode de son organisation intérieure. Il peut contenir jusqu'à 40 kilogrammes de poudre comprimée. Sa hauteur est de $1^m,27$. L'ogive en est très allongée, et, à raison de cette forme, il tombe toujours sur sa pointe, même pour des angles de chute voisins de 60 degrés. La charge à employer varie de 180 à 200 kilogrammes, selon la nature de la poudre. Quant aux propriétés balistiques de la pièce, elles sont remarquables. La vitesse initiale (pendant la première seconde) est de 650 mètres, à peu près le double de la vitesse du son; la portée maximum de 18 kilomètres, plus de trois lieues. Pour se rendre compte de l'inconcevable vitesse de ce projectile, on peut supposer un spectateur placé à 650 mètres du canon, il n'entendra la détonation qu'une

seconde après le passage du projectile. Une des particularités de la pièce est le procédé de frettage qui a été employé pour donner à ce canon de 34 centimètres une résistance capable de supporter les réactions d'un tir avec des charges de poudre de 180 kilos. On sait, en effet, que le tube d'un canon quelconque est tenu de résister à des efforts de rupture qui se produisent, à la fois, dans le sens de l'axe et dans le sens perpendiculaire de cet axe et que, pour accroître dans ce dernier sens la force de résistance du tube on a recours au frettage. Or, les procédés ordinairement employés eussent été insuffisants pour la nouvelle pièce et son inventeur a dû imaginer un système nouveau, auquel il a donné le nom de *frettage bi-conique*. Dans ce système, le tube d'acier forgé est renforcé de quatre rangs de frettes également en acier, qui, du fait de leur bi-conicité, s'emboîtent les unes dans les autres en contrariant leurs joints, à la façon d'un briquetage. La mise en place est fort simple. Il suffit de les chauffer *à bleu*, c'est-à-dire à 300 ou 400 degrés, pour obtenir le serrage nécessaire. Le canon se charge par la culasse, et l'obturateur plastique double, placé en avant de la vis de culasse, constitue une fermeture absolument hermétique. Cet obturateur forme une espèce de galette qui se comprime et s'étend lors de la décharge et bouche absolument tous les points par où les gaz pourraient s'échapper. Malgré son volume, la culasse fonctionne avec autant de facilité que celle des petits canons de 80 millimètres de montagne. Deux hommes peuvent manœuvrer l'obturateur à la main; la mise à feu se fait par une lumière centrale, grâce à une étoupille obturatrice à friction. La pièce repose sur un affût, pesant avec son châssis 54,000 kilogrammes, qui est une merveille de précision et de simplicité: c'est un affût de côte, à frein hydraulique. L'arrière repose sur un châssis à pivot qui glisse sur une voie ferrée demi-circulaire, permettant le pointement dans toutes les directions. Au pied de l'affût se dresse une grue de chargement qui amène le projectile à l'entrée de la culasse. Cet appareil permet de n'employer que deux servants à la manœuvre de la pièce. Le constructeur a utilisé le principe de l'incompressibilité des liquides pour amortir le choc dû au recul. Le pointement en hauteur se fait au moyen d'un arc denté fixé à la pièce, et le pointement en direction par l'intermédiaire d'un treuil agissant à la

queue du châssis. L'ensemble, canon, affût en batterie et châssis, est en équilibre sur le pivot, ce qui facilite encore la manœuvre du système, tout le poids étant reporté vers l'avant. La rentrée en batterie est automatique, l'affût et la pièce devant gravir, lors du recul, un plan incliné qu'ils redescendent après, en vertu de la pesanteur. L'affût permet un champ de tir dont l'amplitude s'étend de 15° jusqu'à 30° au-dessus de l'horizon. La plus grosse bouche à feu qui soit, jusqu'à ce jour, sortie de l'usine Krupp est du calibre de 44 centimètres, et ne comporte qu'une vitesse initiale de 450 m. Elle vaut environ 1,500,000 francs. La nouvelle pièce de Bange coûte notablement moins cher, et la vitesse qu'elle offre est, ainsi qu'on l'a vu, de 650 m. Grâce à l'emploi du système de frettage qui en fait principalement l'originalité, elle remplit toutes les conditions de sécurité, de légèreté et, par conséquent, d'économie qu'on peut avoir à s'imposer ou à requérir. Ce canon est, avant tout, une pièce de marine, c'est-à-dire pouvant se mettre en batterie à bord d'un navire de guerre ou concourir utilement à la défense des points les plus vulnérables des côtes d'un État. Elle peut s'employer aussi à titre de bouche à feu de siége. Dans un siége, notamment, on peut en attendre d'excellents services, car la limite de portée des pièces actuellement connues est de 10 kilomètres et cette distance n'est pour la pièce de Bange qu'une *belle portée.* Jusqu'ici, on ne connaît à ce nouveau canon qu'un seul défaut, défaut majeur il est vrai, celui de n'avoir pas reçu encore le baptême du feu. Il est loin toutefois d'être la plus monstrueuse de nos bouches à feu modernes, puisqu'il ne pèse que 37,500 kilogrammes, tandis que l'Italie possède des canons de 100,000 kilogrammes de poids.

Une autre pièce à sensation de la section française, dans la galerie des machines, est une poutrelle en fer, qui mesure 40 mètres de longueur sur 30 centimètres de hauteur. Elle a été laminée d'une seule chaude dans les usines de Hautmont (France). Cette poutrelle ravit les ingénieurs en extase : c'est la plus longue qui soit jamais sortie d'un train de laminoir. Jusqu'à présent on n'avait pas dépassé 25 mètres, et la poutrelle de Hautmont est d'un travail parfait, sans paille, ni inégalité, ni déchirure. Un chef-d'œuvre. Ceux qui connaissent la fabrication des fers profilés se demandent comment on a pu ob-

tenir une pièce aussi accomplie et de cette dimension. Pour la fabriquer, il a fallu amener en une fois et dans un seul four une masse de fer de 3,000 kilogrammes; il a fallu la chauffer uniformément sans la brûler à l'extérieur, difficulté énorme, compliquée par l'opération de l'épiage, qui nécessite des interruptions pour réchauffer la pièce. Le transport de cet étonnant spécimen de la métallurgie française a aussi exigé un véritable tour de force. Par eau, la chose était impossible, les bateaux d'intérieur du nord de la France ne mesurant pas 40 mètres de long. Par chemin de fer, c'eût été dangereux, car la poutrelle devait reposer sur huit wagons de petite dimension qui, avec le concours de galets mobiles, pouvaient seuls franchir les courbes. L'usine a préféré le transport par route, moins rapide mais plus sûr.

Une maison de Paris expose une collection d'embarcations de courses et de plaisance, parmi lesquelles la curiosité relève une pirogue de voyage à voile, construite en papier. Des feuilles de papier, collées en grand nombre les unes sur les autres, forment de vraies planches, qui sont ensuite solidement rivées. On obtient ainsi des parois aussi épaisses, aussi dures et plus résistantes que celles en bois. Les embarcations en papier, recouvertes de leur couche de couleur, sont absolument semblables à toutes les autres. Quant à l'emploi du papier pour cet usage, il n'a rien de bien extraordinaire, puisqu'on s'en servait déjà pour la construction de roues, de voitures, de wagons, etc.

Après avoir parlé des produits français qui m'ont particulièrement frappé durant mes promenades à l'Exposition, je tiens à dire un mot d'un objet que j'y ai vainement cherché, parce que, sans doute, il n'était pas arrivé encore à l'époque de ma visite. Il était annoncé et doit s'y trouver maintenant. C'est le fameux chêne géant et antédiluvien dont on a tant parlé et qui a été découvert dans le lit du Rhône, au-dessus des gorges du fort de Pierre Châtel. Étonnamment conservé dans les alluvions du fleuve, bien que datant des temps préhistoriques, ce chêne a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu. Il mesure 31 mètres, cube 35 mètres et pèse environ 55,000 kilogrammes. Sa circonférence est de 6 mètres à la base; 27 mètres plus haut, elle est encore de 3 mètres. D'une seule flèche, ses proportions sont absolument remarquables, quoique, par suite de la perte

de son écorce et de son aubier, sa grosseur soit réduite de près du quart. Son bois ressemble à l'ébène. On évalue son âge à plus de *vingt siècles*, non compris ceux pendant lesquels il a séjourné dans le lit du Rhône. En pleine végétation, il devait avoir environ 50 mètres de hauteur. J'aurais eu grand plaisir à examiner ce rare échantillon des végétations disparues, à contempler ses fabuleuses dimensions, au milieu des merveilles de la France moderne; mais il paraît qu'on ne doit désespérer nulle part de le voir un jour, car son propriétaire a fait aménager un bateau, d'un modèle unique, construit dans le seul but de faire faire le tour du monde au chêne antédiluvien.

La section italienne se remarque de loin. Sa colonnade à chapiteaux corinthiens, qui longe la galerie internationale et dont les peintures et les dorures se voient à une grande distance, produit un superbe effet décoratif. C'était un des compartiments les plus avancés lors de l'inauguration. Les principaux panneaux de cette section sont recouverts de toiles très finement peintes; ils représentent des vues des plus belles villes d'Italie, de leurs plus remarquables monuments, et forment un petit musée du meilleur aspect. Les exposants italiens sont au nombre d'environ 700. Leurs installations, en général fort riantes et très gracieuses, ont été faites avec beaucoup de soin. La céramique, la verrerie et le petit meuble, sous ses dehors les plus coquets et les plus artistiques, y sont représentés d'une façon triomphante. Il y a là des collections de glaces de Venise, des mosaïques, des meubles incrustés, des marqueteries, des statues en marbre et en terre cuite qui obséderont pendant bien longtemps l'imagination des amateurs de belles choses. Il y a aussi des bronzes et des bijous qui peuvent rivaliser avec tout ce que l'Exposition compte de plus parfait en ce genre. Enfin, on y voit des profusions de fruits confits et de conserves, à l'aspect le plus alléchant, et qui indiquent que, si l'Italie est la terre classique des arts, c'est aussi le ciel béni sous lequel fleurit l'oranger. Mais, pour la grande masse du public, la principale attraction de la section italienne, c'est la verrerie de Murano. Cette verrerie est en pleine activité avec son four de fusion identique à ceux que l'on établit à Murano en 1291, quand le Sénat de Venise, par crainte de l'incendie, ordonna aux verriers très nombreux dans la ville des doges, d'aller s'établir dans une petite île voisine.

Murano n'a longtemps fabriqué que des perles et des bijoux en verroterie. Ce n'est guère qu'au XVme siècle que ses verriers apprirent des Grecs, chassés de Constantinople, le secret de la fabrication des vases en verre. Depuis lors, avec les perfectionnements que les Italiens y introduisirent, la verrerie de Murano a acquis une réputation universelle. On y inventa les verres à filigrane et cette invention parut si précieuse au Conseil des Dix, qu'il défendit aux ouvriers d'émigrer et de divulguer le secret de leur fabrication. Aujourd'hui, les verriers de Murano travaillent en pleine Exposition universelle et les visiteurs assistent émerveillés à toutes les opérations de cette fabrication si délicate et si charmante du verre. Le four doit rester allumé pendant toute la durée de l'Exposition. Deux équipes d'ouvriers l'alimentent jour et nuit de bois bien sec. On pénètre dans la verrerie par deux salons, où sont exposés les produits, consistant en verres colorés de toutes formes, services de table, lustres, mosaïques, etc. Tous ces objets brillent par la pureté du goût aussi bien que par le caractère artistique et archaïque de leurs lignes.

Continuant ce court aperçu, en classant les pays dans l'ordre de la superficie qu'ils occupent à l'Exposition, j'arrive à l'Angleterre, à l'Allemagne et à l'Autriche.

La puissante Albion n'a pas favorisé l'Exposition d'Anvers du concours qu'elle aurait pu et — dans son intérêt — dû lui donner. Peut-être se contente-t-elle des lauriers précédemment cueillis et s'estime-t-elle assez connue pour ne plus devoir entrer en lice; peut-être aussi ses préoccupations sont-elles ailleurs; mais il est en tout cas regrettable de n'avoir pas trouvé chez cette grande nation industrielle plus d'empressement à participer à la lutte pacifique à laquelle l'Exposition universelle de 1885 la conviait. Cela ne tend pas à dire que l'Angleterre n'a pas exposé des produits d'une réelle valeur: on en remarque au contraire qui soutiennent glorieusement la vieille rénommée industrielle du Royaume-Uni. Seulement, les expositions collectives, qui dénotent le sérieux désir de remporter des succès, font défaut; et les immenses possessions coloniales de la Grande-Bretagne — sauf le Canada — brillent presque toutes par leur absence. Aussi, malgré quelques objets d'un mérite transcendant, qui font partie de la section anglaise, celle-ci a

prêté à ce propos peu méchant: « L'Angleterre a envoyé à l'Exposition des produits de tous genres, mais les biscuits dominent. »

La section allemande se distingue par une ordonnance d'une certaine uniformité qui a du caractère. Ses produits de petite dimension sont, en général, classés dans de grandes armoires en bois noir, rehaussé de filets et d'ornements d'or. Les faïences et les verreries y tiennent une place importante. Cette section comprend aussi un grand nombre de meubles; ils ont pour la plupart une rare ampleur de style et un cachet d'origine qui n'est peut-être pas à la mode du jour, mais qui indique clairement deux qualités essentielles: la commodité et la solidité. Dans la galerie des machines, l'Allemagne tient une des premières places. Les frères Stumm, puissants maîtres de forges, à Neunkirchen, ont envoyé une admirable collection de poutrelles en *fluseisen* ou fer fondu, sans tache ni torsion, d'une grande valeur industrielle. La collectivité des charbonniers de la Prusse rhénane a fait une exposition aussi intelligente que remarquable. Elle consiste, notamment, dans une carte donnant l'itinéraire et le prix de transport de leurs produits à Anvers par Gladbach. Cette carte constate, à notre barbe, que les importations allemandes augmentent de plus en plus dans notre pays, et que bientôt nos charbons ne pourront plus soutenir la concurrence des charbons allemands, même en Belgique.

L'Autriche, ou pour parler plus exactement, la section austro-hongroise a pour façade une magnifique grille de fer forgé, surmontée d'un dôme de velours tout frangé d'or, que se termine par une couronne impériale et une « Renommée » soufflant dans une trompette thébaine. C'est le fac-similé de la grille qui orne un des châteaux de chasse de l'empereur François-Joseph. Toute l'ornementation du compartiment autrichien est dans le même goût. Autour des frises court une mosaïque parfaitement réussie. Les charpentes de la toiture sont couvertes de draperies aux armes de chaque province de l'empire: sur les panneaux inférieurs des écussons alternent avec des aigles géminées en or. Enfin, la section se termine par une grille et un dôme identiques à ceux de l'entrée. C'est d'un grand style. Le nombre des exposants de l'empire d'Autriche n'est pas considérable, 5 ou 600, dit-on, mais ils représentent l'élite des in-

dustriels de cette nation, et suppléeront, sans aucun doute, à la quantité par la qualité. Au centre du compartiment, un élégant salon est réservé pour la collectivité des verreries de Bohême. Les superbes échantillons qui s'y trouvent exposés démontrent, par leur variété et leur perfection, que cette industrie est toujours digne de son ancien renom. La corporation des arts et métiers de Vienne possède aussi une exposition collective d'une riche ordonnance, composée des produits élégants de la capitale autrichienne, entre autres de soies brochées et d'étoffes admirables qui rassemblées en dais, ombragent le buste de l'empereur. Un grand industriel d'Autriche, M. Michel Thonet, expose des produits d'un genre tout spécial, tout moderne : les meubles en bois courbé. Cette industrie est aujourd'hui très répandue. M. Thonet a trouvé le procédé de courber le bois, il a eu des imitateurs, mais il a la supériorité absolue de sa fabrication, grâce à laquelle son établissement est devenu l'une des plus importantes entreprises de ce temps, où le perfectionnement de l'outillage mécanique a donné un si merveilleux essor à tous les genres d'industries. Cela n'a l'air de rien, mais on n'imagine pas ce qu'il a fallu de recherches minutieuses, de patientes observations, d'études solides des sciences naturelles et de la mécanique, pour aboutir à un résultat si simple. MM. Thonet frères ont fait de cette industrie une industrie d'art par ses applications multiples et l'élégance de leurs produits. On éprouve une réelle satisfaction à voir ce mobilier aux lignes toujours courbes, toujours gracieuses, toujours variées et combinées entre elles de manière à constituer des meubles à la fois d'une excessive légèreté et d'une grande solidité. Les frères Thonet possèdent actuellement cinq établissements en Autriche et un en Russie, avec plus de 7,000 ouvriers, 10 machines à vapeur de la force de 260 chevaux, sans compter les bêtes de somme indispensables dans une telle fabrication. Ces établissements produisent environ 2,000 pièces par jour. L'organisation d'une aussi vaste entreprise mérite l'attention de l'économiste. Installées dans les villages des contrées boisées de la Moravie, de la Pologne et de la Hongrie, les fabriques Thonet n'emploient que peu d'ouvriers à l'atelier. Le travail se fait presque entièrement à domicile. Les paysans des localités où les fabriques sont établies font à peu près tous le métier de

bûcheron ; ils vont au bois chercher la matière première, qui reçoit dans la fabrique la préparation spéciale requise. Le grattage, le polissage etc., se pratiquent à domicile par des ouvriers dont ce travail constitue la seule besogne. Les femmes et les enfants tressent le jonc pour les meubles. Ainsi cette industrie est devenue une véritable source de prospérité et de bien-être général dans les contrées où elle s'exerce. L'invention féconde de Michel Thonet serait probablement restée ignorée sans le prince de Metternich. Ayant vu les premiers essais de l'inventeur, il comprit tout de suite l'importance de sa découverte et le fit venir à Vienne, où la première fabrique fut installée en 1850.

Les Pays-Bas ont une façade illustrée de jolies toiles, figurant les ports et canaux de ce royaume. Leur section offre de nombreux objets dignes d'un minutieux examen. Une intelligente particularité, que j'ai signalée à propos des établissements de la Société Cockerill, se remarque également ici : ce sont les plans en relief des grandes usines et des installations importantes du pays, qui s'étalent en grand nombre sur les tables. On s'arrête aussi dans cette section devant une très complète collection de livres ; elle donne une haute idée du mouvement scientifique et littéraire chez nos voisins du nord. A côté, on admire une exhibition de toiles de Hollande, qui surpasse toute imagination. Cependant ce qui, à mon sens, inspire le plus vif intérêt dans la section néerlandaise, c'est l'exposition collective des splendides tapis de Deventer, disposés sous la forme d'un monument dont la façade représente une forteresse. L'idée de cet arrangement n'est peut-être pas heureuse, mais les tapis sont de vrais chefs-d'œuvre.

Si la section russe n'est pas des plus grandes, elle est incontestablement de celles dont l'ensemble est le mieux décoré et dans le style le plus homogène. Les draperies y alternent avec des panneaux peints, et les arcades soutenues par des colonnes polychromées d'un style russe très pur, qui entourent de tous côtés la section, ont grand air et constituent une ornementation tout à fait artistique. Le caractère particulier de l'art russe a quelque chose d'attrayant ; il dénote une originalité nettement, franchement accusée, una civilisation à part, fort différente des autres, un esprit national qui se maintient

en dépit de la diversité de races et des influences étrangères, et qui se révèle dans toutes les productions de ce vaste et riche empire, si mal connu encore et si diversement apprécié. Cette marque d'origine se manifeste aussi bien dans les produits de l'industrie que dans ceux de l'art industriel et de l'art proprement dit ; elle donne à tout une note singulièrement séduisante dont l'étranger ne saurait se défendre. La Russie, d'ailleurs, a quelque chose de mystérieux : sa civilisation paraît très raffinée, on dit des merveilles de ses villes et du faste de ses classes dirigeantes, et cependant il se passe au sein de l'empire des czars des choses étranges, peu en harmonie avec les mœurs et les idées d'un grand peuple et qui semblent tenir plutôt des principes d'une époque peu avancée. Ces impressions contraires que tous les étrangers éprouvent, sont apparemment cause de l'intérêt avec lequel le public observe tout ce qui vient de la Russie. A Anvers, on s'aperçoit de ce sentiment à l'affluence qu'on rencontre toujours dans la section russe, dont les produits sont, au reste, bien propres à piquer la curiosité. Dès les premiers pas, on voit que tous ces produits, malgré leur caractère national bien tranché ne se sont nullement désintéressés des progrès et des perfectionnements contemporains. Voici des mobiliers en corne essentiellement russes : ils sont recouverts de superbes fourrures, qui se présentent sous tous les aspects : draperies, tapis, vêtements. Voici des bronzes aux tons chauds, aux reflets chatoyants si rares, à la capricieuse ornementation, aux émaux délicats, dont les couleurs sont remarquablement vives et harmonieuses. Un de ces bronzes, un grand vase, particulièrement beau comme forme et pur comme style, a été acheté par le czar pour 15,000 roubles, soit 38,000 francs. D'autres bronzes représentent des scènes de la vie nationale russe, dont les tableaux parfaitement exacts pour les différentes contrées de l'immense empire, montrent le type slave dans toute son originalité, traduisent fidèlement les mœurs des moujiks et donnent aux chevaux les formes spéciales aux coursiers fantastiques des steppes. La section russe renferme encore des tissus de soie d'un dessin curieux, des cotonnades, des andrinoples, des cuirs incomparables et célèbres dans toute l'Europe, des huiles minérales, etc. Tout cela sous une apparence pittoresque révélant un art nouveau et montrant des types industriels qui

ne sont ni ceux de l'Orient ni ceux de l'Occident, mais le produit caractéristique de toutes les Russies.

La section portugaise est placée aux avant-postes. Elle forme un pavillon qui constitue la seconde grande entrée de l'Exposition, et mérite à tous égards cette place d'honneur. Ce pavillon figure un caravansérail arabe, ayant trois arcades à sa partie antérieure et une à chacune de ses parties latérales. Les vides des arcades sont remplis par des arabesques qui se détachent en blanc sur un fond bleu. Les panneaux sont en outre relevés au moyen d'un monogramme arabe doré. Par son importance et son bon goût, c'est un véritable monument que ce pavillon, d'un aspect délicieusement léger et délicat avec ses décors bleu et blanc, les couleurs du Portugal. Deux minarets surmontés de coupoles dorées de 25 mètres de hauteur, flanquent les deux angles du portique ; à leur sommet flotte le drapeau national portugais et celui de la *Société de Géographie* de Lisbonne. Cette société a pris l'initiative de l'exposition coloniale qui se confond avec celle de la mère patrie. L'une et l'autre sont du plus haut intérêt. Elles comptent plus de 800 exposants, qui ont réuni une collection imposante et réellement remarquable de tous les produits portugais et coloniaux. Mais ces derniers me paraissent les plus curieux à étudier.

La section ottomane constitue une réunion de gracieuses petites échoppes surmontées du croissant et du drapeau turc. Ce compartiment a une fort jolie façade, et, à l'intérieur, des guirlandes de gros colliers d'ambre, des chapelets byzantins et d'autres ornements orientaux décorent les parois ; les cloisons de celles-ci sont recouvertes de ces belles étoffes ottomanes aux mille nuances, dont les tons harmonieusement entremêlés sont si difficiles à rendre. Au milieu, des tapis richement bariolés, des vases d'or, des brûle-parfums, des armes admirablement incrustées, des trophées d'objets ciselés à tous usages achèvent l'ornementation. Un grand nombre de sujets de S. M. Abd-ul-Hamid, coiffés du fez, vêtus de la veste bleue ou noire et du large pantalon s'arrêtant à la cheville, circulent dans cette section, accueillent le public en souriant, lui font voir et admirer les différents objets exposés et même les lui offrent en vente. Cela donne au compartiment turc l'aspect d'un élégant bazar. L'exposition particulière ottomane la plus considérable se trouve

à l'entrée de la section: c'est celle d'Eliah Souhami Saddulah et Cie. Elle se compose d'anciennes armes persanes et d'antiquités turques fort belles et fort curieuses; on y voit aussi une magnifique collection de tapis. Non loin de là, se remarque un charmant salon turc, orné de grosses tentures où l'or domine, de divans voluptueux, de piles de coussins; au centre, une table d'un travail ravissant, entourée de tabourets de toutes formes et surmontée d'une admirable lampe de mosquée en cuivre ajouré. La lumière qui pénètre dans ce salon, à travers des vitraux, emprunte aux tentures toutes leurs nuances et donne aux objets des tons doux et discrets pleins de charme. Toutes les autres exhibitions turques se ressemblent: aux étalages ce sont des babouches mignonnes brodées des couleurs les plus variées, des fez, des pipes à tuyau de velours chargé d'arabesques en filigrane, des porte-cigares en bois, en ambre, en nacre, des chibouques, des croix, des articles de Jérusalem et mille autres objets ayant le cachet oriental et revêtus de caractères sémitiques indéniables. Quand j'aurai ajouté qu'un marchand de douceurs, de Constantinople, a aussi établi son échoppe dans cette section, débitant avec ardeur ses sucreries et ses pâtes aux noms bizarres et à l'aspect appétissant, j'aurai, je pense, donné de l'exposition ottomane une idée complète.

La section suisse se distingue par la simplicité de bon goût de ses installations et par les produits généralement petits, délicats et fragiles de son industrie. Ce sont des montres, des bois découpés, des broderies, des dentelles. Le compartiment de l'horlogerie suisse est certainement le plus complet, le plus riche et le plus remarquable en ce genre de l'Exposition. On y voit des montres de toute dimension, de toute forme et de tout prix: depuis la merveille de mécanisme, réduite aux proportions d'une pièce de cinquante centimes, pour apprendre l'heure aux élégantes parisiennes, jusqu'au grave et sonore *coucou* destiné à mesurer le temps dans les chalets perdus des montagnes helvétiques. Les bois découpés sont représentés avec une moindre abondance peut-être, mais assurément avec une égale variété, car les spécimens comportent, à côté des mille petits objets de fantaisie qui sont appelés à garnir les cheminées et les étagères, des rampes et des corniches à jour exécutées pour l'ornement des façades des habitations suisses. Les manufactures de

Saint-Gall exposent de fort beaux échantillons de broderies et de dentelles, et la grande chocolaterie Suchar, de Neuchâtel, un assortiment de ses meilleurs produits, si justement estimés. Enfin, la section suisse comprend encore des meubles : bahuts, tables etc., en chêne, qui ont du caractère et incontestablement de la solidité aussi, mais lesquels, par suite d'une trop grande simplicité de forme, ont la fausse apparence d'une certaine lourdeur artistique.

Parmi les petites nationalités, la Serbie se distingue. Cet effort est d'autant plus louable que ce jeune royaume date d'hier et a recouvré son autonomie et sa liberté après cinq cents ans de joug étranger. Aussi, l'exposition de cette section se borne-t-elle en quelque sorte à des richesses naturelles, mais quelles richesses ! des céréales incomparables, des vins exquis, des bois introuvables, des minerais en quantité : charbon, fer, zinc, plomb, argent, etc. La Serbie a toutefois également des produits industriels : des étoffes en laine et en soie, brodées d'or et d'argent ; des tissus d'une finesse extrême, des moelleux tapis, des bijoux massifs et d'un caractère spécial. Ces produits en réalité remarquables sont cependant obtenus par les procédés les plus primitifs, où la main de l'homme et surtout celle de la femme jouent le grand rôle.

Une autre petite nationalité a organisé une section minuscule qui mérite pourtant une mention : c'est la principauté de Monaco. Son exposition est fort agréablement ordonnée. A l'encontre du royaume de Serbie, on n'y trouve ni richesses naturelles ni produits industriels, mais tous les objets de la civilisation la plus policée, la plus soignée ; il en résulte que les objets de toilette et particulièrement les parfumeries occupent la première place.

Le Danemark, la Suède, la Norvège ont également leurs sections spéciales, qui se font remarquer par des produits en rapport avec la rudesse de leur climat et portant la marque de la propreté proverbiale, de la sagacité et de l'activité physique et intellectuelle des peuples scandinaves. Je ne veux nullement faire entendre par là que les produits artistiques font défaut chez ces peuples. Ce serait un non-sens, notamment pour le Danemark, la patrie de Thorwaldsen. Mais les industries qui dominent dans les sections danoise, suédoise et norvégienne se

ressentent naturellement de la nature du climat de ces pays septentrionaux : les fourrures et les boissons alcooliques tiennent le premier rang. La Norvège a aussi une collection hors pair d'instruments de pêche, et la Suède une pyramide d'allumettes chimiques sans pareille.

Après ce coup d'œil jeté sur les pays d'Europe à l'Exposition d'Anvers, je rendrai compte prochainement de ce qui a particulièrement attiré mon attention dans les envois des autres parties du monde à ces grandes assises internationales.

ANATOLE BAMPS.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN GRÈCE

(SUITE)[1]

Lettres adressées à Madame Mézières mère
par son fils alors membre de l'école française d'Athènes.

Athènes, 28 mars 1851.

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, ma chère mère, j'ai beaucoup réfléchi à l'utilité que je retirerais d'une année nouvelle passée en Grèce et je crois qu'il y aurait tout avantage pour moi à prolonger mon séjour ici. La facilité et la liberté du travail, le voisinage des plus beaux lieux, tout cela contribue à augmenter et à développer en moi l'amour des lettres grecques. A moins donc que vous ne trouviez nécessaire mon retour en France, je suis à peu près décidé à demander au ministère une prolongation de séjour qui ne me sera certainement pas refusée. J'y mettrai seulement pour condition — et j'ai déjà sur ce point l'approbation de M. Daveluy — qu'on me laissera la faculté d'aller à Jérusalem et en Égypte, pendant l'hiver prochain. J'attendrai cependant pour me prononcer définitivement ton avis et celui de mon père auquel j'attache une grande importance. J'espère que vous êtes maintenant un peu réconciliés avec l'école d'Athènes et que vous ne la croyez plus tout à fait inutile.

Nos rapports prouveront peut-être que nous n'avons pas perdu notre temps. Comme tu le penses, ils sont définitivement termi-

---

[1] Voir les livraisons du 25 décembre 1884, du 10 février, 25 mars, 25 mai, 10 juin, 10 et 25 juillet 1885.

nés et envoyés à Paris ; l'Institut doit en rendre compte dans sa séance annuelle du 1er juillet. Je me suis bien gardé d'entreprendre un autre travail ; la rédaction prend trop de temps et je ne donnerai que ce qu'on me demandera. L'important pour moi est de réunir des matériaux que je pourrai mettre en ordre plus tard et qui me permettront d'écrire sur l'antiquité dans les loisirs que me laissera l'Université de France.

J'ai toujours le projet de faire un grand travail sur les îles de la Grèce, Ioniennes et Cyclades. J'ai des notes précieuses que je compléterai par de nouvelles excursions cet été. Il me reste à voir Délos dans l'archipel et Cérigo dans la mer Ionienne. Peut-être même ne pourrais-je pas visiter cette dernière île, à cause de la difficulté des communications. Je ne parle pas de la Crète qui exigera un travail spécial.

En attendant, nous préparons notre voyage de printemps dans la Grèce du nord. Je suis occupé à déchiffrer quatre gros volumes du colonel Leake et à réunir tous les textes anciens. Nous partirons au commencement du mois d'avril, probablement le lendemain du prochain courrier. Joseph Guigniaut qui vient d'arriver sera des nôtres ; c'est un excellent compagnon, et le nom de son oncle le recommande d'ailleurs assez. M. Guigniaut est la providence de l'école. Nous avons le projet d'aller à Thèbes, à Livadie, en passant par Coronée et Thispies, à Delphes, aux Thermopyles, à Lamia ; puis en entrant sur le territoire turc en Thessalie, à Pharsale, à Larisse, à la valleé de Tempé, sur le mont Olympe pour revenir en suivant le bord de la mer par les sommets du Pélion et par Thères, patrie du tyran Alexandre. Là ces messieurs comptent rentrer en Grèce par le plus court chemin. Peut-être les lasserai-je venir pour visiter l'Épire, Janina, Butrotum, Passaro, Nicopolis que je connais déjà, mais que j'ai mal vu dans mon voyage des îles Ioniennes.

Je m'arrêterai à Prévéza, sur le golfe d'Ambracie, je prendrai une barque qui me conduira jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs et je verrai les ruines curieuses d'Œniades en Acarnanie. De là je serais en quelques heures à Missolonghi immortalisé par la mort de lord Byron, et le bateau autrichien qui passe à Patras me ramènerait à Athènes. Ce détour allongerait peut-être mon voyage d'une quinzaine de jours ; mais, comme

en a une quarantaine à subir chaque fois que l'on va en Turquie, il est important de ne rien laisser derrière soi. D'ailleurs la bienveillance du consul anglais de Prévéza et la présence du secrétaire de l'école à Janina me rendraient le voyage très facile. Peut-être même le gouverneur de Sainte-Maure visiterait-il l'Épire avec moi ; je lui ai écrit pour lui demander quels sont ses projets et j'attends sa réponse.

Tout en faisant mes préparatifs de départ, je vais voir de temps en temps lady Ellenborough ; c'est une très belle personne et d'un commerce agréable. Elle m'apprend beaucoup de choses curieuses sur l'Angleterre. Malheureusement elle ne vit pas dans une société digne d'elle ; son entourage fait un peu la solitude autour de sa maison.

Athènes, 7 avril 1851.

Tu as raison de croire, ma chère mère, que nous avons un beau soleil. Le printemps est arrivé tard, mais magnifique ; il fait déjà en ce moment une chaleur très forte. Les acacias ont toutes leurs feuilles et notre pauvre petit jardin se couvre de verdure. Beulé qui s'en occupe avec un véritable talent de jardinier, nous montre chaque matin une nouvelle fleur éclose ou une branche qui bourgeonne. C'est une délicieuse saison dans les pays chauds. Nous en avons profité, la semaine dernière, pour faire aux environs d'Athènes une excursion de deux jours. Nous avons visité la plaine de Marathon et reconnu l'emplacement de la fameuse bataille. La plaine elle-même bordée par la mer, en face de l'Eubée, a beaucoup de caractère et le retour par les versants du Pentélique est charmant. Nous avons traversé de fort jolis bois de pins peu éloignés d'Athènes et dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

Guigniaut qui faisait son apprentissage de voyageur, apprentissage toujours rude en Grèce, s'en est tiré à son honneur. Il a fort bien supporté dix heures de cheval par jour, suivies d'un maigre dîner et d'un gîte plus que médiocre. On voit encore dans la plaine de Marathon un grand *tumulus* ou tertre de terre rapportée qu'on appelle le tombeau des Athéniens et qui indique l'endroit où s'est porté tout l'effort du combat. La

description d'Hérodote qui est d'une parfaite justesse, s'accorde à merveille avec la disposition des lieux.

En revenant j'ai découvert par le plus grand hasard une inscription qui, je le crois, n'est pas connue et qui indique l'emplacement d'un des bourgs de l'Attique. La borne sur laquelle elle est gravée s'enfonce tellement dans la terre que nous n'avons pu en déchiffer que quelques lettres.

Nous faisons en ce moment nos adieux à nos amis d'Athènes, nous nous préparons à partir samedi pour notre grand voyage. Je ne compte guère revenir avant le commencement de juin, à moins que des circonstances que je ne prévois pas ne me forcent à abréger mon séjour en Épire.

Je ne te parle jamais de notre nourriture, ma chère mère, parce qu'elle est vraiment bien primitive. Autrefois nous avions un cuisinier français à qui nous donnions deux francs cinquante par jour et qui nous nourrissait assez bien. Mais il nous a quittés pour aller chercher fortune à Constantinople et depuis six mois, nous avons un cuisinier grec avec lequel nous traitons comme si nous vivions en famille. Nous lui donnons nos ordres; chacun de nous est chef de cuisine à son tour et commande chaque jour le déjeuner et le dîner du lendemain. Le cuisinier achète et nous payons. Nous lui donnons par mois soixante francs d'appointements fixes. De cette façon nous ne dépensons guère, y compris ses gages, que deux francs par jour.

C'est une véritable économie. M. Daveluy a la même table que nous, il s'en plaint quelquefois et trouve que nous ne vivons pas assez bien; nous lui répondons qu'il a un moyen très simple de vivre mieux, c'est d'avoir un cuisinier à lui.

Nous avons perdu ce matin pour toujours le secrétaire de l'école, M. Blancard, qui a accepté les fonctions de professeur à Janina en Épire. C'est une perte pour nous tous. Dans une société aussi restreinte que la nôtre un vide se remarque. Blancard est d'ailleurs le meilleur et le plus aimable des hommes, d'une complaisance à toute épreuve, profondément dévoué à l'école et à nous tous. Ce départ nous attriste beaucoup; les séparations sont plus pénibles encore en pays étranger.

Nous allons nous-mêmes nous mettre bientôt en route. Nous partons au nombre de quatre; M. Daveluy reste seul avec deux

de nos collègues. Je vous ai déjà envoyé mon itinéraire que je médite de prolonger par l'Épire et par l'Acarnanie. C'est là un de ces beaux voyages que l'on ne fait pas sans une vive émotion. Écrivez-moi toujours régulièrement; on m'enverra vos lettres et je m'arrangerai pour que les miennes vous parviennent sans interruption. Si cependant — ce que je ne prévois pas — il survenait un retard, ne vous en inquiétez pas, ce sera la faute de la poste.

Athènes, 10 avril 1851.

Je t'écris bien à la hâte, ma chère mère, et pour ainsi dire le pied dans l'étrier. Nous allons partir pour notre grand voyage; on nous annonce qu'il y a des brigands sur la route; mais ce sont d'honnêtes voleurs qui ne vous prennent que la bourse, sans vous prendre la vie et, comme nous emportons fort peu d'argent, nous ne les craignons guère. Nous sommes munis d'ailleurs de tout ce que la prudence exige, nous avons des lettres de recommandation pour les préfets et des ordres pour la gendarmerie. La légation de France nous a entourés de toutes les sauvegardes possibles et le major de la place d'Athènes a répondu de nous sur sa tête. Il est vrai que, comme le disait aujourd'hui M. Daveluy, dix mille têtes grecques ne vaudraient pas une des nôtres.

Nous avons donné aujourd'hui un dîner d'adieu à notre directeur; un de nos camarades, Bertrand, quitte définitivement la Grèce; il doit faire le voyage avec nous, m'accompagner jusqu'à Janina et dans toute l'Épire, puis passer de là aux îles Ioniennes et à Venise d'où il regagnera la France par l'Italie du nord. M. Daveluy a été très aimable pour lui, il lui a permis de voyager pendant trois mois avant de retourner à Paris. Il comprend à merveille — ce que sent tout homme qui a vu un peu ce pays-ci — que les voyages sont la principale source d'instruction qu'il y ait en Grèce et qu'on gagne beaucoup plus à voir les lieux qu'à les étudier de loin.

La duchesse de Plaisance est très fâchée de me voir partir; elle aurait voulu que je tinsse compagnie à M. Alcan, notre compatriote commun, qu'elle fait venir de Metz; mais il serait

vraiment dommage de manquer un voyage comme celui que je veux faire, je ne m'y résoudrai à aucun prix. Fussé-je même malade, je voudrais voir Thèbes, Delphes, les Thermopyles et la vallée de Tempé. J'espère encore être de retour avant le départ de M. Alcan; en tous cas je donnerai mes instructions pour qu'on le charge d'une caisse qu'il aura la bonté de vous porter. J'ai déjà réuni les objets que je vous envoie et qu'un de mes collègues m'a promis de faire emballer soigneusement. Il y aura d'abord mes vases antiques que je te prie, ma chère mère, de me conserver soigneusement; quelques-uns sont beaux et je tiens à tous, je veux qu'ils ornent un jour ma chambre. J'y joindrai mes armes, une carabine de Circassie, deux pistolets albanais et un poignard de Damas. Je ferai tous mes efforts pour assister moi-même au départ de la caisse et pour ne pas en charger un tiers, mais je ne puis savoir au juste combien de temps je resterai en voyage. Tout dépendra du ciel et des distances que je ne connais pas exactement.

Je t'enverrai également une écharpe qui ne sera sans doute pas aussi belle que tu le désirerais et que je le voudrais moi-même; mais il m'est impossible d'en trouver d'autres ici en ce moment. Si je vais à Damas l'hiver prochain, j'espère alors t'en rapporter une beaucoup plus jolie. C'est en Syrie que se font les plus beaux objets de l'Orient. Il y a bien près de Larisse une fabrique d'écharpes de soie, mais elles sont grossières et de couleurs communes; elles dépareraient une toilette élégante.

Tu nous félicites, ma chère mère, d'avoir un roi et une reine en Grèce; mais je t'avoue que ce bonheur est mélangé de tant d'autres inconvénients que je ne le souhaite pas à la France. Nous avons un roi, c'est vrai, mais grâce à lui beaucoup de brigands. Quel avantage y a-t-il à avoir une reine, quand elle ne fait que se promener à cheval ou en voiture, sans s'inquiéter du repos de ses sujets! Je croyais t'avoir dit déjà l'année dernière que nous avions un uniforme de cour. Ce costume, que notre directeur nous a donné l'ordre d'acheter, nous coûte à chacun deux cents francs. Pour deux bals, c'est un peu cher. Mais on dit qu'il faut représenter la France et en donner une haute idée dans le pays. Il est assez singulier cependant que les représentants d'une nation républicaine portent le costume de marquis.

J'ai été visiter hier avec Guigniaut l'emplacement de la bataille de Salamine; le récit d'Hérodote que nous avons lu sur les lieux nous a beaucoup intéressés. Il est d'une exactitude et d'une vérité frappantes. Les rochers de Salamine sont d'une nudité sauvage et grandiose qui augmente encore l'effet des souvenirs. Pour mettre à l'épreuve le courage de Guigniaut, je lui ai fait faire une course d'hippodrome. Nous montions d'excellents chevaux, la route était belle, en trois quarts d'heure nous avions fait trois lieues.

Livadie, 17 avril 1851.

Chère mère, nous sommes arrivés ici après un voyage qu'on disait assez périlleux à cause des brigands qui infestent la Roumélie. Mais nous sommes partis au moment même où on venait de les mettre en déroute, et, grâce à cette heureuse circonstance, nous avons voyagé librement. Depuis cinq jours nous avons déjà vu beaucoup de lieux intéressants, d'abord Eleuthères, une des forteresses qui gardaient l'Attique et les passages du Cithéron. Il y reste encore des murs bien conservés. Nous y avons couché, par un vent du nord très froid, dans un mauvais *khani,* ou auberge, et pendant toute la nuit nous nous relevions pour rallumer de grands feux qui ne nous empêchaient pas de grelotter. Ce sont là de ces petits accidents auxquels on est exposé en voyage et dont personne ne songe à se plaindre.

D'Eleuthères nous sommes allés à Platée où nous avons visité et reconnu l'emplacement de la bataille. Cette grande plaine de la Béotie devait être très favorable aux manœuvres de la cavalerie; on comprend sans peine qu'elle ait été choisie comme champ de bataille par les Perses. Le soir du même jour nous couchions à Thèbes: grand nom, mais ruines insignifiantes. La ville a été si souvent détruite dès l'antiquité qu'il n'en reste pas aujourd'hui pierre sur pierre. Elle reste remplacée par de méchantes baraques grecques qui s'élèvent sur la Cadmée mais qui nous ont paru si tristes que nous avons renoncé à notre projet primitif d'y rester un jour.

Le lendemain matin nous avons fait le tour de la ville, bu de l'eau de l'Isménus et de la fontaine Dircé et reconnu l'em-

placement des portes de la ville en relisant les vers d'Eschyle que nous avions emportés. Nous avons fait, à trois lieues de là, une petite excursion aux bords du lac Hylien, encadré par de sévères montagnes d'une belle nudité. Un campement de bergers nomades que nous avons trouvé sur notre route nous a beaucoup intéressés. D'énormes chiens se sont précipités sur nous; mais immédiatement une femme est arrivée, a chassé les molosses à coups de pierre et nous a délivrés de leurs attaques.

Nous avons visité ensuite le lac Copaïs, immense marais couvert de joncs qui occupait autrefois la plaine tout entière mais qui s'est partiellement retiré en laissant dans son ancien lit un limon très fertile. De là nous nous sommes enfoncés dans l'Hélicon, la montagne poétique par excellence. La carte de l'état-major indique à un certain endroit la fontaine Agannipe, mais elle est tellement haut dans les neiges que personne n'a voulu nous y conduire. Je doute que ce soit là le véritable emplacement de cette fontaine; d'après le texte de Pausanias, elle devait être beaucoup plus bas et nous avons trouvé plus d'une source qu'on pourrait décorer de ce nom, ainsi que des bouquets d'arbres qui pourraient à la rigueur passer pour le bois des Muses. Nous avons certainement traversé le Permesse dans un vallon très riant et de là nous sommes montés à la fontaine d'Hippocrène située au milieu d'un immense amphithéâtre entouré de sapins à une grande hauteur. Il y avait encore de la neige en beaucoup d'endroits et nous nous y lavions les mains avec délices.

Tous les hommes valides d'un village voisin étaient venus nous y conduire, parce que le lieu lui-même est parfaitement disposé pour servir de repaire aux brigands et qu'il y en a presque toujours dans l'ancien sanctuaire des muses. Heureusement les Klephtes avaient disparu; nous n'avons rien trouvé qu'une belle vallée paisible où nous avons déjeuné avec un poulet froid, en chantant un hymne aux muses. Hier soir nous sommes arrivés ici et, comme je crains ne pas pouvoir t'écrire avant Lamia, je t'envoie cette lettre qui ne devra partir d'Athènes que par le paquebot du 28.

Nous avons de nos fenêtres une vue admirable. Quant au confort, il n'y faut pas songer en Grèce et il y a longtemps

que nous en avons pris notre parti. L'Hercyne coule à nos pieds avec fracas, plus loin s'étend la riche plaine de Livadie, le château fort de la vieille Orchomène élève ses tours, le lac Copaïs se découvre dans son entier et au delà du mont Ptoon où il y avait un temple consacré à Apollon se dressent dans le lointain les grandes montagnes neigeuses de l'Eubée.

Ce matin nous avons cherché inutilement l'antre de Trophonius; il n'existe plus même dans le souvenir des Grecs. On montre bien un trou qu'on décore de ce nom, mais qui ne ressemble en rien à la caverne sacrée décrite par Pausanias.

Pardonne, ma chère mère, le décousu et la rapidité de cette lettre écrite dans une mauvaise chambre d'un plus mauvais gîte, avec une plus mauvaise plume. J'ai voulu avant tout vous donner de mes nouvelles et ne pas vous laisser dans l'inquiétude sur mon sort. Nous partons demain pour Delphes et les Thermopyles.

A. MÉZIÈRES.

A TRAVERS LES ROMANS

Comte Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, 1885, Librairie Hachette. — Guy de Maupassant, *Bel ami*, 1885, V. Havard. — Édouard Delpit, *Les souffrances d'une mère*, 1885, Calmann Lévy. — Henri Rabusson, *Le roman d'un fataliste*, 1885, Calmann Lévy. — George Duruy, *Le garde du corps*, 1885, Librairie Hachette. — Anatole France, *Le livre de mon ami*, 1885, Calmann Lévy. — Grazia Pierantoni-Mancini, *Un giornalista*, 1885, A. Morano.

La traduction française de *Guerre et paix* ayant révélé au public international la force et la grandeur du génie de Tolstoï, c'est avec une impatience faite de désir et de respect qu'il attendait une nouvelle manifestation du pouvoir créateur dont il venait d'admirer l'œuvre gigantesque. On ne peut dire qu'*Anna Karénine* ait causé un désappointement; il serait injuste aussi d'affirmer que ce second roman marque une défaillance dans le talent de l'auteur, mais cependant la situation morale de ceux qui l'ont lu après *Guerre et paix* est comparable au cas de promeneurs qui, ayant préparé leur souffle pour escalader une montagne élevée, se seraient trouvés tout à coup n'avoir gravi qu'une simple colline. Mais, bien que de hauteur moyenne et n'embrassant qu'un horizon circonscrit, cette colline offre une vue d'ensemble parfaite, malgré ses proportions restreintes, et dont chaque détail, dans sa beauté ou sa laideur, ressort avec une netteté et une précision souvent presque pénibles à l'œil désireux de se reposer quelquefois sur des teintes plus vagues et estompées.

Mais Tolstoï refuse à ses lecteurs le facile plaisir de s'endormir doucement sur les surfaces de l'existence et des caractères. Il les entraîne avec lui à la recherche désespérée de la vérité, et pour y arriver il plonge sans pitié jusqu'au plus pro-

fond des âmes, il n'y a pas de retraite si cachée et secrète où il ne pénètre audacieusement et dont il ne découvre les recoins mystérieux et intimes. Cette femme qui va accomplir l'acte le plus décisif et tragique de sa vie, il nous la montre préoccupée de détails puérils; chez cette autre qui a consacré sa jeunesse au devoir, il nous révèle des regrets honteux du mal qu'elle n'a pas commis; cet homme qui remue en son esprit les problèmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, nous le voyons à la même minute accessible aux suggestions de la vanité mesquine et de la jalousie déraisonnable. Et cette inconséquence de l'être humain, cette versatilité, cette faculté qu'il a de tomber très bas après s'être élevé très haut, ces choses misérables et cachées qui souillent les cœurs les plus purs, nous n'aimons pas à les toucher du doigt, nous reculons presque pour ne pas les voir, et cette répugnance vient, peut-être hélas! surtout de ce que nous les sentons vraies. Aussi la lecture des œuvres de Tolstoï ne procure-t-elle aux lecteurs délicats qu'un plaisir mélangé de souffrance, cette même souffrance que Balzac, et Stendhal plus encore, leur avaient déjà fait éprouver.

Certes les naturalistes français ne nous épargnent pas les peintures révoltantes de la bassesse de l'homme, même ils ne nous montrent que cela; mais justement parce qu'ils ne mettent en lumière que la corruption, le dégoût que nous inspire leur humanité, pétrie uniquement de chair et de sang, ne se change pas en douleur, car nous sentons que cette humanité n'est pas la nôtre, qu'elle est incapable des élans qui rendent plus lourdes les chutes, et que poussière uniquement il est logique qu'elle rampe dans la poussière. Mais l'humanité, telle que nous la présente le romancier russe, c'est nous, nous-mêmes, avec nos honnêtetés et nos vices, nos pudeurs et nos audaces, nos aspirations élevées et nos compromis douteux. Nous connaissons notre fatal illogisme, mais nous refusons d'instinct d'y arrêter notre pensée; aussi, quand une voix puissante nous en démontre la navrante réalité éprouvons-nous une tristesse amère et un découragement si intense qu'il en est presque malfaisant.

Carlyle a dit quelque part que le catéchisme de l'homme moderne ne devrait plus être: *Connais-toi toi-même*, mais bien: *Connais ton travail et accomplis-le.* Ce serait en effet pour notre époque tourmentée l'unique possibilité de bonheur et de

paix. Mais il est des remèdes excellents qu'on ne saurait appliquer: le médecin les ordonne, le malade les désire, et il ne peut les ingurgiter; son appareil de déglutition s'y oppose. Il en est ainsi du conseil de Carlyle. Le mouvement qui pousse l'être humain à la recherche de la vérité sur lui-même est trop violent pour qu'il soit possible de l'enrayer. Le mystère est toujours là, enveloppé de ses voiles; à mesure que l'on parvient à en soulever un, d'autres descendent pour cacher de nouveau la nudité découverte. Et cette entreprise décevante recommence sans cesse, et pour chaque vaincu qui meurt découragé à la tâche, vingt successeurs surgissent! Quelques-uns espérent, d'autres feignent d'espérer, ceux qui sont réellement clairvoyants et de bonne foi savent que le sphinx ne leur révélera pas son secret, ils se bornent à poser des jalons pour la route que devra suivre un jour le nouvel Œdipe. Mais viendra-t-il jamais ce nouvel Œdipe? En attendant on nous présente la photographie du sphinx, aussi exacte que peuvent la donner les appareils dont on dispose aujourd'hui. Et quand par hasard le photographe se trouve être un peintre de génie, il jette sur son œuvre des clartés spéciales, il invente des procédés nouveaux, et alors on peut presque l'appeler un précurseur. Ce n'est pas le prophète, mais quelqu'un qui montre la voie au prophète.

Parmi les romanciers, Tolstoï est certes celui qui par son absence complète de parti pris, sa clairvoyance redoutable et son objectivité complète est arrivé à faire des inconséquences humaines le tableau le plus exact qu'il nous ait encore été donné de contempler. Son influence pourtant ne sera pas salutaire dans ses effets pratiques, car il décourage et ne fortifie pas. Mais sa parole sincère, en nous forçant à un triste retour sur nous-mêmes, peut nous apprendre du moins la justice et la tolérance, les deux seules vertus que notre excès d'éclectisme nous permet encore de pratiquer hardiment.

Nous avons dit que chacun de nous pouvait se retrouver dans les personnages du romancier russe. Qu'il nous soit permis pourtant de faire à ce sujet une réserve. Certes, Tolstoï est humain avant tout, mais il porte pourtant très fortement en lui (ce qui est naturel d'ailleurs) l'empreinte de sa nationalité. Or, cette nationalité a des tendances, des instincts, des traits de caractère qui marquent entre elle et le monde occidental

des différences morales si sensibles qu'il nous est impossible mutuellement de nous entendre tout à fait, tellement nos points de vue varient. Cette diversité de race et de manière de sentir se remarque bien davantage chez les hommes que chez les femmes. Ainsi toutes les héroïnes de *Guerre et paix*, comme celles de l'ouvrage qui nous occupe aujourd'hui, Daria, Kitty, Anna Karénine elle-même auraient pu, sauf de légères nuances, appartenir à l'un ou l'autre des pays d'Europe, tandis qu'il n'en est point de même des hommes. Les types d'Alexis Karénine et de Constantin Levine (ce dernier n'est d'ailleurs que la reproduction de celui de Pierre Besoukhow) sont exclusivement slaves. Aucun autre mari en Europe n'aurait pu avoir, nous ne disons pas la conduite extérieure, mais les sentiments intérieurs de l'étrange époux d'Anna Karénine, pas plus que les jeunes gentilshommes campagnards de France, d'Angleterre et d'Autriche ne sauraient être naïvement tourmentés des pensées qui bouleversent continuellement l'âme candide de l'honnête agronome russe. Il y a donc pour les lecteurs d'occident une certaine surprise dans la description de ces caractères et par conséquent aussi une certaine absence de compréhension qui en diminue pour eux l'effet psychologique. Cette réserve faite, nous ne pouvons assez envier le plaisir de ceux qui, ne connaissant pas encore l'ouvrage dont nous venons de leur parler, ont devant eux la perspective de l'exquise jouissance intellectuelle que leur procureront les douloureuses et passionnées émotions d'Anna Karénine, les tristes compromis du ménage Oblonsky et les adorables naïvetés du couple Levine.

Passer de Tolstoï à Guy de Maupassant la transition est logique. Après le naturalisme russe le naturalisme français. Mais que de différences dans la méthode, dans le tempérament des écrivains et dans leur créations ! Le point d'honneur de l'objectivisme de M. de Maupassant est, comme celui de ses maîtres, de ne présenter les choses intérieures que par leur reflet sur les choses extérieures. Tout au plus se permet-il quelquefois de noter brièvement un élan moral, mais encore faut-il qu'il soit motivé ou par un effet atmosphérique, ou par un mouvement du sang et de la bile ou une morsure de la chair. A ce prix-là seulement il admet que de temps à autre la petite bête du bon Dieu puisse dire son mot. Ce parti pris de supprimer dans l'homme le côté psychique

donne nécessairement quelque chose d'incomplet aux personnages d'un roman, tandis qu'au contraire le système de Tolstoï nous les rend souvent trop péniblement distincts sous toutes leurs faces diverses.

Cet inconvénient de sa méthode serait beaucoup plus sensible si M. de Maupassant choisissait ses personnages parmi les natures d'exception, s'il avait la prétention de nous peindre les délicats et les raffinés, s'il aspirait à décrire la passion vraie, ou les combats d'une âme aux prises avec le grand peut-être, mais tel n'est point son but. Selon la nouvelle école, nous le savons, tout cela est traité de vieux jeux ; le devoir d'un écrivain qui se respecte est aujourd'hui de choisir une nature médiocre, de lui donner des sentiments médiocres et de la placer dans une situation où cette médiocrité, se changeant soit en maladresse, soit en sens pratique, conduit le héros au succès où à la ruine. George Duroy, celui que ses complaisantes amies ont surnommé « Bel ami » répond à merveille à ce type du vrai dans le médiocre. Nous savons que c'est un grand garçon bien découplé, avec un beau visage joyeux et une moustache rousse qui frise agréablement. Voilà pour le physique. Quant aux aspirations il n'en connaît qu'une : Sortir de la pauvreté pour saisir d'une main avide toutes les jouissances qui sollicitent sa jeunesse. Ses sentiments se résument dans le vieux et assez mince fonds d'affection qu'il porte aux parents qui l'ont mis au monde, car dans le cours entier de sa vie amoureuse on ne trouve pas une émotion sincère. Sa culture est celle d'un sous-officier et son intelligence sera.... ce que les circonstances en feront. Et c'est ici justement que l'admirable ouvrage de M. de Maupassant (car il est admirable de composition, d'ensemble, de facture et de vérité naturaliste) semble pécher au point de vue logique. Peut-être cette erreur apparente est-elle volontaire, peut-être a-t-il voulu prouver que l'entourage et les circonstances font seuls les hommes, mais cependant nous éprouvons quelque surprise à voir un individu d'intelligence aussi ordinaire que George Duroy parvenir avec une étonnante rapidité à la situation et à la fortune. Les femmes l'y aident certainement, mais celles qui le poussent ne disposent en somme que d'une puissance très relative ; puis il arrive d'ailleurs un moment où écartant tout ce qui le gêne nous le voyons prendre lui-même en main sa des-

tinée, eu arranger les fils et faire concourir toutes les influences qu'il possède au succès qu'il poursuit. Et cela avec une froideur de calcul, une habileté de combinaisons, une canaillerie si intelligente, une ruse si cruelle que nous ne reconnaissons plus dans ce coquin de haute volée qui, pour arriver à tout ne recule devant rien, le joyeux, insignifiant et en somme bon garçon du début.

Si l'espace ne nous manquait pas il serait curieux de faire une comparaison entre *Bel ami* de M. de Maupassant et deux autres romans de sujet analogue: *Le paysan pauvre* de Marivaux et *Endymion* de Disraëli. Les héros de ces trois livres se servent pour arriver au succès du même marchepied, c'est-à-dire des femmes; mais quelle différence de milieux, de pensées, de natures et de buts! Laissant de côté Marivaux qui nous transporterait dans une société disparue, bornons-nous à rapprocher brièvement Endymion Ferrars de George Duroy. Certes, il n'y a pas de comparaison à faire entre le talent de romancier de Disraëli et celui de Maupassant. Le premier est un idéaliste de la vieille école qui ne se soucie nullement de faire vraisemblable, qui se contente des surfaces pourvu qu'elles soient belles, élégantes et polies; l'autre, doué d'un esprit net et clair, parlant une langue précise, ayant le respect de la vérité et répudiant l'illusion est un écrivain de bien autre valeur et un lutteur de bien autre carrure. Si au point de vue intellectuel aucune comparaison n'est possible, il en est de même au point de vue moral, mais alors la supériorité est tout entière du côté de l'homme d'état anglais. Dans le monde créé par lui les sentiments les plus élevés guident seuls ses héros; dans le milieu où nous transporte le romancier français, on est étouffé au contraire par la bassesse constante des mobiles de ses personnages. Endymion ou, comme on pourrait l'appeler, l'ambitieux malgré lui, ne désire le pouvoir et la fortune que parce que ces biens représentent pour lui l'indépendance, le droit de servir son pays et le moyen d'honorer le nom de son père; et ces femmes qui l'entourent, qui lui soufflent l'énergie, qui lui préparent le chemin, sont toutes des figures nobles, innocentes et pures. Tandis que pour Duroy son ambition n'est faite que d'une avidité de jouissances, et les femmes dont il se sert pour arriver au but sortent de la même fange morale que lui. Mais comme

elles sont vivantes et tristement vraies, ces créatures si scrupuleusement décrites dans les nuances diverses de leurs natures vicieuses, et qui pourtant malgré tant de détails minutieux et bien que nous les voyions passer devant nous comme des êtres réels de chair et de sang, restent pourtant incomplètes et mystérieuses parce qu'on ne nous montre leur âme que par ses manifestations extérieures, sans nous en découvrir jamais les mouvements secrets ni les profondeurs intimes. Pour Mme de Marelle, cette figurine de pâte tendre, vive et légère jusqu'à l'inouï, faite de corruption inconsciente et d'élans sensuels, l'inconvénient est moindre, car la vie intérieure n'existe pas. Mais chez Madeleine Forestier — cette femme assez intelligente et habile pour se conduire avec une mesure si parfaite et s'envelopper d'une atmosphère si harmonieuse que, bien que nous soyons avertis par les allusions de l'auteur des hontes effrayantes de sa vie, nous nous surprenons par moments à nous demander si nous avons bien compris, et si elle n'est pas de la plus pure honnêteté — la vie intérieure au contraire ne peut être qu'intense et son âme doit recéler des profondeurs de calcul et de ruse qu'il aurait été intéressant d'étudier. Et à propos de cette figure qui reste voilée et indécise il nous semble que M. de Maupassant aurait dû jusqu'à la fin la laisser dans ses mêmes notes de modération et d'élégance, et ne pas nous faire assister à cette scène pénible de la découverte, où jetant le masque elle se montre d'un cynisme éhonté de coquine vulgaire, complètement contraire à sa nature de femme fine et instinctivement distinguée; et chacun sait qu'en ce monde on ment facilement à tout, sauf à ses instincts.

Mais revenons à notre point de départ. Si les personnages de Disraëli sont invraisemblables parce qu'on ne nous montre en eux que de nobles faiblesses et que dans un cercle aussi vaste il est impossible que quelques vilaines figures ne se montrent pas, M. de Maupassant, lui aussi, en ne choisissant de parti pris que des types chez lesquels tout bon côté est absent reste également en dehors de la vérité; car, Dieu merci, il y a encore en ce monde des gens qui sentent, qui se dévouent, qui ne sacrifient pas tout au veau d'or, et qui ont enfin des entrailles par quelque côté. Dans *Bel ami* il n'y a qu'un seul être qui aime et c'est une pauvre femme ridicule, une bonne, grosse mère de famille qui ayant des filles à marier, s'avise de devenir

amoureuse à quarante-cinq ans d'un homme qui se moque d'elle. Voilà ce qu'il y a de plus touchant dans les trois cent quarante pages du volume. Ah ! si M. de Maupassaut voulait ! si avec son don d'observation, son art de mettre en scène, sa force, sa puissance d'analyse, sa simplicité de moyens, il répudiait tout parti pris et nous présentait l'humanité telle qu'elle est, avec ses ombres et sa lumière, son âme et son corps, la France compterait un grand romancier de plus et n'aurait à envier ni Tolstoï à la Russie, ni Dickens à l'Angleterre.

Voici maintenant un volume de tout autre allure. C'est le roman mouvementé, rempli d'événements, de passions, de vengeances, de coups de poignard, de malentendus; enfin, le bagage traditionnel, mais rajeuni par quelques procédés nouveaux. Dans toutes les œuvres de M. Édouard Delpit se discerne l'intention, très méritoire de nos jours, de travailler au triomphe du bien et d'opposer une digue salutaire au torrent d'immoralités dont la littérature moderne croit devoir inonder violemment le marché aux livres. L'auteur des *Souffrances d'une mère* est un écrivain honnête, consciencieux, qui joint au don de la composition et de la proportion un sens du dramatique fort développé. Il écrit dans une langue élégante et correcte dont les lecteurs de la *Revue Internationale* ont pu apprécier les qualités; un de ses romans, *La revanche de l'enfant*, publié dans ces pages y a obtenu un légitime succès. Dans son dernier ouvrage M. Édouard Delpit met en présence deux femmes, ayant appartenu au même homme et mères d'un fils qu'elles adorent, mais séparées de toute la différence qui passe entre une âme douce et forte, et un cœur aigri, animé de vengeance. L'une, l'épouse légitime et aimée, peut se parer fièrement de sa maternité, l'autre, la pauvre fille séduite et abandonnée, doit la cacher honteusement sous un titre de tante qui ne lui appartient pas. Les péripéties du drame qui se déroule sous nos yeux sont émouvantes et terribles. L'horreur que nous inspirent les sentiments haineux de Dominica, la maîtresse outragée, est tempérée par le mépris qu'éveille en nous la dureté de son séducteur, qui n'a même pas pour la malheureuse qu'il a perdue un mot de pitié. Et en voyant chez Mathieu Rolland tant de brutalité, de lâcheté et cette incapacité de n'être fidèle ni à son devoir ni à sa faute qui caractérise les êtres faibles, nous oublions de

nous apitoyer sur sa fin tragique. Toute notre sympathie se concentre sur Thérèse, Jacques et Étienne, les trois victimes innocentes de la faute commise.

Le *Roman d'un fataliste* de M. Henri Rabusson fait appel à des émotions moins fortes. C'est l'histoire agréablement contée d'un jeune procureur de la république qui, doué d'un cœur tendre, de sentiments chevaleresques et d'une croyance implicite en la fatalité, remet à cette déesse aveugle le soin de le rendre heureux ; et en effet elle s'occupe fort ingénieusement de lui arranger un solide petit bonheur. De fines analyses, de jolis mots rendent fort attrayante la lecture du volume qui finit comme un conte de fées.

Le garde du corps de M. George Duruy nous fait assister à une noyade tragique, conséquence des banales amours d'un mari inconstant. L'histoire n'est pas neuve, mais elle est rajeunie par le talent de M. Duruy, par sa manière vive, preste de dépeindre une situation, par le brillant de ses dialogues, par des touches fines de sentiments et par la délicatesse de son analyse. Ce roman écrit pour les gens du monde obtiendra près d'eux un succès certain.

Après tant d'émotions variées quelle douce et reposante lecture que *Le livre de mon ami* de M. Anatole France! Souvenirs d'enfance, scènes d'intérieur, tous ces tableaux paisibles se déroulent à nos yeux, rendus vivants par la plume alerte de l'écrivain. C'est un livre pour tous les âges qui parlera, aussi bien au cœur de la vieillesse que de l'enfance, le langage qui leur est approprié.

Un des romanciers italiens les plus goûtés à l'étranger est certes Mme Grazia Pierantoni-Mancini; ses romans traduits dans plusieurs langues ont fait connaître son nom en Europe; ce nom déjà illustré par son père, reçoit ainsi un nouvel éclat par la plume de la fille. Son dernier volume: *Un giornalista*, contient une série de nouvelles attachantes, remplies d'un sentiment vrai et qui sont une intéressante peinture de mœurs napolitaines. Mme Pierantoni est un écrivain consciencieux, chez lequel on sent battre un cœur d'honnête femme rempli de délicatesse et de bonté, qui sait compatir à toutes les souffrances et qui emploie volontiers à les secourir son intelligence et son énergie. Si dans *Il mio matrimonio* nous écoutons l'intéressant

récit des élans généreux auxquels un amour spontané et sincère peut amener une jeune fille fière et réservée, dans *Melilla* nous voyons que les œuvres de la charité, même quand elles ne rencontrent apparemment que de l'ingratitude, déposent pourtant dans l'âme des plus endurcis des germes d'attendrissement et de reconnaissance, desquels naissent souvent à la fin les émotions salutaires du repentir. C'est dire que la lecture des nouvelles dont nous parlons est recommandable à tous les points de vue, même à celui de l'enseignement moral, et cela aussi a sa valeur.

THOMAS EMERY.

PHILOSOPHIE DES SCIENCES

La méthode scientifique et son application aux questions sociales.

Auguste Comte, après avoir exposé dans les trois premiers volumes de sa philosophie positive la philosophie mathématique et celle des sciences naturelles, passe, dans le quatrième volume, à la science sociale. Il commence par constater que les doctrines négatives et révolutionnaires priment et dominent actuellement dans les conceptions des phénomènes sociaux. Les dogmes de la doctrine critique, poursuit-il, sont éminemment anarchiques et également rétrogrades ; l'esprit scientifique lui-même n'a pas été à l'abri des attaques ; on l'a accusé de tendre à instituer une aristocratie des lumières, et par là on l'a considéré comme incompatible avec l'égalité. Parlant des différentes doctrines politiques qui affectent les sentiments et l'activité individuelle, Comte écrit : « Indépendamment d'un indisciplinable orgueil soulevé par la politique révolutionnaire, on ne peut se dissimuler que sa redoutable énergie ne repose aussi, en partie, sur sa tendance spéciale au développement spontané et continu de ces sentiments de haine et même d'envie contre toute supériorité sociale dont l'irruption libre ou contenue constitue une sorte d'état de rage chronique, très commune de nos jours, même en d'excellents naturels où il aggrave beaucoup l'irrationnelle influence, déjà si pernicieuse, d'une disposition d'esprit trop exclusivement critique. De même, la politique rétrograde, de moins en moins compatible avec de vraies convictions chez toute in-

telligence un peu cultivée, tend directement, malgré ses vaines prétentions morales, à développer éminemment ces dispositions à la servilité et à l'hypocrisie, dont son règne passager nous a offert tant d'éclatants témoignages.... Les uns, dans l'intérêt exclusif de leur propre conservation politique, au lieu de comprimer, chez les classes dirigeantes, une tendance à l'égoïsme et à la séparation, trop prépondérante aujourd'hui, s'efforcent de lui donner artificiellement un essor monstrueux, en osant leur représenter les prolétaires comme des sauvages prêts à les envahir. En même temps, par une réaction funeste quoique inévitable, les autres entreprennent de précipiter aveuglément les masses contre leurs véritables chefs naturels, sans l'indispensable coopération desquels elles ne sauraient nullement accomplir les améliorations fondamentales qu'elles doivent si légitimement poursuivre dans leur condition sociale. »[1] Le sentiment des lois naturelles invariables, conclut Comte, peut seul rétablir dans la société actuellement troublée l'ordre et le progrès.

« Les conceptions relatives à la méthode sont inséparables de celles qui se rapportent à la doctrine. »[2] Si les lois des phénomènes simples sont vraies pour les phénomènes sociaux, de même les méthodes employées dans les sciences naturelles, principalement les méthodes mathématique, expérimentale et d'évolution sont vraies et applicables à la science sociale. C'est ainsi que, parlant de l'évolution, Comte dit : « C'est la lente accumulation, graduelle mais continue, des changements successifs, qui constitue peu à peu le mouvement social. »[3] « Malgré l'inévitable solidarité qui règne sans cesse, suivant les principes déjà établis, parmi les différents éléments de notre évolution sociale, poursuit Comte, il faut bien aussi que, au milieu de leurs mutuelles réactions continues, l'un de ces ordres généraux de progrès soit spontanément prépondérant, de manière à imprimer habituellement à tous les autres une indispensable impulsion primitive.... La détermination en ce cas ne saurait présenter aucune grave difficulté, puisqu'il suffit de distinguer l'élément social dont le développement pourrait le mieux être

[1] *Philosophie positive*, tome IV, pages 128 et 129.
[2] Tome IV, page 209.
[3] Tome IV, page 265.

conçu.... On ne saurait hésiter à placer en première ligne l'évolution intellectuelle comme principe nécessairement prépondérant de l'ensemble de l'évolution de l'humanité. Si le point de vue intellectuel doit prédominer dans la simple étude statique de l'organisme social, a plus forte raison en doit-il être de même pour l'étude directe du mouvement général des sociétés humaines.... Dans tous les temps, depuis le premier essor du génie philosophique, on a toujours reconnu, d'une manière plus ou moins distincte, mais constamment irrécusable, l'histoire de la société comme étant surtout dominée par l'histoire de l'esprit humain. »[1]

L'anarchie actuelle est en effet éminemment mentale, et provient, comme on peut l'observer, de la différence des principes qu'on prend comme base des jugements portés sur les questions sociales. L'inscription des serfs à la terre, les jurandes, le commerce entravé de province en province pour les blés par exemple, une infinité de barrières bureaucratiques pour le travail et, d'autre part, des privilèges abusifs avaient amenés les esprits au XVIIIme siècle à concevoir un remède à cette situation dans les deux principes de liberté et d'égalité.

La proclamation de ces principes servit effectivement au renversement des abus, mais on ne se contenta pas des résultats obtenus. Par suite de l'évolution logique de l'entendement humain arrivé à ne se contenter et à ne s'arrêter qu'à l'absolu, on voulut que ces principes eussent aussi ce caractère. Ce mouvement du reste continue encore actuellement. Déjà au XVIIIme siècle on essaya de représenter ces principes comme absolus, comme ayant leurs racines et leurs fondements dans la nature même des êtres et des phénomènes naturels. C'est ce qui arrive, par exemple, pour la soi-disant théorie d'Helvétius : de l'égalité nécessaire des diverses intelligences humaines. « On ne saurait douter, écrit Comte, qu'un tel paradoxe ne dût nécessairement résulter de la vaine théorie métaphysique de l'entendement humain, déjà dogmatiquement établie par Locke sous l'impulsion de Hobbes, et qui rapporte toutes les aptitudes intellectuelles à la seule activité des sens extérieurs, dont les différences individuelles sont, en effet, trop peu prononcées pour devoir en-

[1] Tome IV, pages 458 et 460.

gendrer, par elles-mêmes, aucune profonde inégalité mentale.... Cette théorie était en parfaite harmonie naturelle avec l'esprit général de la politique métaphysique, où la société, toujours abstraitement conçue sans aucunes lois, statiques ou dynamiques, propres à ces phénomènes, paraît indéfiniment modifiable au gré d'un législateur suffisamment puissant. »[1]

Les deux principes de liberté et d'égalité, pris dans un sens absolu, présentent en théorie et dans leurs applications pratiques des tendances à des résultats opposés.

Il y a la *société* et l'*individu;* on peut observer que dans l'état de la civilisation moderne la société reconnaît et garantit certains droits à l'individu, droits qui impliquent l'accomplissement de certains devoirs. Mais suivant les idées qui ont cours, les partisans exclusifs de l'individu ou de la société, n'entendent point admettre leur coexistence harmonique et prétendent, selon le point de vue où chacun se place, non pas seulement à l'amoindrissement des droits ou devoirs, mais à l'entier anéantissement soit de la société, soit de l'individu.

Les uns, par haine de toute loi et de toute hiérarchie, au nom d'un individualisme extrême et d'une liberté sauvage, en appellent aux passions mauvaises et indisciplinées de l'homme pour la destruction de l'état et de la société.

Les autres, au nom d'une égalité chimérique, s'agitent pour obtenir de l'état et de la société un entier nivellement et un complet anéantissement de l'individu.

Les principes de liberté et d'égalité sont négatifs en leur essence, ce sont des entités; pris dans un sens absolu, ils se révèlent complètement dans les deux partis des anarchistes et des socialistes.

Les idées d'anarchie et de nivellement menacent actuellement la société dans les pays même les plus avancés en civilisation; ils jettent la confusion dans des esprits même naturellement bons, mais qui sont indécis, faute seulement de base solide pour le raisonnement. C'est à combattre ces idées que Comte a dirigé principalement ses efforts; pour les combattre efficacement, il leur a opposé des principes absolus et invariables.

---

[1] Tome V, pages 522 et 523.

Il n'y a d'absolu ou d'invariable, selon l'expression de notre auteur, que les lois naturelles. Il est admis en effet dans la science que le moindre fait contradictoire à la loi la fait tomber. Étant reconnues absolues ou invariables, ces lois ne peuvent donner lieu à aucun abus. Donc on ne saurait assez les connaître, et ce sont ces lois qu'il faut prendre pour base d'élaboration des phénomènes sociaux.

Comte considère que les conceptions de lois et de méthodes sont inséparables. Les lois d'ordre ou d'organisation, celle d'évolution ou de succession, autrement la loi statique et la loi d'évolution qu'on peut observer dans la nature, sont également vraies en sociologie. Les questions simples en sociologie peuvent être résolues par de simples calculs mathématiques. Ainsi on a fait des calculs très détaillés de l'effet de la distance du champ à la ferme sur le travail de l'agriculture, pour prouver l'infériorité du système de villages et l'appauvrissement qui en résulte; mais les entités métaphysiques ont le don d'ensorceler l'esprit, on ne fait attention ni aux chiffres ni aux faits. Le principe d'égalité étant considéré comme la suprême justice, on demande le maintien des villages et le partage égal des terres. En présence de toutes ces fluctuations, qui causent dans la réalité beaucoup de maux, il est absolument nécessaire de reconnaître aux méthodes scientifiques leur valeur réelle. *Il s'agit en un mot*, d'après la théorie de Comte, *de l'abandon de la scolastique (dialectique) et des entités, et de faire rentrer les études sociales dans le giron commun de la science;* de les traiter selon les méthodes dites scientifiques, le calcul, l'observation des faits et les méthodes statique et d'évolution.

J'ai essayé d'exposer en quelques mots la doctrine et la méthode de Comte. Elles peuvent servir à l'examen critique des conclusions pratiques qu'il en tirait. Comte se prononce contre le parlementarisme.[1] Néanmoins cette forme de gouvernement a été introduite dans les différents États de l'Occident de l'Europe. Comte définit l'évolution dans les termes cités ci-dessus: c'est la lente accumulation, graduelle mais continue, des chan-

[1] Tome IV, page 85 à 89.

gements successifs, qui constitue peu à peu le mouvement social. Le passage révolutionnaire, sans bases positives, de la monarchie absolue à la république, a amené jadis en France le gouvernement dictatorial. Un régime sagement mitigé, en place d'une administration purement de fonctionnaires, peut être compté comme une amélioration, car il présente la possibilité d'une discussion plus approfondie des questions sociales : ce régime doit être en conséquence considéré comme un progrès. On peut observer de même, qu'au point de vue statique, il faut encore l'établissement préalable de certaines institutions politiques pour fonder le régime parlementaire. Ainsi après le règne éphémère du faux Démétrius, il fut institué en Russie un conseil de boyars ; ce régime de gouvernement avait pour base la formule connue : le czar a proposé et les boyars ont confirmé. Il y avait aussi des *sobors*, ou assemblées convoquées en certaines occasions particulièrement graves, comme par exemple, pour discuter la demande de la petite Russie, attaquée alors par la Turquie et la Pologne, à être annexée à l'empire. En ce temps les terres en Russie étaient censées appartenir à l'État et se donnaient aux fonctionnaires en viager, *po mestou*, selon la place occupée ; ou autrement telle terre était affectée au vayvode de tel gouvernement, au lieu de payement en argent, et pouvait en conséquence changer de main. Les propriétés individuelles étaient rares et insignifiantes. La situation matérielle des individus se trouvait aussi dans la dépendance de l'État. Ne prenant point part au travail industriel, les fonctionnaires n'en connaissaient ni l'essor ni les convenances, et ne pouvaient avoir sur la situation du pays que des notions vagues. Le czar présidait le conseil des boyars. Dans les actes de ce conseil on peut voir certaines décisions prises selon la formule citée, d'autres portent seulement la signature du czar Alexis (père de Pierre-le-Grand). Faute de connaissances pratiques et d'indépendance chez les membres du conseil, ce régime, sans coup d'état aucun, tomba en désuétude de lui-même. Le czar Alexis institua l'hérédité des terres, mais ce fut Pierre-le-Grand qui fonda positivement la propriété terrienne. Pierre établit également des collèges (conseils collégiaux) pour l'administration du pays. Il emprunta cette idée au projet de l'abbé de Saint-Pierre ; projet fait pour obvier aux abus qui avaient paru à la suite

du gouvernement tout arbitraire établi par Louis XIV. On peut également citer, à l'appui de la concordance nécessaire des deux points de vue d'évolution et d'ordre statique, un exemple contemporain : Dans les pays musulmans la propriété individuelle de la terre n'existe pas ; la liberté individuelle est dans un état précaire et livrée à l'arbitraire des pachas ; les idées toutes subversives sont basées et sur la fatalité et sur la négation de l'initiative humaine. Néanmoins on proclama à grand bruit, à l'instigation d'hommes d'État et de lettrés parfaitement sincères, la constitution turque, qui n'eut pas de suite et resta sur le papier ; et ce fait lui-même a été voué à l'oubli.[1] L'établissement de la propriété individuelle, garantie par la loi, pourrait avoir une influence plus bienfaisante. Comte se prononçait contre le parlementarisme, surtout à cause des trois systèmes d'idées qui présidaient en son temps dans les discussions politiques, les idées du parti rétrograde, du parti révolutionnaire et enfin du centre n'ayant aucun principe propre. En ce cas la faute n'est pas à la forme politique, mais bien à la diversité et à l'absence de principes communs, dans la discussion des questions sociales.

L'anarchie actuelle est principalement mentale, avons-nous dit. La pleine liberté de pensée qui existe maintenant mène par des chemins divers à des conclusions contraires, mais la pensée, pour ne pas se perdre dans les utopies ou les chimères, doit être elle-même soumise à certains modes de penser ; ce qui n'atténue pas l'initiative humaine, mais au contraire en augmente la force.[2] La société et les gouvernants les premiers souffrent de la confusion des idées, en ce qui touche les questions sociales. Si l'on admet que la situation exige la direction des idées, par rapport aux questions sociales, dans la voie commune scientifique, on devrait conclure que la question peut être ramenée finalement à celle de l'enseignement général. Cet ensei-

---

[1] On peut voir à Constantinople les bâtiments du parlement, construits près de l'ancien hippodrome ; ils sont vides et fermés à clef.

[2] Pour obvier à l'abus de l'emploi du mot liberté dans un sens absolu, Comte remplaçait la formule « ordre et liberté » par celle d' « ordre et progrès ; » il pensait que le mot progrès présentait un sens plus défini.

gnement dépend de la science officielle qui malheureusement, dans son état actuel, tend à la dispersion dans la spécialité.

Comte dit que, comme historiquement l'art a précédé la science, c'est par l'art et les lettres que doit commencer l'éducation. Dans l'enseignement actuel, dit classique, on procède premièrement par l'étude des langues mortes. Comte pense qu'on doit commencer par les langues modernes, en reléguant les langues anciennes à la fin du cours des études. On pourrait ajouter, qu'on devrait en faire non un enseignement général, mais un enseignement spécial. Dans la discussion ouverte à ce sujet, on a énoncé l'idée que, comme en principe il faut habituer la jeunesse à des études sérieuses, à un travail assidu, on doit en conséquence commencer par les grammaires grecques et latines, justement parce que ces études sont difficiles. C'est le contraire de la loi d'évolution, d'après laquelle il faut commencer par le facile pour aller au difficile. On a exprimé encore l'idée que l'étude des langues classiques présente, par la longue habitude qu'on en a, le mode ou terrain le plus connu et le plus approprié à l'étude; néanmoins des savants de premier ordre, par des raisons de pédagogie, de linguistique et en hommage aux nécessités du temps, se prononcent contre l'usage établi, comme ne donnant pas les résultats qu'on prétend en tirer. Du moins l'étude de ces langues devrait rester facultative. Il est de fait, qu'après un enseignement plus exclusivement de lettres et de rhétorique, le jeune homme entre dans un monde où toutes les idées sociales qu'il sera peut-être appelé à discuter sont actuellement mises en question, sans avoir reçu dans son enseignement une solide base scientifique d'appréciation.

Les faits prouvent que la connaissance des phénomènes et le développement des différentes sciences sont dus uniquement à l'introduction des méthodes scientifiques. Il s'agirait d'une extension de l'application de ces méthodes aux phénomènes sociaux. Dans ce but et pour combler la lacune signalée, nous venons d'apprendre que le professeur Édouard Humbert a adressé dernièrement à une commission du Grand Conseil de Genève une lettre dans laquelle il exposait l'importance de la fondation de chaires de philosophie des sciences. L'exposition des lois naturelles et des méthodes scientifiques ne pourrait, dans l'état actuel de la science, présenter des difficultés graves.

Il y a deux principes en sociologie: les lois naturelles et la libre action de l'homme. Quelques personnes entendent les lois naturelles dans un sens de déterminisme fatal, niant l'initiative humaine; d'autres pensent que l'arrangement des phénomènes sociaux est tout dans le caprice ou la volonté de l'homme. Mais ce n'est qu'en combinant son action avec les lois naturelles, ce n'est que par la connaissance de ces lois que l'homme peut atteindre la vérité et obtenir des résultats pratiques durables et bienfaisants.

Je suis heureux d'invoquer à ce sujet l'autorité de M. Ernest Naville et de citer les lignes suivantes d'une lettre qu'il m'a adressée:

« Je suis absolument d'accord avec vous sur vos deux conclusions.

« Conclusion philosophique: la coexistence dans la marche de la société de la libre action de l'homme et de lois naturelles qu'il est très important de connaître.

« Conclusion pratique: la convenance d'un enseignement de philosophie des sciences. J'estime que cet enseignement devrait être le couronnement de toutes les études universitaires. »

D. Stolipine.

Chroniques et Correspondances

CHRONIQUE RUSSE

La Belle au bois dormant. — Les uniformes. — République et monarchie dans les universités. — Les théâtres. — M. Alexandre Ostrovskii : L'*Orage*, *Pas de ce monde-ci*. — Le mysticisme en Russie. Le sacrifice de soi-même.... et des autres. Le baptême de feu. Le baptême de sang. — La paysanne et le paysan russes. — Les auteurs russes en France.

Tout l'été Saint-Pétersboug sommeille. Les rues sont désertes, le monde officiel, le monde qui s'amuse sont absents, les magasins restent sans acheteurs, les bibliothèques, les musées sont fermés, les revues ont des articles d'été, qui n'empêchent pas de dormir. La cité du grand Pierre est la Belle au bois dormant. A peine fait-elle quelques rêves: une promenade aux îles où l'on joue l'opérette — la chanteuse en français, les chanteurs en russe — et d'où l'on revient aux clartés d'un soleil rutilant qui se lève au nord-est — ou aux concerts de Paulosk, d'où l'on ne revient guère plus tôt. Mais la Belle continue à dormir. Le prince charmant qui la réveille, ce n'est pas, comme dans le conte international, le joyeux soleil de printemps, c'est le soleil d'automne, ce soleil mélancolique qui jaunit, rougit et fait tomber les feuilles des bois, qui ramène les voyageurs dispersés, rouvre les écoles et les théâtres, et raccourcit le jour au profit de la nuit, car le Russe est essentiellement noctambule. J'entends le Russe *civilisé*, comme on dit ici. Le dîner marque, ainsi qu'autrefois, la moitié de la journée, mais au lieu d'apparaître à midi, il n'apparaît qu'à six ou sept heures ; la matinée commence à onze heures ou midi et l'après-dîner finit à deux ou trois heures du matin, si ce n'est plus tard. Comme il n'y a pas de nuit ici dans l'été, on est tout dépaysé et l'on s'en va.

Au moment où j'écris, la belle endormie ouvre de nouveau les yeux. Les rues se remplissent ; les fenêtres, veuves de rideaux pendant l'été, se décorent, elles seront bientôt doublées en pré-

vision du froid. Tous les quais sont encombrés de bois à brûler, qui s'évanouit bientôt, absorbé pour les provisions d'hiver....

Un nouvel uniforme apparaît aussi dans nos rues. Nous en avions déjà beaucoup, mais il paraît que celui-ci était indispensable. Il est vert, bleu et jaune, mais le vert foncé est la note fondamentale. Ajoutez la casquette à bande bleue et la dague au côté. C'est celui que l'on impose pour le moment aux étudiants des huit universités de la Russie — en attendant qu'on leur en impose un autre, car ici les changements d'uniformes et de logements ne le cèdent guère qu'aux changements de température. La dague, par parenthèse, est un sabre innocent comme celui du marquis de Carabas. En Allemagne les étudiants ont des duels entre eux, habitude qui n'a rien de bien favorable au progrès des études, j'en conviens, — mais ici on ne se bat guère, en dehors des grandes expéditions. Quand vous voyez deux hommes du peuple aux mains, soyez sûr que l'un bat et que l'autre est battu, sauf à battre à son tour pendant que l'autre se laissera faire. La dague est donc innocente pour les étudiants, mais non le costume. Ils étaient habitués à se présenter aux cours avec ce que Dieu leur avait envoyé — expression locale — avec leurs habits de ville. Quelques-uns même avec la chemise nationale, non de couleur brillante comme celle des paysans, mais de couleurs sombres. Beaucoup d'étudiants appartiennent à des familles pauvres. Beaucoup sortent des séminaires ecclésiastiques, où ils ont été instruits avec grande économie d'argent et aussi, il faut le dire, avec une certaine économie de savoir, mais ils sont fort appliqués et pleins d'ardeur pour rattraper le temps perdu. L'uniforme obligé, l'obligation de payer la rétribution annuelle avant d'avoir le droit d'assister aux cours seront choses lourdes pour nombre d'entre eux. Il y avait des bourses, il y en aura encore, mais pour les obtenir les musulmans — et ils sont nombreux en Russie — étaient sur le même pied que les chrétiens. A l'avenir les chrétiens seuls y auront droit.

Ce n'est pas de cela seulement que les étudiants se plaignent. Leur régime était de cinq leçons par jour — de neuf heures du matin à deux heures, comme dans les gymnases. Le reste de la journée leur était laissé pour digérer les cinq leçons. En usaient-ils bien? C'est une autre affaire. Les étudiants pauvres usaient de ces heures de liberté un peu plus pour l'instruction des autres que pour la leur. Souvent les familles ne fournissent qu'un maigre subside, qui ne laisse pas d'être lourd pour elles. Les étudiants tâchaient d'y ajouter quelque peu en donnant des leçons, à bas prix, à des plus ignorants qu'eux. Ils se logeaient dans des quartiers excentriques, où les dépenses sont moindres, mais d'où il faut du temps pour se rendre à pied à l'université. Maintenant les leçons se prolongeront jusqu'à trois et quatre heures, et dans quelques facultés recommenceront le soir de six à huit heures sous forme de conférences. Adieu désormais la plupart des leçons données en dehors et même en partie les études sérieuses à la maison. Car comment s'assimiler les huit leçons qu'on peut avoir reçues dans la journée?

La révolution est plus complète encore dans l'administration. Jusqu'ici les universités russes, comme les universités allemandes, comme les universités françaises d'autrefois, formaient de petites républiques scientifiques. Les professeurs se choisissaient entre eux et choisissaient leurs coopérateurs. Chaque faculté élisait son doyen, les facultés réunies élisaient leur recteur. Désormais c'est le curateur nommé par le ministre qui choisira les doyens, c'est le ministre qui nommera le recteur sur trois professeurs désignés. Le recteur était jusqu'à présent un petit souverain constitutionnel. La plupart de ses attributions ont passé à l'inspecteur, désigné aussi par le ministre. Ajoutons que le curateur, récemment nommé, de l'arrondissement scolaire de Pétersbourg est, non un homme de science, mais un militaire. Il faut voir le nouveau système à l'œuvre pour savoir ce qu'il produira. Le nombre des étudiants inscrits n'est inférieur que d'un huitième à celui de l'année dernière.

La Russie qui a été la première à organiser l'enseignement supérieur des jeunes filles, qui a précédé les autres nations en établissant l'enseignement strictement laïque, souvent gratuit, et obligatoire à la discrétion des communes, se prépare à fonder un établissement d'enseignement dont l'imitation s'imposera nécessairement ailleurs. Il s'agit d'une école pour l'enseignement théorique et pratique des langues vivantes — non de l'Asie, celui-là existe depuis longtemps — mais des langues de l'Europe. C'est à la Russie, du reste, où l'étude des langues est si répandue, qu'il revient de donner l'exemple. Maintenant que la vapeur, l'électricité, les progrès matériels de tout genre rapprochent les distances et confondent les nationalités, des écoles de ce genre vont devenir partout indispensables. Mais il sera honorable pour la Russie d'avoir pris l'initiative.

Les théâtres se sont rouverts en même temps que les écoles. Les théâtres? Pas tous. Nous les avons comptés au printemps, en automne il nous en manque un, et l'un des plus aimés, l'Opéra italien. Il ne nous reste que l'Opéra russe et Dieu sait ce que nous réservent les chanteurs russes quand ils n'auront plus de modèles pour leur apprendre à phraser et surtout à jouer d'une façon distinguée! Au reste, pour le moment, nous n'avons pas même l'Opéra russe. On devait réparer le Grand Théâtre, qui a en effet besoin d'être en partie reconstruit, et c'est son voisin, le Théâtre Marie, qu'on a mis en réparation, en sorte que ni l'un ni l'autre ne sont en état, et que les amateurs de la musique chantée en sont réduits à l'opérette moitié russe, moitié française que l'on joue au Petit Théâtre. C'était bon en été quand la ville était endormie; maintenant c'est un peu maigre.

Le théâtre français à qui l'on reprochait la faiblesse de son personnel féminin, nous revient avec un essaim gracieux et souriant disposé à nous égayer et à nous faire pleurer suivant les circonstances. Pour le début, on a repris *Une Chaîne*, de Scribe, que l'on jouait lorsque le théâtre a dû fermer ses portes par ordre.... de l'été. On nous promet des nouveautés dans un délai prochain.

Le théâtre russe s'est rouvert par l'*Orage*, de M. Alexandre Ostrovskii, qui n'est pas non plus une nouveauté, mais qui passe pour le chef-d'œuvre de la comédie russe contemporaine. L'*Orage* vient d'être traduit en français par M. Legrelle, mais la traduction n'est pas encore en vente, que je sache. Il n'est donc pas hors de propos de dire en passant quelques mots de cet ouvrage.

L'héroïne, Katérina, est une jeune femme que l'on a mariée à un brave bourgeois, bon homme au fond, mais prosaïque et peu sentimental. Elle avait rêvé autre chose. Un jeune homme la regarde beaucoup, il a l'air plus distingué que son mari, il semble fort épris et Katérina en rêve souvent. Son mari annonce un voyage, elle le supplie de renoncer à ce projet, ou tout au moins de l'emmener. Il refuse et part. Ce qu'elle prévoyait arrive. Les circonstances la mettent en rapport avec le Roméo entrevu. Elle résiste peu et se jette dans ses bras. L'enchantement dure huit jours. Le mari revient joyeux et confiant. Mais elle est incapable de mentir. Un orage éclate, elle s'imagine que le tonnerre qui gronde est une menace à son adresse, que Dieu veut la punir, et elle raconte tout à son mari stupéfait. La scène est fort belle. Les maris russes n'ont rien de ces jalousies féroces qui ensanglantent les drames espagnols. Kobanof pardonnerait, mais Katérina ne se pardonne pas, et va se jeter dans le Volga.

Les personnages masculins ont ici assez peu de relief, au moins ceux qui servent à l'action : L'amant est nul, le mari n'est guère qu'entrevu, mais la mère du mari, entichée de vieux préjugés et invoquant à tout propos les sévérités d'autrefois à l'endroit des femmes, est peinte avec vigueur et bien vivante. Les personnages secondaires qui remplissent les premiers actes à la manière de Sardou, sont heureusement esquissés, mais ils ont le tort de tenir une place que nous voudrions voir consacrée aux développements de l'action et à des scènes que nous sommes réduits à imaginer, au lieu de les voir s'étaler devant nos yeux.

On a fort applaudi, comme cela est de tradition, pour cette œuvre classique. Le public est resté plus froid pour une comédie nouvelle du même écrivain, jouée au commencement de cette année et insérée dans un des derniers numéros de la *Pensée russe*. Elle a pour titre : *Pas de ce monde-ci*. Il s'agit d'une jeune fille élevée dans un milieu sévère et prude qu'on a mariée à un viveur. Celui-ci l'aime bien au fond, mais il ne se croit pas obligé de rompre brusquement avec son passé. Elle est fort affectée de cette conduite et une fois que son mari l'a menée voir une opérette quelque peu décolletée, elle s'indigne et lui reproche amèrement de l'avoir exposée à entendre de telles inconvenances. Plus tard obligée d'aller pour sa santé passer une saison à l'étranger, elle reçoit une lettre où on lui dit que son mari a fait des dettes qu'il n'a pu payer et qu'il est menacé d'une contrainte par corps. En Russie les biens de la femme restent distincts de ceux du mari. Elle accourt, prête à sacrifier sa fortune pour tirer le sien d'embarras. La dénou-

ciation était fausse, mais la jeune femme se trouve en face de mémoires où il est question de bouquets et de bijoux offerts à une certaine demoiselle Clémence. Elle est tellement bouleversée et indignée qu'elle est prise d'un accès de folie et meurt.

Nous retrouvons ici le mêmes défauts que dans l'*Orage*, mais plus accentués. Les scènes les plus intéressantes se passent dans la coulisse et le spectateur est obligé de les inventer. C'est un beau sujet cependant que cette idéaliste jetée au milieu des vulgarités de la vie et mourant de ses déceptions ; malheureusement il étouffe ici faute d'être suffisamment développé. Supérieure comme style à l'*Orage*, la nouvelle comédie lui est fort inférieure comme drame. M. Ostrovskii a le tort d'écrire trop vite.

L'*Orage* nous a montré une femme rappelée à son devoir par un phénomène atmosphérique. L'idée ne serait jamais venue à un écrivain français de faire jouer un pareil ressort. Ici cette intervention et cet effet du tonnerre semblent tout à fait naturels. Le Russe est essentiellement superstitieux et mystique, et toujours disposé à voir dans les événements les plus simples de la vie les actes d'une puissance occulte qui l'enveloppe et s'occupe sans cesse de lui. Les esprits les plus élevés n'échappent pas à cette tendance au mysticisme. Joseph de Maistre y était porté peut-être avant de demeurer en Russie, mais la maladie s'est aggravée dans ce milieu. On sait quel crédit Alexandre I[er] accordait à M[me] de Krüdner, une autre Russe aussi, malgré son nom allemand et ses écrits français. Gogol, le satirique, l'humoristique, le Dickens de la Russie, employa ses dernières années à prier devant ces images que l'on place dans les angles des diverses pièces d'un appartement et que le visiteur salue en entrant, avant de saluer les maîtres de la maison ; on le trouva mort de faim, abîmé dans sa contemplation. Dostoïevskii était devenu tout à fait mystique vers la fin de sa vie, et si Tourguénief a été préservé de la maladie, il est permis de croire que son séjour prolongé en occident y a bien été pour quelque chose.

M. Ostrovskii s'est donc montré fidèle aux idées et aux mœurs nationales dans l'*Orage*. Par malheur cette préoccupation mystique de ses compatriotes n'est pas toujours bienfaisante ou inoffensive. Elle engendre parfois des effets terribles. Je parlais, en commençant, de ces articles que les revues impriment pendant l'été et qui n'empêchent pas leurs lecteurs de dormir. Ce n'est certes pas le cas d'un travail inséré par M. Prougavine dans trois numéros successifs de la *Pensée russe* sous ce titre : *Les destructeurs d'eux-mêmes*. On trouve là un tableau effrayant des aberrations féroces que cette tendance au mysticisme peut provoquer dans des âmes ignorantes et naïves.

Voici le recit par lequel l'auteur commence :

En 1847, il y avait dans le gouvernement de Perm, sur les bords de la Kama, un paysan du nom de Kholkine relativement instruit et à son aise, qui se délectait dans la lecture de certains livres apocalyptiques qu'on ne trouve guère que chez les paysans russes non orthodoxes. On lui avait parlé d'une *Vie*

de saint Ephrem Sirine, dans laquelle on annonçait ce qui devait se passer aux derniers jours du monde. Il parvint à se procurer ce livre au prix de 120 roubles assignats (168 francs), somme énorme pour un paysan. A cette époque l'empereur Nicolas avait organisé contre les non orthodoxes ou *raskolniki* une sorte de chasse dans le genre de celle que Louis XIV ordonna contre les protestants français à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Kholkine vit dans ce fait le commencement du régne de l'Antéchrist (Trichka). Son livre lui avait appris que lorsque l'Antéchrist paraîtrait sur la terre, tout le monde lui obéirait et que dès lors personne ne serait plus sauvé. Pour éviter la damnation éternelle il ne restait qu'un moyen, telle était du moins la conviction de Kholkine. C'était de s'en aller dans un bois, dans une caverne, et de mourir là d'une manière ou d'une autre. Il fit partager cette conviction à sa femme, à son beau-frère et à son entourage, et l'on résolut de se retirer dans une forêt voisine et de s'y laisser mourir de faim. Mais il fallait se cacher. Son frère avait une petite fille de six mois. On craignit que, par ses pleurs d'enfant, elle ne décelât la retraite, on la mit à mort; puis Kholkine et ses parents, au nombre de dix-neuf, s'établirent dans une partie sauvage du bois. Les premiers jours furent employés, par les hommes à construire une sorte de tente, par les femmes à coudre les « chemises mortuaires » en grosse toile. Kholkine fabriqua des croix de deux espèces de sapin et de sorbier; il les mit au cou de quelques-uns de ses compagnons destinés à subir l'épreuve les premiers. Il leur fit jurer qu'ils renonçaient à Satan et à ses œuvres, et leur promit que dans douze jours ils seraient dans le royaume des cieux. En attendant, il leur fallait se coucher, prier et s'abstenir de toute nourriture. Les autres pénitents étaient autorisés à manger quelque peu pour se soutenir. Mais les vivres qu'ils avaient emportés s'épuisaient, Kholkine avait assuré que Dieu leur en enverrait. Il n'en arrivait pas. Les enfants pleuraient, implorant un morceau de pain, une goutte d'eau, mangeant de l'herbe, de la fougère, du sable. Les compagnons de Kholkine se plaignirent d'avoir été trompés par lui, et quelques-uns le quittèrent malgré ses efforts pour les retenir. Craignant que sa retraite ne fût dénoncée, il résolut de se fixer plus loin dans les profondeurs de la forêt. Les enfants, épuisés, se déclarèrent incapables de marcher. On leur demanda s'ils voulaient mourir; ils répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux. On les tua à coups de hâche et à coups de couteau. Le frére de Kholkine demandait aussi à mourir. Kholkine leva la main pour le frapper, mais il se mit à trembler et confia cette tâche à un de ses compagnons. Les corps enterrés, on voulut partir, mais les femmes semblaient gênantes, on les tua, y compris la mère de Kholkine, après avoir obtenu leur consentiment. Les survivants — ils n'étaient plus que quatre — se mirent à la recherche d'un lieu convenable pour en finir, mais leur fermeté était à bout, ils retournèrent chez eux et se livrérent à la justice, qui les exila en Sibérie.

Ces faits ne sont qu'un échantillon de ceux que M. Prougavine a réunis. Tantôt c'est un chef de maison qui « baptise » tous les siens « dans le sang, » c'est-à-dire qui les tue pour leur ouvrir la porte « du royaume des cieux. » Tantôt c'est une société, tout un village qui convient de se donner la mort et conclut « l'accord du salut. » Le genre de mort que l'on choisit le plus souvent, c'est le « baptême de feu. » On surcharge, on bourre une izba de combustibles. On clôt toutes les issues, on s'y enferme et on y met le feu. Un tableau qui figurait à l'une des dernières expositions russes représentait un sacrifice de ce genre. D'autres fois, c'est de faim qu'on se décide à mourir, mais dans ce cas on ne va qu'exceptionnellement jusqu'au bout. Un passant qui traverse le bord, entend des plaintes, il s'approche, il s'informe, il brise les clôtures, et rend les pénitents à la vie, pas tous cependant: quelques-uns se jettent si avidement sur les vivres qu'on leur apporte, qu'ils se donnent une indigestion et en meurent.

D'autres fois c'est un père, c'est une mère qui, s'apercevant qu'ils chérissent trop un enfant, imaginent de l'offrir à Dieu en sacrifice « avant qu'il ait péché. » Il court, parmi les *raskolniki* des chants qui conseillent ces immolations. Les immolations en masse sont souvent provoquées par un inspiré qui parcourt la campagne annonçant que l'Antéchrist est né, qu'il va paraître, et prêchant la mort volontaire comme moyen d'échapper à la perdition. Quelquefois les sectaires se sont condamnés à la mort par le feu pour ne pas être traînés devant les tribunaux. Il y a aussi dans ces histoires des « destructeurs d'eux-mêmes » quelques rares cas de folie, mais c'est une exception rare. Le mobile le plus fréquent est le fanatisme, ce fanatisme oriental, qui inspire les pénitents de l'Inde et qui inspirait autrefois les anachorètes chrétiens.

Qu'on ne croie pas que les faits de ce genre soient rares et exceptionnels. Depuis qu'on les enregistre et encore partiellement, c'est-à-dire depuis la fin du XVIme siècle, plus de *dix mille* personnes ont péri de cette façon. M. Prougavine donne les dates, les lieux de ces immolations et quelquefois les noms des victimes. Il en est qui sont postérieures à 1870!

Le paysan russe a toutes sortes d'excellentes qualités. Il est un peu ivrogne et paresseux, mais il est bon, serviable, hospitalier, généreux. Il a même un mérite aux yeux des socialistes, c'est d'avoir réalisé avant Fourier une sorte de phalanstère pour le mode de culture des terres et de partage des récoltes dans la plupart des communes rurales. Mais quand il obéit à une idée préconçue, à ce qu'il regarde comme un principe, il est impitoyable. Nous venons de le voir à l'œuvre dans les associations « pour le salut des âmes: » il en est de même dans la vie ordinaire, dans la vie de tous les jours.

Contrairement à ce qui se voit dans les pays de l'occident, la femme est ici supérieure à l'homme, et cela à tous les degrés de l'échelle sociale. Le paysan le sent instinctivement, mais il n'en est pas plus doux pour sa compagne, au contraire. La loi déclare la femme inférieure à l'homme, la Bible enseigne

que c'est par elle que le mal est entré dans le monde et il trouve plaisir à peser sur elle, à l'écraser de son droit du plus fort. Il éprouve à l'endroit de la femme, dont il ne peut méconnaître la supériorité intellectuelle, quelque chose du sentiment qu'éprouvent des barbares en entrant en vainqueurs dans une ville civilisée et prenant un plaisir sauvage à détruire. Quand un jeune paysan se marie ce n'est pas pour trouver en rentrant à son foyer un doux sourire et un regard caressant, c'est pour mettre une travailleuse de plus dans la maison. Aussi, pour peu que le mari ne la couvre pas de son amour, toute la famille du mari se tourne contre elle et en fait une martyre. On me racontait dernièrement comment une pauvre jeune femme sur le point d'accoucher avait été forcée de travailler à la maison jusqu'au moment suprême. Elle avait été ensuite abandonnée seule dans une grange, puis, une fois délivrée, forcée de reprendre son travail. Un romancier de grand talent, M. Ouspienskii, qui s'est attaché à étudier la vie des campagnes, a publié récemment dans un journal quotidien deux lettres qui contiennent des détails navrants sur la situation faite aux femmes. Voici entre autres un fait qu'il raconte et dont il a été presque témoin. Les femmes, ici comme partout, sont fières de leur chevelure. Les jeunes filles la laissent pendre sur le dos en une tresse unique. Les femmes mariées s'en font deux tresses, qu'elles enroulent autour de la tête. On fit un jour de ces tresses un moyen de torture pour une jeune femme. Après l'avoir terrassée on souleva une planche du plancher, on fit entrer les tresses dans la fente, on replaça ensuite la planche qu'on resserra, et toute la famille, le beau-père, la belle-mère, le mari, assouvirent leur rage sur la pauvre femme qui ne pouvait bouger ni se défendre. M. Ouspienskii affirme que des faits de ce genre sont fréquents.

L'ouvrage de M. Prougavine, les lettres de M. Ouspienskii nous ont singulièrement écarté des traductions de M. Legrelle. Je dis « les traductions, » car il vient d'en faire paraître deux: l'*Orage* et les *Lettres de voyage* de Karamzine. M. Legrelle n'en est pas à donner ses preuves. Outre un ouvrage capital sur *Louis XIV et Strasbourg*, il a déjà publié la traduction de plusieurs pièces du théâtre russe: *Boris Godounoff*, du comte Alexis Tolstoï, — qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de *La Guerre et la Paix*, — le *Malheur d'avoir de l'esprit*, de Griboïédof, etc. Ses traductions se font remarquer par cette fidélité, à la fois minutieuse et élégante que l'on semblait réserver jusqu'ici pour les classiques grecs et romains. Les lettres de Karamzine sont d'une traduction plus facile. Elles datent d'une époque où l'imitation de la forme française était dominante en Russie, mais elles sont intéressantes à un autre point de vue. Tout le monde connaît, au moins de nom, sa grande *Histoire de l'empire russe* avant les Romanoffs. Ses lettres écrites pendant son voyage en France sont curieuses surtout en ce qu'elles nous montrent un étranger imbu des idées des philosophes du XVIIIme siècle, traversant la France en pleine révolution, observant et notant ce qui se passe autour de lui, sans se douter

de l'influence qu'allaient exercer, non-seulement sur la France, mais sur l'Europe, mais sur le monde ces mouvements auxquels il n'attachait qu'une attention distraite.

Les auteurs russes sont en faveur en France à l'heure qu'il est. On a fait passer en français Tourguénief tout entier, même sa correspondance intime. Dostoïevskii est à la mode. On traduit jusqu'à des fragments de son *Journal d'un écrivain*, bien qu'il y ait là, aussi bien que dans les derniers romans de l'auteur, des divagations un peu fortes. On vient de publier un ouvrage sur les trois chefs de la pensée russe, et c'est en français seulement qu'a pu paraître l'ouvrage du comte Léon Tolstoï sur la religion. Pour ceux qui cherchent le nouveau, il y a en effet dans la littérature russe une mine précieuse à exploiter.

J. DE LATOUR.

LETTRE DES PAYS-BAS

La Haye, le 6 octobre 1885.

Il en est des peuples comme des individus: ils ne vous pardonnent pas la moindre remarque et ont rarement la sagesse de profiter de la leçon. Et cependant il faut bien que de temps à autre on élève la voix pour réveiller les petits États surtout de la torpeur qui s'est lentement emparée d'eux et leur rappeler ce que fut le passé et ce que pourrait être l'avenir. Ils vous répondent simplement qu'ils sont trop petits, que de nos jours seuls les colosses peuvent commander le respect de l'univers, et ils oublient qu'aucun pays de l'Europe n'est aussi vaste que la Russie, tandis qu'il n'en est peut-être pas qui soit aussi peu connu du reste du vieux monde. On le dirait encore à l'état de première enfance. Un pays n'est donc grand que par sa puissance intellectuelle; ce n'est pas la frontière qui est destinée à limiter son poids dans la balance des peuples, c'est l'esprit et la vie qui se manifestent dans ses arts, ses sciences, ses lettres, son industrie et son commerce.

Si nous nous arrêtons à contempler un instant l'état des choses dans les Pays-Bas, nous trouverons la preuve la plus éclatante de ce que nous venons d'affirmer. Possédant toujours des colonies superbes, jouissant d'une paix devenue proverbiale, comptant parmi ses enfants des hommes doués de fortunes vraiment fabuleuses, n'ayant été atteint par aucune grande calamité, ce pays s'est cependant lentement effacé dans l'ombre, tant et si bien que de nos jours c'est à peine si on en parle encore autrement que pour citer ses vieilles faïences, ou.... les adieux fort peu courtois que lui adressa Voltaire.

Et cependant ce même peuple a autrefois étonné l'Europe entière. Les glaces éternelles de Nova Zembla gardent encore le souvenir de Heemskerck, ce navigateur hardi entre tous qui voulut réserver à sa patrie la gloire de se frayer à travers les neiges un chemin vers le soleil de l'Insulinde. L'Angleterre s'efforce encore en vain d'oublier comment Corneille de Witt est allé la châtier jusque dans ses propres ports et l'a vaincue à Chatham. L'école flamande, ou hollandaise, est encore de nos jours honorée dans les toiles des vieux maîtres; il n'est pas de musée où l'on n'en retrouve quelque spécimen de grand prix; et quant aux sciences, qui ne se rappelle les noms de Grotius, d'Érasme et de tant d'autres?

Eh bien! Quand on s'est plu à réveiller tous ces glorieux souvenirs, quand on a fouillé à cœur joie dans tout cet or, on s'arrête tout à coup troublé et, sentant une sueur froide monter aux tempes, on se demande tout bas: « Plus rien? » Les trésors d'un peuple jadis si grand seraient-ils épuisés au point que nous n'en puissions plus retrouver l'éclat? Les échos jadis retentissants de sa gloire se sont-ils endormis à tout jamais?

Nous nous refusons à le croire, et cependant si ce vieux peuple savait!...

Si un pays veut être grand, il faut avant tout qu'il sache concentrer ses forces en soi. Il faut qu'il apprécie assez les talents et la science de ses fils, pour les garder dans son propre sein et leur y faire une vie digne de leurs aspirations élevées. Du moment que la misère ou bien l'ingratitude les chasse de leurs foyers, ce pays perd tout droit à la gloire qu'une nouvelle patrie ne refusera pas à ses enfants méconnus. Et si ce pays est trop petit pour briller au rang des peuples guerriers, il renonce de la sorte volontairement à sa propre renommée. Or, voilà justement ce que la Hollande oublie trop souvent: voilà pourquoi un Alma Fadema lui est déjà disputé par l'Angleterre; pourquoi à peine un seul de ses poètes est connu seulement de nom à l'étranger: voilà pourquoi les autres pays sauraient à peine dire si la Hollande possède encore des savants.

En Belgique, quand un auteur doit lutter contre la misère, l'État est là qui lui vient en aide. Henri Conscience a été nommé ainsi conservateur du Musée Wiertz, une charge simplement honorifique, puisque les peintures de ce maître aussi grand que bizarre sont réunies, et cela dans le meilleur état, dans une seule salle; mais c'était une manière délicate de lui offrir une charmante demeure et une rente viagère. Le compositeur flamand Edgar Finel a pu remporter un prix assez considérable pour être à même de poursuivre pendant quatre ans, sans trop de soucis, les débuts de sa carrière artistique, qui a abouti à faire de lui un des plus grands musiciens de la Belgique. L'année dernière encore le roi des Belges a ouvert un concours pour ceux qui ont approfondi l'étude de la géographie et la manière de la répandre parmi le peuple, avec un prix de vingt-cinq mille francs.

« Tout cela n'est pas le Pérou! » dira-t-on. Mais c'est plus que le Pérou pour les artistes ou les savants, car c'est le

moyen pour eux de poursuivre ces longues études qui sont la base de tout art comme de toute science, sans que, pendant quelques années au moins, ils aient à lutter contre la faim, ce loup rongeur qui déchira tant de nobles entrailles.

Comme on n'a rien de tout cela en Hollande, inutile de vous dire les luttes terribles et écœurantes de ceux qui s'agitent encore tout en bas, dans la plaine. De fiers lutteurs pourtant! qui, le front blême, et les yeux caves, aiment mieux leur misère que d'abandonner leurs rêves de tant d'années. Des maniaques peut-être, des illuminés, je le veux bien, mais enfin les seuls ensorcelés qui puissent, grâce à leur propre magie, rehausser le prestige de leur pays.

Mais voyant partout la pauvreté et l'obscurité répondre à leurs nobles efforts, il n'est guère étonnant que dès qu'une autre patrie leur tend des bras consolateurs, ils s'y laissent tomber, las d'être méconnus et déchirés chez eux. Car enfin, c'est méconnaître ses enfants les mieux doués, que fait la Hollande, quand ses meilleurs auteurs se glorifient d'atteindre à la deuxième édition de leurs œuvres — quand ses plus grands peintres gardent leurs chefs-d'œuvre oubliés dans un coin de leur atelier, — quand ses deux gloires, Nicolaas Beets et Mme Bosboom-Toussaint, finissent leurs jours dans une pauvreté relative, et quand Richard Hol, Nicolaï, Brandts, Buijs et Verhulst ne sont pas reconnus parmi les meilleurs compositeurs de l'Europe.

La faute en est en partie aux riches. Le commerce est toujours prospère, les colonies rapportent chaque année des fortunes aux Hollandais qui rentrent de Java ou de Sumatra les poches bourrées d'or. Il ne tiendrait dès lors qu'à eux de protéger les arts des Pays-Bas. Mais non! Une grande partie de ces nababs vont s'établir à Bruxelles; c'est leur petit Paris. Pour ceux qui restent, ils partagent le mauvais goût de l'aristocratie néerlandaise qui pense que « le hollandais n'est pas une langue à lire. » Il y a dans ce pays qui plus que tout autre aurait besoin de concentrer toutes ses forces dans son patriotisme, des jeunes gens, nés dans les plus hautes sphères, qui ne sauraient écrire une lettre convenable en hollandais. Aussi ne lisent-ils jamais un des auteurs de leur pays, et ceux-ci n'ont plus qu'à espérer dans la bourgeoisie qui n'a pas d'argent, et dans les bibliothèques de village, où des doigts noirs se posent sur les pensées qu'ils ont arrachées de leur cœur.

Et cependant il n'est pas trop tard. Que tous les riches néerlandais se bornent pour quelques années à acheter les toiles de leurs maîtres, plus grands qu'ils ne veulent le croire eux-mêmes; à lire les œuvres de leurs poètes et de leurs romanciers; qu'ils consultent leurs savants, et négligent pour une fois la musique allemande pour ne chanter ou jouer que ces belles mélodies des Pays-Bas, qui renferment en elles toute la beauté étrange de la musique du nord; et qu'enfin le pays lui-même soutienne les grands lutteurs, qui voulant lui apporter les reflets de leurs torches brûlantes, sont menacés d'être dévorés en route par la famine aux dents aiguës. Qu'il leur vienne en aide, avec délicatesse, sachant qu'ils s'effarouchent vite; et que comblant

d'une sollicitude de mère ces pauvres enfiévrés, elle les empêche de jamais quitter ses bras maternels.

Est-ce le désir de parvenir en écartant de leur chemin les gloires réelles du pays, où est-ce un plaisir de fort mauvais goût qui pousse depuis peu une certaine coterie de jeunes gens à nier la grandeur de leurs prédécesseurs? Jadis on se plaisait à assurer parfois que le soleil couchant ne pardonnait guère aux astres qui s'allumaient au firmament; aujourd'hui ce sont les jeunes qui débutent par s'attaquer aux maîtres. Eh! Messeigneurs, où sont-ils donc vos chefs-d'œuvre à vous, capables de nous dédommager de ce que vous tâchez d'arracher à notre admiration? Beets n'est qu'un petit poétereau; Da Costa n'a jamais mérité la renommée d'un des princes de la littérature des Pays-Bas.... bien! mais que nous donnez-vous en échange de tous ces dieux que vous abattez avec une plume qui m'a fort l'air d'être une massue? Où plutôt continuez, allez bon train, et vous verrez que la voix du peuple est toujours la voix infaillible, et que vous aurez beau vous épuiser en efforts, vous ne parviendrez pas à renverser ce qui fut plus grand que vous.

Tels sont cependant les tristes efforts de plusieurs jeunes qui viennent de fonder une nouvelle revue intitulée le *Neuwe Gids* (le Nouveau Guide). Encore une pseudo-étoile dont on pourra bientôt dire qu'elle a filé, filé et disparu.

CHARLES LUCIEN.

CHRONIQUE POLITIQUE

Ce qui s'est passé en France le 5 octobre, ce qui se passe encore à l'heure où nous écrivons ces lignes déroute toutes les prévisions. Le résultat définitif des élections générales est encore une inconnue, mais déjà on peut prévoir comment sera composée la nouvelle Chambre. Les conjectures avant la lutte étaient que les conservateurs auraient gagné quelques sièges et que les radicaux — de tous noms et de toutes couleurs — en auraient enlevés quelques autres aux différents partis, en somme, républicains plus ou moins modérés et constituant la majorité ministérielle.

Mais les prévisions ont été dépassées et ont mis à néant tous les calculs, par la victoire relative des conservateurs. On sait à l'heure qu'il est que dans 85 départements 180 sièges ont été emportés haut la main par les monarchistes, qu'il y a seulement 135 élections républicaines assurées et qu'il y aura 221 ballottages dont le résultat, paraît-il, viendra grossir encore tant soit peu le contingent de la droite. On sait en outre — particularité importante et significative — que cinq ministres en puissance de portefeuille sont restés sur le pavé.

Ces résultats vraiment inattendus de tous, même des conservateurs, même du Gouvernement français, ont surpris l'Europe et donné à réfléchir au monde politique ainsi qu'à tous ceux qui, comme nous, s'intéressent à l'avenir de la France. D'après ces résultats incomplets encore on s'accorde à calculer que les conservateurs occuperont à peu près le tiers des sièges de la nouvelle Chambre. Évidemment la situation parlementaire changera de face et il faudra beaucoup de tact et d'habileté au Gouvernement, beaucoup de sagesse et une union solide chez tous les républicains modérés pour que cette situation ne devienne plus grave encore.

Quant aux causes qui ont produit ce résultat, elles sont assez nombreuses et d'ordre différent. Mais il faut en rechercher les principales dans la situation financière du pays, dans les craintes qu'inspirent à juste titre les folies absurdes ou odieuses du radicalisme avancé, ainsi que dans les factions qui divisent les républicains modérés. D'un côté il y a eu la réaction inévitable aux excès, de l'autre faiblesse par manque de cohésion.

En tous cas, il y a là une bien grave leçon dont il faut espérer que tous les républicains sages et éclairés feront leur profit.

Quelque vive qu'ait été la lutte électorale en France pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, la grande affaire du monde politique n'en a pas moins été la question rouméliote. On se demande quelle en sera la solution, et l'on voit encore une fois l'inconvénient des demi-mesures. Car c'est à une demi-mesure sanctionnée par le traité de Berlin que l'on doit de voir cette ancienne maladie chronique dont souffre l'Europe et qu'on nomme la question d'Orient devenir de nouveau aiguë et menaçante. Par le traité de San-Stefano, Alexandre II fondait une grande Bulgarie ayant des débouchés sur la mer Égée, comme elle en avait sur la mer Noire et qui était appelée à devenir la gardienne naturelle de la paix et de l'ordre dans la péninsule des Balkans. La Macédoine devait en faire partie. Le congrès de Berlin en a décidé autrement. Il a morcelé la Bulgarie en trois tronçons: une principauté vassale du sultan; une province autonome régie par un gouverneur chrétien; enfin la Macédoine conservée à ses anciens maîtres, à charge pour eux d'y introduire toutes les réformes qu'exige l'esprit du XIX[me] siècle.

Ce fut une grave erreur. Si l'unité bulgare eût été accomplie en 1878, ce qui était relativement facile, l'Autriche se serait tenue pour satisfaite de la Bosnie et de l'Herzégovine, la Serbie de Nisch et de Pirot et les Bulgares qui, malgré leur inexpérience et le renom de lourdeur qu'on leur a fait, ont montré de réelles qualités d'organisateurs dans la principauté et dans la Roumélie, auraient aussi bien appliqué ces qualités à un État plus vaste et qui satisfaisait du premier coup leurs aspirations nationales. Aujourd'hui tout est en question, même l'union de la Roumélie orientale avec la Bulgarie, malgré la très grande affinité des deux provinces. Quant à la Macédoine, elle sera peut-être dans un avenir rapproché le théâtre ou tout au moins l'occasion des événements les plus graves. Trois nationalités distinctes affichent ouvertement des droits sur elle: les Bulgares, les Serbes et les Hellènes: sans compter l'Autriche qui, mise en appétit, aspire à cette nouvelle province et vise à Salonique où elle trouverait, ainsi que l'Allemagne, le plus admirable débouché sur l'Orient que ces deux puissances puissent rêver pour les produits de leur industrie. Or, comme le disait fort bien dans un récent article[1] M. Léger, un écrivain très au courant des choses slaves, pour un patriote bulgare, la Bulgarie sans Salonique c'est l'Italie sans Rome, c'est la Russie sans Moscou. En abandonnant la Macédoine aux Turcs, le traité de Berlin a donc fortement compromis l'avenir de la nation bulgare dans cette province. Avant la dernière guerre l'administration ottomane laissait libre carrière à la propagande slave qui faisait contre-poids à la propagande hellénique. Le traité de San-Stefano a montré aux Turcs de quel côté était le véritable dan-

---

[1] *Les revendications des Bulgares en Macédoine*, dans la *Bibliothèque Universelle*, livraison d'octobre.

ger. Depuis lors, le Divan n'a eu qu'une idée: empêcher que le traité en question puisse un jour devenir une réalité. Des patriotes bulgares ont été déportés en Asie, d'autres ont dû s'exiler dans la Bulgarie affranchie. Des écoles ont été fermées, des églises enlevées au clergé slave et occupées par des prêtres phanariotes. Les *syllogues* grecs ont fait une propagande active dans les centres un peu importants. C'était, entre l'élément ottoman et l'élément grec, la ligue habituelle des faibles contre le fort, si tant est que l'on puisse dire faibles les Turcs qui disposaient du pouvoir et les Grecs qui emploient pour leur propagande des capitaux considérables. Le but de la ligue était de décapiter la nation bulgare, de la priver de ses chefs, de s'emparer des masses illettrées.

Mais la Macédoine n'est pas encore directement en question. Il s'agit surtout pour le moment de la Roumélie, et l'affaire est assez compliquée à elle seule pour donner de la besogne aux chancelleries. La Porte a donné la preuve d'une certaine longanimité et d'une grande déférence envers la diplomatie dont cependant elle a eu peu à se louer. Sans remonter jusqu'au sultan Mahmoud, on pourrait trouver maint exemple de circonstances, peu différentes des circonstances actuelles, où la Turquie a su prendre des mesures immédiates et énergiques. Doit-on faire honneur au sultan de sa prudence? Doit-on même donner ce nom à sa conduite? Nous avons dit longanimité; ne serait-ce pas là de l'impuissance? Ce dernier mot risquerait d'être juste s'il se confirmait qu'Osman pacha a fait à Andrinople les édifiantes découvertes que l'on a affirmées: une cavalerie sans chevaux, une artillerie en pitoyable état, un effectif réel inférieur de moitié à l'effectif sur le papier.

En attendant, tout est désordre et confusion dans la péninsule des Balkans. On arme de tous côtés. L'armée bulgare se masse sur la frontière; la Grèce, qui a concentré plus de vingt mille hommes, continue ses préparatifs belliqueux et menace une intervention armée, si l'Europe reconnaît l'unité de la Bulgarie. La Serbie dirige toutes ses troupes sur Nisch et se livre à des démonstrations non moins significatives. L'Albanie est en fermentation et le canon a, paraît-il, déjà grondé dans la direction de Pristina et de Djakovitza, laissant supposer qu'il y a eu quelque engagement sérieux entre les troupes ottomanes, commandées par Vessel pacha, et les Arnautes insurgés.

Évidemment, la situation est grave. Elle l'est d'autant plus que les cabinets s'étaient endormis dans une fausse sécurité sur la question d'Orient. La *Gazette de l'Allemagne du nord* persiste à croire que la paix n'est pas menacée. C'est possible et nous l'espérons de grand cœur. Mais quel argument invoque-t-elle pour soutenir son idée? Que la situation financière de la Bulgarie, du Monténégro, de la Serbie et de la Grèce n'est pas riante et que ces États ne pourraient soutenir les frais d'une guerre. Mais on le sait: on trouve toujours de l'argent, quand il en faut pour la guerre. Quand est-ce que le vide du trésor a empêché un Etat de se lancer dans les aventures?

La paix ne sera pas troublée: soit! Mais que la diplomatie

ne tarde pas trop longtemps à intervenir. Une conférence va se réunir à Constantinople. Les ambassadeurs devaient déjà se rassembler le 1er octobre. Ils ne l'ont pas fait, faute d'instructions; et les instructions ont manqué, faute d'accord entre les trois empires. L'Allemagne et la Russie sont disposées à reconnaître le fait accompli; l'Autriche hésite encore. Chacun est dans son rôle. La monarchie austro-hongroise redoute l'union bulgare, qui constituerait un centre d'attraction pour les Slaves de la Macédoine et contrecarrerait le travail d'assimilation qu'y poursuit sa propagande, au détriment des nationalités slave et hellénique.

Deux voies sont possibles. Les puissances n'ont qu'à choisir. L'une donnerait une solution peut-être définitive, autant que le mot a de valeur en politique, mais elle serait dangereuse, car elle peut amener des complications immédiates. L'autre est plus prudente, mais elle ne fait qu'éloigner la difficulté, sans la résoudre. La première serait la réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie, c'est-à-dire la reconnaissance du fait accompli; et la Russie et l'Allemagne pencheraient, nous l'avons dit, pour ce parti. L'autre serait le rétablissement du *statu quo ante;* et la Turquie comme l'Autriche préféreraient naturellement cette seconde mesure.

D'autres questions incidentes compliquent la question principale. Ainsi l'on discute la déposition du prince de Battenberg. Rien ne serait, selon nous, plus maladroit. On fait d'un prince, qui n'est peut-être que le jouet du parti unioniste, une victime et un héros; et quel que soit le sort de la Bulgarie, il devient le prétendant au trône et le représentant par excellence de l'idée bulgare dans ce que cette idée a de plus inquiétant pour la paix. D'ailleurs lui trouverait-on facilement un successeur? Et, dans tous les cas, quelle serait l'autorité du prince appelé à le remplacer? Nous ne croyons donc pas la position du prince Alexandre sérieusement menacée. On cherche peut-être à lui inspirer une crainte salutaire pour lui conseiller la prudence. Mais évidemment il n'est à la tête du mouvement que parce qu'il est porté par lui.

Quelques noms ont cependant été mis en avant; entre autres, celui du prince Pierre Karogeorgevich, qui appartient à l'ancienne famille régnante de Serbie; celui du prince Nikita de Monténégro; et enfin celui du prince Waldemar appartenant à cette famille danoise qui fournit de souverains ou de souveraines tous les trônes d'Europe. Aucun de ces noms d'ailleurs n'a des chances sérieuses. L'avènement de Pierre Karogeorgevich serait très mal vu par le roi Milan; le prince Nikita soulèverait de fortes objections de la part de l'Autriche; et quant au prince Waldemar, sa qualité de frère du roi des Hellènes suffirait à le rendre impopulaire parmi les Bulgares.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas! Heureux qui connaîtrait les origines du coup de main dont la Roumélie vient d'être le théâtre! On ne saurait le rattacher aux entrevues qui ont eu lieu récemment entre d'augustes personnages, ni au voyage que le prince Alexandre de Battenberg vient de faire

en Occident. Ce dernier a donné, paraît-il, sa parole d'honneur de gentilhomme et d'officier qu'il ne savait pas d'avance un traître mot du rôle que son premier ministre, M. Karavelof, allait lui faire jouer. Quant à l'empereur Alexandre III, il n'a fait aucun mystère, à Copenhague, de la surprise indignée que lui a causée l'incartade de son jeune cousin-germain, et tout ce qu'on sait du caractère du souverain de toutes les Russies exclut de sa part la feinte et le mensonge. Il faut le croire ou ne plus croire personne.

Le coup de main rouméliote n'est cependant pas, selon toute vraisemblance, le produit exclusif de complications locales. On y peut reconnaître, favorisée par quelques-unes de ces circonstances qui ne manquent jamais dans la péninsule des Balkans, l'action des comités panslavistes russes.

Évidemment il ne s'agit pas ici de la Russie officielle. Mais la Russie officielle n'est qu'une minorité, une infime minorité auprès de la nation, pour laquelle le panslavisme militant plus qu'une politique, plus qu'une passion, est un culte et une religion. Or, un Gouvernement, même absolu, doit compter avec l'opinion ; et il sera difficile à la Russie officielle — à celle qui revient de Kremsier, converse à Friedrichsruhe avec M. de Bismarck et refuse à Copenhague de recevoir la députation bulgare — de renier les Slaves de la péninsule balkanique, si les Slaves de la grande Russie, ceux qui n'ont pas été « corrompus par l'Europe » et qui forment la majorité de la nation, veulent faire cause commune avec leurs frères en panslavisme. Alexandre II, très clairvoyant pour un autocrate, et sans enthousiasme, se trouva obligé de faire une guerre dont il connaissait mieux que personne la ruineuse inopportunité. On ne peut prévoir encore ce que son fils va faire. Après avoir censuré l'action, Alexandre III peut se laisser convaincre qu'il est de son devoir de protéger le fait accompli. De l'action de la Russie comme État, dépend principalement le dénouement de la crise actuelle.

Grâce à la question rouméliote, l'affaire des Carolines s'est vue reléguée au second plan. Elle a fait d'ailleurs un grand pas en avant. L'Espagne a exprimé son regret sincère des outrages faits aux représentants et au drapeau d'une puissance amie, et a destitué les officiers et agents de police qui n'ont pas su prévenir les démonstrations hostiles de la foule devant la légation d'Allemagne à Madrid et devant le consulat allemand à Valence. Le *Moniteur officiel de l'empire allemand* ayant publié sans commentaire la dépêche de M. Elduayen à ce sujet, on peut en conclure que le Gouvernement impérial l'accepte comme une réparation suffisante. Une phase du différend est donc close. Reste l'incident principal, la question de la souveraineté des Carolines. Il semble, sur ce point, que le Gouvernement espagnol, qui ne voulait pas entendre parler d'un arbitrage, consent aujourd'hui à accepter la médiation du Saint-Père.

Il était difficile à un ministère qui compte M. Pidal dans ses rangs, de récuser un tel médiateur. M. de Bismarck s'est montré une fois de plus un habile homme. De la part de l'homme

d'État qui a fait les lois de mai et qui n'a pas encore désarn dans sa lutte contre le pouvoir spirituel, la désignation d Saint-Père est un coup de maître. Quelle que soit la décisic du juge, le prince-chancelier aura beau jeu. Si le pape lui donı raison, il a deux fois raison, et s'il lui donne tort, il n'a qu moitié tort, sans compter les expédients qui lui restent poı s'en tenir au verset ajouté par lui à l'évangile des béatitude *Beati possidentes*, si les deux ou trois îles occupées lui tie nent tant soit peu à cœur.

Quant à Léon XIII, voilà un de ses rêves réalisés. Il n'a j mais cessé de revendiquer pour la papauté un rôle internati nal. Mais ce rôle est difficile à remplir, et Léon XIII risque fo de mécontenter un puissant personnage à qui les moyens ‹ vengeance ne manquent pas, ou de s'aliéner une nation fidè dont l'orgueil national est assez chatouilleux. L'infaillibilité n'e qu'en matière de dogme, et le Saint-Père pourra tout au pl se couvrir de l'autorité des cardinaux dont il compose le tı bunal de médiation. Mais M. de Bismarck, si on le déclare da son tort, ne pourra-t-il pas, à son tour, arguer de la partiali d'un tribunal dont feraient partie des ennemis avérés de l'All magne tels que les cardinaux Ledochowsky et Czacki?

La cour du Vatican passe pour une bonne école de diplom tie. On va la revoir à l'œuvre; et d'ores et déjà on peut di avec Dante:

Qui si parrà la *sua* nobilitate.

Au point de vue italien, nous n'avons qu'à nous réjouir des fon tions judiciaires dont des puissances temporelles viennent d'i vestir la papauté. Les temps de Grégoire VII ne sont pas pr de renaître. Mais qui oserait encore prétendre que le pouvo temporel est nécessaire au Saint-Père pour exercer son mini tère sacré, soit en vue des intérêts du ciel, soit pour prêch la paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté?

Le comte de Robilant a, dit-on, accepté le portefeuille d affaires étrangères du royaume d'Italie. Le choix ne saura être meilleur. M. de Robilant est un soldat de race et un dipl mate de haute et même de très haute valeur. Apparenté par mère, une comtesse de Waldburg-Truchsen, avec les Hohenzc lern, il est allié par sa femme, née princesse Clary, avec famille impériale d'Autriche. Aussi sa position comme ambass deur d'Italie à Vienne, où il résidait depuis plusieures année était-elle exceptionnelle. Il pourra cependant rendre de gran services à la Consulta, en continuant la politique de M. Manci vis-à-vis des puissances centrales, dont il avait, en son temp conseillé et favorisé l'alliance.

M. de Robilant n'a pas cherché, ni même désiré le pouvoi On nous surprendrait fort si l'on affirmait que son transfe de l'ambassade de Vienne au sommet du Quirinal est pour l autre chose qu'un sacrifice. Mais M. de Robilant a toujou mis le devoir au-dessus de tout. S'il a accepté le portefeuill c'est que le roi lui en a marqué le désir et que M. Depret l'y a pressé vivement. Il est certain qu'il apportera dans l'exe

cice de ses nouvelles et délicates fonctions des qualités hors ligne de diplomate, de gentilhomme et de galant homme.

Le choix du comte de Robilant a été accueilli avec faveur en Italie et à l'étranger. Malgré les nuages qui se sont levés à l'horizon, presque toute la presse politique de l'Europe a consacré à cet événement de longs articles, accompagnés de réflexions plus ou moins sensées et suivis de commentaires plus ou moins raisonnables. Notre opinion à nous est que le nouveau ministre des affaires étrangères, faisant partie du cabinet présidé par M. Depretis, suivra la politique sage et mesurée qui a donné à l'Italie une situation enviable dans le concert européen.

***

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Si l'on demandait quelles sont les grandes questions économiques qui dominent dans ce moment en Europe, on pourrait répondre que sauf la question monétaire qui occupe tous les esprits il n'y en a guère d'autre à signaler. On affirme de plusieurs côtés que l'entente s'établira entre les États de l'Union latine sur la prorogation de la ligue pour toute l'année 1886, dans l'espoir de trouver une formule qui puisse être acceptée par tous les États pour le renouvellement de l'Union à une longue échéance et pour la liquidation des écus d'argent. Il faut se rappeler que les délégués des puissances, en se séparant au mois d'août dernier avaient pris l'engagement de se réunir de nouveau le 1er octobre. Cette date est déjà passée, et tout le monde s'accorde à croire que le retard est dû à la continuation des pourparlers diplomatiques et à la confiance de s'entendre au moins provisoirement pour l'année prochaine.

Mais en dehors de la question monétaire on peut dire que, du moins en apparence, tout se tait dans le monde économique. Nous disons apparemment, car une grande partie des événements politiques actuels ont leurs racines dans les causes économiques qui imposent aux États une rivalité dont peut sortir la guerre.

On ne saurait nier en effet que presque tous les pays d'Europe montrent un malaise économique très sensible. On comprend qu'il n'est pas possible de continuer cette progression continue dans la production qui s'est vérifiée depuis une vingtaine d'années ; à cette production croissante ne répond plus une consommation également croissante ; et c'est de là surtout que vient le malaise dont on souffre de tous côtés. Tant que les grands marchés des producteurs se trouvaient limités à quelques pays plus avancés dans l'agriculture et dans l'industrie, on pouvait recruter des consommateurs parmi toutes les autres nations. Mais depuis quelque temps les choses ont changé ; chaque pays a voulu, comme c'était son droit et même son devoir, devenir producteur. Or, tout principe poussé au delà des limites rationnelles doit amener, bien que ce principe soit juste en lui-même, des conséquences qu'aucune loi ne saurait empêcher ou seulement diminuer. Le malheur a été que chaque pays a voulu devenir producteur autant que possible de toutes sortes de choses. Le pays dont le sol se prête surtout à l'agriculture n'a point porté toutes ses forces du côté de l'exploitation agricole, mais a voulu être aussi industriel qu'un autre pays possédant les métaux, les charbons et tout un stock déjà acquis d'outillage, d'expérience et d'habileté. L'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre etc., n'ont eu qu'un seul but depuis quelques dizaines d'années : produire le plus pos-

sible, vaincre la concurrence des autres pays dans tous les genres de production, conquérir au prix de n'importe quel sacrifice les marchés les plus éloignés et les plus inabordables. Les Gouvernements de leur côté ne sont pas restés inactifs devant cette tendance des populations. Loin de là; car, soit directement, comme par exemple en Allemagne, soit d'une façon détournée, ils ont tous encouragé cet acharnement de la concurrence, même lorsqu'on voyait la folie de l'entreprise. Il est bien difficile d'ailleurs aux Gouvernements, quels qu'ils soient, de refuser leur aide lorsqu'on la demande pour empêcher qu'une industrie naissante meure suffoquée. Devant la crise, le moment n'est plus de rechercher si l'industriel n'a pas été absolument fou d'engager ses capitaux dans une spéculation n'ayant aucune chance de réussite; on ne regarde même pas si l'imminence de la faillite n'est pas elle-même une spéculation dont le Gouvernement paye les frais qui, sous une autre forme, retombent sur les contribuables. Et nous voudrions pour notre compte et pour l'édification du public qu'on dressât des statistiques montrant combien les contribuables de certains pays payent pour la prospérité fallacieuse de leurs industries artificiellement protégées. On verrait par là ce que cela coûte.

Mais ces considérations ont été faites depuis longtemps: et entre les années 1860 et 1870 il semblait que tout le monde fût revenu du protectionnisme. Aujourd'hui il faut constater, hélas! que les erreurs économiques ne s'effacent pas si vite; pas plus vite que les erreurs philosophiques. Et tant que les économistes seront recrutés dans la grande majorité des individus d'une culture scientifique trop bornée, l'économie politique subira comme la philosophie ces retours périodiques.

En attendant, comme les erreurs dominent, il est plus utile d'en analyser les conséquences.

Nous disions plus en haut qu'il y a un excédant de production dans tous les pays les plus avancés en civilisation. Cet excédant n'est d'ailleurs pas autant une pléthore de produits entassés dans les magasins et attendant des consommateurs qui ne viennent pas qu'une surabondance des moyens de production. Ce sont les capitaux, les ouvriers, les ateliers, les usines, les machines, les entrepreneurs qui presque partout se trouvent en trop grand nombre et constituent une énorme disproportion vis-à-vis de l'écoulement possible des produits. Et c'est ainsi qu'à la moindre stagnation dans les affaires, cet excédant qui, à des époques normales pourrait encore travailler, se trouve forcément réduit à l'inactivité et détermine le malaise dont nous parlions.

Et comme les Gouverments sont obligés de se préoccuper de cet état de choses, comme la diminution de travail amène la misère et les troubles politiques, on cherche de nouveaux débouchés pour la production. La fièvre de politique coloniale qui envahit en ce moment l'Europe compte parmi ses causes premières et principales cette situation économique que nous venons d'esquisser.

On vient des pubblier le tableau des recettes brutes des chemi[ns] de fer italiens pour le mois de juin 1885. C'etait le dernier mo[is] de l'exploitation gouvernementale dans les réseaux des chemins [de] fer Romains et de la Haute-Italie ; nous croyons donc faire cho[se] utile en donnant un aperçu de ces chiffres. Le total des recett[es] de tous les chemins de fer italiens pour le mois en question a [été] de 17,994,663 fr., marquant ainsi une augmentation de 853,599 [fr.] sur les recettes du mois de juin 1884.

Les recettes divisées par réseaux se répartissent de la sorte :

Haute-Italie	Fr.	8,873,715
Romains	»	3,169,184
Calabro-Siciliens	»	1,081,827
Vénitiens	»	104,155
Divers exploités par l'État	»	1,483,008
Méridionaux	»	2,613,857
Sardes	»	157,151
Divers	»	511,766
Total	Fr.	17,994,663

Tous les réseaux, sauf les Sardes, ont donné une augmentation de recettes.

Les recettes par kilomètre, dans ce même mois de juin 1885, ont été les suivantes :

			Différences avec le mois de juin 188[4]
Haute-Italie	Fr.	2,921	— 98
Romains	»	1,834	— 28
Calabro-Siciliens	»	723	+ 81
Vénitiens	»	760	+ 63
Divers exploités par l'État	»	1,608	+ 1
Méridionaux	»	1,473	+ 257
Sardes	»	382	— 32
Divers	»	746	+ 13
Moyenne générale	Fr.	1,765	+ 12

Pendant le 1er semestre de l'année 1885, les recettes brutes ont atteint le chiffre de 102,124,253 fr., avec une augmentation de 1,720,921 fr. en comparaison du 1er semestre de l'année précédente.

Les recettes kilométriques des premiers six mois de l'année en cours se chiffraient par 10,120 fr. par kilomètre, tandis que ce[ux] du 1er semestre 1884 étaient de 10,388 fr., marquant ainsi une diminution de 268 fr. par kilomètre. Le nombre des kilomètres ouverts à l'exploitation à la fin de juin 1885 était de 10,390, c'est-à-dire 507 kilomètres en plus qu'à la fin de juin 1884. Dans les premiers six mois de cette même année on a ouvert à l'exploitation 252 kilomètres de lignes nouvelles.

Paris, 5 octobre.

Quelqu'un affirmait qu'il règne à la Bourse un parti pris d'impassibilité. Il y a bien eu un jour ou deux d'incertitude

moment où les nouvelles d'Orient semblaient devoir agiter le monde politique et financier; et pendant que les vendeurs qui attendaient depuis si longtemps une éclaircie favorable se croyaient déjà arrivés à maîtriser le marché, presque aussitôt les cours, après avoir fléchi un instant, se sont relevés et, comme toujours, le découvert a secondé le mouvement de reprise par des rachats précipités.

Il y a donc un parti pris, s'écrient les mécontents devant cette impassibilité, il y a un parti pris de ne s'émouvoir ni pour la Chine, ni pour le Tonkin, ni pour l'Afghanistan, ni pour l'Espagne, ni pour la Bulgarie. Mais à y bien regarder, on comprend facilement qu'à Paris comme ailleurs le monde financier et le monde politique se tiennent sur leurs gardes et en observation en raison de la bataille électorale de demain. C'est un combat des plus importants et qui peut amener les plus étranges surprises.

Voilà, à mon avis, la raison de l'impassibilité de ces dernières semaines. Laissons donc de côté les considérations oiseuses, et bornons-nous à constater le mouvement craintif des prix.

Le 3 pour cent que nous avions laissé à 81. 95 est redescendu subitement à 80. 87, pour remonter dans la semaine à 81. 05, se maintenir aux approches de 81 et même 81. 20, fléchir encore à 80. 30 et fermer à ce dernier cours. Le 3 pour cent amortissable qui était à 83. 50 a reculé à 82. 77 et a clôturé la première semaine de la quinzaine à 83. 35; plus tard, comme on a détaché le coupon trimestriel, il est revenu à 82. 90 et nous le laissons à 81. 85. Le 4 1/2 pour cent, de 109. 80 et 109. 67, a fléchi à 109. 50 et a été traité à la fin de la semaine à 109. 30.

Les obligations du Trésor se sont négociées à 510 et même à 512 pour rester en clôture à 511.

Les fonds italiens, après avoir cédé à la faiblesse générale, ont repris très vigoureusement et de 94 où était redescendu le 5 pour cent il s'est relevé jusqu'à 95. 15 pour se maintenir assez longtemps à 95 et revenir en dernier lieu à 94. 32 1/2.

La situation de la Banque de France a été encore médiocre dans les deux semaines. Au 24 septembre on a eu les différences suivantes:

		Augmentations
Encaisse métallique	Fr.	6,007,447
Compte courant du Trésor	»	7,791,528
Escomptes et intérêts divers	»	309,374

		Diminutions
Portefeuille commercial	Fr.	17,197,560
Avances totales sur nantissement	»	78,716
Billets en circulation	»	5,041,340
Comptes courants des particuliers	»	1,291,884

Il y a donc eu une diminution de 17 millions dans le portefeuille pendant que l'encaisse augmentait de 6 millions. Ces mouvements sont, comme on le voit, de bien petite importance.

La situation du 1er octobre présente un portefeuille en augmentation de 68 millions, conséquence de l'échéance du 30 septembre.

Par contre, les comptes courants des particuliers ont disposé de 26 1/2 millions, et l'encaisse a diminué de 14 1/2 millions, dont 12 en or. Voici en effet les chiffres :

		Augmentations
Portefeuille	Fr.	68,618,977
Avances totales sur nantissement	»	4,029,819
Billets en circulation	»	59,790,365
Compte courant du Trésor	»	9,904,298
Escomptes et intérêts divers	»	463,632
		Diminutions
Encaisse métallique	Fr.	14,421,960
Comptes courants des particuliers	»	26,705,386

Les bénéfices de la première semaine se sont élevés à 309,373 fr., portant les bénéfices depuis le 1er juillet à 6,144,226 fr. En 1884 ces bénéfices se chiffraient par 8,606,178 fr. ; il y a donc une diminution de 2,464,952 fr. Dans la seconde semaine les bénéfices se sont limités à 463,632 fr., ce qui porte dans le second semestre les bénéfices à 9,177,624 fr., avec une diminution de 2,569,766 fr. pour l'année 1885.

Londres, 4 octobre.

Au Stock-Exchange on a été fort désagréablement impressionné par les événements de Roumélie. Les derniers jours de septembre les pessimistes allaient être vainqueurs sans lutte si les optimistes ne fussent venus à la rescousse. Les cours ont donc repris, mais très lentement, apportant ainsi une certaine faiblesse dans la liquidation. Quant au brusque mouvement produit par les nouvelles de Roumélie vous pouvez en juger d'après les chiffres suivants qui donnent la mesure de l'impression ressentie et peut-être aussi un aperçu de la solidité des différents titres. Je donne ici les prix des principales valeurs cotés à la Bourse de Londres, à la date du 18 et 26 septembre :

	18 septembre	26 septembre	Diminution
Consolidé anglais	100 1/4	93 3/4	1/2
Rente autrichienne en or	89	88	1
Égyptien unifié	65 1/4	64 1/4	1
Égyptien	89 1/2	87 3/4	1 3/4
3 pour cent français	81	80 3/4	1/4
4 1/2 pour cent français	108 3/4	108 1/2	1/4
Rente hongroise en or	80 1/2	78 1/2	2
5 pour cent italien	95	94 1/4	3/4
3 1/2 pour cent prussien	99 1/8	99	1/8
4 pour cent prussien	103 3/4	103 1/8	5/8
5 pour cent russe 1873	95	93 1/2	1 1/2
Turc Ier groupe	33 1/2	27	6 6/2
» IIme »	18 3/4	16	2 3/4
» IIIme »	16 3/8	14 7/16	1 15/16
» IVme »	16 1/4	14 7/16	1 13/16

D'après ce tableau on peut remarquer la bonne tenue du consolidé italien qui n'a reculé que pour un quart de plus que l'anglais, et pour deux quarts de plus que le consolidé français. La confiance

que l'on a dans les finances italiennes entre pour beaucoup dans ce résultat.

Voici maintenant les bilans de la Banque d'Angleterre dans les deux semaines qui viennent de s'écouler après ma dernière lettre : Le 24 septembre on avait les chiffres suivants :

		Augmentations
Compte courant du Trésor.	L. st.	375,600
Portefeuille de l'État.	»	14,635
Portefeuille des particuliers	»	170,141
Rest.	»	7,557
		Diminutions
Pouvoir d'émission	L. st.	371,250
Circulation réelle	»	155,410
Comptes courants des particuliers . . .	»	531,158
Encaisse totale.	»	489,315
Traites à recouvrer	»	1,125
Bank-notes de la réserve.	»	215,840
Réserve totale.	»	333,905

La proportion de la réserve aux engagements, qui, la semaine antécédente avait été de 42. 51 pour cent, a été cette semaine de 41. 70 pour cent.

Le bilan du 3 octobre nous donnait :

		Augmentations
Circulation réelle	L. st.	867,320
Compte courant de l'État	»	1,328,234
Portefeuille de l'État.	»	2,268,053
Traites à recouvrer	»	3,489
		Diminutions
Pouvoir d'émission	L. st.	452,495
Comptes courants des particuliers . .	»	529,302
Portefeuille des particuliers.	»	139,548
Encaisse totale	»	471,833
Rest	»	13,069
Bank-notes de la réserve	»	1,319,815
Réserve totale	»	1,339,153

Ici la proportion de la réserve aux engagements est descendue encore de 41. 70 à 36. 77.

Les opérations faites dans la première semaine de la quinzaine par la Chambre de compensation des banquiers de Londres se chiffrent par 82,111,000 l. st., soit avec une diminution de 7,815,000 l. st. sur la semaine correspondante de 1884. Dans la semaine du 24 au 30 septembre on a fait des opérations pour la somme de 105,938,000 l. st., soit avec une diminution de 24,462,000 sur la semaine correspondante de 1884.

La Banque d'Angleterre a déclaré un dividende semestriel de 5 l. st. par titre de 100 l. st.

Les consolidés de 100 1/8 sont descendus à 99 7/8, pour remonter à 100 et même à 100 1/4, et retomber ensuite à 99 7/8.

L'escompte est peu soutenu ; le chèque sur Paris a repris à 25 fr. 27 c. 1/2 pour rester à 25 fr. 25 c.

Rome, 5 octobre.

Les nouvelles des Balkans ont apporté un peu de mouvement dans nos Bourses ; quoique, à vrai dire, la crainte qui tout d'abord s'est emparée du public ait été hors de proportion avec l'impression produite par ces mêmes nouvelles sur le monde financier. En effet les prix ont subi une baisse immédiate, mais elle n'a pas duré longtemps et on a bien vite repris les affaires dans les prix ordinaires, sans presque plus faire attention aux nouvelles contradictoires de la politique. Serait-ce là le signe que le monde financier veut s'émanciper de la politique à sensation? Ou bien serait-on profondément convaincu que les puissances centrales veulent sérieusement et à tout prix la paix? On ne saurait le dire, mais les faits démontrent comment des événements qui jadis auraient suffi à entretenir un trouble prolongé dans nos marchés, ne parviennent aujourd'hui qu'à produire une agitation qui dure quelques jours à peine et s'efface en peu de temps d'elle-même.

En Italie la publication du bulletin des impôts qui ont rendu plus de ce qu'on avait prévu, la tranquillité et la confiance du pays dans l'état des finances dirigées par un homme tel que M. Magliani ont les meilleurs et plus satisfaisants résultats. Il est vrai que les échanges nous sont toujours défavorables, mais on est persuadé que la récolte assez abondante de cette année changera ou du moins rendra meilleure la situation. La situation monétaire aussi semble meilleure ; il y a augmentation dans la réserve de l'or et diminution dans celle de l'argent ; le stock de l'or est augmenté de 25 millions, celui de l'argent diminué de 50 millions.

La liquidation du mois s'est effectuée partout très facilement, et l'escompte libre a été fort coulant aussi.

L'italien qui avait faibli aux premières nouvelles d'Orient à 94. 30 s'est relevé de nouveau à 95 pour atteindre 95. 30 où nous le laissons demandé. A Paris on le négociait à 94. 90 ; à Londres à 94. 20, et à Berlin à 94. 50.

Le 3 pour cent a baissé de 61. 80 à 61. 50.

Sur les valeurs des Banques le mouvement a été plus accentué. Les actions du Crédit Mobilier, de 870 où elles étaient remontées, sont descendues à 856 ; la Banque Nationale de 2,085 est allée à 2,175 et même à 2,170 ; la Banque Toscane a varié de 1,110 à 1,115, perdant cinq points ; la Banque Romaine a repris à 1,085 ; la Banque Générale est descendue de 607 à 603.

Nouvelle baisse aussi sur les titres des chemins de fer. Les Méridionaux de 696 sont descendues à 686, et les Méditerranées de 556 à 545.

Les titres du Crédit Foncier ont marqué : Rome 470, Milan 507. 50, Naples 504, Cagliari 471.

L'emprunt 3 pour cent de Florence, de 65. 80, est arrivé à 66. 10, et celui de Naples, de 89. 90, est descendu à 89. 10.

Les échanges toujours sans mouvement. France à vue : 100. 40; Londres à trois mois : 25. 23.

BULLETIN DES LIVRES

F. Ogereau : *Essai sur le système philosophique des Stoïciens* (Paris, Félix Alcan, successeur de Germer-Baillière et Cie). — Ce livre est la reproduction d'un mémoire récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. Le système que les Stoïciens ont fondé et soutenu, même quand on ne fait attention qu'à sa valeur doctrinale, et indépendamment de sa valeur historique, est un important objet d'étude pour tous les hommes qui s'intéressent à la solution des problèmes agités par la philosophie. L'auteur montre — ce que n'avaient pas fait ses devanciers — comment les plus minces détails de la doctrine stoïcienne s'unissent entre eux et se rattachent aux dogmes principaux par une chaîne continue et indissoluble.

Camille Saint-Saëns : *Harmonie et mélodie* (Paris, Calmann Lévy, 1885). — Il s'agit d'un compositeur de talent écrivant avec compétence sur les questions de son art et faisant sincèrement de la critique musicale. Les lecteurs qui prendront en main ce volume apprendront beaucoup de choses que peut-être ils ne connaissent pas ou qu'ils répètent pour en avoir entendu parler sans les avoir comprises. On peut partager ou non les préférences musicales de l'auteur, se trouver en accord ou en désaccord avec lui sur certaines théories qu'il affirme, mais quelle que soit l'opinion personnelle de lecteur on trouvera toujours plaisir et profit à parcourir ces pages d'un savant musicien qui est aussi un élégant écrivain.

J. P. Oliveira-Martins : *Historia da Republica Romana* (Lisbonne, veuve Bertrand et Cie, 1885). — Voilà deux forts volumes qui font le plus grand honneur à leur auteur, M. J. P. Oliveira-Martins. On a écrit tant de volumes sur cette importante période qui s'appelle la république romaine, on l'a si bien fouillée, analysée par tout ce qu'on a pu trouver de documents, qu'il faut beaucoup de science historique et un esprit profond autant que large pour ne pas mettre au monde une œuvre médiocre et même inférieure, en reprenant ce sujet si vaste, si souvent étudié, mais tou-

jours attirant. M. Oliveira-Martins, par sa méthode, par les sources où il puise, par la justesse et l'élévation de ses vues peut se déclarer satisfait et se dire d'avoir produit une œuvre dont le public comme les studieux pourront faire leur profit.

Fernand Hue: *Le Pétrole, son histoire, ses origines, son exploitation dans tous les pays* (Paris, Lecène et Oudin, 1885). — Le titre dit tout le contenu de cette importante monographie qui intéresse à la fois les naturalistes, les géographes, les économistes et les industriels. C'est un livre complet, écrit évidemment par un homme compétent avec cette exposition facile qui convient particulièrement aux ouvrages didactiques, destinés à devenir populaires.

Annuaire général d'Italie: Indicateur commercial et administratif (Gênes, Casimiro Marro et Cie, 1885). — C'est d'une publication de grande utilité dont il s'agit et qui sera faite avec autant de soin que d'intelligence. Chaque province de l'Italie aura un volume à part où se trouveront tous les renseignements les plus détaillés sur les industries et sur le commerce local. Cet annuaire contiendra aussi des notices historiques, statistiques, topographiques pour chaque province et pour chaque commune, les données les plus exactes sur les administrations gouvernementales et communales, les adresses des industriels et des commerçants ainsi que tous les renseignements qui peuvent intéresser le public. L'entreprise est vaste, comme on voit, et des plus louables pour les services qu'elle est appelée à rendre. Nous ne doutons point que les éditeurs ne rencontrent auprès du public la faveur qu'ils méritent.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

. DE PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux que*, sixième série, Paris, Calmann v. 1885. — JACK FRANK, *Hors du monde*, is, Calmann Lévy, 1885. — CAMILLE ST-SAËNS, *Harmonie et mélodie*, Paris, nann Lévy, 1885. — ERNEST D'HER-.Y, *Les Parisiens bizarres*, Paris, Calm Lévy, 1885. — J. ROBIOU, D. DELAU-, *Les institutions de l'ancienne Rome*, en x volumes, Paris, librairie académique ier, Émile Perrin, 1885. — FÉLIX NAR-X, *Monsieur le député de Chavone*, Pa-E. Plon, Nourrit et Cie, 1885. — F. OGE-EU, *Essai sur le système philosophique des toiens*, Paris, Ancienne Librairie Ger-r Baillère et Cie, 1885. — GIRAUD-DDE, *Les innovations du docteur Selectin*, ris, Librairie Plon Nourrit et Cie, 1885. Cte LÉON TOLSTOÏ, *Anna Karénine*, ro-n traduit du russe, en deux volumes, ris, Librairie Hachette et Cie, 1885. — RNAND HUE, *Le Pétrole, son histoire, ses gines, son exploitation dans tous les pays monde*, Paris, H. Lecène et H. Oudin, 5. — CHARLES SIMOND, *L'Afghanistan. Russes aux portes de l'Inde*, Paris, H. Le-ne et H. Oudin, 1885. — GEORGE DURUY, *Garde du corps*, Paris, Librairie Ha-ette, 1885. — J. BARTHÉLEMY SAINT-ILAIRE, *Traduction des Traités des parties animaux et de la marche des animaux ristote*, en deux volumes, Paris, Librairie achette, 1885. — J. GRAND-CARTERET, *s mœurs et la caricature en Allemagne, en triche et en Suisse*, avec préface de Champ-ury et illustrations, Paris, Librairie Hin-chsen et Cie, 1885. — AUGUSTE BOULLIER, *ctor-Emmanuel et Mazzini, leurs négocia-ns secrètes et leur politique, suivi de M. Bis-rck et Mazzini*, d'après des documents uveaux, Paris, Librairie Plon, 1885. — LBERT GIGOT, *La Démocratie autoritaire x États-Unis, Le général André Jackson*, aris, Calmann Lévy, 1885. — CHARLES MOND, *Le trésor du Guèbre*, Paris, Cal-ann Lévy, 1885. — ÉMILE BEAUSSIRE, *es principes de la morale*, Paris, ancienne ibrairie Germer Baillière et Cie, Félix lcan, 1885. — PHILIPPE DARYL, *Le monde inois*, Paris, I. Hetzel et Cie, 1885.

ITALIE.

ADELE BUTTI, *Studio su Francesco d'As-si*, Bologna, Società tipografica già com-positori, 1885. — ADELE BUTTI, *Caterina Siena e la donna nella vita pubblica*, Bo-gna, Società tipografica già compositori, 85. — ALFREDO MELANI, *Pittura italiana*, due volumi, Milano, Ulrico Hoepli, 1885. - J. GILBERT DE WINCKELS, *Vita di Ugo Foscolo con prefazione di Francesco Trevi-san*, Verona, libreria H. F. Münster, 1885. — CESARE FORNERA, *Hi's Dismontaduris, uso nuziale friulano, nozze Folchi-Trivellato*, ti-pografia di Marco Bardusco, 1885. — CLETTO ARRIGHI, *La Canaglia felice*, romanzo mila-nese, Roma, stabilimento tipografico ita-liano, 1885. — BRUNO SPERANI, *Nell'ingranag-gio*, romanzo, Milano, Edoardo Sonzogno, 1885. — CARLO CARAFA DI NOIA, *Amore con-trastato, amore fortunato*, Napoli, Fratelli Car-luccio, 1885. — LUIGI ADRIANO MILANI, *Monumenti etruschi iconici d'uso cinerario illustrati per servire a una storia del ritratto in Etruria*, Firenze, 1885. — AVV. ATTILIO TADDEI, *Storia, legislazione e filosofia del diritto di famiglia*, Roma, Stabilimento ti-pografico di Edoardo Perino, 1885.

ALLEMAGNE.

Alice, Grand Duchess of Hesse, in two volumes, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 1885. — *The journals of major gen. C. G. Gordon, at Kartoum*, in two volumes, Leipzig, Bern-hard Tauchnitz, 1885. — WILHELM ARENT, *Moderne Dichter-Charaktere*, Berlin, Selbst-verlag des Herausgebers, 1885.

ANGLETERRE.

ROBERT FLINT, *Vico*, London, William Blackwood and Sons, 1884. — R. N. CUST, *On the origin of the indian alphabet*, from the Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, London, Trüb-ner & Co, 1884.

AUTRICHE.

CARL FREIHERRN von Czoernig, *Die Alten Völker Oberitaliens*, Wien, Alfred Hölder, 1885.

ESPAGNE.

D. JOSÉ PELLA Y FORGAS, *Historia del Ampurdan*, Barcellona, 1885.

HONGRIE.

GÖRÖGÜL ÉS MAGYARUL, *Anakreon*, Bu-dapest, Franklin-Társulat, 1885.

INDE.

ROBERT SEWEL, *A sketch of the dynasties of southern India*, Madras, E. Keys, 1885.

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Historia da Republica romana*, en deux volumes, Lisboa, Livraria Bertrand, 1885.

SUISSE.

T. COMBE, *La fortune de Luc*, nouvelle jurassienne, Lausanne, Henri Mignot, 1885.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Directeur :	Rédacteur en chef :
ANGELO DE GUBERNATIS	*AUGUSTE FANTONI*

Deuxième année.

Livraison du 10 Octobre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: — *La princesse Marie-Antoinette de Toscane*, par M. J. de Fastenrath, — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins du baron A. Manno, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, — *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, — *La femme africaine*, par M. Ew. Paul, — *La jeunesse de Tourguéniev*, — *Le King John* de Shakspere, par Jane Brown, — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie française, — *Une histoire extraordinaire*, par M. E. M. Vacano, — *Danube, mon chien*, par W. Oswiecim, — *Frédéric Amiel*, suite et fin, par Berthe Vadier, — *L'œuvre de Victor Massé*, par Perdican, — *Les divertissements florentins à travers les âges*, par M. Luc de Saint-Ours, — *La villa de Phar-el-Tin*, par Mme Lydie Paschkow, — *L'Exposition universelle d'Anvers*, suite, par M. Anatole Bamps, — *Hallali*, par M. de Talgord, — *Introduction à l'étude de la poésie populaire*, par Mme Evelyn Martinengo-Cesaresco, — *La vierge de l'Ukraine*, par Tola Dorian, etc.

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une série d'articles dus à la plume d'un de ses collaborateurs les plus distingués.

M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés par le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau Monde, et visitera le Canada, les États-Unis, le Mexique, les îles Havaï, etc. Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses récits de voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la valeur que saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

Florence, Joseph Pellas, Impr. de la **Revue Internationale**.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

Directeur: **ANGELO DE GUBERNATIS** | Rédacteur en chef: **AUGUSTE FANTONI**

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — IIIme LIVRAISON

25 Octobre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie.	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine***, librairie Espiasse a Bueno-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez a Bogota.

A *Paris,* on reçoit les abonnements chez les principaux Libraires, et spécialement à la librairie **Durand Pedone Lauriel** (13, rue Soufflot), a la librairie **Paul Ollendorff** (28 bis rue de Richelieu) **et à la librairie Étrangère,** veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A *Genève* on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale.*

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

GEORGE ELIOT, *Silas Marner, le tisserand de Raveloe*, traduit de l'anglais par Mme Maisonrougo, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — L'AUTEUR de *John Halifax*, *Miss Tommy*, traduit par E. Dian, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — Mme BERTHE NEULLIÈS, *L'expiation de Lady Calmore*, imité de l'anglais, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — A. DE PONTMARTIN, *Souvenirs d'un vieux critique*, 6me série, Paris, Calmann Lévy, 1885. — JACK FRANK, *Hors du monde*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — CAMILLE SAINT-SAËNS, *Harmonie et mélodie*, Paris, Calmann Lévy, 1885. - ERNEST D'HERVILLY, *Les Parisiens bizarres*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — J. ROBIOU, D. DELAUNAY, *Les institutions de l'ancienne Rome*, en deux volumes, Paris, librairie académique Didier, Emile Perrin, 1885.

ITALIE.

LEONE CARPI, *Il Risorgimento italiano, biografie storico-politiche d'illustri italiani contemporanei*, pubblicazione illustrata, dispensa 17ª e 18ª, Milano, F. Vallardi, 1885. — GENNARO FINAMORE, *Raccolta di tradizioni popolari abruzzesi*, in due volumi, Lanciano, Tipografia Carabba, 1885. — DOTT. ERNESTO COMUCCI, *Della emigrazione e del pauperismo della riforma agraria e tributaria*, Sansepolcro, Tipografia Biturgense, 1885. — ADELE BUTTI, *Studio su Francesco d'Assisi*, Bologna, Società tipografica gi positori, 1885. — ADELE BUTTI, *C da Siena e la donna nella vita pubbli* logna, Società tipografica già comp 1885. — ALFREDO MELANI, *Pittura i* in due volumi, Milano, Ulrico Hoepl

ALLEMAGNE.

Alice, Grand Duchess of Hesse, volumes, Leipzig, Bernhard Tauchnit — *The journals of major gen. C. G. at Kartoum*, in two volumes, Leipzig hard Tauchnitz, 1885. — WILHELM *Moderne Dichter-Charaktere*, Berlin, verlag des Herausgebers, 1885.

HONGRIE.

GÖRÖGÜL ÉS MAGYARUL, *Anakreo* dapest, Franklin-Társulat, 1885.

INDE.

RAMDAS SEN. M. R. A. S., *Bharat R or essays on the ancient religion a fares of India* etc., Calcutta, N. Nand

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Hist Republica romana*, en deux volumes, Livraria Bertrand, 1885.

SUISSE.

T. COMBE, *La fortune de Luc*, n jurassienne, Lausanne, Henri Mignot

LA VOCATION DE BOCCACE[1]

I.

Vers le printemps de l'année 1333, vivait à Florence un jeune homme qui allait avoir vingt ans dès le prochain départ des hirondelles. Il s'appelait Jean de Boccace. Son père l'avait fait naître, à Paris, dans la maison d'une ribaude et il était venu à Florence, pour la première fois, neuf ans plus tard. Là, il avait perdu, dès la quinzième année, son unique parent qui lui léguait en héritage une maison agréablement sise au Mercato-Nuovo et une noble rente en beaux florins sonnants. Mais, comme Jean était d'une nature calme, il préféra l'étude aux distractions et choisit, moins par raison que par instinct, l'Église pour la maîtresse de son enseignement et de ses sympathies.

Il étudiait au cours de Cino de Pistoie le droit civil et canonique. Il s'était même coiffé très bellement d'une tonsure blanche et mignonne comme un léger carolus d'un livre, et d'une prébende tout aussi ronde que la tonsure mais moins mince; lorsqu'il lui arriva cette histoire.

La saison printanière venait, à Florence, de rajeunir toutes les choses, excepté les vieilles qui vieillissaient encore plus. Par les coteaux de Fiésole et de San-Miniato, d'olivier en olivier, de vigne en vigne, elle était descendue, festoyante et charmeuse jusqu'aux bords de l'Arno où tout un monde de jeunesse l'attendait; qui, sur les nids reconstruits; qui, sur les branches rhabillées; partout avec un peu plus de vie et un peu plus de somnolence. Les ateliers vaquaient. Les tribunaux vaquaient. Les écoles vaquèrent donc, de droit commun.

[1] Les charmantes pages qu'on va lire sont destinées à faire partie d'un volume que notre éminent collaborateur M. Boyer d'Agen publiera prochainement à la Librairie de la Presse — 8, rue Taitbout, Paris — sous le titre de *La Légende Hugolienne*.

(N. DE LA DIRECTION).

Ainsi, le soir de ce mercredi-saint, Jean retournait profondément mélancolique. Il aimait tant les arguti *Successione* de Cino ; il les logeait si bien dans sa spirituelle tête de Saint d'après Giotto, ou de Diabl Orcagna, suivant qu'on la voyait de face ou de profil. lait falloir désemparer pendant une quinzaine ? Mais vivre, tout ce temps ? N'était-il pas très simple de pı ennui si accablant, qu'il en faudrait mourir ? Tel, ce que de Bologne qui, accusé d'entretenir une truande canonicat, fut simplement condamné par le recteur Iı se déposséder de la Somme Théologique du docteuı Aquinatis. On le trouva mort d'inanition après huit jou la chronique, et tenant dans ses mains refroidies u d'adieu, dédiée, — non pas à la maîtresse, mais aı Thomas.

Jean, méditant sur sa déconvenue, longeait, à la d(grandes rues et les *chiassi.* Il s'était plié dans sa *giubl* un amoureux de l'hiver qui proteste contre les amo printemps. Et il déambulait depuis une heure, quand cha inconsidérenment dans le sestier de Por-San-Pie dain, une idée coupa en deux, dans son cerveau, l'en du clerc. Mais, comme cette idée se rapportait au) de sa thèse dont il n'avait encore discuté que le Jean, plein d'égard pour l'éristique, accepta d'étudie: avec la circonspection indéroutable d'un argumenta'

Or, le sujet à traiter était restreint à ce titre sible par un clerc de l'École : *De la Gloire et d(* Et l'idée incidente était très à propos : *Dante degl* autrefois habitant de ce sestier, et désormais défuı da Polenta pour l'instruction du genre humain.

Dante Allaghiero se rattacha donc au syllogisn tique de la façon suivante, tandis que le gros marcher ses jambes devant lui, dans la rue dı conduisait, par montées, à la rue *Già Riccar* jourd'hui rue *Dante Alighieri.*

— Hélas de lui ! Et que lui sert-il aujourd' aimé sa Portinari, qu'il entreprit pour elle hebdomadaire, à la description poétique duqı vie, ses rentes, sa santé et son épouse légi'

rien connu de théologie dogmatique et de psychologie, passe qu'il fît l'amour. Mais un disciple de Sigieri, un bachelier de la Sorbonne, un apothicaire de Florence, grand Dieu!... Et encore, aimer la dame de messer Simeone de'Bardi, n'était-ce pas la plus grande folie dont se pût affecter le légitime époux de Gemma Donati? C'étais pis que folie. C'était cette particulière monomanie, dont parle l'Esprit-Saint au Livre des Proverbes et qu'Irnénius de Bologne a commentée au titre septième, distinction deux cent quatre-vingt-dix-neuvième de sa collection dite: *Les Pandectes*. La moins ordescente partie de sa truanderie, c'est la partie des vers. Ah! oui; des vers, ceux-là! Mais que prouvent-ils, sinon que le diable ensorceleur de Dante, est un aigrefin gars qui s'entend à son humanité mieux qu'Aristote lui-même? Car, par la sambuque! saint ou truand on doit les lire, ces tercets. Il faut se les clouer à la voûte du crâne, comme des étoiles d'or au front des cieux; il faut prendre une plume, un cent de parchemins, un millier d'heures à Ser Cino et, seul chez soi, devant ce texte ou cette drôlesse de muse, de charmeuse — cause flagrante de vos infidélités, — copier un par un, un par un piquer sur le vélin ces vers, ces vers luisants, ces fleurs dorées.[1] Transcrire une *Divine Comédie*, cela a bien son charme. Mais ne l'expiera-t-on pas, un jour, en tournant peut-être soi-même au poète, comme un brocart précieux qu'on laisse trop longtemps détremper dans une eau-forte où il perd la couleur naturelle de ses chaînes brillantes, pour enchaper des teintes sombres? C'est la vengeance du Seigneur-Dieu: *Dñe, ne in furore tuo arguas me*. Il permet à Satan, qui fut le premier des poètes, de visiter la terre, et celui-ci, chevauchant sur sa queue batailleuse, pour faire des Satans nouveaux fait des rimeurs: *De profundis clamavi ad te, Dñe*. Mais comme le diable a le meilleur fin goût du monde, il vient prendre ses drôles à l'École. Et voilà des théologiens qui riment des poèmes: *Confiteor tibi, Dñe,... quia....* Ainsi moi, Johannes de Boccaccio par feu mon père, à quelle ballade n'en serais-je pas, cejourd'hui, si je m'eusse laissé in-

1 On sait que le Mss. de la *Divine Comédie* le plus précieux, après celui de Filippo Villani, est celui que Boccace écrivit de sa propre main. Il est conservé dans la Bibliothèque Vaticane.

spirer par la fringale de mon cœur? *Dñe probasti me.* Mais c'en est fait pour moi de cette vanité. Encore un parchemin et j'ai fini la Terza Cantica. Alors, par Astaroth: *In pace in Dño dormiam. Amen!*

Ce disant, avec ce visage recommandé plus tard aux clercs par une session du Concile de Trente, Jean était arrivé, par la méchante petite rue Riccarda, sur l'étroite place de San-Martino. A un angle de cette place se dressait, sur deux vilains étages, jusqu'à un petit toit coupé en forme de bât d'âne, la maison de Dante qui, par expropriation du barisel Cante d'Agubbio, n'était dite sienne depuis trente et un ans qu'en vertu d'une figure de rhétorique appelée catachrèse. Vers un autre angle de la place il y avait, derrière un grillage, à portée d'un baiser une Madone aux Sept-Douleurs en porcelaine de ménage. La Madone trônait sur une pierre où on lisait: *Limosina per poveri verghognosi di San-Martino,* etc. etc.

Messer Jean regarda d'abord avec très sainte compassion la très benoîte image. Avec courtoisie il releva sur sa tête le capuchon de sa *giubba,* et il envoya, sur sa blanche main, un baiser dévot à la Madone.

Ensuite il commença, ou il continua son monologue:

— .... D'affection pour vous, Sainte Vierge, vous ne doutez pas que j'en conserverai dans mon cœur aussi longtemps que vous resterez belle. Mais des florins ou sols, hélas! ce n'est pas la saison. Car j'ai maigre chevance après le coût de ces derniers huit jours, comme ci-après:

La signature du nouveau Recteur, pour mon transit d'école

Le semestre de Ser Cino.

La criée des bacheliers en droit, au bénéfice de l'huissier Cornuto.

Un cent de vélins, pour le traité *Des Successions,* de Guittoncino, fournis par Garnerius mégissier-libraire, sis rue des Oursins.

Au même, plus deux cents feuilles, pour un manuscrit de la *Divine Comédie.*

.... Hé, Madone sanctissime, faut-il en reparler?

L'orateur paraissait, en effet, un peu gêné par sa gorge ou par la majesté de la scène à la hauteur de laquelle son éloquence ne montait pas sans tousser. Il était à parier que Jean-

des-Monologues allait bientôt se taire, devant cette maison qui ne l'écoutait pas. Car, telle qu'un nid d'été pendant l'hiver, elle était déserte depuis que ses anciens oiseaux avaient fui dans l'exil; elle s'accroupissait là, triste, branlante entre ses deux voisines, comme une aïeule sans enfants.

Jean tourna bientôt vers la maison ses yeux éloquemment dédaigneux. Ensuite il laissa choir sa tête, s'écouta, tendit la main et, ayant fait en avant les trois pas recommandés par le cérémonial des oraisons funèbres, continua :

— Voilà donc ce qu'a fait la Gloire pour sublimer un homme! Elle l'a pris ici, à ses fils, à sa femme, à Florence, pour le traquer au loin, de bourgs en villes et de villes en nations. Il fallait le réduire à une unité solitaire. Désormais, pour lui plus de pensée que sa pensée intime, plus de cœur que pour l'art, plus de pain que pour ne mourir pas vilement affamé. Et puis, l'œil de cet homme qui toisa les abîmes de l'éternité, a mesuré la longueur d'une pierre tombale et s'est couché dessous. Alors la Gloire est retournée ici. Elle a vidé la maison de Dante, éteint le foyer, permis aux seules araignées d'entrer tisser des toiles et, enfin triomphante, elle s'est assise devant la porte close, telle que l'image de la peur froide que j'éprouve moi-même en discourant ci-contre, *De Vanitate Gloriæ* et de la manie des hommes qui en raffolent: *Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi....*

Jean avait assurément dit le dernier mot de son oraison lumineuse, car fort embarrassé d'accompagner par la parole le geste de ses bras démanchés, il s'était arrêté mainte fois et menaçait de s'être arrêté tout à fait. Ainsi a-t-on vu quelque moulin à vent lever son aile lourde et son ombre mobile, au-dessus d'un village; il tourne encore quand le vent est tombé sans reprise, et la dernière oscillation de ses palettes obstinées fait réfléchir un âne dont la tête tendue fixement sur les barbes d'une voisine chardonnière, regarde le paysage. Ainsi ferait un homme parlant à un autre homme qui ne l'écoute pas. Il perdit donc verve et patience. Alors il se détourna brusquement de cette maison qui lui ouvrait, ainsi qu'une bouche nigaude, son *finestrone* unique d'où le soleil partait aussi. Il repassa sous le grillage de la Madone, où saluer sa Dame protectrice. Poliorcète vidait la place.

Ainsi s'en allait-il, en reprenant la seconde proposition de son épichérème. De préférence aux rues larges et claires il choisissait des chiassi étroits et obscurs pour sa manie de noctambule. Ces sortes de ruelles étaient formées par des maisons qui se cognaient entre elles, telles qu'un groupe en rut de vieilles femmes. Elles commençaient à se gouailler, nez contre nez, dès le toit. Celui-ci, cassé comme l'échine d'un squelette, tombait en arc brisé sur des soutènements dont les commissures anguleuses faisaient l'affaire des hirondelles et des faucheux. Les étages venaient dessous, ridés de lézardes, étrésillonnés de pans de bois ou d'esses en fer, prêts, en se rabougrissant, à se jeter sur la maison d'en face au premier coup d'orage. Au-dessous des étages, s'arc-boutait le surplomb. Celui-ci, maçonné lourdement, à trois mètres en avant du pavé, semblait, pour supporter la maison tout entière écarter avec peine ses tibias cagneux. Ces sortes de jambes étaient les étançons ou les solives de l'encorbellement qui ménageait à la ruelle une ouverture comme un tunnel, avec un ruisseau au milieu. Boccace, argumentant dans l'ombre du chiasso, aurait servi au dessin d'un artiste qui eût voulu représenter le Moyen-Age. Mais l'ombre ne se peint pas.

Enfin les yeux de Jean s'éclairèrent sur la place du Battistero. La pleine lumière offusqua l'argument qui s'envola sous le crâne du jeune clerc, comme un vieil aigle osseux et lourd ferait au fond d'une caverne. Une voix chantait un *ritornello*, sur les toits, dans le silence du quartier où le soleil mourait.

Jean l'écouta, leva la tête, et aperçut un jeune homme nonchalamment penché au bord de son balcon.

— C'est toi, Gaddi ?

Matteo Gaddi était un des nombreux peintres dont s'illustra la famille appelée de ce nom, depuis la fin du XIIIme siècle jusqu'au milieu du XIVme. Or, Boccace et Gaddi qui se connaissaient depuis longtemps, s'aimaient aussi beaucoup. Mais ils se voyaient rarement parce que l'âme de Gaddi, qui était sœur de l'âme de Boccace, n'avait pas pris dans la vie les mêmes habitudes. Au contraire. Aussi l'un avait, de moins que l'autre, une tonsure et sa prébende.

Et Gaddi, penché sur son balcon, regardait s'en aller le soleil en attendant revenir sa maîtresse. Pour voir si celle-ci n'arri-

vait pas, il cessait quelquefois de contempler le crépuscule et s'inclinait vers la rue. Ainsi avait-il reconnu Jean, à la démarche lente du lent monologueur. Et comme la table était mise pour sa maîtresse et pour lui, il avait haussé le ton de sa romance pour inviter son ami à souper. Les deux jeunes hommes sentirent leurs cœurs battre de joie, en se revoyant après plusieurs semaines d'absence pendant lesquelles ils eussent pu être malades.

— Hé !... Depuis quand, commença Jean, les diables de l'enfer se logent-ils si haut ?

— Oh !... répondit Gaddi, laisse tes diables en paix. C'est de nous qu'il s'agit. Comment vas-tu ?

En parlant, ils s'étaient accoudés au balcon. Et tandis qu'ils s'y entretenaient de livres et de tableaux, de maîtres et d'avenir, Jean, tourné vers l'atelier du peintre, le passait en revue.

La porte en verrière, qui servait de fenêtre, s'ouvrait au milieu d'une chambre spacieuse, pleine de désordre et de charme. Sur des bahuts poussiéreux, des maquettes de toutes les formes ; sur des cippes d'argile, des trognes de coquesigrue et des galbes classiques ; contre les plinthes et les meubles, des tranches de plâtre en ronde-bosse, des toiles roulées et ficelées de fils-de-la-vierge par le soin des araignées laborieuses, des cadres ébauchés ou finis. Un chevalet faisait A quelque part ; des pinceaux faisaient à cache-cache, un peu partout. Une odeur âcre d'essence et un air de gaîté travailleuse emplissaient l'atelier. Jean souriait.

— .... Et toi, disait Gaddi, que fera-t-on de toi ? Un pape, assurément. Peut-être le successeur immédiat de Jean XXII. C'est juste, tu te nommes Jean comme l'autre, sans être aussi stupide. L'on est si bien logé au Vatican !... A propos, resteras-tu à Avignon ? L'on dit que depuis que Clément-le-Got, de notable mémoire, a passé par là-haut, tout y est pour le mieux. On y boit, on y mange, on y fait des kermesses d'amour, on y laisse dire que ce franc-alleu est une trappe de l'enfer. Qu'importent les langues méchantes à la sadinette Brunissende ? Clément l'a confessée à son petit lever ; et elle entend la messe de Clément, vêtue de blanc comme le pape, et lisant dans le même missel avec Laure de Sade. Cependant, nos musiciens de Naples y affluent et transposent les tons grégoriens en airs de menuet qui

prêtent à danser sur un prie-Dieu. Oderisi de Gubbio et Franco Bolognèse y ont la charge d'égayer avec des pendarderies enluminées la gravité insupportable des Saints Livres. Et voilà que Cimabue et Giotto captiveront notre art dans l'étroite nacelle d'un pêcheur hypocrite et, dans Florence, ils ne rapporteront pas leur échelle aux voûtes larges de nos libres églises. Dans les salles républicaines du Bargello, Taddeo Gaddi ravira au Bondone qui commença l'œuvre, la gloire de l'avoir terminée. Et qu'importe la gloire au Bondone ? Le pape lui a donné dix mille florins d'or et la mesure de sa pantoufle. Heureusement, en France est un autre homme que tu as connu quand tu lisais l'abécédaire aux écoles du Fouarre, un roi grincheux qui nous venge en souffletant le pape d'hier et qui achète son absolution au penaud pape d'aujourd'hui, rien qu'un Philippe-au-long-nez qui serait porté au Martyrologe liturgique si Dante ne le faisait mourir d'un coup de couenne, comme un vil drôle, suivant la lecture que, l'autre soir, un ami de Can Grande nous faisait de la *Vingtième du Purgatoire*, à l'auberge de la Trippe-Menue. Un roide homme que ce Dante ! A propos, mon pape Jean, aimeras-tu les poètes ? J'entends les poètes de l'exil, qui vont y écrire l'histoire à l'aise, et qui ne tiendront pas une plume dans le bargello d'un podestat. Entre Dante et Cavalcanti, il y a une nuance que tu me fis un jour apercevoir. Depuis, j'ai dit que tu seras un bon pape. Vois donc ce soleil ! Comme il s'en va enveloppé de majesté ! Quel coucher de monarque, grand Dieu ! Cependant il est tombé sous l'espace, et tout le ciel rougi en est encore emmantelé. C'est Dante, Jean, c'est Dante qui va mourir loin de Florence et qui l'éclairera du fond de son tombeau, oui, comme la lampe du grand Justicier sur le visage stigmatisé d'une indigne marâtre.... Ah ! j'oubliais un point. Quand tu seras Jean XXIII, le troupeau des agneaux pascals fournira une queue de drap blanc, longue de six pieds, à la lisière de ta robe. Eh bien, quand celle-ci aura traîné assez sur les tapis pour mériter une retraite, dis, Jean, penseras-tu à moi ?

Jean, qui avait essayé cent fois d'interrompre Gaddi, posa enfin sa main sur la bouche de l'enthousiaste garçon et la ferma décidément.

— Que veux-tu dire, avec tes gaudrioleries qui me font de la peine ?

— De la peine, Jean? Alors, je n'ajouterai que ceci : tu m'enverras tes queues. J'en ferai faire des robes blanches dont ma maîtresse se parera. Et pour te remercier, je composerai une chanson qu'elle chantera avec un air trouvé par elle sur nos verres, quand nous irons boire à ta santé, dans nos costumes neufs, sous les charmilles de Fiésole.

Il n'est pas croyable qu'un homme voie le bonheur d'un autre homme sans qu'il lui porte envie. Surtout si le bonheur de celui-ci est nié par le sort à l'infortune de celui-là, l'envie du malheureux croît et grandit en proportion de celle qui s'hébergea dans l'âme des Titans quand l'Olympe les raillait. Ainsi d'un pauvre cœur que son état voua aux chastetés, quand il regarde passer devant lui les songes de l'amour qui s'en vont, qui s'en vont, toujours plus loin, au galop de la chevauchée fantastique du légendaire Roi-des-Aulnes.

Le jeune clerc attendri par ces paroles de son ami, ne lui répondit pas.

Ils regardèrent venir la nuit silencieusement. A la dernière lueur du crépuscule, laissée au bord des toits, Gaddi se retourna vers Jean et vit que son ami avait pleuré.

— Tant mieux, se dit-il, les larmes sont pour le repentir des coupables ou pour la désillusion des innocents.

Il demanda à Jean s'il l'avait fatigué. Jean lui répondit que non. Et ils fermèrent la fenêtre.

Lorsque la lampe fut allumée, Jean vint s'asseoir devant la table où celle-ci était posée et il attacha ses yeux à la lueur vacillante, comme un papillon effrayé par la nuit. Le balancement momentané des trois chaînes de cuivre, qui suspendaient les mouchettes, l'éteignoir et l'aiguille au-dessous des trois becs du *lucignolo* fuligineux, semblait occuper le jeune homme. Quand nous cherchons dans le silence de notre âme à calmer une frayeur, le ronron d'une mouche est un fracas, son ombre est celle d'un monstre volant autour de nous pour nous épouvanter.

Gaddi observa Jean, de loin.

Ensuite il s'assit à son tour, mais sur la table. Sa jambe droite, installée sur le rebord, pendait à moitié le long de l'autre jambe qui servait d'étayement ; un bras se roidissait en contrefort, derrière l'omoplate dont le dessin reproduisait la bosse d'un chameau.

— Boccace ! interrompit Gaddi.

— Que veux-tu ? répondit celui-ci.

Gaddi, la main dans ses cheveux, la tête vers Boccace, l'œil plein de vie, la voix pleine de force, commença :

— Ce que je veux, ce que je veux ? C'est au nom de ta mère, Jean, au nom de ton père, de tout ce qui t'est cher que je l'implorerais. Ce que je veux ? Hé donc ! c'est que tu sois heureux. Pauvre ami, où penses-tu rencontrer le bonheur ? Est-ce dans cette vertu sans à-propos qui s'étouffe, à l'étroit, dans ta poitrine haletante ? Est-ce dans ces préjugés de l'École que tu as pris au sérieux, comme une loi à observer sous peine de la damnation ? Ils t'ont volé ton naturel, ils t'ont volé ton âge ; ils ont châtré, vieilli tout cela. Et toi, leur chose, te voilà marqué sur la tête du signe de leur autorité et de ton esclavage. Alors, ils t'ont montré le Golgotha, comme l'idéal d'une demeure d'homme : Marche ! Tu n'avais plus ton père ; tes amis ont voulu t'arrêter, en te tendant la main ; mais non : Marche ! Ils ont dépêché vers toi l'amour vêtu des formes chastes d'une charmante jeunesse : Hé, marche ! Marche, jusqu'à la croix de Christus qui fut Dieu pour la porter, et toi, tu n'es qu'un homme ; marche, jusqu'au tombeau où tu ne trouveras peut-être que des cendres, triste rêveur du ciel, sous les pelletées de terre qui t'y recouvriront. Tu mourras donc, ami, et n'auras pas vécu encore. Ah ! si tu soupçonnais la volupté qui remplit cette chambre ; si, sous cette lampe, tu voyais comme moi, chaque soir, s'éclairer à un horizon de quelques pas une tête adorée dont la possession te ferait plus grand roi que si le monde t'appartenait en entier, ô Jean ! tu aurais assez, avec cela. Tu veillerais, tu dormirais, tu chanterais, et si Dieu penche l'oreille quelque part, sur sa création, il s'entendrait bénir par toi, à chaque heure, pour ces douceurs humaines qu'il t'aurait réservées, sur le sein de ta maîtresse. J'ai dit le mot ! Je te le confie, comme le secret de la félicité, si tu veux rencontrer celle-ci sur ta route.

Jean laissa échapper un long soupir.

— .... Allons donc, reprit Gaddi, ouvre-moi cette masse de gros bon cœur. Toi-même, tu le sens injustement comprimé dans le cercle de fer où tu l'encages et le déformes. Je ne sais pas pourquoi, lorsque je pense à toi, je me rappelle ces lourds

Flamands de Cassel qui vinrent se battre avec des cuirasses de plomb et qui furent rossés, jusqu'à ce qu'ils débouclèrent leurs panoplies gênantes dans lesquelles ils mouraient en badauds. Tiens, Jean, souvent quand j'ai entendu gazouiller ta belle âme hors des syllogismes, dans un pré, à côté d'un vin clair, j'ai songé à David qui pinçait de la harpe et qui vivait mélancoliquement assis dans l'armure d'acier du roi Saül. Mais un jour, on remit aux doigts du berger d'Isaïe sa fronde simple et ses cailloux. Et lui, le cœur battant au vent sous la cotte légère, avec un galet du Cédron, il tua Goliath. Boccace, tue Goliath. Et sois libre.

Jean sourit tristement à ce mot. Il dit à Gaddi :

— Et ce galet poli que tu trouves si vite dans une phrase de dithyrambe, où est-il ? Où sont, du moins, les yeux qui l'iront découvrir entre les pierres du torrent ?

Gaddi alla prendre un miroir sur la toilette de sa maîtresse et, le portant au nez de son ami :

— Regarde-moi sérieusement ce gars, lui dit-il, et moque-toi de nous. A bouche close, mon oiseleur, il vous en survient cent. Avec un mot, vous nous les levez toutes. Surtout alors songez, messire, que ma maîtresse est bègue et qu'en l'observant bien, vous trouverez qu'elle louche d'un œil.

— Paix donc, ribaud ! répartit Jean.

Cependant Boccace, d'un air distrait, retournait dans ses mains le petit miroir de cuivre dont un tortil enrubanné parait l'ovale, et son œil courait chercher jusque dans l'affouillement des angles, les lettres de cette devise, inscrites sur la carnèle du chef-d'œuvre :

Perfida ut unda.

Alors un bruit léger de pas chanta dans l'escalier. Il s'arrêta devant la porte.

— C'est elle, dit Gaddi, quand un petit coup de main eut fait jouer le marteau. Et, comme il s'était approché du seuil, il démasqua le judas et regarda d'un œil par les trous de la grille.

— Qui est là ? demanda-t-il malicieusement.

— Rina ! répondit une rieuse voix de jeune fille.

— C'est Barberine, ajouta Gaddi en se tournant vers Boccace.

Et ramenant d'un tour de clé le pène dans la serrure, il ouvrit la porte et reçut dans les bras sa gracieuse maîtresse.

Ne s'apercevant que d'eux seuls et pas encore de Boccace, ils se demandèrent s'ils avaient eu, l'un loin de l'autre, une bonne journée. Gaddi en répondant à Barberine essuyait, du rebord de sa manchette en velours pers, la mantille embuée de sa charmante amie. Et celle-ci s'amusait, jasant toujours, à déplacer la toque noire que portait le jeune homme sur ses longs cheveux blonds.

Cependant ils s'étaient approchés de la table. Jean attendit que les larges épaules de Gaddi eussent enfin disparu devant le corps délicat de Barberine, à qui il présenta, du mieux qu'il sut, l'hommage de son respect.

Barberine offrit à Jean sa douce main, pleine d'amitié, et Jean revit de près, à la lumière de la lampe, la plus gentille Florentine que ses pudiques yeux avaient, plusieurs fois jusque-là, contemplée. Le sourire de la jeune femme éveilla le sourire du jeune clerc, ainsi qu'un petit frère éveille son petit frère, et Jean se sentit subitement si charmé qu'il remercia Rina, en lui disant sans apprêt qu'elle était la plus gracieuse personne du monde.

— Je le savais, ajouta-t-elle, et j'étais sûre que Gaddi avait deviné que je voulais ce compliment, puisqu'il vous a retenu chez lui jusqu'au moment où nous allons souper ensemble.

Gaddi fut satisfait que sa maîtresse eût deviné son intention. Tous trois s'asseyant donc à table, Barberine au milieu, Boccace à sa droite et Gaddi à sa gauche, ils se mirent à manger très agréablement.

Jean se trouva surpris de ne plus parler avec des textes, quand il répondait à Barberine. Il fut surtout flatté de dire des choses fort belles avec la plus extrême simplicité. Et la douceur que ces choses laissaient au fond de l'âme semblait augmenter, à mesure qu'elles sortaient plus abondantes. Si bien que, sans presque avoir bu ni dit un mot latin, il se leva de table aussi heureux que le plus heureux mortel de ce soir de printemps.

Barberine s'étant retirée un moment vers sa psyché pour relever sous son chaperon de soie les bandeaux noirs de ses cheveux, Gaddi se pencha vers Jean et lui dit :

— Tu es content, ce soir.

— C'est vrai, répondit Jean.

— Alors, sois-le toujours.

Jean répéta ce dernier mot, mais il le répéta avec tristesse.

Barberine était revenue vers les deux jeunes hommes. Se suspendant à un bras de chacun d'eux, elle inclinait sa tête sur une épaule de Gaddi et regardait, du bord de ses yeux noirs, messire Jean qui, pour lui répondre, rabattit avec sa main le long capuce dont s'ombrageait sa grande et belle tête. Et d'un sourire de gentilhomme il répondait à Barberine.

Ils s'avancèrent, en se portant l'un l'autre, jusqu'au balcon où, chacun s'asseyant, on regarda la nuit.

Les étoiles éclairaient tranquillement le soir, et constellaient de leurs reflets les marbres purs du Campanile. Des mandolines passaient sous le balcon et mesuraient un andante dansant à des chanteurs qui venaient après elles. Dans une maison d'à côté, une cardaline s'endormait dans sa cage, et une voix de femme modulait aux sons de l'organum le *Deh ballatella* de Guido Cavalcanti. Par une ruelle, toute droite jusqu'aux quais de l'Arno, des bœufs attardés traînaient un char, au son léger de leurs clarines. Au bout de la ruelle, on distinguait sur le fleuve le va-et-vient des gondoles éclairées de falots. Et, comme un accompagnement silencieux de ces airs frais de la gaîté, montait, entre les bruits, dans la nuit claire, la masse blanche de Sainte-Marie-aux-Fleurs, dont la forme de croix latine paraissait celle d'une immense colombe qui entr'ouvre ses ailes pour s'envoler au ciel. Plus loin, à gauche, c'étaient les créneaux noirs du robuste Bargello. En face, la tour de la Signoria aussi superbement mantelée que ces républicains magnifiques dont elle était le palais. Derrière elle, s'enfonçait pour s'élever plus haut la tour légère de Sainte-Réparate que Giotto lança dans l'air, comme une cage pour des oiseaux en cloche.

Tout cela se développait en rêverie devant les yeux de ces trois jeunes gens. Et Barberine qui, cependant, avait écouté une idylle d'amour sur les lèvres de celui qu'elle aimait, venait de s'endormir dans l'atelier, sur le cœur enivré de Gaddi.

Jean ferma doucement la fenêtre. Il contempla un instant ses deux amis ensommeillés et les quitta dans le mystère de cette nuit, aux joies ineffables de leur ciel dont, en se retirant, il referma la porte.

II.

La maison que Boccace habitait au Mercato-Nuovo formait avec sa voisine de gauche un angle de la place. Toutes deux avaient, dans le plein-cintre de leurs arceaux et dans leurs ogives entrêflées, cette beauté composite et facile qu'un peu de baroque fait valoir. En architecture, comme en religion, le grandiose résulte du mélange confus des idées. Au grandiose s'oppose la grandeur, comme le mot sagesse au mot folie. On estime l'une, parce qu'on la comprend; on n'a jamais su définir l'autre.

C'étaient donc deux façades, à la fois grecques et gothiques. Leurs architectes avaient été ces Croisés du XIIme siècle, coureurs des bords du Rhin et visiteurs de Byzance. Et l'on eût dit qu'elles s'étaient tournées pour s'entre-regarder et fouiller, du canthus de l'œil bigle, dans l'opulence de leurs robes comme deux grandes dames dont la fierté de l'une veut décider la jalousie de l'autre.

A vrai dire, Jean n'avait pas encore pris garde à la coquetterie rivale des deux compagnes. Il lui avait suffi d'apprendre qu'un gentilhomme, ignare et plus débauché que son père, hantait cette hoirie et qu'il y apportait les coutumes d'un ours et les mœurs d'un singe. Ce Gibelin sans conviction avait des chevaux pour ses piqueurs, et pour lui, poltron et maniaque, la rue étroite où il suivait les filles. Sa gaine était sans dague, il ne jurait ni par maîtres ni par Dieu, et sa vertu s'appelait l'or. Avec cela il était maigre et court de corps, roux de poil et de peau, chauve et jeune homme. C'est pourquoi Jean crachait par la fenêtre, sans avoir peur de salir son voisin.

Et il ne s'en occupait pas davantage.

Il se levait tous les matins avant le jour, laissait arriver le soleil sur sa verrière sans prendre souci d'aller s'y égayer. Il attendait venir l'heure des classes en compulsant Abailard qu'il trouvait lumineux et Bernard de Citeaux dans le mysticisme duquel il ne reconnaissait ni une science ni un génie. La Somme de Thomas d'Aquin lui paraissait l'œuvre d'un ange qui explique la Doctrine sans erreur ni défaillance mais qui, s'adressant

à la raison pour la persuader de la foi, ne permet pas à la raison de se persuader elle-même. Enfin il étudiait par conscience les livres qu'il ne comprenait pas. Quelquefois, malgré lui, il concluait à un somme. Il lui prenait aussi de dire le mot du vieux roi Charles, qui trouvait entre un *Scot* et un *sot* la différence d'une lettre.

Mais le lendemain du souper chez Gaddi, Jean s'éveilla, contre son habitude, quand le soleil avait déjà rempli sa chambre. En dessillant ses paupières rieuses, il promena sa main et son bras sur son front, comme pour s'assurer que c'était bien lui qui revenait d'une nuit aussi belle. Les nerfs voluptueusement ouverts au sang qui les galopait par frissons, les lèvres dilatées, les narines ouvertes, il souriait encore et semblait fasciné par un plaisir secret.

Il s'habilla en lambinant, et le nonchaloir l'accompagna au milieu du soleil, d'un meuble à un autre, où il rhabillait par lambeaux ses songes précédents.

Moitié vêtu, il entr'ouvrit sa fenêtre et s'y accouda pour respirer l'air tiède du matin.

Il y avait foule au Mercato. Un vaste carré de bâches, dressées en forme de toiture sur les bancs des vendeuses, était la ruche où entrait, s'agitait, bourdonnait une masse de gens en quête de pâtée. Quelques-unes étaient abeilles mielleuses; quelques autres étaient frelons; toutes avaient le dard.

— Hein! criait une rougeaude poissarde à une pouffiasse virago qui marchandait de la friture.

— Cette sole?

— Vingt sous.

— Accidente!

— Hé! la Romaine, combien?

— Douze.

— Pas quand elle serait aussi pelée que toi. Douze. Comme les douze apôtres. Va donc voir ça, à Rome. Douze!... douze!... douze cheveux à ta nuque, tiens!

— Mal n'agg'a li mortacci tui! répondit l'acheteuse.

Un gars emportait des provisions sur une carriole à bras et faisait hurler un chien en écrasant sa patte. Une maraîchère fendait triomphalement la foule, avec ses corbillons vidés. Deux jeunes filles faisaient l'article, en se parlant d'amour. Un sale juif regardait vendre.

Jean, fatigué de passer d'un flot à un autre, sur cette marée à rumeur de tempête, se mit à regarder les maisons qui entouraient la place. Là, il découvrit une chose qui enchanta ses yeux et fit battre son cœur. C'était le petit lever de ses voisines. D'après la coutume italienne, elles attendaient l'*Ave Maria* de midi, les mains dans le ménage et le corps tout à l'aise en demi-nudités.

Sans la plus légère couleur de vergogne, elles allaient et venaient devant leurs croisées grand'ouvertes. Ces mêmes personnes qui, dans la rue, auraient des gants noirs pour les mains et des mantilles de dentelle brune pour la tête, jouissaient — la porte au reste bien fermée — du gai soleil et de l'air doux. Les voleurs entrent-ils par la fenêtre? Aussi les cheveux, encore dépeignés, tachaient de noir et d'or les seins d'ivoire. La chemise, à peine retenue par le cordon de la gonnelle, flottait libre autour du cou et des bras nus.

Jean prit devant ces dames, sans l'avoir recherchée, l'attitude d'un artiste qui observe diverses poses pour son tableau. C'est que, dans son émotion il y avait autant de volupté que de surprise. Sans comprendre que ces genres de curiosité ont un commencement mais pas une fin, il laissa ses yeux courir la première ronde volage où l'occasion prenant la main de la rêverie va tout droit à l'encontre d'une aventure.

Ainsi tournant, pas moins sérieux qu'un pinson qui pirouette mille fois en cinq minutes à la poursuite de sa queue, Jean se trouva tout à coup arrêté.

Un blanc visage de jeune fille venait de lui sourire et de se cacher en même temps. Or, l'apparition s'offrait précisément dans la maison qui faisait angle avec celle de Jean, et qui appartenait au bellâtre stupide. Aussi Jean vit-il avec surprise combien la jeune fille était jolie.

Il cherchait donc à se rappeler cette beauté enfuie, quand elle reparut devant ses yeux. Mais ce fut pour s'échapper aussi vivement que la première fois, et toujours avec le rire au bord des lèvres.

— Que me veut-elle? pensa-t-il. Si son sourire est pour moi, c'est bien gentil. Si c'est pour un autre, ce n'est guère prudent.

Il voulut s'assurer qu'ils étaient seuls, et il avança la tête pour regarder autour de lui.

Ils étaient seuls.

Alors?...

Et il n'eut pas plus tôt tourné les yeux vers la croisée de sa voisine, que la jeune fille s'y retrouva.

Mais cette fois elle y restait, sans rire, sans avoir l'air curieux. Pour donner une contenance à sa tête inclinée et une raison à sa gravité imperturbable, elle se penchait sur un pot de réséda dont elle comptait les feuilles, une à une, comme on ferait des florins d'or.

Jean la regarda faire.

Le réséda était touffu, mais les branches s'écartaient quelquefois et le pâle petit visage, qui voulait se cacher sous la verdure, n'en ressortait que mieux. On voulait voir sans être vu. Ou bien, ne voulait-on pas être vu, en ayant l'air de se chacher? O! petit, petit réséda, le bon Dieu vous fait trop simple pour couvrir des mystères. Entre vos branches parfumées, il n'y aurait pas de place pour un oiseau; comment donc faire à musse-pot derrière vous, quand on est demoiselle?

Après cinq minutes, Jean avait parfaitement vu que la jeune fille était très belle, encore que très pâle. Alors, elle releva la tête et regarda le jeune homme. Mais, subitement rieuse, elle se recula derrière les vantaux de sa croisée. Le soleil miroita sur les verrières, la fenêtre entre-bâillée ne laissa voir qu'une ligne étroite et obscurcie, derrière laquelle Jean ne distingua plus rien.

Il n'y a pas de cas où la conscience, appelée à juger, demeure plus perplexe que celui dans lequel le même homme serait à la fois coupable et innocent. Or, tel était le cas qu'aurait désormais à résoudre l'intègre conscience de Jean-le-Casuiste. Elle ne pouvait pas imputer à celui-ci le crime d'être innocent; elle ne le rendait pas non plus innocent du crime qu'il venait de commettre. En effet, quoi de plus candide qu'un nez matinal, qui respire l'air frais! Mais quoi de plus larron que deux yeux de jeune homme, faisant sourire d'aise une fillette?

Un maraudeur inconscient qui tiendrait dans sa main la branche de noisette et ne saurait qu'en faire, reproduirait cette situation, — s'il s'appelait Jean comme le nôtre. Mais il y a quelques siècles qu'on chanté à propos de ces Jeans-là: *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Boccace, rentré en lui-même, se posa donc l'embarrassant dilemme. Fort distrait cependant, il se promena, pour le résoudre, d'un bout à l'autre de sa chambre. Dans cette recherche, un quart d'heure se passa. Enfin Jean ne crut pas trouver une conclusion plus sérieuse que celle-ci: ne plus penser à la folle aventure. C'était précisément le jeudi-saint. Une visite au tombeau du Christ réparerait la peccadille.

Afin d'accomplir son dévot pèlerinage à l'église de Sainte-Marie-aux-Grâces, il acheva de s'habiller sans arrêter pour cela sa course passionnée, du vestiaire à la fenêtre.

Cependant à l'autre fenêtre, restait entre le miroitement des deux verrières et dans la ligne noire de la chambre une personne, très curieuse aussi. Oh! comme elle observait bien, sans en perdre jamais un seul, les moindres mouvements du jeune homme!

Ainsi, lorsqu'il passa son corselet, elle agrafa son corsage. Lorsqu'il enchapeça son *lucco*, elle endossa sa mantille. Lorsqu'il eut sa *giubba*, elle eut son capulet. Elle se pencha haletante, pâlie, vers le seuil de la porte jusqu'au moment où le contrit libertin la franchit gravement.

Jean s'enfonça dans les rues qui conduisaient aux *Grâces*. Tandis qu'il marchait, il repassait dans son esprit sa visite de la veille chez Gaddi et sa curiosité du matin. Deux images d'une même faute qui l'accusaient intimement. Ainsi regardait-il son ombre s'allonger devant lui, sur le pavé de la chaussée, comme le tableau de sa noire âme.

Cette ombre n'était heureusement pas seule.

Une autre ombre la suivait, craintivement et pas à pas. Sa légèreté était celle du jour qui se jouait autour d'elle, dans son corps transparent, et qui s'y tamisait comme un rayon dans une gaze. Elle était pure et touchait à peine à la terre avec son pied. Elle était cet être ou ce mystère dont l'homme s'accompagne à travers ses tristesses. Être double, fait d'amour et de haine, auquel le Moyen-Age nia l'âme pour n'avoir pas à en expliquer l'inintelligible substance. Et que lui importait, à elle, une âme solitaire qui se serait perdue dans une divisible fraction? Rester l'âme universelle, sans personnalités ni dissemblances; être pour tous les hommes la femme, pour toutes les passions la cause, pour toutes les œuvres la fin; elle ne voulait

que cela. Elle était faible, parce que la faiblesse séduit et que la force effraye. Elle était capricieuse, parce que le caprice commence et finit par le charme; au lieu qu'à la constance du plaisir nul ne promit une immortalité. Et vous étiez cette ombre, ô pâle jeune fille qui vous sentiez mourir. Vous vous hâtiez de dresser votre tente de soie au cœur de ce jeune homme qui vous allait aimer, hélas! bien peu de temps. Mais le souvenir de son amour sera sa providence et son salut, lorsque vous serez morte, ô! pâle jeune fille....

Quand Boccace fut arrivé sous le porche de l'église, il trempa dévotement ses doigts dans l'eau bénite qu'il offrit, par habitude, à la plus proche personne avec laquelle il entrait. Or, la goutte d'eau sainte perlant au doigt, la main tendue s'inclinait dans le vide. La rareté de la chose fit que, pour voir comment il pouvait être seul dans une foule, Jean tourna la tête dans la direction du bras. Il aperçut un visage voilé de jeune fille, qui s'inclinait modestement. Alors une longue et maigre et blanche main recueillit l'eau bénite. Elle ne prit que le temps d'apparaître sous sa voilette transparente et s'enfonça sous la nef, laissant le jeune homme au trouble de cette apparition mystérieuse.

— C'est elle! pensa-t-il.

Jean avait jusqu'à ce jour trop étudié la logique pour n'avoir pas aussi contracté la raisonnable habitude de l'idée simple que l'on pousse jusqu'à son entière évolution, contradictoirement à ces esprits hybrides qui ont pris au sérieux l'histoire de César dictant, à la fois, à deux scribes un rapport au Sénat et une épître à Calpurnie. Aussi notre dévot pèlerin oublia ce qu'il venait faire à l'église et il s'y promena dans tous les coins pour rencontrer la jeune fille.

Mais une femme qui sait paraître, disparaît si à propos. Elle n'ignore pas que, si elle est assez puissante pour donner à sa beauté le charme de la séduction, c'est parce qu'elle passe comme un éclair qui éblouit et n'illumine pas. Malheur à elle, si elle est encore là où le désir n'est plus. Que l'éclair s'arrête à l'horizon, et sa lumière persistante ne montrera que des ténèbres.

Aussi Jean promena, mais en vain, son œil avide sous les ombres des trois nefs et dans les angles des chapelles. Les dévotes jetées un peu partout sur la dalle blanche de l'église,

comme un troupeau de chèvres noires sur une plage devant la mer, levaient leurs têtes, ouvraient leurs yeux vagues vers le ciel, vers cette immense ligne de l'infini où le vent des voyages fantastiques enfle ses voiles blanches qui finiront par découvrir l'Éternité. Les plus vieilles savent, par l'expérience de la vie, qu'on ne monte sur cette mer mystique que pour la distraction. Pour elles, le continent est le lieu sûr; mais l'attrait des pays inconnus est encore si fort que, le cou en avant, les lèvres branlantes, mi-paupière sur l'œil, elles attendent les cieux nouveaux. Les plus jeunes badinent devant l'abîme pour ne pas le voir; ou, désireuses d'émotions, elles se laissent effrayer par plaisir. Alors elles jouent, bavardant avec un brin d'amour dont le personnage se cache dans une ombre d'arceau qui, les pâlissant, les rend belles. Les mères dont, jusqu'à vingt ans, l'âme fut naïve, ferment les yeux pour croire à tout ce qu'elles ne voient plus. Cependant une voix du berceau les appelle au milieu du silence béat des pieux hypnotismes, et elles disent adieu aux chœurs chantants des visions et aux rythmes des orgues, pour courir au vagissement solliciteur du petit être, éveillé dans sa bercelonnette.

Boccace, fatigué et presque honteux de ses recherches amoureuses dans un lieu saint où la dévotion l'avait conduit, allait donc sortir de là sans réciter une prière. L'idée de son infortune éveilla celle de son irréligion et l'arrêta devant le dernier autel de la nef droite, où une Vierge de Giotto offrait la bienvenue aux visiteurs.

— Eh! souriez-moi donc aussi, à moi qui me retire, sainte Madone des affligés. Vous ne voulez pas que je vous conte mon histoire. D'ailleurs je vous vénère trop pour vous occasionner, à mon escient, la pamoison minime. J'aime mieux me taire, après recommandation de mon âme très malade à votre très compatissante bénignité. Laquelle âme, je vous le jure et proteste, sera pendue en *ex-voto* en compagnie d'une très noble lampe, sous vos pieds, dans cette même chapelle, si vous faites que je vous la rapporte guérie, dès les plus prochains jours. Car d'ici lors il faut, sainte lune de nos prophètes, que vous m'accordiez la lumière de votre astre, afin que j'étudie devant elle ce cœur humain qui me fait tant de mal à sauteler par bonds cassants à l'approche d'une damoiselle, ma voisine. Ainsi les collines de

Juda cabriolaient comme les brebis et comme les agneaux des brebis à la face du Seigneur-Dieu qui vit et règne en compagnie de votre Fils et de l'Esprit, dans les siècles des siècles. Or donc, Madone sanctissime, vous êtes suppliée de prendre en considération ma très pauvre âme, afin qu'elle soit préservée des flammes de la vie future cependant que vous éteindrez bénignement les flammèches dont elle se grésille en celle-ci. Laquelle chose faite, très benoîte Madone, je courrai çà pour vous en avertir. Ainsi soit-il.

Après que Jean eut recommandé sa dévote âme, il sortit de l'église. Alors il ne trouva rien de mieux à faire qu'à tracer un cadre d'oraison mentale, dans laquelle il se recueillerait en retournant chez lui. Le sujet fut: *Simon le Cyrénéen aide Jésus au portement de croix*. Il devait y avoir un prélude tiré du psautier, trois tableaux choisis en Palestine, un bouquet spirituel, une résolution pratique, une oraison jaculatoire.

Pauvre Jean! Il fut au Mercato avant que l'ébauche du premier filament de la première feuille du premier fond d'arbres du premier des trois tableaux ne fût esquissée. Mais des tableaux plus humains se peignaient non moins délicieusement dans cet intérieur d'âme artistique, chez ce jeune homme intimidé, cet amoureux malgré lui. Ce jouvenceau chevalier de l'amour laissait derrière lui son noir manteau de clerc et les âpres forêts d'un sombre mysticisme. Il prenait pour corniche une fenêtre, pour fond de toile un soleil matinal, pour sujet une fillette qui lui riait entre ses dents de neige et ses lèvres de rose, et dont les deux seins d'ambre palpitaient librement dans un corsage délacé. Il voyait le vestibule d'un église. Une gentille dame y montait, qui prenait à la main d'un jeune homme une froide goutte d'eau bénite. Elle en moitait son front brûlant, elle en trempait ses lèvres altérées qui eussent souri au donateur si elles n'avaient été tremblantes. Et la vision s'enfonçait dans la nuit des voûtes éclairées seulement par les flambeaux d'un Sacrifice. Mais une voix en sortait et semblait dire:

— O Jean! si avec cette goutte d'eau froide j'avais reçu votre cœur glacé, je l'aurais posé sur le mien et, maîtresse de mon trésor, je me serais enfuie. Alors nous n'aurions pas pris par les routes de l'ombre où vous mourrez, mon frère, avec cette croyance que l'égoïste possession d'une autre vie doit être

payée par l'inhumaine immolation de celle-ci. Vous vous êtes inscrit parmi ces rares dévots qui s'imaginent faire oublier à Dieu, en faveur de leur petit nombre mortifié, le nombre immense de ses autres enfants qui le louent dans la douleur et dans la volupté. Nous aurions couru par la voie large et lumineuse. Nous nous serions hâtés ensemble vers ton printemps, ô fleur de la naïveté ! qui flétriras sans t'ouvrir. Ton âme, sœur de la mienne, m'aurait enfin aimée, n'importe comment et n'importe où, mais toujours dans l'ivresse. Et tôt ou tard la mort, nous serrant entre ses bras charmés, eût emporté deux anges au paradis de Dieu, ou deux flammes au soleil de la nature, ou deux grains de sable à la tombe délaissée d'espérances !

Jean, de retour dans sa chambre, remarqua qu'il avait en tête cette même pensée qu'il eût voulu perdre ou refroidir sur les dalles de Sainte-Marie-aux-Grâces. L'on veut tant se distraire quand on est malheureux, et l'on y réussit si rarement ! La chambre, qui n'était pas encore faite, lui montra le désordre où il l'avait abandonnée. Les chaises, un peu partout, allongeaient au soleil leurs formes anguleuses ; le pulvérin massé chevauchait, comme sur son dada, au sein rutilant d'un grand rayon. Un chat poilu avait traîné sa bosse montueuse depuis les cendres froides de la cuisine jusqu'à l'ensoleillée de la fenêtre, sur laquelle il ronflait, pattes roides. La verrière chantait au petit vent, dans ses châssis de plomb. Sur un pupitre, l'in-folio de *Pandecte* bâillait....

Le pauvre Jean s'assit avec résignation devant les jaunâtres *Pandectes*. Il demeura deux heures sur le livre, les coudes dans les marges et les poings sur les tempes.

Qu'y lut-il ?

Son œil avait très bien couru jusqu'au deuxième alinéa. Mais là, au recoin d'une ligne, il s'était tout à coup fixé. Et le cerveau tournait doucement comme sur un axe immobile, à l'encontre de son idée plus fascinante que l'aile d'un bengali poursuivi par un condor autour d'un lac asiatique.

Ce qui réveilla Jean fut son bonheur lui-même. Il est une heure, dans les plaisirs de ce monde, où l'homme se heurte à une borne. Là le fini s'arrête brusquement. Et l'infini commence. Le brutal contre-coup nous relance dès lors, de l'idéal à la

réalité ; et la transition est si rapide que le désespoir ou la mélancolie sont, chez le patient, d'un effet immanquable.

Ainsi Boccace revint à lui fort triste, et sa tristesse eut deux raisons.

D'abord, il sortait d'un charme. Ensuite il se rappelait que ce charme lui venait d'une femme et qu'il était un tonsuré de Sainte-Croix. Or, quel était son devoir sinon de se préparer, par l'exercice des continences, à l'ordination qui lui imposerait les vœux sacrés ?

Aussi la honte, qui naît presque toujours après une faute et presque jamais après un crime, rougit le noble front de Jean, encore que sa conscience lui parût blanche. Car, pour être clerc, il n'en avait pas moins la nature de l'homme. Ensuite, il sentait sa personne canoniquement libre. Son repentir éclairé par un peu de réflexion, finit par ne pas lui peser plus lourdement qu'eût fait le plus petit nuage. Pour l'acquit de sa conscience, il récita l'acte de contrition formulé par Boniface VIII, le sceptique, qui répondait à ceux qui l'entretenaient de la résurrection des corps : « Qu'en savez-vous ? » et qui ajoutait, en ridant sa sèche face de légiste : « Non credimus in asinam nec in pullum ejus.... Non credo in Mariola, Mariola, Mariola. »

Ainsi patenôtrant, Jean finit par sourire, par-dessus le haut collet de cette prude honnêteté dont il était encore très amplement couvert. Au reste, il était étudiant par profession et curieux par nature. Et voilà que ce drame de tout à l'heure ne lui paraissait plus qu'une paisible idylle où deux âmes jouvencelles dialogueraient sans préambule, ni nœud, ni dénouement. Hé donc ! N'était-ce pas un spectacle où, pour s'instruire, il serait bon de s'asseoir et de tenir sa torche ? L'idée du mélodrame éventée, comme on le voit, plutôt par Boccace que par Shakspere, fut d'un merveilleux effet sur le cœur troublé du jeune homme. Elle le carra soudain sur ses fins pieds de damoiseau ; car il n'est pas absolument exigé d'avoir les pieds de Charlemagne, pour jouer Roméo sous le balcon de Juliette. Ainsi, sur ses biceps herculéens, l'idée scénique le coiffant du casque de Minerve, notre héros spectaculeux se mit à la fenêtre.

Mais le rideau de la voisine était bien lent à se tirer.

La longueur de l'entr'acte endolorit ses coudes. Pour se désengourdir les bras, il vint devant sa glace faire le moulinet

en gestes pathétiques à la suite desquels il récita, sur le ton des discours, le morceau de Sénèque : *Ecce par Deo dignum*.... et le morceau de Lucrèce : *Suavi mari magno spectaculum*.... Au milieu de son deuxième dithyrambe, la glace se renversa sous un coup de bras trop long ; une chaise heurtée fit *crrr !* et le chat pincé : *pff ! pff ! pff !* Après quoi, Jean remonta à sa place et attendit que la scène reprit.

Hélas ! l'acteur principal ne reparaissait pas. La fenêtre entre-bâillée d'où le soleil était parti, ne laissait de rarement ouverte qu'une raie sombre où la nuit pénétrait. La demoiselle pâle était peut-être là, derrière, à épier aussi, à penser tristement qu'elle avait commencé une histoire impossible et qu'il faudrait laisser le roman à mi-page, mouillé des larmes du regret.

O ! chère belle enfant dont j'ignore le nom, ne pensez pas à pleurer dans la nuit. Venez voir comme le jour est beau sur ce mercato qu'il réchauffe. Hélas ! il passe vite, et le soir est bien près du matin. Vous n'avez pas peur du soir, mademoiselle ? Il est noir, il est froid, il est long. L'on n'y dit plus que des paroles craintives ; l'on n'y entend que des voix remplies de mystère. A celles des vivants, celles des morts se mêlent. Vous n'avez pas peur des morts, mademoiselle ? Mais que vous dis-je là ? Est-ce que l'on meurt à votre âge, quand on est belle comme vous ? La mort, c'est la laideur ; la vie, c'est la beauté. Donc vous êtes la vie. Alors, apparaissez. Car il faut bien que je vous en instruise, puisque vous semblez l'ignorer. Il y a pendant le jour, douze heures de soleil. Deux sont d'aurore, quatre de tiède lumière, six de pesante chaleur. Vous dormirez, la belle, quand il fera trop chaud et Dieu veuille que vous vous réveilliez cependant. Quand il faisait aurore, vous badiniez toute rose dans votre berceau rose. Maintenant que les haleines de neuf heures passent légères sur la terre, voici qu'elles rencontrent vos noirs cheveux, poussés comme un massif d'ébènes. Laissez-les faire, brune enfant. En dénouant ces cheveux par touffes caressantes sur votre cou craintif, elles délieront aussi votre cœur. Alors, si vous trouvez votre chambrette trop petite pour renfermer votre bonheur, vous passerez une robe très simple et vous me suivrez, appuyée sur mon bras jusqu'aux collines de Vincigliata. Là, je sais un coin d'oliviers où il y a du vin fort.

doux et des verres en cristal pour accompagner les chansons quand on n'a pas de mandoline. Pendant que vous boirez, moi, je vous chanterai un sonnet de Guittone. Et quand j'aurai fini, vous recommencerez par mouiller votre lèvre à mon verre et vous direz votre romance. Nous danserons aussi, si vous aimez la danse. Personne ne nous verra tomber sur l'herbe, mademoiselle. Ou bien les oiseaux qui nous regarderont, la tête sur le rebord des nids, ne nous trahiront pas. Mais, hâtez-vous donc de vivre. Moi-même je sens que, jusqu'à ce jour, j'ai perdu ma jeunesse et peut-être commencerai-je à regretter le temps qui s'est enfui, quand il sera irréparable. Je me serai trompé dans la vie, parce qu'il n'importait pas que j'y vécusse. Et vous ? Oh ! vous, il faut que vous sachiez d'abord que vous êtes très belle. Choisissez donc quelqu'un qui vous dira cela. Mais, hâtez-vous, car vous êtes bien pâle, mademoiselle, et cette pâleur m'a d'abord effrayé. Non ! ce n'est pas que je veuille vous rendre triste ; mais, dites-moi, mon enfant, n'avez-vous jamais eu peur de mourir ?

III.

Boccace déjeuna fort mal le jeudi-saint de l'année 1333.

D'abord, il avait trouvé que son valet tardait beaucoup à l'appeler à table. Mais celui-ci lui fit observer révérencieusement que messer Jean avait été sonné trois fois, et que la preuve en était toute froide sur les réchauds de la salle à manger.

— Alors, répartit-il, je m'en prendrai à Gratien.

Qui était Gratien ?

Autant pour cacher sa pensée que pour s'en distraire, il engagea conversation avec son vieux Cantarello, épave clopinante du couvent d'Ognissanti, une aventure prodigieuse dont le récit se déroulerait merveilleusement, disait le vieux queux, entre la cuisine des Frères-Moines et celle du seigneur de Boccace. Mais le misérable bonhomme qui avait commencé cent fois devant son maître l'érotique odyssée, n'en avait laissé encore devi-

ner le trait mordant qu'en fermant un œil par-dessus sa bouche ricanante, tandis que son index à la hauteur du crâne chatouillait dans un maigre toupet laineux le mot grivois qu'il n'avait pas le courage de dire.

Boccace devait donc s'en prendre à Gratien.

— Rello, connais-tu Gratien ?

— Plaît-il, messire ?

— *Gratianus decretalium, natus de muliercula, obiit monachus montecatiniensis anno Dñi 1000.*

— En vérité, monseigneur, je ne connaissais pas cet homme.

— Alors tu ne sais pas ce qu'il veut dire, *in collectione conciliorum et bullarum* in folio n° III de ma bibliothèque. C'est justement où je me cassais la tête, pendant que tu sonnais: *De temporali stata Romani Pontificis.*

— Ah ! c'est ce gros moine relié dans un quart de veau, qui vous parle de cela sur parchemineries rousses où vous finirez par perdre vos yeux, ou par trouver, rebec ! les lettres de succession à l'évêché de Florence, à force de bouquiner avec votre épouvantable patience.

— Il commentait le passage de Matthæus, où il est dit à celui qui a cent talents qu'il lui en sera ajouté cinq autres, et à celui qui en possède un seul qu'on lui enlèvera même celui qu'il a. De ce texte il inférait, en faveur de l'État pontifical, une preuve d'Écriture sainte, une autre de raison théologique, une tierce de tradition, une quarte de convenance et une quinte de prescription.

— Et une sexte de.... naturellement, rebec !

— Que reprends-tu donc à la parole de Christ lui-même ?

— Moi, messire, mais rien.... Eh bien, tenez, non. J'y couperai, rebec ! Mais ce ne sera que pour dire. Car vous savez que depuis mon échappée du couvent d'Ognissanti je n'argumente plus avec personne. Cela fait perdre du temps, devant le pot qui s'écume tout seul. Eh bien, rebec ! j'ai retenu un mot. Ah ! c'est du clair cette fois, et pour les clercs aussi. Hi ! hi ! je fais des calembours. N'importe, va, rebec ! Écoutez-moi ceci, messire, et faites dessus de l'ex.... de l'ex.... comment dites-vous donc ?

— De l'explication ?

— Non.

— De l'exégèse ?

— Justement. Quel diable de nom a cette chose ! Or donc écoutez ce petit mot et soumettez-le à la docte hermén.... Rebec ! encore un autre.

— Herméneutique ?

— Herméneutique, précisément. Quel malheur de ne pas tout savoir ! Eh bien ce mot très clair, là, c'est un clou pour le bouclier du pontife romain, le roi temporel de maint fief, à savoir : les trois cents clochers de Rome où les moines sont si frais, plus la campagne depuis Albano jusqu'à Viterbe où les vignes sont gaillardes et les femmes sympathiques, plus les Marches dévotement léguées par la sanctimoniale comtesse Mathelda, plus le comtat Venaissin, plus le saint empire d'orient, plus la sainte Magne d'occident. Rebec ! rebec ! et pourquoi pas la terre entière ?

— Or çà ! où est le mot clair, frater Cantarello ?

— Oh ! pas ce nom, messire. Il me paralyse le cerveau quand je l'entends comme un tour de clef rouillée dans une serrure de prison.

— Eh bien, le mot clair ?

— Voici. D'abord, vous le connaissez mieux que moi. Et puis, pour vous bien dire cela je vais le réciter comme je l'ai appris, mot à mot, dans le temps où l'on composait de bons livres. Écoutez. Ce n'est pas long. Mais mangez donc, messire. « Quand Isabelle.... Je me trompe. Quand Isabelle.... C'est cela.... Quand Isabelle, fille de feu Philippe-le-Bel et femme d'Édouard II d'Angleterre, eut préféré Mortimer, son valet au roi son époux, elle relégua celui-ci au château de Kenilworth sous prétexte d'y soigner sa démence, maladie favorite des rois. Ensuite elle écrivit au directeur de sa conscience, à l'évêque d'Hereford pour savoir, ô candeur ! ce qu'elle aurait à faire. L'évêque lui répondit par cette lettre : *Edwardum occidere nolite timere bonum est.* Une ponctuation entre *nolite* et.... Je m'embrouille ! Mais non !.... Une ponctuation entre *nolite* et *timere* eût fait, du même sacripant, un grammairien et un brave homme. Mais une virgule, à configuration de poignard, n'eût-elle pas éveillé l'idée d'assassinat dans l'esprit de la reine ? L'évêque aima mieux arriver au fait par l'énigme, et vous savez quel instrument infernal servit à couler du plomb fondu dans les entrailles du malheureux

Édouard renversé dans son cachot, entre les dalles de pierre et une planche de chêne. » Que pense votre exégèse de ce texte?

— Déjà fini? répondit Boccace. *Conturbabantur Constantinopolitani innumerabilibus sollicitudinibus....* Mais, mon ami, que prouve ton texte contre celui des deniers évangéliques?

— Attendez donc, rebec! D'abord que pensez-vous de l'interprétation du mien?

— Je pense qu'elle est amphibologique.

— Justement. C'est le mot qui me manquait pour vous dire que votre interprétation sur Matthæus en faveur du pontificat temporel était cela. Et j'ai voulu vous répondre en vous citant ma périph.... Encore un autre.... Ouf!

— Périphrase?

— Soit. Pourtant je crois que l'explication des deniers de Matthæus est encore plus adroite. Faire un squelette d'un cadavre, je veux dire un mort d'un roi inutile à la vie, c'est fort. Mais faire un roi frappe-monnaie d'un pêcheur des lacs juifs, un porte-glaive d'un porte-hostie, un Jean XXII d'un Céphas, c'est faire que ceci dépasse cela.... Tenez, seigneur, je crois qu'on n'a changé les noms des choses, que parce que les choses ne sont plus les mêmes. Christus parla hébreux; ensuite on a parlé latin; aujourd'hui nous parlons la langue vulgaire. La cabane de Pierre est devenue le Vatican. Les sandales de cordes y sont des mules d'or. O-Sporco trouve le mot trop vil et change en Sergius Ier le nom de son père, le seul trésor qui reste aux pauvres gens des poésies du berceau et des vertus de la famille. Moi qui vous parle, supposez que je sois pape. Bien! je n'ai plus le droit de m'appeler Cantarello. Vivez encore un quart de siècle, messire, et je veux, rebec! comme vous vous appelez seigneur de Boccace, que vous lisiez dans le *Credo* cette réforme: — Et le diable s'est fait homme, et il habite parmi nous!

— Holà, hé! Rello, tu jures.

— Moi, rebec?

— Mais avant de fulminer contre le tiares ne serait-il pas bon d'entendre les *a priori* et *a posteriori* de l'École?

— Ah! tenez, messire, vous m'échaudez, sauf le respect que je vous dois. Et sur quel argument, bon Dieu! fonderont-ils le droit qu'il n'ont pas? Est-ce parce que Judas vous montrera la

bourse du Prétoire que vous direz avec justice: « Il l'a; donc elle est sienne? » Eh, non. Elle est de Satan qui en paya l'âme vénale. Elle est d'un méchant soldat qui a vendu à des rois étrangers l'intégrale vertu qu'il devait à son humble seigneur. Elle est, messire, d'un sang qui dégénère chez le coupable et chez ses fils. Et pape, et rois, et serfs nous allons nous retrouver tantôt le dos tourné au crucifié du Golgotha, mais la face inclinée devant le baveux mufle du Veau d'Or. Je dis mal. Mais c'est ça, tout de même.

— Tu es hérétique, mon pauvre gars. Le pape est chez lui, dans Rome. Son empire temporel ne saurait avoir des lettres de donation meilleures que celles que lui ont signées Constantin et Charlemagne....

— Jarnique! D'abord, quand il aurait ces lettres, prouverait-il qu'il a le droit de n'être plus pape, mais roi? Voyons, rebec! raisonnons. Ces deux empires, ciel et terre, paix et guerre, eau sainte et sang, sont-ils deux choses ou une seule? Alors, pourquoi à un seul homme ces deux choses à la fois? Et puis, où sont les patentes de donation? Un pape, m'a dit un vieux philosophe qui fourbissait des casseroles avec moi, un pape demandait à un doge de Venise sur quel parchemin étaient inscrits ses titres à l'empire de l'Adriatique. « Fouillez votre Bibliothèque Vaticane, lui répondit le doge; vous les trouverez au verso du diplôme où vous est concédé l'État Romain. » Tenez, seigneur, voilà que je sue. Je sens que je ne dis ni assez, ni assez bien pour vous convaincre. Excusez-moi. J'ai, voyez-vous des cailloux dans la bouche. Mais j'en voudrais avoir encore davantage, pour les vomir contre ces prêtres de l'or qui me tuent la foi au fond du cœur, et me volent le seul bien qui me restait encore, en la personne de messer Jean de Boccace. Oh! cette fois, rebec! je me tais.

— Oui, tais-toi, mon pauvre vieux. Mais conserve à ton cœur sa croyance, malgré les hommes et leur doctrine. Quant à moi, n'aie pas peur que leurs menées m'enlèvent à mon toit. Tiens-t'y joyeux et fais m'y vivre, Rello, avec tes bonnes soupes et ton fidèle attachement.

Chose étrange et charmante, que le bavardage d'un vieillard! Il n'a de comparable que celui du jeune homme. Deux âges, où l'on va laisser deux grandes naïvetés derrière soi, l'ignorance et

la connaissance des choses. Le jeune homme parle de ce qu'il ne sait pas, pour éveiller au choc des mots désordonnés l'idée qui dort. Le vieillard parle de ce qu'il sait pour se débarrasser des pensées qui l'obsèdent. Ainsi, tous les deux gazouillent, à la façon des oiseaux qui se disent, en chœur, bonjour dès l'aube et bonsoir au crépuscule, dans la lumière, à la cime des arbres.

Jean s'était levé de table et était retourné dans sa chambre, satisfait du tour de sycophante joué au vieux Cantarello.

— Ma foi, jobard, tu n'as rien vu, dit-il en targettant sa porte.

— Et vous, messer Boccace, voyez-vous tout? Oh! c'est encore bien peu de chose, mon Dieu! mais quel esprit vous avez donc à cacher votre cœur! Y aurait-il déjà un sentiment?... Et comme vous trouvez de ces mots drôles pour berner un valet, vous, un scolastique. L'on est si facilement gai, après-dîner. Et curieux donc!

Du soleil de la porte, à cloche-pied, il fut en quatre sauts devant la bienheureuse fenêtre.

— J'y tiens la torche à mon spectacle! se dit-il majestueusement, sans penser au soleil de midi qui lui brûlait la tête. Si encore ce soleil lui avait laissé lire sur le cadran, dessiné contre une maison du Mercato que son déjeuner avait duré quelques minutes à peine. Jean croyait cependant que le roi Balthazar avait mangé moins lentement, le jour de sa goguette mémorable.

Mais, hélas! La torche se fondait. Le soleil, blanc d'abord à son zénith, rutilait en se crépusculant. Le jour s'en allait sur les toits. La nuit allait venir.

Et personne encore, chez la voisine?

Non, personne, méchant jeune homme qui n'êtes là à attendre que depuis ce matin. Si vous saviez combien il y a eu de jours dans un mois, et combien d'heures dans un jour, et combien de minutes dans une heure pour cette tête pâle qui se cache et vous épie. Alors le temps n'était pas cette hirondelle que vous regardez impatiemment tourner, depuis midi, autour des auvents de la place. C'était cette aile de plomb qui prend essor, lente, longue, ennuyée, et qui s'épand, dès l'aube, pour retomber sur elle-même, désespérée, après le soir. C'était ce battement de cœur qui mesure une éternité dans un instant. C'était cet œil qui noir-

cissait. C'était ce visage qui blêmissait. C'était ce corps épuisé, qui est retombé sur lui-même dans cette chambre voisine, derrière cette croisée, au sein des rêves sans espoir.

Non, le patient n'était pas vous, jeune homme.

La nuit approchant, une servante apparut. Elle ouvrit tout à fait la fenêtre, donna un coup d'œil sur la place, bâilla, toussa, enfin rabattit les verrières avec un bruit geignant de vitres qui se ferment.

De désespoir, il fit comme elle.

Quand il s'assit devant sa lampe, il pensa très longuement qu'il avait été, tout ce jour-là, très sot. Là-dessus, il attendit vaguement l'heure du lit où il alla dormir, non sans promettre au Seigneur-Dieu sa conversion, et à Gaddi un tas d'acrimonies sanglantes.

A.-J. BOYER D'AGEN.

(La fin à la prochaine livraison).

LA SITUATION DU BUDGET EN ITALIE

I.

Ce nous est un sujet de véritable satisfaction que les jug ments et les prévisions exprimés par nous dans nos articl du 21 août 1884 et du 21 janvier 1885, intitulés l'un *les finar ces italiennes et M. Magliani*, l'autre *la situation financière d l'Italie* aient recueilli les suffrages d'écrivains très compétent en matière de finances; mais nous éprouvons un contentemen plus légitime encore de la confirmation qu'ils ont reçue de faits.

Quand nous avions l'honneur de traiter la question du budge italien dans la *Revue Internationale* nous étions animé du dé sir de faire pénétrer plus avant dans la conscience générale aussi bien en Italie qu'à l'étranger, une profonde convictio personnelle. C'est qu'aucune autre nation n'a fait preuve d'un conduite aussi exemplaire que l'Italie dans ses efforts pour met tre en ordre les finances de l'État; c'est que l'Italie a attein d'une manière durable nous dirions même définitive ce nobl but auquel tant d'hommes illustres ont consacré toutes leur forces. Et ainsi qu'il nous semblait — et d'ailleurs les exemple n'en manquent malheureusement pas, — il fallait autant de savoi et autant de fermeté pour rester dans une voie modérée, lors que le but eût été atteint, qu'il avait fallu d'abnégation et d caractère pour y arriver.

Aussi crûmes-nous devoir examiner d'une manière spécial l'œuvre accomplie dans ces dernières années par M. Maglian

Et à la suite de cet examen impartial et consciencieux, il nous sembla pouvoir affirmer en toute sincérité que sa politique financière de *douce résistance*, et en même temps, qu'on nous permette le mot, de *sévère condescendance* continuait admirablement la série d'opérations héroïques tentées de 1862 à 1876 pour sauver le pays d'un désastre financier.

Nous nous réjouissons vivement de voir nos modestes observations renforcées, si tant est que chose si évidente en ait besoin, par les jugements des écrivains les plus compétents. La *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre contient un article intitulé *les finances italiennes*, dont la grande importance a sans doute attiré l'attention du public européen. L'auteur de l'article, une notabilité du monde économique, au moyen d'une série de considérations pleines à la fois de finesse, de sobriété et de sens, en arrive à des conclusions identiques à celles que nous formulions dans notre examen de l'état du budget italien. Ces conclusions les voici : les finances du pays sont solidement constituées; aucun nuage ne menace leur développement progressif et manifestement prospère; et M. Magliani n'eût pu assurer avec une habileté plus avantageuse le maintien d'une situation féconde en promesses à tous les points de vue.

« Voilà, ce nous semble, dit l'auteur de l'article de la *Revue des Deux Mondes* — en parlant du compte rendu de l'année 1883 et comme en réponse aux critiques de quelque mécontent, — voilà un compte budgétaire qui n'est pas alarmant: 24 millions de plus que les prévisions de recettes; 21 millions de dépenses imprévues soldées par les ressources normales du budget; un million d'excédant de recettes en définitive, et parmi les causes de plus-value, la douane et les taxes de fabrication qui témoignent de l'activité industrielle et commerciale. Au point de vue économique et financier il y a lieu de se déclarer satisfaits. »

Et telles sont précisément les vues que nous exprimions dans la *Revue Internationale* du 25 janvier dernier, en comparant la politique financière du ministre des finances italien avec celle des ministres des finances français qui se sont succédés depuis 1878.

II.

Mais nous avons dit que nos prévisions, considérées par quelques-uns comme extrêmement optimistes, avaient été aussi confirmées par les faits. En effet, le rapport adressé à M. Magliani par le directeur général de la comptabilité de l'État, au sujet des résultats du budget 1882 est une preuve non-seulement de l'habileté déployée par ce département pour le maintien de la régularité administrative, mais encore de la valeur des résultats financiers obtenus.

Les recettes effectives du budget continuent à marquer une courbe ascendante sur laquelle influe à peine le dégrèvement de l'impôt sur la mouture. En effet, en 1875, on avait 1,096. 32 millions de recettes effectives, lesquelles s'augmentaient successivement de 17, de 57, de 10, de 36, de 4, de 57 et enfin, de 1881 à 1882, de 20 millions. Et quoique, durant cette même période les dépenses aient augmenté de 1,082 à 1,297 millions, cependant on a toujours en fin de compte un excédant à l'actif digne de remarque:

en	1876	de	20	millions
»	1877	»	22	»
»	1878	»	14	»
»	1879	»	42	»
»	1880	»	26	»
»	1881	»	51	»
»	1882	»	4	»

Quelques-uns ont supposé que l'augmentation du rendement des impôts provenait de causes exceptionnelles et qu'il était par conséquent imprudent de s'en prévaloir. Mais la comptabilité générale base sur des calculs très précis une opinion analogue à celle manifestée à la Chambre par M. Magliani, à savoir qu'il faut distinguer dans l'augmentation la partie due à des causes normales de la partie due à des causes spéciales. Ainsi les 20 millions d'excédant à l'actif, obtenus en 1882, se décomposent en

15 millions qu'on peut attribuer à la richesse mobilière, aux taxes sur les affaires, à la mouture, aux douanes, aux chemins de fer, et près de 5 millions dont la production a une origine spéciale.

Le rapport de la comptabilité générale démontre jusqu'à l'évidence, à l'aide de calculs sagement établis, la vérité de la théorie suivante développée déjà par M. Magliani dans son dernier exposé financier: L'Italie peut compter sur une augmentation naturelle d'environ 30 millions dans le rendement des impôts.

Telles sont les conclusions des études sévères et consciencieuses faites par la comptabilité pour l'exercice 1882.

S'il est vrai que cette année-là l'Italie eut à traverser la dure épreuve de l'abolition du cours forcé, opération pour le succès de laquelle beaucoup d'hommes, et des plus compétents, exprimaient des craintes, il n'est pas moins vrai que cette entreprise réussit au delà de toute espérance. Non-seulement elle put s'effectuer de façon à ne produire, sous aucun rapport, nulle secousse de quelque importance, ni sur le marché financier, ni sur le marché monétaire, ni sur le marché industriel, mais encore elle démontra, par les événements moins favorables dont furent témoins les années suivantes, que l'ensemble de la constitution économique de l'Italie, aussi bien au point de vue du budget qu'au point de vue national, est suffisamment résistante pour soutenir des chocs violents, sans en éprouver les conséquences redoutées alors de la plus grande partie du public.

Car il est nécessaire de considérer que durant l'année 1884 et dans le cours de la présente année, il s'est produit des événements susceptibles d'ébranler tout organisme dont la construction ne serait pas solide. Ces faits valent la peine d'être énumérés; attendu que, pour se former un jugement sur la situation du budget italien, ce sont là des éléments du plus grand prix.

III.

Après l'apparente tranquillité de l'année 1883, année favorable mais consacrée tout entière à l'étude des effets dérivant de

l'abolition du cours forcé, l'Italie aurait eu besoin non-seulement de quelques années de tranquillité politique, mais encore de richesse dans les produits agraires et d'activité dans le mouvement commercial.

Au lieu de cela l'année 1884 donna une récolte de beaucoup inférieure à la moyenne ordinaire. De là cette inévitable conséquence que le budget commercial fût moins favorable que d'habitude.

Pour être bref et ne citer que les chiffres les plus saillants, nous dirons que l'exportation du vin diminua de 210,000 hectolitres et celle de l'huile d'olive de 267,000. Par contre l'importation du froment et du riz augmenta de 140,000 tonnes.

Il ne faut pas donner une importance absolue aux chiffres du mouvement commercial, ni baser sur le budget du commerce des calculs d'où l'on déduirait la richesse ou la pauvreté d'un pays. Mais il ne faut pas non plus tomber dans l'excès contraire et négliger complètement les pulsations plus ou moins violentes que les douanes enregistrent dans leurs bulletins.

Une nation agricole comme l'Italie ne peut point ne pas éprouver dans toute son économie les fluctuations dérivant de l'abondance ou de la rareté des produits du sol. Et c'est précisément parce que ces fluctuations sont habituellement peu durables qu'elles ont une forte répercussion sur le mouvement monétaire, puisque les soldes, à cause de la rapide et imprévue mutation des choses, s'accomplissent en monnaie.

Telle fut la cause de l'émigration assez importante des métaux précieux qui, en 1884 et 1885, se produisit en Italie et eut pour conséquence d'obliger le Gouvernement à prendre des dispositions particulières, non pas dans la prétention d'en arrêter le cours, mais dans l'espoir fondé d'en diminuer l'importance.

En effet, quoique les statistiques officielles des années 1884 et 1885 ne concordent pas parfaitement entre elles (la Direction Générale des douanes donnant sur le mouvement des métaux précieux des chiffres différents de ceux fournis par le Ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce), toutefois, la moins défavorable des deux statistiques indique un courant assez vif d'émigration des métaux précieux.

Voici d'ailleurs les chiffres correspondants aux années 1884 et 1885 jusqu'au mois d'août inclusivement :

1884

	Importation	Exportation
Monnaies d'or. . . .	16,107,600 Fr.	11,609,500 Fr.
» d'argent.	4,518,200 »	13,720,800 »
	20,625,800 Fr.	25,330,300 Fr.

1885 (*huit mois*)

	Importation	Exportation
Monnaies d'or. . . .	4,352,400 Fr.	96,642,500 Fr.
» d'argent.	50,372,000 »	59,782,400 »
	54,724,400 Fr.	156,424,900 Fr.

Du 1er janvier 1884 au 30 août nous avons donc eu un excédant d'exportation de numéraire d'environ 107 millions, dont 102 attribués à 1885.

Que si nous examinons l'ensemble du mouvement des métaux précieux soit frappés, soit à l'état brut, en poudre ou en lingots, la statistique douanière nous offre les éléments suivants:

1884

Métaux précieux: Importation	26,085,400 Fr.
» Exportation	17,095,625 »
Excédant d'exportation . . .	31,010,225 Fr.

1885 (*huit mois*)

Métaux précieux: Importation	59,377,600 Fr.
» Exportation	218,855,025 »
Excédant d'exportation . . .	159,477,425 Fr.

L'excédant d'exportation se traduit donc par 190 millions et demi.

Sur ce mouvement qui, sans aucun doute, est digne d'attention, beaucoup édifient des prévisions extraordinairement sombres. Nous avouons ne pas partager de semblables appréhensions et cela pour deux motifs. Et d'abord, la cause de cette émigration des métaux précieux nous la trouvons principalement dans la diminution des produits agricoles. Or, comme cette

cause est passagère de sa propre nature et doit trouver une compensation dans la seconde partie du cycle agricole, tout en donnant lieu actuellement à quelques embarras, elle ne saurait engendrer de sérieuses et durables préoccupations.

Quelques années de bonnes et abondantes récoltes suffiront à effacer les traces de ces vingt mois d'appauvrissement en fait de métaux précieux et à déterminer une autre fois un courant, analogue à celui qui s'était si largement annoncé en 1883, d'immigration en Italie de l'or et de l'argent étrangers.

En 1883, on avait en effet une importation de 39 millions de monnaies d'or et 50 de monnaies d'argent, en totalité 89 millions; dans l'exportation les monnaies d'or figuraient pour 8 millions et celles d'argent pour 3. 8 millions, en totalité 11. 8 millions. Il y avait donc un excédant d'importation de 77. 2 millions. L'ensemble des métaux précieux représentait dans la même année à l'entrée 94 millions, à la sortie 18. 3 millions et par conséquent un excédant d'importation de 75. 7 millions.

Mais il est un autre motif pour lequel nous ne partageons pas les sombres prévisions de quelques pessimistes volontaires ou endurcis. C'est qu'en comparant la résistance que présente aujourd'hui l'Italie aux effets d'une stagnation de production agricole, à la résistance qu'elle présentait il y a quelques années, il nous semble que le pays se trouve dans des conditions de force qui le rendent plus apte à soutenir toute espèce de chocs.

Qui ne se souvient des effets de la dernière récolte de 1872 et de 1873, et de celle un peu meilleure mais cependant toujours défectueuse de 1878? Alors, sous la domination du cours forcé, au lieu de l'émigration des métaux précieux, on remarquait aussitôt une hausse de l'agio. Cette hausse dans la première de ces périodes, atteignit jusqu'au 17. 65 pour cent et resta toujours dans une moyenne d'environ 12 pour cent; et dans la seconde période, c'est-à-dire en 1878 et 1879, elle s'éleva au 14. 80 pour cent, avec une moyenne d'environ 12 pour cent.

Aujourd'hui, au contraire, après deux années de récolte agricole inférieure à la moyenne, non-seulement on ne remarque aucun agio, mais encore, quoiqu'il se manifeste comme nous l'avons vu un courant d'émigration des métaux précieux, ce courant n'a pas une intensité telle qu'il appauvrisse le pays de la totalité de son numéraire et détermine surtout un agio sensible.

On sait aussi que la circulation intérieure est bien éloignée d'être entravée ; au contraire plusieurs millions de billets autrefois *consorziali*, qui pourraient être présentés au change restent encore en circulation, et toutes les banques augmentent considérablement leurs réserves monétaires.

Du mouvement des changes on peut aussi tirer une preuve nouvelle de notre manière de voir sur le caractère temporaire des causes des conditions défavorables où se trouve présentement l'Italie.

L'Italie, comme on sait, fait pour plus d'un milliard de francs d'échanges avec la France ; et le change de Paris enregistre les plus petits symptômes de tendances à l'amélioration. Or, le change, tout en étant depuis quelque temps tout défavorable à l'Italie, ne l'est toujours que dans une mesure assez limitée ; et s'il est des semaines où le chèque baisse à 100. 80, il retourne bientôt avec des oscillations plus ou moins amples, à 100. 30.

IV.

Qu'on le remarque bien, les conséquences d'une crise agraire ne sont pas les seules que l'Italie ait dû traverser ; les mesures sanitaires et la crise bancaire d'avril dernier ont aussi contribué à troubler la marche régulière des choses.

En 1884, les ports étrangers ont été presque complètement fermés pendant plus de cinq mois aux provenances italiennes, et recommencent à l'être de nouveau. Parmi les effets perturbateurs de l'épidémie à l'intérieur, il faut compter la diminution de la circulation des personnes et des choses, de la consommation, du mouvement des étrangers très accentué en d'autres temps, le ralentissement de la spéculation et, avec cette stagnation et cet arrêt, la diminution de la production et du commerce. Tout cela a exercé sans doute une influence sur le mouvement économique de la nation. Les statistiques du commerce nous l'apprennent d'ailleurs clairement par les chiffres des échanges.

Abstraction faite du mouvement des métaux précieux, l'année 1884 a fourni un ensemble d'échanges inférieurs, aussi bien à l'entrée qu'à la sortie, à celui de l'année 1884; et si l'importation s'accrut d'environ 32 millions, l'exportation diminua d'environ 114 millions. De façon que la statistique accuse en 1884 l'excédant de l'importation sur l'exportation par le chiffre de 253 millions, chiffre qui depuis quelques années n'avait pas été atteint.

Mais ce mouvement tend à se limiter dans les premiers huit mois de l'année 1885; car, déduction faite des métaux précieux, il est représenté par les chiffres suivants:

Importation	989.6 millions
Exportation	1,619.4 »
Excédant d'importation	629.8 millions

Nous sommes très éloigné, nous le répétons, de donner à ces chiffres une signification définitive et de vouloir mesurer sur eux seuls le mouvement des changes; mais ils n'en doivent pas moins avoir un poids dans l'étude du mouvement économique italien.

Ainsi, quand nous voyons les huit premiers mois de 1885 se traduire par une moindre exportation de 41.6 millions pour le vin et de 23 millions pour l'huile d'olive, et par un accroissement dans l'importation de 58 millions pour les céréales et de 25 millions pour le riz, nous trouvons entre les entrées et les sorties un manque d'équilibre représenté par 147 millions. Ce qui nous démontre combien le commerce italien est encore dépendant de la production agricole, mais en même temps combien rapidement la succession alternée des produits du sol doit amener la disparition de cette cause du mal dont on se plaint.

Nous ne dissimulerons pourtant pas qu'après avoir suivi tout ce mouvement assurément peu favorable à l'économie de l'Italie, nous attendions d'en constater la répercussion dans les bulletins mensuels des recettes de l'État. C'eût été un symptôme assez alarmant; car il eût démontré que la richesse publique n'était pas assez robuste pour supporter une crise agraire même d'une seule année.

Il importait de tenir compte, au moyen des chiffres qui au-

raient été publiés, des effets qu'une faible production du sol et une diséquilibration du commerce auraient produit sur le budget.

V.

Lors de la discussion du budget de rectification, qui eut lieu en retard vers la fin du mois de mai dernier — la discussion de la loi sur l'exploitation des chemins de fer s'étant prolongée jusqu'à cette époque, — la situation du Trésor pour les neuf mois de l'exercice 1884-85 présentait déjà les remarquables résultats suivants en millions:

Recettes effectives ordinaires	1,359. 26	Fr.
» » extraordinaires	8. 69	»
» dues au mouvement des capitaux	59. 00	»
Total ...	1,426. 95	Fr.
Dépenses effectives ordinaires	1,268. 47	Fr.
» » extraordinaires ...	126,126. 15	»
» dues au mouvement des capitaux	30. 67	»
Total ...	127,425. 29	Fr.

On avait donc dans les recettes et dépenses effectives ordinaires un excédant de 90 millions et demi de francs, dans les entrées et dans les dépenses effectives extraordinaires un déficit de 117 millions et demi.

Le budget effectif présentait par conséquent un déficit de 26 millions et demi de francs, mais il y avait dans le mouvement des capitaux un excédant de plus de 28 millions; d'où un excédant final d'un peu plus d'un million et demi.

Il faut remarquer que le ministre des finances avait été autorisé à vendre 31 millions d'obligations ecclésiastiques pour quelques dépenses ultra-extraordinaires, devant être considérées comme en dehors du budget et que, dans la même période, il y avait eu environ 12 millions de dépenses imprévues, occasion-

nées soit par le choléra, soit par l'expédition militaire dans la mer Rouge.

Le budget effectif aurait donc dû donner un déficit de 43 millions ; mais déjà dans le mois de mars on constata une différence de seulement 26 millions et demi entre les dépenses et les recettes effectives. Il y avait par conséquent, même depuis cette époque, une amélioration assez considérable d'environ 16 millions et demi. Durant les trois mois suivants, les recettes donnèrent un produit bien supérieur aux prévisions; et quoique le tableau de l'exercice 1884-85 n'ait pas encore été présenté, on sait désormais que la différence entre les recettes et les dépenses effectives s'est limitée à 9 millions à peine. La véritable amélioration du budget s'élèverait donc à environ 32 millions des francs.

Nous ne cacherons pas cependant l'impression que nous ont produite ces résultats, tout à fait merveilleux pour qui se reporte par la pensée aux conditions où se trouvaient les finances italiennes il y a douze ou quatorze ans. Nous avons cru que toutes les forces du pays étaient épuisées et qu'il ne se trouvait pas en état de supporter de nouvelles secousses.

Quand survint la crise bancaire d'avril et que la rente italienne subit un coup si violent dans les bourses principales, nous avons tremblé pour l'équilibre tout entier d'un édifice aussi rapidement construit. Qu'arrivera-t-il, nous sommes-nous demandé, de l'abolition du cours forcé si la différence du cours du consolidé entre les marchés étrangers et le marché italien détermine un courant de rapatriement des titres de la dette ?

Nous nous demandions encore si l'Italie serait assez forte pour résister et absorber une telle quantité de rente, et si, dans le cas où elle le serait, le payement en monnaie de cette rente n'amènerait pas le rétablissement de l'agio. Nous nous demandions enfin si ce ne serait pas là un nouvel et rude coup pour le commerce et l'industrie qui produirait un renchérissement dans les prix.

Nous nous posions ces questions et quelques autres encore, non sans quelque inquiétude, en suivant jour par jour les symptômes et le développement de la crise qui faisait ses ravages au delà des Alpes et dont le contre-coup éprouvait si fort l'Italie.

Cependant, une fois passé le premier moment de panique, les

Italiens firent bon accueil aux offres de leur consolidé qui leur venaient de l'étranger, se déclarèrent prêts aux achats et, avec une sagesse vraiment admirable, remarquèrent que le rabais de 7 points en quelques heures était dû moins au discrédit jeté sur le titre qu'à la hausse excessive qui venait d'être causée par les bruits de conversion qui s'étaient répandus.

Le calme du marché italien fit avorter les plans des baissiers de l'étranger; le courant de rapatriement du consolidé ne tarda pas à s'arrêter; la crise monétaire passa presque inaperçue; l'agio, d'ailleurs très peu important, disparut au bout de quelques semaines, et les cours des valeurs en général s'établirent par des prix qui furent jugés plus prudents.

Mais il y a plus: le budget de l'État, malgré toutes ces péripéties, continua à donner des preuves de cette solidité que le plus grand nombre croyait compromise par la défaveur des événements. Voici en effet les résultats qu'offrent les deux premiers mois de l'exercice 1885-86, commencé le 1er juillet, mis en regard avec les deux mois correspondants de l'année 1884:

Les impôts directs donnent une augmentation de		751,421	Fr.
Les taxes sur les affaires. .	»	1,535,824	»
Les douanes	»	984,748	»

En tout une augmentation de recettes de presque 3 millions et demi, augmentation d'autant plus remarquable que les mois de juillet et d'août ne figurent pas dans le budget comme les plus prospères. Aussi, à supposer que cette progression continuât simplement pour tout l'exercice, on devrait avoir sur les recettes du précédent une augmentation d'environ 20 millions!

Les Italiens ont raison d'être satisfaits; et la politique financière de M. Magliani ne sera jamais assez admirée. Ce ministre continue à être large dans la prévision des dépenses, parcimonieux dans celle des recettes, et obtient ainsi un double résultat. Quoi qu'il advienne et quoique le milieu parlementaire l'oblige à être parfois plus prodigue qu'il ne le désirerait, il peut toujours compter sur l'augmentation des recettes; et un esprit d'économie, en ce qui a trait aux dépenses, lui permet de faire face aux engagements qu'il contracte.

Il n'est donc rien de risqué dans l'affirmation que le budget

italien se trouve actuellement dans des conditions de sol
traduites non-seulement par la régularité des chiffres, mais
core par la résistance qu'il a montrée en traversant de d
épreuves qui, de l'avis de beaucoup de gens, devaient entra
sinon la ruine du moins son bouleversement.

La situation du budget correspond donc à la situation éc
mique de l'Italie. Peu de pays, croyons-nous, en peuvent
autant. Ils sont rares les hommes qui, comme M. Magliani,
vent être satisfaits de leur œuvre et ne pas craindre les c
ques des quelques rares adversaires. Il est vrai de dire que
adversaires, tout en blâmant ses agissements, n'ont pas tr
jusqu'ici un programme quelconque à lui opposer.

Cependant tout cela a trait au passé; le présent et l'av
se présentent chargés de problèmes très importants auxq
le ministre des finances doit trouver une solution. Il serait oi
de donner ici le tableau des questions économiques et financi
qui attendent d'être discutées ou résolues; cela nous prend
beaucoup d'espace et nous avons devant nous un champ
restreint pour en traiter avec quelque étendue. Il y en a p
tant une parmi toutes les autres qui s'impose tellement au
et au Gouvernement qu'elle demande à être traitée et rés
sans retard par les Chambres. Nous entendons faire allu
aux mesures ayant trait à l'agriculture et à la propriété fonc
question très complexe et à laquelle s'en rattachent d'autres. Q
nous permette d'en parler avec quelque développement; ca
sujet est d'un intérêt non-seulement capital, mais compliqu
mérite par conséquent d'être examiné avec une attention spéc

VI.

La propriété foncière frappée par la concurrence que font
produits américains et asiatiques aux produits européens, voit
bénéfices diminuer depuis quelque temps; la translation de c
diminution de produit net sur les tenanciers et les paysans n
plus possible, soit parce que la marge était restreinte, soit pa

que tenanciers et paysans ont donné les signes d'un malaise assez sensible, dont les dernières grèves accompagnées de violence qui se sont produites dans plusieurs localités ont montré l'état aigu.

De toute façon, il est certainement indiscutable que la propriété foncière a très durement souffert du rabais des prix des principaux produits sur beaucoup de points de l'Europe et surtout en Italie où, comme on l'a souvent répété, la production agricole est une branche si importante de la richesse nationale.

Il serait trop long d'indiquer séparément toutes les raisons d'un phénomène qui n'a peut-être pas été suffisamment encore analysé dans ses détails : mais il est certainement vrai qu'entre les diverses régions de l'Italie, les septentrionales, c'est-à-dire toute la vallée du Pô, ont ressenti et ressentent plus fortement la concurrence des produits asiatiques et américains.

Peut-être le Piémont, la Lombardie et la Vénétie, qui forment précisément la partie septentrionale de la péninsule, montrent ce malaise en plus grande proportion ; car l'agriculture qui y a fait plus de progrès sous certains points de vue est déjà entrée dans sa période intensive, tandis qu'en d'autres régions la méthode de culture du métayage (en vigueur en Toscane) neutralise en partie les effets de la concurrence.

Il est certain toutefois que toutes les investigations, officielles ou non, faites en divers endroits tendent à constater que la propriété foncière dans l'Italie septentrionale est dans une situation très difficile.

Il faudrait se demander, avant de passer de cette recherche à d'autres, si les propriétaires de terrains dans la Haute-Italie ont véritablement fait tout ce qui était en leur pouvoir pour se préparer aux vicissitudes auxquelles sont exposées et leur industrie et les autres ; si aux époques où ils pouvaient compter sur d'abondantes rentrées, ils ont cherché à améliorer leur patrimoine productif dans toute la mesure du possible ; si l'état très arriéré encore des systèmes de culture n'est pas imputable à la négligence des propriétaires qui ont omis avant tout d'acquérir les connaissances techniques et administratives nécessaires pour la bonne conduite d'une exploitation rurale ; enfin si, après les avoir acquises, ils ont consacré aux besoins de l'agriculture toute leur activité.

L'examen de toutes ces questions nous mènerait très lo: but que nous nous sommes proposé ici ; aussi nous su de les avoir exposées pour montrer que le champ est vast problème complexe et qu'on a raison de ne pas en vouloir cipiter la solution. Nous trouvons dans ces considératior justification de la perplexité de M. Magliani devant la discu que les Chambres vont entreprendre à ce sujet.

En effet, les propriétaires se plaignent, comme cause pı pale de la crise qu'ils traversent, de la lourdeur de l'impô pèse directement sur la propriété et de l'irrégularité de d bution à la surface du royaume. Et tandis que l'idée de l: réquation de l'impôt foncier a pris naissance naturellemen jour où l'unité italienne a été constituée, comme une me de réorganisation civile et financière, les propriétaires l'i quent aujourd'hui au contraire comme une mesure applic à certaines régions pour diminuer une taxe considérée co: trop élevée.

En parcourant les actes parlementaires et gouvernemen de ces derniers temps, nous trouvons qu'aux termes d'un dé en date du 11 août 1861, le ministre des finances comte Ba: constituait une commission chargée d'étudier et d'indiquei moyens les plus appropriés pour obtenir une égale répart de l'impôt foncier entre les diverses régions, en voie provis et jusqu'à ce qu'on eût décidé de la méthode à adopter pour réorganisation définitive.

Le 14 juillet 1864, fut promulguée la loi qui résultait études de cette commission et des discussions de la Cl bre, tandis que le Gouvernement prenait l'engagement présenter dans le délai de trois ans un projet de loi stabl définitif.

Les événements politiques firent périmer le délai fixé, e fut seulement en 1869 que le comte de Cambray-Digny, mi tre des finances, présenta un projet de loi qui ne fut pour pas discuté. En 1871, M. Sella, alors ministre, nomma une tre commission qui présenta son rapport en 1874. Un sec projet fut mis sous les yeux de la Chambre en 1875 par M. I ghetti, un troisième par M. Depretis en 1877, un quatrième M. Magliani en avril 1882; et ce dernier fut représenté a une légère modification en décembre de la même année.

Ce projet, examiné par le bureau de la Chambre, eut pour rapporteurs MM. Minghetti et Messedaglia ; on en attend maintenant la discussion.

VII.

Ce bref exposé historique démontre que la question de la péréquation foncière a préoccupé depuis longtemps les hommes d'État italiens. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. L'impôt foncier en Italie est basé sur 22 cadastres tellement différents l'un de l'autre par la forme, l'origine, la date et l'exactitude que M. Bertagnoli a pu nous présenter dans un récent travail, comme preuve de la nécessité de la péréquation, les énormes écarts qui se vérifient actuellement dans la répartition de l'impôt foncier — par habitant et par hectare, — avec les quotes moyennes des impôts et leur taux relativement au rendement, dans les neuf départements cadastraux du royaume.

Le premier tableau nous offre en ordre ascendant la quote suivante par habitant :

Ligurie	1.94	Fr.
Toscane	3.38	»
Sicile	3.38	»
Basilicate et Calabres	4.07	»
Vénétie	4.39	»
Abruzzes, Molise et Pouille	4.64	»
Campanie	4.66	»
Sardaigne	4.86	»
Latium, Marches et Ombrie	4.70	»
Piémont	5.13	»
Émilie	5.74	»
Lombardie	6.45	»

M. Bertagnoli observe ensuite que la province de Crémone donne un maximum de fr. 10.99 et la circonscription de Lodi de fr. 11.99.

Le second tableau nous donne, toujours en ordre asce:
les résultats suivants :

DÉPARTEMENT CADASTRAL		Rente moyenne par hectare	Impôt moyen par hectare	1 poi de la cad
Sicile		18.71	3.20	17
Sardaigne		7.35	1.38	18
Toscane		12.98	3.16	2-
Parme		21.40	5.41	25
Naples		15.86	4.14	2(
Lombardo-Vénitien	ancien cens	15.98	16.90	4-
	nouveau cens	16.99	5.29	
Anciens États pontificaux		8.54	4.25	4(
Modène		8.05	6.78	7(

Nous ne suivrons ultérieurement ni le travail de M. :
gnoli ni les autres publiés en grand nombre par des écr
compétents, pour démontrer ce qui découle évidemment
chiffres sommaires. C'est que les cadastres sur lesquels e
jourd'hui basée en Italie la perception de l'impôt foncier re
sur des principes trop compliqués pour s'accorder ave
justice distributive qui, en matière de tribut, est général
l'objet des efforts de toutes les nations civilisées.

Par conséquent les demandes des propriétaires de la 1
Italie tendant à obtenir la prompte discussion du projet
sur la péréquation de l'impôt foncier ne pouvaient qu'êtr
rablement accuellies par le Gouvernement et par tous ce
aiment les réformes mesurées et conformes à notre deg
civilisation. Et nous-même nous ne nous serions pas si
temps arrêté sur ce projet s'il ne constituait, en raison d
constances dont il est accompagné, le point véritableme
tique de l'avenir des finances italiennes.

Si la péréquation de l'impôt ne consistait qu'en la réd
des cadastres à un principe unique et en l'application d'une
moyenne, on pourrait observer qu'il s'agit là d'une œuv
lossale et d'exécution très longue, car la moitié environ
surface du royaume n'a pas de cadastre géométrique ba
des opérations trigonométriques ; mais au fond l'éconon

budget de l'État ne serait influencée par cette réforme que d'une manière secondaire.

Il s'agit au contraire, nous le répétons, d'une des plus importantes questions financières; et c'est à raison que M. Magliani est préoccupé de l'attitude que prendra la Chambre dans la discussion de la question. Voici en peu de mots la cause des conditions spéciales de la situation.

VIII.

Nous avons vu que le budget, quoique présentant une robuste constitution, n'est pas dans le cas de supporter de nouvelles charges, surtout si elles sont de quelque importance, ni comme augmentations de dépenses ni comme diminutions de recettes. Les dépenses militaires extraordinaires et les travaux pour les rectifications du cours du Tibre ont déjà ouvert une brèche de 31 millions à laquelle le ministre des finances cherche, par de sages mesures, à donner la moindre largeur possible, soit en épargnant sur les dépenses, soit en modérant la prévision des recettes et en consacrant à ce but l'augmentation du rendement des taxes et des impôts.

Le premier point de la discussion sur la réorganisation de l'impôt foncier est donc que le budget ne doit être grevé en aucune façon.

Mais deux difficultés très graves s'opposent malheureusement à ce but. La première dérive de ceux qui seraient appelés à payer plus qu'ils ne payent aujourd'hui; la seconde consiste dans l'impatience avec laquelle les plus lourdement grevés attendent l'accomplissement d'une opération qui ne saurait durer moins de quelques dizaines d'années.

Il faut, en effet, considérer que les provinces napolitaines, siciliennes et sardes, les moins grevées par l'impôt foncier, ont déjà manifesté une certaine agitation, dans le doute que si la péréquation s'effectue de façon à maintenir l'équilibre du budget, la base de la nouvelle quote ne devienne la moyenne et qu'ainsi les

contribuables les moins chargés aujourd'hui ne deviennent plus tard les plus imposés.

C'est en vue de cette agitation des provinces méridionales et de la Sicile que les membres du Gouvernement ont hésité à provoquer une discussion dans le sein du Parlement, de peur qu'une division régionale ne vînt se produire dans le mode d'examen du projet. On pourrait faire beaucoup d'observations sur l'agitation qui s'est soulevée contre la péréquation foncière, mais notre intention n'est pas d'examiner ici ce projet, nous voulons seulement indiquer les difficultés financières qu'il présente actuellement. A ce propos nous devons immédiatement remarquer que la commission parlementaire, persuadée de ne pouvoir vaincre l'opposition des représentants des régions les plus opposées au projet, fit les propositions suivantes: que dans la péréquation on ne tînt pas compte des améliorations qui auraient été apportées aux fonds ruraux après la promulgation de la loi; que, pendant vingt ans, on ne pût augmenter les contingents départementaux actuels; qu'enfin le terme de la révision générale de la rente imposable fût porté de vingt ans à trente. Elle proposa ensuite que la péréquation des quotes départementales fût constituée sur les bases du minimum actuel.

Ainsi tous les départements obtenaient un dégrèvement d'impôts, moins celui qui figure actuellement avec le minimum.

Mais toutes ces nouvelles propositions de la commission — d'ailleurs indispensables, dans les conditions actuelles du Parlement, comme préliminaires à la discussion de la loi — auront pour conséquence de causer un préjudice au budget qui devra percevoir l'impôt sur la base du minimum actuel et aura par conséquent une perte certaine se traduisant par un chiffre respectable de millions.

Cependant il est deux considérations qui ont induit M. Magliani à accepter les propositions de la commission:

La première, qu'il y a beaucoup de terrains non recensés qui seront compris par le nouveau cadastre parmi les imposables;

La seconde, que les travaux cadastraux dureront au moins vingt ans et qu'à cette époque les conditions du budget doivent et peuvent être en état de soutenir le grèvement dérivant de l'impôt.

Il faut avant tout remarquer qu'en Italie les terrains non re-

censés ou inscrits comme stériles sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pourrait le croire. C'est qu'en effet non-seulement les cadastres sont anciens et ont été suivis de transformations dans la culture du sol, mais encore la moitié de la surface du pays eut un cadastre établi par voie descriptive ou dénonciative; soit ignorance, soit négligence, soit ruse, beaucoup de terrains échappèrent à la cadastration.

M. Bertagnoli dans l'article cité plus haut observe que, par exemple en Sicile, le cadastre accuse 328,000 hectares de terrains non recensés ou stériles sur 2 millions 416,000 hectares de surface; en Sardaigne 249,000 sur 2 millions 148,000; dans la province de Chieti cette proportion s'élève au 79 pour cent du territoire; dans celle de Potenza à 85 pour cent, et ainsi de suite.

Il est donc croyable qu'une péréquation même basée sur le minimum de quote départementale ne grèverait que faiblement le budget qui trouverait une compensation assez remarquable dans l'imposition des terrains actuellement exempts d'impôt.

IX.

Là n'est donc pas le véritable nœud financier de la question; il est au contraire en ce que si les propriétaires des provinces méridionales peuvent trouver un sujet de garantie dans les nouvelles propositions de la commission, les propriétaires de l'Italie septentrionale, pressés par la crise agricole, déclarent ne pouvoir attendre l'accomplissement du nouveau cadastre pour obtenir le soulagement qui est reconnu par tous comme juste et convenable. Et c'est précisément parce que l'équité de cette mesure est généralement reconnue qu'ils en réclament la prompte exécution.

A l'objection que des difficultés matérielles s'opposent à ce qu'on les satisfasse, ils ont répondu en demandant qu'en attendant on dégrève l'impôt foncier d'un des trois décimes de guerre dont il est frappé.

Nous voilà donc en face d'une demande de dégrèvement qui occasionnerait au budget une perte d'à peu près 9 millions.

M. Magliani, d'après ce que nous savons, s'est montré disposé à accepter les propositions de la commission jusqu'à renoncer aux plus fortes recettes que donnerait la péréquation de l'impôt foncier basé sur la quote moyenne actuelle; mais il repousse la demande de dégrèvement immédiat d'un décime de guerre.

Pendant ce temps, l'agitation pour réclamer un tel dégrèvement est devenue toujours plus vive dans la Haute-Italie et, comme il arrive constamment en semblables cas, elle s'est divisée. Quelques-uns se contentent du dégrèvement d'un décime, une fois les travaux cadastraux accomplis; d'autres veulent ce dégrèvement à partir du jour de la promulgation de la loi; il en est enfin qui réclament un dégrèvement immédiat applicable aux trois décimes de guerre.

Il est possible qu'à l'approche de la réouverture du Parlement et de la discussion du projet de loi, les groupes ci-dessus se fondent et s'accordent mutuellement pour réclamer le dégrèvement des trois décimes. Il n'est jamais périlleux d'abonder en semblables demandes; mais cet excès de demandes précisément limitera le nombre de ceux qui en fin de compte se sentiront le courage de soutenir cette diminution et de la voter, quand un ministre de l'autorité de M. Magliani s'y opposera, comme cela arrivera certainement.

D'autre part M. Magliani, auquel ne manque jamais le sens très fin de l'opportunité, fit les déclarations les plus explicites, lorsqu'en mars dernier on discuta à la Chambre l'interpellation sur la crise agrarie et qu'on demanda au Gouvernement de prendre des mesures.

Tout d'abord il enleva tout espoir à ceux qui, pour limiter la crise, demandaient qu'on établît des droits protecteurs à l'entrée des céréales, et il déclara fièrement qu'il ne se prêterait jamais à empêcher le bon marché de l'aliment du pauvre. Ensuite, entrant dans la question du dégrèvement, il fit entendre que s'il reconnaissait la nécessité de faire quelque chose pour la classe agricole en général, il ne pouvait oublier qu'il y avait, au moins sur la même ligne que les propriétaires, les populations agricoles dont le malaise était démontré par les grèves et par les statistiques de la pellagre. Aussi avons-nous des raisons fondées pour croire que M. Magliani n'oubliera pas la promesse

LA VIERGE DE L'UKRAINE

L'hiver était venu blanchir de sa ouate emperlée les rues noires, étroites et tortueuses de la vieille capitale des czars. La rumeur des véhicules, écrasant les gros pavés des places et des boulevards lardés de bouleaux blancs et nus, s'était amortie. Des cristaux de glace flamboyaient à chaque gouttière, à chaque voûte sombre, à chaque façade démantelée du vieux Kremlin où je passais lent et rêveur, au milieu d'un décor magique.

Tout, dans cet amoncellement majestueux d'échafaudages massifs, de clochetons grêles et gracieux, de tours semblables à des minarets, me parlait de cette grande race slavonique dont le sang, jeune et fort, enfanta tant de héros dignes des contes de fée, tant de merveilleuses légendes, tant de femmes belles, fortes et vaillantes, ou bien de douces et pâles martyrisées, dont le reflet virginal adoucit les fastes des anciens jours ensanglantés par les massacres, les fanatiques boucheries, les luttes des Kniaz et des Boyards. Ces monastères multicolores — où se réfugiaient les rejetons des races royales persécutés par leurs aînés, ainsi que les hommes d'étude dont la vie se passait lente dans une cellule parfumée d'encens, près d'une lampe inépuisable, à graver avec un burin d'acier sur des peaux de buffle ou de dromadaire, heure par heure, jour par jour, les annales des années écoulées, — ces palais bas, aux barreaux de fer masquant les longues fenêtres, ces murs crénelés, d'où un matin, par la volonté du jeune Pierre, dix mille têtes de Strélitz regardèrent de leurs yeux morts les formidables forêts de sapins s'étendant alors inviolées depuis Moscou jusqu'aux Ourals; ces cahutes informes, s'adossant, comme une maçonnerie immonde, aux contreforts des remparts et qui peut-être avaient servi d'asile aux chefs ou aux

prédicateurs des sectes innombrables qui pullulent dans les steppes fertiles de l'est ou dans les déserts arides du midi de la grande patrie slavonne; tous ces témoins oculaires et palpables des fantasmagoriques images du passé me remémoraient leurs gloires, leurs hontes, leurs crimes ineffaçables. Ces masses confuses de silhouettes diverses, me retraçaient les civilisations à demi formées, les religions écroulées ou vaguement ébauchées dans la pénombre des siècles et des ignorances, les foules d'êtres travaillés par le souffle des révolutions et des fanatismes, secoués par l'ébranlement des cultes et des croyances, toujours cherchant dans le mysticisme, les mystères et les rites barbares une solution à l'énigme redoutable qui fait sourdre éternellement la grande âme agitée et douloureuse de l'humanité.

J'avais toujours affectionné ces promenades silencieuses à travers Moscou, cette ville orientale, mi-tatare, mi-européenne. Je recherchais ardemment les rencontres fortuites, les conversations avec des inconnus, dont l'extérieur, le type me promettaient, en éveillant ma curiosité, quelques éclaircissements sur les vastes régions presque inconnues des littorals extrêmes de la Russie, quelques détails sur les mœurs, les cultes, les traditions de ces hordes innombrables et presque sauvages. J'aimais à questionner les moines errants, les pèlerins venant de Kief, des courants de Troïtza, des lacs salés ou des catacombes près des rives du Dniéper.

J'inscrivais au fur et à mesure les matières neuves ou inattendues que me fournissaient ces conversations. C'est ainsi que je fis la rencontre de celle dont je veux esquisser le type et la personnalité saisissants, déjà presque perdus dans les brumes du passé, et que nulle civilisation nouvelle, nulle barbarie recrudescente ne pourront rétablir dans son incarnation vivante et fugitive, mais dont la vie réelle, pleine de douleurs surhumaines, de tortures et de ravissements mystiques fut un poème d'agonie; aussi n'ai-je pas voulu laisser sa mémoire s'éteindre pour toujours comme un flambeau qu'étouffe la nuit, et ai-je cherché à la retracer, à la faible lueur de ses propres paroles, entendues et religieusement reproduites par moi avec leur couleur locale, leur naïveté et leur héroïsme inconscient.

Voici donc les faits tels que je les retrouve dans mes notes et dans mon souvenir :

C'était, comme je l'ai dit en commençant, un jour d'hiver. Le soleil semait de diamants roses et bleus la neige massée sur les coupoles d'or et le créneaux du Kremlin. La grande cloche brisée flamboyait sur son socle de granit fauve au milieu de la place qui aboutit d'un côté à la Porte-Sainte, de l'autre à la tour d'Ivan Veliki; son trou béant, mal masqué par le fragment triangulaire qui s'y appuie, faisait une tache noire dans l'éblouissement de cette allègre journée d'hiver.

Une femme qui passait s'arrêta devant cette cloche, véritable monstre de bronze.

Elle avait trente ans environ. Haute et grave, vêtue de noir, sa figure était d'un ovale parfait. Ses cheveux châtains ondulaient sous une dentelle épaisse; ses yeux bruns et larges, fixaient avec une mélancolie veloutée la grande muette dont la voix, brisée avant que de naître, avait été destinée par une nation, libre jadis, à prolonger à travers les âges les accents vénérés des prophéties et des légendes des aïeux.

Je la suivais depuis quelques instants.

Son visage raphaëlesque était d'un attrait impérieux et sévère; pensive et immobile il y avait dans toute son attitude la hauteur contemplative d'un être grave.

Soudain les carillons d'un monastère à coupole bigarrée comme la bosse d'un arlequin tintèrent grêles avec les échos argentins que la neige évoque si merveilleusement un jour de forte gelée.

Elle s'éloigna de ce pas cadencé et lent dont les corps humains sans défaut ont, seuls, le secret.

Les cristallisations prismatiques crépitaient sous ses pas.

Sa main, royalement belle, dont les ongles transparents semblaient ciselés en nacre vermeille, s'appuyait sur un panier de grosse paille, plein d'écheveaux de chanvre.

Elle traversa la place blanche rayée d'ombres, passa sous le portail qui fait mettre tête nue aux empereurs comme aux gueux, et suivit une des rues fangeuses et obscures où les Juifs et les Tatares débitent leurs marchandises: peaux salées et tannées, sabres recourbés à poignée d'or, harnais de cheval enchâssés de turquoises et d'argent, haillons de soie, voiles tissés d'or, sabots de bois et babouches emperlées, des oripeaux, des loques et des bijoux sans prix, des cimeterres du Daghestan et des ciselures de Samarkand.

Une avenue bordée d'arbres nus coupait cette rue aux arcades sombres; la jeune femme s'y engagea rapidement et, longeant les trottoirs semés de sable, arriva devant une basse porte cochère où elle disparut.

La maison était chétive, les fenêtres, à ras de terre, pleines de géraniums.

J'hésitai; puis, ma curiosité l'emportant, je la suivis.

Elle avait laissé la porte entr'ouverte.

J'entrai derrière elle et la vis pénétrer dans le salon.

Une grande glace me laissait voir sa figure.

Elle avançait souriante, un peu lasse.

Deux vieilles femmes se levèrent devant elle.

Raides, les yeux baissés, elles firent un signe de croix lent et bien marqué; puis, se prosternant, elles touchèrent du front le sol et baisèrent le bas de la robe de leur maîtresse.

Ensuite, l'une d'elles la débarrassa de son châle et de son panier, tandis que l'autre lui présentait de l'eau dans une écuelle d'argent, sur une nappe brodée en rouge; elle y trempa les doigts.

Un être difforme, à la barbe inculte, faisant sonner des chaînes sous ses haillons, saisit un encensoir et se mit à le balancer, en psalmodiant des litanies indistinctes.

Je croyais rêver.

Elle, pourtant, acceptait tout cela avec distraction, comme une routine usuelle.

Tout à coup elle se retourna et m'aperçut.

Sans paraître étonnée, elle s'inclina, et son regard clair me demanda ce que je voulais.

Je répondis à tout hasard, croyant être devant une folle dont les serviteurs flattaient les innocentes manies, que je venais me joindre à ses adorateurs.

Elle ne parut pas surprise de mes paroles, mais étendant les deux bras fit le geste de me bénir.

Qu'elle était belle ainsi, les yeux levés, les lèvres entr'ouvertes sur des dents d'ivoire!

Involontairement, je baissai la tête.

Après un silence une des vieilles lui dit:

— Mère vénérée, permets que je serve le thé.

— Ainsi soit-il, répondit la jeune femme. Notre frère que voici voudra bien rompre le pain avec nous.

Elle me fit signe de prendre place à côté d'elle.

Les servantes apportèrent le samovar de cuivre fumant, puis versèrent dans des tasses de vieil or le thé dans lequel flottaient des tranches de citron.

Une vapeur légère embauma la chambre.

Nous nous mîmes à table et bûmes en silence.

Seul l'homme accroupi près de la porte de temps en temps grommelait ou poussait un soupir rauque.

Ayant fini, nous renversâmes nos tasses sur les soucoupes selon l'usage.

Elle me regarda alors bien en face, sans hardiesse, mais avec pénétration.

Un léger sourire errait dans ses yeux et sur ses lèvres.

Je me taisais.

Elle vit mon embarras et dit très simplement :

— Je vois que tu te demandes où tu es, qui je suis et que veulent dire nos paroles et nos actions mystérieuses. Je vois aussi que ce n'est pas pour me nuire que tu es ici, mais parce que l'esprit du Suprême t'a conduit chez moi.

— Tu vois juste, lui dis-je. Le regard de ta pensée a lu dans mon âme. Dis-moi ton nom.

— Je suis Marie, mère de notre bien-aimé Sauveur par la grâce du Père et du Saint-Esprit.

— Alors, dis-je, persuadé que mes soupçons étaient justes, pourquoi ne sièges-tu pas au plus haut des cieux, à côté de Dieu lui-même ?

— Il me faut attendre, soupira-t-elle, placide, en se croisant les mains. La mort seule me couronnera Reine du paradis.

— Sainte Mère, dis-je, voulant savoir si elle était une vulgaire intrigante ou bien une folle exaltée, daigne m'apprendre comment d'entre toutes les mortelles tu fus élue à l'immortalité.

— Je le veux bien. Ton cœur est doux. Je n'ai point de défiance. Vous, mes sœurs, filez vos quenouilles. Et toi, brute, dors ou va-t'en. Je veux, à ce frère que la destinée nous envoie, dire mes douleurs et ma gloire.

Les femmes obéirent, l'homme s'étala lourdement sur le plancher comme un grand chien.

Elle appuya son menton dans la paume de sa main et parla :

« Je suis née sur les rives du Don où depuis des siècles les hommes ont repoussé les hypocrisies des Églises, des prêtres cruels et de leurs plus cruelles lois. Ils vivent fraternellement, abjurent le vin maudit et, ne connaissant point le péché corporel, [1] sont pareils aux anges.

« Nos steppes, mères nourricières de cette forte et chaste race de paysans, sont larges, fertiles et libres.

« Le Russe, ce bâtard des Asiatiques, vient rarement s'immiscer à nous, Ukrainiens, fils des Slaves purs. Nous payons les taxes et le tribut du sang. Il nous laisse à nous-mêmes et ferme les yeux sur nos coutumes qu'il blasphème. »

— Chien mécréant, murmura une des vieilles en se signant.

La jeune femme la regarda: elle se tut.

« Nous avons, nous aussi, comme les idolâtres du culte orthodoxe grec, nos cérémonies religieuses, mais elles émanent directement des Évangiles. Nous suivons fidèlement le Verbe et nous sommes bénis car il descend parmi nous, et nous, seuls de tous les peuples de la terre, communions du vrai sang et de la vraie chair de Jésus. Les miracles nous glorifient par leurs révélations visibles.

« C'est dans nos tribus que, tous les trois ans, une vierge, élue par les anciens et par le peuple, enfante un fils qui n'est autre que le Christ.

« C'est ce mystère que je veux te raconter.

« Lorsque j'eus seize ans, moi, fille d'un des anciens de la tribu, on savait que je n'étais jamais sortie de la maison, ne fût-ce que pour aller au puits chercher de l'eau.

« Jamais le soleil n'avait brûlé mes joues, jamais le vent ne m'avait hâlée, ni le souffle des fleurs souillée. Jamais aucun attouchement mortel ne m'avait effleurée. Ni frères, ni père, jusqu'à ma mère, nul ne m'avait baisé le front.

« J'étais la virginité absolue.

« De plus, sachant que j'étais saine, belle et forte, on me jugea digne de me présenter devant Dieu et devant le peuple pour tenter ma haute destinée.

« Je remplissais les conditions voulues: mes parents, dès le

---

[1] Les époux vivent en frères et sœurs.

jour de ma naissance, m'avaient gardée comme un joyau inestimable. Je ne connaissais de la vie, de la nature et des hommes que le coin de steppe qui s'étendait devant les fenêtres grillées de la mansarde où j'avais passé mes années dans un demi-rêve monotone.

« Or, quand vient la Pentecôte, durant le jour et la nuit qui précèdent la descente de l'Esprit-Saint, la population entière se rassemble dans un souterrain que la police ignore, dont l'entrée est quelque izba éloignée dans le steppe et dont le plancher s'ouvre comme une trappe. Là, pendant de longues heures, les chants, les mélopées alternent avec les paroles des inspirés, chacun des assistants ayant le droit de venir, sur l'autel même, proclamer la voix dont il se sent visité.

« Les heures passent, la nuit s'avance, les ablutions sont terminées.

« Soudain, un souffle puissant éteint les torches et les cierges. L'obscurité devient intense; alors, dans les ténèbres et dans un grand silence le rite s'accomplit. Hommes et femmes, obéissant aux paroles du Créateur: « Croissez et multipliez, » accomplissent les mariages prédestinés dans le mystère et l'humilité des serviteurs de Dieu.

« De ces unions que son regard seul dirige naissent des enfants d'une beauté parfaite: forts, généreux et doux.

« Les sèves de toute une nation, les ardeurs de toute une jeunesse amoureuse et chaste, refleurissent dans ces conceptions sans tache.

« Quand mon tour vint, ma tribu m'amena dans l'antre sacré. Vêtue de blanc, les cheveux déroulés tombant jusqu'à mes pieds nus, je m'avançai vers l'autel.

« Un des anciens me prit par la main, me tourna la face vers la foule et cria d'une voix forte:

« — Frères et sœurs, agréez-vous notre servante? Jugez-vous qu'elle soit digne du sacrifice?

« Aussitôt autour de moi les torches flamboyèrent, éclairant mon visage pâli d'espoir et de terreur; car, est-il une seule des filles de l'Ukraine qui se refuserait à ce noble martyre! Je levai mes yeux brûlants de larmes, et la foule répondit d'une seule voix:

« — Nous l'agréons, que l'Esprit-Saint descende sur elle!

« Au même instant les torches furent renversées, les ténèbres m'enveloppèrent. Dans une extase céleste je sentis un souffle de feu effleurer mon front, des lèvres parfumées s'appuyer sur les miennes.... Je perdis le sentiment de la réalité....

« Après un sommeil dont je ne sus pas la durée, je me retrouvai sur mon lit parsemé de fleurs ; un demi-jour que dorait le soleil levant filtrait à travers mes rideaux ; je respirais un air plein d'aromes, une coupe d'hydromel était sur le guéridon, près de moi.

« Je me soulevai, j'écartai mes cheveux de mes joues brûlantes et sentis mon cœur se plaindre dans mon sein. Prenant la coupe je bus la boisson préparée.

« La porte s'ouvrit et je vis entrer deux vieillards, suivis de la foule qui s'entassait derrière eux ; je ne reconnus personne, j'étais troublée, un voile s'étendait devant mes yeux.

« Il s'avancèrent portant sur un plateau d'argent le pain et le sel, et se prosternèrent devant moi, en me saluant du nom sacré.

« Dès ce jour, je fus gardée comme une icone, avec plus de rigueur, si c'est possible, qu'aux jours de mon enfance.

« Entourée de soins idolâtres et passionnés, j'étais triste.

« Une poignante angoisse s'était emparée de moi. Je baissais la tête attendant mon destin. La volonté du Suprême me courbait comme un jeune cyprès ou comme un lys sans tâche.

« Les journées se traînaient. Je dépérissais.

« Le soir, parfois, venaient les jeunes filles de mon village. Elles me regardaient avec un respect émerveillé, sans oser me parler. Puis, lentement, elles tournaient sur elles-mêmes en chantant des refrains monotones, avec des ploiements de reins pareils aux balancements des femmes de l'Asie, lorsque sur leurs terrasses fleuries de myrte elles exécutent les danses sacrées.

« Je les regardais, morne et comme les images peintes enchâssées dans leurs nimbes doivent contempler la foule des sectaires prosternés.

« Je restai seule et la vie me pesait. Le temps s'écoulait lentement.

« Un soir que je regardais le soleil descendre comme à regret sur son bûcher à l'occident pour y mourir dans les flammes, je sentis tout à coup un grand choc dans ma poitrine. Je me

dressai attentive, haletante. Un second choc me fit tressaillir jusqu'au fond de mon être. Tout angoissée je pris la main de ma mère et la posai sur mon flanc.

« Elle resta quelques instants immobile, puis, tombant à genoux me baisa les pieds en s'écriant :

« — Bénie sois-tu entre toutes les femmes, car l'Esprit-Saint t'a fécondée.

« L'heureuse nouvelle se répandit aussitôt. L'agitation fut extrême. On accourut de toutes parts. Mais serait-ce un garçon ? Serait-ce une fille ?

« Dans ce dernier cas mon sort était bien simple. On nous faisait mourir toutes deux à l'instant. Les sages-femmes ont pour faire justice à celles qui manquent à leur mission, des liqueurs spéciales qui endorment pour l'éternité. La police n'a rien à y voir. On dit dans le procès-verbal : « Mortes en couches. » Voilà tout.

« Ce fut un garçon ! »

Sa voix trembla, elle se tut.

— Mère immaculée, dit la servante, repose-toi, tes saintes larmes ne doivent plus couler ; le sacrifice est consommé.

— Non, non ! reprit la jeune femme, laissez-moi seulement me souvenir !

Elle abaissa ses paupières aux longs cils recourbés, comme un voile épais sur ses joues d'ivoire. Ses narines s'élargirent avec un pli tragique.

« Ce fut un garçon, poursuivit-elle. Une nuit d'automne, l'orage criant au dehors, les douleurs de l'enfantement me prirent. J'éprouvais une si forte angoisse morale que je ne sentais presque pas la torture de mon corps. Pendant plusieurs heures je cachai mes souffrances. Enfin, vers l'aube, mes spasmes m'arrachèrent quelques gémissements.

« Les femmes qui me gardaient donnèrent l'éveil. Tout le village et bientôt les bourgs voisins accoururent ; la foule se pressait sous mes fenêtres et jusque dans la chambre, où, couverte de palmes et suffoquée par l'encens et le nard qu'on brûlait autour de moi, j'attendais ma délivrance.

« Enfin, l'enfant parut et son premier cri me transperça comme un glaive ardent. Ma chair déchirée et palpitante eut l'effroi du moment suprême. Un vieillard prit mon fils, l'éleva

dans ses bras et le montra aux assistants qui tombèrent la face contre terre.

« Un sanglot d'amour et d'angoisse brisa ma poitrine. Je m'assis sur mon lit et, suppliante, tendis mes mains qui frissonnaient comme des feuilles.

« On me donna l'enfant. Je l'appuyai contre ma poitrine. Son cœur battait sur le mien.

« Une rosée d'ineffables délices et de pitié inonda mon âme. Je couvris mon fils de mon corps, de mes voiles, je me tournai vers la muraille, j'aurais voulu y entrer pour le cacher, l'emporter, m'y anéantir avec lui. Une rage impuissante et effrénée de terreur et d'amour me secouait.

« La rumeur montait cependant. Je faisais l'endormie. Mais, tout à coup, je sentis qu'on retirait mon fils d'entre mes bras. Je les serrai sur lui comme un étau. Vous dirai-je ma lutte insensée, mes cris et ma défense hurlante et obstinée? Tout fut inutile, une force plus grande que la mienne me terrassait. L'enfant me fut arraché. Les vieillards graves, froids, psalmodiant les formules sanctifiées lui enfoncèrent, sous mes yeux, le couteau recourbé qui lui ouvrit la poitrine. Je vis.... je vis son sang jaillir, je vis.... et tombai foudroyée.

« Le sacrifice suivait son cours. D'après les rites ordonnés, l'enfant fut saigné comme l'agneau d'Abraham, ensuite.... épargne-moi les détails.... Il suffit de te dire que l'on fit un pain énorme pétri de farine et des restes de l'innocent, séchés au four et broyés, et que, pendant vingt-quatre heures, muette, l'âme en délire, sans un mouvement, j'assistai à la consommation du formidable holocauste.

« Je savais qu'il était juste, qu'il était saint l'arrêt qui, laissant naître de moi l'enfant qui n'était pas mien, me consacrait à la douleur éternelle et à la gloire du paradis futur.... Je savais que je n'étais que le vase d'élection où, pour un court moment, s'était reposé le Fruit des Siècles.

« J'y avais consenti, ma vie y était destinée dès le berceau, mais ma chair se refusait, révoltée, à ces suprêmes tortures.... mon âme se dressait fièrement et maudissait et blasphémait !...

« Après cette longue nuit de tortures le jour se leva ; le soleil transformait mon lit en un autel resplendissant sous les fleurs et les voiles roses, et mettait un nimbe d'or sur ma tête.

« Alors, comme la veille, entrèrent les mêmes vieillards; leurs barbes blanches et leurs yeux, glacés par l'implacabilité du sacerdoce, me firent horreur. Comme la veille aussi, ils portaient le pain sur un plateau d'argent, mais cette fois le pain qu'ils m'offraient c'était ma chair, mon sang, mon cœur broyés par ces rites cruels. La foule parée et triomphante entrait derrière eux. On allait procéder à la communion et je devais, moi, moi-même, consacrer par mon exemple le repas effroyable et divin.

« Jamais, jamais je n'y pus parvenir! Au risque de perdre ma part de paradis et ma gloire achetée à un prix plus cher que ma vie, je cachai dans mon sein le morceau qui m'était destiné.

« Je m'enveloppai de mes voiles et fermai les yeux. Cependant, tous reçurent le pain du ciel et s'éloignèrent de la table sainte au milieu des vapeurs de l'encens et des hymnes joyeux après m'avoir baisé les pieds.

« Ils s'en allèrent et je restai seule, seule à jamais.... ave mon Dieu!.... Veux-tu le voir, ce Dieu? »

Elle se leva, dégrafa son corsage sous lequel je vis une grande croix grecque en or.

Elle l'ouvrit comme une boîte et la mit sous mes yeux.

Elle contenait un morceau de pain desséché.

J'eus un frisson.... Elle, calme, renferma la croix qu'elle por- à ses lèvres et puis la cacha sous son vêtement.

Un grand silence se fit dans la chambre. L'homme s'ét- endormi, les deux vieilles immobiles filaient sans bruit.

Je regardais avec une profonde pitié cette victime des in- centes erreurs du pauvre esprit humain. Elle était l'incar- tion de toutes les douleurs que les cultes féroces ont fait cr- ler sur l'humanité.

Plus tard, j'appris qu'elle n'avait pu rester dans le villa- natal. Un cauchemar éternel l'y étouffait; sans doute qu'u- organisation plus fine et plus ardente que celles de la moyen- l'avait rendue plus sensible que de raison.

Tous les trois ans les paysans de certaines sectes de l'Ukrain- ont recours aux cérémonies que nous venons de décrire et choisissent une nouvelle vierge. Le pain mystérieux, en effet, est partagé en trois parties, chaque partie servant d'hostie pour une année.

Alors, l'ancienne élue a le droit de rentrer dans la vie commune, ce que d'ordinaire elle fait avec joie.

Mais celle qui me parlait, meurtrie, blessée à mort, n'avait plus voulu habiter les lieux de son martyre. Elle était partie avec deux ou trois de ses fidèles et s'était réfugiée dans ce coin oublié de Moscou où elle subsistait d'une petite rente que lui faisait son village et du travail de la communauté.

Elle vécut ainsi jusqu'à sa mort dans le souvenir formidable de cet enfantement, vierge du ciel et pauvre femme! grande par sa simplicité et sa bonté, douce et grave, héroïque dans sa foi absurde et ses éternelles douleurs.

J'ai cherché à reproduire cette silhouette que le temps a presque effacée, ce type rare et pur d'un peuple dont les traces sont balayées déjà par le souffle des civilisations.

TOLA DORIAN.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

TROISIÈME PARTIE.

IV.

(SUITE ET FIN)[1]

Ayant une tâche à accomplir, le professeur Amiel se mit, suivant sa coutume, à un énorme travail de préparation. Non-seulement il relut tous les ouvrages de Mme de Staël, mais il lut tout ce qui avait été écrit sur elle; ce fut long, mais il s'intéressa passionnément à l'auteur de l'*Allemagne*, et en fut peut-être aussi épris que Victor Cousin de Mme de Longueville; les seize pages qu'il lui a consacrées sont pleines d'adoration. Rien d'étonnant que cet homme qui avait si grand besoin de sympathie s'enflammât pour cette femme de génie, si cordiale et si bonne et qu'il sentît le regret très vif de n'avoir pas vécu de son temps dans ce cercle d'élite que réunissait le salon de Coppet, parmi ces esprits que, pareille à un astre lumineux, Corinne éclairait de son rayonnement. Personne, il nous semble, n'a jamais mieux parlé à la fois de la femme et de l'écrivain.

Cette notice, qui devait enchanter M. Secretan d'abord et le public ensuite, fit au commencement beaucoup de chagrin à l'auteur. Son travail de préparation achevé, il l'avait écrite du 31 août au 8 septembre. « Hélas! disait-il, neuf jours pour cela! » Quand il se relut, il trouva son ouvrage si mauvais, qu'il en

[1] Voir les livraisons du 25 juillet, du 25 août, du 10 septembre et du 10 octobre.

fut presque désespéré. Son journal a gardé la trace de ce pénible moment :

« Quand j'écris pour l'impression chaque mot me coûte et la « plume bronche à chaque ligne, vu le souci du mot propre « et la multitude des possibles qui s'ouvre à chaque phrase.

« Composer demande une concentration, une décision et une « fluidité que je n'ai plus. Je ne puis fondre ensemble mes ma- « tériaux et mes idées. Or la domination impérieuse de la chose « est indispensable si on veut lui donner une forme. Il faut bru- « taliser son sujet et non trembler de lui faire tort. Il faut le « transmuer dans sa propre substance. Cette espèce d'effron- « terie confiante me manque. Toute ma matière tend à l'im- « personnalité qui respecte l'objet et se subordonne à lui ; par « amour de la vérité je redoute de conclure et de trancher. « Puis je reviens constamment sur mes pas ; au lieu de courir, « je tourne en cercle ; je crains d'avoir oublié un point, forcé « une nuance, mis un mot hors de sa place, tandis qu'il fau- « drait viser à l'essentiel et tailler en grand. Je ne sais pas « faire de sacrifice ni abandonner quoi que ce soit. Timidité « nuisible, conscience fâcheuse, minutie fatale.

« Au fond je n'ai jamais réfléchi sur l'art de faire un article, « une étude, un livre, ni suivi méthodiquement l'apprentissage « d'auteur : cela m'eût été utile et j'avais honte de l'utile. J'ai « eu comme du scrupule à surprendre le secret des maîtres et « à dépecer les chefs-d'œuvre. Quand je pense que j'ai toujours « ajourné l'étude sérieuse de l'art d'écrire, par tremblement « devant lui et par amour secret de sa beauté, je suis furieux « de ma bêtise et de mon respect. L'aguerrissement et la rou- « tine m'auraient donné l'aisance, l'assurance, la gaieté, sans « lesquelles la verve s'éteint. Tout au contraire j'ai pris deux « habitudes d'esprit opposées : l'analyse scientifique qui épuise « la matière et la notation immédiate des impressions mobiles. « L'art de la composition était entre deux : il veut l'unité vi- « vante de la chose et la gestation soutenue de la pensée. »[1]

Il s'était effrayé à tort. Quoique un un peu chargé, le travail était bon ; il n'y avait qu'embarras de richesses, un mal dont le remède est facile. Avec quelques coupures, quelques allége-

[1] *Journal intime*, tome II, page 193.

ments de phrases, quelques retouches ici et là, il devint excellent en un tour de main, et le 12 septembre il pouvait être livré à l'impression.

Au printemps de cette même année, l'Institut genevois avait ouvert un concours de traduction. Il s'agissait de quatre ballades allemandes[1] à rendre en vers français aussi fidèlement que possible. Un poète belge qui avait sans doute entendu parler de ce concours sans en voir le programme et qui pensait que le choix des pièces était laissé aux concurrents, envoya à l'Institut la traduction de la *Lénore*. Bien qu'il y eût un certain talent dans cet essai, le professeur Amiel, qui était toujours président de la section de littérature, pensa qu'on pouvait mieux réussir, et, tout en s'amusant, fit une version rythmique de la célèbre ballade, rendant avec bonheur et le mouvement de l'original et ces effets imitatifs que Bürger aimait tant et qui ajoutent à l'impression de terreur de cette course fantastique.

Cet exercice l'avait intéressé, il employa le reste des vacances à traduire d'autres pièces avec la même fidélité de rythme. Après Bürger il s'attaqua à Uhland; Schiller, Lessing, Heine, Lingg, Plateu, Ruckert, Scheffel, Mœriké, Hœderlin, presque tous les Allemands eurent leur part. Vinrent ensuite les hongrois Arany et Petöfi; les anglais Byron et Cowper; le portugais Camoëns, l'espagnol Esquilache, l'italien Leopardi, et les chants populaires de bien des nations, et même un fragment du *Maha-Bharata*, le bel épisode de Damayanti. Le professeur Amiel prenait toute chose avec l'ardeur et la vivacité d'un enfant; septembre et octobre se passèrent pour lui d'une manière charmante à traduire chaque jour une ou deux pièces, suivant leur longueur. Au commencement de novembre il avait la matière d'un volume.

Ce qui l'avait intéressé surtout, c'étaient les innovations rythmiques qu'il avait tentées. Trouvant l'alexandrin impuissant à rendre dans leur ampleur l'hexamètre antique, le vers héroïque des anciens poèmes allemands et le sloka hindou, il essaya une mesure de quatorze syllabes et une de seize dont il obtint véritablement de très beaux effets.

---

[1] *Die Kraniche von Ibykus* (SCHILLER); *Klein Roland* (UHLAND); *Der getreue Eckart* (GŒTHE); *Das Lied vom braven Mann* (BÜRGER).

M. Edmond Scherer avait dit récemment dans un très remarquable article que la traduction en vers était forcément condamnée à l'infidélité, et que la prose lui était préférable. Son ancien ami eut l'idée de lui dédier *Les Étrangères*, tel était le titre qu'il avait choisi pour le volume nouveau. « Ce recueil, « lui écrivait-il le 15 novembre 1875 a, je le crains, deux chan- « ces de déplaire à votre goût si exigeant et si pur : d'abord « les pièces qu'il renferme sont des traductions en vers ; en « outre, plusieurs d'entre elles présentent des rythmes inusités « dans notre versification. Mais voici mon excuse. Il m'a semblé « qu'en dépit de toutes les bonnes raisons que l'on peut donner « et que vous avez fait valoir contre les traductions en vers, « le procès n'est pas encore jugé sans appel.... »

Le volume avec sa dédicace et ses notes était donc prêt vers le milieu de novembre ; mais il n'était guère possible cependant de le publier pour les étrennes. Les éditeurs le remirent à l'année suivante, et l'auteur se hâta de s'occuper d'autre chose. Le 11 décembre il offrait à ses amis, élégamment vêtue des couleurs de Genève, une ballade historique sur l'*Escalade de 1602.*[1]

Cette composition très originale qui prouvait une fois de plus que pour ne pas se mêler aux luttes de parti, le professeur Amiel n'en avait pas moins le cœur patriote, eut un très vif succès. L'auteur, par une de ces attentions aimables qui n'étaient qu'à lui, l'avait dédiée « à L. Vulliemin, Pictet de Sergy, Albert Richard, Juste Olivier, les bardes et les historiens de la patrie. » La presse suisse fut unanime à reconnaître le mérite et l'originalité de cette ballade ; l'auteur reçut pour cette pièce de vers improvisée en deux ou trois jours, plus de félicitations et de louanges que tous ses précédents ouvrages réunis ne lui en avaient valu ; il semblait que l'espèce de guignon qui jusqu'ici l'avait accompagné s'était lassé ou était vaincu par quelque puissance bienfaisante. Il avait dit dans le *Penseroso :*

Le succès est utile et parfois nécessaire :
On ne tient guère à soi quand nul autre n'y tient ;
C'est par les yeux d'autrui qu'une âme humble et sincère,
Retrouvant sa valeur, à soi-même revient.

---

[1] On appelle ainsi le coup de main tenté contre Genève par le duc de Savoie Charles-Emmanuel.

L'indifférence qu'on avait témoignée jusqu'alors pour ses publications avait fait douter de son talent; le succès de l'*Escalade* lui rendit un peu de foi en lui-même.

V.

Quand en 1876 la Suisse se préparait à célébrer le quatrième anniversaire de la bataille de Morat, on pressa Frédéric Amiel de faire pour les guerres de Bourgogne ce qu'il avait fait pour l'Escalade. Il promit d'y penser. Comme il ne s'était jamais arrêté qu'aux grandes lignes de l'histoire, il connaissait assez peu cette période compliquée de la fin du XVme siècle; quelqu'un lui ayant parlé avec sympathie de Charles-le-Téméraire, il s'en étonna et avec son amour de la vérité se hâta d'étudier ce qu'il ignorait. Jean de Müller lui fit voir la Suisse de cette époque; Barante, Comines, Olivier de la Marche lui montrèrent cette brillante cour de Bourgogne et ce prince étrange qui aurait pu être un grand souverain et édifier un empire sans son obstination et sa violence. Il se prit alors d'une sympathie véritable pour ce prince malheureux, il songea à faire le romancero des guerres de Bourgogne et à suivre Charles jusqu'à ses funérailles. Il fit tout le plan de ce poème chevaleresque qui devait avoir des actes nombreux, mais comme il était bien impossible d'achever un si long ouvrage avant le 22 juin, il se contenta d'en écrire quelques morceaux, ceux qui intéressaient directement la Suisse.

Le premier, la *déclaration de guerre,* a une bien fière allure; dans le second, la bataille de Grandson est très pittoresquement racontée.

Les agapes de Berne nous transportent dans la vieille ville au moment où Morat assiégé par Charles-le-Téméraire est en danger de succomber.

. . . . Au crépuscule
Berne en deuil, d'un seul flot au pied des saints autels
S'est répandue. On touche aux instants solennels.
Un sourd frémissement dans la foule circule;
Dans les cœurs inquiets la crainte s'accumule,
On attend. Un péril de mort pèse sur tous.

. . . .
Sur la massive tour Saint-Christophe s'allument
Dans la nuit qui déjà monte, les trois fanaux
Aux campagnes jetant l'éclair de leurs signaux;
Et du beffroi, parmi les résines qui fument,
Sur les places, les cours, les toits de la cité,
Lugubre, le tocsin fait tomber de son crible
De minute en minute un glas lent et terrible.
Dans le danger public, sonne l'éternité.

Le morceau qui suit retrace le *désastre de Morat*, et le chant de victoire des Suisses termine le volume.

Le grand nombre de publications qui furent faites tant en allemand qu'en français à l'occasion du centenaire nuisit un peu au succès du romancero; il ne fut guère apprécié que par les historiens, les antiquaires, les artistes et tous les esprits capables d'apprécier ce qu'il y avait de minutieuses recherches archéologiques et de véritable couleur locale dans ces peintures du moyen âge.

Au mois d'octobre de cette même année parurent enfin *Les Étrangères*. L'auteur était dans une impatience bien naturelle de connaître l'appréciation de M. Ed. Scherer. Elle se fit attendre; ce ne fut qu'en janvier 1877 que l'illustre critique fit paraître son article « De la traduction en vers, » où il parlait à la fois des *Étrangères* de M. Amiel et du *Faust* de Marc Monnier. Tout en rendant justice à l'habileté extrême des deux poètes il reprenait sa thèse de l'inutilité de la traduction en vers, et après avoir cité quelques passages des *Étrangères*: l'*Esprit des eaux*, la *Fille de l'hôtesse*, où le poète n'avait pas été victorieux des difficultés de la traduction, il terminait en disant: « Vos vers sont drus comme des épis et travaillés comme « des bijoux: ils résonnent comme le métal, ils étincellent « comme des pierreries, mais ils ne sont pas délicieux. Or, la « poésie veut être délicieuse. »

Le poète des *Étrangères* était trop sensitif pour ne pas être vivement peiné. Non qu'il ne pût supporter la critique, il l'accueillait au contraire avec une grande modestie et une grâce parfaite. Feu la comtesse de Fontanes nous disait que Chateaubriand cédait volontiers et même trop à ses amis, et biffait des pages entières de ses ouvrages quand elles n'étaient pas à

leur goût; le professeur Amiel était de même; quand on lui signalait quelque passage défectueux dans telle ou telle de ses compositions, sur-le-champ il remettait sur le métier et retravaillait avec une patience, une bonne volonté vraiment touchante Mais il aurait voulu que la critique entretînt le public des beautés seules de l'œuvre et ne parlât des défauts qu'à l'auteur. Il ne contestait pas la justesse des remarques de M. Scherer et ne défendait point les passages critiqués par l'illustre écrivain, mais il trouvait que celui-ci aurait pu ne pas s'arrêter uniquement à ce qui était mal réussi et faire quelques autres citations un peu plus à l'avantage du traducteur.

Le poète fut très sensible aussi à la critique assez verte que M. Theuriet fit des *Étrangères* dans la *Revue des Deux Mondes*. On avait beau lui dire que c'était quelque chose de très flatteur que d'être abîmé dans une telle revue, il trouvait cela fort peu agéable et se promettait de ne plus jamais rien publier. Heureusement qu'il ne tint pas cette parole.

Les *Étrangères* faisaient cependant leur petit chemin; la presse suisse leur fut très favorable, et tout doucement elles gagnèrent l'Allemagne où elles furent très appréciées.

Cet été-là le professeur Amiel partit en août pour les bains d'Ems. Nous lui cédons la parole:

Bains d'Ems (Pension Schloss-Langenau), 6 août 1877.

« Bien arrivé il y a vingt-quatre heures. Employé la journée « à m'installer. Vu le docteur et commencé la cure avec la « source dite le Kessel-brünnen. L'endroit est charmant, le temps « magnifique, l'eau chaude et d'un goût agréable Je suis con- « tent de ma chambre et de ma pension. Le voyage m'a fatigué « par deux mauvaises nuits à Bâle et à Mayence, beaucoup plus « que par la route elle-même. Dans la vaste cohue d'Ems, pas « encore entrevu un compatriote. Le désert d'homme est « ennuyeux.... »

7 août.

« J'espère me refaire ici un peu. Il y a beaucoup d'ombrages « J'ai une chambre qui regarde les champs et les bois, dans « une pension aussi éloignée que possible du tapage de la gare

« et de la foule. J'ai acheté deux rideaux bleus pour me faire « de la nuit.... Table médiocre, société trop nombreuse (cent « convives). Beau temps, jolie vallée, rivière jaune (la Lahn). « Je tousse beaucoup.... Senti siffler dans mon voisinage l'aspic « de l'ennui ; mais nous aviserons à chasser cette vilaine bête.... »

11 août.

« J'en suis au sixième jour de traitement et je ne puis sup- « porter que deux demi verres de cette eau par matinée, avec « trois gargarismes de la dite eau. Jusqu'ici je n'éprouve qu'une « acerbation de ma bronchite et commence à douter d'avoir ren- « contré ce qu'il me fallait.

La nymphe de l'endroit n'est pas l'enchanteresse
Qui retrempant la fibre éveille l'allégresse.
Elle rend morne et lourd, et triste et mécontent ;
On perd à l'encenser et sa verve et ses ailes,
C'est un long bâillement que donne à ses fidèles
Son breuvage vanté dont ils espéraient tant.

O fades hôteliers ! ô délabrante nymphe !
Laissez-nous notre sang et gardez votre lymphe.
Tomber entre vos mains quel ennui, quel guignon !
Par vous l'homme gonflé, ramolli, flasque et vague
Ne sait s'il veille ou dort, s'il pense ou s'il divague,
Mais il sent qu'il n'est plus bientôt qu'un champignon.

« Mais attendons ; mes voisins de table boivent leurs trois « ou quatre verres et ne se sentent ni gonflés, ni débilités, ni « appesantis. Je les envie et me trouve bien femmelette à « côté d'eux.

« Le médecin à qui j'ai été recommandé m'a l'air d'un prati- « cien assez indifférent. La boutique ! on la retrouve partout....

« Une description d'Ems vous amuserait. Mais le temps me « manque. Le Cur-haus et le Cur-saal, les concerts sur la ter- « rasse, la procession des buveurs, des baigneurs, des élégants, des « bossus, la rivière jaune et les taillis verts, les marchandes de « fleurs et de fruits, les cent soixante-dix maisons garnies et « hôtels, les cafés, restaurants, guinguettes à tous les coins des « environs, à tous les replis du terrain, à toutes les hauteurs « de deux montagnettes qui longent la Lahn, les bancs pater-

« nellement prodigués dans toute la contrée, tout cela est ré-
« servé à la narration orale du retour.

« Quant aux étrangers il n'y a cette année presque pas de
« Russes, d'Anglais ni de Français ; dans les sept mille présents
« je ne decouvre pas un Suisse, aussi je ne converse guère et
« je ne m'amuse pas fort.... Vous ne sauriez croire le nombre
« de bossus qui affligent ici les regards. Cela donne beaucoup
« de prix à des épaules correctes. On voit aussi bien des fem-
« mes poussées dans des fauteuils à roulettes. Et que de mous-
« taches grises ! et que des barbes blanches ! La santé est le tré-
« sor que chacun poursuit.... Et nos efforts n'y peuvent guère.
« Nous sommes tous esclaves de l'inconnu, tous dépendant
« d'une infinité de circonstances. Je m'en aperçois toujou
« davantage et dans ce sens l'apôtre a raison qui dit : No
« ne marchons que par la foi, » c'est-à-dire à l'aveuglet
« et de confiance. De là, la moralité de la prière qui don
« le beau nom de Dieu à l'ensemble de cet inconnu qui no
« enlace et nous domine et lui dit chaque jour : « Tu es
« maître, je me soumets, qu'il soit fait selon l'ordre inviol
« ble, selon ta volonté. » Nous ne pouvons mieux faire q
« d'accepter noblement et pieusement ce que nous ne pouvo
« empêcher. . . . .

30 août.

« .... J'ai l'intention de quitter Ems le 2 septembre. Des let-
« tres que j'attends de Francfort et de Wurzbourg décide-
« ront de mon itinéraire. Je ne tarderai pas à repasser la fron-
« tière suisse. Profiterai-je de l'occasion pour revoir quelques
« amis à Heidelberg, Zurich ou Neuchâtel? La question est encor
« ouverte. La santé et le temps en décideront.... Ici la saiso
« est agréable ; un peu changeante, orageuse ou voilée, ma
« pas lourde. Les baigneurs se ressemblent, mais la diminuti
« numérique est déjà fort marquée. Les représentations th
« trales au casino ont pris fin hier. Chaque jour ce sont
« nouveaux départs du Schloss-Langenau, bouquets d'adieu
« lutations et cartes étrangères, etc.

On s'observe, on s'approche, on se goûte, on se quitte.
C'est ainsi dans la vie ; aux bains trois fois plus vite.

« A propos de rimes, les Naïades germaniques ont cousu la « bouche aux Muses françaises.

Pas le plus petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

« Que voulez-vous? les *mots carrés* en allemand et les ca« lembours teutons ont expulsé les drôleries de la gaie science. « A chaque mois sa floraison; il fallait ici se laisser aller à un « autre courant philologique. On feuillette des types variés et « l'on façonne son oreille à tous les accents. On vit par d'autres « modes de son individu.... »

5 septembre.

« J'ai quitté Ems lundi matin, selon mon programme et je « suis arrivé à Francfort le soir en suivant un itinéraire peu « fréquenté mais qui m'a permis de visiter Limbourg où un « dôme du XIIIme siècle m'attirait, et Wetzlar où fut écrit *Wer-« ther* il y a cent cinq ans. Cette première journée a eu quel« ques malechances dont j'espérais me refaire dans le pres« bytère [1] où j'ai été admirablement accueilli et où l'on me « dorlote depuis trente heures.... Ma chambre domine la sta« tue monumentale élevée à Gœthe par la ville où fut son « berceau....

Plus de chant, il perdit la voix....

« Mon enrouement n'a fait qu'augmenter; j'ai toussé toute la « nuit et je me sens la tête molle et faible....

« Un endommagé n'est plus un homme libre. Il ne fait plus « sa volonté ni ses volontés. Il a beau avoir la moustache grise, « il est dépendant comme un bambin. Cela me surprend, m'in« digne, m'afflige, mais je dois m'habituer à ce nouvel aspect « des choses. C'est la soumission du lion à qui on a coupé les « quatre ressorts.

« A propos de lions, j'en ai vu un magnifique au jardin zoo« logique de la ville; il rugissait à faire tomber les parois de « sa prison. J'ai assisté au repas des fauves. Cela fait rêver.... »

Quelques jours plus tard, après avoir serré la main à ses amis d'Heidelberg il partit pour Clarens.

[1] Chez M. le pasteur Girard.

VI.

Cependant il n'était pas sans inquiétude pour son hiver. La pension où il venait de passer deux ans s'était transportée sur les quais. Nous savons que l'humidité lui était nuisible; le voisinage du lac pour l'hiver lui faisait peur; il ne savait trop quelle décision prendre. Heureusement il trouva à se loger à nouveau rue Verdaine dans la même maison que Marc Monnier. Le professeur Amiel avait au troisième étage une bonne chambre à coucher, un très beau et très vaste cabinet de travail, au soleil levant; ses fenêtres s'ouvraient sur un jardinet plein de fleurs; par delà les murs, drapés de lierre et de vignes du Canada, il voyait le vieux collège de Calvin, et par une échappée oblique les arbres de la promenade de Saint-Antoine ainsi que la chapelle russe détachant ses coupoles dorées sur les flancs violets du grand Salève.

Il n'avait que deux étages à descendre pour trouver son ami Marc Monnier, et qu'un seul pour rendre visite à la sœur de l'aimable écrivain, Mlle Eugénie Monnier, devenue Mme Mey*** et établie depuis quelques années à Genève avec toute sa famille.

L'hiver de 1877 à 1878 se passa assez bien; le professeur occupa ses loisirs à revoir ce manuscrit des *Méandres* que ses amis le pressaient toujours de publier. Après qu'il l'eut bien *ratissé*, c'était son expression, il se le fit relire dans son ensemble et fut étonné de le trouver si uniformément triste. Il essaya alors de diminuer la tristesse de ce volume et travailla dans ce sens, retranchant les pièces par trop sombres ou celles qui faisaient double emploi, et par-ci par-là en en intercalant quelques-unes d'un caractère moins mélancolique. Mais il lui fallut bientôt quitter ce travail qui l'intéressait. Le centenaire de Rousseau tombait en juillet 1878; un comité s'était formé qui entendait célébrer cette fête avec une grande solennité le professeur cédant aux instances de quelques amis enthousiastes de Rousseau consentit à en faire partie et, comme toujours, on lui donna toutes sortes de choses à faire, entre autr

un chœur pour la jeunesse, qui ne fut point chanté, ce qui inspira à l'auteur cet impromptu :

J'écrivis un chant autrefois,
Et quelle fut ma récompense ?
Dix mille chanteurs d'une voix
L'exécutèrent en silence.

La convenance de cette fête de la jeunesse pour laquelle le professeur Amiel n'était pas, mais que certains membres du comité voulaient absolument, était fort contestée et fort contestable en effet ; ce qui ne l'était point c'était la convenance d'une séance universitaire où il serait parlé de Rousseau.

Les professeurs se partagèrent la besogne : M. John Braillard [1] dut parler de Rousseau écrivain ; M. André Oltramare [2] des idées de Rousseau sur l'éducation ; M. Joseph Hornung [3] des idées politiques de Rousseau ; M. Auguste Bouvier des idées religieuses de Rousseau ; M. Marc Monnier de l'influence de Rousseau sur les écrivains étrangers. La caractéristique générale de Rousseau fut confiée à M. Amiel.

Nous avons vu à propos de Mme de Staël quelle était sa manière et qu'il ne mettait la plume à la main que lorsqu'il avait étudié son sujet sous toutes ses faces et dans tous ses détails. Ici le champ était bien vaste, aussi employa-t-il bien près de six mois à le parcourir ; la conférence, longuement préparée et pensée, fut rapidement écrite, ce qui ne lui nuisit pas, au contraire. L'auteur crut s'apercevoir que depuis la notice de Mme de Staël il avait gagné en facilité.

Très fatigué et très enrhumé le professeur Amiel avait le jour de la séance la voix faible et couverte ; l'attention d'ailleurs était déjà fatiguée par les premiers discours. Il fut peu entendu.[4]

---

1 Professeur de littérature, mort en 1882.

2 Professeur de pédagogie.

3 Professeur de droit, mort en 1884.

4 Marc Monnier qui venait ensuite eut un de ces succès dont il avait le secret : « Mesdames et Messieurs, dit-il en montrant son « manuscrit, vous voyez ce cahier, il est gros, mais rassurez-vous, « je ne vous le lirai pas. » Il le remit dans sa poche et résuma de mémoire très brièvement, avec sa verve habituelle, et au milieu d'applaudissements incessants, l'influence de Rousseau à l'étranger. Le sans façon et la bonne humeur réussissent toujours avec les Genevois.

Heureusement que bientôt après toutes les conférences sur Rousseau furent réunies dans un même volume sous le titre de *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, et que le public put lire à tête reposée ces écrits tous remarquables à des titres divers. De l'étude du professeur Amiel nous ne citerons rien parce qu'il faudrait tout citer.

Des devoirs de famille retinrent à Genève le professeur Amiel pendant presque toute la durée des vacances. Une main amie en profita pour faire son portrait; il se prêta volontiers à poser et même il y trouva quelque amusement. Ce pastel de grandeur naturelle[1] le représente dans sa pose habituelle, assis dans un fauteuil, la tête appuyée sur sa main, le regard pensif. Il en fut content. « Je m'y retrouve » disait-il.

Le début de l'hiver fut pour lui plein d'anxiété; il semblait qu'il n'y aurait jamais rien de stable pour le pauvre professeur, qu'un malin génie s'amusait à le chasser de tous ses asiles aussitôt qu'il s'y était un peu habitué. Il fut de nouveau menacé de devoir changer de domicile au plus mauvais moment de l'année, à la fin de janvier. Il était désespéré, d'autant plus que sa bronchite recommençait à le tourmenter. Ce fut alors qu'un arrangement pris par des dames amies lui permit de rester dans son cher logement. Il n'y eut de changé que la maîtresse de la maison.

Tranquillisé sur son foyer, le poète reprit encore une fois son manuscrit des *Méandres*, et y fit plusieurs nouveaux changements: suppressions et additions. Le titre même lui ayant paru un peu précieux, il préféra celui plus simple de *Jour à Jour*.

En dépit d'un nouveau deuil de famille,[2] l'année 1879 fut une de ses plus heureuses; sa santé meilleure lui permit de faire quelques promenades, quelques excursions, de revoir un peu le monde dont il se tenait à l'écart depuis longtemps, et la

[1] De ce portrait que nous destinons, après nous, à la bibliothèque publique de Genève, nous avons fait une copie pour Mme Laure S***, une autre pour une dame anglaise amie de M. Amiel, une troisième enfin que nous avons offerte à M. Gustave Revilliod pour la bibliothèque de l'Ariana.

[2] La mort subite d'une cousine, Mme Char***, fille de son oncle Frédéric.

muse le visitait plus que jamais. Un ver luisant qu'il vit briller dans l'herbe, en revenant d'une visite à un collègue[1] qui habitait la campagne, lui fit écrire une des plus jolies pièces de *Jour à Jour*, et les bulles de savon qu'il s'amusait à faire à sa fenêtre dans les beaux jours d'été, à la grande joie des collégiens enchantés de voir un professeur de l'université s'amuser comme un écolier, lui en inspirèrent une des plus brillantes.

Marc Monnier ayant été content de la plupart des pièces de *Jour à Jour*, il se chargea de les présenter à M. Fichbacher qui, pensait-il, pourrait éditer le volume. En effet il accepta le manuscrit et l'impression commença bientôt. Le 15 décembre 1879, le poète avait ses exemplaires d'auteur, et ses amis reçurent l'aimable volume pour leurs étrennes.

« Aujourd'hui, écrivait M. Charles Ritter dans la *Gazette*
« *de Lausanne*, après un silence que ses amis ont trouvé beau-
« coup trop long, M. Amiel revient au genre subjectif, à l'élégie
« personnelle, mais il y revient avec l'autorité de l'âge, avec la
« maturité de l'expérience. Son nouveau recueil qui s'ouvre par
« une touchante dédicace aux *amis inconnus*, est ingénieuse-
« ment divisé en six parties selon les différentes époques de
« l'année et les différents séjours de l'auteur....

« C'est donc une sorte de journal intime, « ramené aux pro-
« portions d'une seule année, mais d'une année symbolique et
« typique. » L'auteur a noté pour lui-même, jour à jour ce
« qui l'a ému, attristé ou charmé, ces alternatives de tristesse
« et de joie, de courage ou d'abattement par lesquelles passe
« toute âme humaine, mais surtout une âme de poète. Et comme
« l'épreuve de la vie est dans ses conditions essentielles la même
« pour tous, il se trouve qu'en nous racontant ainsi son année,
« en nous parlant si longuement de lui, le poète nous a surtout
« parlé de nous-mêmes. De là le grand intérêt de ce volume
« pour ceux qui pensent que la vie n'a de valeur que si elle
« est interprétée par l'esprit, transfigurée par la poésie et qui
« saluent dans les élus de la muse les instruments nécessaires
« d'une œuvre si bienfaisante. M. Amiel est mieux placé que
« personne pour y collaborer : à la fois philosophe et poète, il
« n'est étranger à aucun des grands courants de la pensée de

---

[1] M. Dameth, professeur d'économie politique, mort en 1884.

« notre siècle. On trouvera dans *Jour à Jour* des plaintes d'u
« accent aussi profond que celles qui ont fait la réputation d
« Mme Ackermann, mais M. Amiel est d'un esprit trop juste e
« trop fin pour s'emprisonner dans une vue exclusive et incom
« plète des choses. A côté de pièces dont pourraient être jalou
« les poètes les plus désespérés de notre âge, il y a dans ce volum
« bien des pages — et ce ne sont pas les moins belles — ou d
« mine la paix de l'acquiescement chrétien. « J'ai cru à toute
« les révélations qui sont au cœur de l'homme, a dit un gran
« écrivain de nos jours, jamais l'une d'elle ne m'a empêch
« d'écouter l'autre. J'ai toujours pensé que leurs contradi
« tions n'étaient qu'apparentes.... » Par la largeur et la sinc
« rité de la pensée, M. Amiel a le droit de s'approprier ce
« noble parole. Ce serait d'ailleurs se tromper sur le caract
« de ce recueil que de n'y chercher que les monologues d'u
« âme aux prises avec le mystère de la destinée. Le penseur c
« a sondé le fond de la vie ne sera pas pour cela moins sensi
« aux accidents de joie et de lumière qui en égaye la surfac
« Les graves méditations et les harmonieuses plaintes laisse
« donc place dans le livre de M. Amiel à mainte fantaisie étin
« celante.... »

La presse suisse fut unanime à louer le charmant volume e de tous côtés des lettres flatteuses arrivèrent à l'auteur.

Lors de la publication des *Étrangères*, il les avait adressées à un certain nombre de littérateurs parisiens. A l'exception de M. Théodore de Banville nul n'avait répondu; bien qu'il en eû badiné dans un impromptu,[1] ce silence lui avait fait beaucoup de peine, et c'est pourquoi il renonça à offrir *Jour à Jour* aux écri vains qu'il avait d'abord inscrits sur sa liste. Il ne voulut pas da vantage l'envoyer à M. Ed. Scherer, non qu'il eût gardé aucu ressentiment de sa critique, mais parce qu'il craignait que l volume ne lui plût pas.

Il eut tort; après lui, nous avons présenté *Jour à Jour* au hommes célèbres dont les noms étaient sur la liste, et nou avons reçu des témoignages qui eussent bien réjoui l'auteur.

---

[1]
L'air humble et la voix caressante,
Mes *Étrangères* ont eu vain
Frappé chez plus d'un écrivain,
Leur politesse était absente.

« Il m'a suffi, nous écrivait M. Ed. Scherer, d'entr'ouvir le volume que vous avez bien voulu m'envoyer pour reconnaître les modifications qui s'étaient faites dans le talent d'Amiel. Je ne puis vous dire quelle satisfaction cela a été pour moi de le voir en effet exprimer avec simplicité et charme des choses senties. »

A son tour M. Sully Prudhomme nous disait:

« J'ai lu ce recueil avec la piété que m'inspire le souvenir d'un confrère dont la pensée avait de profondes affinités avec la mienne. Il était préoccupé de tous les problèmes qui m'obsèdent, il avait ses tristesses; son livre est comme le miroir de mon propre cœur. J'y sens un bien noble amour de la poésie, car j'y sens dominer le continuel souci de n'employer les vers qu'à l'expression d'idées importantes et de sentiments vrais. Combien je vous remercie de m'avoir procuré l'émotion rare que fait naître un livre absolument sincère écrit avec le goût le plus délicat! Votre ami, dites-vous, remettait sans cesse ses vers sur le métier sans être arrivé à être satisfait. Cette recherche obstinée de la perfection est un gage de sa supériorité artistique; la médiocrité seule est aisément contente de soi, et tout devient facile à qui ne se propose aucun idéal. En s'attachant de préférence à décrire les états les plus intimes de l'âme, il a rencontré des difficultés qui devaient être souvent invincibles. Ses fréquentes victoires n'en ont que plus de prix. »

« Le volume est exquis, écrivait M. Ernest Renan. Je savais déjà ce que valait M. Amiel et plusieurs fois j'avais désiré faire sa connaissance. Personne n'a vu plus loin ni plus haut que lui et quelques-unes de ses pièces sont des morceaux accomplis de style et de pensée. Il faut l'extrême injustice de notre temps envers la poésie élevée pour expliquer qu'un tel talent n'ait pas eu plus de renommée. Il avait du moins la haute estime des connaisseurs.... *Jour à Jour* restera comme une des meilleures expressions de ce qu'ont pensé et senti les plus hautes âmes de ce pauvre XIXme siècle, qui a vu sinon réalisé tant de choses. »

Bien d'autres lettres flatteuses nous sont arrivées, et nous nous disions en les lisant: « Hélas! pourquoi si tard! »

Quoique limité à peu près à la Suisse romande, le succès de

Jour à Jour fit grand plaisir et grand bien au professeur Amiel; il lui valut un bon hiver, quoique la toux le tourmentât bien souvent. Il écrivit beaucoup de vers et traduisit bon nombre des poésies de Petöfi dont le caractère héroïque et sensible l'intéressait vivement. Il a rendu avec un vrai bonheur la petite pièce intitulée: *Mon berceau*, qu'il aimait tout particulièrement. Bien souvent, le soir, au moment de se retirer il fredonnait:

Grillon de mai, grillon d'or.

VII.

L'été de 1880, comme celui de l'année précédente, fut agréable et permit au professeur de faire de longues promenades dans le petit canton de Genève, de revoir bien des sites, de faire en quelque sorte la revue de tous ses souvenirs. Enfin, en automne, il passa à Clarens quelques jours très heureux. Au retour à la fin d'octobre il alla revoir ses amis de Neuchâtel, il prit froid dans ce voyage et revint à Genève très souffrant. Il se remit pourtant assez bien, donna ses leçons comme à l'ordinaire, et assista même aux banquets d'Escalade de la société de Zofingue et de celle des Belles-Lettres, ce qu'il n'avait pu faire depuis bien des années. Il y avait longtemps aussi qu'il avait renoncé au spectacle, il put y aller deux fois. Il revit les *Huguenots*, l'*Africaine*, et jouit infiniment de ces deux soirées.

Mais ce bien-être était le dernier; les nuits devinrent mauvaises, il avait des accès de toux violents, des suffocations; depuis le 8 février il dut suspendre ses cours.

Le docteur Binet appelé auprès du malade reconnut l'existence d'une hypertrophie du cœur.

Le pauvre professeur n'entrait plus dans son lit, crainte des suffocations; il passait la nuit dans son fauteuil, au coin de sa cheminée où le feu était entretenu continuellement. Le jour, son journal, sa correspondance, la lecture qu'on lui faisait occupaient ses heures. Il s'amusait aussi à se regarder souffrir, à écouter ses sensations. Il fit un petit journal de santé où chaque jour il inscrivait avec la plus minutieuse exactitude

tout ce qu'il éprouvait. Quand il était trop fatigué pour écrire, il dictait puis se faisait relire ensuite; il n'eût pas fallu changer un mot à ce qu'il avait dit.

Toutes les fois que le temps le permettait il faisait une petite promenade, il tenait à marcher, à entretenir le jeu des muscles; le docteur aurait préféré qu'il ne sortît pas à cause de la fatigue qui en résultait, mais comme on ne pouvait lui dire à quel point il était atteint, il fallait le laisser faire. Il sortit jusqu'au milieu d'avril.

Il a souvent parlé de mort; on eût dit qu'il y aspirait, peut-être le croyait-il, mais il avait au contraire infiniment d'attaches à la vie, et en dépit de sa faible santé il ne croyait pas mourir jeune. Tout en faisant et défaisant son testament, en prenant des dispositions posthumes, en chargeant son ami M. Charles Ritter d'acheter une place pour sa tombe au cimetière de Clarens, il ne pensait point qu'il dût l'occuper de sitôt. Il ne comprit vraiment le danger que le 22 avril, après une crise affreuse où on avait craint de le voir expirer. Il fut étonné, mais nullement effrayé, se hâta de prendre quelques dispositions et écrivit sur son journal de santé:

« Nuit épouvantable. Je reconnais qu'il faut prendre congé
« de la vie, car je ne puis plus respirer, dormir, ni manger,
« ni marcher, et je ne puis passer la nuit ni au lit, ni debout,
« ni dans mon fauteuil. *Finis Poloniæ*, sans parler des suffoca-
« tions subsidiaires qui peuvent arrêter court le dénouement.
« Qui sait, dans vingt-quatre heures c'est une autre main qui
« marquera la croix. »

Un de ses amis a dit que la préoccupation de sa vie avait été d'avoir une tenue morale irréprochable. Cette préoccupation reparut dans un moment où il lui eût été bien pardonnable de l'oublier: « Comment faire, disait-il à la personne qui était au-« près de lui, comment faire pour bien mourir? on n'a pas « d'antécédent pour cela, pas d'expérience, il faut improviser, « que c'est donc difficile! » Il improvisa, et dans ces jours douloureux sa tenue morale fut irréprochable, et jamais peut-être on ne vit mieux ce qu'il y avait en lui de noble et de délicat. Il eut de la vraie grandeur et, ce qui est plus rare, de la grâce jusqu'à la fin.

Nulle faiblesse, nulle impatience; un grand calme, une rési-

gnation douce, du stoïcisme sans dureté, une tendre reconnai sance pour les soins qui lui étaient donnés, et dans ses souffra: ces, ses angoisses toujours ce mot: « Dieu le veut, que sa volon soit faite. »

L'accès passé, il le notait, puis il l'oubliait. Sitôt qu'il se se tait bien il ne se souvenait plus d'avoir souffert. Un jour, bi peu de temps avant sa mort, il fit ce joli impromptu:

J'ai beaucoup souffert, dites-vous,
Et cette nuit me fut terrible?
L'oppression avec la toux
Me tourmentèrent, c'est possible.
Mais quittez ces airs désolés,
Égayez cette mine sombre.
Quand les corbeaux sont envolés,
Faut-il s'occuper de leur ombre?

Sa courtoisie ne l'abandonnait pas. Un jour qu'il se plaigna de voir tous les objets revêtus d'une affreuse couleur jaun « Excepté vous, dit-il à la personne qui était auprès de l « vous n'êtes pas jaune, vous êtes belle à voir toujours. »

Sa sœur Laure[1] que nous appelions la *Fée aux fleurs* à cau de son talent tout particulier pour en disposer les nuances faire des bouquets d'une originalité de forme qui les rendait (véritables objets d'art, lui avait envoyé de sa terre d'Asnièr une de ces compositions fleuries. Il lui écrivit aussitôt:

Asnières a ses trésors, avril a ses trophées,
J'admire ce bouquet aux splendeurs étoffées,
Feu d'artifice aux cents couleurs.
Mes yeux errent ravis sur toutes ces corolles
Dont l'entrelacs charmant aux inflexions molles
Édifie un château de fleurs.

Son dernier travail fut la traduction de l'*Hymne* de Cléanthe qu'un journal religieux lui avait demandé.

---

[1] Mme Laure S*** pour perpétuer la mémoire de son frère, vie d'instituer sous son nom (Prix Amiel) un prix de deux mille fran qui sera décerné tous les deux ans à l'auteur d'un ouvrage de ph losophie ou de littérature.

[2] On sait que ce philosophe grec, disciple et successeur du stö cien Zénon, mort vers l'an 225 avant Jésus-Christ, fut une d

O toi qui reçus mille noms, Dieu tout puissant, maître du ciel,
De la nature illimitée ordonnateur universel
Salut! C'est à nous, les mortels, à chanter ta bonté féconde,
Car de tous les êtres vivants peuplant la terre, l'air et l'onde
L'homme lui seul est de ta race et peut seul parler devant toi.
J'exalterai ta force immense et veux magnifier ta loi.

Autour de nous, sous ton regard, le firmament et tous les mondes
Suivent d'un vol obéissant la ligne tracée à leurs rondes.
C'est dans ton invincible main que prête à semer la terreur
Dort comme un glaive étincelant la foudre, elle dont la fureur
Fait jusque dans ses fondements tressaillir la terre ébranlée.
Sublime sagesse, c'est toi, c'est ton haleine, à tout mêlée,
Qui fait tout vivre, et tout anime, et tout gouverne et soutient tout.
Ame du monde omniprésente, en qui tout germe et se résout,
Rien sur la terre ou dans les cieux, sans ton vouloir rien ne peut être,
Et rien n'arrive, hors le mal, le mal que l'insensé fait naître.
Mais encor là, ta main se montre, et tirant l'ordre du chaos,
Ramenant l'informe à la forme et dégageant les biens des maux,
Des haines tu fais de la paix et des discordes une harmonie,
En sorte que ta loi toujours régit la nature infinie.
. . . .
. . . .

Nous l'avons dit au commencement de notre étude, Frédéric Amiel était un croyant, chaque page de son journal, presque chacune de ses poésies en font foi; et s'il était besoin d'une nouvelle preuve, nous la trouverions dans ces vers de Cléanthe qu'il transcrivait si peu de jours avant sa mort. Oui, il était croyant celui qui se plaisait en ses dernières années à lire l'Évangile, celui qui priait sur son lit d'agonie, celui qui s'inquiétait de son juge et se disait: « Hélas! j'ai voulu le bien, mais je ne l'ai pas toujours fait, serai-je pardonné? » Certaines fluctuations de sa pensée ont pu faire prendre le change; certes il comprenait tous les états d'âmes, il connaissait le doute, mais il ne le traversait que pour revenir à la foi; comme le pendule que ses oscillations ramènent toujours à son centre de gravité, les écarts même de sa pensée le ramenaient invariablement à la croyance en Dieu, à la soumission à l'esprit éternel.

âmes les plus religieuses de l'antiquité, un de ces prophètes du monde païen qui préparaient l'avènement du spiritualisme proclamé par l'Évangile.

Il a dit: « On peut devenir dévot par mille raisons diverses, on n'est vraiment religieux que par religion. »[1] Il l'était, et c'est pourquoi il exceptait si doucement l'épreuve et la souffrance.

L'illusion, ce bienfait du ciel qui accompagne en général les maladies longues, le caressait aussi.

Plus il avançait vers le terme fatal, plus il se croyait au moment de reprendre des forces. Il faisait mille projets; il avait presque cessé de sentir ses souffrances et jouissait de toutes choses: de la flamme gaie qui dansait dans sa cheminée, du soleil printanier qui inondait son appartement, des fleurs qu'on lui apportait, des vers qu'on lui lisait et dont la mélodie caressait encore son oreille alors que le sens échappait à son esprit fatigué, d'un peu de musique qu'on lui faisait et qui le calmait, disait-il, il restait beau, souriait sans cesse d'un sourire ineffable et charmant comme s'il eût habité déjà des régions où la souffrance n'existe plus.

Le 11 mai 1881, il s'éteignit sans angoisse, sans agonie, vers six heures du matin.

Le surlendemain, l'université et les corps de l'État lui rendaient les honneurs funèbres et son cercueil couvert de fleurs était transporté à Clarens.

Henri-Frédéric Amiel repose non loin de Vinet sous une simple tombe de marbre noir où l'on a gravé ces mots qui résument toute sa vie: « Aime et sois d'accord. »

Et maintenant la vie que nous avons essayé d'esquisser est-elle, comme l'ont dit quelques-uns, une vie manquée? Nous ne le croyons pas. Frédéric Amiel a été un modèle de bon ton, de bon goût, de sagesse aimable; dans un pays où l'on se rue si souvent à l'assaut des faveurs du Gouvernement, il s'est tenu à l'écart et a été un exemple de désintéressement absolu; il a beaucoup aidé, conseillé, guidé; il a montré une fois de plus qu'un philosophe peut être un chrétien et qu'il n'y a pas contradiction entre la philosophie et la religion. Enfin sa vie a été ce qu'il voulait, et peut-être ce qu'il lui fallait. Qui sait si ses hésitations, sa peur de décider, d'agir, de choisir n'étaient pas une inspiration profonde, de la Providence! « L'homme propose, Dieu

---

[1] *Journal intime*, tome Ier, page 185.

dispose; » ce proverbe qu'il aimait à répéter nous revient à la pensée en ce moment, et nous nous disons que cette existence si différente de celle des autres hommes, un peu étrange à première vue, mais noble et pure, et grande quand on l'étudie, Dieu avait décidé qu'elle serait ainsi.

Quelques jours après la mort du professeur Amiel, son testament qu'il n'avait pas eu temps de refaire, quoiqu'il en eût eu le désir, instituait exécuteur testamentaire M. Charles Ritter, et à son défaut M. Joseph Hornung. Son *Journal intime*, (16,900 pages), ses notes de cours, et en général tous ses manuscrits étaient donnés à une ancienne amie, Mlle Fanny M*** ou plutôt confiés, car ils doivent revenir plus tard à Paul S*** fils unique du docteur S***, le seul des neveux du professeur Amiel qui semble devoir suivre un carrière scientifique.

Diverses raisons firent refuser à M. Charles Ritter la mission de confiance que Frédéric Amiel avait voulu lui donner, et la remit au professeur Hornung.[1]

Frédéric Amiel avait laissé des fonds pour des publications posthumes; il avait entre autres indiqué deux volumes à tirer de son *Journal intime* et avait chargé de ce soin Mlle Fanny M***. Le choix très judicieux et très discret qui a été fait a montré que cette confiance était bien placée.

Ces deux volumes ont fait du bruit. M. Edmond Scherer, qui dispose à son gré de la célébrité, la leur a donnée; après lui les plumes les plus illustres ont parlé du journal et de son auteur avec sympathie ou admiration, ses amis en ont été à la fois heureux et tristes, et ont répété avec mélancolie ce vers qui peut s'appliquer bien plus à lui qu'au chantre de la *Jérusalem*:

Et ce laurier tardif n'ombragea que sa tombe.

Mais, encore une fois, Dieu sans doute le voulait ainsi.

Nous avons fini. Mainte fois dans ses dernières années le professeur Amiel nous avait dit: « Vous me connaissez mieux que personne; après moi vous écrirez sur moi. » C'est pour

1 A la mort de M. Hornung (novembre 1884) M. Charles Ritter a consenti à reprendre les fonctions qui lui avaient été primitivement destinées.

obéir à ce désir d'un ami qui n'est plus que nous avons pris la plume. D'autres, avec plus de documents pourront faire toujours ce que nous avons fait quelquefois — laisser parler le poète, l'homme, le philosophe, — et sans doute la biographie qu'on nous a fait espérer, sera une autobiographie taillée dans le *Journal intime*, et où nous pourrons retrouver cet esprit fin, délicat, ingénieux en même temps que grand et profond, et ce cœur tendre, généreux, dépouillé d'égoïsme qui ne voulait rien pour lui-même et savait mieux que personne

> S'oublier pour autrui, prendre part à sa joie,
> Et se faire un bonheur du bonheur des heureux.[1]

BERTHE VADIER.

---

[1] *Jour à Jour*, page 296.

HALLALI[1]

Quand la bête aux abois est mise
Chasseur montre-toi franc luron,
Ton ton, ton ton, tontaine, ton ton.
Mais souviens-toi qu'après la prise
La fanfare est du fanfaron.
Ton ton, tontaine, ton ton !!...

(BÉRANGER, Couplet inédit de *La Chasse*).

La vicomtesse de Salbris est venue chez moi ce soir. Chacun de mes habitués a été ravi de sa bonne grâce et de son esprit. A peine est-elle partie que mes jeunes amies m'ont pressée de leur raconter l'histoire vraie de cette grande charmeuse des temps passés. Accédant à leur désir, je leur ai narré ce qui suit :

— C'est par son second mariage qu'Ophélie s'appelle comtesse de Salbris.

Ceux qui n'ont pas connu dans sa jeunesse la personne qui vient de nous quitter auront peine à croire qu'elle ait été jadis une des plus séduisantes dames du grand monde parisien. Ses yeux d'un gris vert ont seuls conservé en partie leur primitif éclat. Mais qui l'a vue à l'âge de vingt ans ne saurait oublier ce qu'il y avait de fascinateur dans son regard de sphinx ombragé de longs cils, dans la mate pâleur de son visage, dans le modelé artistique de ses petites mains et de ses pieds mignons, dans les

1. Sous le titre de : *L'Agenda de la Baronne de B****, M. DE TALGORD publiera prochainement un volume de nouvelles destinées à un vif succès. Le récit qu'on va lire fera partie du volume.

formes sculpturales de ses bras, dans l'albâtre velouté de ses épaules, dans les ondulations félines de sa taille. Ses cheveux châtains divisés en deux bandeaux tombaient sur les tempes et allaient se perdre au-dessus de la nuque dans une natte épaisse. La bouche seule était défectueuse et pourtant sans égale dans l'expression de l'ironie ou du dédain. Cette bouche restait le plus souvent sardonique alors que le regard se faisait caressant; le regard pouvait être plein de dureté, tandis que la bouche esquissait le plus mielleux sourire.

Cette observation éveilla ma défiance; aussi mes relations avec la comtesse Ophélie ne dépassèrent-elles jamais les bornes d'une politesse cordiale.

Appartenant par sa naissance à une des plus illustres maisons de la Provence, elle épousa en premières noces, à l'âge de vingt ans, un de ses cousins le comte Henri de T***. Son esprit naturel, le cachet particulier de son élégance, tout cela rangea vite Ophélie au nombre des femmes les plus à la mode de Paris. Je la vois encore dans sa mise aristocratique par sa simplicité même, le matin dans sa robe de nuance sombre en harmonie avec son genre de beauté, le soir toute constellée de fleurs rares, seul luxe de sa chevelure pittoresque, de son corsage aux séduisants contours, de sa main impérieuse et délicate. Admirable écuyère, on la voyait presque chaque jour au bois de Boulogne montée sur des chevaux que peu de cavaliers auraient su manier avec autant d'adresse et de grâce.

Aimait-elle le mari bon et flegmatique qu'elle venait de prendre? D'amitié oui, d'amour, c'est différent.

C'est qu'au fait ce pauvre Henri n'avait rien qui pût flatter les aspirations de sa jeune et charmante femme. Pas laid précisément, mais peu distingué, peu séduisant: entrain nul, capacité absente, ambition égale à zéro, le reste à l'avenant. Le monde l'assommait; il allait au bal par pure complaisance pour sa femme; et tandis que la sirène qui portait son nom valsait avec les plus fringants cavaliers de l'époque, on le trouvait infailliblement, lui, étendu sur quelque canapé.

Il ne fallait pas longtemps observer ce jeune couple pour pressentir qu'un jour ou l'autre cette ravissante comtesse laisserait son cœur s'égarer dans des sentiers extra-matrimoniaux; cependant, en dépit de l'ardente poursuite de plusieurs rivaux,

deux années écoulées sans incident avaient déconcerté la médisance.

C'est alors que le marquis Urbain de T***, marié à une femme bonne, laide, insignifiante, père de deux charmants enfants, héritier d'un des plus grands noms de notre vieille Armorique, vint passer l'hiver à Paris. Je le connaissais depuis l'enfance. Les terres de mon mari n'étaient pas loin des siennes, nos rapports étaient fréquents, et il s'était formé entre nous une mutuelle amitié qui ne s'est jamais démentie. Le marquis de T*** s'absentait rarement de ses terres où il menait grand train. Il était réputé un des meilleurs veneurs de la Bretagne. Ses chasses à courre étaient célèbres. Il n'avait certes rien d'un damoiseau, ce brave breton ; on lisait trente ans sur son visage dont les traits largement découpés ne manquaient ni de noblesse ni d'expression. Sa taille était au-dessus de la moyenne, bien prise, ce qui faisait ressortir sa large poitrine. Grâce à ses yeux perçants, on lui prêtait une résolution de caractère qu'il eût été plus exact de qualifier d'obstination. Du reste, homme du meilleur monde, il en avait les manières et cachait sous des dehors réservés une âme susceptible de violentes passions.

Un soir au bal, après une cordiale causerie ensemble, le marquis me dit en se levant :

— Adieu, chère baronne.

— Quoi ! vous partez sitôt !... il est à peine minuit.

— Ah ! vous le savez, je suis un sauvage moi, la chasse seule est ma passion. Le grand air est un besoin pour ma nature, celui des salons m'étouffe. Adieu donc et à bientôt.

Il s'éloigna. Au moment où il allait franchir la porte de la salle de bal, il se croisa avec Ophélie et s'effaça contre le chambranle de la porte pour la laisser entrer. La comtesse leva sur lui son regard le plus caressant, le remerciant d'un léger salut et prit place dans un quadrille.

J'avais suivi de loin ce petit incident et n'y aurais fait aucune attention, si la pâleur subite du marquis ne m'eût frappée. Son retour dans la salle m'intrigua bien davantage et, depuis lors, je ne cessai d'observer le développement d'une passion dont je venais de surprendre les débuts.

Tant que dura le quadrille je vis Urbain jeter sur la comtesse des regards empreints de douleur et de ravissement. A un

moment les yeux d'Ophélie se levèrent sur lui; indifférents d'abord, ils se firent plus doux que velours et je surpris un malicieux sourire glisser sur ses lèvres pâles. La contredanse finie, le marquis vint droit à moi. Voyant son embarras, je lui offris de le présenter aux plus jolies femmes de la société.

Il accepta avec empressement; nous fîmes un tour rapide dans les salons, puis me dirigeant droit vers Ophélie je le lui nommai et les laissai ensemble.

Que se passa-t-il entre eux pendant les mois suivants? Je ne saurais trop le dire. Je remarquais bien que partout où se trouvait Ophélie le marquis tardait peu à paraître; mais, toujours entourée d'un groupe de soupirants plus jeunes et plus élégants qu'Urbain, la jeune et belle comtesse ne le traitait ni mieux ni plus mal que les autres. Cependant je ne fus pas sans observer quelques nuances révélatrices, telles qu'une faible rougeur colorant le pâle visage d'Ophélie à l'approche du marquis ou bien les regards de dompteuse à l'aide desquels la sirène avait raison de ses révoltes quand, rongeant son frein, il faisait mine de la vouloir laisser à sa cour d'amoureux imberbes. Mais cela n'alla pas plus loin.

L'été survint; je bénis en secret l'influence bienfaisante de cette saison qui, en séparant Urbain d'Ophélie, allait sans doute couper court à une passion dont les conséquences pouvaient être déplorables.

— Il réfléchira, me disais-je, et la chasse le guérira.

Il paraît que je connaissais mal le cœur humain....

A la fin de septembre, un billet de la marquise me conviait aux chasses que son mari devait donner en octobre. Parmi les personnes invitées, elle me citait la comtesse Ophélie et son mari. Cela réveilla mes appréhensions, aussi bien que ma curiosité et j'acceptai avec empressement.

Le château du marquis était un vieux manoir perdu au milieu d'une contrée sauvage hérissée de vastes forêts.

J'y trouvai, outre Ophélie et son mari, trois enragés chasseurs vieux amis de sa famille, plus Arthur de Saint-Romuald et Victor d'Uzilles, tous deux adorateurs de la comtesse. Je compris aisément quelle intention avait fait désirer ma présence dans cette réunion et je me promis, le cas échéant, de ne tremper en rien dans une intrigue qui pouvait causer d'amers chagrins à la maîtresse de la maison.

Une semaine s'écoula sans amener aucun incident de nature à légitimer mes craintes. La chasse au cerf, de longues excursions formaient nos distractions de la journée; nos soirées étaient égayées par de la musique, un tour de valse et, parfois, quelque chanson dont le sel gaulois crépitait gaillardement dans la gorge harmonieuse d'Ophélie.

Moi, je passais mon temps à l'observer. L'enchanteresse, avec quelle habileté infernale elle savait exaspérer la passion du pauvre marquis, lui faire tour à tour tout espérer ou tout craindre! Du reste il n'était pas le seul auquel elle infligeât le même tourment. Sans parler des trois vieux chasseurs qui ne juraient plus que par elle, Arthur de Saint-Romuald et Victor d'Uzilles passaient par de semblables épreuves.

Mais ceux-ci, dans leur orgueil de jeunes conquérants parisiens, eussent cru se ravaler à leurs propres yeux en supposant un seul instant qu'un homme marié, de l'âge et de l'humeur du marquis, pouvait être un rival: et objets réciproques de mutuels soupçons, ils se faisaient une guerre féconde en incidents assez drôles.

Le dernier jour de chasse arriva enfin. De bonne heure nous étions tous à cheval devant la brisée laissée la veille à l'endroit où nous avions perdu les traces du cerf.

Notre réunion devait se dissoudre le lendemain. Le marquis ne m'avait jamais paru plus sombre. C'était la dernière chasse à laquelle la comtesse devait assister, et sans doute cette pensée pesait sur son cœur. La marquise de son côté laissait éclater une gaieté folle.

Nous marchions au pas: lorsque tout à coup la voix des chiens se fit entendre, le cor sonna le volcelet, et nous prîmes le galop. La fanfare du bien-aller retentit et au bout de peu de minutes nous vîmes le cerf franchir l'allée que nous suivions.

Alors la course devint furieuse. Le marquis et Ophélie prirent les devants. Au bout d'une demi-heure nous nous trouvâmes isolées, la marquise et moi, avec un groom pour toute escorte; vraiment il n'est de galants chasseurs que les amoureux! Guidés par les sons du cor, nous cheminions de notre mieux à travers les sentiers de la vieille forêt armoricaine, quand le comte Henri de T*** arriva vers nous bride abattue appuyant les chiens du son discordant de sa trompe.

— Ah! vous voilà mesdames! avez-vous vu Urbain? Le c
a fait un crochet et revient à son lancé. Je crois bien, m
quise, que votre mari a perdu la chasse et qu'il s'en va a
ma femme à la suite de deux chiens qui ont pris le chan
C'est lui qui sera vexé si nous arrivons sur le cerf sans lui
Et piquant son cheval, le madré chasseur repartit ventre
terre.

— Suivons-le, me dit la marquise, dont je remarquai
pâleur.

Le cerf changea plusieurs fois de direction. Il était plus
trois heures, nous nous trouvions au cœur de la forêt, n
n'entendions plus rien et suivions au pas un étroit sentier r
pant à travers les branches touffues.

Tout à coup la marquise arrêta brusquement son cheval,
fit signe de me taire, prêta l'oreille, puis, se laissant glisse
bas de son cheval, elle jeta la bride au groom en lui disan
voix basse: « Ne bougez pas d'ici! » Elle s'enfonça alors à
de loup sous le taillis. Instinctivement je fis comme elle et
la suivis. Nous eûmes à peine fait une trentaine de pas que
son de deux voix se fit plus distinct.

J'allais tousser pour donner l'éveil, « Chut! » intima la m
quise....

Au centre d'une clairière parsemée de vieux dolmens d
diques, la comtesse Ophélie s'avancait à cheval; près d'el
pied, Urbain, le visage enflammé, lui parlait d'une voix t
blante....

Quel tableau pour la marquise!... L'œil dilaté, l'oreille te
elle me prit la main; je prouvais compter les battements
cœur qui allaient se précipitant à mesure que s'élargiss
cère....

Leurs paroles parviennent nettement jusqu'à nous:

— Écoutez, disait Urbain, vivre ainsi ne m'est plus pos
vous aime, Ophélie, je vous aime de toutes les forces
âme et vous en abusez pour me torturer à plaisir.

— Vous êtes injuste. Que vous ai-je refusé?

— Tout ce que vous avez refusé aux autres.... pas l
faveur.... pas le moindre mot de véritable tendresse.

— Et que dirait la marquise?...

— Vous devriez être la dernière à choisir ce prét

ue vous doutez peut-être de ma passion.... Sans doute me renez-vous pour un de ces freluquets auxquels il est loisible e rendre en tromperies la pièce de leurs serments hors de ours. Détrompez-vous. Ma bouche n'a jamais menti. Je vous ime et il n'est aujourd'hui que deux termes possibles à mon estin: vous ou le suicide.

— Que dites-vous ! vous tuer !

— Oui, si tu m'as leurré du fantôme de ton amour.

— Non, Urbain, non, je ne vous ai pas trompé ; je vous aime, nais êtes-vous bien l'homme disposé à tous les sacrifices, en change de toutes les concessions ?

— Certes, ordonne et j'obéirai, je te le jure.

Urbain prit Ophélie par la taille et l'attira à lui. Elle se laissa glisser du cheval dans ses bras, et nous les vîmes tomber tous deux au pied de l'antique autel druidique....

Au même instant, les échos de la forêt retentirent du son éclatant d'un cor. C'était celui du comte Henri de T*** sonnant l'hallali.

La marquise comprimant d'une main son cœur, m'entraîna de l'autre vers l'endroit où nous attendaient les chevaux.

— L'imbécile ! s'écria-t-elle une fois à cheval, l'entendez-vous ? C'est lui !... lui !... qui sonne l'hallali !!... et, cinglant son cheval d'un coup de cravache, elle partit au galop dans la direction du cor, sans se préoccuper des branches qui de toutes parts fouettaient son visage.

Une fois arrivée devant le cerf étendu à terre :

— Plus fort, plus fort ! s'écria-t-elle d'une voix stridente. Sonnez donc l'hallali, comte, annoncez à tous qu'enfin la bête est prise !...

Il s'arrêta de souffler et la regarda interloqué, de l'air d'un homme qui sent pourtant les poumons robustes.

— Mais sonnez donc, reprit-elle avec rage, sonnez l'hallali pour votre femme et le marquis !

Après quoi, tournant bride sans attendre de réponse, elle partit en m'invitant à la suivre. Elle me faisait peur. Son visage reflétait la violence de ses sentiments. Quand elle fut certaine que nul ne pouvait plus nous entendre :

— Il faut que cette femme ne remette pas les pieds chez moi ; je serais capable de la cravacher, sachez-le bien, baronne.

Puis fondant en larmes :

— Ayez pitié de moi, parlez à cet homme dont la trahison me déchire le cœur.

J'eus mille peines à calmer son indignation, et lui promis de tout obtenir de son mari, si elle de son côté consentait à ne rien faire qui pût amener un éclat.

Dès que nous eûmes regagné l'auberge, elle partit dans un cabriolet de louage pour retourner au château; et moi j'attendis avec anxiété l'arrivée des chasseurs pour m'acquitter de la pénible mission que j'avais assumée.

Dieu aida ma diplomatie. La marquise, sous prétexte de malaise, garda sa chambre jusqu'au départ de la comtesse. Celle-ci, toujours belle et charmante, nous quitta le lendemain, prodiguant ses sourires à tous et s'entendant proclamer la plus intrépide et la plus aimable des Dianes chasseresses.

Trois mois après, une séparation de corps divisait à jamais Urbain de sa femme, qui s'en fut chercher dans la solitude d'un couvent la paix nécessaire à son existence désormais brisée.

Quant à lui, il trouva l'enfer dans sa liaison. Au bout de trois ans, ruiné et vieilli de vingt ans par une succession de folies coûteuses, de transports d'amour, d'orages jaloux et peut-être de remords, il partit pour l'Amérique d'où il ne devait plus revenir.

Tous les acteurs de cette tragi-comédie reposent aujourd'hui dans la tombe, sauf Ophélie et moi. Regardez-nous bien, mesdames et messieurs ! et dites si vous pouvez croire que nous ayons inspiré de l'amour à qui que ce soit.... Ne protestez pas... Nos débris sont là pour raconter ce que sont en somme la jeunesse et la beauté : Un éclair dans la vie !... Et la vie elle-même un éclair dans l'éternité !. . . . .

. . . .

A ce moment je regardai mes auditeurs. On aurait dit qu'ils avaient l'oreille tendue et qu'ils écoutaient, comme moi, les notes ironiques et de plus en plus rapprochées d'un cor funèbre nous sonnant à tous notre hallali.

A. DE TALGORD.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

COMTE D'HAUSSONVILLE, *Ma jeunesse*, 1885, Calmann Lévy. — MADAME C. COIGNET, *François Ier*, 1885, Plon et Cie. — JULES SIMON, *Thiers, Guizot, Rémusat*, 1885, Calmann Lévy. — GRAZIA RIOLA-MANCINI : *Le manuscrit de Grand'mère*, 1885, Revue Britannique, livraison d'août.

La mode continue à être aux souvenirs, aux réminiscences, aux notes rédigées au jour le jour, et ce que l'on avait écrit strictement pour soi ou pour quelques intimes est donné en pâture aux lecteurs indifférents dès que l'on n'est plus là en personne pour sauvegarder et défendre ses manuscrits. Cette tendance de livrer à la curiosité du public tout ce qui reste des morts est souvent certes un acte de piété, mais quelquefois aussi une trahison et un manque de respect ; trahison, en ce que fréquemment ces pages familières, qui n'étaient pas destinées à la publicité, sont écrites avec une négligence de plume et une incohérence de pensée qui nuisent à la gloire posthume de l'écrivain ; manque de respect, en ce qu'il y a certaines confidences de cœur et d'esprit qui ne peuvent jamais franchir les limites d'un cercle restreint sans que la délicatesse de celui qui les a faites ou de celui qui se charge de les révéler n'en soit quelque peu ternie. Tout le monde se souvient, en ce genre, de certaines publications — datant environ d'une vingtaine d'années — qui eurent pour les lecteurs l'attrait immense de les faire pénétrer dans les recoins les plus cachés de l'âme et de leur permettre d'écouter les plus secrets battements de cœur de personnages réels, et que beaucoup d'entre eux, sans doute, avaient même coudoyés dans les salons de Rome et de Paris. Le succès fut immense, les éditions succédèrent aux éditions, les âmes s'exaltèrent, peut-être même jusqu'à un degré dangereux, mais du moins ces confidences, si péniblement indiscrètes, élevèrent le niveau moral de ceux qui les lurent et ne livrèrent à la curiosité publique que des pensées et des sentiments nobles, charita-

bles et pieux. Et en faveur du résultat obtenu l'indiscréti
presque justifiée. Depuis lors nous avons obtenu une série
tres aveux de nature moins édifiante et dont l'influence
plus pernicieuse qu'utile. Aussi, malgré l'intérêt psycholo
qui s'y attache toujours, ouvrons-nous aujourd'hui ces sor
livres avec une espèce d'hésitation, de peur de n'en retirer
désappointement et de voir descendre du piédestal int
tuel ou moral où nous l'avions placée, une personnalité d
guée ou illustre. Le nom de M. d'Haussonville était bie
pour rassurer nos craintes. Il y a des esprits qui ne se
trent jamais inférieurs à ce qu'ils se doivent à eux-mêm
qui conservent en robe de chambre autant de prestige
dignité que lorsqu'ils sont revêtus du fameux habit à pal

Certes, dans d'autres ouvrages, les qualités littéraire
M. d'Haussonville se révèlent plus brillamment et son t
d'écrivain s'affirme avec plus d'autorité, mais on lira c
dant avec intérêt ses souvenirs de jeunesse, rédigés avec
de simplicité et de bonne grâce et qui ne ressemblent en
aux confidences, souvent morbides, des âmes qui se raco
elles-mêmes.

Jamais, croyons-nous, mémoires n'ont été écrits avec
pareille absence de vanité ; impossible de découvrir chez
teur le moindre désir de faire ressortir d'une façon quelc
sa personnalité. La préoccupation des jugements du
n'existe pas dans sa pensée ; il parle à sa famille et à se
des affections, des intérêts qui ont rempli sa jeunesse, en
qui sait qu'il s'adresse à des gens qui le connaissent, et
lesquels il n'a nul besoin de se mettre en valeur. Ce
en lui d'honnête, de sain, de noble s'affirme d'auta
qu'il ne cherche pas à y appeler l'attention du lecteu
est d'une sobriété extrême de détails pour tout ce qui t
personnalité intime. Après avoir parlé des origines de
et raconté, en l'entremêlant d'anecdotes variées, la
père, M. d'Haussonville arrive à ses années d'enfar
mence par nous avouer qu'il a fait de détestables é
dans la maison paternelle il tuait sous lui tous
teurs. Le récit de l'entrée en scène du second e
sante : « C'était l'été, la chaleur était grande ; n
« dans sa chambre à coucher quand elle le reç
« mière fois, et, comme il se plaignait d'avoir s

« posait à sonner un domestique, lorsque l'arrêtant d'un geste
« et saisissant un pot à eau en porcelaine de Sèvres qui était sur
« la commode à sa portée, il se mit à boire tout à même, en
« disant à ma mère :

« — C'est ainsi, madame, que j'élèverai monsieur votre fils. »

Cette éducation à la Jean-Jacques consistait à faire de longues promenades où tout devenait sujet de conversation : « Il
« me menait aux Champs-Élysées voir jouer au ballon, voilà
« pour l'attrait. Puis il m'expliquait comment un ballon jeté en
« l'air devait, par suite des règles combinées de l'attraction
« terrestre et de la pesanteur spécifique, redescendre à terre,
« voilà pour l'instruction. » Mais ce système ne réussit pas et bientôt ce nouveau pédagogue jeta, lui aussi, le manche après la cognée. A la suite de ces mésaventures éducatrices la vie de collège commença pour M. d'Haussonville, sans lui donner davantage le goût du travail. Ce ne fut guère qu'à son entrée dans le monde que, comprenant ce qui lui manquait, il refit à lui seul son éducation manquée.

Nommé à l'âge de dix-neuf ans attaché d'ambassade à Rome, il raconte sur son chef, M. de Chateaubriand, plus d'une anecdote curieuse. Tandis qu'il exprimait à Mme Récamier son immense besoin de la revoir prochainement, l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège se donnait, paraît-il, d'aimables distractions. Nous connaissons les consolations qu'il trouva auprès de Mme de Saman, l'auteur des *Enchantements de Prudence*, celle qui écrivait à propos de leurs amours : « Sa vie était or-
« donnée d'une façon qui me répondait de lui.... Deux femmes
« âgées dont je n'étais pas jalouse (la sienne et une autre) le
« gardaient pour moi seule. » Eh bien, M. d'Haussonville croit que Prudence, elle aussi, s'est abusée, et que la belle comtesse Del Drago, si elle l'eût voulu, aurait pu raconter une tout autre histoire.

Parmi les figures de femmes qui, tour à tour, ou en même temps, ont donné à l'auteur des *Martyrs* le prestige d'une auréole d'amour, Mme de Chateaubriand n'est pas la moins intéressante à étudier. Sa distinction intellectuelle, méconnue pendant longtemps, a été mise en relief dans des publications récentes ; mais sa réputation de caractère élevé reçoit dans celle-ci une assez rude atteinte. Les révélations du jeune attaché de 1828 nous apprennent par exemple que pour rendre à son mari la mon-

naie de ses infidélités, elle lui faisait mille petites misères intimes; ainsi quand le grand homme se plaignait du froid, elle ordonnait d'ouvrir les fenêtres, et s'il trouvait que l'appartement était trop chaud, vite elle commandait de mettre au feu une nouvelle bûche! Cette guerre intérieure, ces procédés mesquins et offensifs, dénotant en somme une nature morale médiocre, nous expliquent à peu près comment ses contemporains ne surent ni apprécier la finesse de son esprit ni rendre justice à ses rares qualités morales, et pourquoi M. de Chateaubriand, qui aima tant d'autres femmes, n'aima jamais la sienne!

Les mémoires de M. d'Haussonville s'arrêtent malheureusement à 1830, et nous laissent le regret de ne pas entendre cet esprit droit et juste juger les hommes et les événements du règne de juillet.

Il est assez rare de voir les femmes s'attaquer sérieusement aux questions historiques. Est-ce parce qu'elles craignent les longues études préparatoires ou parce que leur esprit n'est ni assez précis ni assez vaste pour pouvoir facilement embrasser tous les côtés d'une époque et en former un ensemble concret? Quelles que soient les causes de cette abstention, elles n'ont point existé pour Mme Coignet, qui aborde carrément l'histoire et même la grande histoire. Il ne s'agit point ici, en effet, d'un essai sur telle ou telle question controversée que des documents nouveaux ont mise en lumière, c'est tout un règne, dans ses manifestations diverses et ses conséquences directes et indirectes, que l'auteur de *François Ier* nous présente. Le volume s'ouvre par un chapitre sur l'état moral de l'homme au seizième siècle; il y a entre cet état et le nôtre une démarcation immense qu'il est bon de ne pas perdre de vue pour comprendre la vie psychologique de l'époque et se rendre compte de la jeunesse étrange des âmes de ce temps-là. On avait alors du monde une conception naïve et optimiste que nous trouverions puérile aujourd'hui. Tout se faisait joyeusement, l'amour et la guerre; nos mélancolies, nos retours perpétuels sur nous-mêmes et notre destinée étaient inconnus de nos pères. On aimait sur cette terre le bruit, l'éclat, le plaisir, et on croyait, qu'après la mort, on en retrouverait l'équivalent auprés d'un Dieu toujours prêt à pardonner les fredaines de ses enfants, pourvu qu'elles fussent aimables ou glorieuses. Servir Dieu et les dames: voilà le catéchisme de tout bon gentilhomme. Les sentiments chevale-

resques envers la femme faisaient part à cette époque de l'honneur des hommes et donnaient du raffinement et de la grâce à leur bravoure et même à leurs violences. Comme le dit Mme Coignet, le pessimisme n'avait point encore étalé au grand jour ses lugubres et dissolvantes théories, un souffle d'héroïsme enveloppait cette génération, et si « on savait bravement mourir en ce temps-là, on savait aussi bravement vivre. »

François Ier était bien le souverain fait pour régner sur cette époque raffinée et guerrière. Il en avait toutes les qualités et tous les vices, et en était pour ainsi dire le représentant et le produit. Le roi chevalier a été dans ces dernières années fort maltraité par l'histoire. M. Mignet, par exemple, en juxtaposant sa figure à celle de Charles-Quint, en les mesurant à chaque occasion l'une à l'autre, l'avait singulièrement amoindrie. Mme Coignet, elle, évite les comparaisons, elle se borne à dessiner le portrait de François et le montre surtout dans ses relations avec son entourage direct. Certes, elle essaye d'être juste, mais sa partialité pour son modèle éclate à chaque instant, même lorsqu'elle condamne ses actes. C'est même par cette sympathie trop aisément devinée que les défauts inhérents au sexe de l'auteur se révèlent, car l'ouvrage est écrit d'une main assez ferme et hardie; c'est peut-être aussi par la part trop considérable donnée au rôle des femmes. Il est vrai qu'elles exercèrent à cette époque sur les événements une influence décisive. Les portraits d'Anne de Bretagne et de Louise de Savoie sont tracés avec beaucoup de *maestria;* ces deux figures, habilement placées en face l'une de l'autre, gagnent par la comparaison une vérité et une force plus grandes. A côté de l'artificieuse et corrompue Louise se dresse la douce image de la Marguerite des Marguerites, cette sœur qui sut aimer jusqu'à l'adoration. Son frère l'aime aussi, il tient à elle, il a besoin de son dévouement, mais il y a pourtant un abîme entre les deux sentiments. Marguerite le caractérise ainsi: « Qu'il vous playse, dit-elle, que je vous soys quelque petit de ce que infiniment vous m'êtes et serez sans cesse en la pensée. » Ce contraste douloureux et profond elle l'accepte, mais elle en souffre jusqu'à la désolation. Seulement comme elle n'était ni orgueilleuse ni égoïste, cette tristesse navrante, au lieu de créer l'amertume et la colère, se transforme en reproches contre

elle-même. Toujours, toute sa vie, elle aima passionnément François, et toujours, toute sa vie, souffrit de la disproportion de leur tendresse. Lorsqu'il mourut loin d'elle, personne n'osait le lui annoncer. Le coup porta en plein cœur: « Elle en fist, dit « Brantôme, des lamentations si grandes, des regrets si cuisants « qu'oncques depuis ne s'en remist, et ne fist jamais plus son « profit. »

S'il ne restait du roi Francois Ier d'autre souvenir à son honneur que celui d'avoir été aimé si profondément et purement, cela suffirait encore pour éveiller la sympathie instinctive et curieuse dont on entoure toujours volontiers ceux qui ont su inspirer un grand et noble amour.

L'ouvrage de M. Jules Simon, *Thiers, Guizot, Rémusat*, nous ramène aux luttes politiques et morales de notre époque. Ces trois figures marquent, pour ainsi dire, les étapes successives du siècle. L'auteur a soin de nous avertir dans sa préface que bien qu'il croie à la destinée des livres, il n'a nullement la prétention de donner une appréciation définitive et juste des actes et du caractère des personnages qu'il nous présente. Il ne croit pas le jugement de l'histoire plus infaillible que celui des contemporains; il ne croit même pas à son impartialité. Selon lui les hommes jugent toujours avec leurs passions et leurs passions durent toujours; elles changent d'objet sans changer de nature Il ramène donc les études qu'il nous présente aux proportions modestes de la biographie. Ce sont en réalité des notices destinées à être lues à l'Académie, et qui sans être précisément des éloges en empruntent la forme académique et oratoire.

M. Jules Simon a été, nous dit-il, l'ami de MM. Thiers et de Rémusat. Il n'a pas été celui de M. Guizot, mais il parle avec admiration et respect de son génie d'historien et d'orateur, rend justice à la dignité de sa vie privée, reconnaît sa bienveillance, sa noblesse morale et sa simplicité; quant à sa politique il la déteste franchement. Cependant il admet que malgré son ambition et sa soif désordonnée du pouvoir, M. Guizot était sincère dans ses sentiments politiques, et qu'il était, à la fois profondément libéral et sérieusement royaliste. Se demandant un jour, en 1850, ce que Cromwell et Washington auraient fait, s'ils avaient vécu en France et à ce moment-là: « Je les connais, disait-il, comme si j'avais « passé ma vie avec eux. Tenez pour certain que ni l'un ni l'autre « n'auraient cru un moment à la république que nous avons. L'un

« l'aurait jetée bas, l'autre ne s'en serait pas mêlé. » On pouvait dire de M. Guizot qu'il était à la fois l'ardent ami de la révolution de 1789 et l'ardent ennemi de la révolution de 1793. « Bourgeois, protestant, fils d'un père guillotiné, sa naissance « le destinait à ce rôle.... Il a passé vingt ans de sa vie à se « dire: La révolution sage m'a affranchi, je ne veux pas descen-« dre; et vingt ans à se dire: la révolution violente m'a frappé; « elle a ruiné mon pays, je ne veux pas la laisser renaître. « Ce ne sont pas deux rôles, ce ne sont pas deux hommes. C'est « une doctrine et un caractère sous deux faces qui se com-« plètent. »

S'occupant à un autre moment de l'accusation qu'on fit souvent à M. Guizot de soutenir le parti catholique, M. Jules Simon nie absolument le fait. On pouvait dire cela peut-être en parlant de sa politique, mais non de sa foi, car il était très attaché toujours à la cause de la réforme, et s'expliquait, dans l'intimité, sur l'Église romaine de façon à ne pas laisser le moindre doute sur ses opinions à ce sujet. Il écrivait en 1864 à Mme Lenormant: « Que vous dirai-je de l'Encyclique? Passez-« moi la brutalité de mon langage: c'est la bêtise de la routine. « On a dit tout cela pendant des siècles, on n'espère pas le faire « revivre en le redisant, et on le redit *parce que* — sans autre « espoir et sans autre conviction. »

Les notices sur MM. Thiers et de Rémusat ne sont ni moins complètes ni moins impartiales; pourtant on y sent davantage la sympathie personnelle. Devant ces trois tombes qu'il vient de rouvrir M. Jules Simon se demande avec tristesse où la France trouvera maintenant pour la guider des hommes comme ceux-là, impassibles, clairvoyants, infatigables au travail, nourris de philosophie et voyant d'aussi haut l'ensemble des affaires! Il termine son livre en citant la prophétie navrante par laquelle M. de Rémusat commence son article sur Washington: « Le monde manque « de grands hommes. Le blé pousse encore sur notre sol, mais « le chêne n'y croîtra plus. » Cette prévision lamentable semble devoir se réaliser; en effet aucune personnalité éclatante ne dépasse aujourd'hui le niveau de la bonne moyenne intellectuelle et morale, les arbres restent des arbrisseaux, leurs branches ne tendent plus vers l'infini du ciel, comme si leurs tiges frêles et leur ombre sans profondeur étaient devenues suffisantes. Ce serait en vérité à désespérer de l'avenir du monde,

si nous ne croyions pas qu'il y a une Providence qui veille, qui proportionne les moyens aux besoins, et qui, le jour où les chênes redeviendront nécessaires, les fera croître à nouveau sur le sol de la patrie.

Nous allons faire aujourd'hui une infraction à nos habitudes en nous occupant dans cette causerie d'un article de la *Revue Britannique*,[1] mais le sujet nous en semble si intéressant pour nos lecteurs, que nous ne résistons pas à la tentation de leur parler du *Manuscrit de Grand'mère* que notre collaborateur, M. Boyer d'Agen, a traduit de l'italien, en le faisant précéder d'une courte notice et d'une lettre explicative dans laquelle Mme Grazia Pierantoni-Mancini raconte ce que fut Grazia Riola-Mancini : « Les avertissements de grand'mère, écrit-elle, « ne furent pas écrits pour des yeux étrangers. Mais la voix « d'une mère comme celle-ci est une voix sacrée et si elle peut « retirer du vice une âme seule, elle aura atteint le plus noble « but auquel puisse tendre l'esprit sur cette terre.... Puisse ton « pieux esprit, ô grand'mère, pardonner à ta petite-fille, si elle « ose, pour le bien, donner à ton nom vénérable une publicité « que tu ne recherchas pas. »

Cette grand'mère fut surtout une mère, une mère chez laquelle l'amour maternel absorba tous les autres sentiments, et qui ne vécut que pour son fils, Pasquale Stanislao Mancini, dont elle semble avoir prévu dès l'enfance les hautes destinées. Mais avant d'en faire un grand homme elle pense à en faire un homme dans le sens le plus noble du mot, et les avertissements qu'elle écrit pour lui sont dominés sans cesse par cette préoccupation. Ame forte, esprit large, cœur tendre et ardent, elle prend pour ainsi dire son fils dans ses bras et l'entraîne avec elle sur les hauteurs. C'est là seulement qu'elle respire, et elle veut que son bien-aimé soit fortifié lui aussi par l'air vivifiant et pur des cimes élevées. Chacune des palpitations de son être tend vers ce but ; tout ce qu'elle lit, apprend, voit et pense se transforme en conseils, en avertissements, en provisions morales et intellectuelles pour cet enfant qu'elle chérit.

---

[1] *Le Manuscrit de Grand'mère :* Avertissements à mon fils, par Grazia Riola-Mancini. Traduction de M. Boyer d'Agen. *Revue Britannique*, livraison d'août 1885.

Sa culture d'esprit est avant tout maternelle. Profondément pieuse, Grazia Riola-Mancini croit que le sentiment religieux met la plus grande différence entre l'homme et la brute et que celui qui y renonce dégrade l'espèce humaine, mais sa religion n'est point la religion étroite et superstitieuse d'une dévote, elle est tolérante, large, et dégagée de toute hypocrisie.

« Que ton âme, dit-elle, soit pleine de Dieu et qu'elle aspire « continuellement à la vertu. Sois le frère de tous ceux qui ont « une âme immortelle comme la tienne. Pleure avec les affligés; « partage ton pain avec les pauvres; sois celui que tu veux « paraître; humilie-toi sans bassesse; élève-toi sans orgueil. « Suis le vrai et le juste et que les puissants de la terre ne te « fassent pas peur. Sois tolérant, fais le bien, aime. »

Les pages qui suivent et qui traitent des points divers de morale et de conduite s'inspirent des mêmes sentiments de vertu élevée et de la même largeur de vues. Toutes les mères devraient donner comme catéchisme à leurs fils le *Manuscrit de Grand'mère* pour qu'ils apprennent de cette femme vaillante et pure comment l'on devient un homme grand, honnête et bon.

En autorisant la publication de ce précieux héritage de famille, Mme Grazia Pierantoni-Mancini a donc fait une œuvre pie que M. Boyer d'Agen a complétée en la présentant aux lecteurs français. Ceux qui vont lire dans cette livraison les pages charmantes que cet écrivain distingué a consacrées à Boccace, auront donc à le remercier doublement, et du plaisir d'esprit que leur donnera cette étude et des hautes leçons morales auxquelles sa traduction leur permettra de participer.

THOMAS EMERY.

Chroniques et Correspondances

LETTRE DE L'INDE[1]

A bord du *Raffaele Rubattino*, en vue de Bombay.

Au moment de toucher le sol sacré de l'Inde, je prends la plume pour entretenir le public international auquel notre *Revue* s'adresse d'un événement de haute importance que j'ai moi-même appris pendant la traversée de Aden à Bombay. Il s'agit d'une nouvelle route pour les Indes découverte par un Italien et dont voici l'historique en quelques mots.

A l'occasion du congrès géographique de Paris, je publiais à Livourne mon livre intitulé *Storia dei viaggiatori italiani nelle Indie orientali*, ignorant l'apparition d'une petite brochure imprimée à Gênes par la maison Pellas frères, et qui passa pour ainsi dire inaperçue.

Cette petite brochure,[2] cependant, contenait dans sa forme

---

[1] Quoique la *Revue Internationale* porte le nom de M. De Gubernatis, je ne puis m'empêcher en publiant cette première lettre de mon illustre collègue, de mettre en lumière auprès de nos lecteurs les nouveaux titres qu'il est en train d'acquérir à la reconnaissance de son pays et de la science. Son absence me permet d'ailleurs de parler de lui dans ces quelques lignes dont je prends la responsabilité entière. Car tous ceux qui ont appris de longue date à apprécier le nom et les œuvres de M. De Gubernatis — et ils sont nombreux — seront aises de savoir que ce vaillant pionnier du monde des idées accomplit en ce moment un voyage dans l'Inde, qu'il visitera en pèlerin savant et non en touriste superficiel. Ce pèlerinage au pays des merveilles, qui fut le berceau de l'humanité durera nécessairement plusieurs mois et permettra au docte orientaliste et au fin lettré de cueillir une ample moisson de fruits et de fleurs.

A. Fantoni.

[2] *Sulla nuova rotta da Bombay a Aden nel periodo dei venti monsoni S-O.* Relazione del capitano Giacomo Merello, comandante del piroscafo *Persia* della società R. Rubattino e C[i], con carta idrografica. Genova, 1874.

modeste la révélation d'une découverte qui déjà a rendu de grands services à l'humanité, car elle profite depuis dix ans à toutes les nations civilisées dont les navires s'aventurent pendant les mois d'été sur l'Océan Indien.

Seul l'auteur de la précieuse découverte est oublié. Et soit que l'on puisse attribuer cet oubli inconcevable à l'insouciance des hommes, soit que l'on doive en accuser l'injustice du sort, il est temps encore de réparer cet oubli en signalant le nom du capitaine Merello à la reconnaissance de l'Italie et de l'Angleterre et à l'admiration du public international.

C'est à bord du *Raffaele Rubattino*, un des plus beaux paquebots de la *Navigazione Generale Italiana*, commandé par M. Merello et faisant quatre fois l'an le voyage aller et retour de Gênes à Bombay, c'est en vue du port et au moment de quitter le superbe navire et son vaillant commandant que j'écris ces lignes comme une sorte de remerciement et d'adieu.

M. Giacomo Merello est né à Portofino, près de Gênes, d'une famille de marins consommés où l'art de la navigation est traditionnel de père en fils. Ayant commencé de bonne heure les voyages au long cours, le jeune Merello ne tarda pas à se signaler par son courage, son intelligence et son habileté. Ses aventures maritimes seraient longues à raconter, mais ce n'est pas de lui qu'on pourrait espérer de les apprendre dans toute leur vérité; car ce marin intrépide qui a tant voyagé, tant vu de choses, et si souvent payé de sa personne, parle le moins qu'il peut de lui-même. Et pourtant, en écoutant cet aimable causeur, on pourrait croire qu'on a devant soi un encyclopédiste, dont la science est surtout faite d'observation, et ce qui est plus rare encore un encyclopédiste modeste. Aussi n'est-ce que par un simple hasard et après de longues causeries que j'ai appris de M. Merello qu'il avait, par son heureuse et intelligente découverte, rendu aux hommes un considérable et enviable service.

L'Italie est arrivée en retard au grand marché des Indes. Cependant je suis persuadé qu'elle aura encore sa part, non pas des dépouilles de cette terre glorieuse, mais dans le profit qu'elle pourra tirer de l'échange de ses produits avec les produits indiens. L'Inde a enrichi d'abord le Portugal, puis la Hollande; elle était sur le point d'enrichir la France, lorsque sa

domination fut disputée à celle-ci par la puissante Angleterre. Le percement de l'isthme de Suez devait ouvrir et ouvrit en effe le chemin des Indes à toute l'Europe marchande. L'Italie pri part, à son tour, à cette grande course. Et c'est au regrett Raffaele Rubattino, l'homme éminent dont un des grands pa quebots de la *Navigazione Generale Italiana* porte le nom, qu revient l'honneur d'avoir pris l'initiative en Italie d'une séri de voyages aux Indes par le canal de Suez. Ce fut encore lu qui, au mois de mai de l'année 1871, confia à son ami le ca pitaine Merello le commandement du petit paquebot *Persù* pour qu'il ouvrît la marche.

Pour ceux qui, partant d'Europe, vont aux Indes le voyag n'offre aucune difficulté dès qu'on a franchi le détroit de Bab-el Mandeb. Même dans les mois d'été — surtout juin, juillet et aoû — lorsque les terribles moussons sud-ouest soufflent avec le plu de violence, la navigation est sans danger. Mais ce dange existait toujours et très grand pour les navires qui, de Bombay faisaient route pour Aden. De fréquents sinistres, de nombreu naufrages, les avaries et les retards inévitables mettaient su le qui-vive les marins les plus expérimentés qui ne se ris quaient pas sans quelque appréhension sur cette mer si péril leuse à l'époque des moussons. Pour fuir l'ellypse orageus qui, en été, soulève le centre de la mer des Indes, les ancien navigateurs portugais — et d'après leur exemple les autre navigateurs européens — quittaient leurs ports de Din, Damar Bassein, Bombay et au lieu de tracer une diagonale à traver la zone des moussons, ils l'évitaient en longeant la côte in dienne jusqu'au septième degré de latitude. Cette route fut de puis lors généralement adoptée; et la tradition s'en trouva s bien établie que même, après le percement de l'isthme de Suez les navires anglais, en route de Bombay à Aden, décrivaient l même courbe vicieuse que les anciens navigateurs portugais e remontaient jusqu'au cap Guardafui. Par cette déviation la tra versée de Bombay à Aden durait en été au moins quinze jours et si l'on évitait les tempêtes du centre de la mer Indienne, o allait souvent échouer contre la côte d'Afrique ou dans les pa rages périlleux de l'île Socotora.

Pourquoi ne pas essayer de trouver au nord un chemin plu court et moins périlleux pour revenir en Europe? Une rout

plus septentrionale n'était-elle pas naturellement indiquée? Comment se faisait-il qu'aucun navire anglais ne l'eût tentée encore? Un grave préjugé existait; et les préjugés, on le sait, sont toujours difficiles à déraciner, surtout parmi les marins. On prétendait que les côtes de l'Arabie Heureuse étaient fatales aux navigateurs, et que tous les navires qui s'aventuraient dans ces parages étaient perdus.

Le capitaine Merello, arrivé pour la première fois à Bombay en 1871 avec le *Persia*, conçut des doutes sur la réalité des dangers à courir en adoptant pour le retour en Europe une ligne plus rationnelle. Il se renseigna tout d'abord au port de Bombay et demanda ensuite à M. Rubattino l'autorisation de tenter une nouvelle route vers le nord. L'autorisation accordée, la nouvelle route fut suivie avec le plus grand succès. Toutefois voulant confirmer par des expériences répétées l'utilité de sa découverte, le capitaine Merello continua pendant deux ans de navigation ses études sur la route du nord, qui était son œuvre et à laquelle il tenait non sans raison. Car ce n'étaient pas de minces avantages que de garantir la vie des passagers pendant les moussons, de sauver les navires du naufrage, d'abréger de sept à huit jours la traversée et d'économiser un nombre considérable de tonnes de charbon.

En 1874, le capitaine Merello publia la description de sa route, avec la carte hydrographique de la mer des Indes. Son innovation fut tout de suite adoptée par tous les autres navires sans exception, et depuis dix ans on suit cette route sans qu'aucun naufrage y ait été signalé. Commerçants, marins, passagers, armateurs, sociétés de navigation tous en ont profité; mais le nom du capitaine Merello est connu de bien peu. La société géographique de Bombay adressa, il est vrai, une lettre de remerciement à notre marin, et il est également vrai, que M. William Corke, lieutenant du port de Bombay, copia, non sans effronterie, la carte de M. Merello et la vendit, pendant plusieurs années, pour son propre compte. Quelques journaux indiens, italiens et anglais mentionnèrent la découverte du marin génois. Mais ce fut tout. Et ce tout est vraiment trop peu. Dans un autre pays un pareil service, rendu au commerce et à l'humanité, aurait assuré à celui qui le rend la gloire et la fortune. Le commandant Merello n'a ni l'une ni l'autre. A

son âge avancé, après avoir donné par sa découverte des millions à l'Italie et des milliards à l'Angleterre, il lui faut encore gagner sa vie et continuer ces navigations pénibles qui causent chaque fois qu'il part de si vives inquiétudes à ses enfants et à toute sa famille.

Il est vraiment à souhaiter que le Gouvernement italien, qui subventionne la *Navigazione Generale Italiana*, ne tardera pas à exiger que cette société accorde une pension convenable à tous les vieux marins qui l'ont vaillamment servie. Et ce ne serait là que justice. Mais il faudrait en outre une récompense nationale toute spéciale pour le capitaine Merello qui a abrégé la route entre l'Inde et l'Italie. Il est vrai que certains services ne se peuvent payer avec de l'argent; mais il n'est pas moins vrai qu'aucune récompense pécuniaire ne saurait être mieux placée qu'en la destinant à couronner une vie glorieuse consacrée au service de l'humanité. Les grands navigateurs sont devenus trop rares pour qu'il soit permis de négliger et d'oublier ceux qui ont fait le plus d'honneur à la marine marchande italienne. C'est pourquoi je rappelle ici le nom du capitaine Merello en le recommandant à l'attention du Gouvernement italien et du Gouvernement anglais qui, plus directement intéressés dans l'heureuse découverte, l'utilisent plus particulièrement. Une négociation diplomatique engagée à ce sujet entre l'Italie et l'Angleterre ferait honneur aux deux pays et sera un acte de justice. Pour ma part, je forme des vœux sincères pour que le vaillant marin de Portofino puisse jouir au sein sa famille, et pendant de longues années encore, du repos mérité que la reconnaissance de deux nations, alliées dans le commerce et dans la civilisation, devraient lui procurer.

ANGELO DE GUBERNATIS.

LETTRE DE PARIS

Paris, le 21 octobre 1885.

Malgré toutes les aberrations d'une certaine partie de ce peuple-ci et des Parisiens surtout, il y a un fait digne d'atten

tion. Même lors des premières élections du 4, et en tenant compte de tous les égarements produits par les paroles décevantes et les promesses insensées de candidats sans responsabilité, les suffrages populaires ne se sont guère laissés fourvoyer vers les noms des champions du désordre. Les révolutionnaires purs, les socialistes, collectivistes, anarchistes et perturbateurs de tout genre, là où ils se sont ouvertement produits, en ont été pour leur courte honte et jamais à aucune époque — pas plus en 48 (où toutes bizarreries avaient cours) que depuis la guerre — on n'a vu les énergumènes plus délaissés. Les proportions mêmes des votes sont curieuses : vous voyez des chiffres de 70,000 voix portées à des « radicaux » descendre à 1,000 ou même à 500 voix lorsqu'il s'agit d'un *tapageur* quelconque, et on peut presque compter que les votes attribués aux héros de la Commune ou aux coryphées bien authentiques de l'insurrection *per sè* n'appartiennent qu'aux repris de justice ou aux criminels en herbe augmentés de tous les vagabonds et les « propres-à-rien » de France. Si mince que paraisse ce résultat, c'est pourtant un grand progrès et aide à démontrer combien depuis quelques années la violence est passée de mode.

Si l'on examine aussi l'énorme majorité donnée par Paris dès le début à des hommes dont le nom étonne, on est cependant forcé d'admettre que ceux-ci représentent absolument cette *bourgeoisie* qu'on affirme être l'objet par excellence de l'exécration et du mépris du *Peuple*.

Dès la première heure quels sont les deux candidats qui sortent élus de la liste parisienne, et élus avec un tel élan qu'entre eux et les premiers qui les suivent il y a près de 100,000 voix de différence? Ce sont MM. Lockroy et Floquet! (ceci est au début, car depuis il y a des modifications à constater) ; or « bourgeois » plus « bourgeois » que l'un et l'autre se peut difficilement concevoir : riches tous les deux et d'existences régulières — amateurs du *confortable*, du luxe même au besoin, et absolument opposés à tout ce qui se rapproche du brouet noir lacédemonien ou du moindre partage de leurs biens à eux avec autrui.

Il y aurait même à ce propos, en thèse générale, un point à éclaircir. Ceux qui se figurent la richesse du côté monarchique se trompent. Il y a de grandes fortunes en petit nombre parmi

les anciens légitimistes et les orléanistes; mais la grande richess en France est entre les mains des républicains. Cela s'expliqu facilement : dans la vieille société royaliste (qui est aujourd'hu sans chef) la fortune se trouve en terre, ce qui est partout e Europe déprécié à l'heure présente. Ceci est à l'état de *Trésor* peu convertible, stagnant. Chez les orléanistes on compte quel ques fortunes moins exclusivement territoriales, mais guèr plus mobiles à cause de la prudence traditionnelle du parti, qu ne risque volontiers rien, mais envisage ce qu'il y a à la facon du paysan — comme *épargne*. La vraie richesse en France es dans l'industrie, dans la production — elle est à ceux qui *ven dent*. C'est cette richesse-là (qui est immense et solide) qui été pendant douze ans la base de la république et sur laquell s'appuyait toute sa puissance. Le jour où les classes vendeu ses et perpétuellement vouées aux changes de toute denré possible prendront peur et se détacheront, ce jour-là la ré publique sera en danger, et si la peur et le mécontentemen se consolident, la république est condamnée et l'on pourr bien prévoir l'avènement d'une monarchie constitutionnell. On n'en est pas là encore, car bien des signes prouveraien au besoin que la leçon des *premiers* choix électoraux a é mieux comprise qu'on ne l'a d'abord cru. Le mot « leçon a été d'ailleurs prononcé, et cela même par des voix qui n sont guère coutumières d'un *meâ-culpâ*. Tout le discours d M. Floquet après la constatation de sa nomination vraimen extraordinaire à Paris a été un appel à la prudence, une plai doirie en faveur d'une politique relativement conservatrice. I ne faudrait pas oublier les premiers incidents d'un mouvemen public, sous prétexte qu'ils sont primés par ceux qui viennen plus tard et ont un caractère plus définitif. Les premières im pressions en fait d'événements publics offrent parfois de grand enseignements, et indiquent des directions persistantes quoi qu'elles puissent avoir l'air d'être détournées par ce qui suit

Le lendemain des premières élections (le 4 de ce mois-ci) en core tout en proie à l'étonnement qui, aux gens de son opinion était loin d'avoir un caractère désagréable, le *Figaro* a publi quelques lignes qui, avec un sentiment impartial de la situation — rare dans ce pays-ci — résumaient ce qui, au fond, remplis sait la conscience de chacun et s'imposait à tous:

« Si un véritable homme d'État était là! »

Ce n'était point le vulgaire appel au « sauveur » que jetait là M. Magnard; c'était l'aveu d'une nécessité qui éclatait à tous les yeux, et qui à vrai dire ne pouvait, dans le moment, profiter qu'à un membre du Gouvernement.

C'est là ce qui a rendu tout le passage si remarquable et l'a fait remarquer de tous, ce qui fait qu'encore aujourd'hui il demeure l'expression de la conviction générale, de celle des ennemis autant que des amis. Le morceau mérite d'être cité:

« Les socialistes, les intransigeants, les ultras du radicalisme, qu'on s'attendait à voir arriver en bataillons serrés, subissent eux aussi un échec relatif. Le pays ne demande pas à être livré aux théories, aux systèmes, aux hommes à principes. Il veut travailler en paix. Et c'est là surtout la grande leçon des élections.

« S'il y avait parmi les ministériels en désarroi ou parmi les politiciens en disponibilité qui guettent leur succession un homme ayant quelque ouverture d'esprit, quelque audace dans le caractère, quelques parties enfin d'un homme d'État, il n'hésiterait pas à prendre le gouvernail et à faire manœuvre en arrière. Il laisserait crier les radicaux, il essayerait de rendre aux esprits la sécurité et aux intérêts l'espoir du lendemain; il renoncerait franchement aux chimères coloniales qui ne peuvent qu'aggraver le déficit; il suspendrait les taquineries anticléricales; il serait carrément le ministre de l'économie et de la sagesse. »

Or, qu'on le lise avec attention; tout était vrai dans cet article du 6 octobre et le demeure encore à ce jour du 21; car tout y était impersonnel. Pour les égoïstes qui désiraient le malheur du pays, afin de cuire leur œuf au feu de la conflagration générale, il y avait la constatation du bon sens populaire écartant absolument les candidatures exagérées, absurdes, et déniant aux anarchistes, aux révolutionnaires de toute nuance, la chance de jouer un rôle; la *nation* sortait de là honorée (c'est quelque chose ici de la part d'un réactionnaire) et après? qu'est-ce? Une parole d'attente — qui aspirerait à être de l'espoir — et qui reconnaît le *seul* besoin de la France entière: celui d'un homme d'État, d'un homme *pris dans les rangs ministériels* et qui, créé par la situation même, sût légalement

s'en emparer et conduire le pays vers des grandeurs légitimes.

Point d'usurpation! point de «salut» compromettant! Ni tambours ni trompettes de la prédominance pacifique et légale — un Washington, un Cavour — c'était là le mot de tout le monde! et c'est à cette conviction profonde, instinctive que répondaient les paroles qu'évidemment M. Magnard n'a pu s'empêcher d'écrire du premier choc électrique de la vérité *vraie*.

On a pu depuis quinze jours reconnaître, du reste, combien l'homme collectif vaut mieux qu'il ne le croit ou ne le sait lui-même, et combien, d'instinct, il aspire à la grandeur, mais à la grandeur réelle. On n'est, certes, pas d'accord ici en France; on est bien au contraire à peu près aussi divisé qu'on peut l'être; mais cependant une même aspiration domine tout le monde, on tend vers un *supérieur*, d'où qu'il vienne, d'un consentement commun. « *D'où* qu'il vienne! » c'est là ce qui est le caractère du moment. Précisons: voilà ce qui motive et explique la répétition constante du nom de Cavour. Il sortait immédiatement de la situation, la résumait, et lui faisait rendre ce qui était en elle; il avait été effet avant d'être cause; effet inévitable et partant cause féconde. Il faut aujourd'hui pareille chose à la France. Si parmi les orléanistes *l'homme* se trouvait dont elle a besoin, nul doute que l'opinion publique ne l'acclamât, mais il ne faudrait point être à moitié l'homme nécessaire, il faudrait être cet homme-là tout entier; et il est indéniable que, vînt-il du centre gauche, ou du centre *droit*, ou même du côté de M. Clémenceau, pourvu qu'il fût *celui qu'il faut* il se verrait salué de tous, en exceptant les insensés et les aveugles. On est las des fausses grandeurs partout. On en a trop été victime depuis le dernier quart de siècle. On a trop vu des situations s'ouvrir grandioses et faciles, et les hommes leur tourner le dos, pour ne pas, au milieu de son désappointement, se sentir assoiffé de grandeur humaine véritable, de cette grandeur qui jamais ne fait défaut à la circonstance, mais — sans la *forcer* jamais — est toujours en rapport *parfait* avec elle.

Le principal obstacle à la venue de l'homme nécessaire en France c'est l'ignorance universelle jointe à la totale absence d'imagination. Pour le politicien vulgaire c'est assez de noter ce qu'il voit, et pour cette masse de saint Thomas avoir vu

suffit. Ce politicien n'a rien *prévu* parce qu'il n'a aucun *flair*, aucun instinct, tandis que l'homme d'État digne du nom a toujours imaginé les résultats pratiques de l'avenir. Pour des Cavour et des Bismarck, leur œuvre a toujours existé, et l'Italie-une et l'Allemagne-unie dormaient au fond de l'âme de leur créateur, complètes déjà et n'attendant que le choc électrique du fait pour se manifester aux yeux de tous, vivantes, *réelles*.

Les petits agitateurs d'ici voient ce qu'ils voient et procèdent pas à pas. Prenez, par exemple, ce même M. Lockroy nommé tout à l'heure : il voit que près de 300,000 votes l'ont élu député à Paris, et il conclut que près de la moitié de la population désire se trouver représentée par les écrivains du *Rappel*, sans deviner aucun « dessous » et surtout sans se figurer ce que deviendraient ces 300,000 si l'esprit d'un Lamartine les touchait. De l'autre côté comme ce que l'on s'obstine à appeler le « Peuple » ne cherche pas beaucoup plus loin que l'apparence grossière, il suppose que les paroles démagogiques de M. Lockroy expriment des vérités, et qu'il a là un tribun qui pour le « Peuple » donnerait tout ce qu'il possède, et tous les deux se trompent, faute de *flair*.

Il n'y a que quelques milliers de voix entre M. Lockroy et M. Floquet, mais quelle différence dans leurs discours ! Pendant que l'un promet de tout démolir au gré des électeurs parisiens (qui en realité n'y tiennent nullement) l'autre parle raison et admet la « leçon » que la république a reçue. C'est que du côté de M. Floquet il y a déjà des positions acquises : il a été préfet de la Seine, il est président de la Chambre et il rêve un portefeuille de ministre ! Il a une femme charmante (ce qui rend facile une maison hospitalière), il est (par sa femme) excessivement riche, c'est un gai compagnon, spirituel, bon enfant, serviable, manquant de tact politique, mais désireux de parvenir et ayant déjà touché au gâteau, ce qui donne une sorte de droit de se poser en homme de Gouvernement. A part la question de la séparation entre l'Église et l'État le discours de M. Floquet est en tout point recommandable et a le mérite d'avouer sincèrement la « leçon » que le suffrage vient de donner à la république, tandis que celui de M. Lockroy n'est que celui d'un partisan qui ne voit même pas très clairement où son parti va le mener. Veut-il même « arriver ? » et arriver à quoi ? Sa spécialité jusqu'à

présent est d'avoir organisé les funérailles de Victor Hugo et d'être le mari de la belle-fille du poète. Comme distinction politique c'est peut-être un peu vague, mais cela a l'avantage d'entraîner à des responsabilités fort limitées. Aussi, comme représentant de 300,000 Parisiens ultra-radicaux (à ce qu'on dit) l'acte le plus marquant de M. Lockroy a été d'ôter *Marion Delorme* au répertoire du Théâtre-Français (affreusement entâché d'aristocratie) et de la porter en pleine démagogie, à la Porte-Saint-Martin, en offrande à l'impératrice Théodora, autrement nommée Sarah Bernhardt.

A ce propos — et parce qu'il faut toujours qu'à Paris les choses de théâtre se mêlent aux choses de la vie, — la mort de l'administrateur de la Comédie-Française est venue ajouter sa note lugubre aux discordes bruyantes des élections. M. Perrin était un réactionnaire qui ne cachait son opinion guère plus que M. Paul de Cassagnac, seulement il était plus adroit que ce dernier, et en gagnant beaucoup d'argent, s'entendait à merveille à en faire gagner à d'autres. C'était un très habile homme qui a faussé les traditions littéraires sérieuses de la maison de Molière, en aspirant à enrichir les comédiens. Mais la mort de M. Perrin est une sorte de d'événement, et ses obsèques ont été menées « à croire — disait un spectateur — qu'il les eût dirigé lui-même en y appliquant sa prodigieuse habileté de metteur en scène afin que les *effets* fussent les plus frappants possible. »

Seulement il va falloir nommer son successeur, et n'ayant point le temps de tout faire, le Gouvernement a décidé que la Comédie-Française attendrait que les rôles dans la comédie ministérielle fussent distribués et que le théâtre parlementaire eût ouvert ses portes.

Pour être juste cependant et quelque risibles ou quelque déplorables que paraissent à l'étranger bon nombre des batailles électorales qui sont terminées à cette heure, il y a par-ci par-là des faits isolés qui dénotent un progrès véritable dans les habitudes publiques. Il y a incontestablement une augmentation de vitalité générale ; on s'est plus intéressé à la lutte, les abstentions sont infiniment moindres et il y a eu relativement plus de ténacité de conviction en même temps que plus de modération.

En fait de campagne électorale ce qui s'est passé dans Seine-et-Oise est tout à fait digne d'attention; quatre groupes étaient en présence: les radicaux, les opportunistes, les républicains *libéraux* (ce qu'on a également nommé le parti national) et les réactionnaires déguisés sous le titre de parti agricole. Or, isolément, le groupe radical comptait plus de votes que l'un ou l'autre de ses rivaux tout seul. Les opportunistes se sont empressés de se fusionner avec eux en faveur d'une liste où figuraient des communards. Les « libéraux » républicains ont refusé de se joindre à quelque section que ce fût, tenant leur drapeau haut, et disant que tout bon Français et tout honnête homme pouvait venir à eux, qu'ils n'excluaient aucun *loyal* serviteur de *leur* république. La conséquence en a été que, l'intérêt public primant les petits intérêts privés, le parti de la réaction dite « conservatrice » s'est adressé dans le langage le plus digne aux groupe « libéral » présidé par M. Barthélemy de Saint-Hilaire, patronné par M. Léon Say, et où combattait M. de Montebello, en disant: « Vous ne voulez pas *faire un avec* nous — nous le regrettons, mais bien que nos opinions diffèrent, vous êtes tous d'honnêtes gens dont nous ne redoutons rien, et nous tenons à vous dire que nous engagerons tous nos électeurs à voter pour vous, ne pouvant admettre que *par dépit* on voulût grossir les rangs des perturbateurs. »

Il y a eu peu de manifestations pareilles à celles-là, mais il y a plusieurs actes individuels qui cependant sont fort à l'honneur de ceux qui les ont commis et qui témoignent au moins dans une mesure circonscrite du progrès que tend à faire l'éducation politique dans ce pays-ci. Dans cette dernière quinzaine, entre le premier scrutin du 4 et celui du 18, il serait injuste de ne pas signaler, par exemple, la lettre du président du Conseil aux électeurs du Xme arrondissement de Paris. Sans prononcer carrément comme l'a fait M. Floquet le mot de « leçon, » M. Brisson reconnaît que « le suffrage universel donne » au Gouvernement *ses enseignements*, et il admet que les élections lui imposent une politique « libérale, économe, ferme et prudente à la fois: » — M. Goblet qui, trois fois, s'est exprimé ouvertement sur le caractère de la lutte actuelle, s'est chaque fois élevé à une véritable hauteur, et, quoi qu'il arrive dans l'avenir, il aura montré qu'il existe en France des hommes ca-

pables d'aider à la tâche de guider les destinées d'une nation *moderne*, car c'est là le grand point. De politiques comprenant ce qui se pratiquait il y a soixante-cinq ans (après le congrès de Vienne!) il n'en manque pas; et sous ce rapport la France a une assez jolie collection de ceux que M. de Montalember appelait des « jeunes dogmatiques, » lesquels fort « corrects » du vivant de lord Castlereagh et de M. de Villèle, désignaient l'Italie encore, comme le faisait le prince Metternich, par le titre d' « expression géographique. » Mais ce qui fait défaut ici ce sont les esprits courageux qui savent ce qui est fini, ce qui ne revivra *jamais*, quoi qu'on fasse, et qui sous aucune forme ne *boudent leur temps*, mais l'acceptent franchement qu'il leur plaise ou non à eux personnellement. C'est là où M. Goble se distingue et où M. Grévy, par exemple, mérite l'approbation de tous.

A l'heure qu'il est tout le monde est anxieux, cela est indubitable, sans devenir absolument inquiet. La *qualité* de la majorité qu'on veut intituler républicaine en évitant de l'appeler révolutionnaire a de quoi faire réfléchir tout le monde, mais il s'agit de ne pas perdre la tête. A ce point de vue rien n'est plus excellent que l'article du *Temps* paru hier au soir. Sans récriminer, sans regarder en arrière, le journal libéral-conservateur (car il est les deux) dit sans détours ce qu'il faut entreprendre en vue de l'avenir. Comme depuis longtemps déjà le sentiment de la nécessité d'un vaste parti « national » gît au fond de toutes les consciences indépendantes, le *Temps* lance le mot en avant et proclame l'urgence de constituer ce parti sans plus tarder et d'arriver à ce que les honnêtes gens demandent en France ainsi qu'en Angleterre, ou à obtenir par le même moyen l'émancipation des catholiques et le rappel des *Corn-Laws*.

L'article a produit une vive et légitime sensation, et le moyen proposé est tout à fait pratique. Dans la désunion des partis monarchiques, la parole de M. Thiers tient toujours, et la « république » est ce qui divise le moins les Français, mais nullement une république de fanatiques. Ce qu'on veut c'est un Gouvernement *stable*, n'excluant du pouvoir aucune valeur reconnue un régime respectueux des droits natifs comme des droits acquis et où la supériorité du savoir et de l'éducation soit admise. On veut surtout être délivré de cette crainte perpétuelle du patriote de taverne, des politiciens du pavé et pouvoir exprimer son opinion sans courir risque d'être *boycotté* comme en Irlande.

Former l'association de « tout le monde » est le meilleur des moyens — cela établi, on aura la république qu'on maintiendra avec énergie ; si on ne peut y atteindre on finira par chercher ailleurs.

FORTUNIO.

LETTRE D'ALLEMAGNE

Leipzig, le 15 octobre 1885.

Les liaisons des hommes célèbres, les sentiments qu'ils ont inspirés tout ce qui concerne enfin l'essence intime de leur être moral a toujours eu le don de passionner et leurs contemporains et les générations qui ont suivi, comme si par la nature de leurs amours on devait arriver à mieux comprendre le caractère de leur génie. Celles de l'auteur de *Faust*, si nombreuses et variées, ont défrayé toutes les littératures d'Europe ; les Allemands en particulier ne se lassent jamais de revenir à leur grand poète, et chaque année la *Goëthe literatur* reçoit un renfort considérable en livres, brochures, articles de journaux et de revues. Ses œuvres, sa vie, les mouvements de son esprit, de son âme sont étudiés, scrutés dans les nuances infinies de leurs moindres détails, et toutes les femmes qui à un moment donné occupérent son imagination ont leur part dans cette revue rétrospective. La galerie est nombreuse, et nous voyons défiler une à une ces beautés disparues : la tendre Frédérique, la brillante Lili, la douce Lotte et enfin la dernière de toutes, l'enthousiaste Bettina ! Mais parmi ces visions fugitives, ces caprices du cœur, ces fantaisies de l'esprit il y a une étoile plus fixe que les autres, celle de Charlotte de Stein, la seule femme qui ait su exercer sur Gœthe une influence intellectuelle et morale de quelque durée et de quelque élévation. Dans la *Deutsche Rundschau* du mois d'août M. Erik Schmidt publie une étude très fouillée sur les rapports du poète avec sa belle et spirituelle amie, et nous croyons être agréable aux lecteurs de la *Revue Internationale* en leur résumant brièvement ces pages intéressantes.

Née en 1742, Charlotte de Stein avait trente-trois ans lorsqu'elle fit en 1775 la connaissance du jeune et brillant Wolfgang de Gœthe âgé de vingt-six ans. Mariée depuis longtemps à un homme probe et sévère, mais sans grandes capacités intellectuelles, mère de sept enfants dont trois vivants, elle n'avait plus alors cette première fraîcheur de la jeunesse que rien ne remplace. Sa taille était gracieuse, son visage, entouré de boucles épaisses, était fin et délicat, elle avait le front très fuyant, et sans être belle exerçait un attrait puissant sur tous ceux qui l'approchaient. Schiller écrit d'elle quelques années plus tard: « C'est une « personnalité tout ce qu'il y a de plus intéressante, et je com« prends aisément que Gœthe se soit complètement attaché à « elle. Elle n'a jamais dû être belle, mais sa figure respire une « douce gravité et une franchise qui lui est tout à fait propre « Sa personne est tout imprégnée de vérité, de sentiment, de « raison. Cette femme possède plus de mille lettres de Gœthe « L'on dit que leurs rapports sont purs et irréprochables. » Pour ce qui est de son caractère moral et intellectuel, Knebel en trace le tableau suivant: « C'est de toutes les femmes, celle « dont le commerce offre le plus d'aliments à ma vie. Des sen« timents justes et purs, joints à des dispositions naturelles peu « passionnées, ainsi que le contact d'hommes distingués dont « profitait son esprit affamé de savoir, ont fait d'elle une indi« vidualité qu'il est bien rare de rencontrer en Allemagne. Elle « est sans prétention, naturelle, libre, ni trop grave ni trop « légère, sans enthousiasme, mais avec de la chaleur morale « très cultivée et possédant un tact très fin. »

Gœthe fut immédiatement séduit, mais il fallut cependant quelques mois encore avant que le penchant et l'admiration que Mme de Stein lui avait inspirés à première vue se changeassent en un amour profond et exclusif. Pour la première fois il aimait une femme de grande intelligence et de rare culture, capable de le comprendre et de s'élever intellectuellement jusqu'à sa hauteur. Toutes les jeunes filles auxquelles il avait auparavant donné son cœur appartenaient pour la plupart à une classe sociale au-dessous de la sienne et leur esprit à toutes ne dépassait pas le niveau ordinaire. Comparées à la noble et spirituelle Mme de Stein, elles pâlissent et disparaissent. La Gretchen de Francfort n'avait été qu'une fille du peuple dont l'entourage paraît

même avoir été équivoque ; Kathchen et Annette n'étaient que de jolies petites bourgeoises avec quelque culture superficielle et la douce Lotte Buff qu'une bonne ménagère sans grande sentimentalité ; quant à Frédérique, la fille du pasteur de campagne, placée hors du cadre gracieux de son village, elle perdait la plus grande partie de son charme. Mlle de La Roche-Brentano elle-même ne répondait qu'au type de la jeune fille du monde ; et la belle et brillante Lili, avec son caractère tantôt boudeur, tantôt passionnément dévoué ne possédait aucune supériorité intellectuelle. Il est donc facile de comprendre l'attrait irrésistible que Mme de Stein exerça sur Gœthe par son esprit et son éducation. D'abord elle le traita froidement ; elle trouvait qu'il avait « trop de jeunesse et trop peu d'expérience, » mais peu à peu elle se laissa toucher par l'ardeur du sentiment qu'elle inspirait et se montra amicale et accueillante vis-à-vis du poète. Leur correspondance commença au mois de janvier 1776 et pendant treize ans Gœthe adressa à Charlotte les plus belles lettres d'amour qu'un homme ait jamais écrites à une femme !

Bientôt Mme de Stein fut complètement maîtresse du cœur du grand homme ; elle remplaça tout pour lui : ses chers morts, sa famille absente, ses amours évanouies, ses amitiés pâlies ! Elle remplissait à un tel point son âme que Gœthe ne voulait pas attribuer au hasard leur rencontre du mois de novembre 1775 ; il croyait plutôt à un lien de nature formé dans une vie précédente :

> Dis, qu'est-ce que le destin va nous préparer ?
> Dis, qui est-ce qui nous a unis si intimement ensemble ?
> Ah ! c'est que sans doute dans des temps réculés tu étais
> Ma sœur ou ma femme.

Durant les premières années, tout en luttant elle-même contre un amour puissant, elle sut maintenir d'une main douce mais ferme, dans les limites permises, la passion tantôt impérieuse tantôt humble du jeune homme. Elle réussit à ramener la paix dans son âme, à en éloigner les orages, à en chasser les tourments qui la déchiraient et le rendit à la vie active, à la poésie, à la morale. « Attaché à elle, niché près d'elle » il acquiert la paix, la franchise, l'indulgence, la joie de vivre, la force d'agir et elle le maintient, comme du liège, au-dessus de l'eau.

Les relations de Gœthe et de Mme de Stein entrèrent en 1781 dans une phase nouvelle. Nul doute n'est permis à ce sujet, quoique l'on ne connaisse précisément aucun fait positif et que l'on ignore quand et comment ce changement eut lieu. Il vaut mieux d'ailleurs ne pas essayer de déchirer le voile dont eux-mêmes ont couvert cette partie de leur vie. Jusqu'au moment du départ du poète pour l'Italie ils jouirent du plus complet bonheur et dans le sentiment de l'indestructibilité de leurs liens, Gœthe se prend à désirer qu'il existe un sacrement ou des vœux qui l'attachent pour toujours socialement et légalement à sa précieuse amie.

Les lettres qu'il lui adresse d'Italie sont un second journal plus complet que le premier, de tous les événements petits et grands, extérieurs ou intérieurs qui remplissent sa vie. On y trouve les moindres incidents journaliers, tels que l'annonce d'un envoi d'asperges et de fromage de porc, mêlés aux plus grandes pensées que son esprit concevait, aux plus profonds sentiments que son cœur éprouvait. Il se donne en entier, tel qu'il est, sans restrictions, et il lui apporte tout afin qu'elle le consacre. Elle partage ses lectures, elle le suit dans ses recherches sur la botanique, la minéralogie, la géologie, l'optique, et arrive aux mêmes conclusions que lui. Elle se plonge avec Gœthe dans les œuvres de Spinoza et tous deux s'enthousiasment pour sa philosophie et se décident à le prendre pour maître.

Mais il n'y a rien de stable dans le monde; les plus belles choses passent, même celles qui promettaient de durer toujours, et leur amour aussi passa. Au retour de son voyage en Italie leur liaison se rompit. L'influence néfaste de l'absence, de l'indépendance absolue de vie et de pensée, des jouissances savourées seul avait fait son œuvre. Ce fut une femme âgée et maladive qui vint au-devant de l'homme dans la plénitude de la jeunesse et de la force et celui-ci lui offrit ce qu'elle lui avait offert autrefois : l'amitié pour l'amour. Profondément blessée de sa froideur, de ses nouvelles relations avec Christiana et des lettres trop sincères par lesquelles il essaya et d'excuser sa vulgaire passion, Mme de Stein rompit entièrement avec lui.

Gœthe écrivit alors :

> J'avais un amour qui m'était plus cher que tout,
> Mais il n'existe plus, tais-toi, et supportes-en la perte.

Il la supporta très aisément, car peu de temps après il écrivait le célèbre *Gefunden* (trouvé) qui se rapporte à Christiana et qui est comme le glas funèbre de sa liaison avec Charlotte de Stein.

Puisque nous sommes en plein dans les revues allemandes, nous voudrions vous parler encore des études attachantes que M. Édouard Reich fait paraître dans *Unsere Zeit* sur la physiologie de la société. Le numéro de septembre, par exemple, contient un essai sur le tempérament des nations qui ne manque ni d'intérêt ni d'actualité. Toutes les idées de l'auteur ne sont pas les nôtres, et quoique reconnaissant que la vie du corps influe sans contredit sur la vie de l'âme, il nous semble que M. Édouard Reich donne trop d'importance à la première au détriment de la seconde. Mais ceci n'est qu'un détail, qu'une impression personnelle qui n'ôte rien à la valeur de l'article que nous allons, comme l'autre, présenter en abrégé à nos lecteurs.

Lorsque nous examinons chaque individu en particulier, dit M. Édouard Reich, et le comparons à ses semblables, nous reconnaissons que les hommes diffèrent les uns des autres non-seulement par la constitution de leur corps, mais aussi par celle de leur âme. Si nous considérons un grand rassemblement d'êtres humains, tel qu'une tribu, une nation, une race, nous y voyons, il est vrai, tous les tempéraments représentés, nous y remarquons en même temps que dans tous les individus qui en font partie se retrouve un trait de caractère commun. Et plus nous contemplons les hommes en masse, sans nous laisser distraire par les différences individuelles, plus nous sommes convaincus de la vérité de ce fait. C'est ce qui a amené les observateurs à parler du tempérament des nations.

Les causes de ce phénomène sont multiples et quelques-unes sont malaisées à expliquer, mais il est facilement compréhensible que des individus, des familles, vivant sous le même régime gouvernemental et au développement physique et moral desquels ont présidé les mêmes conditions extérieures et intérieures offrent entre eux des points de ressemblance dans leur tempérament. Ce fait, plus que tout autre, trace entre les différentes nations des démarcations bien tranchées. Il est curieux d'observer que plus ce trait de caractère commun chez les habitants

d'un pays est fortement marqué, plus sont accentués les sentiments de sympathie ou d'antiphatie qu'ils éveillent chez les autres peuples.

Une des causes extérieures qui influe certainement sur l'amour et la haine des races entre elles c'est l'odeur. Chaque homme, et par conséquent chaque famille, chaque nation, chaque race a une odeur qui lui est propre et qui vient un peu du genre de son alimentation, beaucoup de son tempérament. La voix et la forme du visage entrent aussi en ligne de compte. Mais c'est surtout l'action immédiate de l'âme de l'homme sur celle de celui qui l'observe qui joue le plus grand rôle. L'homme a sur son semblable deux influences, l'une physique, l'autre spirituelle et insaisissable. Par l'odorat, l'ouïe et la vue, nous nous rendons compte de la constitution du corps, de l'ensemble des phénomènes intellectuels de celui qui est devant nous, mais par les rapports directs de son âme avec la nôtre nous percevons, nous soupçonnons, nous sentons instinctivement ce qu'il veut nous cacher son cœur.

Il n'existe point, quoi qu'on en dise, de tempérament tout à fait pur ni chez les individus ni chez les nations. Chacun a en soi un peu de tous les tempéraments. L'on dit d'un peuple qu'il est sanguin lorsque l'élément sanguin domine en lui, quoiqu'il soit également phlegmatique, bilieux et mélancolique. Mais ce sont les conditions stables et prépondérantes dans lesquelles les peuples vivent qui développent en eux certains côtés de caractère et constituent ainsi le tempérament national.

Le climat, la manière de vivre, le travail, l'éducation, la religion, la politique contribuent également à le former; ces éléments viennent-ils à changer, le caractère du peuple se modifie à la longue dans la même mesure. Transportons Paris dans une contrée de la Sibérie, nourrissons les Parisiens d'huile de baleine et de pain d'écorce d'arbre, gouvernons-les avec le knout, et nous verrons qu'au bout d'une génération à peine leur caractère sanguin sera transformé en un autre beaucoup moins heureux.

Il ne faut pas nier cependant l'influence persistante des races, qui soumises aux mêmes conditions climatologiques, politiques et sociales n'en diffèrent pas moins essentiellement les unes des autres.

Le tempérament dépend-il originairement de la constitution du crâne? C'est là un point très obscur auquel ni les anthropologues, ni les phrénologues n'ont su encore donner de réponse positive, mais nous croyons cependant qu'il existe des rapports certains entre le caractère et le crâne, car celui-ci ne se forme qu'après le développement du cerveau, qu'après l'économie organique, qu'après l'influence de l'âme sur les mouvements des muscles se rattachant à la tête.

Une observation attentive nous fait découvrir, malgré leur diversité infinie, dans les crânes des tribus, des nations, des races, des signes qui sont particuliers à la tribu, à la nation, à la race. En admettant que ce n'est pas l'âme seule qui influe sur le crâne et le cerveau, mais aussi cet ensemble de phénomènes qu'on appelle le monde extérieur, nous arrivons à la conclusion que, si d'une part le tempérament dépend de la forme de la tête, de l'autre il travaille de son côté à la constitution du crâne.

Les grandes et les petites têtes annoncent des différences de tempérament. Chez les premières il est plus froid, chez les secondes plus chaud.

Prenons deux hommes pareils en tout, sauf dans la grandeur de leurs têtes. La pression du sang dans leur cerveau sera très différente; insignifiante dans la grosse, elle sera beaucoup plus considérable dans la petite. Ainsi les nations à têtes comparativement petites seront plus vives que celles à grosses têtes. Toutes deux cependant peuvent avoir un caractère normal ou malsain, posséder les plus nobles qualités ou les vices les plus bas, être sensibles ou maladivement nerveuses. Nous remarquons en outre qu'un tempérament bien équilibré, vif ou tranquille, se rattache en général au développement normal de l'organisme, tandis que dans l'autre cas c'est le contraire qui arrive.

Une famille, une nation, une race, montre-t-elle un tempérament maladif, nous trouvons alors que les parties du crâne se sont éloignées dans une même mesure de leurs proportions normales et nous rencontrons également, dans l'économie corporelle intérieure, des troubles sérieux. Dans les pays corrompus tout est malade, les conditions sociales, politiques, religieuses, les corps et les âmes, et la forme du crâne en ressent le contre-coup.

C'est l'action du tempérament qui développe plus ou moins certaines parties du crâne et du cerveau. On a remarqué que les peuples qui ont le vertex peu développé et par contre le derrière de la tête très saillant sont des natures élémentaires où règnent toutes les passions animales, et qu'il est impossible de gouverner comme les autres races plus avancées.

L'on croit, non sans raison, que l'âme se sert pour penser de l'organe placé dans la partie frontale du cerveau et que le sentiment a son siège dans son sommet; le point central de toute la vie morale se trouverait donc être dans le haut du cerveau et il serait compréhensible qu'à mesure que l'homme se civilise cette partie de sa tête se développât aussi.

Chez les nations où la raison occupe la première place et où la vie des sentiments est repoussée au second plan le front est large, mais le sommet du cerveau est aplati.

Les peuples à tempérament bilieux ont une personnalité très nettement marquée, une grande promptitude de compréhension beaucoup d'irritabilité et de sensibilité; ils essayent de réagir contre toutes les influences morales et physiques. Le despotisme et la tyrannie sont funestes à tous les tempéraments, mais surtout aux bilieux, dont l'individualité est plus tranchée et dans l'esprit desquels les choses s'imprègnent fortement. C'est pourquoi le gouvernement des Bourbons de Naples, avec son despotisme caché sous la ruse, la trahison et le mensonge a corrompu les Napolitains, et il faudra des années de peine et de travail pour leur redonner leur nature primitive.

Les nations à tempérament phlegmatique supportent aisément d'être mal gouvernées pourvu qu'on ne les dérange pas dans leurs aises. Le phlegmatique est bon, studieux, mais il a peu d'initiative et a toujours besoin d'être poussé pour agir Ses instincts sont peu vivaces et pour apprendre il doit étudier consciencieusement. Aussi les bonnes écoles lui sont-elles indispensables. Il est heureux de pouvoir obéir quand il a confiance dans celui qui commande, il fait tout docilement et craint la responsabilité.

C'est surtout chez les nations phlegmatiques que l'aristocratie prend pied et que le génie et l'originalité sont persécutés.

Un des traits caractéristiques des peuples à tempérament mélancolique est leur penchant pour la philosophie, pour les

recherches abstraites, mais il est souvent remplacé par le goût des jouissances matérielles. La vie et des circonstances personnelles peuvent faire naître et développer le caractère mélancolique, mais lorsqu'il est répandu dans toute une nation, il tient certainement à des conditions climatologiques, alimentaires et sociales. Une atmosphère nébuleuse, une nourriture trop abondante, une bière pesante, le bigotisme, les richesses en sont les agents les plus ordinaires.

L'on a appelé, avec beaucoup de raison, les mélancoliques les sangs pesants et les sanguins les sangs légers. La grande activité des sanguins et la pesanteur des mélancoliques doit certainement dépendre de la constitution du sang qui varie beaucoup selon le climat et la nourriture. Les sanguins et les mélancoliques sont trop opposés les uns aux autres pour être mutuellement sympathiques. Aussi voit-on toujours des effets funestes lorsque des peuples sanguins sont soumis à des peuples mélancoliques, comme dans le cas de l'Irlande et de l'Angleterre.

Les occupations et la position sociale ont une grande influence sur la formation du tempérament, ainsi que l'alimentation, l'habitation, l'air, les soins corporels, l'éducation, l'entourage. Plus les conditions individuelles et sociales d'un peuple sont conformes à la nature, plus il a le caractère normal et heureux. Plus elles sont contraires à la nature, plus il a le tempérament corrompu et malheureux.

L'intéressant sujet choisi par M. Édouard Reich aurait mérité d'être traité par lui d'une façon plus détaillée et complète. L'aperçu que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs leur fera comprendre notre regret et à quels développements pourrait arriver une étude de ce genre.

KARL LAUERBACH.

CHRONIQUE POLITIQUE

La grande voix qui sort des urnes vient de donner à la France une nouvelle leçon.

Mais tandis que la première s'adressait seulement au parti républicain, la seconde s'adresse à la fois au parti républicain et au parti réactionnaire.

Qu'avait signifié le scrutin du 4 octobre? Que le pays désapprouvait aussi bien la politique indécise et débilitante que la politique échevelée et épileptique. Les électeurs commençaient à trouver lourd le double impôt de sang et d'argent prélevé sur eux par un Gouvernement en proie à l'obsession des expéditions aventureuses; et craignant la banqueroute d'un tel système, ils prenaient leurs précautions contre les aspirants liquidateurs qui se donnent le nom, peu rassurant pour les victimes d'une faillite, de radicaux.

Le pays signalait un mal, mais affirmait en même temps qu'il répugnait à certains remèdes; peu partisan des préconisateurs de la saignée systématique, il ne montrait pas une plus grande confiance envers leurs adversaires, les marchands d'orviétan. D'où le prestige subit de ces praticiens qui lui proposaient des recettes passées de mode mais qui ont le privilège de n'avoir pas servi depuis quinze ans.

Tel a été le sens du triomphe des conservateurs aux élections du 4 octobre. Il n'y avait pas péril pour les républicains et pour les radicaux à se l'exagérer; leur solidarité, et par conséquent la force de résistance de la république devait être en raison directe de leur sentiment du danger. Il était, au contraire, nuisible aux conservateurs de se méprendre sur la portée du vote; escomptant une des fausses apparences, la victoire finale, ils pouvaient s'exposer à prendre pour la condamnation de la république ce qui n'était que la condamnation d'une certaine politique républicaine.

Or les uns et les autres s'exagérèrent tout d'abord la véritable signification de la *vox populi*. Dans le camp républicain il y eut un certain abattement, dans le camp conservateur une exaltation aiguë. Mais dans le premier la réaction se produisit vite; il circula un mot d'ordre de salut public; les divers groupes s'unirent et se cédèrent réciproquement la place, selon l'intérêt général du parti; le gouvernement sortit de la neutralité. Les hosannas des conservateurs redoublèrent l'énergie

des républicains, tout en les étourdissant eux-mêmes au détriment de leur cause.

Conséquence: Le scrutin de ballottage du 18 s'est montré reconnaissant aux républicains d'avoir compris le précédent et a puni les conservateurs d'en avoir dénaturé le sens. La leçon est donc pour les monarchistes, sous forme de défaite; mais elle est aussi sous forme de victoire pour les républicains, car ils apprennent qu'ils eussent peut-être gagné la première bataille s'ils s'étaient conduits, avant de la livrer, comme ils l'ont fait après l'avoir perdue.

D'après les dernières nouvelles, la Chambre actuelle se compose de 204 conservateurs, 191 républicains opportunistes, 155 radicaux et 21 indépendants.

Il est évident *a priori* que le sort de cette Chambre et celui de la France dépendent de l'attitude des radicaux dans le groupe républicain.

En effet, on ne peut prévoir de scission dans le camp des conservateurs que dans la meilleure des hypothèses, celle où la cohésion persistante du groupe républicain les fatiguerait de l'union, ou dans la pire, celle où la discussion marquée du groupe opposé y stimulerait les ambitions particulières des fauteurs de tel ou tel régime monarchique. Or cette désunion ne se produira que si les républicains radicaux, toujours plus oublieux que les modérés des leçons de l'expérience, n'apprennent pas à se discipliner et si les uns et les autres ne renoncent pas à se déchirer au nom d'une utopie plus ou moins sinistre, comme la république radicale, et d'un leurre plus ou moins ruineux comme la république aventurière.

Pour ce qui est des radicaux, nous savons parfaitement ce qu'il y a de téméraire à trop compter sur leur esprit de suite; nous savons combien ils sont enclins à traiter les modérés de faux-frères avec qui on peut bien être amené à refraterniser un moment, mais auxquels on finit toujours par préférer les ennemis avoués. Toutefois, il nous en coûterait de supposer que l'intransigeance eût l'imprévoyance assez incorrigible pour prêter un bélier aux assiégeants de l'édifice républicain dont les ruines l'écraseraient toujours la première.

Nous avons plus de confiance dans la conversion de ces républicains modérés qui se sont laissés entraîner à considérer le Gouvernement républicain comme une question de dérivatifs, d'exutoires, de tours de passe-passe parlementaires. Ils auront sans doute renoncé à leur théorie de vaccination coloniale et reconnu que la France n'est pas un grand corps dont la condition de développement soit subordonnée à l'inoculation systématique et progressive de virus artificiels. La France a conscience — le scrutin du 4 octobre l'aura prouvé à ces républicains — d'avoir à jouer un autre rôle que celui d'un épervier capricieux s'abattant dans les régions lointaines, sur plus de piéges que de butin; elle est résolue à ne plus faire le jeu de personne, en payant au minotaure colonial le droit d'être en république. A cette heure surtout où les destinées du monde libéral et du

monde latin semblent se jouer sur le tapis, elle a une autre mission à remplir, mission de recueillement et de conservation à l'intérieur, d'influence pacifique et de vigilance constante à l'extérieur.

Si les républicains se pénètrent de ces idées, la présence dans le sein de la Chambre d'un groupe compact de leurs adversaires ne fera que raffermir l'institution pour laquelle la France a proclamé ses préférences; car à l'ambition d'éviter les errements du passé se joindra comme stimulant la nécessité de n'en plus commettre aucun. C'est ainsi que le scrutin du 4 octobre se retournera contre ceux qui croyaient profiter de la mauvaise interprétation.

Nous avons confiance dans l'esprit de sagesse et dans le patriotisme du Gouvernement français, composé d'hommes qui sont à la hauteur des exigences de la situation. Ils sauront combler les déficits, dégager la France de ces embourbements divers en sauvegardant son honneur, enlever ses armes à l'opposition en appliquant ce qu'il y a de sensé dans son programme. L'Italie, dont le degré d'amitié pour la France dépendra toujours du degré de conscience qu'aura celle-ci de ses propres intérêts (signe caractéristique de la seule sympathie qui soit durable et féconde) l'Italie, disons-nous, ne peut faire que des vœux pour le succès du Gouvernement français dans cette phase nouvelle et décisive de luttes pour l'existence.

Nous venons vraiment de traverser une quinzaine mouvementée et pleine d'émotions. Le danger d'une évolution en sens réactionnaire en France, celui d'une guerre en Orient expliquent les préoccupations du monde de la bourse et des affaires, sans tenir compte des complications qui, graves à d'autres moments, se trouvent relégués au second plan par les questions plus sérieuses que nous avons mentionnées. Qui parle aujourd'hui de l'affaire des Carolines? Le malencontreux incident est loin cependant d'être vidé; il se passe même, à son sujet, un fait digne de mention. L'affaire est, comme on sait, remise entre les mains du Saint-Père. La médiation papale a été officiellement requise par l'Espagne comme par l'Allemagne. La première des deux puissances a cédé sur ce point aux insistantes, nous n'oserions dire menaçantes pressions de la seconde. Mais voici où la chose se complique. Pendant que le médiateur est saisi de l'affaire, les parties continuent à traiter directement. C'est peu respectueux pour la très haute juridiction à laquelle la question est soumise. Que fera le pape? On ne s'en soucie plus guère, sauf peut-être à Madrid. L'attention publique se porte ailleurs. Faisons comme elle.

La question rouméliote a-t-elle avancé d'un pas vers sa solution? A en juger d'après les faits, on ne le dirait pas. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir gagné quinze jours, sans que les symptômes inquiétants se soient aggravés outre mesure. Il paraît d'ailleurs que la diplomatie n'a pas perdu son temps. La quinzaine a été bien employée si l'on est parvenu à une entente sur ce qu'il y a à faire. C'est un grand point de gagné, car ce qui aurait le plus compromis la cause de la paix, c'eût été un

désaccord entre les grandes puissances. Ce malheur a été évité, grâce aux bonnes dispositions dont chacun était animé. Si la déclaration qui a été remise au Gouvernement bulgare ne produit pas l'effet que les puissances en attendent, si les résultats du traité de Berlin continuent à être menacés par le fait de la principauté, une conférence se réunira à Constantinople et la Porte sera invitée à y participer. Telle est, nous assure-t-on, la substance de l'accord qui s'est établi entre les deux puissances les plus intéressées dans la question: la Russie et l'Autriche-Hongrie. Nul doute que les autres puissances n'accèdent, en principe, à cette entente. Mais il y a plus encore. Le programme de la conférence, les limites de ses travaux auraient déjà été arrêtés dans les entrevues fréquentes que le prince Lobanoff et le comte Kalnocky viennent d'avoir à Vienne. La conférence aurait en vue d'aviser aux moyens les plus propres à amener le rétablissement du *statu quo ante* et de préparer la formule d'une sommation à adresser au prince de Bulgarie pour lui enjoindre de quitter la Roumélie orientale et de la faire évacuer par ses troupes.

Évidemment on ne saurait en demeurer là. Ce qui s'est passé à Philippopoli n'est pas un mouvement purement artificiel. La révolution rouméliote a pu être provoquée et aidée, mais elle a trouvé des éléments dans la population. Elle a montré les aspirations d'un peuple. On peut la suffoquer; on n'éteindra pas les sentiments qui l'ont alimentée. Tôt ou tard un incendie éclatera de nouveau; le danger persiste, et il est certain si l'on ne veut pas tenir compte des vœux des populations bulgares. Il faut donc les prendre en considération. Les puissances libérales doivent les admettre et les faire admettre aux autres. L'Angleterre, la France, l'Italie y sont engagées par la logique des choses.

Mais jusqu'à quel point faudra-t-il compter avec les sentiments de la population rouméliote et les velléités unionistes de la Bulgarie? C'est là qu'un dissentiment pourrait être à craindre. L'idée d'une union personnelle a-t-elle des chances de triompher? Elle nous semblerait éminemment plausible. Le prince Alexandre, comme souverain de la Roumélie demeurerait soumis, sous certaines conditions, à la Porte. Il aurait les pouvoirs précédemment attribués à Gavril pacha et réunirait, en un mot, dans sa personne la qualité de prince de Bulgarie et de gouverneur de la Roumélie. Ce serait là un acheminement pacifique à une union plus complète, plus rationnelle, mais qui dans le moment présent offrirait de graves difficultés et de sérieux inconvénients. C'est une demi-mesure, nous n'en disconvenons pas, mais ce serait, croyons-nous, la meilleure de toutes les demi-mesures possibles, ou, si l'on veut s'exprimer autrement, ce serait de plusieurs maux le moindre. L'on parle d'une combinaison qui reposerait sur une subtilité: il s'agirait, non pas de l'union, mais d'une assimilation de la Roumélie à la Bulgarie. La diplomatie a d'heureuses distinctions, mais qu'entend-on au juste par assimilation? Nous craignons fort qu'en discutant sur une pareille donnée, la conférence ne réveille les souveuirs de Byzance.

Peut-on espérer d'éviter la conférence? Cela ne nous semble guère possible, et nous craignons fort que le prince n'obtempère pas aux conseils de l'Europe tant qu'ils n'auront pas revêtu la formule d'une sommation. Le prince, dit-on, est personnellement animé des intentions les plus pacifiques. Mais que peut le prince à lui seul, si son entourage veut la résistance et si la population demande l'union immédiate et absolue avec la Roumélie? Il ne nous a guère fait jusqu'ici que l'effet d'un jouet entre les doigts d'habiles meneurs — conseillers et ministres — qui l'ont mis dans la fâcheuse alternative de se mettre à la tête d'une révolution ou d'être renversé de son trône mal assis.

Nous pensons donc que la conférence s'assemblera et que la Turquie continuera à se montrer animée des sentiments de conciliation témoignés jusqu'ici et dont il convient de lui savoir gré. Le sultan désire éviter tout conflit et fera, dit-on, toutes les concessions que les puissances lui proposeront pour résoudre la question par des moyens pacifiques. Il est clair cependant que le programme de la conférence indiquant déjà le but qu'elle se propose d'atteindre et qui est le retablissement du *statu quo ante*, avec des modifications à apporter après à la constitution de la Roumélie, il est évident que la Porte pourra, dans la suite, agir pour son compte si la Bulgarie refuse de se soumettre aux décisions des puissances. La Turquie a donc tout avantage à attendre patiemment les résolutions de la conférence.

Il faut espérer que la Serbie et la Grèce, dont les armements précipités faisaient craindre l'entrée en campagne immédiate, maintiendront pendant la durée des travaux de la conférence une attitude expectante. Une grave responsabilité pèserait sur ces deux Gouvernements s'ils ne maîtrisaient leurs ardeurs guerrières pendant que l'Europe cherche un compromis apte à sauvegarder tous les intérêts en jeu et à ménager toutes les susceptibilités. C'est un spectacle triste et bien humain que celui de ces jalousies haineuses éclatant entre peuples qui naguère encore étaient sujets au même joug également détesté de tous. Au point de vue historique il est à remarquer que les mêmes dissensions qui risquent de donner une nouvelle stabilité à la domination ottomane en Europe sont celles qui ont facilité autrefois aux descendants d'Othman la conquête de la péninsule des Balkans.

Le comte de Robilant a pris possession de la Consulta. Nous avons dit déjà quelques mots du nouveau ministre italien des affaires étrangères. L'opinion publique et la presse lui sont favorables. Ceux-là même qui eussent voulu à sa place un homme parlementaire, au sens strict du mot, reconnaissent que le choix est heureux à plusieurs points de vue. On se demande cependant pourquoi ce choix s'est porté sur M. Robilant plutôt que sur tel autre diplomate — le comte Tonielli par exemple, qui aurait été désigné à plus d'un titre pour occuper ce poste éminent. Le pouvoir avait été offert précédemment et dans plusieurs occasions à M. de Robilant qui s'était toujours montré peu enclin à l'ac-

cepter. Cette fois encore ce n'est pas, dit-on, sans quelque répugnance qu'il s'est résigné. Il eût dit volontiers: Éloignez de moi ce calice. En général, il y a peu à gagner et beaucoup à perdre pour un ambassadeur à échanger sa place à l'étranger contre le périlleux honneur de guider la politique étrangère de son pays. Il est peu désirable en effet de laisser une position sûre, pleine d'honneurs, sans grandes responsabilités — puisque grâce au télégraphe on peut toujours être couvert par son chef hiérarchique, le ministre, — pour venir prendre cette place de conseiller de la Couronne qui vous met à la merci des humeurs de deux Chambres, vous livre comme une pâture vivante à la presse, vous charge d'une responsabilité sans bornes et ne vous donne aucune certitude pour l'avenir, — la position de ministre étant éminemment instable sous le régime parlementaire. On conçoit donc qu'un diplomate éprouve quelque répugnance à devenir ministre.

Quoi qu'il en soit, le choix a été des plus heureux; et nous sommes fondés de croire que M. de Robilant possède toutes les qualités voulues, toute la souplesse d'esprit nécessaire pour se tirer avec honneur de l'épreuve à laquelle il s'est soumis uniquement par patriotisme. Aussi revenons-nous à notre question de tout à l'heure: Pourquoi le choix s'est-il porté sur lui?

C'est évidemment le réveil inopiné de la question d'Orient qui a décidé M. Depretis à se dessaisir de l'intérim des affaires étrangères; c'est le caractère spécial de la crise actuelle qui a fait confier la Consulta à M. de Robilant. On n'a pas été, durant quatorze années (1871-1885) aux premières loges du théâtre politique sur lequel se déroule le grand drame oriental sans en savoir minutieusement toutes les phases, sans en prévoir le dénouement, sans connaître la marche de l'action, sans avoir pénétré à fond les acteurs et leur jeu. Or dans le développement que peuvent prendre les événements d'Orient, l'Autriche-Hongrie ne peut manquer d'avoir un des premiers rôles, sinon le rôle prépondérant. Elle est, de toutes les grandes puissances, — la Turquie exceptée, car *de re sua agitur*, — la plus intéressée à un règlement rationnel de la question. L'affinité de race qui existe entre une grande partie de la population de l'Autriche-Hongrie et une partie de la population de la péninsule des Balkans, la poussée vers l'Est qui se manifeste dans la monarchie depuis que les voies de l'Occident lui sont fermées, le voisinage presque immédiat, voilà les principales circonstances qui donnent à l'Autriche-Hongrie, à son action, à son influence, une importance capitale dans tout ce qui concerne la question d'Orient.

L'appui de l'Allemagne est assuré à l'Autriche-Hongrie dans ses intérêts orientaux. Cela ressort non-seulement des clauses probables des traités, mais de la logique des choses. Quant à l'Italie, ce ne sera certainement pas elle qui empêchera le moins du monde à l'Autriche-Hongrie de prendre, devant les événements qui s'accomplissent ou qui se préparent, telle ou telle autre attitude requise pour la sauvegarde de ses intérêts et pour la sécurité de l'avenir. Cependant, un agrandissement

de territoire de l'Autriche-Hongrie en Orient, aujourd'hui sur tout que la réunion de la Bosnie et de l'Herzégovine à la mo narchie est presque un fait accompli, ne saurait avoir lieu sans d'équitables compensations pour d'autres pays, sous peine de voir compromis l'équilibre politique qui est la plus sûre garantie du présent et de l'avenir de l'Europe. D'autre part, l'Autriche-Hongrie ne saurait se refuser à un dédommagement qui con sisterait peut-être en une simple rectification des frontières à l'extrémité occidentale de ses possessions, le jour où, par de nouvelles acquisitions en Orient, elle justifierait le vieux nom de l'empire : *Oesterreich* (empire oriental). Or si ces prévisions qui sont permises, viennent à se réaliser, en tout ou en partie si des négociations seront entamées sur ces sujets délicats, nu ne saurait mieux que le comte de Robilant les conduire d'une main sûre à bonne fin. En lui la droiture et la fermeté mar chent de pair avec l'expérience diplomatique et le patriotisme Ces qualités bien connues et la très haute considération qu'i s'est acquise en Autriche-Hongrie rendent précieuse sa présence à la Consulta, par ces temps gros d'événements et qui peuven conduire à une transformation radicale de l'Orient et à de nou veaux groupements de peuples.

La question d'un sous-secrétaire d'État à la Consulta est re venue s'imposer, bien plus par des raisons parlementaires e d'opportunité que pour les besoins du service ou pour des néces sités internationales. Depuis le départ du baron Blanc, M. Mancin s'était passé d'un secrétaire général en titre, mais il avait trouv dans le commandeur Malvano le collaborateur le plus précieur qu'il pût souhaiter. On sait que depuis que M. Mancini a quitt le pouvoir, M. Malvano a été investi formellement des fonction de sous-secrétaire d'État, et — hâtons-nous de le dire — per sonne n'aurait pu les remplir avec autant d'autorité. M. Mal vano, dont le tact est parfait et dont le savoir-faire, comme le talent et comme la facilité de travail sont hors de pair, a l'oreille de la diplomatie qui l'a toujours trouvé d'un commerce sûr e impeccable.

M. Malvano est un homme précieux et l'on pourrait dire presque indispensable à la Consulta. Tout le monde le sait, tou le monde le reconnaît, et la presse est unanime à constate cette haute valeur. La nomination d'un sous-secrétaire d'État choisi dans un groupe parlementaire, pose donc un petit pro blème qui sera résolu, sans aucun doute, suivant les égard qu'on doit à un homme tel que M. Malvano, le sous-secrétair d'État actuel. Ceci dit, hâtons-nous d'ajouter que le choix du marquis Cappelli a été fort bien entendu.

Député du centre — car c'est à ce groupe que M. Depreti a voulu donner un nouveau gage, — jeune encore, intelligen et laborieux, le marquis Cappelli a été diplomate avant de siége à la Chambre. C'est donc un homme nourri dans le sérail e qui connaît les détours ainsi que la pratique des affaires diplo matiques ; en outre il n'a cessé de s'occuper de la politiqu étrangère depuis qu'il est à la Chambre. Plusieurs fois relateu du budget des affaires étrangères, il a rempli, l'an dernier, ave

beaucoup de distinction, les fonctions de premier commissaire italien à la conférence tenue à Gorice pour réglementer, d'accord avec l'Autriche-Hongrie, les conditions de la pêche dans l'Adriatique. Sa parole, toujours écoutée à la Chambre, est aussi mesurée que correcte. Ce qui fait qu'il pourra parler avec autorité et compétence chaque fois que l'occasion s'en présentera. Voila donc, à bien des points de vue, une nomination heureuse; et tout serait pour le mieux si M. Malvano conservait les fonctions qu'il remplit depuis quatre mois. Or, rien ne serait plus facile que de suivre en cela l'exemple du Foreign Office où il y a, comme on sait, quatre sous-secrétaires d'État, dont deux choisis dans le Parlement. Si l'Angleterre a quatre sous-secrétaires d'Etat, l'Italie peut en avoir deux non-seulement sans inconvénient, mais avec avantage; car l'un doit suivre, par sa situation parlementaire, les vicissitudes du ministre, ou tout au moins du parti auquel il appartient, tandis que l'autre saura conserver dans la politique étrangère cet esprit de suite sans lequel on ne fait rien qui vaille et qui est d'ailleurs absolument indispensable dans les rapports internationaux.

***

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Dans le dernier bulletin nous avons parlé du malaise commercial et industriel dont souffrent tous le pays d'Europe, même les plus riches, et nous avons essayé d'esquisser à grands traits les causes principales et générales de cette condition anormale.

Il nous semble opportun aujourd'hui d'ajouter quelques observations sur les faits qui caractérisent cette situation en jetant un coup d'œil rapide sur le mouvement commercial de quelques-uns des principaux États européens.

Depuis six ans la France est travaillée par une crise commerciale assez sensible. Non-seulement il y a eu une persistante diminution dans l'exportation de l'industrie française, mais l'importation a augmenté dans des proportions qui prêtent à réfléchir. Le commerce spécial avait donné en effet, pour la période 1874-78, un mouvement d'importation se chiffrant par 18,878. 8 millions de francs; dans la période 1879-83 le mouvement d'importation s'élevait à 24,117. 9 millions, marquant ainsi une augmentation qui dépassait le 30 pour cent. Par contre l'exportation de la première de ces deux périodes donnait un total de 17,765. 3 millions, et dans la seconde de 17,287 millions, c'est-à-dire qu'il y avait une diminution d'exportation peu importante en elle-même, car elle se chiffrait par 478. 3 millions de francs, mais qui devient aussi considérable qu'alarmante si on la compare à l'augmentation de presque 6 milliards de l'importation.

Les quatre moyennes donnent par conséquent ces différences:

	Première période 1874-78	Deuxième période 1879-83	
Importation. . .	3,775. 8 mill.	4,823. 6 mill.	+ 952. 2 mill.
Exportation. . .	3,553. 0 »	3,457. 4 »	— 95. 6 »

La moyenne quinquennale marque donc pour l'importation une augmentation d'à peu près un million; tandis que l'exportation diminue d'environ 100 millions.

Comme on voit, le mouvement est en sens contraire à la tendance persistante que nous signalions dans les années précédentes. Et à ce propos, il n'est point inutile d'observer qu'il s'est vérifié un excédant d'exportation de 61 millions au mois d'août dernier.

L'introduction en France des objets fabriqués a marqué une diminution sensible, tandis que l'importation des matières brutes est augmentée de 17 millions. Les produits alimentaires offrent dans l'année 1885 une importation inférieure de 17 millions à celle de 1884. Il est vrai que cette diminution peut aussi trouver une raison dans les mauvaises récoltes de l'Italie pendant les deux dernières années ; — les blés, les vins, le bétail et le riz étant les principaux articles d'importation de l'Italie en France.

Mais tous comptes faits, on ne saurait raisonnablement nier que la tendance de ces derniers mois est de beaucoup meilleure à celle des années précédentes.

Si nous passons en Angleterre, nous trouvons là aussi une situation assez défavorable. La dépression du commerce a donné naissance à une commission d'enquête dont le but est de rechercher les causes de la stagnation commerciale. On ne peut point dire que pour l'Angleterre les statistiques signalent depuis longtemps une tendance à la diminution ; mais on remarque, depuis quelques années, un arrêt dans l'augmentation dont on bénéficiait auparavant.

Voici en effet quelques chiffres comme preuves à l'appui :

Dans l'année 1877 l'importation atteignait 394 millions de livres sterling ; en 1879 nous la trouvons à 362 millions ; en 1881 à 397 millions, et en 1883 à 426 millions. Par contre, dans les mêmes années, l'exportation donnait 252 millions en 1877, et respectivement dans les années suivantes 248 ; 297 ; 305 millions.

Si l'on met ces chiffres en rapport avec la population, on a le tableau suivant :

	Importation par habitant L. st., sh., p.	Exportation par habitant L. st., sh., p.
1877.	11. 51. 10	5. 18. 11
1878.	10. 18. 3	5. 14. 1
1879.	10. 12. 7	5. 12. 2
1880.	11. 18. 7	6. 9. 5
1881.	11. 7. 4	6. 14.
1882.	11. 14. 1	6. 16. 10
1883.	11. 19. 9	6. 14. 8

Mais si nous nous arrêtons aux derniers chiffres du commerce anglais nous trouvons que l'importation pendant les derniers huit mois de l'année en cours a donné 253 millions de l. st., c'est-à-dire une diminution de 9 millions sur la même période de l'année 1884. L'exportation a donné 142 millions, c'est-à-dire 14 millions de moins que l'année précédente. Enfin la réexportation marque 38 millions, c'est-à-dire une diminution de 4 millions.

En analysant ce mouvement, on trouve dans l'importation une

augmentation des produits alimentaires exempts des droits de douane, c'est-à-dire des tabacs, des huiles et des objets fabriqués; et une diminution de plus de 10 millions de l. st. dans l'importation des matières brutes. Ici à l'augmentation dans l'introduction de la viande, des blés, des œufs, répond une diminution dans l'introduction de la laine et du coton. Dans l'exportation, la diminution est générale, mais surtout pour les métaux et les tissus.

En Italie le commerce se ressent de la pauvreté des récoltes des dernières années. La diminution dans la production des vins, de l'huile et des blés amène pour l'année en cours une sensible augmentation dans l'importation. Elle se chiffrait par 10 millions au mois de janvier, descendait à 4 en février, remontait à 12 en mars à 25 en avril, redescendait de nouveau à 6 en mai, à neuf en juin remontait à 30 en juillet, et redescendait encore à 19 en août et à 13 en septembre. La différence totale dans les 9 mois monte à plus de 130 millions. L'exportation est toujours en diminution, mais avec un mouvement bien différent de celui marqué par l'importation. On a eu en effet 12 millions le premier mois de l'année, 25 dans le second, 8 dans le troisième, 10 en avril, et enfin le maximum de 27 dans le mois de mai. Après quoi on trouve seulement 5 millions pour juin et juillet, 2 millions dans le mois d'août et un million et demi en septembre.

Dans l'ensemble des neuf mois on a 10 millions pour les vins 10 pour les huiles, 60 pour les blés, 2 ½ pour d'autres qualités de blés de plus grande importation. Ce qui fait un total de 82 millions et demi qu'il faut attribuer à la mauvaise récolte. Dans l'exportation on a 42 millions pour les vins, 22 pour les huiles, 8 pour les blés. Il y a donc un déséquilibre sur la totalité du mouvement de plus de 150 millions.

Que l'on envisage, si l'on veut, ces chiffres plutôt comme le signe d'un changement dans la qualité des produits consommés que dans la quantité de la production; que l'on se garde, s'il le faut, de donner tout le poids qu'on attribuait jadis aux bilans commerciaux, il n'en est pas moins vrai que ces chiffres sont exacts et qu'ils résultent de faits dignes d'attention.

Cette crise qui se maintient depuis plus de six ans dans un état fort aigu paraît vouloir céder, car ces mêmes statistiques que nous venons de citer marquent une sensible amélioration dans le mouvement commercial. Et, que l'on soit croyant ou sceptique pour les résultats de la statistique, on ne saurait nier que ces chiffres ont un sens qui peut ne pas être probant d'une façon absolue, mais qui l'est toujours relativement.

Si l'on compare les résultats que la statistique du mouvement commercial nous donne pour les huit premiers mois de l'année courante avec ceux de l'année précédente à la même periode, on trouve que l'importation est diminuée de presque 9 millions, tandis que l'exportation est augmentée de plus de 108 millions.

Nous espérons qu'en Italie aussi la crise ait franchi la période aiguë et que dorénavant on aura à enregistrer une amélioration dans toutes les affaires.

Puisque nous sommes en Italie arrêtons-nous-y encore un moment pour jeter un coup d'œil sur la relation que M. Lampertico, sénateur du royaume, vient de présenter au nom de la commission d'enquête sur les tarifs douaniers, pour la partie qui regarde l'agriculture. Le travail est important, surtout dans ce moment où la crise agricole se fait sentir si vivement dans quelques regions de l'Italie.

Le rapporteur nous offre un gros, très gros volume, ainsi que le veut la mode en usage dans le Parlement italien. Chaque commission que l'on nomme veut paraître aussi savante que possible ; si la matière est mince, on l'allonge, on la tire de force de tous côtés afin qu'elle paraisse plus ample du moins en surface ; aussi, les rapports des commissaires ressemblent-ils presque toujours à des traités plutôt qu'à l'exposé de motifs justifiant des conclusions. La conséquence naturelle de ce système est que l'érudition dont on fait étalage ne vient pas toujours à propos, même quand elle est de bon aloi. Le rapport dont nous parlons ici peut être classé parmi les meilleures exceptions. Et si l'érudition est parfois surabondante, elle fait honneur à M. Lampertico, un écrivain connu pour le soin et la conscience scientifique qu'il met dans tous ses travaux. Préoccupée des effets de la crise agricole, la commission des tarifs s'est demandé s'il serait opportun de proposer une augmentation sur les droits d'entrée des produits agricoles étrangers. A cette question qui s'imposait d'elle-même la commission a repondu négativement. Nous reviendrons prochainement sur ce rapport qui contient entre autres choses des données statistiques fort intéressantes sur certains marchés exotiques.

Il nous suffit aujourd'hui d'avoir signalé la publication de ce rapport et de constater que les conclusions sont conformes aux principes de liberté économique.

Paris, 20 octobre.

Je me trouve assez embarrassé pour noter et même pour rechercher tous les motifs qui ont influencé la marche des cours dans la mémorable quinzaine qui vient de s'écouler.

Le résultat des élections a autant et tout aussi naturellement surpris le monde financier que les sphères politiques. Et il faut bien reconnaître que, dans le tout premier moment, les Bourses ont montré un certain mouvement de satisfaction. Le marché financier serait-il vraiment dominé par des intérêts résolument conservateurs? On aurait pu le soupçonner, si les faits immédiatement successifs n'étaient venus détruire cette impression. A la première heure, il y eut effectivement une légère progression dans

les cours ; mais le mouvement n'a pas été de longue haleine. Il fau croire que la réflexion est venue modifier ces impressions du pr mier moment. On a certainement pensé qu'une majorité de conse vateurs à la Chambre aurait amené des troubles dans le pays que même une forte minorité de droite aurait pour conséquenc une lutte acharnée non-seulement entre monarchistes et républi cains mais aussi dans le sein même du parti conservateur. A la s tisfaction succéda bientôt la crainte ; aussi peut-on tirer la cons quence que cette satisfaction était, à la Bourse du moins, beaucou trop superficielle.

On a donc réagi bientôt contre le premier mouvement, les v leurs ont vivement rétrogradé et la baisse s'est accentuée.

Mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la réacti a été trop violente, et à la baisse a succédé la faiblesse. Après qu les cours se sont notablement raffermis et ont continué ainsi pe dant les derniers jours, même avant que les résultats des ballottag ne fussent connus. Cela devait d'ailleurs arriver; les vendeurs, apr avoir exagéré la crainte et assez satisfaits du mouvement de réa tion qui s'était produit depuis huit jours, ont sagement réalisé leu bénéfices. Mais ces réalisations mêmes ont été la cause naturel du relèvement des cours. Cela étant, les ventes n'ont pas duré lon temps; tandis que le comptant, après avoir hésité pendant quelqu jours, a repris ses achats avec une remarquable activité. La physion mie du marché se modifia sensiblement. Tout le monde commença à prévoir que le résultat définitif des élections serait favorabl aux républicains et qu'il y aurait une reprise notable ; aussi le promoteurs de la hausse, quelque peu décontenancés au premie abord par les élections et par la question bulgare, ont jugé opportu de profiter de ces conditions meilleurs pour reprendre le mouvemer arrêté si violemment.

La semaine qui a commencé hier présente plus d'animation. D'un part les résultats des élections, de l'autre la fermeté des Bourses d Vienne et de Berlin, très sensibles jusqu'à ces derniers temps au contre-coups du conflit bulgare, ont fini pour vaincre la résistanc des vendeurs, et les cours sont dévenus chaque jour plus élevés.

Nous allons voir toutes ces fluctuations indiquées par le mouv ment des valeurs. Le 3 pour cent qui avait fléchi à 80. 30 a signal le premier mouvement de hausse en montant à 80. 45, pour rede cendre rapidement à 79. 45, et fléchir encore dans la première s maine à 79. 12. La descente continue dans la semaine suivante, ca nous le trouvons d'abord à 78. 95, puis à 78. 60. Mais dans les de niers jours il remonte à 79, puis à 79. 50, et fait en clôture, da cette seconde semaine, 79. 40. Après les résultats des élections il e poussé à 80, et aujourd'hui nous le laissons à 80. 30.

Le 3 pour cent amortissable a été moins éprouvé, en raison d l'étroitesse de son marché. Toutefois de 81. 85 il a fléchi tout d suite à 81. 40, pour redescendre encore à 80. 80 dans la première s

maine. Nous le voyons à 80. 50 dans les premiers jours de la seconde; il remonte ensuite, et finit samedi à 81. 05. Il était hier à 81. 80, et aujourd'hui on le cote à 82.

Le 4 1/2 pour cent, de 109. 30 où il était, s'est élevé à 109. 50 pour descendre à 108. 50 le premier samedi; la seconde semaine il descend encore et fait 108. 35, pour reprendre ensuite à 108. 80. Nous le laissons aujourd'hui à 109. 45.

Les obligations du Trésor que nous avions laissées à 511 ont maintenu ce prix pendant la première semaine ; après elles ont subi des oscillations qui sont arrivées jusqu'à 508.

Les fonds italiens avaient progressé de 94. 32 à 94. 80 pour redescendre à 94. 45 dans la première semaine. Dans la seconde semaine ils ont été incertains sur 94. 57 d'abord, sur 94. 20 à la clôture. La reprise de ces derniers jours a été très brillante, car ils étaient à 95. 15 hier et sont à 95. 35 aujourd'hui.

Voyons maintenant les bilans de la Banque de France. Celui du 8 octobre nous donne les chiffres suivants :

	Augmentations	
Portefeuille commercial	1,009,512	Fr.
Avances totales sur nantissement . . .	5,687,373	»
Billets en circulation	20,477,065	»
Escomptes et intérêts divers	4,179,456	»
	Diminutions	
Compte courant du Trésor	47,636,014	Fr.
Comptes courants des particuliers . . .	8,608,850	»
Encaisse métallique	12,910,671	»

La diminution du compte courant du Trésor a pour cause le payement du coupon de rente 3 pour cent. Il y a même eu, par ce fait, une diminution d'à peu près 13 millions, dont 12 en or, dans l'encaisse métallique.

Les bénéfices de la semaine ont été de 596,682 fr. ; ce qui porte le total du semestre à 7,204,540 fr., chiffre inférieur à celui de 9,874,771 fr. que nous trouvons dans la période correspondante de l'année 1884.

Le bilan du 15 octobre a donné ces chiffres :

	Augmentations	
Portefeuille commercial	23,694,948	Fr.
Avances totales sur nantissement . . .	2,103,207	»
Billets en circulation	46,028,765	»
Escomptes et intérêts divers	750,211	»
	Diminutions	
Encaisse métallique	10,309,971	Fr.
Compte courant du Trésor	4,636,909	»
Comptes courants des particuliers . . .	14,452,398	»

Dans la diminution de 10 millions dans l'encaisse métallique, l'or y est pour 7,201,122 fr. Les bénéfices de la semaine ont été de 750,212 fr. qui portent le total du semestre à 7,954,742 fr.; c'est-à-dire 2,684,117 fr. de moins que l'année précédente.

Londres, 19 octobre.

Les bruits alarmants venus de Bulgarie et de Serbie n'ont pas troublé le Stock-Exchange; les consolidés ont regagné facilement le pair et continuent dans cette fermeté. Le discours de lord Salisbury, qui a très clairement exposé à Newport ses idées sur la situation en Orient, a fait revenir en grand nombre les acheteurs, dans la première semaine de la quinzaine. Les fonds étrangers ont été assez soutenus, exception faite des rentes françaises qui ont été l'objet de ventes à découvert pendant toute la semaine. Mais la seconde partie de la quinzaine a été sans activité au Stock-Exchange, quoique les consolidés et en général tous les fonds anglais aient conservé une assez bonne tenue. Les fonds étrangers ont été négociés avec une grande timidité car on a cru apercevoir de l'âpreté dans le conflit serbo-bulgare. On n'est plus aussi optimiste que la semaine passée dans le monde financier.

L'abondance de l'argent au marché libre est toujours croissante. Le papier de banque à trois mois se négociait à 1 $^1/_8$ dans la première semaine, et il a fléchi à 1 dans la seconde. Le chèque sur Paris, de 25 fr. 25 c., est tombé à 25 fr. 23 c.

Le bilan au 7 octobre de la Banque d'Angleterre nous donne les variations suivantes:

	Augmentations	
Circulation réelle	308,575	L. st.
Comptes courants des particuliers	1,669,967	»
Portefeuille de l'État	1,896,594	»
Traites à recouvrer	30,439	»

	Diminutions	
Pouvoir d'émission	504,225	L. st.
Compte courant de l'État	91,572	»
Portefeuille des particuliers	227,093	»
Encaisse totale	443,525	»
Rest	601,433	»
Bank-notes de la réserve	812,890	»
Réserve totale	752,100	»

La proportion de la réserve aux engagements, qui était au 3 octobre de 36.77 pour cent, est réduite à 33 pour cent.

Dans le bilan du 14 octobre nous trouvons:

	Augmentations
Pouvoir d'émission	105,655 L. st.
Comptes courants des particuliers	1,552,608 »
Encaisse totale	81,206 »
Traites à recouvrer	25,121 »
Rest	18,564 »
Bank-notes de la réserve	477,250 »
Réserve totale	452,801 »

	Diminutions
Circulation réelle	371,595 L. st.
Compte courant de l'État	1,871,824 »
Portefeuille de l'État	575,750 »
Portefeuille des particuliers	152,592 »

La proportion de la réserve aux engagements s'est donc élevée, de 33 pour cent, à 34.54 pour cent.

A la Chambre de compensation des banquiers de Londres, les opérations de la première semaine d'octobre se sont élevées à 107,455,000 l. st., marquant ainsi une augmentation de 163,000 l. st. sur la semaine correspondante de l'année 1884. Du 8 au 14 octobre on a fait des opérations pour 83,994,000 l. st.; ce qui donne une diminution de 37,802,000 l. st. sur l'année précédente, même semaine.

Le consolidé, de 99 $^7/_8$ où il était, est bien vite passé au pair, pour le dépasser jusqu'à 100 $^1/_4$ le 9 octobre, redescendre le 12 à 100 $^1/_8$, remonter le 15 à 100 $^1/_4$ et rester à 100 $^1/_8$ hier et aujourd'hui.

Rome, 20 octobre.

Les élections françaises ont défrayé tous les discours à la Bourse de Rome, comme partout ailleurs, pendant la première semaine de la quinzaine. La première impression a été contraire à toutes les prévisions, car les cours de Paris nous sont arrivés avec une hausse notable. La reprise donc a été la caractéristique du mouvement des Bourses italiennes. La bonne tenue des Bourses de Londres et de Berlin, qui offraient une situation satisfaisante, non-seulement pour les cours, mais aussi pour l'activité des affaires, a contribué à soutenir ce mouvement. D'un autre côté on assurait que les grandes puissances étaient d'accord pour empêcher de nouveaux désordres dans la péninsule des Balkans.

Tout semblait donc devoir amener une reprise sérieuse et durable. Mais quelques journaux officieux ayant donné la nouvelle de la mobilisation d'une partie de l'armée autrichienne, il y eut une réaction subite que les démentis de cette nouvelle ne purent vaincre entièrement.

Cette situation incertaine, mais au fond assez bien soutenue,

fut ébranlée dans la seconde semaine par la baisse dans les cours de Paris.

Toutefois la différence entre le mouvement de la Bourse de Paris et la bonne tenue relative des marchés des autres pays, fit croire que les vendeurs ne garderaient pas longtemps le haut du pavé. Telles étaient les prévisions de la fin de la semaine dernière; et les cours des premiers jours de celle qui vient de commencer prouvent que ces prévisions étaient justes. La reprise a été vive, trop vive même, croyons-nous; car tout mouvement trop violent manque souvent de base solide et durable.

Si nous observons cependant la tenue des fonds italiens, par rapport aux mouvements des Bourses étrangères, nous croyons saisir comme un esprit d'indépendance avec une tendance à s'affirmer. Il est vrai que nous recevons et ressentons toujours les contre-coups qui nous viennent du dehors, surtout de Paris ; mais un observateur quelque peu attentif ne saurait ne pas remarquer que la violence de ces chocs se fait toujours moins vive.

Voici maintenant le mouvement des valeurs :

L'italien 5 pour cent que nous avions laissé à 95. 30 a faibli à 9 et même à 94. 80, qui a marqué son minimum, lors des fortes bai ses venues de Paris. Ces derniers jours on est arrivé à 95 à 95. 60. A Paris il reste à 92. 35, à Londres 94. 15, à Berlin 94. 7 Le 3 pour cent ex-coupon de 61. 50 à 60. 20, et plus tard à 6 nous le laissons à 60. 25.

Les valeurs des Banques marquent un mouvement fort sensib Les actions du Crédit Mobilier de 856 montent à 872, et nous laissons à 877 ; la Banque Nationale de 2,170 descend à 2,160, p remonter à 2,175 et même à 2,180 ; la Banque Toscane a gagné c points, montant à 1,120 où elle reste soutenue ; la Banque Roma toujours à 1,085 ; la Banque Générale plus faible, de 605 à 601

Les titres des chemins de fer ont eu une fortune variable. L Méridionaux, de 686, ont été poussés jusqu'à 693 ; mais ils sont tombés à 688 où ils restent ; les Méditerranées poussés de 5 à 549, sont rétombés à 544, et nous les laissons à 544. 50.

Le Crédit Foncier : Rome, de 470 à 461. 06 ; Milan, de 507. à 509. 25 ; Naples, de 504 à 488 ; Cagliari, de 471 à 461.

Les emprunts de la ville de Florence, de 65. 80, à 64. 80 ex-coupo de Naples, de 89. 10, à 88. 70.

Les échanges plus soutenus. France à vue : 100. 47 $^1/_2$; Londr à trois mois : 25. 21 $^1/_2$.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

BULLETIN DES LIVRES

Philippe Darly: *Le Monde chinois* (Paris, Hetzel et Cie, 1885). — Voici un livre qui vient fort àpropos, maintenant que la Chine et les Chinois sont à l'ordre du jour. L'auteur a d'ailleurs parfaitement raison en affirmant qu'un peuple de quatre cent millions d'individus, aussi ancien que l'humanité, ne saurait être dédaigné ni par la science ni par la diplomatie. Aussi, s'adressant aux sources les plus autorisées, puisant les renseignements et les données chez les auteurs français, anglais, américains, allemands et russes qui ont écrit sur la Chine, M. Daryl nous livre un fort intéressant volume où sont pour ainsi dire dévoilés la nation chinoise et son gouvernement, où l'on passe en revue l'art, la littérature, le théâtre, où l'on jette un coup d'œil sur les finances, les tribunaux, l'armée de terre et de mer de ce curieux pays qui s'appelle le céleste empire.

Ad. Franck: *Des rapports de la Religion et de l'État* (Paris, Félix Alcan, 1885. — Un docte membre de l'Institut, un professeur de droit naturel au Collège de France, est on ne peut plus compétent pour écrire un livre sur la philosophie du droit ecclésiastique. Car ainsi que le dit l'auteur lui-même, c'est d'un livre de droit qu'il s'agit, non d'une œuvre traitant de politique et de théologie; et d'un droit considéré dans ses rapports avec les institutions civiles et les consciences religieuses, dérivant de la nature de l'homme et de la société. D'après l'auteur, la suppression du budget des cultes et la dénonciation du concordat ne sont point à désirer et amèneraient de graves inconvénients. C'est peut-être là une question d'opportunité, surtout pour ce qui touche au concordat. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que le livre est écrit avec une grande élévation de vues et de pensée et avec une non moins grande érudition.

George Eliot: *Silas Marner, le tisserand de Raveloe*, traduit de l'anglais par Mme Maisonrouge (Bibliothèque des Mères de famille, 2me série. Paris, Firmin-Didot, 1885). — *Silas Marner*, de provenance anglaise, est une intéressante étude de caractères. C'est un de ces livres qu'on n'analyse pas, étant lui-même une patiente analyse des mœurs provinciales anglaises du commencement de ce siècle et peut-être encore d'aujourd'hui, en plus d'un endroit éloigné des voies ferrées, et dont le courant civilisateur n'a point encore détruit la naïveté traditionnelle. Nous ne pouvons que remercier le traducteur, Mme Maisonrouge, de faire connaître à ceux qui ignorent l'anglais cette œuvre si curieuse du célèbre romancier George Eliot.

Miss Tommy, par l'auteur de *John Halifax*, traduit par E. Dian, avec une préface de J. Girardin (Paris, Firmin-Didot, 1885). — Miss Tommy, toute jeune, a donné son cœur innocent à un honnête homme, le major Gordon, qui n'en a jamais rien su, et elle a été fidèle toute sa vie à ce premier amour. Quant au major Gordon, il fait un sot mariage, et s'en va dans l'Inde passer les trois quarts de son existence à se repentir. Pendant ce temps, miss Tommy, au lieu de se draper dans son chagrin, « accepte bravement son lot et en tire le meilleur parti possible. » Aussi se fait-elle adorer de tous ceux qui la connaissent. Après de longues années, le major Gordon revient de l'Inde, veuf, vieux, pauvre et presque aveugle, et c'est alors que le hasard l'ayant rapproché de miss Tommy, elle parvient, à force de tact, de délicatesse et d'affection désintéressée à guérir le vieux major de son accablement, de sa misanthropie et de son désespoir. Cette histoire simple et touchante, dont nous négligeons plus d'un charmant détail, fait de ce petit livre une œuvre aussi remarquable pour la forme que pour le fond, et nous devons ajouter que la traduction en reflète avec une rare fidélité les nuances les plus délicates.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR:	RÉDACTEUR EN CHEF:
ANGELO DE GUBERNATIS	*AUGUSTE FANTONI*

Deuxième année.

Livraison du 25 Octobre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: — ***La princesse Marie-Antoinette de Toscane***, par M. J. de Fastenrath, — ***Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi***, par les soins du baron **A. Manno,** — ***Dante en Hongrie***, par M. Charles Szasz, — ***La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne***, — *La femme africaine*, par M. Ew. Paul, — ***La jeunesse de Tourguénier***, — *Le King John* de Shakspere, par Jane Brown, — ***Souvenirs d'un voyage en Grèce***, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie **française,** — *Une histoire extraordinaire*, par M. E. M. Vacano. — ***Danube, mon chien*, par** M. W. Oswiecim, — *L'œuvre de Victor Massé*, par Perdican, — ***Les divertissements florentins à travers les âges***, par M. Luc de Saint-Ours, — ***La villa de Pharel-Tin***, par Mme Lydie Paschkow, — ***L'Exposition universelle d'Anvers*, suite,** par M. Anatole Bamps, — ***Introduction à l'étude de la poésie populaire*, par** Mme Evelyn Martinengo-Cesaresco, — ***L'invasion du royaume de Naples par Charles VIII***, par M. van der Haeghen, — *L'âme de Léopardi*, par **M. André** Lo Forte-Randi, — *La vocation de Boccace*, suite, par M. A.-J Boyer **d'Agen, etc.**

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une **série** d'articles dus à la plume d'un de ses collaborateurs les plus **distingués.**

M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés **par** le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau **Monde,** et visitera le Canada, les Etats-Unis, le Mexique, les îles Havaï, **etc.** Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses **récits de** voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la **valeur que** saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

Florence, Joseph Pellas, Impr. de la **Revue Internationale.**

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

DIRECTEUR: ANGELO DE GUBERNATIS | RÉDACTEUR EN CHEF: AUGUSTE FANTONI

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — IVme LIVRAISON

10 Novembre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

		Trois mois	Six mois	Un an
Prix des Abonnements	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne***, la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie***, ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne***, l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie***, à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises***, VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie***, librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce***, librairie Wilberg; pour la ***République Argentine***, librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay***, librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie***, librairie Perez à Bogota.

A *Paris*, on reçoit les abonnements chez les principaux libraires, et spécialement à la librairie Durand Pedone Lauriel (13, rue Soufflot), à la librairie **Paul Ollendorff** (28bis rue de Richelieu) et à la librairie Étrangère, veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A *Genève* on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale*.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

M. GUYAU, *La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, Paris, Félix Alcan, 1886. — MARC MONNIER, *La Réforme, de Luther à Shakspere*, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — M. MIGNET, *Histoire de Marie Stuart*, en deux volumes, sixième édition, Paris, Émile Perrin, 1885. — ANDRÉ THEURIET, *Péché mortel*, Paris, Alphonse Lemerre, 1885. — GABRIEL COMPAYRÉ, *Cours de pédagogie*, Paris, Librairie Classique, Paul Delaplane, 1885. — GEORGE ELIOT, *Silas Marner, le tisserand de Raveloe*, traduit de l'anglais par Mme Maisonrouge, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — L'AUTEUR de *John Halifax*, *Miss Tommy*, traduit par E. Dian, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885. — Mme BERTHE NEULLIÈS, *L'expiation de Lady Culmore*, imité de l'anglais, Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, 1885.

ITALIE.

GIOVANNI PERFRANCESCHI, *Discorsi sul Rinnovamento civile e nazionale e la letteratura italiana nel secolo XVIII*, Città di Castello, Stabilimento S. Lapi, 1885. — NICCOLÒ BARDELLI, *Vertigini*, romanzo, Milano, Giuseppe Gulli, 1885. — LEONE CARPI, *Il Risorgimento italiano, biografie storico-politiche d'illustri Italiani contemporanei*, pubblicazione illustrata, dispensa 17ª e 18ª, Milano, F. Vallardi, 1885. — GENNARO FINAMORE, *Raccolta di tradizioni popol abruzzesi*, in due volumi, Lanciano, Ti grafia Carabba, 1885. — DOTT. ERNE COMUCCI, *Della emigrazione e del paup smo della riforma agraria e tributaria*, S sepolcro, Tipografia Biturgense, 1885.

ALLEMAGNE.

Alice, Grand Duchess of Hesse, in volumes, Leipzig, Bernhard Tauchnitz, 18 — *The journals of major gen. C. G. Gord at Kartoum*, in two volumes, Leipzig, Be hard Tauchnitz, 1885. — WILHELM ARE *Moderne Dichter-Charaktere*, Berlin, Sell verlag des Herausgebers, 1885.

HONGRIE.

GÖRÖGÜL ÉS MAGYARUL, *Anakreon*, dapest, Franklin-Társulat, 1885.

INDE.

RAMDAS SEN. M. R. A. S., *Bharat Rahas or essays on the ancient religion and fares of India* etc., Calcutta, N. Nandi, 18

PORTUGAL.

J. P. OLIVEIRA MARTINS, *Historia Republica romana*, en deux volumes, List Livraria Bertrand, 1885.

SUISSE.

T. COMBE, *La fortune de Luc*, nouv jurassienne, Lausanne, Henri Mignot, 18

LA VOCATION DE BOCCACE[1]

IV.

Dans bien des cas, promettre n'est pas tenir et en amour moins qu'en toute autre affaire. Combien de veufs infortunés jurèrent à leur bonnet de nuit que personne ne verrait plus la couleur de son coton. Combien de virginales pudeurs firent à leur fenêtre, devant les étoiles du soir, le serment de ne la plus ouvrir, dût le diable se faire proxénète! Mais, après les meilleures résolutions, on n'en demeure pas moins homme. C'est-à-dire que le bonnet de nuit se reprend à visiter le monde. Et la fenêtre, un beau matin, se rouvre.

Ainsi, pas plus tard qu'au saut du lit du lendemain, Jean courut à la sienne et l'ouvrit, les yeux fermés, comme un raisonneur qui se dit :

— Je dors, donc je rêve et ce coup ne compte pas pour une faute.

Il passa là une heure, à profiter des naïves hésitations d'une âme amoureuse quoique intègre. C'est un sentiment si doux à savourer, celui où l'on pense, dès le premier duvet de la jeunesse, qu'on peut bien faire deux doigts d'amour sans que la vertu s'en aperçoive. C'est-à-dire que la vertu ne finit par y voir que lorsqu'elle a, sur son vieux nez, un gros calibre de besicles. Et alors, de quoi rougir devant ces petits enfants, fruits roses de péché, qui vous disent avec de ces figures de chef-d'œuvre :

---

[1] Voir la livraison du 25 octobre.

— O ! comme ce fut bien fait.

Pourtant l'air refroidi du matin montait par la chemise jusqu'au voisinage du cœur. Là, il éveilla soudain, mais très indiscrètement, la résolution de la veille.

— C'est vrai, dit Jean, j'avais juré que je ne regarderais plus ici.

Alors, du pas des pénitents, il retourna lentement à son lit où, sous les molles chaleurs des couvertures, il se laissa souffrir longtemps, soit qu'il pensât à son infidélité, soit qu'il se demandât pourquoi il n'avait vu là-bas personne. Car ces deux idées étaient très mêlées dans son esprit, et il n'aurait pas su dire laquelle le torturait davantage. Cependant sa conscience le rassura quand elle ne put pas lui rappeler comment, les yeux fermés, il avait ouvert sa fenêtre. Le voluptueux jeune homme laissa innocemment retomber ses paupières sur un second petit sommeil d'où il revint plein de résolutions fraîches, quand le grand soleil irisait les rideaux de soie claire rabattus sur le lit. Disons-le. Décidément debout, il eut besoin de se distraire. Ce faisant, il allait et venait parmi les meubles, bougea cent fois les vantaux de sa verrière ; mais il en retourna victorieux. Et même, pour s'assurer de lui, il se mit à l'épreuve de cette sorte. A la cent-unième fois qu'il passa devant la fenêtre, il l'ouvrit. Ensuite, à chaque passe, il mit le nez dehors, justement du côté opposé à la maison de sa voisine. Il en revint toujours, dirait un panégyriste de son temps, dans l'attitude béate que l'école de Cimabue prête aux moines quand, dans les nombreuses *Divines Comédies*, ils vont de la terre au ciel, bouche courbe, cil pendant :

> Taciti, soli e senza compagnia
> N'andavam l'un dinanzi et l'altro dopo,
> Come frati minor vanno per via.

Ainsi, quand vint le soir du vendredi-saint, Jean crut plus que jamais à son triomphe. Pour en jouir sans remords il courut à confesse. Bref, Jean fut, le samedi suivant, un saint qui lut des homélies, qui mangea plus sobrement que les oiseaux et s'en alla dormir de même.

Le lendemain était le jour de Pâques. Il parut, avec son matin accoutumé de grand soleil et d'allégresse. Ces matins-là sem-

blent être beaux pour tout le monde ; le ciel s'azure dès l'aube ; les fleurs nouvelles campanulent aux fenêtres ; les moineaux montent pépier sur les toits ; les pauvres des mansardes descendent à la soleillée ; le bon Dieu rit au monde et le monde bénit Dieu.

Jean lut sa prière du matin à la lueur de la première aurore et, doucement accompagné par l'assoupissante rêverie du réveil, il descendit à Sainte-Marie-aux-Grâces.

Quand il arriva dans l'église, les nefs ne recevaient encore des hauts vitraux qu'une rare clarté. Les saints dorés s'y éveillaient à peine, dans leurs alcôves bleues. Les cierges perçaient l'épaisse nuit des nefs, avec de longues flèches jaunes. Dans le chœur des chanoines, les Laudes scandaient nazillardement et sans presse sur les ondulations de l'orgue leurs derniers centons.... Qui ne s'est pas laissé émotionner dévotement par la majesté calme des scènes de l'Église, et n'a trouvé admirable le sentiment religieux qui a disposé l'ensemble du culte catholique comme le plus grandiose spectacle que la terre ait préparé au ciel ou que l'homme se soit donné à lui-même? L'invariable et monotone unité du concert en est la plus irrésistible puissance, et sa mystérieuse infinité subjuguera toujours les âmes les plus hautes. Car en allant nous asseoir au chœur des hymnes, nous retrouvons la place où notre mère, nous posant sur ses genoux, écoutait en notre compagnie ces mêmes rythmes de la même séquence. Crédule, notre âme s'ouvre naïvement aux rêves blonds de l'Orient, où un Nazaréen promène la justice entre une crèche et une croix, avec la plus humaine des douceurs. Enthousiaste, elle frémit à l'air des hymnes, sous ces voûtes oblongues, élancées, éclatantes d'écho, comme frémissait le vieux Paris du roi Lothaire quand les soixante mille Saxons de tous pays, menés un soir par Othon II sur les hauteurs de Montmartre, hurlèrent dans la nuit leur *Te Deum* épouvantable. Maîtresse d'elle-même, elle écoute sans juger. Mais elle respectera ces harmonies religieuses qu'elle entendra sans les comprendre.

Le silence s'était rétabli sous les voûtes. C'était l'heure des messes. Chaque prêtre, en chasuble, sortait des sacristies précédé de son clerc. Un coup de cloche annonçait leur passage, et derrière eux, une lame du flot noir des fidèles descendait moutonnante, frôleuse, jusqu'aux chapelles latérales.

Boccace, missel au bras et burettes en mains, précédait de la sorte son révérend Dom Pippo, un bon chanoine, au visage des Noces-de-Cana, à la lèvre lippue et tombante de risées entre deux joues énormes, sur un jabot encore haletant de la dernière rigolade. Le jeune clerc aimait le vieux prêtre, pour cette préférence que nous donnons aux gens hilares quand nous sommes moroses. Ils arrivèrent tous les deux à la chapelle du tranceps gauche où Giovanni da Spagna a peint, sur trois bandes d'azur, le poème de Dante.

La messe commença.

Comme sur une mer à la surface d'huile, l'ondée noire des dévots s'inclinait dans le calme. Seule une tête surnageait quelquefois, comme un mât naufragé qui cherche le rivage. Ensuite, le flot glissait sur elle et la recouvrait complètement. C'est bien toujours cela. Une grande calme lisse nappe, où rouler des épaves ; un linceul au lin le plus moelleux, où ensevelir les pauvres morts ; l'imperturbable tranquillité de la nature, autour du désespoir tumultueux.

C'est bien toujours cela. Cependant les prières du prêtre suivent sur le missel leur course routinière et embrouillée. Voici l'Élévation. Voici le Pater : Notre Père, ayez pitié de nous. Mais ayez pitié surtout de ceux dont la souffrance est plus amère que la nôtre. Vous les reconnaissez, mon Dieu ; vous les voyez quand votre œil paternel veut s'ouvrir. Qui sait, ici peut-être vous en discernez un. N'est-ce pas ce front de demoiselle qui se relève si souvent, comme vers la blonde espérance, et qui choit tout d'un coup dans le trou noir du désespoir ? Pauvre enfant, comme elle est pâle ! C'est vrai qu'à la voir on ne lui donne pas vingt ans. Et l'on dirait qu'elle pressent sa fin. Entendez donc quels gros soupirs elle laisse échapper ! O mon Dieu ! ne l'abandonnez pas. Tenez, voici la Communion. La malheureuse se lève, pour aller jusqu'à vous. Oui, c'est elle. Elle a quitté son prie-Dieu : elle est devant la Table-Sainte. Allons, jeune clerc, rejetez sur l'autel la blanche nappe qui a servi à vous communier. Bien, jeune homme. Maintenant prenez un cierge ; éclairez le prêtre jusqu'à la Sainte-Table ; suivez-le, pas à pas, le long de ces visages qui se dévoilent un à un devant le corps du Christ.... *Corpus Domini, custodiat animam uam....* Encore. Encore plus loin. Mais qu'avez-vous, jeune

homme? Vous n'avancez pas. Votre œil se fixe. Votre main tremble. Que regardez-vous donc, que votre cierge vacille, que votre cœur se tourne?... O mon Dieu!... ô mon Dieu!...

—— .... C'est elle!

A la rougeur dansante du chandelier, sur le fond sombre de l'église, son visage se dessinait, blanc, long, maigre. Les yeux étaient baissés, les lèvres priaient Dieu, les cheveux mal nattés tombaient en auréole sur le front. L'ombre des cils à l'entour des paupières et l'ombre du nez contre la joue, estompaient cette face.

C'était elle!

Boccace la contempla saintement comme l'image d'une sainte.

La communion s'acheva et la messe après elle. Mais les cierges éteints et l'aube dépouillée n'enlevaient pas Jean à son extase. Il voyait toujours celle-ci, pure comme les anges, et il lui déposait aux pieds l'hommage de sa contemplation. Et sa religion ne s'effrayait pas, devant un visage de femme. Est-ce qu'il s'aveuglait? Hélas! du pauvre Jean! Ses yeux désormais éblouis, malgré eux, n'avaient que faire de regarder encore au fond de la conscience. Et croyez-vous donc, ô continents stoïques, qu'il n'y a pas — fût-il même hors de vos dogmes châtrés — un Dieu, bon ordonnateur des choses? C'est lui qui enlace les fleurs dans les prés et les troupeaux sur les blanches montagnes. C'est lui qui peuple l'Océan de poissons. Il dit aussi aux jeunes gens, quand le printemps est retourné partout: « Aimez-vous devant moi, tendres cœurs torturés de passion. O Boccace! tu m'as été jusqu'à présent fidèle; c'est mon heure de te récompenser. »

Cependant la fenêtre de Jean resta opiniâtrement, disons timidement fermée, jusqu'au lundi où quelqu'un qui vint voir notre clerc désira respirer un peu d'air.

La fenêtre se rouvrit.

L'autre fenêtre était ouverte aussi. Oh! depuis longtemps, vous savez bien? A preuve, la patience y avait roulé dans un coin un grand fauteuil de cuir fauve, aux clous d'argent. Dans le fauteuil, triste et patiente comme une malade abandonnée, blanche comme un rayon de lune, vêtue coquettement en brocarts de princesse, la jeune fille travaillait. Comme elle brodait diligemment son canevas de Flandre, avec des fils de soie!

L'on eût dit que chaque point d'aiguille y enterrait une pensée. Ainsi, dans les grands cimetières verts, l'on recouvre les morts de violettes.

Jean ne tarda pas à accompagner bientôt sa visite à la porte. Quand il se retrouva seul, il se demanda en frémissant de plaisir et de gêne, ce qu'il allait bien faire. « O Buridan, dit-il, toi dont l'intelligente monture a dépassé la sagesse des sages, accorde-moi son dos et que j'aille dessus, par le meilleur chemin ! » Il examina dans un tour de pensée les avantages et les inconvénients de la fuite. Il appliqua les règles générales à son cas particulier et il conclut comme il suit : craindre un danger, c'est l'augmenter ; éviter une passion, c'est aller à son encontre. Ainsi, ne croyant pas choisir d'endroit meilleur que celui où la Providence l'avait tout à l'heure placé, pour l'essai de ses forces psychologiques, il se remit à la fenêtre avec un air d'indifférence.

Et qui que vous soyez qui lisez cette histoire, si l'envie vous prend ici de condamner Jean de Boccace, clerc prébendé du pouillé de Florence, posez la main sur votre cœur et souvenez-vous de votre histoire.

.... — O, qui n'a point connu, fût-ce un jour dans sa vie, une fenêtre bénie entre toutes ? Elle était construite en ogive ou en carré vulgaire, à l'angle ou le long d'une rue. Quelques pots de fleurs simples poussaient sur elle. Peut-être des liserons y grimpaient à la corde et tapissaient mystérieusement le tout. Le matin, l'on passait sous elle, où voir briller sur les vitres le plein soleil. Alors, il y avait au fond du cœur autant d'aurore que là-haut. Le soir, c'était la lampe qui faisait clair derrière les rideaux, sur une table, devant laquelle quelqu'un travaillait, en pensant, tandis qu'en bas quelqu'un pensait aussi. Oui, l'on pensait, mademoiselle, que cette lampe est la veilleuse qui s'allume à la brune sous les pieds blancs de la Madone aux coins des rues. Car vous êtes cette Madone, blanche d'innocence, revêtue de beauté. Votre trône est cette table où vos doigts courent dans la laine, où vos mains de neige s'étendent sur le linge moins blanc, où votre vertu laborieuse se fortifie et se conserve. Et le dévot qui joint les mains devant vous, là-dessous, c'est moi qui vous aime, mademoiselle, et qui me sens meilleur depuis que je remplis mon cœur et ma pensée de votre

image. Quand je passe ici, après un long détour où j'ai laissé mes plus urgentes affaires et mes meilleurs amis, je me dis : « Elle est là-haut ; mais à quoi pense-t-elle ? Peut-être à moi. » Et je me sens frissonner comme si c'était la bénédiction de Dieu, qui tombe des étoiles, à travers le soir froid, sur ma tête. Alors je parle tout seul, comme si vous pouviez m'entendre ! Quelquefois je pleurerais pour vous remercier. Mais les passants me regardent. Je reprends mon chemin, en vous renvoyant centuplées les bénédictions que j'ai reçues de Dieu. Au bout de la rue je me retourne encore, je revois votre fenêtre.... O ! quel pauvre malheureux n'a point connu une fenêtre ?

Boccace regardait toujours.

Enfin, la petite tête résignée qui s'obstinait à se tenir penchée sur la broderie, finit par se relever doucement. Rien n'est brusque en amour, et les transitions d'une volupté à une autre y sont si délicates, qu'elles échappent à la plus fine observation.

La jeune fille se redressa donc. Mais cette fois, sans rire ni avoir l'air de rien vouloir, elle envoya un long regard mélancolique qui pénétra Jean comme un charme et qui la renversa elle-même, avec un mouvement de petit oiseau blessé, sur le haut dossier de son fauteuil. Et là encore, ainsi qu'une malade languissante, la pâle enfant continuait de regarder tristement le jeune homme. Un instant s'écoula, qui parut à Boccace une éternité de paradis, toujours dans ce long et doux et plein regard où deux âmes s'entre-pénètrent et s'enlacent. Ensuite, et sans détourner les yeux, sans couper le charme, elle chercha de ses mains, sur ses genoux, le canevas qu'elle brodait et, le tendant vers Jean, toujours avec l'air de la plus désolante langueur, elle lui fit lire en lettres d'or, piquées sur un fond noir, ce mot encore inachevé :

V'AMO.

D'abord, il ne parut pas à Jean qu'il lût cette inscription sur la broderie. Mais quand il l'eut relue dix fois, les yeux ennébulés, le cœur tonnant, il n'eut plus le courage d'un doute. D'ailleurs elle était si apitoyante la pauvre enfant dont la tête blanche et brune, renversée sur le fauteuil, rappelait toujours celle du petit oiseau blessé. Dans ces instants, il n'est ni clerc ni laïque qui tienne. Ou bien celui qui résisterait ne serait rien moins qu'un monstre.

Jean, revenu à lui-même, sentit comme une lame froide passer dans son cerveau. Ainsi, réfléchissant parfaitement son acte, il porta sa main droite à ses lèvres et envoya un baiser à la croisée, où sa voisine essayait maintenant de sourire. Aussitôt, ainsi que d'une moribonde, la tête de la jeune fille se redressa lentement. Elle allait lui répondre lorsqu'il referma sa fenêtre, intimidé et tout tremblant. La nuit approchait, quand il se hasarda à reparaître. Elle était toujours là. Et comme il commençait à faire clair de lune, les deux amoureux purent sans trop s'intimider se regarder longtemps.

Le soir donne de la hardiesse à ceux qui n'auraient eu que de la crainte pendant le jour. Chose étrange, c'est à cette heure que les innocents sont audacieux et que les criminels tremblent. Le soir, est l'heure des crimes, c'est aussi l'heure des remords. Jean profita des silences, interrompus par les chars qui roulaient sur la place, pour demander à sa voisine quel nom elle portait et si elle avait dans son cœur quelque espérance : « Car je suis clerc d'église, mademoiselle, et mes amis m'ont toujours dit que mon caractère n'est pas bon. » Elle lui répondit timidement qu'elle s'appelait Nella et qu'elle n'était effrayée, ni par la profession, ni par le caractère qu'il avouait. Elle lui demanda à son tour ce qu'il pensait d'elle et s'il lui permettrait qu'elle l'aimât un peu. Jean lui dit qu'elle avait le droit de disposer de lui, selon qu'elle voudrait. Mais il la supplia de lui avouer pourquoi il ne la connaissait que depuis quelques jours, et pourquoi depuis lors il l'avait si souvent revue, à sa plus grande surprise, mais à sa plus vive satisfaction.

— Taisez-vous, lui répondit-elle. Depuis un jour de l'hiver passé, où je vous vis pour la première fois, j'attends à cette place que vous daigniez me regarder. D'alors je commençai à être malheureuse, parce que je vous aimais sans vouloir et parce que je ne savais comment faire pour vous dire cela. Car ce n'est pas bien, je le comprends, d'aimer quelqu'un avant d'en obtenir la permission. Mais j'ai tant fait, pour ne pas penser à vous, que c'est tout le contraire qui m'est survenu, et que plus j'écartais votre souvenir de ma pensée plus vivement il la ressaisissait ; en sorte que la cause de ma ténacité a été l'effet de ma violence. Je savais aussi que l'évêque de Florence veut vous coiffer chanoine et je voyais, à votre air, que vous alliez

beaucoup souffrir. Mais je priais Dieu et je lui recommandais l'amour que, malgré moi, j'avais pour vous. J'étais sûre qu'il me guérirait de la pitié compatissante que vous m'inspirez, ou qu'il me permettrait de vous parler à temps. Il faut que je le remercie, puisque vous savez maintenant mon secret. C'est d'ailleurs bientôt l'heure où je dois retourner aux gens de ma maison. Vous reverrai-je, demain matin ? Et les autres matins ? Je ne vous demanderai jamais davantage et je crois, si vous m'accordez ce plaisir, que vous serez la cause à laquelle je rapporterai la plus douce joie que j'aurai goûtée dans la vie.

— Ce sera, reprit encore Jean, comme vous le voudrez et j'espère que, dans tout ce qui pourra vous être agréable et en mon pouvoir de vous le procurer, vous m'emploierez à vous servir. Il est vrai que mes goûts m'ont, jusqu'à présent, conduit chez l'évêque plutôt qu'ailleurs. Mais qu'a cela qui puisse vous déplaire ou me priver de l'estime que vous paraissez m'accorder ? Au reste, je n'ai consulté encore que mon cœur et il n'y a rien d'étonnant à ce que la raison soit en opposition avec lui. Dans le cas où je me serais trompé d'adresse, il n'y aurait qu'erreur d'enfant et j'en serais pardonné par tous les véritables hommes, lorsque je la corrigerais. Jusqu'à ce soir, rien ne m'a fait entrevoir de contradiction entre ma raison et mon cœur. Sera-ce vous qui vous en chargerez ?

— Peut-être, lui dit-elle.

— Alors ce sera deux fois pour une, que ma sympathie ira à mon amie et à ma libératrice.

Ils auraient continué ainsi leur dialogue sous la lune ; mais un bruit de pas fit tressauter la jeune fille.

— Qu'est-ce ? lui dit Jean doucement.

Elle lui fit signe de la main qu'il se tût et qu'il reçût son bonsoir. Elle mit sur l'autre main un baiser qui s'élança dans l'air et tomba dans le cœur enivré de Boccace.

— Déjà ? soupira-t-il.

Mais Nella avait disparu dans la nuit de sa chambre. Cependant la croisée restait ouverte. Jean attendit à la sienne. On se parle si bien le premier soir qu'on se rencontre, et sous la lune donc ? Car on a tant de confidences à se dire qu'il faut bien commencer à la fin par quelqu'une. Oui ! et c'est à la fin qu'on s'aperçoit n'avoir pas commencé. Mais le soleil s'en va.

La nuit marche bon train, elle surtout, la méchante négresse! Et bonsoir.

Jean était encore là, respirant à plein cœur dans l'air rafraîchi de la nuit. Mais toujours personne ne revenait. A la fin, une forme parut à la croisée de Nella.

Jean toussa.

La forme éternua.

Il reconnut à cet éternuement la terrible *minente*.

Elle ferma les vitres.

Il fit comme elle.

Or ce soir-là, Rello fit observer à Jean, pendant qu'il le servait à table, que jamais il ne lui avait paru aussi content, rebec

— C'est que, répondit Jean, j'ai la réponse à faire à Gratiella.

Avant de clore sa paupière, il s'étonna de ne pas sentir remuer dans son âme le moindre petit remords. Alors il comprit très bien pourquoi l'on appelle innocent un homme opportunément chaste, et il eut un très grand désir de cette innocence qui est une vertu, et un très grand mépris pour cette innocence qui est une faiblesse. « Sot de moi, ajouta-t-il en se livrant au sommeil, je prenais pour le remords ce qui n'était que le scrupule et je ne soupçonnais pas la morale que recèle l'amour. »

Ainsi s'endormit-il.

Comme il avait donné à son cœur l'ordre de l'éveiller très tôt, son cœur lui obéit lorsque le jour n'était pas encore arrivé à Florence. Il referma sa paupière, comme pour s'imaginer qu'il dormait. Quand il la dessilla, il jugea, aux clartés d'aurore dont se rosait sa chambre, que la journée avait commencé.

— Vous verrai-je tous les matins? se répéta-t-il en endossant un *corpetto*.

— Tous les matins, mademoiselle.

Et puis il se disait, comme qui fait sonner des perles dans sa bouche: « Nella..., Nella..., de Marinella sans doute. » Comme nous dirions en français: Mariette ou Mion, de Marie. Et pourquoi pas? Le cœur a bien le droit de dériver aussi.

Cheval ne vient-il pas de *equus*?

Ainsi courut-il vite au rendez-vous.

Bientôt il aperçut une ombre blanche qui ventilait là-bas, sous la verrière glauque. Il comprit qu'il n'était pas seul à désirer d'arriver le premier.

Pourtant l'on n'ouvrait pas.

Il pensa que l'air du matin était trop froid pour que Nella l'affrontât sans danger, avant que le soleil l'eût réchauffé un peu. Il fallut donc attendre le soleil et Nella.

Comme il l'avait deviné, entre les premiers rayons elle se laissa voir. Elle lui apparut délicieusement gaie et ce fut elle qui commença à lui envoyer le bonjour, par-dessus les pots de fleurs que la buée couvrait de perles.

Ils se regardèrent.

Mais comme les voisines commençaient à paraître aussi aux alentours, Nella s'assit dans son fauteuil et, sous les yeux de Jean, elle reprit sa broderie où son aiguille traçait avec amour la pensée vieille de son cœur.

Lorsque Jean s'aperçut que les convenances de céans et de la maison de son amie l'obligeaient à la retraite, il essaya de demander par gestes à Nella quand voulait-elle qu'il la revît. Pour répondre, elle étendit ses blanches longues mains devant le grand soleil, comme pour le cacher, ou pour dire :

« Ce soir ! »

Ainsi, ce soir-là et tous les autres soirs et les matins suivants de cette adorable semaine, nos amoureux se regardèrent et se parlèrent tant qu'ils purent, toujours aussi adorablement que la première fois.

Le samedi, Nella fit signe à Jean qu'elle allait lui jeter quelque chose. Jean posa un coussin sur un vantail de la fenêtre afin que celle-ci, en cas de heurt, ne menât aucun bruit. Car les oiseaux étaient couchés. Cela fait, il se réfugia dans l'embrasure. Alors un paquet fit pan ! malgré le coussin sur la verrière, et roula dans la chambre. Jean le déplia devant Nella, qui riait en regardant faire. D'abord, il en tira un gros bouquet de lavande qui lui parfuma les deux mains. Ensuite, venait un canevas. C'était le fin brocart qu'avait brodé Nella et sur lequel Jean admira, avec son cœur plutôt qu'avec ses yeux, la grâce du pur dessin et la délicatesse de l'amoureuse confession.

— Et moi, lui dit-il, que ferai-je pour vous ? Pourrai-je au moins embrasser votre main, afin de lui savoir gré de son adresse et de sa diligence ?

Nella répondit que c'était la seule chose qu'elle désirait et

que s'il pouvait la recevoir chez lui, il n'y aurait de sa part aucun obstacle pour qu'elle y vînt.

— Alors demain matin, répartit Jean, à l'heure que vous aurez choisie.

— Eh bien, demain matin, répondit-elle, je serai chez vous.

— Vous y serez ?

— Sans faute.

Dès le soir même, Jean prépara sa chambre pour recevoir sa visiteuse. Il mit ses manuscrits dans leurs rayons, les meubles à leur place, des fleurs un peu partout, et s'en alla dormir.

V.

La joie et le parfum des fleurs éveillèrent Boccace, dès le matin suivant. Il se leva en toute hâte et lambina dans sa chambre, en toilette de nuit. Dans ce costume, si commode quand la chambre est chaude et quand on y est seul — oh ! seul, — il ne lui vint pas le plus petit souvenir des Saints-Pères qui ont pourtant écrit maints canons *de vestitu clericali*, Vide Reiffenstruell, etc. Ah ! il avait bien autre chose en tête.

D'abord il ouvrait à deux battants son vestiaire, un large meuble en bois de chêne, d'où une sèche bouffée d'arome s'exhala à pleine bouche. Des habits de gentilhomme et des robes de clerc élargissaient des dos énormes sur les larges croissants de suspension. Boccace les toucha tous et les considéra, plein d'irrésolution. Ils se dodelinaient sur leur tringles de fer où ils disaient, avec de la rouille dans les dents : « Moi !... Moi !... » En effet, suivant la coutume de cette époque, les clercs du for civil et ecclésiastique avaient le choix entre le vêtement laïque et la livrée professionnelle. C'est pourquoi Jean se disait que s'il endossait son *lucco* il effrayerait Nella. Mais il ne la troublerait pas moins, s'il revêtait la mante florentine. Car Jean portait celle-ci avec une grâce facile qui avait suspendu bien des yeux charmants aux plis légers. En attendant, il était en chemise.

A tout peser, il aima mieux inspirer le trouble de l'amour

que l'effroi du respect. Et dansant sur ses pieds fins comme un cheval de race sur ses paturons lestes, il s'approcha de sa glace vénitienne pour s'y habiller en Florentin.

Mais la précipitation qu'il mit à dépouiller son linge fut cause qu'il rencontra tout à coup devant ses yeux la forme nue d'un beau jeune homme. La joie riait dans sa prunelle claire. La ligne pure courbait son corps proportionnellement. Rien n'avait honte d'y être beau. Et Jean, se contemplant lui-même ainsi que Ganymède devant la source du Simoïs, se prit à rêver un instant.

Ensuite il chaussa de fines mailles de laine noire, un caleçon et un corset de velours noir à rinceaux de soie noire, une soubreveste de même étoffe et de même couleur et, les cheveux en désordre, dans sa chambre remise à son premier état, sans fleurs, il se laissa penser en attendant sa visiteuse.

— .... D'abord suis-je bien moi, se dit-il en s'admirant dans son large fauteuil, et n'achevé-je pas un rêve par une incroyable folie? Assurément mon désir est de m'instruire. Mais n'est-ce pas témérité que de risquer une leçon? Car sais-je ce qui m'attend après cette équipée? Ma voisine est belle et paraît souffrir. Moi, je suis aussi jeune qu'elle et j'ai le cœur compatissant. La conclusion de ces prémisses ne tournera-t-elle pas au désavantage de monseigneur l'évêque? Au demeurant ce malheur-là serait le moindre. Un autre serait majeur, car s'il me prenait d'aimer cette demoiselle avant que je l'aie pu connaître, ne m'obligerais-je pas par mon caprice à l'aimer imprudemment dans la suite, malgré tous les obstacles? En amour, l'histoire des repentirs tardifs commence d'ordinaire par une étourderie. Quand on voit pour la première fois la personne qu'on aimera, l'on trouve qu'elle est toute vertu, parce que le charme, qui n'est que le manteau dont les vertus se parent, a dissimulé les défauts. Mais à mesure qu'on vit avec son idéal on découvre en lui les vices qu'il avait pourtant, dès les premiers jours, et c'est au terme d'une longue existence lorsqu'on aurait besoin de plus d'illusion que généralement l'esprit ne saurait en fournir. Si l'on préfère la jeunesse à la vieillesse, n'est-ce pas pour cette facilité de s'abuser qui passionne le premier âge à des riens dont le dernier ne pourrait pas se satisfaire? Mais, en vérité, lequel des deux est-il le plus à plaindre ou celui qui ne se désenchante

plus parce qu'il ne peut plus être ravi, ou celui qui se char lui-même en se leurrant parce qu'il n'a pas le courage d'en sager la vérité rigide ? Le désenchantement est-il donc u fatalité inéluctable qui attend tous les hommes, au tournant leur jeunesse ? Hélas ! les avares exceptions du sort ne vale pas plus la peine d'être comptées que les rares petits nuag blancs, sans foudre, ne méritent qu'on les regarde passer da un ciel de tempête. Et le tempérament des femmes n'en est pas la cause ? Habituées à grandir sans contrainte, elles v draient vivre toujours au gré de leurs désirs. Surtout à l'ℓ de l'amour, il n'est pas d'attentions dont on ne les prévien Avant que leurs paupières se soient levées devant un objet viable, la main de l'amoureux en a descendu l'élévation jusq portée de leurs doigts roses. Mais que les jours marchent qu'il faille souffrir ; voici la fatigue qui serait la vertu avec la constance, mais voici l'inconstance et bientôt le dégoût sinon parfois les infidélités. Inévitable transformation d tempérament sans caractère ou d'un caractère sans vigueu

— .... Mais pourquoi penserais-je, ajouta-t-il, que Nella cette femme ? Est-ce que je la connais assez, et dois-je être rieusement lié à elle par ce premier aveu qui tient de l'av ture ? N'ai-je pas intérêt au contraire à étudier cet amour jeune fille et à juger tous les autres par celui-ci ? Hé ! ce qui n'ont jamais risqué une faute ont-ils le mérite de ne jam l'avoir commise ? Ensuite, en acceptant les confidences de voisine, je relève peut-être jusqu'à Dieu ou jusqu'à la Ve une âme qui en descendit et n'a plus le courage d'y remont Qui peut savoir les tempêtes effroyables qui roulent et bo versent tout dans ces têtes pâlies ? De quoi celle-ci souffre elle ? Ne suis-je pas spectateur et ne puis-je m'instruire sur passions qu'au détriment de ma sécurité ? Mais il y a une c duite que tiennent les sages, dans cette occasion. L'on pa sobrement et l'on soutient le ton du protecteur. Il ne faut s vent pas plus que l'air de la condescendance chez un supéri pour inspirer au subalterne la fierté la plus inaccessible. jouerai du père. Alors elle plaisantera comme une enfant t rible. Ou bien elle fera à la mère, en compagnie d'un bona papa et, tous deux, nous nous badinerons.

On voit par ce discours que Jean-des-Monologues n'avait

si peu de temps perdu sa maniaque habitude des apartés; mais il faut lui rendre cette justice qu'il n'avait pas parlé latin. C'est bien quelque chose de s'en priver, quand on en sait. Et puis, croit-on qu'il soit facile de perdre tout d'un coup son dada? Certes, ce n'est non plus pas rien qu'oublier, d'un matin, sa robe et sa tonsure. Au demeurant, nous passerons encore ce discours à Boccace, si nous songeons que *Boccace* signifie *Grande Bouche.* Or qui dit grande bouche, suppose grande langue. Et puis il fallait attendre neuf heures du matin. Et puis.... et puis il n'y reviendra plus.

La messe de neuf heures sonnait donc dans le clocher voisin où les pierrots, sur leurs arpions blanchis par les laissées, n'avaient nullement l'air surpris. Cantarello le fut pour eux. Quand le grisonnant serviteur vint annoncer à Jean qu'une dame désirait lui parler, il dit cela avec le ton de fausset que prendrait devant les habitants de la terre un homme tombé fraîchement de la lune.

— Qu'elle entre! répondit Jean d'une voix d'autant plus aigrefine que celle de Rello était moins bonhommesque. Mais pour cacher à son valet l'élégance surprenante de son costume matinal, il se pelotonna dans le finfond de son fauteuil dont le dossier très élevé faisait face à la porte.

Bientôt un frôlement de soie. Ensuite un coup de drap battu. C'était la portière, qui tombait derrière la dame introduite. Jean pouvait se lever désormais. Cantarello n'était plus là.

Il accourut au-devant d'elle.

Elle était, ainsi que lui, toute de noir vêtue et son visage blanc, qui tremblait sous la gaze du voile, rappelait ces nuits où la pâle lune s'encapuchonne d'un nuage.

Elle paraissait intimidée. Sans faire un pas vers le jeune homme, elle attendit qu'il vînt la prendre entre ses bras. Alors seulement elle releva sa voilette et, par un sourire craintif, elle salua Jean qui lui baisait les mains.

— C'est vous, Nella? lui dit-il, en oubliant soudain cette voix de contrebasse qu'il avait promise à sa paternité imberbe.

Nella le supplia par un léger soupir, afin qu'il excusât son trouble et sa fatigue. Elle s'assit dans le plus beau fauteuil que Jean avait approché d'un bouquet de violettes achetées pour Nella.

— Elles sont pour moi ? demanda-t-elle.

Il lui répondit que oui et qu'il en avait caché d'autres dans une armoire, afin de ne point paraître ridicule. En même temps il alla les prendre et en fit une jonchée qui tomba, comme pluie, aux pieds embaumés de sa charmante hôtesse.

Elle le regardait faire, sans dire une parole. Quand il eut achevé son travail, elle lui demanda si elle n'aurait rien qu'il accepterait à son tour.

— J'ai votre broderie, lui dit-il, avec laquelle j'ai passé la plus belle nuit de ma vie.

Nella rougit et demanda à Jean s'il avait su lire dedans.

— Oui, Nella, répartit-il, j'y ai lu que vous êtes bonne autant que belle. Mais je me suis demandé aussi, quand j'ai pensé à votre beauté de demoiselle, si vous ne vous étiez pas trompée en me dédiant votre charmant ouvrage.

— Hélas! dit Nella, il vous sied bien de railler. Et moi, qui vous présentais moins de grâce que vous n'en méritez, ne vous en ai-je point paru plus audacieuse ?

— Ne parlez pas ainsi, répondit Jean, puisque je vous ai dit que je vous trouve adorable. Et si vous n'en êtes pas persuadée, je vous le redirai encore, jusqu'à ce que vous vouliez le croire. Mais moi, Nella, ne vous fais-je pas peur ?

— Et moi ? interrompit-elle en pâlissant davantage.

— O, vous, mademoiselle, vous doutez de vos charmes parce que vous êtes sûre qu'on ne les appréciera que mieux et votre pâleur, dont vous semblez vous plaindre, ne vous rend que plus chère. C'est moi, que vous devriez considérer comme un infortuné dans son vêtement sombre.

Nella regarda en souriant l'habit seigneurial du jeune homme et dit avec une délicatesse railleuse :

— Votre vêtement sombre?... A propos, où l'aurez-vous caché?

— Où vous voudrez, fit-il passionnément en se prosternant aux pieds de sa maîtresse. Pendant qu'il reposait sa tête sur les genoux de Nella afin de couvrir de baisers les mains de son amie, celle-ci porta à ses lèvres les cheveux du jeune homme et les baisa pareillement. Au bord des lacs égyptiens, parmi les fleurs d'un pré, quelquefois un flamant rose se couche et jacasse aux pieds odorants de balsame de sa blanche compagne et celle-ci peigne les plumes de son mâle, charmé qu'elle lui plonge, au sein des ailes, un bec d'ivoire.

Nella essaya ensuite de relever Boccace. Ce fut alors qu'il se laissa choir tout à fait à ses pieds, sur le coussin jeté près d'elle. Elle avait laissé retomber sur sa robe ses mains de neige avec lesquelles le jeune homme jouait. Il lui demanda pourquoi, depuis qu'il la connaissait, il la voyait si pâle. Nella regarda Jean avec mélancolie et lui demanda à son tour si cette pâleur lui répugnait.

— Au contraire, répondit-il ; mais comme vous pourriez être souffrante ou n'être pas heureuse, je vous ai fait cette question.

Elle assura à Jean qu'elle ne souffrait pas, surtout depuis qu'elle avait pensé qu'il l'aimerait, un jour, peut-être. Quant à l'histoire de ses malheurs, elle le supplia de lui en épargner le récit.

— Et vous, acheva-t-elle, étiez-vous très heureux chez vous avant que nous ouvrissions nos fenêtres ?

— Heureux, dit Jean, je ne le saurais dire parce que je n'avais jamais senti le besoin de l'être. J'étais indifférent. Je regardais passer ma vie comme souvent l'Arno sous les arches du Rubaconte. Sans consulter mes goûts naissants, je suivais une ancienne route où ma capricieuse imagination m'avait poussé dès l'enfance. Cette route était aride, mais honnête, et l'orgueil, que nous tirons de notre vertu, était le seul guide qui m'y conduisît avec persévérance. Je souffrais cependant. Au milieu des inféconds des études de l'École, j'avais apporté une nature d'artiste et, jusque dans ces plaines mortes où la Dialectique s'avance, à pas lourds et comptés, je bondissais tel qu'un esprit sauvage. Je croyais voir dans ma course effrénée autant de vérités que ces méthodiques raisonneurs en rencontraient dans leurs progressions lentes. Ils ne contemplaient pas le soleil sans un prisme : moi je l'envisageais à l'œil nu, au risque d'en être ébloui. Oh ! je me sentais robuste sans cuirasse, solide dans ma logique sans l'appareil de l'argumentation. Parfois la rêverie m'arrêtait dans ces vieilles bibliothèques jaunes, où nos théologiens ne collectionnent pas moins de parcheminerie que les troupeaux bêlants n'en font avec leurs peaux, et je croyais voir ces milliers d'in-folio comme autant d'ossements auxquels manquent la chair et le souffle. Alors, pas moins que si j'eusse eu dans ma poitrine assez de force pour animer cela, je criais avec la voix d'Ézéchiel : — « Penses-tu, Seigneur, penses-tu que ces os pour-

ront vivre? » Et l'énergie que je portais en moi me faisait répondre à moi-même: — « Je le pense! » Mais l'âge venait où ma raison allait combattre ses préjugés. La nature commençait à me paraître contrariée par la vertu et je trouvais qu'il y avait dans cette incohérence une erreur des hommes ou une tyrannie de Dieu. Une chaleur plus suffoquante que celle de mon cerveau roulait en laves dans mon cœur. L'éclair de ma raison était troublé par les fulgurantes rougeurs qui embrasaient mes sens. Je sentais une chaîne de chair se tendre, se tordre, se rompre, et un esclave sortir de ma poitrine en implorant la liberté. Que de fois, ô Nella, un bruit de pas dans la rue, une voix douce qui parlait, qui murmurait une chanson, remplirent mes sens d'une volupté inévitable et d'une subite frayeur! « Tu te trompes, disais-je à mon cœur palpitant, la vérité ne réside pas dans cet ordre enivrant de sensations. Elle n'est que dans la sévérité des dogmes: recours à tes livres. Elle n'est que dans la froideur des dalles de Santa-Croce; retourne à l'église. » J'allais donc à mes manuscrits, j'allais sur les marbres d'une chapelle. J'y jetais dessus mon pauvre cœur, tel qu'un charbon rougi. Je pleurais sur lui. Je priais pour lui. Il brûlait toujours. J'étais bien malheureux! Tenez, Nella, je me souviens d'un soir entre autres. Le jour avait été un des premiers du printemps dernier. Il avait fait chaud, la matinée entière. L'on suffoquait. Avec cela, les roses étaient fleuries et agaçaient la respiration avec leurs parfums âcres. Les arbres, pleins de feuilles, étaient pleins d'oiseaux. Tout chantait autour de moi. Mes nerfs étaient rompus par le sang qui les galopait en laves bouillonnantes. Je voulus dormir; je ne pus pas. Je voulus lire; je ne pus pas. Je souffrais tant que je pleurai. Alors mes sens m'épouvantèrent en s'adoucissant sous la coulée des larmes, et il me vint au cœur une langueur morose qui le roidit. Je sanglotai. Ce sanglot m'éveilla; je bondis hors de ma chambre. Aveugle, ivre, fou, je courus deux heures. Toujours ce même brasier ronflait, dans lequel je sentais mes nerfs se tordre et mes os calciner. J'entrai dans une chapelle du Lung'Arno. J'y priai. Je m'y couchai par terre, le front collé à la saillie d'un cénotaphe, le sein ouvert contre le marbre. Quand je revins à moi, je respirai une odeur douce de cellule et de bure. Le vieux moine qui avait eu pitié de ma faiblesse et qui m'avait transporté dans

sa chambre, priait sur le bord de ma couche.... Vous pleurez aussi, Nella?

— Moi?

Depuis un moment, la jeune fille rougissait; mais son œil, ardemment ouvert sur Boccace, n'avait cessé d'interroger l'ami jusqu'à ce que ces dernières paroles l'eussent voilé de larmes.

— Vous avez bien souffert! ajouta-t-elle.

Lui, tout entier à sa passionnée fugue, releva ses cheveux d'un coup de main et poursuivit:

— .... Cependant, je lisais Abailard. Malgré les anathèmes de Bernard de Citeaux et du Concile de Soissons, je reconnaissais qu'il était vénérable. Sa chasteté était passée par le feu des passions et par le fer des méchants, et je trouvais dans son constant amour quelque chose qui épouvantait mon imagination et subjuguait mon cœur. J'aimais ce philosophe rationnel. Je disais: Sous Socrate, il eût séduit Platon. Sous Innocent III, les suppôts du Parvis-Notre-Dame le vilipendent. Qui a raison? Le martyr. L'on a toujours raison, au moins raison du cœur, quand on s'est fait torturer pour sa cause. J'aimais donc Abailard. Je le méditais. Si j'envisageais ses fautes au point de vue de la morale catholique, elles prenaient à mes yeux la proportion de ces montagnes qui se confondent avec le ciel. Si je les étudiais au point de vue naturaliste, je les trouvais humaines. De quelque côté que mon esprit se tournât, il était subjugué. J'étudiai les principes rationnels et je les trouvai conformes à la justice, la grande et la première règle de nos devoirs. Un soir je dis: « Abailard a raison. Tous les prêtres de l'Église se trompent. » Dès lors, les fautes matérielles de ces hommes ne me trouvèrent plus accusateur. Je ne rougissais point des chutes où leur tempérament passionné les précipite; je ne plaignais que ces lois bâtardes, génératrices de l'hypocrisie obligatoire, qui leur nient la réhabilitation. Mais leur exemple malheureux ne m'entraînait pas. Leur fière émancipation ne m'encourageait pas. Je me consolais de ma stérilité en me confiant à ma jeunesse. J'espérais, dans mon sombre *lucco*, sous mes sourcils froncés, malgré mon visage pâli, malgre ma taciturnité, j'espérais, nonchalamment assis dans le désert, qu'un être aimé m'en retirât un jour. Je crois que, l'autre soir, vous passiez par là quand vos deux yeux mélancoliques me firent signe de les suivre. Qu'en pensez-vous?

— Oui, répondit Nella. Mais voulez-vous que nous n'y repassions plus? Car s'il vous fut pénible de m'y attendre, il ne me le fut pas moins d'aller vous y chercher.

— Non, n'y repassons plus. O! l'affreuse solitude, que toute ma vie je porterai dans mon cerveau, comme une apparition d'enfer. Qu'elle était vaste avec ses intangibles infinités; qu'elle était glaciale et peureuse avec ses souffles de la mort! Je m'étais fait, au tournant de la quinzième année, quelques compagnons de mon âge et de mon enthousiasme. L'immensité religieuse nous séduisait comme un pays inconnu séduit l'esprit du voyageur. « Y entrons-nous? se demandaient nos imaginations aventurières. L'on dit que la vie y est nouvelle, que les passions des hommes et les misères de l'existence en sont bannies. La sainteté y est l'état permanent des consciences, et l'immortalité leur héritage. Y entrons-nous? » Au chant des psaumes nous fîmes les premiers pas. Des voix célestes nous répondaient dans l'air. On brûlait de l'encens devant nous. C'était inénarrable. O les sueurs de nos fronts jeunes, que des anges descendaient recevoir goutte à goutte dans des calices d'or! Nous ne souffrions pas assez parmi nos voluptés paradisiaques. Alors nous inventions les mortifications. Nos paupières s'immobilisaient sur nos yeux; nos langues s'atrophiaient dans nos bouches cadenassées; nous clouïons des pointes lacérantes dans les cuirs de nos ceintures, nous déchirions nos chairs. Nous gercions notre cœur. Et lui, comme un petit oiseau du soleil qui s'est pris entre les ronces d'un rosier, se débattait, s'affaiblissait, se roidissait, mourait. Nous regardions le sang couler. Il y avait quelquefois sur notre route, dans un site plus désolé, des auberges mystiques où la contemplation était plus haute, la mortification plus raffinée, la vie plus brève: un composé d'ergastule et de morgue, que l'on appelle monastère. Quand nous passions devant l'une de ces retraites, quelque compagnon nous quittait. Ce n'était certes pas le plus lâche de la bande; c'en était le plus jeune, d'ordinaire, et le plus exalté. Je me souviens de l'un d'entre eux. Le malheureux entendait derrière lui, sans trêve, la voix mourante de son père. Sa mère était morte déjà. A force d'appeler, le père n'allait bientôt plus vivre et la voix agonisante trouvait dans son extrémité des rugissements troublants. « Où n'entendrai-je plus que Dieu seul? » me demanda-t-il. Je

l'accompagnai au monastère. Le matin où je dus le quitter, j'entendis les moines descendre lentement à Matines. Personne ne pensait plus à personne. J'entr'ouvris ma cellule. Celle-ci était contiguë à la bibliothèque des Pères, de telle sorte qu'on entendait vice versâ ce qu'on faisait dans les deux pièces. A peine eus-je fermé ma porte que celle de la bibliothèque s'entre-bâilla et qu'un jeune moine s'élança à mon cou. « Frère Louis, lui dis-je, en reconnaissant le familier que le Prieur avait commis à mon service, vous n'êtes pas au chœur avec les autres frères? » Il pleurait.... « Allons, adieu et merci. » Il essaya de me dire, entre ses larmes: « Vous partez? — Il le faut bien, mon frère. » Alors son œil s'ouvrit tout grand, ses larmes s'arrêtèrent, sa voix s'éclaircit: « Il le faut bien, oh! il le faut bien, messire Jean. Ici c'est le sépulcre. Courez là-bas, vivre au soleil et, croyez-moi, ne repensez à nous que pour nous plaindre. — Alors, venez-vous-en aussi, frère Louis. — C'est trop tard! » dit-il en m'embrassant pour la dernière fois. Quand je tournai la tête, j'étais au bas de la montée et le couvent se cachait par là-haut, dans les brumes. Triste petit frère Louis, j'ai bien pensé à vous, depuis cette heure, et je crois que je serai bien vieux quand je verrai encore votre tête fine et langoureuse, et le duvet blond de votre courte barbe, et vos yeux malades, ô triste petit frère Louis!...

« Je rejoignis mes compagnons de route et nous continuâmes à marcher dans le sable. Chose étrange, nous desserrions nos mains, à mesure que nous nous connaissions davantage. L'intelligence et l'amitié faisaient leur choix. Les uns subjuguaient les autres par leurs idées supérieures; mais les autres prenaient, dans leur subjection, des rancœurs de vautours vaincus. Un jour j'eus de notre chef la charge de haranguer ces séides dévots. Pendant une heure de sauvage éloquence, je brandis, sur ces crânes rasés et accroupis devant moi, le bâton de Moïse et le fouet de Christus: les vautours croassaient. Je roulai ma voix comme un tonnerre: ils s'agitèrent sur leurs arpions. Je les frappai au masque: ils se levèrent. Et du coup brutal de leurs ailes déplumées, ils me jetèrent par terre. Leur jalousie m'avait vaincu....

« Cependant un ami me restait, pour ma consolation. Il avait mes idées, mes sentiments, mon âge. Les charmes de son vi-

sage ressemblaient aux charmes de son âme, il ignorait sa valeur et aimait apprécier celle des autres. Nous n'étions heureux que quand nous nous parlions, parce que cela nous arrivait rarement. Tous les robins avaient les yeux sur nous et, si l'un d'eux nous rencontrait par fortune, leurs copains étaient vite éveillés à l'aboiement d'annonce. Un jour, tous deux, nous nous étions retrouvés quelque part. Pour échapper à l'épiement, nous nous étions bizarrement coiffés. Les guetteurs nous reconnurent, et une farce en fut jouée dont mon cœur a saigné longtemps et dont je n'oublierai jamais l'impression abjecte qui m'a dégoûté des gens d'église. Depuis ce soir-là, les deux amis n'ont plus conversé ensemble. Ils se sont encore regardés passer sous les étoiles, pendant les récréations de la communauté. Ils fendaient la foule noire où ils étaient mêlés, et ils ne s'embrassaient encore que dans le vague des abstractions. Je crois, Nella, que je ne reverrai plus cet ami dans ce monde désert d'où vous me retirez et où il poursuivra sa route. Et puisse-t-il se souvenir de moi, sans rougir de ma vie différente. Moi, je conserverai dans mon cœur toujours intact peut-être, peut-être ouvert un jour, peut-être dévasté, je conserverai comme une relique sainte ce vieux morceau d'une affection brisée où je reconnais ma jeunesse. »

Boccace n'avait pas cessé, tout en parlant, de jouer avec les deux mains blanches de Nella.

Et elle ?

Avez-vous regardé quelquefois, pendant l'orage, un camélia blanc ? La tige qui soutenait la fleur était si grêle que la fleur se balançait à s'en casser, et vous disiez à chaque coup de vent : « Voici la dernière secousse. »

Nella faisait ainsi.

Le dernier souvenir que Jean avait rappelé, finit par plonger l'intraitable narrateur dans une mélancolie muette. Alors Nella reprit :

— Pour avoir tant souffert, vous ne paraissez que plus riche de souvenirs. Ce sont eux, je crois, qui nous font véritablement vivre. Lorsque l'action d'un sentiment se développe, elle émotionne les nerfs au point que l'esprit est incapable de raisonner sa volupté. Mais quand le cœur s'est maîtrisé, comme c'est à l'esprit l'heure de s'enivrer ! N'est-ce pas, Jean, que le souve-

d'un beau jour est plus beau que le jour lui-même? Alors plus petites choses reparaissent et grandissent. Et vous ap-hendez que je vous défende des souvenirs? Promettez-moi chose, au contraire.

– Laquelle, Nella?

– Rien qu'une chose.

– Eh bien, dites!

– Mais m'obéirez-vous?

– Je vous ai dit, Nella, que c'est mon seul désir.

– Une chose pénible....

– Quand elle serait dure?

– Difficile....

– Quand elle serait impossible?

– Savez-vous écrire?

– Mon Dieu, peut-être.

– Alors....

– Parlez donc?

– Vous écrirez....

– Quoi?

– Votre histoire.

– Et pour qui?

– Pour moi, d'abord.

– O imprudente jeune fille, comprenez-vous seulement ce vous demandez! Écrire, écrire! Observer d'abord, composer uite, oh quel supplice! Vous êtes-vous quelquefois demandé, la, ce qu'il faut pour bâtir un poète? Je donne ce nom à rivain, parce que l'idée qu'il embrasse est la plus vaste, soit ır la création des sujets, soit pour leur critique. Il faut d'abord la nature ait choisi ce pauvre malheureux entre cent mille, mi les fétus incomplets de la génération. Ceux-ci sont d'or-aire les plus chétifs; des tempéraments malingres, rachiti-s, tout de nerfs ou tout de lymphe, chez lesquels le cer-u absorbe entièrement les ressources vitales. Ils commen-t à passer l'enfance dans la mélancolie. La contemplation choses les béatise. Mais ils sont si violemment secoués par observations de l'être, qu'ils les évitent comme un tourment. rs naît la paresse, étonnant défaut des natures les plus vives. état d'atrophie morale persiste jusqu'à la fin des études laires. C'est le moment où le jeune homme consultera ses

aptitudes et choisira sa carrière. Celle du poète est fatalemen arrêtée, étant données les aptitudes de celui-ci à s'immobilis au sein du mouvement, à suspendre ses actions au profit de s pensées, à s'écarter des foules. Le sujet réflecteur est donc trou Mais où sera la matière de ses pensées; l'objectif de ses cr tions? O le grand, l'empoignant travail qui commence! Voy Nella, ce visage pâli, ce sourcil bas, cet œil reculé du mi rable poète. Il se penche sur le monde et le regarde agir l'on aime, il regarde; si l'on vit, si l'on pleure, il regarde. c'est tout. Les plus violentes passions, qui ébranlent feuille feuille l'arbre de l'humanité, le laissent seul intangible à s faîte. Ou bien, il porte en lui deux hommes dont l'un obser l'autre, comme un geôlier son prisonnier. Pauvre mort-vivan Je le comparerais à ces cadavres dont l'œil ouvert sur un poi de la bière, le regardera macabrement toute l'éternité. Alor le poète ébauche son œuvre d'après nature. Il dessine ses pa sages, il incarne et ossifie ses caractères, dans le silence, dan la nuit, là-bas, au fond de son cerveau. Mais la forme qu' prête à ses rêves n'est presque jamais de convenance et, aprè l'éreintement de la conception, viennent les violences de l'en fantement. Supposez, Nella, que l'œuvre soit parfaite et sort des mains tremblantes de l'ouvrier, comme une image de l Vérité mathématique. La voilà désormais publique. Chacun v en discuter la valeur, comme ferait un juif de quelque mar chandise en vente. En effet, il faudra payer celle-ci d'admira tion. Or, rien ne coûte tant aux hommes que de reconnaîtr la supériorité d'un autre homme sur eux. Alors la discussio des maîtres, la cabale des partisans, la méchanceté des rivaux la bêtise des autres. C'est une première passe, d'où l'on revien déjà meurtri. Mais un autre public plus redoutable attend l'œu vre. Celui-ci, Nella, m'épouvante et, quand j'aurais jusqu'à pré sent la force de vous obéir, il aurait, lui, celle de m'immobiliser en core. Pensez, Nella, qu'au milieu de ces gens inconnus après tout il se trouve une âme, parente de la vôtre ou seulement amie C'est une mère qui éleva votre innocence; ce sont des disciple d'école dont vous partageâtes l'enseignement. O mères, serez vous sans douleur, à ce déchirement du voile devant la brutal existence, et la honte ne montera-t-elle pas des trop sincère pages de vos fils sur vos grands fronts de saintes femmes

« Est-ce lui, direz-vous, lui dont j'habituai les yeux aux scènes chastes de la vertu ? il a ouvert ceux-ci et son cœur aux odieux agissements du vice. » Oui, mère, c'est bien lui ; lui dans le flot de la vie courante, lui avec une soif inaltérable du bien, avec l'insurmontable dégoût du mal, avec le mot qui fasse aimer l'un et détester l'autre. Mère, qui pardonnâtes à la virginité de votre fille en faveur de l'enfant plein de vie qui rompit ses virginales chairs, pardonnez aussi à la libre pensée de votre fils pour les bienfaits qu'elle voudrait produire.... Et les amis ? mes amis à moi ? Si quelques idées de mon livre ne sont plus de leur orthodoxie, je suis d'abord un hérétique. Que mes ivrognes ne parlent pas comme des saints, parce que la vérité le leur défend, et c'est moi le truand. Un caractère vicieux, dont je peins les hontes pour effrayer les gens de bien et faire rougir les dépravés eux-mêmes, est le caractère de mon immoralité personnelle. Désormais je porte sur mon front la flétrissure du débauché, dans mon cœur l'impiété du sacripant, sur ma poitrine la ceinture rouge du bandit où rougoie la lame encore saignante de mon dernier assassinat. Il faudrait donc, Nella, pour satisfaire à vos désirs, subir d'un même coup la paralysie de l'observateur, la gésine du producteur, les blessures et la palinodie de l'athlète attaqué brutalement et sottement persiflé. Jamais, jamais cela ; quand les pensées me rongeraient les os du crâne, comme les vagues de la mer affouillent les granits de la côte ; quand mon cœur ne serait plus, sous la piqûre des sentiments, qu'une pelote d'épingles ; non, quand je devrais mourir de mon silence ; non, quand.... vous me bouderiez, Nella.

Nella faisait en effet une mignonne grimace en grossissant ses deux petites lèvres, jointes en cul de pomme par-dessous un nez très longuement moqueur. Mais elle sourit vite et dit bientôt :

— Nous aurons le temps d'en reparler.

Ils s'entretinrent longtemps encore de ces choses, très vite dites encore que très longues, quand on est amoureux. A la fin, elle dit :

— Et ma messe ?

— Votre messe ?

— Oui. C'est dimanche, aujourd'hui. J'étais sortie pour mes

dévotions et j'ai bien peur que le plus paresseux moine ait déjà dit son *Introït*, en mon absence.

— L'*Introït!* nous l'avons dit ensemble. Et puis, quand on a fait ce qu'on a su et pu pour contenter Dieu et les hommes, le péché n'est plus qu'un jeu de mots dont les anges rient tout bas en se le racontant sous la barbe des Patriarches et de la Sainte-Trinité.

VI.

Il arrive dans ce monde de contradictions que plus une entreprise est difficile à conduire à sa fin plutôt aussi on l'y fait parvenir. Les hardis voyageurs ne s'aperçoivent de l'élévation d'une montagne que lorsqu'ils en ont gravi le sommet. Ils auraient mesuré plutôt une colline. Mais, par la raison qu'ils peuvent dépasser celle-ci comme ils veulent, ils dorment au pied; tandis que, tout à l'heure, assis sur un glacier ils regarderont là-haut, parmi les daims et les chamois en course, le grand soleil se promener à mille lieues d'azur par-dessus les nuages.

Jean fut surpris, dès le matin suivant, du long chemin qu'il avait parcouru en si peu d'heures. Mais il n'en ressentit aucune peine.

La première raison de son indifférence à l'endroit de son cœur fut qu'il ne croyait pas encore à son amour comme à une affaire sérieuse. Ensuite, tous les sentiments qu'il savourait étaient si doux qu'il voulait savoir jusqu'où irait l'ivresse. Curiosité facile, qui prendrait un buveur devant un broc de vin. Comment quelques gouttes de sang vermeil rougiront-elles l'Océan? Comment le soûlement d'un gaster? C'est bien simple. Buvez. Voici le feu sous le sang, et voici l'ébullition. Buvez encore. Déjà la vapeur est montée sous la voûte du crâne et fait tout tourbillonner dans sa spirale inéluctable. La chaleur refoulée cherche issue. Les os suintent; la peau transpire; les yeux pleurent. Le mouvement de la turbine intérieure sort avec les sifflements d'un fouet et, sous l'action cinglante de ce fouet, le corps tourne en toupie. Alors il faut dormir. Ainsi va de l'ivresse.

Jean métaphorisait sur son amour nouveau, à peu près en
s termes :

— Jusqu'à présent, se disait-il, c'est une eau douce ; le cou-
nt calme me porte sans efforts aux rives que je pense d'at-
ndre. Ou bien, c'est un sommeil où ma vie a fait halte, comme
pasteur du désert devant un mirage. Ce courant finira-t-il
lac ou en abîme ? Derrière ce mirage y aura-t-il du sable
core ? Qu'importe.... Je tiens la torche à mon spectacle....

Mais une chose surprit Jean. Ce fut la timidité qui le reprit
entr'ouvrir sa fenêtre.

C'est bien toujours cela, ô ! méchantes petites fenêtres ! Une
s que vous vous êtes ouvertes sur le grand ciel bleu où papillon-
nt les jeunes filles, vous ne voudriez jamais plus être closes.
entre un air si frais du dehors. Dans cet air ensoleillé flot-
ent des parcelles, comme des navires blancs sur mer là-bas,
bas dans le brouillard doré. Ah ! c'est un fil de soie, qui fait
le. C'est un cheveu qui vogue avec des balancements de
sseau. Une poudre blanche, comme la vapeur des lointaines
ées, parfumée comme l'air des voyages, les accompagne. Le
de soie et le cheveu se matent, se dégradent, se perdent
ns la lumière blonde de la ligne, tombent sous le noir bleu
l'horizon. Reliques adorées ! que ma charmeuse a laissées
rès elle, vous voilà disparues ? Mais un bruit d'ailes repliées
un gazouillis d'oiseau content circulent dans l'espace. Est-ce
e hirondelle, ô mes gentils vaisseaux, qui s'est posée sur vos
ts oscillants ? Bon Dieu, comme elle jase ! L'on dirait qu'elle
pelle.... peut-être son compagnon de route. Entendez donc ?
: ! pic ! O la babillarde ! O le pauvre compagnon qui l'écoute,
leux tirées d'aile, le cœur battant....

O ! méchantes petites fenêtres !

Il écoutait les toussements provocateurs de sa douce amie, mais
notion l'immobilisait sur une chaise. Nous mettons en effet
e réserve presque avare à jouir lentement d'un bien qui nous
ite. En ne l'épargnant pas nous l'épuiserions trop vite. La
ologie a fait de cette économie un dogme, en inventant la
tation d'Eva. Deux créatures virginales promènent sous le
eil de la jeune nature les secrets nus de leur beauté. Mais
regrets attendaient leur ivresse, au réveil. Alors la pudeur
orta des voiles à l'innocence voilée, et fit de la curiosité ce

charme qui ne soulèvera que par instants la folle-vigne où dort la source des voluptés intarissables. C'est là ce qu'enseignait du moins le mari philosophe de Xantippe. Il disait dans sa prison, à ses disciples, qu'il n'avait pas compté encore toutes les grâces qui bordaient les lèvres amères et les seins durs de son épouse acariâtre.

Il crut que s'il ne sortait pas de cette chambre bienheureuse, il éclaterait dans son cœur plein de charme.

Alors il éprouva très bien cette vérité banale que l'homme n'est pas plus capable de contenir la félicité parfaite que le parfait malheur. Sa nature l'incline fatalement vers la peine, état ordinaire de la vie, et elle l'y pousse d'autant plus violemment qu'il s'en était éloigné davantage. Ainsi l'on précipite du haut des vannes, dans les écluses, le niveau supérieur des eaux et le flot dégonflé retombe sous l'étiage où les gros cailloux le coupent et le font éclater de colère, entre l'écume des thalwegs.

Il pensa d'aller voir Gaddi et de lui raconter son aventure.

La coutume des étudiants en vacance et l'envie d'être dorénavant fidèle aux désirs de Nella, engagèrent le jeune homme à préférer le manteau à la cape. Il se vêtit élégamment et descendit son escalier. En passant sous le balcon de son amie, il regarda amoureusement celle-ci et pour la saluer il releva sa toque. Quelqu'un, qui l'aurait observé à cette heure, eût pensé d'un joyeux jouvencel qui salue le soleil avant d'aller chercher dans la blonde lumière la liberté et la gaîté, voluptueuses sœurs de la jeunesse.

A l'extrémité de la *piazza*, il se retourna pour saluer encore en agitant sa mante brune, et Nella, qui avait laissé tomber son aiguille pour s'accouder à la fenêtre, attendit langoureusement que Jean eût disparu pour chanter sur un air plaintif cette romance :

Pourquoi quitter à son seuil solitaire,
Mon jeune frère,
Ta jeune sœur?
Car se peut-il que la plus belle messe
Sans ta maîtresse
Ait sa douceur?

Hélas! tu vois à mon pâle visage
Qu'avant mon âge

Je vais mourir,
Et que les fleurs se fermeront sur terre
Quand mon suaire
Devra s'ouvrir.

Alors reviens. Et laisse que je prenne
Moins dure peine
A te quitter,
Puisque d'ici la dernière hirondelle
Va tendre l'aile
Où m'emporter.

Lorsque Boccace entra chez Gaddi, il trouva celui-ci devant son chevalet et occupé à peindre le portrait d'une femme. Elle était blonde de cheveux et de chairs, nue de corps. Les yeux bleu-marine demeuraient calmes et traîtres comme l'eau. La bouche s'entr'ouvrait pour embrasser ou pour mordre. Jean reconnut les traits de Barberine. Mais il chercha vainement le modèle. Une portière, dont les volans évoluaient encore comme un dos de serpent vers un coin de l'atelier, attestait que la fine couleuvre à corps humain s'était glissée par là, jusqu'à la garde-robe. Gaddi semblait revenir péniblement d'un rêve fascinant, il frottait ses yeux du revers de la main qui tenait le pinceau, et posait nonchalamment la palette sur une table voisine.

Jean ne put s'empêcher de témoigner à son ami le regret qu'il ressentait à l'incommoder peut-être. Mais il lui dit cela d'un air si drôle que Gaddi ne laissa pas d'en rire.

— Je savais bien répondit Matteo, que tu serais un jour capable, mon beau clerc, de demander pardon à un peintre amoureux, pour l'avoir surpris portraiturant à genoux sa maîtresse. Oui, de bon cœur, je te pardonne et n'en dirai rien à notre évêque qui m'a commandé une Annonciation dont Barberine sera la Sainte-Vierge. Mais réserve-moi le droit de t'interrompre, à mon tour, à ton jour, et à ton heure, dans la besogne où tu me troubles.

Boccace reprit en souriant qu'il regrettait beaucoup de ne lui point laisser cette reprise, car il n'était pas peintre.

— En effet, dit Gaddi. J'oubliais qu'entre un nouvelliste et un peintre il y a une différence.

— Mais qui donc est nouvelliste, ici ?

— Mais qui donc est nouvelliste, ici ? O pudeur ! Eh bien, toi.

— Moi, nouvelliste, mon ami, et de quoi? Le soleil va passer dans trois jours des Poissons au Bélier. Messer Gualtier duc d'Athènes règne à Florence, et Philippe VI en France, et Édouard III en Angleterre. Nous sommes le 25 du mois de mars de l'année 1333. C'est onze heures. Il fait chaud. J'ai soif. Voilà mes nouvelles. Ah! j'oubliais. Je sais aussi que la vie est un passage!... que la mort est un malheur!... que l'amitié est un trésor!... qu'il faut mourir une fois!... que le cœur de l'homme est un mystère!... que la mort est la fin des misères!... que deux et deux font quatre!... que dans la mort.... Ouf! Fais-moi boire!

— A ta soif, mon ami, à ta soif.

En même temps Gaddi tendit un verre à Jean. Et le glouglou d'un *fiasco* de Toscane tombait, avec des gouttes purpurines dans le cristal.

Boccace but son plein verre, d'une seule lippée.

Gaddi émerveillé le regardait.

— Holà! D'où viens-tu donc, si altéré?

Jean posa le verre vide et dit, en abaissant les deux paupières sur ses joues illuminées:

— *Qui bene bibit, bene....*

— Chut! A bas le latin!

— 'Η γη μελαινα πινει, πινει δ'εαυτ....

— A bas le grec!

— *Ich will ein Glass hoch wie der Thurm....*

— A bas le tudesque!

— *Caballeros, sin embargo, no bibeis mas que diez pintas....*

— A bas!

— *Whenn the see shall be one bottle, I will be the potator.*

— A bas!

— *Bicchierino, benchè 'l parlar sia indarno alle piaghe mortali.*

— A bas! à bas! à bas!

— Et après?

Gaddi crut que Boccace retournait, soûlé de paroles, d'une argumentation scolastique sur l'Ubiquité Sacramentelle. Il se rappela avec effroi le souvenir de ces infortunés Scotistes qui séchèrent, jusqu'à mourir, dans une dispute fameuse. Ce fut pour le moins qu'il contraignît Boccace à refaire salive d'un autre coup de vin.

En vérité, Boccace était épanoui.

— Aristote dans les *Problemata*, commença-t-il....

— Tais-toi, tiens. Tu es soûl.

— Ah ! mon ami, pour une fois tu m'insultes. Je te condamne pour la peine à reprendre ton argument. Tu disais que les nouvellistes ?...

— Hé, oui, je t'insulte, et je veux achever. Mon pauvre Jean....

— Hein ?

— Quand sauras-tu donc ce que nous savons tous, à ton âge ?

— *Scientia inflat.*

— Quand te laisseras-tu meubler le crâne par une cervelle d'homme et mettre dans ta poitrine quelque autre chose qu'un cœur d'automate imbécile ?...

— *Cerebrum tripartitur, quod in unum resumitur.*

— Ah ! Boccace, Boccace, tu as beau plisser ton jeune front avec les pensées sévères et habituer ta bouche charmante....

— Tiens, tiens !

— .... Aux mots sans idées d'une stupide école ; il faudra bien qu'un jour ce front s'unisse, et que cette bouche s'ouvre pour donner aux songes de l'amour les formes douces du gentil langage....

Il arrive que, sous l'étreinte d'un sentiment réveillé tout d'un coup, le cœur soit comprimé soudainement. A ces mots de Gaddi, le visage de Jean avait changé. Gaddi poursuivait :

— Allons ! allons ! quitte-moi là ce monde utopique où tu ne comprends rien. Rentre dans la nature. J'ai contemplé dans tes yeux la grâce de ton âme. J'ai vu l'énergie de ta pensée dans la vigueur de ta parole, et cette inflexible vigueur chez un être naïf comme toi m'a fait sourire de pitié. Tu parles d'éternité et tu n'as pas vécu encore. Tu parles de pénitence, comme si ta vertu farouche avait déjà commis des crimes ! Eh ! parle donc d'amour, voix gentille. Revêts de mots harmonieux les rêves de ton cœur. Boccace, prête ton verbe à la patrie. Quelque chose de grand s'y meurt, entre les poings des prêtres....

Gaddi rappelait Boccace à ses deux suprêmes croyances : son nouvel amour pour Nella et son avenir littéraire. Boccace répondit donc à Gaddi par le monologue suivant :

— Penses-tu, mon ami, à ce que tu me demandes et n'aurais-tu

pas le courage de tenter l'entreprise toi-même? Tu veux quelqu'un qui prête sa parole à tes rêves, et c'est à moi que tu t'adresses? Quelque chose de grand se meurt chez nous, dis-tu, et tu l'appelles la nature; mais crois-tu qu'il m'appartienne de faire autre chose que m'en plaindre avec toi? Hélas! la gloire de nos pères a déserté Florence. Je regarde avec toi vers Ravenne, et depuis douze ans nous attendons venir les cendres de l'Alighieri. Lui, lui, serait cet homme dont la sépulture, frappant du moins nos yeux, relancerait nos âmes vers la poésie morte. Pétrarque nous restait. Mais la fatalité, s'attachant à une race qui dégénère ou à une rivalité qui atténue toute grandeur, a inspiré à celui-ci du mépris pour la langue qu'avait fixée celui-là. Il faut donc oublier, dès le berceau, les mots naïfs de notre aïeule et couvrir nos mesquines pensées du langage de Rome, comme la trop large base des Alpes ferait d'un tronc nu. Chose étrange! pourtant. C'est à l'heure où le progrès va dans le nord parler français, saxon, tudesque, que nous, la halte ou le recul, nous remettons en latin des idées désormais inutiles, d'inféconds sentiments. Pétrarque se tourne vers Rome. Dante regarde Paris. Qui a raison? Hélas! nous ne constatons encore que le tiraillement immense dont sont déchirées Florence et l'Italie entière. Notre race, engendrée par des germes morbides et formée dans des seins sans passions, s'incline sur son berceau, vers des seuils désertés. Nos cœurs s'attristent dans le doute. Nos paroles s'affaiblissent dans le vague. Nos yeux se perdent mélancoliquement entre deux horizons, comme ces yeux de voyageur qui regardent tomber le soleil par-dessous l'immense nuit et qui ne voient pas, à l'autre bout du ciel, monter le jour du lendemain. Dans cette nuit, quelle voix assez mâle s'élèvera pour appeler les lionceaux endormis, comme une lionne qui hurlerait dans les ténèbres et grouperait ses petits pour courir avec eux vers la lumière ou l'ombre de sépulcrales cavernes?

Pendant que Boccace parlait, Gaddi s'était approché du balcon et promenait sur les toits de la ville un long regard de complaisance. Il répondit à son ami:

— Ton langage est comparable à celui des malades qui, se sentant mourir, ont un désir qu'ils ne pourraient définir justement. Ils voudraient quelque chose, mais ils ne savent pas ce qu'ils voudraient. Que désires-tu toi-même? Est-ce le temps

lui ou le temps qui commence? Es-tu de l'avenir, Jean, où es-tu u passé? Car l'un et l'autre sont désormais distincts, comme e jour l'est de la nuit. Je sais qu'entre le jour le plus limpide t la nuit la plus sombre, il y a un crépuscule dont la clarté st difficile à peindre. C'est dans ce crépuscule que ton esprit, ncertain de ce qui va venir, se prend à regretter ce qui va isparaître. Tu es cet aigle plein de force qui s'étonne, en 'oyage à travers l'ombre, que le soleil ne luise pas encore; et l se prend à regretter, dès les premiers coups d'ailes, l'aire aissée derrière lui. Penses-tu que les siècles meurent, si une ipoque finit et que l'éternité s'arrête contemplative devant la épulture de ton Dante? Mon ami, rends aux morts l'hommage qu'ils méritent. Mais ne pense pas que le cimetière soit la cité, ni que l'idée du regret soit l'idée fécondante. Espère. Dans ce mot il y a la force des résurrections; il y a le rétablissement les santés alanguies. Je sais que la mélancolie est une passion noble. Elle recouvre une âme, comme une gaine une puissante épée. Mais il faut craindre que la rouille ne pénètre, à la longue, au fond du fourreau et ne réduise en un morceau de fer inutile cette lame trempée pour les triomphes. Préfère à cette mélancolie triste qui te penche vers une tombe, cette mélancolie joyeuse qui te fait sourire sur un berceau. L'enfant qui y est couché n'a pas encore la force des hommes. Son idée, vaste et partant mal définie, se perd avec quelque tristesse au sein de sa grandeur. Mais que l'âge lui vienne heure par heure, et ses idées se préciseront, son œil verra droit devant lui, dans ce vaste horizon où il s'égarait naguère il trouvera un espace où courir largement et ne jamais se perdre. Il y a toujours une naissance, à côté d'une mort. Périclès disparaît et Auguste surgit. Homère cède à Virgile ses tablettes, et Dante se couronne de lauriers qui croissaient sur le rocher de Pausilippe. Je ne sais pas si les lettres sont aussi bas que tu le dis. Mais l'art assurément ne saurait être plus malade. Eh bien, regarde-le arriver chez nous, des rives de Byzance. Il est pâle; il souffrit tant. Roidi dans ses tissus orientaux, il n'a d'éclat que par l'or de ses robes. Son air est idiot, ses mouvements sont rares. Il n'a pas encore une idée. Cimabue trouve belles nos Florentines; mais son pinceau, plus chaste que les papes, a peur d'un anathème. Et il drape, et il guinde, et ses madones byzantines sont encore les

Dames empesées de Comnène qui font l'amour avec un livı d'heures. Giotto lève un peu plus haut ses yeux galants. Il r garde vers nos collines, et leur prend quelques verdures d'ol vier. Du bout de son pinceau, il entr'ouvre la gorgerette de Fiésolienne ; mais sa main tremble, et la vierge Allegri remon le corsage. Cependant j'entrevois l'épanouissement de la natuı Une main court sur le ciel de Florence, déchire ce voile de ga qui dissimule encore le plein soleil. Désormais, la lumière (la raison éclairant le mystère, cette main va peindre sous jour nouveau les charmes nus de la réalité. Voici le fantastiqı Campanile qui porte sur sa tête romanesque le fanion des r voltés. Voici Santa-Croce qui s'est remplie de légendes, et q va se remplir d'histoires. Voici le Bargello d'où Taddeo Gad descend son échelle, après y avoir combiné la dernière visio Voici Sainte-Marie-aux-Grâces, où Satan se transfigure en fleuı et le moine en gargouilles porcines. L'art s'éveille. L'idée s'ét die, se transforme, s'étend. C'est la nature, ô Boccace, qui no invite à son banquet, toi, moi, les lettres et les arts, Floren et tout le monde.

— Et moi, dit une voix moqueuse, qui m'invitera à pass parmi vous ?

— Toi, continua Gaddi en prenant dans ses bras Barberin tu es, éternel féminin, la règle de notre morale et de notı esthétique. Tu es la forme de nos rêves. De l'amour ! Barb rine, et la vie ne tarit pas dans nos veines épuisées par qu torze siècles de continences délétères et d'abstractions myst ques. De l'amour ! Dante, et tu es immortel. Boccace, d l'amour !... Cependant, messer Jean, il faut aussi que Barberin vous pardonne. Car elle était tout à l'heure bien à l'aise dan son costume blond, quand vous l'avez dérangée cruellement.

— Oh ! répondit-elle en riant, pouvais-je prétendre à la grâc de mon costume, quand messer Jean se présentait chez nou dans un manteau si élégant ?

— Tiens ! dit Gaddi à Boccace, comment ai-je donc fait pou ne pas te voir et te féliciter ? Grand dommage, que Rina n'a pas ici quelque amie avec elle. Tu ne sais donc rien, mon Jeaı de ta désinvolture dangereuse. Toi qui as tant peur de me sermons, ne crains-tu pas tes velours encore plus que mes pa roles ?... Ah ! monseigneur l'évêque de mon lieu de naissanc

si j'étais vous, que je décréterais en faveur des maris, comme ci-après : « Défense à tout clerc prébendé en général, et à messer Jean de Boccace en particulier, de porter le manteau des seigneurs en passant sur les ponts. »

Jean n'eut garde d'être plus longtemps sérieux, et il demanda à ses amis la permission de leur raconter une histoire.

Alors, invité à s'asseoir entre Gaddi et Barberine, il leur dit point par point ce qu'il savait de ses amours nouvelles.

Quand il eut achevé de parler, Rina lui demanda si la voisine était jolie. Jean n'eut aucun scrupule à vanter sa maîtresse.

— Car, lui répondit-il, sa beauté est si différente de la vôtre que je puis en parler à mon aise à la plus gentille dame de Florence. Vous êtes la vie dans sa splendeur ; elle est la mort dans son dernier éclat. Je crois que vos esprits se ressemblent ; car elle aime beaucoup, comme vous, la lumière, les fleurs et les artistes. Si j'étais sûr que son cœur fût aussi grand que le vôtre, j'aurais déjà peur d'elle.

— Tais-toi, finit Gaddi, avec tes ritournelles de gentilhomme, aime-la huit jours et reviens nous voir. Seulement, fais-toi prévenir une autre fois, par égard pour ma modeste Barberine qui baisse les yeux comme une haudriette de Robert d'Arbrissel. Je ne parle pas de mon inspiration que je ne retrouverai pas. J'avais au bout de mon pinceau un sourire de bouche.... Ah ! quel sourire.... Enfin, je tâcherai de le pincer encore. Ainsi te voilà pardonné en faveur de Nella. Tu l'appelles Nella ?... Un joli nom. Est-ce possible ?... Eh bien, tant mieux, mon gros. Et maintenant, mes amis, retournons vite à nos amours.

VII.

L'angélus de midi sonnait à tous les clochers de Florence lorsque Boccace quitta Gaddi et chemina vers le Mercato-Nuovo, à moitié ivre de l'histoire qu'il avait longuement racontée et du bon vin qu'il avait bu. Le son clair des cloches s'élevant dans le ciel lumineux, continua à l'égayer le long des rues, jusqu'au seuil de sa porte.

Car cette nuée d'oiseaux en bronze n'ouvre pas bec et aile à l'unisson, au premier coup d'orchestre, dans les immenses villes. Une cloche commence à s'ébranler comme pour donner le ton du chant aux mille exécutantes. Alors ses compagnes s'émeuvent après elle, sûres d'arriver toujours à temps dans cette variation multigamme de l'angélus dont le charme est de mêler voix à voix, de les superposer dans le ciel, pareilles à des merles siffleurs dans les branches d'un chêne. Pas une ne veut laisser passer sa note inentendue. C'est pourquoi elles font, d'affilée, une traînée de fugues si longues que les moineaux des clochers ont le temps de hisser la tête entre deux ardoises, de secouer la poussière des plumes, de courir annoncer le scandale des cloches paresseuses aux moineaux des toits les plus lointains. Les bourgeois quittent l'ouvrage au premier coup de la coptée, et sont assis devant la soupe mijotante quand quelques voix retardataires de basse-taille, de baryton ou de ténor, flânent encore, gosier à l'air, par là-haut, sur quelque pignon, comme font dans la rue les chanteurs ambulants dont la cordée harmonieuse rampe de porte en porte, jusqu'à l'épuisement des plus drôles complaintes et des plus pittoresques accoutrements.

Chemin faisant, Boccace, qui remarquait les choses malgré son allégresse chaude, se plaisait surtout à considérer les couples amoureux et tout ce qui pouvait lui rappeler Nella. Il n'avait plus, comme le mercredi-saint en sortant des écoles, pris par les rues obscures qui le conduisirent chez Gaddi. Il ne discourait non plus autant en forme scolastique. Les rues où il marchait, libre d'allure et gai de cœur, étaient les plus larges et les mieux fréquentées. Les monologues qu'il faisait étaient les plus courts; le nom de Nella et un sourire par-dessus en faisaient la matière.

Et comme les bons cœurs ne sont heureux qu'en compagnie, Jean eut besoin de regarder les gens autour de lui.

C'était plaisir d'observer les fenêtres ouvertes. Par ici, un chat dormait dans la pose des sphinx. Par là, une nourrice apparaissait, portant au bras un petit môme qui pleurait de rage parce qu'il ne pouvait fourrer assez de doigts dans les narines de sa bonne.

Dans plusieurs maisons l'on avait déjà desservi et les demoi-

selles, assises devant leurs harmonicas, envoyaient dans la rue des lambeaux de romances dont les passants continuaient en sifflotant l'air populaire.

Au tournant d'une des grandes rues qui conduisait à la Signoria, une cavalcade, en costumes de chasse, passa au trot de dix chevaux. Les gentilshommes, la mante au vent et le poing au côté, minaudaient à la gauche des dames vêtues de longues robes, serrées de corsets courts, coiffées de toques à oreillettes parant l'épaule. Les valets précédaient ou suivaient le groupe des seigneurs, en portant sur un doigt les faucons chaperonnés, ou à la main les cravaches à pommeau d'or et les lesses de cuir qui retenaient au pas des chevaux la meute aboyante des chiens. Les bourgeois, fournisseurs des nobles, saluaient ce défilé sur les portes de leurs boutiques. Les manants grimaçaient. Cependant la cavalcade disparaissait, entraînant après elle la jalousie des uns et les bénédictions des autres.

Boccace approchait du palais des Donati quand il vit sortir, d'une maison voisine, un compagnon d'école en costume de clerc. Celui-ci eut beau regarder Jean ; il ne put pas le reconnaître dans son mantelet de jouvencel. Jean eut garde de laisser passer son camarade sans se démasquer à ses yeux, et il lui envoya le salut florentin. L'artien observa le gentilhomme, le reconnut, sourit malignement, et secoua quelque peu les épaules.

Sous les arcades, un mégissier-libraire, ayant les bras croisés devant son étalage de parchemineries, lui dit :

— Monsieur Boccace, je vous salue.

— Bonjour ! répondit Jean.

En passant sous les fenêtres de Nella, il vit qu'elles étaient désertes. Or, devant son portail sculpté aux armes des Boccace, un chien de boucher se mettait en posture et déposait trois laissées blanches :

— Signe d'argent ! dit tout haut le jeune homme.

— Ou d'amour ! ajouta le boucher.

Et Jean entra chez lui.

Cantarello prétendait que c'était temps. Le feu avait mangé les sauces. Il n'était pas dans Florence une bouche qui n'eût déjà dîné. En fin de compte, c'était insupportable.

— Tiens, défais mon agrafe ! dit insouciamment Boccace en tendant ses épaules au vieux.

— Bien content, aujourd'hui, monseigneur ! ajouta C rello en répondant au sourire de son maître par un cc clignement d'œil.

Et l'on se mit à table. Du moins, c'est ainsi que s'expr le vieux valet, pour dire que Boccace s'asseyait devant les d'argent et que Rello debout attendait les ordres, par côté assiette à la main, une serviette à l'épaule, muet et sé comme un visage de poisson.

Mais, chose remarquable ! depuis que Boccace élégant et avait changé d'allure, Cantarello avait aussi complètement to physionomie. Le jeune homme ne levait pas plus tôt les vers le vieillard, qu'une envie de pouffer prenait celui-ci entrailles et, pour peu que Jean insistât du regard, Rello ˌtait d'un gros rire auquel répondait le rire de Boccace.

— Mais qu'as-tu, ce matin, mon Rello ?

— Qu'avez-vous, ce matin, vous aussi, monseigneur ?

Et, sans en dire plus long, tous deux, nez de face, riaie plus franc jeu.

Cependant Jean buvait à sa soif. L'on eût dit que les bo les éculées se vidaient comme par enchantement. Canta portait bien quelque peu rescousse à son maître qui, l'ayan asseoir en face de lui, finit par lui proposer joyeuseme rasade. Et seigneur et valet lampèrent sec, comme deux truands.

— Hé ! verse donc à boire. Le soleil est beau sur les hor larges. L'herbe est molle sous les yeux des amants. Les ois chantent bien sous les rinceaux des noisetiers. Verse don vie est douce. Les jours sont courts. Tout est bien. Rien mal. Verse donc ! Aimer. Dormir. J'ai soif !

— *Poemata*.... ouf !... *dulcia*.... *sunto*....

Boccace ivre d'amour, de paroles et de vin, s'endorma effet dans la douce chaleur que dégageaient, au milieu (chambre, les flacons vides et le premier soleil de printem saturé de parfums et si soporifique sous le ciel délicieu Florence.

Alors Cantarello vida son dernier verre et, comme un ho instruit sur l'aventure de Boccace, il s'approcha de la fen Il regarda vers la maison voisine, puis, tournant vers l'end deux yeux malins, il dit en essuyant ses larmes :

— Brune et brun. Belle et beau. Quarante ans, la paire. C'est charmant !

Quelques gouttes rutilaient au fond du verre, où le soleil perlait pour allécher le buveur. Rello rappliqua vers la table, huma les gouttes jusqu'au dessèchement du fond et, s'asseyant en face du ronfleur, il s'écouta penser :

— La mienne fut brune aussi ! ajoutait-il par soubresauts. Pour m'inviter à rire, elle me pinçait sous les bras. Je soufflais dans ses narines comme dans un sifflet, pour en extraire un air de noce. Nous fûmes si heureux que je perdis l'appétit. Un jour, il me prit de danser comme un fou, en plein capitule des vêpres de Saint-Marc, devant les Pères d'Ognissanti qui me remercièrent en me chassant. Un autre jour, j'allai chercher l'accoucheuse, comme on irait chercher la clef du paradis pour y cueillir un nouveau-né. Un autre jour, la pauvre mère s'en alla chez les morts, en me remerciant de lui avoir fait connaître le bonheur. Le petit ange la suivit. Je suis resté seul. Mon Dieu ! bénissez ceux qui aiment, et consolez les autres....

Les souvenirs du vieillard l'assoupirent. Il songea encore un temps, sans parler, devant les bouteilles desséchées et, à son tour, cligna les paupières, la tête renversée sur la table où déjà gisait celle du bienheureux Boccace . . . .

. . . .

Cependant, dans la maison voisine, devant une Vierge d'ivoire, une jeune fille était agenouillée et confiait à la Madone les secrets chastes de son cœur. Elle avait souhaité d'ouvrir les portes de la vie réelle à un mystique exagéré. Peut-être, se faisant aimer, avait-elle vaincu les résistances du jeune homme. Alors elle chantait victoire.

Et elle envoyait les bénédictions de la Vierge, reine des cœurs bien faits, sur la tête branlante d'un adorable — ivrogne.

A.-J. Boyer d'Agen.

UNE RÉFORME

DU

DROIT INTERNATIONAL PRIVÉ[1]

I.

La doctrine du droit international privé se propose, comme on sait, de mettre en lumière et de réglementer la compétence respective des souverainetés diverses en matière de droit civil, commercial ou pénal.[2] Chaque État faisant sur son territoire l'application de sa propre loi, et ne reconnaissant que par exception, dans certaines circonstances et sous certaines conditions, l'autorité de lois étrangères, le droit international privé se trouve encore, de l'aveu de tous, dans un état regrettable d'imperfection pour ce qui concerne la condition civile des étrangers, l'étendue et la garantie de leurs droits et leur participation aux bienfaits des législations respectives. La législation d'un pays diffère de celle de l'autre, et la jurisprudence participe des incertitudes et des oscillations des différentes législations. Tantôt la loi qui règle l'état et la capacité de la personne, ce qu'on appelle en

[1] Documenti diplomatici presentati alla Camera dei deputati dal ministro degli affari esteri (Mancini) con lettera alla presidenza in data 25 giugno 1885. — Negoziati del Governo italiano e convocazione di conferenza diplomatica in Roma, per norme convenzionali di diritto internazionale privato e per la esecuzione dei giudicati stranieri. (1881-1885).

[2] BROCHER, *Cours de droit international privé*, Ier.

autres termes le statut personnel,[1] n'est autre que la *lex domicilii*, la loi du domicile, sans égard à la nationalité d'origine; ntôt le statut personnel dépend de la loi nationale de la personne, loi qui la suit en pays étranger. C'est encore, persistant nos jours, la vieille lutte, qui remonte aux débuts de la féolité, entre ce qui paraissait être réclamé par la nature même la personnalité d'une part, et par les tendances d'une territorialité par trop absolue de l'autre; entre l'importance de la rsonne considérée en elle-même, telle que l'accordait le droit main, et celle que la royauté barbare — née de ligues fédéraes et de conquêtes, ne s'appuyant ni sur des antécédents storiques ni sur une organisation régulière, s'exerçant sur s populations et sur des territoires sans homogénéité, sans nsistance et sans limites fixes et bien déterminées — avait accorder à la propriété du sol, pour donner à sa domination e assiette plus stable.

Le principe qui fait dépendre le statut personnel de la cirnstance accidentelle et variable du domicile est évidemment npirique. Il a eu, dans un passé éloigné, une raison d'être litique plutôt que logique. Celui qui le fait dépendre de la nationale, dont la protection couvre la personne en pays anger, est au contraire fixe, rationnel et logique. Le Code poléon a été le premier à introduire ce principe dans la praue, et le Code civil italien, promulgué le 25 juin 1865 et tré en vigueur le 1er janvier 1866, l'a également adopté. Mais is les pays ne se le sont pas de même approprié. Dans les ports de nation à nation, les deux principes se retrouvent ivent en présence, et le dualisme qui en résulte entre les érentes législations donne lieu à des conflits, à des contrations et à des difficultés sans nombre.

Que l'on envisage un individu appartenant par sa nationalité n pays qui fait dépendre le statut personnel (c'est-à-dire at civil et la capacité de la personne) de la loi du pays rigine; qu'on le suppose vivant et exerçant sa capacité dans

---

[1] On entend généralement par *statut* une loi spéciale traitant de e ou telle matière de droit. Dans le sens plus spécial que le mot nd ici, il signifie un principe de compétence applicable entre tions ou entre localités différentes. (Voir Brocher, ouvr. cit.)

un pays dont la législation fait dépendre le statut personnel de la loi du domicile, et nous aurons, de toute nécessité, des conflits insolubles entre les deux législations qui, l'une et l'autre, se le disputeront. Que le contraire ait lieu, c'est-à-dire qu'un individu appartenant à un pays qui fait dépendre le statut personnel de la loi du domicile, vive et exerce sa capacité dans un pays dont la législation le fait dépendre uniquement de la loi nationale, nous aurons, au lieu d'un conflit, un inconvénient d'un autre genre, c'est-à-dire l'abandon de l'individu de la part de deux législations, le désintéressement de l'une et de l'autre à son égard, à moins que le dernier pays n'ait inscrit dans son code, comme l'a fait l'Italie (Code civil, art. 3), l'article éminemment libéral qui admet l'étranger à la jouissance des droits civils attribués aux nationaux.

Donnons quelques exemples.

Un Italien, un Français se trouvent en Angleterre ou au Brésil. Ils y ont des enfants. Ceux-ci, de par la loi nationale du père, sont italiens ou français; de par la loi anglaise ou brésilienne ils sont acquis au pays où ils sont nés. Voilà un conflit de législation. Deux nationalités se disputent ces enfants sans qu'aucune des deux puisse céder.

Une Française ou une Italienne épouse un Anglais. De par la loi nationale elle perd sa nationalité d'origine pour partager celle du mari. D'autre part cependant la loi anglaise refusait, jusqu'à ces dernières années (1870), la nationalité britannique à la femme étrangère qui épousait un Anglais. Voilà une personne qui ne relève d'aucune des deux législations. Au lieu de conflit, nous avons abandon. Autres inconvénients, autres absurdités.

La perte de la nationalité française ou italienne pour une des causes prévues par les codes respectifs produit, d'après la loi et la jurisprudence françaises, des effets purement individuels, c'est-à-dire des effets ne s'étendant pas à la femme et aux enfants mineurs du Français ou de l'Italien qui encourt la perte de sa nationalité. D'aprés le Code italien, au contraire, ce changement d'état s'applique aussi à la femme et aux enfants mineurs, qui acquièrent la nouvelle nationalité du père.

Les mêmes conflits, les mêmes difficultés, les mêmes incertitudes et contradictions surgissent par rapport au régime des

biens, des actes et des successions. Ainsi, quant aux biens meubles, la vieille règle *mobilia sequuntur personam* reçoit un sens et une application différents selon que la législation du pays où elle doit être appliquée fait dépendre le statut personnel du propriétaire, ou de sa loi nationale ou de la loi du domicile. Quant aux actes, la règle *locus regit actum* est généralement acceptée pour ce qui concerne leur forme extérieure; mais il en est autrement pour ce qui constitue le fond ou la substance de l'acte, et la plus grande incertitude règne à ce sujet.

Les successions immobilières aussi donnent lieu à de sérieuses controverses dans la doctrine, et à de graves conflits dans la pratique. La succession doit-elle être déférée d'après la loi de la situation, ou bien d'après la loi nationale du défunt, sauf les exceptions et prohibitions d'ordre public en vigueur dans le pays où les immeubles sont situés (fidéicommis, mainmorte)? En d'autres termes, doit-on suivre la vieille maxime *tot hæreditates quot territoria*, ou bien considérer le droit de succession comme une émanation du droit de propriété combiné avec le droit de famille, et soumettre l'*universum jus* de la succession à une loi unique, celle du pays du défunt?

On voit par ces exemples quelles sont les contradictions et les incertitudes à faire cesser. Une réforme du droit international privé dans ce sens est d'autant plus impatiemment attendue que, par suite de la facilité des rapports internationaux, des besoins du commerce et de l'industrie etc., les nations, de nos jours, ont des rapports extrêmement entremêlés, et que, pour ainsi dire, elles se pénètrent mutuellement. Il n'en est pas une qui ne donne l'hospitalité à de nombreux étrangers, et comme ce sont les usages et les mœurs qui toujours ont déterminé les lois, en les précédant, en leur préparant le terrain, il faut croire que ces fréquents rapports privés de nation à nation nous acheminent à une sorte de cosmopolitisme, auquel devra correspondre, dans les lois des différents pays, une uniformité, une analogie de dispositions apte à prévenir les conflits les plus fréquents. Quant à une unité qui les écarterait à jamais, nous en sommes encore trop loin pour qu'on en puisse envisager l'idée autrement que comme une généreuse utopie.

Le Code civil italien, dans ses dispositions préliminaires, a voulu, il est vrai, substituer aux traditions plus ou moins arbi-

traires et élastiques de la jurisprudence, des règles fixes, s'inspirant aux principes les plus libéraux de la doctrine légale. Ces règles ont été rédigées, à l'époque, en autant d'articles de loi par M. Mancini, en sa qualité de rapporteur de la sous-commission chargée de ce travail. C'est ainsi qu'un article établit que l'état et la capacité des personnes et les rapports de famille sont réglés par la loi de la nation à laquelle ces personnes appartiennent (art. 6); qu'en vertu d'un autre article, les biens mobiliers sont sujets à la loi nationale du propriétaire, sauf les dispositions contraires de la loi du pays où ils se trouvent; que les biens immobiliers sont assujettis aux lois de la situation (art. 7); que, de par l'art. 8 des mêmes dispositions préliminaires, les successions légitimes et testamentaires sont cependant réglées par la loi nationale du défunt, quelle que soit la nature des biens et dans quelque pays qu'ils se trouvent, etc.

Mais il est évident que ces règles ne sont obligatoires que pour la magistrature italienne, et que l'on ne pourra parvenir à les généraliser et à faire cesser du même coup les inconvénients et les dangers de l'état de choses anormal qui a été signalé qu'en arrivant à stipuler entre les différents pays des accords conventionnels réglant la matière et rendant obligatoire aux personnes, aux choses et aux actes étrangers l'application de l'une ou de l'autre des législations en concours ou en conflit. C'est dans le but d'amener le droit international privé à cette réforme que M. Mancini, dès les premiers temps de son séjour au ministère des affaires étrangères d'Italie, entama des négociations avec les principaux États. La circulaire qui inaugura ces négociations porte la date du 16 septembre 188[illegible] et est adressée aux principaux États, dont les législations pouvaient se prêter aux réformes désirées : Allemagne, République Argentine, Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Chili, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Pays-Bas, Pérou, Portugal, Russie, Suède et Norvège et Suisse.

II.

M. Mancini se montrait non-seulement fidèle, par ces démarches, aux principes dont il avait constamment favorisé le triom-

ıe comme législateur et comme jurisconsulte, mais il pour-ıivait comme ministre une tâche qu'il avait entreprise déjà, usieurs années auparavant, comme simple député. En 1867, [. Rattazzi, alors président du Conseil, avait chargé M. Mancini 'entamer des négociations officieuses et confidentielles au-rès de plusieurs Gouvernements en vue précisément d'arrêter, ans la mesure que les circonstances pourraient comporter, uelques règles communes au sujet de la condition civile des trangers, de l'extension et de la garantie de leurs droits, ainsi ue de leur participation plus facile aux effets utiles de la lé-islation du pays.

M. Mancini engagea les pourparlers à Paris, à Bruxelles et Berlin. Les propositions du Gouvernement italien reçurent ırtout un accueil éminemment sympathique, mais les circon-ances ne permirent pas aux négociations de sortir de la pé-ode préparatoire. En 1875, le Gouvernement des Pays-Bas 'prit, pour son compte, l'initiative de nouvelles négociations; se bornait cependant à demander que des règles uniformes et mmunes fussent arrêtées par accord conventionnel pour déter-iner la compétence, *ratione personæ*, et faciliter par là l'exé-tion des jugements étrangers. En 1877, un illustre homme État et jurisconsulte italien, M. Crispi, en mission auprès de elques Gouvernements, entreprit de renouer les négociations [. Mancini était alors ministre de la justice); mais il dut les errompre, cette fois encore, sans avoir obtenu de résultats préciables.

Devenu ministre des affaires étrangères, M. Mancini se consi-ra en quelque sorte engagé à reprendre les négociations de 1867 de 1877. Il n'avait pas en vue l'idéal séduisant, mais d'une lisation bien difficile, sinon impossible, d'amener toutes les incipales nations à un accord général embrassant tous les ints sur lesquels on pouvait souhaiter l'établissement de gles fixes et conventionnelles. Il pensait avec raison qu'il con-nait de « débuter par des arrangements spéciaux sur les points où l'accord serait le plus facile, et avec les pays qui ont avec l'Italie une plus grande affinité de législation. Le reste viendrait plus tard, par l'effet naturel que toute action utile est appelée à exercer. C'est ainsi qu'on a procédé pour les postes, pour les télégraphes, etc. Pourquoi ne devrait-il

« pas en être de même pour des rapports qui répondent, au
« point de vue social, à des besoins d'intimité et de facilités
« réciproques tout aussi pressants et impérieux ? »

Tous les Gouvernements apprécièrent, à sa juste et haute valeur, l'initiative reprise par M. Mancini. Mais bien qu'ils rendissent justice aux propositions italiennes et à leur auteur, on n'aboutit pas de prime abord aux conclusions espérées. Le Gouvernement français était tout disposé à entreprendre l'étude de la question d'accord avec le Gouvernement italien, mais il n'indiquait pas, comme il en était prié, les points sur lesquels il lui aurait été plus facile d'arriver à une entente. Le Gouvernement britannique reconnaissait que les propositions italiennes méritaient l'attention la plus sérieuse, et, quelques mois après, précisait les points qui auraient pu, le cas échéant, former l'objet de l'accord projeté. Ces points étaient, avec quelques limites fixées par les lois en vigueur dans le Royaume-Uni, la nationalité, les mariages mixtes, le domicile, les successions et droit d'aubaine, l'exécution des sentences émanées des tribunaux étrangers. Les cabinets de Vienne et de Berlin faisaient entrevoir, dès les premières ouvertures, l'impossibilité de se prononcer avant mûr examen. La Russie recevait avec un accueil empressé les ouvertures du Gouvernement italien, mais M. de Giers ne cachait pas les difficultés qui devraient être surmontées pour qu'on en vînt à une conclusion pratique, difficultés dépendant surtout de la coexistence, dans l'empire, de plusieurs législations différentes. La Belgique objectait l'inutilité pour elle d'accords spéciaux touchant la condition des étrangers, en présence du caractère libéral de ses lois, qui ne font aucune distinction entre Belges et étrangers, sans besoin même de réciprocité. Peut-être le Gouvernement belge n'avait-il pas saisi l'esprit de la proposition italienne, qui tendait seulement à fixer, par des engagements internationaux, les points où les différentes législations coïncident et à atténuer par des arrangements particuliers la portée pratique des écarts et des conflits, là où ceux-ci ne pouvaient être éliminés. Le Gouvernement néerlandais, tout en appréciant les idées du Gouvernement italien et en se montrant animé d'un vif désir de contribuer pour sa part à la solution de la question, ajournait sa réponse jusqu'au rapport de son conseiller légal. Le Gouvernement helvétique, saisis-

tout de suite le côté pratique de la question, applaudissait à la
ıption de M. Mancini, considérant sa réalisation comme un
ınse progrès de la législation internationale, et se déclarait
à étudier les points que lui indiquerait le Gouvernement
n comme ceux sur lesquels les négociations devraient porter.
ìponse du Gouvernement espagnol n'était pas moins favo-
que la précédente. Le cabinet de Lisbonne, également bien
sé, avait confié l'examen de la proposition italienne au Con-
les procureurs de la couronne. Le Danemark admettait
fondamentale de la proposition italienne, mais avec la
rque qu'elle ne saurait se réaliser qu'au moyen d'une con-
ce qui adopterait des règles communes pour les points prin-
x du droit civil concernant les étrangers. En se déclarant
favorable à la proposition italienne, le ministre des affaires
gères de Suède et Norvège observait que les études préli-
res exigeraient du temps, surtout en Norvège. Le cabinet
ènes se déclarait désireux d'être un des premiers à prendre
rieuse considération toute proposition à ce sujet. Les répon-
u Brésil, de la République Argentine et du Chili laissaient
ême espérer un accueil favorable aux propositions du Gou-
ement italien.

III.

e seconde circulaire et un second mémoire adressés, le
ptembre 1882, par M. Mancini aux représentants de l'Italie
s des puissances mentionnées plus haut, leur faisaient con-
e les résultats obtenus et que nous venons de résumer. En
 temps le mémoire exposait avec une nouvelle clarté, et
les termes les plus précis, le vrai et l'unique but auquel
it le Gouvernement italien. Ce qu'il voulait, c'était résou-
es questions scientifiques, aplanir les difficultés législatives
atiques que n'a cessé d'impliquer, depuis les temps les plus
ès, la condition juridique de l'étranger, en ce qui concerne
rsonne, ses biens et ses actes. Et pour en arriver là,
ancini affirmait à nouveau le principe qu'il considérait
e ayant heureusement résolu, en droit tout au moins, le

conflit entre la loi nationale et la loi étrangère: le principe de l'extraterritorialité de la loi, principe en vertu duquel la loi étrangère est censée ne pas être moins efficace, au point de vue juridique, que la loi du pays pour les faits et les rapports de droit qui, par leur nature, en comportent l'application. Dans quelles limites et suivant quelles règles la législation d'un pays doit-elle avoir son appplication dans un autre? La difficulté est dans la réponse à donner à cette demande, et, comme on le voit, la difficulté est essentiellement pratique. Les lois se diversifiant selon les conditions locales, les traditions, le degré de civilisation des peuples etc., l'on doit rechercher entre États des arrangements aptes à écarter en fait tout conflit entre des législations disparates.

Il est un point surtout pour lequel la nécessité de chercher et de trouver une solution satisfaisante s'impose non-seulement comme le corollaire d'une règle admise, mais encore comme la condition d'un engagement à remplir. C'est, pour tous les États qui l'ont proclamé dans leurs lois ou inséré dans leurs conventions internationales, le principe de l'exécution des sentences rendues par les tribunaux étrangers. Une des conditions exigées pour que les jugements soient exécutoires est, qu'ils aient été prononcés par des tribunaux compétents. Il s'agit donc, entre autres, de déterminer les règles communes de la compétence qui ne sont pas partout les mêmes, et d'éviter ainsi les conflits toujours possibles entre plusieurs sentences, toutes émanées de tribunaux compétents dans les pays respectifs où ils siégent. Tel était le point de vue spécial et éminemment pratique qui avait motivé, il y a quelques années, de la part du Gouvernement des Pays-Bas, une initiative dont nous avons parlé plus haut et qui n'a malheureusement pas eu partout l'accueil empressé qu'elle méritait.

Les intentions de M. Mancini étaient donc bien clairement établies. L'indépendance de l'action législative de chaque pays était respectée dans le présent et pour l'avenir. A chaque législateur était laissé le soin d'accorder aux étrangers le traitement qu'il jugerait équitable. Il s'agissait uniquement de se mettre d'accord pour la solution uniforme d'une question dépassant le ressort des différentes législations nationales. La question, d'un caractère tout international, n'est de la com-

pétence d'aucun État en particulier; elle appartient nécessairement à la compétence collective des différents États qui désireraient assurer réciproquement aux droits de leurs sujets une garantie et une protection légale. La formule sous laquelle M. Mancini s'exprimait de nouveau était la suivante: « Déter-« miner entre plusieurs législations en conflit, celle qui est « applicable à chaque fait ou rapport de droit concernant les « personnes, les biens ou les actes des étrangers; désigner les « matières respectivement régies par la loi nationale, par celle « du domicile, par celle où les biens sont situés, ou par celle « du lieu où l'acte est passé. »

IV.

La nouvelle circulaire et le nouveau mémoire italiens, reçurent, comme les précédents, l'accueil le plus empressé et le plus sympathique.

« Le sous-secrétaire d'État, écrivait-on de Berlin à M. Mancini, « a loué la conception, d'une haute portée sociale, pour laquelle « V. E. déploie tant de zèle, et a exprimé le vœu qu'elle soit « réalisée. » « M. Duclerc, mandait le représentant d'Italie à Paris, « m'a déclaré qu'il ne pouvait être que très favorable à l'idée qui « a amené l'initiative de V. E., et m'a promis une réponse dès qu'il « aura examiné la question dans l'esprit que lui inspire la haute et « spéciale compétence de V. E. » Des réponses semblables affluaient de Copenhague, de la Haye, de Bruxelles, de Lisbonne, de Madrid, de Stockholm, etc. Le comte Kalnocky informait l'ambassadeur italien à Vienne que « l'impulsion donnée par le « Gouvernement italien trouvait de *sa* part un accueil sympa-« thique et qu'il prendrait avec un vif intérêt connaissance des « propositions détaillées annoncées à la fin de la circulaire. » Le Gouvernement russe n'hésitait point à « reconnaître toute « la valeur d'un règlement exact et uniforme des questions re-« latives aux droits personnels des étrangers » et ne pouvait que « partager les sympathies avec lesquelles les cabinets ont « accueilli les propositions du Gouvernement italien.... »

Ce n'est pas le moindre inconvénient de la politique que

celui d'entraver, par les préoccupations qu'elle amène chaque jour, des réformes utiles et attendues. Nous ne pensons pas nous tromper en attribuant à la politique militante le retard subi par la solution des questions graves et importantes que l'initiative de M. Mancini soulevait, au plus grand avantage des relations privées, si nombreuses aujourd'hui de peuple à peuple. Les études préliminaires se continuaient cependant aussi bien à Rome que dans les autres capitales, lorsque l'Association pour la réforme et la codification du droit des gens, réunie à Milan (1883), demanda l'appui de M. Mancini auprès du Gouvernement italien pour que, sous le drapeau de *Roma caput mundi*, les puissances européennes prissent des accords sur une série de résolutions, adoptées par l'Association dans sa séance du 14 septembre, touchant les jugements étrangers.

Ces résolutions étaient ainsi formulées:

« Il importe qu'un accord international s'établisse sur l'exé-
« cution des jugements étrangers en matière civile et commer-
« ciale.

« Il est donc fort à désirer qu'une conférence officielle inter-
« nationale se réunisse à cet effet, comme cela a été proposé
« par le Gouvernement néerlandais en 1874.

« La conférence propose les bases suivantes:

« I. Le jugement doit être rendu par un juge compétent.

« Des règles de compétence uniformes devront être détermi-
« nées par la convention qui établira l'entente internationale
« ci-dessus mentionnée.

« II. Les parties doivent avoir été dûment assignées.

« III. S'il s'agit d'un jugement par défaut, la partie, contre
« laquelle il a été rendu, doit avoir eu connaissance du litige
« et la possibilité de s'y défendre.

« IV. Le jugement ne doit rien contenir qui soit contraire,
« ni à la moralité, ni à l'ordre, ni au droit public de l'État où
« il doit être exécuté.

« V. Le jugement doit être exécutoire dans le pays où il a
« été rendu.

« VI. Le juge requis pour l'exécution ne doit pas examiner
« au fond le débat, mais seulement s'enquérir de l'existence des
« conditions légales susmentionnées.

« VII. Un jugement étranger, qui remplit ces conditions, doit

« produire les mêmes effets qu'un jugement national, soit qu'on « en requière l'exécution, soit qu'on s'en serve comme de *chose* « *jugée*.

« VIII. Les formes et les moyens de l'exécution doivent être réglés par la loi des pays où l'exécution est demandée. »

Déférant au vœu dont MM. Travers Twiss et Charles Stubbs s'étaient fait les interprètes, au nom de l'Association, M. Mancini s'empressait de sonder les intentions des différents Gouvernements, pour savoir s'ils seraient disposés à accepter les maximes proclamées par la conférence de Milan et à se lier à ce sujet par un accord conventionnel; ou tout au moins s'ils consentiraient qu'une étude préparatoire, destinée à poser les bases de cet accord, fût confiée à une conférence de délégués officiels des différents Gouvernements, conférence qui se réunirait à Rome.

C'était là, en quelque sorte, une invitation préliminaire, précédant l'invitation formelle à date fixe qui serait venue plus tard. Presque tous les Gouvernements l'acceptèrent; aussi bien ceux des grandes puissances, telles que la France, l'Autriche-Hongrie, la Grande-Bretagne et la Russie, que ceux des États européens comme la Belgique, le Danemark, la Grèce, les Pays-Bas, le Portugal, la Roumanie, l'Espagne, la Serbie, la Suède et la Norvège et la Suisse. Les États d'outre-mer, tels que la Colombie, Costa-Rica, le Guatémala, l'Honduras, le Salvador, le Vénézuela, y adhérèrent également. Le comte Kalnocky n'hésitait pas à « accueillir favorablement les principes adoptés par la conférence de l'Association pour la réforme et la codification du « droit des gens, et à consentir à prendre part à la conférence « de Rome, lorsque les autres puissances y auraient également « adhéré. » Le Gouvernement hellénique donnait « son acceptation pleine et entière. » La plupart des États adhéraient sans conditions d'aucune sorte; quelques-uns s'engageaient à se faire représenter à la conférence si les autres Gouvernements faisaient de même. La Grande-Bretagne acceptait l'invitation *à une étude préliminaire, sur les bases indiquées par l'Association*, c'est-à-dire dans les termes mêmes où elle était adressée.

Le Brésil déclina l'invitation, alléguant des motifs de législation locale; le Mexique l'imita, par la crainte assez chimérique d'entraver la libre action du pouvoir législatif; l'Allemagne fit de même parce qu'elle ne voulait pas admettre que des juge-

ments rendus par des tribunaux de pays étrangers — dont la justice et l'impartialité lui semblaient douteuses — pussent être rendus exécutoires en Allemagne, au détriment de sujets allemands, et parce qu'elle s'était déjà expliquée dans le même sens avec l'Autriche et la Suisse, quand ces États lui avaient fait des ouvertures pour une entente analogue; les États-Unis refusèrent enfin parce que l'adoption des propositions de l'Association pour la réforme et codification du droit des gens n'apporterait, d'après l'*attorney general*, M. B. H. Brewster, aucune modification aux lois de l'Union relativement aux effets et à l'exécution des jugements étrangers. Ces objections, pour la plupart, manquaient de fondement. Les États-Unis, par exemple, en refusant de prendre part à la conférence projetée, ne considéraient pas que, tandis que les jugements étrangers sont exécutoires sur le territoire de l'Union, par contre les jugements prononcés par leurs tribunaux ne trouvent pas partout ailleurs le même accueil, et, qu'en participant à la conférence et à l'accord qui en serait probablement la conséquence, ils assuraient l'exécution de leurs propres jugements à l'étranger.

Plusieurs États avaient déjà désigné leurs représentants à la conférence. C'étaient, pour la France, M. Gonse, directeur des affaires civiles au ministère de la justice; pour la Suède et la Norvège, M. Lindstrand, ministre du Royaume-Uni à Rome; pour la République Argentine, M. Del Viso, son ministre en Italie; pour la République Orientale, M. le Dr Perez Gomar, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'Uruguay à Berlin, etc. D'autres Gouvernements n'attendaient, pour désigner leurs délégués, que l'invitation formelle que M. Mancini s'était réservé de leur faire parvenir en temps et lieu.

Il ne restait donc plus désormais qu'à fixer la date à laquelle la conférence se réunirait et de convoquer à jour fixe les représentants des puissances adhérentes.

L'intention du Gouvernement italien avait été d'abord de convoquer la conférence dans le courant de l'automne de l'année 1884. Les conditions sanitaires du midi de la France et de l'Italie empêchèrent que la convocation pût avoir lieu à cette date. La conférence fut renvoyée au printemps de 1885. Mais le danger prévu d'une nouvelle invasion cholérique rendait plus urgente et plus indiquée la conférence sanitaire, dont Rome aussi de[illegible]

vait être le siège. Celle-ci ayant, pour les motifs que l'on sait, ajourné au mois de novembre prochain la reprise de ses travaux, M. Mancini, par sa circulaire du 28 juin, a informé les représentants de l'Italie à l'étranger que le moment propice pour la réunion de la nouvelle conférence juridique lui paraissait être celui où la conférence sanitaire achèverait ses travaux. En expliquant le retard qui s'était produit, il affirmait de nouveau et formellement la ferme intention du Gouvernement du Roi de ne pas laisser tomber un projet qui avait réuni l'adhésion de tant de puissances.

V.

Voilà le point où les choses sont restées. Il ne manque qu'une seule formalité pour que les négociations aboutissent au premier des résultats que le Gouvernement italien avait en vue : la convocation, à une date qui reste à déterminer, des représentants des puissances. Nous ne nous dissimulons pas que pour achever cette œuvre de progrès, pour en poursuivre jusqu'au bout la réalisation complète, pour obtenir d'elle tous les effets dont elle est susceptible, aucun homme d'État ne saurait réunir, au même degré que M. Mancini, les conditions requises : tant d'autorité dans la science du droit et une si profonde conviction, une foi si ardente dans l'utilité de l'entreprise que personne autre que lui n'aurait su l'amener, par la persévérance et la persuasion, si près du dénouement. Il nous semblerait déplorable que la réforme du droit international privé, dont il s'agit de jeter les bases, fût compromise ou ajournée à temps indéterminé par l'éloignement de M. Mancini des affaires. Car s'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, il faut effectuer les réformes dès qu'elles sont suffisamment préparées, et réaliser les progrès pendant que les hommes d'État qui en ont compris la valeur et qui ont councouru à les préparer sont encore au pouvoir. Durant le cours des négociations dont nous venons de donner l'historique, l'Institut de droit international, dont les plus illustres jurisconsultes de notre époque s'honorent de faire partie, n'a cessé de soutenir et d'encourager M. Mancini de ses

suffrages. Au mois de septembre 1881, cette Association scientifique se trouvant réunie à Turin, applaudissait, par une délibération formelle, aux efforts du Gouvernement italien et formait des vœux pour qu'ils fussent dignement accueillis par les Gouvernements étrangers. Dernièrement, l'Institut réuni à Bruxelles, reçut de M. Mancini communication des documents diplomatiques d'où sont tirées les données qui précèdent et s'empressa de voter des remerciements à son illustre sociétaire et ancien président pour cette importante communication. Il applaudit « aux efforts faits par le Gouvernement italien et « en particulier par l'illustre jurisconsulte et homme d'État « qui en a fait partie jusqu'en juillet dernier, afin d'arriver à « une entente entre les peuples civilisés en matières si impor- « tantes pour la sécurité des relations privées entre citoyens « de différents États. » Il exprime enfin « l'espoir que ces ef- « forts aboutiront et le vœu que la réunion de la conférence « proposée aura lieu le plus tôt possible. »

Nous partageons pleinement cet espoir et nous nous unissons sincèrement au vœu formulé. Le Gouvernement italien ne peut laisser tomber les négociations. Quel que soit le ministre des affaires étrangères, il aura à honneur de poursuivre et de mener à bonne fin l'œuvre de l'illustre homme d'État, dont le nom comme jurisconsulte et comme ministre restera indissolublement attaché à l'une des plus précieuses réformes du droit international privé, comme il l'est déjà aux principes qui sont désormais la base inébranlable du droit international public.

UN ANCIEN MINISTRE.

VICTOR MASSÉ

(1822-1884)

Félix Massé, (il n'aimait pas l'euphonie de ces deux noms; c'est pourquoi de très bonne heure il adopta ceux de *Victor Massé*). Victor Massé donc, naquit à Lorient en 1822 de parents sans fortune. Enfant encore il vint à Paris et entra d'abord à l'École de musique de Choron, puis au Conservatoire où il fit de brillantes études. En 1844 le grand prix de Rome lui était décerné et terminait ainsi la belle étape scolaire de sa vie.

Jusque-là, ces prix et ces couronnes avaient été les seules joies de son existence; il fallait vivre et pour cela demander le pain de chaque jour à la leçon, à ce labeur vampire si souvent funeste aux producteurs, et dont il devait toute sa vie connaître les dégoûts!

Mais le grand prix tout doré qui l'envoyait à Rome, lui assurait du moins cinq ans de liberté et d'indépendance, dans ce beau palais de la Villa Medici d'où sont sorties tant de gloires françaises, et dont ceux-là mêmes qui sont restés parmi les obscurs, ne parlent jamais sans émotion.

Un portrait de Massé date de ce temps. C'est un dessin à la mine de plomb du peintre Benouville, son condisciple à Rome. Massé jouant aux dames y est représenté avec de longs cheveux roulés à la mode de 1845.

Dans la série des portraits de l'Académie au contraire, les cheveux, déjà rares, sont coupés très courts; mais le visage est tel qu'il était encore cinq ou six ans avant la mort.

Au physique, Massé n'était point sans grâce. Blond, le teint

un peu coloré, il avait les traits d'une régularité parfaite, ave[c] les yeux doux et rêveurs; une moustache longue et fine ains[i] qu'une abondante barbiche, encadraient une bouche assez bell[e] dont le sourire habituel relevait un peu les coins, et donnai[t] au visage comme une expression d'élégance dédaigneuse e[t] de légère amertume. Le front, très développé, se perdait dan[s] une calvitie devenue complète vers la trentième année, et q[ui] laissait voir une tête d'un superbe modelé. De taille moyenn[e] et les épaules larges, sa constitution était robuste, et il a fal[lu] plus de dix ans à la terrible maladie qui l'a pris pour en ven[ir] à bout.

Il était simple de manières et d'une exquise affabilité; dès l[es] premiers mots on lui était acquis.

Son esprit, cultivé un peu sur le tard, était distingué néan-moins; ce n'était pas qu'un musicien connaissant à fond son art; il aimait l'art dans toutes ses manifestations, et surtout l'art sincère, honnête, clair et bien portant. Connaissant à fond les classiques français, il aimait à en citer les beautés, et, parmi les poètes modernes, il avait une prédilection grande pour Émile Augier dont il admirait le bon sens et l'absence de re-cherche.

Quand il causait de peinture ou d'un autre art, on reconnais-sait vite l'influence de la vie romaine passée à la Villa Médicis de 1844 à 1849. Comme tous les autres, il aimait à parler de cette époque de sa vie, et ces souvenirs de jeunesse, au milieu des ennuis du présent, illuminaient un moment son regard et amenaient même un rire large et sonore qui découvrait de belles dents blanches. Le fait était très rare, et quand on lui en faisait la remarque, comme un oiseau qui cache sa tête sous l'aile, il reprenait son attitude ordinaire et disait que « la mé-lancolie est la température moyenne de l'âme. »

Sa sensibilité était extrême, un rien l'irritait; un rien le con-solait aussi.

C'était un travailleur opiniâtre, et malgré les impérieuses né-cessités de la vie qui l'obligèrent à remplir les fonctions de chef des chœurs à l'Opéra pendant vingt années, malgré sa classe au Conservatoire, des leçons, l'Institut et l'énorme quan-tité de temps et de dérangements qu'entraînent toutes ces oc-cupations, il a écrit vingt opéras, des recueils de mélodies, des cantates de circonstance, etc., etc.

Tel était l'homme.

Voyons ce qu'était l'art musical en France vers 1844, époque à laquelle Massé, devenu papillon, volait en plein azur de sa jeunesse et de ses espérances.

Ah! C'était bien simple! Comme aujourd'hui il y avait deux théâtres: L'Opéra et l'Opéra-Comique.

Le premier, pas plus que maintenant, n'admettait les inconnus. (Quant aux autres, ils prenaient la place que Meyerbeer n'occupait pas).

L'Opéra-Comique, lui, différait beaucoup de ce qu'il est aujourd'hui. Pauvre de subvention, ayant un gros loyer, n'ayant pas le droit de fermer l'été, il jouait à cette époque de douze à quinze actes nouveaux par an, d'après les statistiques. Sans grand empressement, il accueillait cependant les *jeunes* en leur confiant d'abord un acte pour leur faire la main, puis deux si le premier s'était bien comporté, trois enfin si l'on était bien sage, ou mieux, si Auber ou Halévy n'avaient rien de prêt dans le moment.

En somme, à ces procédés prudents tout le monde trouvait son compte: les maîtres consacrés gardaient leurs prérogatives, les nouveaux venus quelque espoir de se produire et le directeur beaucoup de chances de faire fortune.

Quant aux concerts de ce temps? Point. Seule, la société des concerts du Conservatoire régnait de par les vieux maîtres (encore presque ignorés) et ce n'est pas elle qui eût risqué vingt-cinq mesures d'un simple prix de Rome retour, tout chaud ensoleillé, du Pincio!

Donc, en dehors de l'Opéra-Comique il n'y avait rien à espérer, et ceux qui, par principes ou par tempérament, ne se souciaient pas de marier Isabelle à Mergy, étaient considérés comme de simples Topinambous.

C'était d'abord un certain M. Berlioz qui, clandestinement, faisait exécuter des choses!... des choses!!.. Ah! seigneur mon Dieu! Et puis aussi le doux M. Félicien David qui mettait innocemment les chameaux en musique; mais tout cela ne tirait guère à conséquence. Le turf, la piste, le champ de bataille étaient rue Favart. Ils ne le savaient que trop les jeunes lauréats qui partaient pour la ville des papes! Aussi la plupart d'entre eux, après avoir vécu cependant entre le Colysée et les loges de

Raphaël, méditaient-ils de revenir ici avec quelque jolie bluette taillée dans le corsage ou l'habit de *Rose et Colas*.

C'est ce Paris-là que Massé quittait à la fin de 1844 pour se rendre à Rome.

Là, il respira.

Jusqu'à cette date il n'avait guère eu le temps de se recueillir et de se reconnaître ; aussi cette paix et cette tranquillité imprimèrent-elles en sa vie un souvenir qui ne devait pas s'effacer.

Dans le sens matériel du mot il ne travailla guère à Rome. Il était déjà bon pianiste, fort de solides études, et, son tempérament l'entraînant vers le théâtre, la bibliothèque vaticane avec ses manuscrits de musique contrepointée ne pouvait guère l'intéresser. Il fit mieux qu'en secouer la poussière ; il se promena et vit Rome.

Pour un artiste cela n'est pas l'affaire d'un jour, car Rome est certainement la ville qui livre le moins aisément au passant son esprit et son parfum.

Néanmoins, vers ce temps-là Massé écrivit une messe qui fut exécutée à Saint-Louis-des-Français, et plus tard, à Paris, Saint-Philippe-du-Roule.

En en parlant, plusieurs années après, lui-même disait en souriant qu'on s'était plu à y reconnaître de sérieuses qualités dramatiques !

Bien qu'il n'aimât pas beaucoup les voyages, il parcourut l'Italie cependant ; alla à Vienne, comme le voulait le règlement de l'Institut, et finalement revint à Paris chercher sa place au soleil du théâtre. Un de ceux qui ne luisent pas pour tout le monde, comme on sait.

Il n'attendit pas longtemps.

La Chanteuse voilée fut donnée à l'Opéra-Comique avec beaucoup de succès et, du coup, fit connaître son auteur au public spécial qui fait les réputations naissantes.

Puis vinrent *Galathée* et *Les Noces de Jeannette*.

Dès lors, le public spécial c'était tout le monde, et depuis plus de trente ans, ces deux ouvrages n'ont pas quitté l'affiche aussi bien à Paris qu'en province et à l'étranger.

C'était un début splendide, sans beaucoup de précédents, et qui mit vite le jeune compositeur au rang des maîtres du genre.

Deux autres ouvrages suivirent et firent assez bonne figure à côté de leurs aînés.

Mais l'artiste préparait une œuvre qui fut capitale dans sa vie ; une œuvre pleine de relief et de vigueur. Cette dernière qualité n'était guère de mise dans les sujets précédemment traités par Massé ; aussi son opéra *Les Saisons* fut-il comme une manifestation nouvelle et plus complète de son talent.

Il fut représenté à la fin de 1855 et obtint un grand succès de musique ; mais la pièce parut triste et languissante et elle n'eut qu'un petit nombre de représentations.

Là est la première blessure sérieuse que le musicien ait reçu dans sa carrière.

Jusqu'alors trois ouvrages avaient réussi ; ceux qui étaient tombés n'avaient amené chez lui que des contrariétés passagères que le succès suivant faisait vite oublier. C'était la lutte en somme ; et dans la bataille humaine comme en guerre, si l'on porte des coups il faut s'attendre à en recevoir. Mais le succès d'estime (deux mots atroces) des *Saisons* fit à Massé une blessure profonde et qui ne s'est jamais fermée.

Il avait fondé de grandes espérances sur cet ouvrage et, comme il arrive souvent chez les artistes, le voyant malheureux il en fit son préféré. C'est certainement celui qu'il a le plus aimé ; et cela est si vrai, que plus de vingt-cinq ans ayant passé sur cette douloureuse soirée, après avoir achevé *Une nuit de Cléopâtre*, son dernier opéra, et déjà mourant, il voulut reprendre sa partition des *Saisons*.

Il obtint de son vieil ami et collaborateur Jules Barbier un complet remaniement du poème ; il écrivit une ouverture nouvelle, modifia certains morceaux, en supprima quelques-uns, en rétablit d'autres ; puis il demanda à son éditeur Léon Grus (un des hommes les plus délicats qui se puisse rencontrer) de tirer une nouvelle édition dont il corrigea les épreuves de sa main avec la pensée qu'une reprise, longtemps espérée par lui, trouverait l'œuvre plus robuste.

N'est-il pas admirable et touchant à la fois de voir cet artiste brisé, tordu, écrasé par une effroyable maladie, conserver encore au milieu de ses souffrances un sentiment aussi fort et aussi élevé de la dignité de son art ?

Ainsi donc, en cinq ans Massé avait pu faire exécuter à

l'Opéra-Comique six ouvrages représentant un total de douze actes !

On dirait une légende ; car certainement ces choses-là n'arriveraient pas en 1885 !

Elles ne seraient pas arrivées non plus en 1855 sans le théâtre lyrique qui, ouvert vers 1847, commençait à prendre rang. C'est que ce théâtre est comme une écluse qui ouvre un débouché à la production, et, du même coup, fait baisser le niveau d'importance de certains directeurs dont le plus réel mérite, au fond, est d'être tout seuls.

Ce troisième théâtre, c'est la concurrence ; c'est-à-dire le seul ressort qui fasse surgir les hommes et les œuvres. C'est à lui que Massé dut sa rapide réputation, car pendant qu'il grandissait ce n'est plus douze ou quinze actes nouveaux que joua l'Opéra-Comique chaque année, mais de quatorze à vingt et un et dans l'année la plus féconde se trouve *Galathée.*

Lorsqu'il y avait encombrement d'un côté on se retournait de l'autre ; c'est ainsi que Massé porta *La Reine Topaze* au théâtre lyrique et y obtint un succès considérable.

Déjà les motifs principaux de ses précédents ouvrages étaient devenus populaires. Les pianos jouaient, les musiques militaires tonitruaient, les orgues de Barbarie promenaient et les vaudevilles fredonnaient les airs charmants des *Noces* et de *Galathée ;* aussi après la jolie romance :

Cours mon aiguille dans la laine,

après les spirituels couplets :

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire !

tout Paris, au lendemain de *Topaze* s'arrachait-il la charmante chanson de l'*abeille.*

La marche en avant continuait et cet ouvrage marque un sommet dans la carrière du musicien ; mais l'envolée avait été bien subite et bien haute pour que, d'après la loi des destinées humaines, le plomb dans l'aile se fît beaucoup attendre !

A ce moment, un mouvement musical considérable se faisait dans les esprits et commençait à s'affirmer hautement.

D'importants ouvrages, rompant radicalement avec les formu-

les consacrées, venaient de remporter d'éclatants succès au théâtre lyrique.

Massé, dont la tête bretonne renfermait tant de solides qualités, manquait cependant un peu de souplesse, il faut le reconnaître. Tout d'abord il ne se rendit pas bien compte de ce mouvement. D'ailleurs le pouvait-il vraiment?

Comment, lui, qui avait remporté de si belles victoires dans le genre de l'opéra-comique proprement dit, lui, qui d'un bond avait pris rang à côté d'Hérold et d'Auber, comment pouvait-il admettre comme cela, *ex abrupto*, qu'on pût triompher autrement que par les moyens qui lui avaient si bien réussi à lui-même?

Il ne crut qu'à une mode passagère, en rit beaucoup et, *bretonnant* sur le tout, il ne s'en raffermit que plus solidement dans ses convictions premières.

A *La Reine Topaze*, succédèrent plusieurs ouvrages de différents caractères en un, deux et cinq actes joués un peu partout : à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au théâtre lyrique et même à Bade!

En dépit de charmantes qualités (comme toujours), aucun ne réussit. . . . .
. . . .

Massé, sans renoncer encore à sa foi musicale, fut très douloureusement affligé de ces divers échecs. Il crut d'abord que la rapidité avec laquelle il écrivait était l'écueil et résolut de moins se hâter.

Il y avait cependant bien des efforts dans toutes ces tentatives: un sens très juste du théâtre, une grande abondance mélodique, une facture toujours soignée et, plus souvent encore, de curieuses trouvailles.

Sans vouloir abuser du langage technique familier aux musiciens, on peut citer cependant la jolie ouverture en *mi majeur* des *Noces de Jeannette* où les trois notes *sol, mi, fa,* imitant le carillon des cloches reçoivent de si joyeux contre-sujets; le charmant chœur à 6/8 qui commence *Galathée* d'une façon si heureuse et donne à la scène un parfum antique si fin; au premier acte de *Topaze*, le spirituel ensemble des six seigneurs qui chantent gaiement en *la majeur*, pendant que des mendiants psalmodient une sorte de complainte en *la mineur*. On pour-

rait citer d'autres exemples pris dans des ouvrages moins connus, et se demander pourquoi ce Massé-là n'a pas été plus souvent signalé à l'attention. On s'accordait à lui reconnaître de la grâce, du charme et des idées; mais il n'était pas de ceux qui, dans le monde et pour un simple *ut* frappé machinalement au piano, recueillent des « oh! » et des « ah! » avec le *murmure sympathique* de l'auditoire.

Cela même était poussé si loin, que beaucoup de gens distingués, qui se piquaient pourtant de dilettantisme, ne craignaient pas de l'aborder au lendemain de ses plus importantes *premières*, lui disant en manière de condoléances:

« — Eh bien, mon cher Massé, quand donc nous donnerez-vous un pendant à cette perle des *Noces?* »

Rien ne pouvait lui être plus pénible.

Il fallait voir avec quel sourire particulier il accueillait ce compliment, qui voulait être aimable, et qui tomba sur lui toute sa vie comme un lourd pavé!

« — Eh, quoi! disait-il, parce que j'ai réussi une fois une paysannerie d'une heure, suis-je donc condamné à n'en plus sortir? »

Oh!... Être l'auteur d'un *trop* grand succès!... Ceux des artistes qui ont connu cela savent quel boulet ils ont au pied.

Maintenant, beaucoup de gens, honnêtement intentionnés d'ailleurs, diront avec toutes les apparences de la raison qu'il vaut encore mieux être connu comme auteur de quelque chose que de ne pas l'être du tout, s'inspirant en ceci du fameux proverbe qui déclare: qu'il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis et.... (la fin.... plus loin).

Les Noces devinrent un effroyable cauchemar pour Massé; non pas qu'il lui fût désagréable de voir sa charmante partition si bien vivante, ou qu'il la répudiât, loin de là; mais il songeait avec tristesse, que d'autres ouvrages, qui lui semblaient d'un art plus élevé, étaient par trop délaissés, et il eût volontiers donné cinquante représentations des *Noces* pour dix de ses chères *Saisons!*

Enfin après trois années de silence, de méditations, et non sans beaucoup d'appréhension, il livra encore une bataille avec ses belles armes naturelles et *Fior d'Aliza* fut représentée à l'Opéra-Comique en 1866. L'ouvrage était d'une facture plus

serrée et cherchait évidemment à marier les qualités de la vieille école avec certaines idées du présent.

Que de choses adorables! Le mâle et beau quintette du châtaignier; le double chœur de la prison; l'exquise chanson bohémienne . . . .

. . . .

Si *Les Saisons* furent une blessure profonde, *Fior d'Aliza* fut une amère déception dont le poème, cette fois encore, doit porter la plus grande part de responsabilité.

Ah! le pauvre artiste à ce moment se trouva dans une cruelle situation d'esprit; il était comme sans boussole dans l'art! Ses convictions les plus intimes ébranlées; la malechance acharnée après lui;.... il eut comme un moment d'affolement!

Une farce, rapidement écrite, parut l'année suivante à l'Opéra-Comique et ne réussit guère. On demandait vainement au rire ce que les larmes de *Fior d'Aliza* n'avaient pu obtenir.

Sombres jours pour Massé! Et comme ceux qui le connurent alors, surprirent en lui d'amers dégoûts!

L'intelligence était trop haute cependant, et il y avait encore trop de musique dans ce cœur, pour que l'artiste s'avouât vaincu. Il fit sur lui-même une évolution complète; celle que (en tenant compte de la différence des tempéraments) Verdi fit sur lui-même quand il écrivit *Aïda*, étant parti du *Trovatore*.

Massé garda longtemps le silence, et, rompant tout à fait avec un genre qui l'avait trahi et auquel il ne croyait plus, il prit la résolution de ne plus écrire d'opéra-comique. Remarquons en passant que c'est vers la même époque que M. Ambroise Thomas, après *Mignon* cependant, prit une résolution semblable; et ce n'est pas *Hamlet* qui peut le faire regretter. Neuf années passèrent qui virent de terribles choses! Pendant un temps, en France, la musique n'était guère à l'ordre du jour! Cependant la partition de *Paul et Virginie* était entièrement écrite.

Différentes causes en retardèrent la représentation.

Entre autres la difficulté de trouver un ténor pour la délicate création du rôle principal; ceux qui chantaient alors à l'Opéra étant d'une corpulence qui convenait mieux à l'armure de Robert, au pourpoint de Raoul ou au fameux justaucorps bleu d'Arnold qu'au costume juvénile de Paul.

Du côté de l'Opéra on attendit.

Restait l'Opéra-Comique; mais ce théâtre demeurait fidèle au genre dont Massé lui-même ne voulait plus entendre parler. Seul, Auber y trottinait encore sur un vieux Pégase dont les ailes souffraient terriblement des quatre-vingt-sept ans du cavalier ! Par respect pour son brillant passé on écoutait cependant encore ; mais sans entendre.

La troupe, la bonne vieille troupe d'alors, était bien trop confite dans les antiques traditions de la maison pour pouvoir interpréter une œuvre affectant des tendances nouvelles, si discrètes qu'elles fussent !

On pouvait en dire autant de l'orchestre et des chœurs.

Massé qui, avec raison, attribuait une bonne part de ses insuccès à l'exécution, était déterminé à ne jamais laisser jouer *Paul et Virginie* s'il ne trouvait un ensemble qui lui inspirât la plus entière confiance.

Comme il avait raison ! Et quelle est l'œuvre qui résiste à des *à peu près* d'exécution ? Par contre, avec de solides artistes, que d'opéras vous ont, à s'y tromper, des airs de chefs-d'œuvre !

On aurait pu rester longtemps dans ce *statu quo*, sans le théâtre lyrique qui, fermé depuis quelques années, rouvrit en 1876 et, dans une trop courte apparition, mit en lumière quelques œuvres distinguées et notamment *Paul et Virginie*.

Remarquablement chanté par des artistes de premier ordre, l'ouvrage obtint un énorme succès qui se soutint pendant plus de cent représentations.

Ce nouvel opéra de Massé était attendu depuis trop longtemps pour qu'il n'éveillât pas une grande curiosité dans la presse et dans le public. On avait hâte de savoir ce que la maturité avait fait de cet esprit autrefois si riant et si aimable.

La transformation annoncée n'était heureusement pas aussi complète qu'on pouvait le craindre et, en somme, ce qu'il y a de meilleur dans *Paul et Virgine*, appartient au bon Massé des beaux jours. Des phrases exquises traversent l'œuvre comme un rayon de soleil.

Le commencement du duo :

Par quel charme, dis-moi,

est d'une émotion irrésistible. Les couplets de Domingue :

N'envoyez pas le jeune maître,

et ceux :

L'oiseau s'envole....

sont d'une conduite serrée et fort heureusement débarrassés des ritournelles, des plates reprises, de toutes ces formules surannées enfin qui ont fait la joie de nos pères, et dont l'audition nous cause aujourd'hui un si profond ennui! Seule la pensée musicale passe comme un fluide dans le morceau avec une ingéniosité d'arrangement peu commune.

Dans le genre descriptif, la première entrée de Méala en trio est absolument touchante; plus tard, avec elle encore, la coda:

Les cœurs amoureux....

est d'une incomparable fraîcheur. Quelle distinction aussi dans l'instrumentation de l'*andante* qui commence l'entr'acte: *La Forêt*, où violon et violoncelle *soli*, dialoguent comme deux amoureux jasant sous les arbres! Tout cela est charmant. Un détail encore au sujet de l'orage: Massé avait fait au bord de la mer une remarque très poétique et très vraie: C'est que la mer a comme une *basse* immuable sur laquelle passent et ses colères et ses sourires. L'orage de *Paul et Virginie* cherche à rendre cet effet au moyen d'une pédale *ut*, *sol*, *ut*, persistant à la basse et sur laquelle se brisent, comme sur une digue, toutes les vagues chromatiques de l'orchestre. L'idée comme la remarque sont des plus élevées.

Cette partition, en somme, a toutes les qualités naturelles de l'artiste et en plus, une recherche musicale dont il ne s'était jamais soucié jusque-là, donnant toute son attention au choix de la « table thématique, » comme il le disait lui-même.

Enfin tout ce qu'il avait souhaité s'était réalisé et le double succès de scène et d'édition de *Paul et Virginie* avait jeté un peu de joie dans le cœur du pauvre artiste déjà bien éprouvé par la terrible maladie qui devait l'emporter.

Depuis longtemps Massé eût pu commencer *Une nuit de Cléopâtre*, sujet auquel il songeait depuis plusieurs années déjà; mais il ne voulait rien écrire avant d'avoir fait la preuve de ce qu'il appelait ses « idées nouvelles. » Ainsi il est à croire que si

Paul et Virginie n'avait pas été joué, l'opéra de *Cléopâtre* n'eût jamais été écrit.

Entre ces deux derniers ouvrages le musicien, pour s'entre-tenir la main, écrivait des mélodies. Une entre autres est à signaler à cause de ses allures toutes modernes; c'est *La Fauvette du Calvaire* inspirée par la jolie poésie d'Hégésippe Moreau.

Paul et Virginie triomphant, Massé bien malade déjà cependant, se mit à *Cléopâtre* et termina la partition à Saint-Germain dans l'été de 1880.

Il semblait qu'un ouvrage de lui, terminé et tout prêt à entrer en répétition, dût trouver un asile immédiat soit à l'Opéra soit à l'Opéra-Comique; (qui a si radicalement changé de peau depuis quelques années et qui parti d'un extrême semble même vouloir aborder à l'autre !) il n'en fut rien.

Le théâtre lyrique n'était plus là pour se charger de la tentative ou pour ouvrir les yeux des deux autres théâtres de musique; quatre ans passèrent à des négociations qui n'aboutirent pas, et l'auteur mourut sans avoir entendu son œuvre.

Ces difficultés sans cesse renaissantes, ces alternatives d'espoirs entrevus et de réalités brutales, n'étaient pas pour adoucir un état physique déplorable et calmer un état nerveux susceptible au plus haut point. Le silence forcé auquel Massé se trouva condamné était peut-être pour lui plus douloureux encore que le mal qui le minait.

Il eut des désespoirs navrants.

Tantôt il était sombre, taciturne; tantôt il s'efforçait de reprendre le dessus par le travail ou par des lectures. Le remaniement des *Saisons* l'occupa quelque temps; puis lorsqu'il ne vit plus devant lui que l'attente vide d'espoirs.... il pleura.

C'était déchirant de voir ce vaillant artiste, ce travailleur infatigable, cet homme courageux qui, dans les plus cruelles souffrances même, dominait encore son mal, se reconnaître vaincu par l'indifférence des hommes et des choses; deux forces passives qui tuent quelquefois mieux qu'une balle, mais qui, lâchement, y mettent plus de temps.

Les amis qui venaient le voir étaient rares et plus rares encore ceux qu'il consentait à recevoir. A force de vivre sur soi-même, il se persuada que sa mort donnerait à sa partition une chance réelle d'être jouée. (Cette pensée était atroce, mais elle

était effroyablement raisonnable). Il voulut se tuer, et il discutait cela tranquillement, à voix basse, pesant les chances. Cela amenait des scènes shaksperiennes.

« — J'ai bien cherché et j'ai bien trouvé la place (disait-il en appuyant un doigt sur un point de sa poitrine). En frappant là, je ne souffrirai pas ; ce sera tout de suite fini. Dites-moi franchement, sur votre honneur, au nom de l'amitié que vous me témoignez et que je vous rends, pensez-vous que, moi mort, on jouerait *Cléopâtre ?* »

Quelle situation stupéfiante pour celui qui devait répondre !

On combattait son argumentation, alléguant d'abord qu'une solution favorable pouvait surgir d'un moment à l'autre ; que lui vivant, si malade qu'il fût, pouvait se faire transporter au théâtre, qu'il y avait des précédents ; que puisque, grâce à Dieu, la tête était restée en pleine possession des facultés, d'un fauteuil il dirigerait les dernières répétitions ; qu'enfin lui là, il serait sûr que sa pièce serait représentée comme elle a été conçue. (Chose rare à Paris comme on sait, ou plutôt comme on ne sait pas).

Il paraissait ébranlé, se taisait, puis quelques instants après, l'idée fixe revenait à son point de départ comme la branche un instant écartée.

On sortait de là le cœur battant, la sueur aux tempes, la rage aux lèvres et la fièvre en soi jusqu'à ce que la marche, le grand air et la réflexion montrant l'absence d'issue, une larme tombât silencieusement des yeux comme un aveu tacite d'impuissance à rendre la vie à ce moribond et la foi à ce désespéré !

Puis tout cela même passa ! Le mal physique allait grandissant et ne laissa bientôt plus à l'esprit la conscience du mieux ou du plus mal ; et puis une nuit, sans secousse, entouré des soins admirables de sa fille (une sainte) et des siens, il expira tout doucement.

L'âme en s'envolant avait ramené sur le visage un calme depuis longtemps disparu ; et dans cette même chambre, témoin de tant de souffrances et de tant d'inquiétudes, Victor Massé reposait maintenant dans la sérénité suprême de la mort, étendu sur un lit où l'on avait effeuillé des roses.

Il avait lui-même, et par écrit, réglé tout le détail de ses

funérailles ; demandant certaines choses, en interdisant d'autres.

Ayant toujours profondément aimé la patrie et tout ce qui la symbolise ou l'honore, il tint à ce que les honneurs militaires, auxquels il avait droit comme officier de la Légion d'honneur lui fussent rendus.

Le fond était religieux chez lui et il trouvait, non sans raison, que le plain-chant, dans sa majesté noble et simple, peut seul traduire la grande poésie de l'Église. Il recommanda donc qu'on s'en tînt aux chants ordinaires de l'office ; ne se souciant pas sans doute, qu'un organiste, bien intentionné d'ailleurs, se livrât au fil de l'improvisation, à quelque promenade dans ses propres partitions.

Enfin au cimetière, où le reconduisit une foule considérable par une belle matinée de juillet, il exigea qu'aucun discours ne fût prononcé.

On obéit, et l'on allait se séparer silencieusement lorsque tout fut terminé, quand M. Émile Perrin, le directeur de l'Opéra-Comique qui, le premier jadis, l'avait accueilli au retour de Rome, prit la parole pour dire quelques mots émus sur la tombe de celui dont il avait encouragé, vu et suivi les premiers succès, et à qui, survivant, il tenait à dire un dernier adieu !

Puis la lourde pierre retomba pour toujours sur celui qui fait l'objet de ce récit, et chacun s'en retourna dans la vie, quelques-uns les larmes aux yeux, tous avec une poignante émotion dans le cœur.

Ainsi que l'artiste l'avait prévu, plus la vie se retirait de lui, plus les chances augmentaient pour son opéra. Quelques jours avant sa mort l'exécution en était décidée en principe; le lendemain elle l'était irrévocablement et en allant au cimetière il eût été facile de prédire la date de la première représentation.

Elle eut lieu en mai dernier avec une interprétation de premier ordre.

Cette soirée si longtemps attendue par Massé fut un long triomphe pour sa mémoire; après le public particulier de la première, le *vrai* public de tous les jours a par son empressement justifié toutes les espérances conçues; *Une nuit de Cléopâtre* produit un grand effet à chaque représentation et bat en ce moment le plein d'un très grand succès.

Qu'est-il cet ouvrage? Quelle place peut-on lui assigner dans l'œuvre du maître?

Il a été enfanté dans la douleur, on le sait, et cette pensée
e peut guère se séparer de l'étude qu'on en pourrait faire;
on pas qu'elle invite à une indulgence, dont l'œuvre n'a nul
esoin et qui eût blessé la dignité de l'artiste vivant; mais parce
ue sous son double aspect psychologique et physiologique, la
uestion offre un touchant intérêt.

Le musicien cloué sur son fauteuil pendant les six dernières
nnées de sa vie, ne recevant aucun reflet direct des choses du
hors, travaillant seul sans l'influence d'aucun contact, ne pou-
it guère suivre l'allure du mouvement musical qui se faisait
tour de lui, et auquel lui-même pourtant s'était rallié dans
ul et Virginie, tout en gardant son cachet si personnel.

Dès lors, la partition de *Cléopâtre* fut écrite dans des condi-
ns si spéciales, qu'on est étonné d'y trouver encore la trame
sicale d'une organisation restée d'élite, où les ressouvenirs
la jeunesse et les solides procédés de l'âge mûr se confon-
t dans le plus harmonieux des ensembles.

e *motif* et le *morceau* sont encore l'objectif principal du
tre, et c'est assurément pour cela que l'ouvrage exerce une
on aussi immédiate sur le public. Comment sans le *bisser*
endre le chant de Manassès:

Sur les flots bleus glisse ma voile,

c son fiévreux dessin de violon, ou la chanson de Charmion:

Les heureux accusent la vie,

ne langueur si étrange? Comment ne pas être remué par
cri si vrai que jette Cléopâtre au début de l'air du second
e:

Oh! rien qu'un jour!

Tout cela chante, chante et chante encore! Or, dans notre
eux théâtre de l'Opéra-Comique, c'est encore avec cette qua-
é-là qu'on réussit le plus sûrement.

Il semble qu'en écrivant cette musique, Massé ait voulu dé-
entir le poète qui disait: que rien n'est plus douloureux dans
s jours de souffrance, que le souvenir des bonheurs passés!
est le contraire qui a eu lieu pour lui, sans qu'il y ait rémi-
scence toutefois.

On dirait que *Galathée* (à son tour) a soufflé sur cette *Clé-pâtre* pour l'animer de sa vie propre, et que l'amour de Py; malion a passé dans l'âme de ce Manassès ; que la petite boh mienne de *Fior d'Aliza* enseigne à la pauvre Charmion sa ph losophie amère et résignée, et que le joyeux Bocchoris lu même, avec ses couplets philosophiques et ironiques, (textu dans la partition) est un fils, plus ou moins légitime, d'un ce tain Francatrippa qui faisait des tours en plein vent au tem de *La Reine Topaze.*

Chers fantômes, que le musicien devait revoir, semble-t dans les rares accalmies de ses nuits, et qui pour un insta venaient sourire à sa tristesse !

Quoi qu'il en soit, la victoire est là; et cela montre une fo de plus que parfois, hélas, pour réussir au théâtre (achevor le proverbe commencé plus haut) il vaut mieux être mort qu couché.

Avec Massé s'est éteint le dernier rejeton d'une race illustr de compositeurs qui a donné beaucoup d'éclat à la scène fran çaise ; Grétry en est l'ancêtre, et après lui sont venus des hom mes tels que Méhul, Boieldieu, Hérold, Auber, Halévy et Ado phe Adam, pour ne citer que les plus féconds comme aussi le plus vraiment inspirés du génie national.

Ces maîtres ont fait l'école; avec eux, l'opéra-comique est d venu un genre, une forme définitive de l'art; peut-être mên celle-là qui répond le plus intimement à l'instinct du publ français. Chez eux la pensée musicale nette, franche, mélodiqu tantôt aimable, élégante, alerte ou spirituelle, est doublée d'un science réelle, de la vraie, de celle qu'on ne sent pas, à laquel on ne fait communément pas attention et qu'attestent cependa des combinaisons d'une ingéniosité remarquable, de réelles tro vailles et des procédés d'une variété infinie.

Cependant l'art est entré dans une phase nouvelle et, pu qu'il n'est ici question que de morts, à tous ceux qui vienne d'être cités il faut ajouter (non sans regrets) le nom de Georg Bizet.

Après *Richard-Cœur-de-Lion, Joseph, Fra Diavolo, Zamp Le Pré-aux-Clercs, Galathée* et tant d'autres chefs-d'œuvr on doit écrire *Carmen* sur le livre d'or de l'école françaiss aussi bien cet ouvrage marque-t-il assez exactement le poi

où le genre de l'opéra-comique est devenu l'opéra-comique de genre, plus en harmonie avec les tendances générales.

Quel que soit l'avenir, tâchons de rester dans l'esprit de notre génie national. Il a fourni d'assez belles choses pour qu'on lui demeure fidèle ; et si les formules changent, suivant en cela la marche incessamment progressive de l'esprit humain, que le fond du moins ne s'altère pas ; que la clarté qui est le propre de l'art français reste la grosse préoccupation. Ce n'est pas si facile ou si banal, de bien dire et de dire clairement !

Comme pour Massé, comme pour les autres qui dorment dans la tombe, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un compositeur dramatique par-dessus le talent, l'imagination, l'esprit ou l'habileté technique, c'est de pouvoir dire : Celui-là savait chanter !

HENRI MARÉCHAL.

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

Une fête, à Paris, chez un diplomate en vogue, une belle soirée, vraiment, où tout est à souhait : concert excellent, vastes salles de jeu et fumoir pour la causerie intime. Les salons sont remplis de noms anciens, de jolies têtes et d'un gai bourdonnement. On y entend de la musique légère, de l'esprit fin ; on y trouve de la brillante noblesse, des yeux étincelants, des grands hommes d'État, des voyageurs revenus d'explorations lointaines, un buffet exquis, d'immenses miroirs reflétant des lustres sans nombre aux flammes hautes, et le parfum discret du *high-life*.

Dans une pièce, mi-salon de jeu, mi-jardin d'hiver, derrière un massif d'orangers et de lauriers-roses, un jeune homme est assis, un tout jeune homme, aux cheveux cendrés. Son visage est fin et pur, le regard de ses yeux, d'un vert profond, noyé de langueur, est très doux. Ces yeux voilés, aux lueurs étranges, sont fixés en ce moment avec une sorte de crainte sur un autre personnage pâle, oh ! mais d'une excessive pâleur, établi non loin de lui, sur un divan turc en soie jaune.

Autour d'eux on parle de Thérèsa, de madame de Metternich, de l'empire du Mexique, de la Biche au Bois, des chapeaux catalans et des « quatre honneurs au trick. » Dans la salle contiguë une dame chante « l'éclat de rire » de Carlotta Patti. Et, tandis que les esprits sont occupés ainsi des mille futilités du jour, le jeune homme pâle se lève lentement et s'approche de l'adolescent blond. Celui-ci, pris soudain d'un frisson, porte involontairement la main à son cœur, respire profondément et se sent incapable de répondre tout de suite aux paroles que lui adresse le jeune homme pâle :

— Vous permettez, monsieur?

— Vous permettez, monsieur? répète-t-il, ayant aux lèvres l'ombre d'un sourire.

— Oh! pardon.... dit l'adolescent en désignant une place du geste.... excusez-moi de ne pas vous avoir répondu plus vite, cela m'était impossible....

— Impossible! s'écria le jeune homme pâle. Vous vous sentez souffrant, monsieur?...

— Non.... pas précisément.... Je ne sais, en vérité, ce qui m'a pris. Je crois.... permettez-moi, monsieur, cette remarque bizarre.... je crois que le regard noir de vos yeux m'a si vivement impressionné que j'en ai perdu momentanément la parole.

— En vérité? fit le jeune homme pâle avec un sourire. Dans ce cas, je regrette beaucoup, monsieur, de vous avoir contemplé durant un quart d'heure, et je vous en demande pardon.

L'adolescent esquissa un geste poli.

— Peut-être, au fait, avez-vous raison. Depuis que je suis à Paris, on a remarqué deux fois que mes yeux exercent une impression magnétique; il y a même parmi mes amis des natures nerveuses qui les redoutent. Cependant, dans mon pays, sur les rives de la Moldau, personne ne m'a jamais fait cette observation.

Le jeune homme pâle est d'une beauté remarquable, d'une de ces beautés qui frappent à première vue. Son visage grave d'une blancheur de cire et aux traits corrects, est encadré de cheveux bouclés, si noirs, qu'ils jettent des reflets rougeâtres; ses sourcils sont comme dessinés au pinceau. Les yeux, plus noirs que le jais, ont cette lueur rouge attribuée en Grèce à ceux dont le regard est fatal. Le nez, petit et fin, se busque légèrement au-dessus d'une bouche adorable aux lèvres rouges et pleines. L'habit de rigueur laisse deviner des formes superbes. Il peut avoir vingt-huit ans — oui, à peu près cinq ans de plus que le joli blondin aux cheveux soyeux, le chevalier Undino.

— Je crois, en effet, avoir eu l'honneur, monsieur....

— Je suis le prince Rico Staintozeno, de Ibraïla.

— L'honneur d'attirer votre attention, prince....

— Oui, vraiment, chevalier Undino. Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai à vous regarder. Vous ressemblez, à s'y mépren-

dre, à feu mon pauvre frère Dmitro. Je croyais rêver en vous contemplant tout à l'heure.... Je suis extrêmement impressionnable. Vous pardonnerez, maintenant, ce qui a pu vous surprendre un peu....

L'adolescent blond répond par quelques paroles aimables. Mais son visage s'altère sous le regard ardent du Moldave ; il ne peut soutenir l'éclat extraordinaire de ses yeux, et la respiration lui manque, tandis que ses paupières se ferment comme chargées d'une lourdeur de plomb.

Le chevalier est jeune, joli garçon, riche et complètement indépendant à vingt-trois ans. Il possède un talent musical très apprécié ; compose même, et a étudié Palestrina. Il a visité l'Italie. En lui rien de romanesque ni de mélancolique ; il est gai, d'un excellent tempérament et d'un bon caractère. Mais sa santé est frêle, et sa nature de sensitive subit les impressions avec une rare intensité. Aussi se lève-t-il tout à coup, comme pour se soustraire à quelque impression fâcheuse, à une pesanteur qui l'envahit, à un trouble dont il ne peut se rendre compte.

Le prince Staintozeno suit son exemple.

Cela n'a été, cependant, de la part d'Undino qu'un acte involontaire, car lorsque'il remarque que son compagnon a également quitté sa place, il comprend son manque de tact et reste debout, un peu embarrassé.... ne sachant trop comment expliquer le mouvement qu'il n'a pu maîtriser. Le prince Rico passe son bras sous le sien.

— Venez, il fait très chaud dans ces massifs, dit-il d'une voix douce et mélodieuse, teintée d'un léger accent moldave. Ah un piano !...

Ils s'arrêtent près d'un Pleyel isolé faisant face aux tables de whist. Les bougies n'en sont pas allumées ; c'est le coin le plus sombre de la vaste salle. Le prince plaque deux ou trois accords, s'assied sur le tabouret et module doucement, très doucement, une variation qui rappelle la valse de *Faust*, de Gounod

Ich binde deine seele
Mit meinen dunklen Locken
Ich athme dir entgegen
Es soll das Blut dir stocken.

« J'enlace ton âme de mes boucles sombres ; je te grise à mon souffle, afin qu'au contact de mon haleine ton sang se glace.

Une pesanteur magnétique pétrifie de nouveau les membres Jndino — il se sent attiré par des bras invisibles — et il ève la tête brusquement. C'est le prince qui a chanté ces roles, en s'accompagnant du clavier, tout bas; on dirait 'il cherche à éveiller un souvenir vague dans sa mémoire.

— Quelle chanson étrange!

— Les paroles allemandes sont, je crois, de madame de Dü-igsfeld. Vous la connaissez aussi, sans doute?

— C'est elle que je préfère des poètes modernes de l'Alle-igne.

— De qui peut-il bien être question dans ces vers? demande Moldave, dont les doigts n'ont pas quitté les touches d'ivoire. une flamme passe dans ses longs yeux sombres.

— C'est des vampires qu'il s'agit, répond Undino, toujours sorbé par la sensation singulière qui le pénètre.

— Des vampires! s'écrie Staintozeno, en riant de si bon cœur, tte fois, que ses joues pâles se colorent. Vous y croyez donc us aussi? Elles n'ont donc pas germé seulement parmi nous, s légendes ineptes! Ah! voyez-vous, cher monsieur, il faut us laisser ces croyances absurdes, à nous autres Serbes, méniens et Valaques.

— C'est que j'ai voyagé en Moldavie moi aussi, réplique promp-nent Undino. Je vois encore ces singulières petites églises bois, avec leurs saintes images toutes noires et les maisons sses, pétries d'argile, et les grands palais sombres, et là....

— Là, n'est-ce pas, on vous a raconté....

— Oui, un vieil Arménien préposé à la garde d'un ancien iteau isolé, presque en ruines, nous raconta durant une nuit rage, que ces pays étranges produisent parfois des créatures ılement étranges.

Le prince a fermé les yeux et appuyé sa belle tête pâle au ssier moelleux d'un fauteuil placé près de lui.

— Il me semble en vous entendant, dit-il, être dans mon ys! Continuez, parlez encore, chevalier, racontez.... Vous dé-vez si bien! Tenez, cet antique château démantelé, c'est nme si je le voyais, là; et ce petit vieillard, courbé, ridé, rcheminé, à la voix aigre et croassante je le vois également; j'entends l'ouragan qui hurle dans les vestibules déserts et i secoue les volets sur leurs gonds rouillés. J'ai le mal du

pays, chevalier. Ah ! lorsque j'étais enfant, comme je me p-
sionnais aux récits que l'on fait de ces êtres étranges !

Les yeux du Moldave restent clos. Le chevalier Undino
délivré de sa torpeur. Il peut parler et reprendre son récit.

— Oui. Des créatures singulières, continue-t-il d'un ton le
Un sang noble coule dans leurs veines. Leur visage est be
séduisant, d'une beauté diabolique. Durant leur vie, disait
vieux majordome, ils ne diffèrent en rien des autres homm
Seulement leur regard allume la passion dans les cœurs
attire, il subjugue. On s'éprend d'eux d'une façon irrésistib
On pense à eux, on y pense toujours et encore même lorsqu
sont morts, et on les aime, quand leurs dépouilles repose
dans la terre froide. Car c'est alors qu'ils commencent à
vre, eux. Ils viennent se réchauffer au feu de votre passio
Ils vous rendent caresse pour caresse, baiser pour baiser, il
vous enlacent, ils vous enivrent avec d'autant plus de puissance
que lorsqu'ils vivaient cela leur était impossible. Ils erraient,
le cœur mort, parmi les hommes, privés d'amour, privés de
sensibilité et de toute jouissance.

Undino a parlé avec feu, aussi vivement que le comporte
un tête-à-tête dans un salon où il y a du monde. Il reprend
haleine maintenant et se redresse. Le prince Staintozeno ouvre
les yeux lentement comme au sortir d'un songe exquis ; se
paupières, aux longs cils bleuâtres, se soulèvent avec langue
et découvrent le regard lumineux de ses yeux profonds. Le
reflet rougeâtre fait songer à la lune, quand elle s'élève ta
le soir, à la lisière d'une forêt.

— C'est là tout ce que le vieux majordome vous a racont

— Non. Il m'a dit encore que le château abandonné dont
avait la garde appartient à la famille d'un de ces êtres sur
turels. Le nom ?... je ne m'en souviens plus.... Et cette léget
le bonhomme la tenait de son père, qui lui-même l'avait
tendue narrer par ses aïeux.

— Ce château s'appelle Maburesti.

— Quoi !... Vous le connaissez donc ?

— Je connais tous les antiques manoirs de mon pays,
prince à voix basse, mais votre vieux Roman — vous voy
le bonhomme ne m'est pas inconnu non plus — n'en s
long sur la nature et la psychologie de nos vampires.

Cœur ! crie une grosse dame assise à une table de whist.
La légende a-t-elle une conclusion ? demande Undino avec
ourire un peu forcé.
Votre description était admirable. A mon tour, maintenant.
1ez les yeux. Je vais essayer de donner une dernière re-
1e à votre tableau.
s mains blanches du prince pressent mollement l'ivoire des
1es en faisant jaillir de mélodieux accords mineurs rappe-
le rythme de la valse de *Faust*, et de sa bouche aux lè-
rouges s'échappent des paroles douces, si chaudes de poé-
1tense, que comme une caresse elles atténuent l'horreur et
ent le frisson.
Il est des êtres que Dieu et la fatalité courbent sous une
liction éternelle. Ces êtres n'ont, de la vie, que l'apparence.
ont inertes, glacés, insensibles. Ils errent au milieu des
nes leurs frères qui vivent, eux, dont le sang colore le vi-
qui ont le rire aux lèvres et l'espoir au cœur. Les autres,
1audits, ne commencent leur existence qu'après leur mort,
ue leur souffle s'éteint, et qu'on les a déposés dans la
e. Ah ! dire, dépeindre la vie de ces damnés ! Qu'ont-ils
les misérables, pour être exclus ainsi d'entre les humains
nt la joie et le plaisir en partage ? Quel crime ont-ils
1is avant leur naissance pour entrer au monde le front
é sous le poids d'une malédiction ? Ces êtres ne possèdent
es sens dont sont gratifiés les autres hommes. Leur œil
flète pas la majesté, les beautés exquises de la nature.
eux tout est gris. Gris sur gris. Leur horizon n'est qu'un ciel
t sombre, un précipice noir où grouillent des vers puants
oiderme gluant, dont la salive est un venin. Ils souffrent
1 soif, oh ! d'une soif inextinguible qui a pour objet quel-
chose d'indéfini, d'inconnu, d'impossible à atteindre jamais,
is ! Cette soif les brûle, les dévore, les anéantit. Ils ne peu-
la satisfaire durant toute leur existence. Leur cœur ne
ut pas à la douleur. Il ne bat que pour tendre à apaiser
soif atroce pour cette chose « sans nom. » Leur regard ne
mplaît pas dans la beauté des hommes. Ils ne voient chez
réatures que ce « quelque chose » d'inconnu qui leur sem-
ropice à calmer cette soif surnaturelle. L'amour, ils ne
uvent jamais. Ils ne peuvent sentir ni l'amour pour une

femme, ni l'affection pour un ami. L'amour ne peut même p leur procurer de jouissances passagères. Non. Leur unique se sation est cette soif, cette soif ardente pour une chose inconn « sans nom » et qu'ils ne sauraient définir puisqu'ils ne l'ent voient que couverte des voiles de leurs rêveries insensées. L' secte, dans l'herbe, a sa part de vie et de joie, comme le neau dans l'air ! L'homme le plus laid, le plus méprisé, a femme qui l'enlace parfois de ses bras et le console par s caresses. Lui, l'infortuné, le maudit, ne connaît aucune de ce sensations bénies, il n'est jamais, jamais satisfait. Il n'éprouve qu'un désir, un désir atroce qui le ronge : ce quelque chose « sans nom » dont la chaleur lui brûle les entrailles et qui *ne peut pas être de ce monde.* Cela n'appartient pas non plus à l'autre, au monde des âmes, mais à cet empire inconnu, vague, qui s'étend entre la vie et l'éternité, à cet espace où gisent les corps qui se décomposent dans une fange verdâtre, et où les vers seuls respirent et vivent. Et, toujours, durant leur existence étrange, si différente de celle des autres créatures, *ils* rencontrent un être, un homme, une femme ou un enfant. Cet être, ils l'enlacent, ils le subjuguent. Ils s'en emparent au moyen de ce que les hommes appellent leur cœur ; ils ne l'aiment pas cependant ; ils ne font que le désirer. Ce n'est pas de la passion terrestre qu'ils espèrent en tirer, mais ce quelque chose de surnaturel qui, je vous le répète, n'est pas de ce monde et qui en est la pourriture. Et cet être, ce malheureux sur lequel ils fixent leur choix, ils le séduisent d'une façon si puissante, si irrésistible, qu'il leur appartient tout entier. Seulement, ils ne peuvent s'en emparer que lorsque l'âme, élément divin, s'est dé tachée du corps. C'est alors, que leurs sens humains pétrifi durant leur vie, se réveillent dans leurs cadavres glacés. vivent, se dilatent, sentent et s'emparent de la créature aim dont ils jouissent, à peu près comme le ver rongeur à qui i la disputent. Oh ! quelle vie horrible ce doit être cette vie pas sée dans la moiteur froide des suaires ! Une existence incom préhensible au cerveau de l'homme, inaccessible à la grâce, la miséricorde du Créateur. Ce sont des damnés, ces êtres po qui il n'est ni terre ni ciel, et qui se tordent sous les morsur aiguës d'un désir effréné, inextinguible. Voilà les vampires !

— Que pensez-vous de ces accords ? demanda ensuite le prir

Ut mineur, si, sol, ut mineur et ut, fa, sol, ne terminent-ils pas ma description d'une façon dramatique?

Cependant dans la salle voisine une dame vient de se mettre au piano et joue maintenant une variation brillante de Rhode. Les conversations ont cessé. Les joueurs de whist se sont arrêtés pour écouter.

Le chevalier Undino est sorti de sa rêverie et il se félicite d'être en ce moment à Paris, dans une soirée, en bonne et nombreuse compagnie. Il passe la main sur son front brûlant, pour en écarter les mèches blondes, tandis que le prince Stainozeno fait observer qu'il est plus de minuit. Il prend congé de son compagnon, car il va partir dans trois jours: il retourne en Moldavie.

— Je suis un peu excentrique, ajoute-t-il avec un fin sourire, car je passe l'hiver à la campagne, tout seul dans mes terres.

Les deux hommes se séparent comme des connaissances d'une heure qui ne sont pas appelées à se revoir.

— Peut-être vous retrouverai-je à Paris la saison prochaine, prince, dit le chevalier Undino, et nous ferons de la musique ensemble. Je regrette d'avoir eu trop tard le plaisir de vous rencontrer.

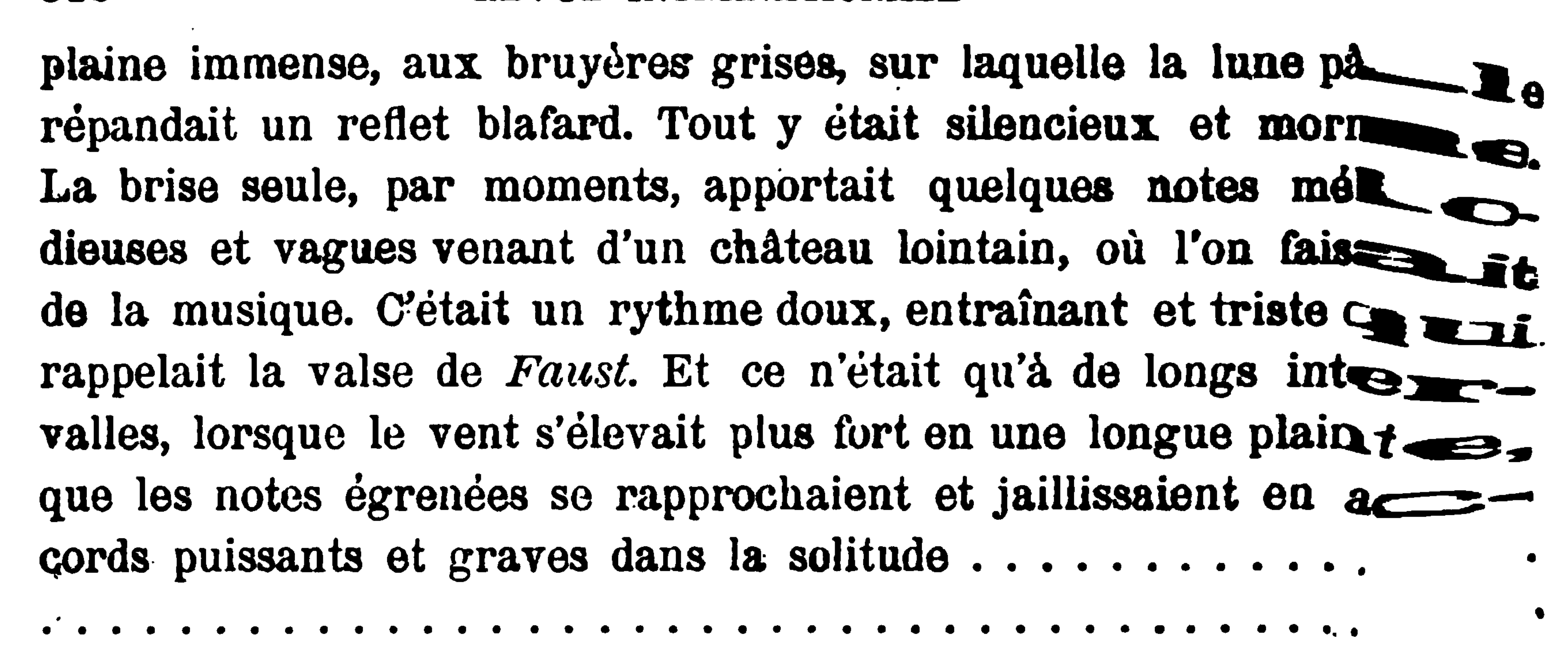
— C'est moi qui le regrette, répond le prince avec une politesse exquise. Je conserverai toujours votre souvenir. Vous ressemblez d'une façon si frappante à mon pauvre frère Dmitro!

Le Moldave est parti. Undino rentre dans la salle de bal pour souhaiter une bonne nuit à la petite comtesse Irène, qu'il trouve littéralement assiégée par une foule d'adorateurs et qui lui dit d'un ton de douce ironie:

— Voilà plus de deux heures que je ne vous ai vu, chevalier. Vous étiez, pour sûr, endormi dans quelque coin.

Irène est la plus jeune, la plus blonde et la plus charmante femme de la saison. Undino en est passionnément épris. Comment cela lui a-t-il été possible d'oublier durant deux grandes heures qu'elle danse dans le salon voisin? Il a encore, cependant, le bonheur de lui ravir une fleur qui s'échappe de ses boucles folles, tout imprégnée du parfum de ses cheveux, et qui se fanera sur son cœur cette nuit.

Mais il ne rêva pas d'Irène cette nuit-là. Il rêva d'une



plaine immense, aux bruyères grises, sur laquelle la lune pâle répandait un reflet blafard. Tout y était silencieux et morne. La brise seule, par moments, apportait quelques notes mélodieuses et vagues venant d'un château lointain, où l'on faisait de la musique. C'était un rythme doux, entraînant et triste qui rappelait la valse de *Faust*. Et ce n'était qu'à de longs intervalles, lorsque le vent s'élevait plus fort en une longue plainte, que les notes égrenées se rapprochaient et jaillissaient en accords puissants et graves dans la solitude . . . .

. . . .

. . . .

— Son Excellence, monsieur le prince Rico de Staintozeno ne passera pas l'hiver dans son superbe château de Giosa, où des pianos de Pleyel se dressent sur des tapis de Smyrne, et auquel les gigantesques cactus rouges des terrasses donnent, même par le plus grand froid, un air de confort. Il a eu la fantaisie, par une terrible tourmente de neige, d'aller visiter le plus antique manoir de ses ancètres, Maburesti.

— Mais il ne pourra y rester longtemps, dit en secouant la tête et en frottant sa veste blanche l'intendant de Giosa, s'adressant à la femme de charge, son amoureuse de jadis, alors qu'elle était jeune et jolie, et remplissait auprès de madame la princesse les fonctions de camériste. Il ne pourra y rester longtemps, madame Athanatiewicz. Pas une fenêtre ne ferme, là-bas, et il n'a pas emmené son cuisinier.

— Et les âmes de feu nos seigneurs qui errent chaque nuit dans les vestibules ! dit la vieille, d'un air triomphant. Croyez-moi, avant quinze jours, son Excellence sera de retour.

Maburesti date du XIVme siècle. Il a été primitivement construit en bois. Le XVme siècle seulement l'a gratifié de murs épais et massifs, n'appartenant à aucun style. A l'intérieur les parois sont noircies par le temps. Quelques-unes des salles sont boisées. D'autres sont tendues d'anciennes tapisseries fanées, déchirées et trouées par les rats. Les meubles antiques sont noirs de vieillesse, lourds, aux pieds énormes, impossibles à transporter.

Une vaste salle d'armes contient des armures caucasiennes, des cottes turques, des handjars du Monténégro et des sabres serbes. Les fenêtres, petites, basses et larges, sont bouchées par

la neige et la poussière. Dans l'immense salle à manger du rez-de-chaussée se trouvent une longue table, des bancs de chêne et de grandes peaux d'ours râpées et raides de boue durcie. Hiver comme été, le vent hurle et chante à travers les fentes des portes et les jointures des croisées. L'ouragan siffle dans la haute tour du nord et sur l'escalier tremblant qui mène au réfectoire, dont l'unique fenêtre est condamnée par d'épaisses branches d'arbre, enlevant le peu de lumière que laissent filtrer les vitres borgnes.

Un vieux serviteur de la famille, sorte de nain à moitié aveugle, est le seul gardien de ce vaste manoir au milieu des bruyères. Le bonhomme ne dessoule jamais: de grosses larmes d'eau-de-vie trempent constamment sa face parcheminée.

Cette fois, le prince a amené quelques domestiques à sa suite. Le repas de sa Seigneurie et celui des laquais grommelants et hargneux sont préparés dans une petite cuisine basse, aux angles obscurs.

Le valet de chambre qui est français jure tous les sacrrr.... de son répertoire varié de jurons, et maudit la chambre nue et glacée qui lui a été assignée. Et le cocher, un petit-russien au large nez épaté, à la bouche rouge, se frotte les mains, lui, et se moque de son camarade. Il se trouve infiniment mieux ici, au milieu des steppes et dans ce château désert que dans le plus élégant hôtel de Paris. Monsieur Henri, ne se coiffe plus, depuis son arrivée. Il tombe dans le marasme et donne à son maître ses huit jours. Et il écrit des lettres sans fin à « Mademoiselle Hortense » femme de chambre de madame Moïse Rosenberg, à Jassy, dans lesquelles il désespère de jamais sortir de cet affreux nid de neige, où l'on ne peut même pas porter les cheveux bouclés « la frisure ne tenant pas, dans une humidité pareille. »

Autour du château s'étend une lande immense, semée de bruyères, déserte et triste. Une neige immaculée et étincelante la couvre de son manteau. Au-dessus, s'étend un ciel gris de plomb, lourd de nuages qui se tassent à l'horizon en d'énormes masses jaunes. Par-ci, par-là, seulement un vieux tronc d'arbre rabougri, sans feuilles, jette une tache noire dans la neige. Loin, très loin, on voit une chaumière basse et là-bas, de l'autre côté de la route isolée, se trouve une petite église de bois surmontée d'une massive tour grecque.

C'est dans cette église que repose la dépouille des anciens Staintozeno. Elle s'élève au milieu d'un cimetière qui sert aux villages de la contrée, et qui est gardé par un fossoyeur centenaire, à moitié mort, tout ratatiné, et qui habite un trou de taupe au bord du chemin.

Tel est l'horizon lugubre dont on jouit, de la fenêtre de la chambre à coucher de son Excellence, par une affreuse après-midi d'hiver grise et froide, avec un grand vent et des rafales de neige qui tourbillonnent.

Tout semble mort aux alentours, on peut se croire seul avec sa pensée.

Aux murailles sont accrochés quelques mauvais tableaux noircis par le temps : le père du prince, dans un costume à moitié turc, avec son brun visage de Tatare et un poignard enrichi de pierreries passé à la ceinture ; puis, sa mère aux longs yeux veloutés, et sa bigote aïeule d'une pâleur de spectre, vêtue d'un habit de pèlerine en bure, une Bible ouverte devant elle. Le cuir des meubles est en lambeaux. De minces tapis de Perse sont amoncelés par terre. Un antique prie-Dieu, tout noir, se dresse à côté du lit, au baldaquin de soie bleu tendre, aux rideaux fanés. Au-dessus du prie-Dieu, un Christ d'ivoire de style byzantin étend ses bras maigres.

Dans ce demi-jour, argenté par les tourbillons de neige, le prince Rico semble plus pâle qu'il ne l'a jamais été. Ses yeux seuls luisent d'un feu vif et singulier. On dirait le rayonnement lugubre de deux soleils noirs. Le prince porte un costume arménien, pittoresque et commode, avec une ceinture lâche et un pantalon à plis. Il semble agité, tandis qu'il arpente la chambre de long en large, de la fenêtre à la porte. Il s'arrête devant le prie-Dieu et s'y agenouille. Le bois vermoulu gémit sous son poids. Il se cramponne des deux mains, nerveusement, au crucifix jauni. Son attitude découragée, le soupir qui soulève sa poitrine oppressée témoignent de son trouble intérieur, sans que son beau visage pâle trahisse aucune émotion. Il ne prie pas. Non, certes. Il ne baise pas non plus le crucifix. Il ne le regarde pas. Son œil est fixé sur le portrait de sa mère.

— Cela doit-il être ? Suis-je maudit ? Me sera-t-il impossible d'apaiser jamais cette ardeur, d'éteindre ce désir, cette soif qui me dévorent ? Croix sainte, que je presse entre mes doigts, ne

eux-tu pas me rendre fort contre les tentations qui me dé-
irent? Mère! Mère! Mère! qui donc m'a légué cet héritage
audit? Je lutte! Je me révolte! Je veux être pareil aux autres
mmes! N'y a-t-il pas de Dieu, aucune puissance qui me tende
main, et me protège contre moi-même? Tous les hommes,
est-ce pas, ont un idéal, quelque chose en eux qui les for-
ie et les encourage dans les mauvais jours? Cela m'est-il
nc aussi refusé? O vous, mes ancêtres, dont le sang bout
ns mes veines, et qui avez été plus heureux que moi, ne
uvez-vous me secourir? Ne pouvez-vous me tendre les bras,
s cercueils où vous reposez et me retenir et me sauver?
Sa tête retombe lourdement sur sa poitrine. On dirait qu'il
mourir.

— Ils le doivent, ils le feront! s'écrie Rico, avec un gémis-
nent. Pour moi aussi il est un Dieu dans le ciel.

Il écarte de la main les mèches soyeuses de ses grands cheveux
se lève brusquement. Il jette un manteau sur ses épaules et
scend l'escalier sombre qui mène à la cour. Le vieux portier
rt sur la table, à côté de son verre d'eau-de-vie, dans sa
he. Les autres domestiques se chauffent à la cuisine, car la
it tombe. Staintozeno ouvre lui-même la petite porte, s'élance
ns la tourmente et s'éloigne dans la direction de la route.
s flocons voltigent autour de lui en masses pressées, blancs,
ers et silencieux . . . .

. . . .

. . . .

Ce soir-là, à Jassy, Madame Sapieszanka donne une fête où
on danse, et où des officiers fort laids, ma foi, font la cour à
e jolies femmes. Ce soir-là, de gros marchands de bœufs s'at-
ablent dans les tavernes surchauffées pour y jouer leurs du-
ats et des propriétaires blasés se régalent de *dulzetts* faits
de feuilles de roses et de délicieux sorbets. C'est ce soir-là,
aussi, que monsieur Henri Deutschthümler, à Paris, se produit
dans un grand concert où l'on bâille, et que, à Rome, la si-
gnora Rigetta a ses nerfs, parce qu'un mendiant « vraiment
affreux » s'est posté vis-à-vis de son palazzo, juste en face de
sa fenêtre. Ce soir-là aussi comme à l'ordinaire le chemin de
fer traverse comme une flèche les immenses et solitaires plai-
nes de neige; Moïse Geld, à Francfort, coupe un liard en quatre,

et Martin Perelo rassemble des faits de théâtre pour la chronique de Koebel. Partout, le cours des affaires, les amusements, l'avarice, l'envie, la coquetterie, le libertinage; partout l'orgueil et la chasse aux richesses. Est-il possible que ce même soir-là, dans ce même monde, il se trouve un être dont la vie diffère de celle des autres hommes, et que l'avenir entraîne dans un espace « sans nom » ?

La neige secoue ses flocons humides sur le passant solitaire qui longe la route à la lueur grise du crépuscule et qui vient frapper à la fenêtre du fossoyeur.

Le petit vieillard, ratatiné, à la bouche édentée, ressemble, campé sur le seuil de sa porte, à un gnome malfaisant. Sa gorge, ravagée par l'eau-de-vie qu'il absorbe continuellement, laisse échapper des exclamations rauques lorsqu'il reconnaît son Excellence, là dehors, par ce temps affreux.

— Que son Excellence craigne l'Éternel! Entrer à l'église à cette heure, là où reposent nos défunts seigneurs!

— Donne de la lumière et va ouvrir. Je veux prier.

La voix de son Excellence n'a rien de sévère. Mais il s'agit d'obéir quand elle ordonne.

— Aussi vrai que j'aime Dieu.... gémit le vieillard, et il décroche d'une main tremblante les clés suspendues à un clou.

L'obscurité a fait place aux teintes grises du crépuscule. On distingue néanmoins fort nettement la route, où la neige resplendit, comme un clair de lune.

Le fossoyeur pose par terre, près de la porte de l'église, la torche qu'il a préparée, et il tâtonne, dans l'ombre, cherchant à ouvrir. Son trousseau de clés rouillées grince et crie, parce qu'il ne peut trouver la serrure. Le prince Staintozeno se tient derrière lui, drapé dans son manteau aux plis lourds. On dirait d'une statue, tant il est blême et calme sous la tempête qui éparpille ses beaux cheveux sur son front et qui fouette son visage.

Ils entrent dans la petite église. Le vieillard, tout en toussotant et croassant des prières, allume la torche. Il n'ose plus parler maintenant, car son Excellence lui a dit:

— Tu es soûl, animal!

Et réellement il commence à croire que tout ce qui lui arrive là c'est l'effet d'un cauchemar, et qu'il est couché dans

ı réduit, cuvant son eau-de-vie, au milieu des émanations ides de son grabat.

— Faut-il ?...

.e prince lui prend des mains la torche pétillante et la fiche gond de la porte.

— Laisse-moi seul. Je veux prier. Retourne chez toi. Inutile m'attendre. Tu viendras chercher les clés demain au château.

.e bonhomme frissonne et grelotte. Il s'apprête à se glisser ıors au plus vite.

— Attends !

staintozeno s'avance jusqu'au milieu de la nef. Ses pas rélent vingt échos à vingt places diverses. On dirait que de s les coins sombres surgissent des gens qui s'avancent. Il te debout dans la lueur rouge que la torche reflète sur les les sans éclairer les murailles.

— C'est ici que les corps de mes ancêtres ont été exposés, ınt qu'on les couchât dans leurs niches ?

— Trois jours et trois nuits, monseigneur.

— Et que m'as-tu raconté une fois de mon oncle, Serge Laschniano, au cercueil duquel un mendiant de Iaroslaw veilla première nuit ?...

— Par pitié, Excellence, au nom de notre Dieu très saint, parlez pas de cela ici !... oh non ! pas ici....

— Va-t'en !

— Je....

— Va-t'en et ferme la porte.

— Je tombe aux pieds de votre Excellence.

.a torche de résine jette sur les dalles une longue barre ıge et éclaire l'église d'une lueur sombre de pourpre. A peine tingue-t-on les murailles avec leurs niches de pierre et les cueils qu'elles soutiennent. Ces cercueils sont recouverts de ıbeaux de drap épais, rongé par les mites. Les parois sont ores çà et là d'un crucifix ou d'un petit tableau. Le drap blanc l'autel est jauni par l'âge, troué, usé et rude. Au-dessus de ıtel se dresse un grand tableau de l'école byzantine, représtant le Christ ; un vrai tableau de l'époque comme on n'en uve que dans les églises russes ou grecques. Le visage raple les traits originaux de saint Luc ; les yeux fixes, l'exssion béate et douce exprime bien le caractère naïf du Sau-

veur des hommes. Le fond d'or mat, tout noirci, fait ressortir les contours durs. La figure est longue et étroite ; les sourcils sont d'une trop grande régularité ; le nez est long et mince, et le front plaqué d'étroits bandeaux de cheveux rouges. Au haut, à l'angle du tableau, une croix byzantine est tracée sur le fond d'or.

Staintozeno passe près des cercueils. Son pas ferme est répercuté en mille places. On dirait une foule entière qui anime la nef de sa marche bruyante. Il s'agenouille devant le portrait du Rédempteur. L'écho se tait. Un silence de mort. Le Moldave est seul avec les dépouilles des siens.

Séparé de ce monde auquel il n'appartient pas, seul, dans cette orageuse nuit d'hiver, il reste face à face avec les profondeurs horribles du néant, qu'anime seule la chair qui se décompose et les vers grouillants qui la rongent.

Au dehors l'ouragan fouaille les arbres dont il tord les cimes jusqu'à terre. Il hache et déchiquette leur feuillage, il pleure et gémit dans leurs rameaux. Il frappe aux vitraux de l'église, il ébranle la porte sur ses gonds rouillés. La flamme de la torche de résine s'étend et s'échevelle au souffle de la bise. Il semble, au reflet de cette lueur tremblotante, que l'image du Christ s'allonge sur son fond d'or, s'allonge indéfiniment, et se rapetisse et flamboie comme pour protester contre le péché qui va se commettre. Le courant d'air qui se glisse par les fentes de la porte et les jointures des carreaux souffle sur les dalles et agite lentement les suaires noirs tendus sur les cercueils.

D'un geste passionné, le regard fiévreux dans sa face pâle, la bouche fièrement crispée, Staintozeno saisit à deux mains la nappe de l'autel et s'y cramponne si violemment qu'il la déchire de ses ongles. Ses yeux fixent le doux et saint visage du Christ, et sa voix tremble, secouée par le frisson glacé de la mort. C'est le dernier combat qui se livre en lui ; la lutte de ce qui reste d'humain avec le profane.

— Me voilà ! oui.... C'est bien moi, le damné ! tel que je suis, maudit depuis mon berceau. Quand j'étais petit, je priais sur les genoux de ma mère, et la brise se jouait dans les boucles de mes cheveux. Mais, lorsque vint le temps où la raison se forme, et que dans le cœur l'idéal s'épanouit comme une fleur, c'est

rs que je compris la malédiction qui me flétrissait. Pour moi pas mour ! aucun désir de la chaleur douce des baisers ! aucune sation de bonheur dans ma poitrine vide et froide. La beauté souriait, cherchait mes yeux de ses yeux tendres, mes lè-s de ses lèvres roses — moi, rien, un corps sans vie, des es glacées que rien ne fait vibrer. L'amitié m'offrit des cœurs les ; plus d'une main dévouée saisit la mienne, mais cela ne cha pas plus mon âme qu'une chanson naïve, et c'est avec frisson qu'on laissait retomber ma main inerte et froide ! s arts n'étaient à mes yeux qu'un vain mirage, et les plaisirs s sens me semblaient une aberration du cerveau des hommes. n'étais réchauffé, réjoui par aucune sensation agréable. Il a de vivant en moi que cette soif, ce désir effréné de l'hor-le qui me fait frémir quand j'y songe, qui glaçait mon sang ns mes artères et le chassait de mes joues blêmes. Je m'en-yais. J'allais errer dans les cimetières, et un pouvoir surhu-ain me retenait au bord des fosses vides fraîchement creusées. me semblait que là, je devais attendre un être longtemps et demment désiré, qu'il allait venir.... et qu'alors je le serrerais r mon cœur, je le dévorerais de mes caresses, et j'apaiserais peu le feu qui me dévore. Oh ! contre ma poitrine le poids urd d'un être endormi, sans vie, et tout à moi ! C'est-à-dire, moi, sans son âme qui appartient à Dieu, sans son corps, qui se livre que sous l'influence du moment, non, pas cela, mais ec son sang, avec son sang aux battements chauds, qui vit, peut aussi se décomposer, qui bout en ondes rouges, ou se ace au choc d'impressions diverses, avec son sang dont l'odeur re grise, dont le parfum puissant ranime et donne la vie. h ! quel inconcevable dégoût ne ressentais-je pas de moi-ême ! combien de fois ne me suis-je pas enfui dans les solitu-es de la campagne ! Je voulais m'oublier, me fuir moi-même. ar ma poitrine vide et morte me faisait peur et je frissonnais ous les piqûres cuisantes du désir fou qui m'aiguillonnait, de ce ésir atroce plus profane qu'un péché mortel !

« Qu'ai-je fait ? Quel crime a donc commis mon âme avant a naissance pour que je sois damné dans ce monde et privé e vie, et que même les angoisses du tombeau ne me délivrent as de la malédiction qui m'accable ! Dites ! qu'a donc fait un euple, pour que l'orage sombre détruise ses villages et ses

récoltes et que l'homme intègre soit fouetté des verges aiguës de l'adversité, tandis que le soleil éclaire gaiement la verdure et la prospérité d'autres contrées où les habitants passent des jours radieux, l'éclair de l'espérance au front et la joie au cœur ? Pourquoi ? »

Hélas ! l'ouragan qui pleure le long des murs solitaires ne répond pas. Le visage doux et immobile du Christ auquel il s'adresse ne répond pas. Et la flamme vacillante et les cercueils fermés n'ont pas de réponse.

Il n'y a que le temps qui en ait une. La seconde qui détruit, qui ronge, qui altère tout, qui passe et fuit, et qu'on ne peut arrêter, ni éviter, ni anéantir ; celle-là répond. Les minutes rapides répondent aussi. Elles apportent en courant ce qu'elles doivent apporter. Aux heureux le bonheur, aux condamnés l'arrêt fatal. L'homme ne peut retenir le vent dans sa course. Il ne peut déchirer le voile qui lui cache l'avenir, et son intelligence est trop faible pour déchiffrer les problèmes insondables de l'éternel « pourquoi. »

Staintozeno épuisé, laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Ses mains, lassées, retombent à ses côtés. Un frisson le pénètre ; un tremblement le prend au cœur. Il croit sentir qu'un combat se livre entre les planches des cercueils fermés, et que les membres glacés se tordent, s'allongent et craquent.

Mais tout est inutile. Aucune voix ne répond à sa prière ardente et désespérée. La mort et la damnation l'emportent, et sont les plus fortes. Lorsqu'il se relève, tout est accompli. Il est condamné. La tentation l'appelle. Il se livre à elle avec passion, avec amertume.

— Je veux vivre ! crie-t-il. J'ignore l'amour et les félicités dont s'abreuvent les autres hommes. Eh bien ! que cela soit ! Moi aussi, je vais aimer, moi aussi, je vais éprouver des joies inouïes et délirantes. J'avais soif de toi, Undino, du sang de ton cœur ! Me voici. Reçois ce baiser ! Il brûle, n'est-ce pas ? Ah ! que mes bras t'enlacent et te pressent, et que mes caresses te donnent la fièvre. Je viens.... je viens ! A moi, ta vie !

L'éclair rapide d'un petit poignard, fin et acéré, un coup brusque — et un cri — oh ! un cri sauvage de passion intense et qui n'a plus rien d'humain, un cri comme celui que pousse la bête fauve quand elle expire sous les sapins où elle s'est cachée pour

mourir, quelques gouttes tièdes ruisselant d'une plaie béante, et le prince Rico a commencé sa bizarre et vraie existence.

La torche de résine brûle durant toute cette longue nuit d'hiver. Elle illumine de clartés tremblantes le cadavre qui se refroidit. Elle met comme une étincelle de vie dans cet asile de mort. Le drap des cercueils s'agite et flotte dans le courant d'air. Et l'œil paisible du Christ semble contempler le sang, répandu en petites flaques sur les dalles.

Le chevalier Undino mourut dans le cours de la saison d'une maladie de langueur. Ses amis se partagèrent ses œuvres, et je crois que, durant huit jours, ils ressentirent beaucoup sa perte et la disparition de sa blonde chevelure, entre autres la pauvre comtesse Irène qui, l'automne suivant, épousa un chasseur d'Afrique, dont la belle prestance lui plut sans doute davantage que la tête rêveuse et fine du défunt chevalier.

EMIL MARIO VACANO

(Traduction libre par ANNE-CATHERINE STREBINGER).

L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

(Suite)[1]

De toutes les sections étrangères à l'Europe, celle qui excite, sans contredit, le plus vivement la curiosité à l'Exposition, est la section de l'État indépendant du Congo. En Belgique, où l'on a vu naître l'Association internationale africaine qui a donné le jour au nouvel État, on s'est montré jusqu'ici, et non sans raison, peu enthousiaste pour cette entreprise lointaine et hasardeuse. Quand le roi Léopold II, il y a quelques années, conçut le projet de créer l'Association, le peuple belge fut unanime à rendre hommage à sa généreuse initiative. La Belgique n'en voyait que le but civilisateur et humanitaire; elle croyait du reste que l'exploration de l'Afrique centrale et la civilisation du continent noir se feraient par le concours commun de toutes les nations représentées au sein de l'Association. Mais celle-ci ayant assumé seule la charge et l'honneur de cette vaste et périlleuse entreprise, la crainte se manifesta peu à peu de voir l'œuvre échouer. Cette crainte paraissait d'autant mieux justifiée que les sacrifices considérables, en hommes et en argent, auxquels l'Association devait se résigner, ne semblaient produire d'autre résultat pratique que l'établissement d'un assez grand nombre de stations, dont l'influence, si elles parvenaient à se maintenir, serait sans doute efficace un jour, mais dans un avenir tellement éloigné et au prix de tant de nouveaux sacrifices que le succès rêvé par le royal promoteur de l'œuvre devenait irréalisable. Au surplus, le mystère dans lequel se complaisait l'Association n'était pas de nature à lui attirer les sympathies de la nation. Si le peuple belge n'y avait vu l'idée personnelle du roi, plus d'une voix se serait certes élevée pour condamner hautement l'œuvre africaine. Ses faibles résultats apparents, en effet, commandaient la défiance et ne pouvaient en aucune manière contre-balancer aux yeux du public les

[1] Voir les livraisons du 25 août, du 25 septembre et du 10 octobre.

existences humaines sacrifiées pour elle, ni les énormes capitaux qu'elle absorbait, bien que ceux-ci fussent en grande partie fournis par le roi lui-même et que le nombre des engagements volontaires augmentât tous les jours. L'heureuse issue de la conférence de Berlin a quelque peu changé la face des choses. Le peuple belge, grâce à elle, a pu voir plus clair dans l'entreprise ; il en a conclu que cette œuvre africaine était peut-être plus sérieuse qu'il ne se l'était imaginé et que le but exclusivement civilisateur et humanitaire pouvait se combiner avec une exploration fructueuse et pleine de ressources au point de vue commercial. Envisagée de cette manière, l'œuvre rentre complétement dans les vues du roi Léopold, dont la préoccupation a toujours été la création de nouveaux débouchés à notre industrie. Sans trop se laisser éblouir par ces perspectives nouvelles, la Belgique n'a trouvé aucun inconvénient à voir son roi prendre le titre de souverain de l'État indépendant du Congo, puisque cette qualité, absolument personnelle, ne devait entraîner aucune union ni solidarité quelconque entre le nouvel État, d'origine purement diplomatique, et la nation belge. La neutralité de la Belgique, cette garantie de son existence nationale, restait ainsi en dehors de toute éventualité compromettante, à l'abri de tout reproche et de toute atteinte. Seulement, cette nouvelle situation devait nécessairement faire naître chez les Belges un vif intérêt pour tout ce qui concerne l'Afrique centrale et ses habitants; c'est ce qui explique l'empressement que mettent mes compatriotes à visiter les installations de l'État du Congo à l'Exposition. Pourtant, les visiteurs étrangers ne se montrent pas moins curieux, et cela se comprend aisément. Le bruit qui a été fait autour de la conférence de Berlin, a attiré l'attention de l'univers entier sur l'œuvre africaine, fondée par le roi des Belges. En outre, la création d'une nationalité nouvelle par un simple instrument diplomatique, sans secousse ni conflit d'aucune sorte, est un fait tellement extraordinaire que, non-seulement les hommes d'État de tous les pays, mais aussi les plus modestes observateurs, doivent trouver un plaisir extrême à se rendre compte des indices, quels qu'ils soient, manifestant l'existence réelle de l'État nouveau, indices d'autant plus surprenants qu'ils se produisent au lendemain même de l'apparition spontanée de cet État à la surface du monde. Tels sont apparemment les motifs pour lesquels la curiosité des visiteurs étrangers n'est pas moindre que celle des Belges par rapport à l'exposition du Congo.

Il va de soi que ce ne sont pas les indigènes du centre de l'Afrique qui sont venus organiser cette exposition à Anvers. Bien qu'elle porte son nom, l'État indépendant du Congo n'y est pour rien, l'ancienne Association internationale africaine pour peu de chose. C'est un comité, dépourvu de tout caractère officiel et composé de particuliers, qui a fait toutes les démarches et a réuni les fonds nécessaires pour que l'Exposition d'Anvers pût exhiber une petite collection des produits de l'Afrique centrale en regard des produits échangeables d'Europe.

On fit appel au concours du *Musée commercial* de Bruxelles, lequel, constituant une dépendance du ministère des affaires étrangères, direction du commerce et des consulats, fut autorisé à envoyer à l'Exposition tous les articles dont les indigènes du Congo peuvent approvisionner les consommateurs étrangers. D'autre part, une cinquantaine d'exposants belges, qui fournissaient leurs produits à l'Association internationale, se réunirent pour montrer tous les articles belges les plus propres à l'importation dans l'Afrique centrale et dont, par suite, l'écoulement a le plus de chances de succès chez les riverains du grand fleuve arrosant cette région peu explorée. A côté de ces deux groupes principaux, la Société royale de géographie d'Anvers prit l'initiative d'en former un troisième. Par ses soins une exposition ethnologique, ethnographique et scientifique du Congo a été organisée ayant pour but de faire voir quelques types indigènes avec leurs costumes, leurs armes, les objets à leur usage, ainsi que des échantillons de la faune et de la flore de leur pays. Cette dernière partie de l'exposition du Congo, de beaucoup la plus attrayante et la plus pittoresque pour la masse des visiteurs, a été réalisée dans les limites du possible, mais avec un plein succès, vu le court espace de temps dont la Société de géographie d'Anvers a pu disposer pour cette organisation et vu les ressources restreintes qu'elle y pouvait consacrer.

Il est tout d'abord utile de faire remarquer, que, jusqu'ici, on ne sait encore au juste quel nom donner aux indigènes des bords du Congo et par suite aux habitants du nouvel État indépendant d'Afrique. Les uns les nomment Congolans, d'autres Congoliens, d'autres encore Congolais. Quelle est l'appellation exacte? Comme on était d'accord sur la racine du nom, on a voulu recourir aux étymologies pour en fixer la terminaison. Mais ici les opinions ont été si divergentes, les origines étymologiques découvertes par les spécialistes, luttant tous d'érudition, si bizarres et si étonnantes, qu'il est à craindre qu'une entente tarde encore longtemps à s'établir. A mon humble avis, Congoliens doit être rejeté *a priori*, comme s'écartant le plus de la racine et des principes généralement admis dans la matière. Mais entre Congolans et Congolais, l'hésitation rend perplexe. En attendant mieux, j'opine pour Congolais, nom qui me paraît plus conforme au langage moderne. Donc, l'exposition congolaise occupe un enclos séparé dans les jardins. Elle se compose d'un grand bâtiment en bois, reproduisant exactement une résidence de chef de station européenne au Congo, et de deux huttes ou *chimbeks* d'indigènes, construites par les naturels eux-mêmes. Le grand bâtiment est la reproduction du *sanitarium* de Boma, érigé par l'industriel de Braine-le-Comte (Belgique) qui a fourni ces constructions à l'Association internationale africaine. Le *sanitarium* de Boma a servi de modèle à certaines résidences établies par Stanley dans les stations de l'État indépendant du Congo. Le bâtiment est en bois. Il se divise en plusieurs parties, et est agencé de telle manière qu'on peut le démonter et le remonter à volonté avec une grande aisance, pour en faciliter

le transport et l'édification en Afrique. C'est un vaste chalet autour duquel règne une spacieuse véranda, plus indispensable lans ces sortes d'édifices que les locaux d'intérieur eux-mêmes, ces derniers étant souvent trop privés d'air dans les régions tropicales. On accède du dehors à la véranda par plusieurs grands escaliers, placés aux angles. La construction forme un étage sur rez-de-chaussée ; ce dernier correspond de plain-pied avec l'extérieur, l'étage communique également de plain-pied avec la véranda. Toutes les stations du nouvel État africain ne sont cependant pas encore pourvues d'un semblable chalet, mais celles qui en possèdent déjà servent de lieu de repos et de villégiature aux explorateurs dont la santé se trouverait compromise par un séjour trop prolongé à l'intérieur des terres. De là le nom de *sanitarium* donné à ces installations, qui en réalité sont les résidences européennes actuelles complètement outillées du Congo. Les *chimbeks* ou huttes des indigènes de cette région constituent des cabanes faites au moyen des fibres de grandes feuilles séchées, ou de claies soigneusement tressées en papyrus ou loango, reliées ensemble par des traverses de bambous et des nerfs de palmiers. La toiture, plus ou moins conique, dépasse beaucoup les parements extérieurs de la cabane, et forme sur ses quatre faces une large galerie, dont la couverture fortement inclinée à partir du point de saillie est soutenue par des pièces en bois non équarri. Cette galerie sert l'abri aux habitants, qui y séjournent plus fréquemment qu'à l'intérieur, car elle a la même utilité que la véranda dans le *anitarium*. Les huttes, en Afrique, sont habituellement entourées d'arbustes de manioc et de bananiers. Une ouverture carrée, pratiquée au milieu de la façade, à une certaine hauteur u sol, et qu'il faut enjamber, donne accès à l'intérieur. Celui-ci st composé d'ordinaire de deux pièces, jamais davantage, mais uelque fois d'une seule. On y voit les murs couverts d'ustensiles de ménage, d'armes, tels que lances, boucliers, fusils à pierre, t de quelques fétiches. Des nattes étendues par terre constituent la couche des indigènes.

Le *sanitarium*, à l'Exposition d'Anvers, sert d'abri aux produits d'exportation et d'importation du Congo. L'entrée est décorée d'une grande portière bleue et rouge vif, d'un style un peu nègre ; elle porte sur le frontispice l'inscription : *Congo-belgique*. A l'intérieur, l'ornementation est sobre mais de bon goût : les motifs de la décoration alternent avec les pagnes des indigènes de l'Afrique, disposés en guise de draperies. Parmi les produits d'exportation du Congo figurent en première ligne les arachides, qui sont fort estimées dans le commerce et réputées meilleures que celles de Mozambique. La gomme copale, la noix et l'huile de palme, le caoutchouc *thimble* et « tête de nègre » la noix de cola, l'ivoire, la graine de sésame, les plumes d'autruche, les peaux de chèvre, de crocodile et de serpent, sont autant d'autres produits qui, suivant les régions, se trouvent en énormes quantités dans l'Afrique centrale et peuvent faire l'objet d'un commerce considérable d'exportation avec les

pays étrangers. Les produits d'importation au Congo sont aussi de très diverse nature. Il y a des couvertures de coton en couleurs voyantes et multiples, comme on les aime sous les tropiques : il y a des souliers d'un modèle spécial et des bottes imperméables destinées aux explorateurs ; il y a des caisses pharmaceutiques fort ingénieusement disposées, très intelligemment composées, les unes portatives, les autres appelées à faire partie du mobilier d'un *sanitarium :* il y a des tissus de coton aux mille nuances, des flanelles légères, des trousseaux complets pour les naturels de l'Afrique ou pour les explorateurs ; il y a des phosphates, des produits chimiques variés, des ustensiles de cuisine, des zincs galvanisés, des carrelages céramiques, tout le matériel nécessaire à l'établissement d'un chemin de fer à petite section ; il y a enfin des poudres, des fusils et des armes en nombre considérable, des boissons alcooliques, etc. Il paraît même que ces derniers articles sont les plus recherchés, d'où l'on s'est demandé si, au lieu d'introduire la civilisation en Afrique, c'était la barbarie qu'on se proposait d'y faire fructifier ? Mais c'est une erreur de croire que les exportations de fusils au Congo exposent à propager parmi les populations noires le goût du carnage. Les nègres du centre de l'Afrique sont de grands enfants, et ils font, en général, de la poudre et des fusils le même usage que celui que font nos enfants des pistolets pour rire, à amorces, qu'on leur donne quand ils sont bien sages. A la moindre réjouissance, au moindre motif de fête, ils tirent des coups de fusil et font sauter des barils de poudre. Pas n'est besoin d'ailleurs de leur offrir à cette fin des armes à grande portée, à tir rapide ou des fusils des modèles les plus perfectionnés : leur faire connaître ces armes, les leur offrir et leur apprendre à s'en servir, serait peut-être pousser naïvement un peu loin la civilisation des sauvages de l'Afrique centrale et introduire en même temps le loup dans la bergerie. Au reste, on se garde d'un pareil excès de zèle, et sous ce rapport l'exposition des fusils destinés au Congo ne manque pas d'intérêt. Ils sont tous à silex et présentent la plus grande variété et la plus grande bizarrerie de structure. Les crosses ont toutes les formes : elles reproduisent des têtes de nègres, des têtes d'animaux, des chimères, des monstres ; elles sont peintes en bleu, en vert, en rouge. On remarque parmi ces armes un assortiment complet de fusils de boucaniers à silex, et au milieu de la salle, une pyramide d'armes blanches, celles-ci spécialement destinées à l'exportation vers la côte occidentale d'Afrique, vers Sierra-Leone et Libéria. Un fusil à silex, qui sera un jour offert à un chef nègre de haute marque, mérite une mention particulière ; il est peint en rouge et or et possède une crosse monumentale fouillée avec un goût des plus baroques. Chose incroyable, on envoie au Congo, par ballots immenses, les anciens uniformes de la garde civique belge, car les indigènes si peu vêtus de ces parages raffolent de l'uniforme. Nouvelle preuve que ce sont de grands enfants. C'est pour cette raison, évidemment, qu'une maison de Bruxelles a voulu mon-

trer aux curieux le costume officiel de chef de station de l'État indépendant du Congo. Ce costume est superbe ; en drap bleu ou blanc, avec des broderies, des étoiles d'or et des plaques brodées, il laisse loin en arrière l'uniforme de nos ministres et de nos généraux. Assurément, il ne peut qu'inspirer aux nègres une haute idée des élégances de notre civilisation.

La collection d'objets ethnologiques et ethnographiques a été groupée dans les *chimbeks*. L'attention y est attirée sur des trophées d'armes dont les indigènes des régions centrales se servent encore pour la plupart, tandis qu'ailleurs l'influence européenne a déjà introduit les vieux fusils. Ce sont des arcs, des flèches, parfois empoisonnées, des lances, des boucliers, des haches, des couteaux, fort curieux comme forme et comme fabrication. Les armes en fer, forgées par les indigènes, sont faites non sans un certain art, quelques-unes se trouvent ornées de figures, d'autres sont travaillées à jour. Les soufflets au moyen desquels les forgerons attisent le feu de leur forge sont très caractéristiques. Ils se composent de deux pots sur lesquels a été tendue la peau d'un animal. Deux bâtons se trouvent fixés au milieu de la peau, et par le mouvement de va-et-vient imprimé à cette dernière, à l'aide du bâton, on provoque un déplacement d'air qui, chassé à travers une buse, dirigée vers le feu, avive celui-ci. De petits ornements de cuivre, qui rehaussent les objets exposés, démontrent que les Congolais connaissent ce métal. On remarque encore des paniers en osier et des nattes habilement tressés, des poteries faites à la main ou au tour, des peignes aux formes étranges, des escabelles en bois, des pipes, des anneaux en cuivre et en ivoire pour orner les bras dans les danses et aux fêtes des tribus, des instruments de musique, notamment des tambours, des guitares, des sonnettes, des planchettes garnies de fines lamelles en fer qui résonnent au toucher. Les tambours et les guitares paraissent néanmoins être les instruments préférés de indigènes du Congo. La baguette des tambours, qui sont plutôt de grosses caisses, est très adroitement garnie au bout d'une pomme de poix. Les guitares sont généralement pourvues, en guise de cordes, de lamelles de métal ou de bois sonore, au nombre de huit ; elles sont fixées de façon à donner à peu près la succession harmonique de la gamme. Mais ce qui provoque le plus la curiosité des visiteurs, ce sont les fétiches. On en compte une trentaine parmi les objets ethnologiques du Congo. Tous sont en bois et la plupart représentent plus ou moins exactement la forme humaine. Le plus grand porte le nom médiocrement euphonique de *Makwanja*. Il est couvert d'un nombre infini de petits morceaux d'étoffe de toutes nuances, attachés au fétiche au moyen de nombreux clous en fer de toutes dimensions. Les morceaux d'étoffe sont des ex-voto offerts par les femmes. Quant aux clous qui hérissent tous les fétiches, il faut en chercher l'explication dans l'esprit pratique des Congolais : lorsque ceux-ci ont demandé quelque chose à leur dieu, ils lui enfoncent un clou dans la tête ou dans le corps, pour qu'il se souvienne bien de la prière qui lui a été

adressée. Ce mode de persuasion énergique est, paraît-il, plus efficace qu'une simple oraison. Le grand *Makwanja* a surtout été invoqué d'après ce système; cependant les dieux inférieurs qui l'environnent n'ont pas non plus manqué de supplications clouées. Parmi ces derniers se trouve même un petit hippopotame, tenu en grande vénération, si l'on en juge par le nombre de clous qui le criblent et le font ressembler à un porc-épic.

L'intérêt qu'excite la colonie d'indigènes, que la Société de géographie d'Anvers a fait venir, pour les installer dans les *chimbeks* construites par eux, surpasse encore néanmoins celui qu'éprouvent les visiteurs pour les dieux congolais. Cette partie de l'exposition ethnographique est celle dont le succès est le moins douteux. En se chargeant de l'organiser, la Société de géographie n'a toutefois nullement eu en vue de fournir à l'Exposition un simple aliment pour la curiosité publique. Une telle entreprise n'eût pas été digne d'une association sérieuse. Son but était plus élevé: elle a voulu non-seulement montrer à un petit nombre de Congolais la valeur industrielle et commerciale de la nation dont le roi est devenu leur souverain, mais aussi leur faire comprendre les admirables résultats d'une civilisation qu'ils ne connaissaient pas et étaient par conséquent incapables d'apprécier. Elle a voulu leur inspirer aussi le respect des institutions sociales de la Belgique et faire naître en eux l'idée des avantages qu'ils peuvent retirer d'un commerce régulier avec notre pays. Quand ce sentiment se sera emparé d'eux, ils ne manqueront pas, à leur retour sur les bords du grand fleuve africain, de le communiquer à leurs frères et de leur inculquer le désir de voir le pays qu'arrose l'Escaut et la Meuse, ou tout au moins de faire la connaissance de ses envoyés en Afrique et d'entrer en relations amicales et suivies avec eux. Ce procédé civilisateur vaut bien les autres. Le but poursuivi par la Société de géographie d'Anvers est donc des plus nobles, des plus utiles. Mais il ne se borne pas à ce seul objet. Il tend encore à combattre chez les Européens le préjugé qui nous fait considérer les nègres de l'Afrique centrale comme une race inférieure, dénuée d'intelligence et réfractaire à la civilisation. Sous ce dernier rapport, le séjour de la tribu congolaise à Anvers aura été une épreuve décisive, à laquelle rendront hommage tous ceux qui s'intéressent aux grandes études ethnographiques ou à la question plus spéciale et plus actuelle de la civilisation du centre de l'Afrique.

Les Congolais qui séjournent à Anvers sont au nombre de douze. Le principal personnage du groupe est le roi ou chef (*m'foumo*) Massala, des environs de Vivi, qui a rendu de grands services à diverses missions belges. Un beau nègre de Cabinda, Fernando Taté, sert de *linguister;* il parle parfaitement anglais. Celui d'entre eux dont l'intelligence semble la plus éveillée est Kassoukou, un indigène du Maniema, qui, venant de Stanley Fall's, siége principal du commerce de l'ivoire et des peaux, où il a souvent rencontré des Européens, a conscience de sa su-

périorité et se tient un peu à l'écart de ses compagnons, qu'il juge sans doute moins civilisés que lui. Il y a en outre deux hommes adultes, Tchinkela et Siouka M'Pongé; trois femmes, Zumba, Zala et Loubendo: une jeune fille, Maboté, et trois jeunes garçons, Mongo, Louamba et N'Zimib. Tous offrent les caractères typiques de leur race: grosses lèvres, nez puissant, renflé au milieu, oreilles évasées, cheveux crépus, barbe peu développée. Leur couleur tient moins du noir que du bronze florentin. Leur physionomie, peu agréable au premier aspect, n'a pourtant rien d'absolument laid; le regard qui en général est très expressif, lui donne même quelque chose de vraiment bon et sympathique. Le roi Massala est grand, musculeux et solidement bâti; déjà un peu grisonnant, il porte avec une sorte de dignité naturelle le costume sommaire et en haillons dont il se trouvait revêtu à son arrivée. Ce costume a été remplacé par un accoutrement plus convenable et plus en rapport avec les exigences de notre climat. Les autres Congolais sont plus petits et plusieurs, les femmes surtout, ont l'air chétif. La jeune Maboté, qui n'a que neuf ans, semble se ressentir particulièrement des effets du changement de climat: elle a l'air souffreteux, et avec ses grands yeux intelligents et interrogateurs, où l'on voit comme un regret de la patrie absente, elle inspire un réel intérêt. L'interprète Taté seul est bien découplé, seul aussi il portait, à son arrivée, un semblant de costume européen. Ses compagnons, à part la couverture chaude qui les enveloppait, n'avaient d'autres vêtements que quelques bracelets et une ceinture très mince dans laquelle ils passaient certains petits objets d'un usage fréquent, comme notamment une courte pipe, laquelle fait aussi partie de la toilette obligée des dames congolaises. Tous ont reçu pour s'envelopper des vêtements amples, dans lesquels ils paraissent se serrer avec délices; les façons qu'y mettent les dames ne sont même pas exemptes de coquetterie. Le caractère de ces nègres paraît fort doux. Leur religion est le polythéisme; ils ont un assez grand nombre de dieux entre lesquels quelques animaux et des objets matériels, surtout des fétiches en bois. Les trois femmes qui font partie de la tribu de l'Exposition sont toutes trois mariées, ce qui veut dire qu'elles sont liées à un homme, tant qu'il plaira à celui-ci de les garder, par un contrat de vente conclu entre lui et son beau-père. Ces sortes de contrats n'exposent, dit-on, à des mesures pénales que le beau-père et l'épouse, en cas d'infraction à la foi jurée par une des parties. La femme, au Congo, n'a pas d'ailleurs un rôle enviable: non-seulement tous les soins du ménage lui incombent, mais elle doit encore s'occuper presque seule des travaux de culture; son mari, qui lui impose toutes les corvées, se livre à la chasse, à la pêche et au trafic avec les tribus voisines.

La colonie congolaise de l'Exposition est arrivée directement d'Afrique à Rotterdam. A son débarquement, qui eut lieu le soir, un délégué de la Société de géographie d'Anvers l'attendait avec un grand omnibus, pour la conduire à la gare. Quand

les Congolais se sont sentis entraînés à travers les larges rues de la ville hollandaise, peu éclairées par les réverbères et assez mal pavées, au trot de deux vigoureux chevaux qui imprimaient de fortes secousses à leur « maison roulante, » ils ont eu un moment d'indicible frayeur : l'obscurité, au milieu de laquelle des lumières paraissaient et disparaissaient soudain, les soubresauts de la voiture et le bruit du lourd équipage sur les pavés, tout cela les terrifiait ; ils poussaient des cris et se cramponnaient aux coussins du véhicule. Cette scène a failli se reproduire à Anvers durant le trajet, en omnibus, de la gare au logement qui leur avait été préparé. Sauf ce petit incident, nos hôtes du Congo n'ont pas paru étonnés outre mesure les choses merveilleuses qu'un de nos grands centres de population mettait sous leurs yeux et qu'ils contemplaient pourtant pour la première fois. Ils se sont, au contraire, très vite habitués au spectacle d'une ville européenne et se sont montrés, dès le début, fort reconnaissants des soins et des bontés qu'on avait pour eux. Leur séjour à bord du vapeur qui les avait amenés, leur ayant déjà inspiré le goût de notre manière de vivre, ils ont désiré prendre leurs repas dans des assiettes, au moyen de cuillers et de fourchettes, et assis à table. L'alimentation a été ordonnée de façon à faire alterner nos mets les plus communs avec du riz, des purées de pois et de fèves, qu'ils mangent habituellement dans leur pays. Ils montrent une préférence marquée pour le poisson salé et les conserves de la Plata, mais un profond dédain pour nos friandises, tels que bonbons, sucreries, etc. L'eau est leur boisson ordinaire, relevée le soir et le matin d'une goutte de genièvre. Ils ont un réel penchant pour les liqueurs fortes et pour les aliments pimentés. Avec une précaution singulière, ils se sont munis, à leur départ d'Afrique, d'une certaine quantité des condiments auxquels ils sont habitués et qu'ils mêlent indistinctement à tous les aliments qu'on leur sert. Pour leur long et fatigant voyage, ils ne s'étaient nullement embarrassés de vêtements, mais chacun d'eux portait avec sollicitude un petit attirail d'objets particuliers, au nombre desquels on distinguait du tabac, des pipes et l'indispensable fétiche en bois, qu'ils installèrent ensuite solennellement dans leur logis.

Lorsque ces naturels du Congo se furent un peu acclimatés, la Société de géographie d'Anvers leur fit les honneurs d'une réception dans une séance spéciale. Cette séance offrit un spectacle fort intéressant au point de vue de l'exercice de l'autorité des chefs de tribu en Afrique. A défaut de lois écrites, les peuplades du continent noir ont cependant certaines coutumes véritablement constitutionnelles, auxquelles elles sont obligées de se soumettre. Le chef représente la tribu, parle en son nom, mais doit néanmoins prendre l'avis de ses sujets, qu'il consulte sans cesse. Cet échange d'idées se fait très rapidement, avec beaucoup de discipline et de clarté. Le roi Massala, désirant remercier la Société de géographie de son accueil sympathique, se leva et s'exprima d'abord sous une forme très simple et très

modérée ; ses compagnons approuvèrent son discours, répétant avec ensemble les derniers mots de chaque phrase en signe d'assentiment. Massala, les interrogeait du regard. Fort de leur approbation, il renouvela l'expression de sa reconnaissance et l'accentua de plus en plus à mesure que la répétition des derniers mots par ses sujets venait démontrer qu'ils étaient parfaitement d'accord avec lui. Le discours de Massala parut un peu long, mais il donna l'exacte image des formes parlementaires usitées par les nègres dans leurs *palabres* de sauvages. Plus d'une assemblée législative pourrait prendre exemple sur ce système de suffrage universel, aussi expéditif qu'original et consciencieux. Si, dans les formes rudimentaires des Congolais, il n'est pas impossible pour nous de puiser un enseignement, il a fallu par contre procéder avec beaucoup de douceur et de délicatesse pour leur faire adopter certains de nos usages. Pour obtenir des changements dans leur manière d'être et d'agir, c'est la persuasion qu'il convient d'employer et non des actes d'autorité. Ils se sentent faibles et isolés parmi nous, tout ici est pour eux nouveau et inconnu, ils éprouvent donc une défiance instinctive qui tient à leur nature ; la moindre violence les remplirait d'épouvante et nous aliénerait peut-être à tout jamais leur esprit. Dans le principe, ils se refusaient obstinément de revêtir, les hommes, un caleçon, les femmes, un jupon ; ces objets de toilette leur inspiraient une invincible horreur. En excitant leur convoitise, en leur montrant des vêtements de ce genre faits d'étoffes aux couleurs brillantes, en les laissant à leur disposition, on est parvenu à provoquer en eux le désir de les essayer et à faire naître ensuite le besoin de s'en couvrir et de se montrer au public ainsi vêtus. Les ablutions leur causaient également un insurmontable dégoût, se laver leur paraissait aussi désagréable que ridicule ; c'est en prêchant d'exemple, en leur montrant les avantages de la propreté qu'on les a amenés, sans les contraindre aucunement, à un lavage quotidien. Il ne serait ni habile ni généreux de les accabler de notre état social. Évidemment, notre civilisation a dû produire sur nos hôtes africains une vive impression ; mais ils ne tenaient guère à le laisser paraître, ce qui prouve un bon sens et un tact naturels très remarquables chez ces sauvages. Au surplus ce serait une étrange présomption de notre part de nous imaginer que ceux-ci ont été ravis d'admiration pour tous nos procédés de civilisation moderne. Il est tel de nos usages qui leur à inspiré une sincère pitié. Leur politesse noire les a empêchés d'émettre à cet égard une opinion franche et catégorique, mais il est hors de doute qu'à leurs yeux les blancs sont pour le moins aussi singuliers qu'ils le sont à nos yeux. Dans leur visite au Jardin zoologique d'Anvers, un des plus beaux et des mieux peuplés de l'Europe, ils n'en revenaient pas de voir des enfants traîner un crocodile par la queue, nourrir à la main des hippopotames, animaux qu'ils redoutent dans leur pays : loger confortablement ces fauves, les entretenir avec soin et se donner de la peine pour les dompter leur paraissait le

comble de la folie. Ils se montraient complètement ahuris de voir des serpents, leurs plus terribles ennemis, chauffés, nourris et logés, à charge des deniers publics, dans de magnifiques compartiments aux parois de cristal. Mais il leur fut impossible de contenir plus longtemps leur expressive hilarité, quand ils se trouvèrent devant le palais des singes et qu'ils y virent les appartements réservés aux orangs-outangs et aux chimpanzés, pourvus d'un lit, d'une table, etc. Du coup, ils ont dû croire nos facultés intellectuelles fort compromises, et il leur a fallu toute leur indulgence native de nègres pour ne pas le dire ouvertement. Quelles gorges-chaudes ils vont se faire de ce spectacle sous la *chimbek* familiale!

A l'Exposition, les Congolais se tiennent le moins possible enfermés dans leur construction indigène. On aime à les voir et ils aiment à se faire voir. Depuis qu'ils se sont familiarisés avec la foule, qui les entoure constamment et dont la curiosité toujours gênante est, il faut l'avouer, parfois même indiscrète, on les rencontre fréquemment dans les galeries, où des dames appartenant à la bonne société anversoise, vendent des crayons et du papier au profit de la tribu congolaise. Ces dames se promènent souvent au bras de leurs sœurs noires et s'ingénient par leur grâce et leur amabilité à imposer à toutes leurs connaissances l'achat d'un échantillon de leur marchandise, qui est alors payée cent fois sa valeur. A certains jours, le produit de cette vente a dépassé mille francs! Comme on voit, les bénéfices de ce petit commerce permettront de former un joli trousseau à nos hôtes nègres, au moment de leur départ.

Indépendamment de l'État libre du Congo, le continent africain est encore représenté à l'Exposition d'Anvers par l'Égypte, la république de Libéria, les colonies françaises et portugaises d'Afrique. Les colonies africaines, appartenant à la France, qui ont une exposition spéciale sont l'Algérie et la Tunisie.

La section tunisienne s'annonce par une gracieuse façade, ornée d'étoffes multicolores, percée d'une porte en style mauresque, laquelle est garnie des deux côtés de faisceaux de lances, surmontées du croissant et de trophées d'armes arabes ingénieusement disposés. A l'intérieur du compartiment tunisien, on retrouve en partie, avec quelques modifications caractéristiques, ces nombreux petits objets qui sont le propre de certains pays d'Orient. Si les matières employées ne sont pas les mêmes, le cachet du goût arabe est parfaitement identique. On y remarque, à côté d'une belle et intéressante collection de poteries de Tunis et de Nabel, une série de vitrines pleines de babouches, de fez et d'autres petits vêtements couverts de broderies en arabesques; de couteaux à manche d'ivoire sculpté, de mousquets à crosse revêtue d'ornements capricieux et d'incrustations; de divers menus meubles ornés de filigranes; d'objets d'harnachement brodés et soutachés, d'étoffes rares, etc. Puis, sur des étagères, des parfums de toute sorte, des liqueurs, des vins, des fruits secs et confits, des minerais, des graines, des plantes, entre autres des gerbes d'alfa. Cette précieuse gra-

mínée qui constitue une excellente nourriture pour les chevaux arabes, sert tout à la fois à des travaux élégants de sparterie et convient admirablement pour tresser de solides cordes et des nattes résistantes. La Société parisienne exploitant le vaste territoire de l'Enfida, d'une étendue d'environ 120,000 hectares, expose les magnifiques produits agricoles qu'elle y obtient et qui comprennent des échantillons de toute la flore alimentaire si riche du nord de l'Afrique. On remarque encore dans le compartiment tunisien d'intéressantes antiquités « empruntées au musée de Carthage » et une vingtaine de beaux vases massifs, posés sur des socles. Vases et socles sont en marbre tunisien. Leur galbe, fort original et d'un aspect ornemental très heureux, est rendu plus décoratif encore au moyen de grandes et belles plantes, entre les longues et larges feuilles vertes desquelles ils émergent. Les couleurs de ces marbres sont si étranges, si différentes de celles connues dans les calcaires analogues servant à la construction ou à l'ornement de nos édifices, que la plupart des visiteurs éprouvent des doutes au sujet de l'authenticité géologique de ces produits. D'un vert bleuâtre avec des veines sanguines ou d'une couleur pâle, soit rosée, soit légèrement irisée, sur laquelle se détachent des lignes noires ou grises, ces marbres déroutent l'observateur même expert, dont les hésitations sont fortifiées par le ton mat des nuances, totalement dépourvues de l'éclat et de la vigueur de coloris des beaux marbres d'Italie. Néanmoins, les marbres de la Tunisie ont des qualités exceptionnelles de dureté et de densité, leur grain notamment est d'une admirable pureté. Les vases exposés à Anvers proviennent des riches carrières de Schemtou, exploitées par une société belge, dont le siège est établi à Liège.

La section algérienne offre aux yeux un mélange agréable et réellement intéressant de la civilisation arabe et de la civilisation française. On y retrouve en plus grand nombre et dans un ordre plus rigoureux les échantillons de la plupart des produits de la Tunisie. Seulement, l'industrie y tient une plus large place et son rôle, dans ses multiples applications, y est infiniment plus marqué. En outre, des tableaux statistiques, des cartes et des plans dénotent une étude plus complète, plus soignée, une direction régulière et méthodique donnée aux travaux dans les diverses branches de l'activité humaine. L'enseignement occupe aussi dans la section algérienne une place qui lui fait presque absolument défaut au milieu de l'exposition de la Tunisie.

Les colonies portugaises de l'Afrique, comme d'ailleurs toutes les possessions coloniales du Portugal, sont brillamment représentées à Anvers. J'ai déjà signalé l'importance du charmant pavillon mauresque qui abrite cette section, une des mieux réussies, incontestablement, de l'Exposition. Les Portugais ont profité, avec un empressement bien plus efficace et plus habile que l'État du Congo, de l'occasion qui se présentait à eux pour faire connaître au monde les produits qu'ils peuvent tirer des pays, si peu connus encore, situés sur les bords du grand fleuve africain. Ils n'exhibent pas moins de quatre cents espèces dif-

férentes de bois, récoltées dans ces pays. Plusieurs sont superbes, d'autres offrent des couleurs rares; toutes ces espèces exotiques réunissent les qualités qu'on recherche d'habitude en cette matière. Les meubles qui garnissent le compartiment occupé par cette exposition particulière sont faits avec du bois provenant de l'Afrique centrale. Ce système, très pratique, permet de voir, à côté des blocs de l'arbre, tels que la nature les fournit, les multiples usages auxquels chaque essence convient le mieux et le parti que la menuiserie et l'ébénisterie en peuvent tirer. Il y a aussi des bois d'Angola et de la Guinée; mais les connaisseurs sont unanimes à déclarer que l'arborescence des rives du Congo est de beaucoup supérieure, sous le rapport de la diversité des espèces, du volume et des autres qualités utiles, à celle des autres colonies africaines.

La Société de géographie de Lisbonne, qui est la principale organisatrice de l'exposition coloniale portugaise, a été puissamment aidée par le Musée colonial de la même ville et par la Banque coloniale du Portugal. Chacune de ces institutions, dans sa sphère spéciale, s'est chargée de recueillir les produits coloniaux les plus curieux et les plus intéressants. En dehors des spécimens de la faune, représentée par des animaux empaillés, des photographies et des tableaux, reproduisant les paysages des diverses colonies, les factoreries, les habitations et les meubles indigènes, les types ethnographiques et anthropologiques, chaque ressort a réuni des échantillons de ses principaux produits: le Cap-Vert a envoyé du sucre de canne, sous toutes les formes, des eaux-de-vie de canne, des fruits, des conserves, des alcools, du café; la Guinée, des bois, des noix de coco; le territoire d'Angola, du caoutchouc, du coton, des cafés, de l'huile de palme, de la viande et du poisson salés; la côte de Mozambique, des céréales de toutes espèces, etc.; diverses autres colonies africaines, des défenses d'ivoire d'une blancheur absolument irréprochable et dont quelques-unes mesurent près de trois mètres de longueur. Mais ce qui attire tout particulièrement l'attention, c'est la collection d'idoles de Mozambique et de la Guinée. Elle forme une nombreuse lignée de grands et petits dieux, de déesses et de fétiches, en bois ou en métal, aux figures fantastiques et grotesques, dont les poses grimaçantes font rêver. Les têtes, empruntant leurs contours à toutes les formes géométriques, sont en général couvertes de poils hérissés comme les dards des porcs-épics; les yeux sont énormes et sortent des orbites, ou bien ont été affreusement creusés, dans une intention difficile à deviner, par l'artiste hiératique; la bouche est démesurément ouverte et se contracte à la recherche de l'horrible; les pieds et les mains sont difformes, disproportionnés et font voir des doigts largement espacés, affectant tantôt les apparences crochues d'une griffe, tantôt celles non moins menaçantes d'une patte monstre; les attitudes sont toutes bizarres et accusent les plus effroyables contorsions qu'on puisse imaginer. Étrange Olympe, en vérité, qui donne une idée plus étrange encore des notions des nègres au sujet du vrai, du beau et du

bien ! Cependant, les colonies portugaises ont aussi leurs représentants artistes. Il y a dans cette section un orchestre composé de dix-huit exécutants indigènes de San-Thomé (Cap-Vert), qui font la joie des mélomanes. Leur costume, fort original, consiste dans une sorte de tunique militaire, à parements de couleurs éclatantes, et dans un casque en bois de liège autour duquel s'enroule un voile blanc, d'un effet particulièrement pittoresque au-dessus des figures rondes comme une boule et du noir le plus parfait. Ces musiciens exotiques remplissent leur rôle avec un scrupule et un zèle dont leurs voisins permanents seuls se plaignent amèrement. A tout moment, les sonorités bruyantes de cet orchestre font explosion, et heureux ceux qui peuvent échapper après une seule bordée à sa musique endiablée. Le répertoire en est toutefois aussi varié qu'effrayant, car les airs nationaux belge et portugais s'y mêlent de la façon la plus inattendue et la plus stupéfiante aux productions musicales du Cap-Vert. Il n'en est pas moins vrai que cet orchestre constitue une des curiosités de l'Exposition, et qu'on doit savoir gré aux organisateurs de la section coloniale portugaise d'avoir fourni aux visiteurs l'occasion de le voir, de l'entendre et de l'apprécier.

Le Nouveau Monde est représenté à l'Exposition par une douzaine de nationalités différentes. Eu égard au nombre des exposants, le Brésil tient la première place des pays d'Amérique: il en compte 1,425. Cet énergique effort de l'empire sud-américain n'est pourtant pas exceptionnel; à chaque exposition internationale on a pu constater les sacrifices qu'il s'est imposé pour faire connaître ses produits et établir de fécondes relations commerciales et industrielles; et à chaque exposition nouvelle on a pu constater aussi les progrès accomplis par ce vaste empire dans le domaine économique. Le Brésil, avec son annexe, érigée dans les jardins, occupe une superficie d'environ 450 mètres carrés. Des oriflammes vertes, jaunes et rouges, sur lesquelles se détache la couronne impériale, qu'enguirlandent des feuilles symboliques de café et de tabac, ornent le compartiment brésilien. Le long de la charpente sont tendues de belles draperies, alternant avec des trophées de drapeaux aux couleurs nationales, artistement décorées d'une série de cartels, figurant les vingt provinces de l'empire, presque toutes représentées par leurs produits. On y voit de nombreux échantillons de sucre; une quantité innombrable de spécimens de bois, parmi lesquels les bois de construction pour bateaux, envoyés par l'arsenal maritime de Rio-de-Janeiro, forment une catégorie spéciale très remarquée; des collections complètes de médicaments indigènes, de minerais, de fibres pour filatures; un superbe assortiment de plumes de toutes nuances et dimensions, dont les plus riches proviennent de la province de Fernambouc: des extraits de viande de buffles; des panoplies d'armes indiennes, notamment tout l'attirail guerrier des Gauchos ou *métis* chasseurs de la frontière, ainsi que celui des Chinchos dont on connaît les procédés cruels et sommaires. On se fait encore une idée bien in-

complète et assurément fort inexacte de cet immense et lointain empire du sud de l'Amérique; c'est pour ce motif sans doute que les organisateurs de la section brésilienne ont désiré exposer une grande et magnifique carte du Brésil, la meilleure jusqu'à ce jour, et qui a été dressée par un Belge, établi depuis de longues années à Rio-de-Janeiro. Ces organisateurs n'ont pas été moins bien inspirés en faisant construire un pavillon spécial en l'honneur du café, le produit le plus répandu, le plus varié et le plus digne de considération de l'empire brésilien. Ce pavillon a un aspect rustique fort original. Il constitue une des curiosités des jardins de l'Exposition. De forme octogone et bâti en bois brut, avec parois en treillis et en toile, il reproduit exactement les petites constructions que les planteurs de café, les *fazendeiros*, se font ériger au Brésil, au milieu des champs plantés de caféiers. C'est de là que le maître de l'exploitation, commodément couché dans un hamac, surveille ses ouvriers, expédie ses ordres et établit ses comptes: c'est là qu'il se repose et prend le frais. A Anvers, on débite gratuitement dans ce pavillon les cafés brésiliens. Inutile, par conséquent, d'ajouter que le monde afflue vers ce kiosque élégant et original, pour y savourer le fameux produit exotique, naturalisé dans tous les pays. La commission organisatrice de la section du Brésil, en se montrant si généreuse, s'y est prise fort intelligemment pour atteindre son but; on peut être convaincu que son initiative sera couronnée du meilleur succès. Au surplus, elle ne pouvait mieux choisir l'occasion de laisser son produit national par excellence, si universellement estimé, si activement négocié à Anvers, se recommander par lui-même. La petite fève du caféier, après avoir été vulgarisée par les Arabes et introduite, par eux, en Italie, se répandit dans la plupart des pays d'Europe. Ce fut d'abord une denrée en usage uniquement chez les privilégiés de la fortune; tandis qu'aujourd'hui le café fait l'objet d'une consommation si générale que non-seulement il constitue la boisson de famille de toutes nos populations flamandes, mais que pour elles il représente presque une nécessité sociale. D'ailleurs, il doit en être de même un peu partout, car durant les dernières dix années la production du café a atteint le chiffre énorme de huit millions et demi de quintaux dont la moitié, soit quatre millions deux cent cinquante mille quintaux, ont été produits par le Brésil. La dernière année, comprise dans cette statistique, donne pour tous les pays du monde *six cent soixante millions de kilogrammes*, chiffre dans lequel le Brésil figure pour plus de la moitié, soit pour trois cent soixante millions de kilogrammes. La prépondérance du Brésil sur tous les autres pays dans la culture du café est donc évidente. Le sol de l'empire sud-américain, qui est très riche, produit au surplus toutes les variétés connues de café, production variée impossible à obtenir avec la même abondance et la même facilité dans aucun des autres pays producteurs. On cultive le caféier dans presque toutes les provinces du Brésil, mais la principale culture, faite sur une grande échelle et sur une superficie de plusieurs mil-

liers de kilomètres carrés, a lieu spécialement dans quatre provinces, celles de Rio-de-Janeiro, de Minas Geraes, de San-Paulo et d'Espirito-Santo. Dans ces provinces, au fur et à mesure que les forêts vierges tombent sous la cognée, elles sont remplacées par des plantations du caféier. Il ne faut guère que cinq ou six années pour que ces nouvelles plantations soient en pleine exploitation. Le caféier a deux floraisons: au printemps et à l'automne. Ses fruit mûrissent en quatre mois, de manière que la récolte se fait presque sans interruption. Un hectare peut recevoir environ 900 pieds, produisant annuellement en moyenne 2,000 kilogrammes de café. Malgré cette énorme production, le café du Brésil est en général d'excellente qualité. D'un prix notablement inférieur à celui des produits réputés de certains autres pays, il s'écoule souvent dans le commerce sous le nom de moka, java, martinique etc., et les plus fins connaisseurs s'y laissent tromper tant les bons produits du Brésil se prêtent à la confusion. Cela tient non-seulement à l'excellence du produit, mais aussi aux soins spéciaux qu'on prend, au Brésil, du fruit et à la préparation perfectionnée qu'il subit avant d'être livré à la consommation. Dans le pavillon affecté à la dégustation, à Anvers, de belles photographies font assister le visiteur aux nombreux et compliqués détails de cette préparation; on lui enseigne en outre l'art, beaucoup moins simple qu'on ne le croit, de faire le café. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir à sa disposition du café de bonne qualité, il faut encore que la torréfaction soit faite dans de bonnes conditions et que l'infusion ait lieu suivant les principes reconnus bons par l'expérience. A l'Exposition, toutes les opérations se font *coram populo*, d'après la méthode employée au Brésil, et elle doit être fort appréciée par le public, car à certains jours plus de deux mille tasses de café délectable ont été servies et savourées par des amateurs compétents dans le pavillon brésilien.

C'est un autre pays du Nouveau Monde, le Mexique, qui nous a fait connaître le cacaoyer et son fruit le cacao, duquel se fabrique un produit alimentaire de premier ordre, le chocolat. Après la conquête, celui-ci fut introduit en Europe par les Espagnols, qui cherchèrent à s'approprier le monopole de la vente du cacao. Mais la contrebande, qui s'exerçait alors au grand jour et par la force des armes, ne tarda pas à apprendre l'importance commerciale de ce produit aux Anglais et aux Hollandais. Le cacao pénétra ensuite en Allemagne. Un Florentin, nommé Antoine Carlotti, le propagea en Italie, d'où il ne tarda pas à se répandre en France. De nos jours, l'usage du chocolat a pris un immense développement dans le monde entier et sa consommation est presque aussi considérable que celle du café. Mais le Mexique n'a pas fait pour le cacao ce que le Brésil a fait pour le café. La section mexicaine brille par son absence à l'Exposition; si nous y voyons quelques-uns de ses produits, c'est grâce aux fabricants de chocolat, et grâce aussi à un grand industriel de Mariemont (Belgique) qui expose une série remarquable de marbres onyx du Mexique.

En fait d'abstentions, je dois également signaler à regret celle presque complète des États-Unis d'Amérique. Cette grande nation ne compte que 23 exposants, chiffre infime et incompréhensible, à moins que, par extraordinaire, les Anglo-saxons du nouveau continent n'aient tenu cette fois à imiter ceux de l'ancien. Il convient cependant de mettre une grande possession anglaise de l'Amérique, le Canada, à l'abri de tout reproche de ce genre. La section canadienne, en effet, présente un intérêt considérable et se trouve organisée d'une manière très pratique. La décoration en est d'une gracieuse simplicité. Les produits du sol y occupent la plus large place. Rien qu'aux proportions colossales des légumes exposés dans cette section, on doit croire ce pays une véritable terre promise, un vrai pays de cocagne. Il y a là des navets, des carottes, des oignons, des betteraves, des choux etc., dont un seul spécimen suffirait à nourrir une nombreuse famille pendant une journée entière. On y voit aussi une magnifique collection de graminées, des pommes de terre énormes de toutes espèces et une série de plantes légumineuses peu connues en Europe et dont les dimensions étonnent. Puis, des bois d'ébénisterie et de construction; des meubles charmants, qui permettent de juger des qualités de la matière ouvrée; des pelleteries opulentes; des instruments de chasse et de pêche perfectionnés, entre autres un canot d'une légèreté exceptionnelle et d'une coupe admirable, construit par les Indiens des bords du fleuve Saint-Laurent. Le Canada expose également de riches spécimens de charbon de terre en blocs gigantesques. Les couches de charbon doivent avoir une puissance extraordinaire dans ce fortuné pays puisque, pour un seul district, elles occupent une étendue de plus de 230 kilomètres carrés, sur une épaisseur de plus de deux mètres. Il est difficile de comprendre pourquoi, malgré l'exceptionnelle fertilité et la rare fécondité du sol canadien, cette partie de l'Amérique, de même que tant d'autres régions privilégiées du Nouveau Monde, offre d'immenses superficies non encore exploitées et parfaitement colonisables. Afin de donner une idée exacte des avantages accordés aux colons, la Société du chemin de fer *Canadian-Pacific* a voulu montrer une ferme du Manitoba, avec tout son outillage et toutes les indications désirables permettant d'en étudier le système d'exploitation. Le territoire de la province de Manitoba a une étendue de plus de 30 millions d'hectares d'excellentes terres, qui appartiennent à cette Société et sont à vendre au prix de 12 francs l'arpent. L'installation d'un colon y revient à 2,725 francs, en comprenant dans cette somme les vivres pour toute une année, un attelage de bœufs, une vache, une charrette, les instruments aratoires nécessaires, tout le mobilier de ferme, la batterie de cuisine, etc. Le colon doit construire lui-même son habitation et les dépendances, mais tous les matériaux lui sont fournis gratuitement; pendant la construction, il campe d'abord sous la tente et se loge ensuite provisoirement dans une hutte, en bois brut. La Société a fait ériger à l'Exposition des modèles des divers bâtiments, en les garnissant du

mobilier, des instruments, outils etc., à l'usage des cultivateurs canadiens. Tout cela a l'aspect le plus riant et le plus confortable, et certes les intentions pratiques qui ont inspiré ces installations méritent le plus sympathique examen. On a agi d'une façon identique pour le compartiment réservé à Panama dans la section française, où les regards curieux du visiteur peuvent suivre tous les détails de la colossale entreprise, depuis le logement du personnel jusqu'au complet parachèvement des travaux, qui se continuent malgré tout avec une activité fébrile à travers l'isthme américain. L'observateur remarque non sans un intérêt sérieux que la Belgique a fourni déjà plus d'un tiers du matériel employé à la réalisation de cette prodigieuse conception.

Avant de quitter l'Amérique et après avoir parlé des grands États de ce continent, j'aurais fort mauvaise grâce de ne point dire un mot aussi de la petite république d'Haïti, qui est représentée par 90 exposants, et dont le compartiment abonde en curiosités. Sa façade à cinq arcades, en forme de feuille de trèfle, avec des colonnes peintes en bleu, des lambrequins multicolores, des faisceaux de bannières et d'oriflammes, est très pittoresque et produit le meilleur effet.

Dans les envois d'Asie et d'Océanie, ce sont les colonies françaises qui distancent de loin tous leurs concurrents. Le palais cambodgien, renfermant cette exposition spéciale, est lui-même une merveille. Il occupe 1,000 mètres carrés et encore cet espace n'a pas été suffisant, il a fallu y ajouter une annexe. A l'intérieur, dans la pénombre qui sied aux installations orientales, on voit qu'un goût suprême a présidé à l'arrangement de toutes les richesses exposées. Nonobstant l'inexprimable variété des couleurs, rien ne heurte, tout s'harmonise dans une gamme agréable et chatoyante. C'est un scintillement de métaux précieux, un fouillis d'étoffes et de tapis polychromes, un ruissellement d'ivoires et de nacres. Tous les produits coloniaux de l'Extrême-Orient sont là représentés, depuis les somptueuses étoffes de Pondichéry et de Chandernagor, jusqu'aux fruits, aux épices et au tafia de Bang-Kok et de Saïgon. Chaque colonie a sa case séparée : l'Annam succède au Tonkin, le Cambodge à la Cochinchine. Ici ce sont des bois inestimables, là des perles, des coraux incomparables, ailleurs des pierres précieuses introuvables ; plus loins des grains, des tissus, des fils, des vins sans pareils. Puis, à côté, de charmantes et amusantes collections ethnographiques, sous forme de statuettes et de poupées peintes, représentant dans tous les costumes et toutes les professions les naturels de chacune de ces lointaines possessions de la France. Une divinité enlevée de la pagode d'Hanoï et qui n'a pas moins de vingt-quatre bras attire surtout l'attention. Toutes ces intéressantes splendeurs sont gardées par deux Sénégalais d'un noir d'ébène et deux Annamites à la peau couleur d'ambre, dont le costume autant que la personne font l'admiration des visiteurs. Au centre, s'élève une ravissante habitation du Cambodge. Elle est soutenue par de sveltes colonnettes dorées,

ornées de dragons et de lézards fantastiques. Son mobilier aux fines ciselures captive la foule, excite l'envie et fait rêver de palais enchantés. Il n'est guère que les curiosités chinoises et malaises de Macao et de Timor, comprises dans la section des colonies portugaises, qui puissent rivaliser avec cette partie de l'exposition coloniale de la France. Mais, je me trompe, il y a encore le compartiment des Indes, dont le nom seul fait passer devant nos yeux des reflets de pourpre et d'or. Car, si l'Angleterre a peu favorisé l'Exposition d'Anvers de ses envois, les possessions indiennes de l'empire britannique ont accordé leur concours avec plus d'empressement. Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la section des Indes pour s'en convaincre. La vue des draperies épaisses et des lourds brocarts ornant l'entrée, donnent un avant-goût des richesses qui y sont renfermées. Les métaux précieux et les dorures, dont les tons rutilants s'aperçoivent partout, se trouvent pourtant fréquemment voilés par les légères mousselines, les riches cachemires et les admirables indiennes de Baroda ; l'argenterie repoussée de Coutch, avoisine sur les étagères les belles faïences ornées de sujets empruntés aux célèbres peintures murales d'Ajanta ; les coffrets ciselés de Canara, le disputent aux brillantes marqueteries et aux laques miroitantes de Bombay. C'est une vision des mille et une nuits, qu'il est préférable d'abandonner à l'imagination du lecteur, plutôt que de s'évertuer inutilement à la décrire.

Après ce féerique tableau, quand on se rappelle les difficultés que les organisateurs de l'Exposition universelle d'Anvers ont rencontrées au début, et qu'on considère le succès de leur entreprise, il n'y a plus qu'à répéter le vieil apophtegme : *Audaces fortuna juvat.*

Pour compléter autant que possible cette imparfaite esquisse de l'Exposition, il convient encore de parcourir rapidement le salon international des beaux-arts, qui s'y trouve annexé. Cette revue fera l'objet d'un prochain article.

Anatole Bamps.

A TRAVERS LES ROMANS

ANDRÉ THEURIET, *Péché mortel*, 1885, Alphonse Lemerre et Cie. — JACK FRANK, *Hors du monde*, 1885, Calmann Lévy. — ÉDOUARD CADOL, *Hortense Maillot*, 1885, Calmann Lévy. — MARC MONNIER, *Après le divorce*, 1885, Calmann Lévy. — GUSTAVE VINOT, *La Marquise de Rozel*, 1885, Calmann Lévy. — MARQUIS DE BELLEVAL, *La Dame au loup*, 1885, Calmann Lévy. — B. DE RIVIÈRE, *Par couple*, 1885, Calmann Lévy. — CHARLES EDMOND, *Le trésor du Guèbre*, 1885, Calmann Lévy. — LÉON DE TINSEAU, *L'attelage de la Marquise*, 1885, Calmann Lévy.

Péché mortel, que voilà un titre alléchant et que de révélations piquantes ou touchantes il semble renfermer! Le nom de l'auteur est un attrait de plus. Ce nom-là donne confiance, il est plein de promesses et pourtant il rassure; on sait qu'avec lui on peut se laisser aller à ses curiosités sans avoir à en rougir plus tard et que si la plume de l'écrivain ne recule pas devant la peinture vraie des choses vraies elle ne se risque jamais du moins en d'équivoques détours ou en de brutales expositions. M. Theuriet est toujours un poète, même lorsqu'il devient peintre réaliste, et la muse lui prête complaisamment ses ailes pour couvrir les laideurs du vice. D'ailleurs dans *Péché mortel* le vice c'est l'amour, un amour combattu, refoulé, meurtri, maltraité et pourtant triomphant; un amour dont on meurt parce qu'on a été trop scrupuleusement honnête pour consentir à en vivre, ce qui n'est guère commun, il fait l'avouer, à notre époque d'opportunisme, où l'on se soumet si aisément à vivre de tout, et où la conscience plus indépendante et plus élastique trouve tant de compromis ingénieux pour faciliter les chutes.... en tout genre.

Mais Mme Marthe Déglise n'a pas la conscience aussi accommodante et docile que la plupart de ses contemporaines. Elle est encore dans les vieux et salutaires principes, elle craint le bon Dieu, et a peur de l'enfer et de son curé. Aussi est-ce de toutes les forces de sa volonté qu'elle repousse l'amour de Paul Lobligeois. Pourtant dans sa vie si grave et laborieuse, cette passion jeune et ardente lui caresse délicieusement le cœur et le réveille du long repos dans lequel il s'était comme endurci et stupéfié. Toutefois elle n'y cèdera pas; elle préfèrera à la douce chaleur de la tendresse partagée les austères satisfactions du devoir accompli dans une union sans amour, sans enfants et qu'une grande différence d'âge rend disproportionnée. Mais comme il y a toujours dans l'esprit des femmes, même chez les plus droites et les plus sincères, des replis secrets et un besoin

inconscient de tout concilier, au lieu d'éloigner fermement jeune homme, elle le garde auprès d'elle, sous le fallacieu prétexte et la plus fallacieuse espérance de changer le cara tère de leurs sentiments à tous deux. Elle a une sœur jeu jolie et qui lui ressemble! Cette sœur épousera Paul Lobligeo et ainsi, comme frère, Marthe pourra l'aimer en toute sécur de conscience. Elle tente l'aventure, elle met en présence deux jeunes gens, elle les pousse pour ainsi dire dans les bras l de l'autre, sans se douter de la redoutable épreuve qu'elle prépare. Bientôt une jalousie horrible lui mord le cœur, coquetteries de Zazette l'exaspèrent, les attentions de Pau désolent, ce qu'elle devine, ce qu'elle pressent la torture et fole.... Sa tête s'exalte, cette femme si chaste et si pure prend par la jalousie toutes les sensations passionnées qu ignorait. Il y a là tout un jeu de sentiments à la fois logi et imprévus qui sont d'un vif intérêt psychologique.

La situation morale de Paul entre ces deux sœurs qui se res semblent si étrangement de visage et sont si différentes de na- ture, le double attrait qu'il subit, les fluctuations de son cœur et de sa pensée, tout cela juxtaposé au travail qui s'accomplit dans l'âme de Marthe est le point important de l'œuvre et ce qu'elle renferme de meilleur, car le début et les premiers dé- veloppements ne sont pas à la hauteur de ce que les lecteurs habituels de M. Theuriet étaient en droit d'attendre de lui. Le jeune commis qu'on envoie en province pour se régénérer et qui s'éprend de sa patronne nous semble un sujet par trop exploité déjà pour qu'il soit tout à fait digne d'un écrivain de cette valeur.

Le roman de M. Jack Frank: *Hors du monde*, nous trans- porte dans de tout autres régions. Nous commençons à abor- der dans un salon interlope pour finir dans un château féodal, où celle que si longtemps l'on avait appelée « la Fontane » est vénérée, sous le nom de Mme de Sonys, par l'orgueilleuse et sé- vère famille de l'homme qui l'a assez aimée pour braver e l'épousant tous les préjugés sociaux. Et ce n'est point qu'o ignore son passé ; au contraire on en connaît tous les détai même jusqu'à l'exagération, mais Nadine se montre si nob si grande, si dévouée, que, par deux fois, l'austère douairiè de Sonys est obligée de s'incliner devant elle et de l'appel une sainte. Et elle mérite ce témoignage de respect, car e n'a pas seulement des élans généreux, mais elle fait chac jour preuve de patience, de résignation, d'humilité. Sponta ment toutes les sympathies du lecteur vont à elle, et ce r qu'après coup, en raisonnant, qu'il s'aperçoit de la dispropor invraisemblable qu'il y a entre le passé et le présent de femme. Toutes les erreurs, nous le savons, peuvent être ex et ce sont les âmes les plus hautes qui faillissent souve plus violemment; il n'y a pas de grands repentirs d'ai sans de grandes fautes, mais pourtant Mme de Fontane semble avoir quelque peu dépassé la mesure. Riche, bie bien élevée, elle n'a pas traversé de ces tragédies qui bo sent, n'a pas subi de ces contacts qui corrompent, n'a pas

de ces nécessités qui abaissent, pourquoi donc est-elle tombée jusqu'au niveau d'une déclassée, presque d'une courtisane? Il y a entre le sérieux d'âme qu'elle manifeste plus tard et les légèretés, les inconstances, les caprices, les facilités de son existence antérieure un abîme tel, que les motifs qu'on nous donne de ce changement ne sont pas suffisants pour le combler.

A part cette critique, qu'il aurait été très facile d'éviter en adoucissant les teintes du passé de Nadine ou du moins en donnant de ce passé des explications plus plausibles, nous reconnaissons que le volume de M. Jack Frank est d'une lecture agréable et facile, et qu'il fait éprouver les émotions salutaires que cause toujours le récit de nobles et grandes actions simplement accomplies.

On revient aux épigraphes qui paraissaient pourtant décidément passées de mode. Celle que M. Édouard Cadol met en tête de son nouveau roman nous avertit immédiatement du sujet qu'il va traiter : « Le bonheur est impossible en dehors des lois sociales. » C'est Balzac qui l'a dit, mais nous pourrions tous l'avoir dit comme lui, car chaque jour l'on est en mesure de constater autour de soi la vérité de cet axiome. Pourtant le cas que nous raconte M. Cadol présente plus de chances de bonheur qu'on n'en trouve généralement dans les liaisons illicites, et même dans beaucoup de mariages, car Hortense Maillot et Marcel Rhovert s'aiment sincèrement, constamment, honnêtement, et les tristesses et les difficultés de leur situation anormale au lieu de les détacher l'un de l'autre, comme cela arrive fréquemment, semblent au contraire les unir davantage. Toutefois il y a des heures où leur position devient atroce ; ils sont comme enserrés dans les mailles d'un filet dont ils ne peuvent sortir, comme engagés dans une route sans issue. Et quand l'issue se montre elle est horrible, désespérante.... Certes, ils sont peu habiles, ils n'ont pas su profiter des circonstances, mais cela par honnêteté, par bonne foi, ce qui fait que la sympathie du lecteur leur est acquise et qu'il oublie de juger leur maladresse. D'ailleurs, après des péripéties douloureuses, et même quelque peu invraisemblables, car les Aristides Maillot sont rares heureusement, et comme maris et comme hommes, il est permis aux deux pauvres amoureux de vivre ensemble et de rentrer sous la protection de ces lois sociales, hors desquelles il n'y a point de salut en ce monde.

Le début du roman de M. Cadol est de beaucoup la plus intéressante partie de son livre. La première rencontre de Marcel et d'Hortense est heureusement racontée. C'est un soir, dans un salon où l'on joue la comédie au profit d'une œuvre de charité. L'une des pièces composant le programme est un petit acte en vers libres dont l'auteur est une femme du monde, ayant déjà écrit sous le nom de *Bob* un volume de contes qui a fait quelque bruit. M. Rhovert, le critique de l'*Émancipation*, a naturellement été invité à cette petite fête intime. A peine est-il installé, qu'un spectateur, placé derrière lui, se penche à son oreille, lui soufflant à mi-voix :

« — Ne soyez pas trop sévère !

« Marcel se tourna à demi.

« — L'auteur vous intéresse? demanda-t-il en touchant la main que l'autre lui tendait.

« — Parbleu, c'est ma femme! »

Ce début met le jeune homme en défiance. Il flaire une présentation à la femme de lettres et voit déjà « une de ces « excentriques, soit minaudières et vaporeuses, soit à la bonne « franquette, homasses et cavalières qui avaient le don de lui « déplaire absolument.

« — Quelque vieille, pensait-il, qui aura capté ce jeune étour- « neau, en l'éblouissant de turlutaines poétiques.... »

Mais il se trompe; Hortense Maillot ne rappelle en rien le type traditionnel. C'est « une jeune femme sans plus; jeune « avant tout, avec un bon regard franc et naïf. Ses traits fins « et distingués lui composaient une physionomie d'enfant, où « respirait une confiance absolue. Les yeux jolis, largement ou- « verts, avaient je ne sais quoi de curieux, d'étonné, qui lui « faisait une mine d'oiseau. Une *simple*, cette petite femme, « mais d'une simplicité non dépourvue de malice; car parfois « ce visage s'éclairait d'un brusque sourire intelligent, qui rap- « pelait la mimique du Pierrot de la comédie italienne. »

Quand on lui nomme Marcel elle s'intimide et devient pourpre. Ce fut leur première entrevue, le début de leur amour....

Les chapitres qui suivent ont encore une saveur assez piquante. Le récit de la maladie d'Hortense, soignée par Marcel et Charlotte Mouchu se lit avec intérêt, bien qu'il y ait dans cet amour à trois une indélicatesse quelque peu choquante. Après cela le roman tombe dans les banalités conventionnelles et les péripéties improbables. Pourtant il a le mérite de se faire lire jusqu'au bout.

Il ne faut parler des disparus qu'avec respect, surtout quand leur talent a eu de leur vivant toutes nos sympathies. Cependant la vérité nous oblige à dire que le dernier roman de M. Marc Monnier: *Après le divorce*, publié nous croyons après sa mort et dont le titre est bien fait pour exciter la curiosité, ne renferme pas, malgré les qualités d'esprit qu'il y a déployées, l'intérêt qu'on s'attendait à y trouver. C'est l'histoire, en somme, assez médiocrement agencée et conçue d'une femme qui, sans cesse combattue et tiraillée entre son affection pour sa famille et son amour pour son mari, est trop timide, trop réservée pour laisser voir à celui-ci la tendresse passionnée dont elle l'aime. Aussi quand ce mari est amené par une série de circonstances à douter de la fidélité de sa femme, comme il n'a pas pour se rassurer la certitude de son attachement, il l'injurie de ses soupçons et s'enfuit désespéré. Renée, au lieu de se défendre, s'enferme dans un orgueilleux silence. De là séparation, divorce. Des années se passent. Un beau jour les deux époux se rencontrent de nouveau, ils s'expliquent.... Renée est innocente et tous deux n'ont pas cessé de s'aimer! Ce serait parfait, car la loi ne les empêche pas de s'unir de nouveau. Malheureusement Daniel vient justement de conclure un nouveau mariage avec une assez excentrique personne, Mlle Mignon d'Al-

is. Mais comme les circonstances les ont séparés immédiate-
ient après la cérémonie civile, et que la nouvelle mariée ne
ii a jamais manifesté aucun amour, il espère l'amener à con-
ntir à un prompt divorce, à la suite duquel il épousera Re-
ée. Mais blessée dans sa vanité, Mlle Mignon refuse son con-
ntement et veut garder le nom qu'elle a acquis. Heureusement
our Daniel, Renée a la conscience indépendante. Elle considère
second mariage comme non avenu, il n'y a que le premier
ui tienne, elle reprend son époux et tous deux vont cacher leur
onheur dans un vieux palais de Venise.

C'est en constatant ce bonheur illégal que l'auteur place le
iot de la fin, qui est le mot du livre. Toute cette histoire, dit
n de ses interlocuteurs, est un argument de plus contre le
ivorce. Pas du tout, réplique-t-il, le divorce n'est pas un bien
n lui-même, mais c'est un remède, et comme remède il peut
ième servir en ce cas. Un beau jour Mignon se lassera de
ontrarier son mari et de se condamner pour cela à la solitude.
Elle demandera le divorce, Daniel et Renée se mettront en règle
vec la loi, elle-même pourra faire le bonheur d'un honnête
arçon, et en même temps le sien propre. Sans le divorce, au-
un arrangement de ce genre ne serait possible. Donc.....

Nous avons dépassé déjà la moitié des pages dévolues à cette
auserie, et autour de nous les volumes sont encore empilés de
outes parts! La tâche de rendre compte des romans nouveaux
levient réellement aujourd'hui fort ardue pour les pauvres cri-
iques. D'abord à cause du nombre fabuleux d'œuvres d'imagi-
iation qui se publient chaque jour, puis aussi parce que si la
juantité est grande, la qualité est médiocre, et qu'il leur faut
lépouiller au moins une vingtaine d'ouvrages pour en retirer
juelques parcelles de sel attique ou de sentiment vrai, apte à
emplacer les qualités généralement absentes de style et de com-
osition. Sur le marché aux livres la demande doit être en vé-
ité considérable pour que des éditeurs habiles et intelligents
onsentent à publier tant d'œuvres insignifiantes, signées de
ioms inconnus et que ne relève même aucun piment spécial : ni
évélations curieuses, ni détails scabreux, ni thèses à effet.
Cette surabondance de publications sans valeur qui a tant nui
lans ces dernières années à la réputation du roman anglais, ne
isque-t-elle pas de ravaler à son tour le roman français et de
ui enlever la place prépondérante qu'il a occupée jusqu'ici d'une
açon indiscutable dans la littérature romanesque d'Europe? C'est
ın danger sur lequel nous croyons utile d'appeler l'attention,
out en croyant qu'il appartient peut-être à la catégorie de ceux
ju'on ne saurait enrayer, car ils sont la manifestation d'une
poque, le résultat inévitable des éléments intellectuels qui la
omposent et font partie des forces du courant qui l'entraîne
ers ses destinées.

Il est naturellement impossible de parler de tout, mais pour-
ant comme on ne peut passer complètement sous silence cette
fflorescence exubérante qui est un signe caractéristique de
'heure littéraire que nous traversons, nous allons choisir dans
e nombre deux ou trois volumes sur lesquels nos lecteurs vou-
lront bien s'arrêter quelques moments avec nous.

En voici un, par exemple: *La Marquise de Rozel*, qui sort de la banalité par l'étrangeté de son sujet. M. Gustave Vinot a visé à l'originalité, sans se soucier le moins du monde de frôler l'invraisemblable et de heurter le plus simple sens commun, mais il est arrivé par ce moyen à se faire lire sans ennui, ce qui n'est pas déjà un si mince mérite. Imitant l'exemple de l'héroïne du *Maître des forges*, M[lle] Jausserande de Malestroi annonce le soir de son mariage, à son époux, le marqui de Rozel, qu'elle ne sera jamais sa femme que de nom. Étonnement justifié du marquis, car rien dans la conduite d sa fiancée n'avait pu lui faire pressentir cette résolution qui plonge dans une stupeur douloureuse. Il est fort amoureux l'aversion et la répugnance qui percent sous les paroles Jausserande le blessent au cœur. Sa surprise est d'ailleurs partagée par le lecteur qui n'est au courant de quoi que ce soit, qui se demande avec curiosité ce qui peut bien se cacher dans cœur de vingt ans pour le rendre aussi implacablement rebelle aux supplications d'un mari jeune, beau et follement épris. Il est bien loin de s'attendre à l'étonnante révélation que M. Vinot lui réserve. Cette fille unique, héritière d'un grand nom, élevée avec toute la sollicitude, les raffinements de tendresse, les soins moraux et matériels dont peut être capable l'affection de parents idolâtres ne s'appartient plus. A dix-sept ans, elle s'est irrévocablement donnée! Et à qui? Au médecin de la maison, un homme déjà mûr, fort laid, marié, père de famille.... On ne peut dire qu'il l'ait séduite, car c'est elle qui la première lui a déclaré son amour. Dès l'enfance, le sachant malheureux en ménage, elle s'est prise pour sa solitude d'une tendre pitié. C'est de là qu'elle arrive à l'hallucination des sens et du cœur. Mettant de côté la question morale, toute cette aventure est parfaitement invraisemblable à cet âge, dans cette situation et ces circonstances. Les jeunes filles françaises d'un certain monde, M. Gustave Vinot a trop l'air de l'oublier, sont en général si bien gardées que, quels que soient leurs instincts romanesques ou pervers, il leur est difficile de les satisfaire avec les facilités qui semblent avoir été à la portée de M[lle] de Malestroit.

Étant donné cette passion singulière et les liens intimes qui l'unissent au docteur Hesmond, Jausserande refuse durant trois années tous les partis que son père lui présente. Puis enfin, lorsque la lutte devient impossible à soutenir, elle s'adresse à son amant et lui remet le soin de décider de sa destinée. Nature molle et flasque, incapable pour personne d'un acte de courage ou d'un sacrifice généreux, Hesmond se dérobe.... Il parle un peu tardivement de ses devoirs, de ses responsabilités.... La jeune fille, chez laquelle la passion a tué tout sens moral, se soumet. Elle épousera le marquis de Rozel et continuera après le ménage ses rapports clandestins. Cette fois le docteur qui ne risque plus rien, accepte ce pacte honteux, et de part et d'autre, d'un commun accord, un honnête homme est sacrifié. Durant des années cette situation se prolonge, sans que jamais, heureusement pour lui, le mari ne découvre la vérité et les causes de l'étrange attitude de sa femme. Enfin la mort du docteur Hes-

mond vient rendre à Mme de Rozel la liberté d'aimer son devoir et d'être heureuse légalement. Et elle l'est, sans un remords de ses fautes, sans éprouver même le besoin de réparer vis-à-vis de son mari par une loyale confession les torts si graves qu'elle a eus vis-à-vis de lui. Certes, cela aurait été maladroit, mais certaines erreurs demandent à être expiées, la conscience du public l'exige impérieusement, aussi lorsque le volume se ferme sur les nouvelles extases amoureuses de Jausserande il laisse chez tout lecteur honnête une impression de malaise et de mécontentement.

La Dame au loup, du marquis de Belleval, essaye de nous procurer de fortes émotions et n'y réussit pas. Apparition, légende, ressemblance mystérieuse, duel tragique, tout y est mélangé le plus banalement du monde. C'est le vieux cliché absolument, et sans circonstances atténuantes. Si encore l'auteur s'était borné à nous raconter sa petite histoire de famille, mais il la fait précéder de quelques pages sur la guerre de 1870 dans lesquelles, parlant de l'internement de l'armée de l'Est, il écrit cette phrase malencontreuse : « Nous travaillâmes ensemble à « Chambéry à reformer les cadres de notre division qui avait « dû accepter bon gré, mal gré, l'hospitalité des Suisses, qui se « vend et ne se donne pas, contrairement à ce qui se passe « chez les montagnards écossais. » Ces mots sont à la fois une sottise et une ingratitude qu'aucun des compatriotes de M. de Belleval ne ratifiera. Sottise, en ce qu'il y a des lois qui règlent les indemnités de guerre et tout ce qui se rapporte aux internements, sans compter qu'un petit pays comme la Suisse n'était pas en mesure d'offrir une hospitalité gratuite à une armée de quatre-vingt mille hommes. Ingratitude, en ce que les Suisses individuellement déployèrent tous, en ce moment-là, pour leurs voisins malheureux une charité, une sympathie, un dévouement chaleureux que ceux-ci d'ailleurs se sont toujours plu à reconnaître, et dont tous les étrangers, qui habitaient la Suisse à cette époque, peuvent se porter garants.

Par couple, voilà encore un joli titre.... trompeur. C'est une série d'historiettes détachées, une suite de scènes d'amour, de style et de facture un peu vieillots et que rien de particulièrement piquant ou attendrissant ne relève. La meilleure de ces nouvelles intitulée, assez faussement d'ailleurs : *Une Madeleine*, se termine pourtant d'une façon simple et saisissante. Une jeune femme a abandonné son mari. Celui-ci qui l'aime véritablement — de cet amour sans égoïsme que rien ne fait mourir — et qui en épousant Madeleine croit avoir pris charge d'âme, au lieu de la maudire et de la détester, la plaint profondément et souffre pour elle des douleurs inévitables qui l'attendent. Après un certain temps écoulé, lorsqu'il juge que l'heure est venue, il lui écrit que sa place est toujours prête au foyer, qu'elle peut y revenir sans avoir à rougir devant personne ; il s'est arrangé pour que dans leur entourage chacun croie qu'elle a été soigner une parente malade. Profondément touchée de cette générosité admirable, la jeune femme comprend tout ce qu'elle a perdu. Mais la passion la brûle encore, elle reste muette à l'appel de celui

qui veut la sauver. Ce n'est que longtemps plus tard, alors que son amant l'a abandonnée, qu'elle reprend, le cœur battant de crainte et d'espérance, le chemin de la maison désertée. Que lui dira-t-il ? Comment l'accueillera-t-il ? Elle frappe. Un domestique paraît, le visage froid, rigide, sans étonnement. Il se range silencieusement pour laisser passer sa maîtresse, comme il le faisait lorsqu'elle avait été quelques heures absente.

« Madeleine chercha vainement le regard du vieux serviteur « afin de l'interroger.

« — Baptiste.... Baptiste.... Vous me reconnaissez bien ?

« — Monsieur m'avait commandé d'être ici pour le retour « de madame.

« — Alors.... Charles m'attend ?

« — Oh ! plus maintenant ! Il y a deux mois que monsieur « est mort. »

M. Charles Edmond est un écrivain connu et très apprécié dans un certain cénacle littéraire. Son avant-dernier roman *Zéphyrin Cazavan en Égypte* a même été couronné par l'Académie française. L'ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui sera lu avec intérêt par l'ordre des lecteurs qui ne recherchent pas exclusivement dans le roman l'analyse et la description exacte d'une maladie physique ou morale quelconque, qui aiment qu'une histoire ait un commencement et une fin et que, si possible, le vice y soit puni et la vertu récompensée. En lisant *Le trésor du Guèbre* ils auront cette satisfaction.

M. de Tinseau, encore un lauréat de l'Académie ! un écrivain très moral dont les romans peuvent s'étaler sur les tables des familles, nous raconte, sous le titre fringant de *L'attelage de la Marquise*, une touchante, honnête et bien rare histoire que nous voudrions pouvoir analyser pour nos lecteurs. Mais l'espace nous manque, nous nous bornons donc à signaler l'ouvrage de M. de Tinseau et à le recommander aux mères de famille, point trop sévères, qui font dans une juste mesure la part du roman dans les lectures qu'elles permettent à leurs filles.

THOMAS EMERY.

ıroniques et Correspondances

LETTRE DE LONDRES

Londres, le 5 novembre 1885.

y a aucun doute que les préoccupations de la politique ɔure depuis quelques jours ne fassent diversion à celles de ieur. La question birmane est beaucoup plus grosse qu'elle 'aît, et son importance tient surtout à ce qu'elle ne paıs. La question Birmane est radicalement une question française, et il suffirait d'une maladresse pour qu'elle ne dangereuse. La question birmane de son vrai nom s'ap'*Isthme de Krà* et Tonkin, et siège moins à Rangoon où dalay qu'à Bangkok. Dans l'automne de 1882, après l'expéd'Alexandrie et la bataille de Tel-el-Kebir, on pourrait se er certains articles du *Times* pleins d'appréhension et de n à l'endroit d'une tentative semi-officielle française, sur ıe de Krà. Cela tombait juste après les désagréments causés . de Lesseps à Suez lesquels aboutirent, on le sait, aux parlementaires du ministère Gladstone huit mois plus lans l'été de 1883.
ırme avait été donnée et une longue *traînée* s'ensuivit. ris on obtint du roi de Siam qu'il demanderait pour les ıx de son isthme (Krà) le « grand coupeur d'isthmes » ait opéré en Égypte. Ceci fut fait mais ne put naturelleréussir. On parla moins de Krà, — où une expédition anfut envoyée entre temps, qui conclut contre l'entreprise ise, — mais on parla beaucoup de Siam, du Cambodge, de .m, et prodigieusement du Tonkin. On commença aussi environ un an à discourir du roi Théban, de ses sujets tents, et de l'équilibre qui pourrait être établi chez les ns si ce n'était l'ennui perpétuel que leur causaient ces es touche-à-tout, les fils de la « perfide Albion. » Le ı était l'autre bout de l'attache qui aboutissait à BirJne fois maîtresse absolue (!) du Tonkin, la France do: l'Indo-Chine ne pouvait s'arrêter qu'à l'Irraouaddy, et ı valait la peine! C'était, de l'autre côté du vaste empire faire face aux Anglais et devenir l'émule des Russes en

Afghanistan! L'ambition de M. Ferry prit feu d'autant plus qu'il primait par là M. de Freycinet, dont la combination Krà-Siam était le trait de génie. S'opposer à l'Angleterre, aux Indes mêmes, arriver à lui fermer une frontière?! Quel radical, quel « intransigeant » oserait élever la voix contre une gloire pareille?! M. Gladstone était ministre, lord Ripon vice-roi des Indes: tout était possible. Il y avait un grand coup à faire, on le ferait.

Jusqu'à la chute du cabinet Ferry tout marchait à souhait; le cabinet Ferry tombé, et M. de Freycinet revenu à la présidence du conseil tout allait peut être mieux.... pour les inventeurs et soutiens de la fameuse « politique coloniale »! On s'y attela de plus belle, et entre Siam, Annam, Cambodge (M. Thomson aidant) et l'éternel Tonkin, on arriva enfin, à ce qu'à Rangoon les yeux du Gouvernement anglais finirent par s'ouvrir. Mais au lieu de lord Ripon c'est lord Dufferin qui se trouve vice-roi des Indes, et la situation est changée du tout au tout; mais il n'en est pas moins vrai qu'on s'en préoccupe et que, au dire des intimes, les anxiétés visibles de lord Salisbury trouvent leur reflet jusque sur la figure hardie et insouciante de lord Randolph Churchill, le jeune secrétaire d'État si bruyant, si tapageur du département des Indes.

Il n'y a point à le déguiser; ce pays-ci traverse une crise, et si les événements extérieurs exercent parfois une pression plus apparente, c'est que, en fin de compte, c'est la question orientale qui se réveille de tous les côtés à la fois, et la question d'Orient aujourd'hui se lie indissolublement à la question intérieure de la réforme et des nouvelles élections. Pour tout ministre ou pour tout homme public anglais la politique extérieure du pays, c'est-à-dire ce par quoi sa force ou sa faiblesse se manifeste au dehors, est en ce moment de l'inconnu, et de ce que sera la Chambre des communes de 1886 dépend entièrement l'attitude que pourra prendre et maintenir le Gouvernement britannique vis-à-vis des autres puissances. Tant qu'on a eu quelques mois devant soi on n'a — avec cette courte-vue qui caractérise l'humanité — donné d'attention soutenue qu'à ce qui se présentait immédiatement devant les yeux, et on a pu se dire que les élections, plus ou moins lointaines, subiraient l'influence des succès diplomatiques. Mais à cette heure, les élections sont là, à la porte, et la période électorale, officiellement ouverte, est pleine de terreurs presque égales pour chacun des deux grands partis politiques.

Ceci s'explique: tant que les anciens principes qui gouvernent l'Angleterre depuis mille ans se tenaient debout et paraissaient inattaquables, les meneurs du parti radical se sont permis toutes les exagérations dont ils usent dans tous les pays du monde; et les hommes plus modérés, mais sincèrement libéraux, ou fascinés par les rêveries gladstoniennes se sont crus autorisés à mettre en avant, à patronner des théories qu'un peu de réflexion leur eût démontré ne pouvoir prendre forme qu'à travers des bouleversements sociaux. Les soi-disant *whigs*, ou ceux qui autrefois les représentaient,

ceux à qui l'Angleterre doit vraiment tout dans l'ère moderne, ceux-là avaient foi d'abord dans la toute-puissance de la constitution anglaise et dans la sagesse de la nation prise en bloc; ils croyaient qu'*au fond* rien n'ébranlerait la *base* des institutions, que les *masses* se rallieraient toujours *par le fait* autour du « trône et de l'autel » et que l'on serait toujours à temps pour empêcher une catastrophe. En même temps ils désiraient cependant aller un peu vers ce qui s'appelle le progrès — rien qu'un peu afin de justifier leur nom de « libéraux éclairés, » — ils comptaient que la défense serait si forte que leur attaque ne produirait pas grand mal, tout en les popularisant, eux, et ils n'ont pas su comprendre que le rôle de girondin est partout et sera partout et toujours le même. L'heure de l'apprenti sorcier sonne toujours en politique, et pour faire rentrer les flots qu'on a évoqués il faut une formule cabalistique qu'on n'a pas !

Le vieux mot de « trône et autel, » si suranné qu'il paraisse est, malheureusement pour ce pays-ci, le mot qu'il faut prononcer aujourd'hui : il s'agit surtout de l'*autel*, car le « trône » n'est nullement menacé pour le quart d'heure, les radicaux étant plus royalistes que quiconque, pourvu que la monarchie affecte les allures d'impérialisme démocratique que lui a imprimées lord Beaconsfield. Mais l'Église est en danger, et il se pourrait même que son danger fût cause, sinon du salut, au moins d'un temps d'arrêt relatif dans les entreprises révolutionnaires d'à présent.

Ce que les chefs du socialisme britannique (inspirés plus qu'ils ne le savent par l'exemple de l'Irlande) visent surtout, c'est la terre — la possession du sol ; et il leur a fallu une campagne de plusieurs années et les prédications incendiaires d'un irresponsable bavard comme M. Henry George pour éveiller cette idée chez le travailleur anglais; car chez lui elle ne vient pas naturellement. L'amour du sol est une idée *celtique* et n'a jusqu'ici jamais poussé chez le paysan anglais, car en Angleterre le mot « paysan » ne s'applique pas absolument ; le paysan est, on peut dire, presque toujours un *laboureur*, un cultivateur de la terre d'autrui, qui se trouvait content de sa position de locataire, ou *tenancier*, et n'aspirait aucunement aux charges et aux responsabilités des propriétaires, dont plus que tout autre il voyait les ennuis et les angoisses. C'est la crise agricole, si réellement aigre ici, et si inévitable dans cette période de transition où la production de *tous les moyens de nutrition* va infailliblement passer aux États-Unis : c'est la crise agricole exploitée avec *furie* par des énergumènes sans conscience, qui a surexcité les esprits d'une partie du peuple dans ce pays, et les a fait croire que dans la possession de la terre et dans la ruine de la grande propriété pourrait se trouver un remède à tous leurs maux. Mais peut-être que l'attaque simultanée contre l'Église — attaque qu'on vient si soudainement de démasquer, — produira un effet auquel les radicaux n'étaient qu'insuffisamment préparés. Ce qu'on est convenu d'appeler partout le « Peuple » (c'est-à-dire les masses travailleuses) n'est

ement irréligieux en Angleterre, et l'Église n'est point im-
ulaire, et, ce qui est encore plus important, les gens de la
ance gladstonienne ne voudraient en aucune façon toucher
l'*Establishment*. L'Église « établie, » la Haute Église angli-
ne est une des conquêtes de la monarchie, une des moins dis-
utées, une des plus évidentes et, impartialement examinée, i l
a peut-être peu d'institutions puissantes et riches qui aient t
mieux mérité du public et mieux supporté les responsabilités de s a
haute fortune. En voulant toucher à l'*Establishment*, le radi i-
calisme a affaire à forte partie, et les radicaux ne sont pa s
sans s'en apercevoir déjà. Puis, sur ce terrain on risque de d é-
tacher M. Gladstone. L'ex-premier ministre, comme on sait, n'e st
intolérant en rien, si ce n'est en matière d'*indécision*; n'avo ir
point de conviction ferme, est la vertu qu'il pratique et qu 'il
exige des autres; aussi, il se garderait bien de faire des p o-
fessions de foi, mais il y a des superstitions de jeunesse qui le
hantent, et il ne voudrait pas mener une campagne contre es
amis, les évêques. Quelles sont ses propres croyances? M. Gl d-
stone l'ignore; il n'est pas sûr de ne pas croire avec son mi
feu le doyen Stanley, que l'Église grecque possède seule la tra-
dition orthodoxe, comme aussi le *Low Church* a des tendances
qui lui plaisent; mais en tant qu'homme politique, *Church and*
State a pour lui de grands charmes. En sa qualité de théolo-
gien, M. Gladstone est (sans qu'il le sache) un manifeste *dis-*
senter, mais dans celle d'ancien premier ministre il lui répu-
gnerait de clore sa carrière politique par une attaque contre
l'Église établie. Ce serait porter atteinte à l'histoire nationale.
Cette attitude du prétendu chef de tous les libéraux, sup-
pliant que l'on écarte de lui une épreuve trop cruelle, a four- ni
un argument à tous ceux qui avaient été trop loin; et c'est à
qui, parmi les ultras, niera toute intention mauvaise contre l'in- s
titution si vénérable de l'Église. On recule les dates, on évi
toute décision (ce qui pacifie aussitôt celui qu'on nomme
« grand old man ») et on admet qu'il faudra beaucoup plus
recherches et d'études avant d'aborder la destination du cul
officiel qu'éternise le grand et glorieux nom d'Elisabeth Re
En prenant rang parmi les soi-disant « questions ouvertes,
plus nombreuses chaque jour, la question de l'Église sauver
peut-être jusqu'à un certain point et les whigs et les tories
car si d'un côté les théories radicales éclataient trop bruyante
ou bien les vieux libéraux (les whigs) se détacheraient du pa
pour passer aux conservateurs-*progressistes*, ou bien les ra
caux effrayés par tant de peurs environnantes, mettraient
sourdine à leurs propres réclamations, et en loups malin
hypocrites, endosseraient pour un temps au moins la peau
l'agneau. En tout cas, l'Église demeure un grand facteur
la crise actuelle ici, et si une modération relative s'intr
dans la lutte et la rend moins brutale, moins révolution
un bonne part en reviendra à la cause religieuse. Mais
gare à la Chambre des lords! S'il leur est défendu de c
le patrimoine de l'épiscopat, comment arracher aux ra
menés par messieurs Chamberlain, Dilke, Morley, Ge

ant d'autres la proie des « privilégés » de la Chambre Haute?)n serait très en peine de spécifier le sens de ce mot « privilége, » mais enfin en pareille occurrence la justesse du mot est e qui importe le moins, et pourvu qu'on en trouve un, c'est out ce qu'il faut. Or, le grand, le terrible mot auquel on se ramponne, c'est *la terre !* La *Land question* paraît tenir à elle de la Chambre des pairs. Il convient de dire « paraître » ar les pairs d'Angleterre de nos jours sont loin de représenter a plus grasse portion de la richesse du pays. Sauf une ou deux xceptions, telles que le duc de Westminster, le duc de Bedford, t certains individus de cette classe, la majorité des très gros reveus provenant de la terre revient à des *commoners*, à des indusriels, à des gens qu'on eût dédaigné il y a cinquante ans comme ppartenant à la plèbe. Prenez des Chamberlain, des Brassey, les Elliott et l'énorme foule de leurs pareils et voyez quelles ortunes colossales s'amoncellent sur leurs noms ! Demandez au lémagogique membre de Birmingham ce que lui coûte sa seule erre d'orchidées, et découvrez dans la Chambre Haute cent parmi les législateurs héréditaires qui pourraient se permettre le luxe de couvrir la nappe de leur table, de fleurs, dont la plante productrice coûte parfois jusqu'à 20,000, 30,000 et 50,000 francs ! Qu'on regarde un peu les revenus de plébéiens comme sir Thomas Brassey ou sir George Elliott : l'un, fils d'un entrepreneur de chemins de fer, qui a commencé comme terrassier ; l'autre, simple mineur (*pitman*) dans l'origine et dont aujourd'hui les biens acquis rendent une somme annuelle d'un demi million de livres sterling ! Si vraiment on veut déposséder les plus riches, c'est tout autant à la Chambre Basse qu'à l'autre qu'il faudrait s'adresser. Mais uni à ce qui autrefois personnifiait la fortune territoriale il y a le rang, la position sociale, ce qu'on tient à appeler les « privilèges » et certains chefs du populaire, bien plus que le populaire même, trouvent opportun et utile d'y courir sus, avec le plus de bruit possible.

Cependant il existe un autre côté à la question de la Chambre des lords, et que l'on laisse peut-être trop dans l'ombre : c'est l'ambition du *commoner*, sa soif de parvenir et de faire partie du groupe réputé inaccessible — en un mot de devenir en sa propre personne un « privilégié ! » Une fois la distinction abolie, la situation supérieure détruite à laquelle on peut à la rigueur arriver, quel sera le but des efforts de chacun ? Comment verra-t-on la possibilité d'écraser un jour ses (anciens) pareils? Et qu'on ne s'y trompe pas : ceci demeure encore le mobile le plus puissant de tout Anglais ayant reçu les premières notions l'éducation et surtout d'éducation politique. A tout ceci se relie aussi un fait des plus importants, des plus dignes d'étude : le royalisme (ou plutôt l'impérialisme) des radicaux et des classes inférieures en général. Deux pays seuls en Europe pratiquent à peu près le même culte pour leur maison régnante : l'Allemagne et l'Angleterre, mais la source du sentiment est différente. Chez l'Allemand le *militarisme* l'explique : le souverain est le soldat suprême, le généralissime dont la couronne se

porte sur un casque; en Angleterre c'est le *fons onoris* civil, celui dont la volonté peut faire du « common man » un lord! C'est une superstition nationale, chose moins aisée à abolir qu'on ne pense; et si la Chambre des lords venait à disparaître, on s'apercevrait vite quelle place elle occupait au fond du cœur de cette masse d'aspirants inconscients. Il y a quelqu'un ici qui, depuis longtemps, se rend compte de la force que répresente ce royalisme des radicaux et ce quelqu'un n'est autre que le prince de Galles. On ne commence qu'à l'heure actuelle à s'en apercevoir: mais lui n'a pas tardé si longtemps à reconnaître la puissance que le tempérament national plaçait entre ses mains. Il l'a si bien jugé dès le début que dans l'espace de vingt ans il a réussi à créer une aristocratie nouvelle, une nouvelle étiquette de cour, une nouvelle cour en somme, une société moderne dont lui est le maître absolu, et qui se rencontre partout.

Disraëli a prévu les tories-radicaux que son élève, lord Randolph Churchill a disciplinés, mais la monarchie future du prince de Galles se base sur les deux partis indifféremment — whigs et tories s'y coudoient, nul n'en est exclu et chacun y trouve l'intérêt de son *snobbisme* particulier. Puissance nouvelle, démocratique par excellence où le radicalisme joue le premier rôle, et où le futur roi avant de régner politiquement (ce qu'il est beaucoup trop constitutionnel pour tenter jamais), assure la durée de son trône et de celui de ses fils, en exerçant l'impérialisme social qu'il a inventé. On lui a octroyé déjà le surnom de « Bismarck de la société; » jamais mot n'a été plus juste. Mais sa toute-puissance sur ce monde qu'il a créé, se base surtout sur les aspirations mondaines des « nouvelles couches sociales » de l'Angleterre, sur la *plutocratie* qui se sert du radicalisme, voire même de la démocratie extrême (qu'il voudrait empêcher de devenir démagogie), et à ce point de vue on se demande comment on pourra se passer de la Chambre des pairs? La pairie, entre des mains savantes et habiles, est l'instrument par excellence des passions difficiles dans ce pays-ci, et se trouvât-il par extraordinaire et par-ci, par-là un *meneur* radical disposé à se draper en vieux Romain et à repousser les honneurs sénatoriaux, que sa femme le ramènerait infailliblement à la raison et ne reconnaîtrait d'autre forme de patriotisme que celle de porter une couronne de pairesse! Elle la porterait en plein midi dans Piccadilly s'il le fallait. Mais à quoi bon être « Peer of the Realm » si le « Realm » n'est plus représenté par la Chambre Haute? A quoi servira de donner de la terre à chaque cultivateur si ceux qui ont imaginé cette nouvelle « réforme » ne doivent que rester Gros-Jean comme devant, et ne remplacer en aucune manière sérieuse les « privilégiés » qu'ils ont tant travaillé à supprimer?! On le voit: de tous côtés se posent des énigmes et partout se montre d'abord la difficulté de poursuivre une ligne précise quelconque. Jamais élections n'ont été abordées dans des conditions pareilles. L'incertitude et le désarroi sont universels. Les conservateurs n'ont pas confiance, les libéraux ne se sentent pas sûrs. Il ne manque

ıs des gens expérimentés qui prévoient une Chambre des communes tellement fractionnée que la majorité ne se trouve nulle .rt, ou plutôt que trois ou quatre groupes en possèdent une lative !

Dans cet état chaotique il n'y a point de lecture plus intéresnte que celle de deux livres qui ont paru dans l'année, l'un, y a quelques mois, l'autre, il y a quelques jours à peine : *moires de Charles Gréville*, édités par M. Henry Reeve, ecteur de l'*Edimburgh Review* et les *Réminiscences* de Edmund Yates, le propriétaire du *World*. Après avoir bien rcouru ces deux ouvrages vous tenez l'histoire de la société glaise depuis la mort de George IV jusqu'à il y a vingt ans, depuis la chute de Louis-Philippe jusqu'à nos jours. Vous sistez à toutes les transitions, et pour peu que vous ayez moindre habitude des évolutions politiques vous pouvez édire à dix ans de distance ce qui doit arriver immanquament. Vous apprenez à connaître les hommes qui dominnt les événements et à reconnaître les idées quand ce sont es qui prennent la place des hommes. Au premier moment us ne vous rendez pas compte de ce qui a lieu et le changent total qui s'est opéré entre 1832 et 1862 ne vous frappe s tant que vous y êtes en plein. Mais, quand les perspectives sont établies, vous comprenez que la vieille Angleterre xiste plus. On était avec Wellington dans l'ère affirmative, a glissé avec le Dr Arnold et l'éducation de Rugby dans l'ère doute. Les éléments allemands se sont infiltrés dans le catère britannique ; on analyse et on s'analyse, on hésite, on amine, on discute, on admet, non pas les « deux » — mais *tous* côtés d'une question — on ne *juge* et on n'*agit* plus. Entre e duc » comme on l'appelle toujours et Cobden, Peel sert ntermédiaire, et Disraëli voit clair (en poète), dit ce qu'il voit un instant saisit une sorte de pouvoir. Il disparaît et nous nbons dans le gladstonianisme jusqu'au cou.

C'est sous l'influence d'une telle confusion que les élections vont faire. On va moins à une réforme quelconque qu'à une *onte* entière. Qui sait si en effet la seule sortie possible ne trouve pas dans un *impérialisme civil* qui satisfera toutes les nités radicales et s'établira sur l'abaissement de tous les catères ?

ADAM BULL.

LETTRE DE SUISSE

Le 350[me] anniversaire de la Réforme à Genève. — Genève jugée par M. de Vogüé. — Si Calvin revenait.... — Le dernier livre de Marc Monnier. — Le portrait de Calvin. — Exposition municipale de peinture et des arts décoratifs.

Genève, le 15 octobre 1885.

Le 23 août dernier les cloches de tous nos temples protestants ont fait dès le matin retentir les airs de leurs joyeuses sonneries. Il ne s'agissait de rien moins que de célébrer le 350[me] anniversaire de l'établissement de la Réforme à Genève. C'était bien là certes une fête nationale, car, quelle que soit la confession religieuse à laquelle on appartienne, on ne peut nier que ce soit la Réforme qui ait donné à notre petite ville son caractère, sa valeur, son individualité. Aussi une foule nombreuse envahissait-elle la cathédrale pour assister à l'inauguration de la pierre commémorative du Jubilé.[1] Sous ces voûtes grandioses, cette immense assemblée de fidèles écoutait, l'âme émue et recueillie, la voix des orgues et les paroles des orateurs qui lui parlaient de tolérance, de reconnaissance et d'amour. Le spectacle était solennel.

L'après-midi la note gaie dominait. Après la fête des grands, celle des petits: six à sept mille enfants ont entendu des allocutions, et reçu chacun un livre et une médaille de bronze frappée en l'honneur de ce beau jour. Puis le joyeux cortège a défilé dans les rues, et s'est rendu sous les ombrages de la promenade des Bastions où des tables étaient dressées. Vous voyez d'ici quelle cohue, quelle animation; vous devinez quelles explosions de rires et quelles gambades sur la pelouse une fois le repas terminé! Un brillant soleil s'était mis de la partie, et à travers le feuillage des marronniers criblait de rayons d'or les robes blanches et roses des fillettes. Mais la fête du matin nous a laissé une impression autrement sérieuse et profonde. Elle a vivement frappé un écrivain français des plus distingués, M. Melchior de Vogüé, qui a écrit au *Journal des Débats* les réflexions que lui suggérait sa visite dans notre ville. Il est regrettable que son séjour parmi nous n'ait pas été plus pro-

[1] Cette pierre porte l'inscription suivante: « En août 1885, les Genevois protestants ont célébré le 350[me] anniversaire de la Réformation, voulant affirmer hautement leur inébranlable attachement à la religion réformée et leur profonde reconnaissance pour leurs vaillants ancêtres. Que Dieu protège toujours l'église de Genève! »

ongé; son article, très bienveillant du reste, aurait gagné en ·érité et en profondeur.

Le peuple français, vous le savez, a un culte particulier pour es idées reçues, pour les jugements tout faits. Une fois son ›pinion formée sur un point il n'en change pas facilement, l'autant moins qu'il voyage peu et ne cultive guère les langues ıtrangères.[1] C'est ainsi qu'il est admis que les Allemands sont les gens épais et lourds, qui ne se nourrissent que de bière, le saucisses et de choucroute, et que Genève est une ville triste, ombre, ennuyeuse, habitée par des puritains raides et empesés, ıassant leur vie au sermon, s'abstenant de toute mondanité, enermés dans des croyances étroites et rigoristes. M. de Vogüé ı tenté de détruire cette tradition, au moins sur un point.

Il a découvert que Genève n'était point triste, et il se hâte l'informer ses compatriotes de sa découverte. Au reste on ne aurait peindre mieux que lui les beautés de notre patrie, et on ıe saurait faire mieux que de le citer lorsqu'il parle de notre ac « tout de grâce et de lumière, une enclave italienne dans les rallées suisses, on dirait de l'eau puisée aux baies de Sorrente ›u de Palerme, tiède et heureuse encore des soleils de Sicile. Les Alpes et le Jura ploient leurs crêtes en lignes harmonieuses pour venir mourir aux murs de Genève; le beau dessin de ces horizons rappelle parfois les nobles montagnes d'Attique et le Thessalie. Partout des vergers, des vignobles, des villages ıvenants penchés sur le miroir du lac, d'où montent des vapeurs blondes, de bons parfums de vie, un murmure de langueur. » On reconnaît à ce tableau l'écrivain élégant et délicat qui a si souvent charmé les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*.

Mais s'il a rectifié sur un point l'opinion reçue, il ne s'est point montré aussi perspicace lorsqu'il a parlé des habitants le cette belle Genève. Il a subi à son tour l'empire des préjugés, et s'est trop hâté de généraliser. Il n'a vu Genève qu'un dimanche, et quel dimanche: le dimanche du Jubilé! Naturellement il a rencontré d'honnêtes bourgeois se rendant au temple, il a entendu des voix d'enfants chantant des cantiques, et de là il tire la conclusion qu'il doit en en être tous les jours de même. Nous sommes des rats d'église, horlogers habiles et consciencieux, mais gens d'allure raide et compassée, ne connaissant ıi les jouissances dangereuses du luxe, ni les jouissances délicates des arts. Nous ne vivons plus sous l'étreinte des lois omptuaires de Calvin, il est vrai, mais elles ont passé dans nos nœurs. Bref c'est à peine si nous savons ce que c'est que le ·ire, le bon et franc rire.

Hélas! nous sommes bien loin d'être aussi sérieux et aussi verueux que se le figure M. de Vogüé; il est peu de pays au contraire ›ù règne une telle passion du plaisir. Les fêtes chez nous succèdent ıux fêtes: je vous en ai narré déjà pas mal dans mes chroniques; e luxe va croissant.... luxe de table, luxe d'ameublement.... no-

---

[1] Ceci ne s'applique point à M. de Vogüé qui a, au contraire, ongtemps habité à l'étranger.

tre théâtre nous a coûté près de cinq millions. Innombrables sont les brasseries et les cafés-concerts, pour ne rien dire des tripots clandestins où fleurit le baccarat; incalculable le chiffre des séances, des réunions, des banquets, des conférences de tout genre. On sait combien de congrès scientifiques, littéraires, humanitaires sa tiennent dans nos murs: ils coopèrent eux aussi à assouvir cette soif d'amusement qui ferait frémir d'horreur l'ombre rigide de Calvin. S'il pouvait voir les courses de chevaux, au théâtre le corps de ballet, dans les salons les comédies de société, les bals qui se prolongent jusqu'au jour, les dîners où l'on sert à profusion les mets les plus rares et les plus exquis, il aurait peine à reconnaître la cité qui porte son nom. Ajoutons que Voltaire, Mme d'Épinay, Mme de Staël ne trouvaient point les Genevois si ennuyeux et qu'ils en avaient même rencontré de fort spirituels. C'est qu'il y a chez eux une pointe de gauloiserie et d'humour que la froideur calviniste n'a pu émousser; cet humour a inspiré Topffer, qui sait bien rire: M. de Vogüé sur ce point ne nous contredira pas.

Pour en finir avec le Jubilé de la Réformation, il faut mentionner un recueil de vers publié à l'occasion de cette solennité, et qui renferme quelques pièces dignes d'éloges. Outre un poème assez étendu de M. Jules Cougnard, on y trouve une petite pièce que je ne résiste pas au désir de transcrire ici:

Le violon.

Petit, quand j'allais à l'église
Tenant à la main mon psautier,
Je m'arrêtais vers la tour grise
Où demeurait le vieux luthier.

A sa fenêtre en accolade
Il fumait son brûlot ancien,
Toujours heureux, jamais malade,
Beau comme un portrait du Titien

Il rêvait. Puis, quand le dimanche
Sonnait à triple carillon,
En découvrant sa tête blanche
Il s'emparait d'un violon.

Alors sur la lente harmonie
De la voix d'or qui le grisait
Fou d'art, superbe de génie
Le vieux luthier improvisait.

C'étaient, dans sa pauvre tourelle
Le rêve et le printemps parti
Qui chantaient sur la chanterelle
Du vieil instrument d'Amati.

Des élans qu'on ne peut écrire,
Des gaîtés d'amour matinal,
Des trilles, des éclats de rire,
Des ruissellements de cristal,

Des scherzos à quadruples croches,
Des aubades de matador
Vibrant avec le son des cloches
Dans les rayons du soleil d'or.

Et puis tout d'un coup, sur l'andante
De quelque merveilleux motet,
Sonore comme un vers du Dante
Une phrase d'amour montait,

Montait.... Et c'était la manière
(J'ai compris cela depuis peu)
Dont le vieux faisait sa prière,
Sa belle prière au bon Dieu.

N'est-ce pas charmant, jeune et frais? Et c'est signé Philippe Monnier. Bon sang ne peut mentir. Le fils de Marc Monnier devait être un poète, et ces jolis vers sont mieux qu'une promesse et qu'une espérance. Ceci nous amène tout naturellement à parler du livre posthume du doyen de la faculté des lettres de l'Université de Genève: *Histoire de la littérature moderne. La Réforme, de Luther à Shakspere.*

Nous avons ici même longuement parlé du premier volume de cette histoire, *La Renaissance, de Dante à Luther.* Nous disions que c'est là un de ces ouvrages de chevet, qui ne tardent pas à devenir classiques. L'Académie française a montré qu'elle pensait de même, en accordant à l'œuvre de Marc Monnier un prix qui lui fut décerné, par une étrange ironie, précisément le jour de sa mort. Heureusement que la deuxième partie de ce beau travail était presque achevée, et que nous avons le mélancolique plaisir de le lire, comme un dernier adieu de notre ami. Après nous avoir dépeint la Renaissance et la magnifique éclosion de chefs-d'œuvre qu'elle produisit tout particulièrement en Italie, l'historien nous transporte en pleine Réforme. Il nous montre quelle influence prodigieuse elle a exercé sur l'Europe tout entière. Au XVIme siècle dans les pays où elle triomphe elle avance la culture générale. Partout où elle combat, elle remue la conscience et suscite la réflexion; « c'est elle qui a créé Calvin, commencé Rabelais, irrité Ronsard, dérangé Montaigne, animé d'une si belle fièvre Agrippa d'Aubigné. » En Italie elle force l'Église à se réformer et à s'armer de ces trois armes terribles: le concile de Trente, l'ordre des Jésuites et l'Index. Si Galilée est mis en prison, si Giordano Bruno périt sur le bûcher, si le Tasse devient fou, c'est encore à la réaction amenée par la Réforme que l'on doit ces lugubres événements.

En Espagne et en Portugal cette même réaction est si forte que les auteurs se réfugient dans le poème d'aventures, les comédies de cape et d'épée, sous le drapeau de Camoëns, de Lope, de Calderon. L'Angleterre, fortifiée par la religion nouvelle, produit cette étonnante floraison de génies: Shakspere et Bacon. On voit dans ce tableau largement tracé par l'écrivain, tout ce qu'un tel sujet renfermait de richesses. Disons d'emblée que le programme a été fidèlement rempli; disons ensuite que jamais l'auteur ne s'est montré à la fois aussi sobre dans la forme, aussi

impartial dans le fonds. Son style n'avait pas encore acquis une telle souplesse, une telle mesure. Quant aux citations traduites de l'italien, de l'espagnol en vers français, elles tiennent véritablement du prodige, et, comme on l'a dit, on est tenté de se demander où est la copie et où est l'original.

Dans cette série de tableaux, réunissant sur une même page tout un groupe littéraire, on fera quelques réserves sur celui qui traite de Montaigne, et qui a été étudié, nous ne savons pourquoi, d'une manière bien incomplète. Mais on admirera sans réserve les chapitres consacrés à Luther, à Calvin, à Giordano Bruno, à Camoëns. Nous ne quitterons pas le dernier livre de Marc Monnier (et son meilleur assurément) sans lui emprunter une citation, qui cadrera à merveille avec le sujet que nous traitions, au commencement de notre lettre : il s'agit du portrait de Calvin.

« Calvin fut donc de son temps comme les papes, les empereurs et tous les rois, même François Ier, qui brûlèrent les hérétiques ; mais ceux qui ne voient dans Calvin que le meurtrier de Servet ne le connaissent pas. Ce fut une conviction, une intelligence, une des forces les plus étonnantes de ce grand siècle : pour le peser selon son mérite il faut jeter dans la balance autre chose que nos tendresses et nos pitiés. Il faut voir tout l'homme, et le voir tel qu'il fut : « un corps frêle et débile, sobre jusqu'à l'excès, » rongé par des maladies et des infirmités qui devaient l'emporter avant le temps, mais acharné à sa tâche, ne vivant que pour le travail et ne travaillant que pour établir le royaume de Dieu sur la terre ; dévoué à cette cause jusqu'à lui tout sacrifier : le repos, la santé, la vie.... et avec une infatigable activité qui épouvantait ses adversaires, menant de front, à brides abattues, religion, morale, politique, législation, littérature, enseignement, prédication, pamphlets, œuvres de longue haleine, correspondance énorme avec le roi et la reine de Navarre, la duchesse de Ferrare, le roi François Ier, avec d'autres princes encore, avec les réformateurs, les théologiens, les humanistes, les âmes travaillées et chargées, les pauvres prisonniers de Paris. Il écrivait dans l'Europe entière ; deux mille églises s'organisaient selon ses idées ou celles de ses amis ; des missionnaires animés de son souffle, partaient pour l'Angleterre, l'Écosse, les Pays-Bas.... En même temps cet homme seul, ce malade surmené, s'emparait à Genève d'un peuple allègre, raisonneur, indiscipliné, le tenait dans sa main et le forçait d'obéir. Sans être magistrat ni même citoyen (il ne le devint qu'aux dernieres années de sa vie), sans mandat officiel ni titre reconnu, sans autre autorité que celle de son nom et d'une volonté inflexible, il commandait aux consciences, il gouvernait les maisons, il s'imposait avec une foule de réfugiés venus de toute part à une population qui n'a jamais aimé les étrangers ni les maîtres ; il heurtait enfin de parti pris les coutumes, les traditions, les susceptibilités nationales et les brisait. Non-seulement il pesait sur les consciences et les opinions, mais aussi sur les mœurs, proscrivait la luxure et même le luxe, toute espèce de plaisir et de distraction ; cependant, malgré les

ɪines et les colères suscitées par cette compression morale, le corps brisé mais la tête haute, » il gouverna longtemps les ɔnevois par l'autorité de son caractère et fut accompagné à . tombe par le peuple tout entier. Voilà l'homme dont il est cile de rire, mais qu'il importe avant tout de connaître. »

Pour être complet, je ne dois point clore ma lettre sans menɔnner le grand succès que vient d'obtenir le *salon* de Genève, ›tre exposition municipale de peinture, à laquelle s'ajoute une ꜰposition des arts décoratifs. Les salles du Musée Rath étaient op petites pour contenir toutes les toiles arrivées de la Suisse : de l'étranger: des peintres de Paris, et des meilleurs, n'ont ›int dédaigné de se présenter à notre public. On admirait fort ɑ superbe portrait de M. Roll et une toile de M. Gervex, *Une ɜance du jury de peinture*, qui avait déjà éveillé la curiosité ɪ dernier salon de Paris. Ajoutons que nos artistes suisses ne ɩisaient point trop mauvaise figure à côté de ces œuvres des ɩaîtres du dehors. Il y a dans notre ville une jeune école pleine ɜ vie, d'entrain, et qui a révélé d'incontestables talents. L'exɒsition des arts décoratifs présentait aussi un vif intérêt: côté des montres et des travaux de joaillerie on remarquait es broderies, de très belles céramiques et surtout des émaux ɪerveilleux.

AUGUSTE BLONDEL.

P.-S. Les intéressants articles de M. de Stolipine publiés par la *evue Internationale* ont ramené l'attention sur les questions ɜ philosophie des sciences. Notre université ouvre un concours ɪr une thèse d'Auguste Comte disant que les lois des phénoènes de la nature sont applicables aux phénomènes sociaux. ne serait pas impossible non plus qu'une chaire de philosophie ɜs sciences fût créée à notre université.

CHRONIQUE POLITIQUE

A mesure que l'on s'est éloigné de la date du 18 octobre pour se rapprocher de celle du 10 novembre, l'unisson des 3,500,000 voix conservatrices et des 4,500,000 voix républicaines a perdu de plus en plus sa plénitude primitive. Ce n'est point assurément la cacophonie ; mais il y a des dissonances que l'emploi momentanément convenu de la sourdine ne parvient pas à dissimuler. Nous les analyserons brièvement.

Au lendemain du scrutin du 4 octobre, l'instinct de conservation avait dicté aux républicains cette politique légionnaire qui, les massant sous un drapeau unique, leur a donné la revanche du 11. Mais il y a un proverbe italien qui dit : *Avuta la grazia, gabbato lo santo.* De nombreux indices feraient supposer que le saint qui a sauvé la république et qui s'appelle Trait-d'Union n'a été, de la part des radicaux, que l'objet d'une éphémère vénération.

On voit en effet dans leurs journaux s'ébaucher des programmes, auxquels l'épithète de républicanisme ne saurait s'appliquer sans être violemment détournée du sens qu'y attachent les modérés. Ces organes demandent, à la fois, la suppression du Concordat et la séparation de l'Église et de l'État, le retrait de toutes les troupes employées aux expéditions coloniales, la transformation radicale du système des impôts, etc. etc. Ils interprètent à leur façon les indications récentes du suffrage universel. Se trouvant plus nombreux dans la nouvelle Chambre que dans l'ancienne, les radicaux s'imaginent avoir été désignés par le scrutin comme les sauveurs nécessaires. Ils ne prennent pas garde que le nombre des conservateurs s'est accru en plus forte proportion que le leur, et que les électeurs n'ont voulu ni radicaliser ni renverser la république, mais la remettre dans la voie. De même qu'ils se trompent sur les griefs et les intentions du suffrage universel, ils se trompent sur les responsabilités que son verdict a mises en jeu. On les a entendus, par la bouche de M. Yves Guyot, crier à la grande trahison de quelques fonctionnaires, coupables de s'être abstenus de la propagande qu'on leur avait prohibée, et d'avoir des femmes qui préfèrent l'air du monde à celui des clubs.

C'est malheureusement sur le terrain de la tactique à adopter vis-à-vis de la droite que les dissidences s'accentuent le plus dans les rangs républicains. Les uns la veulent considérer comme n'existant pas : c'est un étrange abus de la théorie des quantités négatives, car on n'étouffe pas ainsi deux cents voix dont quelques-unes, comme on sait, sortent de poumons solides.

Une autre fraction républicaine désire une droite factieuse; c'est l'extrême radical qui aspire à toucher l'extrême conservateur et escompte *in petto* à son profit les fruits de l'association : ce en quoi il nous semble que ses calculs pèchent, car si la république modérée doit tomber, le pays la relèvera à droite plutôt qu'à gauche. Chose étrange, les opportunistes de l'école « qui n'a rien appris ni rien oublié » souhaitent aussi une droite révolutionnaire. Ils supposent que la monstrueuse alliance du monarchisme et du radicalisme amènerait le triomphe de ce dernier et que celui-ci, rapide à s'user par ses excès mêmes, leur laisserait définitivement la succession. Mauvaise, mauvaise spéculation ! Les modérés seuls, les républicains dont l'éducation politique n'est pas à faire, veulent une droite constitutionnelle. Mais si la droite ne veut pas être constitutionnelle ? Là est précisément toute la difficulté de la situation.

Car, si des dissidences s'accusent dans la droite, on ne voit pas très bien comment elles tourneraient à l'avantage de la république, si les radicaux restent indisciplinables. En considérant à vol d'oiseau ce que la droite laisse connaître de ses groupements, on la voit divisée en deux camps. L'un, dont M. Hervé est le chef, se propose d'adopter envers la république une politique intermédiaire entre l'isolement du mépris et la brutalité de la pression ; il combattra dans l'arène parlementaire et ne sortira pas de la légalité pour chercher à forcer l'entrée de ce qu'il appelle le droit. L'autre parti, dont M. de Cassagnac est le coryphée, veut jeter à bas, sans autre forme de procès, « l'horrible et fétide baraque » de la république; il a déjà la main sur le marteau. Au fond cette division de la droite en sapeurs et démolisseurs n'est qu'une application assez malfaisante de la loi de la *division du travail*, et non un schisme dont la république puisse tirer profit, sans un grand déploiement d'habileté. Au point de vue de la question religieuse, la droite se dédouble également en deux légions : celle des députés qui sont plus catholiques que le pape, celle des députés qui le sont à peu près autant. Les uns sont dirigés par M. de Mun qui, dans sa lettre à M. de Bélizal a lumineusement exposé son idéal ultramontain, déjà connu d'ailleurs, ce qui restreint les droits de la gaieté. Après son programme, il n'y a plus qu'à décréter le moyen âge; c'est la traduction servile de l'encyclique *Humanum genus*, élucubration de Léon XIII qui a trop d'esprit pour l'interpréter lui-même selon la lettre. Les catholiques de la seconde espèce ne se rendent pas coupables de tels manifestes et ne retiennent guère du programme de M. de Mun que *la coalition de prières et d'efforts*, surtout d'efforts ; ce qui est bien suffisant, d'ailleurs, pour que la république modérée ait besoin de beaucoup de prudence et de tolérance pour faire face et gagner quelque chose à cette position de la question religieuse.

Tant de difficultés réunies nous rendraient perplexes sur l'avenir de la république modérée, si, d'une part l'élection probable de M. de Broglie, en remplacement de quelque Décius, n'allait amener à la droite un porte-malheur, et si, de l'autre, M. Brisson n'était chargé de constituer le nouveau ministère dont le premier acte sera de demander un vote formel de confiance en sa déclaration.

Que contiendra cette déclaration? Ce qu'on sait des décisions des ministres au conseil du 30 octobre et des besoins de la situation permettent d'en prévoir les termes. Les enseignements du scrutin ne sont pas restés lettre morte pour le cabinet: les dilapidations de sang et d'argent, l'influence du clergé admirablement servie par les tracasseries religieuses, la peur du radicalisme (une peur profonde, mais moindre que celle causée précédemment par le cléricalisme), les menaces des réactionnaires, l'abstention trop scrupuleuse du Gouvernement, enfin la foule des petits microbes qui rongent l'organisme républicain, quelque peu affaibli par les erreurs des empiriques et les divagations des théoriciens, voilà les causes réunies, et les ministres le savent, auxquelles doit être imputé le mécompte du 4 octobre, et non aux vains fantômes, évoqués après coup, par les imaginations jacobines.

La question du budget sera présentée probablement par le cabinet comme une question d'économie, de franchise, de conservation: ses membres estiment qu'à une heure où la France n'a certes besoin ni de secousses ni d'imprévu, il serait enfantin de changer les bases du système des impôts, quand le relèvement de quelques taxes existantes suffira, le cas échéant, à rétablir l'équilibre du budget. Celui-ci reflétera d'ailleurs les besoins indispensables de la situation, les reflétera tous et ne reflétera qu'eux. Au point de vue colonial, la politique du ministère sera sans doute une transaction entre la politique d'abandon complet, contraire à l'honneur du pays, et celle d'expansion quand même, contraire à ses intérêts vitaux.

Au Tonkin, la restriction de l'occupation au Delta et une meilleure organisation des troupes seront sans doute les mesures les plus appropriées à un moment, où le général de Courcy risque de se faire enlever comme un simple soldat, où chaque mois qui s'écoule emporte avec lui une moyenne de 600 hommes, où le rayon d'action des soldats et des canonnières n'a qu'une longueur de quelques kilomètres! Comme solution de la question catholique il n'y a que le *statu quo*, car, quoi qu'on puisse penser de la justesse théorique de l'idée de la séparation de l'Église et de l'État, rien ne serait plus inopportun que de remettre en question les débats du 2 novembre 1789, en annulant le Concordat; tant qu'on ne possédera pas quelque évêque de génie qui, comme le fut celui d'Autun, puisse persuader à ses collègues, sans leur faire faire la grimace, qu'*on ne les traîne pas vers l'autel de la patrie, mais qu'ils y portent une offrande volontaire*, il sera impolitique au dernier chef de vexer inintelligemment le clergé! A l'intérieur on appliquera un programme de fermeté sans rigorisme, de recherches sans inquisition. En général, concentration des forces républicaines au dedans et au dehors; compromis entre la cristallisation des principes et la souplesse des faits. Avec cette politique, le cabinet peut se présenter hardiment aux Chambres et maintenir inviolée la situation de la république modérée, même si la réunion préconisée par M. Lockroy est moins plénière qu'on ne le souhaiterait, même si la droite est factieuse....

La campagne électorale terminée en France, se poursuit en Angleterre. Nous aurions aimé la suivre dans ses phases diffi-

rentes. Dans tout ce qui touche à la constitution de la représentation nationale, la vieille Angleterre est, aujourd'hui comme toujours, prodigue d'enseignements: *Britannia docet.* Mais ce sujet est aussi du domaine du correspondant anglais de la *Revue Internationale*, et nous le savons si autorisé et si bien informé que nous ne pouvons que nous effacer devant lui et lui laisser la parole.

Puisque nous en sommes à parler d'élections, signalons le résultat de celles qui viennent d'avoir lieu en Prusse, et qui ont abouti à un léger succès des conservateurs purs. On retrouve dans la Chambre des députés (*Landtag*) du royaume de Prusse à peu près tous les partis et fractions de partis qui émaillent le *Reichstag* allemand. Les démocrates-socialistes y font cependant défaut, grâce au mode d'élection par classes, public et à double degré. Le parti diamétralment opposé, celui que l'on peut appeler conservateur-féodal-évangélique et antiparlementaire était déjà en majorité dans la Chambre précédente, il a encore acquis quelques sièges. La réaction ne court donc aucun danger dans la nouvelle Chambre. Remarquons que la droite de la Chambre prussienne, grâce à l'absence en Prusse d'une loi sur les incompatibilités parlementaires, se compose en très grande partie d'employés et de fonctionnaires, relevant hiérarchiquement et disciplinairement du ministre de l'intérieur. Le centre est resté ce qu'il était. C'est le parti catholique et clérical. Il est fort, compact et compte quelques-uns de ses membres au pouvoir. Grâce au Kultur Kampf, les catholiques prussiens, qu'ils soient conservateurs ou libéraux, votent comme un seul homme, d'après les ordres du Dr Windthorst, le plus habile parlementaire d'Allemagne. Aujourd'hui comme hier le centre dispose d'une centaine de voix, toujours prêtes à s'affirmer contre le parti libéral ou contre le Gouvernement. Remarquons toutefois que les catholiques-cléricaux prussiens soutiennent souvent la cause de la vraie liberté. Ils votent, par exemple, contre toutes les lois exceptionnelles, et dans les dernières élections ils se sont trouvés côte à côte avec les progressistes.

Les nationaux-libéraux, qui depuis bien des années n'ont plus rien de libéral, sont réduits à un bien petit nombre. C'est le parti le plus déconsidéré qu'il y ait en Prusse. Il se vante de combattre les cléricaux et ne se trouve que du côté de la réaction. Tous les antisémites, les ennemis de la constitution, les bigots du luthéranisme sortent de ses rangs. Ce parti eut ses jours de puissance et de gloire quand le prince de Bismarck s'appuyait sur lui. Aujourd'hui, ces neiges d'antan sont fondues. Le parti national-libéral frapperait vainement aux portes de la chancellerie. Le prince de Bismarck n'a-t-il pas dit au *Reichstag* qu'il l'avait fait mettre dehors par le Suisse parce qu'il voulait occuper le palais tout entier?

Le parti polonais a subi un grave échec. Il a été battu dans sa propre citadelle, à Posen, par les Allemands coalisés contre les éléments locaux. Dans les autres collèges polonais, la victoire est cependant restée aux députés de la protestation. Les guelfes ont eu, eux aussi, quelque déconvenue en Hanovre.

Quant aux progressistes ou, comme ils veulent être appelés,

les libéraux-allemands, ils ont perdu quelques sièges dans les campagnes, mais leur triomphe a été aussi grand qu'inattendu dans la capitale et les villes principales. On sait que M. de Bismarck regarde les libéraux ou progressistes comme les pires ennemis de la monarchie, de l'ordre, de l'armée, de l'empire lui-même, et qu'il leur préfère les socialistes, les cléricaux, les anarchistes, etc. Or, les grandes villes, Berlin, Dantzig, Kœnigsberg, Breslau et d'autres, ont été unanimes à condamner la politique de M. de Bismarck.

Malgré cela, on prévoit que la nouvelle Chambre prussienne ne sera ni meilleure ni pire que la précédente. Le Gouvernement n'y sera pas sur un lit de roses, l'opposition n'arrivera guère à ses fins et les catholiques-cléricaux y feront, comme par le passé, la pluie et le beau temps, à leur convenance.

Un des événements de la quinzaine est la nomination du comte Münster au poste d'ambassadeur d'Allemagne à Paris. On n'a qu'à se rappeler ce qui s'est passé en Europe depuis vingt ans pour mesurer l'importance de la place que le diplomate hanovrien vient occuper après le prince de Hohenlohe, appelé par son souverain et par le tout-puissant chancelier à remplacer le défunt baron et général de Manteuffel dans la haute position de Stadthalter de l'Alsace-Lorraine. Si une chronique politique ne s'écrivait que pour des diplomates, il suffirait d'annoncer que le comte Münster a été transféré de Londres à Paris. Mais il ne sera pas hors de propos de dire, pour les non-diplomates, quelques mots de cette haute personnalité que sa nouvelle position met en pleine lumière, puisque Paris est toujours le plus important des postes d'observation de l'Allemagne dans la politique étrangère. Le comte Münster est hanovrien, nous l'avons dit. En 1866 il essaya de sauver la monarchie guelfe, sans y réussir. Le roi aveugle, ne s'inspirant que de son orgueil, repoussa toutes les avances de la Prusse. « Un Guelfe, disait-il, ne peut pas s'incliner devant un Hohenzollern ! » Ne voulant pas partager avec le souverain et ses conseillers la honte d'exciter l'étranger contre l'Allemagne, le comte Münster se rangea du côté du régime unitaire. D'abord député conservateur libre au *Reichstag*, il fut nommé, en 1873, ambassadeur à Londres. Il avait toujours été anglomane et partisan d'une alliance entre l'Allemagne et l'Angleterre. « Si l'Allemagne et l'Angleterre étaient unies, a-t-il « écrit dans ses *Esquisses politiques sur la situation de l'Europe* « *de 1815 à 1867*, pas un coup de canon ne pourrait être tiré « en Europe contre leur volonté. » Pendant douze ans, il fut heureux : il représentait son pays dans le pays de son choix. Né lui-même en Angleterre, il avait épousé en secondes noces la fille de lord Rosslyn. Il était anglais en tout, — sauf dans l'accent. Longtemps il avait caressé son rêve politique favori, l'alliance anglo-allemande. La chute de lord Beaconsfield en empêcha la réalisation. Sous le ministère Gladstone, les relations entre Londres et Berlin se refroidirent. M. de Bismarck n'aime pas Gladstone : c'est chose connue. Aujourd'hui que les tories sont de nouveau au pouvoir, les difficultés soulevées entre la chancellerie allemande et l'administration Gladstone-Granville ont été aplanies. Le comte Münster allait-il atteindre son

but? Nous ne le croyons pas. En tout cas, c'est un autre diplomate qui recueillera les fruits d'efforts si persévérants, car le comte Münster est aujourd'hui à Paris. L'Allemagne a besoin, en France, d'un homme qui connaisse à fond l'Angleterre. La politique coloniale et la question d'Égypte ont troublé l'accord anglo-français. Mais il est à prévoir qu'en France un ministère arrivera au pouvoir, qui obéira aux préventions démocratiques contre l'extension coloniale. Un rapprochement des deux pays est donc chose probable. Dans la question d'Orient, ce rapprochement est déjà un fait accompli. De toute façon c'est une recommandation pour l'ambassadeur d'Allemagne à Paris que de connaître à fond l'Angleterre, ses hommes d'État, son peuple et sa situation.

Une nouvelle a été très vivement commentée à Saint-Pétersbourg, ces jours-ci. Le *Journal officiel militaire* russe a annoncé que le prince Alexandre de Bulgarie, lieutenant général de l'empereur, était rayé des cadres de l'armée russe. En d'autres temps, avec d'autres personnages, on eût pu voir dans cette mesure un trait de haute comédie politique. Le profond respect que nous inspire, comme à tous, la personne de l'empereur Alexandre III, nous défend toute hypothèse de ce genre. Le caractère du czar, ce que l'on sait de ses sentiments, de sa loyauté, de sa droiture, tout exclut une supposition semblable. Ce fait confirme cependant à nos yeux ce que nous disions, il y a un mois, de l'existence de deux Russies: l'une officielle, correcte dans sa manière d'agir, respectant les traités et les engagements pris; l'autre occulte, agissant par-dessous main, se servant pour ses fins des moyens les plus révolutionnaires ou les plus dissimulés. Il y a tout à parier que la révolution de Philippopoli a été le fait de cette Russie occulte, qui tout dernièrement encore, s'émouvait de pitié pour les pauvres de la principauté bulgare et leur envoyait quelques milliers de cafetans en fourrure dont la mesure avait été prise sur le dos de grenadiers russes. Les soldats bulgares, s'ils sont appelés à faire une campagne d'hiver, s'en trouveront bien. La Russie officielle ignore-t-elle l'existence de l'autre? Rien de moins probable. Mais chacune suit son chemin, jusqu'au jour où leurs voies se rencontreront.

Passons de l'Occident en Orient. Aussi bien est-ce là que les plus grands problèmes s'agitent.

La mission de sir Henry Drummond Wolff semble avoir abouti. Les négociations ont été longues, retardées, non-seulement par les traditions dilatoires de la diplomatie ottomane, mais encore par des événements graves et imprévus tels que la révolution bulgare et le changement des ministres du sultan. Quant à l'objet même de la mission, il est encore un mystère. Il ne saurait s'agir, selon nous, d'un retour à l'état antérieur de l'Égypte, c'est-à-dire à son indépendance de fait sous la suzeraineté nominale du sultan et sous la surveillance commune des puissances. Il s'agit plutôt d'assurer l'hégémonie britannique, en la couvrant du prestige de l'autorité morale du commandeur des croyants. Ce n'est pas l'évacuation que l'on travaille à hâter; c'est l'annexion plus ou moins déguisée que l'on s'efforce de pro-

curer. Publiquement la Turquie doit coopérer avec l'Angleterre. En nommant un commissaire, encore inconnu, associé à celui du Gouvernement de la reine, le sultan consent à assumer, tout au moins en apparence, une part de responsabilité dans l'action ultérieure du Royaume-Uni. De son côté, l'Angleterre accorde officiellement aux droits et aux prétentions du suzerain une reconnaissance solennelle.

Sir H. Drummond Wolff est aujourd'hui en Égypte. Les véritables difficultés de sa mission vont commencer. On ne consulte pas Tevfik pacha: sans quoi, il est probable que le Khédive marquerait quelque répugnance pour l'honorable député de Portsmouth, l'associé de lord Randolph Churchill, qui l'a flétri naguère comme le complice des crimes d'Alexandrie et a proposé plusieurs fois sa déposition, le représentant comme ayant forfait à son peuple, à ses engagements, à l'honneur. La rancune est éminemment impolitique; mais il y a des choses qu'on ne saurait oublier.

La conférence de Constantinople s'est enfin ouverte le 5. On sait ce que sont les préliminaires de ces sortes de collaborations. Il y a toujours forcément un temps précieux de perdu. La première séance a été employée tout entière aux formalités de rigueur. Le comte Corti, ambassadeur d'Italie et doyen du corps diplomatique, a, selon la coutume, pris place au fauteuil présidentiel. Selon la coutume encore il a proposé à la haute assemblée de confier la présidence de ses travaux au ministre ottoman des affaires étrangères, qui a naturellement accepté. Après quoi, l'on a constitué le bureau de secrétariat et l'on a fixé la prochaine séance au 7, jour où nous écrivons ces lignes. Nous renvoyons donc forcément à une prochaine chronique ce qui regarde les travaux de la conférence, en souhaitant, sans trop l'espérer, de pouvoir en constater les heureux effets.

Comme nous le disions dans notre avant-dernière chronique, deux solutions possibles sont en présence. L'une consiste dans le rétablissement du *statu quo ante*; l'autre serait l'acceptation, dans une mesure équitable, du fait accompli, ou du moins une modification des clauses du traité de Berlin par laquelle on tiendrait compte des aspirations nationales et unitaires qui se sont fait jour en Roumélie et en Bulgarie. L'une et l'autre des deux solutions a ses difficultés et ses dangers. Rétablir le *statu quo ante* sans modifications, c'est aller à l'encontre des aspirations nationales d'un peuple, c'est faire renaître l'état de choses qui a déterminé la révolution de Philippopoli, c'est, par suite, préparer le retour des événements qui depuis deux mois troublent l'Europe. Accepter, dans une mesure quelconque, le fait accompli, c'est encourager toutes les ambitions, toutes les convoitises, toutes les aspirations en jeu dans la péninsule des Balkans, c'est peut-être donner le signal de guerres sanglantes prêtes à éclater et dont l'issue est impossible à prévoir. Si le rétablissement du *statu quo ante* prévaut, comment s'accomplira-t-il? L'Europe donnera-t-elle carte blanche à la Turquie? Lui prêtera-t-elle un concours autre que celui d'un blanc-seing? Si, au contraire, on adopte en principe l'idée d'une modification dans le

régime respectif de la Bulgarie et de la Roumélie orientale, si l'on change, à l'égard de la principauté vassale et de la province privilégiée, les clauses du traité de Berlin, qui se chargera de soutenir la Serbie, en armes, prête à se ruer sur les frontières turques et bulgares et d'arrêter la Grèce menaçant la Macédoine?

Tels sont les graves problèmes imposés par les circonstances; telles sont les peu riantes alternatives qui s'offrent à la diplomatie. Ce sont ces difficultés mêmes qui ont retardé son action et qui, aujourd'hui que la conférence est réunie, en rendent l'issue si douteuse et les résultats si problématiques.

En attendant, les puissances se groupent. Ce groupement a lieu, comme de juste, d'après les dispositions avec lesquelles les différents États se disposent à aborder la discussion. Il y aurait deux groupes. D'un côté, se trouveraient, si nous en voulions croire le *Temps*, la France, l'Angleterre et l'Italie; de l'autre, d'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie. Nous révoquons formellement en doute l'exactitude de ce classement pour ce qui concerne l'Italie. Libre à la France, si elle croit n'avoir aucun intérêt direct dans les questions qui vont se débattre à Constantinople, de faire large part aux aspirations des Bulgares et des Rouméliotes, aux dépens peut-être de la tranquillité générale. Libre à l'Angleterre de s'inspirer, avant tout, du droit, incontestable en théorie, qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, si elle croit sincère et spontané le mouvement unitaire et national bulgare. Nous croyons que l'Italie, tout en se souvenant des principes de souveraineté nationale sur lesquels son unité s'est fondée, s'inspirera surtout, dans le moment actuel, de considérations d'ordre général et supérieur. Quelques sympathies que l'on éprouve pour la nation bulgare, on ne doit pas, pour favoriser les efforts de deux ou trois millions d'hommes, oublier les intérêts beaucoup plus considérables qu'une guerre, même localisée, mettrait en cause. L'Italie veut la paix. Elle la veut pour elle; elle la désire pour l'Europe. Tous ses efforts tendent à la faire triompher. C'est cette pensée seule qui guide sa politique dans la phase actuelle, si grave et si complexe, de la question orientale; et sa conduite ne saurait être plus droite, plus claire, ni plus logique qu'elle n'est. Les déclarations fermes et loyales que M. de Robilant a faites en ce sens aux cabinets des grandes puissances ont produit, nous le savons, la meilleure impression.

C'est parce que l'Italie veut la paix, qu'elle est prête à se rallier à toute combinaison ayant quelque chance de l'assurer. C'est parce qu'elle veut la paix, que l'Italie a accepté l'idée de la conférence de Constantinople et qu'elle l'a acceptée purement et simplement. Toute réserve, selon le Gouvernement italien, aurait été dangereuse, car toute réserve aurait servi à alimenter chez les petits États des Balkans, parmi ces peuples si facilement surexcitables, des aspirations préjudiciables à la cause de la paix; toute réserve contribuerait à entretenir chez eux des illusions sur l'appui moral qu'ils croient pouvoir attendre des Gouvernements étrangers, et à faire naître des espérances qu'il est pernicieux de leur laisser concevoir puisqu'il est impossible

de les satisfaire. Voilà, nous le répétons, pourquoi le Gouvernement italien s'est rallié purement et simplement à l'idée de la conférence qui va s'ouvrir à Constantinople, regrettant de ne pas se rencontrer dans cet ordre d'idées avec la France et l'Angleterre, qui semblent vouloir faire passer, avant l'intérêt suprême de la paix générale, celui des populations bulgares. En cela les deux grandes puissances occidentales s'inspirent par-dessus tout des principes libéraux qu'elles ont en commun avec l'Italie, et que le Gouvernement italien est certainement bien loin de renier. Mais, à notre sens, l'Italie nous paraît mieux servir la cause de la paix par sa conduite, et tenir en même temps un plus juste compte des circonstances toutes spéciales dans lesquelles se trouve la péninsule des Balkans. On ne pourra pas non plus lui reprocher d'être inconséquente vis-à-vis de ses antécédents historiques, et infidèle aux principes sur lesquels son unité s'est établie; car les circonstances auxquelles nous faisions allusion ne permettent guère d'établir de comparaison. Il y a dans la péninsule différentes races en présence, en compétition même. C'est ce qui rend la solution du problème oriental si difficile. Ces différentes races sont aujourd'hui mêlées et enchevêtrées. Ce n'est que par l'action lente, mais sûre, du temps que chacune d'elles, en se développant, en mettant au grand jour les qualités et les caractères qui lui sont propres, se dégagera des éléments étrangers qui se sont juxtaposés à elle et reprendra son homogénéité. Ce phénomène social ne peut s'accomplir que par la paix et grâce à la paix. Jusque-là on ne pourra probablement que faire œuvre hâtive, car tel arrangement politique précipité, en faveur des uns, peut être injuste pour les autres.

La cause de la paix est donc en même temps celle de la justice.

Ce que nous disions tout à l'heure de la ligne de conduite que M. de Robilant a tracée d'une main si ferme, est, d'après nos informations, conforme de tout point à la vérité. Toute affirmation contraire ou simplement différente risquerait peut-être de relever de la fantaisie et de ne reposer sur aucun fondement.

Il serait bon et patriotique de la part de certains organes de la presse italienne — nous parlons même des plus accrédités — de tenir en bride l'imagination de leurs rédacteurs. Un journal, qui représente un groupe marquant de la Chambre italienne, la *Rassegna*, a déjà mis en lumière le tort que font à l'Italie certains journaux qui, ayant passé pour être dépositaires, à d'autres époques, de la pensée du Gouvernement, continuent à tenir un langage qui veut paraître officieux, et bénéficient ainsi de l'impulsion acquise. Le même journal a fort judicieusement aussi relevé l'erreur dans laquelle on tombe souvent à l'étranger, en attribuant à l'opinion publique italienne, ou à un parti politique, ou à un groupe parlementaire, ou au Gouvernement lui-même, ce qui n'est que la pensée d'un journaliste ou d'une rédaction. C'est ce qui est arrivé récemment à propos d'un leading-article du *Diritto*. Ce journal qui en d'autres temps, recevait peut-être des inspirations gouvernementales, est censé, bien à tort, croyons-nous, avoir conserv des attaches officieuses.

Voilà pourquoi l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg s'est ému[illegible]

de cet article et, partant en guerre, y a répondu de ce ton, mi-plaisant et mi-doctoral, que la vénérable gazette sait prendre en temps et lieu, datant sa réponse de Vienne, pour qu'elle eût, apparemment, une signification plus précise. Les lignes du *Diritto*, auxquelles nous faisons allusion, traitaient de la Basse-Adriatique. Le journal romain réclamait pour l'Italie la domination de la portion de cette mer qui s'étend entre la côte albanaise et les Pouilles, entre Brindisi et Arlona, ou Valona. Cette partie de l'Adriatique où les côtes opposées se rapprochent jusqu'à n'être séparées que par cinquante ou soixante milles de mer, constitue, selon le *Diritto*, la clef du bassin intérieur. Tout navire qui de la Méditerranée pénètre dans l'Adriatique, se trouve en vue de Brindisi ou de Valona. Qui donc possède un de ces ports, dispose en partie de l'Adriatique. La conclusion à tirer de là devrait être, ce nous semble, que l'Italie ayant Brindisi, dont elle a fait le splendide port commercial et militaire que l'on sait, n'a guère à se soucier de Valona. Ce n'est pas cependant la conclusion du *Diritto*, que nous ne saurions suivre dans ses raisonnements, ne voulant qu'en faire le point de départ de quelques observations.

Son article a nui aux Italiens à l'étranger. Il a nui au Gouvernement, par suite de la fausse idée que le *Diritto* est encore l'organe officieux. Il a nui à la considération que l'on devrait accorder à l'opinion publique italienne par suite d'un singulier travers dont sont affligés nombre de journaux étrangers. Il semblerait parfois, à les entendre, que tandis que l'on est libre ailleurs de chercher par quels moyens l'influence de chaque État peut être augmentée, il est défendu aux Italiens de se préoccuper du sort qui peut échoir à leur pays par le fait des transformations s'accomplissant autour d'eux. Quand chacun discute à son aise des avantages à recueillir de telle ou telle combinaison ou de tel ou tel événement, les Italiens seraient condamnés à se contenter du sort qui leur est fait, sans qu'il leur fût loisible d'envisager l'avenir de leur propre pays par rapport à l'avenir que d'autres États se préparent. Toutes les nations auraient-elles donc des questions de politique étrangère à résoudre et l'Italie n'en aurait-elle aucune? N'aurait-elle pas, comme tout État européen, le droit et le devoir de veiller à ce que l'équilibre de la vieille Europe ne soit pas modifié à son préjudice? L'Italie, on peut le dire très hautement, n'a aucune vue, d'aucune sorte, sur la péninsule des Balkans. Elle croit ses intérêts dans la Basse-Adriatique suffisamment sauvegardés par la possession de Brindisi; elle ne saurait que faire de Valona, l'*Allgemeine Zeitung* peut en être convaincue. Mais elle ne se désintéresse pas pour cela de ce qui se passe au delà de nos frontières et de ce qui se prépare pour l'avenir. En cela, elle exerce son droit de grande puissance, et veille à ses propres intérêts, ni plus ni moins que ne le font tous les autres États.

L'on sait que la politique étrangère est une mine inépuisable d'articles. Il est donc indiscret peut-être de demander que le journalisme italien fasse trêve à ce sujet. Il serait au moins désirable que le nom du nouveau ministre des affaires étrangères ne fût pas mêlé à des tissus d'hypothèses ou d'assertions sans fondement. M. de Robilant a le droit de prétendre qu'on ne le juge que sur des faits.

***

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Que de fois on a posé la question de savoir si le rabais du prix des marchandises est oui ou non un bien pour la population; et que de fois on a répondu que lorsqu'un produit quelconque est obtenu par une dépense moins grande qu'auparavant l'humanité acquiert un avantage dont la mesure est donnée par la différence des deux prix. En effet, lorsqu'on considère la question avec calme on ne peut s'empêcher de convenir que les économistes ont bien vu et justement raisonné en établissant le principe que les rabais des prix, ayant pour cause une diminution dans les frais de production, se traduit par une épargne générale ou par une augmentation de bien-être.

D'où vient pourtant que, malgré la valeur de ce principe économique, toutes les fois que le monde industriel accuse un rabais quelque peu sensible dans les prix des marchandises on entend des plaintes générales? Pourquoi n'y a-t-il pas du moins une part de la population qui manifeste son contentement de ce fait? Pourquoi tout le monde semble-t-il éprouver le désir d'une reprise dans le mouvement des prix tendant à leur augmentation?

Le problème ainsi posé n'est pas simple du tout; et nous ne l'avons point posé dans l'espoir d'y répondre. Nous avons voulu simplement le présenter à nos lecteurs, supposant que plusieurs d'entre eux se sont trouvés assaillis de doutes, pareils à ceux que nous avons énoncés tout à l'heure, surtout en ce moment où l'économie publique semble épuisée par la crise qu'elle subit depuis plusieurs années et paraît attendre avec impatience une amélioration de ses conditions générales.

Or, il faut considérer que le phénomène dont nous parlons est fort rarement tel qu'il nous est présenté par les apparences. La contradiction entre la réalité et les principes de la science n'existe souvent que parce qu'on n'analyse pas assez les causes des faits que nous jugeons d'habitude avec une grande légèreté.

Mais laissons les généralités et bornons-nous à quelques considérations sur la situation actuelle et commençons par le fait suivant. Depuis une dizaine d'années le prix des principales marchandises a subi une diminution très sensible; et comme tout le monde connaît le lien qui existe entre les différentes branches de production,

la diminution du prix des principales marchandises a amené un rabais général.

Plusieurs économistes se sont efforcés de découvrir la cause du fait, d'en relever les conséquences immédiates et d'en prévoir les éloignées. Nous citerons entre autres les explications de deux économistes anglais : M. Giffen et M. Malhall. Le premier affirme qu'il ne faut chercher la cause des rabais que dans la diminution de la production de l'or, diminution qui produit l'augmentation de la valeur de ce métal et par conséquent la diminution des termes de comparaison, c'est-à-dire des prix de toutes les marchandises. Il ajoute que cet état de choses amènera à la ruine des producteurs, qui doivent bien se tenir prêts aux oscillations des prix, mais pas dans une mesure si élevée. M. Giffen croit enfin que ce mouvement n'est pas arrivé à son maximum et qu'on doit s'attendre à une diminution plus grande encore. Le malaise, donc, qui depuis quelque temps s'est emparé du commerce et de l'industrie, au lieu de cesser bientôt doit, selon M. Giffen, s'accroître et produire des désastres plus considérables que ceux qui sont déjà arrivés et que ceux qui nous menacent en ce moment. Pour prouver la vérité de son dire, M. Giffen a dressé une table où figurent nombre de marchandises avec les prix d'il y a douze ans, en regard de ceux qu'elles ont actuellement.

M. Malhall a étudié le même problème, mais il arrive à des conclusions très différentes de celles de M. Giffen. Il observe avant tout que pour attribuer le rabais des prix exclusivement à l'augmentation de la valeur de l'or, il faudrait prouver que depuis douze ans toutes les marchandises ont eu une augmentation également proportionnelle dans leur prix, et que cette augmentation n'avait pas lieu auparavant. Et à son tour M. Malhall rédige une table dans laquelle il démontre que les prix ont subi un double mouvement de hausse constante de 1840 à 1850, de baisse constante de 1864 à nos jours. Et comme l'augmentation dans le prix de l'or ne date, même d'après M. Giffen, que de 1872 à 1873, M. Malhall en tire la conséquence qu'on ne peut pas légitimement attribuer à la hausse du prix de l'or un mouvement qui se manifestait déjà bien avant que cette hausse ait eu un commencement. En outre le même écrivain observe que le rabais des prix n'est pas si général qu'il devrait l'être si la cause en était la différence du prix de l'or. Et il nous présente une autre table qui contient le prix de plusieurs marchandises, très communes, qui ont actuellement un prix double et même triple de ce qu'il était au commencement de notre siècle. La conclusion de M. Malhall est donc tout à fait opposée à celle de M. Giffen, car il nie absolument que le prix de l'or soit la cause du rabais des prix.

Où est donc la vérité ? Il serait présomptueux de notre part de vouloir décider une question sur laquelle nous venons de voir que deux économistes éminents sont en contradiction. Mais il faut pourtant, croyons-nous, réfléchir au problème avec moins d'unilatéralité.

On ne peut nier que depuis quelques années l'avancement des sciences appliquées à l'industrie n'ait produit un brusque et incessant changement dans la technique industrielle. Tout produit trouve plusieurs similaires qui se ressemblent d'apparence, mais entre lesquels il y a une grande différence de substance et de prix. Et comme le bon marché attire toujours les acheteurs en grande quantité, tandis que le nombre de ceux qui veulent acquérir avant tout des produits excellents est très limité, il arrive que la production des objets à bas prix devient très considérable au détriment de la production des objets à prix élevé. Cependant les acheteurs, qui après une courte expérience se sont rendu compte qu'ils ont mal dépensé leur argent, se décideraient à acheter des marchandises meilleures et plus chères, si le nouvel attrait d'un nouveau produit similaire d'une apparence brillante ne les trompait pas une fois encore. La mode, l'ignorance, et surtout le désir de changer assez fréquemment les objets qui servent à la vie entrent, nous croyons, pour beaucoup dans le phénomène. En effet ce goût du nouveau limite toujours plus l'industrie sérieuse qui méprise le clinquant et élargit toujours davantage les bornes de l'industrie futile, qui cherche avant tout à tromper l'acheteur par le bon marché excessif et l'apparence brillante. Et véritablement il nous semble que cette tendance de l'industrie a une importance plus grande que les savants ne lui accordent généralement. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'acheter un habit qu'on nous dit être en laine et que nous croyons tel, bien que d'après la bassesse de son prix ce soit tout à fait impossible? Nous nous consolons d'avoir été mis dedans en nous disant que de la sorte nous pourrons avec le même prix changer d'habit deux fois par saison; ce qui veut dire que nous nous apprêtons déjà à être trompés une seconde fois.

On pourra nous objecter que si cette observation avait toute la valeur que nous semblons lui donner on ne souffrirait pas d'une crise industrielle, car l'industrie des objets à bon marché devrait être florissante. Mais nous croyons pouvoir opposer à cela les deux considérations suivantes. La première est que les produits à très bon marché sont sujets à une concurrence très vive, ce qui, comme on le sait, ne rend pas toujours les industries prospères. La seconde est que tandis que la mode des objets coûteux n'est pas très changeante, celle des objets à bas prix est très variable; et que promptement un produit, où l'apparence est tout, se trouve en concurrence avec un autre produit qui avec une autre apparence, mais avec la même substance, l'écrase ou le chasse du marché. Et cela amène l'instabilité de l'industrie.

Il est inutile de dire, après ces considérations sur un problème aussi complexe, que nous ne nions pas la coexistence des grandes causes signalées par d'aussi éminents économistes; nous avons voulu seulement présenter un autre côté de la question ; et il nous semble que ce côté mérite aussi d'être considéré.

Si de l'étude scientifique de ces questions nous passons à la pratique, nous voyons les Gouvernements essayer toujours plus de maintenir en honneur les lois civiles qui sont en contradiction avec les lois naturelles de l'économie. A Paris, les délégués de l'Union latine au moment où nous écrivons ces lignes n'ont pas encore trouvé le mot qui puisse mettre d'accord la Belgique avec les autres États de l'Union. Les délégués de la Belgique ne prennent pas part à la conférence. Cette abstention qui tout d'abord était considérée avec indifférence a soulevé dans ces derniers jours des craintes en France même. Et pendant que les dépêches nous assurent que la France, l'Italie et la Suisse signeront la nouvelle convention sans la Belgique, qui sera ainsi exclue de l'Union, des journaux français importants, tels que le *Temps* et le *Journal des Débats*, se demandent si la France ne commet pas une erreur en s'obstinant sur des points que la Belgique ne peut pas accepter, et si ces points valent la peine d'une rupture économique avec celle-ci. Nous espérons que les délégués encore réunis à Paris sauront trouver une solution équitable pour tous les États de la ligue.

En Allemagne on a ouvert une enquête sur le repos du dimanche ; le socialisme d'État voudrait le réglementer aussi. Pourtant la loi du 11 juin réglant en Autriche le repos du dimanche aurait dû apprendre que la tendance à la toute-puissance de l'État touche déjà au ridicule. En effet dans l'application de la dite loi, on a rencontré une quantité de questions et de difficultés puériles. La loi, par exemple, permet le dimanche l'exercice des débits de tabac ; mais on se demande si le boutiquier peut vendre aussi des allumettes? Et si le boutiquier est autorisé à vendre des timbres-poste pour les lettres, lui est-il permis également de vendre le papier, la plume et l'encre nécessaires pour écrire ces dites lettres? Et les marchandises qui doivent servir pour le lundi peuvent-elles être vendues le dimanche soir? Et doit-on croire que l'interdiction finisse à minuit du dimanche ou le matin du lundi? Et à quelle heure?

Verrons-nous le Parlement s'occuper de donner une interprétation authentique à ces questions? Où seront-ce les tribunaux qui devront nous dire si le samedi après minuit dans le débit du tabac on peut acheter des cigares et non des allumettes? Mais reconnaissons-le : ce sont les socialistes de la chaire qui ont poussé les Gouvernements sur ce terrain qui n'est pas sérieux; et ils ont eu besoin pour cela de fonder une nouvelle école économique! Plaignons-les. Ils laisseront à la postérité des manuscrits législatifs qui ne seront pas à leur gloire.

Nous signalons avec plaisir le mouvement du Trésor italien pendant le mois de septembre ; la situation financière se présente toujours solide malgré les malheurs qui ont frappé le pays. Les encaisses dans le mois de septembre ont été de 98,921,750. 20 fr., soit une augmentation de 14,112,252. 63 fr. sur le mois correspondant de 1884, et les payements de 88,340,570. 72 fr., soit une diminu-

tion de 6,881,565. 19 fr. Il y a augmentation dans les encaisses de 1,043,485. 06 fr. sur la fabrication de l'alcool; de 1,515,832. 80 fr. sur les droits de douane; de 4,821,086. 35 fr. sur les recettes des chemins de fer.

Paris, 5 novembre.

La stagnation des affaires est véritablement finie; il y a même en ce moment un élan très marqué. Je prévoyais déjà dans ma dernière lettre qu'on allait entrer dans une période très différente de celle qui venait de s'écouler. Les Bourses avaient montré trop de résistance pendant la saison morte — bien que les nouvelles politiques eussent été quelquefois inquiétantes — pour qu'il n'y eût pas à la rentrée un sérieux mouvement de reprise.

En effet la première semaine de la quinzaine a été une semaine de hausse; les achats furent nombreux au comptant, plus nombreux encore au découvert. Le monde financier se montrait très confiant et disposé à la spéculation. A tout cela s'ajoutait une abondance d'argent si considérable que par moments les capitaux ne savaient où s'employer. Les vendeurs ont attendu en vain des nouvelles d'Orient pour tenter de reprendre même un moment la direction de la Bourse. La fermeté des marchés de Londres et de Berlin a détruit leurs plans ou leurs espérances, car on voit toujours plus clairement que la paix ne sera troublée ni par les Bulgares, ni par les Serbes, ni par les Grecs. Tous les petits États des Balkans se montrent impuissants à entraver la volonté des grandes puissances, et leur discorde les affaiblit même vis-à-vis de la Turquie.

Ces bonnes conditions du marché pendant la première semaine ne furent troublées que par des considérations de politique intérieure et par les difficultés de la situation que les dernières élections venaient de créer. Il est certain que la position du Gouvernement ainsi que celle des partis n'est pas bien claire encore, et que la constitution d'une majorité peut causer des crises sérieuses, mais à ces considérations assez justes on en oppose d'autres, celle, par exemple, qu'aucun des groupes ne peut trouver son intérêt à commencer une guerre trop acharnée; il faut d'abord se compter et se rallier. Peut-être même que cette confusion, ou, si on l'aime mieux, cette incertitude, produira une période de calme relatif.

Il est de fait pourtant que ces craintes sur la situation de l'intérieur n'ont pas produit d'effet à la Bourse, bien qu'on ait tenté d'amener ce résultat. Et pendant toute la semaine la note dominante a été: la hausse, la confiance, la spéculation.

Mais cette tendance n'a pas duré; et le mois d'octobre qui a été si agité, a voulu dans ces derniers jours nous donner une preuve de plus de son caractère variable.

Les écarts des cours surtout sur les rentes avaient donné lieu à la réalisation de bénéfices importants pour ceux qui avaient su se retourner en temps opportun. Mais le marché avait aussi présenté

ne animation qu'on n'avait pas vue depuis plusieurs mois. Cette nimation se fit encore remarquer davantage la seconde semaine u moment de la liquidation et la bataille fut acharnée. Notre 3 our cent a été le but de la lutte entre les deux partis, autour du ours de 80 fr. La réponse des primes s'est faite à 79 fr. 95 et à e prix il y a eu des primes abandonnées et plusieurs opérations 'achat en échec. Des liquidations ont été nécessaires, ce qui a déterminé un recul assez sensible, car on a fini à 79 fr. 80. Ce fut le igne de la victoire de la baisse.

Certes, la victoire n'est pas grande ; mais pourtant on peut en tirer la conclusion que l'heure de la reprise n'a pas sonné et que la tendance générale est de ne se laisser entraîner ni à l'enthousiasme ni à la peur.

Le 3 pour cent, qui avait baissé à 80. 30, s'est ensuite progressivement relevé jusqu'à 80. 60, pour redescendre à 80. 35, remonter à 80. 45 ; puis il a fléchi progressivement jusqu'à 79. 75, pour remonter après à 80, redescendre à 79. 80 et au moment de la liquidation être repoussé à 79. 60.

Le 3 pour cent amortissable, qui valait le jour de ma dernière lettre 82 fr., s'est presque constamment maintenu aux environs de ce cours, dans la première semaine, car son prix le plus élevé a été de 82. 02 ; mais la semaine après il a été ramené à 81. 55, il a franchi de nouveau le cours de 82 fr. pour retomber à 81. 52 et fléchir encore à 81. 20 où nous le laissons aujourd'hui.

Le 4 $^{1}/_{2}$ pour cent avait été plus actif en vue du coupon de 1 fr. 25 c. qui va être détaché et s'est poussé de 109. 45 à 109. 60 ; mais dans la seconde semaine il a été arrêté par la baisse qui avait saisi le 3 pour cent et a reculé jusqu'à 109. 07 et même 109. 02 ; sans coupon nous le laissons aujourd'hui à 107. 90 avec une tendance à la baisse.

Les obligations du Trésor, que nous avions laissées à 508, se sont maintenues à ce prix pendant la première semaine ; dans la seconde elles ont été poussées à 515 et s'y maintiennent solidement.

Les fonds italiens 5 pour cent ont montré beaucoup de fermeté, car ils n'ont pas été entamés par la baisse qui a saisi nos rentes. Nous les avions laissés à 95. 35 et promptement ils se sont élevés à 95. 80 pour finir à 95. 85 dans la première semaine, s'y soutenir avec une perte de 10 centimes dans la seconde, et clôturer à 95. 95. Dans ces derniers jours ils ont eu un nouvel élan, car nous les laissons à 96. 10.

Voici maintenant les bilans de la Banque de France :

Le 22 octobre comparé au 15 octobre :

	Augmentations
Portefeuille commercial	7,102,029 Fr.
Billets en circulation	24,602,340 »

	Diminutions	
Encaisse métallique	1,110,821	Fr.
Avances totales sur nantissement	3,368,782	»
Compte courant du Trésor	4,664,415	»
Comptes courants des particuliers	10,415,990	»
Escomptes et intérêts divers	568,719	»

L'accroissement dans l'encaisse métallique est dû exclusivement à l'or. Les bénéfices de la semaine sont de 568,719 fr., ce qui en porte le total, depuis le début du semestre, à 8,523,470 fr. avec une perte de 2,692,915 fr. sur la période correspondante de 1884.

Les actions de la Banque de France, qui étaient à 4,715 fr., passèrent à 4,750 fr.

Le bilan du 29 octobre nous porte :

	Augmentations	
Portefeuille commercial	66,208,395	Fr.
Compte courant du Trésor	16,903,391	»
Comptes courants des particuliers	71,909,375	»
Escomptes et intérêts divers	462,008	»
	Diminutions	
Encaisse métallique	1,027,787	Fr.
Avances totales sur nantissement	1,049,982	»
Billets en circulation	7,900,415	»

L'augmentation du portefeuille, qui a été de 47 millions pour Paris et le reste pour les succursales, est due à l'échéance du mois; l'encaisse métallique a diminué de plus d'un million exclusivement en argent.

Les bénéfices de la semaine sont de 462,008 fr., ce qui les porte à 8,985,479 fr. pour tout le semestre; la différence en comparaison de l'année 1884 est de 2,751,521 fr.

Les actions de la Banque de France, que nous avions laissées à 4,750, ont été cotées même à 4,800 et demeurent à 4,760.

Londres, 4 novembre.

La certitude de la paix dans la pénisule des Balkans a communiqué de la fermeté aux cours des consolidés et des autres valeurs pendant toute la première semaine. Aussi les rentes françaises, italiennes, les fonds turcs et russes ont marqué des progrès assez considérables, mais l'argent est devenu moins abondant au marché libre de l'escompte et les retraites d'or de la Banque ont été favorisées par les échanges sur les places allemandes. Voilà pourquoi dans la seconde semaine on a eu une détente amenée par l'appréhension d'une surélévation du taux d'escompte de la Banque d'Angleterre, et les fonds étrangers ont été agités en sens divers.

Aussi les traites de premier choix à trois mois se negocièrent d'abord à $1\,^{1}/_{8}$ et s'élevèrent à $1\,^{7}/_{8}$ dans la semaine après. Le chèque sur Paris de 25 fr. 23 c. s'est élevé à 25 fr. 25 c. pour retomber à 25 fr. 22 c. et demi.

A la Banque d'Angleterre le bilan du 21 octobre présentait une diminution générale dont voici les chiffres :

	Diminutions
Pouvoir d'émission	728,870 L. st.
Circulation réelle	168,030 »
Compte courant de l'État	181,913 »
Comptes courants des particuliers	1,625,004 »
Portefeuille de l'État	980,125 »
Portefeuille des particuliers	377,112 »
Encaisse totale	625,162 »
Traites à recouvrer	10,235 »
Bank-notes de la réserve	560,840 »
Réserve totale	457,132 »

La proportion de la réserve aux engagements qui, la semaine première, était de 34. 54 est passée à 35. 55 pour cent.

Dans le bilan du 28 octobre on trouve :

	Augmentations
Rest	8,028 L. st.
Bank-notes de la réserve	186,040 »
Réserve totale	144,674 »
	Diminutions
Pouvoir d'émission	131,475 L. st.
Circulation réelle	317,515 »
Compte courant de l'État	520,789 »
Comptes courants des particuliers	2,618,184 »
Portefeuille de l'État	2,335,000 »
Portefeuille des particuliers	833,698 »
Encaisse totale	173,341 »
Traites à recouvrer	13,629 »

La proportion donc de la réserve aux engagements de 34. 54 s'est élevée à 39. 18 pour cent.

Depuis le 15 au 21 octobre les opérations faites par la chambre de compensation des banquiers de Londres ont donné la somme de 111,402 l. st., c'est-à-dire 13,635,000 l. st. plus que la semaine correspondante de l'année précédente ; depuis le 22 jusqu'au 28 octobre les opérations s'élevèrent à 85,940,000 l. st., c'est-à-dire 490,000 l. st. moins que dans la même semaine de 1884.

Voici le mouvement de notre consolidé pendant ces deux semaines :

Le 20 octobre il se trouve avoir passé de 100 $^3/_8$ à 100 $^1/_2$; le 21 il arrive à 100 $^3/_8$ pour retourner le 22 à 100 $^1/_2$ et le 23 à 100 $^3/_8$; les jours après il fléchit jusqu'à 100 $^1/_4$ pour se relever à 100 $^3/_8$; nous le laissons aujourd'hui à 100 $^9/_{16}$.

Rome, 5 novembre.

La prépondérance des vendeurs obtenue par eux un moment dans la première quinzaine d'octobre n'a pas été de longue durée. Nous avons eu dans la première semaine de la seconde moitié du mois

un fort mouvement de reprise qui nous venait de Paris. Les cours de Londres, de Berlin et de Vienne, les nombreux achats au comptant ont poussé les places italiennes à une hausse assez accentuée. Nos prévisions se sont donc complètement réalisées, car nous n'avons pas eu foi dans le mouvement de baisse qui s'était déterminé. Les acheteurs se trouvèrent une fois encore les maîtres de la situation. Il faut pourtant observer qu'ils n'en abusèrent pas; ils ont préféré marcher avec lenteur pour se consolider dans le marché et pour être forts en vue de la liquidation prochaine. En Italie la rente n'a pas suivi le mouvement de reprise avec le même élan que sur les places étrangères. Les vendeurs étaient occupés à employer leur argent dans l'achat des actions des chemins de fer Méridionaux qui ont été émises à la valeur nominale de 500 fr., tandis que leur valeur sur le marché est de 700 fr.

Cette situation tranquille a été troublée à la fin de la troisième semaine d'octobre par la nouvelle que le roi de Serbie avait poussé son armée au delà de la frontière de la Bulgarie. La nouvelle servit de prétexte à une campagne sur la baisse, qui eut son point de départ à Paris et se communiqua peu à peu aux autres marchés. Nous disons servit de *prétexte*, car l'on comprend aisément que les vendeurs ne craignaient pas la guerre, mais profitaient de la peur des autres pour essayer d'imprimer une secousse au marché en vue de la prochaine liquidation. La prudence, qui avait la semaine précédente maintenu la reprise dans des bornes raisonnables, sauva la situation en empêchant une débâcle.

Les marchés italiens n'ont ressenti que le contre-coup de ce mouvement d'incertitude et ont fait très bonne contenance sur toutes les valeurs.

En effet, le 5 pour cent, de 94.80 où nous l'avions laissé, a eu un mouvement très notable de hausse jusqu'à 95.30 et 95.70 dans la première semaine; il reprit plus tard à 96, 96.10 et nous le laissons à 96.45 assez solidement établi. A Paris de 95.60 il s'est poussé jusqu'à 96.10; à Londres de 94.15 à 95 $\frac{6}{16}$; à Berlin de 94.70 à 9[illegible]5; Le 3 pour cent, de 60.25 est arrivé à 60.60.

Les valeurs des Banques continuèrent le mouvement de reprise.

Les actions du Crédit Mobilier, que nous avoins laissées à 877, tombèrent à 872 pour remonter à 878 et se pousser à 887; la Banque Nationale est restée à 2,180; la Banque Toscane a eu un mouvement notable de 1,120 à 1,140; la Banque Romaine garde toujours le prix de 1,085; la Banque Générale est plus solide, car de 601 [illegible] nous l'avions laissée, nous la trouvons à 608 et même 612.

Parmi les titres de chemins de fer: les Méridionaux qui étaient à 6[illegible]8 s'élevèrent à 705; les Méditerranées passèrent de 544.50 à 565.

Le Crédit Foncier: Rome, de 461.06 à 462; Milan, de 509.25 à 50[illegible]; Naples, de 488 à 493.50; Cagliari, de 461 à 460.

Les emprunts de la ville de Florence, de 64.80 à 64.90; de Naples, de 88.70 à 90.

Échanges: France à vue, 100.45; Londres à trois mois, 25.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

BULLETIN DES LIVRES

M. Mignet : *Histoire de Marie Stuart* (Paris, librairie académique Didier, 1885. — Il ne s'agit point ici d'un ouvrage récent, mais d'une édition nouvelle d'un livre dont la publication remonte déjà à quelques années. C'est une des plus remarquables parmi les études historiques de M. Mignet ; il y fait œuvre d'écrivain consciencieux et impartial, et — bien différent en cela de son collègue M. Cousin qui lui aussi s'est fait l'historien d'une charmeuse, — il n'est pas devenu amoureux de son modèle et a conservé pour le juger toute sa liberté d'esprit. La séduisante reine d'Écosse durant sa tragique et orageuse carrière a dû rarement se trouver en présence d'un aussi incorruptible observateur, et si elle pouvait entendre avec quelle logique serrée et quelle puissance d'analyse il trace le tableau de ses inconséquences et de ses crimes, elle regretterait peut-être de ne pas avoir laissé d'elle-même à la postérité le souvenir de plus de sagesse, de force et de prudence. Nous ne pouvons assez recommander à ceux qui ne le connaissent pas encore la lecture de cet ouvrage qui se lit comme le plus émouvant des romans et qu'on médite pourtant avec le respect dû à toute œuvre historique longuement pensée et étudiée.

Cesare Cantù : *Le carnet de l'ouvrier*, traduit de l'italien par Regis Usannaz Joris (Paris, Firmin-Didot, 1885). — Cesare Cantù, l'illustre et vaillant historien italien, n'a pas dédaigné de travailler de longues heures à recueillir avec patience tous les renseignements qui lui ont paru de nature à être utiles à la classe ouvrière. Ce livre fourmille de détails techniques, de notions scientifiques, commerciales, agricoles etc. etc., qui en font une vraie encyclopédie populaire. Il y mêle les plus hautes leçons morales, et aucun autre ouvrage n'est plus propre que celui-là à servir cette propagande intellectuelle que l'on doit faire chez les ouvriers pour les diriger vers le bien. C'est à ce titre que le livre de M. Cantù a été traduit en français. Nous lui souhaitons sous cette nouvelle forme tout le succès qu'il a eu en Italie, car, comme disent les éditeurs milanais qui l'ont publié, *il s'est vendu autant qu'un mauvais livre.*

Berthe Neulliès : *L'Expiation de lady Culmore*, imité de l'anglais (Paris, Firmin-Didot, 1885). — C'est encore à la Bibliothèque des Mères de famille si intelligemment éditée par la maison Firmin-Didot que nous devons ce curieux livre. Imité de l'anglais par Mme B. Neulliès, nous avons parcouru avec un vif intérêt ce récit dramatique et des plus attachants. Une chaste et gracieuse idylle, intimement liée au sujet principal, vient adoucir les teintes quelque peu sombres de ce terrible drame conduit avec une grande habileté de plume, et dont la moralité est qu'un crime, même ignoré, ne saurait conduire au bonheur.

Albert Gigot : *La démocratie autoritaire aux États-Unis. Le général André Jackson* (Paris, Calmann Lévy, 1885). — On sait que la présidence du général Jackson, ce personnage si populaire et si autoritaire, a marqué une époque dans l'histoire des États-Unis d'Amérique. C'est la biographie de ce personnage que nous donne M. Albert Gigot, avec l'ensemble des événements politiques auxquels sa vie a été mêlée. A proprement parler ce livre, aussi attrayant qu'instructif, est une véritable page d'histoire. Car, si la personnalité saillante du général Jackson est comme le fil conducteur qui sert de lien à cette étude politique, les événements y prennent cependant comme de raison la première place. Il s'agit, en un mot, d'une œuvre ayant une haute portée et contenant un enseignement utile pour toutes les démocraties qui pourraient cesser d'être libérales, dans la véritable et unique signification de ce vocable si diversement interprété.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR :	RÉDACTEUR EN CHEF :
ANGELO DE GUBERNATIS	*AUGUSTE FANTONI*

Deuxième année.

Livraison du 10 Novembre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons : — *Les grands écrivains français contemporains*: II. *Alphonse Daudet*, par M. F. Antony, — *La princesse Marie-Antoinette de Toscane*, - *Le comte A. J. de Schak*, par M. J. de Fastenrath. -- *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins du baron A. Manno, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, - *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, -- *La femme africaine*, par M. Ewald Paul, —*La jeunesse de Tourguénier*, -- *Le King John* de Shakspere, par Jane Brown, — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie française, — *Danube, mon chien*, par M. W. Oswiecim. - *Les divertissements florentins à travers les âges*, - *Trois Français en Italie*, par M. Luc de Saint-Ours, — *La villa de Phar-el-Tin*, par Mme Lydie Paschkow, -- *L'Exposition universelle d'Anvers*, suite, par M. Anatole Bamps. — *Introduction à l'étude de la poésie populaire*, par Mme Evelyn Martinengo-Cesaresco, - - *L'invasion du royaume de Naples par Charles VIII*, par M. van der Haeghen. — *L'âme de Léopardi*, par M. André Lo Forte-Randi. *L'Académie Hongroise des Sciences*, rapport de Monseigneur Guillaume Fraknoï, etc.

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une série d'articles dûs à la plume d'un de ses collaborateurs les plus distingués. M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés par le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau Monde, et visitera le Canada, les États-Unis, le Mexique, les îles Havaï, etc. Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses récits de voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la valeur que saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

[illegible] **Revue Internationale.**

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

Directeur:
ANGELO DE GUBERNATIS

Rédacteur en chef:
AUGUSTE FANTONI

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — Vme LIVRAISON

25 Novembre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie.	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie,*** ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse a Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie,*** librairie Perez à Bogota.

A *Paris,* on reçoit les abonnements chez les principaux libraires, et spécialement à la librairie Durand Pedone Lauriel (13, rue Soufflot), à la librairie **Paul Ollendorff** (28bis rue de Richelieu) et à la librairie Étrangère, veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A *Genève* on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale.*

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Les derniers jours de la marine à rames*, Paris, Librairie Plon, 1885. — A. FABRE, *Fléchier orateur*, 1672-1690, étude critique en deux volumes, Paris, Librairie Didier, 1885. — COMTE D'HÉRISSON, *Journal d'un interprète en Chine*, neuvième édition, Paris, Paul Ollendorff, 1885. — GABRIEL CHARMES, *Politique extérieure et coloniale*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — MAX O'RELL, *Les chers voisins!* par l'auteur de *John Bull et son île*, cinquième édition, Paris, Calmann Lévy, 1885. — HENRY RABUSSON, *L'aventure de mademoiselle de Saint-Alas*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — *L'armée et la démocratie*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — GYP, *Elle et lui!* Paris, Calmann Lévy, 1885. — ÉDOUARD DELPIT, *La revanche de l'enfant*, Paris, Calmann Lévy, 1885. — W. WUNDT, *Éléments de psychologie physiologique*, traduit de l'allemand par le Dr Élie Rouvier, en deux volumes, Paris, Félix Alcan, 1886. — CLAUDE FAURIEL, *Les derniers jours du Consulat*, Paris, Calmann Lévy, 1886. — FERDINAND BRUNETIÈRE, *Histoire et littérature*, Paris, Calmann Lévy, 1886. — EDGAR QUINET, *Lettres d'exil à Michelet et à divers amis*, III, Paris, Calmann Lévy, 1886. — NOURISSON, *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hégel*, Paris, Librairie académique Didier, 1886. — Dr A. MARCET, *Le Maroc*, voyage d'une mission française à la cour du sultan, Paris, Librairie Plon, 1885. — KARAMZINE, *Voyage en France* (1789- traduit du russe et annoté par A. Leg Paris, Librairie Hachette et Cie, 18 CH. LIVET, *Portraits du grand siècle*, Librairie académique Didier, 1885. — NEST RENAN, *Le prêtre de Nemi*, dram losophique, cinquième édition, Paris, mann Lévy, 1885.

ITALIE.

GIOVANNI PROCACCI, *Atto Vannuc* scorso biografico, terza edizione, Pi Tipografia Bracali, 1885. — EMILIA MAR *Conferenze pedagogiche di Pinerolo*, s dal vero, Torino, G. Orsini, 1885. — COMO BACIOPPI, *Per la storia del d'Italia*, Napoli, F. Giannini e figli,

ANGLETERRE.

THOMAS FREDERICK CREME, *Italian lar tales*, London, Macmillan and pany, 1885.

BELGIQUE.

A. N. OSTROVSKY, *L'Orage*, drame en actes et en prose, traduit du russe A. Legrelle, Gand, F. L. Dullé-Plus,

GRÈCE.

STEFANO MARZOCCHI, *Poesie*, Zante, S prochefalo, 1885.

MON MARI ET MOI

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Nous étions en deuil; notre mère était morte pendant l'automne et nous passions notre hiver à la campagne, Sonia, ma petite sœur, moi et Katia.

Katia était une vieille amie de la maison; c'était l'institutrice qui nous avait élevées, et dont je me rappelais depuis le temps où je me rappelais de moi-même! Nous passions un hiver triste et morne dans notre vieille maison de Vokrow. Le temps était très froid et le vent accumulait des monceaux de neige au-dessous des fenêtres; les vitres étaient gelées et nous ne sortions presque pas de chez nous. Nous recevions rarement des visiteurs et ceux qui venaient parfois n'ajoutaient guère de joie à notre existence monotone. Tout le monde se croyait obligé de prendre un air triste, de circonstance, en venant nous voir; on parlait bas comme si on craignait d'éveiller quelqu'un, et les femmes surtout s'essuyaient les yeux en soupirant et jetant des regards de pitié sur nos robes noires. Cela nous était d'autant plus pénible que nous devinions la parfaite indifférence de la plupart de nos visiteurs. Dans la maison on sentait encore la mort; la douleur et l'effroi paraissaient figés dans l'air. La chambre de maman était fermée, et chaque fois que je passais devant la porte, j'éprouvais un sentiment de curiosité douloureuse et j'avais le désir de regarder cette pièce vide et froide.

J'avais dix-sept ans. Cette année-là justement maman voulait me présenter dans le monde et elle se proposait, peu de jours encore avant sa fin, de passer l'hiver à la ville avec nous. La perte de ma mère était certes pour moi une très vive douleur, mais je dois avouer qu'au fond de ma douleur il y avait aussi le vague regret de devoir passer un second hiver dans cette campagne perdue, alors que j'étais jeune et que tous me disaient si belle. Vers la fin de la saison ce sentiment pénible de solitude et d'ennui devint si intense, que je fus presque prise d'un spleen véritable ; je ne quittais plus ma chambre, je n'ouvrais plus mon piano et ne touchais pas à un livre. Lorsque Katia s'efforçait de me distraire et voulait que je prisse un peu de courage pour surmonter ma tristesse, je répondais : « Je n'ai envie de rien ! » Et je me disais en moi-même : « A quoi bon s'occuper de quelque chose puisque mes meilleures années se flétrissent dans cette campagne exécrée ? » Et à cet « à quoi bon » je ne trouvais d'autre réponse que des larmes. On me disait que je maigrissais, que j'enlaidissais même, mais cela m'était presque indifférent. A quoi bon ? et pour qui être belle ? Il me semblait que toute ma vie s'écoulerait dans ce désert et dans cette prostration que je n'avais même pas la force de secouer. Katia commença à s'alarmer sérieusement et décida de m'emmener à l'étranger pour me guérir d'un mal qu'elle croyait organique. Mais pour cela il fallait de l'argent et nous ignorions complètement l'état de notre fortune; nous attendions l'arrivée de notre tuteur qui devait arranger définitivement nos affaires. Il arriva dans le courant de mars.

— Grâce à Dieu ! me dit Katia, un jour que, selon mon habitude, j'arpentais machinalement ma chambre, sans pensée et sans désir, Sierguieï Mihaïlitch est arrivé ; il a envoyé demander de nos nouvelles et viendra dîner chez nous aujourd'hui même. Secoue-toi, Mascha, que penserait-il s'il te voyait si abattue ? Il vous aime tant toutes deux ?

Sierguieï Mihaïlitch était notre voisin et l'ami le plus intime de notre pauvre père quoiqu'il fût bien plus jeune que lui. Son arrivée changeait nos projets et nous donnait la possibilité de quitter cette campagne abhorrée. J'étais habituée depuis mon enfance à l'aimer et à l'estimer, et Katia en me disant de me secouer avait bien deviné qu'entre tous son avis seul avait un

poids réel pour moi, et que j'aurais été vexée de lui donner une mauvaise impression de ma personne. Katia, Sonia sa filleule et jusqu'à notre vieux cocher aimaient Sierguieï Mihaïlitch, mais quant à moi un autre sentiment avait germé dans mon cœur à son égard depuis que ma mère m'avait dit un jour qu'elle désirerait pour moi un mari comme lui. Cela alors m'avait semblé bien drôle et même désagréable. Le héros de mes rêves était tout autre : il était grand, svelte, pâle, avec un visage sombre et fatal, tandis que Sierguieï Mihaïlitch était pour moi un homme presque vieux, robuste et d'un visage riant ; mais, malgré tout, les paroles de ma mère, sans que je m'en fusse doutée, hantaient mon imagination.

A l'heure du dîner auquel Katia avait ajouté un gâteau, une crême et quelques autres friandises, Sierguieï Mihaïlitch arriva. Je vis par la fenêtre entrer son traîneau dans la cour. Je voulais l'attendre cérémonieusement dans la salle, mais je ne pus résister à mon impatience lorsque j'entendis dans le vestibule sa voix sonore, et je m'élançai à sa rencontre. Il tenait la main de Katia et lui parlait en riant. En m'apercevant il me regarda quelques instants sans me saluer ; ce regard me gêna et je rougis beaucoup.

— Ah ! est-ce bien vous ? dit-il enfin de sa voix ferme en s'approchant. Peut-on changer ainsi ! que vous avez grandi ! Ce n'est plus la violette d'autrefois ; maintenant c'est une rose.

Il pressa ma main dans sa main large et musclée, et cela si fort qu'il me fit presque mal. Je crus qu'il allait l'embrasser et je m'inclinai légèrement, mais il la pressa seulement encore une fois et me regarda attentivement pendant une minute.

Je ne l'avais pas vu depuis six ans. Il avait beaucoup changé et vieilli ; il avait laissé pousser sa grande barbe, ce qui ne lui allait guère, mais c'étaient bien là toujours ses manières simples, le même visage franc aux traits expressifs et les mêmes yeux brillants et bons ; c'était surtout son sourire demi-taquin, demi-tendre.

Au bout de cinq minutes il n'était plus un étranger, il était des nôtres ; les gens eux-mêmes le servaient avec un empressement particulier, et on voyait qu'il était le bienvenu pour nous tous. Il ne nous fit point de banales condoléances et ne soupira guère ; il tâchait au contraire d'éviter le sujet douloureux et au com-

mencement cette indifférence apparente me parut presque inconvenante. Mais lorsque le soir Katia se mit à la place qu'occupait jadis maman, et nous avec Sonia à ses côtés, et que le vieux Grigorii apporta une vieille pipe de papa, il se mit à marcher de long en large dans la grande salle; puis, s'arrêtant tout à coup, il dit d'une voix profonde:

— Grand Dieu! que de terribles changements dans cette maison!

— Oui, répondit Katia déjà prête à pleurer.

— Vous rappelez-vous de votre père? me demanda-t-il.

— Fort peu, répondis-je.

— Et comme vous seriez heureuse maintenant avec lui! murmura-t-il pensif en regardant mon front et mes yeux qui lui rappelaient sans doute ceux de son ami d'enfance. J'ai beaucoup aimé votre père, ajouta-t-il plus bas; et il me sembla que ses yeux devenaient plus brillants.

— Et Dieu nous l'a prise aussi, elle, dit Katia en couvrant sa figure de son mouchoir.

— Oui, il y a eu de terribles changements! répéta-t-il en se tournant vers la fenêtre. Allons, Sonia, montre-moi tes joujoux, dit-il en changeant brusquement de ton et de sujet; et il passa avec ma petite sœur dans la pièce à côté.

Je le regardai silencieuse et émue, tandis que Katia me disait:

— Oh, c'est un ami si fidèle et si sûr!

Et, en effet, cette compassion délicate de la part de cet étranger, si bon, me réchauffait le cœur.

Dans la pièce voisine on entendait les cris de Sonia taquinée par Sierguieï Mihaïlitch; puis il commença à taper sur le piano avec les menottes de ma petite sœur, et tous deux riaient aux éclats.

— Maria Alexandrowna, dit-il tout à coup, venez ici et jouez-nous quelque chose.

Cela me fut agréable d'être traitée par lui en amie. Je me levai et m'approchai.

— Jouez cela, continua-t-il en me désignant l'adagio de la sonate: *Quasi una fantasia*. Nous allons voir comment vous vous en tirerez! Et il s'en alla dans un coin avec son verre de thé.

Je compris qu'avec lui il eût été maladroit de faire des préambules, de dire que je jouais mal, etc. Je me mis donc simplement au piano et commençai à jouer comme j'en étais

capable, mais cependant je redoutais son jugement, sachant qu'il aimait la musique et s'y connaissait. L'adagio était dans le ton des souvenirs qui me troublaient le cœur, et sous la fraîche impression de cette entrevue soudaine, après des années d'absence, je jouai ce morceau assez convenablement à ce qu'il paraît. Mais il ne me laissa pas finir le scherzo.

— Non pas, vous ne jouez pas bien cela, me dit-il simplement; mais vous avez bien joué l'adagio.

Cette louange, si modérée qu'elle fût, m'alla droit au cœur et je rougis de plaisir. C'était si neuf et si bon de sentir que lui, l'ami de mon père, me parlait aujourd'hui gravement et non plus en badinant comme jadis.

Katia alla coucher Sonia, et nous restâmes quelques instants seuls lui et moi dans la grande salle. Il me parla de mon père, me raconta de quelle façon ils étaient devenus amis, comme ils étaient heureux dans le temps où, toute petite, j'étais assise parmi mes poupées; et dans son récit, mon père m'apparut pour la première fois comme un homme simple, distingué et aimable. Il me questionnait sur les choses que j'aimais, sur les livres que je lisais et sur mes projets d'avenir. Il n'était plus maintenant le plaisant taquin d'autrefois qui me faisait pleurer et rire, mais un ami sérieux et aimant pour lequel j'éprouvais de la sympathie et une estime profonde. Pourtant en lui parlant je sentais une certaine gêne, j'avais peur que chacune de mes paroles ne lui déplût et je désirais vivement mériter son affection que, sans le savoir, j'avais déjà conquise, par cela même que j'étais la fille de mon père.

Après avoir endormi Sonia, Katia revint et commença à se plaindre devant lui de mon apathie et de mon désœuvrement maladif dont je m'étais bien gardée de lui dire quelque chose.

— Elle ne m'a donc pas confié le plus important, cette demoiselle! fit-il en me souriant, avec un accent de doux reproche.

— Que pouvais-je raconter? C'est un ennui qui passera, voilà tout.

Et il me semblait en effet, à ce moment, que non-seulement mon ennui passerait, mais qu'il était passé déjà ou plutôt qu'il n'avait jamais existé.

— C'est mal de ne pas savoir supporter la solitude, dit-il. Êtes-vous ou n'êtes-vous pas encore une grande demoiselle?

— Bien entendu, je le suis, répondis-je en riant.

— Alors vous êtes une méchante demoiselle, qui ne vit que lorsqu'on la caresse, et quand elle reste seule la voilà comme morte et plus rien ne lui est agréable ! Tout pour soi-même et rien pour les autres ! C'est bien mal !... dit-il demi-sérieux, demi-riant.

— Vous avez une bonne opinion de moi, répliquai-je pour dire quelque chose.

— Non ! reprit-il après un silence. Vous ressemblez à votre père, et en vous certes il y a *quelque chose ;* et le bon regard de ses yeux profonds m'émut et me réjouit.

Ce fut alors la première fois que j'aperçus dans son visage, insouciant en apparence, une expression particulière, claire et douce avec une nuance de tristesse tout au fond.

— Il ne faut pas et on ne doit pas s'ennuyer, dit-il encore. Vous avez la musique que vous comprenez, les livres, l'étude. Vous avez toute une vie devant vous à laquelle il y a juste le temps de se préparer, afin de ne pas avoir à le regretter plus tard. Le temps s'envole et dans un an il sera déjà trop tard peut-être....

Il me parlait comme un père ou un oncle, et je sentais qu'il cherchait à se mettre à mon niveau. Cela me froissait qu'il me crût si au-dessous de lui, mais en même temps j'étais contente que ce fût pour moi seul qu'il fît cet effort.

Le reste de la soirée se passa en discussion avec Katia à propos de nos affaires.

— Il se fait tard, dit-il en se levant, et en prenant congé de nous il me serra affectueusement la main.

— Quand vous reverra-t-on ? demanda Katia.

— Au printemps, répondit-il en tenant toujours ma main dans la sienne ; je vais à Daniloffka (notre autre propriété) afin de voir ce qui s'y passe, puis j'irai à Moscou pour régler mes propres affaires, et pendant l'été nous nous verrons souvent.

— Pourquoi donc vous absenter si longtemps ? dis-je d'un ton si triste qu'il s'en aperçut. Je me croyais sûre de le voir presque chaque jour et le voilà qui repartait et pour longtemps ! Mon ennui et ma tristesse vont de nouveau revenir, pensais-je avec un serrement de cœur.

— Tâchez de vous occuper et ne vous laissez pas aller à

l'ennui, fit-il en réponse à mon regard, mais avec un accent qui me parut trop froid. Au printemps je vous ferai subir un examen sévère; et il lâcha ma main sans me regarder davantage.

Dans le vestibule il mit rapidement son manteau et, quoique je fusse tout près, il ne me regarda pas.

— Il feint inutilement de ne pas me voir! me disais-je; croit-il donc que j'aie si besoin de son regard? Il est bon, très bon même.... mais pas plus que cela.

Katia et moi nous nous endormîmes très tard, nous discutions nos projets: comment nous passerions l'été et où nous fixerions notre séjour l'hiver prochain. Il me semblait maintenant si simple de vivre pour être heureuse, et l'avenir me paraissait riant, comme si tout d'un coup notre vieille maison de Vokrow s'était remplie de vie et de lumière!

II.

Le printemps arriva. Mon ennui se changea en une rêverie tendre, pleine de désirs et d'espoirs. Je n'étais plus désœuvrée, je m'occupais de Sonia, de musique et de lecture, mais pourtant je m'en allais rôder pendant de longues heures dans les allées de notre vieux parc, pensant à Dieu sait quoi, agitée par des pensées sans nom. Parfois, les nuits claires surtout, je restais jusqu'à l'aurore accoudée à ma fenêtre et il m'arrivait la nuit de m'envelopper dans mon châle et de parcourir le parc silencieux baigné dans la lueur pâle de la lune; et j'allais même jusqu'à m'aventurer dans les champs déserts. Aujourd'hui il m'est difficile de me rappeler et de comprendre ces rêves qui hantaient mes nuits inquiètes d'alors. Et lorsque je m'en souviens j'ai de la difficulté à croire que c'étaient bien là des rêves à moi, tellement ils étaient bizarres et éloignés de la réalité.

A la fin de mai, Sierguieï Mihaïlitch revint comme il nous l'avait promis. C'était un soir que nous ne l'attendions point. Nous étions assises sur la terrasse et nous nous apprêtions à prendre le

thé. Le parc était rempli de verdure et de fleurs, et dans les touffes de jasmins et de lilas les rossignols chantaient déjà. Il faisait une soirée délicieuse. La rosée brillait sur l'herbe et derrière les jardins on entendait le murmure confus d'une journée de labeur à son déclin, les chants des travailleurs, le beuglement des troupeaux et le hennissement des chevaux qui revenaient du pâturage. Le vieux jardinier Nikon allait et venait dans le parc avec un grand baril d'eau et arrosait les plantes, les fleurs et les arbres. Sur la terrasse était dressée la table, couverte d'une nappe blanche, sur laquelle luisait le samowar, qui chantait déjà et jaunissait les gâteaux et les croquelets aux amandes ; un pain chaud encore, le beurre et la crême étaient rangés symétriquement dans un angle. Katia avec ses mains potelées rinçait les tasses et les essuyait avec une serviette placée sur son bras. Lasse d'attendre et venant de prendre un bain j'avais si grand'faim que j'avalai de la crême épaisse et du pain. J'étais en blouse avec des manches ouvertes et mes cheveux humides étaient enserrés dans un fichu. Ce fut Katia qui aperçut la première Sierguieï Mihaïlitch.

— Le voilà, s'écria-t-elle avec joie. Savez-vous que nous venions justement de parler de vous ?

Je me levai d'un bond, toute confuse, afin de me rhabiller. Mais lui me barra le passage.

— On ne fait pas des cérémonies à la campagne et avec un vieil ami surtout, dit-il en regardant ma coiffure avec un sourire. Vous ne vous gênez pas avec Grigorii, n'est-ce pas? Eh bien, moi ne suis-je pas aussi un Grigorii pour vous ?...

Mais malgré ses paroles, je crus remarquer qu'il me regardait tout à fait autrement que Grigorii et j'étais mal à mon aise.

— Je vais revenir à l'instant même, dis-je, en courant vers ma chambre. Comme il m'a regardée drôlement ! pensais-je. Enfin, Dieu merci, il est revenu ; de nouveau la vie sera plus gaie, et après avoir lancé un dernier coup d'œil à mon miroir, je redescendis tout essoufflée. Il parlait de nos affaires à Katia. Tout était, disait-il, dans le meilleur état du monde. Il nous fallait, selon son avis, passer l'été à la campagne, puis vers l'automne aller à Saint-Pétersbourg ou à l'étranger.

— Vous devriez venir avec nous à l'étranger, fit Katia, car si nous entreprenions seules un pareil voyage, nous nous croirions perdues comme dans une forêt.

— Oh, j'irais volontiers voyager avec vous autour du monde, répliqua-t-il en plaisantant ; mais sa voix avait une intonation sérieuse.

— Eh bien, pourquoi pas? Faisons le tour du monde, m'écriai-je.

Il sourit.

— Et ma mère ? et les affaires ? Du reste ce n'est pas la question ; racontez-moi plutôt comment vous avez passé votre temps. Vous êtes-vous encore ennuyée ?

Je lui racontai que je m'étais beaucoup occupée et pas ennuyée du tout, et Katia confirma mes paroles ; il me récompensa par un compliment et un bien doux regard, comme s'il en avait le droit. Il me parut nécessaire de lui raconter tous les détails de ma vie et de lui avouer tout le bien et tout le mal que j'avais pu faire. La soirée était belle, et quoiqu'on eût emporté le samowar, nous restâmes sur la terrasse. La conversation était si intéressante pour moi que je ne m'aperçus point que la nuit et le silence se faisaient plus profonds autour de nous. Les parfums des fleurs, de l'herbe et de la rosée devinrent plus enivrants. Le rossignol gazouillait légèrement dans les lilas d'à côté, mais effrayé par nos voix il se tut subitement : le ciel étoilé parut s'abaisser vers nous. Une chauve-souris vint voleter sur la terrasse, et j'avais envie de crier, mais elle s'en alla dans les arbres du jardin et disparut dans la pénombre.

— Que j'aime votre Vokrow, dit tout à coup Sierguieï Mihaïlitch ; je voudrais rester ainsi, toute ma vie, sur cette terrasse.

— Eh bien, qui vous en empêche ? dit Katia.

— Oui, c'est cela, restez ; mais la vie, reste-t-elle aussi ?

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? ajouta Katia ; vous seriez un mari parfait.

— Parce que j'aime à *rester*, quoi ? répliqua-t-il en riant. Non, Katierina Karlowna, vous et moi nous ne sommes plus bons au mariage. Il y a bien longtemps déjà qu'on ne me regarde plus comme un monsieur à marier, et il y a longtemps aussi que je n'y songe plus moi-même.

Je crus m'apercevoir qu'il y avait dans sa voix rieuse quelque chose qui n'était pas naturel.

— Comment ! à trente-six ans vous vous dites vieux ? continua Katia.

— Oui, et bien vieux. Je n'ai plus qu'un désir : c'est de res-

ter en place, et pour se marier il faut autre chose. Demandez-le-lui, poursuivit-il en me regardant. Voilà qui doit se marier; et, quant à nous, il ne nous reste autre chose à faire qu'à nous réjouir de son bonheur.

Mais encore une fois dans sa voix sonore vibrait une tristesse secrète et presque de l'amertume. Il se tut un moment, puis reprit :

— Supposez que par un malheureux hasard j'en vienne à épouser une jeune fille de dix-sept ans, comme Mascha.... Maria Alexandrowna.... C'est un très bon exemple, et je suis bien aise qu'il me soit venu à l'esprit....

Je me mis à rire aussi, quoique sans trop comprendre pourquoi il trouvait cette supposition si ridicule.

— Eh bien, répondez-moi franchement, la main sur la conscience, Maria Alexandrowna ; ne serait-ce pas un malheur pour vous de lier votre vie à celle d'un homme vieux, blasé, qui ne désire plus que de rester tranquille, alors que vous désirez quantité de choses, et que Dieu seul sait les idées qui trottent dans votre petite tête ?

J'étais si embarrassée que je ne savais que répondre.

— Je ne vous fais pas là une proposition sérieuse, mais répondez comme cela tout simplemement ; ce n'est pas à un mari comme moi que vous rêvez lorsque vous promenez le soir dans les sombres allées, et une telle alliance serait pour vous un malheur, n'est-ce pas ?

— Pas un malheur.... murmurai-je.

— Mais pas un bonheur non plus ?...

— Oui, mais je peux me trom....

Il m'interrompit encore.

— Elle a raison, dit-il à Katia, et je lui suis reconnaissant de sa franchise et suis très content de notre conversation. Oui, non-seulement pour elle, mais pour moi aussi ; cela nous fera éviter un plus grand malheur, ajouta-t-il pensivement.

— Vous êtes toujours le même être étrange et bizarre, et les années ne vous ont pas changé.

Katia mécontente sortit pour commander le souper.

Nous nous tûmes tous deux après la sortie de Katia, et le rossignol reprit ses arpèges harmonieux, tandis que dans le ravin près de l'étang un autre rossignol lui répondait par des

accords plus amples encore. Leurs voix majestueuses résonnaient dans le silence qui nous entourait mystérieusement. Je ne savais de quoi commencer à parler après la bizarre discussion de tout à l'heure; je regardai Serguieï Mihaïlitch et fus surprise de m'apercevoir que ses yeux brillants ne me quittaient pas.

— Il fait bon vivre lorsque le monde est si beau, dis-je enfin en soupirant.

— Pourquoi? me demanda-t-il.

— Il fait bon vivre lorsque le monde est si beau.... répétai-je. Et de nouveau nous retombâmes dans le silence. Je m'imaginais que je l'avais attristé avec mon absurde réplique à propos du mariage; je voulais le consoler, mais je ne savais comment faire, et peut-être n'avais-je pas assez d'audace.

— Il est tard, adieu, Maria Alexandrowna. Ma mère m'attend pour souper et je ne l'ai presque pas encore vue depuis mon retour.

— Et moi qui voulais vous jouer une nouvelle sonate....

— Ce sera pour une autre fois, répondit-il froidement. Il me semblait de plus en plus maintenant qu'il était offensé. Nous le reconduisîmes avec Katia jusqu'à son cabriolet, puis nous écoutâmes toutes deux le cahotement de son équipage sur la grande route. Ensuite je retournai sur la terrasse et longtemps dans le brouillard et la rosée du soir j'entendis les voix de la nuit qui disaient tout haut ce que mon cœur désirait tout bas.

Sierguieï Mihaïlitch vint une seconde, une troisième fois, et la gêne qu'avait causée cette malencontreuse discussion disparut complètement et ne reparut plus jamais. Pendant tout l'été il vint à la maison deux ou trois fois par semaine et je m'étais tellement habituée à sa présence que lorsqu'il ne venait pas je trouvais que c'était mal à lui de me laisser seule. Il me traitait en camarade, me questionnait, provoquait mes confidences, me donnait des conseils, et quelquefois même me grondait doucement. Mais quoiqu'il s'efforçât de paraître mon égal je sentais qu'à côté de ce que je voyais et comprenais en lui il y avait dans son âme tout un monde auquel je restais étrangère. Peut-être ne me jugeait-il pas digne d'y être initiée, et cette supériorité dissimulée avec tant de bonté était encore un attrait pour moi et augmentait mon estime, presque mon culte pour

lui. Je savais par Katia qu'outre les soins assez fatigants qu'il prodiguait à sa vieille mère, et ses affaires et les nôtres dont il avait la charge, il avait de fréquentes et pénibles discussions avec les gentilshommes voisins, qu'il effarouchait par ses tendances libérales à l'égard de ses paysans qu'il aimait sincèrement. Mais quelles étaient ses convictions, ses projets, ses espoirs, je ne pouvais jamais rien tirer de lui à ce sujet, et dès que je faisais quelque timide allusion il fronçait le sourcil et paraissait me dire: — Mais qu'est-ce que tout ceci peut vous faire à vous? D'abord cela me fut pénible; puis avec le temps je m'habituai à ne parler avec lui que de moi et de ce qui me concernait, et ensuite ce qui chez lui me déplaisait le plus d'abord me devint agréable plus tard; je fais allusion à ce que jamais il ne me disait ni ne cherchait à me faire comprendre que j'étais jolie, tandis que tous les autres me le répétaient sans cesse. Il aimait même à me chercher des défauts et à me taquiner à ce propos. Les robes et les coiffures à la mode dont ma bonne Katia aimait à me parer les jours de fête provoquaient ses moqueries, et cela rendait Katia plus penaude que moi qui n'étais que confuse. Katia, qui savait bien que je lui plaisais, ne pouvait pas comprendre comment lorsque j'étais en grande toilette je lui paraissais moins belle. Mais lui affectait de croire qu'il n'y avait pas l'ombre de coquetterie en moi, et je lui plaisais surtout dans mes simples robes de tous les jours. Dès que je m'en fus rendu compte, coiffures et robes à la mode disparurent, mais aussitôt se développa en moi une coquetterie plus dangereuse que l'autre, celle de la simplicité. Je savais qu'il m'aimait, était-ce comme enfant ou comme femme? Je ne me le demandais pas encore; mais cet amour m'était devenu cher et sentant qu'il me croyait la meilleure jeune fille du monde je ne pouvais pas ne point désirer que cette illusion durât. Je m'efforçais de le tromper, mais en le trompant je devenais meilleure par cela même. Je lui montrais les meilleurs sentiments de mon âme. S'il connaissait trop bien mon extérieur pour se tromper sur quelque détail, je savais qu'il ne connaissait réellement pas mon âme, car, sous son influence, elle s'éveillait et se développait, et c'est de la sorte que je lui donnais nécessairement des illusions sans que jamais il s'en aperçût. Et comme il me parut bon lorsque enfin je compris son cœur! Ces gênes sans cause

aucune, ces allures compassées des premiers temps disparurent tout à fait. J'étais certaine que de profil ou de face, avec les cheveux épars ou nattés, debout ou assise, il était content de moi et que je lui plaisais telle que j'étais; je sentais que si, contre son habitude, il m'avait, à l'imitation des autres hommes, adressé quelque compliment banal, cela m'aurait choquée comme une dissonance. Mais en retour, quelle délicieuse sensation j'éprouvais lorsque après quelqu'une de mes actions ou de mes paroles il me disait d'une voix émue:

— Oui, oui, il y a en vous *quelque chose;* vous êtes une délicieuse fille, je vous le déclare, Maria Alexandrowna.

Ces paroles m'emplissaient le cœur de fierté et de joie. Si, par exemple, je lui disais que j'aimais la tendresse du vieux Grigorii pour sa petite-fille, que j'avais pleuré en lisant quelque poème ou quelque roman, ou que je préférais Mozart à Scholhoff, c'était parce que je devinais, par un instinct étrange, ce qu'il fallait apprécier ou mépriser pour lui plaire. La plupart de mes goûts et de mes habitudes d'auparavant lui déplaisaient, mais il n'avait besoin que de plisser le front ou de faire une mine dédaigneuse pour qu'il me semblât que je n'aimais plus ce que j'avais aimé jusque-là. Quelque fois avant qu'il eût parlé je devinais ce qu'il allait dire. S'il me questionnait, son regard lisait la pensée intime cachée dans mon âme, sans que je voulusse la lui dévoiler. Toutes ses pensées et tous ses sentiments devinrent les miens et s'incarnèrent dans ma vie et dans mes actes en y projectant une sorte de lumière. Tout à fait inconsciemment, je commençais à envisager le monde autrement et à regarder avec d'autres yeux, Katia, Sonia, nos vieux domestiques, nos paysans et moi-même. Les livres que je lisais d'abord pour me distraire devinrent pour moi une occupation profonde et je lus avec lui quelques ouvrages sérieux. Les soins que je donnais à Sonia m'ennuyaient autrefois comme l'accomplissement d'un devoir aride, mais il assista à quelques leçons, et, depuis lors, épier le développement du petit cerveau de l'enfant et éveiller son intelligence sommeillante devint pour moi un plaisir intense. Je croyais dans le temps qu'il était impossible d'étudier sérieusement un morceau de musique, et maintenant, sachant qu'il m'écouterait et serait content, je ne me lassais plus de répéter quarante fois de suite le même passage. Enfin Katia, que j'avais

toujours aimée cependant comme moi-même, me parut tout autre. Je compris alors seulement l'étendue du dévouement et de l'abnégation de cet être si doux qui nous servait de mère, d'amie, d'esclave presque, n'ayant d'autre pensée que nous. C'est lui encore qui m'enseigna à regarder nos paysans et nos filles de service autrement que comme des êtres sans âme. Jusque-là, quoique ayant vécu au milieu d'eux, ils m'étaient demeurés étrangers et il ne m'était jamais venu à l'esprit que ces êtres pouvaient aimer, penser et sentir comme moi. Notre parc, nos jardins, nos champs et nos forêts avaient revêtu un charme inconnu à mes yeux. Il disait que dans la vie le seul bonheur est de vivre pour les autres, et, avant encore que je l'eusse complètement comprise, cette conviction germait déjà dans mon cœur. Il m'avait ouvert des horizons de joie et d'imprévu, quoiqu'il n'eût apporté cependant aucun événement nouveau dans mon existence, excepté son influence qui agissait sur chacune de mes sensations. Tout mon passé et mon enfance repassaient devant moi, et je n'y voyais rien, absolument rien! Je ne croyais vivre que depuis qu'il était revenu, comme si sa présence seule donnait une voix à tout ce qui gisait impassible et muet dans mon âme.

Souvent pendant cet été je me jetais sur mon lit, et les rêves impossibles, les espoirs insensés, les désirs sans nom et la peur que le bonheur du présent ne fût éphémère s'emparaient violemment de moi. Lorsque je ne pouvais m'endormir je réveillais Katia pour lui confier que je me sentais heureuse de vivre. Elle m'embrassait tendrement et me disait qu'elle était heureuse aussi. Mais elle pouvait dormir, tandis que moi je passais la nuit entière à me demander pourquoi j'étais contente. Parfois je me mettais à genoux: dans la chambre tout se taisait; la respiration régulière de Katia et le tic-tac de la pendule rompaient seuls le silence. J'avais alors l'illusion que mes rêves, mes pensées et mes prières étaient des êtres vivants et inséparables de mon être à moi. Chacune de mes pensées était une pensée à lui; chacun de mes sentiments un sentiment à lui. Je ne devinais pas encore que c'était de l'amour, mais j'étais déjà sûre que c'était quelque chose d'autre que l'amitié et l'estime.

III.

Un jour, dans l'après-midi, Katia, Sonia et moi nous allâmes dans le jardin nous asseoir sur notre banc favori près du ravin, à l'ombre des vieux tilleuls, d'où l'on avait une splendide vue sur les champs et les bois. Sierguieï Mihaïlitch n'était pas venu depuis trois jours et nous l'attendions; le régisseur nous avait dit qu'il devait venir visiter les travaux des champs. Vers les deux heures, au milieu des glaneurs et des glaneuses, nous aperçûmes sur le terrain sa silhouette élancée. Katia avait apporté des cerises et des abricots qu'il aimait beaucoup, et s'était endormie en attendant. Arrachant une branche d'arbre, je commençai à écarter les mouches de son visage tout en lisant et en interrompant parfois ma lecture de regards furtifs jetés vers le chemin par lequel je croyais qu'il viendrait. La chaleur était étouffante. Katia ronflait et Sonia s'amusait sur l'herbe. Le soleil descendait déjà à l'horizon, et Sierguieï Mihaïlitch n'apparaissait pas. Tout à coup je le vis s'approcher de nous, du côté de l'allée où je ne l'attendais pas. Il nous aborda avec un visage riant, joyeux et le chapeau à la main. Voyant que Katia dormait il mordit ses lèvres et marcha sur la pointe des pieds, et je voyais qu'il était dans cet état de gaieté sans cause que nous appelons une *extase farouche;* il avait l'air d'un écolier échappé.

— Salut, belle violette! dit-il à voix basse en portant militairement sa main au front. Moi, j'ai aujourd'hui treize ans, j'ai envie de jouer aux chevaux et de grimper sur les arbres.

— Dans une *extase farouche* alors? dis-je en regardant ses yeux riants et sentant que sa gaieté commençait à s'emparer de moi aussi.

— Oui, reprit-il avec un bon sourire, mais pourquoi chatouiller ainsi le nez de Katierina Karlowna? Et il éclata de rire pour tout de bon.

Je n'avais pas vu, en le regardant, qu'en remuant machinalement la branche j'enlevais le fichu de Katia et j'abattais en même temps les feuilles sur son nez.

— Elle prétendra n'avoir pas dormi du tout, dis-je à voix basse sous prétexte de ne pas éveiller Katia, mais en réalité parce qu'il m'était agréable de lui parler en chuchotant. Dès qu'il aperçut les cerises il s'en empara, s'en alla sur l'herbe vers Sonia et se mit à la taquiner à propos de ses poupées. Elle se fâcha d'abord, mais bientôt ils redevinrent les meilleurs amis du monde, lorsqu'il lui eut proposé de jouer à qui mangerait le plus de cerises.

— Si vous voulez j'en ferai apporter encore, ou bien nous irons nous-mêmes en cueillir.

Il prit l'assiette, y plaça les poupées de Sonia, qui courait derrière nous en le tirant par les pans de sa jaquette, et nous nous dirigeâmes vers le verger.

— Eh bien, n'êtes-vous pas une vraie violette? fit-il toujours à voix basse, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de nous à réveiller; dès que je vous ai approchée, après la fatigue, la chaleur et la poussière, j'ai senti un parfum délicieux et non pas celui de la violette d'été, mais de celle qui sent encore la neige et l'herbe printanière.

— Qu'y a-t-il de nouveau chez vous? demandai-je afin de dissimuler la joyeuse émotion que me causaient ses paroles.

— Tout va fort bien! ce sont de braves gens que nos paysans; plus on les connaît plus on les aime.

— C'est vrai, avant que vous ne vinssiez je regardais les glaneurs, et j'étais presque honteuse de les voir travailler si durement, tandis que moi je ne faisais rien....

— Il ne faut pas parler à la légère d'un tel sujet, interrompit-il sévèrement. C'est presque un sacrilège.

— Mais je vous dis ce que je pense.

— Oui, je le sais. Mais.... les cerises? où sont-elles donc?

Le verger était fermé, les jardiniers étaient absents. Sonia courut chercher la clef, mais dans son impatience il grimpa sur le mur et sauta dans l'intérieur.

— Faites passer l'assiette, me cria-t-il.

— Non pas, je veux en cueillir moi-même, je vais aller chercher la clef, car je crains que Sonia ne la trouve pas...

Mais à ce moment il me vint une grande envie de voir qu'il faisait, tandis qu'il croyait que personne ne pouvait les prendre. Je courus à l'autre bout du mur et comme il n'é

pas très haut je grimpai à l'aide des branches sur la crête; en m'appuyant à la branche d'un vieux cerisier je regardai dans l'intérieur. Sierguieï Mihaïlitch, nu-tête, était assis sur un tronc d'arbre, et les yeux demi-clos et la tète inclinée il murmurait quelque chose. J'entendis ce murmure et je tressaillis de joie: « Mascha, chère Mascha! » Mon cœur battit avec violence, tandis qu'une émotion inconnue et presque défendue s'emparait de moi. Je chancelais comme si j'avais été ivre et poussai un léger cri; il m'entendit, me regarda tout effaré et rouge. Cependant il sourit et je lui rendis son sourire. Ses yeux qui devenaient de plus en plus brillants exprimaient une ineffable tendresse. Ce n'était plus l'oncle qui donnait des conseils, qui m'interrogeait et me grondait; c'était l'homme égal à moi qui m'aimait et qui avait peur; que j'aimais et dont j'avais peur aussi. Tout à coup son visage changea et ses yeux perdirent leur éclat. Il me regarda de nouveau paternellement en disant d'un ton froid:

— Descendez, vous allez vous faire du mal, vos cheveux sont ébouriffés et vous avez l'air de Dieu sait quoi.

— Pourquoi dissimule-t-il? pourquoi veut-il me faire de la peine? me demandai-je avec colère. Il me vint le désir insensé de l'effrayer et d'éprouver ainsi mon pouvoir sur lui. Je sautai du mur dans le jardin avant qu'il n'eût eu le temps de s'élancer pour me soutenir.

— Quelles idées folles vous prennent donc aujourd'hui? fit-il tout pâle d'émotion et en voulant paraître en colère. Vous pouviez vous faire bien du mal. Puis, comment sortirez-vous d'ici?

J'étais maintenant troublée à mon tour: je n'osais le regarder et je me repentais de mon étourderie, croyant que par ma légèreté j'avais perdu à jamais son estime.

Sonia arriva enfin avec la clef et nous sortîmes du verger, sans nous être dit un mot de plus, et retournâmes auprès de Katia qui soutint n'avoir pas dormi du tout et avoir tout entendu. Je me calmai un peu, et lui reprit de nouveau son accent et ses manières de protection affectueuse; mais tout cela ne me trompait plus et je me rappelais de ce qu'il avait dit un jour à Katia.

— Un homme peut avouer qu'il aime, mais une femme, cela lui est défendu, déclarait Katia.

— Moi je crois, avait-il répondu alors, qu'un homme aussi ne peut pas et ne doit pas dire qu'il aime.

— Pourquoi? avais-je demandé.

— Parce que toujours ce ne sera que mensonge. Il semble que lorsqu'un homme prononce cette parole solennelle quelque chose d'extraordinaire va se passer, que des météores quelconques vont traverser le ciel et que toutes les foudres vont gronder. A mon avis les gens qui disent: « Je vous aime ! » se trompent eux-mêmes et, ce qui est pis, ils trompent les autres.

— Mais alors comment la femme saura-t-elle qu'elle est aimée? avait poursuivi Katia que cette théorie d'amour choquait dans ses idées romanesques.

— Je l'ignore ; chaque homme a ses paroles à lui. Et si ce sentiment existe il se révélera toujours tôt ou tard.

— C'est là un paradoxe, avait riposté Katia ; vous, par exemple, est-ce que vous n'avez jamais dit à une femme que vous l'aimiez?

— Non, jamais je n'ai mis le genou en terre et sans doute je ne le ferai jamais.

— Il m'aime, me disai-je en me rappelant ces paroles ; il a beau dissimuler et se taire, j'en suis sûre maintenant.

Toute cette soirée il me parla peu directement, mais dans chacune des paroles qu'il adressait à Katia ou à Sonia je sentais l'amour. Je ne comprenais pas pourquoi à tout prix il voulût paraître froid et indifférent, alors qu'il aurait été si simple et si facile de me rendre tout à fait heureuse. Toutefois je me reprochais mon irruption subite dans le verger comme un péché et je croyais qu'il était réellement fâché contre moi. Après le thé je me dirigeai vers le piano.

— Oui, jouez quelque chose, je ne vous ai pas entendue depuis longtemps, dit-il en me suivant de près.

— Sierguieï Mihaïlitch, vous ne m'en voulez pas?

— Pourquoi?

— Pour la folie que j'ai faite cet après-midi.

Il comprit et me regarda en hochant la tête et en souriant. Ses yeux disaient que je méritais bien d'être grondée, mais qu'il n'en avait pas la force.

— N'est-ce pas? nous sommes toujours amis? dis-je encore.

— Certainement, fit-il.

La grande salle haute n'était éclairée que par les deux bougies du piano. Par les fenêtres ouvertes on voyait une nuit claire. Il était assis derrière moi; je ne le voyais pas; mais partout dans l'ombre de la pièce, dans les sons du piano et au dedans de moi-même je sentais sa présence. Chacun de ses regards ou de ses mouvements se reflétait dans mon cœur doué en ce moment de la *double vue* de l'amour. Je jouais la sonate-fantaisie de Mozart qu'il m'avait apportée et que j'avais étudiée pour lui. Je ne pensais pas du tout à mon instrument, cependant je jouais bien et sentais que mon jeu lui plaisait. J'éprouvais une ivresse qu'il devait éprouver aussi et sans le voir je comprenais que son regard était fixé sur moi. Au bout d'un instant, tout en continuant à promener mes doigts sur les touches, je me retournai et vis sa tête se détacher sur le fond plus clair de la nuit. Ses yeux brillants me regardaient avec tendresse. Je souris et je m'arrêtai. Lui me sourit aussi et me fit signe de continuer. La lune montait et nous éclairait davantage, tandis que Katia sur le seuil de la porte déclarait que j'avais mal joué et que c'était absurde de couper court au plus bel endroit du morceau. Lui, au contraire, prétendit que j'avais joué mieux que jamais et il commença à se promener et chaque fois qu'il passait près de moi il m'envoyait un sourire. Moi je riais follement; j'étais heureuse. Dès qu'il approchait je saisissais Katia, tout abasourdie, et je l'embrassais à ma place favorite sous le menton, puis, dès qu'il s'éloignait je prenais un air sérieux de gamin en train de faire une niche et me moquais de lui.

— Mais qu'a-t-elle donc aujourd'hui? demanda Katia.

Il ne répondit rien, mais je savais qu'il avait deviné ce que j'avais.

— Regardez quelle splendide nuit, fit-il en ouvrant la porte vitrée de laterrasse. Nous approchâmes; c'était une nuit splendide, telle que depuis je n'en ai plus jamais vue. Comme la pleine lune était là en haut au-dessus de la maison on ne la voyait point, et la moitié de l'ombre du toit, des colonnes et de la toile de la marquise était reproduite en raccourci sur le sable luisant du sentier et sur le demi-cercle de la grande pelouse. Tout le reste était clair et baigné dans la rosée argentée que faisait scintiller la lumière de l'astre immobile, tandis que du ravin et de l'étang s'élevait un brouillard bleuâtre.

— Allons nous promener un peu, fis-je.

Katia consentit, mais me dit de mettre des galoches afin de ne pas m'enrhumer.

— Non, Katia, Sierguieï Mihaïlitch me donnera le bras, répondis-je étourdiment.

Comme si son bras pouvait m'empêcher de m'enrhumer! Alors pourtant, cela nous paraissait fort naturel à tous deux. Il ne me donnait jamais le bras d'habitude, mais cette fois je le pris de moi-même et il ne parut pas s'en étonner. Nous descendîmes les marches de la terrasse, et il me parut que ces gens, ce ciel, ce parc, cet air n'étaient point ceux que je connaissais. Lorsque je regardais devant moi, dans l'allée, il me semblait qu'il était impossible d'avancer, que là finissait le monde possible. Mais au fur et à mesure que nous avancions, le mur enchanté s'éloignait. Et nous marchions sur les ombres et les lumières; à côté de moi j'entendais son pas régulier et je sentais son bras qui serrait le mien avec précaution. Pendant ce temps la lune nous regardait, là, à travers les branches....

— Ah! ciel!... un crapaud! s'écria Katia avec effroi.

— Et vous, vous n'avez pas peur? me demanda-t-il.

Je me tournai vers lui sans répondre. Dans l'éclaircie des arbres je vis son visage transfiguré de bonheur. Il avait dit: Vous n'avez donc pas peur? Mais moi j'avais entendu autre chose dans ses paroles: « Je t'aime! je t'aime! » me murmuraient son regard, sa main, et l'ombre et l'air paraissaient confirmer cet aveu. Katia fatiguée déclara qu'il était temps de rentrer. Je la plaignais, la pauvrette! Pourquoi ne ressent-elle pas ce que nous ressentons? pensai-je. Pourquoi le monde entier n'est-il jeune et heureux comme nous le sommes en cet instant?

Nous rentrâmes, mais Sierguieï Mihaïltch resta longtemps encore quoique tout le monde dormît dans la maison et que son cheval piaffât impatiemment sous la fenêtre. Katia ne nous rappela point qu'il était tard et nous causâmes de choses insignifiantes jusqu'à trois heures du matin. Il prit congé de moi comme d'habitude sans rien me dire de significatif, mais je savais que depuis ce jour je ne le perdrais plus. Il était à moi. Aussitôt que je me fus avoué mon amour je racontai tout à Katia qui en fut touchée, mais elle alla se coucher tranquillement, tandis que moi je des-

cendis dans le parc et parcourus les allées solitaires en me ressouvenant de chaque parole qu'il avait dite et de chaque mouvement qu'il avait fait. Je ne fermai pas les yeux de la nuit et pour la première fois je vis le lever du soleil. Je n'ai plus eu dans ma vie une nuit et un matin semblables. Seulement, pourquoi ne me dit-il pas simplement qu'il m'aime? Pourquoi invente-t-il des difficultés qui n'existent pas? Pourquoi enfin perd-il un temps plus précieux que l'or et qui peut-être ne reviendra jamais? Qu'il me dise: « Je t'aime! » qu'il prenne ma main dans les siennes, qu'il y cache sa tête en soupirant, et alors je lui avouerai tout, moi aussi. Non, je ne lui avouerai rien, mais je l'embrasserai, je me presserai contre son cœur et je pleurerai. Mais.... si je me trompais?... s'il ne m'aimait point?... Quelle idée terrible! Mes larmes se mirent à couler et je me jetai à genoux; puis de nouveau tout se calma et l'espoir reparut dans mon cœur. Je décidai que le jour de mon anniversaire je ferais une belle toilette, que je lui confierais tout et que je serais sa fiancée ce même jour. Comment cela devait-il arriver? Je ne le savais pas, mais dès cet instant je m'en crus certaine.

IV.

C'était l'époque du carême d'Ouspensky et personne ne s'étonna dans la maison de mon intention de jeûner. Pendant toute cette semaine-là il ne vint pas nous voir, mais je ne m'en étonnais point et ne lui en voulais pas du tout; je l'attendais seulement pour mon anniversaire. Je me levais de très bonne heure, et chaque matin, pendant qu'on attelait pour me mener à l'église du village, je me promenais dans le parc en réfléchissant à ce qu'il fallait que je fisse afin d'être tout à fait contente de moi et pour ne pas trébucher une seule fois. Il me paraissait alors facile d'être impeccable. Enfin le jour attendu arriva. Il y avait plus de bonheur dans ma poitrine qu'elle n'en pouvait contenir, lorsque je revins de l'église et que j'aperçus le cabriolet de Sierguieï Mihaïlitch. Il me félicita af-

fectueusement et nous entrâmes ensemble dans la salle à manger. Jamais je n'avais été si calme et si assurée avec lui. Il s'agitait en moi tout un monde nouveau qu'il ne soupçonnait guère et à ce moment je me sentais son égale. Il dut le comprendre car il fut particulièrement bon et dévotement respectueux avec moi. Je m'approchai du piano, mais il le referma aussitôt :

— Ne gâtez pas votre harmonie intime ; dans votre âme résonne maintenant une musique plus belle que toutes celles de la terre.

Je lui fus reconnaissante de ces paroles et en même temps je ressentis une sorte de dépit qu'il eût deviné si facilement ce qui me paraissait être le grand mystère de mon âme. Pendant le dîner il dit en se tournant vers Katia qu'il était venu me féliciter et prendre en même temps congé de nous, car le lendemain il lui fallait partir pour Moscou, et il me regarda furtivement afin de voir si quelque émotion soudaine n'allait plus apparaître sur mon visage. Mais je ne m'étonnai point, et ne lui demandai pas même s'il partait pour longtemps. Je savais qu'il ne partirait pas. Comment cela ? Je l'ignorais, mais j'étais comme dans un rêve béni qui me donnait la clairvoyance.

Il voulait s'en aller tout de suite après le dîner, mais Katia qui avait été fatiguée par la messe était allée se coucher un peu et il était obligé d'attendre son retour afin de prendre congé d'elle. Nous sortîmes sur la terrasse. J'étais calme et décidée à lui parler franchement afin de savoir une fois pour toutes le sort de mon amour. Lorsque je commençai, il appuya la tête sur sa main en m'écoutant, et cela pouvait être aussi bien la pose d'un homme très calme que d'un homme très agité.

— Pourquoi partez-vous ? demandai-je lentement et en le regardant bien en face.

— Les affaires, répondit-il, en évitant mon regard.

— Écoutez. Vous savez que c'est aujourd'hui un jour solennel pour moi. Si je vous interroge ce n'est pas par curiosité, mais bien parce qu'il faut que je le sache. Pourquoi partez-vous ?...

— Il m'est difficile de vous répondre franchement. Pendant cette semaine j'ai beaucoup pensé à vous et à moi et j'ai décidé qu'il fallait m'en aller. Vous devinez pourquoi, et si vous m'aimez un peu vous ne me questionnerez pas davantage. Cela m'est dur.... mais il le faut.

Mon cœur commençait à battre très fort.

— Je ne comprends rien. Mais dites-moi tout, je vous en supplie, je suis capable de vous écouter avec calme, répliquai-je.

Il me regarda un instant.

— Eh bien, puisque vous le voulez je veux m'expliquer, quoique cela me soit pénible.

Et son visage exprimait une vive douleur.

— Je vous écoute, Sierguieï Mihaïlitch.

— Imaginez qu'il y avait un monsieur A*** vieux, blasé, et une dame B***, jeune et heureuse, qui ne connaissait encore ni le monde, ni les hommes, ni la vie. Diverses circonstances de famille les avaient rapprochés, et le monsieur se mit à aimer la dame, comme si elle avait été sa fille, sans crainte de jamais la chérir autrement. Mais il avait oublié que B*** était jeune, que la vie était encore un jeu pour elle, qu'elle pouvait aimer d'une autre manière. Il se trompa et sentit lui aussi naître dans son cœur un sentiment dont il se croyait désormais incapable, un sentiment impérieux, grandissant toutes les heures et douloureux comme un repentir. Il eut peur et prévoyant le danger pour elle et pour lui il se décida à dompter son cœur et à partir.

En disant cela il se voila le visage.

— Pourquoi donc avait-il peur de l'aimer autrement? dis-je pleine de trouble, mais d'une voix ferme.

— Vous êtes jeune et je ne le suis plus. Vous avez le désir de jouer, moi j'ai besoin d'autre chose. Amusez-vous, mais pas avec moi.... car autrement je pourrais vous prendre au sérieux.... Enfin vous comprenez pourquoi je pars; n'en parlons plus, je vous en prie.

— Non, non, je veux parler.... repris-je, avec des larmes dans la voix. L'aimait-il oui ou non?

Il ne répondit pas.

— S'il ne l'aimait pas, m'écriai-je, pourquoi jouait-il avec son cœur?...

— Oui, A*** avait en cela commis une faute, interrompit-il. Pourtant tout étant fini ils se quittèrent amis.

— Mais c'est terrible! N'y a-t-il donc point une autre fin qui soit possible? dis-je en proie à l'angoisse la plus cruelle.

— Oui, il y a une autre fin encore, dit-il en me montrant

son visage blanc comme un linge. Il y a même deux fins possibles. Mais au nom de Dieu, laissez-moi parler sans m'interrompre et tâchez de bien me comprendre. Les uns disent, poursuivit-il d'une voix rauque, que A***, devenu fou, aima B*** et le lui avoua. Elle se contenta d'en rire. Pour elle ce n'était qu'un passe-temps, mais pour lui c'était sa vie entière.

Je tressaillis et voulus l'interrompre, mais il ne me laissa pas parler et posant sa main sur la mienne:

— Attendez, dit-il, je n'ai pas terminé. Les autres disent qu'elle eut pitié de lui et s'imaginant, la pauvre enfant, qu'elle pouvait l'aimer, consentit à devenir sa femme. Et lui, l'insensé, le crut; il crut que la vie pouvait recommencer, mais elle vit par la suite qu'elle l'avait trompé, et que lui l'avait trompée aussi. Non, non, n'en parlons plus, je vous en supplie!

Malgré ces paroles je sentais qu'il attendait ma réponse avec toutes les forces de son âme. Il était pâle et ses lèvres tremblaient. J'eus pitié de lui et d'une voix basse et étouffée je commençai ainsi:

— Et la troisième fin, c'est que A*** n'aimait point B*** et qu'il lui a fait du mal, beaucoup de mal; puis il s'en est allé en croyant bien faire. C'est vous qui vous êtes joué de moi! je vous ai aimé depuis le premier jour; oui, je vous ai aimé!... Et ma voix, changeant brusquement, devint presque sauvage de douleur. Lui, plus pâle encore, me regardait en silence, tandis que deux larmes brillaient dans ses yeux.

— Oh, c'est mal! Pourquoi vous être joué si cruellement de moi? Et haletante, sentant dans mon cœur la plus atroce angoisse je me levai pour sortir, mais il m'en empêcha; sa tête était sur mes genoux, ses lèvres ardentes baisaient mes mains et ses larmes coulaient en silence.

— Dieu, si j'avais su! murmura-t-il.

— Pourquoi? pourquoi? répétai-je encore affolée, mais dans mon cœur je ressentais un bonheur immense, envolé aujourd'hui sans retour!...

Cinq minutes après Sonia courait vers Katia et criait dans toute la maison que Mascha voulait épouser Sierguieï Mihaïlitch.

V.

Ni lui ni moi ne désirions que la date de notre mariage fût éloignée. Il est vrai que Katia voulait aller à Moscou pour commander mon trousseau, et que sa mère à lui désirait aussi qu'avant la cérémonie il achetât un nouveau carrosse et fît tapisser la maison; mais nous insistâmes tous deux et nous décidâmes que la cérémonie aurait lieu tout à fait incognito, deux semaines après mon anniversaire, sans garçons d'honneur, sans invités, sans vin de champagne et autres particularités habituelles dans notre monde. Il m'avoua que sa mère était mécontente et qu'elle avait dépensé 30,000 roubles en acquisitions de toute espèce, de concert avec Marfa sa femme de charge. Katia faisait de même en suivant les conseils de ma vieille nourrice Konzmischna. Et c'était la seule chose à laquelle elle tint ferme; car elle était persuadée que nous étions tous deux incapables de penser à la vie réelle et que nous devions passer notre temps en caresses et en doux propos; à ses yeux notre bonheur futur dépendait de la quantité des nappes et des serviettes et des services en argent et en porcelaine. Entre Vokrow et Nikolsko il y avait tous les jours des messagers secrets qui espionnaient toutes les nouvelles acquisitions faites de part et d'autre, et quoique entre Katia et la mère de mon fiancé il existât toujours les meilleures relations, on devinait entre elles les indices d'une diplomatie quelque peu hostile.

Tatiana Sicmienowna, la mère de Sierguieï Mihaïlitch, avec laquelle je faisais maintenant seulement ample connaissance, était une femme énergique, excellente ménagère, un vrai type de l'aristocrate du vieux temps. Son fils l'aimait sincèrement, et la regardait comme la meilleure et la plus affectueuse mère du monde. Tatiana Sicmienowna était bonne avec moi, elle était contente que son fils se mariât, mais lorsque nous fûmes fiancés, elle me faisait parfois sentir que son fils aurait pu trouver une compagne encore plus digne de lui que je ne l'étais et qu'elle trouvait nécessaire que je ne l'oubliasse point. Non-seulement je ne lui en voulais pas, mais au contraire j'étais alors

tout à fait de son avis. Pendant les deux dernières semaines il vint tous les jours à la maison. Il arrivait vers le dîner et restait jusqu'à minuit. Il me disait qu'il ne pourrait plus vivre sans moi, mais il ne restait jamais toute une journée avec moi et s'occupait de nos affaires. Nos relations apparentes jusqu'au jour du mariage demeurèrent les mêmes. Nous nous disions *vous;* il n'embrassait même pas ma main, ne cherchait pas et même évitait presque de rester seul avec moi, comme s'il avait eu peur de s'abandonner à une trop grande tendresse. Je ne sais si c'était lui qui avait changé ou si c'était moi, mais je me sentais alors tout à fait à sa hauteur morale; ce n'était plus là l'homme qui m'imposait en m'inspirant respect et crainte, mais bien un enfant doux et presque affolé de bonheur. Il n'y avait donc que cela en lui! pensais-je. Il est donc un être humain comme moi, et pas davantage. Je croyais que son âme se montrait à nu devant moi, et que c'était seulement maintenant que je le connaissais tel qu'il était en réalité. Ses plans d'avenir étaient les miens, mais il savait les exprimer plus clairement que je n'étais capable de le faire. Il fit mauvais temps pendant les derniers jours et nous fûmes obligés de rester au salon. Nos meilleurs instants étaient ceux que nous passions dans notre coin favori entre la fenêtre et le piano. Sur la vitre moite et noire on voyait danser l'ombre des bougies; la pluie battait les vitres et le vent soufflait dans les cheminées, mais par ce temps triste et froid il me paraissait encore plus doux d'être auprès de lui.

— Depuis longtemps, me dit-il un jour, je veux vous avouer quelque chose....

— Ne me dites rien, je sais tout.

— Bon, alors je ne dirai rien.

— Au fait, dites toujours; de quoi s'agit-il?...

— Vous rappelez-vous l'histoire de A*** et de B***?

— Comment ne me la rappellerais-je pas? elle était si idiote et pouvait finir si mal!...

— Oui, sans vous mon bonheur aurait été perdu par ma faute. Mais ce qui est le pire c'est que je mentais à ce moment-là.

— Ah!

— Oui, tout ce que je disais n'était que l'effet d'un raison-

nement auquel je ne croyais pas un traître mot, mais je souffrais tant !

— Pourquoi vouloir raisonner ? dis-je ; c'est toujours inutile.

— C'est vrai, au reste j'ai mal raisonné. Après toutes les déceptions amères de ma vie, après les fautes que j'ai commises et qui m'ont coûté si cher, j'avais cru que c'en était à jamais fini de l'amour ; qu'il ne me restait plus que le devoir et je ne me rendais pas compte de mes sentiments envers vous. Parfois je supposais que c'était de la coquetterie pure de votre part ; parfois je vous prenais au sérieux, mais le soir que vous savez.... j'ai eu peur.... ce bonheur me semblait trop grand pour être possible. Et pourtant tout ce que je vous disais alors n'était pas si absurde que cela. Je prends tout de vous et je vous donne si peu.... Vous êtes encore une enfant, un bouton qui va éclore et vous aimez pour la première fois, tandis que moi....

— Oui, dites-moi tout franchement.... Mais tout à coup j'eus peur de sa réponse. Non, il ne faut pas, ne me dites rien, je ne veux pas savoir....

— Vous vouliez me demander si j'ai déjà aimé ? fit-il pourtant. Non, je n'ai pas aimé, c'est-à-dire que je n'ai jamais ressenti un sentiment semblable à celui que j'éprouve pour vous.

Mais à ces paroles son front s'assombrit comme sous l'influence d'un souvenir douloureux et son visage devint plus triste. Il reprit :

— Non, mais ici encore il me faut votre indulgence pour avoir le droit de vous aimer. Eh bien, n'avais-je donc pas raison d'hésiter ? Je ne vous apporte qu'un amour défraîchi....

— Est-ce peu ? répliquai-je émue.

— Peu, bien peu, mon amie ; vous avez la jeunesse et la beauté. Je reste souvent éveillé pendant la nuit en pensant à notre avenir. J'ai beaucoup vécu et c'est seulement maintenant que j'ai trouvé le bonheur, aussi j'en ai si peur.... Une vie isolée à la campagne avec la possibilité de faire du bien aux gens qui n'y sont pas habitués, le devoir, le travail, c'est tout ce que je rêvais désormais. Et tout à coup je rencontre un être comme vous qui sera à moi.... puis peut-être viendra la famille.... Peut-il y avoir autre chose de meilleur au monde ? Mais vous, il vous semble être heureuse parce que vous m'aimez aujour-

d'hui, mais cet amour qu'est-ce pour votre beauté, pour votre jeunesse?... ajouta-t-il pensif.

Je me mis en colère.

— Mais alors pourquoi aimer, puisque vous me reprochez ma beauté et ma jeunesse?

— Je ne sais pourquoi, mais j'aime, répondit-il avec un regard profond de ses beaux yeux.

Je le regardai aussi et je ne sais ce qui se passa en moi dans ce moment; j'eus un éblouissement et je ne voyais que ses yeux brillants dans lesquels s'abîmaient les miens.

La veille du jour fixé pour le mariage, avant le soir, le temps s'était éclairci. Tout était humide et froid, mais clair au dehors et l'on voyait partout la nudité de l'automne. Le ciel était pâle mais clair aussi. Lorsque le lendemain je me réveillai avec l'aurore, la pensée que c'était déjà le jour décisif m'effraya presque et m'étonna davantage encore. Est-ce bien aujourd'hui? me demandai-je pour la centième fois sans pouvoir croire encore à la réalité de mon bonheur. Est-ce que c'est demain déjà que je ne dois pas me réveiller dans ma chambre, mais dans une maison étrangère? Dorénavant je ne l'attendrai donc plus et le soir je ne parlerai pas de lui avec Katia? je ne jouerai plus pour lui du piano dans la vieille salle de Vokrow? je n'irai plus le reconduire et ne craindrai plus pour lui dans les nuits sombres? Et je me rappelais que la veille, en s'en allant, il m'avait fait remarquer que c'était la dernière fois qu'il partait, et Katia en me faisant essayer ma robe nuptiale m'avait dit: « A demain! » Tout cela un moment me paraissait vrai, et une minute après ce me semblait impossible. Est-ce que véritablement j'allaïs vivre à Nikolsko avec ma belle-mère, sans mon vieux Grigorii, sans ma bonne Katia? est-ce que je n'embrasserais plus ma nourrice avant de me mettre au lit et ne me bénirait-elle plus de ses vieilles mains tremblotantes en murmurant: « Dieu te garde, demoiselle! » A partir de ce jour je deviendrais étrangère à moi-même et je commencerais une nouvelle existence, celle de mes rêves réalisés! Et c'était bien pour toujours cette vie nouvelle....

J'attendais mon fiancé avec impatience car ces pensées importunes me pesaient. Il arriva, et à peine fut-il là que la pensée qu'aujourd'hui même je serais sa femme ne m'effraya plus.

Avant le déjeuner nous allâmes assister à la messe funèbre qu'on célébrait en mémoire de mon père.

— S'il vivait encore maintenant! pensais-je en m'appuyant sur le bras de l'homme qui avait été son meilleur ami. Pendant ma prière je croyais presque entendre la bénédiction que mon père m'envoyait de là-haut. Nous marchions silencieux, et étions tous deux dans une disposition solennelle d'esprit et de cœur.

Tout à coup il me dit d'une voix émue comme en réponse à ma pensée intime:

— Votre père me dit un jour en plaisantant: « Marie-toi avec ma Mascha. » Dans ce temps-là vous étiez une enfant; j'aimais déjà vos yeux parce qu'ils ressemblaient à ceux de votre père, mais je ne savais pas alors qu'ils me seraient un jour si chers pour eux-mêmes. A cette époque je vous appelais « Mascha » tout court.

— Dites-moi *toi,* fis-je à voix basse.

— Je ne l'avais pas osé jusqu'à présent et je crois que c'est seulement, maintenant, que tu es à moi tout à fait, murmura-t-il.

Je voulais lui dire *toi* aussi.

— Pourquoi marches-tu si vite? lui demandai-je tout bas, rouge et honteuse.

Il pressa ma main plus fort et ses yeux devinrent encore plus rayonnants. Puis, lorsque nous revînmes, sa mère et les invités dont on n'avait pu se passer étaient déjà à la maison, et jusqu'au moment de nous rendre à l'église nous ne fûmes plus seuls.

L'église était presque vide: je voyais vaguement sa mère à droite de l'autel: à gauche était Katia avec un bonnet à rubans violets qui pleurait à chaudes larmes; et puis il y avait aussi tous nos domestiques et nos paysans qui m'observaient avec curiosité. Quant à lui je ne le regardais pas, mais je sentais sa présence. Lorsque le prêtre, tenant une croix à la main, se tourna vers nous, il dit avec émotion que c'était lui qui m'avait baptisée et que Dieu lui accordait aujourd'hui la joie de me marier. Katia et Tatiana Sicmienowna s'approchèrent afin de nous embrasser; tout le monde vint nous féliciter et j'entendis la voix de Grigorii qui faisait approcher notre carrosse; puis nous nous embrassâmes tous deux selon l'habitude, mais ce baiser fut étrangement froid et cérémonieux. « Et rien que cela ! » me dis-je au

moment où il me donnait la main pour m'aider à monter en voiture. Sur les vitres du carrosse on voyait se mirer le demi-cercle d'une lune glacée. Il s'assit à côté de moi, le cocher fit claquer son fouet et les chevaux partirent au galop. Blottie dans un coin je regardais les champs et les forêts qui avaient l'air de fuir dans notre course rapide; sans le voir je le sentais tout près et nous étions seuls!... mais cet instant que j'attendais avec joie et angoisse comme une félicité suprême me donnait peu de bonheur J'éprouvais un sourd dépit, mêlé de crainte, maintenant que tout était fini.

— Je n'ai pas pu croire jusqu'à ce moment que cela pût être.... me dit-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— Moi j'ai peur.... peur.... répondis-je.

— Peur de moi? Et il prit ma main et y appuya son front. Ma main inerte resta glacée dans la sienne et un frisson étrange me parcourut des pieds à la tête, puis mon cœur battit tout à coup très fort.... ma main tremblante serra la sienne, le sang affluait à ma tête; mes yeux cherchèrent avidement son regard et je sentis que je n'avais plus peur de lui; cette peur c'était de l'amour, un amour autre, neuf et plus intense que celui d'auparavant. Je sentis que j'étais à lui entièrement et pour la vie, et que j'étais heureuse.... heureuse de son pouvoir absolu sur moi!...

LÉON TOLSTOÏ
(Traduction par R. C. DE C***).

(*La suite à la prochaine livraison*).

HISTOIRE DE L'INVASION

DU

ROYAUME DE NAPLES PAR CHARLES VIII[1]

L'invasion de l'Italie par les troupes françaises fut un des graves événements de la fin du XVme siècle. Charles VIII occupait alors le trône de France. Rempli de courage et de bravoure, plus que jamais il rêvait la gloire des armes et cette idée plut à tous les courtisans, qui toutefois restaient partagés quant au mode d'exécution : les uns voulaient marcher vers le nord, les autres vers le midi.

Charles VIII qui, dès l'enfance, avait été nourri de l'idée de conquérir le vaste et riche royaume de Naples, fit pencher la balance vers l'Italie.[2] Ce projet, tenu bientôt comme arrêté, eut le temps de mûrir jusqu'à ce que Charles, prenant les rênes du gouvernement après la mort du roi son père, et solli-

---

[1] Partie diplomatique d'après les documents originaux italiens et français, par le baron PH. VAN DER HAEGHEN, ancien secrétaire de feu le duc Alberti de Chaulnes à Florence.

[2] Ceux de nos lecteurs qui désireraient des détails généraux sur la vie de Charles VIII, pourront consulter l'*Examen des droits de Charles VIII sur le royaume de Naples*, que nous avons publié dans la *Revue Historique* de Paris, tome XXVIII, page 89 et suivantes, ainsi qu'un mémoire napolitain officiel, contemporain des faits et inconnu jusqu'ici ; ce précieux document que nous publierons ultérieurement porte pour titre : *Jura Regum Aragonum in Regno Siciliæ scripta manu mei V. I. D. Abbatis Fernandi Apicellæ quondam regii consiliarii Joannis Battistæ fil. anno domini 1647. die 29 Aplis. quæ Jura fuerunt mihi improntu data a Josepho Corcione V. I. D. — Jesus, Maria, Joseph.*

cité au surplus par plusieurs princes italiens, se décidât à exécuter son projet de franchir les Alpes et de s'emparer du trône napolitain. Cela se passait en 1494.

Charles VIII se mit bravement à la tête de son armée, convaincu que, restant en France, il aurait grand'peine à distribuer les rôles en Italie, de façon à éviter les jalousies entre les grands de la cour et que, s'il y parvenait, aucun d'eux n'aurait jamais une autorité égale à la sienne, pour maintenir l'ordre parmi les troupes et pour commander les mouvements.

D'autres considérations tout aussi graves contribuaient à affermir Charles VIII dans sa résolution. Il ne se faisait pas illusion; il n'ignorait pas que la plus grande partie du royaume voyait l'expédition de Naples de mauvais œil. Il aurait inutilement tenté de convaincre ses adversaires; il fallait les entraîner, et pour les entraîner il fallait marcher en avant. « L'amour des Français pour la personne sacrée du roi est tel, disait-il, que s'ils la savaient en danger à l'étranger, tous, même les femmes, voleraient à son secours et combattraient pour lui plus courageusement encore que s'ils étaient en France.... Jeune, habitué au travail et à la fatigue, ajoutait-il, je ne crains pas la mort qui peut m'atteindre en France comme en Italie; j'ai foi en Dieu, j'ai foi dans le patriotisme de mes sujets, j'ai foi dans mon courage. »[1]

Voilà certainement l'expression de sentiments qui sont de nature à modifier un tant soit peu les appréciations désavantageuses de Commines et à ne faire voir dans les épithètes malsonnantes des Italiens que l'expression de leur dépit et peut-être de leur haine.

La situation politique de l'Italie était au niveau de la situation diplomatique en France: indécision, inquiétude, trouble partout. A Florence ils étaient tels que, grâce à l'aveuglement de Pierre de Médicis, ils préparaient la chute de sa maison.

Pierre Parenti, historien florentin, contemporain des faits qu'il raconte, a laissé un tableau saisissant de l'opinion publique parmi ses concitoyens, vers la fin du mois de janvier 1494.[2]

---

[1] Lettre de Barbiani à Ludovic, 6 mars 1494. — Lettre de Fr. della Casa à Pierre de Médicis, sans date. A. DESJARDINS, page 291.

[2] BIBLIOTH. MAGLIAB., *Istorie Fiorentine*, COD. CARTAC. in-folio

« Les affaires de France, écrit-il, commençaient à préoccuper le public; plus le Gouvernement s'efforçait de garder le secret, plus l'opinion s'émouvait, d'autant plus que le roi de France avait envoyé un courrier chargé de demander amicalement des gens d'armes et des fantassins, juste au moment où toute notre artillerie garnissait le port de Livourne. Avant de répondre à la demande du roi, il importait de l'examiner et l'on résolut de remettre la réponse par l'intermédiaire des ambassadeurs florentins à la cour de France; de cette façon on avait le temps de délibérer et au besoin de satisfaire à la demande du roi. Charles VIII considérait en effet l'entreprise contre Naples comme fort difficile à exécuter sans le concours des Florentins, et Pierre de Médicis ni ses partisans ne furent capables de tirer un parti avantageux de cette situation. Sans l'amitié de la cour de Naples, ils se considéraient comme seuls et abandonnés et ils croyaient dès lors ne pouvoir gouverner la ville sans danger; aussi étaient-ils décidés à prendre le parti d'Alphonse et à abandonner celui du roi de France. Mais les promesses déjà faites et le chiffre des valeurs florentines qui circulaient en France et qui dépassait 300,000 ducats, donnaient à réfléchir. »

Les Florentins, beaucoup moins portés que le chef de leur Gouvernement pour Alphonse qu'inquiets de l'état des choses, attendaient, désiraient, appelaient — bien que secrètement — l'arrivée des Français; ils avaient foi dans la Providence, ils haïssaient le roi de Naples, ils voulaient s'unir à Ludovic et, grâce au roi de France, reconquérir leur liberté si étrangement compromise par Pierre de Médicis.

Grâce à Pierre de Médicis, presque tous les Orsini avaient abandonné Alexandre VI et étaient entrés au service du roi de Naples. De leur côté, Prosper Colonna, seigneur de Piombino,

---

del sec. XVI (II, II, 129), tomo I, carta 30 v° et carta 31 r°. — Les autorités sur lesquelles nous nous appuyons ont toutes été directement empruntées aux Archives italiennes et françaises, sans en exclure les Archives secrètes du Vatican. Nous nous sommes également servi du texte des documents publiés par quelques auteurs français et italiens, entre autres, Trinchera, A. Desjardins, Guicciardini, M. Sanudo.

et d'autres barons se préparaient à la lutte et attendaient que Charles VIII donnât le signal de la guerre.

Fallait-il quitter le parti napolitain? Telle était la question fatalement imposée aux Florentins, question dont la solution n'était pas sans péril, s'ils songeaient à leurs nombreux compatriotes établis en France et aux transactions commerciales qui, devenues de plus en plus rares, créaient une détresse qui donnait à réfléchir. Il s'agissait donc de décider s'il était plus avantageux de sacrifier les établissements financiers et commerciaux des Florentins à Lyon et à Rome ou ceux qu'ils avaient à Naples.

Vainement Ferdinand avait-il chargé Luigi de Paladinis, appuyé et assisté d'un cardinal, de rappeler à Alexandre VI ses bons offices dans l'affaire de Virginio Orsini et dans celle du mariage de don Geoffroy; vainement agitait-il aux yeux du pape le spectre de l'invasion turque, Rome ne voulait pas empêcher la descente des Français en Italie, elle refusait même de recevoir don Frédéric que Ferdinand voulait charger de la négociation de cette affaire grave et épineuse.[1]

Voilà où en était réduit Ferdinand, roi que l'histoire nous dépeint comme cruel, terrible et perfide, mais auquel elle ne refusera pas la gloire d'avoir maintenu la monarchie napolitaine pendant plus de trente-cinq ans et la réputation d'un diplomate profond, du diplomate le plus profond après la mort de Laurent de Médicis. Par un fatal concours d'événements, le roi de Naples était le point de mire des efforts combinés d'une double compétition de succession: Charles VIII revendiquait les droits de la maison d'Anjou et Ludovic voulait s'emparer de ceux de Jean-Galéas Sforza qui, à titre de beau-fils d'Alphonse, avait allumé une haine mortelle entre le duc de Bari et Ferdinand.

Ludovic et Charles VIII avaient donc des intérêts connexes. Or, Charles VIII ayant rompu ses relations avec Ferdinand, celui-ci voyait lui échapper tout moyen d'action directe sur le roi de France; il ne lui restait donc plus qu'à s'efforcer de détacher Ludovic du parti français. Il fit une première tentative

---

[1] Lettres de Ferdinand à Luigi de Paladinis, du 2 et du 6 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, pages 380 et 393.

directe, en chargeant Antonio de Gennaro, son ambassadeur à Milan, de prier Ludovic d'ordonner à la France de cesser, dans le port de Gênes, l'armement et l'équipement de sa flotte. La France, disait-il, a des ports en Provence et comme suzerain elle n'a pas le droit de disposer de celui de Gênes. Il rappelait à Ludovic, dans les termes d'une formule assez commune dans ses dépêches, les malheurs qu'il appelait sur l'Italie en la mettant à feu et à sang; il lui exposait la gloire qu'il attachait à son nom, en se séparant du parti étranger; il terminait en conjurant Ludovic de bien peser le caractère des Français et leurs procédés en pays alliés ou cônquis. [1]

Ferdinand ne devait guère se faire illusion sur le succès de cette communication, aussi n'en attendit-il pas le résultat pour organiser ses forces de terre et de mer. Il nomma don Frédéric capitaine de la flotte, il lui fit remettre 100,000 ducats pour équiper et armer de nouveaux navires et lever des gens d'armes, de manière à en avoir 3,000 au printemps; il ordonna de fortifier non-seulement toutes les places maritimes, mais aussi les villes frontières. Pour récompenser le comte de Fondi de son dévouement au pays, il lui donna en mariage sa fille qui avait été promise au duc d'Urbin. Il créa gouverneur général de toutes les forteresses le cardinal Julien de la Rovère qui, chef d'un grand parti à Rome, possédait Ostie et Ronciglione [2] et devait quelques jours plus tard pacifier, au profit de Ferdinand, des dissensions survenues entre Guelfes et Gibelins, à Norcia. [3] Ferdinand assembla ensuite autour de lui le petit nombre de barons qui lui étaient restés fidèles. Il leur exposa les armements considérables qui se faisaient contre le royaume et la nécessité d'employer tous les moyens pour se défendre contre l'attaque de la France; il fit appel à leur dévouement et leur demanda pour le temps de la guerre 1,500 chevau-légers, ce qui était une charge énorme pour ces nobles, qui n'étaient qu'au nombre de 24. Le bruit courut même que Ferdinand était

---

[1] Lettre de Ferdinand à Antonio de Gennaro, 5 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, page 387.

[2] Lettre de Sigismond Golfus au marquis de Mantoue. ARCH. STOR. DI MANTOVA. E. XXXI, page 3.

[3] Lettre du même au même. IBID. E. XXV, page 3.

décidé à inonder l'Italie de 100.000 Turcs, si la nécessité de sa défense l'exigeait, menace à laquelle le roi de France aurait répondu qu'il aimait autant combattre les Mahométans en Italie qu'en Grèce.[1]

Ferdinand, parfaitement convaincu que la force des armes seule ne le tirerait pas du péril, la combina avec la ruse diplomatique et il s'adressa successivement à Gênes, à Venise, à Florence, à l'Espagne, pour en revenir finalement au pape, qui ne lui avait cependant guère laissé d'espoir.

Le roi de Naples n'hésita pas à s'adresser directement à Gênes, devenue le centre des arsenaux et des chantiers de l'armée et de la flotte d'invasion; il savait fort bien que Paul-Baptiste Frégose, qui s'était livré à lui pieds et poings liés moyennant 400 ducats par an[2] ne comptait pour rien à Gênes en ce moment et que « n'y povoit sa partialité riens, » ainsi que le dit Commines.[3] Il n'ignorait peut-être point que ce même Frégose, infidèle à ses engagements, avait livré à Charles VIII les lettres de don Frédéric et du cardinal Frégose et qu'il avait même offert de mettre au service du roi de France trois petits navires montés par 400 hommes. Charles VIII, il est vrai, obligé de ménager la susceptibilité des Adorno, n'avait pu accepter directement cette proposition, mais il avait enjoint à Paul-Baptiste de rester à la disposition de la France avec ses navires et il lui avait permis de conduire sa femme et ses fils en Provence.[4]

Ferdinand dut donc s'adresser à Augustin Adorno, qui était alors gouverneur de Gênes,[5] où le roi de France et le duc de Bari concentraient leurs forces armées et une flotte menaçante

---

[1] Lettre de Sigismond Golfus au marquis de Mantoue, 7 janvier 1494. ARCH. STOR. DI MANTOVA. E. XXXI, page 3.

[2] TRINCHERA donne au tome III, page 253 et suivantes, le texte d'une convention du 1er février 1492, par laquelle Paul-Baptiste Frégose s'engage, pour dix ans, à ne faire la guerre ni au roi de Naples ni à ses sujets, à ne prendre aucun engagement militaire sans l'autorisation de Ferdinand, qu'il devra suivre en cas de guerre, le tout moyennant 400 ducats par an.

[3] *Mém.*, tome II, page 563.

[4] Lettres de Barbiani à Ludovic, 6 et 30 mars et 15 juillet 1494. — Lettre de Ludovic à Barbiani, 14 juillet.

[5] GUICCIARDINI, tome Ier, page 164.

pour la sûreté de Livourne, ville voisine sur la voie de Naples et que Pierre de Médicis avait mise à la disposition de Ferdinand. Celui-ci n'ignorait certainement pas qu'Augustin Adorno et Jean Adorno, son frère, tenaient pour le moment le parti de la France, mais il n'ignorait pas non plus que les Génois étaient « gens enclins à toutes mutations,[1] comme Jean Adorno ne le prouva que trop dans la suite. »[2]

Il s'adressa donc directement à Augustin Adorno pour faire arrêter les armements formidables qui se préparaient contre lui à Gênes; il invoqua les liens d'amitié qui unissaient de date immémoriale Gênes et Naples; il fit appel à la prudence et à la justice; il le conjura de rester fidèle à ces traditions et de retirer son concours aux étrangers qui envahissaient l'Italie.[3]

Les Adorno, qui avaient nettement pris parti pour la France, ne purent que laisser cette sollicitation sans suite. Ludovic connaissait du reste parfaitement la situation. Ferdinand pouvait à fort peu de frais jeter le trouble dans Gênes, au moyen des quinze galères qu'il avait armées en 1493, s'emparer de quelque château fort génois, tels que celui de Portofino, et arrêter la construction des navires, dans les chantiers le long de la côte. Pour prévenir ces éventualités, la garnison avait été renforcée de fantassins, fournis moitié par Jean Adorno et moitié par Ludovic. Celui-ci, voulant de plus garantir la navigation et assurer la liberté du port génois contre toute attaque, y avait réuni quatre galères armées en 1493 et deux autres récemment équipées; ces six galères, jointes à six autres, que Ludovic devait y adjoindre, formaient une flotte qui stationnait dans le port de Gênes.[4] Ludovic poussa la prudence jusqu'à refuser un commandement quelconque sur la flotte à Jean-Louis de Fiesque, pour éviter toute apparence de flatter le parti des Frégose au détriment de celui des Adorno.[5]

---

[1] COMMINES, *Mém.*, tome II, page 563.

[2] ID., tome II, page 417.

[3] Lettre de Ferdinand à la Commune de Gênes, 5 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, page 389.

[4] Lettre de Ludovic à Barbiani, 11 janvier 1494. — Lettre de Sigismond Golfus au marquis de Mantoue, 7 janvier 1494. ARCH. STOR. DI MANTOVA. E. XXXI, page 3.

[5] Id., ibid., 12 janvier 1494.

Le roi de Naples ayant échoué du côté de Gênes, se tourna vers la république de Venise.

Venise, qui voulait rester neutre et qui du reste n'avait guère de sympathie pour Ferdinand, avait fait à Carlo de Rogeriis, ambassadeur napolitain, une déclaration dans laquelle elle exprimait, en termes généraux, son désir de voir la paix se maintenir dans le royaume de Naples et par conséquent dans toute l'Italie.[1] Ferdinand aurait désiré des engagements plus positifs et pour pousser Venise dans cette voie, il toucha le côté le plus sensible pour la république, nous voulons dire le côté commercial et la supériorité maritime. Il lui fit savoir que Charles VIII avait commandé la construction de trente-deux galères dans les chantiers de Gênes et qu'il en avait acquis vingt-quatre autres au prix de 550 ducats chacun; que la flotte française se complétait ainsi rapidement et menacerait sous peu les forces maritimes de l'Italie. Il en concluait qu'il fallait à tout prix empêcher Ludovic de prêter les mains à ce formidable armement en lui démontrant les malheurs sans nom qu'il allait attirer sur le pays; qu'il fallait surtout détacher le pape de l'alliance française, dont il avait le pouvoir d'arrêter la marche et le succès; que le pape, resté sourd jusque-là à ses prières, avait refusé à trois reprises de recevoir don Frédéric, son fils, pour discuter cet important objet; qu'il avait même refusé de laisser venir à Naples son fils, don Geoffroy, pour y contracter le brillant mariage qu'il lui avait préparé et qu'en somme Alexandre VI avait repoussé tous les moyens d'accommodement.[2]

Mais Venise se borna à tenir sa flotte sous voiles : ses intérêts n'en réclamaient pas davantage.

Pierre de Médicis, qui avait embrassé le parti napolitain, en dépit d'un grand nombre de Florentins, resta au moins fidèle jusqu'au dernier moment à Ferdinand. Pendant que celui-ci mendiait l'intervention des puissances italiennes et même celle de la cour d'Espagne pour se tirer du péril dans lequel il se trouvait, Pierre faisait des approvisionnements, armait des trou-

---

[1] Lettre de Ferdinand à Carlo de Rogeriis, 2 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, page 384.

[2] Lettres de Ferdinand à Carlo de Rogeriis, du 6, du 8 et du 10 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, pages 390, 404 et 418.

pes, s'assurait du concours du duc d'Urbin, se préparait en un mot à porter un secours efficace au roi de Naples.[1]

C'était donc à bon droit que Ludovic suspectait la neutralité dont les Florentins faisaient parade à Rome comme à la cour de Charles VIII.[2] Aussi chargea-t-il d'une façon expresse Barbiani, son ambassadeur, de remontrer à Charles VIII tout le péril que créait l'État de Florence, dont la neutralité pouvait à chaque instant se traduire en hostilités et d'engager le roi à forcer les ambassadeurs florentins, résidant auprès de lui, à se déclarer sans retard, sous peine de voir confisquer les biens que leurs concitoyens possédaient en France. Ludovic n'envisageait guère de meilleur œil la neutralité vénitienne et donnait le conseil d'envoyer un ambassadeur au doge pour obtenir la promesse d'une neutralité réelle.

En désespoir de cause, Ferdinand s'adressa aussi à l'Espagne; mais il eut beau dépeindre les actes de Ludovic sous les couleurs les plus noires; il eut beau déplorer la conduite du pape; il eut beau relever sa requête, en y constatant qu'il était à la tête de 3,000 hommes d'armes et de cinquante galères, l'Espagne resta immobile.[3]

La requête de Ferdinand, au trésorier d'Espagne contenait cinq mots bien vrais: *Tutto consiste in lo pontifice.* Cette conviction lui avait dicté ses lettres du 6 et du 9 janvier 1494, par lesquelles il chargeait de la façon la plus formelle Luigi de Paladinis de travailler auprès du pape pour qu'il entraînât Ludovic dans le parti napolitain et qu'il arrêtât l'invasion française: prières, sollicitations, promesses, tout fut mis en œuvre pour arracher Alexandre VI et par Alexandre VI Ludovic aux ennemis du royaume de Naples.[4]

L'infortuné Ferdinand, épuisé par de vaines tentatives à toutes les cours, effrayé des forces militaires qui étaient prêtes à passer les monts ou qui s'armaient à Gênes, jeta une dernière fois les yeux sur Alexandre VI. Il chargea le célèbre Jean

---

[1] Lettres de Ferdinand à Marino Tomacello, du 8 et du 13 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, pages 410 et 415.

[2] Lettre de Ludovic à Barbiani, 3 janvier 1494.

[3] Lettre de Ferdinand au trésorier d'Espagne, 8 janvier 1494. TRINCHERA, tome II, II, page 407.

[4] TRINCHERA, tome II, II, page 393.

Pontano, le 17 janvier 1494, d'adresser à Luigi de Paladinis, une longue lettre ou plutôt un mémoire détaillé, qui devait être communiqué au pape.[1] Cette pièce aussi intéressante qu'instructive, dévoile d'une manière tellement claire les idées et les opinions de la cour de Naples sur les personnes et les choses du moment, que nous croyons indispensable d'en donner une analyse.

« Il nous est revenu, dit Pontano, que le pape a pris l'avis du duc de Bari — probablement par l'intermédiaire du cardinal Ascagne, son frère — sur divers points de l'entreprise préparée par Charles VIII contre le royaume de Naples. Il lui a demandé d'abord quelle serait la conduite à suivre dans ses rapports avec la France. Ludovic lui aurait répondu qu'il serait prudent pour le pape d'entretenir ses relations avec nous par de bonnes paroles, sans toutefois donner ombrage à Charles VIII; il s'est efforcé de l'engager dans les projets antinapolitains, dont le succès était assuré par l'union de Rome avec la France. Il a soutenu que ce succès serait excessivement avantageux pour le pape; que si, au contraire, le pape se séparait de Charles VIII, tous les avantages qu'il pourrait obtenir de Naples ne compenseraient pas les pertes qu'entraînerait sa retraite.

« C'est là un raisonnement foncièrement subversif, qu'il est de toute nécessité de réfuter. Le pape ne sait que trop combien la guerre allumée en Italie lui serait funeste, surtout si elle était déclarée par les Français qui, rendus orgueilleux par la victoire, chercheraient à soumettre toute l'Italie, à rabaisser le Saint-Siège et à lui ôter toute autorité et toute puissance. Que le pape y songe bien : ses enfants trouveront chez nous ce que le roi de France ne pourra jamais leur donner.

« Le pape ayant dit ensuite qu'il dépendait de lui de suspendre l'arrivée des Français, le duc de Bari aurait affirmé de la façon la plus positive que, quoi qu'il arrive, l'expédition se ferait cette année et que, dans tous les cas, si elle ne se faisait pas, il avait le moyen de se rapprocher de nous, sans rien perdre du côté des Français. Il l'encouragea donc à persister dans son attitude et à ne pas s'en départir, même si les Français ne marchaient

[1] TRINCHERA, tome, II, II, page 421. — PASQUALE VILLARI, *La storia di Girolamo Savonarola*. Firenze, 1861, tome II, page XLIII et suivantes.

pas en avant, parce que, nous connaissant comme il nous connaissait, il était convaincu que nous ne voudrions pas du pape, non-seulement comme parent, mais même comme chapelain; que s'il se laissait entraîner, il resterait à notre discrétion et à celle des barons du territoire de Rome. Il vous sera facile, à vous et au cardinal Caraffa, de faire remarquer au pape que, s'il entre dans cette voie, il deviendra le client du duc de Bari, porté par sa nature au trouble et au désordre, tandis qu'avec nous, il vivrait libre, tranquille et sans dépense; il faudrait faire remarquer au pape que le but de ces raisonnements n'est autre que la guerre; qu'il faut songer aux résultats de la guerre et surtout d'une telle guerre, où se joueraient la propriété et la vie des hommes, l'honneur et l'existence des États. Attachez-vous à faire ressortir que Ludovic, en engageant le pape à nous endormir avec de bonnes paroles, donne la mesure de la confiance qu'il peut avoir en ses promesses.

« Le duc de Bari a ensuite abordé, sur la demande du pape, la question de nos préparatifs militaires sur terre et sur mer; il a dit que notre armée pouvait se composer de 3 ou 400 hommes d'armes et d'un petit nombre d'autres soldats; que nous étions dépourvus d'argent; que sur mer nous comptions faire beaucoup plus que nous ne pouvions et que nos armements étaient lents et tardifs. Naples n'est pas préparé, a-t-il dit, et il ne saurait plus l'être à temps, car les Français seront ici avant trois mois; le pape n'a donc rien à craindre, surtout s'il joint sa fortune à celle de Ludovic, lequel « prendra toujours en bonne considération tout ce qui peut arriver. » D'après ces dernières paroles, le pape pourra facilement juger si le duc se tient pour inférieur ou supérieur à lui et qu'en s'exprimant comme il s'exprime, il se constitue maître et chef et regarde le pape comme disciple et sujet. Notre armée et notre flotte seront plus considérables qu'on ne le croit; leur armement et leur équipement ne seront ni lents, ni tardifs; elles seront commandées par nos fils et nos capitaines fidèles qui se feront tuer plutôt que de reculer; la fortune de la guerre est instable, bien souvent elle a perdu ceux qui l'avaient provoquée et l'issue des combats n'est pas dans la main de ceux qui les engagent. Le pape, vicaire de Jésus-Christ, ne voudra pas s'exposer à de tels périls. Consultez du reste sur ce point la sagesse et la prudence du cardinal-archevêque de Naples.

« Le duc de Bari a soutenu que l'arrivée des Français était particulièrement favorable au pape en ce sens qu'elle le délivrerait de la servitude des barons romains et qu'elle renverserait Virginio Orsini, dont il pourrait partager les domaines entre ses fils; que jamais pareille occasion ne se représenterait et qu'il fallait la saisir des deux mains.

« De tels conseils peuvent faire juger les intentions du duc de Bari, qui constitue le pape en péril manifeste. Alexandre est vieux et les Orsini comptent de nombreux descendants à la fleur de l'âge; s'il succombe, il ne laissera que des fils étrangers, pour lesquels le futur pontife n'aura pas plus d'égards que ses prédécesseurs n'en ont eu en pareille circonstance. Le pape, qui a acquis une grande expérience du monde, sait parfaitement que s'il veut créer une position à ses fils, il doit la chercher dans le repos et dans la tranquillité, et non dans un péril évident pour le présent et pour l'avenir. Monseigneur Caraffa pourra vous donner d'excellents avis sur ce point.

« Le duc de Bari a continué en disant que les Français nous enlèveraient la plus grande partie de nos États; que nous et nos successeurs nous serions tellement abattus et opprimés que nous deviendrions les humbles vassaux des pontifes futurs et que notre abaissement, le renversement des Orsini et la dispersion des barons romains seraient un fait glorieux pour la papauté.

« Nous ne nous arrêterons pas à ce raisonnement qui ne convaincrait pas le jeune homme le plus inexpérimenté; nous constatons seulement que celui qui le tient ne vise qu'à mettre l'Italie en feu pour exécuter ses funestes projets.

« Consulté par le pape sur le danger imminent de l'invasion du sultan, Ludovic a répondu: « Lorsque les Turcs ont abordé en Italie, le pays était en paix et désarmé, c'est ce qui leur a donné la victoire; aujourd'hui que les Italiens sont prêts à la guerre, ils repousseraient le croissant; du reste il n'est pas encore question pour le moment de descendre en Grèce. Le fait donne un démenti à ce raisonnement: l'Italie épuisée, non-seulement ne pourra pas passer en Grèce, mais elle sera incapable de repousser toute invasion. Quant à la puissance des Turcs sur terre et sur mer, il est facile de la juger, puisqu'il y a deux ans ils sont entrés avec 200,000 hommes en Albanie. Jamais

nous n'appellerons les Turcs, comme Ludovic en exprime le doute. Nous sommes assez forts pour résister la première année; le temps et les événements peuvent amener des changements ou des morts en France ou en Italie, nous donner le dessus et nous frayer la voie pour traiter honorablement: jamais nous n'aurons l'infamie d'implorer le secours des Turcs. Triste destinée de devoir repousser une aussi odieuse accusation, à l'heure même où nous voyons la foi parjurée, la patrie, la religion foulées aux pieds, destinée qui nous rappelle qu'Innocent, tout pape qu'il était, insérait dans un de ses brefs ces paroles de l'antiquité: *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.* »

« Interrogé par le pape sur les dommages que causerait la descente des Français en Italie, Ludovic aurait répondu que ces dommages importaient peu, eu égard à l'autorité et à la puissance qu'acquerrait le Saint-Siège: celui qui a la fièvre, doit prendre le reméde. Le pape a la fièvre continue sous la servitude napolitaine et il ne doit pas regarder au remède pour s'élever de la servitude au pouvoir. C'était là des conseils à donner aux détrousseurs et aux voleurs de grands chemins et non à des pontifes qui ne sont grands que par l'intégrité et la sainteté: les pontifes intègres et saints réparent les scandales et vivent en paix et en liberté; ceux qui agissent comme l'indigne Ludovic, se rendent eux-mêmes esclaves.

« Pourquoi le duc de Bari engageait-il si vivement le pape à nous bercer de bonnes paroles? Évidemment pour trouver une justification toute prête, si les Français ne venaient pas; et s'ils venaient pour que, trompés par ces bonnes paroles, nous ne fassions pas de préparatifs et soyons pris au dépourvu.

« Le duc fait une description pompeuse des préparatifs de Charles VIII, de la flotte à l'ancre dans le port de Gênes, des troupes milanaises commandées par Galiotto de la Mirandola, Rodolphe de Gonzague et Nicolas de Correggio; il a dit que lorsque d'Esquerdes serait arrivé, le pape ferait ce qu'il voudrait de Julien de la Rovère et de Virginio Orsini. D'un autre côté, le cardinal Ascagne et Taverna, ambassadeur de Milan à Rome, ont exposé au pape qu'il était fort mal vu en France et que s'il s'aliénait complètement la faveur de la cour, en ne coopérant pas à l'entreprise napolitaine, Charles VIII refuserait

l'obédience ; qu'il s'entendrait avec l'empereur Maximilien pour le citer devant un concile ; que l'État de Milan ne pouvant se détacher de Maximilien, le duc de Bari devait suivre les deux souverains ; que le pape se trouverait alors en des circonstances fort fâcheuses, qu'il aurait contre lui les ultramontains et une grande partie de l'Italie et qu'il ne pourrait même pas compter sur le sacré collège. Nous tenons de bonne source que le pape a répondu sans hésiter au cardinal Ascagne et à Taverna qu'il n'avait l'intention ni de s'opposer aux Français, ni de contredire les propositions du duc de Bari qu'il approuvait et qu'il suivrait ; qu'à l'arrivée des Français le pape se tiendrait quelque temps neutre, mais que néanmoins, les Français venant ou ne venant pas, il continuerait à nous donner de bonnes paroles, selon le conseil du duc de Bari. Le cardinal Ascagne s'est ainsi assuré de la volonté du pape, qui n'a pas songé davantage à nouer avec nous des liens de parenté ou autres.

« Nous sommes certains de l'exactitude de ce dernier renseignement. Les autres détails peuvent n'être pas aussi positifs ; il est toutefois naturel de supposer que le pape, timide de sa nature, ait pris conseil de Ludovic et que celui-ci n'ait agi en cette circonstance comme il a précédemment agi en France.

« Il importe donc que vous et le cardinal-archevêque de Naples vous saisissiez l'occasion de réfuter tantôt l'un tantôt l'autre des arguments du duc ; que vous montriez les périls qu'il va courir ; que les procédés du duc sèment le scandale et suscitent la guerre ; que, quant à nous, nous évitons le scandale et nous cherchons à vivre en paix. L'an dernier le duc de Bari a allumé un incendie dans l'affaire Virginio Orsini, il en allume aujourd'hui un bien plus considérable, dont les flammes atteindront peut-être le pape. Sage et expérimenté, il doit embrasser le parti de la paix et ne pas se lancer dans les voies belliqueuses.

« Le cardinal-archevêque de Naples connaît le caractère du pape ; il lui appartient d'aller directement au but avec lui et de renverser les barrières élevées par le cardinal Ascagne ; d'attirer aussi les autres cardinaux dans la voie de la paix, dont jouissait toute l'Italie à l'avènement du pape. D'un côté, on lui offre la liberté, le gouvernement plein et entier de ses États, une gloire telle que nul autre pontife n'en a eu ; de

l'autre, on le menace d'un concile. L'offre ne dépasse-t-elle pas de beaucoup la menace? Du reste jamais la guerre de l'étranger en Italie n'a été faite au profit de l'Italie. »

Cette expression poignante d'anxiété, cette plainte amère du souverain délaissé, cet appel douloureux au milieu du naufrage, fut le chant du cygne pour Ferdinand: huit jours après, le roi de Naples trouva, comme le dit Roscoe, un sûr asile dans les bras de la mort.

Ferdinand était rentré le 22 janvier 1494 de Tripergole à Naples, où en descendant de cheval il perdit connaissance. Il revint à lui et crut le danger passé. Mais le 25, comme il s'entretenait avec don Frédéric, il se sentit tout à coup pris d'un suffoquement et il ne put que laisser échapper ces paroles en tremblant: « Mes enfants, soyez bénis. » Puis, se tournant vers le crucifix, il ajouta: *Deus propitius esto mihi peccatori*, et il rendit le dernier soupir.[1]

Ferdinand avait à peine fermé les yeux au Château-Neuf qu'Alphonse, son fils, se transporta dans le salon, où étaient assemblés les barons, dont il réclama les consolations. Jean-Jacques Trivulce lui répondit au nom de tous. Le roi, vêtu de deuil, s'avança ensuite et fut proclamé de la manière accoutumée, en présence de son frère, don Frédéric, prince d'Altamura, de Paul Trévisan, ambassadeur de Venise, d'Antoine Stanga, ambassadeur de Milan, de Dionigi Pucci, ambassadeur de Florence, qui, lui aussi, mourut à Naples avant l'arrivée

[1] SUMMONTE, *Ist. della città e regno di Napoli.* Napoli, 1675, tome III, page 539. On trouvera des détails sur la mort de Ferdinand dans l'ARCH. STOR. NAPOLET., 1877, livre III, page 544 et la description de ses exèques dans les ARCH. FIR., *Carte Strozziane*, filza 328, n° 80. — Cfr. PASSERO, *Giornali*, page 56. — BURCHARDI, *Diarium.* — CESTA, *Discorso delle cose del regno di Napoli*, page 7. — S. VOLPICELLA, *Collezione di opere inedite o rare di storia patria*, n° III. — MAZZELLA, *Le vite de're di Napoli.* Napoli, 1594, page 390. — *Compendium dell'historia del regno di Napoli.* Ven., 1591. — Voici l'épitaphe que lui fit BERNARDINO ROTA:

Fernandus fueram, felicis conditor ævi,
qui pater heu patriæ, qui decus orbis eram;
quem timuere duces, reges coluêre, brevis nunc
Urna habet; humanis i, modo fide bonis.

(*Carmen. illustr. poet. ital.*, tome VIII, page 156).

des Français. Le *Te Deum* fut chanté à la cathédrale et au retour eut lieu une cérémonie tout espagnole. Maître Pasquale castillan, ferma la porte du château et Alphonse cria : « Ouvrez ! » Maître Pasquale répliqua : « Et qui êtes-vous ? » Alphonse répondit, mais comme il n'était pas cru sur parole, il fallut qu'un des barons confirmât sa réponse. Alors seulement les portes furent ouvertes.

Pontano secrétaire des rois aragonais, proclama le prince Ferdinand de Capoue, duc de Calabre, et le roi chargea les ambassadeurs étrangers de faire savoir à leurs maîtres qu'il voulait vivre en bonne amitié et en bons rapports avec eux.

Pendant deux jours, le roi, les barons et les ambassadeurs vinrent respecteusement s'agenouiller autour du corps du roi défunt, vêtu de la tête aux pieds de brocart d'or : ils accompagnaient la reine veuve « qui s'était fait couper les cheveux et qui poussait des cris et des gémissements. » [1]

La mort de Ferdinand n'exerça aucune influence sur les projets de Charles VIII, mais elle modifia quelque peu les allures du Gouvernement napolitain. Alphonse, plus exécré encore des Napolitains que ne l'avait été son père, comprit que, dans la situation périlleuse où il se trouvait, il lui importait de faire disparaître ou tout au moins de diminuer la haine qu'il soulevait. Il l'essaya en accordant quelques concessions aux Napolitains. Du temps du roi Ferdinand, dit Stanga, presque toutes les parties du territoire de la province de Naples étaient réservées pour la chasse ; il y était interdit de cultiver, d'élaguer, de récolter. Le roi Alphonse leva cet interdit et permit à tout le monde de chasser. Il renonça au commerce et à l'industrie qu'il faisait pour son compte quand il était duc de Calabre ; il accorda la liberté du trafic et flatta les commerçants, surtout ceux de Gênes. Il promit même de payer les dettes de son père qui, disait-on, avait laissé trois millions. Les paya-t-il ? Nous n'avons aucun document qui l'établisse, mais l'histoire constate qu'Alphonse défendit, sous peine de mort, au notaire qui avait reçu le testament de Ferdinand, de le communiquer à qui que

---

[1] Lettre d'Antoine Stanga à Ludovic. ARCH. STOR. NAPOLIT., tome V, pages 212 et 213. — MARINO SANUDO, pages 34 et 35.

ce fût et que c'est ainsi que don Frédéric ne put en avoir connaissance, malgré les offres les plus brillantes.

Alphonse, en faisant part à la cour de Milan de son avènement au trône, exprima le désir de pouvoir désormais compter sur l'amitié et sur les bons conseils de Ludovic, auquel il voulait, ajoutait-il, offrir tout ce qu'il avait en sa disposition. [1] Naturellement Ludovic, qui avait eu soin de faire célébrer des obsèques solennelles pour Ferdinand, ne fut pas moins adroit qu'Alphonse: il n'eut garde de rejeter la proposition et répondit dans le même sens. [2] Ce jeu durait encore au commencement du mois de mars; nous lisons en effet dans une lettre adressée à Ludovic, le 12, par Antoine Stanga, son ambassadeur à Naples, que « les barons et les syndics des terres napolitaines avaient prêté hommage à Alphonse. [3] Pontano lisait la formule et chacun, à genoux, jurait et baisait la main du roi. Don Frédéric s'avança le premier, puis Stanga, au nom de Ludovic. Alphonse lui dit: « Je remercie tout particulièrement le duc de Bari de sa bienveillance. » [4] Vaines paroles qui ne furent suivies d'aucun rapprochement entre le roi et le duc.

Malipiero rapporte, à la date du 1er février 1494, une bulle papale encourageant la croisade déclarée par Charles VIII contre les infidèles et l'autorisant à traverser Rome à la tête de son armée. [5] L'origine de ce document, trouvé dans les bagages d'un soldat, en a fait suspecter l'authenticité, avec d'autant plus de raison qu'à part l'annaliste vénitien, aucun historien n'en fait mention. Pour nous la fausseté de la bulle du 1er février 1494 « troisième année de notre pontificat, » ne fait pas doute. Alexan-

---

[1] DE CHERRIER, tome Ier, page 382, d'après la pièce originale du 25 janvier 1494, vendue aux enchères publiques à Paris, le 1er janvier 1864.

[2] Février 1494. ARCH. FIR., *Rif.*, cl. X, dist. V, n° 40. — Cfr. A. GELLI, page 398.

[3] Cette prestation eut lieu le 1er mars 1494 et le lendemain Alphonse réunit un parlement général à l'hôtel du duc de Calabre, près de l'église de Santa, hôtel confisqué sur le prince de Salerne. ARCH. STOR. PER LE PROVINCE NAPOLETANE. An. 2do, fasc. III, pagg. 544 et 545.

[4] ARCH. STOR. NAPOLET., tome V, page 214.

[5] Tome VII, page 404.

dre VI, élu le 11 août 1492, était le 1er février 1494 dans la deuxième et non dans la troisième année de son pontificat; ce document n'est pas davantage du 1er février 1493, parce qu'il est signé par des cardinaux nommés postérieurement à cette date.

La prétendue bulle du 1er février 1494, aurait du reste été en contradiction formelle avec un bref dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.

Le parti que les conseillers de Charles VIII se vantaient, comme nous venons de le dire, d'avoir à Florence, était dirigé par Lorenzo II di Giovanni, fils de Pierfrancesco de Médicis et de Laudomia Acciaioli. Déjà sous le gouvernement de Laurent-le-Magnifique, ils s'étaient montrés remuantes et enclins à l'opposition. [1] Le début de Lorenzo dans la vie publique avait été une ambassade à la cour de France; cette circonstance, pour ainsi dire fortuite, l'avait imbu, ainsi que Giovanni son frère, des idées antinapolitaines, et constitués adversaires, non-seulement de Ferdinand et d'Alphonse, mais aussi de Pierre de Médicis, avec lequel nous les retrouverons aux prises.

Le 27 février 1494, Giovanni, parti de Venise, passait par Vérone pour se rendre à Mantoue, où il arriva le 2 mars 1494. Lorenzo était à Ferrare, [2] et il devait se retrouver à Florence dans les premiers jours de mars, pour recevoir le frère Lauro Bossi, envoyé de Charles VIII, dont Barbiani avait annoncé le départ par sa lettre du 8 février. Frère Bossi passait à Milan le 28, muni de lettres de créance du roi de France et d'une recommandation de Barbiani. Charles, qui n'était pas sans inquiétude au sujet de Lorenzo, dont la position avait été nettement définie dans le récent démêlé diplomatique, envoyait Bossi à Florence, pour lui donner un témoignage de sympathie, pour encourager ses amis, et pour imposer une juste modération à Pierre de Médicis et à ses adhérents. Ludovic donna à Bossi le conseil prudent de ne pas descendre au palais de Lorenzo, pour éviter le mécontentement de Pierre de Médicis et les dangers

---

[1] Gino Capponi, tome II, page 425.

[2] Lettre de Franconi, marquis de Mantoue, à sa femme, 27 février 1494. — Lettre d'Isabelle de Gonzague au marquis de Mantoue, 2 mars 1494. Arch. Stor. di Mantova, F. II, page 6.

inutiles qu'il pourrait lui créer. Il ne voyait pas d'inconvénients cependant à ce que Bossi lui donnât publiquement des marques de l'amitié du roi de France, ne fût-ce que pour témoigner à la population en quelle estime Charles VIII tenait ceux qui avaient la confiance et le courage de suivre son parti. Il y avait toutefois dans ces procédés un malaise et une contrainte qui faisaient d'autant plus vivement désirer à Ludovic de sortir de l'incertitude que créait la conduite de Pierre de Médicis. Aussi chargea-t-il expressément Barbiani d'engager Charles VIII à envoyer une ambassade à Florence pour obtenir une décision, non pas de Pierre de Médicis ni des Huit, mais du Grand Conseil. Il insista d'autant plus sur cet envoi, que Piero Alamanni, le nouvel ambassadeur de Florence à Milan, était arrivé sans aucune instruction spéciale à ce sujet, et s'en était référé à Guidantonio Vespucci et Piero Capponi qui devaient prochainement passer par Milan pour se rendre en France.[1] Piero Alamanni avait une mission, mais ce n'était pas du tout celle que Ludovic croyait : nous la retrouvons tout entière dans une dépèche que cet ambassadeur adressa de Vigevano à Pierre de Médicis, le 7 janvier 1494.[2] Alamanni venait tenter un effort décisif pour détourner Ludovic de la voie dans laquelle il était entré et pour conjurer les périls qu'il allait attirer sur l'Italie. Ludovic avait convenu sans difficulté des dangers de la situation, mais pour lui, avait-il ajouté, il n'y avait de danger plus grand que celui d'être regardé comme une sorte de bête féroce — *bestia* — et qu'abandonné de tout le monde, il avait cru prudent de se mettre sous la sauvegarde de la France ; que du reste au point où en étaient les choses, il était impossible d'amener Charles VIII, jeune, ardent, avide de gloire, à renoncer à son entreprise contre Naples.

L'entretien ne se borna pas là et Ludovic, malgré la conviction qu'il venait d'exprimer, discuta avec Alamanni toutes les circonstances *in*, *pro* et *contra* de la question.

Alamanni ne regardait pas comme un obstacle la jeunesse, l'amour de la gloire, le titre de roi de Naples et de Jérusalem

---

[1] Deux lettres de Ludovic à Barbiani, 28 février 1494.
[2] A. Desjardins, page 555 et suivantes.

déjà pris par Charles VIII. Son but principal, disait l'ambassadeur, est de marcher contre les infidèles, et il serait facile de lui fair voir que la conquête du royaume de Naples contrarierait ce but, en absorbant son argent et son temps, c'est-à-dire en mettant des obstacles à l'objet principal de son entreprise. En agissant ainsi, le roi de France assurerait la tranquillité de ses États, parce que la croisade éteindrait les jalousies des potentats de l'Italie et les forcerait même à concourir au succès d'une œuvre qui serait la gloire de Charles VIII et le salut de la chrétienté.

De l'avis de Ludovic ce raisonnement ne devait faire que peu d'effet sur le roi de France ; le pape du reste avait pris une attitude blâmable, en se déclarant pour Alphonse et en éveillant ainsi la juste susceptibilité de Charles VIII.

Quant à l'intervention de Maximilien, tous les raisonnements d'Alamanni ne purent convaincre Ludovic qu'il ne fallait pas s'y attendre ; il était convaincu que, la grandeur de l'un devant faire la grandeur de l'autre, ils devaient parvenir à s'entendre ; que du reste Maximilien avait été froissé plusieurs fois par le Saint-Siège et qu'il serait certainement heureux de se joindre à Charles VIII pour convoquer un concile.

En un mot, tous les raisonnements de l'ambassadeur florentin n'ébranlèrent pas la base du système politique de Ludovic. « Mon honneur et mes États sont en danger, dit-il en forme de conclusion, sauvez-les et je suis des vôtres. »

Il est incontestable que si Piero Alamanni, le diplomate adroit, profond, expérimenté, avait été envoyé à Milan six mois plus tôt il aurait pu imprimer une direction toute différente à la politique du duc de Bari ; mais aux mois de mai et de juin 1494, sa mission était tardive et elle resta sans résultat. Il n'était plus temps alors de songer à sauver l'indépendance italienne, et l'ambassadeur florentin mit vainement au service de cette cause, que les potentats italiens se faisaient un jeu de trahir selon leurs intérêts particuliers, toutes les ressources de sa sagacité diplomatique et tous les ressorts de sa longue expérience. Certes Ludovic, sollicité dans tous les sens, put avoir des hésitations dont la correspondance d'Alamanni ne fournit que trop de preuves immédiatement après la mort de Ferdinand, mais

Ludovic entraîné par les événements qu'il avait créés, aurait désormais vainement tenté d'arrêter l'invasion française.[1]

Qu'au point de vue de ses intérêts, Ludovic blâmât, comme nous venons de le voir, le pape d'avoir changé de ligne politique, cela se conçoit; mais que l'histoire accuse Alexandre VI d'avoir abandonné et trahi la France pour satisfaire des vues ambitieuses, pour donner un lustre nouveau à sa famille en l'alliant à celui d'Aragon et augmenter ainsi ses richesses et sa puissance, cela se comprend moins.

Des accusations de cette nature pouvaient rencontrer quelque créance, quand l'histoire était écrite par des auteurs ennemis de la papauté, tels que Guicciardini et Sismondi, ou par des auteurs fantaisistes qui devançaient Schiller dans l'art de fausser les causes et la marche des événements. Aujourd'hui l'historien a le devoir d'être plus exact et plus consciencieux; sa narration ne doit plus découler de son appréciation, mais son appréciation doit être prouvée par les documents qui se sont conservés dans les archives ou qui ont été publiés par la presse: c'est à eux que nous nous adresserons pour nous faire une idée exacte des choses.

Parenti croit qu'Alexandre VI se tourna du côté de Naples, parce que Alphonse était espagnol comme lui. C'est là une supposition fort naïve. Ferdinand n'était-il pas espagnol comme Alphonse, et cependant Ferdinand ne ferma-t-il pas les yeux sans avoir pu s'entendre avec Alexandre VI? Le pape n'était pas homme à mettre la nationalité dans le plateau de la balance qui allait peser ses destinées.

L'exaltation de sa famille et le placement de ses enfants, l'enrichissement en un mot et la gloire des Borgia ont servi de base à une accusation qui, répétée par la plus grande partie des historiens depuis quatre siècles, semble être arrivée à l'état de fait acquis à l'histoire.

Il faut remonter au mois de mars 1493 pour trouver la première trace de proposition de mariage entre Alexandre VI et le roi Ferdinand. Celui-ci reçut avec une inexprimable joie la communication que Luigi de Paladinis lui fit à ce sujet.

---

[1] A. Gelli, d'après les Arch. de Florence. Arch. Stor. Ital., tome III, xvi, page 400.

« Nous avons éprouvé un vif plaisir, répond-il à son ambassadeur le 12 mars 1493, en apprenant que le pape a exprimé le désir de se joindre et de s'unir à nous, non-seulement par la bienveillance et l'affection d'un père pour son fils, mais par des liens d'une parenté plus étroite : nous en avons ressenti une indicible satisfaction. » Le roi fait ensuite complaisamment ressortir les avantages que la famille du pape recueillera en mariant un de ses fils avec une fille de la maison royale de Naples et tout l'honneur qu'en rejaillira sur elle, comme le prouvent, dit-il, la puissance et les richesses dont elle a comblé la famille du duc d'Amalfi.[1]

Alexandre VI était cependant beaucoup moins pressé de placer ses enfants que ne l'affirment la plupart des historiens. Nous comptons dans l'espace de trois mois douze lettres dans lesquelles le roi de Naples presse son ambassadeur de décider le pape à conclure ce mariage ; nous le voyons même dans celle du 14 mars 1493 charger Paladinis de s'enquérir adroitement des motifs qui avaient déterminé le pape à renoncer à cette union[2] et Ferdinand mourut sans avoir vu ses vœux s'accomplir.[3]

La maison d'Aragon désirait beaucoup plus que le pape le mariage tant reproché à Alexandre VI. Alexandre VI pouvait trouver ailleurs des avantages au moins aussi considérables que ceux offerts tour à tour par Ferdinand et Alphonse. Charles VIII n'avait-il pas chargé le légat Gratien de Villanova d'offrir au pape tel rang et telle dotation qu'il ambitionnerait pour ses fils, tant en France qu'en Italie ? Charles n'était-il pas aussi riche et aussi généreux qu'Alphonse ? N'était-il pas aussi loyal que le roi de Naples ?

---

[1] Lettre de Ferdinand à Luigi de Paladinis, 12 mars 1493. TRINCHERA, tome II, I, page 320.

[2] TRINCHERA, tome II, II, page 23.

[3] Les documents diplomatiques prouvent donc qu'il y a à peu près autant d'erreurs que de mots dans ce passage de Sismondi : « Alexandre VI désirait avec ardeur la fortune de sa famille par des alliances brillantes. Il avait exigé que sa réconciliation avec la maison d'Aragon fût scellée par un mariage ; et quoiqu'il se contentât pour un de ses fils d'une fille naturelle d'Alphonse, fils de Ferdinand, il avait d'abord éprouvé le refus de celui-ci. » Tome VII, pages 359 et 360.

Mais les rois de Naples ne pouvaient trouver ailleurs qu'à la cour de leur suzerain les avantages qu'eux-mêmes recherchaient : l'alliance et l'appui moral de la papauté, bien autrement formidables alors que la force des armées. Et cela est tellement vrai qu'au moment où le pape se décida à quitter le parti français pour le parti italien, Alphonse, qui devait connaître le caractère difficile et incertain du pape,[1] voulut s'assurer irrévocablement l'appui qu'il cherchait et exigea comme ôtage un des fils d'Alexandre VI.[2] Quel intérêt le pape aurait-il pu avoir à empêcher que ce fils, déjà forcément ôtage d'Alphonse, devînt beau-fils de ce même Alphonse ?

Pour nous le parti pris par Alexandre VI, au mois de mars 1494, ne dépendit nullement de questions personnelles, qui laissent supposer une certaine liberté dans la manière d'agir. Les événements le pressaient et le serraient de toutes parts. *Non sa dove dare del capo*, dit Floramontus Brognolus dans sa lettre du 1er mars 1494. Nous allons voir que la décision qu'il prit lui était imposée, parce que c'était la seule qu'il eût à prendre.

La sympathie personnelle de Pierre de Médicis pour Alphonse, n'était un secret pour personne, mais cette sympathie eût-elle été acquise à la France, il reste toujours vrai que la situation de Florence, de Rome et de Milan était remplie de périls après la mort de Ferdinand.

Le nord et le centre de l'Italie se rappelaient avec amertume les démonstrations solennelles faites en 1493 par Péron de Basche et par d'autres envoyés français qui tous exprimaient le vif désir de poursuivre glorieusement l'entreprise contre le royaume de Naples, puis la croisade contre les Turcs. Et cependant depuis de longs mois, le projet n'avait point reçu le plus simple commencement d'exécution. Ces retards jetaient la déconsidération sur les projets de la France, sur son armée, sur sa flotte et justifiaient jusqu'à un certain point l'abstention des Florentins. Le pape qui, grâce au cardinal Ascagne, avait tenu jusque-là le parti de la France, voyait avec effroi que celui-ci ne faisait aucun préparatif ni sur terre ni sur mer.

---

[1] ARCH. FIR., *Rif.*, class. X, dist. I, reg. n° 88.

[2] Lettre de Jérôme Stanga au marquis de Mantoue, 26 mars 1494. ARCH. STOR. DI MANTOVA. E. XXV, page 3.

l'obédience; qu'il s'entendrait avec l'empereur Maximilien pour le citer devant un concile; que l'État de Milan ne pouvant se détacher de Maximilien, le duc de Bari devait suivre les deux souverains; que le pape se trouverait alors en des circonstances fort fâcheuses, qu'il aurait contre lui les ultramontains et une grande partie de l'Italie et qu'il ne pourrait même pas compter sur le sacré collège. Nous tenons de bonne source que le pape a répondu sans hésiter au cardinal Ascagne et à Taverna qu'il n'avait l'intention ni de s'opposer aux Français, ni de contredire les propositions du duc de Bari qu'il approuvait et qu'il suivrait; qu'à l'arrivée des Français le pape se tiendrait quelque temps neutre, mais que néanmoins, les Français venant ou ne venant pas, il continuerait à nous donner de bonnes paroles, selon le conseil du duc de Bari. Le cardinal Ascagne s'est ainsi assuré de la volonté du pape, qui n'a pas songé davantage à nouer avec nous des liens de parenté ou autres.

« Nous sommes certains de l'exactitude de ce dernier renseignement. Les autres détails peuvent n'être pas aussi positifs; il est toutefois naturel de supposer que le pape, timide de sa nature, ait pris conseil de Ludovic et que celui-ci n'ait agi en cette circonstance comme il a précédemment agi en France.

« Il importe donc que vous et le cardinal-archevêque de Naples vous saisissiez l'occasion de réfuter tantôt l'un tantôt l'autre des arguments du duc; que vous montriez les périls qu'il va courir; que les procédés du duc sèment le scandale et suscitent la guerre; que, quant à nous, nous évitons le scandale et nous cherchons à vivre en paix. L'an dernier le duc de Bari a allumé un incendie dans l'affaire Virginio Orsini, il en allume aujourd'hui un bien plus considérable, dont les flammes atteindront peut-être le pape. Sage et expérimenté, il doit embrasser le parti de la paix et ne pas se lancer dans les voies belliqueuses.

« Le cardinal-archevêque de Naples connaît le caractère du pape; il lui appartient d'aller directement au but avec lui et de renverser les barrières élevées par le cardinal Ascagne; d'attirer aussi les autres cardinaux dans la voie de la paix, dont jouissait toute l'Italie à l'avènement du pape. D'un côté, on lui offre la liberté, le gouvernement plein et entier de ses États, une gloire telle que nul autre pontife n'en a eu; de

l'autre, on le menace d'un concile. L'offre ne dépasse-t-elle pas de beaucoup la menace? Du reste jamais la guerre de l'étranger en Italie n'a été faite au profit de l'Italie. »

Cette expression poignante d'anxiété, cette plainte amère du souverain délaissé, cet appel douloureux au milieu du naufrage, fut le chant du cygne pour Ferdinand: huit jours après, le roi de Naples trouva, comme le dit Roscoe, un sûr asile dans les bras de la mort.

Ferdinand était rentré le 22 janvier 1494 de Tripergole à Naples, où en descendant de cheval il perdit connaissance. Il revint à lui et crut le danger passé. Mais le 25, comme il s'entretenait avec don Frédéric, il se sentit tout à coup pris d'un suffoquement et il ne put que laisser échapper ces paroles en tremblant: « Mes enfants, soyez bénis. » Puis, se tournant vers le crucifix, il ajouta: *Deus propitius esto mihi peccatori*, et il rendit le dernier soupir.[1]

Ferdinand avait à peine fermé les yeux au Château-Neuf qu'Alphonse, son fils, se transporta dans le salon, où étaient assemblés les barons, dont il réclama les consolations. Jean-Jacques Trivulce lui répondit au nom de tous. Le roi, vêtu de deuil, s'avança ensuite et fut proclamé de la manière accoutumée, en présence de son frère, don Frédéric, prince d'Altamura, de Paul Trévisan, ambassadeur de Venise, d'Antoine Stanga, ambassadeur de Milan, de Dionigi Pucci, ambassadeur de Florence, qui, lui aussi, mourut à Naples avant l'arrivée

[1] SUMMONTE, *Ist. della città e regno di Napoli*. Napoli, 1675, tome III, page 539. On trouvera des détails sur la mort de Ferdinand dans l'ARCH. STOR. NAPOLET., 1877, livre III, page 544 et la description de ses exèques dans les ARCH. FIR., *Carte Strozziane*, filza 328, n° 80. — Cfr. PASSERO, *Giornali*, page 56. — BURCHARDI, *Diarium*. — CESTA, *Discorso delle cose del regno di Napoli*, page 7. — S. VOLPICELLA, *Collezione di opere inedite o rare di storia patria*, n° III. — MAZZELLA, *Le vite de're di Napoli*. Napoli, 1594, page 390. — *Compendium dell'historia del regno di Napoli*. Ven., 1591. — Voici l'épitaphe que lui fit BERNARDINO ROTA:

Fernandus fueram, felicis conditor ævi,
qui pater heu patriæ, qui decus orbis eram;
quem timuere duces, reges coluêre, brevis nunc
Urna habet; humanis i, modo fide bonis.

(*Carmen. illustr. poet. ital.*, tome VIII, page 156).

des Français. Le *Te Deum* fut chanté à la cathédrale et au retour eut lieu une cérémonie tout espagnole. Maître Pasquale castillan, ferma la porte du château et Alphonse cria : « Ouvrez ! » Maître Pasquale répliqua : « Et qui êtes-vous ? » Alphonse répondit, mais comme il n'était pas cru sur parole, il fallut qu'un des barons confirmât sa réponse. Alors seulement les portes furent ouvertes.

Pontano secrétaire des rois aragonais, proclama le prince Ferdinand de Capoue, duc de Calabre, et le roi chargea les ambassadeurs étrangers de faire savoir à leurs maîtres qu'il voulait vivre en bonne amitié et en bons rapports avec eux.

Pendant deux jours, le roi, les barons et les ambassadeurs vinrent respecteusement s'agenouiller autour du corps du roi défunt, vêtu de la tête aux pieds de brocart d'or: ils accompagnaient la reine veuve « qui s'était fait couper les cheveux et qui poussait des cris et des gémissements. » [1]

La mort de Ferdinand n'exerça aucune influence sur les projets de Charles VIII, mais elle modifia quelque peu les allures du Gouvernement napolitain. Alphonse, plus exécré encore des Napolitains que ne l'avait été son père, comprit que, dans la situation périlleuse où il se trouvait, il lui importait de faire disparaître ou tout au moins de diminuer la haine qu'il soulevait. Il l'essaya en accordant quelques concessions aux Napolitains. Du temps du roi Ferdinand, dit Stanga, presque toutes les parties du territoire de la province de Naples étaient réservées pour la chasse ; il y était interdit de cultiver, d'élaguer, de récolter. Le roi Alphonse leva cet interdit et permit à tout le monde de chasser. Il renonça au commerce et à l'industrie qu'il faisait pour son compte quand il était duc de Calabre ; il accorda la liberté du trafic et flatta les commerçants, surtout ceux de Gênes. Il promit même de payer les dettes de son père qui, disait-on, avait laissé trois millions. Les paya-t-il ? Nous n'avons aucun document qui l'établisse, mais l'histoire constate qu'Alphonse défendit, sous peine de mort, au notaire qui avait reçu le testament de Ferdinand, de le communiquer à qui que

---

[1] Lettre d'Antoine Stanga à Ludovic. ARCH. STOR. NAPOLIT., tome V, pages 212 et 213. — MARINO SANUDO, pages 34 et 35.

ce fût et que c'est ainsi que don Frédéric ne put en avoir connaissance, malgré les offres les plus brillantes.

Alphonse, en faisant part à la cour de Milan de son avènement au trône, exprima le désir de pouvoir désormais compter sur l'amitié et sur les bons conseils de Ludovic, auquel il voulait, ajoutait-il, offrir tout ce qu'il avait en sa disposition.[1] Naturellement Ludovic, qui avait eu soin de faire célébrer des obsèques solennelles pour Ferdinand, ne fut pas moins adroit qu'Alphonse : il n'eut garde de rejeter la proposition et répondit dans le même sens.[2] Ce jeu durait encore au commencement du mois de mars ; nous lisons en effet dans une lettre adressée à Ludovic, le 12, par Antoine Stanga, son ambassadeur à Naples, que « les barons et les syndics des terres napolitaines avaient prêté hommage à Alphonse.[3] Pontano lisait la formule et chacun, à genoux, jurait et baisait la main du roi. Don Frédéric s'avança le premier, puis Stanga, au nom de Ludovic. Alphonse lui dit : « Je remercie tout particulièrement le duc de Bari de sa bienveillance. »[4] Vaines paroles qui ne furent suivies d'aucun rapprochement entre le roi et le duc.

Malipiero rapporte, à la date du 1er février 1494, une bulle papale encourageant la croisade déclarée par Charles VIII contre les infidèles et l'autorisant à traverser Rome à la tête de son armée.[5] L'origine de ce document, trouvé dans les bagages d'un soldat, en a fait suspecter l'authenticité, avec d'autant plus de raison qu'à part l'annaliste vénitien, aucun historien n'en fait mention. Pour nous la fausseté de la bulle du 1er février 1494 « troisième année de notre pontificat, » ne fait pas doute. Alexan-

---

[1] DE CHERRIER, tome Ier, page 382, d'après la pièce originale du 25 janvier 1494, vendue aux enchères publiques à Paris, le 1er janvier 1864.

[2] Février 1494. ARCH. FIR., *Rif.*, cl. X, dist. V, n° 40. — Cfr. A. GELLI, page 398.

[3] Cette prestation eut lieu le 1er mars 1494 et le lendemain Alphonse réunit un parlement général à l'hôtel du duc de Calabre, près de l'église de Santa, hôtel confisqué sur le prince de Salerne. ARCH. STOR. PER LE PROVINCE NAPOLETANE. An. 2do, fasc. III, pagg. 544 et 545.

[4] ARCH. STOR. NAPOLET., tome V, page 214.

[5] Tome VII, page 404.

dre VI, élu le 11 août 1492, était le 1er février 1494 dans la deuxième et non dans la troisième année de son pontificat; ce document n'est pas davantage du 1er février 1493, parce qu'il est signé par des cardinaux nommés postérieurement à cette date.

La prétendue bulle du 1er février 1494, aurait du reste été en contradiction formelle avec un bref dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.

Le parti que les conseillers de Charles VIII se vantaient, comme nous venons de le dire, d'avoir à Florence, était dirigé par Lorenzo II di Giovanni, fils de Pierfrancesco de Médicis et de Laudomia Acciaioli. Déjà sous le gouvernement de Laurent-le-Magnifique, ils s'étaient montrés remuantes et enclins à l'opposition. [1] Le début de Lorenzo dans la vie publique avait été une ambassade à la cour de France; cette circonstance, pour ainsi dire fortuite, l'avait imbu, ainsi que Giovanni son frère, des idées antinapolitaines, et constitués adversaires, non-seulement de Ferdinand et d'Alphonse, mais aussi de Pierre de Médicis, avec lequel nous les retrouverons aux prises.

Le 27 février 1494, Giovanni, parti de Venise, passait par Vérone pour se rendre à Mantoue, où il arriva le 2 mars 1494. Lorenzo était à Ferrare, [2] et il devait se retrouver à Florence dans les premiers jours de mars, pour recevoir le frère Lauro Bossi, envoyé de Charles VIII, dont Barbiani avait annoncé le départ par sa lettre du 8 février. Frère Bossi passait à Milan le 28, muni de lettres de créance du roi de France et d'une recommandation de Barbiani. Charles, qui n'était pas sans inquiétude au sujet de Lorenzo, dont la position avait été nettement définie dans le récent démêlé diplomatique, envoyait Bossi à Florence, pour lui donner un témoignage de sympathie, pour encourager ses amis, et pour imposer une juste modération à Pierre de Médicis et à ses adhérents. Ludovic donna à Bossi le conseil prudent de ne pas descendre au palais de Lorenzo, pour éviter le mécontentement de Pierre de Médicis et les dangers

---

[1] Gino Capponi, tome II, page 425.

[2] Lettre de Franconi, marquis de Mantoue, à sa femme, 27 février 1494. — Lettre d'Isabelle de Gonzague au marquis de Mantoue, 2 mars 1494. Arch. Stor. di Mantova, F. II, page 6.

inutiles qu'il pourrait lui créer. Il ne voyait pas d'inconvénients cependant à ce que Bossi lui donnât publiquement des marques de l'amitié du roi de France, ne fût-ce que pour témoigner à la population en quelle estime Charles VIII tenait ceux qui avaient la confiance et le courage de suivre son parti. Il y avait toutefois dans ces procédés un malaise et une contrainte qui faisaient d'autant plus vivement désirer à Ludovic de sortir de l'incertitude que créait la conduite de Pierre de Médicis. Aussi chargea-t-il expressément Barbiani d'engager Charles VIII à envoyer une ambassade à Florence pour obtenir une décision, non pas de Pierre de Médicis ni des Huit, mais du Grand Conseil. Il insista d'autant plus sur cet envoi, que Piero Alamanni, le nouvel ambassadeur de Florence à Milan, était arrivé sans aucune instruction spéciale à ce sujet, et s'en était référé à Guidantonio Vespucci et Piero Capponi qui devaient prochainement passer par Milan pour se rendre en France.[1] Piero Alamanni avait une mission, mais ce n'était pas du tout celle que Ludovic croyait: nous la retrouvons tout entière dans une dépêche que cet ambassadeur adressa de Vigevano à Pierre de Médicis, le 7 janvier 1494.[2] Alamanni venait tenter un effort décisif pour détourner Ludovic de la voie dans laquelle il était entré et pour conjurer les périls qu'il allait attirer sur l'Italie. Ludovic avait convenu sans difficulté des dangers de la situation, mais pour lui, avait-il ajouté, il n'y avait de danger plus grand que celui d'être regardé comme une sorte de bête féroce — *bestia* — et qu'abandonné de tout le monde, il avait cru prudent de se mettre sous la sauvegarde de la France; que du reste au point où en étaient les choses, il était impossible d'amener Charles VIII, jeune, ardent, avide de gloire, à renoncer à son entreprise contre Naples.

L'entretien ne se borna pas là et Ludovic, malgré la conviction qu'il venait d'exprimer, discuta avec Alamanni toutes les circonstances *in*, *pro* et *contra* de la question.

Alamanni ne regardait pas comme un obstacle la jeunesse, l'amour de la gloire, le titre de roi de Naples et de Jérusalem

---

[1] Deux lettres de Ludovic à Barbiani, 28 février 1494.

[2] A. DESJARDINS, page 555 et suivantes.

se rend maître de la femme en donnant un présent à la famille de celle-ci ; il acquiert par là le droit de propriété sur les enfants qu'il aura d'elle. Par ce présent la femme appartient légalement à son mari et ne peut en être séparée que par la restitution de la somme d'acquisition. La valeur de cette dernière réprime fréquemment la polygamie, car, vu sa paresse causée en partie par son tempérament natif et par le climat, le nègre vit dans des conditions fort modestes, qui mettent nécessairement un frein à ses désirs. La femme est pour lui une marchandise fort chère, mais elle est en même temps une compagne dans le sens le plus étendu du mot, car elle s'occupe de ses besoins matériels, elle travaille, elle gagne et la plupart du temps c'est la femme qui entretient l'homme et non l'homme la femme.

L'achat d'une épouse est, chez les Betschuans, accompagnée de toutes sortes de formalités. Le directeur des missions, M. Wangemann, donne l'originale description qu'on va lire d'un mariage chez les Bassoutos :

« C'est un ami du prétendant qui fait les premières démar-
« ches ; puis le jeune homme s'adresse aux parents de la jeune
« fille et si ceux-ci consentent il consulte enfin son propre
« père. Ce dernier expédie alors des femmes dans le *kraal* de
« la fiancée pour la soumettre à l'inspection, puis d'autres fem-
« mes sont envoyées encore pour faire une espèce de demande.
« Le père de la fille, charge à son tour des personnes d'aller
« dans le *kraal* du jeune homme, afin de le prier de formuler
« ce qu'il désire. La mère de la fiancée expédie en même temps
« au village natal une tabatière bien remplie, brodée en perles.
« Le futur beau-père assemble la parenté et essaye de leur
« extorquer le bétail nécessaire à l'achat de la fiancée. Le
« *kraal* nuptial est visité ensuite par le fiancé et ses camara-
« des qui profitent de l'occasion pour faire bombance et s'eni-
« vrer. Retourné chez lui, le jeune homme attend des semaines
« et des mois ; en renouvelant sa demande il est obligé d'ajou-
« ter encore du bétail. L'on finit par s'entendre et se mettre
« mutuellement d'accord. Après que les proches parents de la
« fiancée ont levé encore une contribution, la jeune fille est
« conduite par son futur dans sa maison au milieu de toutes
« sortes de cérémonies. En chemin la fiancée et ses compagnes

« essayent de nouveau d'extorquer quelques cadeaux. La jeune « femme retourne encore une fois dans son ancien *kraal* pour « chercher de la bière de Sorgho, de la farine, des grains, des « fèves, du tabac, des couvertures, des peaux, etc. Puis il y a « encore un grand banquet dans la nouvelle maison et enfin.... « enfin cette interminable comédie est terminée. »

Chez les Namaquas, les choses sont également compliquées. Les jeunes mariés sont obligés de demeurer pendant deux ans dans le village natal de la fiancée. Le gendre doit décharger son beau-père de tous les travaux pénibles et la mère veut se rendre compte par elle-même de la manière dont il traitera sa fille. Selon la conduite de l'époux, ce temps d'épreuve peut être raccourci et le jeune couple est libre alors de s'établir pour son compte.

Comme on le voit, la femme est ici quelque peu favorisée; mais, en général, il n'en est pas de même dans l'Afrique entière, où son sort est loin d'être enviable. Accouplée de très bonne heure, souvent même enfant encore, elle forme presque exclusivement la partie travaillante de la population, pendant que l'homme fait de la politique au conseil, s'installe près de la cruche à bière, ou va à la chasse et à la guerre. Il y a cependant quelques tribus où les hommes s'occupent de l'agriculture et de la garde des troupeaux.

Stuart-Mill voit dans le mariage la cause véritable de l'esclavage des femmes. Pour ce qui est des Africaines, il a parfaitement raison. L'immoralité de la polygamie porte partout ses mauvais fruits chez les nègres et est certainement la raison du misérable sort des femmes. Il y a cependant des philosophes qui considèrent la polygamie comme le type naturel du mariage et la monogamie comme un état contre nature. Arthur Schopenhauer dit, par exemple: « La position avanta« geuse et dénaturée, que l'organisation monogamique et les lois « matrimoniales qui s'y rattachent donnent à la femme, en la « faisant l'égale de l'homme (ce qu'elle n'est à aucun point de « vue), font hésiter souvent les hommes sages et prudents à « accomplir un aussi grand sacrifice, à conclure un pacte aussi « disproportionné. Pendant que chez les peuples polygames « chaque femme a son avenir assuré, chez les monogames, par « contre, le nombre des femmes mariées est restreint et il y a

« une quantité de femmes sans appui, qui dans les hautes clas-
« ses végètent comme de vieilles filles inutiles, et dans les
« basses couches de la société succombent sous le poids d'un
« travail excessif ou deviennent des filles de joie. »

Schopenhauer prétend ensuite, qu'il n'y a pas à discuter sur la polygamie, mais qu'il faut l'accepter comme un fait universellement répandu dont il n'y a plus qu'à établir les règlements.

« Où se trouvent, demande-t-il, de vrais monogames ? Nous
« tous vivons, au moins pendant un temps, le plus souvent
« toute la vie, dans la polygamie. Puisque donc les hommes ont
« besoin de plusieurs femmes, qu'y a-t-il de plus juste que de
« pouvoir, que d'être obligé d'entretenir ces femmes ? »

C'est ainsi que parle le célèbre pessimiste allemand.

Inutile d'ajouter que nous ne partageons point ces idées psychologiques et que Schopenhauer aurait sans doute changé d'opinion, s'il avait vu de ses propres yeux la misère que la polygamie, au point de vue des mœurs, a apporté aux peuples sauvages.

L'Afrique est tout particulièrement le pays de la polygamie, et ses côtés sombres s'y montrent avec plus d'évidence qu'ailleurs.

Lorsqu'on voit un prince de Dahomey, un empereur du Maroc et autres potentats nègres compter leurs femmes par centaines et avoir en outre des concubines et des esclaves appelées, elles aussi, à servir de pâture aux fantaisies momentanées du maître, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître les effets déplorables de la polygamie. Les fâcheuses conséquences de cette institution immorale sont quelque peu adoucies là où, comme à Sennaar, chaque épouse a son ménage séparé. Chez les Cafres toute femme a sa maison, sa cour, son jardin, ses ustensiles à elle.

Comme les femmes coûtent de l'argent et ont ainsi une valeur intrinsèque, elles sont souvent la cause de luttes chez les peuplades africaines du centre. C'est spécialement le cas lorsque la tribu ou la famille d'une femme décédée ou divorcée — car le divorce est en Afrique partout en usage, même pour des motifs sans importance — refuse de rendre le prix d'achat.

Les femmes ont, du reste, dans quelques endroits des privilèges particuliers ; comme tels, citons la polyandrie, cette honteuse coutume, contraire à toute idée de morale, qui se rencontre

assez souvent dans l'intérieur de l'Afrique. La femme, chez certaines peuplades nubiennes, a le droit de revendiquer pour elle le troisième jour de la semaine et d'accorder ses faveurs à d'autres, soit à un ami, soit à un voyageur de passage. Sur les bords du Nil Blanc, elles sont épargnées en temps de guerre. Dans les contrées où les femmes sont soldats, elles jouissent également de quelques avantages. Lequel de nous n'a entendu parler des troupes d'amazones du roi de Dahomey qui, divisées en bataillons, prennent part aux assauts les plus dangereux? Elles se composent presque exclusivement d'esclaves, la plupart jeunes et gracieuses; vêtues de jolis costumes aux couleurs vives, armées de couteaux, de lances, de mousquets, elles ne cèdent en rien aux hommes, ni dans leur aspect guerrier ni dans leur cruauté sanguinaire. « Nous t'avons détruit Attapam, donne-nous aussi Abbeokuta! » criaient les amazones à leur chef Ghezo, lorsqu'elles eurent appris ses projets de pillage sur cette riche ville commerçante.

Stanley trouva également le célèbre roi Utesa de Uganda entouré d'une garde d'amazones dont il fait la description suivante:

« Elles sont toutes charmantes, brunes, avec de belles gorges « virginales. Mais ce qui m'a le plus frappé en elles, c'est l'effet « de la discipline. Ces yeux timides et attentifs qui se fixent « sur le monarque pour deviner ses moindres désirs démon- « trent que, quelque dévouées qu'elles soient, elles ont assisté « à d'autres scènes qu'à celles de l'amour. »

Les Africaines font preuve de beaucoup de courage. Le roi Ghezo louait la vaillance et l'audace de son armée féminine et racontait que souvent elle s'emparait d'endroits devant lesquels les soldats mâles s'étaient vus forcés de reculer.

Ainsi les femmes de l'Afrique sortent fréquemment du cercle d'occupations que leur assigne la nature pour prendre une part active à la vie publique; il y a parmi elles non-seulement des célèbres généraux, mais aussi des politiques importants et les souveraines africaines ont, de tout temps, fait parler d'elles.

Nous nommions tout à l'heure la polyandrie. Il faut distinguer cette coutume, dont la cause est souvent l'économie, d'avec les communautés de femmes de certaines castes guerrières, auxquelles le célibat est imposé par la loi.

La polyandrie ainsi que la polygamie engendrent toutes sortes d'enchevêtrements de famille qui occasionnent souvent des mariages entre très proches parents. C'est un fait bien étrange que les peuples les plus élevés intellectuellement soient précisément ceux qui autorisent ces unions honteuses, tandis que les derniers occupants de l'échelle humaine, les Buschmanns et les Hottentots, par exemple, abhorrent l'inceste sous toutes ses formes. Parmi les nègres de la Côte-d'Or le soi-disant *devoir du beau-frère* est en honneur; chez les anthropophages Fans, au contraire, les mariages entre parents, même au degré le plus éloigné, sont punis de mort, et les hommes vont toujours chercher leurs femmes chez d'autres tribus.

Nous avons dit que le divorce était partout en usage en Afrique, et c'est généralement le mari qui est le plus favorisé. Chez les Dinkas la répudiée conserve sa maison, y demeure avec ses enfants, et son ancien époux est obligé de lui fournir les aliments. Il règne chez les Baris un très joli état de choses: lorsque les temps sont mauvais les femmes s'enfuient pour ne plus revenir. Chez les Kimbundas, la femme ne peut demander le divorce que lorsqu'elle est sans enfant, et qu'il est prouvé que c'est la faute du mari. D'ordinaire pourtant l'homme à le droit de divorcer, quand il veut, de sa femme, tandis que celle-ci n'est point protégée par la loi. A la mort de son seigneur et maître, elle passe dans les mains du fils de ce dernier, qui hérite de toutes les femmes de son père, exceptant peut-être celle qui l'a mis au monde. La femme, la plupart du temps, constitue le souffre-douleur de la famille tyrannisée par le mari. Il existe cependant des tribus africaines où, non-seulement tous les droits de famille dérivent de la mère, mais où elle transmet aussi à ses descendants sa situation et son nom.

L'Africaine aime; elle est capable d'aimer avec toute l'ardeur de son climat brûlant. Il y a de nombreux exemples d'amours fidèles, qui ne reculèrent pas même devant la mort. D'un autre côté, le rôle servile et dégradant que joue la femme en Afrique, étouffe trop souvent en son germe toute impulsion noble, et il faut chercher parmi des centaines de femmes pour en trouver une qui ait eu le bonheur de pouvoir suivre son inclination. Il y a également des Africaines assez fières — lorsqu'elles se voient trompées dans leur tendresse — pour quitter leurs maris et retourner chez elles avec tout ce qu'elles possèdent.

Nous ne devons point oublier, du reste, qu'il y a des peuples en Afrique qui ignorent non-seulement le mot, mais l'idée même de l'amour. Chez ces peuplades bestiales l'union de l'homme et de la femme a uniquement pour but la reproduction de l'espèce; les rapports sexuels leur remplacent tout. Ce manque d'amour idéal, au sens où nous l'entendons, leur ravit une des seules différences essentielles qu'ils pourraient avoir avec les bêtes.

Le sentiment maternel est généralement plus fort que l'amour, chez les peuples non corrompus, bien entendu. Les voyageurs rapportent un grand nombre de touchants exemples d'amour maternel donnés par les Africaines. Elles sont, comme ailleurs, chargées d'élever leurs enfants, surtout les filles, les garçons étant placés sous la garde du père. Il est vrai de dire que cette éducation ne mérite guère ce nom. Là-bas aussi la trop grande tendresse des mères pour leurs enfants produit de mauvais fruits. Mais comme nous l'avons déjà fait remarquer l'amour maternel ne règne que chez les tribus non perverties; les Africaines civilisées connaissent rarement ce sentiment.

Winwood Reade, le meilleur connaisseur de l'Afrique orientale, raconte ce qui suit, en parlant de son séjour dans l'état nègre *civilisé* de Sierra-Leone:

« Un jour, en errant dans la ville, je vis une négresse avec « un très joli enfant.

« — Voilà une petite bien mignonne, lui dis-je, est-ce votre « fille?

« — Oui, c'est mon enfant, elle est bien belle, ne voulez-vous « pas me l'acheter?

« — Pour combien? que dois-je vous donner?

« — Beaucoup de rhum et des habits, c'est le prix que je de- « mande; je serais bien aise de m'en débarrasser.

« Je pensai en moi-même: cette femme est certainement « une pauvre païenne, qui arrivée depuis peu de l'intérieur, ne « connaît encore rien du christianisme. A ce moment les clo- « ches commencèrent à sonner, je m'arrêtai et la femme me dit:

« — N'entendez-vous pas sonner? Attendez-moi un instant, « je veux aller à l'église; lorsque le service sera fini, nous « pourrons continuer nos pourparlers. » . . . .

Y a-t-il beaucoup de jolies Africaines? Telle est la question que posent sans doute quelques lectrices et surtout bien des lecteurs.

Assurément, et même en grand nombre; il n'est pas rare que le voyageur venant des contrées civilisées, ne soit charmé par la beauté et la grâce de certaines Africaines. La plupart, tant qu'elles sont jeunes, ont un corps extrêmement bien fait dont les formes sont très pures, une peau douce comme du velours, un joli visage, au regard ouvert embelli par ce sourire malicieux — propre à plusieurs jeunes filles noires — que rehaussent encore une joyeuse contorsion habituelle du coin de la bouche et deux rangées de dents blanches toujours découvertes. Cette image est bien capable d'émerveiller même l'étranger le plus blasé.

Toutes ces grâces, malheureusement, se fanent très vite; l'embonpoint, général en Afrique, fait le reste; et cette charmante jeune fille se transforme bientôt en une de ces grosses *beautés* qui sont admirées seulement par les Africains. Il y a des tribus, où la considération qu'on porte à la femme, se mesure à sa graisse, et où les jeunes filles ne sont déclarées mariables que lorsqu'elles ont atteint un certain degré d'obésité. Qu'y a-t-il d'étonnant si là-bas l'engraissement est érigé en système?

Il est difficile de prononcer un jugement général, qui s'étende indistinctement à toute la population nègre, celle-ci se composant des éléments les plus hétérogènes. Il existe des races dont le type est la caricature absolue de la laideur; il y en a d'autres par contre, qui sont d'une grande beauté. Aussi doit-on, en rendant hommage aux avantages corporels de l'Africaine, essayer de conformer ses vues aux différentes conditions qui règnent en Afrique.

Il y a donc des Africaines jolies. Ce fait est confirmé par M. Wenwood Read, dans la description qu'il nous donne de son séjour à l'île du Prince. Nous en extrayons un passage, également intéressant au point de vue de l'état moral des négresses:

« Dans cette île et surtout dans celle de Saint-Thomas, l'on « se sert comme missionnaires de novices noirs, qui vont sur « les différentes parties de la côte porter leur obole à la grande « œuvre de la civilisation. Je dois avouer, que d'après tout « ce que j'ai entendu, ces prêtres ne sont point des modèles « de vertu, mais la cause en est au grand relâchement des « mœurs publiques. On a beaucoup blâmé Platon d'avoir, dans « sa *République*, fait des femmes un bien commun. J'ai eu « l'occasion, sur cette petite île, d'étudier ce système qui y

« prospère et fleurit. Je n'ai jamais vu en Afrique autant de « belles filles et un aussi grand nombre de personnes heureuses « qu'à l'île du Prince. Une grande partie de celles-ci sont escla- « ves, mais malgré cela elles ne travaillent pas beaucoup, leur « sol fertile ne réclamant que peu de culture. Les esclaves de « maison du négociant africain, sont plus nombreuses, plus pa- « resseuses, plus tyranniques que les domestiques élégants et « présomptueux de nos grandes familles européennes. On voit « errer ces créatures toute la journée dans les rues, vêtues de « longues robes flottantes en coton, la tête couverte d'un fichu « noué avec goût; lorsqu'elles rencontrent quelqu'un, elles lui « jettent un regard souriant, capable de faire damner un saint; « pensez alors l'impression qu'il produit sur un pauvre pécheur! « Elles causent, en accompagnant leurs paroles d'un rire si « captivant, que le cœur à moitié mort par un séjour prolongé « en Afrique, se réchauffe et reprend vie. Alors des yeux lumi- « neux se fixent sur toi, des mains douces jouent à cache-cache « dans tes cheveux, tu es assis sous un fier palmier, surnommé « avec raison par Linné le roi des végétaux, tu bois du lait « de noix de coco, tu apprends un dialecte portugais, tu jouis « avec volupté de ta sieste tranquille de l'après-midi et tu te « sens presque tenté de renoncer à la vie, à la noble activité « du monde, pour rester ici à rêver, rêver, toujours rêver! »

Examinons maintenant la manière dont les Africaines s'habillent et s'ornent. La coutume de porter des vêtements provient, d'une part, de la nécessité de protéger leur corps contre les intempéries du climat, de l'autre d'un certain sentiment de décence et de pudeur, mais elle a surtout sa source dans le goût de la parure; différents faits le prouvent clairement. Chez les peuplades qui ont l'habitude de tatouer leur corps, les femmes se trouvent suffisamment habillées lorsqu'elles sont couvertes de tatouages. La convenance, en ce qui regarde l'habillement, joue un fort petit rôle chez les Africaines, et si par hasard elle entre en scène, elle revêt les formes les plus étranges. Chez les Hottentots, la femme doit couvrir soigneusement sa nuque; chez les mahométans de l'Afrique, elle est obligée de se voiler sévèrement le visage; en cas de nécessité il lui est permis de montrer celui-ci, à condition que la partie postérieure de la tête demeure cachée. D'ordinaire elle se contente des vêtements les

plus élémentaires. Les Gallas, les Niams-Niams et différentes tribus sauvages, couvrent avec des morceaux de cuir et de fourrure certaines parties de leur corps; d'autres peuplades, les Bertas, par exemple, ne cachent que la partie postérieure de leur personne seulement. De nombreux habitants de l'Afrique centrale, parmi lesquels les Schilluks et les Dinkas, préfèrent l'absolue nudité à tout autre costume. Les peaux d'animaux sont d'un usage général; en réunissant ensemble celles de quadrupèdes petits et grands, l'on fabrique souvent des manteaux bigarrés d'un goût parfait. Qui n'a entendu parler de ces belles sandales, fréquemment travaillées avec art et luxe, que portent aux pieds plusieurs peuples de l'Afrique?

La plupart des tribus africaines connues ne se limitent point à ces simples vêtements, mais elles essayent d'embellir et d'orner leur corps de différentes façons. La couleur y joue un grand rôle. Les femmes hottentotes se peignent avec de l'ocre, de la chaux ou du charbon; celles des Monbuttus se préparent avec du bois rouge pulverisé un fard pourpre très apprécié. Plusieurs teignent leurs lèvres en bleu, d'autres en rouge sang. Elles peignent également leurs sourcils pour embellir leurs yeux. Plusieurs Africaines sont assez naïves pour trouver joli une grande tache rouge sur le nez. Le tatouage, qui se distingue de la peinture en ce que la couleur incisée dans la peau devient ineffaçable, est aussi fort en honneur sur le continent noir, plus encore près des femmes que près des hommes. Il est fort étrange que le soi-disant sexe faible se soumette volontiers à cette opération douloureuse, tandis que le sexe fort semble la redouter et préférer la peinture superficielle. Pour l'expliquer, l'on peut facilement admettre, que tant en Afrique qu'en Europe la vanité joue un grand rôle et aide à supporter les souffrances de cette méthode d'embellissement très discutable.

Une de ses formes les plus étranges est le percement et l'élargissement du bout de l'oreille. Chez plusieurs tribus, on a l'habitude de l'étendre et de l'allonger jusqu'à ce qu'il touche les épaules. On introduit dans le trou percé dans l'oreille toutes sortes d'ornements: des morceaux de bois de différentes grandeurs, des chandelles, des pièces de métal, etc. On maltraite de la même façon la bouche et le nez, sous prétexte de les embellir. Qui n'a entendu raconter que l'Africaine, par un agrandisse-

ment graduel de la lèvre supérieure ou inférieure, souvent de toutes deux, parvient à pratiquer une ouverture, dans laquelle un objet de la grandeur d'une pièce de cinq francs environ parvient à être introduit sans peine? L'on peut facilement se figurer l'effet produit par des lèvres ainsi défigurées, en disant qu'elles ressemblent étonnamment au bec d'un canard; il est également possible de se rendre compte du bruit provoqué par l'entre-choquement des lèvres. Dans plusieurs endroits l'on perce aussi le nez et l'on y fait entrer des tiges de bois, des cercles et autres parures.

Le corps lui-même est surchargé d'ornements ; le cou, les pieds, les doigts et les orteils sont couverts d'anneaux. Stanley raconte que les femmes du roi nègre de Tschumbiri portaient toutes des colliers de laiton de cinq à huit centimètres d'épaisseur, qui cachaient complètement le cou et représentaient un poids de trente livres environ. Elles les portaient avec bonheur malgré leur lourdeur. Était-ce peut-être un signe de haut rang et de richesse ! Plusieurs tribus africaines savent également confectionner des joyaux de pierres et de métaux précieux, des colliers, des anneaux de toutes sortes, des diadèmes, capables d'exciter l'admiration du connaisseur. Une jolie Égyptienne, portant le bijou *Ksors* sur le fez impertinemment posé sur sa tête, est belle, même aux yeux de l'Européen blasé, et les filles fellahs et mauresques rehaussent encore par leurs ornements leurs charmes personnels. Même en Kabylie, j'ai trouvé des femmes et des jeunes filles parées de beaux et précieux joyaux. Si seulement l'on pouvait abolir cet horrible anneau du nez ! Mentionnons aussi les perles de verre, d'origine européenne, employées dans l'Afrique entière. Les femmes Bongos emploient des queues d'animaux comme parure ; avec beaucoup d'art elles s'en fabriquent souvent en liber et en fil de coton ; elles les attachent par derrière à la ceinture et les font retomber en queue de cheval.

Les Africaines excellent dans la coiffure ; elles aiment leur chevelure et l'arrangent et l'embellissent de différentes manières. Plusieurs la poudrent avec de la suie, y appliquent de la chaux, la frottent avec du beurre ou collent les cheveux ensemble au moyen de suc de gomme. On voit sur elles les plus étranges tresses, bourrelets, chignons qu'il soit possible d'imaginer. Les

Monbuttus couvrent leurs chignons et leurs nattes avec des espèces de chapeaux garnis de plumes. Mais qu'est-ce tout cela en comparaison de la grande auréole des femmes Niams-Niams, des boucles tire-bouchons et des étages superposés d'autres Africaines !

On soumet également les dents à toutes sortes de manipulations. On les lime en pointe vers le haut ou le bas; ailleurs on les arrache à moitié ou on les coupe jusqu'à la gencive; autre part encore on les perce et l'on y introduit des ornements.

Les ongles des doigts sont aussi fort soignés en Afrique, et souvent on aime à les porter très longs.

Mais quittons l'intérieur et arrivons sur les bords du Nil, au Caire même, où le spectacle a l'air d'une fantasmagorie.

Autour de nous la foule se presse et se pousse. Nous sommes forcés, pour avancer, de faire comme elle, ou bien nous nous laissons entraîner par le courant. Le tumulte devient toujours plus étourdissant, la poussée toujours plus désordonnée. Ici surgit un Bédouin, là un Grec pesamment armé, plus loin quelques rustres à la peau brune se collettent. Aniers, conducteurs de chameaux, petits marchands, tous crient et se pressent à qui mieux mieux. Nous apercevons des femmes au milieu de cette pupulace bigarrée, nous les suivons et elles nous regardent. Ce sont des fellahs, de pauvres êtres appartenant à la plus misérable classe de l'Égypte, presque des esclaves. Elles viennent de puiser l'eau du Nil et la portent sur leur tête dans de grandes cruches d'argile. Leur costume consiste en un long vêtement bleu foncé, forme chemise, qui leur descend jusqu'aux pieds; ceux-ci sont découverts; tout au plus si l'une ou l'autre est parvenue à posséder une paire de ces sandales tressées en filaments de palmier. Mais ce n'est que l'exception. Sa tête est couverte d'un fichu flottant, le visage caché par un masque en fil de fer. En ce moment s'avance vers nous une de ces créatures à la taille gracieuse et élancée, appartenant à la classe des paysans mais ne ressemblant en rien aux nôtres. C'est une jeune femme de quinze à seize ans peut-être, mais déjà épouse, qui sait, même mère ! car en Orient l'homme se développe très vite et l'on voit au harem des fillettes de dix à douze ans. Mais retournons à notre jeune Égyptienne qui nous contemple avec étonnement. Les yeux

fixés sur nous sont magnifiques et si nous pouvions écarter le masque nous verrions en plus de superbes lèvres gonflées, qui cachent ou,. pour mieux dire, font ressortir des dents d'ivoire.

Nous arrivons sur le chemin de la promenade où la foule devient plus brillante. Les carrosses dorés des harems passent devant nous contenant des beautés voilées qui regardent de tous côtés avec curiosité, sans pouvoir être elles-mêmes aperçues à travers leur voile. Sont-elles réellement heureuses dans leur foyer fermé, au milieu de tout leur luxe, entourées de nombreuses esclaves, plongées dans un doux *far niente*, souvent occupées cependant à des travaux utiles, mais toujours soigneusement gardées par des eunuques noirs d'ébène? Elles jouissent de peu de plaisirs et de peu de liberté comme toutes les femmes de l'Orient. Elles peuvent rarement observer la vie au dehors et jamais autrement que sévèrement voilées et rigoureusement surveillées. Elles ne connaissent ni bal ni concert, car il ne leur est point permis de les fréquenter. C'est tout au plus si leur seigneur et maître leur donne à l'occasion une fête organisée par lui, où tous les grands personnages blancs et bruns de la ville sont invités, ainsi que les femmes des premiers, où il y a un élégant festin et où il leur est permis de s'amuser en mangeant, en buvant, en chantant et en dansant. Mais là aussi elles en sont réduites à leur propre société, et seules les femmes des Européens ont le privilège de leur tenir compagnie. Elles ne connaissent que par description la vie des autres pays; elles sont, il est vrai, entrées dans les bazars pour faire des emplettes, mais toujours voilées; elles peuvent se rendre mutuellement des visites, de femme à femme seulement, bien entendu.

J'aimerais pouvoir peindre pour mes lectrices les magnificences des harems des pachas et du Khédive lui-même; malheureusement moi, pauvre homme, je ne puis, sous peine de mort, en franchir le seuil. Toutes les fois cependant que l'envie m'en prenait, l'idée du sac surgissait également avec elle. Mais ceci a besoin d'une explication, tout le monde n'étant point au courant de cette habitude. Que l'on apprenne donc que l'amoureux imprudent et la femme infidèle sont mis dans un sac qui, après avoir été fermé soigneusement, est jeté dans le Nil ou dans la mer. Combien d'audacieux assaillants, combien de belles habitantes du harem ont été, par ce moyen, expédiés dans l'autre monde!

La femme est en Égypte comme dans les autres pays mahométans la servante de l'homme; elle doit faire tout ce que veut son seigneur et maître : s'occuper du ménage, garder et soigner le bétail, fabriquer les articles nécessaires à la famille, et en dernier lieu, lorsqu'elle est devenue vieille — ce qui arrive très tôt dans ces contrées, — céder la place à la jeune femme nouvellement achetée et la servir. Les coups, les mauvais traitements, les souffrances de la faim, les privations, tel est son sort et elle ne s'en figure pas de meilleur ; elle ne connaît rien au delà du cercle toujours renouvelé de ses occupations. Elle ne désire pas autre chose et est heureuse de sa vie. L'Arabe a l'idée bien arrêtée que la femme est un être subordonné et doute même qu'elle possède une âme comme la sienne. La religion y fait beaucoup ; c'est elle qui est même la cause première de cette façon d'envisager la condition du sexe faible. Le Koran dit par exemple : « L'Arabe entend-il qu'il lui est né une fille, « aussitôt la tristesse teint en noir son regard. Cette nouvelle « est pour lui un mal si honteux, qu'il ne veut se laisser voir « par personne et qu'il est indécis s'il doit conserver pour « son déshonneur sa fille nouvelle-née ou l'enfouir dans la « terre. »

Le mépris pour le sexe féminin ressort-il assez clairement !

Que dois-je ajouter de plus sur les Africaines ? Peut-être, dirais-je encore que par suite de travaux corporels excessifs et de privations elle est souvent stérile ; qu'elle ne se montre jamais à côté de son époux, mais qu'elle marche toujours modestement derrière lui ; qu'en sa qualité d'être inférieur elle ne prend point part aux banquets et aux festins, que même différents aliments lui sont tout à fait défendus, et que souvent jusque dans la mort on la traite encore avec dédain ! Si je voulais citer tous les mauvais côtés de leur triste sort, il me faudrait remplir un volume. Mais je crois que ce que j'ai raconté est suffisant pour montrer que dans la presque totalité du continent africain le sort de la femme est digne de pitié.

EWALD PAUL.

L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

EN 1884

A la dernière séance annuelle de l'Académie Hongroise des Sciences le secrétaire général, M. Guillaume Fraknoï, a présenté le rapport suivant sur l'activité de cette savante corporation :

Messieurs ! A l'Exposition nationale actuellement ouverte dans notre capitale, notre pays étale solennellement les résultats des efforts qu'il a faits pour la cause sacrée du progrès. Dans un moment pareil l'Académie des Sciences ne saurait rester à l'écart. Après avoir travaillé pendant un demi siècle, elle vient réclamer sa part des honneurs décernés au devoir consciencieusement rempli.

La vitrine dans laquelle elle expose ses publications ne renferme point les résultats de son activité ; elle n'en présente que les moyens. Les résultats obtenus ne sont pas faciles à mesurer et le dénombrement des tomes édités ne suffit point pour faire apprécier l'action que notre corporation a exercée en Hongrie. Ce n'est pas en énonçant un chiffre quelconque que l'on fera comprendre le mérite de notre institution, grâce à laquelle l'esprit scientifique a pris de si fortes racines dans le sol de la culture nationale. C'est en grande partie grâce à notre Académie que la langue magyare est parvenue à satisfaire toutes les exigences de la littérature, de la vie politique et de l'activité économique. Nous n'avons qu'à comparer le langage et la valeur scientifique de nos premières et de nos dernières publications pour apprécier la longueur du chemin parcouru et la grandeur des difficultés surmontées.

Mais quelque fiers que nous soyons des résultats acquis, nous

nous rendons parfaitement compte de la tâche immense qui incombe encore aux générations à venir.

Voici d'abord la philologie hongroise qui se trouve en présence de grosses questions à résoudre. On les a étudiées avec ardeur pendant l'année qui vient de s'écouler. M. Samuel Brassaï, membre titulaire, a développé sa théorie de la syntaxe. M. Sigismond Simonyi, m. c., a soutenu la thèse qu'à l'origine les racines hongroises avaient une voyelle de plus qu'actuellement; le concours philologique ouvert pour le prix offert par notre inoubliable confrère, M. Maurice Lukács, a donné un résultat remarquable, puisque l'ouvrage couronné de M. Sigismond Simonyi: *Sur les adverbes hongrois*, a obtenu de la critique les éloges les plus vifs. Notre journal de philologie hongroise, le *Nyelvär*, a publié une foule de mémoires et de discussions, et a recueilli des matériaux considérables. Le *Vocabulaire du vieux hongrois* qui est près d'être terminé facilitera singulièrement la solution des questions pendantes. Le dernier rapport des rédacteurs permet de prévoir que ce vocabulaire jettera une vive lumière sur l'histoire de la formation de notre langue et qu'il désignera clairement la voie dans laquelle il faut avancer pour l'épurer et la développer. La première moitié du *Dictionnaire des arts et métiers* est terminée; les termes techniques s'y trouvent expliqués, groupés d'après les métiers. La commission philologique a, de plus, chargé M. Joseph Szinnyey fils, m. c., de rédiger un nouveau *Dictionnaire des divers dialectes de la langue hongroise.*

L'Académie a aussi cultivé la philologie comparée, cette seconde voie qui conduit à la connaissance des lois et de l'organisme de notre langue nationale. Notre revue philologique, la *Nyelvtudományi Közlemènyek*, a publié des textes morduins; M. Ferdinand Barna, m. c., a présenté un mémoire sur les Watièques, et dans son éloge de Lönnrot, m. étranger, M. Paul Hunfalvy, m. t., nous a fait connaître l'ancienne poésie finnoise et notamment la *Kalevala.*

Dans la question de l'affinité avec les Turcs, M. Arminius Vámbéry, m. t., a publié un mémoire où il défend sa théorie contre les attaques qu'avait provoquées son ouvrage sur l'origine des Magyars. Le même auteur publiera prochainement un ouvrage ethnographique sur tous les peuples de la race turque,

ouvrage qui présentera un grand intérêt pour les savants, aussi bien que pour le grand public et qui paraîtra en hongrois, en allemand et en anglais.

Signalons ici un ouvrage qui intéressera les orientalistes. Il s'agit d'un autre compatriote qui, il y a un demi siècle, se fit remarquer par l'audace de son entreprise et l'importance de ses études philologiques. C'est le regretté Alexandre Csoma de Körös, dont la biographie et les rapports envoyés de l'Extrême-Orient vont être incessamment publiés. M. Théodore Duka, m. c., s'est chargé de ce travail qui va paraître en hongrois et en anglais et qui fera revivre la mémoire de ce héros de la science.

L'Académie, comprenant l'importance des voyages scientifiques, a pris plusieurs dispositions à cet égard. Elle subventionne le professeur docteur Ignace Halász qui voyage dans la Laponie suédoise pour étudier la langue des habitants. D'après les rapports qu'il a adressés à l'Académie il a réuni beaucoup de matériaux philologiques, et les chansons et légendes populaires qu'il a recueillies sont intéressantes à plusieurs points de vue.

Dernièrement l'Académie a envoyé le docteur Bernhard Munkácsi dans les gouvernements russes de Kazan et de Wiatka pour étudier la langue des Tchouvaches et celle des Watièques, ce qui est d'autant plus important que les éléments turcs de la langue hongroise paraissent avoir été empruntés à la langue des Tchouvaches, dont la connaissance approfondie pourrait permettre d'éclaircir l'affinité des langues hongroise et turque.

L'Académie consacre trois vastes publications aux mouvements de l'ancienne littérature hongroise.

La première paraît sous le titre *Nyelvemlèk-tár* (Recueil des monuments linguistiques). Le tome XII qui vient de paraître renferme le *Codex-Dóbrentei* et le *Codex-Jeleki*. Le dernier, absolument inédit, a été rédigé pendant l'époque allant de 1525 à 1531 ; il contient des légendes et des prières traduites du latin. Le *Codex-Dóbrentei*, écrit en 1508, n'avait pas encore été complètement imprimé ; c'est un bréviaire pour les couvents de religieuses et ses hymnes sont nos traductions en vers les plus anciennes. M. George Volf, m. c., y a ajouté une traduction où il démontre que les hymnes non rimées ne sont point des chants, mais des prières rythmiques. Mentionnons ici un mémoire de

M. Alexandre Nagy, qui explique les anciens livres d'heures des Sabbathiens de Transylvanie.

La question de savoir comment la nation hongroise a appris à lire et à écrire a été étudiée dans deux mémoires. M. le docteur Oscar Asbóth soutient que cet art a été enseigné aux Magyars par des missionnaires tchèques, tandis que M. George Volf, après avoir étudié les plus anciens monuments du vieil hongrois revendique cet honneur pour des missionnaires venus d'Italie, parmi lesquels saint Gellert, évêque de Csanár, occupe la première place.

Le recueil des anciens poètes hongrois ne s'est pas augmenté durant le cours de cette année; mais trois tomes de cette publication se trouvent sous presse.

Parmi les éditions d'amateur des anciens imprimés on a publié le *Catéchisme* de l'évêque Nicolas Telegdi, dont l'unique exemplaire connu a été récemment découvert dans la bibliothèque de l'Université de Bâle. M. Aron Szilády, m. t., a ajouté à cette édition un travail fort érudit où il expose les vicissitudes du premier catéchisme catholique hongrois et de son auteur.

La commission des sciences naturelles prépare la réimpression du *Premier livre herboriste hongrois*, publié par Pierre Melins en 1578, avec des commentaires du professeur Louis Jialovszky sur l'histoire des herboristes hongrois.

Les savants qui s'occupent du mouvement scientifique en Hongrie au moyen âge ont fait un accueil empressé à un ouvrage, où M. Eugène Abel, m. c., fait connaître une des plus anciennes bibliothèques du pays, celle de l'église de Bartfa, si riche en manuscrits du moyen âge; l'auteur utilise dans son livre les importants documents bibliographiques des archives de la ville.

L'étude de la bibliothèque de Mathias Corvin n'en est pas encore à l'état des études méritoires. M. Jean Csontosi, m. c., s'est occupé à établir le nombre des volumes qui proviennent sans conteste de cette célèbre bibliothèque; après avoir découvert plusieurs de ces livres, jusqu'alors inconnus, il a fixé leur nombre à 118.

Dans le second volume de la *Regs' Magyàr Kònyvtàr* (Registre des anciens livres hongrois) M. Charles Szabó, m. t., a

relevé le nombre des livres non magyars parus en Hongrie pendant le XVIme et XVIIme siècle. En étudiant ces deux volumes nous constatons un fait très intéressant. L'auteur y a relevé 4,019 imprimés parus en Hongrie jusqu'en 1711, dont 1,910 en latin et en grec, 1,567 en hongrois, 274 en allemand, 112 en slave, 9 en roumain et 147 éditions polyglottes. Ces chiffres fournissent une nouvelle preuve de la supériorité de la langue magyare sur les autres langues vivantes du pays, supériorité qui s'est affirmée même pendant les époques les plus désastreuses de notre histoire.

Mais la civilisation magyare s'est surtout distinguée par la facilité avec laquelle elle a accueilli les influences occidentales; aussi l'Académie s'est-elle, dès ses débuts, appliquée à faire traduire les auteurs classiques anciens et modernes.

La commission philologique, instituée à cet effet, a débuté avec deux tomes qui viennent de paraître, savoir une édition d'Anacréon, traduite, commentée et annotée par M. Émile Ponori Thewrewk, m. t., et l'ouvrage de Cicéron: *Sur les devoirs*, traduit par le professeur Jean Csengeri. A ces publications succèderont bientôt les traductions de Thucydide et de Gaius.

Aux souscripteurs de nos publications d'œuvres modernes nous offrirons la *Divine Comédie* de Dante, dans la traduction fidèle et réussie de M. Charles Szász, m. t., la suite de l'*Histoire de la littérature anglaise* par M. H. Taine, et enfin nous commencerons à publier l'*Histoire de la littérature allemande*, rédigée par M. Gustave Heinrich, m. c., d'après les besoins de notre littérature.

M. Ivan Télfy a présenté un mémoire sur les travaux philologiques des Grecs modernes. M. Zoltán Beothy, m. t., et M. Béla Szász, m. c., ont traité de deux questions importantes pour l'histoire de la littérature universelle: le premier, de la loi naturelle du tragique; le second, du rôle des réflexions et de la religion dans la poésie. M. Eugène Abel, m. c., a débuté à l'Académie, en présentant une figure intéressante de la renaissance italienne, Isotte Magarola. En publiant les œuvres inédites de cette éminente humaniste, M. Abel rendra un service signalé à la littérature universelle. Les données dont M. Charles Pulszky, m. c., enrichit l'histoire de la peinture, en rectifiant le catalogue de la galerie Eszterházy, en ce qui concerne les

auteurs de quelques-unes des œuvres remarquables de cette célèbre collection, présentent également un intérêt universel.

Nos archéologues qui font connaître les fouilles si abondantes et si caractéristiques effectuées dans notre pays, augmentent les connaissances universelles se rapportant à l'histoire de la civilisation primitive de l'Europe. A la suite d'un appel fait au sein de notre Académie, les professeurs provinciaux se sont mis à la besogne et l'Académie a publié un ouvrage considérable, où M. Guillaume Lipp, directeur du lycée de Keszthely, apprécie les fouilles faites dans plus de deux mille sépultures du grand cimetière ancien de Keszthely. M. Gabriel Téplás a présenté trois rapports sur les fouilles opérées dans les cavernes de la Transylvanie. Le baron Eugène Nyáry, qui a été un des initiateurs pour les fouilles dans les cimetières et dans les cavernes a présenté un mémoire sur l'âge de bronze en Hongrie. Enfin M. Théodore Ortvay, m. c., a fourni des études comparées sur les industries de l'âge de la pierre en Hongrie.

En ce qui concerne nos connaissances sur l'histoire de notre pays à l'époque de la domination romaine, M. Joseph Hampel, m. c., les a enrichies de données intéressantes se rapportant au règne si paisible et si peu connu de l'empereur Antonin-le-Pieux. Il découvrit notamment à Aszár (comitat de Romârom) le document de congé d'un soldat qui paraît avoir appartenu à la tribu des Azales de la Haute-Pannonie, tribu inconnue jusque-là et dont les domiciles, d'après notre collègue, s'étendaient depuis la Raab inférieure jusqu'au lac de Balaton.

C'est également M. Joseph Hampel qui nous a fourni une étude détaillée sur les riches fouilles de Szent-Miklós, connues sous la dénomination de « trésor d'Attila. » Cette étude a été publiée dans notre revue archéologique.

Ce trésor, censé être celui du grand conquérant, est certes important, mais il y en a un autre bien plus important au point de vue artistique et à celui de la piété nationale : c'est la couronne de saint Étienne. Et je suis heureux d'annoncer que la magnifique publication se rapportant à ce trésor va être incessamment livrée au public. Elle contiendra une description détaillée due à la plume de M. l'évêque Arnold Ipolyi, m. t., ensuite une relation détaillée de toutes les vicissitudes que cette couronne a subies, ainsi que l'histoire des relations diplomatiques de la monarchie hongroise.

Le mémoire de M. Ladislas Fejerpataky, m. c., renferme l'histoire de la chancellerie hongroise, de cette grande institution aussi ancienne que la monarchie magyare elle-même.

M. Émeric Nagy met sous presse le tome quatrième du *Recueil des documents historiques* se rapportant à l'histoire de nos rois Angevins.

Nous constatons avec regret que nos historiens délaissent depuis quelques années l'histoire glorieuse des Hunyad's.

M. Louis Thallócry, m. c., nous a présenté Paul Bakics, une figure intéressante de l'époque, qui succéda à la bataille de Mohács. M. Alexandre Szilágyi, m. t., a publié les documents se rapportant au traité de Linz, si important pour notre histoire religieuse et politique, et M. Béla Majláth, m. c., a réuni les actes du traité de Szöny. M. Michel Zsilinszky a lu un mémoire sur la Diète de Presbourg de 1637 et 1638.

M. Arpad Károlyi qui s'est chargé de la publication des *Actes des Diètes hongroises*, a terminé le tome IX se rapportant aux Diètes de 1597 à 1601 dont les débats orageux faisaient prévoir la révolution de Bocskaï. Le tome X des *Actes des Diètes transylvaines* s'occupe du règne de George Rákóczy I[er] et le rédacteur, M. Alexandre Szilágyi nous y révèle le rouage de l'administration intérieure, ainsi que les détails d'une action diplomatique étendant ses lacets depuis Stockholm jusqu'à Constantinople.

M. Coloman Thaly a préparé une publication détaillée sur la famille des comtes Bercsényi, dont les membres, après avoir acquis une célébrité européenne, ont fini par se fixer en France.

M. Vincent Bunyitay, m. c., nous a fait connaître l'histoire de la renaissance de Nagy-Várad, une de nos grandes villes qui doit tant à ses prélats. M. Henri Marczali a publié le second volume de son ouvrage sur l'empereur Joseph II, dont les grandes réformes si généreuses et si stériles sont retracées de main de maître.

Notre collègue Ferdinand Knauz nous a raconté le passé de la forteresse de Drégely, dont l'héroïque défenseur, George Szondi, vient d'être honoré d'un monument commémoratif. M. Eugène Szentklávay, m. c., nous a donné une monographie précieuse sur les bateliers du Danube, cette institution si importante pour la défense de notre grand fleuve royal. M. Alexius

Iakale a lu un mémoire sur l'organisation militaire de la Transylvanie au XVIIIme siècle. La commission des sciences militaires ouvrira incessamment la série de ses publications avec l'ouvrage de M. Étienne Kápolnaï, m. c., sur le ban nobiliaire de 1809.

L'histoire ecclésiastique de notre pays a été délaissée. Le concours pour la biographie d'un prélat hongrois est resté sans résultat. Le prix Altványi, pour l'histoire de l'ordre de Saint-Paul a été décerné à M. Ignace Kossuthányi, professeur à l'école de droit de Pécs, mais à la condition que l'auteur complétera son ouvrage.

Le prix Garové a été gagné par M. Arpad Hellebrand, bibliothécaire de l'Académie, qui a fourni une description incomplète mais assez remarquable des écoles magyares au XVIIme siècle.

M. Joseph Szinnyey père a rendu un signalé service à nos historiens en réunissant, dans le second volume de son *Repertorium*, les titres de toutes les études historiques publiées et ensevelies dans nos divers journaux.

La section historique de notre Académie s'occupe en premier lieu du passé de notre pays, mais elle ne délaisse point l'histoire universelle, et trois de nos nouveaux collègues ont porté leurs études sur l'histoire moderne de la France. Ainsi M. Aladár Ballagi nous a retracé le portrait de Colbert, le grand ministre de Louis XIV; M. Arpad Horvát, m. c., a apprécié Mabillon, le grand savant bénédictin, et M. Joseph Dankó nous a communiqué les résultats de ses vastes études sur le goût artistique français, tel qu'il s'est manifesté dans les belles éditions de bibliophiles du XVIme et XVIIme siècle. Mentionnons aussi les éloges sur Thiers et Mignet, où M. Auguste Tréfort, m. t., a trouvé l'occasion d'exposer ses idées sur les grands courants de la révolution française qui réagissent encore sur la vie politique de nos jours.

M. Jules Svarcz, m. c., dans une étude sur les conceptions politiques de Salluste et la littérature politique des Grecs, développe les thèses politiques de Salluste, un philosophe platonicien du IVme siècle, et démontre que la littérature politique des Grecs était bien plus ancienne et bien plus étendue qu'on ne le croyait jusqu'ici.

L'Académie publie aussi l'ouvrage de M. Victor Concha, professeur à l'Université de Kolozsvár qui fait connaître les constitutions modernes; le tome premier s'occupe des institutions de la Belgique et des États-Unis d'Amérique.

Pour l'histoire du droit hongrois citons un mémoire de M. Jules Kovács, m. c., qui nous fait connaître l'ouvrage de Martin Silvanus (Szilágyi), écrivain du XVIIme siècle sur les lois matrimoniales; cet ouvrage nous révèle ce fait important, que l'ancien droit canonique attribuait aux fiançailles la force de rendre le mariage obligatoire.

M. Laurent Tóth, m. t., nous a donné l'éloge aussi ému que sincère et vrai de feu George Zsivora, un membre des plus éminents de la magistrature hongroise.

Le grand prix de l'Académie et le prix Marczibányi revenaient cette année-ci aux meilleurs ouvrages de jurisprudence parus au cours des sept années écoulées, et la seconde section est heureuse d'annoncer qu'elle a eu l'embarras du choix. Le grand prix a été partagé entre M. Béla Lukács (*Le budget et les impôts en Angleterre et en France*) et M. Aladár Schnierer (*Commentaire du code pénal*). Le prix Marczibányi a été décerné à M. Leo Beothy, m. c., pour son ouvrage sur *Les débuts de la société.*

Le concours pour le prix Henri Lévay (*Les progrès de la science économique depuis dix ans*) a également réussi; le prix a été gagné par le docteur Maurice Pisztóry professeur à l'école de droit de Presbourg, tandis que le concours pour le prix de 3,000 florins (fondation Tay de la première caisse d'épargne) est resté sans résultat, bien que la thèse (*Mesures législatives à prendre dans l'intérêt des agriculteurs*) ait été développée dans un grand nombre de mémoires.

La commission d'économie et de statistique a publié le second volume de son annuaire, rédigé par M. Béla Földes; dans ses séances M. Adolphe Fenyvessy a traité de la conversion des dettes, M. François Heltaï de la crise agricole et M. Pierre Dobránszky du crédit agricole.

Le dictionnaire commercial pourra être mis sous presse avant la fin de cette année.

L'Académie s'est préoccupée de nos mines, si importantes pour notre pays. Elle a publié l'ouvrage de M. Antoine Péch, m. c.,

rempli de données historiques et de notions pratiques sur les mines de la Basse-Hongrie; la carte géologique de Selmecz, résultat de huit ans de labeur et dressée d'après les règles les plus sévères de la cartographie et de la pétrographie par M. Joseph Szabó qui a encore fait connaître les conditions géologiques des sources de Göd et de Dunakesz, si importantes pour la capitale. L'Académie a publié les analyses chimiques de MM. Charles Neudtwich et Charles Thán, en vue de contribuer à la mise en valeur des eaux minérales si précieuses de la Hongrie.

M. Joseph Fodor, m. t., a lu un mémoire sur les expériences faites au sujet d'un grand problème de l'hygiène, celui des bacilles qui se trouvent dans le sang des animaux bien portants.

Une longue série de mémoires physiologiques et chimiques ont été présentées dans les séances de la troisième classe, savoir celui de M. Géza Mihalkovics, m. t., sur l'adénose, d'André Högyes, m. c., sur les mouvements mutuels des yeux et sur les réflexions des nerfs moteurs de l'œil et des nerfs auditifs. MM. Charles Thán, Théodore Margò et Louis Thanpoffer ont présenté les résultats des expériences exécutées dans leurs laboratoires; M. Eugène Jendrassik, m. t., a présenté son moteur-polydrome, dont l'axe principal se meut en quatre directions et dont la vitesse varie d'après une échelle présentant 18,000 degrés déterminés, ce qui assure une grande exactitude aux observations faites avec le myographe.

Dans les sciences naturelles il est difficile de tracer la limite exacte qui sépare les expériences d'une valeur pratique et les expériences purement scientifiques. Nous rangeons cependant parmi les dernières les travaux de M. Maximilien Hantken, m. t., sur les formations microscopiques des pierres calcaires et sur la faune microscopique des marnes de Budakesz; le mémoire de M. Auguste Kanitz, m. c., sur les résultats botaniques de l'expédition du comte Béla Széchenyi dans l'Asie centrale; celui de M. Joseph Krenner, m. c., sur les conditions optiques de l'allactite, celui de M. Antoine Koch, m. c., sur le minéral nommé *szaboïte*, l'étude du baron Lorand Eötvös, m. t., sur la tension des fluides, celle de M. Schuller, m. c., sur le vif-argent et les effets chimiques au courant électrique et celle de M. Louis Réthy, m. c., sur les rayons déviés.

Nous avons entendu, dans les séances de la troisième classe, de nombreuses relations astronomiques, présentées par les observatoires de Kalvesa, O'Gyalla et Herény, ainsi que celles de notre jeune compatriote Léopold Schulhof qui a l'honneur d'être adjoint à l'observatoire de Paris et qui, élu membre de notre Académie, nous a présenté un travail d'une haute valeur scientifique.

M. Coloman Szily, m. t., a présenté l'éloge de notre collègue Farkas Bólyaï, décédé en 1856, le premier mathématicen hongrois qui ait acquis une réputation universelle.

Actuellement nos naturalistes et mathématiciens entretiennent des relations intimes et fort suivies avec le grand mouvement scientifique de l'Occident, et notre revue, *Natur wissenschaftliche Berichte aus Ungarn*, a présenté aux savants étrangers trente-six mémoires dus aux membres de notre institution.

Notre Académie ne se borne pas à publier ses travaux: elle accorde encore des subsides à un grand nombre de sociétés et de revues scientifiques; elle y a consacré cette année-ci la somme de 16,000 florins, soit un cinquième environ de nos dépenses scientifiques. Elle le fait en vue de propager les sciences, croyant rendre ainsi un réel service à la culture nationale. Dernièrement elle a réorganisé le service de ses publications qui seront envoyées, dès leur apparition, à toutes les institutions de l'enseignement supérieur et secondaire de notre pays. Elle y est encouragée par l'accroissement constant de sa fortune, dont les revenus annuels, grâce aux nombreuses donations récemment obtenues, viennent d'atteindre et même de dépasser la somme de 100,000 florins.

Nous enregistrons ce fait avec une vive joie, mais cela nous rappelle aussi les grandes pertes que nous avons éprouvées au cours de cette année, la mort nous ayant enlevé douze membres de notre corporation.

Nous avons d'abord à nommer M. Cyrill Horváth, m. h., qui avait participé à nos travaux avec un zèle ardent, pendant plus d'un demi siècle. Après avoir débuté dans la poésie — au premier concours dramatique de notre Académie il partagea le prix avec Vörösmarty — il s'adonna à la philosophie, et son esprit magyar positif, qui ne se trouva pas à l'aise dans les régions nébuleuses de la philosophie allemande, s'efforça de créer un

nouveau système qu'il appela le *concrétisme;* mais son œuvre est restée incomplète.

Nous constatons un fait analogue chez Théodore Botka, m. h., qui termina sa longue vie remplie d'activité sans avoir pu achever son grand ouvrage, la monographie du comitat de Bars, dont les fragments publiés — les biographies de plusieurs grands personnages du comitat — nous promettaient une œuvre maîtresse qui, ne se contentant pas d'être une simple relation de données historiques, tendait à devenir une œuvre littéraire savamment composée et arrangée d'après les vues élevées et les goûts artistiques des historiens modernes. Son premier travail sur l'histoire de ce comitat avait paru il y a cinquante ans.

M. Jean Nagy m. h., se tenait à l'écart depuis plusieurs décades, mais il avait acquis des titres très légitimes à notre pieuse reconnaissance, car il fut un des premiers à cultiver la philologie comparée et un des premiers rédacteurs du *Dictionnaire technique.*

Chrysostome Kruesz, qui fut élu membre honoraire il y a quelques années, avait été un naturaliste distingué et le réorganisateur de l'ordre de Saint-Benoît qui a rendu tant de services à la culture nationale.

Nous avons perdu trois ouvriers éminents de l'instruction publique, Maurice Say, Matthias Wandrák et Paul Liehtner, auteurs d'excellents livres classiques sur les sciences naturelles, la philosophie et la philologie ancienne.

Trois fois la muse des belles-lettres s'est voilé le visage. Elle a pleuré Adolphe Frankenburg, m. c., un de nos meilleurs conteurs et le créateur de la première revue hongroise littéraire; Jean Pompéry, m. c., un littérateur érudit et plein de goût qui a beaucoup contribué à relever le niveau de notre littérature périodique, et Guillaume Györy, m. c., poète et conteur qui a rendu de grands services en nous donnant la traduction fidèle et poétique de plusieurs grands ouvrages de Shakspere et de Tegner, de Calderon et de Cervantes.

Nous avons enfin perdu Joseph Rózsay, m. c., qui s'est signalé à la reconnaissance publique par ses ouvrages sur les épidémies et par la direction dévouée de plusieurs institutions de bienfaisance publique.

C'est en premier lieu que j'aurais dû parler de notre plus

grand deuil, la mort du comte Melchior Lónyay, président et membre honoraire de notre Académie.

Une main plus compétente que la mienne va tresser une couronne qui honorera sa mémoire. Mais je veux exprimer ici la gratitude de l'Académie pour le dévouement avec lequel le défunt l'a servie pendant près de vingt ans. Ses mérites ne se sont pas bornés à l'augmentation et à la gestion intelligente de la fortune de notre institution. Il était aussi l'initiateur et l'instigateur de tout ce qui pouvait développer et perfectionner l'organisation de notre Académie. Comme savant il fut un des promoteurs des sciences économiques et dirigea avec un rare succès les travaux de notre commission de statistique et d'économie nationale.

Sa grande carrière remplie de succès et de vicissitudes, d'heureux résultats et d'amers déboires a été retracée par un orateur qui fut son compagnon d'armes dans ses luttes de jeunesse pour les grands intérêts nationaux et dans l'exercice des pouvoirs publics, et qui sera appelé à le remplacer dans le fauteuil présidentiel.[1]

Je dépasserais les limites que m'imposent ma position et la nature de mon rapport si je voulais apprécier les considérations dont l'Académie s'est inspirée dans l'élection de son nouveau président; mais je pense qu'il me sera permis de faire remarquer que ce n'est point un simple hasard qui fait réunir dans la même main la direction de l'Académie des sciences et celle de l'instruction publique du pays. L'identité des tâches et des buts rendent ce fait d'autant plus avantageux, que les moyens d'action des deux sphères sont différents.

Si le grand homme qui, il y a dix-huit ans, fut appelé à présider notre instruction publique après avoir présidé notre Académie a rendu inoubliable la courte durée de sa présidence en assurant à notre institution les secours moraux et matériels de l'État hongrois, nous attendons et espérons que son successeur fera valoir l'organisation affermie et l'activité solidement assise de notre Académie afin de contribuer plus rapidement et plus efficacement à l'avancement da la grande tâche civilisatrice et nationale de l'État hongrois.

GUILLAUME FRAKNOÏ.

---

[1] Le discours de M. Tréfort sur le comte Lónyay a été publié *in extenso* dans la *Revue Internationale*.

N. DE LA RÉDACTION.

UN SONNET INÉDIT
DE JOSUÉ CARDUCCI

A Marie Lugol

Enfant, qui dans tes jours de deuil et de tristesse
Presque à peine entrevue, à mes yeux t'envolas
Comme un ange éploré qui s'enfuit d'ici-bas,
Blonde et douce Marie, étoile charmeresse,

Du splendide pays où Laure eut la tendresse
Et les chants de mon barde oublieux du trépas,
Ton image, empruntant de magiques appas,
Revient en ma pensée et devant moi se dresse

Telle qu'un lis, soudain courbé par les autans,
Qui dans l'azur d'un ciel humide de printemps
Doucement se relève, ondule sur sa tige

Et, de son voile blanc entr'ouvrant les réseaux,
Offre de sa beauté l'orgueil et le prestige
Aux rayons du soleil comme au chant des oiseaux.

(Traduction de JULIEN LUGOL).

Montauban, le 26 juillet 1885.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Le comte d'Hérisson, *Journal d'un interprète en Chine*, 1885, Calmann Lévy. — L'abbé A. Favre, *Fléchier orateur*, 1885, Librairie Perrin. — Max O'Rell, *Les chers voisins*, 1885, Calmann Lévy. — Paul Janet, *Victor Cousin et son œuvre*, 1885, Calmann Lévy. — Adrien Wagnon, *La sculpture antique*, 1885, I. Rothschild.

Autres temps, autres destinées ! *La fortune est inconstante parce qu'elle est femme*, dit un adage aussi vieux que le monde. La question de la responsabilité du sexe est discutable, ce qui ne l'est point c'est l'infidélité de la déesse. Mais en tous cas, lorsqu'on veut courtiser ses faveurs faudrait-il au moins arriver à l'autel les mains pleines d'offrandes acceptables, faudrait-il surtout qu'il n'y eût pas de défaut à l'armure de guerre sous laquelle on vient briguer son concours. Car, quoique ses caprices soient indiscutables, elle aime à les appuyer de bonnes raisons, ressemblant un peu en cela à ces protecteurs de mauvaise foi qui abandonnent leurs clients à l'heure décisive, où ceux-ci auraient le plus besoin d'aide, sous le soudain et fallacieux prétexte que l'homme de mérite doit se tirer d'affaire par lui-même. Les armées ont en cela le sort des individus. Elles subissent, certes, les hasards de la fortune, mais, pour avoir le droit de s'en plaindre, elles doivent avoir mis en œuvre, de leur côté, tous les moyens de réussite et de succès que la prévoyance et l'expérience enseignent. Voilà pourquoi, en lisant l'ouvrage de M. d'Hérisson, après avoir été frappé du saisissant contraste qu'offrent ces deux campagnes de Chine, entreprises à vingt ans de distance, dont l'une fut un foudroyant succès et l'autre une lamentable erreur, on comprend qu'il serait oiseux de se ré-

pandre en vaines récriminations contre l'inconstance de la fortune et qu'il est plus sage de chercher l'explication de ce contraste dans la différence des mesures prises pour assurer le succès de l'entreprise.

A ce point de vue le *Journal d'un interprète en Chine* offre de salutaires enseignements sur lesquels notre mission n'est pas cependant de nous étendre. Nous insisterons davantage sur la partie intéressante, amusante et littéraire de l'ouvrage, d'une lecture aussi attachante qu'un roman, rempli de détails piquants et d'anecdotes curieuses, et écrit d'une plume alerte et élégante.

En 1859, M. d'Hérisson se trouvait à Florence au moment de la déclaration de guerre. Il assista à cette heure, si rare dans l'histoire du monde, où le cœur de deux peuples battit pour la même espérance. Emporté par le délire communicatif qui animait la nation italienne, se réveillant d'un sommeil de plusieurs siècles, il ne put supporter de rester inactif, au milieu de tant d'enthousiasme, et alla s'engager. Le chapeau des *bersaglieri* piémontais le tenta un instant, mais il trouva plus simple cependant d'entrer dans l'armée française et il se mit courageusement au métier de simple soldat. Il raconte plaisamment ses débuts dans la carrière :

« La grandeur de la mission que je croyais remplir me fai-
« sait oublier les petites misères du métier et en prodiguant
« à mon cheval des soins de propreté intime, en ramassant le
« crottin dans mes deux mains, comme une chose fort pré-
« cieuse, j'étais persuadé que je concourais à la réalisation du
« plan du grand cardinal, et qu'après Richelieu, je travaillais
« à l'abaissement de la maison d'Autriche. Dans la vie il faut
« croire. Tout est là. Seulement je brûlais du désir d'abaisser
« cette gredine de maison d'Autriche autrement qu'en nattant
« de la paille pour la bordure des litières et je trouvais le
« temps un peu long. »

Malheureusement l'armistice et la paix de Villafranca ne permirent pas au jeune homme d'assouvir ses ardeurs guerrières. Le lendemain du jour où il recevait l'ordre de quitter le dépôt et de rejoindre son régiment, le départ était contremandé. D'ailleurs ce régiment — appartenant à ce fameux sixième corps qui resta en observation sur les Apennins avec toutes les troupes réunies sous les ordres du prince Napoléon — n'avait jamais donné pendant la campagne.

A ce propos M. d'Hérisson essaye de laver le fils du roi Jérôme du reproche d'absence de courage qui date de la guerre de Crimée et sous lequel on l'accable aujourd'hui encore. Si, comme il l'affirme, cette accusation est sans bases sérieuses, si elle ne vient que du colossal amour de ses aises qui distingua toujours le prince, et de ce qu'il n'a jamais voulu apprendre que « lorsqu'on aspire à jouer un grand rôle dans la « comédie humaine, il faut savoir se grimer et mettre du rouge, » c'est là une des plus tristes calomnies possibles et l'une des plus redoutables, car le verdict de l'histoire ratifie souvent celui de l'opinion publique égarée et il y a certains préjugés qui entrent définitivement dans l'esprit d'un peuple. Pour les déraciner il faudrait que les circonstances fussent de nature à leur donner un démenti éclatant et probablement dans ce cas-ci l'occasion ne s'en présentera jamais. Si elle se présentait, d'ailleurs, serait-elle saisie par celui qui, selon l'auteur du *Journal d'un interprète en Chine*, « ne sacrifierait pas une rondelle de « saucisson à ses contemporains ou à l'histoire? »

Quand le prince Napoléon arriva à Constantinople pour prendre part à l'expédition de Crimée, raconte M. d'Hérisson, il faisait un temps abominable. Malgré cela pour le recevoir les pachas avaient exposé à la pluie leurs plus étincelantes broderies et les régiments français étaient rangés en parade avec le grand uniforme. Lui, sans faire tant de cérémonies, apparut le dos couvert d'un pardessus marron en tissu anglais imperméable, le parapluie à la main, ayant sur la tête pour unique signe distinctif son képi de général! « Il ne fit aucune attention aux courbettes « des pachas dorés, ne passa même pas devant le front des trou- « pes, mais monta en voiture et alla se mettre à couvert. »

Tout l'homme est là! La prétendue lâcheté du cousin de Napoléon III ne serait donc que l'indolence dédaigneuse du sybarite qui refuse de s'ennuyer pour personne. Ses ennemis, naturellement, exploitèrent ce malheureux défaut, l'opinion publique, toujours moutonnière, fit le reste; aussi lorsque arriva la guerre d'Italie, et que le prince Napoléon fut désigné avec les maréchaux Randon et Vaillant pour commander les corps d'armée que la France mettait en campagne, fit-on sur leurs trois noms ce détestable jeu de mots, que M. d'Hérisson ne cite pas, mais qui courut le monde à ce moment-là: *Randon, Plonplon,*

Vaillant. La calembour est mauvais et vulgaire, mais il montre combien l'absence de vaillance du prince servait de sujet de plaisanterie à la presse d'alors. Et malheureusement, en ce monde, la chanson survit souvent aux appréciations les plus sérieuses des contemporains et même à celles de la postérité.

Les quelques pages qu'il consacre à la guerre d'Italie et à la valeur du prince Napoléon servent d'exorde au récit de l'expédition de Chine, durant laquelle M. d'Hérisson fut attaché, en qualité de secrétaire et d'interprète, à la personne du général Montauban. Cette position le mit à même de voir de près les gens et les choses et même de percer à jour des combinaisons destinées à demeurer secrètes. En racontant les difficultés rencontrées par le commandant de l'armée française dans ses rapports avec les officiers généraux anglais, il débute ainsi: « J'espère arriver à démontrer d'une façon péremptoire que « nous avons joué dans la campagne de Chine un rôle de dupes, « rôle auquel nous semblons, lorsque nous avons les Anglais « pour alliés, nous résigner d'avance. »

De deux choses l'une, ajoute-t-il; ou la France a été mise dedans par les Anglais, ou l'empereur Napoléon avait mis l'armée française à la disposition de l'Angleterre. M. d'Hérisson penche plutôt pour cette dernière hypothèse. Selon lui, Napoléon III fut poussé au trône, plus qu'on ne le croit encore, par l'Italie et l'Angleterre. Lorsqu'on lui présenta la carte à payer il s'exécuta. Il fit l'Italie libre. Pour s'acquitter vis-à-vis de l'Angleterre, il entreprit la guerre de Crimée et signa les traités de commerce. Ce n'était pas assez, paraît-il. On lui demanda davantage; de nouveau il s'exécuta en envoyant ses soldats en Chine. A l'appui de cette thèse le secrétaire particulier du général Montauban cite des preuves topiques, qu'apprécieront ceux qui liront son livre; mais dans le développement desquelles nous ne saurions le suivre ici, pas plus que dans toutes les révélations importantes et singulières qui éveilleront autour de cet ouvrage des curiosités très vives et susciteront d'âpres polémiques.

M. d'Hérisson reconnaît plus loin le puissant concours prêté à l'armée française par le personnel des missions catholiques. Tous les renseignements qui parvenaient au général lui étaient procurés par les Jésuites. Il croit d'ailleurs que si les Jésuites avaient été laissés livrés à leurs propres forces en Chine, l'im-

mense empire serait à cette heure-ci une espèce de France asiatique. Malheureusement les dissidences qui surgirent entre eux et les dominicains et franciscains firent un mal affreux au catholicisme et arrêtèrent son développement. Il est fâcheux qu'une question de boutique ait entravé la *christianisation* de la Chine, et cela, non-seulement au point de vue religieux, mais à celui des intérêts politiques, car l'influence française dans ce pays était due uniquement aux missionnaires, ce qui revient à dire « que cent cinquante ou deux cents robes noires françai-« ses ont suffi pendant des années à équilibrer et à vaincre « les flottes anglaises. »

M. d'Hérisson ne traite pas toujours d'aussi graves sujets. Il passe volontiers du sévère au plaisant, et c'est cette variété qui fait le charme de son livre. Il nous raconte quantité de détails sur les coutumes chinoises ; il y a tel récit d'une partie fine, obtenue par la complaisance de deux mandarins, qui nous est raconté d'une façon badine et charmante. Le chapitre qui a pour titre: *Le palais d'été*, ressemble à un conte des mille et une nuits ; les ors, les pierreries, les ivoires se mêlent aux étoffes précieuses, aux meubles somptueux.... C'est merveilleux, féerique, enivrant.... L'on sait comment finit l'histoire. M. d'Hérisson essaye d'élucider ce regrettable épisode, de rendre à chacun la part de responsabilité qui lui revient. Ce pillage barbare n'en laissera pas moins sur cette héroïque campagne une tache de cupidité honteuse.

Après l'éloquence de l'épée, celle de la chaire. M. l'abbé Favre qui nous avait donné déjà *La jeunesse de Fléchier*, puis *La correspondance de Fléchier avec Mme des Houlières et sa fille*, consacre aujourd'hui un fort volume à *Fléchier orateur* et nous laisse entendre que son œuvre n'est pas terminée et que nous pourrions bien avoir à lire encore *L'épiscopat de Fléchier*. Si sérieusement intéressant que soit le sujet, si habile que soit la main qui le traite, il nous semble que ce serait abuser à la fois de celui qu'on a appelé le Cygne de Nîmes et de la patience des lecteurs. Les qualités littéraires de M. l'abbé Favre, pourraient, nous le croyons, s'employer plus utilement en concourant par exemple à jeter plus de lumière sur telle autre personnalité épiscopale, moins connue que ne l'est aujourd'hui, grâce à lui, celle de Fléchier. A part cette réserve sur la trop grande

abondance de documents fournis déjà sur le célèbre panégyriste, nous recommandons la lecture de ce nouvel ouvrage à tous ceux qu'intéressent les choses ecclésiastiques et les démonstrations sur l'éloquence sacrée. Celle de l'évêque de Nîmes est toujours élégante, noble et polie et à ce point de vue aucun autre orateur ne saurait lui être comparé. Mais il lui manque le feu, l'ardeur, la véhémence de l'expression, et sans doute il lui a manqué aussi celle de la voix et du geste, car la foi qui entraîne, qui jette l'âme dans des mouvements désordonnés ne devait par embraser son cœur. En effet, ce n'est point une vocation irrésistible qui avait poussé Fléchier dans l'Église; il y était entré sérieusement, respectueusement, comme un honnête homme qui accepte une fonction dans laquelle il est résolu d'apporter tout ce qu'il y a en lui de force et d'intelligence, et pour laquelle il est prêt aux sacrifices nécessaires. Rien de plus, rien de moins. Ce fait ne doit jamais être perdu de vue, tant pour juger l'homme individuellement que pour le comparer aux autres orateurs de la chaire française, ses contemporains ou ses successeurs.

Le chapitre sur Fléchier moraliste, nous le montre possédant une grande connaissance du cœur des hommes. Son portrait du médisant est des plus piquants et des mieux observés. On y voit qu'au dix-septième siècle, plus encore que de nos jours, la médisance était un art cultivé avec soin et amour. Il parle de cette *préface flatteuse* préparant un *discours sanglant*, pour mieux faire valoir le mal qu'on va dire. Et ce jeu de la réputation des autres « c'est l'agrément de ceux qui parlent, c'est le plaisir de ceux qui écoutent. » M. l'abbé Favre nous cite en regard des paroles de Fléchier celles de Bourdaloue sur le même sujet. Parlant du moment psychologique où dans une assemblée la médisance arrive à son point venimeux: « C'est alors, dit-il, « que chacun sort de l'assoupissement où il était, que les cœurs « s'épanouissent, que l'attention redouble, et que les plus distraits « ne perdent pas une circonstance de ce qui se raconte. Les « yeux se fixent sur celui qui parle; et quoiqu'on ne lui mar- « que pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre, il le « voit assez par la joie qui paraît sur tous les visages, par les « ris et les éclats qu'excitent ses bons mots, par les signes, les « gestes, les coups de tête.... »

Pour établir des comparaisons entre les grands orateurs français, M. l'abbé Favre procède fréquemment par de doubles exemples qui mettent le lecteur à même de se former une opinion personnelle sur les différentes manifestations de l'art oratoire et sur les causes dont procèdent ces diversités. Cette méthode pourrait être appliquée avec fruit à tous les genres d'éloquence, et nous voudrions que la patiente et sérieuse étude consacrée par M. l'abbé Favre à celle de la chaire, engageât une plume laïque autorisée à tenter le même essai pour celle de la tribune et du barreau.

La courte préface dont M. Max O'Rell, fait précéder son nouvel ouvrage : *Les chers voisins*, avertit d'avance le lecteur qu'il n'y trouvera pas leur « éreintement, » et que si telle était son espérance, il fera mieux de fermer le livre. C'est le conseil, sans doute, qu'auraient suivi les médisants à outrance dont nous parlaient tout à l'heure Fléchier et Bourdaloue, mais nous valons mieux de ce côté-là que nos prédécesseurs ; du moins chez nous l'amour de la vérité est supérieur à celui du dénigrement, en tous cas nous sommes moins paresseux à la rechercher, et puisqu'on nous la promet aussi impartiale que possible, nons nous risquons à ouvrir le volume, nous le faisons même avec un sentiment d'agréable attente.

Sans y trouver précisément les clartés promises, on y lit quelques détails intéressants et racontés d'une façon amusante sur les différences du caractère anglais et français. — Le raté, par exemple, même type ! Seulement le raté d'Outre-Manche est plus humble que son voisin de l'autre côté du détroit, par la raison toute simple qu'en France la pauvreté n'est pas vice, tandis qu'en Angleterre elle l'est. — Le faiseur d'embarras, légères nuances ! Le Français est hâbleur, tapageur, il fait beaucoup de bruit « pour prouver aux gens qu'il est bien sûr lui-« même d'être ce phénomène dont il parle ; » l'Anglais, lui, est tellement convaincu de sa supériorité sur le genre humain « qu'il « ne se donne pas la peine de perdre son sang-froid quand il « en parle. » — L'hypocrite, là les différences s'accusent ! l'Anglais est hypocrite de religion, le Français de sentiment ; le premier vous engage à ne pas vous occuper des affaires de la terre, l'autre vous fait des professions d'amitié. — La femme, sa place chez les deux peuples varie infiniment de degré ! En France elle est

un objet d'adoration, en Angleterre elle est un objet utile; la camaraderie entre les deux sexes y a tué toute galanterie. Passant des espèces d'individus aux manifestations morales, M. Max O'Rell trace un parallèle entre le culte du veau d'or dans les deux pays. Le Français travaille pour la gloire avant de travailler pour l'argent, en Angleterre tout est entrepris dans un but pratique. Rien n'y est gratuit, jamais ! Dans aucun musée les entrées ne sont libres, même le dimanche, et il n'y a décidément pas de place pour le pauvre au banquet de la vie anglaise. Tout se paye, même les grands hommes ! Après la bataille de Waterloo, le duc de Wellington reçut, comme présent de la nation, dix millions et un palais à l'entrée de Hyde-Park. Et l'on a tant reproché à Napoléon Ier ses largesses envers ses maréchaux ! A l'époque à peu près où Fléchier, comparant Turenne à Macchabée, disait de lui : « qu'il ne voulait d'autre récompense « des services qu'il rendait à la patrie que l'honneur de l'avoir « servie, » John Churchill, duc de Marlborough, empochait plus de treize millions de francs comme récompense de ses services.... Ce n'est donc pas, conclut M. Max O'Rell, à l'abbaye de Westminster, mais au fronton de la Banque d'Angleterre qu'on devrait lire :

« Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. »

Sans vouloir accuser la bonne foi des déclarations d'impartialité de l'auteur des *Chers voisins*, nous constatons que ses conclusions, lorsqu'il s'agit de comparer, sont cependant presque toujours favorables à la France, ce qui est d'un bon patriote plus que d'un observateur désintéressé ; cependant, on le sent, son intention est d'être juste, et après avoir reconnu les qualités des deux pays il termine, en les engageant mutuellement à l'entente cordiale, à l'oubli des vieilles haines. Il croit même que ces anciennes ennemies sont, dans leurs conditions actuelles, faites pour s'entendre mieux que toutes autres, et il finit son livre par ces mots encourageants et conciliants : « Allons, messieurs, de chaque côté du détroit, un bon mouvement ! »

Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* se souviennent sans doute encore des remarquables articles que M. Paul Janet y a publiés sur l'œuvre philosophique de Victor Cousin ; cette œuvre qui, grâce à beaucoup de malentendus, avait fini par être à la fois oubliée et défigurée. Aujourd'hui M. Janet réunit en volume ces

études considérablement accrues et développées et pour lesquelles il s'est servi de la méthode critique et historique qui rattache les idées à leurs antécédents et à leurs milieux. Il n'engage pas de polémique, il laisse en dehors la solution des problèmes discutés ; le vrai caractère de son ouvrage est celui d'une restitution historique destinée à remettre à sa place une gloire nationale. Mais ce but généreux n'empêche point l'auteur d'user de son don de clairvoyance et de justice, qu'il applique aussi bien à M. Cousin qu'à ses détracteurs. Ainsi il reconnaît que sa philosophie manquait de précision et de cohérence, qu'elle s'inspirait tantôt de tel principe, tantôt de tel autre, que l'ensemble de ses idées ne formait pas un ensemble lié. Mais ces défauts, dit-il, étaient brillamment rachetés par la largeur des vues et l'abondance des idées. Il a enrichi la philosophie d'une foule de grandes pensées exprimées en belles formules; il a été l'apôtre du bien, du vrai et du beau, et en même temps de la doctrine virile et fortifiante que les peuples n'ont que la destinée qu'ils méritent. Si on ne lui devait même que la théorie de la méthode éclectique, cela ne suffirait-il pas encore, demande M. Janet, à l'honneur d'un philosophe? Sans être précisément un créateur, M. Cousin a été un grand remueur d'idées, son tempérament était plus un tempérament d'action que de spéculation. « De celui-là, disait Jouffroy en parlant de son maître, on ne demandera pas s'il est une cause. » En tous cas ce platonicien moderne, qui a réveillé la métaphysique de son long sommeil, possède assez de titres pour vivre dans la mémoire des hommes. C'est ce que M. Paul Janet a voulu prouver, et il y a réussi....

Avant de terminer nous voudrions dire quelques mots d'une intéressante publication de M. Wagnon, *La sculpture antique.* C'est un traité d'archéologie comparée traitant des monuments de l'Égypte et de la Grèce et accompagné de seize planches retraçant les diverses manifestations artistiques des deux pays. M. Wagnon ne se borne pas à citer et à reproduire, il recherche dans quelle mesure le sol, le climat, le tempérament de ces peuples ont exercé une influence sur leurs créations plastiques. La monotonie du paysage de l'Égypte, les grandes étendues du désert laissèrent leur marque sur les monuments qui nous restent de son passé, tout comme la beauté riante de la

Grèce s'est reflétée dans chacun de ses chefs-d'œuvre. Le dieu égyptien avait une tête d'animal, le dieu grec une tête d'homme; sensualisme et idéalisme, voilà les deux races et les deux peuples. Rien de plus instructif et intéressant que de suivre M. Wagnon dans son travail de comparaison, et nous engageons tous les curieux des choses archéologiques à se procurer ce plaisir.

THOMAS EMERY.

Chroniques et Correspondances

LETTRE DE PARIS

Paris, le 21 novembre 1885.

On ne peut pas dire qu'il y ait absence d'événements intéressants ici, car au contraire les incidents pullulent de tous les côtés. Il y a du grave, du gai, et de toutes les sortes, pour tous les goûts. La croisade se lève, heaume en tête, bannières au vent, et criant: « Dieu le veut! » par la voix sonore de M. de Mun! Mais apparemment Dieu ne le veut *pas*, car tout ce qui est d'Église s'unit pour le condamner, et depuis les journaux cléricaux jusqu'au Saint-Père lui-même, il y a un concert de voix pour décourager le vaillant croisé que, jusqu'ici, rien n'a rebuté. Mais cette fois-ci, le député du Morbihan se soumet, et s'il demeure encore plus royaliste que le roi il se résigne à ne point être plus papal que le pape, plus catholique que l'Église. M. de Mun se soumettant, et de si bonne grâce encore, est d'un excellent exemple, mais il y en a d'autres qui sont plus récalcitrants et à qui l'idée de suivre des chefs ou d'obéir à une discipline quelconque est absolument en horreur. M. Lockroy a échoué complètement avec sa tentative de réunion plénière des gauches, et le résultat de tous les côtés en a été un des plus bizarres qui se puissent imaginer: la découverte d'un homme nouveau qu'on a irrésistiblement acclamé, et dont on a rejeté unanimement tous les avis!

On est arrivé mardi dernier à la Chambre, pour la séance d'ouverture sans parti pris, si ce n'est d'opposition à tout, et entre tous, et on s'est montré, malgré tout, susceptible d'un enthousiasme à tout rompre et entraîné sans trop savoir pourquoi, vers un inconnu de la veille qui disait simplement des choses raisonnables. Je ne crois pas avoir jamais assisté à la prise de possession d'une assemblée par un individu, aussi immédiate, aussi indiscutable que celle de M. Blanc le député savoisien. Une heure avant ce n'était que le « doyen d'âge » que ses quatre-vingt ans désignaient pour le discours d'ouverture ! on l'accueillait avec indifférence ; une heure après c'était une autorité, un futur ministre, un président du conseil peut-être, (le mot a couru sur tous les bancs et dans tous les couloirs). M. Blanc a produit par son discours un de ces effets auxquels nul ne se soustrait parce que l'*excellence* véritable est une de ces choses auxquelles on ne résiste guère ; on en a fait un vice-président d'emblée, mais dès qu'il s'est agi de suivre les principes de son discours, de ce qui en avait précisément constitué l'excellence on s'y est refusé, attendu que la désobéissance à toute direction est un des signes marquants de tous les partis, et que l'incohérence est le caractère prédominant de tout dans le temps où nous sommes. Mais le triomphe de M. Blanc demeure constaté, tout en demeurant stérile, car, malgré l'impression soudaine, invincible, de tout ce qu'il a dit (et dit en si bons termes), M. Blanc est fort âgé et ne peut point mettre ses paroles en action. Ce n'est point un *remuant* comme M. de Lesseps, vivant en plein air et à cheval, ni un bûcheron, comme M. Gladstone, vivant en forêt, et trouvant peut-être aussi facile de soumettre la foule à sa voix que d'abattre un arbre par sa hâche. M. Blanc a tout simplement parlé d'or, il a produit un effet énorme, et peut-être se souviendra-t-on de ce qu'il a dit, et y reviendra-t-on, mais le souffle lui manque, il ne peut *durer*, il le sait lui-même et se retire de la lutte. Ce qui doit frapper le plus dans tout cela, c'est la « justice rétributive » comme disent les Anglais, la punition, par la force des choses, d'une faute presque oubliée déjà et peu notée lorsqu'elle s'est commise. Pourquoi, disent bien des gens, pourquoi exclure M. Spuller ? Pourquoi, le punir, lui, le mieux intentionné, le plus modéré des hommes ? Pourquoi ? Ceux qui sévissent pourraient-ils en effet répondre à cette

question? Et cependant au fond de tout le mal, de toutes les déviations au moins se trouve M. Spuller. Plus même que M. Allain-Targé il était la conscience intime de Gambetta, son répondant; toutes les erreurs de Gambetta il eût pu, lui, les empêcher — il en a presque toujours été le complice, sinon l'inspirateur. Dès la rentrée des Chambres à Paris (pour ne pas remonter plus haut) M. Spuller a partagé toutes les faiblesses de son ami, tous ses préjugés et ses soupçons, fruits naturels de l'ignorance et du manque de toute habitude, de toute tradition. « Le grand défaut de tous ces gens-là, disait M. Thiers en 1873, c'est de ne jamais pouvoir se croire les égaux de qui que ce soit; ils ne savent pas *la valeur du pouvoir*, ce qui fait qu'ils ne l'exercent jamais naturellement, mais croient toujours qu'on peut le leur *chiper*. » (C'était là son expression).

Cela est malheureusement vrai, et la plupart des fautes commises s'expliquent par là. La peur insensée de la « trahison » dominait tout. Gambetta au fond de son âme savait que lorsque M. Waddington était ministre des affaires étrangères et président du conseil aucune intrigue n'était possible, que la politique du pays se pratiquait avec une loyauté, une dignité à toute épreuve; il le savait, mais croyait en même temps ne pouvoir en être absolument sûr que si M. Spuller était sous-secrétaire d'État au quai d'Orsay et mettait le nez dans chaque dépêche que recevrait le ministre! Tout ce monde nouveau qui a vécu à part du vrai monde et pour qui les « affaires » sont du domaine mythologique, sont possédés de l'idée qu'on les trompe qu'on se moque d'eux, et cette croyance au machiavélisme de la diplomatie et aux conspirations, dont la trace se trouverait dans les dépêches (secrètes!!) a été ici la source de presque tout le mal. L'arrivée de M. Spuller au quai d'Orsay pour *surveiller* le ministre (!) devait remédier à tout. Mais aucun ministre ayant le respect de soi et des relations diplomatiques ne s'y fût résigné. Au commencement ce fut le premier malentendu. Au dehors les choses marchaient aussi bien que possible, on avait partout confiance en M. Waddington — *partout* — hélas! voilà où était le danger. De ce que à Vienne, à Berlin, à Londres, à Saint-Pétersbourg et parmi les gens respectables de France on se sentait une égale confiance en M. Waddington, il résultait évidemment qu'on *trahissait!* Mais qui *on?* Si ce

n'était lui, c'était donc.... Qui? Quelqu'un pour sûr, et seule la surveillance de M. Spuller saurait tout découvrir, et les impérieuses « dépêches » troublaient toujours le sommeil des hôtes du palais Bourbon.

A ce jeu on alla plus loin qu'on ne voulût — et on complota la chute du ministère. Ceci fait, l'obstinée « force des choses » réparut et comme toujours eut à la longue raison de tout. M. Spuller a été au fond plus justement puni qu'on ne le pense, mais ce n'était nullement à ceux qui l'ont frappé de le faire, car il était des leurs, et en somme les avait toujours bien servis. La conciliation! l'unité! Ah! pour le coup, elle se faisait toute seule le jour où le pouvoir s'imposait à Gambetta. Les *centres* — non pas seulement le centre gauche mais certains meneurs du centre droit — se soumettaient aisément et ne demandaient pas mieux que de fournir l'appui des classes respectables, *responsables*, à celui chez qui on désirait reconnaître des aptitudes gouvernementales. Du lamentable *fiasco* du cabinet Gambetta qui en a été cause, sinon l'entourage? Et « l'entourage » ne se composait-il pas de MM. Allain-Targé, Antonin Proust, Spuller, mais ce dernier a-t-il jamais cessé d'en être le plus marquant? La question coloniale et toutes les bévues qui en sont sorties, qui les a inventées sinon la rédaction de la *République Française?* Gambetta mort, à qui revenait la tâche de reconstituer son œuvre et de régner en son nom — au nom d'un spectre! — Au petit groupe de cinq ou six qui gouvernait l'*Union républicaine* et qui dominait M. Spuller. C'est bien parce que, en somme, un mort devenait roi que M. Ferry a consenti à devenir sujet et à exécuter un programme qui dans le début lui assurait une majorité de votes *avec* « phrases. » Tunis avait passé tant bien que mal (plutôt mal) et du vivant de l'homme si faussement surnommé le « dictateur. » Pourquoi pas le Tonkin? au lieu de Kroumirs il y aurait les Pavillons noirs. On engagea la partie, M. Ferry y prit goût, fit des discours ronflants sur le « drapeau » (!) fabriqua des nouvelles, en supprima d'autres, bref, se permit un tel luxe d'inventions et d'accessoires que le parti des « lieutenants » se regimba, fit mine de le rappeler à l'ordre, et enfin le mit à la porte. Mais dans tout ceci et dans les violences qui éclatent partout, au seul nom de l'opportunisme, c'est la force des choses qui agit et prend sa revanche de fautes

commises il y a longtemps, peu notées même lors de leur commission, mais dont les inévitables conséquences attirent la colère publique.

Qu'à l'heure actuelle la situation ne soit embrouillée à un point inquiétant nul ne le conteste: qu'il y ait danger — *non*. Du moins pas encore, car les éléments de salut sont sous la main et chacun le sait, et les élections l'ont prouvé. L'attitude de la province témoigne d'un grand retour vers la vie publique et d'une véritable soif de modération et d'équilibre politique. Il faut seulement que les Chambres et le Gouvernement veuillent une fois franchement l'admettre. C'est sous ce rapport que l'opinion commence à se préoccuper de M. Grévy et à s'aviser de l'importance légale et constitutionnelle du président de la république. M. Grévy s'est montré admirablement discret à ce sujet; il s'est retiré si totalement de toute immixtion dans les affaires de l'État, qu'il dispose, on peut le dire, de plus que de ses droits légitimes, et toute intervention de sa part serait reçue avec reconnaissance. Or, M. Grévy ne se trompe nullement sur le sens des élections. Il est le bon sens même et la perspicacité, il connaît sa nation française comme pas un et ce n'est pas à lui qu'on persuaderait qu'on a élu des conservateurs parce qu'on aspirait à être gouverné par des radicaux. Le président sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus et l'a déjà fait entendre à plus d'un, et si on persistait à narguer le pays sous prétexte d'*interpréter* ses désirs, il y a des remèdes en cas extrême qui pourraient être facilement appliqués et qui à l'Élysée n'effaroucheraient personne. Ou la confusion se régularisera, et on créera une majorité possible et sérieuse, ou bien le cabinet sera renversé et le président de la république, suivant le sens indiscutable du vote du 4 octobre, formera un cabinet où entrera d'une manière prédominante l'élément centre gauche qui rassurera le pays et calmera les intérêts aujourd'hui en émoi.

Déjà l'influence présidentielle a neutralisé les tendances insensées d'un côté et les frayeurs puériles de l'autre; M. Clémenceau a dû renoncer à ses tentatives d'intransigeance financières et anticléricales, et M. Brisson s'est trouvé fortifié dans ses résistances aux énergumènes radicaux. Le ministère s'est appuyé déjà sur la présidence, et le programme, lu lundi aux

deux Chambres, démontre suffisamment que l'on ne se laissera pas entraîner au delà des limites où l'on veut aller. Le programme est diffus à coup sur, quelque peu embarrassé mais ne laisse pourtant pas de spécifier quelles sont les choses auxquelles on ne veut point consentir, et c'est l'essentiel. Les extrêmes gauches le comprennent : il n'est guère d'espoir pour l'impôt sur le revenu, ou pour la confiscation des biens du clergé, non plus que pour certains autres rêves du socialisme — et le despotisme d'État, si cher aux Jacobins, doit attendre. Pour le moment, il s'agit d'effrayer le moins de monde possible. Sur un autre point également, l'influence de l'Élysée a mis du cœur au ventre à M. Brisson et on a unanimement refusé de patronner l'amnistie absurde par laquelle la députation inconnue de Paris proposait de troquer Louise Michel contre le ministère Ferry ! Un des malheurs des ultra-radicaux d'ici c'est de ne jamais comprendre le ridicule — chose grave en France — et on pouffe de rire autour d'eux déjà, qu'eux ne s'aperçoivent de rien, et poursuivent solennellement leur chemin. Ils hurlent le mot « amnistie » sur tous les carrefours, et quand on vient à s'enquérir de l'opération, on découvre que c'est le *stock* d'amnistiés qui fait défaut ! Ils sont quatre ! une femme, un étranger et deux anarchistes anonymes, arrêtés dans le tas ! *Le Journal des Débats*, dépourvu de toute tendresse pour Jules Ferry, (que les restants de 48 ici ont surnommé un « Faux Guizot »), *Le Journal des Débats* d'il y a deux jours, disait avec justice que si peu que M. Ferry dût s'épouvanter de l'échafaud que lui prépare M. de Rochefort, ce n'en était pas davantage agréable d'avoir à se cacher derrière les nippes de Louise Michel.

Aussi on s'est résolu à la résistance, on a bravé le monstre — on refuse toute amnistie, et ma foi ! jusqu'à présent, le monstre a l'air de ne pas se montrer trop féroce. Mais la vraie question n'en est pas là ; prouver que l'on est capable de *bien* gouverner n'a, dans aucun temps ni dans aucun pays constitué le souci des radicaux ; s'assurer les avantages et les bénéfices qu'on s'imagine devoir échoir à ceux qui gouvernent — voilà l'ambition des dévoyés partout, et sous le nom de radical on commence à reconnaître surtout l'individu qui, pour une cause ou pour une autre est sorti de la voie droite, la voie qui, à la longue, aboutit. C'est là que gît en réalité la difficulté de la ques-

tion, surtout en France; c'est qu'on cherche à traiter politiquement un sujet qui ne relève en aucune façon de la politique, mais est du domaine absolu de la morale, un peu de celui de la physiologie et beaucoup de la psychologie pure. Quant à la politique proprement dite, elle assomme le radical tel qu'il se manifeste aujourd'hui, et il préférerait mille fois autre chose moins fatigante, quelque chose qui pût se pratiquer sans s'apprendre. La « révolution » lui semble parfois remplir ce but, et dès lors il se jette dans intransigeance quelconque — laquelle? à gauche ou à droite? ceci lui importe peu.

Le désordre vient de là; un désordre d'esprit universel où nulle limite n'existant, les rapports cessent, et la *mesure* ne peut plus se trouver car elle manque de point de départ. Qu'on se donne la peine, par exemple, d'étudier cette aventure de M. Zola vis-à-vis de la censure, on verra aussitôt combien le jugement est partout faussé, combien il est apparemment impossible de mettre les objets au « point » voulu. De tous les côtés on a inondé la presse parisienne de lettres pour et contre la censure, mais toutes ou presque toutes évitent de toucher à l'idée primordiale, laquelle n'est qu'une idée d'ordre et de convenance — de règle en un mot. M. Zola, lui, part de la notion la plus fausse de toutes: de celle de l'inviolabilité, on dirait volontiers de l'infaillibilité de l'écrivain. Il met celui qui exprime ses pensées ou les fait vivre sur la scène, sur une hauteur où rien ne doit l'atteindre, et où la multitude des *autres* — la foule de ses concitoyens — cesse de compter. L'important c'est que ce qu'il lui plaît à lui, l'auteur, d'inventer puisse prendre corps sur l'heure et vivre devant le public, quel que puisse être le dommage infligé au reste du monde. Ce n'est plus une discussion pour ou contre l'exercice d'une autorité préventive, c'est une révolte contre toute règle, contre toute limite posée à l'exagération personnelle. Et bien que M. Zola divague et batte la campagne un peu plus que ses confrères, cependant chez la plupart de ceux qui à cette occasion se sont adressés aux journaux, ce sont les mêmes arguments et la même insurrection de l'*écrivain* contre tout frein, surtout contre le seul mot de « convenance. » Dumas fils, avec son implacable bon sens réussit, comme toujours, à dire le mot juste et à clore le débat parce qu'il le met sur son vrai terrain. D'abord il revendique pour

les deux côtés le droit de se défendre, et demande plaisamment à M. Zola ce qu'il ferait s'il était *pars magna* du Gouvernement? Ministre de l'instruction publique par hasard! Admettant que M. Zola fût Gouvernement et que, la censure abolie, il plût à M. Alexandre Dumas de donner au Théâtre-Français une pièce patriotique dont M. l'ambassadeur d'Allemagne serait chargé de demander la suppression! que ferait en ce cas M. Zola? La conclusion de la lettre mérite qu'on la cite en entier, car elle dit la vérité *de fond:*

« .... N'oublions pas, pendant ce temps-là, ma première supposition: que M. Zola est ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. Que fera-t-il à son tour devant mon cas? Je le sais honnête homme; il ne voudra pas manquer à ses principes, il sortira d'un Gouvernement où l'on n'a pas le droit d'être fidèle à son opinion et il donnera sa démission; mais il sera forcé de reconnaître que cet idéal « un Gouvernement sans une censure théâtrale, » est impossible, et que, quand la censure n'est pas faite par les lois, comme chez nous, elle est faite, comme en Angleterre, par les mœurs, représentées par un chambellan qui décrète tout ce qu'il veut, et que, quand elle n'est faite ni par les lois ni par les mœurs, elle est faite par les convenances et par le droit des gens, c'est-à-dire qu'à un certain moment elle peut être dans la main de l'étranger, qui est rude.

« Voilà pourquoi, *la censure devant toujours être quelque part*, entre deux maux inévitables, Scribe, Augier, Sardou, Meilhac, Halévy et moi, nous choisissons le moindre, la censure préventive avec laquelle, aujourd'hui surtout, il faut bien le reconnaître, il y a toujours moyen de s'entendre. Je ne connais pas la pièce de M. Zola, mais je ne sais pas pourquoi je me figure que, si elle avait été écrite par un de ceux que je viens de nommer, elle aurait été autorisée, disant absolument tout ce qu'elle veut dire, tout ce qu'elle dit et sans que l'auteur eût rien sacrifié ni de son idée, ni de sa dignité, ni même de son amour-propre. Il en est de la censure comme des belles-mères — on s'y fait. Seulement, il y faut beaucoup de patience et un peu d'esprit. »

Or, la vérité *de fond* est bien là: « la censure *devant toujours être quelque part* »! La « censure, » c'est-à-dire la règle, la limite, la convenance, le respect de ce qui « convient » au voisin, le con-

trat des civilisés entre eux en d'autres termes! Et c'est précisément contre tout cela qu'on s'élève ici aujourd'hui en France. On ne tient généralement que fort peu à la politique, on n'a guère de convictions, et on s'accommode à merveille et de sa propre ignorance et de celle des autres, mais on tient enormément à s'opposer à quelqu'un ou à quelque chose, à faire du tapage, et à prouver qu'on n'a de supérieur nulle part — qu'on n'obéit à personne! S'affranchir de tout! Voilà le but suprême, et que ce soit Gouvernement, morale, goût, n'importe — on croit avoir tout gagné à demontrer qu'on ne relève de rien.

Pendant ce temps, l'art profite peu de ce dérèglement, et la confusion s'introduit de telle sorte dans les cerveaux les mieux équilibrés que nul n'est en état d'affirmer que le laid n'est pas le beau et vice versa. Ce qui jadis était admirable « manque de chic » à cette heure, disent les gommeux dans leur jargon pitoyable; et le « gommeux » est malheureusement partout; — cent fois pire dans les parvenus d'à présent que dans les gens de bonne compagnie déchus. Et « parvenu » est-ce bien un terme applicable à ce que nous voyons? Pour être un parvenu, il faut un endroit plus élevé où l'on *parvient.* Où le chercher en ce temps-ci? De *Salons?* pas trace! Des « réunions? quand on se rencontre c'est pour se disputer. Foin de toute distinction, c'est vieux jeu que de se distinguer, c'est-à-dire d'être à part de tout le monde. Le commun ne l'est jamais assez, ce qui est bas devrait l'être plus encore, plus fangeux, plus ignoble: ainsi le veut le faux réalisme du quart d'heure. Mais en attendant on tente par-ci par-là des retours vers le passé. L'Opéra va brandir le grand glaive du « Cid » et M. Claretie annonce pour dans un an (quand il aura mis au net tout le lourd héritage de M. Perrin) des pièces de haute littérature! Mais M. Claretie est neuf et a conservé quelques illusions, et les directeurs de l'Académie nationale se persuadent qu'avec de beaux décors et des costumes éblouissants on fait tout avaler à des abonnés qui d'ailleurs y font si peu d'attention! Puis, au bout du compte, M. Massenet n'est pas si sérieux que ça! On est en Espagne, on pourra croire qu'il s'agit de *Don César de Bazan*, et pour lui pardonner une incursion même sur le domaine héroïque, on n'aura qu'à penser aux grivoiseries (quelque peu pesantes par parenthèse) de *Manon.*

Passe encore pour tout cela, et médiocrité pour médiocrité on accepterait tout ce qui paillette et étincelle, si seulement le moindre signe de vie se produisait du côté du public. Mais là tout est éteint, morne, épuisé. D'année en année on dirait que la tristesse jette un crêpe de plus sur la ville. Aussi la déserte-t-on d'une façon marquée. Un Parisien se retrouve encore de temps en temps, mais Paris n'est plus. Paris est à Nice ou à Menton ou à Cannes — ailleurs qu'aux Boulevards ou au Bois. Ce qu'il en rapporte au retour vaudra-t-il mieux que ce qu'il y a laissé? Peut être bien; — en tout cas, il aura appris qu'il y a d'autres villes en Europe que la *cité lumière!*

FORTUNIO.

LETTRE D'ALLEMAGNE

Leipzig, le 21 novembre 1885.

De toutes les différentes manifestations du génie d'un peuple, c'est la littérature qui, plus que toute autre, nous en révèle le caractère intime et les attitudes spéciales ; elle est le miroir fidèle où se reflète la société contemporaine dans son ensemble et dans ses côtés divers. Aussi est-ce par les livres que cette fois-ci encore nous commencerons et finirons notre chronique.

Nous parlerons d'abord du grand succès de la saison, les *Paradoxes*, de M. Nordau. Quoique cet auteur n'écrive que pour une classe privilégiée et restreinte, qu'il préfère la qualité à la quantité des lecteurs, et que le gros public ne soit guère à même de comprendre toutes les finesses de ses sous-entendus, son dernier ouvrage a fait beaucoup de bruit et a atteint immédiatement un très grand nombre d'éditions. Déjà un volume précédent *Konventionnellen Lügen der Kulturmenscheit* (les mensonges conventionnels de l'humanité civilisée) avait attiré sur M. Max Nordau l'attention du monde littéraire; sa seconde

œuvre l'a transformé en écrivain à la mode. Ce succès nous étonne, avouons-le, car nous pensions que cet auteur aurait le sort habituel des hommes de lettres trop spirituels, c'est-à-dire de n'être appréciés que par le petit nombre. Il nous semblait que les esprits fins et profonds auxquels il s'adresse, n'auraient guère le temps, à notre époque d'activité dévorante, de se plonger dans l'étude de théories qui ne sont après tout que des paradoxes. Pour nous, tout en reconnaissant la haute valeur de l'ouvrage dont nous parlons, nous sommes obligé de convenir qu'il est loin de nous satisfaire à tous les points de vue. Le style très raffiné est quelquefois obscur, le tour de la pensée trop recherché, les idées, à force d'être subtiles, deviennent souvent incompréhensibles, et l'on a fréquemment, en le lisant, la désagréable impression d'être cru par l'auteur plus intelligent que l'on n'est.

M. Max Nordau se présente fièrement dans ses *Paradoxes* comme l'apôtre convaincu des sciences naturelles et comme l'ennemi de toute espèce de surnaturel. Ce pauvre surnaturel — qui nous est cependant aussi nécessaire que l'air que nous respirons — c'est étonnant comme on le prend à parti maintenant! On l'attaque, on le déchire, on le tourne en ridicule, l'homme semble vouloir se venger du puissant joug moral qu'il a fait peser si longtemps sur les épaules de l'humanité, et il veut, à force de mépris et d'ironie, se persuader à lui-même qu'il n'existe pas.

Le but de M. Max Nordau dans son nouvel ouvrage est d'amener le lecteur à considérer avec défiance les idées et les croyances reçues et à se former sur toutes choses un jugement personnel bien à lui. Il veut cependant qu'on traite avec égard les convictions sincères tout en se réservant, bien entendu, le droit de les admettre ou de les rejeter. Cette tentative n'est certes point hors de saison, car la paresse de pensée, la poltronnerie morale, la crainte de hasarder une opinion non conforme à celles des autres, est une des infirmités les plus invétérées de l'humanité, et jamais peut-être cette faiblesse n'a existé à un si haut degré qu'à notre époque qui se dit si libre. « Chaque homme naît comme original et meurt comme copie » a dit un fin penseur, et je crois qu'il ne se trouvera personne pour contredire cette vérité profonde.

Nous aimerions à pouvoir discuter une à une les nombreuses et souvent étranges théories de M. Max Nordau, mais l'espace nous manque ici et d'autres livres nous réclament. Les seize chapitres du volume traitent de sujets fort divers et ne se rattachant qu'indirectement entre eux. Nous recommandons spécialement à l'attention de ceux qui se procureront l'ouvrage les chapitres sur l'esthétique évolutionniste, sur l'optimisme et le pessimisme, sur la physiologie psychologique du génie et du talent, sur l'histoire naturelle de l'amour, et surtout celui ayant pour titre : *L'État comme destructeur des caractères.*

M. Hermann Schumacher, un de nos meilleurs consuls, a publié récemment un livre fort remarquable : *Sudamericanische Studien drei Leben un Kulturbilder, Mutis, Caldas, Codazzi, 1760-1860* (études sur l'Amérique méridionale, trois portraits, Mutis, Caldas, Codazzi. 1760-1860). La carrière de l'auteur, l'ayant amené à séjourner durant de longues années dans ces contrées, nul n'était plus à même que lui de nous donner, pour la première fois en Europe, la biographie des trois plus célèbres savants de l'Amérique espagnole. Les noms de Mutis, Caldas, Codazzi sont à peu près inconnus parmi nous, aucun dictionnaire historique ou biographique ne les mentionne, aussi devons-nous être d'autant plus reconnaissants à M. Schumacher de nous avoir fait faire plus ample connaissance avec eux.

L'existence de ces trois hommes embrasse un siècle entier, 1760-1860, et leurs destinées sont si intimement liées à celle de leur pays que l'auteur, en nous racontant leur vie, nous retrace en même temps l'histoire du nord de l'Amérique méridionale et des contrées qui devaient devenir plus tard les républiques de l'Équateur, de la Colombie, de Venezuela. Aussi ces études sont-elles plutôt des tableaux de la civilisation d'alors que de simples biographies ; les figures de Mutis, Caldas et Codazzi se détachent en relief sur le fond de la vie politique, sociale et scientifique du pays ; ils prennent part à tout, ils se mettent à la tête de tout, ils sont vraiment l'âme de leur patrie et de leur époque.

M. Schumacher nous fait assister, dans son livre, aux luttes des colonies espagnoles pour conquérir leur liberté, à leur efforts pour se créer une vie politique et scientifique indépendante, efforts qui, quoique couronnés de succès, furent bien souvent

entravés par les passions dechaînées et par les révolutions sanglantes.

Le principal défaut de l'œuvre intéressante dont nous venons de parler réside dans le style souvent un peu lourd et dans la surabondance des détails accessoires qui embrouillent le lecteur en lui faisant perdre de vue les grandes lignes des faits essentiels qui auraient dû, au contraire, être mises fortement en lumière. Il n'y a pas à dire, la lecture de *Sudamericanische Studien* est difficile, et plusieurs personnes, malgré la grande valeur de l'ouvrage, ne parviendront pas à le lire jusqu'au bout.

Avec le petit livre de M. Théodore Fontane : *Christian Friedrich Scherenberg und das literarische Berlin von 1840-1860*, nous nous trouvons transportés dans des parages qui nous sont mieux connus.

Notre sympathique poète fait revivre dans des pages attachantes et spirituelles la figure un peu oubliée aujourd'hui de Scherenberg, l'auteur de *Waterloo* et de *Leuthen.*

A côté de lui vient se grouper ce que Berlin contenait de mieux en fait de littérateurs et de poètes. M. Théodore Fontane nous présente en outre différents types d'originaux et de visionnaires, dont la renommée très passagère n'était pas parvenue jusqu'à nous, malgré la courte distance qui nous en sépare. Peut-être même ces individualités assez secondaires occupent-elles une place trop importante dans le volume, au détriment du personnage principal. L'auteur n'a pas tiré de son sujet tout ce qu'il pouvait donner; il est resté un peu à la surface des choses, se contentant d'exciter l'intérêt et la curiosité, sans se préoccuper ensuite de les satisfaire. Il nous parle d'écrivains, mais ne nous dit pas ce qu'il pense de leurs œuvres; il ressuscite à nos yeux des figures de poètes oubliés, mais ne porte point de jugement sur la vérité de leur talent. Ceci est une grave lacune, car ce qu'il y a de plus intéressant dans les littérateurs ce sont leurs écrits, et pour bien parler d'eux il faut absolument que le biographe soit doublé d'un critique. Nous ne savons pas au juste à quel point M. Théodore Fontane admire le poète Scherenberg, aussi ne pouvons-nous pas, par conséquent, nous former une opinion sur lui, quoique le petit livre qui lui est consacré nous ait fait faire ample connaissance avec sa vie, son caractère, ses sentiments, ses amis.

Puisque nous nous occupons de poètes, nous dirons quelques mots de *Fritz Reuter Reliquien* (reliques de Fritz Reuter) publié par M. Charles-Théodore Gaedertz. Celui-ci, secondé par la veuve et d'autres amis du célèbre humoriste, a réuni dans ce volume différents documents se rapportant à la jeunesse du poète, plusieurs lettres adressées par lui à Jacob Grimm, Julian Schmidt, Ludwig Pietsch, ainsi qu'un certain nombre de poésies d'occasion qui se lisent avec plaisir. Ceci naturellement n'ajoute rien à la gloire de Fritz Reuter, mais tout ce qui touche à la vie de nos grands hommes, jusqu'aux plus petits détails, est intéressant par eux-mêmes, quelle qu'en soit la valeur réelle.

Mais pour être sincère, il nous fait avouer que l'ouvrage est trop long et qu'il aurait beaucoup gagné à être raccourci de moitié. A notre époque où la vie est si remplie, où on lit tellement, où il se publie tant d'œuvres remarquables, on n'a vraiment ni l'envie ni le loisir de se plonger dans ces longs et ennuyeux volumes qui n'en finissent pas. Savoir être bref, c'est la moitié du succès. Si seulement les auteurs voulaient bien se pénétrer de cette vérité-là !

M. Ferdinand Laban, qui s'est acquis une réputation bien méritée par ses écrits philosophiques, vient de nous donner une nouvelle œuvre ayant pour titre : *Dialogische Belustigungen* (récréations dialogiques).

Le petit livre porte comme épigraphe un vers de Leopardi : « les fruits amers d'un printemps de la vie trop tôt disparu ; » et ces quelques mots en disent assez long sur la tendance du livre qui est tout à fait pessimiste. Mais le pessimisme de M. Ferdinand Laban n'est ni sombre ni repoussant ; il se sert de la forme du dialogue pour nous communiquer ses idées sur le monde et les hommes ; et les couleurs qu'il emploie pour peindre la vie sont vives et agréables à l'œil, le noir et le gris en sont bannis. Mais il voit l'existence telle qu'elle est et reconnaît dans toute joie humaine un principe de mort et de destruction. Le pessimisme, poussé à l'excès, est mauvais et funeste, nous l'avouons, mais il n'y a guère que les esprits légers et superficiels qui peuvent le repousser complètement. Comment, en face des douleurs sans cesse renaissantes de la vie, en présence de l'instabilité de toutes choses, peut-on être optimiste ?

Les romans, comme d'habitude, ne font pas défaut. Dans le

nombre il y en a deux ou trois de très bons, mais le reste ne dépasse pas le niveau d'une honnête médiocrité. Parmi les premiers citons avant tout le bel ouvrage de M. Hans Blum : *Herzog Bernard, eine Geschichte von Oberrhein 1638-1639.* Leipzig, Wintersche-Berchhandlung (le duc Bernard, une histoire du Haut-Rhin, 1638-1839). Ce récit qui se passe durant la guerre de trente ans, est certainement un des meilleurs romans historiques que nous ayons eus entre les mains. M. Hans Blum n'est point un écrivain productif, il y a bien longtemps qu'il ne nous avait rien donné, mais on ne saurait lui en faire un reproche en voyant l'art extrême avec lequel il traite son sujet, l'attention scrupuleuse qu'il met à chaque détail, la préoccupation constante qu'il a de rendre, aussi bien que possible, la couleur locale et le ton de l'époque.

Le duc Bernard est une des figures les plus sympathiques de la guerre de trente ans, et la poésie, l'art dramatique et l'histoire se sont souvent occupées de lui. Mais M. Hans Blum a su mieux que les autres nous révéler sa personnalité intime. Profondément épris de son héros il a su trouver pour le peindre des teintes chaudes et tendres qui font grand honneur à son tempérament d'artiste. Un puissant souffle poétique traverse tout l'ouvrage et fait battre le cœur du lecteur. Les deux descriptions des batailles de Rheinfelden sont réellement tracées de main de maître ; mais la partie la plus remarquable du roman est celle qui raconte la traversée triomphale du duc Bernard le long du Rhin qui, commencée au milieu de la joie et de l'enthousiasme général, se termine tragiquement par le râle d'un agonisant. Les autres personnages du livre sont dépeints de même avec beaucoup d'amour et de soin. Nous les voyons vivre et agir devant nous ; ce sont réellement des hommes de chair et d'os que l'imagination toute-puissante du poète a idéalisés inconsciemment. La figure du pasteur Helveticus spécialement a droit à tous nos suffrages, nous la préférons presque à celle du héros lui-même. *Herzog Bernard* jettera, nous n'en doutons point, un nouvel éclat sur le nom de M. Hans Blum et augmentera considérablement le nombre de ses admirateurs.

Parmi les écrivains de second ordre, M. Ottfried Mylius occupe une place distinguée, aussi salue-t-on en Allemagne avec plaisir chacune de ses nouvelles productions. Son dernier ouvrage :

Amor im Walde, Leipzig, Wilhelm Friedrich (l'amour dans la forêt) est sans aucun doute l'un de ses meilleurs ; on y trouve de réelles qualités de composition et de style et l'on respire dans ces pages un souffle embaumé et rafraîchissant venant des grandes forêts. Il y a dans ce volume de la jeunesse et de la vie dans les sentiments, le sujet est attrayant, l'intrigue rondement menée, les caractères sympathiques, les descriptions de nature charmantes.

Nous dirons également quelques mots de l'œuvre d'un nouvel écrivain, M. Max Vogler, qui, tout en ne possédant pas un talent hors ligne, montre néanmoins de réelles aptitudes pour la littérature d'imagination. *Der Herr Kommerzienrath, Roman aus dem modernen Leben* (M. le conseiller commercial, roman de la vie moderne) a beaucoup de défauts de forme et de composition, mais il faut toujours se montrer indulgent lorsqu'il s'agit d'un commençant dont le premier essai fait preuve de sérieuses intentions littéraires. Il vaut mieux relever les bons côtés de l'ouvrage, tout en exprimant l'expérance qu'une autre fois il fera mieux.

Nous sommes devenus très difficiles à contenter maintenant; la masse incroyable de livres qui se publie partout a plus que rassasié nos appétits romanesques, et il faut qu'une œuvre soit bien remarquable pour pouvoir nous plaire. D'ailleurs les auteurs en abusant trop de notre crédulité nous ont fait tomber dans un excès contraire, nous exigeons la vérité à tout prix, tant dans les hommes qu'on nous représente que dans les situations. Nous avons assez de ces êtres tout d'une pièce, anges ou démons, nous voulons que les héros aient leurs imperfections, nous entendons que les caractères désagréables aient leurs côtés lumineux. C'est justement ce manque de vérité psychologique que nous reprochons à M. Max Vogler. Tout le bien, chez lui, est d'un côté, tout le mal de l'autre. L'auteur prend trop évidemment parti pour tel de ses personnages, au détriment de ceux qu'il veut nous rendre odieux, aussi par esprit de contradiction nous sentons-nous souvent portés à plaindre ces pauvres êtres qu'on noircit à plaisir. Ceci est d'ailleurs un trait de caractère propre à la jeunesse, elle s'imagine que tout est absolu tandis que tout est relatif, mais la vie est là pour lui apprendre le contraire, pour lui montrer que le mal et le bien sont si intimement liés ensemble qu'il est impossible de les séparer.

Le sujet de *Herr Kommerzienrath* est très simple, et l'auteur n'a pas dû faire de grands frais d'imagination pour l'inventer. Une jeune fille, entraînée par l'attrait d'une grande fortune, épouse un homme beaucoup plus âgé qu'elle ; elle souffre, elle est malheureuse, mais son vieux mari meurt à temps pour lui permettre de réparer sa funeste bévue et de donner son cœur et sa main au fiancé de sa jeunesse. Mais il y a dans ces pages une fraîcheur de sentiment, un enthousiasme pour le bien et le beau, un amour de la vie tels que le lecteur se sent comme rajeuni et en oublie les imperfections littéraires et psychologiques.

Pour la bonne bouche nous citerons les *Neue Novellen* (les nouvelles nouvelles) de M. Ernest de Wildenbruch. Rarement il nous a été donné de lire quelque chose d'aussi parfait en son genre, et le critique le plus difficile n'y trouverait, croyons-nous, rien à reprendre. Tout y est émouvant, vrai, finement observé, il n'y a ni longueur ni lacune regrettable, le style très concis est en même temps riche et coloré; chaque mot porte et il ne s'y trouve point de ces phrases obscures et interminables qui déparent tant nos livres allemands. Les caractères sont profondément étudiés, les sentiments nobles et élevés et l'auteur a su tirer de situations très simples de grands effets.

La première des trois nouvelles, *Das Riechbüchschen* (la cassolette) tout en étant inférieure aux deux suivantes quant à l'importance du sujet, n'en est pas moins charmante. L'on montre, dans une réunion, à M. de Wildenbruch, une vieille petite cassolette d'argent de laquelle sort encore une odeur douce et pénétrante. A l'aide de ce parfum il reconstitue l'histoire de ce vieux bijou qui a appartenu autrefois à la belle et gracieuse fille d'un vieil original, M. de Sparr. Le récit est très simple, mais on reconnaît immédiatement qu'il est sorti du cœur d'un vrai poète.

La seconde nouvelle, *Die Danaide*, a une portée beaucoup plus haute; l'intérêt du sujet très palpitant en lui-même est encore rehaussé par la manière magistrale dont il est traité. Nous avons réellement à faire ici à un nouveau type, auquel il n'y a rien à ôter, rien à ajouter. L'action se passe en 1870. Un jeune uhlan devient amoureux de la belle Reine Guyon, jeune veuve chez laquelle il loge. La naissance progressive de l'amour dans le cœur de la malheureuse femme, ses souffrances cruelles,

sont décrites avec une vérité saisissante. Une nuit les habitants du village étant tombés à l'improviste sur l'escadron de jeune uhlan et l'ayant complètement détruit elle sauve son bien-aimé du sort inévitable qui l'attendait et le conduit jusqu'aux avant-postes prussiens. Là elle lui dit adieu pour toujours et se donne elle-même la mort comme punition d'avoir trahi la patrie.

La troisième, *Die Heilige Frau*, contient une histoire d'amour moins extraordinaire, mais non moins douloureuse. Un jeune référendaire de Berlin noue une liaison avec une jeune modiste. Les choses suivent leur cours jusqu'au jour où le référendaire se fiance avec la fille d'un riche industriel. La nouvelle se termine tragiquement, comme le sujet le comportait. Rien de bien nouveau, comme on le voit, mais M. de Wildenbruch a su donner à ce sujet usé une jeunesse nouvelle et en faire un petit chef-d'œuvre. L'héroïne est charmante, toutes ses actions, toutes ses paroles respirent une originalité, un naturel, une fraîcheur vraiment enchanteurs. Les différentes scènes d'amour sont pleines d'une passion brûlante et vraie, quoique étant très chastement décrites. En un mot, M. de Wildenbruch peut être fier de ses nouvelles, car elles lui donnent dans le roman la place qu'il occupait déjà dans le drame, c'est-à-dire une des premières.

KARL LAUERBACH.

LETTRE DE VIENNE

Vienne, le 21 novembre 1885.

Quel que soit le mal que l'on dira de notre temps dans les siècles futurs, il y a cependant une qualité qu'on devra lui reconnaître : son amour de la vérité, son désir de tout ap-

prendre et de tout savoir. Je n'ai point précisément en vue, en disant ceci, les nombreuses écoles populaires, lycées, universités qu'on érige de toute part, car autrefois on en fondait aussi, mais j'entends plus particulièrement ce besoin d'instruction et de vérité que nous portons jusque dans nos amusements et récréations. Les contemporains de Louis XIV n'avaient aucune objection à voir les Grecs et les Romains de Corneille paraître sur la scène avec des perruques et des costumes baleinés; que dirait-on aujourd'hui d'un directeur de théâtre qui oserait commettre un pareil anachronisme dans les costumes historiques! Tout doit être maintenant fidèlement adapté aux us et coutumes de l'époque où la pièce se joue.

L'on ne se contente plus d'imitations exactes, l'on voudrait voir sur la scène les choses elles-mêmes. Un théâtre qui pourrait montrer aux spectateurs le vrai mouchoir d'Othello et le vrai coffre-fort d'Harpagon serait sûr d'être rempli tous les soirs.

Mais, ce qui est plus extraordinaire encore, notre temps se préoccupe surtout de ce qui est le plus éloigné de lui. Avec quel intérêt ne lit-on pas les récits des voyageurs de l'Afrique et des expéditions au pôle nord! Avec quelle constance ne se plonge-t-on pas dans la lecture de romans dont l'action nous transporte dans les forêts vierges de l'Amérique, dans les steppes de la Russie ou à la cour de Sardanapale et dans les palais des empereurs romains! C'est à ce goût de notre époque que plusieurs écrivains américains et russes, ainsi que les romans des professeurs allemands qui se passent au temps de Néron et d'Adrien, de l'émigration des peuples et des croisades, doivent en grande partie leur succès.

Et si, dans les romans, l'on ne peut nous transporter dans les contrées et les siècles les plus reculés, nous faire monter avec Jules Verne jusqu'à la lune ou descendre à mille mètres au-dessous de l'Océan, l'on nous conduit tout au moins dans les couches les plus basses de la société, où Zola et ses imitateurs nous montrent les vérités les plus repoussantes et les plus laides, nous disant que plus elles sont repoussantes et laides plus elles sont vraies.

Les artistes eux aussi naturellement n'ont pu se soustraire au courant de l'époque, et ce sont les œuvres d'un peintre qui m'ont amené à faire ces réflexions.

Quelques écrivains de Berlin ont, il y a peu de temps, réclamé à l'usage des artistes une morale toute particulière et revendiqué pour eux une espèce d'exterritorialité dans le domaine des bonnes mœurs. C'est à un point de vue tout à fait opposé que se place le peintre russe Wereschagin, en mettant son talent au service de la morale, du progrès et de la science. Il répond au sentiment de notre siècle en peignant des contrées éloignées, des peuples inconnus et en faisant revivre des époques évanouies ; c'est un *réaliste* qui ne peint que ce qu'il a vu et comme il l'a vu, mais au rebours des *réalistes* de la plume, il ne cherche pas à représenter seulement ce qui est laid et malpropre. Il a rencontré dans ses nombreux voyages de belles choses et ne craint pas de les copier avec son pinceau. Oui, même, de temps en temps, il peint ce qu'il croit avoir vu, comme s'il l'avait vu en réalité. Mais lorsque cette manière de représenter les personnes et les choses diffère diamétralement de l'idée que de tout temps nous nous en étions formés, nous sommes obligés de douter de la vérité de ce qu'on nous dépeint, à moins que l'auteur possédant un génie incontestable ne nous force à croire plus à lui qu'à nous-mêmes. Mais Wereschagin n'est point un artiste de cette hauteur.

Parmi les cent tableaux environ qu'il expose maintenant dans l'édifice de la *Kunstlergenossenschaft*, il y en a cinquante qui représentent des personnages et des contrées de la Terre-Sainte.

Tant que Wereschagin se contente de nous peindre des paysages ou des personnes vivantes qu'il a vues en Palestine, il sait produire une impression complète de vérité, et les explications détaillées qu'il donne dans son catalogue sont même inutiles.

Nous nous trouvons, par exemple, devant le portrait d'un hermite russe, et contemplons le visage d'un homme content de lui et sûr de son bonheur futur. M. Wereschagin nous raconte en outre que cet homme dit trois fois par jour le rosaire, invoque trois cents fois Jésus, deux cents fois les saints et les anges — et attend une récompense du czar. A la fin, il ajoute encore : « C'est dans une grotte analogue qu'a sans doute vécu, « en son temps, Jean-Baptiste qui, suivant la tradition, menait « une vie errante pour fuir les poursuites des autorités. »

A côté de l'hermite chrétien nous voyons le juif russe allant en pélerinage en Palestine, et le catalogue nous dit que, malgré

les efforts des Turcs, la Terre-Sainte, tôt ou tard reviendra sans aucun doute en possession des Juifs.

Le tableau : *Les murs de Salomon à Jérusalem*, au milieu des ruines desquels les Juifs se plaignent et se lamentent, nous communique l'impression que le Tasse fait éprouver à ses croisés à la vue de la ville sainte :

> Sommessi accenti e tacite parole,
> Rotti singulti e flebili sospiri,
> Della gente che 'n un s' allegra e duole.

Mais dès que le peintre s'éloigne du présent, il s'égare en de tels chemins de traverse que cela ne peut être que volontairement. Il peint certes avec une grande vérité les contrées de la Palestine, mais notre plaisir est détruit par l'idée que c'est uniquement pour peupler ses paysages qu'il a choisi des personnages de l'histoire sainte. M. Wereschagin ne voudra pas en convenir, et prétendra qu'il a peint des tableaux historiques. Ne dit-il pas dans la préface de son catalogue qu'il a voulu peindre « l'histoire de notre grand maître et sauveur « le divin Jésus-Christ sans ses belles couleurs légendaires et « banales ? »

Nous devons donc voir, d'après le catalogue, la résurrection du Christ dans cet homme affreux, maigre et décharné, entouré d'un linceul, qui soulève avec peine la pierre de son tombeau et s'efforce de sortir par l'ouverture. Les portraits seuls ont le droit d'être laids, a dit Alfred de Musset, et Wereschagin semble vouloir prouver dans son introduction qu'il a fait un portrait. Autrefois, de saints moines et hermites ont quelquefois vu le Seigneur en vision, mais il leur apparaissait sous de belles formes et ils pouvaient de bonne foi peindre son image. Il est vrai de dire que dans les premiers siècles il y a eu des disputes entre les pères de l'Église sur la personnalité extérieure du Christ, et M. Wereschagin a l'air de s'être rangé à l'opinion de Justin et de Cyrille.

Un autre tableau est moins bien encore. Nous voyons sur un large espace désert deux hommes assis, habillés misérablement, et de mine suspecte. Je demandai à quelqu'un de ma connaissance qui était à côté de moi et n'avait point de catalogue pour qui il prenait ces deux hommes. « Pour des bohémiens, » me répon-

dit-il. Le catalogue dit: *Jésus chez Jean-Baptiste, près du Jourdain.*

Une troisième toile a pour titre: *Christ sur le lac de Tibériade.* C'est un très joli paysage sur lequel sont peintes quelques petites figures. Il est difficile de deviner laquelle est le Christ, car l'on n'en voit pas les visages.

Une grande toile s'inspirant de Matt. XI, 21, se nomme: *La prophétie.* Elle représente un beau paysage de lac; au premier plan est assis un personnage qui nous tourne le dos. Le *réaliste* aurait dû se souvenir que Jésus prononça les paroles: « Malheur à toi, Chorozain! » devant le peuple et non pas assis solitairement au bord du lac. Il nous semble parfois que Wereschagin a pris des scènes de la vie réelle, vues par lui en Palestine, et qu'il a cherché ensuite dans le Nouveau Testament un passage pouvant s'y rapporter.

Les peintures représentant la vie moderne et les monuments de l'Inde sont très supérieures aux autres. *La porte Ala-ad-dins à Delhi, La perle-mosquée à Agra* et quelques points de vue de Tadsch ont spécialement beaucoup de valeur. La grande mosquée de Delhi, par contre, fait une impression étrange: sous un ciel rouge tout est bleu, les arbres, les murailles, les toits et les fenêtres.

Il y a deux ans, Wereschagin dans son exposition nous a montré les horreurs de la guerre; cette fois-ci nous n'avons trouvé que deux toiles ayant une tendance politique; on pourrait les nommer les infamies du despotisme: *La répression de la révolte indienne par les Anglais; Punition des conspirateurs chez les Russes.* Dans le premier tableau nous voyons une rangée d'hindous attachés à la bouche d'un canon et à côté d'eux les soldats anglais prêts à faire feu. La seconde peinture nous montre dans le fond quelques potences auxquelles sont pendus des condamnés; sur le premier plan une quantité de curieux. Il aurait été digne d'un grand artiste d'indiquer l'effet produit par cette exécution sur les différents spectateurs, mais M. Wereschagin ne nous laisse apercevoir que leur dos et nous donne, par contre, dans le catalogue un traité sur les diverses espèces d'exécutions. La plus cruelle, dit-il, est le crucifiement; la plus douce, la mort devant la bouche des canons. Il voulait également nous donner un tableau du crucifiement, qui heureusement n'a pas été achevé.

Quelle que soit la valeur artistique qu'on prête aux ouvrages de M. Wereschagin, il faut cependant reconnaître que le peintre s'entend à merveille en fait de mise en scène et de réclame; car le public avide de s'instruire et de connaître les étrangetés exotiques se rend en masse à l'exposition de l'artiste russe dont il peut admirer les toiles, tant de jour que de nuit, à la clarté de la lumière électrique.

J'ai consacré cette fois-ci dans ma lettre un espace aussi considérable à l'art plastique par la bonne raison que le théâtre et la littérature donnent peu d'occasion de parler d'eux. Dans ces derniers mois il n'a pas été publié un seul livre qui mérite même d'être signalé. Pour ce qui est de nos théâtres, ils ne vivent presque uniquement maintenant que de Maurice Jokay dont les romans et les nouvelles ont été transformés en drames en partie par lui, en partie pas d'autres, puis traduits du hongrois pour être enfin représentés ici. L'on peut se figurer à peu près le chef-d'œuvre qui en est résulté. Sa tragédie, *Le roi Koloman*, a été représentée à Vienne une ou deux fois — et voilà tout.

Son *Zigeunerbaron* (le baron des Bohémiens) a eu beaucoup plus de succès, non à cause de l'action, mais grâce à la jolie musique dont Johann Strauss, si aimé ici, a su doter cette opérette.

Nos deux théâtres de cour ont fait une perte considérable dans la personne de l'intendant général, le baron Léopold Hofmann, mort le 24 octobre. Elle a été en vérité étrange la vie de cet homme qui, né en 1822 et entré fort jeune dans la carrière diplomatique, fut envoyé en Suisse en 1847, avec la somme de dix mille florins, par le très conservateur prince de Metternich pour attiser la révolte des cantons catholiques. Il n'arriva heureusement à Berne qu'après que le général Dufour avait déjà mis fin à cette révolution des Jésuites. Hofmann ne pouvait plus causer là aucun dommage et les dix mille florins furent épargnés. En 1864 il accompagna le général Gablenz comme commissaire civil autrichien dans le Schleswig-Holstein. Les forces réunies de l'Autriche et de la Prusse parvinrent à vaincre le petit Danemark, mais ni Hofmann ni les autres diplomates autrichiens ne recueillirent alors des lauriers. Plus tard il remplit différentes autres charges; de 1876 à 1880 il fut ministre des finances et devint ensuite intendant général des deux théâtres de cour, de

l'*Opéra* et du *Burgtheater*, fonction pour laquelle il était spécialement adapté. Désormais il ne vécut plus que pour le théâtre, et l'on disait de lui qu'il aurait désiré pouvoir être à la fois dans tous.

Malade depuis longtemps, les fatigues, qu'occasionna pour lui la rencontre des empereurs à Kremsier, lui donnèrent le coup de grâce et on l'a enterré la semaine passée en grande pompe sous l'escorte de tous les acteurs et actrices. Il passait en général pour être bon et fort aimable.

Il appartenait à une ancienne famille autrichienne d'employés et était peut-être un descendant de ce Hofmann qui à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle était ministre résident autrichien à Londres. Jonathan Swift qui, en sa qualité d'ardent tory ne pouvait souffrir les Autrichiens, l'appelait *an old dull resident* et racontait qu'il avait trouvé mauvais que le prince Eugène de Savoie fût allé à l'audience de la reine Anne avec une perruque courte. Au point de vue du strict cérémonial de cour Hofmann avait raison, mais Swift ajoute encore que durant son séjour de vingt-cinq années à Londres le résident n'avait rien appris de plus.

Le comte Gallas qui fut envoyé alors comme ambassadeur impérial à Londres, dit, par contre, que Hofmann était devenu tout à fait anglais et essayait beaucoup plus de se faire bien voir à la cour d'Angleterre qu'à la sienne propre, car il avait l'intention de ne pas retourner dans sa patrie.

Il serait fort intéressant de tirer un parallèle entre les diplomates d'autrefois et les diplomates d'aujourd'hui. Malheureusement nous ne connaissons que les lettres, les relations et les rapports confidentiels des premiers, tandis que les vivants s'en tiennent au mot de Talleyrand que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. C'est pourquoi je veux laisser à d'autres le soin de découvrir, dans les explications données par le ministre des affaires étrangères aux délégués du parlement d'Autriche-Hongrie, les vraies idées de notre diplomatie sur la question de la Bulgarie. Par contre le ministre a fait aux mêmes délégués une communication aussi claire que satisfaisante sur les archives autrichiennes. Sa majesté l'empereur a décrété la dissolution de ses archives privées et la remise des actes du Conseil d'État aux archives de l'Etat et de la Cour où

ainsi que celles-ci ils seront mis à la libre disposition des hommes de science. De même les archives du ministère des finances et de celui de la guerre seront également rendues accessibles aux recherches du public.

Pour les archives de l'État ce n'est que jusqu'à 1830 qu'elles peuvent être examinées dans un but scientifique. Les Français qui prétendent, en raillant, que l'Autriche est toujours en retard d'un siècle et d'une idée, seront maintenant bien obligés de convenir qu'en cela elle est en avance de seize ans, car dans leurs archives il n'est permis de voir que les actes antérieurs à 1814; il y a peu de temps même il fallait remonter jusqu'à la grande révolution. L'Autriche dans ce cas-ci est plus avancée que les autres États et l'on peut dire qu'elle est en réalité en avance dans une idée au moins.

Pour ce qui est des facilités et de l'accueil aimable que l'historien trouve aux archives de Vienne, il n'est pas possible de désirer mieux, et je n'en ai rencontré de semblables qu'aux archives italiennes.

M. LANDAU.

CHRONIQUE POLITIQUE

La situation, en France, ne se définira sans doute pas nettement avant l'ouverture du Congrès dont tous les vœux tendent à hâter la réunion ; car tout le monde à la fois a envie d'y voir clair. Cependant les événements écoulés dans cette quinzaine jettent dans leur ensemble une lumière rassurante sur l'avenir de la république modérée.

Nous ne parlons pas de la reconstitution du cabinet où les portefeuilles dont le suffrage universel avait entendu dépouiller MM. Legrand et Hervé-Mangon ont passé entre les mains de MM. Gomot et Dautresmes ; il n'y a là qu'un phénomène de substitution commandé par l'étiquette parlementaire et sans autre influence sur la marche générale des affaires ; deux républicains en ont remplacé deux autres, rien de plus.

Les fautes de la droite, le réveil de la solidarité républicaine, la déclaration ministérielle : telle est la série d'événements *albo notanda lapillo*, à laquelle nous faisions allusion.

L'élection de M. Floquet à la présidence de la Chambre, par 392 voix dont une centaine appartient à la droite, ne peut s'interpréter, à quelques mobiles qu'ait obéi celle-ci en les donnant, que favorablement à la cause de la république. Il en est de même de l'élimination de la droite de la vice-présidence ; élimination moins consentie qu'elle n'avait paru au début ; car la droite envoyait à l'échec un candidat de la dernière heure, l'amiral Dompierre d'Hornoy. Elle a donc dû se contenter de la portion congrue de deux secrétaires, que ses irrésolutions eussent encore compromise sans la générosité de la gauche.

La droite a ainsi détruit d'elle-même l'impression pessimiste qu'on eût pu éprouver à la voir triompher contre M. Spuller par une alliance bâtarde avec la queue de l'extrême gauche ; elle a jusqu'ici, il faut le dire, peu machiavéliquement appliqué cette politique « d'étroite et patriotique union » où elle voyait dans sa réunion du 14 « la cause déterminante de ses succès. »

Elle a donc travaillé elle aussi, peut-être contre son gré, pour faciliter au ministère sa déclaration dont nous avions prévu la teneur générale, sans prévoir toutefois quel écueil inattendu elle aurait à tourner. En effet qui aurait pu s'imaginer qu'il surgirait au dernier moment des anti-Ferrystes assez aveuglés par la passion, pour venir réclamer à M. Brisson la rançon de son prédécesseur et lui proposer le troc de leurs plans de mise en accusation

contre une amnistie générale? On aurait pu tout aussi bien réclamer toute autre chose, par exemple un retour aux modes de 1792 ou une prise officielle de pruneaux à *La Taverne du Bayne*. M. Brisson a peu goûté cette injonction inopportune, et les membres du cabinet après une courte discussion où, quoi qu'on ait dit, il n'y a eu de divergences que dans les nuances des opinions, ont été unanimes à traiter en intruse et à écarter du programme ministériel une question aussi artificiellement soulevée. Où irait-on si, pour chaque erreur d'un ministre, il fallait ouvrir la porte d'une prison? Peut-être le ministère se décidera-t-il à gracier quelques-uns des personnages auxquels s'appliquerait l'amnistie, par exemple Krapothine, à la condition que ce prince du nihilisme s'engage à s'enfermer dans la théorie pure, et Louise Michel pourvu qu'elle renonce à parer désormais du drapeau noir, devant les boutiques des boulangers, son orageuse virginité. Mais ce seront là de simples concessions inspirées par un esprit d'humanité et non des précédents destinés à faire payer double à la société les erreurs de ses gouvernants et à stériliser dans leur germe les verdicts des jurys futurs.

Muette comme elle devait l'être, sur la question de l'amnistie, la déclaration ministérielle est sur tous les autres points qu'elle embrasse un programme assez net dans les vues et fort loyal dans le langage. « Cherchons les solutions qui nous unissent, » a dit le ministre. Et il a indiqué comment tout patriote éclairé devait comprendre les délicates relations du budget et de l'honneur du pays. Avec de sages économies, un relèvement éventuel de quelques-unes des taxes les moins lourdes, l'application de réformes progressives dépourvues de tout caractère d'expédients, la démocratie fraçaise conservera intacte la bonne réputation de son crédit. D'autre part, avec l'acceptation énergique des charges du passé sans intention de les aggraver mais plutôt de les restreindre, ni l'honneur ni le budget ne péricliteront. La formation d'un corps complet de troupes indigènes, l'établissement d'un protectorat analogue à celui de la Tunisie, telles sont les mesures réclamées par le Tonkin dont l'évacuation pourra avoir lieu au printemps prochain : à Madagascar la nécessité d'une action vigoureuse est proclamée.

Au point de vue administratif, la chasse aux fonctionnaires simplement suspects est interdite : mais la punition des fonctionnaires notoirement infidèles ne l'est pas. Au point de vue religieux, il faut constater que « la majorité des Français n'est pas favorable à la séparation. La question ne peut donc être résolue *a priori* que par le *statu quo ;* si elle doit être plus tard tranchée différemment, les débats l'indiqueront. D'ailleurs la connexité introduite par la déclaration entre la question religieuse et la loi sur le recrutement, celle sur les fabriques, et un projet d'organisation des caisses diocésaines, montre que si le ministère ne désire pas vexer inutilement l'Église, il est loin de sa pensée de soumettre l'État à ses empiétements.

« Nous faisons appel, a dit en finissant le président du Conseil, à tous ceux qui, comme nous, ont confiance dans les destinées de la France et de la République. »

Bien que la déclaration n'ait pas forcé l'enthousiasme de la Chambre, nous pensons que le cabinet actuel durera encore, et que peut-être il prolongera son existence au delà de la date du Congrès.

Il y a plusieurs années de cela le Gouvernement birman concédait des forêts à une société d'exploitation anglaise, la « Bombay Burma Trading Corporation. » Cette concession ayant donné lieu dernièrement à quelques difficultés, le Gouvernement des Indes adressa au Gouvernement birman des réclamations dans les formes voulues. Ces formes n'ont, paraît-il, pas été observées dans la réponse de la Birmanie, réponse que les journaux des Indes assurent non-seulement négative, mais arrogante et insultante. Il y est dit, toujours d'après la presse anglaise, qu'à la suite de l'arrêté prononcé par le tribunal birman (High Court) toute discussion est épuisée et que le Gouvernement birman n'entend faire aucune concession ni rouvrir les négociations.

Il n'y a pas que la Birmanie et l'Inde en jeu. La France est elle aussi engagée dans le conflit. Une note adressée par lord Salisbury à M. de Freycinet nous éclaire là-dessus. Le secrétaire d'État anglais s'y plaint en termes assez fermes de ce qui se passe depuis quelque temps dans la Haute-Birmanie au détriment des intérêts britanniques qui y sont depuis longtemps engagés. L'Angleterre, poursuit le noble lord, ne saurait tolérer l'immixtion de sociétés françaises munies de concessions basées sur des traités et des accords exclusifs. La France ne tolérerait certainement pas en Tunisie des compagnies étrangères privilégiées. La réponse de M. de Freycinet conteste le fait de concessions privilégiées. D'ailleurs il n'a été conclu entre la France et la Birmanie qu'un simple traité de commerce, et ce traité, approuvé par la Chambre, attend encore le vote du Sénat. Dans ce moment, l'opinion en France est peu favorable aux entreprises lointaines. Il est probable que M. de Freycinet tâchera de se dégager. Il est certain en tout cas que la France ne soutiendra pas le roi Théban qui est menacé de payer pour tout le monde. La presse anglaise et indienne le prennent fort vivement à parti. Il s'est toujours montré hostile à l'Angleterre, insolent et intraitable avec elle. Lord Ripon, ancien vice-roi des Indes, disait clairement dans un récent discours que l'Angleterre doit le déposer, en le remplaçant par un autre prince de la dinastie birmane. Quant au pays, l'Angleterre ne le convoite pas. Il lui suffit qu'il soit soumis à son influence prépondérante. Le voisinage immédiat de la Chine et des colonies françaises ne semble guère plus désirable au Gouvernement des Indes dans l'Extrême-Orient que celui de la Russie dans l'Asie centrale. Il lui faut un Afghanistan ici et une Birmanie là.

Depuis notre dernière chronique, le canon a parlé, en Orient. La Serbie sous un futile prétexte, a envahi la frontière bulgare. Les troupes serbes victorieuses d'abord en plusieurs rencontres, marchaient sur Sophia ; mais elles ont été arrêtées par l'armée bulgare qui a montré une vaillance digne d'admiration. Que fera la Turquie? La paix dépend de son attitude, et les grandes puissances du nord, ainsi que l'Italie, emploient tous

leurs efforts pour éviter une intervention de sa part et conjurer les dangers qui s'ensuivraient. C'est là le seul moyen d'empêcher que le conflit déplorable qui vient d'éclater, ne prenne de plus grandes proportions. La Turquie aurait incontestablement le droit de repousser une agression contre la Bulgarie, qui est territoire de l'empire. Mais une réserve expectante est plus sage mille fois et à tous les points de vue qu'une entrée en campagne. La situation de la péninsule des Balkans, telle qu'elle était depuis le traité de Berlin jusqu'au 13 septembre dernier est l'œuvre d'un congrès européen. Et bien que la Turquie soit la puissance la plus directement intéressée dans toute question touchant à la péninsule, c'est à l'Europe qu'il importe d'aviser. D'ailleurs, nous nous trompons fort ou les victoires bulgares auront des résultats très heureux à tous les points de vue. Car il importe avant tout que les hostilités restent circonscrites et que l'incendie ne devienne pas conflagration.

En tous cas, les prévisions que l'on faisait généralement sur l'issue de la guerre serbo-bulgare ont été démenties. L'armée serbe n'a pas répondu à l'attente, et l'armée bulgare l'a surpassée. La bataille de Slivinitza a été désastreuse pour la Serbie. Les troupes du roi Milan ont été fortement éprouvées, et l'agression insuffisamment justifiée à laquelle le jeune royaume s'est livré contre la principauté se trouve ainsi sévèrement punie par les faits. Cette défaite de l'agresseur est un excellent appoint pour la paix, si le prince Alexandre ne se laisse pas griser par le succès et ne retire pas l'acte de soumission qu'il avait fait à la Turquie, en notifiant au grand vizir son départ de la Roumélie pour aller défendre les frontières de l'empire. Au moment où nous écrivons ces lignes, la situation se trouve subitement éclaircie. L'Autriche-Hongrie ne peut voir d'un œil indifférent son protégé battre en retraite. Mais toute intervention lui est impossible, du moment que les autres grandes puissances se maintiennent dans une réserve absolue et lui enlèvent par là toute occasion de faire un pas en avant. C'est une affaire à vider entre la Serbie et la Bulgarie, et si le sort des armes en a définitivement décidé, les grandes puissances n'ont d'autre rôle à remplir que celui de juges de camp. En cela le roi Milan a joué gros jeu, peut-être pour le compte d'un autre. Vainqueur, il n'aurait peut-être pas encaissé tout le gain ; vaincu, il risque fort d'être seul à devoir payer. Malheureusement pour le jeune souverain, son enjeu est probablement sa couronne.

Ce qu'il y a de certain c'est que la tâche de la conférence de Constantinople se trouve tout particulièrement facilitée par les événements, si d'autre complications, venant par exemple de la Grèce, n'aggravent pas la situation.

La ligne de conduite de l'Italie dans cette phase de la question d'Orient était tout indiquée. Nous l'avons d'ailleurs dit précédemment : l'Italie veut la paix. Puisque l'action des puissances n'a pu éviter une effusion de sang et que la guerre a éclaté entre la Serbie et la principauté bulgare, l'Italie fera son possible pour que la guerre ne s'étende pas. Elle désire pour cela l'accord

des puissances, convaincue que cet accord peut seul éviter de plus grands malheurs. Elle reste unie aux puissances centrales parce qu'elle est persuadée que leur action a le plus de chance de sauvegarder les intérêts généraux, c'est-à-dire la paix et l'équilibre européen. Elle n'a aucune raison de modifier son attitude, ni dans le présent ni, autant qu'il est permis de le prévoir, dans l'avenir. Elle agit loyalement, elle joue franc jeu, cartes sur table, sans arrière-pensées et sans artifices, et tout fait supposer, tout autorise à croire que les puissances avec lesquelles elle se trouve jusqu'ici en si étroite communion de vues en agiront de même. Le grand avantage qu'a M. de Robilant en cela, le fort appoint personnel qu'il apporte à la politique extérieure de l'Italie, c'est qu'il est connu, à Berlin aussi bien qu'àVienne, et qu'on le sait homme aussi loyal que droit. M. de Bismarck et le comte Kalnocky n'ignorent pas le prix des caractères de cette trempe dans les affaires internationales, et ils ne voudront certainement pas jouer au plus fin avec lui. Si leurs vues sont loyales, si leur marche est sans détours, les deux puissances centrales, de même que la Russie, ne peuvent qu'apprécier le concours que leur apporte l'Italie, dégagée comme elle est dans les circonstances actuelles de toute préoccupation immédiate, de tout intérêt direct, tant que les petits États et la péninsule balkanique sont seuls en scène.

Ce qui est regrettable c'est le ton, c'est le langage de quelques feuilles italiennes sur les questions de politique étrangère. Sans compter que certaines nouvelles et certaines appréciations faussent le jugement d'une partie du public, entravent l'action du Gouvernement, il faudrait réfléchir qu'elles mettent en suspicion l'Italie auprès des étrangers. En outre l'opinion publique en Italie est impressionnable et quelle que soit l'autorité du journalisme, il ne laisse pas d'avoir prise sur elle. En tous cas, c'est sur lui, sur lui seul que l'on juge, à l'étranger, l'opinion publique italienne. On attribue au pays, aux masses, au peuple italien ce qui n'est que le fait individuel de tel ou tel journaliste, ou tout au plus l'expression collective d'un petit groupe. On se trompe en jugeant l'Italie à de telles enseignes, et il serait souverainement injuste de rendre un Gouvernement responsable, à n'importe quel degré, d'imprudences irréfléchies de langage ou de plans politiques qui ne relèvent que de la fantaisie. Si encore les Chambres étaient ouvertes! Il suffirait alors d'une réponse bien nette du ministre des affaires étrangères ou du sous-secrétaire d'État, pour mettre un terme aux équivoques. Mais les Chambres sont encore fermées et l'inspiration de tel ou tel autre journal peut se donner carrière. Nous ne saurions donc assez mettre en garde le public italien et étranger contre certains journaux qui, par parti pris d'opposition *a priori*, ou pour faire sensation, ou en vue de laisser supposer des attaches officieuses dont ils ont peut-être bénéficié jadis mais dont ils ne bénéficient plus, fabriquent des nouvelles de fantaisie qu'ils brodent de commentaires aussi lyriques qu'imprudents.

Le commissaire impérial ottoman en Égypte, le collaborateur de sir Drummond Wolff est nommé. C'est le Ghazi (victorieux)

Osman pacha. On a le droit de s'étonner d'un pareil choix, et il donne bien à réfléchir. Comment le sultan, dans un moment pareil peut-il se priver des services du plus éminent, du plus glorieux de ses généraux? Y a-t-il là une intrigue de palais? Ou bien ce choix indique-t-il des desseins de plus vaste envergure? Nous penchons pour ce dernier parti, et nous nous tromperions fort si l'impression qu'en ont reçu le Khédive, ainsi que ses conseillers à commencer par Nubar pacha, n'est pas la nôtre. L'Angleterre a deux dangers à éviter en Egypte. D'une part le retour du vice-royame à l'indépendance de fait, sinon nominale, présenterait pour la Grande-Bretagne le plus grave des inconvénients. Il exposerait l'Égypte à subir la prépondérance d'une autre puissance qui ne voit pas sans un secret dépit ce riche pays entre les mains de ses voisins d'Outre-Manche. L'abandon de l'Égypte par les Anglais, c'est la prépondérance française dans ce pays. D'un autre côté, l'Angleterre ne supporte pas sans regret les charges que lui impose l'occupation, tout partagées qu'elles soient par d'autres. Se soustraire à ces charges en conservant les avantages de sa situation actuelle, tel est le problème à résoudre. Or si, par un retour en arrière, on renoue plus étroitement les liens relâchés qui rattachent le vice-royaume vassal à l'empire suzerain, le but est bien près d'être atteint. La Turquie, bien que singulièrement diminuée, est encore une grande puissance. On compte avec elle: avec sa diplomatie, avec ses armes. D'autre part, il est tels antagonismes, telles combinaisons politiques qui font de l'Angleterre et de la Turquie des alliées nécessaires. D'autre part encore, le Sultan, dépossédé de plusieurs de ses puissances d'Europe, menacé de perdre tôt ou tard ce qui lui reste en deçà du Bosphore, est bien aise de retrouver ailleurs un renouveau de puissance, un regain de grandeur. Par l'Égypte, si l'Égypte lui revient d'une manière ou de l'autre, il se rapproche du vrai centre de sa puissance, qui est à la fois politique et religieuse, et plus religieuse peut-être que politique. L'Islam n'a-t-il pas eu ses faux prophètes? La révolte du Soudan n'est-elle pas une menace à son unité religieuse ou tout au moins un avertissement? L'Arabie ne menaçait-elle pas un schisme? Tous ces dangers sont diminués, sinon conjurés absolument. Ainsi donc, il y a avantage pour l'Angleterre, qui conservera toujours assez d'autorité au Caire, comme elle en possède à Constantinople, pour être assurée que personne ne la supplantera, que personne ne sera à même de lui contester la voie des Indes. Il y a avantage pour la Turquie qui voit la Grande-Bretagne abandonner la politique suivie depuis trente ou quarante ans envers l'Égypte et la dynastie de Méhémet-Ali et regagner le terrain qu'elle avait cru perdu, et perdu sans espoir.

Tel est notre point de vue sur l'avenir de l'Égypte et sur la signification à accorder à l'envoi d'Osman pacha comme coadjuteur du député de Portsmouth. Il faut des hommes tels que le Ghazi pour réaliser de grands desseins, et celui que nous supposons à la Porte et à l'Angleterre en serait un. Nous négligeons de parti pris les détails de l'exécution. Ne parle-t-on

pas de nouveau d'Arabi pacha ? Si le vaincu de Tel-el-Kebir a été épargné par l'Angleterre, si on a transformé en un exil assez doux la sentence capitale qui avait frappé le colonel rebelle, c'est que l'on prévoyait qu'à un moment donné ce serait peut-être un homme précieux. Ne parle-t-on pas de la déposition de Tevfik pacha ? du retour d'Ismaïl ? de l'avènement d'Halym pacha, sous les auspices de l'Angleterre ? Mais ce ne sont là que des événements secondaires auprès du plan qui nous semble tracé. Quel que soit le nom du maître apparent qu'aura l'Égypte, le maître réel sera un autre, et le Khédive pourrait bien n'être plus, dans un laps de temps assez court, qu'un préfet de province sous un nom différent, un gouverneur de vilayet sous des aspects de semi-indépendance, et ne recevoir d'ordres que de Londres par la voie détournée de Constantinople.

Au moment où nous écrivons ces lignes deux congrès siègent à Rome : le Congrès pénitentiaire et le Congrès anthropologique. Nous négligeons ce dernier qui n'est que scientifique. Le premier a une portée plus immédiate et plus pratique. Il compte parmi ses membres des délégués officiels de toutes les puissances civilisées, et ses séances ont été ouvertes avec tout l'apparat nécessaire à ce genre de solennités. On a entendu, à l'inauguration, les voix très autorisées, quoique à divers titres, de M. Depretis, de M. de Holtzendorff — notre éminent collaborateur, — et de M. Mancini. On sait que l'ancien ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie a été aussi ministre de la justice et que sa compétence est tout aussi complète dans les questions de droit criminel et pénal que dans celles de droit international public ou privé. M. Mancini a même été en Italie un des précurseurs des idées qui ont cours aujourd'hui, et l'on retrouverait dans une savante revue qu'il publiait courageusement sous le régime des Bourbons — il y a quarante ans — énoncés pour la première fois des principes qu'on donne pour nouveaux aujourd'hui. Une parole plus autorisée et plus compétente dans ces matières que la nôtre parlera sans doute ici des résultats du Congrès pénitentiaire. En attendant, nous sommes heureux de constater que l'éloquent discours de bienvenue que M. Mancini adressait en français aux membres des deux congrès réunis a produit une profonde impression sur l'assistance et a été accueilli par de longs et fréquents applaudissements.

***

MISCELLANÉES

Le discours d'inauguration de M. Mancini au Congrès pénitentiaire de Rome.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs de la *Revue Internationale* l'éloquent discours que M. Mancini a prononcé, en français, à la séance d'inauguration du Congrès pénitentiaire international de Rome. Les paroles de l'éminent jurisconsulte peuvent se passer de tout commentaire, étant de celles qui portent haut et loin.

MESSIEURS,

Le Président du Conseil vient de vous lire le message de S. M. le Roi, notre auguste souverain, et s'adressant aux délégués des États étrangers, il leur a donné, au nom du roi lui-même et de son Gouvernement, la bienvenue dans cette capitale de l'Italie où ils vont prendre part aux travaux de ce troisième Congrès pénitentiaire.

Mais la Commission générale italienne, organisatrice de ce Congrès et qui a bien voulu me faire le grand honneur de m'appeler à le présider, pense avoir, elle aussi, un devoir à remplir, et je suis chargé par elle de m'en acquitter. Pendant plusieurs années, la Commission a consacré ses soins à préparer scientifiquement et pratiquement nos réunions. Elle s'est adressée aux différents Gouvernements du monde civilisé pour obtenir leur adhésion et l'envoi de leurs délégués au Congrès. Il m'appartient donc de témoigner ici publiquement de la noble sollicitude des Gouvernements du continent pour les grandes réformes qui sont le but de nos études et l'objet d'une lutte de vertueuse émulation entre ces Gouvernements — la seule lutte peut-être qui soit légitime et féconde entre les nations. Au nom de la Commission, au nom de tous les Italiens mes compatriotes qui s'intéressent au succès de ces réformes — et le nombre, messieurs, en est considérable — je viens remercier les Gouvernements amis pour le bienveillant accueil que l'invitation de l'Italie a reçu d'eux tous.

Je remercie en même temps les délégués étrangers dont je suis heureux de me voir entouré et qui sont aujourd'hui nos collègues; je les remercie de leur empressement à se rendre au milieu de nous et à nous apporter le concours de leurs lumières et de l'expérience acquise dans l'exercice de hautes fonctions en rapport au régime pénal et pénitentiaire.

Je me flatte enfin de me rendre l'interprète d'un sentiment qui, en ce moment, doit se trouver dans nos cœurs à tous, tant que nous sommes, en envoyant, au nom de cette réunion d'élite,

un salut de sympathie et de vénération à quelques-uns des éminents savants et administrateurs, nos prédécesseurs dans ces études et qui, se trouvant à notre grand regret retenus ailleurs soit par leurs devoirs publics, soit par l'âge, soit par les infirmités, nous ont fait savoir qu'ils assisteraient en esprit à nos réunions et nous ont adressé leurs vœux pour que nos travaux soient couronnés de résultats féconds. Je ne pourrais énoncer ici les noms de tous. Qu'il me suffise de rappeler ceux de MM. Thounisen, ministre en Belgique, et Paulus ministre en Hongrie; de M. Claser, procureur général au tribunal suprême de Vienne, ancien ministre de la justice; de MM. De Grot, secrétaire d'État en Russie, Bain, professeur à l'Université d'Aberdeen, Von Scheverze, procureur général à la Cour d'appel de Dresde; enfin le nom vénéré de Charles Lucas qui a été l'un des précurseurs de ces réformes et qui, après avoir consacré à leur triomphe toute une longue et glorieuse vie, aujourd'hui encore, devenu presque aveugle, poursuit la lutte, malgré son grand âge, avec une clairvoyance et une ardeur juvéniles et nous fait parvenir un nouveau livre, un nouveau chef-d'œuvre, sur ces mêmes sujets.... (*Applaudissements vifs et unanimes*). Votre approbation, messieurs, double la valeur de mes paroles, et je vous en remercie.

Messieurs, le temps dont vous disposez est bien court en rapport avec la vaste étendue de votre programme. Vos travaux visent à une triple réforme: la réforme *législative* dans la codification pénale; la réforme *pénitentiaire*, en vue d'une meilleure organisation des prisons; la réforme des *systèmes de mesures préventives* pour la diminution progressive de la criminalité et de la récidive.

Vous allez maintenant, messieurs, vous mettre à l'œuvre, et vous avez hâte d'entreprendre vos savants travaux. Mais je ne crois pas inutile, au moment où j'ai l'honneur de vous parler, d'ajouter encore une déclaration ayant pour but de dissiper un préjugé malheureusement assez répandu et de constater l'erreur profonde de ceux qui attribuent aux études et aux discussions de nos congrès pénitentiaires, ainsi qu'aux réformes qu'elles préparent, un but exclusivement humanitaire et philanthropique, comme si vous vouliez protéger les malfaiteurs et soumettre la société à l'épreuve d'utopies dangereuses. Non, messieurs! Nous protestons tous contre cette étrange erreur. Nous travaillons à la recherche d'un système de répression juste et efficace, propre à sauvegarder la tranquillité, la sécurité et l'ordre des sociétés humaines. Ce but vraiment social et civilisateur exige l'exclusion de toute pénalité *inutile* et *dangereuse*, *corruptive* et *immorale* dans sa forme ou par ses effets.

Messieurs, cette recherche est digne de vos efforts; elle est digne du concours de tous les hommes de cœur. Je m'arrête en exprimant le vœu que vos nobles travaux dans le Congrès de Rome soient féconds de résultats bienfaisants, utiles, et pratiquement réalisables (*Vifs applaudissements*).

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Les Conférences pour le renouvellement de l'Union latine ont amené à la convention du 6 novembre dont voici les dispositions principales:

La convention donne en ce qui concerne les pièces d'or, les pièces d'argent de 5 francs et les monnaies divisionnaires d'argent, les conditions nécessaires pour avoir cours chez les nations contractantes. Il n'y a rien de nouveau pour les pièces d'or. Et il n'y a rien non plus de changé au type, au titre et au poids des pièces d'argent de 5 francs. Les Gouvernements contractants devront recevoir réciproquement ces pièces dans leurs caisses publiques. Quant aux pièces divisionnaires de 2 francs, 1 francs, 50 c. et 20 c. elles auront, dans les conditions où elles doivent être fabriquées, cours légal entre les particuliers de l'État qui les a émises jusqu'à concurrence de 50 francs pour chaque payement. L'État qui les a mises en circulation les recevra de ses nationaux sans limitation de quantité. Les caisses publiques de chacun des quatre États contractants accepteront ces monnaies fabriquées par un ou plusieurs des autres États jusqu'à concurrence de 100 francs pour chaque payement fait aux dites caisses.

Le monnayage des pièces d'or est libre pour chaque État, à l'exception de celui des pièces de 5 francs en or qui demeure provisoirement suspendu. Le monnayage des pièces de 5 francs en argent est également suspendu provisoirement. Il ne pourra être repris que lorsqu'un accord unanime sera établi à cet égard entre tous les États contractants. Toutefois si l'un des États voulait reprendre la frappe libre des pièces de 5 francs en argent il en aurait la faculté, à la condition d'échanger ou de rembourser, pendant toute la durée de la convention, en or et à vue, aux autres pays contractants sur leur demande, les pièces de 5 francs en argent frappées à son effigie et circulant sur leur territoire. En outre les autres États seraient libres de ne plus recevoir les écus de l'État qui reprendrait la frappe des dites pièces.

Les parties contractantes ne pourront émettre des pièces d'argent de 2 francs, de 1 franc, de 50 c. et de 20 c. que pour une valeur correspondante à 6 francs par habitant.

Sur ces bases le chiffre en est fixé:

Pour la France, l'Algérie et ses colonies,	à 265,000,000	Fr.
» la Grèce	» 15,000,000	»
» l'Italie	» 182,400,000	»
» la Suisse	» 19,000,000	»

Seront imputées sur les sommes ci-dessus les quantités déjà émises à ce jour.

Toutefois le Gouvernement italien est exceptionnellement autorisé à frapper, en pièces divisionnaires, une somme de 20 millions pour assurer le remplacement des anciennes monnaies; le Gouvernément fédéral suisse pourra faire fabriquer également, à titre exceptionnel, eu égard aux besoins de la population, une somme de 6 millions, et la France de son côté est autorisée à procéder jusqu'à concurrence de 8 millions à la refonte en pièces divisionnaires d'argent des monnaies pontificales précédemment retirées de la circulation. Toute demande d'accession à la convention nouvelle faite par un État qui en accepterait les obligations et qui adopterait le système monétaire,

de l'Union ne pourra être accueillie que du consentement unanime des quatre premiers États contractants. Ces derniers s'engagent à retirer ou à refuser le cours légal des pièces de 5 francs des États ne faisant pas partie de l'Union. Ces pièces ne pourront être acceptées ni dans les caisses publiques ni par les banques d'émission.

La nouvelle convention à partir du 1er janvier 1886 restera en vigueur jusqu'au 1er janvier 1891. Si un an avant ce terme elle n'a pas été dénoncée, elle sera prorogée de plein droit d'année en année, par voie de tacite reconduction et elle continuera d'être obligatoire pendant une année à partir du 1er janvier qui suivra la dénonciation.

La Suisse s'est réservé la faculté de sortir de l'Union avant l'expiration de ces délais. Toutefois cette faculté est subordonnée à la double condition : 1° Que pendant quatre ans à partir de l'entrée en vigueur de la convention nouvelle l'article 14 (relatif à la liquidation) ne sera pas applicable vis-à-vis des États qui n'auraient pas repris la frappe libre des pièces de 5 francs en argent. 2° Que les monnaies d'argent des dits États continueront, pendant la même période, à circuler en Suisse, conformément aux stipulations de la convention. De son côté la Suisse s'engage à ne pas reprendre, pendant la même période de quatre ans, la frappe libre des pièces de 5 francs en argent.

L'article 14, le plus important du nouveau traité, est ainsi conçu : « En cas de dénonciation de la présente convention chacun des États contractants sera tenu de reprendre les pièces de 5 francs en argent qu'il aurait émises et qui se trouveraient en circulation ou dans les caisses publiques des autres États, à la charge de payer à ces États une somme égale à la valeur nominale des espèces reprises. »

Un arrangement spécial annexé à la convention détermine les conditions de cette liquidation, qui sera accomplie à la cinquième année après la cessation de l'Union ; restant à la charge de l'État débiteur les intérêts de 1 pour cent durant les quatre premières années et de 1 ½ durant la cinquième sur la quantité d'écus qu'il aura encore à retirer des autres États.

Cette convention et les discussions de ces derniers mois sur toutes les questions comprises dans un semblable contrat ont donné l'occasion à l'illustre économiste M. P. Leroy-Beaulieu, de publier dans l'*Économiste français* une très intéressante étude sur la production et la consommation de l'or et de l'argent. Nous croyons qu'il sera agréable aux lecteurs de la *Revue Internationale* d'avoir sous les yeux dans un moment où la question monétaire semble devenir toujours plus complexe, un compte rendu de cette étude.

M. P. Leroy-Beaulieu constate tout d'abord que la baisse de l'argent a encore augmenté depuis un an et même depuis trois mois. Le rapport légal avec l'or est pour le kilogramme de 218 fr. 8 c. Le 16 octobre 1884, d'après le cours officiel du change, l'argent métal perdait de 148 ½ à 153 ½ pour mille. Le 21 octobre 1885 la baisse était arrivée de 205 à 210 pour mille, tandis que le 23 juillet de cette même année, elle n'était que de 176 à 181. Cela fait une perte de 21 pour cent, et par conséquent l'écu de 5 francs ne vaudrait plus que 3 fr. 95 c. et 3 fr. 80 c. ou 3 fr. 85 en tenant compte d'une certaine usure qu'il a subie. Mais tout porte à croire que la période descendante de la valeur de l'argent n'est pas accomplie en-

core, et il se pourrait que le métal finît par perdre un bon tiers de la valeur qu'il avait il y a quinze ans.

C'est ce danger dont M. Leroy-Beaulieu veut nous prouver la probabilité. Il prend pour base un très savant rapport du directeur de la monnaie des États-Unis, M. Burchard, et il en tire les remarques suivantes :

1° Que la production de l'or continue à montrer une tendance à diminuer, puisque de 155,000 kilogrammes en 1881 elle a fléchi à 141,479 en 1883. Elle était de moitié plus forte dans la période de 1850 à 1860 ;

2° que la production de l'argent continue à s'accroître malgré la baisse des prix, puisque, de 2,458,000 kilogrammes en 1881, on est arrivé à 2,747,000 kilogrammes en 1883 ;

3° que la valeur de l'argent produit dépasse maintenant la valeur de l'or produit annuellement : la production de l'or atteignant à peine aujourd'hui 500 millions de francs, tandis que la production de l'argent approche de 600 millions de francs en l'estimant à son ancienne valeur de 218 francs le kilogramme.

En examinant de quelle manière la production de l'or et de l'argent se répartit entre les différents pays, l'illustre savant conclut que les États-Unis sont un grand producteur d'or et un beaucoup plus important encore producteur d'argent. En effet, en 1883, sur les 498 millions de francs en or produits par le monde entier les États-Unis donnèrent pour leur part 166 millions de francs, soit le 32 pour cent ; et en 1884 sur les 610 millions de francs en argent produits par le monde entier ils donnèrent plus de 244 millions, soit le 40 pur cent.

La production de l'argent depuis une quinzaine d'années n'a pas cessé d'augmenter malgré la baisse de 20 pour cent dans le prix du métal. Que serait-ce, demande M. Leroy-Beaulieu, si la baisse sur le marché des lingots ne s'était pas produite ?

L'illustre auteur cherche ensuite à établir quel a été l'emploi de cette production de l'or s'élevant à 500 millions de francs et de cette production de l'argent qui atteint presque chaque année 600 millions de francs. Et il résulte de ses études que le monnayage de l'or et de l'argent chez les nations civilisées a dépassé dans l'ensemble des trois années 1881, 1882 et 1883 la production des deux métaux. En effet il emprunte à M. Burchard les tabeaux suivants :

	Production de l'or	Monnayage de l'or
1881	103,023,078 dollars	147,015,275 dollars
1882	98,699,588 »	99,909,662 »
1883	94,027,901 »	101,265,357 »
	295,750,567 dollars	348,190,294 dollars

Le monnayage de l'or a donc dans les trois années dépassé de 260 millions de francs la production de ce métal.

	Production de l'argent	Monnayage de l'argent
1881	102,168,354 dollars	108,010,086 dollars
1882	105,952,251 »	109,703,535 »
1883	114,217,733 »	113,769,901 »
	322,338,338 dollars	331,483,522 dollars

Il y a donc même pour l'argent un monnayage de 45 millions de francs dépassant sa production.

M. P. Leroy-Beaulieu donne les chiffres de monnayage de chaque pays. Nous citerons ceux de l'argent en millions de francs pour la période des trois années 1881-83. Les États-Unis, 425; le Mexique, 365; l'Inde anglaise, 370; l'Espagne, 120; le Japon, 75; l'Autriche-Hongrie, 90; la Grande-Bretagne, 60; la Roumanie, 23 et demi, etc.

Ces faits, dit le savant écrivain, répondent de la manière la plus péremptoire à ceux qui pensent que la baisse de l'argent a eu pour seule cause la démonétisation opérée en Allemagne et la suspension de la frappe dans les pays de l'Union latine. Peut-être la production de l'argent ne durera-t-elle pas indéfiniment, mais si d'un côté on remarque que les célèbres mines de Comstoch et du district de Pombstone ne sont plus exploitées ou ne sont plus rémunératives, de l'autre on doit considérer que les riches gisements de l'argent sont excessivement nombreux aux États-Unis, au Mexique et en Bolivie et que la fièvre de l'argent commence à sévir dans le *Far-West* canadien.

M. Leroy-Beaulieu observe ensuite que dans ces dernières années la frappe de l'argent s'est effectuée non-seulement en proportion des besoins des pays, mais encore par suite d'un dessein prémédité des États-Unis qui ont voulu, dans un intérêt purement protectionniste, soutenir la valeur de ce métal dont ils sont le principal producteur. En effet les États-Unis grâce au *Bland-Bill* frappent chaque année pour 140 ou 150 millions de francs de pièces d'argent, qui ne circulent pas, car le public refuse de les prendre, mais qui restent dans les caves des banques. M. Leroy-Beaulieu est d'avis que la suppression du *Bland-Bill* ne sera pas facile car les intérêts financiers engagés dans les mines d'argent américaines sont très puissants, mais comme cette éventualité a pourtant certaines chances de se réaliser, il croit que la prévision de cette mesure législative est sans doute pour quelque chose dans la baisse incessante de la valeur de ce métal. Il remarque également qu'il est à prévoir que la frappe de l'argent diminuera aussi chez d'autres nations civilisées, c'est-à-dire en Espagne et dans la Grande-Bretagne.

Et il n'y a même pas selon lui de probabilités d'une augmentation prochaine dans le débouché industriel de l'argent. Rien n'est plus difficile à estimer que la consommation industrielle de l'or et de l'argent, et même les bureaux d'essais ou d'estampillage ne peuvent faire la part de la matière précieuse qui est transformée en bijoux ou en ustensiles de ménage provenant de la fusion de bijoux anciens. Néanmoins M. Leroy-Beaulieu observe que les prix de détail ne se ressentent pas de la dépréciation ; si cela était, dit-il, par

exemple, le couvert d'argent que nos pères estimaient à 50 francs, ne devrait plus se vendre que 42 à 43 francs en tenant compte de la baisse du métal et de l'augmentation de la main d'œuvre. C'est donc seulement à la longue que la baisse de l'argent pourra amener une augmentation notable de la consommation industrielle de ce métal non-seulement précieux mais utile.

L'auteur se demande ensuite si vraisemblablement l'Orient absorbera, comme monnaie, ou comme lingots faisant l'office de monnaie, une proportion plus considérable de l'argent produit annuellement. Il croit que l'affirmative est hors de doute. L'Inde, dans les trois dernières années, a frappé par an pour 125 ou 130 millions de francs de pièces d'argent. Il faudrait qu'elle doublât ou triplât cette frappe non pas pour restituer à l'argent son ancienne valeur, mais pour en maintenir à peu près le cours. La question, continue l'éminent économiste, est de savoir si les prix des marchandises hausseront aux Indes, par suite de l'abondance du métal d'argent, et si d'autre part, beaucoup de districts de l'Inde qui étaient isolés, sans aucun commerce et où l'on se contentait uniquement de productions domestiques contre payements en nature, n'auront pas bientôt, par suite de l'établissement des chemins de fer, besoin de monnaies.

A ce propos l'économiste français examine le mouvement économique de l'Inde, prouve le développement de son commerce et remarque que ses importations sont d'un quart environ inférieures à ses exportations. Il croit que ce mouvement est dû au développement du réseau des chemins de fer; et quoiqu'il ne nie pas que la baisse de l'argent puisse exercer d'une manière transitoire quelque action stimulante sur les exportations de l'Inde, il pense qu'on a attribué à cette cause beaucoup trop d'importance. En admettant que la baisse de l'argent produise à elle seule cet effet sur les exportations on aboutirait à la conclusion qu'un pays qui a le cours forcé — au lieu d'essayer de s'en libérer — devrait faire au contraire tous ses efforts pour le garder, et qu'un pays n'exporterait jamais autant que quand il serait au régime des assignats dépréciés. Les États-Unis et l'Italie, observe spirituellement notre auteur, auraient donc eu tort d'abolir le cours forcé.

Quoique l'on puisse espérer que l'Inde, la Chine et l'Asie entière arriveront à consommer une plus forte portion de l'argent produit, la valeur de l'argent n'a aucune chance de redevenir ce qu'elle était il y a quinze ans. Le rapport de 1 à 15 $^1/_2$ entre la valeur des deux métaux semble avoir fait son temps, tout comme les rapports de 1 à 12, de 1 à 10, de 1 à 8 qui existaient au moyen âge ou dans l'antiquité.

Aussi M. Leroy-Beaulieu en arrive à cette conclusion: On est en droit de se demander si l'Union latine ne ferait pas mieux de se rallier à une mesure nette et franche, à savoir l'adoption de l'étalon unique d'or. On limiterait à un maximum de 500 francs le montant auquel l'argent pourrait être imposé dans les payements. Il ne serait nullement nécessaire de démonétiser le stock de monnaies d'argent existant: ces monnaies continueraient à circuler

comme vilon ou comme monnaie fiduciaire. On pourrait, pour le stock d'argent de la Banque de France, prendre des arrangements qui se rattacheraient à la prorogation du privilège de cette institution, lequel expire en 1897. On aurait ainsi, sans secousse, une situation que serait nette, définitive, et qui traduirait en droit le fait actuel. En fait, le double étalon n'existe plus dans l'Union latine; mais il y a toujours un danger à ce que le fait soit contraire au droit. La mesure dont nous parlons ferait cesser ce danger.

Nous ajoutons à cette conclusion de l'illustre économiste que le danger qu'il signale et le vœu qu'il formule sont compris et sentis profondément par plusieurs économistes italiens.

Ayant parlé dans ce bulletin de métaux précieux et de monnaies nous ne croyons pas sans intérêt de faire connaître à nos lecteurs un autre phénomène qui menace de troubler une partie des marchés, c'est-à-dire la grande production du cuivre. On affirme en effet que les mines de cuivre de l'Arizona et du Montana tendent à éclipser par leur rapide développement les fameuses mines du Lac Supérieur De là non-seulement la baisse actuelle du prix du cuivre, mais aussi la presque certitude que le bas prix de ce métal sera permanent. La production qui en 1880 était de 120,000 tonnes, de 80,000 en 1870 et de 50,000 en 1830 s'élèvera à plus de 200,000 tonnes en 1885. En 1882 la production des États-Unis s'élevait à 39,000 tonnes pendant que la consommation indigène n'en absorbait que 34,000; il y avait donc un surplus de 5,000 tonnes. A la fin de 1884 ce surplus atteignait près de 40,000 tonnes qu'il fallait écouler à tout prix pour conjurer un envahissement dangereux des marchés américains.

Il se forma alors sous les auspices de la grande compagnie de Calumet et Hécla, un syndicat des mines du Lac Supérieur avec le but de trouver des débouchés en Europe et surtout en France. Des contrats importants furent passés à un prix fixe, supérieur de 4 l. st. à ceux de la cote marquée par la *Barre du Chili* au moment de la livraison. Mais comme la *Barre du Chili* est en même temps le régulateur du marché et une valeur de spéculation, il arriva que les acheteurs trop pressés de réaliser des bénéfices produisirent une baisse dans les prix de la Barre ce qui disloqua le syndicat et amena un procès retentissant entre ses membres.

Il faut toutefois considérer qu'à la baisse des prix du cuivre et à sa grande production correspond le progrès de la consommation; aussi l'importation en France et en Angleterre de ce métal a-t-elle été considérable dans ces dernières années, soit en raison d'une plus grande consommation, soit par suite d'une diminution dans la production européenne. Les chiffres démontrent que les stocks de cuivre ne sont pas plus considérables que ceux des années antécédentes dans ce moment même où les prix sont de beaucoup inférieurs.

Il est toutefois inévitable que les mines trop faibles disparaissent; et cela est d'autant plus probable que le système d'exploitation par de grands moyens atteint rapidement l'apogée de la production et en même temps la période de décadence. Des exemples

de cet état de choses se vérifient non-seulement dans les mines d'or et d'argent, mais aussi dans celles du cuivre. Lorsque les chemins de fer à l'ouest du Mississipi commencèrent à être exploités sur un parcours de 11,200 kilomètres on vit surgir d'innombrables entreprises dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique pour l'exploitation des mines de cuivre. Aujourd'hui trois ou quatre à peine de ces sociétés restent debout. Un autre grand centre de l'Ouest, celui de Butte-City dans le Montana, a donné naissance à plusieurs établissements qui traitèrent avec profit les riches minerais de surface. Aujourd'hui, le problème s'impose de tirer parti des minerais de plus en plus pauvres et qui se trouvent à de plus ou moins grandes profondeurs. Aussi est-on fondé de douter si en augmentant considérablement l'extraction, il y aura aussi augmentation dans la quantité de cuivre produit.

Le district qui, sans conteste, exerce depuis quelque temps le plus d'influence sur le marché du cuivre est celui du Lac Supérieur. Sur 26 mines exploitées en 1884, 25 produisaient des quantités approchant à quelques centaines de tonnes, près de 5,660 tonnes par an. Ce dernier chiffre représente la production de la mine de Quincy, seconde en importance, après la grande mine de Calumet et Hêcla qui, en 1884, a fourni 19,950 tonnes, soit 57 pour cent de la production totale du district. La production sera encore augmentée en 1885 grâce aux grandes quantités de minerai qu'on tenait en réserve et à une installation gigantesque dont le travail avait été en partie économisé.

La baisse ayant forcé la compagnie à utiliser tout ses moyens d'action, on peut dire que la mine a atteint à peu près son maximum de production, les mines les plus importantes de ce district travaillant aujourd'hui à des profondeurs variant de 300 à 1,000 mètres. Plusieurs d'entre elles commencent à se ressentir d'une exploitation de plus en plus ardue ; elle ont beaucoup de peine à vivre, avec le cuivre à 52. 12 l. st. la tonne. Aussi plusieurs des compagnies secondaires ont-elles déjà interrompu leur exploitation.

Il faut donc s'attendre à un changement prochain dans la physionomie de la crise actuelle.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps du canal de Panama et de la situation sanitaire et financière de la compagnie du canal intérocéanique. Mais M. de Lesseps, dans une lettre qu'il vient d'adresser aux actionnaires de la société, repousse toutes les insinuations malveillantes et fait justice des accusations. Il croit aussi que l'on verra se vérifier ces mots prononcés par lui et que « le canal de Panama coûtera le double et rapportera le triple du canal de Suez. »

Paris, 19 novembre.

Mes premières correspondances étaient difficiles à écrire et monotones à lire pour le manque complet de matière, d'événements et d'affaires. Aujourd'hui il y a difficulté par cause d'abondance. On se rappellera sans doute que pendant les derniers mois je ne cessais

de noter que la spéculation à la baisse avait vainement tenté une résistance désespérée, et qu'ayant contre elle l'argent et les événements, elle avait presque toujours dû déposer les armes. Si parfois elle obtenait de faire reculer les prix de quelques centimes, elle ne se trouvait pas assez forte pour soutenir la position conquise et s'empressait de liquider des opérations qui par un aveu tacite étaient reconnues par elle comme dangereuses. On prévoyait que les vendeurs, las enfin de cette petite guerre, changeraient définitivement d'attitude et que la confiance générale viendrait ranimer le marché. Mais au moment où cette espérance allait se vérifier, voilà d'une part la question des Balkans, de l'autre la situation intérieure produite par les élections qui sont venues éloigner encore la date de la reprise. Ce qu'il y a de pire c'est qu'il faut malheureusement avouer que la situation intérieure de la France n'est pas faite pour encourager les acheteurs. La crise économique qui persiste, le malaise de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, le ralentissement du trafic des chemins de fer, le déficit du budget et enfin les mécomptes de la politique coloniale, constituent des causes suffisantes pour augmenter la défiance et pour rendre les acheteurs réservés et hésitants. La liquidation d'octobre a bien mis en relief cet état de choses. Le découvert s'est montré toujours aussi considérable, et le déport qui s'est de nouveau produit, l'a nettement confirmé. Mais les vendeurs sont devenus beaucoup plus hardis et ont subi toutes les exigences pour maintenir leurs positions. On avait aussi parlé d'importantes livraisons de titres sans qu'on ait bien pu en définir le nombre ni la véritable origine; mais, d'autre part, les acheteurs qui avaient perdu près d'un franc sur le 3 pour cent, entre les deux liquidations, et 30 centimes environ sur le 4 pour cent, grâce au détachement du coupon ont dû payer un report, et plusieurs ont naturellement préféré de se dégager.

Vers le 9 courant la situation du marché montrait donc que les vendeurs reprenaient courage et que les acheteurs faiblissaient. Quoique la politique laissât croire à un arrangement à l'amiable des affaires d'Orient, on comprenait qu'il resterait toujours assez d'obscurité et d'aléa dans la situation pour exagérer la confiance.

Les faits sont venus démontrer que les hésitations n'étaient pas sans fondement. La Bulgarie et la Serbie avaient manifestement épuisé leurs ressources dans de grands préparatifs de guerre et leurs budgets allaient être à peu près à sec. Elles ne pouvaient donc temporiser plus longtemps sans être complètement ruinées. Aussi la question d'argent a-t-elle joué un rôle important dans les résolutions des Gouvernements.

Pendant les premiers jours de la seconde semaine le niveau des cours avait été relevé par le découvert apeuré et qui se livrait à de nombreux rachats provoqués par une savante stratégie.

Les nouvelles de la guerre engagée entre la Serbie et la Bulgarie ont vite fait d'arrêter de nouveau le mouvement de reprise, et les vendeurs ont repris courage. Tout d'abord les cours furent incer-

tains, mais la fermeté s'accentua bientôt et les craintes provenant de la guerre restèrent sans effet. Il y a donc ce parti pris dans le monde financier : soutenir les cours et combattre à outrance la réaction ; en même temps procéder très prudemment si les événements conseillent une reprise. Sur ce terrain la bataille est fort possible, car la spéculation des haussiers a toujours en sa faveur l'abondance de l'argent, tandis que la spéculation à la baisse se trouve vis-à-vis d'une grande rareté de titres. Et comme nous approchons de la fin de l'année, les acheteurs ont tout intérêt à favoriser la reprise qui améliorerait leur portefeuille.

Le parti pris du calme dont je vous parlais toute à l'heure s'est montré même dans l'accueil assez indifferent qu'on a fait à Paris à l'élévation de l'escompte de la Banque de Londres. Non-seulement cette mesure n'a pas contrarié le mouvement de reprise de nos fonds publics, mais on s'est dit que c'est la coutume de la Banque d'Angleterre de prendre cette précaution pour parer aux besoins de fin d'année.

En effet, dans ces derniers jours, le marché se raffermit de plus en plus et les cours des rentes aussi bien que ceux des principales valeurs retrouvent une tenue toujours plus satisfaisante. C'est à peine si on semble se rappeler la baisse survenue il y a deux jours à propos des événements d'Orient. Aujourd'hui même il n'en est plus question et, comme loin de diminuer, le découvert important qui existait avant la liquidation s'est encore augmenté, la situation de la place est telle qu'une nouvelle amélioration des cours maintenue dans des bornes assez limitées, ne surprendrait pas.

Voyons d'ailleurs par des chiffres cette marche des cours.

Le 3 pour cent, qui clôturait à 79. 60, a débuté à 79. 90, et après avoir oscillé entre ce cours et celui de 79. 80, a fini pour s'établir à 80 fr. en se poussant même à 80. 17. Les nouvelles de Belgrade l'ont ramené à 79. 52, mais nous le laissons à 79. 75 avec des tendances toujours meilleures.

Le 3 pour cent amortissable, après avoir progressé de 81. 20 à 81. 25 et avoir touché son point le plus haut à 81. 85, a fléchi à 81. 22, pour remonter à 81. 42.

Le 4 $^1/_2$ pour cent de 107. 95 est remonté d'abord à 108. 25 mais il a rétrogradé à la fin de la semaine à 107. 80 pour ne se pousser qu'à 107. 90 où nous le laissons.

Le ministère des finances, direction du mouvement général des fonds, vient de publier le relevé des achats et ventes effectués pour le compte des départements pendant le troisième trimestre 1885. Il ne sera pas sans intérêt d'en examiner quelques chiffres.

Les achats qui ont exigé l'emploi d'une somme de 68,176,850 fr. ont porté sur 2,685,389 fr. de rente comprenant :

819,164	francs de	rente	3 %
230,430	»	»	3 % amortissable
196,232	»	»	4 $^1/_2$ % ancien
1,439,563	»	»	4 $^1/_2$ %

Pendant le troisième trimestre 1884, on avait acheté 3,821,336 fr. de rente, ainsi répartis :

1,077,214	francs de	rente	3 %
486,240	»	»	3 % amortissable
116,562	»	»	4 ½ % ancien
2,141,320	»	»	4 ½ %

Les ventes du troisième trimestre 1885 ont produit 40,275,823 fr. provenant de la réalisation de 1,576,249 fr. de rente ains répartis :

639,926	francs de	rente	3 %
110,895	»	»	3 % amortissable
102,834	»	»	4 ½ % ancien
722,594	»	»	4 ½ %

Des chiffres qui précèdent il résulte que dans les achats du troisième trimestre de l'année 1885 il s'est vérifié, par rapport à l'année 1884, une diminution de 1,135,947 fr. de rente. Les capitaux comparativement employés à ces acquisitions ont été inférieurs de 26,694,980 fr.

Quant aux ventes, elles ont porté, pendant le troisième trimestre 1885, sur 389,332 fr. de rente de plus que pendant l'année 1884, et le produit de leurs réalisations a été supérieur de 10,856,511 fr. à celui de l'année 1884.

Les cours moyens des rentes pendant la même période des deux années ont été les suivants :

	1884	1885	Différence
3 %	77. 98	81. 08	+ 3. 10
3 % amortissable	79. 42	82. 21	+ 3. 39
4 ½ % ancien . .	107. 80	106. 40	— 1. 40
4 ½ %	107. 87	109. 49	+ 1. 62

En continuant le mouvement des cours nous trouvons les obligations du Trésor poussées de 515 fr. à 515. 25.

Les fonds italiens ont bénéficié d'un marché satisfaisant au point de vue de l'activité. Le 5 pour cent a été porté de 96. 10 à 96. 30 et il reste aujourd'hui à 96. 15.

Le change sur Londres est à 25. 20 ½ ; sur l'Italie à 0 ⅛.

Dans le bilan de la Banque de France du 1er novembre nous trouvons les différences suivantes avec celui du 29 octobre :

	Augmentations
Encaisse métallique	5,232,280 Fr.
Billets en circulation	22,575,285 »
Escomptes et intérêts divers	878,822 »
	Diminutions
Portefeuille commercial.	48,699,079 Fr.
Avances totales sur nantissement . . .	1,817,453 »
Compte courant du Trésor	42,019,090 »
Comptes courants des particuliers . . .	26,272,747 »

L'augmentation de 47 millions que nous avions notée dans le bilan du 29 octobre est presque annulée par la diminution du bilan du 5 novembre. Dans l'augmentation de 5,232,280 fr. il y a 4,410,000 de francs en or.

Les bénéfices de la semaine sont de 878,822 fr., ce qui porte le total, depuis le début du semestre, à 9,868,301 fr. avec une diminution de 2,758,678 fr. sur l'année précédente.

Les actions de la Banque de France ont rétrogradé de 4,760 à 4,750 fr.

Dans le bilan du 12 novembre il n'y a d'augmentation que dans les escomptes et intérêts divers pour une somme de 567,812 fr. Tous les autres chapitres sont en diminution, comme il résulte de ces chiffres :

Encaisse métallique	2,512,845	Fr.
Portefeuille commercial.	1,844,548	»
Avances totales sur nantissement . . .	3,377,040	»
Billets en circulation	15,477,420	»
Compte courant du Trésor	3,547,151	»
Comptes courants des particuliers . . .	2,328,220	»

La diminution de l'encaisse métallique est exclusivement en argent.

Les bénéfices de cette semaine se sont élevés à 568,000 fr., portant le total du semestre à 10,432,114 avec une diminution de 2,896,833.

Les actions de la Banque, de 4,750 fr. sont passées à 4,780.

Londres, 19 novembre.

La semaine qui a suivi ma correspondance du 4 courant s'est terminée avec une légère faiblesse dans nos consolidés, ébranlés par les nouvelles d'Orient, mais les cours se sont vite raffermis. On craignait que jeudi, 15 novembre, la Banque d'Angleterre aurait élevé encore l'escompte, mais cela n'est pas arrivé et la clôture a été meilleure.

Plus tard une autre cause est venue raffermir les cours ; j'entends parler des déclarations de lord Salisbury au banquet de Mansion-House, sur la question bulgare. La surélévation du taux officiel de l'escompte de la Banque, monté de 2 à 3 pour cent était une mesure nécessaire, non-seulement pour sauvegarder les réserves entre les demandes d'or qui se faisaient toujours plus vives, surtout de Berlin, mais c'était aussi une précaution à prendre en vue du mouvement qui se vérifie presque toujours vers la fin de l'année.

La Banque qui dans la première semaine avait puisé pour près d'un million de livres sterling d'emprunts à courte échéance au marché libre, pour faire disparaître l'écart entre son taux d'escompte officiel et les prix offerts par les courtiers de ce marché, a encore opéré dans la seconde semaine dans le même sens sur les avances sur titres.

Le taux du marché libre est toujours resté sur 2 $^1/_2$ environ.

Le chèque sur Paris, de 25 fr. 22 c. 1/2, est monté à 25 fr. 25 c. plus ferme.

Au 4 novembre le bilan de la Banque d'Angleterre marquait les différences suivantes avec celui du 28 octobre:

	Augmentations
Circulation réelle	392,075 L. st.
Compte courant de l'État	58,602 »
	Diminutions
Pouvoir d'émission	121,010 »
Comptes courants des particuliers	1,058,850 »
Portefeuille de l'État	100,000 »
Portefeuille des particuliers	421,211 »
Encaisse totale	110,134 »
Traites à recouvrer	11,562 »
Rest	7,610 »
Bank-notes de la réserve	517,085 »
Réserve totale	502,209 »

La proportion de la réserve aux engagements, de 39. 18 pour cent est passée à 38. 83 pour cent.

Dans le bilan du 11 novembre les différences étaient les suivantes:

	Augmentations
Pouvoir d'émission	43,300 L. st.
Encaisse totale	76,416 »
Traites à recouvrer	32,585 »
Rest	7,532 »
Bank-notes de la réserve	396,295 »
Réserve totale	429,911 »
	Diminutions
Circulation réelle	352,995 »
Compte courant de l'État	221,316 »
Comptes courants des particuliers	755,867 »
Portefeuille de l'État	808,557 »
Portefeuille des particuliers	557,925 »

La proportion de la réserve aux engagements, de 38. 83 pour cent s'est élevée à 41. 64 pour cent.

Les opérations de la chambre de compensation des banquiers de Londres donnaient, du 29 octobre au 4 novembre, un total de 123,986,000 l. st., avece une diminution de 7,307,000 l. st. sur la même semaine de l'année 1884; et du 5 au 11 novembre le total des opérations de 97,040,000 l. st., avec encore une diminution de 4,275,000 l. st. sur la même période de l'année 1884.

Le consolidé en liquidation est passé de 100 9/16 à 100 5/8, y restait le 5 et le 6 novembre, et le 9 une légère secousse le portait à 100 1/2. Il s'est de nouveau relevé le 10 à 100 5/8, mais il est resté plusieurs jours après à 100 1/2, et nous le laissons à 100 1/2.

Le prix de l'argent est à 47 1/4.

Rome, 20 novembre.

Notre situation intérieure est telle qu'elle permet de tout espérer pour l'avenir. Le Parlement va reprendre ses travaux avec une perspective des plus favorables, car dès le début les Chambres auront à s'occuper de la situation financière. Il ne s'agit pas heureusement de déficit à combler ou de voter des projets de loi pour de nouveaux emprunts; on n'aura qu'a continuer dans la voie tracée par le ministre des finances M. Magliani, pour la transformation des impôts. Voici en effet quel sera le travail que le ministre présentera au Parlement.

Le compte rendu de l'exercice 1884-85 constatera que l'année financière s'est terminée par une situation des plus heureuses, car le ministre a pu faire face aux engagements contractés pour les dépenses en vendant seulement pour 11 millions l'obligations ecclésiastiques tandis qu'il était autorisé à en vendre pour 41 millions. L'amélioration du budget par rapport aux prévisions est donc de 30 millions environ.

Les budget de rectification démontrera que les cinq premiers mois de l'exercice en cours continuent à suivre le courant qui apporte un rendement plus considérable que celui inscrit dans les prévisions.

Dans le budget de prévision pour l'exercice prochain M. Magliani pourra prouver d'avoir maintenu à un niveau si bas les chiffres des recettes qu'il peut être absolument certain qui ces chiffres seront dépassés dans le rendement effectif.

Le ministre présentera enfin ses projets de transformation des impôts, et proposera le dégrèvement d'un dixième de l'impôt foncier (9 millions à peu près) et une réduction sur prix du sel qui sera porté de 55 à 40 c. par kilogramme. En même temps il demandera la discussion du projet de loi pour la péréquation de l'impôt foncier, pour le remaniement des tarifs du monopole des tabacs et de certains droits d'importation et de fabrication pour les produits moins nécessaires à la vie, tels que le sucre, l'alcool, le café, etc.

La situation se présentera donc aux Chambres aussi rassurante que possible, non-seulement pour le moment présent, mais aussi pour l'avenir, car on voit clairement que le Gouvernement est ferme dans son intention de défendre l'équilibre du budget envers et contre toutes les attaques de n'importe quel genre.

Nos marchés financiers ont donné la preuve, même dans cette dernière période, que la spéculation à la hausse joue de malheur cette année. Chaque fois qu'elle donne avec un peu de vivacité sur le marché, quelque nouveau trouble dans la politique vient aussiôt l'arrêter et quelque fois la repousser. Heureusement les leçons d'avril dernier, ne se sont pas perdues, et les acheteurs ont été toujours fort prudents, même dans les moments où tout semblait leur être favorable. S'il n'en avait pas été ainsi on aurait eu plusieurs fois des liquidations laborieuses et même des exécutions.

La première semaine de la quinzaine s'est écoulée assez tranquil-

lement, même pendant l'émoi causé par l'invasion des Serbes en Bulgarie ; on avait confiance dans la conférence de Constantinople qui permettait d'espérer une entente définitive entre les puissances intéressées dans la question des Balkans. Mais le samedi soir les événements ne laissèrent plus de doute, la guerre entre la Serbie et la Bulgarie avait éclaté. Il y eut une baisse assez notable dans toutes les valeurs, surtout dans les valeurs italiennes qui sont les plus sensibles.

Par bonheur le premier mouvement de frayeur a été suivi par la réflexion. La Grèce paraît conserver son attitude expectante, quoi qu'on en dise, les grandes puissances ne paraissent pas encourager le conflit entre les deux nations balkaniques, la Turquie se montre indifférente et même fort aise de voir qu'on lave son linge en famille ; tout cela a produit un mouvement de reprise, venu de Berlin et de Londres et qui s'est propagé sur tous les autres marchés. Dans les derniers jours de la semaine les valeurs ont gagné ce qu'elles avaient perdu dans les deux premiers jours.

Le 5 pour cent est tombé, de 96. 45, à 95. 70 et même à 95. 50 pour remonter à 96. 40 et à 96. 60 où nous le laissons. A Paris, il est à 96. 15 quoiqu'il fût tombé, de 96. 30, à 95. 35; à Londres, de 95 $^{1}/_{8}$ il fléchissait à 94 $^{5}/_{8}$ pour se relever à 95; à Berlin, il descendait de 95 à 94. 75 et même à 94. 50 pour remonter à 94. 90. Le 3 pour cent a fléchi de 60. 60 à 60 et il reste à 60. 25. Les valeurs des Banques ont été quelque peu ébranlées avec un mouvement d'affaires très limité. Les actions du Crédit Mobilier de 887 se sont poussées à 890 pour descendre à 876 et remonter à 880 ; la Banque Nationale, de 2,180 est tombée à 2,012 et même à 2,005, et reste à 2,010 assez faible ; la Banque Toscane, moins saisie, de 2,140 montait à 2,147 pour redescendre à 2,138 ; la Banque Romaine est restée inébranlable dans les environs de 1,085 ; la Banque Générale, de 610 à 612, a été ramenée à 600 et même plus bas, mais elle reste à 609 assez forte.

Les titres de chemins de fer ont été plus soutenus : les Méridionaux, de 705 à 710, et restent à 705 ; les Méditerranées, de 565 à 558, et restent à 564.

Le Crédit Foncier : Rome, de 462 à 460. 50; Milan, de 509 à 508. 75; Naples, de 493. 50 à 496. 50 ; Cagliari, toujours à 460.

L'emprunt de la ville de Florence, de 64. 90, a fléchi à 64 ; celui de Naples, de 90 à 89. 83.

Échanges : France à vue, de 100. 40 à 100. 45 ; Londres à trois mois, de 25 à 27. 17.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

BULLETIN DES LIVRES

Gabriel Compayré: *Cours de pédagogie théorique et pratique* (Paris, librairie classique Paul Delaplane, 1885). — Ce n'est point, comme l'avoue l'auteur lui-même, un traité complet d'éducation qu'il offre au public, mais simplement un traité de pédagogie, contenant les notions indispensables à tous ceux qui élèvent et instruisent les enfants. M. Compayré évite les deux points fâcheux qui se retrouvent dans presque tous les ouvrages de ce genre: la sécheresse et la prolixité. Les leçons, qu'il illustre d'exemples, sont à la fois vivantes et simples; elles seront d'une utilité très grande, non-seulement pour les personnes se destinant à l'enseignement, mais aussi pour les parents désireux de contribuer constamment dans chaque détail pratique de la vie quotidienne à l'éducation intellectuelle et morale de leurs enfants.

Marc Monnier: *La Réforme, de Luther à Shakspere* (Paris, Firmin-Didot et Cie, 1885). — La librairie Firmin-Didot vient de publier le second volume de l'*Histoire de la littérature moderne*, du regretté Marc Monnier, professeur de littérature comparée à l'Université de Genève. On sait que cet ouvrage, qui devait être le monument littéraire du savant écrivain, a été interrompu par la mort au moment où il venait d'écrire les dernières pages de ce second volume. Nous y reviendrons avec de plus amples détails. Bornons-nous à annoncer qu'il est consacré au XVIme siècle et à l'influence littéraire de la Réforme. Ses huit chapitres portent tous de grands noms: Luther, Calvin, Rabelais et Montaigne, le Tasse, Giordano Bruno, Camoëns, Cervantes et finalement Shakspere. C'en est assez pour exciter l'intérêt des lecteurs et appeler l'attention du public sur cette œuvre remarquable à tant de titres.

M. Nourrisson: *Pascal*, physicien et philosophe (Paris, Librairie académique Perrin, 1885). — Après toutes les publications dont Pascal a été l'objet, le présent volume se recommande par sa nouveauté et sa netteté. Sans autre préoccupation que celle d'être exact, M. Nourrisson y juge Pascal comme polémiste, comme physicien-géomètre et comme philosophe, en même temps que sous ce triple rapport, il ajoute à ce qu'on savait déjà de l'auteur des *Provinciales*, du *Traité de l'équilibre des liquides*, du *Triangle arithmétique*, et des *Pensées*. Il explique les ardeurs jansénistes de Pascal; il fait justice de son prétendu scepticisme ou pessimisme; il établit comment et dans quelle mesure Pascal doit entrer en partage avec Descartes, bien plus qu'avec Torricelli, de la découverte des effets de la pesanteur de l'air; il montre dans le commerce de Pascal avec Méré et la société polie du XVIIme siècle, une des origines principales, quoique les moins connues, du livre des *Pensées*. Nombre d'autres détails, relatifs soit à la vie soit aux écrits de Pascal, ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur, qui trouvera dans l'ouvrage de M. Nourrisson, au lieu de Pascal, tel que le représente l'esprit de parti ou la légende, le vrai Pascal de l'histoire.

Alfredo Melani: *Pittura italiana* (Milano, Ulrico Hoepli, 1885). — Rien de plus intéressant et utile à posséder que ce petit manuel si intelligemment conçu et composé. Toute l'histoire de la peinture italienne s'y trouve résumée, depuis l'étrusque jusqu'à la contemporaine. Les nombreuses gravures qui accompagnent le texte l'expliquent et en rendent la lecture attrayante. En feuilletant ces deux petits volumes on voit passer sous ses yeux toutes les manifestations de l'art italien et on peut en suivre graduellement les développements successifs, divers et variés. En publiant ce manuel qui est à la portée de toutes les intelligences, M. Alfredo Melani a fait œuvre utile en contribuant à répandre en Italie la connaissance et le goût des choses artistiques.

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : ANGELO DE GUBERNATIS | RÉDACTEUR EN CHEF : AUGUSTE FANTONI

Deuxième année.

Livraison du 25 Novembre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: — *Les grands écrivains français contemporains*: II. *Alphonse Daudet*, par M. F. Antony, — *La princesse Marie-Antoinette de Toscane*, - *Le comte A. J. de Schak*, par M. J. de Fastenrath, — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins du baron A. Manno, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szasz, — *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, — *La jeunesse de Tourguénier*, — *Le King John* de Shakspere, par Jane Brown, — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie française, — *Danube, mon chien*, par M. W. Oswiecim, — *Les divertissements florentins à travers les âges*, - *Trois Français en Italie*, par M. Luc de Saint-Ours, — *La villa de Phar-el-Tin*, par Mme Lydie Paschkow, — *L'Exposition universelle d'Anvers*, suite, par M. Anatole Bamps, — *Introduction à l'étude de la poésie populaire*, par Mme Evelyn Martinengo-Cesaresco, — *L'invasion du royaume de Naples par Charles VIII*, suite, par M. van der Haeghen, — *L'âme de Léopardi*, par M. André Lo Forte-Randi, — « *Bravo, à droite,* » par Ossip Schubin, — *Un mois de juin pluvieux*, par Ouida, etc.

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une série d'articles dus à la plume d'un de ses collaborateurs les plus distingués.

M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés par le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau Monde, et visitera le Canada, les États-Unis, le Mexique, les îles Havaï, etc. Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses récits de voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la valeur que saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

Florence, Joseph Pellas, Impr. de la **Revue Internationale.**

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS A FLORENCE

Directeur: **ANGELO DE GUBERNATIS** — Rédacteur en chef: **AUGUSTE FANTONI**

Deuxième Année

TOME HUITIÈME — VI[me] LIVRAISON

10 Décembre 1885

FLORENCE

Direction, Rédaction et Administration: *Villino Vidya, Viale Principe Eugenio*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie.	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne***, la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie***. ULRICO HOEPLI, libraire à Milan; pour la ***Grande-Bretagne***, l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie***, à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER & Co., libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises***, VAN DOESBURGH, libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour la ***Hongrie***, librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce***, librairie Wilberg; pour la ***République Argentine***, librairie Espasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay***, librairie A. Radici à Montevideo; pour la ***Colombie***, librairie Perez à Bogota.

A *Paris*, on reçoit les abonnements chez les principaux libraires, et spécialement à la librairie Durand Pedone Lauriel (13, rue Soufflot), à la librairie **Paul Ollendorff** (28bis rue de Richelieu) et à la librairie Étrangère, veuve Boyveau (22, rue de la Banque).

A *Genève* on reçoit les abonnements chez MM. Haasenstein & Vogler.

JOSEPH PELLAS, IMPR. DE LA *Revue Internationale*.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

PRIX DE PHILOSOPHIE SOCIA

(Offert par M. de Stolipine)

L'Université de Genève décernera, au commencement de janvier 1888, un] *deux mille* francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante:

Examen critique de la thèse d'Auguste Comte: que les lois des phénomènes de la .sont applicables aux phénomènes sociaux.

PROGRAMME

Auguste Comte dit dans son *Cours de philosophie positive*, tome VI, page 682, Littré, que les lois mécaniques, modifiées selon la diversité des phénomènes s conviennent à tous les phénomènes possibles.

La loi d'inertie, par exemple, entendue dans le sens de la persistance ou de stance de la force, s'appelle, en biologie, habitude et hérédité; dans les phénomènes s elle prend les noms de coutume et d'usage.

La loi de l'équivalence de l'action et de la réaction, qui est l'un des fondem la mécanique, se manifeste également dans la société. Il en est de même d'autr naturelles, comme celle de la coordination d'un mouvement commun avec des ments particuliers, celle de l'évolution, etc.

Auguste Comte affirme que l'homme peut diriger ces lois naturelles au profi société, et que cette direction doit tendre à l'universelle domination de la morale, du moins que le comporte notre imparfaite nature (tome VI, page 721).

On demande un examen critique de cette théorie.

Ce sujet a été traité partiellement dans la *Revue Internationale* publiée à Fl (nº du 25 mars 1885), dans ses rapports avec l'état actuel de la classe agricole en I

La loi d'évolution pourrait être considérée dans ses rapports avec l'éducation seignement, les diverses formes et institutions politiques, et dans ses applicatio tiques et d'organisation, conformes à l'âge de l'individu et au stage historique du pays.

On invite les auteurs à ne pas se borner à l'exposition théorique de leur p mais à apporter le plus grand nombre possible de faits à l'appui de leurs affirmat

O. L. 51 (

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

FRANCE.

A. J. Boyer d'Agen, *La légende Hugolienne*, première série, *Les petites épopées*, Paris, A. Laurent, 1886. — Léonce Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Librairie Perrin, 1885. — Édouard Schuré, *Le drame musical*, en deux volumes, Paris, Librairie Perrin et Cie, 1885. — Berthe Vadier, *Henri-Frédéric Amiel*, étude biographique, Paris, Librairie Fischbacher, 1886. — Comte de Falloux, *Études et souvenirs*, Paris, Émile Perrin, éditeur, 1885. — Alfred Rambaud, *Histoire de la civilisation française*, Paris, Armand Colin et Cie, 1885. — Jurien de la Gravière, *Les derniers jours de la marine à rames*, Paris, Librairie Plon, 1885. — A. Fabre, *Fléchier orateur, 1672-1690*, étude critique en deux volumes, Paris, Librairie Didier, 1885. — Comte d'Hérisson, *Journal d'un interprète en Chine*, neuvième édition, Paris, Paul Ollendorff, 1885.

ITALIE.

R. Franchino, *Fra i piccini*, boz Catania, F. Tropea, 1885. — Giovanni cacci, *Atto Vannucci*, discorso biogr terza edizione, Pistoia, Tipografia Br 1885. — Emilia Mariani, *Conferenz gogiche di Pinerolo*, schizzi dal vero, T G. Orsini, 1885. — Giacomo Baciopp *la storia del nome d'Italia*, Napoli, F. nini e figli, 1885

ANGLETERRE.

Thomas Frederick Creme, *Italian lar tales*, London, Macmillan and pany, 1885.

GRÈCE.

Stefano Marzocchi, Poesie, Zante, S prochefalo, 1885.

UNE LUNE DE MIEL[1]

Le prince de San Zenone, Hôtel Claridge, Londres, à la duchesse dell' Aquila Fulva, Monterone, près Milan, Italie.

Carissima Teresa,

J'ai reçu votre lettre qui m'a paru délicieuse parce qu'elle vient de vous, et terrible en même temps, car elle me gronde, m'attaque, me tourne en ridicule, et me fait éprouver ce qu'éprouve un écolier qui vient de recevoir *una saponata.* Oui, c'est tout à fait vrai, je ne puis le nier. Elle m'a ensorcelé. C'est un lys fait femme. Je craignais que vous ne fussiez mécontente, particulièrement mécontente parce qu'elle est étrangère, mais l'heure de la destinée a sonné. Vous le comprendrez quand vous l'aurez vue. Elle est aussi blonde que l'aurore et aussi pure qu'une perle. Il me semble que de ma vie encore je n'ai aimé une autre femme. L'aimer, c'est plonger sa main dans l'eau fraîche d'une source en plein midi d'été. Elle produit une si grande impression de repos, d'innocence, de sainteté. Au milieu de la vie de Londres, débordante, bariolée et vulgaire — car elle est vulgaire même dans les cercles les plus choisis, — elle fait l'effet d'un ange de pureté. La première fois que je l'aperçus c'était à une de leurs réunions d'après-midi sur la Tamise; elle était assise sous un cèdre, tenant quelques roses à la main. Elle buvait une tasse de thé; ils ne font que boire du thé ici. Et puis quelle blancheur de teint! — je n'ai rien vu d'aussi blanc excepté la neige sur la Leonessa! Elle ne ressemble point du tout à ces *fast* jeunes ladies anglaises qui viennent en si grand

[1] *A rainy June.* — Tous droits réservés.

nombre passer l'hiver à Rome. Je n'aime pas du tout leurs *fast* jeunes femmes. Si on apprécie ce genre, mieux vaut une Parisienne ou même une Américaine. Les Anglaises outrepassent la dose. Quant à elle on croirait voir une primevère, une délicate porcelaine, une pâle étoile brillant sur le ciel du matin. J'écris des vers quand je pense à elle. Et puis elle a un air sainte nitouche qui est délicieux à voir parce qu'il est réel. La seule chose qui lui manque c'est de ne pas être enfermée dans un couvent, car alors pour l'enlever j'aurais dû mettre mon âme en péril pour l'éternité en escaladant la muraille avec une échelle de soie. Mais nous sommes à une époque prosaïque et dans un pays prosaïque. Londres m'amuse, quoique la foule y soit si nombreuse et la ville si laide. Je ne puis comprendre comment les Anglais qui sont si fabuleusement riches peuvent supporter cette atroce laideur. Puis les maisons sont toutes si petites, même les plus grandes. Je n'ai pas encore vu une belle salle de bal; on dit qu'il en existe de belles dans les maisons de campagne. Pour les clubs, ils sont admirables, mais la vie en général me semble compliquée, coûteuse, déplaisante, bruyante et presque entièrement consacrée à la bonne chère. Elle est faite d'efforts pour atteindre ce qu'on n'a pas et d'une masse de nourriture. On engage à dîner un mois d'avance; chacun a son carnet d'engagements si rempli que c'est un vrai fardeau. On accepte tout, et à la dernière heure on choisit ce qu'on préfère et, pour se servir de leur expression, on jette par-dessus bord le reste. Je ne trouve pas cela aimable, mais personne ne semble s'en étonner. Je suis surpris que les femmes ne s'en offensent pas, mais elles craignent de perdre leurs adorateurs si elles exigent d'eux des égards. A mon goût, dans ce pays-ci, ni les hommes ni les femmes n'ont de bonnes manières. Ils sont brusques, négligents, et n'ont pas de petits soins. Vous auriez dû venir ici à l'occasion de mon mariage pour leur montrer quelle créature exquise peut être une beauté patricienne de Venise. Pourquoi avez-vous épousé ce Piémontais? Deux choses seulement semblent importantes en Angleterre, la nourriture et la politique. Ils mangent toute la journée et ne font que parler de M. Gladstone. Ah! M. Gladstone m'embête! La moitié des gens disent qu'il est la perte de l'Angleterre, l'autre moitié qu'il en est le sauveur. Je me soucie fort peu moi-même de ce

qu'il est réellement, mais ce que je sais c'est que son nom entre toujours en tiers dans leur conversation, même dans celles qui durent cinq minutes, ce qui est une *seccatura* pour un étranger sans préjugés. Mais demain je pars pour la campagne avec ma primevère. Songez donc, tout seuls ! Demain elle sera à moi entièrement et pour toujours, et je n'entendrai plus parler de Gladstone, ni de quoi que ce soit d'ennuyeux. Naturellement vous trouvez étonnant que je me marie. J'en suis surpris moi-même, mais si je ne me mariais pas je serais forcé de dire un éternel adieu à ma belle, car la haute position de sa famille et le nombre de ses parents mâles l'entourent d'une muraille hérissée de pointes. Ce n'est pas le mur du couvent, car il n'existe pas d'échelle qui puisse l'escalader. Il faut le franchir par la grande porte ou pas du tout. Félicitez-moi et cependant plaignez-moi. Je vais au paradis sans doute, mais avec la pensée désagréable qu'il ne me conviendra peut-être pas, sentiment que tous ceux qui vont en paradis doivent partager. Pourquoi? Est-ce parce que nous sommes mortels ou parce que nous sommes pécheurs? *A rivederci, mia cara Teresina.* Écrivez-moi à mon futur éden qui se nomme Coombe-Bysset près de Luton, Bedfordshire. Nous y resterons un mois. Ainsi l'a voulu ma primevère.

Lady Mary, Bruton, Belgrave Square, Londres,
à Mr d'Arcy, Ambassade d'Angleterre, Berlin.

La saison a été horriblement ennuyeuse ; il y a eu cependant une foule de mariages, car on veut toujours se marier, si assommant que ce soit ! On a surtout beaucoup parlé de celui de la seconde fille de Cowes, lady Gladys, avec le prince de San Zenone. Elle est une de nos beautés, quoique ce soit une jeune fille très simple, tout à fait à la vieille mode. Elle a refusé lord Hampshire et plusieurs autres beaux partis, puis dans l'espace d'une semaine elle est devenue amoureuse de ce Romain qui est, il est vrai, aussi beau qu'un tableau. Cowes n'était pas du tout satisfait ; il n'a donné son consentement que parce qu'il ne pouvait faire autrement, mais il a été excessivement contrarié

que l'affaire avec Hampshire n'ait pas marché. Hampshire est un si bon garçon et ses propriétés sont si proches des leurs, c'est vraiment vexant pour eux que cet Italien se soit mis en tête de passer une saison à Londres et de conduire le cotillon avec tant de désinvolture que toutes les jeunes femmes n'ont plus parlé d'autre chose que de ses charmes !

Lady Mona St-Clair, Growenor Square, Londres, à miss Brune, schooner-yacht Persephone, en rade de Cherbourg.

La noce d'hier a été très réussie. Nous avions des robes de tussor avec des bouquets d'orchidées et des chapeaux à la Pénélope Boothby. La mariée était très jolie mais aussi blanche que sa toilette — quelle oie ! Sa robe était en satin ivoire garnie de point de Venise. Quant à lui il est beaucoup trop beau, et je ne puis comprendre ce qui l'a séduit en elle. Il a donné à chacune de nous un médaillon avec le portrait de sa femme. J'aurais préféré avoir le sien. Je suis persuadée que pour elle Hampshire aurait mieux convenu et aurait été plus constant que Roméo. Lord Cowes est furieux contre Roméo, il déteste sa religion et tout le reste; même à l'église il n'a pu prendre sur lui de paraître satisfait. Naturellement il y a eu deux cérémonies. A la fin le cardinal a consenti, après avoir fait au commencement mille embarras. Lady Gladys, vous le savez du reste, appartient à la haute, très haute Église, et c'est je suppose ce qui a concilié un peu l'irréconciliable cardinal. Elle ne pense qu'à l'Église, à ses bonnes œuvres et à ses pauvres. Je crains que le prince romain ne s'ennuie fabuleusement. Et dire qu'ils ont choisi, entre tous les endroits, le Bedfordshire pour y rester enfermés un mois durant. C'est stupide, et puis la saison est si humide ! Ils vont à Coombe-Bysset, la propriété de lady Caroline, la tante de Gladys. Je suppose que Roméo s'assommera bientôt, et je trouve peu judicieux le choix de Coombe-Bysset. J'aurais été plutôt à Hombourg, Deauville, ou peut-être même au Japon !

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire, à la comtesse de Cowes, Londres.

Bien chère maman,

Je suis trop, trop heureuse ! On ne peut décrire le bonheur. Je le ferais si je le pouvais, mais je ne le puis pas. Il est ravi de Coombe et dit que la verdure y est vraiment surprenante. Nous sommes arrivés ici au moment du coucher du soleil. Tous les enfants de l'école de tante Carrie sont venus à notre rencontre avec des corbeilles de roses. Piero a dit qu'ils ressemblaient eux-mêmes à de grosses roses. Il est enchanté de l'Angleterre. Le temps est superbe aujourd'hui, et j'espère qu'il ne pleuvra pas, mais le baromètre baisse. Pardonnez-moi ma très grande hâte. J'emmène Piero sur le lac. Je sais que mon choix ne vous a pas fait plaisir, chère maman, mais je suis certaine que quand vous verrez combien je suis heureuse, vous direz qu'il n'y a, sur terre, personne de comparable à mon bien-aimé.

La comtesse de Cowes, Cowes House, Londres, à la duchesse de Dunne, Wavernake, Worcestershire.

Non, je l'avoue, je n'approuve pas ce mariage ; il nous l'enlèvera et je crains qu'elle ne soit pas heureuse. Elle a toujours eu des idées très exaltées, et ne ressemble pas le moins du monde à une jeune fille de notre époque. Elle a été séduite naturellement par son type artistique et ses manières parfaites, vraiment étonnantes et dont nos jeunes gens, certes, ne donnent pas l'exemple. Il a une attitude charmante, pleine de déférence et de câlinerie qui m'a captivée malgré moi ; je ne puis donc m'étonner que ma pauvre enfant en ait subi le charme. Mais à vrai dire, sincèrement parlant, je suis effrayée, très effrayée. Tous nos hommes à côté de lui ressemblent à des garçons de charrue. Et puis tout cela a été fait dans une telle hâte, qu'elle n'a eu le temps ni de penser ni de réfléchir, et je ne crois pas qu'ils se soient jamais dit deux paroles sérieuses. Si seulement elle avait choisi notre cher bon Hampshire, que

nous avons connu toute notre vie et dont les propriétés sont si proches des nôtres ! Mais c'était trop beau pour se réaliser, et dans le fait nous n'avions rien de sérieux à objecter contre San Zenone. Nous ne pouvions refuser sa proposition sous prétexte qu'il était trop beau, qu'il n'était pas Anglais, et avait pour mère une maîtresse femme. Gladys m'écrit de Coombe et paraît être au septième ciel. Il est vrai qu'ils ne sont mariés que depuis trois jours ! Je crains qu'elle n'ait des chagrins dans l'avenir. Je le crois faible et inconstant, et il ne la soutiendra pas quand elle sera au milieu des siens. De nos jours, il est vrai, les hommes et les femmes, une fois mariés, ne se voient que très peu, mais Gladys n'a pas de pareilles idées. Elle prend tout au sérieux, la pauvre enfant, et croit que son idylle va se prolonger au delà de la lune de miel. Puis elle est très anglaise dans ses goûts, et n'a presque jamais quitté l'Angleterre. Cependant, malgré tout cela, il n'y a pas à Londres de jeune fille qui ne l'envie, et son père et moi sommes les seuls à voir les points noirs sur le fruit qu'elle a cueilli. Selon le désir de Gladys ils ont choisi le château de ma sœur à Coombe. J'aurais trouvé plus sage de ne pas soumettre un Italien à l'épreuve d'un mois de juin anglais, par conséquent humide, dans une maison de campagne complètement isolée. Vous savez que les Anglais eux-mêmes s'ennuient à mort en province avant l'ouverture de la chasse ; et les Anglais pourtant sont habitués à être mouillés jusqu'aux os chaque fois qu'ils sortent, et trouvent tant de consolations dans leur bétail, leurs champs et leurs cochons d'élite ! Ce pauvre Italien ne peut pas s'amuser ainsi. Lord Cowes dit que l'amour est comme une robe de toile, qui semble fraîche et jolie tant que le soleil brille, mais qui ne supporte pas une ondée. J'aurais désiré que vous fussiez ici lors du mariage; Gladys était tout à fait charmante. Le cardinal Manning s'est montré bienveillant et conciliant et le tout s'est très bien passé. De la famille San Zenone il n'y avait de membre présent que Don Fabrizio, le fils cadet, un très beau jeune homme. La terrible duchesse n'est pas venue. Elle est, j'en suis certaine, aussi peu satisfaite de son côté que nous du nôtre. Vraiment, il faut croire à la destinée. Je pense que Gladys se serait résignée à la fin à accepter Hampshire, ne fût-ce que pour s'éviter la fatigue de dire toujours non !... Puis en outre elle savait que nous l'aimions tant, sans compter l'attrait de pouvoir vivre dans le

même comté. Mais il a fallu que l'irrésistible jeune Romain se mît en tête de venir pour une saison à Londres, et une fois qu'ils se furent rencontrés (c'était une après-midi à Ranelagh) il n'y eut plus l'ombre d'une chance pour notre pauvre, cher, bon et stupide voisin. Enfin espérons que tout tournera pour le mieux.

Le prince de San Zenone, Coombe-Bysset, à la duchesse dell' Aquila Fulva, palais Fulva, Milan.

Carissima mia,

Il y a à cette saison une foule de rossignols dans les petits nids verts des arbres. Je suis moi-même un rossignol dans un nid vert. Je n'ai jamais rien rêvé d'aussi vert que mon paradis, car certainement c'est le paradis. Je m'y sens un peu dépaysé pourtant; cela vient, je suppose, de ce que je suis un grand pécheur: de cela uniquement sans aucun doute. Le paradis est glacial, c'est son seul tort. Nous sommes le six juin, et nous avons encore du feu dans les chambres à coucher, dans les salons, aux deux coins de la bibliothèque, aux deux côtés du *hall*, enfin du feu partout; malgré cela je grelotte. Je ne puis m'empêcher de grelotter, et je crois que dans mon bonheur je me suis trompé de mois et que nous sommes en décembre. Tout est charmant ici, l'ordre le plus parfait règne dans cette demeure et l'on dirait toujours qu'on vient de la sortir d'une boîte à surprise. J'ai un peu l'impression d'être constamment à la messe. C'est probablement l'effet de mes premiers pas dans le sentier de la vertu. Ne croyez pas, je vous prie, que je ne sois pas parfaitement heureux. Je serais sans doute plus sensible à mon bonheur si je n'avais l'impression, due à l'humidité de l'atmosphère, d'avoir été enfermé dans un aquarium comme une méduse. Mais Gladys est adorable de toutes façons et si elle ne s'effarouchait pas si aisément, elle serait la perfection même. Ce qui m'a ensorcelé, c'est justement cette expression sainte nitouche qui la fait ressembler à une blanche fleur des Alpes. Mais quand on l'a cueillie cette fleur des Alpes, on ne peut vivre de cela seulement, hélas! — mais *basta*, je désirais savoir à quoi ressemblait une femme du Nord. Je le sais maintenant. Elle est exquise, mais

monotone, et un peu prude. Certainement elle ne me compromettra jamais, peut-être aussi ne me permettra-t-elle pas de me compromettre, et ce sera terrible. Je suis ingrat; tous les hommes le sont, mais n'est-ce pas un peu la faute des femmes? Elles nous gardent de si près. Même un ange deviendrait ennuyeux si on ne pouvait jamais s'éloigner de l'ombre de ses ailes: ici à Coombe-Bysset l'ange remplit tout l'horizon.

La duchesse dell' Aquila Fulva, palais Fulva, Milan, au prince Piero de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire, Angleterre.

Caro mio Pierino,

Êtes-vous certain de posséder un ange? Les gens ont l'habitude de donner ce nom aux femmes ennuyeuses. Dire d'une femme: « c'est un ange, » est une manière polie de dire qu'elle est sotte! Je ne suis du reste pas sûre du tout si j'aimerais à vivre avec un ange véritable. Comme vous le dites, ses ailes sont trop visibles, et même un ange gardien doit être quelquefois le *terzo incomodo*. Pourquoi avez-vous épousé cette jeune Anglaise? Probablement elle a si bon caractère qu'elle ne vous contredit jamais et que vous devenez grognon simplement parce que vous êtes gâté. Si vous aviez épousé Nicoletta, ainsi que je le désirais, elle se serait jetée sur vous comme une petite tigresse douze fois par semaine et vous aurait forcé de rester toujours sur le qui-vive. Nous savons ce qu'il faut pour tenir éveillés nos hommes. J'ai presque envie d'écrire à votre femme qu'on ne peut rendre un Italien agréable qu'en lui tirant les oreilles deux fois par jour. Si elle était un peu désagréable à l'occasion vous l'adoreriez probablement. C'est une grande erreur, *Pierino mio*, de confondre l'amour et le mariage. Ils n'ont pas plus de ressemblance entre eux qu'un cheval bai et un marron d'Inde,[1] que le mot

[1] En anglais *horse-chesnut*, marron d'Inde; *chesnut horse*, cheval bai.

zuccone qui signifie un légume, et le mot *zuccone* qui veut dire un imbécile. Je crains bien que votre humide nid d'oiseau ne vous force à réaliser promptement cette lamentable vérité.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire, à lady Gwendolen Dormer, Ambassade d'Angleterre, Vienne.

Bien chère Gwen,

Je vous avais promis de vous écrire immédiatement et de tout vous raconter en détail. Une semaine entière s'est passée depuis lors et je n'ai pu parvenir à le faire, vraiment je ne l'ai pu. Aujourd'hui même je ne sais par où commencer. Je crains d'être terriblement vieux jeu. J'ai peur que vous ne vous moquiez de moi en disant: *Spoons*.[1] Je suis ravie que Piero ne sache dire un mot d'anglais, de cette façon je n'entendrai plus cet affreux jargon que vous aimez tant à employer. Tout le monde dit que je n'aurais pas dû venir à Coombe-Bysset; on trouve cela absurde. Nessie Fitzgerald, elle, est revenue à Londres au bout d'une semaine après son mariage et est allée au théâtre. A dire vrai, elle s'est mariée en octobre, et ne tenait pas le moins du monde à son mari, voilà toute la différence! Il me semble si naturel qu'on désire s'enfermer ensemble et Piero était de mon avis, mais je commence à craindre qu'il ne trouve ici la vie un peu monotone. Au fond, vous le savez, nous nous connaissons fort peu. Il est venu passer un mois à Londres pendant la saison et m'a rencontrée à Ranelagh. Nous avons dansé ensemble plusieurs cotillons, nous nous sommes amourachés au bout d'une semaine, et à la fin du mois nous étions mariés. Papa était très mécontent de l'affaire; il aurait préféré Burlington ou lord Hampshire. Mais en réalité il n'avait rien de sérieux à objecter, car les San Zenone appartiennent à une grande famille romaine; chacun les connaît. Puis ils sont grands d'Espagne aussi bien que princes italiens. Piero est un vrai grand seigneur. Il m'a reconnu un superbe douaire, beaucoup plus considérable, m'a dit papa, que celui auquel j'avais le droit de prétendre, étant si pauvre moi-même.

[1] Cela veut dire en argot anglais: *amoureux imbéciles*.

Mais j'en reviens à ce que je voulais dire; c'est que nous étant rencontrés ainsi au milieu du tourbillon de la saison, et nous étant mariés tout juste avant Ascot, nous ne connaissons rien de nos goûts, de nos habitudes et de nos caractères.... Et quand le premier matin à Coombe nous avons réalisé que nous étions liés pour la vie nous nous sommes sentis très dépareillés. Nous nous adorons, mais nous ne savons pas de quoi parler ensemble; nous ne l'avons jamais fait auparavant, n'en ayant pas eu le temps. Je crains que lui aussi n'éprouve ce sentiment, j'ai peur qu'il ne s'ennuie mortellement, je le lui ai même dit. Il m'a répondu: « *Angiolina mia*, vos admirables compatriotes ne s'ennuient pas à la campagne parce qu'ils mangent tout le long du jour. Ils font un énorme déjeuner, un énorme *luncheon*, un énorme dîner, ils mangent toujours. Je n'ai malheureusement pas cette ressource. Donnez-moi une tasse de café, un peu de vin, et laissez-moi manger une fois par jour seulement. Vous ne m'aviez pas averti que je devrais absorber autant de nourriture qu'un crocodile! » Que dirait-il s'il assistait à un déjeuner de chasse dans les comtés? Je crois qu'en effet on mène une vie très matérielle en Angleterre. De là proviennent je suppose tous les cas de fièvre typhoïde. Vous savez aussi qu'il ne veut pas s'habiller pour dîner parce que nous sommes seuls. Comme si cela était une raison suffisante! Je lui ai fait observer que s'il ne le faisait pas les domestiques trouveraient cela singulier; depuis lors il s'habille. Mais il dit que c'est *una seccatura* (ce qui veut dire, je crois, un ennui) et il m'a dit aussi qu'en Angleterre nous sacrifions notre existence entière à la forme, à l'extérieur des choses, aux convenances enfin, que nous faisons des embarras pour tout. Il y a du vrai là-dedans. Combien n'y a-t-il pas de personnes qui, pour vivre grandement, s'endettent par-dessus les oreilles, si pauvres qu'elles soient; combien aussi qui vont à l'église pour la forme également quand elles ne croient à rien? Je crois les Italiens plus honnêtes que nous dans ces sortes de choses. Piero assure que s'ils sont pauvres, ils n'ont pas honte de le dire, et que s'ils n'ont pas de religion, ils ne prétendent pas en avoir. Il prétend que nous gâtons notre existence parce que nous nous imaginons que notre devoir est de vouloir paraître ce que nous ne sommes pas. Voyons, n'est-ce pas exact? Je suis persuadée que vous se-

riez ravie de tout ce qu'il dit. Il est si original, si peu conventionnel ! On le trouve ignorant parce qu'il ne lit pas, et se soucie comme d'un fétu de la politique. Mais je puis vous assurer qu'il est aussi intelligent que qui que ce soit, et ne prend pas ses idées des journaux, ni ne répète comme un perroquet les paroles de tel chef de parti. Je voudrais que vous puissiez venir ici, et le voir de vos propres yeux. Cela a été bien peu gentil à vous d'être malade juste à l'époque de mon mariage ! Vous savez que vous êtes la seule personne à qui je dise franchement ce que je pense. Nos autres sœurs sont trop jeunes et maman ne comprendrait pas. Elle n'a jamais pu comprendre pourquoi je n'épousais pas Hampshire. Elle me disait toujours que je l'aimerais avec le temps. Il me semble impossible que maman ait jamais aimé quelqu'un. Je me demande comment et pourquoi elle s'est mariée ? Ne vous le demandez-vous pas aussi ?

Le prince de San Zenone, Coombe-Bysset,
au comte dei Zazzari, Ambassade d'Italie, Londres.

Caro Gigi,

Envoie-moi, je te prie, tous les romans français que tu pourras trouver et une boîte de cigarettes turques. Je suis en paradis, mais le paradis est un peu triste et excessivement humide, du moins en Angleterre. Pleut-il toujours autant dans ce pays ? Il a plu ici sans désamparer depuis dix-sept jours et demi. Il me semble être une de ces alouettes que l'on retient avec un fil d'archal sur un petit espace d'herbe humide. Je voudrais aller à Londres, car j'apprends que vous avez Jeanne Granier et compagnie, mais je crains que ce ne soit contre toutes les règles de la lune de miel. Quelle étrange institution que la lune de miel ! Qui a bien pu l'inventer ?

Le prince de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire,
à la duchesse dell'Aquila Fulva, palais Fulva, Milan.

Cara Teresina,

J'aurais dû vous écrire depuis longtemps, mais, vous le savez, j'aime peu à écrire, puis vraiment je n'avais rien à raconter.

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. Je suis comme ces peuples. Depuis deux semaines je suis heureux, je l'ai toujours été depuis lors. C'est légèrement monotone. Comment varier le bonheur si ce n'est en se querellant un peu ? Et alors, c'est vrai, ce ne serait plus le bonheur. Il me semble que le bonheur est comme les omelettes, qui ne sont bonnes qu'en impromptu. Ne me croyez pas ingrat cependant, soit vis-à-vis de la destinée, soit envers la charmante innocente qui est devenue ma compagne. Nous n'avons pas deux idées en commun. Elle est délicieuse à regarder, à caresser, à adorer, mais que lui dire, je n'en ai pas la moindre idée. L'amour ne devrait jamais être obligé de faire des efforts pour trouver un sujet de conversation d'après-dîner. Il est fait pour grimper les échelles de soie, pour gagner les balcons et, quand les extases sont finies, reprendre le même chemin. J'ai le pressentiment qu'elle est plus instruite que moi, mais comme ce serait une découverte fatale à notre bonheur, j'essaye de ne pas la faire. Elle est extraordinairement douce, au point que j'en deviens maussade, n'ayant aucune excuse pour m'impatienter. Elle est divine, exquise, semblable à une nymphe effarouchée, mais, hélas, elle est prude. Il n'y a pas sur terre de créature plus exquisement aimable qu'elle, mais aussi aucune de plus aisément choquée. Vivre avec elle, c'est marcher sur des coquilles d'œufs. Naturellement c'est une disposition agréable à rencontrer chez sa propre femme, très *proper,* comme disent les Anglais, mais très peu amusante. Au premier abord cela m'a diverti; actuellement ça me paraît un défaut. Pourquoi, diable, aussi m'a-t-elle emmené dans cet endroit vert et humide, où il pleut nuit et jour, où l'on a une bibliothèque sans romans, une cave sans absinthe, une cuisine sans tomate, sans ail et sans huile ? L'installation est si admirablement aménagée, si tranquille, qu'on se dirait dans une maison pénitentiaire. Il y a des écuries avec de superbes chevaux, et des serres chaudes, longues de plusieurs kilomètres, dans lesquelles on fait mûrir des fruits que nous jetterions aux cochons en Italie. On trouve aussi dans leurs serres nos simples fleurs des champs. Nous mangeons presque tout le long du jour, c'est notre unique occupation. Au dehors, le paysage est vert, d'un vert d'épinard qui oppresse. Il n'y a aucune variété : ni yeuses, ni oliviers. Je ne m'étonne plus de ce que les peintres

anglais se servent de teintes si vives ; si les couleurs n'étaient pas criardes, on ne les verrait pas dans cette blafarde et aqueuse atmosphère. C'est pourquoi la divine Providence a créé le paysage aux épinards. Je crois que l'air intérieur et extérieur de ce pays doit être très lourd ; il pèse sur les poumons comme une éponge. Une fois, étant enfant, j'ai été dans une cloche de plongeur et je retrouve ici la même sensation que j'ai éprouvée alors. Toniello, ce drôle dont vous devez vous souvenir comme ayant joué auprès de moi les *Leporello* quand je jouais les *Don Giovanni*, s'amuse à faire la cour à toutes les jolies filles du village, mais, à moi, tout cela est défendu, hélas ! Du reste elles ne sont pas jolies du tout. Elles ont de longues dents et de très longues lèvres supérieures. Leur peau, par contre, est admirable. Pour la robe des chevaux et la peau des femmes il n'y a pas de pays comparable à l'Angleterre. C'est le pays du *grooming !*

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, à lady Gwendolen Chichester, Ambassade d'Angleterre, Saint-Pétersbourg.

Il s'est moqué de moi hier parce que j'ai été à l'église, et vraiment je n'y ai été que parce que je trouvais que je devais le faire. Nous demeurons à Coombe depuis une quinzaine, et c'était la première fois que je m'y rendais, et vous savez cependant à quel point la chère tante Carrie est pratiquante ! Et puisque c'était le second dimanche que nous étions ici, j'ai cru de mon devoir d'y aller et j'y ai été. Mais j'ai trouvé le grand banc rouge terriblement pompeux et solitaire ; les paysans me dévisageaient et toutes les petites filles du village ricanaient et me regardaient en dessous. Le cher vicaire a prêché un sermon sur le mariage. C'était très bon à lui, mais combien j'aurais désiré qu'il ne le fît pas ! Quand je suis rentrée, Piero jouait au billard avec son domestique. Je voudrais savoir ce qu'en aurait dit le vicaire. C'est vrai pourtant que les pasteurs anglais sont obligés de s'habituer peu à peu à l'emploi frivole des dimanches, quand les maisons de campagne sont remplies de gens. Il y a une délicieuse allée d'ifs ici, longue d'une soixantaine de pieds, et bordée

de fuchsias, qui conduit à l'église. Vous en souvenez-vous? Piero lui-même admet que c'est très joli, il dit seulement que c'est joli comme une vignette, ce qui est vrai en effet. « Vous n'avez aucun horizon devant vous, rien qu'une muraille verte, » ajoute-t-il en se plaignant, et ses beaux yeux brillants regardent devant eux comme s'ils étaient faits pour contempler des espaces lumineux sans fin. Quand je lui ai demandé hier ce qu'il pensait réellement de l'Angleterre, savez-vous ce qu'il m'a répondu? « *Mia cara*, m'a-t-il dit, je crois que ce serait le plus délicieux pays s'il ne contenait qu'un cinquième de sa population, une moitié de ses maisons, un dixième de ses dîners, un quart de ses machines, point de fabrique, et une tout autre atmosphère! » Cela signifie, je suppose, qu'il ne l'aime pas du tout. Il me semble de jour en jour plus beau. Je vous ai envoyé sa photographie, mais elle ne donne qu'une lointaine idée de ce qu'il est réellement. Il ressemble à une statue de marbre de son pays. Nous sommes venus directement à Coombe-Bysset après la cérémonie, et nous y sommes toujours. Moi, j'y resterais éternellement. Il fait si beau dans ces bois du Bedfordshire, au milieu de juin! Mais je crains que Piero ne s'ennuie avec moi, — moi seulement, — rien que moi! C'est un ange pourtant. Nous nous promenons à cheval le matin, nous chantons et jouons le soir, et nous nous adorons pendant les vingt-quatre heures. Je me demande comment j'ai pu vivre sans lui. J'aspire à voir tout ce dont il me parle: ses grands palais de marbre, ses immenses villas, belles comme un rêve, ses jardins remplis d'une multitude de statues et l'étonnante lumière qui éclaire le tout. Il prétend qu'en Angleterre nous sommes sans cesse dans le crépuscule. C'est si absurde à moi de n'être jamais allée en Italie, de nos jours surtout où tout le monde voyage. Mais nous étions de vraies souris de campagne, dans notre cher, vieux, triste, vert et bourbeux Ditchworth. Lanciano, la plus grande de toutes les grandes propriétés de Piero, doit être un vrai poème. C'est une grande maison, bâtie en marbres de couleurs différentes et située du côté de la montagne, au milieu de bois de chênes avec des cascades comme celles de Terni, des jardins dessinés par Jules Romain, et des temples qui existaient déjà aux jours d'Horace. Je désire beaucoup voir tout cela, et cependant je ne voudrais pas encore quitter Coombe. Il n'y a pas au monde d'endroit

comparable à celui où l'on a été heureux pour la première fois. Et puis je m'imagine aussi que je parais plus à mon avantage dans ces confortables chambres à plafond bas, avec leur ameublement vieillot et leur parfum de feuilles de rose séchées, que je ne le serais dans ces immenses palais bâtis pour une Sémiramis ou une Cléopâtre. On a été assez aimable pour me remarquer à Londres, mais je crains que Piero ne me trouve un peu — un peu — pas gaie enfin, lui qui est si brillant et possède toutes sortes de talents. Vous savez que je n'ai jamais été très gaie et vraiment — vraiment — je n'ai pas une idée à émettre quand je dois lui parler d'autre chose que de nous-mêmes. Et puis ce mauvais temps doit le vexer. C'est à peine si nous avons eu une belle journée depuis que nous sommes ici, et il est naturel que cela paraisse triste et froid à un Italien. « Il est impossible que nous soyons en juin, » dit-il au moins douze fois par semaine. Et quand il pleut tout le jour, comme cela arrive souvent, je m'aperçois déjà qu'il commence à s'impatienter. Il n'aime pas la lecture, il adore par contre le billard, mais je ne joue pas assez bien pour qu'il y trouve de l'agrément. Comme je vous le disais, il chante divinement, mais il chante comme les oiseaux quand l'envie leur en vient. Il ne se soucie pas de la musique, du moins comme étude. Il a ri quand je le lui ai dit. Selon lui ce n'est pas plus une science que l'amour. Peut-être faudrait-il que l'amour fût une science pour durer davantage. Il y a eu un grand scandale dans le village, causé par le domestique Toniello. Un père furibond est arrivé ce matin à la maison. Il se nomme John Best et est un des plus gros fermiers de tante Carrie. Il était dans une vraie rage, j'ai dû naturellement lui parler parce que Piero ne le comprenait pas. Quand j'ai traduit à Piero ce qu'il disait, Piero en a ri aux larmes et lui a offert une cigarette, en l'appelant: *figlio mio.* Cette familiarité a fait devenir M. John Best rouge de fureur, et il s'est retiré plus furieux encore qu'il n'était venu, jurant qu'il « saurait comment traiter les papistes. » J'ai envoyé chercher l'intendant. Je crains que tante Carrie ne soit terriblement contrariée. Le village a toujours été un modèle. Pas le plus petit cabaret à six lieues à la ronde, et toutes les jeunes filles ont de la tenue et de la modestie et sont de bonnes et tranquilles petites personnes. Le terrible valet romain avec ses yeux étin-

celants, sa mandoline et son audace a été le Méphistophélès de cet innocent et paisible hameau. J'ai prié Piero de le renvoyer, mais il a paru inexprimablement désolé et a déclaré qu'il ne pouvait vivre sans Toniello. Que pouvais-je répondre à cela ?

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg, à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset.

Vous avez tout à fait tort, ma pauvre mignonne ! Si vous étiez un peu plus âgée ou même un peu plus sage, vous auriez télégraphié vous-même aux libraires pour les romans français, vous en auriez ri quand il en riait, et au lieu de prendre au tragique M. John Best, vous en auriez fait un objet de plaisanterie pour faire rire votre mari pendant cinq minutes, autant que Gyp ou Jean Richepin. Je commence à penser que j'aurais dû épouser votre prince romain, et vous mon bon et ennuyeux George qu'une malicieuse destinée a fait entrer dans la diplomatie. Votre Romain vous scandalise, mon George m'embête ! Tel est le mariage, ma chère.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire, à lady Gwendolen Chichester, Ambassade d'Angleterre, Saint-Pétersbourg.

S'il m'aimait, il serait certainement aussi heureux, tout seul avec moi, que je le suis toute seule avec lui ! Moi je ne veux ni d'autres intérêts ni d'autres pensées, je n'ai besoin de personne.

Lady Gwendolen Chichester, Ambassade d'Angleterre, Saint-Pétersbourg, à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire.

Naturellement vous n'avez besoin que de lui parce que vous êtes une femme. San Zenone est votre dieu, votre idole, votre idéal, votre univers. Mais pour lui vous n'êtes qu'une des nom-

breuses femmes qui lui ont plu, et aux plaisirs que vous pouvez lui offrir se mêle la conviction désagréable qu'il ne peut se détacher de vous. Ma chère enfant, je n'ai pas de patience avec les femmes qui disent: « Il ne m'aime pas! » S'il n'aime pas, c'est sans doute la faute de la femme, probablement elle l'aura ennuyé. L'ennui fait mourir l'amour, et c'est naturel. Pauvre Gladys! Vous avez toujours été une brave enfant, dévouée à vos vieilles femmes, à vos gamins orphelins, à vos chers estropiés et aux missions de charité. Il est malheureux sans doute que vous soyez tombée dans les mains de cet Italien sans conscience qui lit des mauvais romans, et soupire après les coulisses de Paris! Mais, ma pauvre enfant, au nom de la raison, qu'attendiez-vous? Pensiez-vous réellement qu'il en arriverait à écouter les sermons de Canon Farrar ou de Dean Liddell, et qu'il s'amuserait à enseigner l'italien aux bambins de Bethnal Green? Soyez donc raisonnable et permettez à votre pauvre oiseau de quitter sa cage de Coombe-Bysset, cage qui deviendra votre plus cruel ennemi si vous l'y laissez enfermé plus longtemps.

Le prince de San Zenone, Coombe-Bysset,
à la duchesse dell'Aquila Fulva, palais Fulva, Milan.

Je suis encore dans ma boîte de mousse humide. J'y suis depuis deux semaines, quatre jours et onze heures, de par le calendrier et les pendules. J'ai dévoré tous mes romans. J'ai épelé tout mon *Figaro*, depuis le titre jusqu'à l'adresse de l'imprimeur, et cela chaque matin. J'ai fumé vingt cigarettes toutes les vingt minutes, et j'ai bâillé tout autant de fois. Je suis en paradis, je le sais, je me le dis, mais je ne puis m'empêcher de bâiller. Leur pâle et insipide soleil brille par moments. Le foin mouillé est prêt à être séché par une machine à vapeur. Il y a une grande variété de promenades à faire à cheval, mais elles sont toutes boueuses. Le bureau de poste est à sept milles de distance et le bureau télégraphique à quinze milles plus loin. L'ensemble n'est pas animé. Quand vous sortez vous voyez du bétail très maigre, des brebis très blanches, des enfants très gras. Vous rencontrez, à de rares intervalles, des laboureurs maussades,

aux épaules courbées. Si vous êtes dans un jour de chance vous rencontrerez peut-être aussi une machine tractoire ; et de quelque côté que vous regardiez vous apercevez le clocher pointu d'une église. Tout cela est très inoffensif, excepté la machine tractoire ; mais ce n'est ni animé ni amusant. Vous n'aurez pas été étonnée d'apprendre que j'ai terminé tous mes romans français ; ils m'ont fait faire la découverte que mon ange s'effarouchait très aisément. Elle a tous les inconvénients de cet être susceptible qu'on appelle une sainte. Je n'avais pas l'idée qu'elle fût une sainte le jour où je la vis boire sa tasse de thé dans le jardin au bord de la Tamise. Elle avait, il est vrai, son charmant petit air innocent et paisible de *noli me tangere*, mais je croyais qu'il passerait, et il n'a pas passé du tout ! Et quand j'ai voulu qu'elle rît avec moi d'*Autour du mariage*, elle a rougi jusqu'aux yeux et a paru offensée. Que dois-je faire ? Je ne suis pas un saint et ne prétends pas en être un. Je ne suis pas pire que les autres hommes, mais j'aime à m'amuser, et ne puis passer à travers la vie en chantant le *miserere*. Je crains que nous ne nous querellions. Vous trouvez que c'est salutaire, mais il y a querelles et querelles. Quelques-unes purifient l'air comme les orages. Les nôtres sont de petites discussions irritantes, après lesquelles elle finit par verser des larmes ; moi je parais ridicule et j'ai l'impression d'être une brute. Elle a pleuré plusieurs fois depuis la dernière quinzaine. Au moins, si elle se mettait en colère, si elle s'emportait, comme aurait fait Nicoletta, comme vous l'auriez fait aussi, cela m'exciterait, je serais prêt à la battre et finirais par la couvrir de baisers. Mais elle se contente de tourner vers moi des yeux semblables à ceux d'un faon mourant, éclate en sanglots et sort de la chambre. Elle reparaît de nouveau à l'heure du dîner, ou à cette autre ennuyeuse cérémonie, du *five o'clock tea*, avec un petit air triste et résigné, rempli de reproches, un air de martyre, elle me répond doucement, et me donne de nouveau l'impression d'être une brute. Les Anglais boudent longtemps je crois. Nous autres Italiens nous restons quelques minutes à couteaux tirés, puis l'instant d'après nous nous embrassons et oublions tout. Nous sommes plus passionnés, mais aussi plus aimables. Je voudrais m'en aller à Paris, Hombourg ou Trouville, quelque part enfin, mais je n'ose le proposer. Je glisse seulement quelques allusions adroites. Si je meurs d'ennui et si on m'enterre pour toujours sous la mousse humide, pleurez sur moi.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, à lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Coombe est tout à fait ravissant maintenant. Il pleut quelquefois, c'est vrai, mais entre deux éclaircies le temps est délicieux. J'ai prié Piero de sortir un instant pour écouter le rossignol — il y en a un dans le bois près de la maison ; — il a ri aux éclats et a répondu : « Nous en avons des centaines à Lanciano qui chantent nuit et jour. Nous ne leur donnons pas une pensée, et nous nous contentons de les manger en pâté; ils sont excellents ainsi. » Songez, manger un rossignol ! On pourrait aussi bien manger Roméo et Juliette ! Piero a reçu de Londres une nouvelle quantité de romans français, et il les lit, étendu sur le divan. Il désire que j'écoute les mauvaises plaisanteries qui les remplissent, mais je m'y refuse; alors il m'appelle prude et se fâche ! Je ne vois pas pourquoi il ne pourrait en rire tout seul, sans m'en faire part. Je déteste ce genre de choses. J'ai horriblement peur que toute ma vie durant je ne me soucierai de rien en ce monde que de lui, tandis que lui — il a bâillé hier ! Papa m'a dit, avant notre mariage : « Ma chère petite fille, San Zenone va à si grand galop au début qu'au bout de quelque temps il sera obligé de ralentir son pas. Ne vous vexez pas si vous voyez que les choses se refroidissent ! » Papa parle toujours si drôlement, par métaphores hardies et obscures, vous vous en souvenez ? Mais j'ai compris ce qu'il voulait dire. Personne ne pouvait *continuer* à être amoureux comme Piero l'était. Ah ! ma chère, serait-ce déjà dans le passé ? Non, je ne veux pas dire tout à fait cela. Très souvent encore il redevient Roméo, il me chante au clair de lune de divines chansons d'amour, étendu sur des coussins à mes pieds. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose qu'au commencement. Il a même critiqué une de mes robes ce matin, en disant que j'étais fagotée. Fagotée ! Je commence à être sérieusement effrayée que Coombe ne l'ait par trop ennuyé. J'ai voulu venir ici pour être tout à fait au bout du monde; il le désirait aussi, et je suis certaine qu'il n'y a pas de nid d'amoureux comparable à Coombe au milieu de l'été. Vous rappelez-vous du jardin de roses, de l'avenue de tilleuls et de la chapelle en ruine près du petit lac ? Quand tante Carrie nous l'a

offert pour le mois de juin, j'en ai été ravie, mais maintenant je commence à craindre que ce choix n'ait été une erreur, en voyant combien Piero est dépaysé. J'ai un peu pleuré hier, c'était très mal, mais je n'ai pu m'en empêcher. Il s'est moqué de moi, mais au fond il était fâché. « *Enfin, que veux-tu*, m'a-t-il dit avec impatience, *je suis à toi, bien à toi, beaucoup trop à toi !* » Il semblait vraiment regretter d'être à moi! Je le lui ai dit, il s'est fâché de plus en plus. C'était, je suppose, ce que vous appelez une scène. Au bout de cinq minutes, il s'est repenti, m'a caressée comme lui seul sait le faire; le soleil s'est montré et nous sommes allés dans les bois écouter le rossignol. Cependant ce souvenir m'alarme. Si après un mois il dit cela, que dira-t-il dans une année? Je ne me crois pas sotte. J'ai passé deux saisons à Londres, et tout ce qu'on voit dans les maisons de campagne vous apprend la vie. Je sais que quand les gens sont mariés, ils sont toujours charmés d'être débarrassés l'un de l'autre, et ne font que *flirter* à droite et à gauche. Je serais bien malheureuse si cela devenait notre cas à Piero et à moi. J'adore même son ombre, et il adore, ou du moins il a adoré, la mienne! Pourquoi ce changement? Pourquoi ne pouvait-ce durer toujours, comme dans les poèmes? Et si cela ne peut pas durer, pourquoi ne meurt-on pas?

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg, à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset.

Comme vous êtes bête, chère, bien chère Gladys! Vous avez, du reste, été toujours vouée au sentiment. A tout ce que vous me racontez, je ne puis que répondre: connu! Quand les jeunes filles sont romanesques, et vous l'avez toujours été, quoique déjà de notre temps ce fût tout à fait passé de mode, elles espèrent toujours que leurs maris resteront des amoureux. Mais, ma mignonne, vous pouviez tout aussi bien demander au foin de rester de l'herbe! Papa avait tout à fait raison. Quand il y a tant de vapeur dans la machine elle s'évapore par degrés. Je crains aussi que vous n'ayez commencé par la passion, le ravissement, l'adoration mutuelle et tout le reste, ce qui est tout à fait, tout à fait passé de mode. On ne sent plus ainsi de nos jours. Il n'y a

plus d'amour, tout au plus une amitié cordiale et gaie. Mais vous avez toujours été un saule pleureur. Et ne faut-il pas justement que vous épousiez un Italien, et que vous vous attendiez à des balcons, des guitares, des clairs de lune pour toujours et toujours! Je trouve très naturel qu'il désire aller à Paris. Vous n'auriez jamais dû l'emmener à Coombe. Je me souviens parfaitement du jardin de roses, de l'avenue de tilleuls et des ruines; je me rappelle d'y avoir été exilée lorsque je *flirtais* trop vivement avec Philip Rous, qui était au F. O.,[1] et n'avait aucune fortune — vous étiez à cette époque un bébé, — et je me suis tellement ennuyée chez cette chère tante Carrie que la pensée du suicide m'est venue, et que depuis lors je ne supporte plus le parfum d'une avenue de tilleuls. Je puis donc complètement sympathiser avec le prince s'il désire s'en aller. Que peut-il faire tout le long du jour si ce n'est fumer! Sa photographie est admirablement belle, mais, ma chère, pourrez-vous passer toute votre vie à regarder ce profil?

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset,
à Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Parce que tous les Anglais ont des nez camus, les Anglaises croient qu'il y a quelque chose de décevant et d'immoral dans un beau profil! En tous cas vous avouerez du moins que ce dernier est plus agréable à contempler. Il continue à pleuvoir, d'une façon désespérante. Les prairies sont inondées, on ne peut faire les moissons, et nous ne pouvons quitter la maison. Piero fume et bâille. Il a cherché dans la bibliothèque un roman français et n'y a trouvé que les excellents ouvrages de M[me] Craven et une histoire d'écolier de Jules Verne. Je commence à croire que vous et maman aviez raison. Coombe dans ce mois de juin humide n'est pas l'endroit choisi pour un Romain qui connaît son Paris par cœur et qui déteste la campagne en général. Nous avons l'impression de ne pas faire autre chose que de manger. Comme je ne crains pas du tout la pluie je mettrais volontiers pour sortir un ulster et de grosses bottes. Mais il pousse des cris perçants quand il me voit en ulster. « Vous n'avez pas plus de tournure là-dedans, que si vous étiez un

[1] Affaires Étrangères.

saucisson de Bologna! » m'a-t-il dit avec raison, car les ulsters sont très laids. J'ai fait une fois avec la duchesse une délicieuse course de quinze jours dans le Westmeath. Nous n'avions pris avec nous que nos ulsters et il a plu tout le temps, et nous dûmes rester au lit dans les petites auberges pendant que nos vêtements séchaient. Cela a été excessivement amusant; le duc conduisait la voiture. Mais Piero n'aimerait pas du tout ce genre de divertissement. Il craint la pluie comme un chat. Il aime qu'on ferme de très bonne heure les volets, qu'on allume les lampes, et qu'on oublie la boue et le brouillard du dehors. Il jure que le calendrier fait erreur, que nous sommes en novembre et non pas en juin. Je change de robes trois fois par jour, comme si nous habitions une brillante maison de campagne en nombreuse compagnie, mais je sens tout de même que je dois lui paraître terriblement monotone. Je crois du reste n'avoir jamais été amusante. J'ai toujours envié ces femmes qui sont pleines de chic et de désinvolture et qui amusent les hommes avec des riens. On dirait qu'elles ont en elles une sorte d'électricité. Ce ne sont pas les meilleures femmes, mais elles amusent les hommes. Je donnerais vingt ans de ma vie si je pouvais amuser Piero. Il m'adore, mais c'est tout à fait différent. Cela ne l'empêche pas de maltraiter le baromètre et de bâiller. Les moments où il paraît le plus heureux sont ceux où il parle italien avec son domestique Toniello, à qui il permet de temps en temps de jouer au billard avec lui. C'est un Romain gai, jovial, malicieux, avec de très beaux yeux. Toutes les servantes de la maison et toutes les filles des fermiers des environs de Coombe sont amoureuses de lui, et je vous ai raconté déjà qu'il a scandalisé un de nos meilleurs tenanciers, M. John Best. Tous les villageois de Bedford jurent de se venger de lui. Mais que lui importe! Il saisit sa mandoline et chante de sa voix la plus haute, sans se soucier le moins du monde que le maître d'hôtel l'abhorre, que l'intendant l'abomine, que les grooms aient envie de le fouetter. Les jeunes fermiers le menacent à haute et intelligible voix de le précipiter dans l'étang, il ne s'en effraye pas davantage. Toniello adore son maître, mais n'étend pas son obéissance jusqu'à moi. Vous rappelez-vous, Mrs Stevens, la ménagère modèle de tante Carrie? Vous devriez voir son expression de visage quand elle entend Piero rire et

causer avec Toniello. Je crois qu'elle pense que la fin du monde est proche. Piero appelle Toniello *figliuolo mio* et *caro mio*, absolument comme s'ils étaient cousins ou frères. Il paraît que c'est la mode italienne. Ils sont très fiers dans leur genre, mais ce n'est pas de la même façon que nous. Je suis cependant charmée que cet homme soit là quand j'entends le cliquetis des boules de billard et que je vois les gouttes de pluie ruisseler sur les vitres. Nous sommes ici depuis trois semaines. Je l'ai dit à Piero ce matin: « *Dio*, s'est-il écrié, on dirait qu'il y a trois ans! » Pour moi je ne saurais dire si c'est le rêve d'un jour, ou une éternité entière. Vous savez ce que j'entends par cela. Mais je voudrais — je voudrais que cela lui parût à lui aussi le rêve d'un jour ou l'éternité du paradis. Tout cela est ma faute, je n'aurais jamais dû l'amener dans ces chambres tranquilles aux profondes embrasures du temps de la reine Anne, au milieu de ces vieux domestiques à l'ancienne mode, en face de ce paysage terne de champs de blé mouillés. Cependant le soleil se montre quelquefois; alors les roses humides répandent un doux parfum, les boutons des tilleuls en fleurs brillent dans la lumière du jour, les alouettes chantent à tue-tête, et les bois sont verts et frais. Mais je crois que même alors il n'aime pas cet endroit; pour lui il est trop humide, trop froid, trop obscur. Ce matin j'ai mis à sa boutonnière une rose, il en a secoué les gouttes de rosée en disant: « Mais quel pays! les fleurs mêmes sont une douche d'eau froide! » Si le mois dernier j'avais attaché une dent de lion à son habit, il aurait juré qu'elle avait le parfum du magnolia et la beauté de l'orchidée. Il y a juste aujourd'hui vingt-deux jours que nous sommes ici, et les premiers quatre ou cinq jours il ne s'est jamais soucié s'il pleuvait ou non, et ne songeait littéralement qu'à s'étendre à mes pieds. Nous étions tout l'un pour l'autre, Cupidon et Psyché! Et aujourd'hui — il joue au billard avec Toniello pour tuer le temps, et soupire après ses petits théâtres. Est-ce vraiment de ma faute? Je passe mon temps à m'accuser de toutes façons. Suis-je devenue en effet ennuyeuse, acariâtre, exigeante? et n'a-t-il pas trouvé en moi ce qu'il attendait?

. . .

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg, à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset.

Non, ce n'est pas de votre faute, cher petit âne; c'est la conséquence naturelle des choses. Les hommes se conduisent toujours ainsi quand les femmes les aiment; si elles ne le font pas, ils se montrent beaucoup mieux pour elles. Ma chère, c'est justement là ce qu'il y a de si ennuyeux dans l'amour; l'homme se refroidit graduellement jusqu'à l'arrêt final, à mesure que la femme se réchauffe et part à grande vapeur. J'emprunte, comme vous voyez, l'admirable métaphore de papa, car rien n'est plus vrai. C'est grand dommage, mais je crois que la faute en est à la nature. Entre nous je crois que la nature n'a jamais songé au mariage pas plus qu'au maquillage ou à la lumière électrique. La nature sans aucun doute a voulu arranger les choses d'après le système des papillons et des boutons de rose et sur le principe de « je reste, tu t'en vas. » Et rien ne serait plus facile et agréable, seulement il y a les enfants et la pauvreté. Et à cause de cela le papillon doit être attaché par une épingle au bouton de rose. C'est pourquoi les communistes et les anarchistes abolissent en même temps la propriété et le mariage. L'un est sorti de l'autre, tout comme les chers savants disent que le cheval est sorti de l'oiseau, ce qui ne m'a jamais paru rendre les choses plus claires, mais pourtant — qu'est-ce que je voulais donc dire? Ah! oui, je sais. Vous vous lamentez, comme d'une personnelle et spéciale déloyauté et inconstance de la part de San Zenone, de ce qui n'est au fond que l'inconsciente, naturelle et involontaire évolution de l'amant en mari; c'est le papillon qui commence à sentir l'épingle qui l'attache. Ce n'est pas votre faute, ma douce petite fille, c'est la faute du monde qui a décrété que le papillon pour *flirter* légitimement avec le bouton de rose devait supporter la piqûre de l'épingle. Maintenant, suivez mes avis; l'épingle le tient; ne vous tourmentez pas s'il essaye de se dégager un peu; c'est seulement ce que nos bien-aimés savants appellent l'action automatique. Et essayez de faire entrer dans votre jolie petite tête la conviction qu'un homme peut vous aimer tendrement et pourtant soupirer un peu pour les petits théâtres dans les recoins silencieux de son cœur viril.

Je sais naturellement que ce brutal réveil de rêves délicieux est pire pour vous que pour la plupart des autres femmes, parce que vous avez débuté à de telles hauteurs. Vous avez eu votre Ruy Blas et votre Pétrarque, et la mandoline et le clair de lune et les philtres d'amour, tout cela mélangé dans une boisson enivrante. Vous aurez évidemment bien plus de désillusions à supporter que si vous aviez épousé un squire campagnard ou un laird écossais qui ne vous aurait jamais fait connaître de romanesques délices. On ne peut escalader le ciel, sans retomber écrasé comme les gens en ballon. Vous êtes montée avec votre ballon, maintenant vous redescendez. Ah! ma chère, tout dépend de la façon dont vous ferez la descente! Vous penserez que je suis un monstre de vous dire cela, mais la chose est dans vos mains. Vous ne me croyez pas, pourtant c'est vrai. Si vous retombez avec tact et bonne humeur, tout ira bien après, mais si vous montrez de l'humeur, le ballon restera sur le terrain, vide, inutile, comme un haillon déchiré et ne s'élèvera plus jamais vers le ciel. Pour parler simplement, ma chère, si vous acceptez avec résignation et douceur la découverte désagréable que San Zenone est humain, vous ne serez pas malheureuse et vous vous y habituerez vite; mais si vous vous tourmentez continuellement vous ne le changerez pas pour cela et vous serez tous deux malheureux; ou sinon malheureux, quelque chose de pis: vous vous amuserez chacun de votre côté. Je vous connais si bien, ma pauvre, jolie Gladys; vous avez besoin d'une immense quantité de sympathie et d'affection, mais vous ne l'obtiendrez pas, ma chère enfant. Je comprends parfaitement que le prince ressemble à un tableau et que pendant une semaine il a fait de votre vie un poème continuel; la réaction inévitable vous semble naturellement aussi lourde que l'eau stagnante. Vous diriez, vous, aussi cruelle que la tombe! Mais ce n'est rien de nouveau. Essayez de vous mettre cela dans l'esprit. Les hommes détestent les femmes qui ne savent pas s'amuser. Faites semblant de rire aux petits théâtres, si vous ne pouvez le faire de bon cœur. Si vous ne le faites pas, il ira chercher quelqu'un qui saura rire. Pourquoi nous préfère-t-on les femmes du demi-monde? Simplement parce qu'elles n'ennuient pas les hommes. Un homme préfère qu'on lui jette à la tête un verre de champagne qu'assister à une scène de

larmes. Nous ne pouvons user de ce premier moyen, nos préjugés d'éducation s'y opposent. C'est une grande perte pour nous; nous devons remplacer cela en nous rendant aussi agréables que possible. Cependant nous serons toujours à douze lieues en arrière des cocottes qui peuvent jeter le verre! A propos dans une de vos dernières lettres vous vous demandiez avec étonnement pourquoi notre mère s'était jamais mariée. Je ne suis pas assez au courant des époques préhistoriques pour vous dire pourquoi, mais je puis voir ce qu'elle a fait depuis ce moment-là. Elle s'est constamment effacée de la plus sage et de la plus prudente façon. Elle n'a jamais refusé à papa sa pêche en Norvège ou ses courses en yacht au mois d'août, quoiqu'elle sût parfaitement qu'il pouvait difficilement y faire face. Elle ne l'a jamais ennuyé à propos d'elle-même ou de nous. Elle lui a toujours conseillé de s'en aller et de s'amuser, et quand il est avec elle à la campagne elle a soin d'inviter successivement toutes les femmes qu'il admire et tous les hommes qui l'amusent pour empêcher qu'il ne s'ennuie un moment ou soit agacé. Je suis persuadée qu'elle ne s'est jamais occupée de ses désirs à elle et n'a jamais pensé qu'à lui. C'est ce que j'appelle être une femme bonne et habile. Mais je crois que des femmes comme elle sont aussi rares que les roses bleues. Essayez de lui ressembler, ma chère. Elle avait votre âge quand elle s'est mariée. Mais malheureusement vous êtes une petite égoïste. Vous voulez vous renfermer avec ce pauvre jeune homme et le maintenir dans une attitude perpétuelle d'adoration devant vous. C'est ce que les femmes appellent de l'affection; — vous n'êtes pas seule de votre avis. Il y a des hommes qui se soumettent à ces exigences et marchent toute leur vie tenus en laisse comme des chiens d'arrêt. Mais la majorité se révolte. Et si j'étais eux, je ferais comme eux. Et vous ne pouvez vous plaindre si votre beau Roméo est de ceux-là. Je vous vois si bien d'ici avec votre joli petit visage sérieux, vos yeux qui ont une si fatale aptitude aux larmes, vos points de vue solennels sur le mariage et ses responsabilités, devenant odieuse à votre joyeux Apollon, et croyant innocemment tout le temps que vous plaisez au ciel et sauvegardez votre dignité en vous rendant si remarquablement désagréable! Êtes-vous très en colère contre moi? Je crains que oui. Je préférerais de beaucoup, moi, un homme infidèle à un

homme ennuyeux; vous risquez d'assommer le premier, mais le second vous assomme, ce qui est infiniment pire.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, à lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Chère Gwen,

Comment pouvez-vous savoir ce que maman faisait quand elle était jeune? Je suis persuadée qu'elle s'agitait terriblement. Maintenant naturellement, elle a pris son parti, comme toutes les autres pauvres femmes. Si on ne se marie que pour désirer être avec d'autres, pourquoi se marier du tout? Je l'ai dit à Piero, qui m'a répondu insolemment: « Il n'y en a point, et si on savait! » Il a fait venir d'autres romans français, de Gyp, Richepin, Guy de Maupassant, et quand il ne dort pas il passe son temps à les lire. Il s'endort du reste très souvent au milieu du jour et s'excuse quand on le surprend, mais bâille tout de même. Vous me dites que je devrais l'amuser, mais je ne puis pas. Il ne se soucie d'aucun de nos amis anglais, commence à s'irriter parce que je ne parle pas l'italien et déclare que mon français est détestable. Il vient d'arriver aussi quelque chose de terrible, il y a eu une scène affreuse dans le village. Quatre hommes de Coombe-Bysset, deux forgerons, un charpentier et un laboureur ont précipité Toniello dans le réservoir du village à cause de ses attentions envers le beau sexe. Quand Toniello est sorti en chancelant de l'étang, couvert de mauvaises herbes et de vase, il s'est précipité sur eux son couteau à la main et en a blessé deux très grièvement. Naturellement les gardes l'ont emmené, et les blessés ont été transportés à l'hôpital du comté. Les magistrats sont furieux et scandalisés; et Piero? — Piero n'a plus personne pour jouer au billard avec lui! Quand les juges l'interrogèrent sur le compte de Toniello, comme ils étaient naturellement obligés de faire, il s'est mis dans une colère terrible parce que l'un d'eux déclara que porter sur soi un couteau et en faire un pareil usage était bien l'action d'un lâche Italien. Piero a littéralement *sifflé* au solennel et vieux gentilhomme

qui avait prononcé ces paroles: « Et vos hommes, s'est-il écrié, sont-ils courageux? Vaut-il mieux mettre un homme en compôte ou piétiner une femme avec des bottes à clous comme font vos canailles d'Anglais? Où voyez-vous de la lâcheté dans son fait? Il était seul contre quatre! Dans mon pays, il n'y a pas de nuit sans *rissa*, et personne n'y prend seulement garde. On laisse les jaloux vider leurs querelles entre eux; après tout, c'est la faute des femmes! » Il résuma ensuite son discours en disant des choses telles que je ne puis les répéter. Heureusement il parlait en français et d'une façon si rapide et violente, que les vieux messieurs n'ont pas dû comprendre une syllabe de ce qu'il disait. Mais ils virent sa colère et cela les scandalisa, car, comme vous savez, les Anglais trouvent qu'on doit réserver uniquement sa mauvaise humeur pour les personnes de sa famille. En attendant, Toniello est en prison et je crains qu'on ne nous permette pas de l'en faire sortir, même moyennant une caution, car il a horriblement blessé un des forgerons. Les avocats de tante Carrie font ce qu'ils peuvent pour lui, tout cela pour me plaire, car ils considèrent que ce serait peine perdue pour un fripon qui mériterait d'être pendu. « Et dire, soupire Toniello, que dans mon pays j'aurais tout le peuple pour moi. Les gendarmes eux-mêmes auraient été de mon côté! *Accidenti a tutti quei grulli!* » ce qui se traduit: puisse l'apoplexie foudroyer ces imbéciles! « C'étaient seulement les maris de ces femmes, ajoute-t-il avec dédain, elles sont bien dignes vraiment de provoquer tout ce tapage. » Piero le console, lui donne des cigarettes, et le laisse pleurant et mettant son lit au pillage. J'espérais que Piero pour ne pas abandonner ce pauvre garçon seul dans sa prison, renoncerait à l'idée de partir, et je commençais à me dire: « à quelque chose malheur est bon. » Mais aujourd'hui au *luncheon* Piero m'a dit: « *Sai, carina!* c'était déjà assez ennuyeux quand Toniello était ici, mais maintenant, sans lui, je vous le dis franchement, je ne puis supporter ce séjour plus longtemps. Avec Toniello du moins, je pouvais rire et oublier un peu — mais, maintenant, *anima mia,* si vous ne voulez pas que je tue quelqu'un et qu'on me loge près de Toniello, grâce à vos honorables juges, vous devez me laisser partir pour Trouville. » — « Seul? » ai-je demandé, et je crois que l'horreur dont ma voix était remplie l'effraya et l'empêcha d'avouer que c'était là en effet

son intention. Il soupira et se montant: « Je suppose que je ne dois plus jamais être seul, dit-il avec impatience. Si les hommes savaient ce qu'ils font quand ils se marient — on ne nous attraperait jamais! Naturellement je voulais vous prier de me suivre, de quitter avec moi cet intolérable endroit où l'on ne voit que des brouillards et des feuilles vertes. Allons à Paris pour commencer, il n'y a pas une âme en ce moment, et les théâtres mêmes font relâche, mais ce sera tout de même délicieux. Dans une semaine, environ, nous irons à Trouville, où nous trouverons tout le monde. » Je ne pus lui répondre, car je pleurais. Cela a été heureux, sinon je lui aurais dit quelque chose de méchant qui nous aurait séparés pour toujours. Qu'en aurait dit le monde?

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg,
à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset.

Ma pauvre petite chérie. En êtes-vous déjà à vous préoccuper de ce que le monde pensera? Dans ce cas vos jours de bonheur sont comptés. Si je devais vous écrire cinquante lettres je ne pourrais que répéter ce que j'ai dit déjà. Vous êtes loin d'être sage et vous faites juste le contraire de ce que vous devriez faire. De deux personnes qui se marient il y en a toujours une qui se fait l'illusion d'être nécessaire au bonheur de l'autre. L'autre pense en général tout le contraire. La paix n'en est pas le résultat. Ce gai, charmant et beau fils de Rome, est devenu votre univers — mais ne croyez pas un instant, mon enfant, que vous deviendrez le sien. Ce n'est pas selon la raison, selon la nature que vous le soyez. Si vous avez l'intelligence, le tact, l'indulgence nécessaires, vous pouvez devenir son amie, son conseiller, mais je crains que vous n'ayez jamais ces qualités. Vous vous agitez, vous pleurez et vous ne comprenez rien au tempérament masculin. Une fois pour toutes, ma chérie, allez gaiement à Paris, Trouville, et à tous les endroits amusants de ce mauvais monde. Affectez de la gaieté, si vous ne l'éprouvez pas, et essayez de vous rappeler, avant toute chose, que l'amour n'est jamais retenu ni ravivé par la contrainte et les lamentations. Une fois mort il ne peut être ressuscité par tous les

sanglots des pleureuses. Ce n'est plus qu'un cadavre pour toujours et jamais. Moi-même je suis surprise de voir que vous vous soyez attendue à ce que ce jeune Italien, qui joint à toutes les habitudes du grand monde ses souvenirs de vie de garçon pût être gai et content en Angleterre, pendant ce mois de juin pluvieux, dans une maison de campagne isolée, avec personne à regarder que vous. Croyez-moi, ma chère enfant, ce n'est que l'imagination déréglée d'une femme qui puisse lui faire croire qu'elle peut suffire à son mari — ce n'est que de la vanité. Plus une femme est adroite, plus elle reconnait son insuffisance à amuser l'homme, et (si elle est sage) elle prend bien garde, que cette défectuosité qui est en elle, ne lui saute jamais aux yeux. Évidemment si vous enfermez un homme avec vous dans une maison de campagne, quand il pleut chaque jour, comme dans le poème de Longfellow, vous le forcez à s'en apercevoir. Si vous n'étiez pas sa femme il est probable qu'il ne se fatiguerait pas de vous, et peut-être même préférerait-il un ciel gris à un ciel bleu, la pluie au beau temps. Mais étant sa femme! Oh! ma chère, pourquoi n'essayez-vous pas de comprendre le terrible poids que ce mot renferme! Écrivez-moi et racontez tout ce qui se passe. Je suis si inquiète. J'ai peur, ma douce petite sœur, que vous pensiez que l'amour n'est composé que de baisers et de clairs de lune et que vous n'oubliiez qu'il y a inévitablement des nuages au ciel et des querelles sur la terre. Que Dieu vous sauve de tous les deux! Rappelez-vous que l'amour demande à être traité avec autant de délicatesse qu'une toile d'araignée. Si une main brutale touche la toile d'araignée, tous les ouvriers du monde ne pourront jamais la raccommoder. Voilà une vérité pour vous. Si vous l'empêchez d'aller à Paris maintenant il ira dans six mois, et peut-être sera-ce sans vous. Probablement il serait plus heureux à Lanciano qu'à Coombe, il y serait entouré de son monde, mais pourtant les petits théâtres lui manqueraient tout de même. Vous n'êtes pas sage, ma pauvre mignonne; vous devriez l'amener à sentir que vous êtes un de ses plaisirs, et non pas que vous êtes l'ennemie de ses plaisirs. Mais il est inutile de vous prêcher la sagesse; vous êtes très jeune et fort amoureuse. Vous considérez comme des rivales les distractions qu'il désire. Et elles le sont en réalité, mais on ne peut vaincre ses rivales en disant du mal d'elles. Le moyen le plus

habile est de montrer que nous sommes plus attrayantes qu'elles. Si nous n'y parvenons pas, nous pouvons soupirer et bouder à notre aise, nous serons vaincues. Vous me trouverez très sermonneuse, et peut-être jetterez-vous ma prose au feu sans la lire, mais je dois toutefois ajouter ceci : Chère amie, vous êtes amoureuse de l'amour, mais sous l'amour il y a un homme réel et les hommes réels sont loin d'être des créatures idéales, et c'est cet homme réel que vous devez étudier et satisfaire. L'homme réel étant satisfait, l'amour prendra soin de lui-même, tandis que si l'homme réel s'ennuie l'amour s'enfuira. Si vous aviez été sage, ma pauvre mignonne, je le répète, vous n'auriez rien trouvé d'aussi délicieux que Judic et Chaumont et vous auriez déclaré l'asphalte très supérieur à toutes les montagnes du monde. Il ne vous aime pas moins parce qu'il désire être dans le mouvement, entendre ce que disent les autres hommes et fumer son cigare avec des camarades.

La duchesse dell'Aquila Fulva, Hôtel des Roches-Noires, Trouville, France, au prince de San Zenone, Coombe-Bysset, Luton, Bedfordshire.

Que devenez-vous, pauvre fleur, dans votre boîte de mousse mouillée ? Êtes-vous mort et desséché dans l'*hortus siccus* de votre femme ? Elle serait ainsi bien plus sûre de vous, et je crois beaucoup plus heureuse que si vous orniez le bouquet d'une autre. J'essaye en vain de vous voir en imagination dans ce milieu si parfaitement convenable. Serez-vous terriblement changé quand on vous reverra de nouveau ? Il y a un proverbe français qui dit que les années de joie comptent double. Les jours d'ennui comptent double, eux aussi, et donnent des cheveux gris avant vingt-cinq ans. Mais, vous savez, je ne veux pas vous plaindre. Vous avez épousé cette jeune fille anglaise parce qu'elle paraissait jolie en sirotant son thé. Moi je vous ai prévenu que vous seriez malheureux enfermé avec elle à la campagne. L'épisode de Toniello est charmant. Quelles gens sont-ils donc pour le fourrer en prison pour un peu de *chiasso ?* Vous n'auriez jamais dû emmener ses yeux brillants et sa mandoline dans ce triste et humide pays si rigoriste. Que vont-ils faire de lui, et

que ferez-vous sans lui ? Le temps ici est admirable. Il y a une foule de connaissances, et c'est vraiment très amusant. Je danse tous les soirs et nous jouons habituellement au baccarat et à la roulette. Chacun est gai. Nous parlons constamment de vous, mon pauvre Piero, et disons un *De Profundis* à votre intention. Pourquoi la cruelle destinée vous a-t-elle fait rencontrer une sainte nitouche buvant son thé sous un tilleul ? Je suppose que sainte nitouche vous le défend, autrement pourquoi n'échangez-vous pas l'humide fraîcheur de votre prison matrimoniale contre la rue des Planches et le Casino ?

Le prince de San Zenone, Coombe-Bysset, à la duchesse dell'Aquila Fulva, Hôtel des Roches-Noires, Trouville, France.

Carissima mia,

J'ai mis le feu aux poudres. J'ai déclaré franchement que si je ne sortais de cette atmosphère humide ét de cette verdoyante Bastille, je périrais d'inanition et d'épuisement. L'effet de cette déclaration a été tel que pendant un moment j'ai pu espérer qu'elle allait se mettre en colère. Cela aurait été si agréable ! Oui, après vingt-six jours de muet acquiescement et de larmes silencieuses, un orage aurait été positivement délicieux. Mais non ! Pendant un instant elle m'a regardé d'un air d'inexprimable reproche, puis la minute d'après ses yeux de colombe se sont remplis de larmes, elle a soupiré et a quitté la chambre. Ne dit-on pas que les lits de plume offrent aux boulets une admirable résistance ? Je suis comme la balle qu'on a tirée dans le lit de plume. Le lit de plume a eu la victoire. Je vois la rue des Planches à travers l'atmosphère humide ; le Casino semble me sourire du fond de l'interminable avenue de tilleuls qui est une des principales beautés de cette habitation, mais hélas ! aussi loin de Trouville que de la lune ! Que me ferait-on si je partais seul ? Que pensez-vous qu'on pourrait bien me faire ? Je n'en ai pas la moindre idée, mais je m'imagine quelque chose de terrible. Ils ferment bien de force leurs cabarets et leurs salles de danses ! Peut-être m'enfermeraient-ils aussi. En Angleterre

ils croient pouvoir imposer la vertu par un acte du Parlement. Cette vertu forcée me met dans un tel état de révolte que je tirerai sur le mors avant longtemps et m'enfuirai. Cette belle propriété a cela d'admirable qu'elle est dans les mains d'un seul tenancier, mais je sens qu'un de ces jours je sauterai par-dessus la clôture. Ne me jugez pas mal, *mia cara Teresina*, je suis excessivement amoureux de ma femme. Je la trouve tout à fait charmante, simple, parfaite et vraiment féminine. Outre cela elle est ravissamment jolie, n'en tire aucune vanité, et je suis certain qu'au moral elle est de beaucoup ma supérieure et peut-être intellectuellement aussi, mais — il y a toujours un long et mélancolique *mais* attaché au mariage — elle ne m'amuse pas du tout, pas le moins du monde! Elle est toujours la même, se choque de tout ce qui est naturel et amusant, et me croit efféminé parce que je déteste la pluie. Elle sort par un vrai déluge, enveloppée d'un hideux et étroit *waterproof*. Puis elle rougit quand j'essaye de la faire rire en lui lisant le *Figaro*, et sort de la chambre lorsque je mentionne Trouville. Que dois-je faire avec une femme comme cela? C'est sans doute un type admirable. Peut-être même que si elle ne m'avait pas enfermé dans une maison de campagne — par un mois de juin pluvieux où le thermomètre marque 10° R. et le baromètre reste toujours fixé au mot pluie, — j'aurais continué à être charmé de son attitude de sainte Dorothée et ne l'aurais jamais trouvée monotone. Mais dans ce cas-ci, je bâille à me disloquer la mâchoire. Elle me croit déjà à demi païen, et je suis convaincu que bientôt elle m'accusera d'être une brute. Je ne suis ni l'un ni l'autre, je ne demande qu'à m'en aller comme l'oiseau à sortir de sa cage. La comparaison n'est pas neuve, mais elle est vraie.

La duchesse dell'Aquila Fulva, Hôtel des Roches-Noires, Trouville, France, au prince de San Zenone, Coombe-Bysset.

Piero mio,

Dans le mariage l'oiseau mâle ne demande qu'à sortir, et la femelle veut l'en empêcher, au contraire elle resserre tou-

jours davantage les fils d'archal autour de sa tête, et déclare qu'il n'y a rien au monde de plus délicieux que le perchoir où elle est juchée. Venez donc nous rejoindre. Il y a ici une foule d'oiseaux qui devraient être dans leurs cages, mais n'y sont pas, et essayent de s'amuser quand même. Si seulement vous aviez épousé Nicoletta! Elle aurait pu, à l'occasion, vous tirer les cheveux, mais ne vous aurait jamais ennuyé. Il n'y a en somme qu'un suprême art pour la femme, celui de comprendre qu'elle ne doit jamais être *una seccatura*. Une femme peut être belle, admirable, un modèle de toutes les vertus, une merveille d'intelligence, mais si elle est *una seccatura* — *addio* — tandis qu'elle peut être laide, petite, insignifiante, un vrai monstre de péchés gros et petits, mais si elle sait amuser votre sexe stupide elle devient votre maître à tous. Il est évident que ce grand art n'a pas été étudié à Coombe-Bysset.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset,
à lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Oh! ma chère Gwen, c'est vraiment trop terrible, je me sens si complètement malheureuse que je ne puis vous dire ce que j'éprouve. Il est tout à fait décidé à aller à Trouville en passant par Paris, et ne faut-il pas que, juste en ce moment, le temps devienne charmant! Il n'a plu que trois fois cette semaine et les jardins sont un bosquet de roses de toutes espèces. Il a été très agité ces derniers jours et à la fin, hier après le dîner, il m'a dit tout d'une haleine qu'il en avait assez de Coombe, et que la semaine prochaine nous serions soit à Hombourg, soit à Trouville. Puis il a prétendu qu'il avait besoin d'une foule de choses qu'on ne pouvait acheter ailleurs qu'à Paris. Aller à Paris, quand nous n'avons été ensemble ici que vingt-neuf jours! Paris — je ne sais pourquoi mais il me semble que ce sera la fin de toutes choses. Paris, où nous dînerons au restaurant, habiterons à l'hôtel Windsor, irons au théâtre (lui à son club, car il appartient au petit Cercle et aux Mirlitons), où nous serons comme tout le monde, comme le million de gens mariés qui forment la foule! C'est profaner un bonheur si récent que de le promener ainsi dans les hôtels. C'est

comme si on disait ses prières sur le haut d'un *drag*. Je trouve cela tout à fait horrible. Naturellement on lira dans le *Galignani*, que « le prince et la princesse de San Zenone sont descendus à l'hôtel Windsor. » En lisant cela toutes les jolies femmes qui ont *flirté* avec lui riront et s'empresseront de dire : « Là, vous voyez qu'elle l'ennuie déjà ! » Tout le monde le dira du reste, car tout le monde sait que je n'avais qu'un désir, celui de passer mon été entier à Coombe. S'il voulait seulement aller dans ses propriétés, je n'aurais pas un mot à dire. Je suis si désireuse de voir sa famille, ses palais, ses merveilleux jardins avec leurs statues, leurs bois de chênes, leurs temples qui datent du temps d'Auguste, et les *lucciole* et les bosquets de magnolia, et ses paysans qui chantent toujours. Mais il ne veut pas y aller. Il dit que c'est *una seccatura*. Tout est une *seccatura*. Il n'aime que les endroits où on peut rencontrer du monde. « N'ayez aucune crainte à cet égard, m'a-t-il dit avec brusquerie, Paris sera très solitaire aussi. Nous aurons les petits théâtres et les concerts en plein air, nous dînerons dans le Bois, descendrons la rivière, et serons à portée de Trouville. Cela vaudra certes mieux que cette éternelle pluie, et surtout nous aurons autre chose à regarder que les gros chevaux et les gros arbres de votre aimable tante. J'adore les chevaux, et les arbres eux-mêmes ne font pas de mal s'ils sont plantés à une certaine distance de la maison, mais quand on les a éternellement devant soi, comme seule compagnie, on en a par-dessus la tête. » Et moi qui suis sa compagne perpétuelle, il semble déjà ne plus me compter. Je n'ai rien répondu. Je sais qu'on ne doit jamais répondre. Mais Piero s'est aperçu qu'il m'avait contrariée, et cela l'a fâché davantage. « *Cara mia*, m'a-t-il dit, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, avant notre mariage, que vous aviez l'intention de m'ensevelir à jamais dans un boîte, sous une couche de feuilles mouillées, comme une rose qu'on doit envoyer au marché? J'aurais su ce qui m'attendait, et je n'aime pas les feuilles mouillées. » Je n'ai pu m'empêcher de lui rappeler qu'il était si désireux de venir à Coombe. Il a ri alors, mais il était cependant encore de très mauvaise humeur. « Pouvais-je savoir, *anima mia*, que Coombe était situé au milieu des marais, qu'il ne contenait pas un seul roman français, qu'il se trouvait à

quinze milles de distance de la gare, et n'avait pour toute population que des laboureurs? Ai-je rencontré ici un seul homme, à part le pasteur de la paroisse qui marmotte, porte des lunettes et essaye de me glisser dans la poche des traités contre le Saint-Père? Dans ce pays, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir chaud. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un rayon de soleil. Vous prenez un parasol pour aller au jardin. Vous mettez un *waterproof* pour aller entendre le rossignol qui chante en grelottant dans le plus humide et touffu des buissons. Je vous dis que je suis fatigué de votre pays, horriblement fatigué! Vous êtes un ange, il n'y a aucun doute que vous ne soyez un ange, mais vous ne pouvez me consoler du vide de cette intolérable existence, où on n'a autre chose à faire qu'à manger, boire, dormir et conduire un *dog cart!* » Cela a été dit tout d'une haleine. Maintenant que je vous l'écris, cela ne me semble pas bien terrible, mais je vous assure que l'ardent mépris, la colère dédaigneuse avec laquelle il articulait tout cela, était affreux à constater. Comme un éclair qui découvrirait tout d'un coup un abîme, cela m'a révélé à quel point il s'ennuyait, alors que je le croyais heureux.

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg,
à la princesse de San Zenone, Coombe-Bysset.

Ma chère, les hommes s'ennuient très facilement s'ils ont un peu de cervelle, et il n'y a que les ennuyeux qui ne s'ennuient jamais.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset,
à lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Si je croyais tout ce que me dit votre lettre cynique, je le quitterais dès demain, car je me sens incapable de supporter une succession de désillusions et d'insultes.

Lady Gwendolen Chichester à la princesse de San Zenone.

Où sont vos principes, où est votre sentiment du devoir? Mais, ma pauvre chère enfant, du moment que vous l'avez épousé, vous devez vous soumettre à lui tel qu'il est. Les mariages ne dureraient pas deux jours, si parce que l'homme bâillait, la femme s'enfuyait. Les hommes bâillent toujours. Puis, selon moi, tous les torts de San Zenone consistent dans le fait très pardonnable, qu'étant italien, il n'est pas accessible aux charmes de la bucolique Angleterre par un temps pluvieux, et qu'étant jeune, il désire retrouver son Paris. Je ne vois pas là-dedans un irréparable crime. Allez donc à Paris et essayez de vous y amuser, vous aussi. Du moment qu'il a un si beau profil, vous pouvez vous estimer heureuse de le contempler même au fond d'une baignoire. Je vous accorde que ce n'est pas le plus haut sommet de l'idéal que de courir les boulevards en daumont, de manger de délicieux petits dîners au restaurant et d'aller rire au théâtre en écoutant Judic ou Chaumont, mais l'amour peut se nicher partout. L'amour n'en sera pas plus mauvais pour avoir sa digestion facilitée par de bons cuisiniers, son ennui (car l'ennui existe aussi en amour) exorcisé par de bons comédiens. Vous vous êtes du reste rendu compte par vous-même que les plus grandes passions diminuent après un temps. Reprenez la lettre que je vous écrivais et que vous appelez cynique, et relisez les passages sur la nature. Je nie cependant qu'elle soit cynique, car au contraire je vous prêchais la patience, la douceur et vous conseillais de vous adapter aux circonstances: trois vertus aimables! Si j'avais été cynique je vous aurais dit que le Mariage est une Erreur, et ces deux lettres majuscules ne donneront qu'une faible idée de la mélancolique vérité de cette assertion. Mais comme il y a des hommes et des femmes en ce monde, et des propriétés aussi, rien de mieux n'a encore été inventé, ainsi que je vous l'ai déjà fait observer, pour la consolidation des rentes et des biens-fonds. Je crois que Krapotkine dans sa prison pourrait imaginer quelque chose de mieux, mais on a peur de lui. De cette façon nous continuerons avec la vieille routine, vaguement conscients que nous nous trompons tous, mais rebelles au remède radical

qui nous guérirait seul. Dites à un avocat quelconque que le mariage est une erreur, comme je vous le disais, et vous verrez ce qu'il vous répondra. Il vous dira certainement qu'on n'a pas encore trouvé un autre moyen pour assurer la transmission de la propriété. Je confesse que cette manière d'envisager la richesse fait de moi un radical enragé.... Car songez que s'il n'y avait pas de propriété nous folâtrerions dans nos heureuses vallées, aussi libres et joyeux que de jeunes chevaux, et que je ne serais pas obligée, à l'heure qu'il est, de m'affubler de ma peinture de guerre et de mes plumes pour me rendre à un terrible dîner de cour, qui aura quatre heures de durée. Et tout cela parce que George a une carrière et croit que mes souffrances le feront avancer. Tandis que vous, heureuse enfant, n'avez d'autre souci que de trotter dans le Bois dans un milord, et de souper d'une matelote près du lac avec votre Roméo.

La princesse de San Zenone, Coombe-Bysset, à lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg.

Nous partons demain pour Paris et Trouville. J'ai cédé, comme vous et maman trouvez qu'il est de mon devoir de le faire. Mais ma vie est finie, et je dirai un éternel adieu au bonheur quand les portes de Coombe-Bysset se refermeront sur moi. Désormais nous ferons comme tout le monde. Vous ne pourrez plus me reprocher d'être égoïste, ni lui non plus. Il y a à Trouville une de ses grandes amies, la duchesse dell'Aquila Fulva. Je sais qu'elle lui écrit très souvent, mais il ne m'a jamais fait lire ses lettres. Je crois que le choix de Trouville lui est dû. Écrivez-moi à Paris : « Hôtel Windsor. »

Lady Gwendolen Chichester, Saint-Pétersbourg, à la princesse de San Zenone, Hôtel Windsor, Paris.

Ma pauvre enfant,

Est-ce que le monstre aux yeux verts a déjà envahi votre douce âme, par la seule raison que votre mari ne vous fait pas

lire les lettres qu'il reçoit? Ma chère, il n'y a pas d'homme, à moins qu'il ne soit un manant, qui montre les lettres d'une femme à sa femme. Je pense cependant que vous désirez que votre héros connaisse l'*a, b, c* des bonnes manières. Je suis charmée que vous rentriez dans le monde, mais si vous y allez simplement par « devoir, » je crains que les résultats n'en soient pas couleur de rose. Le devoir est une chose si désagréable! Il se pelotonne comme un hérisson, toutes pointes dehors, et tourne sans cesse en rond sur l'axe de sa propre admiration. Si en allant à Trouville et ailleurs vous vous posez en martyre, vous donnerez à la méchante duchesse, si elle est méchante, un terrible avantage sur vous dès le début. Si vous vous disposez à être silencieuse, désagréable et absorbée dans la sombre contemplation de vos propres mérites et des torts qu'on a eus envers vous, ne le blâmez pas s'il passe son temps au Casino avec son amie ou avec quelqu'un de pire. Je suis persuadée que vous avez l'intention de ne pas être égoïste, et vous vous imaginez ne pas l'être tout à fait de bonne foi; mais je vous le dis franchement, comme je l'ai déjà fait auparavant, vous êtes une égoïste. Vous préféreriez garder ce malheureux Piero sur des épines près de vous, que de le voir heureux près des autres. Mois j'appelle cela un égoïsme choquant, et si vous allez dans ces dispositions à Trouville, il commencera à regretter d'avoir jamais eu la fantaisie de venir passer une saison à Londres. Je vous vois si bien d'ici! Trop digne pour être irritée, trop offensée pour être de bonne compagnie; silencieuse, pleine de reproche, terrible!

Lady Mary, Bruton, Hôtel des Roches-Noires, Trouville, à Mrs d'Arcy, Ambassade d'Angleterre, Berlin.

Juillet 15.

..... Nous avons ici parmi les nouveaux arrivés les San Zenone. Vous rappelez-vous, je vous ai raconté leur mariage il y a six semaines environ? C'était le roman de la saison. Ils étaient excessivement amoureux l'un de l'autre, mais ce

mois, passé stupidement à la campagne, a fait son œuvre habituelle, sans compter que juin a été pluvieux ! Naturellement, n'importe quel pauvre *amorino* serait sorti de cette captivité, mouillé et désenchanté. Elle est réellement très jolie, tout à fait charmante, mais elle paraît maussade et triste. Son beau mari, par contre, est aussi gai qu'une alouette qui aurait trouvé un beau matin sa cage ouverte. Il y a ici une de ses grandes amies, la duchesse dell'Aquila Fulva, très gaie aussi, parfaitement habillée et qui babille du matin au soir, soit dans un italien perçant, soit dans un français très rapide. Elle est le point de mire de tous les yeux quand elle nage dans son maillot rose, enveloppée artistement d'un burnous oriental orange et or. Elle a cet admirable coloris vénitien qui peut supporter des contrastes de couleurs qui tueraient simplement toute autre femme. Elle est très grande, admirablement bien faite, et cependant étonnamment gracieuse. Hier soir on l'a suppliée de danser un *salterello* avec San Zenone à la Maison Persane, et ils ont fait merveille. Ils étaient l'un et l'autre si beaux et dansaient avec un tel *brio!* Pendant ce temps la pauvre petite princesse demeurait assise, regardant mélancoliquement devant elle, aussi jolie et triste qu'une primevère sous la neige. Sotte petite créature, comme si cette conduite remédiait à quelque chose ! Il y a peu de jours, lord Hampshire a débarqué ici avec son yacht. Il était là au moment où le *salterello* a été dansé et je l'ai revu plus tard dans le jardin, au clair de lune, assis auprès de la pauvre abandonnée, lui offrant sans doute sympathie et consolations. C'est un jeune homme épais, ayant un excellent caractère et un bon cœur. Il se serait cru au ciel, lui, pendant ce mois de juin humide à Coombe-Bysset, mais elle l'a refusé, la sotte créature ! Je suis furieuse contre elle. Après être arrivée à ses fins, elle n'a pas su tirer parti de la situation. Je l'ai rencontrée ce matin, se promenant à cheval du côté de Villerville avec son admirateur éconduit, pendant que le beau prince batifolait dans l'eau avec sa belle amie vénitienne, ce qui m'a fait entrevoir dans le lointain une foule de complications possibles. Et dire que tout ceci est l'œuvre d'un mois de juin pluvieux !

OUIDA.

HISTOIRE DE L'INVASION

DU

ROYAUME DE NAPLES PAR CHARLES VIII[1]

PREMIÈRE PARTIE.

(SUITE)

Nous venons de voir que le duc de Bari, qui mettait en œuvre tous les moyens capables de contribuer au succès de ses projets, n'avait eu garde d'oublier Maximilien, empereur d'Allemagne et Julien de la Rovère, cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens. Au fond, Ludovic, dans toute l'affaire de Naples, n'avait qu'un but: celui de s'emparer du duché de Milan et de se venger d'Alphonse qui y mettait obstacle. Le duché de Milan était un fief impérial dépendant de l'Allemagne; Gênes et son territoire, un fief royal dépendant de la France. Jean-Galéas — ou plutôt Ludovic — était donc feudataire de Maximilien et de Charles VIII. Son intérêt personnel lui conseillait de s'assurer d'abord la bienveillance et la protection de Maximilien, pour obtenir l'investiture du duché de Milan[2] dont il voulait dépouiller Jean-Galéas-Marie Sforza, puis de rapprocher autant que possible ses deux suzerains, de faire naître entre eux une

---

[1] Voir la livraison du 25 novembre.

[2] D'après l'ancienne chronique de Donato Bossi, qui fut imprimée à Milan en 1492, l'État milanais comprenait alors les villes et provinces de Milan, de Crémone, de Parme, de Pavie, de Côme, de Lodi, de Plaisance, de Novare, d'Alexandrie, de Tortone, de Bobbio, de Savone, d'Albenga, de Vintimille et tout l'État de Gênes. ROSCOE, *Léon X*, tome Ier, page 143, note 2. — Cfr. *De principatibus Italiæ*, page 145 et suivantes.

solidarité politique et de les faire concourir à l'exécution d'un plan général favorable à ses vues particulières.

La question d'investiture était une question capitale pour Ludovic, au fond c'était même la seule pour lui. Toutes ses ruses, toutes ses négociations n'avaient qu'un but: s'emparer du duché de Milan, qui ne lui revenait pas. Ludovic en effet n'était que le fils cadet de François Sforza [1] tandis que Jean-Galéas, qui avait épousé Isabelle d'Aragon, fille du duc Alphonse de Calabre, successeur de Ferdinand, [2] était le fils et représentant direct de Galéas-Marie, fils aîné de François Sforza. [3]

Grumello raconte, en quelques lignes et avec toute la simplicité du chroniqueur, les événements qui précédèrent et amenèrent l'apparition de Ludovic.

« François Sforza, dit-il, gouverna pacifiquement et glorieusement l'État milanais, pendant de longues années. Arrivé à la fin de sa carrière, il institua Galéas-Marie, son fils aîné, héritier de ses États, laissant cinq autres fils, parmi lesquels Ludovic et Ascagne-Marie. Galéas-Marie fut tué dans une conspiration en 1477, et il eut pour successeur son fils aîné mineur, Jean-Galéas, sous la tutelle de Bonne de Savoie, sa mère, et de Ciecho Simoneta. Ludovic Sforza et ses frères, alors bannis du Milanais, obtinrent l'autorisation de rentrer dans leur patrie, malgre l'avis de Ciecho, qui dit à la duchesse: « Si Votre Excellence permet à Ludovic et à ses frères de rentrer, elle perdra ses États et moi la vie; jamais ils ne reviendraient avec mon consentement. » On peut en effet attribuer au retour de Ludovic la chute de la maison Sforza et la ruine de l'Italie. Aussitôt installé à Milan, il fit arrêter et décapiter dans le châ-

---

[1] Fils naturel d'un des plus fameux condottieri du XIVme siècle, Muzio Attendolo, né à Cotignola le 28 mai 1369; on le surnomma Sforza, à cause de la vigueur de son caractère, et ce surnom, remplaçant celui d'Attendolo, passa à ses descendants. LITTA, *Famiglie celebri d'Italia.* Fam. *Sforza*, tav. I et V; — fam. *Attendolo*, tav. V.

[2] *Art de vérifier les dates*, tome III, page 651. COMM., tome II, page 311. — Jean-Galéas Sforza était cousin germain de Charles VIII, leurs mères, Charlotte et Bonne de Savoie, étant filles de Louis, duc de Savoie. LITTA, Fam. *Sforza*, tav. V.

[3] *De principatibus Italiæ.* Lugd. Bat. 1631, page 161.

teau de Pavie, le malheureux Ciecho Simoneta qui avait été plus que prophète, et Bonne de Savoie perdit le duché de Milan.[1]

Ludovic se fit reconnaître tuteur de son neveu et sous ce titre il s'empara du gouvernement du duché, malgré l'opposition d'Isabelle d'Aragon. Commines fait en deux lignes le portrait de cette princesse. « Elle estoit, dit-il, fort couraigeuse et eust volontiers donné crédit à son mari, si elle eust peu; mais le pouvoir de la dicte dame estoit bien petit et son mary peu saige, qui disoit tout ce quelle disoit à son oncle qui avait ja faict noyer quelque messagier qu'elle avait envoyé à son père. »[2] Nous aimons à croire que ce ne fut pas le sort de celui qui porta à Alphonse la plainte amère d'Isabelle dont Corio a publié le texte et qui peint si exactement la tyrannie basse et tracassière de Ludovic.

Ludovic, qui avait exploité la faiblesse de son infortuné neveu et qui l'avait annihilé par la peur, qui avait renversé l'opposition d'Isabelle d'Aragon par tous les moyens — même par le crime, — qui s'était ainsi mis en possession réelle et effective du Gouvernement du duché de Milan, Ludovic devait officiellement se contenter du titre de duc de Bari; son ambition voulut se dégager de cette dernière contrainte et il se déclara audacieusement compétiteur au titre de duc de Milan. Ses premières tentatives remontent aux négociations du traité de Senlis.

Dès le 10 mai 1493, Ludovic avait donné à Érasme Brascha, son ambassadeur en Allemagne, des pouvoirs spéciaux pour solliciter l'investiture du duché de Milan et pour conclure le mariage de Blanche-Marie, sœur de Jean-Galéas, avec le roi des Romains.[3]

---

[1] G. Müller, *Cronaca di Antonio Grumello Pavese*. Milano, 1856, lib. I, cap. I.

[2] *Mém.*, tome II, pages 307 et 327.

[3] Le texte des deux pouvoirs se trouve dans Corio, Milan, 1857, tome III, pages 486 et 487. Le même historien donne le texte de quatre autres actes: 21 juin 1493, Maximilien déclare choisir pour femme Blanche-Marie Sforza-Visconti (III, 492); 9 juillet 1493, relatif à la dot (III, 528); 11 août 1493, deux actes par lesquels Jean-Galéas-Marie ratifie les négociations relatives au mariage de sa sœur Blanche-Marie avec Maximilien (III, 527 et 529). Cependant, au commencement de novembre 1493, le mariage était encore

Ludovic comptait payer ainsi une faveur usurpée avec les deniers sonnants de la dot, et la ruse lui réussit: ce qui n'empêcha pas l'évêque d'Arezzo d'en tirer mauvais augure. « Cette alliance, disait-il, pourrait être fatale à Ludovic, car sa nièce ne l'aime pas: *Pur ci sarebbe ingratitudine, quia hæc omnia fecit.*[1] Mais Ludovic se la représentait *tamquam glutinam* pour établir entre Charles VIII et Maximilien une paix, une confraternité et une bienveillance éternelle.[2]

Fait étrange qui prouve l'extrême audace de Ludovic, il parvint à décider Charles VIII à sacrifier les droits du duc d'Orléans sur le duché de Milan et à l'intéresser à sa demande d'investiture. Nous trouvons à cet égard les renseignements les plus curieux dans les instructions secrètes remises par Ludovic à Béatrix d'Este, sa femme, lorsqu'elle partit à la fin de mai 1493 plaider la cause de son mari à Venise.[3]

« Il est une autre question, portent ces instructions,[4] dont mon mari — voulant vous donner un témoignage d'affection et de confiance — m'a chargée de vous entretenir. Il s'agit de la faculté qui lui a été laissée d'obtenir les privilèges du duché tant de fois recherchés par les anciens seigneurs, faculté que lui avait offerte le roi des Romains, après son retour dans le comté de Bourgogne. Il a fait exposer au roi de France les

---

douteux, Maximilien visant à une dot plus élevée (ARCH. STOR. DI MANTOVA, 10 novembre 1493). L'affaire était en tous cas conclue avant la fin du mois. « Nous avons des lettres de Milan du 20 de ce mois, écrivent le 26 les Huit de Pratique, à Florence, au commissaire Concinie J. U. D. Nous y lisons qu'on a célébré, sans grande cérémonie, le mariage de madame Blanche avec le Sérénissime roi des Romains, représenté par six ambassadeurs, se réservant de faire la cérémonie solennelle à la S. André. » ARCH. FIOR. Carte Strozziane. F° 343, n° 60. — On trouvera des détails fort intéressants sur le mariage de Maximilien et de Blanche, dans l'ARCHIVIO STORICO LOMBARDO, Anno II, fasc. I, Milano, 1875.

[1] Lettre de l'évêque d'Arezzo à Pierre de Médicis, 8 novembre 1493. A. DESJARDINS, page 341.

[2] Lettre de Francesco della Casa à Pierre de Médicis, 9 novembre 1493. ID., page 260.

[3] Béatrix fut admise devant le Sénat de Venise le 28 mai.

[4] *Memoriale de quello che ha a fare la Illma Duchessa di Barri poso la prima visitatione facta alla Illma Signoria de Venetia (Secretum).* BIBL. NAT. Fonds Italien, n° 1610. *Arch. Sforzesco,* n° 28, f° 381.

avantages qui en résulteraient, surtout au moment où il négociait la paix qu'il espérait conclure à bref délai. Il ajoutait qu'il se conformerait du reste à la volonté de S. M., mais qu'il la priait, dans son intérêt comme dans celui du duché de Milan, de vouloir bien comprendre dans ces négociations de paix les privilèges de l'investiture aux conditions qui lui étaient faites dans le moment. S. M. répondit que la demande était équitable, qu'il en agirait volontiers ainsi, mais qu'il ne voyait pas comment, après avoir stipulé cette condition, elle serait ensuite observée, parce que si l'on demandait des choses trop importantes, le roi des Romains pourrait bien se montrer dur pour celle dont il s'agissait, ce qui soulèverait contre nous des sentiments peu bienveillants parmi le peuple français, et comme après tout les frais de l'expédition n'étaient pas excessifs, mon mari pouvait retirer lui-même ses privilèges, à quelle fin il a conséquemment envoyé Érasme Brascha au roi des Romains. »

Charles VIII tenait, paraît-il, au succès de cette affaire; nous le voyons en effet un mois après, recommander à Raymond Pérault, évêque de Gurck et ambassadeur de l'empereur, qui s'en retournait en Allemagne, d'intercéder auprès de son maître, pour faire accorder à Ludovic l'investiture du duché de Milan.[1]

Quelle que fût l'ardeur de ses désirs, il se passa bien des mois encore avant que Ludovic vît ses efforts couronnés de succès, car il n'obtint que le 5 septembre 1494 le diplôme qui l'investissait du duché de Milan et du comté de Pavie, lui, ses enfants mâles et ses descendants, à l'exclusion de son neveu Jean-Galéas.[2]

Un autre diplôme, daté d'Anvers, 8 octobre 1494[3] et que donnent

---

[1] Lettre de Fr. della Casa, du 28 juin 1493. A. DESJARDINS, page 230.

[2] Voir le diplôme dans LÜNIG, *Cod. dipl. ital.*, tome Ier, col. 488. — CORIO le donne également.

[3] Ce document existait en forme authentique aux Archives du château de Milan, comme le constate ANTOINE-MARIE CURIAZIO, dans son *Prodromo della descrizione stor.-polit. della Lombardia.* Milano, 1771, page 146. L'édition de CORIO de 1857 donne le millésime de 1493, à Anvers: c'est une erreur. Maximilien ne pouvait être le 8 octobre 1493 à Anvers, puisque le 11 il était à Vienne, en Autriche. Le 8 octobre 1494 au contraire il a signé plusieurs diplômes à Anvers. Voir CMEL, à la table.

également Corio et Lünig, fait connaître les motifs pour lesquels l'investiture n'a pas été accordée à Jean-Galéas Sforza, mais à son oncle Ludovic, auquel elle est conférée *in personam suam et filiorum et successorum suorum.*

Sur ces entrefaites Jean-Galéas mourut le 21 octobre 1494.[1] Le jour même Ludovic fit part de l'événement aux républiques de Lucques et de Sienne, leur annonçant que son neveu, récemment délivré de sa fièvre, avait été subitement enlevé par une nouvelle maladie: *repente novum morbi genus eripuit.*[2]

L'auteur de la *Cronaca di Cremona* se borne à dire: *Fu caussa de essa morte lo signor Ludovicho.* L'histoire est plus sévère, elle accuse Ludovic, non pas seulement d'avoir été la cause de la mort de son neveu, mais de l'avoir empoisonné et d'avoir fait ainsi disparaître le seul obstacle qui empêchât l'investiture, obtenue par lui le mois précédent, de devenir réelle et effective. C'était l'opinion générale non-seulement à Milan et en Italie, mais encore à l'étranger. Si cette accusation avait été fausse, Ludovic ne s'en serait-il pas disculpé par tous les moyens et n'aurait-il pas chargé ses ambassadeurs de l'en disculper? N'aurait-il pas surtout confié ce soin à Érasme Brascha, son ambassadeur auprès de Maximilien, le beau-frère du malheureux Jean-Galéas?

Nous ne trouvons absolument rien de semblable dans ce qui se passa à la cour de Maximilien. Brascha, qui avait passé une partie de novembre à Inspruck, était revenu à Anvers dans les

---

[1] Et non le 22, comme il est dit dans l'*Art de verif. les dates*, tome III, page 651. — Cfr. ANNONI CARLO, *Documenti spettanti alla storia della S. Chiesa Milanese*, page 3. Note. Jean-Galéas mourut dans la nuit du 20 au 21 octobre au château de Pavie: « *1494, die 20 octobris elapsa die in principio noctis sequentis mortuus est Ill^mus D. Jo. Galeaz et remansit in arce Paviæ in qua mortuus per totum diem sequentem et sequenti nocte circa horam 2^dam portatum fuit cadaver Mediolanum ut sepeliretur apud patrem Suum.* » *Schede* BIGONI, fol. 33. — « *Alli 20 ottobre a 9 hore di notte venendo il martedì il conte duca G^io Galeazzo Sforza morì nel Castello di Pavia di 25 anni in circa lasciando un figlio maschio, due figlie et la moglie gravida Isabella di Aragona.* » Note di MICHEL MANGANO presso il BOSSI.

Le manuscrit du *Diarium* de BURCHARD indique aussi le 25 octobre comme date du décès de Jean-Galéas.

[2] Cette lettre se trouve dans l'*Archivio Sforzesco*, f° 384.

premiers jours de décembre et il y avait trouvé deux énormes soucis: l'investiture de Ludovic et l'empoisonnement de Jean-Galéas. Sur ce dernier fait nous lisons les passages qui suivent dans une lettre de Brascha du 13 décembre 1494:

« Je me suis rendu dans les appartements de la reine que j'ai trouvée fort triste. J'ai cherché quelle était la cause de cette tristesse et j'ai appris de la femme du maître d'hôtel que la reine avait fort secrètement reçu une lettre de sa mère — Bonne de Savoie, — mais un des mes amis l'ayant vue ouvrir la lettre, reconnut l'écriture de Bernardin de Venegono, secrétaire de la duchesse Isabelle. Après avoir lu la lettre, la reine se retira en pleurant dans un cabinet et remit la lettre à Violante, de laquelle je n'ai rien pu savoir. Je tenais toutefois à être pertinemment renseigné sur l'incident. Ce matin donc le roi m'ayant fait demander pour tout autre chose, j'ai saisi l'occasion pour lui détailler l'affaire, et le prier d'interroger le maître d'hôtel pour savoir quelle était la lettre qui avait été remise à la reine, qui l'avait apportée et ce qu'elle contenait. Le roi me répondit qu'il était renseigné sur tous ces points. La veille la reine lui avait dit, en se mettant au lit, qu'elle avait reçu une lettre de sa mère: celle-ci lui faisait connaître que, grâce à Dieu, elle se portait bien ainsi que le marquis son fils et son neveu qui sont en mauvaise intelligence avec nous, et elle terminait en donnant la preuve presque certaine que le duc avait été empoisonné. J'ai insisté pour savoir quel cas la reine faisait de cette lettre et le roi m'a répondu qu'elle s'était bornée à appeler son attention sur le contenu. La reine a donc fait voir qu'elle n'y attachait pas grande importance. Je demandais si la reine était convaincue que le duc avait été empoisonné; le roi m'a répondu qu'elle était dans le doute et qu'il ne savait si elle y croyait ou si elle n'y croyait pas.

« Sur mes instances, ordre a été donné au maître d'hôtel et à sa femme de ne s'occuper en rien des affaires de la reine par rapport à vous et il a été enjoint à la reine de ne plus recevoir en audience l'ambassadeur de Naples. Il me semble aussi que vous feriez bien de donner une verte semonce au secrétaire de la duchesse Bonne, de lui interdire d'écrire des lettres à votre insu et de faire envoyer à mon adresse les lettres qu'il écrira. »

Bonne de Savoie était donc convaincue que Jean-Galéas avait été empoisonné; elle le dit, elle l'écrit et, si l'on fait abstraction de la forme épistolaire, il résulte évidemment des paroles de Brascha que la reine Blanche-Marie partageait l'opinion de sa mère. Et Brascha lui-même n'admet-il pas le fait? Écrit-il un seul mot qui puisse faire soupçonner le contraire? Fait-il une objection, une réserve? Jette-t-il, en présence de l'accusation, un de ces cris d'indignation qui échappent si naturellement devant la calomnie? Produit-il une de ces preuves justificatives que des criminels tels que son maître ont toujours à leur disposition?

Rien que le silence du coupable, silence qu'un citoyen audacieux rompit en burinant ces vers sur le tombeau du duc empoisonné :

Dux Ligurum Pater, hic ferro natusque veneno :
Mox reum sequitur primum, mox fata secundum.

L'auteur de cette incartade fut condamné à 16,000 ducats d'amende : c'était en réalité tarifer bien haut l'honneur d'un homme tel que Ludovic.[1]

Ludovic s'inquiéta fort peu du fils qu'avait laissé Jean-Galéas[2] et se fit proclamer, dès le lendemain, duc de Milan. Le jour même il informa officiellement les princes d'Italie « que les conseilleurs, les magistrats, les principaux citoyens de Milan et un grand nombre des autres villes du Milanais l'avaient prié et conjuré de prendre le gouvernement de l'État et qu'ils avaient témoigné une joie et un désir extrêmes de l'avoir pour seigneur, à l'exclusion de tout autre ; qu'en conséquence il avait été, avec la grâce de Dieu, créé et installé le matin même souverain de l'État au milieu des applaudissements et de l'allégresse de tout le peuple. »[3]

Torio, le comte Bossi, Lünig, Bobolini et presque tous les historiens ont admis la force absolue de l'acte d'investiture

---

[1] MALIPIERO, tome IX, page 325.

[2] « Viginti duo dicti mensis octobri successit in ducatu Ludovicus Maria Sfortia, vicecomes Angeli gubernator, et patruus suus, non obstante quod dictus Joannes Galeatius prolem duorum annorum masculam post se reliquisset. » Ms. BURCHARD, 21 octobre 1494.

[3] Lettre de Ludovic, 22 octobre 1494. ARCHIVIO SFORZESCO, f° 385.

du 5 septembre 1494; cependant Ludovic, loin de s'en prévaloir au lendemain de la mort de Jean-Galéas, chargea Érasme Brascha de solliciter l'envoi en possession solennel ou privé. « J'ai exécuté cet ordre, écrit l'ambassadeur à Ludovic le 14 décembre 1494, et je n'ai pas tardé à me convaincre que le roi ne consentirait pas à ce que la publication se fasse pour le moment. *Non consentirà che di presente se faccia la publicatione.* — Je restai fort perplexe, ignorant comment le peuple de Milan devait se gouverner en de telles circonstances. Je savais fort bien que vous n'auriez pas laissé conférer la dignité ducale à un autre qu'à vous, mais comme cela n'empêchait pas que le peuple et les autres restassent dans l'incertitude, j'ai cru prudent de vous faire écrire de ne pas laisser prendre le titre par un autre. Vous pourriez ainsi faire voir au peuple que si vous empêchiez le fils du duc défunt de prendre le titre de son père, c'est que telle était la volonté du roi. Et en lisant cette lettre, les hommes intelligents devaient facilement comprendre que l'intention du roi était de vous conférer la dignité ducale.

« Telles sont les raisons qui m'ont fait demander cette lettre, mais si j'avais su ce que j'ai appris par messire Mafeo, je ne l'aurais pas demandée; je vous aurais procuré — comme en effet je l'ai obtenue — une lettre d'une autre teneur, laquelle lettre messire Mafeo vous apporte par la voie rapide de la poste. Il ne sera donc plus nécessaire que vous vous absteniez de signer *Duc de Milan.* Dorénavant vous pouvez prendre en toute liberté ce titre et tous les autres titres de comtés et seigneuries, tels qu'ils sont spécifiés dans les privilèges, car telle est la volonté du roi. »[1]

La volonté personnelle de Maximilien, exprimée dans une simple lettre consacra donc l'acte posé par Ludovic; le diplôme du 5 septembre ne reçut aucune exécution, il fut même complètement remplacé par un diplôme du 5 avril 1495.[2] Par cet acte, conservé aux archives du château de Milan,[3] l'empereur confirmait en faveur de Ludovic, avec l'assentiment des électeurs

[1] BIBL. NAT., *Arch. Sforzesco*, n° 28, f° 392.
[2] LÜNIG, *Cod. dipl. ital.*, tome Ier, page 493.
[3] CURIAZIO, *Prodromo*, pages 146 et 147.

de l'empire, la dignité de duc de Milan et de comte de Pavie, mais à l'exclusion de ses fils, de sorte qu'à sa mort le duché de Milan et le comté de Pavie faisaient retour au Saint-Empire romain. Cette clause restrictive, radicalement contraire au texte du 5 septembre 1494, avait bien certainement été imposée par les princes électeurs, qui ne se faisaient pas défaut de modifier ou de désapprouver les actes soumis à leur sanction.[1] Cette supposition est d'autant plus plausible que l'investiture et le mariage de Blanche-Marie étaient connexes et que « le mariage a fort desplu aux princes de l'empire et à plusieurs amis du roy des Romains, pour n'estre de maison si noble comme il leur sembloit qu'il luy appartenoit. »[2]

Roussel a extrait des archives du château de Milan[3] un document duquel il résulte que la solennité de l'investiture fut réellement célébrée cette fois à Milan, le 22 et le 26 mai, et à Pavie le 28. Il n'est nullement question dans ce document que l'investiture fût transmissible aux fils de Ludovic; bien au contraire nous y lisons ces mots: *Semper tamen justa formam et tenorem instrumentorum et litterarum a Sacra Romana Regia Majestate et Sacri Romani Imperii Principibus Electoribus in Conventu Vormacensi desuper emanatorum.* « Conséquemment, d'après cette déclaration, le duché de Milan et le comté de Pavie devaient faire retour à l'empire après la mort de Ludovic, sans que toutefois ce retour fût explicitement inscrit dans l'acte d'investiture, ce qui laissait une voie ouverte aux vues ambitieuses de Ludovic. »[4]

---

[1] Coxe, *Stor. della Casa d'Austria*, tome II, page cxx.

[2] Comm., tome II, page 320.

[3] *Supplément au Cod. diplomat. de Dumont*, page 491.

[4] G. Bobolini, *Notizie appartenenti alla storia della sua patria.* Pavie, 1838, tome VI, Ire partie, page 114 et suivantes. Nous devons citer, au sujet de l'investiture, un dernier diplôme du 25 novembre 1495. Lünig le confond avec celui du 5 septembre 1494, en notant que celui-ci a paru ailleurs sous la date du 25 novembre. Le comte Bossi dit simplement qu'il y eut une seule investiture, rapportée sous deux dates différentes, sans toutefois déterminer laquelle de ces dates est la vraie.

Quant à nous, dit Bobolini, nous constatons que dans les deux investitures rapportées par Lünig, l'une t. I, col. 483 et l'autre t. III, col. 811, le texte général est identique. Nous ferons de plus

Pendant que Ludovic poursuivait ses négociations pour obtenir l'investiture du duché de Milan et que, pour les faire réussir, il combinait le mariage de Blanche-Marie avec Maximilien, il sentait l'entreprise autrement difficile de réconcilier Maximilien et Charles VIII : difficile en effet, car, si forcé par les circonstances, Maximilien avait signé la paix de Senlis, il avait conservé le ressentiment du double affront que la France lui avait fait en renvoyant sa fille fiancée de Charles VIII et en lui enlevant Anne de Bretagne, sa propre fiancée.

Ludovic ne recula pas : nous avons vu avec quelle audace il amena Charles VIII à sacrifier les droits du duc d'Orléans sur le duché de Milan et à intercéder auprès de Maximilien pour lui faire accorder l'investiture de ce duché. Cet incroyable succès lui fit concevoir l'espérance de réunir les efforts de Maximilien et de Charles dans l'entreprise contre Naples et contre les Turcs. Déjà au mois de février 1494, dans un plan de campagne qu'il avait combiné contre les Turcs, il attribuait à Maximilien le commandement de trois armées d'invasion ; il y insistait surtout sur la terreur que l'alliance de Charles VIII et de Maximilien, les deux plus puissants potentats de la chrétienté, inspirerait aux infidèles. A son point de vue, cette alliance contractée dans le but d'exalter la foi catholique, devait tenir leurs adversaires en respect et surtout exercer une influence salutaire sur ceux des princes italiens qui n'étaient point partisans des projets français. Ludovic soutenait même que cette alliance offrait au roi de France une garantie de sécurité de plus pour ses États en son absence. « Si Charles VIII, disait-il, se passe du concours de Maximilien, les princes italiens se sépareront de lui, de peur qu'en se rangeant de son côté, ils ne portent ombrage au roi des Romains et ils entraveront ainsi l'expédition napolitaine. Alphonse lui-même pourra profiter de cet isolement et s'entendre avec quelque prince voisin de la France,

---

observer que dans l'acte du 5 septembre 1494 il est fait mention de Jean-Galéas Sforza comme étant encore vivant et qu'au contraire dans l'acte du 25 novembre 1495, il ne se trouve pas un mot concernant ce personnage ; et qu'en somme cet acte, comme celui du 5 avril 1495, n'ôtait pas à Ludovic tout espoir de pouvoir rendre l'investiture héréditaire.

pour exciter avec d'autant plus de facilité des troubles et entraver la marche de Charles VIII. »[1]

Et dans le fait, Ferdinand déjà redoutait la triple alliance de Charles VIII, de Maximilien et de Ludovic; il en fait l'aveu formel dans une lettre du 17 janvier à Luigi de Paladinis. Aussi Ludovic fait-il de nouvelles instances à ce sujet, le 16 mars. « Rien, dit-il, ne pourra plus vivement impressionner le pape dans le péril qu'il court et dans la crainte qu'il éprouve, que l'entente amenée par l'entrevue projetée entre le roi des Romains et le roi de France. Elle lui fera craindre d'autant plus la convocation d'un concile qu'il se verra serré de près par Marquard de Breisach, ambassadeur de Maximilien à Rome, déjà mécontent de lui, et par les ambassadeurs français et milanais. Les efforts réunis de Charles VIII et de Maximilien déjoueront toutes les combinaisons du pape, d'Alphonse et de Pierre de Médicis: les Vénitiens eux-mêmes ne se risqueront pas dans la lutte. »

Charles VIII, convaincu par les raisons de Ludovic, désirait donc l'entrevue projetée que Maximilien attendait également avec impatience.

Le 10 mars 1494, le prince d'Orange apportait les meilleures nouvelles au sujet de cette rencontre.[2] Si nous en croyons la correspondance de Barbiani, Ludovic écrivit même à son ambassadeur auprès de Maximilien, de faire en sorte que l'entrevue eût lieu vers le 20 avril,[3] date qui fut ensuite reportée au 15 juin.[4]

Mais de ce côté encore Charles VIII fut desservi par l'un des adversaires de ses projets. Le prince d'Orange, son ambassadeur auprès de Maximilien, craignant de se voir arraché à ses plaisirs par l'expédition napolitaine — gagné peut-être, dit Barbiani, par les propositions des Florentins, — fit constamment ajourner l'entrevue. De là des lenteurs qui décidèrent le roi à confier la mission de négocier cette rencontre à Louis de la Tremoïlle et à Robert Briçonnet, frère du ministre et arche-

[1] Lettre de Ludovic à Barbiani, 15 mars 1494.

[2] Lettre de Barbiani à Ludovic, 10 mars 1494.

[3] Lettre de Ludovic à Barbiani, 20 mars. — Lettre de Barbiani à Ludovic, 30 mars 1494.

[4] Lettre de Charles VIII au duc de Ferrare, 6 mai 1494.

vêque de Reims. Cette mission échoua par la faute, disait-on, du roi qui avait retenu à Lyon Galéas, spécialement chargé par Ludovic de conduire cette affaire. Mais le vrai motif n'était pas là. Le prince d'Orange et d'autres avec lui avaient fait espérer à Maximilien la restitution de la Bourgogne, bien de famille auquel il tenait beaucoup. Suivant qu'il avait vu cette espérance plus ou moins près de se réaliser, il avait consenti à l'entrevue avec Charles VIII ou l'avait ajournée, et lorsqu'il fut assuré que la restitution espérée ne se réaliserait point, il renonça à l'entrevue et partit pour Spire, d'où il se rendit en Flandre.[1]

Les deux ambassadeurs français eux-mêmes furent, semble-t-il, en partie cause de l'insuccès de l'entrevue projetée. En effet, d'après les rapports adressés à Ludovic par Érasme Stanga, ambassadeur milanais auprès de Maximilien, celui-ci se serait montré tout disposé à accéder à la demande de Charles VIII et il aurait tenu à les congédier complètement satisfaits : ils en auraient même, à leur départ, exprimé tout leur contentement au roi des Romains. Or, Ludovic apprit ensuite par Barbiani que ces ambassadeurs, de retour en France, auraient fait à Charles VIII un rapport en sens contraire de la réalité des faits, ce qui devait naturellement amener l'abandon du projet d'entrevue.[2]

Ludovic se servit de Maximilien pour frapper les grands coups, qui furent loin de porter : il fut peut-être mieux servi par Julien de la Rovère, dans une sphère moins apparente, mais bien plus utile.

Marino Sanudo dit que le cardinal Julien se joignit à Ludovic et au duc de Ferrare pour appeler les Français en Italie, d'abord parce qu'il était évêque d'Avignon et ensuite parce qu'il était adversaire d'Alexandre et d'Alphonse.

C'est là une assertion qui nous paraît fort contestable.

Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV, fut certes celui de tous les cardinaux qui dissimula le moins son apathie pour

---

[1] Lettres de Fr. della Casa à Piero da Bibbiena, 1er et 7 juin 1494. — Lettre de Guidantonio Vespucci et Piero Capponi à Pierre de Médicis, 27 mai 1494. A. DESJARDINS, pages 308, 310 et 397. — Les mêmes aux Huit de Pratique, 14 juin 1494. ID., page 404.

[2] Lettre de Ludovic à Barbiani, 11 juillet 1494.

Alexandre VI; son humeur impétueuse et sa volonté de fer n'avaient laissé ignorer à personne ses propos hardis sur la nécessité d'une réforme, ni son approbation non équivoque à la tentative hardie essayée par Savonarola. Il était franc et loyal, ennemi de la duplicité, patriote avant tout: il n'aurait jamais appelé les Français en Italie, celui qui, en apprenant son élection au souverain pontificat s'était écrié: « Seigneur, délivrez-nous des barbares, » c'est-à-dire des étrangers et des petits potentats qui se disputaient la souveraineté de chaque ville. Il n'aurait jamais appelé les Français en Italie, celui qui, de son lit de mort, écrivait au cardinal Sixte Gaza de la Rovère: « Mon cher frère, vous ne comprenez pas pourquoi je me fatigue ainsi au déclin de la vie. A l'Italie, notre mère commune, je voudrais un seul maître, ce maître serait le pape; mais je me tourmente inutilment; quelque chose me dit que l'âge m'empêchera d'accomplir ce projet. Non, il ne me sera pas donné de faire pour la gloire de l'Italie, tout ce que mon cœur m'inspire. Oh! si j'avais vingt ans de moins! Si je pouvais vivre au delà du terme ordinaire, seulement assez pour réaliser mes desseins! Mais j'ai bien peur que toutes mes fatigues ne soient dépensées en vain. »

Per odio al re di Napoli, dit Sanudo. [1] C'est là une erreur évidente, il n'existe aucune trace de cette haine dans la correspondance de Ferdinand. Bien au contraire. Nous voyons, en mai et en juin 1493, le roi de Naples recourir à la bienveillante intervention du cardinal Julien de la Rovère, pour apaiser et terminer le différend suscité par Virginio Orsini. [2] Il lui écrit directement à ce sujet le 30 juillet [3] et deux jours après il le remercie chaleureusement du service qu'il lui a rendu. [4] Dans deux autres lettres du 2 et du 10 septembre 1494 [5] il exprime au cardinal les sentiments de la plus vive amitié et d'une bien-

---

[1] Page 81.

[2] Lettres de Ferdinand à Bernardino de Bernardo, 12 mai; à Luigi de Paladinis et à l'abbé Rugio du 14 mai et du 11 juin 1494. TRINCHERA, tome II, II, pages 20, 23 et 54.

[3] ID. ibid., page 194.

[4] ID. ibid., page 197.

[5] ID. ibid., pages 226 et 235.

veillance telle qu'elle finit par porter ombrage à Alexandre VI: c'est du moins ce qu'il est permis de conclure des excuses que Ferdinand adresse au pape, à propos de Julien de la Rovère, dans sa lettre du 9 janvier 1494 à Luigi de Paladinis.[1] Et c'est justement à ce moment, comme nous l'avons vu, que le roi de Naples créa le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens gouverneur général des forteresses napolitaines.

Les choses changèrent de face à l'avènement d'Alphonse. Celui-ci ne tarda pas à manifester son intention de se rapprocher du pape, et Julien de la Rovère, qui suivait attentivement le cours des choses, jugea que dans un délai plus ou moins rapproché Naples et Rome s'entendraient et crut prudent de quitter Rome et de s'enfermer à Ostie « dont il estoit evesque et estoit lieu de grand importance: et le tenoient les Colonnois qui l'avoient prinse sur le pape. »[2]

Le cardinal Ascagne qui n'éprouvait pas une grande sympathie pour le cardinal Julien de la Rovère, fit taire ses sentiments personnels et dès le mois de février il engagea Charles VIII à provoquer et à faciliter le passage de l'évêque d'Ostie en France; service dont le roi lui fut reconnaissant.[3] Alphonse aussitôt bloqua les bouches du Tibre avec dix galères, résolu d'empêcher le cardinal de fuir et de le livrer au pape.

Julien ne devait guère hésiter. Se soumettre à Alexandre qu'il connaissait mieux que tout autre, il ne devait pas y songer. Se réfugier auprès de Charles VIII dont les plans favorisaient les siens, tout l'y conviait: légat d'Avignon, recherché par le roi, il trouvait un asile sûr en France, et lui, ennemi

[1] Trinchera, tome II, II, pages 226 et 235.

[2] Comm., tome II, page 365. — Ostie, ville épiscopale, fondée par Grégoire IV à un kilomètre de l'Ostia antique, fut dès lors ceinte de murailles pour la mettre à l'abri des incursions des Sarrazins. Plus tard Julien de la Rovère la gratifia d'une citadelle qui sert aujourd'hui de prison aux galériens ouvriers des fouilles de la ville antique. Cathédrale, château, murailles, rien ne manque à l'Ostie actuelle pour être une grande ville, rien si ce n'est des habitants: la mal'aria a réduit la population de cette pauvre bourgade à 50 ou 60 âmes, alors que l'antique cité dont elle a pris le nom, renfermait dans ses murs 80,000 habitants.

[3] Lettre de Barbiani à Ludovic, 6 mars 1494.

de tout ce qui n'était pas italien, sacrifia pour le moment ses idées patriotiques, pour aider à renverser Alexandre VI, son adversaire.[1]

La ville d'Ostie était solidement fortifiée et sa forteresse défendue par une garnison suffisante. Julien cependant se méfiait non sans raison de la tactique du pape et pour se garer d'un coup de main, il se déguisa et s'embarqua la nuit sur un petit bateau de pêche, avec quelques amis fidèles et tout ce qu'il put emporter de plus riche et de plus précieux. Après avoir échappé au danger d'être pris par une galère du roi Alphonse, il arriva à Savone, son lieu de naissance, d'où il partit pour Nice, amenant avec lui deux galères.[2] Vespucci et Capponi font malicieusemeut remarquer que le cardinal ne franchit la frontière italienne qu'après s'être muni d'un sauf-conduit délivré par Charles VIII.[3]

Après le départ de Julien, Fabricius Colonna envoya secrètement des troupes à Ostie ; lui-même, à la tête d'une forte compagnie, attendit les événements à Grotta Ferrata.[4]

Dans l'impossibilité où il était de mettre la main sur le cardinal, Alexandre VI ne put que le priver de ses bénéfices à Avignon et partout où s'étendait la juridiction pontificale. Il ordonna de plus d'établir un camp formidable autour d'Ostie et chargea le comte de Pitigliano de serrer la ville de près.[5] Il fit des préparatifs considérables pour se rendre maître de la place et dépensa pour cet objet des sommes énormes en achat de béliers, de bombardes, de passevolants et autres pièces que la tactique militaire de l'époque employait dans le siège des villes.[6]

---

[1] Lettre de Ludovic à Barbiani, 15 mars 1494.

[2] P. Parenti, aprile 1494, carta 35 v°. — Malipiero, tome VII, pages 318 et 319.

[3] « Nè si è però voluto fidare di questo Cristianissimo Re senza salvacondotto. » Lettre du 9 mai 1494 à Pierre de Médicis. A Desjardins, page 392.

[4] P. Parenti, carte 36 v° et 37 r°.

[5] Id., carta 36 v°.

[6] Burchard, 2 mai. — Voici le relevé des sommes payées en juin, juillet et août 1494, pour fourniture du matériel de siège envoyé par Alexandre VI contre la ville d'Ostie :

La ville ainsi cernée ne put tenir longtemps et finit par se rendre avec les honneurs de la guerre. Alexandre VI dut restituer à Julien de la Rovère la jouissance de ses bénéfices et la possession de ses châteaux, et Fabricius Colonna reçut 10,000 ducats.[1] Le pape plaça une garnison dans Ostie et crut ainsi faire échouer les plans de Charles VIII; il saisit cette occasion pour demander à Paul Pisani, ambassadeur de Venise, de prier la Seigneurie de s'entendre avec lui et les Florentins pour repousser le roi de France, ce à quoi Venise se refusa.[2]

Dès que Charles VIII sut que le cardinal Julien de la Rovère, impatiemment attendu et désiré à Lyon, était en Provence, il envoya à sa rencontre de Vesc et le prince de Salerne pour le conduire à Lyon et discuter avec lui les mesures à prendre pour la convocation prochaine d'un concile.[3]

---

17 juin 1494. Magro Cristoforo Florentino pro valore duarum trabium ad usum pontium bombardarum........	Ducat.	6
19 juin. Magro Francisco de Mediolano pro valore tabularum 960 et aliarum 300 et aliarum rerum habitarum ad constructionem bastionum	»	101
19 juin. Johanni Francisco Carolimuti pro lignis datis pro bastionibus	»	18
26 juin. Dno Camillo de Liazariis pro bibalibus. . .	»	25
27 juin. Angelo Carrario pro valore certorum lignorum pro structione pontium	»	40
10 juillet. Bertoldo de Flora, pro arris et parte solutionis duorum passavolantium	»	100
22 juillet. Paulo Antonii pro valore lignorum incisorum	»	4
29 juillet. Alexio Parcario romano pro valore trium trabium et unius bordonis	»	12
30 août. Archipresbitero Caldarole, duc. 252, magro Gratie dei, duc. 72, magro Antonio Florentino per eos solutos guastatoribus....................	»	1,224
30 août. Magris Francisco et Georgio bombardariis, pro valore metalli duorum passavolantium.......	»	100
	Ducat.	1,630

ARCH. SECR. VATIC. Intr. et Ex. Cam. 1493 et 1494. ff. 178 v°, 179, 180, 180 v°, 183 v°, 185, 186, 190 et 191.

[1] P. PARENTI et M. SANUDO, ubi suprà.

[2] M. SANUDO, page 63.

[3] Lettres de Fr. della Casa à Piero da Bibbiena, 7 et 9 mai 1494. A. DESJARDINS, pages 295 et 297.

Les ambassadeurs florentins étaient loin de partager la satisfaction et l'impatience de la cour; ils n'ignoraient pas que le cardinal, qui avait été longtemps en rapports intimes avec la cour de Naples, possédait les secrets d'Alphonse et qu'il pouvait dévoiler des détails compromettants au sujet des relations de Florence et de Naples; aussi jugèrent-ils utile de communiquer ces appréhensions à Pierre de Médicis et de lui demander des instructions. [1]

Le cardinal Julien de la Rovère arriva à Lyon le 1er juin 1494. Charles VIII lui fit faire une réception magnifique et rendre des honneurs extraordinaires. Il voulait envoyer les membres du clergé au devant de lui, mais le cardinal s'y refusa. Un corps d'archers de la garde royale, les princes du sang, sauf le duc d'Orléans, les autorités de la ville, les représentants des nations étrangères, se portèrent à sa rencontre; toutes les rues étaient pavoisées, et les appartements du cardinal étaient préparés près de ceux des membres de la famille royale, y compris le duc d'Orléans. Le roi s'avança pour le recevoir, lui serra la main et eut avec lui un entretien d'une heure, dans lequel il lui déclara qu'il voulait aller avec lui en Bourgogne pour conférer avec Maximilien.

Puccio Pucci qui rendit compte au pape de cette réception, d'après une lettre qu'il avait reçue de Lyon, lui dit que le cardinal avait fait savoir à Charles VIII que le roi de Portugal lui enverrait dix caravelles et quatre navires de haut bord de plus qu'il lui en avait demandé. Le pape étonné, demanda ce que le roi de Portugal venait faire dans cette entreprise. L'ambassadeur répliqua que le cardinal avait été chargé de s'adresser à ce souverain, sans toutefois l'engager dans l'exécution des projets français, en prêtant sa flotte ou en versant des fonds. [2]

Ludovic, lassé des hésitations du pape, avait fini par lui faire déclarer sans détour que, s'il se rangeait du côté du roi de Naples, lui Ludovic s'entendrait avec Charles VIII et avec

---

[1] Lettre de Guidantonio Vespucci et Piero Capponi à Pierre de Médicis, 9 mai 1494. A. DESJARDINS, page 389.

[2] Lettre de Fr. della Casa à Piero da Bibbiena, 1er juin 1494. Lettre de Puccio Pucci à Pierre de Médicis, 16 juin 1494. A. DESJARDINS, pages 308 et 488.

Maximilien, pour lui refuser l'obédience et le faire citer devant un concile.[1] Comme d'un autre côté, il avait appris qu'Alphonse projetait d'envoyer des troupes dans la Romagne, il le fit avertir qu'au premier avis d'une telle invasion, il renverrait honteusement la duchesse de Milan dans sa famille et qu'il mettrait à la disposition du roi de France, non-seulement les troupes qu'il était tenu de fournir à cause du fief de Gênes, mais toutes celles du duché de Milan, avec ses trésors et ses approvisionnements.[2]

Les menaces de Ludovic ne produisirent pas sur Alexandre VI l'effet qu'il en attendait; au lieu de se jeter dans les bras de Charles VIII et d'abandonner Alphonse, il mit tout en œuvre pour conjurer l'invasion française et affermir le roi aragonais sur le trône de Naples. Il fit remontrer au roi de France qu'il régnait une grande peste à Rome, qu'il y avait une famine désastreuse et qu'on craignait de plus grands désastres encore; que si les troupes françaises arrivaient en Italie, il appréhendait que le roi de Naples n'appelât les Turcs dans le pays. Malheureusement pour le pape, ces moyens d'intimidation laissèrent Charles VIII impassible; il fit répondre à Alexandre

---

[1] La menace d'un concile n'était pas une idée sortie de l'imagination de Ludovic; seulement d'un projet formé pour la réforme générale de l'Église, il avait forgé une épée qu'il se plaisait à tenir suspendue sur la tête d'Alexandre VI. Burchard (GENNARELLI, page 26) nous apprend en effet qu'en 1484 les cardinaux, appelés au conclave après la mort de Sixte VI, avaient décidé, entre autres, qu'un concile général serait réuni le plus tôt possible et qu'il serait solennellement célébré dans la forme ancienne, en un lieu sûr et commode; qu'il serait saisi de la discussion des moyens à employer pour amener les princes et les peuples chrétiens à défendre la foi, à constituer une ligue générale contre les infidèles, à réformer l'Église universelle sur le fait de la foi, de la vie et des mœurs tant des clercs séculiers et réguliers que du commun des fidèles, en tout ce qui regardait ou cernait l'Église.

Il y avait cependant déjà bien des années que l'appel au futur concile avait été condamné comme un moyen commode de se soustraire à l'autorité existante pour se soumettre à une autorité qui n'existait pas. Pie II avait condamné cette témérité par une décrétale donnée à Mantoue le 18 janvier 1459 et l'avait frappée d'excommunication *ipso facto*.

[2] Lettre d'Isabelle de Gonzague à François, marquis de Mantoue, 13 avril 1494. ARCH. STOR. DI MANTOVA.

qu'il ne craignait pas la peste, que s'il y succombait, il y trouverait la fin de ses fatigues; qu'il se souciait fort peu de la famine, vu qu'il arriverait pourvu de tout ce qui était nécessaire et qu'ainsi, au lieu d'augmenter la détresse, il amènerait l'abondance; qu'en ce qui concernait les Turcs, loin de les fuir, il avait le désir le plus ardent de les combattre pour le salut de la foi chrétienne.[1]

Après avoir échoué du côté de la France, le pape se tourna vers Naples et se décida à trancher la question d'investiture, ajournée jusque-là par suite de l'opposition de Charles VIII. Discutée pendant plus de huit heures dans le consistoire secret du 18 avril 1494, elle fut résolue en faveur d'Alphonse II, et le cardinal Jean Borgia, archevêque de Monreale, légat du pape et ami d'Alphonse, fut chargé de présider au couronnement. Il partit muni d'instructions spéciales[2] et fit son entrée à Naples, le 2 mai, entouré d'une suite nombreuse venue avec lui de Rome: le roi alla à sa rencontre.[3] Alphonse pour affirmer ce fait avec toute la solennité diplomatique, envoya le même jour des ambassadeurs à toutes les grandes puissances d'Italie; il les chargea de déclarer qu'il était prêt à défendre son royaume contre toutes les attaques, notamment contre celle de Charles de Valois qui, ajoutait-il, est résolu, d'après la rumeur publique, d'envahir le royaume de Naples.

PH. VAN DER HAEGHEN.

(La suite dans une prochaine livraison).

---

[1] *Diario* di SEBASTIANO DE BRANCA DE' TELINI, f° 1, Ms. Barbar.[a], LIV, page 22, (Antico VI, 1003).

[2] BARONIUS, tome XXX, pages 212 et 213.

[3] BURCHARD, *Diarium*. Ed. GENNARELLI, pages 233 et 290. — Lettre du 2 mai de D. Pucci, ambassadeur de Florence à Naples, à Pierfrancesco Todsinghi, à Florence. ARCH. FIR. Strozz. F[a] 296, n° 72.

MON MARI ET MOI

DEUXIÈME PARTIE.[1]

Les jours, les semaines, en tout deux mois d'une vie isolée à la campagne passèrent comme inaperçus; pourtant, ces deux mois auraient suffi pour toute une vie, grâce aux sensations, aux sentiments et à l'ivresse de bonheur que nous vécûmes alors. Les projets que nous formions pour notre existence commune se réalisèrent autrement que nous ne l'avions pensé. Quant à moi, je ne trouvai point ce travail austère, pas plus que je ne réalisai le dévouement aux devoirs et la vie pour un autre que nous rêvions avant notre mariage. Malgré cela notre existence ne fut point au-dessous de nos espoirs: il y avait en nous un seul mais puissant amour, le désir d'être heureux l'un par l'autre et l'oubli complet du monde. Parfois mon mari se retirait dans son cabinet de travail ou allait à la ville pour ses affaires; mais je voyais combien il lui coûtait de me quitter, et il m'avouait lui-même que, lorsque je n'étais pas là, tout au monde lui paraissait insignifiant. Il se passait la même chose en moi. Je lisais, je jouais du piano, je soignais ma belle-mère seulement parce que chacune de ces occupations avait quelque attache avec lui; mais dès qu'une chose ne le concernait pas de quelque façon, mes bras retombaient et je trouvais presque ridicule qu'il y eût au monde quelque chose d'autre que lui. Peut-être était-ce

[1] Voir la livraison du 25 novembre.

un égoïsme à outrance de ma part, mais cet amour tel que je l'éprouvais me donnait le bonheur et m'élevait au-dessus du monde. Lui seul existait, il me semblait le plus bel homme de la terre et infaillible en tout; c'est pour cela qu'il m'était impossible de vivre pour autre chose que pour lui et avoir un autre but que d'être digne de son amour. Lui me jugeait la plus belle et la plus accomplie des femmes, douée de toutes les perfections, et je tâchais de paraître telle aux yeux du plus parfait des hommes. Un jour il entra dans ma chambre pendant que je priais. Je continuai ma prière sans me retourner. Il s'assit près de la table et se mit à feuilleter un livre pour ne pas me gêner, mais je crus qu'il me fixait et je me retournai en souriant sans pouvoir achever ma prière.

— Et toi, l'as-tu déjà faite, ta prière?

— Oui. Continue. Je m'en vais.

— Mais tu pries aussi? insistai-je. Il ne répondit pas. Mon ami, par amour pour moi relis les prières avec moi.

Il se mit à côté de moi docilement; puis, avec gaucherie mais le visage sérieux, il commença à lire en bégayant et en me regardant de temps à autre comme pour trouver chez moi un signe approbatif.

Lorsqu'il eut fini je l'embrassai en riant.

— Toi, toujours toi! je deviens jeune près de toi, murmura-t-il en couvrant mes mains de baisers.

Nous habitions dans une de ces vieilles maisons de campagne où ont vécu plusieurs générations dans l'amour, dans la paix et dans la crainte de Dieu. Tout respirait les honnêtes souvenirs de famille qui m'étaient devenus chers du premier moment de mon entrée dans la maison. Le mobilier était ancien comme les murs. On n'aurait peut-être pas pu affirmer que tout y fût élégant et beau, mais en commençant par les domestiques et en finissant par les repas tout était en abondance. Dans le salon, les meubles étaient rangés symétriquement; contre les murailles pendaient d'anciens portraits, et sur les parquets s'étalaient de vieux tapis. Dans mon cabinet, orné par les soins de Tatiana Sicmienowna, il y avait de fort beaux meubles antiques et de différents styles. On y voyait en outre un énorme trumeau que je ne pouvais d'abord regarder sans une sorte de respect mais qui après devint mon ami. On n'entendait point la voix de Tatiana Sicmienowna

et pourtant tout marchait comme sur des ressorts quoiqu'il y eût énomément de gens à la maison. Tous les domestiques portaient des bottes sans talons, car pour Tatiana Sicmienowna le bruit des pas était la chose la plus énervante de la terre, et tout ce monde paraissait fier de sa situation et se donnait un air d'importance, ne tremblant que devant la vieille maîtresse et nous regardant mon mari et moi avec un petit air de bienveillante protection.

Chaque samedi on lavait tous les parquets et on secouait tous les tapis; chaque premier du mois on célébrait les messes funéraires; et enfin à chaque anniversaire des maîtres, à celui de Tatiana Sicmienowna, à celui de son fils et maintenant au mien aussi il y avait une grande fête dans la maison. Mon mari ne se mêlait point du ménage, il s'occupait exclusivement des champs et de ses paysans. Tatiana Sicmienowna n'était jamais visible jusqu'au dîner. Elle prenait son thé seule et nous envoyait régulièrement le boujour par des messagers. Dans notre petit monde à part d'un bonheur enivrant, retentissait bizarrement sa voix surannée et je riais aux éclats lorsque la vieille bonne, debout devant nous dans une pose respectueuse et avec un sérieux parfait, venait accomplir le message de ma belle-mère.

— Tatiana Sicmienowna demande comment le *barin* et la *barina* ont passé leur nuit après la promenade d'hier, et elle fait dire qu'elle a eu mal au côté toute la nuit et qu'un chien idiot qui a hurlé dans le village l'a empêchée de s'endormir. Elle fait encore demander comment on a trouvé la pâtisserie d'aujourd'hui et elle fait remarquer que ce n'est pas Taras qui l'a faite mais bien pour la première fois Nikolascha; les croquelets n'étaient pas mal réussis mais les biscuits étaient trop cuits, cela est incontestable.

Jusqu'au dîner nous étions rarement ensemble mon mari et moi, mais à quatre heures on se réunissait dans la salle à manger: maman quittait enfin sa chambre et à ses côtés apparaissaient les résidentes, c'est-à-dire quelques femmes nobles et sans fortune qui trouvaient un abri sous le toit hospitalier de Tatiana Sicmienowna. Tous les jours, selon la vieille habitude, mon mari donnait le bras à sa mère, mais comme elle voulait qu'il me donnât l'autre, régulièrement, chaque jour, nous avions de la peine à franchir la porte et nous trébuchions tous les trois. Maman

présidait au repas et la conversation traînait solennelle et passablement ennuyeuse. Les paroles échangées entre mon mari et moi interrompaient la monotonie de ces siestes presque cérémonieuses. Parfois le fils et la mère se plaisantaient mutuellement, mais j'aimais ces taquineries car elles révélaient l'affection qui liait étroitement ces deux êtres. Après le dîner, maman s'installait dans son fauteuil, tantôt prisant, tantôt découpant les livres nouvellement arrivés, pendant que nous lisions à haute voix ou que nous passions dans le boudoir pour faire de la musique ; deux occupations qui faisaient vibrer dans nos cœurs de nouvelles cordes jusque-là inconnues. Lorsque je lui jouais ses morceaux favoris, il allait s'asseoir dans un fauteuil éloigné qui le dissimulait complètement. Il se cachait exprès pour me cacher la profonde émotion que lui produisait la musique ; mais souvent je cessais de jouer et m'approchant de lui je cherchais au fond de ses yeux la trace des sensations qu'il essayait de dissimuler comme une faiblesse. Maman aurait quelquefois désiré nous tenir compagnie, mais, craignant de nous gêner, elle traversait simplement le boudoir pour nous regarder, faisait semblant d'avoir quelque chose à prendre dans la pièce voisine et revenait tout de suite avec un air fort sérieux. Mais nous savions bien qu'elle n'avait aucun besoin d'aller et de venir de la sorte.

C'est moi qui versais le thé le soir, et tous les habitués se réunissaient de nouveau à la grande table. Longtemps le grand samowar et le régiment des tasses me firent peur et je les approchais avec timidité. Il me semblait que j'étais indigne de l'honneur de placer les tasses sur le plateau du vieux Nikita et de lui dire :

— A Pierre Iwanowitch, à Maria Minitchna ; puis de demander :

— Y a-t-il assez de sucre ?

— Parfait, parfait, me disait tout bas mon mari, tout à fait comme une grande personne, et cela m'intimidait encore plus.

Après le thé, maman tirait ou écoutait la bonne aventure avec une des vieilles résidentes ; puis, vers dix heures, elle se levait, nous bénissait en nous embrassant et se retirait chez elle. La plupart du temps, nous restions tous deux jusqu'à minuit et c'était là nos meilleures heures. Il me racontait son

passé, nous formions des projets d'avenir, nous parlions parfois philosophie, mais toujours à voix basse pour qu'on ne nous entendît pas en haut et qu'on n'en instruisît pas Tatiana Sicmienowna qui nous interdisait sévèrement les longues veillées.

Quelquefois il nous prenait une faim atroce et nous allions à pas de loup vers le buffet où, grâce à la protection de Nikita, nous mangions avec un superbe appétit tout ce qui nous tombait sous la main, comme deux voleurs, à la lueur d'une bougie tremblante. En somme, nous vivions comme des étrangers dans cette grande maison au-dessus de laquelle paraissaient flotter les sévères spectres des aïeux et la rigide silhouette de ma belle-mère. Et non-seulement elle, mais les gens, les vieilles filles, les tableaux m'inspiraient un respect mêlé d'une vague crainte. Il me semblait que je ne me trouvais pas à ma place et qu'il fallait vivre là avec précaution et prudence. Aujourd'hui, lorsque je me rappelle cette existence, je comprends fort bien que cet ordre systématique et même cette foule de pique-assiettes était plutôt une manie qu'autre chose; mais alors cette gêne était presque un aiguillon de plus pour notre amour.

Quant à lui, il ne faisait attention à rien et tâchait de fermer l'œil sur toutes choses. C'est ainsi que le valet de chambre de maman, Dimitriï, grand amateur de pipe, s'introduisait tous les jours dans le cabinet de mon mari, pendant que nous étions dans le boudoir, et, croyant qu'on ne le voyait pas, volait du tabac. Mais Sierguieï, loin de se fâcher et riant sous cape, me le montrait du doigt. A vrai dire quelquefois cette indifférence et cette indulgence ne me plaisaient pas en lui, je sentais que je n'étais pas ainsi et je le trouvais trop faible.

— C'est un enfant qui n'ose pas manifester sa volonté, pensais-je.

— Oh, mon amie, me répondit-il un jour lorsque je lui fis une observation à ce sujet, peut-on ne pas être indulgent lorsqu'on est heureux comme je le suis? Il est au reste plus facile de céder que d'opprimer les autres, c'est ma conviction depuis longtemps. D'ailleurs je ne saurais me fâcher, car il n'y a rien de mauvais pour moi maintenant, et le mal ne me paraît que drôle ou mesquin; pas plus que cela. La vérité est que le mieux est l'ennemi du bien. Croirais-tu, ma chérie, que lorsque j'entends la sonnette ou qu'on m'apporte un lettre cela me gêne et me

fait mal, car je me réveille de la délicieuse torpeur dans laquelle j'aime à me plonger avec toi! Oui, cela me fait mal. Je ne voudrais jamais rien changer à notre vie, et je sens positivement qu'il n'y a rien de mieux que notre présent.

Et je croyais à ce qu'il disait, sans trop le comprendre. J'étais heureuse; il me semblait que tout ce qui était devait être et que tout le monde était comme nous. Cependant j'avais souvent comme une idée vague qu'il devait exister quelque part un autre bonheur, pas plus grand peut-être, mais différent, et je devenais pensive. Ainsi que je l'ai dit, deux mois se passèrent de la sorte; l'hiver arriva avec ses bises glacées et ses bourrasques, et quoique mon mari fût près de moi je commençai à ressentir comme le sentiment de la solitude. Je crus m'apercevoir que la vie se répète mais ne change pas, et que, non-seulement il n'y a rien de nouveau en nous, mais qu'au contraire nous retournons sans cesse aux sensations déjà vécues. Il s'occupait maintenant plus assidûment de ses affaires, restait plus longtemps loin de moi, et une fois de plus j'eus le pressentiment qu'il y avait dans son âme un monde à part dans lequel il ne voulait point me laisser entrer. Son calme perpétuel et imperturbable m'agaçait. Je ne l'aimais certainement pas moins qu'avant et je n'étais pas moins heureuse de me sentir aimée, mais malgré tout un sentiment inconnu s'emparait de mon âme. C'était trop peu pour moi d'aimer après avoir éprouvé la volupté d'avoir aimé. Je voulais du mouvement, de la diversion et non pas une vie calme et monotone. Je désirais des sensations, des luttes, des dangers, un sacrifice à faire pour mon amour. Le trop-plein de mon cœur ne trouvait pas assez d'espace dans cette vie tranquillement heureuse. J'avais des élans insensés que je tâchais de lui dissimuler comme quelque chose de mal; ou bien c'était une tendresse ineffable ou une gaieté folle que je laissais percer et qui l'effrayaient presque. Un jour, sans aucune confidence de ma part et comme s'il comprenait ce qui se passait en moi, il me proposa de partir pour Saint-Pétersbourg pour me distraire un peu. Mais je le priai de ne point changer notre vie, de ne pas toucher à notre bonheur. Je ne mentais pas, j'étais heureuse; je ne me sentais que tourmentée de voir que mon bonheur ne me coûtait aucune souffrance, alors que les forces trop vivaces et inépuisées de mon être me travaillaient comme

un feu souterrain. Je l'aimais, je voyais que j'étais tout pour lui; mais j'aurais voulu que tout le monde vît notre amour, que ce même monde voulût m'empêcher de l'aimer et que je l'aimasse néanmoins. Mon esprit et mon cœur étaient assouvis, mais un autre sentiment non moins impérieux, celui de la jeunesse qui ne trouvait pas de nourriture dans cette existence isolée et calme fermentait en moi. Pourquoi m'avait-il dit que nous pourrions partir pour la ville quand je le voudrais? S'il ne m'avait pas parlé de la sorte, j'aurais peut-être conclu que le sentiment d'inquiétude qui me travaillait était une mauvaise folie et j'aurais compris que le sacrifice que je recherchais était là, tout près de moi et consistait précisément dans la lutte avec mes désirs passionnés. La pensée que je pouvais me sauver de l'ennui en partant pour Saint-Pétersbourg me poursuivait, et pourtant en même temps j'éprouvais de la honte et des remords de l'arracher au pays qui lui était cher et aux travaux auxquels il s'adonnait avec ardeur. Le temps fuyait et la neige devenait plus épaisse, nous étions de plus en plus seuls et toujours les mêmes, tandis que là-bas, dans une ville qui m'était inconnue, au milieu du luxe, du bruit et du tumulte il y avait des masses de gens qui vivaient une vie intense, se réjouissaient, s'amusaient, pleuraient et souffraient, ignorant notre existence végétative. Le pire était que je sentais que chaque jour les habitudes moulaient notre existence dans une même forme régulière et que nos sentiments paraissaient presque se rétrécir en se subordonnant au temps qui s'écoulait indifférent et monotone. Le matin nous étions toujours plus ou moins gais; à dîner respectueux et attentifs; à souper tendres. Cela devenait ennuyeux. Le bien, me disais-je, c'est de faire du bien et de vivre honnêtement comme il le dit, mais ce bien nous aurons encore le temps de le faire, plus tard; tandis que pour ce quelque chose que je ne saurais définir il sera trop tard après. Il me fallait plus que je n'avais, il me fallait la lutte, il fallait que la passion guidât ma vie. Je désirais approcher de quelque abîme avec lui et pouvoir me dire: Un pas de plus et je m'y engloutis, un mouvement en avant et je suis perdue! Tandis que lui, pâlissant au bord de l'abîme et me saisissant dans une étreinte passionnée, m'aurait maintenue un moment au-dessus du précipice pour m'emporter ensuite au loin, n'im-

porte où, mais loin, bien loin. Cet état d'esprit réagissait sur ma santé, et mes nerfs endoloris commençaient à se tendre de plus en plus.

Un matin, je me sentais plus mal à l'aise que d'ordinaire, et lui aussi revint mal disposé de son bureau, ce qui était rare. Je lui en fis l'observation, en lui demandant ce qu'il avait; mais il me donna une réponse évasive, ajoutant que cela ne valait pas la peine d'être raconté. Comme je l'ai appris plus tard, la cause avait été le juge qui, après avoir convoqué nos paysans à cause d'une brouille récente avec mon mari, avait voulu se venger sur eux en les frappant de taxes illégales. Mon mari ne parvenait pas à se calmer à la suite de cette affaire qui l'avait ému, malgré que tout cela lui semblât misérable et ridicule. De là venait sa mauvaise humeur. Mais dans ce moment sa réponse me froissa et je crus que s'il ne me disait rien c'était parce qu'il me croyait toujours une enfant incapable de le comprendre. Je me détournai et, me levant de table, je pris le bras d'une de nos vieilles résidentes, Maria Minitchna, et commençai à discuter avec elle vivement sur un sujet quelconque. Mon mari me regardait de temps à autre. Mais, je ne sais pourquoi, ses regards m'agaçaient encore plus, et je riais et je parlais plus vivement encore sans trop savoir pourquoi je riais et je parlait si bruyamment. Mon mari se retira dans son cabinet et en ferma la porte sans prononcer une parole. Aussitôt ma gaieté factice disparut et Maria Minitchna me demanda tout étonnée ce que j'avais. Je ne répondis rien et me mis à pleurer.

A quoi pense-t-il? à quelque chose d'insignifiant, sans doute, qui lui paraît grave à lui; il se plaît à m'humilier, avec son calme et sa supériorité imaginaire, me disais-je avec colère. Il croit que je ne puis pas le comprendre et veut paraître grand devant moi. Peut-être a-t-il raison, mais j'ai raison moi aussi lorsque je sens que je me meurs d'ennui, que tout est sourd ici, et que je veux vivre, me mouvoir, agir et non moisir sur place et sentir que le temps passe sans rien apporter de nouveau. Je veux aller en avant et je veux, je désire la vie. Tout est entre ses mains! Non, il ne me faut pas la ville, il faut seulement qu'il devienne plus confiant avec moi, qu'il cesse de vouloir paraître plus qu'il n'est réellement et qu'il soit simplement lui-même. Refoulant des larmes amères, je sentais que je

lui en voulais sans savoir pourquoi. J'eus peur de moi-même et j'allai près de lui. Il était assis devant sa table et écrivait. En entendant mes pas il se retourna un instant avec indifférence, puis se remit à écrire. Ce regard furtif me déplut; au lieu de m'approcher, je pris un livre et commençai à feuilleter. Il leva la tête encore une fois et me regarda.

— Mascha, tu es de mauvaise humeur?

Je répondis par un regard froid qui signifiait: A quoi bon le demander? Voilà une amabilité tardive! Il hocha la tête et sourit; mais pour la première fois mon sourire ne répondit pas au sien.

— Que t'est-il donc arrivé aujourd'hui? pourquoi ne m'as-tu pas tout raconté lorsque je te l'ai demandé, fis-je brusquement.

— Oh! un désagrément quelconque; mais si tu le veux je puis te le raconter. Deux paysans....

Je l'interrompis:

— Pourquoi ne m'as-tu pas tout expliqué, lorsque je t'en ai prié à table?

— Parce que j'étais trop agacé alors et que je ne t'aurais pas exposé exactement l'affaire.

— J'avais besoin de savoir alors, maintenant je n'en veux plus....

— Pourquoi?

— Pourquoi penses-tu donc toujours que je ne puis jamais te comprendre en rien?

— Comment, je pense!... s'écria-t-il en jetant sa plume. Je pense au contraire que sans toi je ne pourrais plus vivre. Non-seulement tu m'aides en tout, mais c'est toi qui fais tout. En voilà une idée! ajouta-t-il en riant, pendant qu'il essayait de m'attirer près de lui. Mais je m'arrachai brusquement à son étreinte.

— Je ne vis que par toi, Mascha, et s'il me semble que tout est bon sur la terre c'est parce que tu es près de moi....

— Oui, je le sais, je suis une enfant qu'il faut calmer, répliquai-je d'un ton qui le fit tressaillir.

Il leva ses yeux sur moi.

— Je ne veux pas de calme, il y en a assez, il y en a trop en toi, ajoutai-je, car je voulais à tout prix l'émouvoir. Je ne veux pas jouer seulement dans la vie, je veux vivre, vivre comme toi!

Son visage mobile qui reflétait toutes les sensations exprima une souffrance aiguë et une attente anxieuse.

— Oui, vivre, vivre comme toi.... Je n'eus pas la force de finir, tant était poignante la douleur de son regard.

— Mais en quoi donc ne vis-tu pas de ma vie ? est-ce parce que c'est moi et non pas toi qui a affaire à un juge prévaricateur et à des moujiks ivres?

— Ce n'est pas seulement pour cela.

— Au nom de Dieu, comprends-moi bien! continua-t-il. Je sais que l'angoisse fait souffrir; je l'ai appris par une trop douloureuse expérience. Je t'aime et je désire te tenir à l'abri de toute souffrance. Ma vie est dans mon amour pour toi: donc je t'en supplie, laisse-moi vivre!

— Oh! toi, tu as toujours raison, dis-je avec amertume.

J'étais en colère de voir que dans son âme le calme réparaissait de nouveau, et puis je sentais aussi que c'était moi qui avais tort.

— Qu'as-tu, Mascha? Il n'est pas question de savoir si j'ai oui ou non raison, il s'agit d'autre chose, d'une chose plus grave. Qu'as-tu contre moi? Ne réponds pas tout de suite, réfléchis bien et dis-moi tout. Tu as quelque chose dans ton cœur, non sans cause sans doute, mais fais-moi voir en quoi j'ai pu pécher envers toi.

Comment lui ouvrir mon âme? Devais-je donc avouer qu'il m'avait comprise lorsqu'il me proposa Saint-Pétersbourg pour me distraire? devais-je enfin lui dire que je n'étais réellement qu'une enfant vis-à-vis de lui et qu'il devinait, avant que je le saisisse clairement moi-même, ce qui se passait dans mon âme? L'amour-propre m'empêchait d'avouer que j'avais tort en tout.

— Je n'ai rien contre toi, je m'ennuie tout simplement et je ne veux pas m'ennuyer. Mais tu dis qu'il faut que tout soit ainsi, et encore une fois tu as raison sans doute.

Enfin j'avais atteint mon but, son calme disparut et la frayeur et la douleur blêmirent son visage.

— Mascha, dit-il d'une voix basse et émue. Ce n'est pas une plaisanterie ce que tu fais là. C'est tout notre avenir que tu mets en jeu. Enfant! Pourquoi veux-tu me faire du mal?

Je l'interrompis:

— Je sais que tu auras encore raison. Ne dis rien, cela vaudra mieux!

Il me semblait qu'un mauvais démon me soufflât les mots à l'oreille.

— Si tu savais ce que tu fais! s'écria-t-il d'une voix vibrante.

J'éclatai en sanglots, et ce fut pour moi un soulagement. Il était assis, la tête entre ses mains et paraissait plongé dans une rêverie douloureuse.

J'avais un remords cuisant dans le cœur et je n'osais plus le regarder. Tout à coup, je sentis son regard fixé sur moi, et levant les yeux je rencontrai les siens pleins de tendresse et de douceur.

Je saisis sa main:

— Pardonne-moi, je ne sais plus moi-même ce que je disais.

— Mais moi je le sais, et tu as dit la vérité.

— Comment?

— Il faut partir pour Saint-Pétersbourg, car nous n'avons plus rien à faire ici.

— Comme tu voudras.

— Pardonne-moi, Mascha, je suis coupable envers toi....

Ce soir je jouai longtemps du piano pour lui, tandis qu'il se promenait selon son habitude dans la salle, en murmurant quelque chose. Il parlait souvent ainsi à voix basse, et lorsque je lui demandais parfois ce qu'il disait, il réfléchissait un moment et me l'expliquait: c'était presque toujours des vers et quelquefois aussi quelque grande folie qui me découvrait l'état de son âme.

— Que dis-tu maintenant? lui demandai-je ce soir timidement.

Il s'arrêta, me regarda en souriant et récita d'une voix profonde deux vers de Lermontoff:

..... Ah! l'insensé qui veut l'orage,
Comme si l'orage donnait la paix!...

— Oh! il est plus qu'un homme, pensai-je, il sait tout! comment ne pas l'aimer!

Je me levai et lui prenant le bras je me promenai avec lui émue et rêveuse.

— Oui?... me demanda-t-il en me regardant.

— Oui!... répondis-je en rougissant. Et tout à coup une folle gaieté nous prit tous les deux. Nos yeux riaient, et nous faisions des pas de plus en plus grands, ou bien nous marchions

tout doucement sur la pointe des pieds. A la grande stupéfaction de maman et à l'ébahissement du vieux Nikita qui se faisait dire sa bonne aventure, nous voyageâmes ainsi dans toute la maison, et en revenant sur nos pas dans la salle à manger nous poussâmes un éclat de rire fou.

Deux mois plus tard, un peu avant Noël, nous étions installés à Saint-Pétersbourg.

Léon Tolstoï

(Traduit par R. C. de C ***).

(*La fin à la prochaine livraison*).

LE PREMIER CONGRÈS
D'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE

Anthropologie criminelle! Nous ne savons trop s'il se trouve encore quelqu'un pour qui ces deux mots accouplés aient conservé quelque chose de rébarbatif; mais nous savons fort bien qu'il n'est guère d'étude qui, sous des dehors au premier aspect peu engageants, soit plus attrayante, vous captive plus vite et vous saisisse plus entièrement. L'anthropologie! Mais c'est l'étude de l'homme; et l'homme, c'est moi, c'est vous, mon frère et mon lecteur! Qui de nous se refuse à répéter avec le poète:

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto!

Qui de nous ne se souvient de la maxime ancienne: Γνῶθι σεαυτόν! *Nosce te ipsum!* Connais-toi toi-même! A un certain point de vue, aucune science n'est plus vaste, aucune étude n'a de bornes plus reculées. L'anthropologie n'est-ce pas la psychologie de même que la physiologie, — que nous appellerions peut-être mieux ici la somatologie?[1] N'est-ce pas, pour le dire en termes plus clairs pour le plus grand nombre, l'étude de notre corps, de cette *guenille*, comme l'appelle Molière, qui nous est si chère et dont le fonctionnement est si complexe, si délicat et, dans certaines de ses parties, si mystérieux encore? N'est-ce pas, en même temps, l'étude de ce je ne sais quoi qui anime ce corps — principe vital ou âme selon les ontologistes, — résultante de phénomènes organiques, selon les positivistes?

---

[1] De σῶμα, corps.

L'anthropologie, n'est-ce pas l'étude de notre être, non-seulement dans son fonctionnement normal, dans son état de santé, mais aussi dans ses maladies de l'esprit et du corps — dans ses perturbations physiques et dans ses troubles moraux? N'est-ce pas la psychopathie et la pathologie — que l'on pourrait appeler plus proprement la somatopathie? N'est-ce pas l'étude de l'homme social, en même temps que l'étude de l'homme individuel, et par conséquent le moraliste, le philosophe, l'historien, le sociologiste ne sont-ils pas moins dans le domaine et du ressort de l'anthropologie que ne le seraient l'anatomiste ou le physiologiste?

A ce point de vue, vaste et étendu, l'anthropologie est une science ancienne. Moins ancienne que d'autres, sans doute, qui nous touchent de bien moins près, car l'homme s'attache à l'examen du monde extérieur plus facilement qu'à celui de ce microcosme qu'il porte en lui-même et qui se résume dans son *moi*. Les pasteurs de Chaldée ont jeté les bases de l'astronomie des milliers d'années avant que l'homme se doutât de ce phénomène qui s'opère incessamment en lui — la circulation du sang. L'enfant est frappé de la vue de tout ce qui l'entoure; ses sens s'aiguisent à recueillir de toute part des impressions et des sensations, mais fera-t-il jamais un retour sur lui-même, descendra-t-il jamais, par un acte de réflexion intense, à observer le jeu de ce mécanisme qui est son corps, de ces fonctions qui constituent ce que l'on nomme son esprit? Or, l'homme dans l'histoire nous apparaît comme un enfant tardif. Quelque vieille que soit l'humanité, l'âge de raison n'a commencé pour elle que depuis quelques lustres. A voir avec quelle lenteur elle se dépouille de ses préjugés et de ses erreurs, oserait-on même dire que, cet âge de raison, elle l'ait atteint?

Mais, si l'anthropologie, dans l'acception la plus vaste du mot, peut se dire une science ancienne, elle est, dans un sens plus restreint, une science que nous dirons nouvelle. A proprement parler, rien n'est nouveau pour un évolutionniste. Chaque pas fait en avant sur la route du progrès et du savoir a été précédé d'un autre pas, et celui-là d'un autre encore, car la route est longue, et l'humanité, d'une allure plus ou moin sûre, y chemine depuis longtemps. Aussi M. Moleschott, dans un élo-

quent discours de clôture a-t-il fait remonter les origines de l'anthropologie — si le mot origines peut s'employer dans la science — jusqu'à Protagoras. Mais si l'anthropologie date de si loin, il faut convenir qu'elle s'est longtemps ignorée elle-même. De toutes les branches des sciences naturelles, a dit Paul Broca, l'anthropologie est celle qui s'est développée la dernière. Mais, en revanche, c'est celle qui aujourd'hui a le privilège de tenir la première place dans l'attention du public scientifique. Il y a quinze ou vingt ans, cette science dont le nom même n'était pas encore fixé, n'avait que de rares adeptes. Depuis lors, elle a attiré à elle les savants les plus divers: médecins, naturalistes, archéologues, linguistes, ethnologues, chacun lui apporta des matériaux utiles, et bientôt ces précieux auxiliaires, s'attachant à elle en proportion des services qu'ils lui rendaient, voulurent devenir ses adeptes. C'est ce qu'ont fait depuis quelques années les criminalistes, sinon tous, du moins les plus hardis d'entre eux, les révolutionnaires, comme on se plaît quelquefois à les appeler, les évolutionnistes comme ils s'appellent eux-mêmes, ceux en somme qui veulent détrôner la métaphysique et faire régner la science positive, ceux qui bannissent tout *a priorisme* et ne comprennent la science que basée sur des faits.

Au cours des travaux du premier Congrès international d'anthropologie criminelle qui vient de se tenir à Rome, du 16 au 26 novembre, un mot bien juste a été rappelé par un de ses membres les plus éminents, M. Lacassagne. Quelqu'un demandait un jour à Corvisart de lui montrer une pleurésie. « Je « ne saurais vous montrer de pleurésie, répondit le grand pra- « ticien ; mais je vous montrerai des pleurétiques. » Toute l'évolution scientifique moderne est dans ce mot. En médecine, jusqu'à ces dernières années, on voyait dans les maladies des entités, auxquelles on attribuait de certains caractères, plus ou moins immuables. En d'autres termes, on étudiait des abstractions. De là, la croyance aux spécifiques. La médecine livrait bataille à la maladie sur le corps du patient. On ne procédait pas autrement dans la science criminelle. De même que le médecin étudiait la maladie plutôt que le malade, le criminaliste étudiait le crime plutôt que le criminel. Le jour est venu où l'on s'est dit: la maladie n'existe pas par elle-même, c'est le malade qu'il faut soigner et guérir! Et dans un autre domaine

scientifique, l'on s'est dit aussi : ce n'est plus le crime abstrait qu'il faut étudier, c'est l'homme criminel !

Le grand mérite de ce revirement dans les idées revient surtout à une jeune école d'anthropologistes et de criminalistes italiens, à un homme surtout, à M. Cesare Lombroso. Le génie n'a pas de patrie, a fort bien dit M. de Holtzendorff parlant de son illustre ami M. Moleschott, et nous ajouterons : la science n'a pas de nationalité. Mais les savants en ont une, et M. Lombroso est italien, de même que ces hommes de talent et d'élite, jeunes pour la plupart et qui, captivés par la séduction de ces idées nouvelles — nouvelles surtout dans la science du droit, — ont emboîté le pas à sa suite ; pléiade hier encore et multitude demain. Ce sont des Italiens que ces travailleurs acharnés, convaincus, qui se nomment Garofalo, Puglia, Pugliese, Fioretti, Pavia, Venezian, Aguglia dans la science du droit criminel ; Tamburini, Morselli, Bianchi, Tenchini, Sergi, Marro, Romiti, Marchiafava, Frigerio dans l'anthropologie proprement dite. C'est un Italien que ce jeune maître dans un domaine et dans l'autre, M. Ferri, professeur à l'université de Sienne, qui apporte dans ses recherches la patiente minutie de l'homme de cabinet, et dans la propagation de ses idées, par les écrits et par la parole, la chaleur communicative, je dirais presque l'enthousiasme enflammé d'un apôtre. Mais le Congrès de Rome a montré que si, par ses origines, la science toute moderne de l'anthropologie criminelle peut se dire italienne, elle a pris désormais, par son développement, un caractère éminemment international. Il a montré aussi que sous les drapeaux de cette science se rangent désormais des généraux illustres à côtés des jeunes recrues désireuses de se signaler. Deux ou trois générations étaient présentes, chacune également fière de l'autre, chacune apportant, pour les mettre en commun, les qualités qui lui sont propres : la jeunesse — son ardeur à la lutte, sa fougue, son élan, son désir anxieux de tout aborder, de tout connaître, de tout résoudre ; l'âge mûr — sa pondération, son tact, sa mesure, son autorité, son savoir capitalisé. Nommons sans ordre, sans distinction d'âge, dans une mêlée où le jeune soldat coudoie le vétéran, quelques-uns de ces combattants que le Congrès a un instant réunis : MM. de Holtzendorff, Roussel, Motet, Benedikt, Lacassagne, Magitot, Fiordispini, Bonomo, Bertillon, Tamassia, Solivetti, Virgilio, Venturi, Precone, Couette, Porto, La-

schi, etc. Ceux-là étaient présents ; d'autres retenus par leurs occupations, avaient envoyé un salut de confraternité scientifique; MM. Brouardel, Verga, Tommasi, Kräpelin, Flesch, Drill et bien d'autres étaient présents en esprit. Il nous reste un nom à écrire, celui d'un homme qui a animé les travaux du Congrès de son souffle puissant et vivificateur: M. Moleschott. Mais où le classer? Si le génie n'a pas de patrie, le génie n'a pas, non plus, d'âge. En dépit de ses cheveux blancs, M. Moleschott n'est-il pas la jeunesse même, comme il est l'activité, le savoir et l'éloquence?

Le Congrès comprenait deux sections : la section anthropologique et la section juridique. M. Ferri les nomme aussi : de biologie criminelle et de sociologie criminelle. Son programme correspondait à cette division.

La section d'anthropologie était appelée à se prononcer sur plusieurs questions considérables. Le premier problème qui lui était posé était celui-ci : en quelles catégories doit-on diviser les délinquants et par quels caractères essentiels, organiques et psychiques, peut-on les distinguer? M. Lombroso indiqua là-dessus quelles sont, d'après lui, les anomalies organiques du délit. Dans un examen comparatif, fait avec M. Marro, entre des crânes de délinquants et des crânes d'hommes normaux, il a constaté la fréquence des mâchoires énormes, des sinus frontaux, de la plagiocéphalie, de l'oxycéphalie, des fronts fuyants, de l'asymétrie de la face, des anomalies des dents, de la saillie de l'angle orbital de l'os frontal et surtout de la fossette occipitale médiane et de la capacité orbitale plus considérable. Passant de l'enveloppe à l'organe, le fait le plus important des recherches de MM. Lombroso et Marro sur les cerveaux, c'est la fréquence plus grande des anomalies du *vermis*, le volume le plus considérable du cervelet, la plus grande richesse de sillons et de plis, surtout dans l'hémisphère cérébral droit, la fréquence plus grande de volumes inférieurs. La fréquence de certaines affections chez les criminels semble à M. Lombroso mise hors de doute : ce sont les méningites, les pachyméningites, les rammollissements et les ostéomes, les maladies du cœur et du foie. Dans la physionomie des criminels vivants, il signale la fréquence des asymétries, des zygômes et des mâchoires volumineuses, des oreilles à anse, l'absence de

barbe, la pâleur innée, les fronts fuyants, les croisements des dents, les nez retors, la couleur foncée du poil par rapport à la population ambiante, la fréquence des caractères qu'on est convenu de nommer dégénératifs. Il a observé que les altérations des fonctions biologiques, de la sensibilité du tact sont communes à toutes les catégories des délinquants. Le *mancinisme* — gaucherie — est fréquent. L'affectivité fait généralement défaut et est remplacée par des impulsions passionnelles. La précocité dans le vice, l'imprévoyance, la légèreté, la paresse sont des caractères propres, à différents degrés, des diverses espèces des criminels. En général, l'insensibilité est un des traits saillants. En observant la fréquence des épileptiques chez les criminels, l'analogie chez les uns et les autres des caractères dégénératifs et biologiques, M. Lombroso est porté à voir dans les épileptiques comme le premier degré de cette échelle dont les fous moraux occupent le deuxième degré, les criminels-nés le troisième — tous ayant cette irascibilité et cette intermittence de symptômes qui forment le vrai fond de l'épilepsie.

Cet exposé bien nu, bien rapide des théories actuelles de M. Lombroso, des résultats auxquels il est parvenu jusqu'ici et qu'il est loin lui-même de croire définitifs, nous a montré déjà quelques-unes des distinctions que son école établit entre les criminels. Il en est trois qui n'ont pas été nommés : les délinquants par impulsion, dont la physionomie est normale et chez qui l'on ne remarque que la facilité de l'hypéresthésie — de l'excitation tant physique que morale ; les délinquants d'occasion qui ont un nombre inférieur de caractéres organiques et, par contre, un nombre supérieur de causes impulsives ; et les délinquants aliénés et *mattoïdes*.

M. Ferri divise les criminels au point de vue psychologique comme au point de vue physiologique (si nous disions somatologique, ce n'en serait que mieux) en deux grandes classes : les *criminels instinctifs* et les *criminels passionnés*. Le *criminel instinctif*, dont l'assassin et le voleur sont les figures plus communes, est caractérisé par l'absence héréditaire du sens moral et par l'imprévoyance des conséquences de ses actions. Du premier caractère dérivent l'insensibilité physique et morale, le cynisme ou l'apathie au cours du procès, l'absence

de remords, etc. De l'imprévoyance découlent les manifestations imprudentes avant et après le crime, l'insouciance des peines, etc. Le *criminel passionné*, c'est-à-dire celui qui cède à l'emportement d'une passion sociale, comme l'amour, l'honneur etc., est imprévoyant lui aussi, non pas par absence héréditaire du sens moral, mais par un étouffement momentané du sens moral, qui, après le crime, se relève puissamment avec la confession spontanée et le remords sincère.

Une variété du criminel instinctif est constituée par le *criminel aliéné ;* le *criminel d'occasion* appartient au type du criminel d'occasion. Une cinquième classe de criminels est celle du *criminel d'habitude* qui, étant d'abord un criminel d'occasion, a fait ensuite du délit son industrie habituelle et qui forme ainsi une sorte de trait d'union entre le criminel instinctif et le criminel passionné. De ces trois dernières classes, la plus intéressante anthropologiquement est celle du *criminel aliéné*, qui peut être identique au criminel instinctif, comme dans les cas de folie ou d'imbécillité morale et d'épilepsie, mais qui peut aussi en différer non-seulement par le désordre intellectuel, mais aussi par plusieurs symptômes psychologiques — tels que l'idée fixe et impulsive au crime; la conscience d'être fou avant le crime; les précautions pour dompter l'impulsion pathologique; la fureur extrême, aveugle, dans l'accomplissement de l'acte; la tentative de suicide après le crime; la somnolence immédiate; quelquefois le remords. Entre les cinq principaux types de criminels établis par M. Ferri, il n'y a pas de séparation absolue et, par conséquent, il y a des types intermédiaires. Ce qui affaiblit beaucoup la division proposée par le jeune professeur et qui n'a été adoptée qu'en principe et avec l'espoir que l'on trouvera par la suite des distinctions plus scientifiques.

La seconde des questions posées était celle-ci: Y a-t-il un caractère général biopathologique qui prédispose au crime? quelles sont les différentes origines et modalités de ce caractère? Le prof. Sergi, rapporteur, a trouvé dans les criminels des anomalies, des monstruosités morphologiques, des états morbides généraux et spéciaux, des maladies du système nerveux et particulièrement du cerveau qu'il ramène à trois espèces: signes de dégénération atavique (atavisme humain et préhumain), de dégénération primitive et de dégénération acquise, ou secondaire.

Il pose le principe: tout signe de dégénération morphologique est signe ou indice de dégénération fonctionnelle. Il admet cependant la dégénération fonctionnelle sans motif morphologique, et divise les causes des crimes en causes biologiques et causes sociales, tenant ainsi un juste compte du milieu social.

Pressés par l'espace nous ne faisons qu'énoncer d'autres problèmes soumis au Congrès, tels que les suivants:

« Comment doit-on classifier les actions humaines par rapport aux affections qui les déterminent? Comment l'éducation morale peut-elle influer sur l'intensité des accès des passions et indirectement sur les actions criminelles? Quelle est la thérapie préventive de la délinquance? » (Rapporteur: le prof. Sciamanna). « De l'épilepsie et de la folie morale dans les prisons et dans les asiles d'aliénés. » (Rapporteur: le prof. Lombroso et le docteur Frigerio). Cette thèse a beaucoup de points de contact avec la première. On a vu que M. Lombroso ramène le criminel-né au type de la folie morale, qu'il regarde comme en étant la caricature, l'exagération; il croit pouvoir ramener le fou moral, et par conséquent aussi le criminel-né dans la famille de l'épilepsie. La folie morale et l'épilepsie présentent, dans les nombreuses observations qu'il a faites, une analogie parfaite au point de vue du poids du corps, relativement plus grand que chez l'homme normal, au point de vue de la fréquence des asymétries et des scléroses du crâne, de la fréquence des fossettes occipitales médianes, de la capacité souvent réduite, rarement exagérée du crâne, de la fréquence des méningites et des encéphalites dans les premières années de la vie. Il a constaté une identité complète dans la physionomie, la diminution de la sensibilité douloureuse, la fréquence du daltonisme et de la dyschromatopsie, du mancinisme, etc. Il a montré, et d'autres savants — M. Roussel par exemple — ont confirmé la fréquence des épilepsies larvées chez les criminels.

M. Venturi a présenté un savant rapport sur la simulation chez les aliénés; M. Solivetti a parlé du choix de l'endroit pour l'examen d'un prévenu suspect de simuler une psychopathie. Le prof. Sergi a traité de l'utilité de fonder en Italie un musée d'anthropologie criminelle; MM. Virgilio et Rossi de l'influence de la température et de l'alimentation sur la criminalité en Italie de 1875 à 1883; M. Marro des

causes externes et internes (organiques) de la délinquance, embrassant de la sorte dans une vaste synthèse les causes que M. Lombroso recherche dans l'individu et celles que M. Lacassagne résume en deux mots: le milieu social. M. Marro a encore présenté un rapport sur la simulation de la folie, et M. Bianchi sur la folie morale, considérée par rapport à la délinquance.

Si nous venons aux questions du ressort de la section juridique ou de sociologie criminelle du Congrès, nous trouvons la première thèse posée dans les termes suivants: « Les théo« ries de l'anthropologie criminelles peuvent-elles être acceptées « dans la rédaction du nouveau code pénal italien? Quelle utilité « peut-on en espérer? » Trois rapports ont été présentés sur ce sujet, l'un par le baron Garofalo, éminent magistrat; le second par l'avocat Vito Porto, le très intelligent et très méritant secrétaire de la commission exécutive chargée d'organiser et préparer le Congrès; le troisième par le professeur Puglia. La discussion a été vive de part et d'autre. Les champions les plus illustres sont descendus dans l'arène. Les questions les plus ardues ont été discutées. C'est ainsi que M. Righi, l'éloquent député, a défendu le libre arbitre, et que M. Moleschott, l'un des chefs d'école matérialiste allemande l'a triomphalement combattu. Après les plus belles joutes oratoires, philosophiques, juridiques et légales, après maintes lances rompues par MM. Garofalo, Muratori, Bonomo, Pugliese, Fioretti, Precone, Di Bella, Ferri l'on s'est aperçu que le Congrès *international* était appelé à discuter une question purement nationale. Il y avait quelque délicatesse pour des étrangers à s'immiscer par leur vote ou par leurs discours à des débats d'un ordre et d'une portée exclusivement italiens. Le Congrès se transformant, d'après le mot de l'un d'eux, en un petit Parlement, il aurait fallu, pour avoir le droit d'y siéger, posséder des lettres de naturalisation. L'erreur provenait du programme: elle fut expliquée. D'abord le Congrès avait dû être national; il n'était devenu cosmopolite que par la suite, et une des questions posées au programme du Congrès italien était restée au programme du Congrès international. Le mieux à faire était de *reconnaître qu'il est difficile d'adresser des recommandations aux corps législatifs; que les idées ne pénètrent de la science dans la vie pratique que par leurs propres forces et lorsqu'elles sont par-*

venues à un certain degré de maturité ; et d'exprimer le vœu que les législations futures, dans leur évolution progressive tiennent compte des principes de l'école d'anthropologie criminelle. C'est ce que l'on fit en adoptant à une très forte majorité l'ordre du jour de M. Moleschott dont nous venons de citer les termes.

La deuxième thèse de la section de sociologie criminelle concernait les applications et conséquences des doctrines positives dans les procès criminels d'aujourd'hui — rapporteurs MM. Ferri, Porto et Pugliese. Le développement scientifique donné à l'étude des causes individuelles et sociales du crime peut aboutir, par le fait, dans notre époque de transition, à un affaiblissement de la répression par un plus grand abus de la « force irrésistible » et des « circonstances atténuantes. » Car, dans les procès, il arrive que l'on accepte des doctrines positivistes les prémisses sur les causes qui ont déterminé le crime chez l'individu; mais que l'on continue à prendre des législations actuelles la conséquence que plus la volonté du criminel a été forcée et moins il doit être puni. Tandis que la conséquence vraie, selon les doctrines positivistes, est simplement que le criminel doit être puni (c'est-à-dire que la société doit se défendre contre lui) en raison de sa perversité. Les conclusions de MM. Ferri et Porto sur ce point furent approuvées sans discussion. Le rapport de M. Pugliese ayant trait spécialement aux lois italiennes, fut par lui retiré en hommage au caractère international du Congrès. Pressés comme nous le sommes par le temps et l'espace, nous passons rapidement sur les thèses suivantes. L'une : *De l'action de l'expert-médecin dans les procès judiciaires*, donna lieu à une savante et pratique exposition de M. Lacassagne, en lieu et place du rapporteur M. Tamassia, absent. Les autres : *Des meilleurs moyens pour obtenir le dédommagement du crime* (rapporteur, M. Fioretti); *Du délit politique* (rapporteurs, MM. Lombroso et Laschi) ; *Si et comment l'on doit admettre dans les établissements pénitentiaires les personnes adonnées aux études du droit pénal* (rapporteurs, MM. Tarde, Ferri, Aguglia) furent l'objet de longues discussions, parfois très animées, et montrèrent bien, en mainte occasion, le caractère éminemment pratique, utile et bienfaisant que pourront avoir les doctrines de l'école d'anthropologie criminelle.

Au cours de ces discussions, eurent lieu d'intéressantes communications se rattachant toutes, comme de raison, aux questions débattues. Nous voudrions consacrer à toutes quelques lignes. Malheureusement il nous faut nous borner. Nous ne ferons que citer celles de MM. Lioy et Puglia sur la peine de mort au point de vue de l'école positive d'anthropologie criminelle, celle de M. Giampietro sur l'imputabilité des sourds-muets, celle de M. Magitot, vice-président de la Société d'anthropologie de Paris, sur un nouveau système graphique appliqué par M. Manouvrier à l'anthropologie, etc. etc. D'autres nous réclament qui, à différents titres, ont passionné le Congrès.

Une communication des plus intéressantes a été celle de M. Roukavitchnicoff, curateur honoraire à vie de l'asile qui porte son nom, à Moscou, et qui fut fondé par son frère. Ce dernier mérite à juste titre de passer pour un des bienfaiteurs de l'humanité. A l'âge de vingt-quatre ans, préférant à une vie pleine de confort le rôle modeste de directeur d'un établissement correctionnel, il consacra à ce but une grande partie de sa fortune et tous ses soins. En visitant l'établissement que M. Roukavitchnicoff dirigea pendant sept ans, jusqu'au jour de sa mort, le doyen Stanley a pu dire: « Je mourrai tranquille, car j'ai vu un saint. » D'autres établissements similaires existent aujourd'hui en Russie, au nombre de dix-huit. Celui de Moscou, fondé en 1864, est le plus ancien. On y reçoit les jeunes délinquants de moins de seize ans. On ne peut les garder ni moins de trois années ni au delà de dix-huit ans. Ils en sortent à cet âge, mais en restant pendant trois années encore sous la surveillance de l'institut, qui les achemine, pour ainsi dire, dans la vie honnête. Or, M. Roukavitchnicoff a cru observer par la comparaison des photographies des jeunes détenus à leur entrée à l'asile et à leur sortie, une différence à peu près constante de physionomie. Les traits des enfants, à leur sortie de l'institut, ont perdu pour la plupart ce qu'ils avaient de farouche, de hagard, de menaçant, pour prendre une expression plus douce, plus reposée, plus honnête. Chose remarquable: plus les changements moraux amenés par l'éducation et les bons traitements sont sensibles, plus est visible l'adoucissement de la physionomie. M. Roukavitchnicoff exposait aux yeux des membres du Congrès, à l'appui de son dire, un album contenant de

nombreux portraits, et chacun pouvait constater la justesse de ses remarques. Ces observations, très intéressantes, méritent d'être poursuivies avec méthode. MM. Tamburini, Moleschott, Lacassagne et Ferri en ont constaté l'importance, en suggérant d'y apporter quelques perfectionnements et de les compléter. Il faudrait que les enfants fussent photographiés dans un costume identique, dans les mêmes poses (de profil et de face), sur des papiers portant une échelle métrique, suivant la méthode Lebon. Il faudrait que chaque portrait du recueil eût en marge des indications de poids, de taille etc.; que l'on accordât une attention spéciale à certains caractères physiques, aux oreilles, par exemple. M. Roukavitchnicoff accepta de bon gré ces conseils, et le Congrès ne put que témoigner de sa vive admiration pour l'homme de bien qui poursuit avec tant d'intelligence l'œuvre à laquelle son frère a attaché à jamais le nom de leur famille.

M. Alphonse Bertillon a exposé au Congrès d'anthropologie criminelle son nouveau procédé pour l'identification des récidivistes. Le problème au premier abord semblerait insoluble. Il se pose le plus souvent en ces termes: trouver le nom d'un récidiviste qui cache son état civil, étant données les dimensions de sa tête, de son pied et l'envergure de ses bras. Eh bien! l'anthropométrie le résout. Voici le résumé de l'exposition faite par M. Bertillon au Congrès. La préfecture de police de Paris possède la collection alphabétique de 75,000 photographies de délinquants, réunies en moins de dix ans. On lui amène un individu qui cache son état civil ou qui en déclare un faux. Il s'agit de savoir s'il est récidiviste. Jusqu'à M. Alphonse Bertillon, la police et derrière elle la justice tournaient dans ce cercle vicieux: on photographiait pour être à même de retrouver le nom d'un récidiviste; mais pour retrouver une photographie précédemment faite, besoin était du nom. Qu'a imaginé M. Bertillon? Il partage d'abord les photographies d'après le sexe: les femmes d'un côté, au nombre de 20,000 environ; les hommes de l'autre, atteignant le nombre de 60,000 ou peu s'en faut. Il procédera sur chaque groupe d'après le même système. Prenons-en un: celui des hommes, de beaucoup le plus nombreux, celui par conséquent où les recherches présentent les plus graves difficultés.

Les 60,000 photographies d'hommes sont partagées en trois divisions basées sur la taille. Nous obtenons trois groupes :

les individus de petite taille, environ 20,000;

les individus de taille moyenne, environ 20,000;

les individus de taille grande, environ 20,000.

Cela fait, nous ne nous occupons plus de la taille. Chacune de ces trois divisions primordiales est partagée suivant le même principe en trois séries suivant une nouvelle mensuration, la longueur de la tête de chacun. Les nouvelles subdivisions seront neuf et ne contiendront plus, chacune, que 6,000 photographies et quelque chose. Nous aurons les têtes petites, les têtes moyennes et les têtes grandes.

Ces subdivisions de 6,000 individus seront elles-mêmes partagées en trois groupes suivant la longueur du pied, et compteront chacune, savoir: celles des pieds petits, 2,000 photographies; celles des pieds moyens, 2,000 photographies; celles des grands pieds, 2,000 photographies.

La longueur des bras étendus en croix fournit une quatrième indication qui divisera chacun des paquets de photographies précédents en trois et les réduira à des séries de 600, que l'on pourra encore rediviser en des éléments plus petits si l'on prend pour base l'âge approximatif de l'individu, la couleur de ses yeux et la longueur de son doigt médius.

C'est ainsi qu'au moyen seulement de quatre coefficients anthropométriques nouveaux (le sexe, la taille, l'âge et la couleur des yeux ont été relevés de tout temps), la collection des 75,000 photographies de la préfecture de police de Paris pourra être divisée en groupes d'une cinquantaine de photographies qu'il sera dès lors facile de parcourir rapidement.

Les avantages de la méthode de M. Bertillon ont été reconnus en France. L'administration française l'a adoptée, ce dont on ne saurait assez la louer. Aux autres administrations de police de sortir de la routine et de suivre cet exemple.

Une autre très intéressante communication faite au Congrès a été celle de M. Albrecht, professeur d'anatomie à Hambourg. Nous savons, à la vérité, quelqu'un qui se demandait, en l'écoutant, de qui M. Albrecht voulait se moquer dans sa spirituelle et paradoxale exposition : de l'anthropologie, de ses auditeurs ou de lui-même ? Les théories de M. Albrecht, ap-

puyées sur force observations et avec de nombreuses pièces anatomiques à l'appui, sont celles-ci: Tirant ses arguments d'anomalies anatomiques et pathologiques, telles que les becs de lièvre, les incisives surnuméraires, les racines bifides des canines, l'apophyse souvent énorme de la mandibule chez l'homme, enfin le grand développement de son angle orbital, M. Albrecht par des raisonnements ingénieux en arriva à conclure que l'homme ne descend pas du singe, par l'excellente raison qu'il est lui-même un singe, et un singe inférieur! Venant ensuite à la question d'anthropologie criminelle, M. Albrecht concluait très spécieusement que l'homme criminel est seul normal, et que l'homme honnête, qui domine ses passions, est une exception, un phénomène, une anormalité, un être inférieur parmi les plus inférieurs des singes. A ces théories, ma foi! exposées avec calme et d'un ton de pince-sans-rire, les membres du Congrès ont, je crois, commencé par s'entre-regarder; ils ont souri après et ont fini par chaleureusement applaudir, sans le prendre trop au sérieux, le spirituel professeur.

La question simiesque mise de côté, M. Ferri s'est chargé de répondre au nom de l'anthropologie criminelle. Il l'a fait triomphalement, en montrant que physiologiquement aussi bien que socialement l'honnête homme est celui qui s'éloigne le plus de la bestialité.

Il nous reste maintenant à parler de l'exposition anthropologique dont la réunion du Congrès a été l'occasion et qui en a été le complément nécessaire. Une exposition de ce genre n'est pas destinée au grand public. On a bien fait d'en tenir éloignés les femmes et les enfants; mais nous aurions désiré que les gens studieux ou même les simples observateurs y fussent admis avec plus de libéralité. Elle était remarquable à plus d'un titre, comme nous l'allons voir en suivant le rapport qu'en a rédigé M. Motet avec cet esprit fin, délicat, aimable, vraiment français dans le sens le plus vrai et le meilleur du mot, qui s'allie si bien en lui avec la profondeur du savoir et l'aménité du caractère.

Le premier à citer parmi les exposants est l'un de ceux qui ont le plus fait pour la science nouvelle de l'anthropologie criminelle, celui qu'en Italie et ailleurs on salue comme chef d'école, M. Cesare Lombroso. Il exposait une centaine de crânes, dont soixante-dix ayant appartenu à des criminels non aliénés

morts dans les prisons et trente à des épileptiques criminels. On retrouvait là toutes les malformations crâniennes, toutes les exagérations et toutes les diminutions de volume. Ce sont des oxycéphalies (crânes surélevés), des platycéphalies (crânes surbaissés), des sténocéphalies (crânes étroits), des macrocéphalies (crânes allongés), des microcéphalies (crânes petits), des scaphocéphalies (crânes en quille de bateau), des pachycéphalies (crânes à parois hypertrophiées) ; c'est un squelette de criminel, attache solide d'un système musculaire vigoureux ; c'est, en opposition à cette animalité puissante, une tête minuscule, « enveloppe d'un « cerveau qui n'a su commander que des actes en rapport « avec les instincts. » Et à côté de ces crânes grimaçants, toute une série de portraits de criminels connus, fameux dans les annales des cours d'assises, des tatouages, etc.

MM. Solivetti, professeur de psychiâtrie ; Fiordispini, le très habile directeur de la maison des aliénés de Rome ; Cividali, médecin de section du même établissement, ont exposé de curieuses collections ; le premier de neuf crânes, le troisième de dix-sept, M. Fiordispini des séries de photographies d'assassins et de fous homicides. M. Cividali a présenté encore des caricatures faites par une aliénée aux dépens de ses compagnons de malheur et de détention. La folie se moquant méchamment de la folie ! Quelle ironie et quelle tristesse ! M. Angelucci, directeur de la maison des aliénés de Macerata, exposait dix-sept crânes d'épileptiques, montrant l'asymétrie constante de la base du crâne, souvent aussi l'asymétrie de la face ; et trente et une photographies de délinquants aliénés, la plupart épileptiques. Le prof. Giacchi, de Racconis, exposait soixante-dix-huit crânes de délinquants aliénés appartenant à toutes les formes des aliénations mentales. M. Venturi, de Nocera, exposait un cerveau très remarquable d'idiot dont tout un hémisphère était atrophié ; M. Sciamanna, de Rome, une tête fort curieuse d'homicide et suicide ; M. Gamba, de Turin, une collection de crânes et de masques de criminels ; M. Lehenhossek, de Buda-Pest, une très belle collection de crânes de criminels hongrois ; M. Marchiafava, une tête de nihiliste, véritable type de moujik, admirablement conservée. M. Rogero exposait une série de crânes de criminels décédés à la maison pénale d'Alexandrie. M. Romiti, de Sienne, avait envoyé

douze cerveaux et huit crânes de délinquants, les uns et les autres d'une conservation parfaite. M. Giacomini exposait des coupes du cerveau d'une préparation nouvelle et très utile pour les études microscopiques. L'exposition de M. Tamburini était particulièrement remarquable: c'était le sommet d'un crâne de voleur non aliéné, très curieux, ultradolicocéphalique; la tête d'un aliéné halluciné à délire de persécution systématisé, meurtrier et suicide; le crâne et le cerveau du fameux bandit Gasparone, présentant de nombreuses anomalies; une collection de photographies d'imbéciles condamnés par les tribunaux comme semi-responsables à des peines de longue durée: des bas-reliefs sculptés par des aliénés, etc. M. Frigerio, le très consciencieux directeur de la maison des aliénés d'Alexandrie, exposait des statuettes exécutées par des fous et rappelant l'art des peuples primitifs ou arriérés; ainsi qu'une série de crânes avec des malformations variées, une collection de pavillons de l'oreille montrant des déformations et des exagérations de volume très caractéristiques, et enfin un grand nombre de tatouages et une série de portraits de criminels condamnés par les tribunaux et présentant les analogies les plus manifestes avec les masques des aliénés criminels.

L'espace nous manque pour parler avec quelque développement des expositions très intéressantes de MM. Virgilio, directeur de l'asile d'Aversa, Scarenzio, de Pavie, Tenchini, De Albertis, Todaro et Mingazzini. Nous en venons à l'exposition très remarquable et très justement admirée de M. Lacassagne. Vingt cartes murales montraient la fréquence de la criminalité en France, par région, indiquant non-seulement par des teintes la proportion des délits et des crimes, mais aussi les différentes formes sous lesquelles ils se produisent, les influences sous lesquelles l'évolution est retardée ou avancée et laissant se dégager partout, avec une netteté saisissante, l'idée maîtresse des travaux du savant professeur, l'influence du milieu social. Il n'est que juste de citer ici à côté du nom du maître, celui de son élève et collaborateur M. Couette de Lyon. Rappelons encore la collection unique de tatouages recueillis par M. Lacassagne dans les classes dangereuses de la société.

Ce que M. Lacassagne a fait pour la France, M. Bodio l'a fait pour l'Italie sur une échelle moins grande mais avec une précision aussi absolue. Rien n'est plus intéressant, dit justement M. Motet dans son rapport, que ces cartes qui permettent de saisir à première vue les conditions générales et locales de l'évolution de la criminalité. Elles confirment les données de M. Lacassagne en montrant, elles aussi, l'influence du milieu social.

Rappelons encore les cartes et tracés graphiques représentant les délits politiques sur toutes les contrées du globe dans le sens progressif et dans le sens régressif, au point de vue politique, social et religieux ; les relevés graphiques de M. Socquet, servant à établir la marche de la criminalité en France ; le nouveau procédé graphique de M. Manouvrier appliqué à la comparaison de la capacité crânienne entre des hommes appartenant à un milieu social différent ; les tracés de M. Rossi, marquant l'influence du prix du vin sur la criminalité; et enfin, pour mémoire, l'essai d'iconographie des Césars au point de vue anthropologique, de l'un de nos amis les plus intimes. [1] Il nous reste encore à mentionner la collection très riche et très variée des travaux de M. Ferri dont le nom doit toujours être associé avec celui de M. Lombroso, quand on parle des chefs de l'école d'anthropologie criminelle italienne.

Certes, l'exposition, dont le Congrès international d'anthropologie criminelle a été l'occasion, aurait pu être plus considérable, si la période de préparation avait été plus longue. Elle n'en constitue pas moins la manifestation éclatante d'un effort scientifique considérable et dont on peut attendre de grands résultats. Ces résultats, l'anthropologie criminelle les obtiendra d'autant plus sûrement qu'elle se conformera plus strictement dans ses recherches et dans ses études à la devise que M. Motet suggérait au Congrès, en l'empruntant à Cicéron: *Quœram omnia, dubitam plerumque et mihi diffidem,* qu'il traduisait avec une ingénieuse éloquence par ces mots: Je

---

[1] C'est par modestie que M. Edmond Mayor, l'auteur de cet intéressant article, tait son nom à propos de son très remarquable et très remarqué *Essai d'iconographie des Césars.*

N. DE LA DIRECTION.

douterai souvent, je me défierai de moi-même, mais je chercherai toujours.

S'il nous était permis d'ajouter un conseil après celui qui est renfermé dans ces mots du grand orateur romain, nous voudrions dire à nos confrères en anthropologie criminelle, dans l'intérêt de la science que nous aimons, de la diffusion de nos idées dans le grand public, de l'utilité pratique que le droit pénal en attend pour l'avenir: Observons du mieux que nous pouvons, étudions le plus grand nombre de faits possible, mais ne précipitons pas nos conclusions. Une première étape est fournie; le Congrès de 1889, qui se réunira à Paris, marquera la seconde. Récoltons à l'envi sur la route qui conduira de l'une à l'autre, des faits, encore des faits, toujours des faits. Les conclusions s'en dégageront d'elles-mêmes à leur heure et en leur temps.

EDMOND MAYOR.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'ANVERS

(SUITE)[1]

Le salon international des beaux-arts.

Le but suprême de l'art est la réalisation du beau. Mais qu'est-ce que le beau? Tous les critiques se sont posés cette question, bien peu ont pu se mettre d'accord pour la résoudre. La définition la plus simple et peut-être la plus satisfaisante est celle que nous a léguée Plotin: *Le beau est la splendeur du vrai.* Seulement, voici qu'à leur tour les philosophes demanderont qu'est-ce que le vrai? Le beau et le vrai sont deux points dont la connaissance assurée, certaine, a fait et fera l'objet universel et perpétuel des aspirations de l'homme. Autant dire que ni les philosophes ni les artistes ne peuvent espérer de s'entendre facilement entre eux sur ces points, et les artistes moins encore que les philosophes, parce qu'ils sont appelés à donner une apparence extérieure, tangible, à leurs idées, ce qui augmente la difficulté. Je me borne à indiquer le sujet, qui se présente au seuil de toute étude artistique, sans vouloir y pénetrer plus avant, car il est trop complexe. Mais je devais faire allusion à ce point de départ, pour mieux éclairer les appréciations que je pourrai émettre. L'art, en effet, dont le but est la réalisation de beau, manifestera les beautés physiques, intellectuelles ou morales. En s'adressant à nous, il doit exprimer une idée, faire naître dans notre esprit, dans notre cœur, une pensée, un sentiment qui l'élève ou le touche. La beauté physique est visible, elle réside dans la nature; le talent de l'artiste sera d'autant plus réel, d'autant plus grand, qu'il traduira plus fidèlement cette beauté naturelle. La beauté intellectuelle ou morale au contraire est invisible, immatérielle: le talent consistera à lui donner des formes sensibles, à nous la faire saisir avec clarté et puissance en employant les moyens les plus expressifs.

Tous les artistes ne comprennent pas la reproduction de la

---

[1] Voir les livraisons du 25 août, du 25 septembre, du 10 octobre et du 10 novembre.

nature d'une façon identique. Les diverses manières qu'on distingue à cet égard, les différents modes adoptés sous ce point de vue et introduits comme règles dans l'expression de la beauté, constituent les différentes écoles. Seulement, dans la traduction des sentiments sous des formes sensibles, les artistes n'appliquent pas non plus les mêmes idées. Les uns s'attachent à la copie fidèle, à l'imitation la plus exacte possible des spectacles qu'offre la vie physique, ce sont les réalistes; les autres reproduisent la réalité en l'interprétant, la modifient au gré de leur pensée, ce sont les idéalistes. A côté de ces deux manières de comprendre l'art, il en est une autre, celle-ci toute moderne, qui ne se contente pas dans l'expression des pensées et des sentiments d'une simple interprétation de la réalité naturelle, elle entoure cette expression de détails propres à frapper d'une façon spéciale, ce sont les impressionnistes. Ces trois catégories d'artistes se rencontrent maintenant dans toutes les écoles. Toutefois, il existe encore au sein de celles-ci une autre grande division, inconnue de l'antiquité classique, et en vertu de laquelle l'art est partagé en spiritualiste et naturaliste ou sensualiste, dénominations qui s'expliquent par elles-mêmes.

A mesure que l'artiste s'élève dans son interprétation, il doit être idéaliste pour la pensée et pour les formes; cette nécessité s'impose à lui du moment où il quitte la réalité. La nature lui fournit toujours les éléments de son œuvre, mais il les transforme, les agrandit: c'est dans cette voie que le talent trouvera le champ le plus vaste, que la pureté du goût se révélera le mieux et que l'art vrai consistera à éviter l'impressionnisme, lequel donne à l'imagination un rôle prépondérant et abusif. Idéaliser la forme, dans les limites du naturel, est donc l'objet du travail de l'artiste; il y rencontrera sa plus grande ressource, comme il y découvrira parfois aussi ses principaux écueils. Car s'il est permis de dire que la recherche de la beauté idéale est le but de l'art, c'est à condition seulement que cette beauté ne s'écarte point de la réalité possible, du beau suprême dans la nature. La traduction saisissante d'une manière personnelle de sentir et d'interpréter la nature, en l'agrandissant suivant une gamme distincte, est ce qu'on appelle le style. Et c'est là le vrai style, qui n'a rien de commun avec le maniérisme, si généralement répandu de nos jours.

L'envahissement du maniérisme était la première et désolante impression que ressentait le visiteur, à son entrée au Salon international des beaux-arts d'Anvers. Celui qui s'y rendait avec le désir d'arriver, par une comparaison étudiée, à une certitude plus précise et mieux justifiée des idées sur l'art; celui qui comptait s'y fortifier par un examen scrupuleux et comparatif des principaux caractères des écoles les plus connues, se voyait promptement désillusionné. Une étrange confusion se trahit dans toutes les écoles; la promiscuité contemporaine de l'art est une des caractéristiques du siècle, et elle annonce, si l'on n'y prend garde, une très prochaine et irrémédiable dégénérescence. L'habileté manuelle tient aujourd'hui lieu de tout; la

science de l'assimilation et de l'imitation constitue l'apogée du talent. L'art académique n'existe plus que de réputation. Il succombe sous les progrès, lents d'abord mais de plus en plus accélérés, de plus en plus sûrs, du cosmopolitisme; il est miné par ce courant parisien, désigné sous le nom d'impressionnisme, qui est le produit d'un goût faussé et d'un raffinement excessif du savoir-faire. Le cosmopolitisme s'explique, sans se justifier, par la suppression des distances, par l'esprit des déplacements rapides et lointains qui domine notre époque et engendre peu à peu l'effacement de tout caractère national particulier. L'impressionnisme a sa source dans la mode du jour, qui met au même rang le truc et l'art et accepte les poncifs comme des traits de maître. L'invasion et l'universalité d'un tel mal exige impérieusement un prompt remède, et le seul, à mon avis, est le retour complet, sans regret ni hésitation, aux leçons et aux pratiques des grandes écoles d'art, qui font la gloire des pays où elles ont rayonné.

Assurément, la ville d'Anvers, cet antique siège de l'école flamande, était parfaitement choisie pour y réunir, dans un majestueux ensemble, les produits des arts du dessin de tous les pays; et l'Exposition universelle présentait une magnifique occasion d'organiser, comme annexe, un Salon international des beaux-arts. Chacune de ces exhibitions devait servir de complément à l'autre. Le Gouvernement belge le pensa ainsi en accordant son concours et un subside de 50,000 francs à la *Société royale pour l'encouragement des beaux-arts d'Anvers*, qui avait pris sur elle l'organisation du Salon international, sous forme d'une solennité artistique destinée à compléter la solennité industrielle et commerciale de l'Exposition universelle. Malheureusement, la direction des beaux-arts n'avait pas cru devoir se souvenir, au début, de la sourde rivalité qui existe entre les anciens artistes anversois et les autres artistes belges, ceux-ci ne voulant pas reconnaître la prétention de la ville d'Anvers d'être en Belgique la métropole des arts, en même temps que la métropole commerciale. La conséquence en fut que le Comité organisateur du Salon, formé par la Société anversoise, se trouva presque exclusivement composé de membres de l'Académie des beaux-arts d'Anvers ou d'artistes de cette ville. Bruxelles et la province s'émurent à bon droit de cet exclusivisme médité et protestèrent. Le Gouvernement intervint et désigna un nombre de membres, choisis dans les autres villes du pays, égal à celui dont se composait le Comité d'Anvers, pour constituer conjointement la commission d'organisation. Mais le mal était fait: beaucoup d'artistes de valeur, et parmi eux la majorité des bons peintres bruxellois, s'abstinrent d'exposer. Il y eut alors, de la part du jury d'admission, fraction de la commission organisatrice, une certaine animosité qui se traduisit par une sévérité excessive à l'égard d'une catégorie d'artistes, ceux qui avaient le plus énergiquement protesté, les plus jeunes et les plus remuants, mais aussi les plus vaillants. Sur 3,600 œuvres belges présentées, plus de 3,000 furent refusées. Les pein-

tres de la « jeune Belgique » se révoltèrent contre un semblable ostracisme: plusieurs retirèrent leurs tableaux, d'autres se refusèrent à descendre dans l'arène. Les uns et les autres eurent tort. Leur abstention ne prouve rien, tandis que leur participation, malgré tout, au Salon d'Anvers, aurait fourni aux artistes de cette jeune école une excellente occasion de s'affirmer à côté de leurs rivaux, devant un public exceptionnellement nombreux, impartial et désintéressé. Certains artistes belges adressèrent aussi de vifs reproches au jury de placement, autre fraction de la commission organisatrice. On accusa celui-ci, à tort ou à raison, d'avoir ménagé les meilleures places à ses membres. Du moment où les règlements ne s'opposent point à ce qu'un artiste soit en même temps exposant et membre du jury, il est fort difficile d'exiger de lui assez d'abnégation personnelle, de renoncement et de sacrifice de soi-même, pour qu'il se hisse à la frise afin de laisser placer un rival à la cymaise. Ce serait beau comme l'antique, mais si parfait artiste que l'on soit, on n'en est pas moins sujet aux faiblesses humaines, fort excusables dans l'occurrence. Le seul moyen de prévenir désormais d'une façon absolue un reproche analogue et de soustraire en même temps les artistes à une situation délicate, c'est de décréter qu'à l'avenir les membres du jury de placement ne pourront plus exposer et devront se contenter de la mission ingrate mais honorable de placer leurs confrères.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails relatifs à la composition et aux agissements de la commission organisatrice, bien que n'ayant qu'un intérêt exclusivement belge, à l'effet de faire comprendre le motif pour lequel les étrangers qui visitent Anvers ne peuvent juger l'école flamande par le Salon international: la section belge de ce Salon ne représente ni l'actualité ni l'ensemble de notre art national. Cet art, au surplus, traverse une crise intense. Les brillants succès obtenus par l'école flamande aux expositions universelles de Paris, en 1878, et d'Amsterdam, en 1883, ne permettaient pas à quelques-uns de nos maîtres, parvenus à l'apogée de leur talent, de risquer une déchéance. En outre, la mort a fait des vides cruels, pendant ces dernières années, au milieu des peintres belges. Enfin, l'art flamand, si robuste, si puissant, si plein de vie, soutient en ce moment une lutte ardente contre les envahissements de plus en plus redoutables de certaines écoles voisines, dont les défauts actuels sont vantés à l'égal de qualités. Les maîtres se désintéressent de cette lutte, qui trouble les jeunes peintres et a déjà fait dévier plus d'un de nos talents d'avenir. L'école flamande, dès son origine, s'est distinguée des autres par un vif sentiment de la couleur, par la recherche scrupuleuse de la réalité, par l'exubérance de la vie. Ces qualités maîtresses, on les remarque non-seulement chez nos grands peintres du moyen âge, tels que Van Eyck, Memling, Quentin Metzys, Roger Van der Weyden, Hugo Van der Goes, d'un idéal si élevé et si pur, mais aussi chez les princes de l'école flamande des XVme, XVIme et XVIIme siècles, comme Rubens, Jordaens et De

Craeyer, dont la palette renfermait une expression plus ample, plus ferme et plus riche. Mais cette robustesse n'excluait nullement la légèreté du pinceau, ni la souplesse de la pâte, et il n'y a guère que les partisans aveugles des mièvreries impressionnistes qui puissent prendre les principales qualités de l'école flamande pour de la lourdeur ou de la gaucherie. Nos anciens maîtres étaient des amants passionnés de la nature dans son expression la plus élevée; les peintres de l'école *moderniste*, telle qu'on l'entend aujourd'hui, ont introduit une esthétique nouvelle, où la nature est exagérée courbaturée, maquillée, caricaturée; c'est la négation la plus absolue de l'art. Seulement, les procédés nouveaux sont au goût du jour; ils plaisent à la grande masse du public, ignorant en matière d'art et uniquement soucieux d'impressions bonnes ou mauvaises; ces procédés attirent à eux tous ceux qui, à défaut de talent, parviennent à acquérir de l'habileté manuelle. Là gît le danger pour toutes les écoles ayant une renommée ancienne et des qualités classiques.

Les motifs qui ont empêché une représentation plus réelle et plus complète de l'école flamande au Salon d'Anvers sont donc de diverse nature; toutefois aucun de ces motifs n'a pour cause l'appauvrissement ni l'épuisement de la Belgique sous le rapport artistique. Notre petit pays fut de tout temps une pépinière féconde d'artistes; il a précieusemeut conservé les saines et immortelles traditions de ses grands peintres. Son impuissance momentanée, malgré des sollicitations pernicieuses et absorbantes, provient surtout des vices d'un enseignement suranné. Le génie national, qui a fait la grandeur de notre art, est demeuré intact de génération en génération; il importe de le perpétuer et de le fortifier par tous les moyens. Pour y réussir à coup sûr, ce n'est pas à l'intervention du Gouvernement qu'il convient de faire appel. Une réorganisation de nos Académies des beaux-arts ne donnerait pas les résultats désirés: on ne s'affranchit ni rapidement ni facilement de la routine, et l'enseignement de nos Académies — il faut avoir le courage de l'avouer — est dégénéré en routine. Le meilleur et le plus sûr moyen de remédier à la situation présente est de revenir au système adopté par les anciens maîtres flamands pour former ces élèves qui leur firent si grand honneur et illustrèrent leur pays. Que nos bons peintres, ceux qui ont conservé les anciennes et fortes traditions, la pureté de goût et le brillant coloris de l'école, ouvrent leurs ateliers aux débutants dans la carrière; qu'ils les accueillent comme leurs devanciers accueillaient leurs élèves, qu'ils les admettent à leur côté, leur permettent de s'approprier la manière, le coup d'œil et le coup de pinceau, en un mot le style de l'école; qu'ils leur livrent le secret de la pratique du grand art, et ce procédé d'enseignement intuitif, tout en laissant à chacun sa forme personnelle, son faire, modifié par les conseils et l'exemple du maître, fera bientôt sortir des ateliers une phalange de jeunes peintres fortement trempés, imprégnés de notions saines et exactes, et par-

tant peu accessibles à l'intrusion des idées nouvelles, destructives de tout sentiment artistique. Un tel régime serait évidemment plus propre à régénérer l'art flamand que la réorganisation des écoles d'esthétique appliquée, gouvernementales ou communales qui fourmillent en Belgique et dont les résultats sont demeurés à peu près négatifs.

Ces réflexions, inspirées par la crise que subissent actuellement les beaux-arts dans mon pays, ne sont peut-être pas d'un intérêt uniquement national. J'en juge par les œuvres de tous les pays, réunies au Salon d'Anvers. Toutes les écoles artistiques semblent souffrir plus ou moins du même mal. Rien que la vue des sujets exposés, démontre qu'une préoccupation identique paraît dominer partout. La grande peinture est presque totalement délaissée. L'histoire, à part quelques pages superbes, et l'art religieux, souvent livré au mercantilisme, y ont peu de représentants dignes d'étude. Ce genre grave de peinture, il est vrai, n'est pas à la portée de tous les artistes. Il faut, pour y prétendre, une étude approfondie, un souffle puissant, une inspiration élevée ; il faut le don de la composition, joint à un goût sûr, à une grande correction dans le dessin, à une couleur juste et chaude. Quelque rare que soit l'ensemble de ces précieuses qualités, le défaut de l'une d'elles se remarque dans la peinture d'histoire et dans la peinture religieuse bien plus que dans les genres plus légers. La peinture religieuse semble tout particulièrement abandonnée. La Belgique et la France, dont les compartiments sont les plus nombreux, possèdent au Salon un faible contingent d'art chrétien. L'Autriche, si féconde et si remarquable sous d'autres rapports, n'y a qu'un seul sujet religieux. L'Espagne, qui a produit des maîtres vibrants par la foi et l'ardeur toute méridionale de leur piété, n'a également qu'un tableau religieux. L'Angleterre, la Hollande, la Suède et la Norvège n'ont pas au Salon une seule toile qui touche de près ou de loin à l'art chrétien. Il en est de même de l'Italie, la patrie des Pérugin, des Giotto, des Fra Angelico, des Léonard de Vinci, des Raphaël et des Michel-Ange!

Ce sont les peintres de genre, de paysage, de portraits et d'animaux qui forment l'immense majorité dans tous les pays au Salon d'Anvers. Ce salon réunit 1,555 exposants. Une rapide visite dans le compartiment de chaque nation représentée, fera mieux voir que de plus longues réflexions le fort et le faible des différentes écoles contemporaines.

ALLEMAGNE.

Si l'empire allemand ne s'est pas endormi sur ses lauriers à d'autres points de vue, il semble néanmoins vouloir se contenter de son succès artistique à l'exposition universelle de Paris, en 1878. Les envois allemands qui figurent au Salon n'accusent aucune vitalité ni chez les peintres ni chez les sculpteurs de cette grande nation. Cependant, noblesse oblige, et le

grand art de Rauch et de Sussmann mérite de rencontrer des continuateurs. Je suis convaincu que l'Allemagne en possède, car j'ai conservé le vivant souvenir de deux admirables toiles, exposées à l'un des derniers salons de Bruxelles, par M. Richter, deux purs chefs-d'œuvre. Malheureusement, ce maître n'a rien envoyé à Anvers. Par contre, on y trouve un nombre assez considérable d'exposants allemands qui s'inspirent, les uns, de de l'école hollandaise, les autres, des anciens maîtres flamands ou italiens, la plupart, de l'école parisienne moderne. Cette dernière tendance de l'Allemagne artistique, si étrange qu'elle soit, se manifeste surtout dans les sujets, où l'on remarque une absence presque complète de l'esprit et des mœurs germaniques. Les rares tableaux qui échappent à ce reproche peuvent se compter sans aucun effort de mémoire. C'est d'abord, une charmante toile de M. Grützner, représentant un gai compagnon, attablé dans un couvent de carmes. L'entourage monacal a la mine réjouie des jubilants propos du personnage, dont le rire communicatif se reflète sur les physionomies rougeaudes et grassouillettes des moines. L'expression hilarante et les attitudes variées de ce groupe extra-canonique sont prises sur le vif; une vraie scène humoristique admirablement enlevée. C'est ensuite un tableau d'un autre genre, signé Paul Hoecker, où la couleur locale allemande est scrupuleusement observée et qui représente les *Matelots à bord du navire de Sa Majesté.* Les peintures qui se ressentent des influences artistiques étrangères sont nombreuses. On peut placer en première ligne les portraits: celui en pied de l'historien Mommsen, œuvre de M. Louis Knaus, de Berlin, très compassée et fort dure de couleur, et celui du professeur Dollinger, exposé par M. Franz von Lembach, où l'on découvre d'incontestables réminiscences de Rembrandt. M. Bochman s'est aussi inspiré des anciens peintres hollandais, de même que M. von Gebhardt, dans sa *Résurrection de la fille de Jaïre,* M. Edmond Harburger, dans son *Médecin de campagne,* et M. Walther Firle, dans sa *Prière du matin à l'Orphelinat.* Ces deux dernières toiles offrent cependant une note personnelle et une tonalité peu commune, qui font un réel honneur à la section allemande. M. F. Uhde a choisi son modèle parmi les peintres de l'école moderne française. Mais il l'a fait avec goût, sans ostentation ni sensiblerie, en communiquant à sa composition une émotion vraie et juste, qui constitue avant tout une qualité originale. Son œuvre, une des meilleures de cette section, met en scène la tendre parole du Christ: *Laissez venir à moi les petits enfants.* Un autre tableau de valeur est l'*Arrestation à Monte-Carlo,* peint par M. Bockelman, de Dusseldorf. Le monde interlope qui fréquente une salle de jeu en vogue, les physionomies variées, les expressions caractéristiques, les émotions multiples et heurtées de la foule cosmopolite et énigmatique qui s'y presse, sont rendus avec une vérité de détails et une correction piquante qui laissent peu de chose à désirer. Enfin, quand j'aurai signalé un remarquable paysage printanier de M. Neubert, dont le dessin,

la lumière et le charme doux et pénétrant sont dignes de tout éloge, j'aurais, je crois, mentionné tout ce qui mérite de l'être parmi les tableaux exposés de l'Allemagne. Ni un bronze ni un marbre de la sculpture allemande du Salon n'est digne d'étude. M. Schweinitz a absolument manqué son buste de l'empereur Guillaume Ier, tandis que *Adam et Ève*, de M. Rumpf, et l'*Achille mourant*, de M. Ernest Herter, tiennent difficilement le milieu entre la statuaire modernisée et la caricature antique. Mieux vaut ne point parler des autres spécimens sculpturaux de cette section.

Angleterre.

Le compartiment anglais est pauvre. Certes, il ne peut donner aucune idée précise de l'ensemble de l'art britannique, mais il laisse au visiteur une impression bien singulière de cet art. Nulle trace, en effet, de ces admirables portraitistes dont Josué Reynolds, Lawrence, Gainsborough, Wilkie, semblent avoir emporté la tradition. Au premier aspect, on se croirait dans une galerie de tableaux anciens. L'influence qu'a exercée Van Dyck sur la peinture anglaise est encore bien visible; mais aujourd'hui les artistes de la Grande-Bretagne ont subi la contagion de l'exemple, certains d'entre eux suivent enthousiasmés le naturalisme français, certains autres s'inspirent comme ils peuvent des maîtres italiens. M. Alma-Tadema, aujourd'hui établi à Londres et fort dégénéré, a un tableau, une fête dionysiaque, dit-on, d'une facture connue et peu propre à soutenir la réputation de son auteur. Sir Frederick Leighton, directeur de la royale Académie, expose une grande femme nue qui se tresse les cheveux, en acajou, et une *Idylle* antique, d'un dessin élégant et d'un charme poétique irrésistible, malgré les excentricités de la coloration. Miss Clara Montabla a envoyé un tableau assez réussi: les *Pigeons de Saint-Marc*, et M. Pettie, deux portraits, non sans quelque valeur. Une toile historique: *Maurice de Nassau après la bataille de Nieuport*, et une marine de M. R. Morris, ont aussi des qualités solides. Cependant, les meilleures peintures de la section anglaise sont incontestablement les deux tableaux de M. Salomon-Salomon: une fantaisie orientale, représentant une jeune femme en blanc avec un enfant sur les genoux, et une scène biblique, *Ruth et Noémi*, deux pages exquises. Tout est harmonieux et parfaitement traité dans ces peintures, le coloris seul n'est pas irréprochable.

Autriche.

Le Salon d'Anvers aurait pu être favorisé des envois de l'empire austro-hongrois, mais c'est l'Autriche seule qui a exposé. La Hongrie brille par son absence. On chercherait donc en vain des œuvres de Munkacsy et de Matejko. En revanche l'Autri-

che, qui sous le rapport artistique tend à s'immobiliser, est représentée par quelques toiles magistrales. Néanmoins, il est désolant que ses peintres les mieux doués s'attachent aussi visiblement aux réminiscences des anciens maîtres et s'appliquent à imiter non-seulement le faire archaïque, mais même la patine et les tons brunis du temps. Parmi les tableaux importants de cette section, il convient de citer en premier lieu la *Condamnation de Jean Huss,* par M. Vaclav Brozik. C'est tout à la fois la plus grande toile de la section et celle dont la magnifique composition et le caractère dramatique l'emportent notablement sur ses rivales. L'ordonnance de ce tableau est parfaite; le groupement des personnages dénote une science sûre; la richesse du décor est bien proportionnée, le dessin d'une correction mathématique, la lumière exacte et distribuée avec art, la couleur d'une bonne facture, un peu noire par intervalles. Jean Huss a plutôt la physionomie d'un martyr que celle d'un coupable, et les figures des prélats du Concile de Constance reflètent les sentiments peu sympathiques qu'ils portent au célèbre hérésiarque. L'attitude majestueuse et impassible de l'empereur, assis sur son trône, le globe d'une main et le sceptre de l'autre, contraste admirablement avec l'émotion sous l'empire de laquelle on voit le autres personnages. Scène superbe et empoignante. Une autre œuvre historique — avec celle de M. Brozik, les deux seules du compartiment autrichien — est due à l'habile pinceau de Hans Makart, mort prématurément à Vienne l'année dernière. Son tableau représente une *Sieste à la cour des Médicis.* Remarquable sous plusieurs rapports, cette œuvre n'est pourtant pas, à beaucoup près, une des meilleures de l'artiste, qu'on tenait en Autriche pour le continuateur de Paul Véronèse, le premier maître de l'école vénitienne: le dessin semble lâché et la vigueur d'exécution des détails écrase un peu la composition principale. Côme de Médicis, assis à l'ombre, dans un jardin merveilleux de villa italienne, et entouré d'une cour brillante, écoute des troubadours et des poètes. Les riches costumes du temps ont fourni au peintre un prétexte pour faire valoir les beautés de sa palette. L'exécution est celle d'un maître; la distinction des figures et la légèreté du coup de pinceau excitent à juste titre l'admiration. M. Hans Canon, de Vienne, a subi l'attraction des gothiques italiens. Le tableau religieux qu'il a envoyé à Anvers, et qui est destiné à orner un oratoire privé, a pour sujet *La Vierge et l'enfant Jésus.* Deux anges se tiennent aux côtés de la Vierge; l'un porte un plateau avec une bague, l'autre joue d'un instrument à cordes. L'expression des figures est heureuse et bien rendue, mais la couleur est fausse et contre nature. Le même peintre expose un portrait de la comtesse Dubsky, où se trahit encore l'étonnante préoccupation de pasticher les anciens jusque dans l'attitude et le costume. Un peintre autrichien très à la mode, M. Henri Angeli, a envoyé le portrait de l'archiduchesse Marie-Thérèse, qui offre des défauts identiques et un anachronisme semblable. M. Franz Defregger, quoique appartenant à la même école, a su se pré-

server de la contagion. Il a exposé une toile d'un réel mérite, représentant *Andreas Hofer recevant au château d'Inspruck les cadeaux de François Ier*. Sans doute, la peinture se ressent d'un travail obstiné, d'une élaboration difficile, par suite elle est un peu sèche et un peu raide, mais elle dénote une indiscutable originalité. La composition aussi est digne d'éloges. Toutes les figures sont bien caractérisées et remarquablement dessinées; le personnage principal, ce grand patriote tyrolien, qui ne voulut point se rendre, malgré la signature de la paix, et lutta en désespéré jusqu'à la mort contre Napoléon Ier, devant lequel l'Europe entière tremblait alors, est traité de main de maître. Une vraie page d'histoire aux côtés ardents et lumineux. Les paysages, qui sont nombreux dans la section autrichienne, n'échappent pas au reproche d'imitation trop fidèle; à peine pourrait-on faire exception pour MM. Otto von Thoren et Unterberger, et aussi pour M. Dell'Aqua, Autrichien par son séjour à Trieste, bien qu'il soit Belge par acclimatation artistique.

BELGIQUE.

L'art vraiment flamand compte bien peu de représentants au Salon d'Anvers. On y voit cependant quelques tableaux appartenant à la grande peinture. Il va de soi que je n'entends pas indiquer par là la peinture de grande dimension, quoique notre Gouvernement, et un peu tous les Gouvernements peut-être, soit enclin à considérer comme des tableaux dignes des Musées ceux qui peuvent se mesurer au mètre carré, car il se montre toujours plus disposé à acquérir une grande toile qu'un tableau de chevalet, celui-ci renfermât-il même des qualités bien supérieures. A dire vrai, les artistes qui entament des sujets de grande taille visent toujours une place dans les Musées; mais encourager ces ambitions parfois peu fondées, c'est vouloir encourager le commerce du marchand de toile et en aucune façon l'art de la peinture. Les peintres belges qui sont restés fidèles au culte du genre historique sont, comme ailleurs, en petit nombre. Quelques jeunes talents ont pourtant réussi à se faire admettre dans les rangs, de plus en plus clairsemés, des peintres d'histoire dont les lauriers vieillissent. Parmi ces derniers, M. Ernest Slingeneyer, peintre-académicien-député, a exposé une grande composition, intitulée le *Dernier jour de Pompéi*. Une foule affolée fuit sous l'ouragan de cendres, de lave et de pierres brûlantes vomies par le volcan. La scène a une certaine grandeur, vue de loin, et le mouvement qui l'anime ne manque pas de style. Mais la coloration est mauvaise, exagérée, les poses sont plus dramatiques que correctes et la pluie de cendres et de pierres révèle plus d'artifice que d'art. Un autre peintre, dont la réputation devait suffire à son ambition, est M. Nicaise De Keyser, qui possède au Salon une vaste toile représentant la *Semaine sainte à Séville*. C'est un véritable cortège d'opéra qu'il fait défiler, sous forme de procession, dans

les rues de la ville espagnole; les personnages sont mal groupés, la scène est sans couleur et sans vie. Rien d'étudié dans ce tableau, où les Sévillans et les Sévillanes ont un aspect banal et où le jour n'a ni l'éclat ni la couleur que donne le soleil du midi. Enfin, M. Verlat, un professeur de l'Académie d'Anvers, dont le talent fut justement apprécié jadis, eût été mieux inspiré de s'abstenir. Le Salon compte trois tableaux de cet artiste. La *Première Famille chrétienne*, où la Vierge, l'enfant Jésus et saint Joseph sont représentés avec une vue des murs de Jérusalem, éclairés par les reflets du soleil couchant. Les portraits de la Sainte Famille offrent des qualités vivantes, mais n'ont rien du sentiment religieux que le peintre a bien certainement cherché à leur donner. Le coloris est excessif et la composition elle-même n'est pas parfaite. Un autre tableau a pour sujet *Barabbas préféré à Jésus* (Vox populi). Ici le peintre a eu la main un peu plus heureuse. Suivant le texte de l'Évangile à la lettre, il s'est particulièrement appliqué à donner de l'expression et de la couleur à la physionomie de Barabbas triomphant. Une plèbe en délire a soulevé celui-ci sur ses épaules, la populace hurlante s'agite tout autour et les Pharisiens assistent d'un air ironique à ce spectacle affligeant. La figure du Christ est intentionnellement reléguée au second plan, dans la pénombre, afin d'accentuer davantage l'antithèse, et dans le fond, une draperie soulevée par la main d'un esclave, laisse voir Pilate, sombre et préoccupé, arrêté sous le vestibule de son palais et jetant un regard inquiet sur le peuple égaré. M. Verlat a intitulé sa troisième toile *Golgotha*. Il y représente le Christ en croix, entre les deux larrons, au moment où, le flanc percé d'un coup de lance, Joseph d'Arimathie et Nicodème, arrivés la nuit avec leurs amis, s'apprêtent à déclouer son corps. La Vierge est assise au premier plan. Ce tableau est le plus mauvais des trois. L'exécution des détails est à peine digne d'un débutant. Les membres du Christ ruissellent de sang, la tête est sereine, mais pour faire contraste avec la figure du Sauveur expiré, celles des larrons sont convulsées, horriblement grimaçantes. Et cet affreux spectacle laisse impassible la physionomie de la Vierge, laquelle paraît étrangère à la scène. Le peintre semble aussi avoir cherché mal à propos un effet de lumière dans l'éclat projeté par une sorte de torche que porte un soldat. Les cuirasses et les casques brillent sous les reflets, qui éclairent également les figures du groupe réuni au pied de la croix. Cette distribution de la lumière est défectueuse: le Sauveur cesse ainsi d'être le sujet principal du tableau, contrairement aux autres éléments de la composition; cela constitue une faute incompréhensible chez un artiste expérimenté. Faire ressortir de semblables défaillances chez des peintres qui ont joui d'une légitime célébrité n'est point chose agréable; mais le talent, comme les forces de l'homme, a son apogée. L'art peut suivre une marche constamment ascendante; quant à l'artiste, il ne saurait toujours progresser; il doit sentir son heure et comprendre que le moment fatidique est venu pour

lui de faire place à d'autres. Plusieurs de nos grands peintres ont donné à cet égard un salutaire exemple. D'ailleurs, la jeune école est là, et c'est encore un beau rôle pour les aînés de faire profiter celle-ci de l'expérience acquise par eux. Le contingent fourni par nos jeunes artistes à la peinture d'histoire du Salon d'Anvers est déjà respectable. L'un d'entre eux — il n'a pas trente ans, — M. le comte Jacques de Lalaing, n'en est plus aux promesses. Après ses remarquables succès aux derniers salons de Paris et de Bruxelles, il expose deux belles pages, dont l'une est une primeur. M. de Lalaing est un peintre imbu des meilleures traditions; quoique jouissant d'une très grande fortune et appartenant à un monde où le culte des arts n'est pas toujours en honneur, il s'en est fait une carrière glorieuse et travaille avec l'ardeur et la conscience du plus modeste rapin. Les brillants et précoces succès qu'il a obtenus ne l'ont pas ébloui: ils n'ont servi qu'à le stimuler davantage. Il semble avoir adopté pour devise: « Lutter, lutter toujours, monter sans cesse. » Comme Marnix de Sainte-Aldegonde, un des types de la vieille noblesse flamande, il ne s'accorde aucune trêve: « Repos ailleurs. » Sa toile inédite, à laquelle on ne refusera ni la grandeur de conception ni la franche correction du dessin, représente un *Chasseur préhistorique*. Le sujet principal consiste dans une figure de chasseur des temps primitifs, bandant son arc. Il est entouré d'énormes molosses, ses compagnons de chasse et ses défenseurs; des arbres aux puissantes racines complètent le tableau. Le chasseur, demi-nu, est d'un modelé magistral; son geste est superbe de noblesse, son attitude dénote à la fois la force et la grâce. Les chiens préhistoriques qui l'environnent sont moins réussis; de formes trop massives; ils choquent par leurs proportions extraordinaires. Néanmoins, celui qui, étendu au premier plan, dresse sa tête de dogue hargneux, en vous regardant bien en face d'un air de défi, est magnifique. La couleur est bonne et harmonieuse, mais elle gagnerait à se rapprocher des tons vifs, chauds et vigoureux des anciens maîtres flamands. Le second tableau de M. de Lalaing est un *Portrait équestre*, conçu à la manière historique. Ce portrait, de grandeur naturelle, a été le coup d'éclat du dernier Salon de Bruxelles. Il représente un colonel de cuirassiers à cheval au milieu de ses hommes, pendant que le régiment fournit une longue étape. Cavaliers et bêtes se ressentent de la pénible chevauchée: l'allure est lente et sans gêne. Le colonel, enveloppé dans son grand manteau sombre, a la tête découverte et laisse librement flotter les rênes sur le cou de sa monture. La physionomie, vue de face, est admirable de naturel, d'expression et de ressemblance; c'est une œuvre d'une facture hors ligne, simple et originale, qui promet un maître. Un autre peintre de talent, qui a également deux tableaux au Salon, c'est M. Van der Ouderaa. Le premier a pour sujet la *Réconciliation judiciaire*. Une ancienne et singulière coutume d'Anvers voulait qu'après la perpétration d'un meurtre, le coupable qui se soumettait aux formes de la réconciliation judiciaire et faisait l'aveu de son

crime, serait amnistié et à l'abri de l'action publique. Le premier officier de l'Amman, lequel portait une longue verge de justice comme insigne de ses fonctions, désignait alors les personnes chargées de stipuler les conditions de la réconciliation. L'accord était sanctionné par une cérémonie publique et solennelle qui fait l'objet du tableau. A l'église Notre-Dame, devant l'officier de l'Amman, accompagné des arbitres, des greffiers et d'autres assistants, se présentent, d'une part, le meurtrier repentant, en chemise de toile, nu-pieds et nu-tête, tenant dans ses mains jointes un fétu de paille, symbole de la faiblesse et de l'humilité; d'autre part, le représentant de la famille de la victime, l'aîné de ses enfants ou, à leur défaut, son plus proche parent, entouré de tous les autres membres, vêtus de deuil. Le coupable prie respectueusement les parents du mort de lui accorder son pardon au nom de Jésus-Christ et de sa Passion. Le pardon accordé, le meurtrier reçoit le baiser de la réconciliation. Tel est l'ensemble du sujet retracé par la peinture. Ici, c'est la fille aînée de la victime qui remplit le premier rôle. Dans un coin, parmi les autres parents, le fils du mort, un jeune adolescent, a la main crispée sur son bonnet, la figure contractée par la douleur et fait de violents efforts pour triompher de l'esprit de vengeance qui cherche à le dominer. Cette attitude tranche à côté de la physionomie, où se lit la souffrance et la résignation, de la jeune fille s'avançant pour baiser l'assassin de son père. La composition est dramatique et impressionnante, et l'artiste en a fait ressortir avec bonheur tous les détails. Le second tableau du même peintre est intitulé le *Dernier refuge*, épisode de la furie espagnole à Anvers, en 1576. Une famille belge a cherché un asile dans un couvent de religieuses. Debout devant elle, l'épée à la main, son chef, un vieux gentilhomme, attend les envahisseurs étrangers, et se prépare froidement à défendre les siens au prix de sa vie; tandis que les religieuses cachent, dans des recoins obscurs, les vases sacrés et les ornements sacerdotaux. La porte cède sous les efforts de la soldatesque avide de sang et de pillage, et aussitôt une héroïque religieuse s'élance, le crucifix à la main, au devant des soldats et les fait reculer. Cette scène pleine de mouvement et de fougue est rendue avec une grande habileté. La tonalité et les clairs-obscurs en sont rigoureusement justes, le dessin est correct et d'une grande élégance. Les faits historiques, quand ils sont reproduits avec exactitude et talent, ont toujours un grand charme. M. Albrecht de Vriendt, dont la palette n'est pas sans ressources pourtant, n'a pas trouvé la note juste dans son tableau représentant le *Pape Paul III devant le portrait de Luther*. La composition est raide et la tonalité manque de chaleur. La figure du pape, placide, avec une certaine sévérité de parade, se détache habilement sur le fond de la toile. Quant au portrait en raccourci du chef de l'hérésie du XVIme siècle, il est sans caractère, quoique affectant la manière des peintres de l'époque. Le tableau du même artiste, ayant pour sujet *Charles VI*, a des qualités plus solides, mais n'est

pas irréprochable au point de vue de la couleur. Le roi joue aux cartes avec son *fou*, et le peintre a assez adroitement tiré parti de l'expression des physionomies des deux adversaires. M. Julien de Vriendt a exposé un tableau d'une poésie douce et pénétrante, intitulé: *Les derniers jours de la Vierge à Jérusalem*. La composition n'en est guère savante, mais le coloris, traité avec une modération qui n'exclut pas la chaleur, mérite des éloges.

Un tableau religieux, la *Vierge et l'enfant Jésus*, œuvre de M. Théophile Lybaert, de Gand, est conçu dans la même gamme, mais sous l'influence des gothiques. La Vierge est coiffée archaïquement d'une sorte de béguin du moyen âge, qui donne une apparence un peu bourgeoise à la physionomie de la Mère de Dieu. Ce dernier peintre expose aussi une toile historique: *Un épisode de la guerre des paysans campinois*. Après le combat d'Herenthals, dans lequel les sans-culottes avaient eu le dessus, tous les patriotes trouvés les armes à la main furent traduits, pour la forme, devant une cour martiale et livrés ensuite à un piquet de troupes républicaines, chargé de les fusiller au fur et à mesure qu'ils sortaient du tribunal. Le peintre s'est attaché à donner aux patriotes une contenance courageuse et résignée, et il a dépeint les républicains sous des dehors débraillés et sanguinaires; l'intention se conçoit, mais la scène est froide et des détails secondaires, sans la moindre importance dans le tableau, sont trop soignés et par suite paraissent trop en évidence. Beaucoup de jeunes peintres prêtent le flanc à pareille critique, qu'un peu plus d'entente de la composition et un goût plus sûr feraient aisément éviter. Une page patriotique, traitée dans la forme moderne, est celle où M. Van Hammée représente *Campenhout chantant pour la première fois sa Brabançonne*. La scène se passe dans un café de Bruxelles, connu alors sous le nom de café Cantoni et aujourd'hui sous le nom de Coffy. L'auteur de notre air national, debout au milieu de l'assistance. chante avec sentiment et communique son enthousiasme à ses auditeurs. Cela est parfaitement rendu; la physionomie et les hommes de 1830 y sont reproduits avec une grande vérité de détails et de couleur, on sent, à les voir, que la fibre du patriotisme vibrait fortement en eux. Ces conditions de sentiment, de temps et de lieu font complètement defaut à une œuvre dans laquelle M. Hamman a mis en scène *Rubens chez Marie de Médicis*. Le grand maître flamand y est représenté au moment où il soumet ses projets pour l'exécution de la galerie des Médicis, au Louvre. Ce tableau n'est certes pas digne de son sujet; la peinture en est d'une faiblesse extrême et la composition d'un intérêt absolument nul.

De même que dans plusieurs sections étrangères, c'est la peinture de genre et le paysage qui comptent le plus grand nombre d'exposants dans le compartiment belge du Salon d'Anvers. Le plus vanté de nos peintres de genre est sans contredit M. Alfred Stevens, lequel, avec un talent incomparable et essentiellement flamand ne fait que des tableaux parisiens. Depuis longtemps d'ailleurs il habite la capitale de la France. A toutes

les expositions nationales et internationales qui se sont succédé à Paris, Bruxelles, Amsterdam etc., M. Alfred Stevens a remporté des succès triomphants. Ces succès, il les doit à ses exquises qualités, à son style admirable, d'une simplicité qui atteint du coup à la grandeur, à sa palette splendide, dont les colorations aussi nouvelles qu'imprévues, d'une fraîcheur et d'une distinction inimitables, ont un charme irrésistible; malheureusement, avec tout cela, il les doit un peu aussi à sa peinture fantaisiste et à la mode, d'un chic exclusivement français, délicate, parfumée, superficielle et romantique. Vous y trouverez le brillant des couleurs flamandes, la facilité d'exécution des anciens maîtres, seulement n'y cherchez point la vigueur de leur coup de brosse, pas plus que la profondeur de leur conception; c'est une peinture toute féminine, attrayante et affriolante, leste autant que correcte et gracieuse, faite pour plaire aux natures nerveuses et sensibles, mais qui n'aura aucune prise, malgré sa magistrale virtuosité, sur les caractères sérieux et fermes, ni sur les cœurs virils. Un écueil pour M. Alfred Stevens sera toujours sa prodigieuse habileté; s'il n'y prend garde, il se trouvera fatalement entraîné vers ces tableaux d'une désastreuse modernité qui sont plutôt de l'imagerie que de la peinture. L'art dans ces œuvres-là est sacrifié à des considérations secondaires, indignes d'un grand artiste. Pour les peintres de cette école nouvelle, la nature ne compte plus. Il leur suffit de dessiner des figures, de chercher des prétextes à toilettes pour leurs sujets, de faire valoir les étoffes dont ils les couvrent ou dont ils les entourent, de découvrir des physionomies excentriques ou d'une étrange originalité, car tout est là. Ce sont aussi des figures originales que M. Alfred Stevens a voulu peindre dans ces derniers temps, et en dépit du grand talent avec lequel il les a présentées dans ses tableaux, leur entourage n'est que du décor. Tels sont: *Chant passionné*, *Une douloureuse certitude*, *La Lettre*, *Devant le miroir*, *La Sirène*. A ne tenir compte que des qualités picturales, ces toiles offrent une délicieuse symphonie, pleine de jeunesse et de beauté, où l'harmonie des lignes ne le cède point à la splendeur des tons. Mais en revanche quelles créations fantasques! *La Sirène:* une femme, aux cheveux d'étoupe, dans une baignoire en marbre rouge, ne laisse émerger que la tête, l'épaule et des bras nus et frêles. La chair d'une pâleur mate semble frissonner au contact de l'eau; l'ovale charmant du visage, montre des yeux d'opale irisés de vert, au regard mystérieux et perdu, et, détail tout parisien, un anneau orné d'une turquoise, placé sur le rebord de la baignoire, fait illusion. *Devant le miroir:* une jeune veuve en noir, svelte et élancée, à la peau transparente, à la chevelure fauve, rentre de la promenade. Son chapeau de paille, négligemment jeté sur une chaise, elle s'est accoudée devant sa glace, qui lui renvoie ses traits fins et animés. *La Lettre:* une jeune femme à la mode, en robe bleue, assise dans un jardin, regardant le spectateur d'un air concentré et abattu, froisse une lettre qu'elle vient de lire. Ainsi des autres. M. Alfred Stevens est le peintre attitré

des femmes, des femmes élégantes et mondaines, dont il a fait l'objectif de ses études; c'est encore le peintre préféré des boudoirs capitonnés et des somptueux salons. Par aventure, il s'est fait aussi mariniste. Sa merveilleuse palette lui a fourni les tons chatoyants et prismatiques d'une mer azurée et ensoleillée, une mer comme on la souhaiterait aux portes des boudoirs et des salons, bien calme et bien docile, propre à se plier aux caprices des fées parisiennes que le maître-peintre promène sur ses bords. Tous les tableaux de M. Alfred Stevens constituent en réalité des morceaux de peinture splendide, des œuvres qui attirent et séduisent par l'éclat, l'harmonie, la transparence du coloris; mais ils frappent plus qu'il n'émeuvent, ils étonnent plus qu'ils ne touchent. Combien n'est-il pas regrettable qu'une nature d'artiste aussi affinée, aussi complète, s'obstine à se renfermer dans des préciosités antinaturelles, qui ne deviennent tolérables qu'à cause de son mâle talent! M. Florent Willems, dont les sujets, dans des limites plus raisonnables, appartiennent à la même école, n'échappe pas toujours à l'afféterie, bien que sa valeur artistique soit également hors de conteste. Il est certain toutefois qu'un artiste qui s'applique à un genre bien défini, s'il parvient à mettre de la variété dans ses sujets, a plus de chances qu'un autre d'arriver à la maîtrise. Témoin, M. Verhas, le peintre des enfants, qui connaît tous les secrets des grâces naïves et primesautières du jeune âge, qui a fouillé la source des larmes et des sourires de l'enfance, avec quelle profondeur d'expression et quelle aimable délicatesse de touche il rend ces petites têtes blondes ou brunes. Deux jeunes peintres d'Anvers, exposant, si je ne me trompe, pour la première fois, ont au Salon des envois fort remarquables, même à côté des toiles magistrales dont je viens de parler. C'est d'abord M. Charles Mertens: son *Imprimerie en taille douce* justifie de tout point l'admiration des visiteurs. Deux ouvriers sont au travail. L'un courbé sur le marbre tamponne d'encre une plaque de cuivre; l'autre, debout, examine attentivemment une épreuve encore humide. Cette scène d'intérieur est éclairée par le jour de deux lucarnes, qui tamisent la clarté dans l'atelier et sur les presses. L'effet est saisissant de réalité et le mouvement des deux personnages d'un naturel auquel il n'y a rien à reprendre. C'est ensuite M. Léon Brunin, qui expose: *Chez l'empailleur*, une toile d'un dessin souple et châtié, où l'observation est parfaite et se trouve aiguisée à propos d'une pointe d'humour; de plus, la coloration a quelque chose de distingué et de vivant. Cette toile promet un excellent artiste à la phalange anversoise. Au nombre de celle-ci, on remarque M. Jean Stobbaerts, un peintre de bonne école, mais qui a le fâcheux travers de choisir de préférence des sujets d'une crudité parfois choquante. Sa *Boucherie*, par exemple, un excellent tableau, met trop en lumière les détails déplaisants que comporte le sujet. Sauf cette restriction, il n'y a qu'à louer l'œuvre, pleine de vigueur et de hardiesse heureuse; Jordaens, s'il était de notre siècle, ne la désavouerait pas. Une vache gît, immobilisée

par des liens attachés à un anneau du plafond : deux bouchers se trouvent accroupis sur la bête ; l'un maintient la tête, tandis que l'autre, d'un violent coup de couteau, a fait au robuste cou de l'animal une large et profonde entaille ; le sang, d'un rouge sombre, s'en échappe à gros bouillons, que reçoit un baquet placé à terre. Voilà le tableau. On en a vite assez de ce spectacle d'un réalisme cherché ; on sent que par la blessure béante, ouverte dans les chairs vives, admirablement peintes, la vie s'écoule avec le sang, et cette brutale saignée répugne facilement, malgré la majestueuse habileté du pinceau qui a voulu l'interpréter. Les peintres de paysages, dont le contingent est considérable au Salon, montrent aussi quelques bonnes toiles. Peut-on ranger dans le nombre celles de M. Lamorinière, artiste anversois très choyé, dont l'envoi se compose bien d'une douzaine de tableaux ? Évidemment, sous le rapport des couleurs et des ressources de la palette, il ne manque pas de talent ; mais pour cet artiste la nature est ordonnée comme il convient dans un ménage bien rangé. Voyez ses paysages : chaque chose y a sa place déterminée et invariable : ici, la colline, là, la vallée, au milieu un bouquet d'arbres pour marquer plus clairement où finit l'une et où commence l'autre ; dans un coin la chaumière, entourée d'un enclos bien carré ; les champs ont une forme régulièrement géométrique, le gazon est net de toute souillure, rasé court et d'un vert fade ; tout est propre, soigneusement peint, dans le ton voulu, sans discordance ni fausse note, mais cela manque de vie, ce n'est pas la nature. Le peintre méticuleux à l'excès, quelque riches que soient ses pinceaux, dépasse le but ; il n'accorde rien à l'imagination, ne fait grâce ni d'un brindille d'herbe, ni d'une feuille morte ; ses arbres s'alignent d'une façon uniforme et inerte, sous un ciel trop supérieurement étudié ; c'est de la peinture si l'on veut, c'est même une peinture savante, mais ce n'est point de l'art. Pas d'art sans poésie ; pas de poésie sans les beautés agrestes, imprévues, rayonnantes, de nos champs, de nos prés, de nos bois. Peu importe que ces beautés-là soient rendues d'un coup de brosse simple et brutal, pourvu que les harmonies éternelles de la nature s'y rencontrent, que ciel et terre vous communiquent les émotions douces, rafraîchissantes, joyeuses et réconfortantes que font naître, aux champs, dans le cœur le moins poétique, l'aube d'un jour plein de soleil ou une belle soirée d'été. C'est ainsi que le comprend M. Franz Courtens dans son *Retour de l'Office* : ces villageois qui reviennent, après vêpres, devisant, riant, par le joli chemin bordé de haies vives ; ainsi encore dans son *Escaut*, dont l'eau étincelle et miroite en reflétant ses rives, le long desquelles passent lentement les remorqueurs. Comme c'est calme, clair, naturel et empoignant ! certes voilà un peintre de grande race, un vrai paysagiste. Le compartiment belge, dans ce genre de peinture, renferme encore quelques bons tableaux, qui, avec moins d'autorité peut-être, offrent cependant des qualités analogues. Mme Marie Collart traduit d'une touche toute personnelle, fortement sentie et parfaitement exacte le

charme mystérieux de la vie des fermes. L'existence intime et paisible de la campagne est dépeinte dans ses tableaux avec une attrayante spontanéité qui repose. Les vergers, les granges, les arbres, les étables, jusqu'au fumier et à la population des basses-cours, ont des airs souriants qui plaisent et feraient aimer les aspects prosaïques des humbles demeures champêtres par nos citadins les plus blasés. M. Cosemans, avec son *Ruisseau sous Bois*, M. Asselbergs, avec son *Village brabançon*, ont trouvé la même note contenue, juste et émue. D'autres exposent des vues automnales et hivernales, des paysages printaniers, savoureux et vibrants, où tout parle et rayonne. Le *Verger*, de M. Henri Van der Hecht, et son beau *Moulin à eau*, d'un coloris si vrai et d'un faire si crâne, donnent un accent plus vivace à la vie des champs. Le *Mois de janvier*, de M. Verstraete, est conçu dans une autre gamme. A travers la campagne, couverte de neige, qu'aucun chemin ne sillonne encore, le curé, précédé de l'enfant de chœur, porte le viatique. Une pauvre petite fille, celle sans doute qui est allé chercher le prêtre pour son père ou sa mère à l'agonie, suit tête baissée, en essuyant ses larmes avec son tablier. C'est simple et cela émeut; c'est la réalité prise sur le fait, d'un bon goût et d'une vérité qui laisse des traces dans le souvenir. Avec une autre manière et un cachet individuel bien caractérisé, M. Alfred Verwée est le peintre des gras pâturages. Sa pâte forte et large s'y prête à merveille et son tempérament artistique l'y porte, à tel point que sa personnalité frappe à première vue dans toutes ses œuvres. Son *Beau pays de Flandre*, comme ses nombreux paysages, aux prairies luxuriantes, peuplées de vaches admirables et de superbes étalons, rappelle toujours le même talent et la même exécution picturale. L'école hollandaise, qui est une sœur germaine de l'école flamande, l'emporte toutefois actuellement sur celle-ci et de beaucoup par ses paysagistes. J'en puis dire autant pou ses peintres de portraits, car, en toute franchise, la Belgiqueraujourd'hui, dans le portrait, se montre inférieure non-seulement à la Hollande, mais aussi à l'Angleterre, à l'Autriche, à la France. Cela ne veut point dire que l'art belge ne compte pas quelques portraitistes d'un sérieux talent, mais ils n'ont pas acquis encore la perfection de leurs devanciers, ni la correction magistrale de certains de leurs rivaux étrangers. Parmi nos maîtres vivants, arrivés à l'âge du repos, plus d'un cependant pourrait guider dans la bonne voie: en effet, plus d'un a su former des élèves de grand avenir, comme ce pauvre Agneessens, l'espoir de l'art national, qui avait atteint déjà l'ampleur de style, d'expression et des tons des peintres caractérisant une école, et des mains duquel une mort impitoyable a arraché pinceaux et palette.

La sculpture est représentée dans la section belge par quelques œuvres d'éclat. Le *Dompteur de chevaux*, de M. Thomas Vinçotte, est un groupe d'une bien rare vigueur. L'homme est placé entre deux coursiers fougueux qui s'efforcent de lui échapper. L'un s'est cabré, presque debout, les sabots de devant

en l'air, de façon à faire plier les articulations des pieds de derrière qui supportent tout son poids ; l'autre, baisse brusquement la tête, afin de se dérober ainsi à la main de son conducteur. Homme et chevaux forment un ensemble d'une incomparable puissance, d'une énergie sauvage, dont les mouvements, les raccourcis, les détails anatomiques sont d'un effet sans pareil. Le jeu des os et des muscles est saisi et rendu avec un rigueur scientifique qui produit l'illusion la plus complète. On ne saurait imaginer un morceau de sculpture plus impressionnant et plus réussi. Le *Coureur*, de M. Jef Lambeaux, n'a pas moins de caractère. Le sujet en a été puisé dans la légende qui se rattache à l'origine de la ville d'Anvers. Un jeune Romain a terrassé et tué Antigone et s'élance pour jeter dans l'Escaut la main du géant, afin de rompre le charme. Ce coureur est modelé avec une hardiesse inouïe : lancé en pleine course, une jambe levée, le corps présente une ondulation dont la souplesse et le naturel frappent au point qu'on s'étonne de ne point voir se poursuivre l'allure acquise. D'un genre plus calme, mais non moins artistique, est la figure exposée par M. Julien Dillens. Nue et effeuillant des roses, elle est agenouillée sur une tombe. Cette gracieuse élégie est pleine de sentiment et de poésie, d'une élégance et d'une pureté d'exécution qui tient de la maîtrise. Nul exemple ne saurait mieux démontrer que la statuaire ; si elle ne dispose pas des mêmes ressources que la peinture, peut néanmoins, le talent aidant, traduire tout aussi clairement les pensées les plus intimes et les émotions les plus profondes du cœur.

ANATOLE BAMPS.

(*La fin à la prochaine livraison*).

L'ITALIE

ET

LA CONFÉRENCE DE CONSTANTINOPLE

Le *Livre vert*, d'une cinquantaine de pages, que M. de Robilant vient de présenter aux Chambres italiennes répand quelque lumière sur les événements qui se sont déroulés en Orient depuis la révolution de Philippopoli jusqu'au commencement des hostilités entre la Serbie et la Bulgarie. On se souvient de l'émotion produite par la nouvelle soudaine des faits du 13 septembre. C'était, au moment où l'Europe s'y attendait le moins, le réveil de la question d'Orient; c'était, après sept ans à peine, la ruine de l'œuvre laborieuse du Congrès de Berlin. Le traité de 1878 avait manifestement indiqué l'intention des grandes puissances européennes d'établir un certain équilibre politique entre les peuples qui habitent la péninsule des Balkans. L'union bulgare, si elle était venue à s'accomplir, aurait rompu cet équilibre. La seule possibilité lointaine qu'elle pût se faire, suffirait à éveiller les sentiments de jalousie et d'inimitié des autres peuples. La presse et l'opinion publique, à Athènes et à Belgrade surtout, se montraient surexcitées; le Gouvernement hellénique et le Gouvernement serbe paraissaient se préparer aux plus graves résolutions. Non-seulement l'ordre établi en Orient était compromis, mais la paix de l'Europe semblait sérieusement menacée.

Les grandes puissances mesurèrent dès le premier jour la gravité de la situation. Toutes se montrèrent également désireuses de prévenir des maux plus considérables, aussi bien celles dont les intérêts sont plus directement engagés en Orient, que celles qui n'ont, comme l'Italie, d'autre préoccupation que le maintien de la paix générale. Le 21 septembre l'ambassadeur d'Angleterre près la cour du Quirinal demandait au cabinet italien s'il était disposé à adresser d'énergiques remontrances au Gouvernement bulgare pour le rappeler au respect du traité de Berlin (Doc. n° I). Deux jours plus tard, l'ambassadeur de Russie faisait, à son tour, connaître à la *Consulta* que le Gouvernement impérial désapprouvait de la manière la plus absolue et la plus formelle les agissements du prince Alexandre et proposait une action commune des puissances pour maintenir la question sur le terrain diplomatique et éviter une effusion de sang qui aurait pu devenir le signal d'une conflagration (Doc. n° II).

De l'attitude de la Turquie dépendait, en ce moment, la paix ou la guerre immédiate. Cette attitude fut correcte et prudente. Dans un télégramme adressé au Sultan, le prince Alexandre, en informant S. M. impériale des événements qui venaient de se passer, déclarait que la réunion de la Roumélie orientale à la Bulgarie n'avait aucun but hostile au Gouvernement ottoman dont il reconnaissait la suzeraineté; le prince suppliait donc le Sultan de sanctionner une union qui répondait aux désirs du peuple bulgare et dont sa souveraineté n'aurait à souffrir aucune atteinte. Malgré ces déclarations, le Gouvernement ottoman aurait pu se faire fort de ses droits et intervenir, en vertu de l'article 16 du traité de Berlin, pour mettre fin au désordre par les armes et rétablir la province dans la position que lui avait créée cet acte international. Il eut la sagesse de n'en rien faire. Il préféra recourir aux puissances signataires du traité et demander leur intervention bienveillante en vue de rappeler et de ramener, au besoin, le prince de Bulgarie au respect de ses véritables devoirs (Doc. n° III). En faisant appel ainsi à l'action diplomatique des puissances, le Sultan ne laissait pas de prendre sur son propre territoire les précautions nécessaires pour éviter que le mal n'empirât en s'étendant, pour empêcher que le mouvement de la Roumélie ne gagnât de proche en proche d'autres provinces de l'empire.

Dès les premières ouvertures faites par les autres puissances, le cabinet italien s'était placé résolument sur le terrain de la légalité en désapprouvant la violation du traité de Berlin commise par le Gouvernement bulgare (Doc. n° IX). Il avait nettement marqué, par l'entremise de M. Malvano, alors secrétaire général du département des affaires étrangères, son désir que le *statu quo* en Orient, basé sur des stipulations portant la signature des plénipotentiaires italiens, fût maintenu. Il avait exprimé l'espoir que la crise actuelle se terminerait sans effusion de sang, et s'était déclaré prêt à s'associer à toutes les démarches qui, visant à rétablir l'ordre troublé et à prévenir la guerre, obtiendraient l'assentiment unanime des grandes puissances. Tel était le sens précis de la réponse, donnée en termes presque identiques aux représentants de la Grande-Bretagne et de la Russie (Doc. n°s V et VI).

Il fallait aviser au plus pressé, car l'on sentait bien qu'il y avait péril en la demeure. Le cabinet austro-hongrois proposait donc que, pour circonscrire avant tout le mouvement et l'empêcher de se propager au delà des frontières bulgares et rouméliotes, les puissances fissent des démarches pressantes auprès du prince Alexandre. C'était trop peu aux yeux du Gouvernement français, justement préoccupé de l'agitation menaçante qui se produisait à Belgrade et à Athènes. M. de Freycinet demandait que l'on ne s'en tînt pas aux démarches proposées auprès du prince de Bulgarie, mais que l'on en fît d'analogues auprès des Gouvernements serbe et hellénique pour les inviter à prévenir ou réprimer toute manifestation qui pût avoir un contre-coup dans les provinces de l'empire ottoman. Le cabinet de Rome reconnaissant dans cette proposition une mesure de

sage précaution, était prêt à s'y associer. Mais il désirait, en cela aussi, qu'il y eût assentiment unanime des puissances; la première condition du maintien de la paix générale étant, à ses yeux, l'accord des grandes puissances. La proposition française rencontra l'approbation de tous, et les représentants italiens à Athènes et à Belgrade reçurent l'instruction, comme leurs collègues de France, de Russie, d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne et d'Angleterre, d'adresser à ces deux cabinets des recommandations de prudence (Doc. nᵒˢ XI et XII), qui furent renouvelées plus tard sous forme collective (Doc nᵒ XXXII et suiv.) Quant au Gouvernement roumain, son attitude ne cessait d'être correcte et réservée. Le bruit ayant couru d'une alliance entre la Roumanie et d'autres États orientaux, le cabinet de Bukharest s'était empressé de le faire démentir de la manière la plus absolue.

Partant du même principe que le cabinet de Rome et reconnaissant comme celui-ci la nécessité de l'accord des puissances pour prévenir les maux graves dont l'Europe semblait menacée, la Russie proposa, sur ces entrefaites (26 septembre), que sans convoquer une conférence formelle, les puissances invitassent leurs ambassadeurs à Constantinople à se réunir pour concerter le langage à tenir, au nom de l'Europe, en vue de sauvegarder la paix menacée, de prévenir l'effusion du sang et de donner aux puissances le temps d'aviser. Là encore, la réponse du Gouvernement italien ne pouvait être douteuse. Soucieux de maintenir en Orient le *statu quo* fondé sur le traité de Berlin, il acceptait sans hésitation que l'ambassadeur du roi à Constantinople prît part à la réunion proposée par le cabinet de Saint-Pétersbourg, du moment où tous les autres représentants y seraient également autorisés. Des instructions télégraphiques furent expédiées dans ce sens au comte Corti.

Il est peut-être temps de dégager des faits précédemment exposés, les principes dirigeants de la politique italienne dans cette courte, mais grave période. Du jour où l'ordre existant est inopinément troublé en Orient jusqu'à celui de la réunion des ambassadeurs, l'Italie n'a qu'un but: la paix. Elle aurait voulu que le *statu quo*, créé par le traité de Berlin dans la péninsule des Balkans, ne fût point compromis, afin que les jeunes États de l'Orient eussent le temps d'asseoir plus solidement leurs institutions, de développer leurs ressources naturelles, etc. Du moment où l'ordre avait été troublé, les efforts de l'Italie devaient tendre au rétablissement de ce *statu quo* qui lui semblait bienfaisant et nécessaire, et dont elle-même, comme les autres grandes puissances, s'était faite, en quelque sorte, garante par la signature de ses plénipotentiaires au traité de Berlin. Pour parvenir à rétablir le *statu quo*, il fallait, avant tout, empêcher toute nouvelle extension du mouvement perturbateur, tout conflit sanglant, même localisé. Et l'Italie s'associa aux démarches dirigées dans ce double but. En avisant aux maux qui troublaient la péninsule des Balkans, il fallait prudemment éviter tout ce qui pouvait rompre l'accord des grandes puissances et donner naissance ou occasion à des conflits d'une portée plus grave. Voilà pourquoi l'Italie ne s'associe aux dé-

marches proposées que lorsqu'elle a l'assurance que ces démarches sont unanimes. Si cette unanimité venait à faire défaut, elle retrouverait, pleine et entière, sa liberté d'action, et se rangerait immédiatement — il n'y a aucun doute à cela — du côté des puissances les plus intéressées à faire triompher la cause de la paix, les plus en mesure d'assurer ce triomphe.

En veut-on la preuve? Le *Livre vert* nons la fournit. Lorsque la conférence est à la veille de se réunir et que le comte Corti demande des instructions sur l'attitude à prendre dans la question de la Roumélie orientale, le jour où elle viendrait sur le tapis, le cabinet de Rome télégraphie à son représentant que toute proposition doit être prise par lui *ad referendum*; qu'il est cependant autorisé à s'exprimer favorablement, en son nom personnel, à toute proposition qui rencontrerait l'approbation unanime de ses collègues. Dans le cas où l'unanimité ne serait pas obtenue, le comte Corti peut se rallier, toujours en son nom personnel, aux propositions auxquelles l'adhésion de l'ambassadeur d'Allemagne serait assurée. Une partie de la presse italienne s'est trompée sur le sens exact de ces instructions, de la dernière surtout. On a voulu n'y voir que la résolution d'emboîter le pas, coûte que coûte, d'un puissant allié. On n'a pas réfléchi, qu'à défaut d'unanimité, les puissances qui n'ont d'autre but que la paix doivent marcher côte à côte avec l'Allemagne et lui prêter main forte. On n'a pas réfléchi que l'Allemagne, qui veut réellement le *statu quo* en Europe et qui l'a prouvé en mainte circonstance, est peut-être, de toutes les grandes puissances, la moins directement intéressée dans les questions qui s'agitent aujourd'hui, et par conséquent celle dont la grande autorité peut le plus sûrement empêcher les causes de conflit de se produire. Les alliances mêmes ajoutent à l'influence que sa position prépondérante en Europe lui permet d'exercer. Étroitement unie à l'Autriche-Hongrie d'un côté, à la Russie de l'autre, elle emploiera toutes les ressources de sa diplomatie à écarter, à éloigner les occasions de dissentiment entre ces deux cabinets, dont les intérêts sont opposés et dont l'influence est rivale dans la péninsule balkanique. L'Italie voulant et souhaitant la fin de tout conflit en Orient, mais voulant surtout la paix générale, ne saurait donc concourir plus puissamment à en assurer le maintien qu'en se tenant unie à l'Allemagne et en l'aidant à prévenir et empêcher ce qui constitue pour l'Europe le danger le plus grave.

La préoccupation d'un conflit à éviter entre l'Autriche-Hongrie et la Russie et le juste et très légitime souci de conserver sa liberté d'action, en cas de complications, sont dans toute cette phase les deux pensées maîtresses de la politique italienne. La seconde apparaît dans les instructions si prudentes données au comte Corti de n'accepter toute proposition, même unanime, que *ad referendum* (Doc. n° XX). La première, démontrée déjà par l'autorisation donnée au même ambassadeur de s'exprimer favorablement, en son nom personnel, sur toute proposition qui rencontrerait l'approbation du représentant de l'Allemagne, l'est encore davantage par l'adhésion immédiate du cabinet de Rome à l'accord existant entre Vienne et Saint-Pétersbourg

quant à la solution à donner à la question bulgare sur la base du *statu quo ante* (Doc. n° XXX). Cet accord venait d'être négocié à Vienne entre le comte Kalnocky et le prince Labanoff. Il établissait que si la déclaration collective concertée dans les réunions des ambassadeurs n'avait pas d'effet suffisant, l'on proposerait la réunion d'une conférence à Constantinople avec la participation de la Porte. La conférence aurait pour mandat d'étudier et de concerter les moyens les plus propres au rétablissement du *statu quo ante*, la formule de l'intimation à adresser au prince pour le sommer de se retirer de la Roumélie, et le compte à tenir des vœux des populations rouméliotes. L'invitation formelle à la conférence vint, cette fois encore, de la Russie. L'Italie, disposée à accepter tous les moyens propres à amener la pacification et à garantir la paix, subordonne encore, pour être fidèle jusqu'au bout à la ligne de conduite adoptée, son adhésion à celle de l'Allemagne (Doc. n° XXXI). Cette adhésion acquise, celle de l'Italie est assurée.

Le malheur voulut qu'au moment où la conférence était sur le point de se réunir, l'attitude de plus en plus belliqueuse de la Grèce et en particulier de la Serbie fît pressentir l'imminence du conflit local que l'on avait essayé d'éviter. La Serbie reçut-elle des encouragements secrets? On peut le soupçonner, mais non le prouver. La Turquie sollicita la réunion immédiate de la conférence, pressée comme elle était d'arriver à une solution de la question bulgaro-rouméliote avant que de nouvelles complications ne surgissent. A ce moment encore la politique italienne s'inspire des principes que nous avons précédemment mis en relief. Les instructions de M. de Robilant sont précises: le comte Corti doit marcher de concert et en plein accord avec le représentant de l'Allemagne dont l'action conciliante est assurée, et qui ne peut avoir d'autre but que de maintenir la bonne harmonie entre la Russie et l'Autriche-Hongrie. Mais en mettant le maintien de la paix au-dessus de toutes ses préoccupations, l'Italie ne saurait oublier les principes libéraux qui ont eu une si large part dans sa renaissance politique. Le général de Robilant exprime nettement le désir que la conférence ne néglige pas de prendre en considération attentive les véritables intérêts des populations rouméliotes et cela principalement dans le but d'établir une situation qui présente des chances de durée (Doc. n° XLI). « Les événements se suivent de jour en jour, dit-il dans un autre document (Doc. n° L), et la situation se modifie avec eux. Mais précisément pour cela, je suis convaincu de la nécessité suprême, pour le maintien de la paix, de conserver l'accord le plus complet et le plus étroit entre les grandes puissances.... »

L'action diplomatique est toujours lente. Cette lenteur qui est aussi de la pondération, est à la fois une de ses qualités et un de ses défauts. Dans la conférence de Constantinople ce fut un défaut. Elle s'ouvre le 6 novembre dans le kiosque impérial de l'arsenal de Top-hané. Mais ses travaux procèdent avec l'allure habituelle. Aucune résolution n'est prise, ce qui affaiblit dans l'esprit du roi Milan l'espoir d'un retour au *statu quo ante* dans la Roumélie orientale. L'armée serbe est sous les armes:

elle ne peut ni demeurer inactive, ni être démobilisée à moins que l'armée bulgare ne le soit aussi. L'entrée des Serbes en Bulgarie semble imminente. L'Autriche-Hongrie et l'Italie réunies pressent les travaux de la Conférence (Doc. n° LV). Ceci se passe le 9 novembre. Quatre jours plus les hostilités ont commencé. Une autre phase historique est ouverte.

L'impression reçue par la lecture du *Livre vert* consacré à la Roumélie est pour tout homme impartial la suivante : l'Italie a voulu la paix — la paix en Orient et surtout la paix générale, si malheureusement, comme il est arrivé, un conflit localisé devait éclater. Tous les efforts du Gouvernement italien, avant comme après la venue de M. de Robilant au pouvoir, ont été dirigés dans le but de faire triompher la cause de la paix, et ces efforts ont été incessants, loyaux et sans arrière-pensée. Il a suivi, sans dévier un instant, la ligne de conduite qu'il s'était tracée, cherchant avant tout l'accord des grandes puissances, prêt à se rallier, si cet accord général faisait défaut, aux puissances qui paraissaient donner les plus sérieuses garanties à la cause de la paix. Si l'on sait lire non-seulement dans les lignes, mais aussi entre les lignes, la phase de la crise orientale que nous venons de suivre a amené un groupement de puissances, animées toutes, du moins en apparence, des mêmes sentiments pacifiques. Le groupement se compose de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Autriche-Hongrie et de la Russie. Tant que ce faisceau de forces restera uni, la paix générale sera assurée. Deux de ces puissances ont — qu'on le remarque bien ! — des intérêts opposés. Si ces deux éléments et ces deux forces qui semblaient devoir agir dans des directions divergentes, sinon directement contraires, en sont venues à procéder de concert dans une direction commune, c'est grâce à l'œuvre bienfaisante de cohésion et d'union étroite exercée, sans trêve ni relâche, par les deux autres. L'action commune de l'Allemagne et de l'Italie a donc été, pendant deux mois, un appoint considérable au maintien de la paix.

De nouveaux événements pourront rendre vains ces efforts méritoires. Aujourd'hui et demain de nouvelles complications, que l'on tâche encore de conjurer, peuvent éclater. Les dissentiments comprimés peuvent se redresser menaçants ; les passions endormies peuvent se réveiller. L'inquiétude que l'Europe éprouve en ce moment ne montre que mieux, et le danger qu'elle a couru depuis le jour où la révolution rouméliote a éclaté, et la clairvoyance des Gouvernements qui, comme le cabinet italien, ont depuis lors déployé tout leur zèle et toute leur sollicitude à faire avorter en germe les causes de conflit. Si la guerre venait par malheur à éclater — *quod di omen avertant !* — la responsabilité des maux qui en seraient la conséquence ne saurait être, à un degré quelconque, partagée par l'Italie. Elle r couvrerait dès lors sa liberté d'action d'autant plus entière qu'elle a rempli avec plus de loyauté, plus de droiture et plus de désintéressement, pendant la période qui vient de s'écouler, les devoirs internationaux qui découlaient pour elle de ses alliances et du rôle de conciliation qu'elle ne cesse d'avoir en Europe.

UN ANCIEN MINISTRE.

A TRAVERS LES ROMANS

HENRI RABUSSON, *L'aventure de Mlle de Saint-Alais*, 1885. Calmann Lévy. — A.-J. BOYER D'AGEN, *La Légende Hugolienne*, 1885, A. Laurent. — GRAZIA PIERANTONI-MANCINI, *De ma fenêtre*, 1885, Hachette et Cie. — HENRI GRÉVILLE, *Clairefontaine*, 1885, E. Plon et Cie. — HENRI GRÉVILLE, *Le mors aux dents*, 1885, E. Plon et Cie. — RAYMOND DE MONTFORT, *Le marquis de la Roche Saint-Jude*, 1885, E. Plon et Cie. — ROGER DOMBRÉA, *Les Pastaré*, 1885, E. Plon et Cie. — FORTUNÉ DE BOISGOBEY, *La voilette bleue*, 1885, E. Plon et Cie. — H. LAFONTAINE, *Les bons camarades*, 1885, Calmann Lévy. — MARIE BEPPA, *Religieuse et mère*, 1885, Émile Perrin. — NICCOLÒ BARDELLI, *Vertigini*, 1885, Giuseppe Galli.

Quoique *L'aventure de Mlle de Saint-Alais* soit apparemment le dernier roman de M. Rabusson, il semble, comme style et comme ordonnance générale, avoir précédé ses autres ouvrages; la langue en est moins ferme, moins précise, la composition en est plus lâche et l'on dirait plutôt l'œuvre d'un écrivain de race à ses débuts que celle d'un romancier en pleine possession de son talent, sachant le guider, le contenir et en émonder toute floraison exubérante. Ceci est une simple impression et point une critique, car il y a souvent à notre gré dans la spontanéité d'un premier livre un charme personnel et des négligences adorables qu'on ne retrouve pas toujours dans l'art plus étudié et dans la perfection plus complète des suivants. D'ailleurs, ces réserves faites sur le mérite intrinsèque de sa facture, nous reconnaissons que *L'aventure de Mlle de Saint-Alais*, offre un intérêt de curiosité très vif, le cas qui nous y est présenté étant plus original et courant moins les rues, malgré la corruption contemporaine, que ceux des maris inconstants et des femmes infidèles dont on nous ressasse les oreilles depuis que le roman a été inventé.

Ce n'est pas que le récit soit attrayant en lui-même ou que la sympathie puisse s'attacher sérieusement à aucun des personnages du livre. L'amour sincère excuse tout, dit-on, et il y a du vrai dans cet aphorisme commode — bien que d'une moralité douteuse, — mais l'amour n'existe pas dans l'ouvrage de M. Rabusson. C'est en vain qu'on espérerait l'y rencontrer; il ne s'agit en effet entre Edmée et Maximilien de Trièves que de

l'échange de deux fantaisies, rien de plus, et hélas rien de moins! Nous disons: hélas rien de moins, car il serait à désirer que chez Mlle Saint-Alais l'entraînement fût moins vif, puisqu'il est d'un ordre aussi inférieur. Les sentiments, les mobiles, les raffinements corrupteurs du duc de Trièves sont moins choquants à tout prendre que les compromis auxquels arrive la jeune fille. Et si encore elle aimait, si elle se faisait illusion sur la passion qu'elle inspire, si elle, au moins, était prête à sacrifier ses goûts de luxe, ses appétits de plaisir. Mais non! Elle non plus ne veut pas renoncer au monde, à la vie facile, et si Maximilien de Trièves lui offrait sérieusement de l'épouser et de vivre à la campagne, Edmée refuserait sans doute cette existence médiocre et solitaire. Elle préfère à une union honnête — à laquelle le duc d'ailleurs n'est pas disposé — le pacte honteux qui les lie tacitement. Pour être l'un à l'autre ils attendront d'avoir conclu chacun de leur côté un mariage riche; lorsqu'il aura trouvé son héritière et elle un bailleur de fonds légitime, alors seulement ils se permettront l'amour. Leur bonheur ne peut se fonder que sur le plus lâche calcul, par le sacrifice prémédité de deux êtres, des bienfaits desquels ils comptent vivre. Cette connivence secrète est tellement monstrueuse que lorsque Edmée se révolte à la fin et échappe à M. de Trièves, le lecteur n'en éprouve aucun plaisir et même aucun soulagement. Le projet qu'elle a caressé, les compromis où elle est descendue l'ont irrévocablement souillée à ses yeux. Il aurait préféré la voir se donner au duc dans un élan de passion sincère; elle aurait été perdue socialement mais se serait moins abaissée qu'elle ne le fait par ses avances et ses reculs d'une coquetterie raffinée, sous laquelle se dissimulent tant de sous-entendus équivoques.

L'auteur a pris soin de nous enlever d'ailleurs tout prétexte à la sympathie en ne fournissant ni à M. de Trièves ni à Mlle de Saint-Alais de raisons suffisantes, en aucun genre, pour excuser ou justifier la preméditation criminelle par laquelle ils veulent assurer leur avenir d'amour. Chez tous deux, la passion est médiocre. Aucune nécessité cruelle ne s'impose à eux, aucune volonté impérieuse ne les éloigne l'un de l'autre. Leur pauvreté même est relative; ce serait la richesse ou du moins l'aisance pour des gens raisonnables. Ce qui les sépare ce sont les appétits luxueux, le goût du plaisir à outrance. C'est là aussi ce qui dévoie la conscience d'Edmée; c'est ce qui a probablement dévoyé autrefois celle du duc de Trièves.

Si les sous-titres étaient encore de mode le roman de M. Rabusson devrait s'intituler: *L'aventure de Mlle de Saint-Alais, ou jusqu'où peut descendre une jeune fille bien élevée.* Est-ce là réellement le résultat de l'éducation que l'on donne aux filles dans le monde moderne et des goûts que l'on développe en elles? On se le demande avec une inquiétude justifiée. D'un côté nous avons Chérie de M. de Goncourt, un cas de névrose des mieux conditionnés, l'être inconscient raffiné et malade! De l'autre Mlle de Saint-Alais, bien portante, pratique, positive, égoïste, qui a pour seul objectif un mariage brillant, et qui en

apprenant la ruine de ses parents n'a pas pour eux un mot de sympathie, car ses préoccupations se portent uniquement sur son avenir personnel. Elle leur demande de sacrifier une part du capital qui leur reste, pour lui permettre de tenter pendant une année encore à Paris la chasse au mari dans les grandes lignes. Elle finit par réussir. Un marin, un naïf, une sorte de paladin en devient sérieusement épris et se charge de refaire à cette âme, singulièrement déflorée déjà, une virginité nouvelle.

Mais si le cœur du lecteur ne peut s'attacher un instant aux péripéties d'un amour si calculé et vulgaire, son esprit est vivement intéressé par l'analyse des caractères que M. Rabusson fouille avec un rare talent d'observateur. Le travail lent de corruption par lequel le duc de Trièves réussit à amener Edmée à son niveau moral est décrit minutieusement dans ses mobiles et ses résultats. L'on voit petit à petit l'âme de la jeune fille — une âme de cire — se courber aux exigences de la vie, telle que la lui explique Maximilien de Trièves. Elle en arrive à tout admettre, à tout comprendre, et l'on devine qu'elle finira par tout se pardonner. Heureusement le sauveur arrive à temps pour préserver d'une chute finale cette innocence compromise. Mais il est des choses qui ne se retrouvent pas, une fois perdues, et parmi elles la probité du cœur. Celle de la future Mme de Mauvineux nous paraît irrévocablement endommagée et tous nos lecteurs seront de notre avis s'ils suivent notre conseil et lisent le curieux récit où nous est racontée l'aventure de Mlle de Saint-Alais.

La Légende Hugolienne de M. Boyer d'Agen nous force à un violent saut en arrière. Nous quittons le monde moderne si pratique et positif, pour nous lancer en pleine fantaisie. La dédicace suivante qui précède le livre prouve surabondamment de quelles admirations procède l'inspiration du jeune écrivain :

Comme le grain de sable à la montagne
Et le ruisseau à l'Océan ;
Victor Hugo
Maître des maîtres,
Ce livre
Retourne à toi.

Cette évocation du grand poète, cet hommage au maître qui « nous enlevant à l'atmosphère basse et noire de cette époque « moderniste nous instruisit à l'art robuste dans la lumière et « l'espace, » est un tribut de reconnaissance que M. Boyer d'Agen rend au dernier représentant de l'idéal. Deux romans, dit-il, sont seuls possibles en France aujourd'hui : d'un côté le naturalisme à outrance, les histoires impassionnelles et plastiques de la période décadente ; de l'autre une école qui visera à être humaine comme la race et non comme l'individu et qui cherchera un enseignement dans chaque sainte passion. C'est à l'influence de Victor Hugo que M. Boyer d'Agen doit de s'être attaché à cette dernière ; et c'est sous cette même influence qu'il a écrit la série de petites épopées qui paraissent aujourd'hui en volume sous le titre de *Légende Hugolienne*. A l'imi-

tation du maître, son œuvre se divise en cycles qu'il parcourt successivement : cycle vendéen, italien, espagnol. Quelques-unes de ces histoires recueillies, soi-disant, par le général Hugo dans les campagnes de Vendée, d'Italie et d'Espagne, de 1793 à 1814, ont servi de base aux poèmes de son fils Victor ; d'autres, au contraire, sortent de la bouche du fils, et c'est le père qui les écoute.

Les lecteurs de la *Revue Internationale* se souviennent encore de la *Vocation de Boccace* qui a eu dans ce recueil un si vif succès littéraire. C'est plutôt un poème en prose qu'un roman proprement dit, et l'évocation d'une époque disparue qu'un récit rétrospectif. Le souffle du XIVme siècle anime ces pages et prouve avec quel amour l'auteur a étudié les coutumes, les mœurs de ce temps avant-coureur de la Renaissance, et combien il s'est pénétré de son esprit et de sa substance.

Pourtant dans le cycle italien le plus poétique récit a pour titre *Sœur Ersylie :* « Oh ! je sais bien, ma sœur, que « cette feuille, où je vais crayonner votre image sur le fond « d'or de mes vieux souvenirs, est une feuille spéciale, une de « ces mille feuilles automnales qui s'égarent, en novembre, dans « le coin des forêts !... Et quand, par une fortune suprême « elle viendrait frapper aux volets clos de votre cellule comme « un oiseau mouillé, boueux, blessé, vos blanches mains odo- « rantes d'encens ne craindraient-elles pas de souiller leurs « catholiques chairs au contact prohibé de cette feuille païenne.... « Je ne vous ai vue qu'une heure, madame, et je m'en souviens « toujours. Vous deviez être sœur professe, à en juger par vos « yeux ascétiques et par les franges en byssus de votre cein- « ture de flanelle et par votre croix pectorale en fine burgan- « dine. Aujourd'hui vous êtes assurément abbesse, car votre « corps de blonde impératrice était né pour les majestueuses « processions.... »

Et le poète continue ; il évoque les souvenirs les plus doux de cet amour d'autrefois : la course en mer, la longue attente sous la croisée, les premiers dialogues, l'ascension par l'échelle dont les barreaux ont été taillés dans la robe de bure de la sœur professe, les premiers baisers, puis le réveil, l'effroi : « Vous « devinâtes que l'ange désertait ma conscience adultère, vous « vîtes la bête aux flammes aiguës de mes yeux.... vous eûtes « peur de l'union. Alors votre visage de vierge langoureuse roidit « ses lignes. Vous me regardâtes une fois encore, comme on re- « garde les coupables. Et vous vous détournâtes désormais pour « toujours, honteuse de mes appétits, navrée de ma faiblesse « avec un air mortifiant de dégoût catholique. »

Aucun doute n'est permis sur les tendances de M. Boyer d'Agen. C'est un romantique de la plus belle eau. Les modernistes, les parnassiens, les naturalistes et autres doivent se voiler la face d'horreur. Lui, nous le savons, continuera hardiment à marcher dans sa voie, sans se laisser ébranler par les clameurs, ne relevant que du maître qu'il a choisi et d'un autre poète qu'il ne nomme pas, mais dont l'influence se fait sentir chez lui tout aussi profondément que celle de Victor Hugo. Inutile

de nommer Alfred de Musset; tous ceux qui sont familiers avec son œuvre auront déjà reconnu l'empreinte qu'elle a laissée dans l'esprit du jeune écrivain de talent que nous avons eu le plaisir de présenter aux lecteurs de la *Revue Internationale*.

De la croisée de sœur Ersylie passons à la fenêtre par laquelle le héros de Mme Grazia Pierantoni-Mancini observe tous les incidents variés qu'il nous raconte et que la traduction de Mme Colomb a mis à la portée du public français.

« Qu'elles sont belles ! De ma fenêtre je contemple tantôt l'un, « tantôt l'autre de ces trois visages: si je devais jouer le rôle « de Pâris, à qui donnerais-je la pomme ? » Celui qui parle ainsi est un voyageur, revenu de pays lointains, qui rentré à Rome vient d'apercevoir les voisines que le sort lui a données. Au premier étage loge une Madeleine, avant le repentir, une malheureuse que la phthisie dévore. Au second, une tête brune apparaît derrière les persiennes, des œillades provoquantes glissent à travers les barreaux de bois; c'est une jeune coquette mariée à un vieillard qu'elle trompe gaiement. Les yeux du jeune homme remontent plus haut, jusqu'à la terrasse du troisième, où apparaît un visage délicat de vierge qu'éclairent deux grands yeux bleus candides et profonds. Petit à petit il confond dans sa pensée ces trois femmes d'aspects différents, auxquels il arrive à mêler sa vie et qui représentent pour lui le problème, jusqu'ici insoluble, de l'être féminin. Il finit par le résoudre en choisissant la bonne part, et assure son bonhenr par son mariage avec sa jolie voisine du troisième. L'ouvrage de Mme Pierantoni est, comme tous ceux qu'elle signe, rempli d'observations ingénieuses et de sentiments délicats.

Deux romans de Henri Gréville: *Le mors aux dents* et *Clairefontaine*. Le premier renferme l'histoire d'un mari inconstant et joueur qui trompe sa femme, mange sa dot, et après l'avoir ruinée et désespérée se tue dans un accès de repentir, pour lui rendre la possibilité du bonheur et celle de changer contre un autre son nom déshonoré. Ces récits où le suicide finit par être la seule solution possible, s'ils renferment une leçon salutaire par sa sévérité, sont toujours d'une lecture pénible. Il faut pour les supporter qu'un intérêt passionné s'y attache et ce n'est point le cas du roman de M. Gréville. On n'éprouve en le lisant ni saisissement ni attendrissement, et l'on assiste les yeux secs à la fin tragique du malheureux Dornemont. Dans *Clairefontaine* l'émotion est plus communicative, le récit est plus touchant. L'amour de Véronique et de Vevette pour Bon-Louis et les égarements divers où cet amour les conduit toutes deux, sont racontés d'une façon vibrante qui donne de la réalité à ce drame de village.

La mode est décidément aux maris qui noient les amants de leur femme. Dernièrement dans *Le garde du corps* de M. Duruy l'on voyait un époux outragé précipiter volontairement la barque, où il se trouve avec la coupable et son complice, dans un tourbillon qui les engloutit tous trois. Dans *Clairefontaine* l'accident n'est pas prémédité; le bateau donne contre un écueil, tournoie sur lui-même; les deux hommes

tombent à l'eau. La pauvre Vevette les regarde, elle ne peut sauver que l'un d'eux! Le sentiment du devoir l'emporte sur l'amour; elle donne un dernier regard à celui qu'elle aime et qu'elle voit s'enfoncer lentement dans les flots qui ne le rendront plus, et court au secours du vieux mari qu'elle a trompé. Heureusement la Providence a pitié d'elle; le choc a été trop violent pour son organisation délicate, bientôt la mort la délivre d'une vie devenue intolérable. Comme on le voit, le dénouement est un peu différent; cependant avis aux maraudeurs d'amour de ne pas accepter de promenades sur l'eau.

Le marquis de la Roche Saint-Jude par M. Raymond de Montfort, est encore une de ces nombreuses éclosions romanesques dont nous parlions dans une de nos dernières causeries. Celle-ci a du moins l'avantage de nous procurer l'émotion agréable d'un heureux dénouement et de nous faire passer une heure dans la compagnie d'honnêtes gens, ce qui devient de plus en plus rare avec le pessimisme à outrance qui domine le courant littéraire de notre époque.

Nous mettrons sur le même rang *Les Pastaré* de M. Roger Dombréa, un début aussi, croyons-nous. La scène se passe dans une petite ville de Suisse. Les caractères de la famille Pastaré sont esquissés avec vigueur et finesse; ils se fondent doucement dans l'atmosphère monotone de la province, et pourtant ils sont distincts et bien marqués dans leur variété. Les vieilles tantes qui, justement orgueilleuses du nom qu'elles portent et de leur situation dans le pays ne peuvent pardonner la mésalliance de leur neveu et ne se consolent qu'en voyant la fille de celui-ci épouser M. Pastaré du Manoir, sont vivantes et vécues. Chacun de nous retrouve dans ses souvenirs un type semblable de parente âgée, conservant religieusement les traditions et les souvenirs des splendeurs passées de la famille.

La voilette bleue de M. de Boisgobey nous ramène en plein Paris, dans ce monde d'aventuriers et d'escrocs dont il est passé maître peintre. Il s'agit d'un crime, bien entendu, d'un crime commis sur les tours de Notre-Dame. En y montant dernièrement nous nous demandions comment il se faisait que jamais cet endroit, si commode pour se débarrasser de son prochain, n'eût été choisi encore comme scène d'un assassinat par un des romanciers modernes de la guillotine et du bagne. *La voilette bleue* répond à notre question mentale. Les péripéties en sont émouvantes, seulement nous voudrions voir quelquefois les héros de M. de Boisgobey répondre de leurs crimes devant les tribunaux; en général une mort violente, amenée par des combinaisons ingénieuses, les sauve de la cour d'assises. Pour varier un peu, il faudrait en abandonner quelques-uns à la justice humaine.

Les bons camarades, le roman de M. Lafontaine, le sociétaire retraité de la Comédie-Française, est une imitation de la *Vie de Bohème* de Mürger, les grisettes en moins. On lit avec une émotion saine le récit vif et animé des aventures de ces jeunes gens intelligents, hardis et courageux qui viennent chercher fortune à Paris; on les suit avec intérêt dans le détail de leurs efforts pour arriver d'abord à vivre, puis à se faire con-

naître et à acquérir la renommée. Ils sont quatre: les trois Mousquetaires et d'Artagnan! Tous quatre, après avoir traversé les péripéties inévitables de la vie de jeunesse, se reposent dans le bonheur tranquille de la famille. Ce bonheur ils le doivent à leur travail et à leur honnêteté. L'ouvrage de M. Lafontaine devrait être mis dans la main de tous les jeunes gens; ils y trouveraient, sous une forme attrayante, des leçons de haute moralité et de bon sens pratique qui leur seraient utiles et salutaires.

Après l'œuvre morale, l'œuvre catholique! Celle-ci ne s'adresse qu'à un certain ordre de lecteurs. Nous nageons en plein idéal: foi, poésie, sentiments exquis, perfections surnaturelles. Comme il serait consolant de pouvoir croire à la réalité des types que nous trouvons dans *Religieuse et mère!* La scène se déroule en Italie et en France et s'ouvre au parloir d'un couvent: c'est là aussi qu'elle se ferme, que les cœurs endurcis se repentent et que la sainte martyre trouve enfin sa récompense. En somme livre excellent pour le public catholique, et peut-être, en ce genre de littérature, un des meilleurs que nous ayons lus depuis longtemps.

Rien de remarquable à citer parmi les romans italiens. *Vertigini* de Niccolò Bardelli est une œuvre naturaliste qui nous présente d'assez tristes tableaux. Cependant le talent n'en est pas absent. Le héros, cœur indépendant et fier, se trouve forcé par la pauvreté à accepter une place d'un Gouvernement, contraire à toutes ses idées politiques. Il supporte son esclavage pendant quelque temps, puis enfin un jour des paroles violentes et injurieuses lui échappent. Il est destitué et plutôt que de tenter une fois encore de sortir de la misère par un compromis de conscience, il se précipite dans le Tibre. Encore un de ces cas navrants, où le suicide semble être la seule solution pour les malheureux que la Providence abandonne.

THOMAS EMERY.

Chroniques et Correspondances

LETTRE D'ALLEMAGNE

Leipzig, le 5 décembre 1885.

Dans le mouvement littéraire d'une nation, les revues occupent toujours une place importante, aussi croyons-nous qu'il ne serait pas sans intérêt pour les lecteurs de la *Revue Internationale* d'être tenus un peu au courant de ce qui se fait en Allemagne dans cet ordre-là. Pour être sincère, il nous faut avouer cependant que, malgré tous les soins et l'attention qu'on apporte depuis quelque temps à la rédaction de nos revues, elles sont encore loin, sous plus d'un point de vue, de valoir certaines publications périodiques anglaises et françaises. Nous n'avons rien de comparable, par exemple, à la *Revue des Deux Mondes*, tant par le nombre et le choix des articles, que par la royauté qu'elle exerce sur la littérature de son pays.

La plus connue et la plus répandue des revues allemandes est, sans contredit, la *Deutsche Rundschau* de M. Rodenberg, quoique sous bien des rapports nous lui préférions *Nord und Sud* de M. Paul Lindau. Son beau papier, les fins portraits de littérateurs et d'artistes qui accompagnent chaque livraison, ainsi que ses excellents articles lui permettent de lutter dignement avec son aînée de rang et d'âge.

Dans un des derniers numéros de cette publication, nous avons lu avec un plaisir tout particulier, une charmante étude sur P. A. Rosegger, le romancier styrien, par M. Adalbert Svoboda. Celui-ci nous raconte qu'en 1864, alors directeur du *Tages-post* de Gratz, il reçut un gros paquet de manuscrits, illustrés de dessins et contenant des nouvelles et des poésies. M. Svoboda fut si frappé du talent vigoureux et juvénile qu'elles révélaient, malgré leurs fautes d'orthographe et de style, qu'il s'empressa, dans un feuilleton de son journal, intitulé: *Un poète populaire styrien*, de présenter au public le nom jusqu'alors complètement inconnu de P. A. Rosegger. C'est de là que date pour celui-ci le commencement de sa vie littéraire.

Fils de simples paysans, Rosegger naquit en 1843 dans un

village écarté des montagnes styriennes. Sa précoce intelligence ainsi qu'une grande piété donnèrent d'abord à ses parents l'idée de le faire entrer dans les ordres, mais ce projet fut bientôt abandonné et nous le voyons à l'âge de dix-sept ans entrer comme apprenti chez un tailleur. Pendant cinq années il courut avec son maître de ferme en ferme. Ce temps ne fut cependant pas perdu pour lui, il écoutait et regardait et accumula ainsi peu à peu le trésor d'observations qui devait lui être si utile plus tard. Alors déjà il écrivait des almanachs manuscrits pour les paysans et ce furent quelques-uns de ceux-ci qui, envoyés au directeur du *Tages-post*, provoquèrent l'article dont nous avons parlé. Depuis lors la destinée lui a été constamment favorable, il a toujours trouvé sur sa route, aux moments décisifs, des hommes prêts à lui tendre une main secourable et sa carrière littéraire s'est écoulée comme un beau jour d'été, heureuse, tranquille, honorée. Romancier très productif (en 1882 il avait déjà publié vingt volumes), chacun de ses ouvrages fut un nouveau succès et accrut encore le nombre de ses admirateurs.

Celui qui lit sans parti pris et sans opinion préconçue les histoires villageoises de Rosegger, reconnaîtra immédiatement qu'il a affaire dans ce genre à un talent de premier ordre. Il ne pourra s'empêcher d'admirer ce style précis, clair, primesautier, la vérité absolue de ses caractères, l'adresse avec laquelle le sujet est mis en lumière. L'auteur, en quelques mots, conduit le lecteur au milieu d'une situation palpitante, accélère sans grandes phrases la marche de l'action et possède au plus haut degré l'art de raconter; tantôt profondément poétique et émouvant, tantôt pétillant d'esprit, il captive et intéresse toujours. Les personnages ne sont point idéalisés. Rosegger nous les représente tels qu'ils sont en réalité, avec leurs faiblesses, leurs défauts, leurs ridicules. C'est de la forme du dialogue qu'il se sert, le plus souvent, pour faire ressortir la bonhomie des paysans, leur ruse, les illusions de leur ignorance, les particularités de leurs pensées et de leurs sensations.

Comme peintre de paysage il est incomparable. Cette âme éminemment primitive et campagnarde sait pénétrer jusqu'au cœur même de la nature, et comprend toutes ses beautés, même les plus cachées. Les points de vue alpestres, les avalanches, les orages, la vie variée et uniforme à la fois des grands bois sont ses sujets préférés entre tous et pour la peinture desquels il trouve toujours de nouvelles couleurs sur sa palette.

Les bêtes ne sont point oubliées non plus et notre auteur nous donne souvent des renseignements — très intéressants au point de vue de la psychologie animale — sur leurs goûts et leur caractère personnels. Il nous raconte, par exemple, qu'il existe des vaches qui ne veulent se laisser traire que si les servantes leur parlent à haute voix ou leur chantent; une d'elles en particulier ne donnait du lait que lorsqu'une certaine vachère lui entonnait l'air mélancolique du *Pauvre Lazare;* toutes les autres tentatives étaient recompensées pas un coup de pied.

Ce n'est point uniquement la poésie vivante écrite dans le

livre de la nature que Rosegger sait nous rendre avec l'intensité qui lui est propre, mais aussi la poésie de la foi. Il ne pouvait en faire abstraction dans des nouvelles villageoises, car il n'existe pas de paysans incrédules ; la foi dirige toutes leurs idées et leurs sentiments, domine leurs espérances et leurs déceptions, les console dans leur misère et leurs douleurs. L'auteur avoue en outre que quelque importante et intéressante que soit la philosophie de l'histoire naturelle moderne, elle n'offre que peu d'aliments à l'imagination d'un poète.

Qui qu'il en soit, ses écrits, n'en ont pas moins été fortement attaqués par la presse cléricale ; très injustement, il faut le dire, car le romancier styrien ne s'est pas fait faute de peindre dans plusieurs de ses nouvelles de nobles et loyales figures de prêtres catholiques, pleines de grandeur et d'abnégation. Ce furent sans doute ces critiques amères et partiales qui provoquèrent les récits où sont décrites les luttes de l'amour et du célibat ecclésiastique et qui comptent parmi les meilleures œuvres de Rosegger. *Maria im Elend* (Marie dans la détresse) surtout est d'un intérêt poignant : Un jeune prêtre se prend d'amour pour une jeune fille dont la confession lui a révélé les qualités morales et se résout à abandonner l'Église pour vivre avec la femme de son choix. Mais celle-ci ne voulant pas faire de lui un parjure se jette dans un précipice, une nuit qu'ils se trouvaient tous deux dans un étroit sentier de montagne.

Le roman *Der Gottsucher* (celui qui cherche Dieu) trouva également beaucoup d'adversaires dans le clan clérical. L'auteur nous raconte ici l'histoire d'un village dont les habitants, ayant tué leur curé, homme dur et cruel, se trouvent excommuniés. Sans aucune relation avec le monde du dehors, privés des enseignements du prêtre qui sont la seule nourriture morale de ces gens bornés, dominés par un religieux fantasque qui introduit parmi eux le nouveau culte de l'adoration du feu, les malheureux villageois, dans leur vaine recherche du vrai Dieu, s'égarent toujours davantage dans l'erreur et le fanatisme.

Il est une chose qui étonne en lisant l'œuvre de Rosegger, c'est de voir comme dans la vie simple et monotone des campagnes, il peut se former un si grand nombre de caractères originaux et piquants ; et le fait d'avoir su les découvrir, sous leur apparente uniformité, est une preuve de plus du grand don d'observation de notre auteur. Il nous présente dans ces nouvelles plusieurs de ces paysans philosophes qui, malgré la foi qu'ils professent extérieurement, n'en sont pas moins sceptiques au fond du cœur, et dont les saillies naïves ne manquent souvent ni de justesse ni d'esprit.

Dans *Als die hellen Nachte waren* (lorsque les nuits étaient claires) un paysan raisonne de la sorte sur les prières pour la pluie : « Quand le beau temps aura cessé, la pluie viendra, à « quoi sert donc de prier ? S'il est un Dieu qui nous a mis ici- « bas, il ne doit pas avoir la tête faible et se souviendra de « nous ; mais s'il n'a pas de tête et que c'est seulement avec « les mains et les pieds qu'il a créé et qu'il gouverne le monde,

« il n'a par conséquent pas d'oreilles non plus. Aussi à quoi « bon ces cris et ces lamentations? »

Un autre villageois sème du froment, mais n'ayant point d'engrais, il s'en va faire un pèlerinage dans l'idée que le bon Dieu lui accordera quand même une abondante récolte. Mais le moment de la moisson venu, il se trouve naturellement trompé dans son attente et se plaint au curé en disant: « Je vois bien que la prière ne sert à rien. » — « Mais, mon cher ami, répond le prêtre, vous n'avez pas enfumé votre champ! » — « Oh! monsieur le curé, si j'avais eu du fumier, je n'aurais pas eu besoin du bon Dieu! »

Dans le *Schaufelbub* un paysan pratique se permet de faire les réflexions suivantes sur la résurrection des morts: « En « enterrant quelqu'un on lui souhaite le repos éternel, ce qui « n'empêche pas, au bout de quelques années, qu'on ne regrette « le terrain occupé par lui, qu'on ne le déterre, et qu'on ne « vende ses os au tourneur ou au fabricant de phosphore. « Qu'arrivera-t-il, au jour du jugement dernier, lorsque la trom- « pette sonnera: En avant, marche — et que mes bras seront « des bouts de pipe, et mes pieds des têtes d'allumettes, et mon « crâne la boîte à cigares d'un étudiant? Comment pouvoir vite « tout rassembler et ne pas voler en même temps? Quel pro- « blème, grand Dieu, que cette résurrection! »

Un autre de ces sceptiques campagnards s'écrie en pensant au ciel où l'on ne fera qu'adorer Dieu: « Mille tonnerres! ce « sera joliment amusant. Si je ne puis le dimanche jouer aux « quilles et boire mon verre de vin par-dessus le marché, je me « moque du dimanche! »

Il est consolant par contre pour le lecteur croyant d'entendre parler de pieuses femmes qui se figurent le ciel comme une grande église, où de petits anges font de la musique, où le bon Dieu lui-même lit la messe et où les martyrs confessent les fidèles. Rosegger dit aussi, en parlant du fossoyeur, qu'il désire être enterré au milieu du cimetière, pour qu'au jour de la résurrection générale il puisse montrer aux anges gardiens l'endroit où reposent les âmes qui lui ont été confiées.

Dans son roman *Die Aepler*, l'auteur nous montre les restes de paganisme qui se trouvent encore mêlés à la religion des populations des Alpes allemandes. Il est d'usage chez elles, le jour des morts, de donner l'hospitalité aux fantômes des défunts. La mère de famille place, la veille au soir, une lampe sur la table pour que les âmes puissent voir clair et oindre leurs plaies avec l'huile qu'elle contient. Comme il y en a d'autres parmi elles qui sont condamnées à la souffrance du froid, on chauffe à blanc le fourneau pour qu'elles puissent au moins avoir chaud pendant quelques heures et l'on prépare pour les affamées du lait et des gâteaux. En ce jour les grenouilles et les crapauds sont également traités avec beaucoup d'égard, car on ne peut savoir si ce ne sont pas de pauvres âmes qui apparaissent sous cette forme. Durant cette nuit-là, il n'y a personne au purgatorie ni dans les cimetières, tous les morts sont en promenade et vont faire visite à leur parents et amis.

Mai ce qui réussit surtout à Rosegger c'est la peinture de situations comiques. Il divertit beaucoup, lorsqu'à propos des comédiens villageois, il nous parle d'un archange Saint-Michel qui portait des moustaches, ce dont on s'excusait au commencement de la pièce en disant: « Les moustaches ne font pas partie du rôle, mais les spectateurs doivent prendre en considération que cette chose-là ne recroît pas aussi vite qu'elle est coupée. »

Un autre fois notre auteur nous raconte une scène d'une représentation de la passion, à laquelle il a assisté dans un village. Après la mort de Jésus, l'ange Gabriel se rend près du Père pour le lui annoncer. Dieu stupéfait saute à bas de son trône, et l'ange lui demande étonné: « Mais, Seigneur, vous étiez préparé à cet événement? » — « Que le diable m'emporte, répond l'Éternel, si j'en savais un traître mot! »

L'esprit original et satirique du poète se fait plus particulièrement jour dans le charmant récit: *Lorsque je cherchais l'empereur Joseph II.* Il nous raconte l'histoire d'un petit berger qui emploie son salaire, provenant de la vente d'un agneau, à aller à Vienne, visiter l'empereur Joseph II. Passant par Schottwier, lieu de pèlerinage, il se met à prier dans l'église dédiée à Marie, pour que les porcs restés à la maison soient préservés de la maladie. Par une association d'idées il pense à sa mère et éclate en pleurs; mais bientôt il a honte de ses larmes, en songeant que la belle dame là-haut sur l'autel pourrait supposer que c'est le souvenir des cochons qui les provoque. Arrivé à Vienne, il tombe dans une synagogue d'où on le chasse pour avoir ri des hauts chapeaux noirs des fidèles. L'enfant fait alors des reproches à son ange gardien d'avoir si mal veillé sur lui. Après différentes autres aventures, il examine le contenu de sa bourse et voit avec horreur qu'il n'y a presque plus rien dedans. Affamé, sans le sou, il parvient à arriver jusqu'à Ballen où une compatissante vitrière, émue de la misère du petit berger, lui paye le voyage pour retourner chez lui. L'enfant ne put alors prouver sa reconnaissance à la charitable femme, mais plus tard, le célèbre écrivain Rosegger a su, comme on le voit, acquitter cette ancienne dette.

Le romancier styrien traite, avec non moins de maîtrise, les sujets plus sérieux et sait être tour à tour doux, passionné et tragique. Il n'y a pas de corde du cœur humain qu'il n'ait touchée; il peint la passion avec une fraîcheur et une jeunesse qui enchantent, la nature avec des couleurs et une grâce parfaites, les caractères avec une psychologie profonde; son talent est à la hauteur de toutes les situations, même des plus sombres. Dans la nouvelle *Die Blumenmutter* (la mère des fleurs) il nous montre jusqu'où peut conduire l'exaltation religieuse. Une pauvre villageoise, mère de cinq enfants, voyant qu'elle ne parvient pas à les élever, tue quatre d'entre eux dans l'idée qu'il vaut mieux qu'ils meurent que de devenir mauvais, et que le plus grand service qu'elle puisse rendre à ses enfants bien-aimés, est de les tuer pour les préserver du mal. La malheureuse femme condamnée sa vie durant à la maison

de force, est amnistiée après plusiers années et placée dans un établissement de charité. Là elle s'occupe à cultiver les fleurs: « Autrefois elle a volontairement couché des êtres chéris sous « la terre et celle-ci reconnaissante les lui rend sous la forme « de fleurs. Les fleurs peuvent croître, fleurir et se faner, mais « ne deviennent jamais des criminels. »

Le style de Rosegger, tout en étant très simple, respire cependant, souvent, une poésie douce et pénétrante. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire la ravissante idylle: *Lorsque j'étais chez Kathele dans la forêt*. Kathele est la fille d'un marchand de bois, chez lequel Rosegger dans son enfance habita quelque temps. La jeune fille raconte à son petit hôte « que quand tout « est tranquille dans les bois, que seul un bourdon ou un léger « souffle d'air se fait entendre, Dieu passe à travers la forêt. Dieu « est plus grand que l'arbre le plus haut, mais il se préoccupe « de chaque brin d'herbe; il aide à marcher la fourmi qui, « s'étant tordu une patte, se traîne piteusement à terre; et « lorsqu'il rencontre une fleur pressée par une pierre et qui ne « peut pas croître et continuer à fleurir, le bon Dieu se pen- « che vers la terre et enlève le lourd fardeau du cœur de la « fleurette. »

Nous n'avons pu donner ici, l'espace nous faisant défaut, qu'un résumé très court et incomplet du long et intéressant article de M. Svoboda et le lecteur qui voudrait en apprendre davantage sur ce sujet, ferait bien de se procurer un des volumes de Rosegger, *Waldheimath*, *Der Waldschulmeister* ou *Dorfsündeu*, par exemple.

Les approches de Noël se font déjà sentir, le marché des livres est uniquement encombré par les ouvrages d'étrennes, et tout ce qui n'appartient pas à cette catégorie attend modestement dans l'ombre que le premier janvier soit passé. Les belles illustrations et les riches relieures ont remplacé, dans la devanture des libraires, les simples volumes brochés.

On réimprime avec luxe tous les ouvrages, romans, poésies, livres de voyage, de littérature et d'histoire qui peuvent convenablement s'adapter comme cadeau de Noël, et le choix souvent très arbitraire n'est pas toujours heureux. En fait de nouveauté il n'y a pas grand'chose cette année-ci, en dehors de quelques petits romans et recueils de poésies pour les jeunes filles *für höhere Töchterschule*, comme on dit en allemand; et l'on s'est contenté de tirer de nouvelles éditions des volumes les plus recherchés de l'hiver précédent.

KARL LAUERBACH.

CHRONIQUE POLITIQUE

Le Gouvernement d'Emyrne vient de publier en français et en malgache un *Livre rouge* qui rend compte des négociations engagées du 13 juin au 17 août entre le premier ministre M. Rainalaiarivony et l'amiral Miot, par l'intermédiaire de M. Désiré Maigrot, créole de l'île Maurice et consul d'Italie au Madagascar. La médiation de M. Maigrot avait été demandée par le Gouvernement d'Emyrne et officieusement acceptée par le plénipotentiaire français. M. Maigrot ne pouvait demander d'instructions immédiates au Gouvernement de Rome : on ne communique de Tamatava à Aden qu'au moyen de la poste. Il accepta officieusement et dans les limites où son entremise personnelle pouvait avoir d'effet.

Le 13 juin, M. Rainalaiarivony adressait une lettre à l'amiral Miot, pour demander un armistice, arrêter l'effusion du sang et ouvrir une conférence. Il proposait que le Gouvernement français, le plus ancien des alliés du Madagascar, reconnût le droit de souveraineté de la reine sur l'île entière ; qu'à des époques déterminées les troupes françaises fussent retirées des points qu'elles occupaient ; que la France renonçât au protectorat de la côte nord et nord-ouest, et accordât une amnistie générale ; qu'elle s'obligeât à respecter et à maintenir l'autonomie du royaume malgache et le droit de succession au trône réglé par les lois et coutumes du pays ; qu'elle s'engageât à fournir au Gouvernement de la reine des officiers pour organiser son armée, des transports ou des navires de guerre pour convoyer ses troupes et les débarquer sur les points de la côte où il fallait affirmer l'autorité de la reine sur des sujets indisciplinés ; que la France renonçât au droit de propriété absolue de la terre et se contentât de concessions accordées pour des périodes de temps déterminées. Par contre, le Madagascar acceptait la « haute garantie » de la France. Par ces mots de « haute garantie » il était compris que la France s'engageant à respecter l'autonomie du Gouvernement hova, celui-ci ne pourrait, sous un prétexte quelconque, conclure avec une puissance étrangère de convention accordant des privilèges spéciaux ou des cessions de territoire ; que ces privilèges ou cessions faites sans le consentement de la France seraient nulles et non avenues, et que la France reprendrait, au cas où il en serait accordé, une complète liberté d'action et pour-

rait soutenir ses réclamations par tous les moyens qui lui conviendraient, et même par la force.

Les plénipotentiaires français répondirent à cette communication par des contre-propositions qui toutes, sauf une, furent acceptées par le Gouvernement malgache. La clause jugée inacceptable établissait le protectorat de la France sur toute l'île de Madagascar, en attribuant au mot « protectorat » la signification précise que le Gouvernement hova avait donnée aux mots de « haute garantie. » Le mot de « protectorat » semblait blessant au Gouvernement malgache qui acceptait la chose, pourvu que le terme fût changé. L'amiral Miot tenait à ce mot de *protectorat*. « La langue de la diplomatie, disait-il aux « plénipotentiaires malgaches, ne contient pas d'autre expression « pour définir la haute garantie dont vous parlez. » Soit! répondaient les Hovas: mais du moment où nous définissons les mots de « haute garantie » et que cette définition répond à celle que vous donnez du mot « protectorat, » transigez sur le mot, puisque nous sommes d'accord sur la chose. L'amiral n'en démordit pas. Tout ce qu'il concédait, c'est que le terme signifiant *protectorat* serait inséré dans le texte malgache, tandis que le mot *protectorat* figurerait dans les termes français, mais avec une note, insérée dans le traité, spécifiant « que le terme « français ferait seul foi dans les rapports internationaux, vu « l'insuffisance de la langue malgache pour la traduction du « terme en question. »

On en resta là. Peut-être l'une des causes de non-réussite des négociations, même la principale, est-elle dans la personne de l'un des plénipotentiaires français, M. Baudais, consul de France à Tamatava, qui semblait appelé à la qualité de résident près la cour malgache, mais celle-ci le suspectant, à tort ou à raison, de vouloir lui tendre des embûches diplomatiques, en profitant de son ignorance en matière de droit international, M. Baudais a été rappelé en France, et ce rappel est sage au point de vue de la paix et de l'humanité. Après deux ans d'hostilités, la fatigue est grande de part et d'autre et la paix est également désirée par les deux belligérants. Ce désir est d'ailleurs conforme aux intérêts de tous: de la France qui a montré en avoir assez des expéditions lointaines et qui a hâte d'en finir, là aussi; et des Hovas, en butte aux factions et épuisés par une guerre trop longtemps prolongée.

Quelle que soit la répugnance que l'on montre aujourd'hui en France pour les entreprises coloniales, quelle que soit la lassitude que l'on éprouve de ces luttes lointaines où le sang coule sans gloire bien éclatante et sans profits immédiats, on ne saurait comprendre que des Français proposent et demandent l'évacuation du Tonkin. Les raisons budgétaires que l'on invoque ne sont pas telles qu'elles puissent légitimer une politique de déchéance. Aucun Français, comme l'a très bien dit M. Brisson devant la commission du Tonkin, n'oserait plus entreprendre une opération quelconque à l'étranger après un tel abaissement du prestige de son pays, après un tel acte de versatilité politique. Les rapports avec la Chine n'en seraient ni meilleurs

ni pires. D'ailleurs la guerre franco-chinoise a trop coûté au Céleste Empire pour qu'il soit tenté de la recommencer, un demi milliard ne se trouvant pas facilement dans l'Extrême-Orient. Il y a en outre des raisons de droit pour ne pas évacuer le Tonkin. Le traité de paix conclu avec la Chine charge la France de la police de cette vaste région. Il y a là une obligation de droit commun. Nous reconnaissons que la possession du Tonkin n'est pas encore rémunératrice pour la France, mais nous croyons fermement qu'elle le deviendra. Avant la guerre des pavillons noirs, la douane de Lao-Kaï rapportait 4 millions et demi. Les recettes des douanes augmenteront certainement. Mais il y a d'autres considérations plus puissantes encore qui feront voter par les Chambres les crédits demandés, soit 79 millions de francs pour 1886. L'on ne saurait laisser longtemps l'armée du Tonkin dans l'indécision, et la situation actuelle, avec la possibilité d'abandon, ne peut se prolonger outre mesure. Nous pensons que le patriotisme aura le dessus, que le souci du prestige et des intérêts légitimes de la France dans l'Extrême-Orient triomphera de l'esprit de parti et que l'on reconnaîtra avec M. Brisson que la pire de toutes les fautes serait de faire ou d'annoncer l'évacuation du Tonkin.

Pendant que nous sommes dans l'Extrême-Orient, enregistrons que la campagne de Birmanie est terminée. Elle a été vivement conduite par le général Prendergast, qui a atteint le but que lui avait assigné le vice-roi des Indes plus tôt qu'on ne s'y attendait à Calcutta. En quelques jours l'expédition anglaise est arrivée près de Mandalay; en quelques heures les troupes anglaises y sont entrées sans rencontrer de résistance. Le roi Théban, la famille, les dignitaires de la cour et de l'État sont prisonniers. Contrairement à nos prévisions, une annexion formelle et définitive est à prévoir. Les Anglais redoutent cependant, en général, pour leurs colonies, le voisinage immédiat de possessions d'autres nations européennes. La diplomatie anglaise trouve tout avantage à l'existence de petits États indigènes servant de tampons entre l'empire britannique et d'autres puissances. Si l'Afghanistan n'existait pas à l'ouest des Indes, il aurait fallu l'inventer. Quant à la Birmanie, il nous semblait qu'une fois le roi Théban détrôné au profit de quelque prince plus accommodant, plus soumis et plus dévoué aux intérêts de la couronne britannique, les Anglais n'avaient rien à souhaiter de ce côté.

Il paraît cependant qu'il n'en est rien. Dans cette décision attribuée au Gouvernement anglais, l'aversion qui s'est manifestée en France pour la politique coloniale et l'opposition que trouvent les demandes de fonds pour le Tonkin pourraient bien avoir quelque part. Quelles que soient les difficultés rencontrées par les Français au Tonkin, les Anglais ne sont pas gens à se décourager. Ils sont sûrs de réussir où d'autres ont échoué, et ce serait un beau joyau à ajouter à la couronne impériale que celui de la Birmanie tout de suite et du Tonkin plus tard, si les Français l'abandonnent. Dès aujourd'hui et sans considérer les avantages que l'avenir peut réserver aux maîtres

de la Birmanie, tout semble conseiller à l'Angleterre de déroger pour cette fois à ses principes. L'opinion publique en Angleterre réclame sans ambages l'annexion pure et simple des États du Théban. On se plaint vivement à Calcutta et à Rangoon de l'incertitude que le Gouvernement a systématiquement laissé planer sur ses intentions à l'endroit de la Birmanie indépendante en cas de conquête. Les populations indigènes, que l'on représente comme toutes disposées à se jeter dans les bras de l'Angleterre, ne se sentent pas assez garanties contre une vengeance éventuelle de leur tyran. Elles ne prendront ouvertement part pour les Anglais que si le général Prendergast est autorisé à les placer formellement sous la protection britannique. C'est ce qui arrivera probablement. D'une façon ou de l'autre ce qui restait de l'indépendance du dernier débris autonome de l'empire d'Ava a vécu: l'Angleterre va étendre son domaine jusqu'à la soures de l'Iraouaddy, jusqu'aux confins du Yunnam qui offre à l'activité de ses négociants des débouchés sans nombre.

La mort du roi d'Espagne est venue ajouter une nouvelle préoccupation à celles, déjà trop nombreuses, qui hantent le monde politique. Le roi Alphonse que l'on savait malade, mais non pas menacé d'une fin si prompte, avait montré sur le trône des qualités sérieuses. Il avait rendu la tranquillité à l'Espagne et l'on n'aurait pu que souhaiter à ce pays, trop fertile en révolutions, le prolongement d'un règne auquel il devait onze ans de paix et qui, avec le temps, aurait permis à la dynastie de plonger de plus profondes racines dans le cœur de la nation. Le roi Alphonse était bien le roi qu'il fallait à l'Espagne: il comprenait les besoins de son temps et les exigences de son pays. S'il a manqué parfois, aux yeux de quelques-uns, à la stricte correction constitutionnelle, c'était non pas faute de connaître ses devoirs, mais par suite de l'appréciation fort juste des conditions de l'Espagne. Dans aucun pays, le même parti ne doit s'éterniser au pouvoir. Le jeu des institutions constitutionnelles y requiert de toute nécessité l'alternative des partis. Or, en Espagne, le corps électoral est ainsi constitué que le parti qui fait les élections a pour lui les électeurs. Il s'ensuit que si le chef de l'État ne devait avoir pour guide que le résultat du scrutin, il ne changerait jamais de ministres. Alphonse XII comprenant la nécessité d'en changer, substitua plus d'une fois son autorité à celle du corps électoral. Se considérant au-dessus des partis, il le fit avec tact et fermeté, dans l'intérêt de la nation et de la dynastie. De plus il était homme et soldat, et avait donné des preuves de courage et d'énergie. Aujourd'hui les destinées de l'Espagne sont passées des mains d'un jeune roi qui aurait pu monter à cheval au moment critique, dans celles d'une enfant débile et d'une régente étrangère, peu connue de son peuple, vouée d'avance peut-être aux influences des camerillas. Les partis cependant ont fait trêve. L'armée s'est déclarée pour la légalité. Les Carlistes eux-mêmes attendent; et don Carlos, *interwiewé* à Venise, a déclaré qu'il n'entrerait en scène que si la révolution rejetait l'Espagne dans l'anarchie. On dirait donc que la fragilité même de la monarchie inspire

du respect à ses adversaires. Mais il y a plus que de la chevalerie dans cette attitude: il y a du patriotisme. Aussi se sentirait-on porté à estimer des partis qui oublient leurs haines et sacrifient leurs ambitions pour ne pas troubler la paix et la sécurité de leur pays, si l'on était certain que cette trêve dût se prolonger.

La reine-régente Christine a inauguré l'exercice de son pouvoir en confiant à M. Sagasta la mission de former un gouvernement. Le chef du libéralisme dynastique en Espagne a mis vingt-quatre heures à l'accomplissement de cette tâche difficile. Son cabinet est essentiellement un cabinet de coalition qui va du centralisme, c'est-à-dire d'une nuance qui se distingue à peine du conservatisme proprement dit, jusqu'au démocratisme des anciens collaborateurs de M. Zorilla ralliés à la monarchie. Le maréchal Martinez Campos qui avait figuré jusqu'à présent dans toutes les combinaisons ministérielles tentées par M. Sagasta, a préféré se réserver en vue des soulèvements carlistes et de troubles républicains éventuels.

Traversons un moment le détroit. Aussi bien l'Espagne est-elle la puissance la plus directement en jeu dès qu'il s'agit du Maroc. On recommence à s'occuper de cet empire. Une ambassade marocaine était attendue à Madrid, lors de la mort du roi. Il s'agissait de quelque chose de plus que d'un acte de courtoisie et d'un échange de dons. Le but principal de l'ambassade était de reprendre les négociations sur l'ancienne question de l'échange du territoire de Santa-Cruz de Mar-Pequena contre des terrains autour de Ceuta que le Maroc serait prêt à céder et qui, suivant l'opinion des militaires espagnols, seraient plus avantageux pour la situation de l'Espagne sur les rives du détroit de Gibraltar. D'autres négociations devaient s'engager. Imitant l'exemple du cabinet de Londres, l'Espagne demande à introduire des modifications dans le traité de commerce conclu avec le Maroc en 1860. Ce qui pousse le cabinet de Madrid à réclamer ces modifications, c'est que le Sultan est à la veille de conclure avec l'Allemagne un traité qui assurera au commerce allemand une situation exceptionnelle, tant sur les côtes que dans l'intérieur du Maroc, et donnera à l'Allemagne le droit d'établir au Maroc des comptoirs, des agences consulaires, des dépôts de charbons et de vivres. Le Sultan essaye cependant de résister à la prétention de l'Allemagne qui veut obtenir pour ses sujets des concessions de mines, de voies ferrées et de travaux publics dans l'intérieur de l'empire. L'Allemagne reprend aussi le projet de s'établir au Maroc, projet qu'elle avait eu déjà après la guerre carliste de 1876, quand elle fit explorer les côtes du Maroc et qu'elle envoya une mission militaire et diplomatique à Fez. Tout cela inquiète l'Espagne et avec raison.

Les événements de la dernière quinzaine auront probablement de graves conséquences dans la péninsule des Balkans. Qui l'eût dit? Cette jeune armée bulgare qui n'a pas, en dehors d'un seul major, d'officier supérieur au grade de capitaine à la tête de ses régiments, de ses brigades et de ses divisions; cette armée

dont le chef était naguère simple lieutenant au régiment des dragons hessois, dont le ministre de la guerre est un jeune subalterne tout frais émoulu des écoles militaires, cette jeune armée est victorieuse d'un ennemi supérieur en nombre et en armements. Le revirement subit et inattendu du sort de la guerre a porté un coup terrible au prestige et à la popularité du roi Milan. On parlait de la déposition du prince Alexandre, rebelle à son suzerain ; c'est aujourd'hui de la déposition de son rival vaincu qu'il est question. L'effet moral des défaites successives des Serbes est accablant pour le jeune souverain. Cette nouvelle annoncée à l'Europe: « Les troupes bulgares ont franchi la frontière serbe, » lorsque peu de jours auparavant l'on eût pu s'attendre à apprendre l'entrée des Serbes à Sophia, est la condamnation de toute une politique, de tout un parti, et peut-être d'une dynastie. Le peuple serbe en veut au roi Milan d'être entré dans l'orbite de la politique austro-hongroise. Seule une victoire éclatante aurait pu lui faire pardonner son passé et ses adhérences actuelles. La guerre n'était guère populaire en Serbie, si ce n'est peut-être dans l'armée. L'insuccès humilie les Serbes; l'humiliation les exaspérera. Le parti Ristitch qui s'appuie directement sur la Russie et qui s'était tenu à l'écart de la politique du Gouvernement actuel relève la tête. On parle du retour de Karageorgevich, à qui son alliance de famille avec le prince du Monténégro a donné un regain de prestige.

En attendant les hostilités ont cessé aussi bien dans la région de Widdin que dans celle du Danube, et l'on commence à s'expliquer. La Bulgarie insiste sur ce point que le royaume voisin a été la cause du conflit et l'agresseur. Elle avance même que la déclaration de guerre de la Serbie ne fut notifiée à la principauté qu'avec un retard de douze heures. La Bulgarie ne fit d'abord que se défendre. Le prince Alexandre en appela même immédiatement au Sultan, son suzerain, et aux grandes puissances; mais ni la Porte ni les cabinets d'Europe ne jugèrent opportun de protester contre une agression qui, eu égard à l'état de vasselage de la Bulgarie, constituait une violation du traité de Berlin. Les récriminations de la Bulgarie ne s'arrêtent pas là. Les puissances qui n'étaient pas intervenues lors de l'agression des Serbes, ni même lorsque, par une rapide marche en avant, ils menaçaient Sophia, interviennent aujourd'hui que les Bulgares sont victorieux. Invités à suspendre les hostilités, ils y consentent. Et cependant les Serbes continuent à attaquer Widdin, ce qui oblige le prince à faire un nouveau pas offensif et à occuper Pirot.

Tout cela appartient désormais au passé. Quant au présent, voici, si nous sommes bien informés (et nous croyons l'être) quelles seraient les propositions serbes d'armistice :

1° L'armistice serait conclu jusqu'au 13 janvier ; 2° les avant-postes et les deux armées maintiendraient les positions qu'ils occupaient respectivement le 28 novembre ; 3° tout transfert de troupes serait défendu ; 4° les territoires respectifs seraient, autant que possible, évacués.

Le prince Alexandre repousse de semblables propositions où ne se trouve pas un mot de paix et formule, à son tour, les

contre-propositions suivantes : 1° évacuation complète de la Bulgarie par les Serbes ; 2° les troupes bulgares garderont les positions qu'elles occupent en ce moment en Serbie ; 3° immédiatement après la signature de l'armistice, les deux Gouvernements nommeront des délégués pour traiter des conditions de la paix.

Au moment où nous écrivons les contre-propositions bulgares n'ont pas encore été acceptées. On craint que les Serbes tirent les choses en longueur pour avoir le temps de réunir le 2me ban des milices qui vient d'être appelé sous les armes, se réservant ainsi de reprendre les hostilités après quelques jours d'un armistice dont ils auraient seuls profité. Il est douteux que le projet, qui leur est attribué soit fait pour leur concilier beaucoup de sympathies, et l'on assure même que l'Autriche-Hongrie, suspectée jusqu'ici d'accorder aux Serbes son appui moral, aurait fait savoir à Belgrade que si les hostilités sont reprises par le fait de la Serbie ce sera aux risques et périls de ce royaume. Des conseils de modération ont aussi été envoyés au prince Alexandre. Il faut espérer, dans l'intérêt de la paix, que ces conseils seront écoutés et suivis de part et d'autre.

Sur ces entrefaites, une dépêche de la Porte a annoncé ces jours-ci au prince Alexandre, qu'un commissaire impérial vient d'être nommé pour la Roumélie, avec les pouvoirs de *vali*. Le grand vizir a exprimé l'espoir que rien, de la part de la Bulgarie, ne viendra porter atteinte en Roumélie au traité de Berlin. De son côté, M. Tzanof, ministre des affaires étrangères de la principauté, a donné l'assurance que le prince restera fidèle à la promesse faite au Sultan de n'influencer en aucune façon les décisions de la population rouméliote, ni par l'envoi de troupes bulgares ni par d'autres moyens. Il ajoute cependant que le prince ne se croit pas en droit de décider du sort de la Roumélie. Dans cet état de choses, le prince et son Gouvernement pensent que le mieux serait de différer l'envoi du commissaire impérial jusqu'à la conclusion de la paix entre la Serbie et la Bulgarie.

Ce ne serait à notre avis que prudent. En tout cas, ce ne sera guère la proclamation impériale que le commissaire apporte qui lui conciliera les esprits ; car après avoir appelé les Rouméliotes à rentrer dans l'ordre, cette proclamation les menace, en cas de désobéissance, de « toute la rigueur des lois. » Ainsi donc il pourrait bien y avoir conflit, et même conflit sanglant. Il semble cependant que les bruits qui avaient couru de mouvements de troupes ottomanes dirigées sur la Roumélie sont controuvés, et que le Sultan, fidèle à la ligne de conduite très sage et très modérée qu'il a suivie jusqu'ici, demeure contraire à une intervention militaire. Il faut cependant prévoir le cas où ni la persuasion ni les menaces ne produiraient d'effet sur les Rouméliotes en vue du rétablissement du *statu quo ante*. Les puissances ne se sont pas encore concertées sur ce qu'il y aurait à faire dans cette éventualité. Il y a quelques jours, on pouvait croire que la Russie ne serait pas entièrement opposée à une action armée de la part de la Turquie. Mais, d'une part, il est douteux que le Sultan veuille l'exercer, et d'autre

part, le revirement qui s'est opéré dans l'attitude du monde officiel russe à l'endroit de la Bulgarie remet tout en question.

Le succès, en politique, a toujours légitimé toutes les causes. Le prince Alexandre, qui d'ailleurs n'a pas marchandé sa vie et s'est battu avec l'habileté d'un général et la fougue d'un sous-lieutenant, n'est plus un rebelle; c'est un vainqueur. La faveur de l'opinion publique lui est acquise. Le czar lui-même qui, il y a quatre ou cinq semaines, faisait rayer le prince Alexandre des cadres de l'armée russe, a signé ces jours-ci un ordre du jour, que le journal officiel russe a publié, pour témoigner sa haute satisfaction aux officiers russes qui furent chargés de former l'armée bulgare et pour féliciter celle-ci, ainsi que les troupes rouméliotes, de leur bravoure, tout en exprimant ses regrets au sujet de cette guerre fratricide. En cela, le czar se trouve d'accord avec son peuple.

Quant à l'attitude de l'Italie, elle continue d'être ce qu'elle a été dans la phase précédente du conflit actuel. Comme il est dit dans un article spécial, qui paraît en même temps que ces lignes, et auquel nous renvoyons le lecteur, ce que l'Italie veut c'est la paix; la paix à tout prix et autant que cela dépend d'elle. Elle s'est employée consciencieusement à écarter toute cause de conflit armé, et si ses efforts, combinés avec ceux de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Russie, n'ont pas abouti, elle n'en a pas moins le mérite d'avoir visé loyalement ce but et fait tout ce qui était en son pouvoir pour l'atteindre. Si aujourd'hui le faisceau des quatre puissances menace de se disjoindre, aucune responsabilité ne saurait peser sur le Gouvernement italien. Si les préférences trop marquées de l'Autriche-Hongrie pour le royaume de Serbie et de la Russie pour la principauté bulgare devaient faire surgir de nouvelles complications, l'Italie s'emploierait encore à les aplanir. De même qu'elle fait entendre aujourd'hui au roi Milan et au prince Alexandre des conseils de modération, elle s'efforcera, si besoin est, de plaider la cause de la paix à Saint-Pétersbourg et à Vienne. C'est en prévision de cette éventualité que M. de Robilant a tenu à donner sans retard un titulaire à l'ambassade d'Italie près la cour d'Autriche-Hongrie, dans la personne du comte Nigra. L'éloge de ce diplomate éminent n'est plus à faire. Son expérience consommée est connue et reconnue en Europe, ainsi que son tact exquis et son savoir-faire diplomatique. C'est donc l'homme qu'il fallait dans un moment et à un poste si difficile. Aussi sommes-nous fondés d'affirmer que la cause de la paix, et par conséquent des intérêts les plus puissants et les plus élevés de l'Europe, bénéficieront de cette nomination.

***

BULLETIN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier bulletin, dès l'ouverture du Parlement italien, le ministre des finances, M. Magliani, a présenté le compte rendu pour l'exercice écoulé, du 1er juillet 1884 au 30 juin 1885, les comptes de rectification pour le budget de l'exercice courant, et le budget de prévision pour l'année prochaine, du 1er juillet 1886 au 30 juin 1887.

En même temps le ministre des finances italien a présenté un projet de loi pour un dégrèvement de 20 centimes sur le prix du sel, pour l'abolition d'un des trois dixièmes de l'impôt foncier, et pour une augmentation de quelques droits sur certaines denrées coloniales, ainsi que sur les prix des tabacs. Le ministre, tout en laissant à la Chambre le temps d'étudier ce projet de loi, a demandé qu'on approuvât d'une façon sommaire un autre projet de loi qui permît provisoirement l'augmentation des droits sur les denrées coloniales. Ce dernier projet de loi avait pour but de rendre moins sensible au budget les opérations des spéculateurs qui, avant l'application des nouveaux tarifs, auraient fait entrer dans le royaume une grande quantité de denrées coloniales afin de bénéficier de la différence dans les prix.

Le même jour le président du conseil, M. Depretis, demandait à la Chambre de mettre tout de suite en discussion le projet de loi sur la péréquation de l'impôt foncier dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs dans nos précédents bulletins.

Avant d'examiner l'accueil que ces différents projets de loi ont reçu à la Chambre italienne, nous croyons utile de donner ici un résumé des documents budgétaires présentés par M. Magliani. On verra par des chiffres que la situation des finances italiennes est véritablement satisfaisante.

Examinons tout d'abord les résultats du compte rendu 1884-85. On se rappellera, sans doute, que pendant cet exercice cessait la plus grosse aliquote de l'impôt sur la mouture des céréales; on se rappellera également quels doutes avaient été soulevés dans la crainte que le ministre des finances ne pût présenter son budget sans un déficit considérable. On vit même la commission du budget conclure, dans sa relation sur la rectification de ce même budget, à un déficit de 26 millions et demi. En effet on avait alors ces chiffres:

Recettes ordinaires effectives.	1,359,216,604. 91 Fr.
Recettes extraordinaires effectives.	8,699,295. 00 »
Recettes provenant des mouvements de capitaux	59,001,185. 00 »
Total . . .	1,426,917,084. 91 Fr.

	A reporter . . .	1,426,917,084. 91 Fr.
Dépenses ordinaires effectives	1,264,471,182. 22 Fr.	
Dépenses extraordinaires effectives	126,159,478. 64 »	
Dépenses pour mouvement de capitaux	30,675,587. 80 »	
	Total . . .	1,421,306,248. 66 Fr.
	Excédant . . .	5,610,836. 25 Fr.

En même temps, on observait que le mouvement des capitaux avait donné 59,001,185. 00 fr. aux recettes et 30,675,587. 80 fr. aux dépenses, que par conséquent la dette publique s'était accrue de la différence, c'est-à-dire de 28,325,597. 70 fr. et qu'en soustrayant de ce chiffre l'excédant noté ci-dessus de 5,610,836. 25 fr., restait un déficit définitif de 22,714,761. 45 fr. On répondait à cela que le Parlement avait autorisé une émission de 31 millions en obbligations ecclésiastiques pour hâter certains travaux de fortifications et d'autres pour le Tibre, et que le budget avait dû supporter un surcroît de dépenses en raison de l'expédition militaire dans la mer Rouge et à cause du choléra. Malgré cela les esprits n'étaient guère plus rassurés sur les résultats définitifs du budget, et les adversaires ne se faisaient pas faute de profiter de cette situation pour tâcher de diminuer la confiance que le pays a toujours eue en M. Magliani.

Heureusement le compte rendu que le ministre des finances vient de présenter à la Chambre dissipe toutes les craintes et doit couper court à toutes les objections. Le budget, dépassant les prévisions des optimistes les plus hardis, a prouvé que le déficit est comblé, même dans cette partie qu'un vote du Parlement avait autorisée.

Voilà en effet les résultats que nous présente le compte rendu:

Recettes effectives ordinaires et extraordinaires	1,413,447,382. 83 Fr.	
Recettes ultra-extraordinaires	34,656,400. 00 »	
Recettes pour l'acquittement des dettes . . .	95,460,262. 77 »	
Recettes pour constructions de chemins de fer.	72,773,651. 33 »	
Total des recettes . . .		5,610,337,836. 93 Fr.
Dépenses ordinaires et extraordinaires effectives .	1,375,032,427. 98 Fr.	
Dépenses ultra-extraordinaires	34,656,400. 00 »	
Dépenses pour l'acquittement des dettes	93,539,687. 47 »	
Dépenses pour constructions de chemins de fer . .	72,773,651. 33 »	
Total des dépenses . . .		1,581,002,166. 78 Fr.
Excédant des recettes . . .		35,335,530. 15 Fr.

Le budget donc avec ses propres forces a pu faire face à 34,656,400 fr. de dépenses ultra-extraordinaires et donner un excédant de 679,130. 15.

Ceci dit, il ne sera pas non plus sans intérêt de noter les différences entre les résultats du budget et les prévisions.

Les recettes de toute sorte avaient été prévues pour une somme de		1,570,531,694. 62 Fr.
Elles ont été au contraire de.		1,666,337,696. 93 »
De là un excédant des recettes de .		45,806,002. 31 Fr.
Les dépenses prévues par	1,575,277,701. 44 Fr.	
ont été.	1,581,002,166. 78 »	
De là un excédant des dépenses de. . .		5,724,465. 34 »
Ce qui donne un excédant total des recettes de		40,081,536. 97 Fr.

Pour le budget de rectification de l'exercice en cours, la situation se présente également assez satisfaisante. Dans la prévision approuvée par la loi du 28 juin 1885 on avait une dépense de 1,669,407,922. 13 fr. contre 1,707,312,768. 72 fr. de recettes, c'est-à-dire un déficit de 10,904,846. 59 fr. qui fut porté à 14,616,507. 12 fr. par effet des lois approuvées postérieurement.

Le budget de rectification porte les dépenses à 1,721,472,342. 43 fr. et les recettes à 1,709,281,829. 63 fr., de sorte que le déficit serait réduit à 12,190,512. 80 fr. Mais si l'on pense que le rendement des douanes et des droits maritimes a diminué de 21 millions de francs en raison des introductions extraordinaires qui, en prévision de l'augmentation des droits, eurent lieu en avril, mai et juin derniers, et que dans les dépenses il y a pour plus de 40 millions de travaux publics autorisés par le ministre et dont les frais sont couverts par une recette analogue du mouvement des capitaux moyennant la vente d'obbligations ecclésiastiques, il résulte que, entre les dépenses et les recettes effectives, il y a un excédant de 10,578,825. 34 fr. dans le mouvement des capitaux, un déficit de 1,769,338. 14 fr. et par conséquent un excédant final de 8,809,487. 20 fr. En réalité il se vérifie donc que les recettes effectives couvrent toutes les dépenses effectives normales, qu'elles couvrent aussi le déficit produit par le mouvement des capitaux et qu'elles laissent encore un excédant fort considérable pour toutes les nécessités éventuelles de l'exercice.

Enfin voici les prévisions pour l'exercice 1886-87 : Les recettes effectives montent à 1,427,049,554. 41 fr., avec une augmentation de 25,186,550. 33 fr. sur le budget 1885-86. On prévoit une augmentation de 3 millions et demi sur les impôts directs, de 3 millions et 300,000 fr. pour les taxes sur les affaires, de 2 millions pour les douanes, de 7 millions et demi pour les tabacs, de 4 millions et 300,000 fr. pour les services publics. Les dépenses sont marquées par 1,407,947,123. 91 fr., avec une augmentation de 16 millions sur les prévisions du budget 1885-86. La différence entre les dépenses et les recettes prévues donne ainsi un excédant de recettes de 19 millions.

On peut donc conclure hardiment que la situation est solide et sûre, et que le ministre des finances a de la marge pour travailler à la réforme des impôts, sans être pressé de trop près par les exigences du budget.

Et effectivement il semble que M. Magliani est disposé à marcher toujours davantage dans cette voie prudente et sûre. D'un côté nous avons vu que les projets de loi présentés à la Chambre portent une diminution sur le prix du sel, diminution qui se résout par une perte pour le budget de 28 millions de francs, et l'abolition d'un dixième sur l'impôt foncier, ce qui apportera une autre perte de 9 millions et demi. Mais ces diminutions le ministre se propose et demande de les combler en augmentant certains drois d'entrée : le café à 140 fr. le quintal, le sucre à 78 fr. 50 c. et 64 fr., le miel à 80 fr., le chocolat à 120 fr. Les prix des tabacs sont aussi augmentés de 20 pour cent. Somme toute, on calcule que le budget en tirera une augmentation totale de 40 millions de francs environ qui couvriront largement les diminutions énumérées plus haut.

Paris, 10 décembre.

Je ne saurais ni ne pourrais vous dire grand'chose dans cette lettre. On approche d'une époque où tout le monde reconnaît la nécessité du calme et de la fermeté. Les grandes et les petites institutions de crédit ainsi que les sociétés de toute sorte qui possèdent des titres vont dresser leur situation de fin d'année afin d'avoir une base pour leur budget futur et leur compte rendu. Or, comme il n'est guère possible de présenter une situation florissante si on commence par compter que les valeurs en portefeuille sont dépréciées, il faut tourner tous ses efforts vers un seul but et tâcher de prouver que le capital est considérable, qu'il est même le plus considérable qu'il soit possible d'avoir.

Aussi dans le moment présent chacun n'a d'autre préoccupation que d'empêcher, à n'importe quel prix, tout mouvement du marché pouvant déprécier les valeurs. Les acheteurs, grâce surtout à l'extrême abondance de l'argent, disposent à eux seuls de la situation. D'autre part le marché est plus que jamais engagé à la baisse et le découvert est tellement considérable que, quoi qu'il arrive, on peut être à peu près certain d'avance que ce seront encore les vendeurs qui maintiendront la fermeté des cours et faciliteront la liquidation et la hausse par leurs rachats précipités. Ni la déroute inattendue des Serbes, ni les armements et les provocations de la Grèce, ni l'insuccès de la conférence de Constantinople, ni les dissentiments entre le Gouvernement et la commission des crédits pour le Tonkin ne peuvent changer le mouvement du marché et la fermeté opiniâtre.

Nous touchons à la période qu'on appelle la trêve des confiseurs, et l'on sait qu'à cette époque le marché s'améliore généralement lui-même et que les affaires reprennent en vue des dividendes et des coupons de janvier.

Je me borne donc sans plus de considérations à ce propos, à vous donner les chiffres des cours.

Le 3 pour cent que nous avions laissé à 79. 75 a clôturé, dans la première semaine, à 80. 07 après avoir touché 80. 15. Il a fléchi ensuite à 79. 95 et même à 79. 45, pour remonter à 80. 17 et fermer aujourd'hui à 80. 50.

Le 3 pour cent amortissable plus soutenu est vite arrivé de 81. 42 à 81. 80 pour être ramené à 81. 05 et se pousser encore à 81. 77 et, dans ces derniers jours, à 82. 27.

Le 4 $^1/_2$ pour cent a été plus sensible. De 107. 90 il s'est poussé à 108. 22 pour retourner à 107. 75, remonter ensuite à 108. 27 et atteindre 108. 52.

Les obligations du Trésor après 515. 25 ont fait 515 et 514.

Les fonds italiens ont fait preuve d'une très grande fermeté. Ce n'est qu'incidemment que le 5 pour cent est redescendu à 95. 90, de 96. 15 où il était; mais il a bien vite remonté à 96. 80 et même à 96. 60.

Le change sur Londres est à 25. 21, et sur l'Italie à 0 $^1/_4$.

Voici le bilan de la Banque de France, situation du 19 novembre, par rapport à celui du même mois:

	Diminutions
Portefeuille commercial	18,045,055 Fr.
Circulation réelle	9,447,170 »
Comptes courants des particuliers . . .	15,394,299 »
	Augmentations
Encaisse métallique	9,028,658 Fr.
Avances totales sur nantissement . . .	3,884,529 »
Compte courant du Trésor	33,066,416 »
Escomptes divers.	625,129 »

Ces chiffres nous disent qu'il y a eu diminution dans les dépôts et accroissement du portefeuille des valeurs.

Les bénéfices nets des dix premiers mois sont de 2,765,000 fr. pour 1884, de 3,069,000 fr. pour 1885; d'où il résulte un accroissement de 304,000 fr. en faveur de l'exercice en cours. Même en comptant pour mémoire les bénéfices de novembre et décembre le chiffre actuel couvre le dividende de 5 pour cent des actions, comme pour l'année 1884.

Dans le bilan du 26 novembre on trouve:

	Augmentations
Encaisse métallique	1,672,133 Fr.
Portefeuille commercial.	39,870,408 »
Compte courant du Trésor	8,316,785 »
Comptes courants des particuliers . . .	49,926,797 »
Escomptes et intérêts divers	568,351 »
	Diminutions
Avances totales sur nantissement . . .	5,738,060 Fr.
Billets en circulation	20,128,435 »

Les opérations de la Banque sont donc restées à peu près stationnaires. L'encaisse de l'or a augmenté de 8,420,000 fr. et celle de l'argent a diminué de 1,748,000 fr. Les bénéfices de la Banque ont été dans cette semaine de 568,351 fr. Leur total à ce jour est de 11,625,000 fr., soit 3,113,000 fr. de diminution sur le total de la période correspondante de 1884.

Les actions de la Banque, de 4,780, ont progressé à 4,825.

Londres, 4 décembre.

C'est un mouvement continuel de hausse que je dois vous signaler comme ayant eu lieu pendant la dernière quinzaine, surtout pour les consolidés anglais. Les valeurs étrangères n'ont pas suivi la même marche en raison des circonstances de l'Espagne, circonstances dont a ressenti très profondément le contre-coup l'extérieur espagnol.

Toutefois clôture et liquidation se sont passées sans inconvénients dans l'espoir que la régence de la reine sera sympathiquement accueillie dans toute la péninsule.

Pour ce qui regarde les Balkans les craintes sont moindres, car on comprend fort bien que la guerre ne peut se renouveler sans l'intervention de la Russie et de l'Autriche, et tout le monde semble certain qu'un pareil conflit ne saurait avoir lieu dans cette saison et dans les conditions actuelles de l'Europe.

Pour ce qui est de nos élections il est absolument inutile d'en parler maintenant; quoique les résultats connus jusqu'ici ne soient pas tels qu'on les craignait ou qu'on les espérait, il est évident que les conséquences ne peuvent en être ressenties qu'au moment où il y aura un changement de ministère, ou bien lorsqu'il sera certain que le ministère actuel reste en fonction.

Au marché libre de l'escompte, les traites de Banque à trois mois ont fait 2 $^1/_2$ pour cent dans la première semaine, et 2 $^1/_8$ pour cent plus tard. La Banque d'Angleterre a eu de nouveau recours aux emprunts sur titres au marché libre, pour plus d'un million de livres sterling, à courte échéance et à 2 pour cent l'an.

Le chèque sur Paris de 25 fr. 25 c. est descendu à 25 fr. 21 c. $^1/_2$ et s'y est maintenu toute la quinzaine.

Le bilan publié le 18 novembre par la Banque d'Angleterre comparé à celui de la semaine précédente fait ressortir les modifications suivantes:

	Augmentations	
Pouvoir d'émission	158,395	L. st.
Compte courant de l'État	183,899	»
Encaisse totale	215,744	»
Rest	10,898	»
Bank-notes de la réserve	561,010	»
Réserve totale	518,369	»

	Diminutions
Circulation réelle	302,395 L. st.
Comptes courants des particuliers . .	1,039,119 »
Portefeuille de l'État.	1,335,152 »
Portefeuille des particuliers.	57,662 »
Traites à recouvrer.	29,633 »

La proportion de la réserve aux engagements qui, la semaine précédente, était de 41. 64 pour cent a été poussée, cette semaine, à 44. 89 pour cent.

Le bilan du 25 novembre présente ces chiffres :

	Augmentations
Pouvoir d'émission.	368,580 L. st.
Comptes courants des particuliers. . .	700,305 »
Portefeuille des particuliers	653,184 »
Encaisse totale.	384,314 »
Bank-notes de la réserve	689,170 »
Réserve totale	636,894 »
Rest.	12,754 »
	Diminutions
Circulation réelle	302,580 L. st.
Compte courant de l'État	74,700 »
Portefeuille de l'État	671,048 »
Traites à recouvrer	19,330 »

Il y a donc encore, dans la proportion entre la réserve et les engagements, une augmentation qui va de 44. 89 à 46. 10 pour cent.

Le relevé des opérations qui ont eu lieu à la chambre de compensation des banquiers de Londres du 12 au 18 novembre donne une somme de 124,585,000 l. st. avec une augmentation de 1,185,000 l. st. sur la semaine correspondante de 1884, et pour la semaine écoulée entre le 19 et le 25 novembre on trouve une somme de 86,307,000 l. st. avec une diminution de 3,822,000 l. st. sur la même période de l'année précédente.

Le consolidé en liquidation que nous avons laissé à 100 $^1/_2$ s'est bien vite poussé à 100 $^3/_4$, a atteint 101 et s'y maintient pendant que je vous écris, avec tendance à monter encore.

Le prix de l'argent est de 47 $^1/_2$.

Rome, 4 décembre.

La situation parlementaire est sans contredit fort difficile. Tout le monde le reconnaît on le sait, et les craintes qu'on en ressent sont assez justifiées. Le résultat du vote sur l'augmentation des droits n'a pas été aussi brillant qu'on l'espérait, et la discussion sur la péréquation de l'impôt foncier ne fournit pas des symptômes bien rassurants sur le succès final de ce projet de loi. Un fait à noter c'est que dans tout ce remue-ménage la question véritablement financière joue un rôle absolument secondaire ; c'est la politique, ce sont les intérêts régionaux qui divisent et plus que jamais exaspèrent les partis et même les hommes d'un même parti.

Il faut toutefois espérer que les mauvais jours sont passés, que le calme reviendra et que le Gouvernement, ébranlé pendant un moment, recouvera toute sa force et sa vigueur.

En attendant, il faut remarquer que le marché ne s'est guère ému de la situation politique intérieure. Est-ce à dire qu'on n'attribue qu'une mince importance aux discussions de la Chambre et à ses mouvements? Loin de là; mais on a une si grande confiance dans l'habileté de M. Depretis pour la politique générale et dans la science et la vaste intelligence de M. Magliani pour la politique financière, que le pouls du marché ne bat pas cette fièvre parlementaire.

La nouvelle de l'armistice conclu entre la Serbie et la Bulgarie a été accueillie par les Bourses avec une amélioration fort sensible dans les cours; ce mouvement a d'ailleurs été encouragé par les marchés de Berlin, de Londres et de Paris.

La liquidation s'est donc opérée avec des bénéfices pour les acheteurs qui ont été favorisés par plusieurs rachats des vendeurs. La liquidation finie, on a remarqué une certaine incertitude justifiée par la crainte de nouvelles agitations dans la péninsule des Balkans, mais la tendance du marché est toujours bonne, soutenue comme elle l'est par l'abondance de l'argent.

Le 5 pour cent de 96, 60 a été ramené à 96.05 pour retourner à 96.50 et même à 96.90 où il reste. A Paris, de 96 il est monté à 96.60; à Londres, à 95 1/4; à Berlin, à 94.90. Le 3 pour cent, de 60.26, est remonté à 60.50.

Les valeurs des Banques n'ont pas donné lieu à un grand mouvement. Le Crédit Mobiler, de 880 où il était a fait 888, puis 895; la Banque Nationale, de 2,010 à 2,012 toujours faible; la Banque Toscane, de 2,138 à 2,135 et 2,139; la Banque Romaine, de 1,085 est descendue à 1,045; la Banque Générale, de 609 à 610 et 611.

Les titres de chemins de fer ont été assez soutenus; les Méditerrannées, de 564 à 566; les Méridionaux, de 705 à 711 et même 715. La Société des chemins de fer Méridionaux a publié dans ces derniers jours son budget d'exercice au 30 juin 1885. Nous nous occuperons de ce document dans le bulletin de la prochaine livraison En attendant il suffit de dire que les résultats sont des plus satisfaisants.

Voici les fluctuations du Crédit Foncier: Rome, de 460. 50 à 460; Milan, de 508. 75 à 507; Naples, de 496. 50 à 494. 75; Cagliari, de 564 à 460.

L'emprunt de la ville de Florence a fléchi encore de 64 à 62. 20; celui de Naples de 89. 83 à 90. 50.

Échanges: France à vue, toujours défavorable, à 100. 45; Londres à trois mois, moins élevé, à 25. 12.

C.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME HUITIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON (*25 Septembre 1885*)

DEUXIÈME LIVRAISON (*10 Octobre 1885*)

TROISIÈME LIVRAISON (*25 Octobre 1885*)

QUATRIÈME LIVRAISON (*10 Novembre 1885*)

CINQUIÈME LIVRAISON (*25 Novembre 1885*)

SIXIÈME LIVRAISON (*10 Décembre 1885*)

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A FLORENCE LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR: ANGELO DE GUBERNATIS | RÉDACTEUR EN CHEF: AUGUSTE FANTONI

Deuxième année.

Livraison du 10 Décembre 1885

SOMMAIRE:

Dans les prochaines livraisons, entre autres articles, nous donnerons: — *Les grands écrivains français contemporains*: II. *Alphonse Daudet*, par M. F. Antony. — *La princesse Marie-Antoinette de Toscane*, — *Le comte A. J. de Schak*, par M. J. de Fastenrath. — *Extraits de la correspondance scientifique du professeur Baruffi*, par les soins du baron A. Manno, — *Dante en Hongrie*, par M. Charles Szász. — *La correspondance inédite de la reine Polyxène de Sardaigne*, — *La jeunesse de Tourguenier*, — *Le King John de Shakspere*, par Jane Brown. — *Souvenirs d'un voyage en Grèce*, suite, par M. A. Mézières, de l'Académie française. — *Danube, mon chien*, par M. W. Oswiecim, — *Les divertissements florentins à travers les âges*, — *Trois Français en Italie*, par M. Luc de Saint-Ours, — *La villa de Phar-el-Tir*, par Mlle Lydie Paschkow, — *L'Exposition universelle d'Anvers*, suite et fin, par M. Anatole Bamps, — *Introduction à l'étude de la poésie populaire*, par Mme Evelyn Martinengo-Cesaresco, — *L'invasion du royaume de Naples par Charles VIII*, suite, par le baron Ph. van der Haeghen, — *L'âme de Léopardi*, par M. André Lo Forte-Randi. — *« Bravo, à droite. »* par Ossip Schubin. — *Mon mari et moi*, suite, par Léon Tolstoï, — *François Guizot*, par M. Auguste Tréfort, ministre de l'instruction publique en Hongrie, etc.

Sous le titre de ***Hommes et Choses du Nouveau Monde*** la *Revue Internationale* commencera bientôt la publication d'une série d'articles dus à la plume d'un de ses collaborateurs les plus distingués. M. Henri Boland, dont les articles ont été si justement appréciés par le public et la presse, entreprend un voyage dans le Nouveau Monde, et visitera le Canada, les États-Unis, le Mexique, les îles Havaï, etc. Chargé par nous, il enverra à la *Revue Internationale* ses récits de voyage qui auront tout l'attrait de l'inédit et du vécu et la valeur que saura leur donner un profond observateur et un fin lettré.

Florence, Joseph Pellas, Impr. de la **Revue Internationale.**

